53e année. N° 1. Janvier-Mars 1953.

Revue d'Histoire littéraire de la France

SOMMAIRE

Daniel Mornet. — Le soixantième anniversaire de la « Société d'Histoire littéraire de la France ».

Roger Trinquet. — Du nouveau dans la biographie de Montaigne.

Roger Mercier. — La théorie des climats des « Réflexions critiques » à « L'Esprit des Lois ».

AUTOUR DE FLAUBERT

Bauchard. — Sur les traces de Flaubert et de Mme Schlesinger.

Alexis François. — Gustave Flaubert, Maxime Du Camp et la Révolution de 1848.

Joseph Pinatel. — Notes vétilleuses sur la chronologie de « L'Éducation sentimentale ».

Jacques Heuzey. — Quelques sources inédites de « La Tentation de saint Antoine ».

NOTES ET DOCUMENTS

Francis Bar. — Le « Pot de vin » de Furetière.

Georges Couton. — Le sieur Nicolas Carlet, père de M. Pierre Carlet de Marivaux.

Jean Richer. — Gérard de Nerval et les œuvres du baron de Bock (1830-1855).

COMPTES RENDUS

Hugo Friedrich : Montaigne (M. Ruch). — S. de Sacy : Éd. des Essais de Montaigne (J. P.). — J. Pommier et G. Leleu : Madame Bovary, nouvelle version (P. Moreau). — Léon Bopp : Commentaires sur « Madame Bovary » (P. Audiat). — Marie-Jeanne Durry : Flaubert et ses projets inédits (J. Pommier).

DIVERS

BIBLIOGRAPHIE

par René Rancœur.

Librairie Armand Colin

103, Boulevard Saint-Michel, Paris (Ve)

Revue de la Société d'Histoire littéraire de la France, publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique.

Société d'Histoire littéraire de la France

18, rue de l'Abbé-de-l'Épée, Paris, 5e.

BUREAU :

Président..... M. Daniel MORNET, Professeur honoraire à la Sorbonne.
Vice-Président..... M. Émile HENRIOT, de l'Académie française.
Secrétaires..... M. Jean POMMIER, Professeur au Collège de France.
— M. René JASINSKI, Professeur à la Sorbonne.
Trésorier..... M. Jacques LECLERC, Éditeur.
Secrétaire adjoint... M. Pierre JOSSERAND, Conservateur à la Bibliothèque Nationale.
Secrétaire archiviste. M. Claude PICHOIS.

Conseil d'Administration :

MM.

Baldensperger (Fernand), Professeur honoraire à la Sorbonne.

Billy (André), de l'Académie Goncourt.

Bonnerot (Jean), Conservateur honoraire de la Bibliothèque de la Sorbonne.

Bouteron (Marcel), Membre de l'Institut.

Bruneau (Charles), Professeur à la Sorbonne.

Carrington Lancaster (Henry), Université Johns Hopkins, Baltimore.

Clarac (Pierre), Inspecteur général de l'Éducation Nationale.

Dumesnil (René), Homme de Lettres.

Mme Durry (Marie-Jeanne), Professeur à la Sorbonne.

Hytier (Jean), Professeur à l'Université Columbia, New York.

Jourda (Pierre), Professeur à l'Université de Montpellier.

Lebègue (Raymond), Professeur à la Sorbonne.

Levaillant (Maurice), Professeur à la Sorbonne.

Martin-Chauffier (Louis), Homme de Lettres.

Martino (Pierre), Inspecteur général de l'Enseignement supérieur.

Maynial (Édouard), Professeur au Lycée Henri-IV.

Moreau (Pierre), Professeur à la Sorbonne.

Morize (André).

Pintard (René), Professeur à la Sorbonne.

Rudler (Gustave).

Prière d'adresser toute correspondance concernant LA RÉDACTION à :
M. RENÉ JASINSKI, 91, rue de Monceau, Paris, VIIIe, *ou à*
M. JEAN POMMIER, 12, avenue de l'Observatoire, Paris, VIe.

CORRESPONDANTS DE LA REVUE A L'ÉTRANGER :

Australie..... M. TALLON, Sydney.
Belgique..... M. CHARLIER, Bruxelles.
Canada..... M. MOUTON, conseiller culturel (Ottawa).
États-Unis..... M. CARRINGTON LANCASTER, Baltimore.
M. BÉDÉ, Columbia.
M. BONNO, Berkeley.
M. PEYRE, Yale.
M. VIGNERON, Chicago.
Grande-Bretagne M. GREEN. Édimbourg.
M. RUDLER, Oxford.
M. VINAVER, Manchester.
Hongrie..... M ECKHART, Budapest.
Pays-Bas..... M. TIELROOY, Amsterdam.
Suisse..... M. BRAY, Lausanne.
M. KOHLER, Berne.
M. GUYOT, Neuchâtel.
M. LUGIN, Neuchâtel.
M. RAYMOND, Genève.
Tchécoslovaquie. M. KOPAL, Prague.

Revue
d'Histoire littéraire
de la France

LE SOIXANTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA « SOCIÉTÉ D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE »

Comme je suis un vieux monsieur, je m'adapte mal, assez souvent, à certaines habitudes d'esprit qui sont actuelles. Et c'est pour cela, sans doute, que je trouve excessif le besoin de célébrer, sous tous les prétextes, les centenaires, demi-centenaires, centenaires et demi de tant d'écrivains, de tant d'œuvres ou institutions. Il ne restera bientôt plus qu'à célébrer le centenaire ou demi-centenaire, etc., de la première célébration d'un centenaire : je laisse aux érudits le soin d'en établir la date.

Et, pourtant, je ne puis m'empêcher de le rappeler : on n'a pas célébré un demi-centenaire qui n'aurait certes pas été oublié, si l'occupation allemande ne nous avait mis en tête bien d'autres soucis. C'est en 1943 (ou 1944) que la *Société d'histoire littéraire* et la *Revue d'histoire littéraire* ont eu cinquante ans d'existence. C'est une existence déjà respectable pour une société et une publication de cette sorte, et l'on permettra au président actuel de cette société de rappeler, pour la soixantième année, ce qui aurait dû l'être pour le cinquantenaire.

Je puis ainsi sauver quelque peu de l'oubli ce qui commence à s'y enfoncer. Je n'en ai pas du tout de souvenir personnel. En 1893 ou 1894 j'avais quinze ou seize ans, et je me préoccupais beaucoup plus du baccalauréat que de la *Société d'histoire littéraire*. Celle-ci n'avait pas encore d'archives et je m'excuse si quelque erreur ou quelque oubli se glisse dans ce que je vais dire.

Il s'agissait d'organiser une société qui publiât une revue où il importât moins de donner la « critique » des œuvres littéraires du passé que leur histoire ; il s'agissait de reprendre et de préciser la tâche qui avait été essentiellement celle de Sainte-Beuve et, tout au moins dans ses intentions, celle de Taine. La critique littéraire pro-

prement dite était prospère, illustrée notamment par les Jules Lemaître, les Émile Faguet, les Anatole France. L'histoire littéraire n'avait pas de publication où elle pût faire connaître ses recherches dès qu'elles ne touchaient plus à quelque actualité. La *Revue d'histoire littéraire* devait combler cette lacune.

Remarquons que, dès l'origine, nul n'a songé à opposer l'histoire littéraire et la critique littéraire. On l'a fait abondamment depuis. On a dit, avec véhémence, que la tâche du critique est avant tout de juger et qu'il importe moins de faire l'histoire que d'apprécier. J'ai eu l'occasion de répondre que ceci n'était pas du tout contradictoire avec cela. Et que l'histoire littéraire pouvait fort bien être continuée et, si l'on veut, complétée par les jugements de la critique littéraire proprement dite. J'étais ainsi d'accord avec les fondateurs de la société, car, en 1904, le Bureau et le Conseil d'administration de la société comprenaient, non seulement ceux qui étaient connus par l'importance de leurs recherches d'histoire littéraire, mais aussi bien ceux qui tenaient une place éminente dans la critique, René Doumic, Émile Faguet, Jules Lemaître.

Bien entendu, on trouve réunis, dans ce premier bureau et conseil, tous ceux qui se souciaient, avant de juger, de mieux connaître, qui se proposaient de s'informer plus exactement avant d'aboutir à des conclusions, d'être historiens avant d'être un tribunal ; des historiens, comme il convient : Arthur Chuquet, Ernest Lavisse, Gabriel Monod ; des hommes qui n'étaient pas des professeurs, mais qui avaient le goût de s'informer et d'informer : J.-J. Jusserand, qui était vice-président, de Nolhac, M. Tourneux ; des bibliothécaires : P. Bonnefon, qui était le secrétaire, H. Omont, etc. Je craindrais d'en oublier, et je crois plus simple et plus sûr de publier la liste du bureau et du conseil d'administration, la plus ancienne que nous ayons conservée (1904).

Mais je voudrais faire intervenir des souvenirs qui sont les miens, et qui permettent de faire l'histoire de l'activité de la société et de juger cette activité, unissant ainsi, comme je l'ai dit plus haut, histoire et critique, information et jugement.

Vers 1920, la société et sa revue ont traversé une période difficile. Il fallait relever les ruines de la guerre de 1914 ; les curiosités et les efforts se détournaient des recherches qui n'avaient pas d'effets pratiques et qui ne donnaient pas d'autre résultat que de nous faire plus exactement connaître un passé sans aucun rapport avec l'actualité. Quelles que soient d'ailleurs les causes, les résultats, quand j'ai pris, à sa mort, la succession de P. Bonnefon, étaient malheureusement évidents. Le nombre des membres de la société avait beaucoup diminué. La *Revue d'histoire littéraire* avait dû réduire d'un quart le nombre de ses feuilles. D'autre part, la tâche du secrétaire était, à certains égards, fort simplifiée. Le nombre des articles qui lui étaient proposés pour la publication ne dépassait guère de plus d'un dixième la quantité qui était nécessaire pour garnir les

pages de la revue et les éliminations s'imposaient nécessairement. Je n'ai pas à faire l'histoire des multiples efforts qui ont été tentés pour redonner à la revue son ancienne prospérité. Mais ces efforts seraient sans doute restés vains, s'ils n'avaient pas été aidés par un mouvement d'opinion fort curieux, qui est venu justifier et les fondateurs de la société, et tous ceux qui ont soutenu leur œuvre à travers ces soixante années. Les Américains raillent volontiers ceux (ou plutôt celles) qui pratiquent le *window shopping*. J'userais plus volontiers du *window reading*. Il me suffirait d'en user aux vitrines des libraires pour me convaincre du foisonnement des publications qui font confiance à la pensée pour nous révéler les secrets du présent et de l'avenir, sans parler de celles qui ne se proposent que de nous distraire et qui ne satisfont aucune curiosité d'histoire, du moins scrupuleuse. Mais ce sont aussi les mêmes années qui ont vu naître et bientôt prospérer des sociétés qui collaborent avec la nôtre, dans le même esprit : la Société de l'histoire du théâtre, la Société d'études du XVII^e^ siècle, etc. A l'étranger, dans les pays sur lesquels je suis mieux renseigné, Angleterre et États-Unis, des revues qu'anime la même curiosité historique, avec les mêmes scrupules et, le plus souvent, avec les mêmes qualités, se sont aussi fondées et rencontrent le même succès. Tout nous montre que la *Société d'histoire littéraire* venait, il y a soixante ans, à son heure, et qu'elle travaillait pour tracer des chemins dans lesquels la génération actuelle devait s'engager avec plus d'ardeur. On ne m'en voudra pas de l'occasion que j'ai choisie pour en remercier ses fondateurs.

DANIEL MORNET.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE (1904)

BUREAU :

Président.....	M. Arthur CHUQUET, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, à Villemonble (Seine).
Vice-présidents.....	M. Gustave LANSON, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université, 282, boulevard Raspail, à Paris. M. J.-J. JUSSERAND, ambassadeur de France, à Washington.
Secrétaire.....	M. Paul BONNEFON, bibliothécaire à l'Arsenal, 1, rue de Sully, Paris.
Trésorier.....	M. Max LECLERC, éditeur, 5, rue de Mézières, Paris.
Président honoraire.	M. Gaston BOISSIER, secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, au Palais de l'Institut, Paris.
Secrétaire honoraire.	M. F. BRUNOT, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université, 8, rue Leneveux, Paris.

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

MM.

BÉDIER (Joseph), professeur au Collège de France, 11, rue Soufflot, Paris.
CLARETIE (Jules), de l'Académie française, administrateur général de la Comédie Française, 155, boulevard Haussmann, Paris.
CLÉDAT, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Lyon.
COURBET (Ernest), receveur municipal de Paris, 1, rue de Lille, Paris.
DEZEIMERIS (Reinhold), correspondant de l'Institut, 11, rue Vital-Carles, à Bordeaux.
DOUMIC (René), professeur au Collège Stanislas, 48, rue Jacob, Paris.
DUPUY (Ernest), inspecteur général de l'Instruction publique, 2, avenue du Parc-Montsouris, Paris.
EICHTAL (Eugène d'), 144, boulevard Malesherbes, Paris.
FAGUET (Émile), membre de l'Académie française, professeur à la Faculté des lettres de l'Université, 59, rue Monge, Paris.
GAZIER (A.), professeur adjoint à la Faculté des lettres de l'Université, 22, rue Denfert-Rochereau, Paris.
LAVISSE (Ernest), membre de l'Académie française, directeur de l'École normale supérieure, 5, rue de Médicis, Paris.
LEMAITRE (Jules), membre de l'Académie française, 39, rue d'Artois, Paris.
LENIENT, professeur honoraire à la Faculté des lettres de l'Université, 14, rue Cardinal-Lemoine, Paris.
MARGERIE (A. de), doyen de la Faculté catholique des lettres, Lille.
MONOD (Gabriel), membre de l'Institut, président de section à l'École pratique des Hautes Études, maître de conférences à l'École normale supérieure, 18 *bis*, rue du Parc-de-Clagny, Versailles.
NOLHAC (de), conservateur du Musée national de Versailles, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études.
OMONT (Henri), membre de l'Institut, conservateur au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, 17, rue Raynouart. à Paris.
PICOT (Émile), membre de l'Institut, consul honoraire, professeur à l'École des Langues orientales, 135, avenue de Wagram, Paris.
REBELLIAU (Alfred), bibliothécaire de l'Institut, 23, quai Conti. à Paris.
ROUSSELOT (L'abbé), professeur à l'Institut catholique, 23, rue des Fossés-Saint-Jacques, à Paris.
ROY (Émile), professeur à la Faculté des lettres de l'Université, 9, rue de Mirande, Dijon (Côte-d'Or).
SERVOIS (Gustave), directeur honoraire des Archives nationales, 101, boulevard Malesherbes. à Paris.
TOURNEUX (Maurice), homme de lettres, 34, quai de Béthune, à Paris.

A cette occasion du « soixantenaire » de notre Société, nous sommes heureux d'apprendre à nos membres, à nos abonnés, à nos lecteurs, qu'ils peuvent se procurer à la Librairie Droz (8, rue Verdaine, Genève), la Table générale de la Revue d'Histoire littéraire de la France *(années 1909-1939), due aux soins de notre secrétaire adjoint, M. Pierre Josserand; les précédentes Tables (1894-1898 et 1899-1908), par Maurice Tourneux, avaient paru (en 1900 et 1914) à la Librairie Armand Colin.* *(Voir la couverture du présent numéro, page 3.)*

DU NOUVEAU DANS LA BIOGRAPHIE DE MONTAIGNE

S'il est un passage qui semble fait pour exciter la curiosité des chercheurs, c'est bien celui où, dans le chapitre XII, « De la Phisionomie », du troisième livre de ses *Essais*, Montaigne nous relate une série de malheurs et de disgrâces qui l'ont, à un certain moment, accablé, coup sur coup, en l'espace de quelques mois.

Après avoir commencé son essai par quelques pages de paisibles considérations philosophiques, Montaigne semble, du fait de circonstances extérieures, avoir été contraint d'abandonner la plume brusquement. La rupture est visible ; il reprend, en effet, en ces termes :

J'escrivois cecy environ le temps qu'une forte charge de nos troubles se croupit plusieurs mois, de tout son pois, droict sur moy. J'avois d'une part les ennemys à ma porte, d'autre part les picoreurs, pires ennemys : et essayois toute sorte d'injures militaires à la fois...

... Le peuple y souffrit bien largement lors.... On le pilla, et à moy par conséquent, jusques à l'esperance, luy ravissant tout ce qu'il avoit à s'apprester à vivre pour longues années.....

... Outre cette secousse, j'en souffris d'autres. J'encorus les inconveniens que la moderation aporte en telles maladies. Je fus pelaudé à toutes mains : au Gibelin j'estois Guelphe, au Guelphe Gibelin ;... La situation de ma maison et l'acointance des hommes de mon voisinage me presentoient d'un visage, ma vie et mes actions d'un autre.... C'estoyent suspitions muettes et desrobées, ausquelles il n'y a jamais faute d'apparence en un meslange si confus, non plus que d'espris ou envieux ou ineptes.... Un ambitieux s'en fut pandu ; si eust faict un avaritieux....

... Mille diverses sortes de maux accoureurent à moy à la file ; je les eusse plus gaillardement souffers à la foule. Je pensay desjà, entre mes amys, à qui je pourrois commettre une vieillesse necessiteuse et disgratiée ; apres avoir rodé les yeux partout, je me trouvay en pourpoint. Pour se laisser tomber à plomb, et de si haut, il faut que ce soit entre les bras d'une affection solide, vigoreuse et fortunée ; elles sont rares, s'il y en a. En fin je cogneuz que le plus seur estoit de me fier à moy-mesme de moy et de ma necessité....

... Voicy un autre rengregement de mal qui m'arriva à la suitte du reste. Et dehors et dedans ma maison, je fus accueilli d'une peste vehemente au pris de toute autre.... Moy qui suis si hospitalier, fus en tres penible queste

de retraicte pour ma famille ; une famile esgarée, faisant peur à ses amis... où qu'elle cerchast à se placer.... Tout cela m'eust beaucoup moins touché si je n'eusse eu à me ressentir de la peine d'autruy, et servir six mois miserablement de guide à cette caravane.... Quant au monde des environs, la centiesme partie des ames ne se peust sauver [1].

Des opérations militaires longues et importantes dans son voisinage immédiat, sa seigneurie mise au pillage, de graves ennuis politiques, enfin une terrible épidémie qui l'a chassé de son château, voilà, concernant Montaigne, un faisceau d'événements précis, riche en détails [2], susceptible, semble-t-il, d'être identifié et situé dans le temps.

A quelle date peut-on fixer l'ensemble de ces faits ? Voyons ce qu'en pensent les biographes de Montaigne.

Disons tout de suite que, suivant ici la démonstration d'allure péremptoire de Grün [3], ils adoptent, dans leur grande majorité, la date de 1585.

A les en croire, pendant les derniers mois de la mairie de Montaigne, le roi de Navarre et Turenne, voulant mettre en défense leurs places sur la Dordogne, auraient, dans leurs allées et venues, ravagé le Périgord, cependant que des bandes catholiques s'opposant aux Huguenots auraient accentué le désastre, chacun pillant à l'envi les malheureux paysans. La seigneurie de Montaigne n'aurait pas été épargnée et celui-ci, comme toujours impartial et modéré, aurait été « pelaudé à toutes mains ». Enfin, la peste qui s'abattit sur Bordeaux, à partir de juin, se serait rapidement propagée dans toute la province, atteignant le domaine du philosophe, déjà si éprouvé. On comprendrait alors son attitude sans panache au moment de l'expiration de son mandat : ayant charge d'âmes, servant de guide à cette pauvre « caravane », il se serait montré chef de famille diligent plutôt que grand citoyen [4].

Ainsi présentée, cette histoire paraît tenir debout ; elle semble, au premier abord tout au moins, assez cohérente. Nous croyons pourtant qu'elle demande à être contrôlée de près : elle résiste mal, nous le verrons, à un examen un peu attentif.

Il convient donc de reprendre, point par point, les différents événements que Montaigne relate et de voir s'ils s'adaptent vraiment avec les faits de l'année 1585.

En premier lieu, cette « forte charge » de la guerre civile qui s'est abattue « plusieurs mois, de tout son pois, droict sur [lui] » — notons la force et la précision des expressions de Montaigne, — à quoi peut-on l'identifier, à quelles opérations importantes peut-on l'appliquer ?

1. *Essais*, éd. Villey, 1923, III, p. 346-356.

2. Nous n'avons donné que l'essentiel du récit de Montaigne. Il contient bien d'autres détails importants que nous analyserons à leur place.

3. A. Grün, *La vie publique de Michel de Montaigne*, 1855, p. 288.

4. Grün n'a-t-il pas cédé, dans ses recherches chronologiques, à un souci apologétique ? On le croirait volontiers : « J'ai dû fixer ces dates, écrit-il, *afin de pouvoir un peu excuser Montaigne*. S'il abandonna son poste d'homme public... » (*loc. cit.*, p. 288).

On ne dit mot là-dessus. Il faut beaucoup de bonne volonté pour l'assimiler à ces courts accrochages qui marquaient le passage des bandes huguenotes. De plus, il est question, dans le récit de Montaigne, d'une guerre qui « vient guerir la sedition », qui veut « chastier la desobeyssance », qui est « employée à la deffence des loix » ; Montaigne parle de « nos armées », avec leurs contingents étrangers [1]. Où sont ces armées royales dans les parages de Montaigne, en 1585 ?

Mais, même à supposer — ce qui est difficilement admissible — que des troupes huguenotes, venant renforcer les places avoisinantes, aient stationné plusieurs mois aux alentours immédiats de Montaigne, est-il vraisemblable que ces troupes se soient livrées à un pillage en règle de la seigneurie du Maire de Bordeaux ? En excellents termes avec Montaigne, le parti réformé redouble à ce moment d'efforts pour gagner le philosophe à sa cause : visite du roi de Navarre à Montaigne, lettres cajoleuses de Du Plessis-Mornay, etc. Au moment même où l'on voudrait que les bandes de Turenne fussent en train de saccager ses domaines, ce dernier adresse à Montaigne une lettre des plus amicales qu'il termine ainsi : « Je vous prie de croire que j'affectionne infiniment votre amitié, aussi vous pourrez vous servir de moi comme de votre humble et assuré ami à vous obéir. [2] »

Tout aussi invraisemblables, les graves ennuis politiques que Montaigne aurait eus à ce moment là. Encore revêtu de sa dignité municipale qui le couvre et le protège, collaborateur insigne de Matignon, il vient de mener avec succès une tentative de rapprochement entre ce dernier et le Béarnais [3]. « Pelaudé à toutes mains » ? Il est, au contraire, à cette heure pour les deux partis, plus qu'il ne l'a jamais été, *persona grata*.

Au reste, pas plus sa correspondance abondante et confiante avec le maréchal, que ses lettres, plus cérémonieuses, aux jurats, ne font la moindre allusion à tous ces malheurs. Pourtant, « languagier » comme il est, il ne se prive pas de conter, d'ordinaire, ses préoccupations ou ses petites misères [4]. Soyons assurés que, s'il avait eu, à cette période, le quart des ennuis qui sont relatés au chapitre « De la Phisionomie », nous en trouverions, ici ou là, la confidence épistolaire.

Frappés sans doute par les difficultés et les invraisemblances de la chronologie traditionnelle, quelques biographes — J. Neyrac [5], J. Plattard [6], P. Barrière [7] — reportent dans leurs récits les premiers ennuis de Montaigne, pillage et suspicions, après l'épisode de la peste.

Mais, outre qu'ils ne justifient ce changement par aucune tentative

1. *Essais*, III, p. 346, 347.
2. Mai ou juin 1585. Cité dans Bonnefon, *Montaigne, l'homme et l'œuvre*, p. 401, 402.
3. L'entrevue préparée par Montaigne avait eu lieu le 12 juin.
4. On pourrait citer des exemples multiples. Cf. Éd. Arm., XI, p. 231, 232, 235, 238, 240, 241, 243, etc. Contretemps, ennuis de santé, projets de déplacement, tout figure.
5. J. Neyrac, *Montaigne*, 2e éd., 1933, p. 97, 102, 103.
6. J. Plattard, *Montaigne et son temps*, 1933, p. 248, 250, 251.
7. P. Barrière, *Montaigne gentilhomme français*, 1940, p. 73, 74.

d'identification des circonstances relatées au chapitre XII à des faits historiques précis [1], ces auteurs se heurtent sur un point capital au récit de Montaigne. Celui-ci a marqué à merveille la succession dans le temps des événements fâcheux qui lui sont arrivés : il spécifie qu'ils ont fondu sur lui « à la file », et non « à la foule » (= tous à la fois), comme il aurait préféré. Nul doute à cet égard. Quand il en vient à parler de la peste, il s'exprime en ces termes : « Voicy un autre rengregement de mal qui m'arriva *à la suitte du reste.* »

Cette transposition des faits n'est donc pas plus satisfaisante que la chronologie habituelle. Le problème serait-il insoluble ?

Il reste pourtant une dernière hypothèse qui consiste à se demander si l'ensemble des faits du chapitre XII ne se placerait pas à une autre date que 1585, y compris, cette fois, l'épisode de la peste.

Nous savons bien que c'est là entrer en contradiction avec une tradition unanimement reçue : toujours on a placé la peste, qui a désolé les terres de Montaigne, en 1585 ; toujours on l'a considérée comme un prolongement de l'épidémie qui, après avoir décimé Bordeaux, se serait ensuite répandue dans tout le Sud-Ouest de la France.

Mais cette tradition repose-t-elle sur des bases sérieuses ? Puise-t-elle à des sources précises, circonstanciées, décisives ? Disons tout de suite qu'il ne le paraît pas. On nous met en avant De Lurbe et sa *Chronique Bourdeloise*, vague à souhait en dehors de ce qui concerne Bordeaux, — Palma Cayet, Jean de Serre, emphatiques et plus vagues encore [2]. Quand nous saurons qu'en 1585, « la Guyenne, le Poictou, la Xaintonge, le Limosin et le Perigord [furent] affligez de la guerre, de la famine et de la peste » ou bien que, cette année là, « les trois pointes du tonnerre de Dieu matrassent les hommes en ces pays là », il faut avouer que nous ne serons pas très avancés.

Combien préférerait-on quelques localisations géographiques ! Est-il question, par exemple, de l'épidémie dans la région de Montaigne ? Ouvrons l'*Histoire de Libourne* de Guinodie : pas question d'épidémie dans le Libournais pendant l'été et l'automne de 1585. Voici cependant la peste à Saint-Michel-de-Montaigne.... Mais quelles sources invoque Guinodie ? De Lurbe, Grün et... Montaigne [3] !

Cette histoire de l'extension foudroyante de la peste de Bordeaux ne serait-elle pas une fable ? Un petit fait donne à réfléchir : lorsque, le 30 juillet 1585, Montaigne propose aux jurats de prendre contact avec eux pour la transmission de ses pouvoirs de maire, il leur offre Feuillas comme lieu de rencontre, « si, ajoute-t-il, le mal n'y est arrivé » [4]. Or, le lieudit Feuillas était situé entre Cenon et Floirac, juste en face de Bordeaux, sur l'autre rive du fleuve. Ainsi, après six semaines de

1. J. Neyrac parle bien du siège de Castillon, mais il n'essaye pas d'en identifier l'histoire avec le récit de Montaigne.
2. A. Grün, *loc. cit.*, p. 288.
3. Guinodie, *Histoire de Libourne*, 2e éd., 1876, I, p. 145.
4. *Lettres*, éd. Arm., XI, p. 252.

ravages — l'épidémie avait commencé au milieu de juin, — la peste avait à peine dépassé les faubourgs de la ville.

Débarrassés de cette légende tenace, nous sommes plus à l'aise désormais pour tenter de dater le récit de Montaigne.

Retiré dans son château [1], le philosophe se repose de sa fin de mairie agitée ; il reprend ses livres et ses *Essais*. Estimé des deux camps, qui sont d'ailleurs en voie de réconciliation [2], il peut espérer une longue période de tranquillité. Au milieu de cette euphorie, le coup de tonnerre du traité de Nemours (juillet 1585), véritable abdication du pouvoir royal entre les mains de la Ligue, vient bouleverser la situation de fond en comble. La guerre redevient inévitable, surtout dans ce Sud-Ouest, repaire du Béarnais.

Ce dernier profite du court répit que lui laissent Henri III et Matignon. Il a chargé son second, Turenne, de renforcer en toute hâte ses places sur la Garonne et la Dordogne, tout en gardant un corps de quelques milliers d'hommes pour harceler les armées assiégeantes et jeter au besoin des renforts dans les places en difficulté. C'est proprement la veillée des armes....

Que devient Montaigne pendant ce temps ? Entouré, de toutes parts, de places huguenotes [3], il semble en posture fort incommode. Toutefois, ses bons offices récents envers le Parti rendent cette situation tolérable, quoique franchement déplaisante : « J'eschappe, écrit-il, mais il me desplait d'estre hors la protection des loix et soubs autre sauvegarde que la leur. Comme les choses sont, je vis plus qu'à demy de la faveur d'autruy... [4] » Sa position était délicate : allait-elle devenir dramatique ? « Je dois beaucoup à la fortune dequoy jusques à cette heure elle n'a rien fait contre moy outrageux, et au delà de ma force.... Mais gare le heurt ! [5] »

Le sort des domaines de Montaigne dépendait, une fois de plus, du hasard des opérations militaires qui allaient se dérouler. Tout porte à croire qu'il resta chez lui et négligea de répondre à l'appel de Matignon qui convoquait la noblesse volontaire de Guyenne [6]. Il voulait prendre du repos et avait, de plus, pour principe de ne participer activement à la guerre que lorsqu'elle avait lieu loin de chez lui [7].

La campagne allait commencer. Descendue par la Saintonge, l'armée ligueuse du duc de Mayenne avait fait sa jonction avec les troupes

1. Probablement dès les premières semaines de juin 1585.
2. On s'entendait déjà des deux côtés pour prévenir les mouvements des éléments igueurs. Cf. l'affaire Vaillac, à Bordeaux, fin avril.
3. A l'Est, Castillon ; à l'Ouest, Sainte-Foy ; au Nord, Lussac, Minzac, Puynormand ; au Sud, Montravel, Gensac.
4. *Essais*, III, p. 244.
5. *Essais*, III, p. 287, 288. Textes écrits manifestement avant Castillon.
6. F. de Callières, *Histoire du maréchal de Matignon*, 1661, p. 182.
7. *Essais*, III, p. 243 : « ... [la guerre] à laquelle je me mesle plus volontiers où [= lorsque] elle est la plus esloignée de mon voisinage. »

de Matignon (décembre 1585). Après avoir établi leurs plans, les deux chefs commencèrent leurs opérations, tantôt séparément, tantôt de concert. La prise de Montignac, de Castets, de Sainte-Bazeille et de Monségur furent les premiers jalons d'une campagne assez incohérente, au cours de laquelle il semble bien que Matignon, dûment stylé par Henri III, s'employa avant tout à gêner son partenaire et à ménager le Béarnais. Pause à Bordeaux en mai et juin : le maréchal surveille Mayenne, dont il craint les menées ligueuses. Quel sera le prochain objectif ? Bergerac, une des capitales des Réformés, et qui ouvre le passage de la Dordogne ? Sans doute, mais l'obstacle est de taille, l'armée fatiguée, l'appui de Biron improbable. Finalement, on se rabat sur Castillon, place plus faible, mais qui revêt une réelle importance stratégique [1]. Cette décision est fortement appuyée par la duchesse de Mayenne qui, suzeraine de Castillon, brûle de se venger de ses vassaux qui se sont donnés aux Huguenots [2].

Le 10 juillet 1586, venant de Libourne, Mayenne et Matignon mettaient le siège devant Castillon. Le sort s'était prononcé contre Montaigne [3] !

En effet, le siège de Castillon-sur-Dordogne — place située à une lieue à peine de la seigneurie de Montaigne, qui jouxtait sur sa face Ouest la vicomté du même nom — ne pouvait manquer, à moins d'être une simple promenade militaire, de causer au philosophe les plus vifs désagréments.

Il ne peut être question de retracer ici, même à grands traits, les péripéties de ce siège [4]. Qu'on sache seulement qu'il fut le plus long et le plus acharné de la campagne [5]. Montaigne était bien servi ! Comment ne pas reconnaître là la « forte charge » des « troubles », dont il nous parle au début de son récit ?

Supérieurement défendue par Savignac et par Alins, spécialiste des sièges, la place résista longtemps aux plus furieux assauts.

Qu'on se figure le pillage auquel put se livrer dans tout le voisinage cette armée assiégeante de 15 000 hommes [6] indisciplinés, mal ravi-

1. « Ceste place assise sur la Dordogne estoit une espine au pays de Bourdelois, Perigort et Agenois. » P. Matthieu, *Histoire de France*, 1631, I, p. 512.

2. Par contre, ce choix de Castillon mécontenta grandement les gentilshommes de l'armée de Matignon qui, dit Callières (*loc. cit.*, p. 182), « se retirèrent en leurs maisons ». Si jamais Montaigne avait rallié l'armée, ce que nous ne croyons pas, nul doute qu'il serait rentré chez lui à ce moment. En sens contraire, Grün, *loc. cit.*, p. 359, 360.

3. Il était chez lui. Le 2 juillet, il avait offert un livre à Charron, « in suo castello ».

4. On en trouve des récits circonstanciés dans d'Aubigné, De Thou, P. Matthieu, Mézeray, Guinodie, etc. Une source peu utilisée et fort importante est le pamphlet de Du Plessis-Mornay, *Fidelle Exposition sur la déclaration du duc de Mayene tenant les exploicts de guerre qu'il a faicts en Guyenne*, s. l., 1587.

5. « Il s'y est remué autant de terre et dressé autant de divers forts, cavaliers, mines et retranchemens, qu'en nul autre siège... » (*Fidelle Exposition...*, p. 35). Mayenne disait qu'en ce siège, « il y avoit bien peu d'industrie pour assaillir et deffendre qui n'eust esté practiquée ».

6. D'Aubigné parle de 25 000, mais nous préférons nous en tenir aux chiffres avancés par Matthieu, plus modérés et sans doute plus exacts.

taillés, parmi lesquels figurait, entre autres étrangers [1], un petit contingent de Reistres, « l'eslite des plus grans voleurs de l'armée, qui n'estoient pas 600 hommes de combat et faisoient du mal pour 2 000 » [2].

Conduit par Turenne, Vivant et Favas, le corps de manœuvre huguenot venant par l'Est s'infiltrait à travers la campagne [3], harcelait l'armée et achevait la mise à sac du pays. Turenne réussit à lancer des renforts dans la place et Favas fit passer quelques bateaux par la Dordogne. Conscient du danger, Matignon fit établir un solide barrage au confluent de la Lidoire, le long de laquelle il rangea des Français, un régiment suisse et les trop fameux Reistres.

Cet infléchissement des opérations vers la Lidoire, petit cours d'eau qui traversait une partie des domaines de Montaigne, causa très certainement à ces derniers un redoublement de ravages.

Mais Mayenne et Matignon n'avaient pas seulement maille à partir avec l'ennemi : en proie à des défections dès avant le début du siège, l'armée tendait à se désagréger. « Des compagnies entieres se debandoient, les Suisses se mutinoient, le duc et le marechal, faute d'argent, employoient leurs prieres et leurs caresses pour les retenir.... Le soldat, abandonnant les tranchées de despit, ils furent contraints d'y coucher eux-mesmes vingt nuicts durant... [4] » Ce sont exactement les traits qu'emploie Montaigne pour nous dépeindre l'armée qu'il a sous les yeux : « Toute discipline la fuyt. Elle vient guarir la sedition et en est pleine ; veut chastier la desobeyssance et en montre l'exemple.... Quelle honte ! Il n'y a qu'autant de discipline que nous en font voir des soldats empruntez [5] ; quant à nous, nous nous conduisons à discretion, et non pas du chef, chacun selon la sienne : il a plus affaire au dedans qu'au dehors. C'est au commandement de suivre, courtizer et plier, à luy seul d'obeir. [6] » Le rapprochement des textes n'est-il pas saisissant ?

Mais il y a plus convaincant encore. Le siège, nous l'avons vu, durait depuis longtemps. Le découragement gagnait l'armée. On approchait de la fin d'août et, après des fortunes diverses, les affaires n'étaient guère plus avancées qu'au commencement. Il semblait qu'il fallût quelque prodige, quelque intervention inattendue, pour emporter la décision.

1. Il y avait près de la moitié d'étrangers, dont 5 000 Suisses. Montaigne a souligné ce fait dans son récit : « Nos armées ne se lient et tiennent plus que par simant estranger ; des françois on ne sçait plus faire un corps d'armée constant et réglé » (*Essais*, III, p. 347).

2. P. Matthieu, *loc. cit.*, p. 510.

3. C'est bien ce qu'indique Montaigne : « J'avois, d'une part, les ennemys [les hommes de Turenne] à ma porte, d'autre part, les picoreurs [il n'ose pas dire : de l'armée royale], pires ennemys... ».

4. Mézeray, *Histoire de France sous le règne de Henri III*, 1844, II, p. 368.

5. Les étrangers, eux, écoutent leurs chefs : s'ils quittent l'armée, c'est sur l'ordre ou avec l'assentiment de ces derniers.

6. *Essais*, III, p. 346, 347.

Ce *deus ex machina* sur lequel personne ne comptait plus, fit pourtant son apparition : ce fut la peste !

Avec les fortes chaleurs de l'été, au milieu des « corps espars emmy les champs » [1], le fléau se développa d'abord dans les rangs de l'armée royale [2], dont une partie, rappelons-le, campait très probablement sur les terres mêmes de Montaigne.

La forme de l'épidémie fut sévère. Écoutons d'Aubigné : « Ceste peste estoit si mortelle que les frenetiques qui en estoyent frappez alloyent, en chemise et demi-morts, tuer leurs compagnons en faction. [3]»

Il eût été bien étonnant que, en contact direct avec les soldats contaminés, les paysans de la seigneurie n'aient pas été atteints à leur tour. Pillés, molestés, sous-alimentés, ces malheureux n'offraient à la contagion qu'une proie trop facile. N'ayant jamais respiré que leur « air tres salubre », ils étaient d'autant plus vulnérables ; aussi durent-ils payer au fléau un tribut extrêmement lourd [4]. Hypothèse gratuite l'année précédente, la peste à Saint-Michel-de-Montaigne apparaît, en cette fin d'été 1586, comme une cruelle évidence.

Cependant le siège de Castillon allait vers son dénouement. Tous blessés, malades ou mourants, les assiégés, plus qu'aux coups de l'ennemi, succombaient au mal qui avait gagné la ville. C'est ce que, dans les derniers jours d'août, Henri de Navarre, tenu au courant, écrit à Corisande : « La peste tourmente les nôtres plus que les ennemis. Je crains qu'elle les contraindra faire ce que la force n'eût su. [5] »

Le 1er septembre, Mayenne et Matignon faisaient leur entrée dans la place. Animé par sa vindicative épouse, le duc se montra extrêmement dur. « La ville fut donnée au pillage : et le proces extraordinairement fait à tous les habitans suyvant les Edicts du Roy, lesquels [habitants] furent pendus incontinant apres. [6] » Cette procédure inique des Ligueurs fit beaucoup murmurer [7]. Si tolérant, si humain, Montaigne dut sursauter à l'annonce de cette barbarie. On retrouve dans son récit l'écho de sa réprobation : « L'ambition, l'avarice [8],

1. *Essais*, III, p. 357.

2. Que l'épidémie commença à sévir chez les Royaux et non dans Castillon, c'est un fait sur lequel s'accordent tous les auteurs, y compris Guinodie. Mais ce dernier, obnubilé par la tradition de la peste de 1585, ne craint pas de contredire son propre récit, en écrivant gravement à propos de la prétendue épidémie de l'année précédente : « Les germes de cette peste se conservèrent dans la ville de Castillon et se développèrent quelques mois après, comme on le verra plus bas » (*loc. cit.*, I, p. 145).

3. *Histoire Universelle*, éd. de Ruble, VII, p. 78, 79. Montaigne nous dit : « une peste vehemente au pris de toute autre » (*Essais*, III, p. 355).

4. « La centiesme partie des ames ne se peust sauver » (*Essais*, III, p. 356).

5. *Recueil des Lettres missives...*, 1843, II, p. 238.

6. *Fidelle Exposition...*, p. 31.

7. *Id.*, p. 34 : « ... Les habitans furent pendus contre la foy promise aux articles secrets. Ils moururent selon la passion du duc de Mayenne, et non pas selon les Edicts du Roy ».

8. Le duc passait pour n'être pas désintéressé. « Il n'entreprend rien si ses coffres ne sont chargez de finances : son zele dort si le son de l'argent ne le resveille » (*Fidelle Exposition...*, p. 44). Cf. l'histoire du rapt de la demoiselle de Caumont qui illustra comiquement cette campagne militaire.

la cruauté, la vengeance n'ont point assez de propre et naturelle impétuosité ; amorçons les et les attisons par le glorieux tiltre de justice et de devotion. Il ne se peut imaginer un pire visage des choses qu'où la meschanceté vient à estre legitime, et prendre, avec le congé du magistrat, le manteau de la vertu. [1] »

Mais, avant la fin du siège, Montaigne avait ressenti d'autres chocs, plus personnels ceux-là. Il avait été « pelaudé à toutes mains ». Tenu pour suspect et menacé par les deux partis en présence, il n'avait dû son salut qu'à sa vigilance et à sa présence d'esprit.

Comment expliquer ce retournement de fortune ? Pourquoi sa situation politique, si solide un an plus tôt, était-elle devenue tout à coup si précaire ?

En premier lieu, disons que, malgré ce qu'on pourrait croire en lisant un peu vite le récit de Montaigne un peu artificieux en cet endroit, les ennuis qu'il a eus ne lui sont venus que d'un côté, du côté des Royaux [2].

Pour les Huguenots, il est un ami d'hier — peut-être de demain, — que son loyalisme et les circonstances du moment retiennent dans le camp ennemi : au demeurant, un « civil » estimable, compréhensif, susceptible d'être utile plus tard, et qu'il convient de ne pas accabler.

Plus délicate était sa situation dans son propre parti. A ceux qui pourraient s'étonner que ce royaliste convaincu et impeccable ait pu être en butte à de telles attaques, nous rappellerons que c'était maintenant la Ligue qui donnait le ton [3]. Devant Castillon, Mayenne, le Ligueur, primait Matignon, le Politique. Plus que le parti réformé lui-même, la Ligue poursuivait, partout où elle la rencontrait, cette fraction modérée dont le triomphe l'eût privée, non seulement du pouvoir, mais de sa raison d'être.

La tendance se trouvant telle, Montaigne fut, à n'en pas douter, copieusement desservi auprès des puissants du jour par ces « espris envieux ou ineptes » que tout homme qui a eu quelque situation traîne toujours après soi.

Il faut convenir que les apparences n'étaient pas pour lui. « La situation de ma maison, remarque-t-il, et l'acointance des hommes de mon voisinage me presentoient d'un visage... » Ce visage apparaissait aux Ligueurs comme fort suspect. Non seulement il avait la malchance d'avoir son domaine en plein Périgord protestant, mais ses relations

1. *Essais*, III, p. 349, 350. Ce beau texte s'adapte parfaitement, convient-il de le souligner, aux circonstances que nous venons de rappeler.

2. *Essais*, III, p. 350 : « Il ne s'en faisoit point des accusations formées, car il n'y avoit où mordre ; je ne desempare jamais les loix. » Il est clair que cela ne concerne pas les Huguenots.

3. Auparavant, le domaine de Montaigne avait dû bénéficier du double titre de son propriétaire, gentilhomme de la chambre à la fois du roi de France et du roi de Navarre. A. Nicolaï a ingénieusement supposé (*Montaigne intime*, p. 181, n. 4) que Montaigne devait détenir de ce fait deux plaques de sauvegarde. Mais cela ne valait pas pour la Ligue !

de parenté et d'amitié étaient accablantes pour lui [1]. Un frère, le sieur d'Arsac, et une si ce n'est deux sœurs passés à la Réforme, un autre frère, le jeune Mattecoulon, catholique, mais aux gages du roi de Navarre, voilà pour la famille directe. Plus compromettantes encore étaient ses amitiés. Si rien n'avait transpiré, ce qui est loin d'être sûr, de ses correspondances avec Turenne et Du Plessis-Mornay, les malveillants devaient, en tout cas, longuement épiloguer maintenant sur la visite du Béarnais à Montaigne, vingt mois auparavant. Très lié avec Ségur-Pardaillan, avec Favas, son allié [2], avec les trois fils du marquis de Trans, ses « bons seigneurs et amis » [3], Montaigne avait même, ô scandale ! pour « parent et ami singulièrement familier de céans » [4], le baron de Savignac qui, aux côtés de son frère, le gouverneur, galvanisait les défenseurs de Castillon.

Les médisants avaient la partie d'autant plus belle que Montaigne, à l'écart désormais de toute charge officielle, ne s'était pas engagé dans l'armée royale, comme il l'aurait pu. Il avait beau se retrancher noblement derrière l'exemple d'Épaminondas [5], son abstention n'en devait pas moins être sévèrement jugée.

Jusqu'où allèrent les accusations dont il fut l'objet, c'est chose difficile à préciser [6]. Il semble, en tout cas, que son crédit, naguère considérable, ait été balayé par cette bourrasque. « Un ambitieux s'en fut pandu.... Je pensay desjà, entre mes amys, à qui je pourrois commettre une vieillesse necessiteuse et disgratiée ; après avoir rodé les yeux partout, je me trouvay en pourpoint [= sans ressources]. [7] » Ses amis se détournèrent de lui, comme d'un navire en perdition ; ses garants habituels ne firent rien pour lui. Matignon avait d'autres chats à fouetter et, sans doute, éprouvait-il assez de difficulté à maintenir son crédit personnel, sans s'amuser à renflouer celui d'un homme aussi compromis, et dont il avait peut-être apprécié assez peu l'attitude au moment de la peste de Bordeaux [8]. On s'explique moins que son vieil ami, son protecteur de toujours, le marquis de Trans, l'ait aussi rebuté ; mais le fait est probable [9].

1. Excellente en période d'accommodements et de négociations, la position de Montaigne redevenait mauvaise chaque fois que la guerre recommençait.
2. Favas avait épousé Louise de La Chassaigne, tante de Mme de Montaigne.
3. Notes sur le Beuther, éd. Arm., XI, p. 282.
4. *Ibid.*, p. 285.
5. *Essais*, III, p. 24 : « C'est assez de tramper nos plumes en ancre, sans les tramper en sang. Si c'est grandeur de courage... de mespriser l'amitié, les obligations privées, sa parolle et la parenté pour le bien commun..., c'est assez vrayement, *pour nous en excuser*, que c'est une grandeur qui ne peut loger au courage d'Épaminondas. »
6. L'accusa-t-on de renseigner les Huguenots ? La « déclaration » du duc de Mayenne sur Castillon insinue que « les heretiques... n'ont jamais manqué de bons advertissemens » (*Fidelle Exposition...*, p. 28).
7. *Essais*, III, p. 351, 352.
8. Un an plus tard, le maréchal devait se montrer encore assez tiède pour Montaigne. Celui-ci lui écrit, en effet, le 12 juin 1587 : « Cette [lettre] servira a me ramantevoir en vostre souvenance dou me pourroit avoir deslogé et mon peu de merite et le long tamps qu'il y a que je n'eus l'honur de vous voir » (éd. Arm., XI, p. 255).
9. Le vieux marquis était peut-être passé à la Ligue. Cf. Boase, dans *Revue du*

Abandonné de tous, le philosophe sut, nous dit-il, trouver en lui-même l'énergie morale nécessaire pour faire front. Sa santé tint bon et lui permit de « porter la main au devant de la playe qui eust passé volontiers plus outre » [1].

Eut-il à craindre pour sa vie ? Peut-être.... En tout cas, pour son château, promis au pillage [2] comme ses terres, s'il n'avait pas vigoureusement réagi [3].

Comment se défendit-il ? Son souci constant de la légalité, son observance scrupuleuse des lois faisaient sa force, nous a-t-il dit. Mais était-ce suffisant ? Peut-être obtint-il finalement de Matignon que celui-ci justifiât en quelque mesure son ancien collaborateur? Il n'est pas interdit non plus de penser qu'il écrivit pour exposer ses doléances soit au roi, soit à la reine-mère, soit encore à l'un ou l'autre des ministres qu'il connaissait bien.

Le départ de Mayenne et de l'armée ligueuse mit provisoirement un terme aux ennuis politiques de Montaigne et permit à certaines amitiés, inhibées pendant le siège, de se manifester de nouveau. Le moraliste en avait besoin : chassé de son château [4] par l'épidémie, il lui fallait, lui qui n'aimait rien moins que de solliciter, avoir sans cesse recours à l'hospitalité tremblante de ses amis. Il les avait effarouchés par sa disgrâce, il leur faisait peur maintenant avec sa peste....

Cette errance lamentable dura six mois [5]. Ce n'est donc que dans les premiers mois de 1587 que Montaigne put réintégrer sa tour et retrouver ses livres et ses *Essais*, abandonnés depuis sept ou huit mois.

Ainsi, de juillet 1586 à février ou mars 1587, une succession d'événements dramatiques avait contraint Montaigne à poser la plume.

Le simple énoncé de ces dates amène à remettre en question le système chronologique qui, depuis les travaux de P. Villey, est généralement admis, en ce qui concerne la rédaction du troisième livre des *Essais*.

Pour Villey, ce troisième livre, écrit d'une seule coulée, « fut sans

XVI^e *siècle*, 1928, p. 253. Que Montaigne ait aussi été déçu de ce côté-là, c'est ce qui nous paraît ressortir du fait suivant : l'édition des *Essais* de 1588 et l'exemplaire de Bordeaux comporte un portrait de Trans et une allusion transparente à ce dernier ; le portrait est ridicule, l'allusion odieuse. Seule, une brouille explique un tel procédé.

1. *Essais*, III, p. 354.

2. Son château n'a pas été pillé, c'est un fait. Cf., à ce sujet, la convaincante démonstration de Nicolaï (*loc. cit.*, p. 175-183).

3. Immédiatement après la reddition de Castillon, le château de Puynormand fut pris et rasé. Il était tenu par un capitaine catholique, ami du Béarnais, mais fidèle aussi à Matignon, le capitaine Roux. Mais la place était défendue ! La suprême habileté de Montaigne fut sans doute de se poser en civil inoffensif avec son château désarmé...,. Il a exposé sa théorie là-dessus dans ses *Essais*, II, p. 387-389.

4. Bien qu'il dise le contraire (« tout ce qui y estoit estoit sans garde et à l'abandon de qui en avoit envie », III, p. 355), nous pensons que Montaigne dut laisser dans son château son intendant et quelques domestiques fidèles. On voit mal autrement comment sa demeure aurait pu échapper au pillage, du fait des innombrables rôdeurs issus de l'armée en pleine débandade.

5. *Essais*, III, p. 356.

doute composé en deux ans, entre le fin de 1585 et le début de 1588... ». L'année 1585 avait été « entièrement occupée par les soucis de la mairie, par les troubles civils, par la fuite de la famille devant la peste »[1]. Mais 1586 et 1587 avaient été favorables à son travail d'écrivain : Villey voit, dans ces deux années, « une des principales périodes d'activité intellectuelle de sa vie », activité d'autant plus intense et féconde que « nous n'avons, ajoute-t-il, la trace d'aucune absence qui l'ait écarté de ses livres pendant ces deux années »[2].

Cette affirmation, nous l'avons vu, demande à être revisée. Loin d'avoir été paisible, l'année 1586 a réservé à Montaigne le plus rude assaut qu'il ait sans doute jamais eu à subir. A cette période troublée correspond nécessairement, dans le travail de Montaigne, une interruption prolongée.

En revanche, rendu à la retraite et à la tranquillité dès juin 1585, le philosophe a dû commencer son travail de rédaction plus tôt que ne l'avait supposé Villey.

La chronologie du troisième livre se présenterait donc de la façon suivante :

1° Une première période allant de juin 1585 [3] à juillet 1586 ;

2° Une seconde, allant de février ou mars 1587 à février 1588.

Soit deux périodes de travail sensiblement égales, séparées par une pause assez longue, due aux événements relatés par Montaigne dans l'essai « De la Phisionomie », événements que nous avons essayé de dater, après en avoir précisé les circonstances.

ROGER TRINQUET.

1. P. Villey, *Les Sources et l'Évolution des « Essais » de Montaigne*, 2e éd., 1933, I, p. 410.

2. P. Villey, *loc. cit.*, I, p. 420, 421.

3. A supposer, ce qui est loin d'être sûr, que Montaigne ait attendu la fin de sa mairie pour commencer à composer de nouveaux essais.

LA THÉORIE DES CLIMATS
DES « RÉFLEXIONS CRITIQUES » A « L'ESPRIT DES LOIS »

Les deux exposés principaux de la théorie des climats dans la première moitié du XVIII[e] siècle ont fait l'objet d'études précises et complètes. MM. Braunschvig [1] et Lombard [2] ont montré comment, chez l'abbé Du Bos, cette théorie, se juxtaposant à celle de la supériorité accordée au sentiment sur la raison pour le discernement de la beauté, amorce le développement d'une critique nouvelle, à la fois impressionniste et scientifique, mais qui, malgré sa nouveauté, rejoint la tradition classique en niant l'existence d'un progrès continu et nécessaire dans les arts. De son côté, M. Dedieu a étudié, dans ses livres sur Montesquieu [3], la dette de celui-ci envers l'Angleterre et la place que la théorie des climats occupe dans sa pensée.

Mais, entre les *Réflexions critiques* et *L'Esprit des Lois*, il s'est écoulé trente ans, et nous n'avions que des indications incomplètes sur les chaînons qui relient Du Bos à Montesquieu. Les histoires de l'esthétique qui consacrent un chapitre à cette période [4] la survolent d'assez haut et se bornent aux noms connus de tous : Crousaz [5], Du Bos naturellement [6], le P. André [7] et l'abbé Batteux [8]. Sur les auteurs

1. Marcel Braunschvig, *L'abbé Du Bos, rénovateur de la critique au XVIII[e] siècle*, Toulouse, 1904.
2. Alfred Lombard, *L'abbé Du Bos. Un initiateur de la pensée moderne (1670-1742)*, Paris, 1913.
3. Joseph Dedieu, *Montesquieu et la tradition politique anglaise en France. Les sources anglaises de l'Esprit des Lois*, Paris, 1909 ; — *Montesquieu*, Paris, 1913.
4. T. M. Mustoxidi, *Histoire de l'esthétique française, 1700-1900*, Paris, 1920. — Wladyslaw Folkierski, *Entre le classicisme et le romantisme. Étude sur l'esthétique et les esthéticiens du XVIII[e] siècle*, Cracovie-Paris, 1925.
5. Jean-Pierre de Crousaz, *Traité du beau*, Amsterdam, L'Honoré, 1715, in-12.
6. Jean-Baptiste Du Bos, *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, Paris, Mariette, 1719, 2 vol. in-12 ; — nouvelle éd., Paris, Mariette, 1733, 3 vol. in-12.
7. Yves André, *Essai sur le beau...*, Paris, Guérin, 1741, in-12.
8. Charles Batteux, *Les Beaux-Arts réduits à un même principe*, Paris, Durand, 1746, in-12.

mineurs, nous ne disposions que des points de repère donnés par M. Mornet dans son étude sur les règles au XVIII^e siècle [1]. Mais cette étude ne portant que sur la critique strictement littéraire, M. Mornet a dû se limiter et laisser de côté les origines et les prolongements de la théorie des climats sur les autres plans. De la contribution que les sciences physiques et médicales ont apportée à l'élaboration de la théorie, nous ne pouvions juger que d'après l'analyse faite par M. Dedieu [2] des idées d'Arbuthnot, uniquement dans leur relation avec celles de Montesquieu. Quant à l'application de cette même théorie dans les sciences de l'homme, — point capital, puisque c'est à propos de l'étude des lois que Montesquieu la formule de façon définitive, — nous n'en connaissions que quelques exemples isolés signalés par M. Hervé [3]. C'est à rapprocher et compléter ces divers éléments, à élargir ces perspectives, que nous nous sommes efforcé, en replaçant chaque détail dans le mouvement général de la pensée, et en cherchant à dégager comment, sur ce point particulier de l'histoire des idées, se manifestent les grandes tendances de l'esprit du XVIII^e siècle.

I. — Les doctrines esthétiques.

Les dernières années du XVII^e siècle et les premières du XVIII^e ont été remplies par la querelle des anciens et des modernes et par les discussions autour d'Homère. Entre autres critiques adressées à Homère, les partisans des modernes relèvent la grossièreté des mœurs et des conceptions religieuses sur lesquelles est fondée son œuvre. Pour défendre leur poète, les partisans des anciens, à bout d'arguments, en ont été réduits à renier le dogme classique de l'identité de la nature humaine à travers le temps et l'espace, et ils soutiennent qu'on ne peut pas juger Homère d'après les idées du XVIII^e siècle, qu'il faut, au contraire, le replacer dans son époque et dans son pays pour le comprendre pleinement. Premier essai d'une critique scientifique qui devait triompher cent cinquante ans plus tard avec Taine et Renan. Mais autour de 1700, l'argument de la différence des goûts manque encore de fondements solides, et on en a tellement abusé dans la querelle que La Motte le juge un lieu commun sans valeur [4]. C'est pourtant ce lieu commun qui, dans les années suivantes, est repris et appuyé d'observations plus nombreuses et de raisonnements nouveaux.

1. Daniel Mornet, *La Question des règles au XVIII^e siècle*, *R. H. L. F.*, t. XXI (1914), p. 241-268, 592-617.
2. *Montesquieu et la tradition politique anglaise en France*, p. 212-225.
3. Georges Hervé, *Les Débuts de l'ethnographie au XVIII^e siècle* (*1701-1765*), dans la *Revue de l'École d'anthropologie de Paris*, t. XIX (1909), p. 345-366, 381-401
4. Antoine Houdar de La Motte, *Paradoxes littéraires*, réunis par B. Jullien, Paris, 1859, p. 213 (*Discours sur Homère*, 1713).

Bien entendu, on cherche des arguments dans l'antiquité même, et l'on voit reparaître la traditionnelle opposition entre la subtilité des Athéniens et la lourdeur des Béotiens. Après l'abbé Du Bos [1], Montesquieu y fait allusion, rappelant qu' « on attribuait à la subtilité de l'air d'Athènes celle de l'esprit des Athéniens », et constatant qu' « il y a bien de l'apparence que c'en était une des plus grandes causes, puisque, aujourd'hui que les Athéniens, esclaves et sans éducation, n'ont guère que l'air pour eux, sous l'empire du Turc, leur génie se remarque encore » [2]. Rollin, de son côté, pense que l'éloquence a commencé à dégénérer dès qu'elle est sortie d'Athènes, et, à l'appui de ses dires, il cite un passage de Cicéron mettant en relation la « santé » et l' « embonpoint » de l'éloquence avec l'air qu'elle respirait à Athènes, tandis qu'une fois sortie du Pirée, elle fut gâtée par les manières étrangères et « désapprit en quelque sorte à parler » [3].

Mais des curiosités nouvelles se sont fait jour : les anciens ne sont plus les seuls peuples à la littérature et aux arts desquels on s'intéresse, et c'est aux nations contemporaines que l'on emprunte les exemples les plus nombreux. On connaît le passage de l'*Essai sur la poésie épique* où Voltaire, pour rendre sensibles à ses lecteurs les différences de goût entre les peuples d'Europe, cite des fragments empruntés au Tasse, à Milton, à Antonio de Solis et à Bourdaloue. Il accompagne ses citations d'un commentaire dont les images supposent l'action de causes physiques :

> Vous sentez dans les meilleurs écrivains modernes le caractère de leur pays à travers l'imitation de l'antique : leurs fleurs et leurs fruits sont échauffés et mûris par le même soleil ; mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit des goûts, des couleurs et des formes différentes. Vous reconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Espagnol, à son style, comme aux traits de son visage, à sa prononciation, à ses manières [4].

Deux contrées jouissent d'une faveur spéciale dans les esprits en cette première moitié du XVIIIe siècle : l'Orient et l'Angleterre. La différence de leur génie avec celui de la France ne manque pas d'être soulignée en maintes occasions. Ainsi le savant qui fait visiter à Rica la bibliothèque de son couvent, arrivé au rayon des poètes, s'arrête pour dire à son compagnon : « Vous les connaissez ; ils ne sont pas rares chez les Orientaux, où le soleil, plus ardent, semble échauffer les imaginations mêmes. [5] » Cette remarque de Montesquieu n'est, d'ailleurs, que le souvenir d'un passage de l'abbé Du Bos [6], celui-ci

1. *Réflexions critiques*, éd. 1719, t. II, sect. 15, p. 244.
2. Montesquieu, *Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères*, dans les *Mélanges inédits*, publiés par le baron de Montesquieu, Bordeaux, 1892, p. 107-153 ; p. 116.
3. Cicéron, *Brutus*, 51, cité par Charles Rollin, *De la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres...*, Paris, Estienne, 1726-1728, 4 vol. in-12 ; t. II, p. 397-398.
4. Voltaire, *Essai sur la poésie épique*, chap. I ; éd. Moland, t. VIII, p. 309-312.
5. Montesquieu, *Lettres persanes*, CXXXVII.
6. *Réflexions critiques*, éd. 1719, t. II, sect. 39, p. 528.

s'inspirant lui-même du *Spectator* d'Addison. Mais justement ces emprunts répétés montrent combien de telles observations sont considérées comme un bien commun, et combien, par conséquent, l'idée de l'influence du climat sur le goût a pénétré ceux qui cherchent à acclimater la littérature anglaise en France. Chaque nouvelle œuvre traduite sert de prétexte à reprendre le parallèle. C'est ainsi que le traducteur de Pope, Du Resnel, constate le manque de compréhension et de sympathie entre les Français et les Anglais, l'attribuant à ce qu'il s'est écoulé encore trop peu de temps depuis que la paix a permis enfin aux deux peuples de se découvrir de nouveau après de longues années d'ignorance mutuelle. Cette découverte a été celle d'une différence profonde : « Il est étonnant qu'étant si voisins, nous soyons si éloignés de goût et de sentiments. » Et Du Resnel continue : « Nous nous accommoderions encore mieux du caractère des Italiens. Les uns et les autres ont à la vérité, par rapport à nous, quelque chose de très singulier dans leur façon de penser, mais avec de grandes différences qu'il n'est pas inutile de remarquer, pour mettre le lecteur plus au fait des écrivains anglais. [1] » Il fait alors un parallèle du caractère anglais et du caractère français, en se servant du caractère italien comme terme de référence [2].

Ce double parallèle est une ébauche de littérature comparée. Mais la première tentative importante d'une histoire comparée des littératures est l'œuvre de Cartaud de La Villate dans son *Essai historique et philosophique sur le goût* [3]. Le goût, dit-il, est loin d'être unanime parmi les nations du XVIIIe siècle, la bizarrerie du tempérament s'y fait sentir et introduit des différences dans la façon dont les hommes réagissent en face d'un même sentiment. « Chaque climat a ses penchants. [4] » La verve de Cartaud de La Villate s'exerce sur « les nations que les poètes nomment Hyperborées..., plus enchantées d'un combat bachique que du doux murmure d'une bergère tendre, qui se défend nonchalamment des entreprises du berger qu'elle adore » [5]. La littérature et l'art de chaque peuple répondent au caractère de celui-ci, car, pour goûter la peinture d'une passion, il faut être capable soi-même de l'éprouver. Aussi les Espagnols aiment les intrigues lentes et compliquées, les Septentrionaux restent indifférents devant

1. Jean-François Du Resnel, *Discours* en tête de sa traduction de Pope, *Essai sur la Critique*, Paris, Le Gras, Pissot, Lottin, 1730, in-8°, p. 10.
2. *Ibid.*, p. 10-19.
3. François Cartaud de la Villate, *Essai historique et philosophique sur le goût*, Paris, de Maudouyt, 1736, in-12 ; interdit aussitôt, l'ouvrage fut débité avec la rubrique d'Amsterdam ; 2e éd., Londres (Paris), 1741, in-12. — L'*Essai* comprend deux parties : une *Histoire critique du goût*, p. 1-195 ; une dissertation sur le sujet *Le goût est-il arbitraire* ? p. 197-329. Il eut un grand succès, si l'on en croit Raynal, qui écrit à propos de la réédition de 1751 : « On vient de le réimprimer, et il fait presque autant de sensation que la première fois ». (Grimm..., *Correspondance littéraire*, éd. Tourneux, t. II, p. 99).
4. *Essai historique...*, p. 163.
5. *Ibid.*, p. 163.

les romans tendres, tandis que la même lecture fait les délices de l'Orient [1]. Cartaud de La Villate esquisse à grands traits les caractères de chaque peuple et de chaque littérature : l'Allemagne, où les cerveaux raides craignent « les moindres secousses » [2] ; l'Asie, dont le style « imite le cours de ces grands fleuves qui ne quittent un lieu qu'après avoir baigné ses rives par mille replis sur lui-même » [3] ; l'Espagne, guindée sur « un phébus incompréhensible » par la triple chimère de la chevalerie, de la Cabale et de la métaphysique [4] ; l'Italie, qui aime « les fredons de [sa] musique jusque dans la poésie » [5] ; l'Angleterre, enfin, dont le génie est « trop sérieux et trop fier pour se plier aux petites ruses », dont les habitants « savent quelquefois penser, mais... ignorent toujours la marche qu'il faut donner à leurs pensées, comparables en quelque sorte à des sauteurs qui ne peuvent se plier à une cadence régulière » [6].

A côté de la littérature proprement dite, un autre point retient l'attention en ce siècle où des contacts plus faciles et plus fréquents permettent aux nations de se connaître de plus près : il s'agit de l'harmonie de chaque langue, et des rapports de cette harmonie avec la poésie et la musique nationales. Voltaire compare la musique des anciens Grecs, celle des Italiens et celle des Français, et il note, à propos des deux dernières « que le caractère des deux langues est très différent ; que ni l'accent ni le ton ne sont les mêmes » [7]. Cartaud de La Villate généralise l'observation, et il en vient à douter de la valeur absolue de l'harmonie. Reconnaissant que « les sifflements aigres coulent d'une bouche anglaise avec la même douceur que les vers de l'*Iliade* sortaient de la bouche d'Homère », et que, « si le grec n'a aucune mélodie pour nous quand il prend l'accent du nord, il devient dur et malaisé pour des gens du nord dans une bouche française », il se demande si l'accent véritable d'Homère et de Virgile ne serait pas désagréable à notre oreille « comme ces instruments étrangers qui nous marquent presque toujours de la bizarrerie ». Bref, l'harmonie d'une langue est une pure affaire de prononciation, et celle-ci semble bien dépendre de facteurs physiques : « Les beaux vers de M. Racine sont durs et baroques quand ils sortent de la bouche d'un Auvergnat. [8] »

La conclusion de cette enquête sur la diversité des goûts est une leçon de relativité. « Les goûts doivent être regardés à peu près comme les modes de différents climats et de différents temps : les modes

1. *Essai historique...*, p. 164-165.
2. *Ibid.*, p. 170.
3. *Ibid.*, p. 171.
4. *Ibid.*, p. 174-176.
5. *Ibid.*, p. 178.
6. *Ibid.*, p. 181-187.
7. *Essai sur la poésie épique*, chap. I, éd. Moland, t. VIII, p. 307.
8. *Essai historique et philosophique sur le goût*, p. 278-280.

changent, et les goûts aussi », dit le P. Buffier [1]. Et un érudit provincial, Soubeiran de Scopon, dans une communication lue à l'Académie des Jeux floraux en 1746, renchérit en affirmant que cette relativité du goût n'empêche pas chaque homme d'être bien persuadé qu'il n'y a qu'un seul bon goût, le sien :

> Le ton varie... suivant les climats.... Cependant, à considérer ceux qui... donnent le ton (dans une contrée, dans une ville, dans une société), on ne soupçonnerait pas qu'on pût penser mieux ailleurs, en pensant autrement qu'eux ou en parlant un autre langage, tant ils sont satisfaits d'eux-mêmes et déterminés à se préférer à tout ce qui les approchera [2].

La notion de bon goût n'est donc que le produit d'une illusion. Devant cette diversité, que manifestent, dans l'espace, la différence de fécondité des nations en talents littéraires et artistiques, et dans le temps, semble-t-il, une décadence par rapport au siècle de Louis XIV, chacun se pose la question qu'un anonyme adresse à Du Resnel, dans une poésie insérée en 1735 dans les *Observations* de l'abbé Desfontaines :

> Expliquez-nous, par quelque adroit système,
> Pourquoi, jadis accablés de faveurs,
> Nous éprouvons de si tristes rigueurs,
> Si de ces dons la mesure inégale
> Vient d'une source ou physique ou morale ;
> Les astres seuls, malins ou bienfaisants,
> Font-ils éclore ou périr les talents ?
> Ou pensez-vous qu'en ces jours trop stériles
> Un Mecenas produirait des Virgiles [3] ?

On sait comment l'abbé Du Bos a répondu dans ses *Réflexions critiques* en montrant « que les causes physiques ont aussi leur part aux progrès surprenants des lettres et des arts » [4]. Tout le monde reconnaît que la nature de l'air, dépendant elle-même des « émanations de la terre » [5], agit sur les productions d'une contrée. « La machine humaine n'est guère moins dépendante des qualités de l'air d'un pays, des variations qui surviennent dans ces qualités..., que le sont les fruits mêmes [6]. » L'air doit avoir une influence particulièrement forte sur « les organes du cerveau ou les parties du corps humain qui

1. Claude Buffier, *Sur la nature du goût*, dans le *Cours de Sciences*, Paris, Cavelier et Giffart, 1732, in-fol., col. 1497-1508 ; col. 1508.

2. Jean Soubeiran de Scopon, *Réflexions sur le bon ton, sur le goût, sur la conversation et sur la bonne compagnie* dans le *Recueil de plusieurs pièces d'éloquence et de poésie, présentées à l'Académie des Jeux floraux l'année 1746...*, Toulouse, Le Camus, s. d., in-8°, p. 279-299 ; p. 283-284.

3. *Épître à M. l'abbé Du Resnel, auteur de la traduction de Pope, et un des Journalistes des Savants, sur la cessation des talents en ce siècle*, dans les *Observations sur les écrits modernes* de l'abbé Desfontaines, t. I (1735), p. 234-235.

4. *Réflexions critiques*, éd. 1719, t. II, p. 136 (titre de la section 13). — L'analyse des idées de l'abbé Du Bos ne rentrant pas dans notre sujet, nous nous bornons à quelques indications essentielles. Pour plus de détails, cf. A. Lombard, *L'Abbé Du Bos*, p. 248-254.

5. *Réflexions critiques*, t. II, sect. 14, p. 227.

6. *Ibid.*, sect. 14, p. 225.

décident en parlant physiquement de l'esprit et des inclinations des hommes », car ces parties « sont sans comparaison plus composées et plus délicates » que les autres [1]. Aussi la source de nos chagrins est-elle souvent « uniquement dans l'intempérie de nos humeurs ou dans une disposition de l'air qui afflige notre machine » [2]. Nombreux sont les exemples qui prouvent cette action : en Angleterre, les suicides sont plus fréquents lorsque le vent souffle du nord-est [3] ; les Français exilés en Hollande ressentent un mal particulier, le *Hemwé*, qui « ne devient une peine de l'esprit que parce qu'il est réellement une peine du corps » [4] ; il y a des années à crimes [5] et des épidémies de fanatisme [6] comme il y a des années à maladies et des épidémies de peste. On a même « remarqué que le climat était plus puissant que le sang et l'origine » [7] : bien que les Français descendent des Germains, ils ont le même caractère que les anciens Gaulois.

La théorie de Du Bos suscite des enthousiasmes et des indignations. Aux premiers appartient la réaction de Juvenel de Carlencas, qui renonce à traiter la question par lui-même, en déclarant : « Que pourrait-on... ajouter aux solides réflexions de l'habile critique qui paraît avoir épuisé cette matière ? » et en renvoyant par une note aux *Réflexions critiques* [8].

En revanche, pendant trente ans, les tenants de l'esthétique classique ne cessent de proclamer contre Du Bos, non seulement l'indépendance du goût par rapport aux facteurs physiques, mais la plupart du temps son immutabilité absolue. C'est ainsi que Gibert, ancien recteur et professeur de rhétorique au collège Mazarin, tance vertement son collègue Rollin pour avoir dit, en s'abritant, d'ailleurs, derrière l'autorité de Cicéron, « que l'orateur doit former son style sur le goût de ceux qui l'écoutent » et que, le siècle de Cicéron ayant un goût plus raffiné, l'orateur latin ne put faire passer dans ses discours toute la force et toute la beauté de l'éloquence de Démosthène, mais « jugea à propos d'accorder quelque chose aux oreilles et à la délicatesse de ses auditeurs qui demandaient dans les discours plus d'élégance et plus de grâce ». Gibert consacre plusieurs pages à la réfutation de ces paroles sacrilèges et à la démonstration du dogme que le goût n'est pas arbitraire [9]. Quelques années plus tard, la voix de Pope vient renforcer le chœur des doctrinaires classiques. Bien

1. *Réflexions critiques*, sect. 15, p. 241.
2. *Ibid.*, sect. 13, p. 138.
3. *Ibid.*, sect. 14, p. 233, exemple inspiré d'Addison.
4. *Ibid.*, sect. 14, p. 236.
5. *Ibid.*, sect. 14, p. 233.
6. *Ibid.*, sect. 20, p. 297-298.
7. *Ibid.*, sect. 15, p. 253.
8. Félix de Juvenel de Carlencas, *Essais sur l'histoire des belles-lettres, des sciences et des arts*, Lyon, Duplain, 1740-1744, 2 vol. in-12, t. I, p. 37.
9. Rollin, *De la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres...*, t. II, p. 391-392. — Balthasar Gibert, *Observations adressées à M. Rollin... sur son Traité de la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres*, Paris, Lhermitte, 1727, in-12, p. 30-37.

que l'*Essai sur la Critique* ait été publié en anglais en 1711, lorsque Du Resnel en 1730, puis Silhouette en 1736 en donnent la traduction, il peut sembler que le poète anglais s'adresse à Du Bos en attaquant les critiques qui

> veulent dans leur médiocre conception limiter la faveur céleste, et forcer le Soleil à ne luire que sur une partie ; ce Soleil qui non seulement subtilise les esprits dans les climats brûlants du sud, mais qui les mûrit aussi dans les climats gelés du nord ; qui depuis le commencement a brillé sur tous les âges passés, éclaire l'âge présent, et échauffera l'âge futur [1].

Il est vrai que Du Resnel, plus prudent que Silhouette, introduit quelques nuances dans son adaptation, et admet que les gens du nord reçoivent du Soleil moins de chaleur ; mais cette déficience sur un point est compensée par des qualités plus solides, quoique moins brillantes :

> Et s'il échauffe moins les habitants du nord,
> Leur esprit moins bouillant est plus mûr et plus fort [2].

L'ardeur des classiques ne s'émousse pas avec le temps. Du Bos est toujours considéré comme l'ennemi irréconciliable. En 1744, Fréron, rendant compte de l'*Essai critique sur l'état présent de la République des Lettres*, par Jean-Georges Lefranc de Pompignan, évêque du Puy, dit que l'auteur, pour expliquer la décadence des sciences et des arts, « se garde bien d'adopter le verbiage de l'abbé Du Bos, qui s'avise de rapporter cette décadence à des causes physiques, et qui prétend ridiculement que les changements qui arrivent à l'air, sont cause qu'une nation a plus d'esprit dans un siècle que dans un autre ». Fréron donne comme argument que le XVII^e^ siècle a eu ses Cotins et ses Pradons, tandis que le XVIII^e^ a « plusieurs beaux esprits vivants encore, de grands philosophes, quelques bons orateurs, deux poètes très estimables, deux très habiles sculpteurs, deux ou trois chirurgiens très illustres dans leur art, et un musicien qui efface tous nos musiciens du siècle précédent ». Si cependant le XVIII^e^ siècle doit céder au XVII^e^, « c'est à des causes morales, et non à des causes physiques, qu'il faut attribuer cette différence » [3]. Avec une forme plus modérée, le même raisonnement revient à la même époque sous la plume de Louis Racine, écrivant dans ses *Réflexions sur la poésie* que la conjecture de l'abbé Du Bos supposerait, si elle était vraie, l'égalité dans la grossièreté ou la politesse ; or, le génie échappe à la règle, aussi bien historiquement que géographiquement : Virgile est le contemporain de Bavius et de Maevius, Boileau de Cotin et de Pradon, et « les poètes fameux de la France ne sont point nés dans

1. Pope, *Essai sur la Critique*, trad. Silhouette, Paris, Alix, 1736, in-12, p. 44-45.
2. *Ibid.*, trad. Du Resnel, Paris, Le Gras, Pissot, Lottin, 1730, in-8°, p. 39 (chant III, vers 39-40).
3. Jean Fréron, *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux*, t. II (1744), p. 122-123.

ces provinces, dont les habitants sont renommés par la vivacité de l'esprit » [1].

On peut cependant accuser ces deux groupes de critiques de dogmatisme et d'*a priori*. Leur attitude n'est-elle pas commandée moins par des observations que par un parti pris ? Plus significative est donc l'attitude de ceux qui sont partagés entre le regret du goût absolu et l'évidence de la diversité et de la relativité. Toutes les nuances se rencontrent parmi eux, depuis ceux qui n'acceptent pas pleinement cette relativité, jusqu'à ceux dont la curiosité intellectuelle y trouve un stimulant.

Rémond de Saint-Mard donne ainsi raison de l'ennui que nous éprouvons à la lecture des églogues de Théocrite et de Virgile : « C'est le sort de tout ce qui n'est pas habillé à notre mode ». Mais il serait ridicule de juger les anciens par ces aspects secondaires et de les mépriser à cause de leur manque de conformité avec le goût moderne : « Voyons s'ils s'entendaient bien à peindre ce que les passions ont de vif et de profond, ce qui est de tous les temps, de tous les pays : c'est là que nous apprendrons à les estimer, et devenus alors plus raisonnables, nous verrons qu'il n'y a pas toujours de leur faute quand ils nous ennuient » [2]. Même note chez Cartaud de La Villate, qui affirme : « La nature est notre prototype universel, et... on ne s'élève au-dessus d'elle qu'en la parant de ses propres beautés, sans ses défauts. » C'est elle qui fournit les objets sublimes, tels que « le bruit des tonnerres, la vue d'une grande tempête, l'éclatante aurore, des tremblements de terre, des abîmes affreux, de grands phénomènes, le cours réglé des astres, la majesté du firmament ». A côté de ces spectacles capables de forcer les hommages de tous les hommes, il est un autre genre de beauté dans lequel intervient l'imagination de l'homme, et qui n'offre, par suite, pas la même universalité : « Un visage qui s'attire des adorateurs sous un climat, perd ses avantages en passant sous un ciel étranger. » Ce genre de beauté est donc inférieur à l'autre et « plus équivoque » [3]. La théorie de cette distinction est faite par le P. André. Il définit trois sortes de beau : le beau essentiel, le beau naturel, le beau artificiel. Ce dernier seul est relatif et dépend de « cette manière de raisonner si commune parmi les hommes », qui travestit la laideur en beauté, et invente des beautés arbitraires « pour parer celle qu'on a, ou pour suppléer à celle qu'on n'a pas » [4]. Tous ces auteurs s'efforcent donc de faire entrer la diversité du goût selon les climats dans une

1. Louis Racine, *Des causes de la décadence des esprits*, ch. X des *Réflexions sur la poésie*, dans ses *Œuvres*, Paris, Desaint et Saillant, 1747, in-16, t. IV, p. 153-175 ; p. 166-167. — Une analyse de cette dissertation a paru dès 1729 dans l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions*, t. V, p. 10 et suiv.

2. Toussaint de Rémond de Saint-Mard, *Réflexions sur la poésie en général, sur l'églogue, sur la fable, sur l'élégie, sur la satire, sur l'ode et sur les autres petits poèmes... suivies de trois lettres sur la décadence du goût en France*, La Haye, Rogissart, 1734, in-12, p. 55-56, note (*Sur l'églogue*).

3. *Essai historique et philosophique sur le goût*, p. 229-230.

4. *Essai sur le beau...*, p. 57-59.

théorie générale de l'esprit humain, distinguant en celui-ci une partie noble, la raison, âme du goût véritable, et une partie inférieure, l'imagination, qui diversifie ce goût sans l'altérer dans son essence même.

Chez d'autres, cette idée d'une infériorité de l'imagination s'efface, sans que pour cela ils renoncent à la notion de beau universel. Voltaire continue à affirmer que les grands écrivains anciens « ont en quelque manière réuni sous leurs lois tous les peuples de l'Europe, et fait de tant de nations différentes une seule république des lettres ». Mais l'unanimité ne se fait que sur les grands noms, et, à côté de ces beautés universelles, « les coutumes de chaque peuple introduisent dans chaque pays un goût particulier »[1]. La Place, le traducteur du théâtre anglais, n'admet même plus l'unité du beau, que comme un principe purement théorique, qu'il ne conteste pas, dit-il, rapportant une conversation imaginaire avec un Anglais, mais qui « reçoit des modifications infinies, relativement au génie, aux mœurs, aux usages, au gouvernement même des différents pays »[2]. Loin de regretter la diversité des esprits, il s'en réjouit, car elle est pour « un lecteur un peu philosophe..., pour un homme curieux de l'histoire de l'esprit humain », l'occasion de découvertes précieuses qui « étendent la sphère de ses idées »[3].

Pour la clarté de l'exposé, nous avons dû déterminer quelques attitudes bien tranchées, mais les positions sont souvent beaucoup moins nettes. Nombreux sont les repentirs de critiques qui, après avoir cédé à l'évidence des faits ou à l'entraînement de l'esprit du siècle, sont pris brusquement d'une nostalgie du beau absolu, et juxtaposent ainsi des affirmations contradictoires. C'est Rollin, qui oppose, nous l'avons vu, le goût des contemporains de Démosthène et celui des contemporains de Cicéron, sans paraître admettre une infériorité de celui-ci, et qui, dans la préface mise en tête de son ouvrage, affirme sans hésiter : « Le bon goût, qui est fondé sur des principes immuables, est le même pour tous les temps.[4] » C'est Cartaud de La Villate faisant un vaste panorama du goût en Europe, où les particularités nationales sont loin d'être considérées comme des défauts, et finissant par dire : « Nous trouverions chez les anciens tous les germes de nos pensées sur les différentes passions, parce que les hommes ont eu les mêmes goûts dans tous les siècles.[5] » Malgré ces hésitations, c'est, au fond, la notion de nature humaine qui est mise en cause. Est-il possible de parler encore d'*une* nature humaine, lorsque, décrivant les manifestations théâtrales et puériles de la douleur en Italie, on constate que, choquants pour un Français, « ces sentiments de l'Italien lui

1. *Essai sur la poésie épique*, chap I, éd. Moland, t. VIII, p. 309.
2. Pierre-Antoine de La Place, *Discours sur le Théâtre anglais*, en tête de son *Théâtre anglais*, Paris, 1745-1746, 4 vol. in-12 ; t. I, p. XXI.
3. *Ibid.*, t. I, p. XII.
4. *De la manière d'étudier et d'enseigner les belles-lettres...*, t. I, p. XCVII.
5. *Essai historique et philosophique sur le goût*, p. 269.

sont naturels ? [1] » On pourra, tant qu'on voudra, distinguer, parmi les diverses sortes de naturel, « un beau naturel, que l'imagination n'emporte point et qui lui donne bien moins qu'à la raison et au sentiment » [2]. L'unité de la nature restera brisée, et ce qui résultera de toutes les controverses sur le goût, c'est « le sentiment de la diversité et de la complexité humaines » [3].

II. — Les sciences de l'homme.

C'est à la constatation de cette diversité et de cette complexité que conduisent également toutes les études faites alors sur l'homme et sur la société. On sait quel succès ont au XVIIIe siècle les récits de voyages et les descriptions de pays étrangers, et combien ce succès est exploité, non seulement par les voyageurs eux-mêmes, mais aussi par d'adroits compilateurs qui savent offrir à la curiosité du public des recueils composés à l'aide des récits originaux : tels l'*Histoire des Voyages* de l'abbé Prévost [4] et le *Recueil d'observations curieuses* de l'abbé Lambert [5]. De toutes ces œuvres se dégage l'impression que chaque contrée façonne à son image les hommes qui l'habitent. Autant de climats, autant de mœurs différentes, et même autant de races dont chacune a ses particularités propres. C'est d'ailleurs cet attrait de la nouveauté et de l'étrangeté qui explique l'engouement des lecteurs pour ce genre de récits. Ces documents restent longtemps dispersés, mais les philosophes s'intéressent peu à peu à ce fatras, où le vrai et l'imaginaire se mêlent parfois inextricablement, et en tirent les éléments qui, combinés avec l'étude des historiens et des jurisconsultes, vont constituer la base d'une science de l'homme [6]. Telle est exactement la méthode de Montesquieu dans *L'Esprit des Lois*. Une tentative avait déjà été faite au XVIe siècle pour créer une science

1. Chansierges, *Système de l'esprit*, à la suite de *L'Idée d'un roi parfait, dans laquelle on découvre la véritable grandeur, avec les moyens de l'acquérir*, Paris, Saugrain, 1723, in-12, p. 349-350. — L'ouvrage est une sorte de manuel du bon roi, destiné évidemment au jeune Louis XV, et terminé par quelques réflexions psychologiques.

2. *Ibid.*, p. 350.

3. D. Mornet, *La Pensée française au XVIIIe siècle*, Paris, 1926, p. 65.

4. *Histoire générale des voyages*, par l'abbé Prévost, Deleyre, Meusnier de Querlon, Rousselot de Surgy, Paris, Didot, 1746-1789, 20 vol. in-4°.

5. Claude-François Lambert, *Recueil d'observations curieuses sur les mœurs, les coutumes, les usages, les différentes langues, le gouvernement, la mythologie, la chronologie, la géographie ancienne et moderne, les cérémonies, la religion, les mécaniques, l'astronomie, la médecine, la physique particulière, l'histoire naturelle, le commerce, la navigation, les arts et les sciences de différents peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, Paris, David, 1749, 4 vol. in-12.

6. Sur ces débuts de l'ethnographie, cf Arnold Van Gennep, *La Méthode ethnographique en France au XVIIIe siècle*, dans *Religions, mœurs et légendes*, 5e série, Paris, 1914, p. 93-215 ; René Hubert, *Introduction bibliographique à l'étude des sources de la science ethnographique dans l'Encyclopédie*, dans la *Revue d'Histoire de la Philosophie et d'Histoire générale de la Civilisation*, t. I (1933), p. 160-172, 331-355.

de la politique : ç'avait été la *République* de Jean Bodin [1]. Dans son Ve livre, Bodin avait exposé l'influence du climat sur le « naturel » des peuples, et fondé sur cette idée une classification des types humains. L'étude de faits analogues amène les successeurs de Bodin au XVIIIe siècle à adopter eux aussi pour la plupart la théorie de l'influence des causes physiques sur le tempérament des hommes et sur le gouvernement des nations.

Beaucoup de voyageurs se bornent à rapporter leurs observations, mais certains recherchent les causes des faits les plus frappants. Ainsi La Mottraye suppose que l' « humeur hypocondriaque » du peuple anglais est provoquée par « la nature du climat humide et nébuleux » [2]. L'abbé Prévost constate que les goûts des Anglais ont varié au cours de leur histoire ; mais, si l'on n'envisage « qu'un certain tour de génie, qui est moins une qualité réelle qu'une *manière d'être*, si l'on me permet ce terme, et qui peut venir... des influences de l'air et des qualités du terroir, il faut confesser que les Anglais se sentent encore et se sentiront peut-être toujours de cette propriété de leur climat.... Elle leur fait répandre sur tout ce qu'ils font un caractère original qui frappe les étrangers, et qui leur plaît du moins par sa nouveauté ». Cette propriété influe même sur les voyageurs qui séjournent dans le pays : en Angleterre un Italien, un Français ne pensent plus comme ils le faisaient à Rome ou à Paris [3].

Curieuse est surtout la coïncidence des remarques faites par les savants envoyés entre 1735 et 1745 en Laponie et au Pérou pour y mesurer un degré du méridien terrestre, en vue de vérifier l'hypothèse newtonienne de l'aplatissement de la terre aux pôles. Ces savants, ne se bornant pas à leur mission astronomique, rapportent de leur expédition des renseignements sur les indigènes des pays qu'ils ont traversés, et en font part à l'Académie des Sciences. Dans sa *Relation*, Bouguer aborde la question de la couleur de la peau, qui préoccupe beaucoup les contemporains (on voit parmi les mémoires présentés à cette époque à l'Académie des Sciences et aux Académies provinciales un assez grand nombre de dissertations sur la couleur des nègres). Il pense que la différence entre les Péruviens et les Européens a pour seule cause « qu'ils vivent dans un climat très différent du nôtre, ce qui a produit à la longue des effets très marqués ». Il appuie son hypothèse sur l'étude des variations de couleurs en relation avec l'exposition de la région habitée par les indigènes [4]. Le rival de Bouguer, La Condamine, chef de l'expédition du Pérou, explique le même

1. *Les Six Livres de la République*, Paris, Du Puys, 1576, in-fol.

2. Aubry de La Mottraye, *Voyages... en Europe, Asie et Afrique*, La Haye, Johnson et van Duren, 1727, 2 vol. in-fol. ; t. I, p. 165 (chap. VIII, *De l'Angleterre*).

3. Abbé Prévost, *Le Pour et Contre*, t. III (1734), n. XXXVII, p. 159-161.

4. Pierre Bouguer, *Relation abrégée du voyage fait au Pérou par Messieurs de l'Académie royale des Sciences, pour mesurer les degrés du méridien aux environs de l'équateur, et en conclure la figure de la Terre*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1744, p. 273-274.

phénomène par « la différente température de l'air », et il ajoute pour commentaire que « cette différence de climats, celle des pays de bois, de plaines, de montagnes et de rivières, la variété des aliments, le peu de commerce qu'ont entre elles les nations voisines, et mille autres causes, doivent nécessairement avoir introduit des différences dans les occupations et dans les coutumes de ces peuples » [1]. De son côté, le chef de l'expédition de Laponie, Maupertuis, signalant la petite taille et la laideur des Lapons, remarque que « la rigueur et la longueur [de l']hiver..., [le] court été..., la stérilité de la terre... paraissent avoir fait dégénérer la race humaine dans ces climats » [2].

La diversité n'est pas constatée seulement entre les nations de l'Europe, on la retrouve encore à l'intérieur de la France entre les provinces. En 1697, sur la demande du duc de Bourgogne, désireux de connaître exactement l'état de son futur royaume, Louis XIV a fait dresser par les intendants des mémoires relatifs aux provinces qu'ils gouvernent. L'ensemble forme 42 volumes in-folio, que le comte de Boulainviller résume dans l'*État de la France*, écrit sans doute entre 1697 et 1712, et publié pour la première fois en 1727 [3]. Il est bien rare qu'un mémoire ne contienne pas à son début une peinture du climat de la province et du caractère de ses habitants ; les deux tableaux se succèdent régulièrement et sont rattachés, parfois explicitement, l'un à l'autre. Ainsi pour la Champagne : « Son climat est assez doux et le caractère des peuples qui en est ordinairement une conséquence est pareillement tempéré, doux, civil, obéissant... » [4] ; pour Tournai : « L'air y est pur ; ce qui rend le naturel des habitants assez vif » [5] ; pour le Bourbonnais et le Nivernais : « Le climat des différentes parties de cette généralité [Moulins] est très inégal, celui du Bourbonnais est fort doux.... Le caractère des peuples tient beaucoup de cette température de l'air, la douceur, la fainéantise et l'amour du plaisir sont les principales qualités qui le composent.... Le Niver-

1. Charles-Marie de La Condamine, *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, depuis la côte de la mer du Sud, jusqu'aux côtes du Brésil et de la Guyane, en descendant la rivière des Amazones*, Paris, Pissot, 1745, in-8°, p. 49-50.

2. Pierre-Louis Moreau de Maupertuis, *Relation d'un voyage fait dans la Laponie septentrionale, pour trouver un ancien monument*, dans ses *Œuvres*, Dresde, Walther, 1752, in-4°, p. 311-326 (p. 325) ; Lyon, Bruyset, 1756, in-8°, t. III, p. 177-206 (p. 204). La *Relation* a dû être écrite en même temps que le rapport sur les mesures : *La Figure de la Terre*, Paris, Impr. royale, 1738, in-8°.

3. Henry de Boulainviller, *Etat de la France..., extrait des mémoires dressés par les intendants du royaume, par ordre du roi Louis XIV..., avec des mémoires historiques sur l'ancien gouvernement de cette monarchie jusqu'à Hugues Capet...*, Londres, Wood et Palmer, 1727, 2 vol. in-fol. ; 2e éd., *ibid.*, 1737, 6 vol. in-12. Dans nos notes, la première référence se rapporte à l'édition in-folio, la seconde à l'édition in-12. — Sur la date de composition, cf. Mme Renée Simon, *A la recherche d'un homme et d'un auteur. Essai de bibliographie du comte de Boulainviller*, Gap, 1940, p. 12. Quoique Boulainviller soit mort en 1722 et que la plupart de ses ouvrages aient été écrits dans les premières années du siècle, nous le rattachons à notre époque, parce que son œuvre n'a commencé à être connue (en manuscrits) et à exercer de l'influence qu'à partir de 1720.

4. T. I, p. 190 ; t. III, p. 1-2.

5. T. I, p. 367 ; t. III, p. 504.

nais est bien plus froid, aussi le peuple y est-il plus dur, plus fier et moins accommodant [1]. » A plusieurs reprises, Boulainviller oppose le caractère des habitants de la plaine, lourds et dociles, à celui des montagnards, vifs et indépendants [2]. Dans d'autres cas, il attribue à la fertilité du sol la lourdeur d'esprit, la paresse, l'amour du plaisir [3] ; à sa stérilité, au contraire, la vivacité et l'activité [4]. De telle sorte que les causes physiques apparaissent presque toujours comme primordiales dans la formation du caractère d'une province [5].

En face de ces observations concrètes figurent les abstractions des théoriciens. L'abbé de Saint-Pierre, dans un parallèle entre les habitants des pays froids et ceux des pays chauds, explique le caractère laborieux des premiers par leur plus grand nombre de besoins : besoin d'habits, besoin de feu, besoin d'entretenir les chemins plus fréquemment, besoin de bâtiments pour se protéger des intempéries. Le même raisonnement renversé explique la paresse des méridionaux, d'autant que le travail est plus pénible dans les pays chauds [6]. La palme de l'originalité en ce domaine doit être réservée à Falconet de La Bellonie [7]. Tant qu'il se contente d'affirmer que « chaque nation a sa trempe d'esprit particulière » et de donner comme causes de cette singularité « le climat, la nature et la situation du terrain, l'air, les aliments, le gouvernement, l'éducation, l'étude, la religion, etc. » [8], il ne sort pas de la banalité. Mais tantôt il plaisante, affirmant que sa vertu l'abandonne ou le saisit « selon le temps qu'il fait, ou le vent qui souffle;... monte ou descend comme un thermomètre, selon la nation où [il se] trouve [9] », tantôt il fait étalage de science, dans

1. *État de la France...*, t. II, p. 218 ; t. V, p. 48-49.

2. Bresse : t. I, p. 263 ; t. III, p. 230-231. — Auvergne : t. II, p. 242; t. V, p. 107-108.

3. Saint-Maixent : t. II, p. 104 ; t. IV, p. 249. — Touraine : t. II, p. 154 ; t. IV, p. 375. — Haut-Languedoc : t. II, p. 511 ; t. VI p. 284.

4. Navarre : t. II, p. 355 ; t. V, p. 394. — Bas-Languedoc : t. II, p. 511-512 ; t. VI, p. 284-285.

5. Pour avoir un tableau complet des caractères provinciaux selon Boulainviller, cf. Mme Renée Simon, *Henry de Boulainviller, Historien, Politique, Philosophe, Astrologue, 1658-1722*, Gap, 1940, p. 218-226.

6. Abbé Charles-Irénée Castel de Saint-Pierre, *Projet pour perfectionner le Commerce de France*, dans les *Ouvrages de politique*, Rotterdam, Beman, 1733-1740, 14 vol. in-12 ; t. V (1733), p. 209.

7. Falconet de la Bellonie, *La Psycantropie, ou Nouvelle théorie de l'homme*, Avignon, Chambeau, 1748, 3 vol. in-16 ; les *Mémoires de Trévoux* ne rendent compte que d'une édition portant la date de 1753, mais supposent qu'il s'agit d'une fausse date (juillet 1753, p. 1698-1699). — Nous n'avons découvert aucun renseignement sur l'auteur. Son nom ne figure pas dans l'*Histoire des hommes illustres de la Provence*, t. III et IV du *Dictionnaire de la Provence et du Comté Venaissin*, Marseille, Jean Mossy, 1786-1787, in-4°. Les *Mémoires de Trévoux* (*ibid.*) disent qu'il est mort depuis quelques années et qu'il « avait aussi commencé, à Carpentras, un livre périodique, dont on n'a qu'un tome ». Ce journal n'est mentionné ni par Hatin dans la *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française*, ni par J. Liabastres dans son *Histoire de Carpentras, ancienne capitale du Comté Venaissin*, Carpentras, 1891. D'après l'approbation, « *avec permisson des supérieurs* », Falconet de La Bellonie semble avoir appartenu à un ordre religieux.

8. T. I, p. 70.

9. T. III. p. 11-14.

son « *problème fisico-moral, résolu algébriquement* », où il démontre la supériorité de la France sur toutes les nations. Soit A l'éloignement d'un point par rapport à l'Afrique, B l'éloignement du même point par rapport à la Laponie, les valeurs de A et de B s'échelonnant de zéro à l'infini entre ces deux limites. Supposons, par ailleurs, que toutes les qualités de l'esprit aillent régulièrement, les unes en croissant, les autres en décroissant, de l'Afrique à la Laponie. Il est évident qu'un point également éloigné des deux extrémités « répond seul au plus grand nombre et au même degré de toutes les qualités et de tous les talents. Or cet éloignement... nous le connaissons ; il convient à la France : donc la solution du problème est en sa faveur. Il est d'autres peuples, à la vérité, situés précisément dans le même éloignement ; mais des raisons particulières les empêchent de jouir de cet avantage ». Tout le raisonnement est hérissé de signes algébriques, de fractions, d'égalités, sans doute pour qu'il ait une apparence plus rigoureuse [1].

Observateurs et théoriciens n'ont cependant pas tenté de construire un système cohérent de psychologie et de politique sur l'influence des climats. Il appartenait de le faire à deux hommes de valeur et de réputation inégales : l'abbé d'Espiard et Montesquieu. L'abbé d'Espiard doit à sa vie passée entièrement en province [2] de n'être pas plus connu. Mais c'était un érudit estimable, en correspondance avec le président Bouhier [3], et il publia deux ouvrages de philosophie politique : en 1743, les *Essais sur le génie et le caractère des nations* [4] ; en 1752, *L'Esprit des Nations* [5], dont les idées, pour n'être pas jusqu'ici

1. *La psycantropie...*, t. I, p. 72-78.

2. François-Ignace d'Espiard de La Borde appartenait à la famille d'Espiard de Saux. Il était fils de François-Bernard d'Espiard de Saux (1659-1743), président au parlement de Besançon, et frère de Jean-François d'Espiard de Saux (1695-1778), abbé de Saint-Rigaud. Né à Besançon en 1707, il fut successivement grand vicaire de Poncet de La Rivière (évêque de Troyes de 1742 à 1758), puis conseiller-clerc au parlement de Dijon. Il mourut dans cette ville en 1777.

3. Deux dossiers de la correspondance de Bouhier (B. Nat., Mss. fr. 24411 et 24421) contiennent de ses lettres.

4. *Essais sur le génie et le caractère des nations, divisés en six livres*, Bruxelles, Léonard, 1743, 3 vol. in-12. — La Bibliothèque Nationale ne possède que le troisième volume (R 20581), renfermant le sixième livre, et l'ouvrage ne se trouve dans aucune autre bibliothèque parisienne. Mais une table analytique détaillée fait connaître le plan de l'ouvrage : livre I, définition du génie et règles de critique ; livre II, division des causes en physiques et morales (les causes physiques tenant cinquante pages, t. I, p. 60-113) ; livre III, la religion ; livre IV, le gouvernement et la guerre ; livre V, les mœurs, les arts, la philosophie ; livre VI, permanence du génie et formes de gouvernements. En outre, Espiard résume en tête du livre VI tout ce qui précède, et dans ce livre même il revient constamment sur l'influence du climat. Ses idées se retrouvent d'ailleurs sans grandes modifications dans son second ouvrage.

5. *L'Esprit des Nations*, La Haye, Beauregard, Gosse, van Daalen, 1752, 2 vol. in-12 ; éd. identique, *ibid.*, 1753 ; nouv. éd. revue et corrigée, Genève, Gosse, 1753 (en réalité, les trois éditions ont dû être faites à Paris) ; traduction anglaise, *The Spirit of Nations*, Londres, 1753, in-8°. — Quérard, *La France littéraire*, t. III, p. 36, prétend que l'*Esprit des Nations* est une réimpression des *Essais* de 1743. Il s'agit, en fait, d'une refonte totale : l'étude des causes physiques, par exemple, occupe entièrement le livre I.

connues directement, l'étaient du moins déjà à travers Castilhon [1].

« Le climat, dit Espiard, est de toutes les causes la plus universelle, la plus puissante. [2] » C'est, en particulier, « pour une nation la cause fondamentale de son génie, en y ajoutant celles qui lui sont subordonnées dans le même genre, comme la qualité du sang, la nature des aliments, la qualité des eaux et des végétaux [3] ». Espiard conserve la définition du climat usuelle à cette époque : « *un espace de terre renfermé entre deux cercles parallèles à l'équateur, et tellement éloignés l'un de l'autre, qu'il y ait une différence de demi-heure dans la durée de leur grand jour d'été* », ce qui suppose vingt-quatre climats entre l'équateur et le pôle, mais, comme Bodin [4] et comme Charron [5], il n'admet que trois grandes divisions, correspondant chacune à trente degrés de latitude : le nord, le midi, et les régions moyennes [6]. Du reste, à l'intérieur d'une de ces divisions, des diversités nouvelles peuvent être introduites par la situation particulière de chaque contrée, et l'identité des situations particulières peut entraîner des ressemblances entre hommes du nord et du midi. C'est ainsi que « les montagnards sont durs, sauvages, belliqueux au septentrion comme au midi », et que « dans tous les lieux venteux en général, les hommes sont plus changeants et plus farouches », tandis qu' « ils se tranquillisent dans un lieu calme par le loisir et la facilité de la méditation [7] ».

L'opposition essentielle est cependant entre le nord et le midi. Dans le midi, en Orient et partiellement dans les régions moyennes, la qualité du climat s'accorde avec « celle des humeurs naturelles ». Tout est donc aisé et souriant dans le caractère des peuples qui habitent les régions comme la France, l'Espagne et l'Italie, car il sont attachés « à leurs usages par la douceur des saisons, les agréments fixes de la nature, et le retour des mêmes plaisirs qui invitent par leur facilité ». Au contraire, « la qualité des climats septentrionaux ne s'allie pas avec la température de nos humeurs et leur circulation dans le corps ». C'est pourquoi « les Anglais et les peuples du nord opposent les mœurs au climat ». Ils « cherchent à racheter ses incommodités et ses rigueurs » par des remèdes physiques, « par la débauche des liqueurs spiritueuses, par les voyages d'outre-mer et les plaisirs singuliers ou capricieux ». Mais la rudesse de leur climat explique aussi toute leur organisation politique et économique, car ils « cherchent à faire diversion à la tris-

1. Jean-Louis Castilhon, *Considérations sur les causes physiques et morales de la diversité du génie, des mœurs et du gouvernement des nations.* Tiré en partie d'un ouvrage anonyme..., Bouillon, Société typographique, 1769, in-8°. L'abbé d'Espiard se plaignit de ce plagiat, et Castilhon répondit par une lettre insérée dans le *Journal encyclopédique* en 1769.

2. *Essais...*, t. III, p. 5.

3. *L'Esprit des Nations*, t. I, p. 4.

4. Bodin, *République*, livre V.

5. Charron, *De la Sagesse*, Bordeaux, S. Millanges, 1601, in-8°, p. 213 (livre I, chap. 38).

6. *L'Esprit des Nations*, t. I, p. 5.

7. *Ibid.*, t. I, p. 18-21.

tesse et à sauver les vices du climat, soit par une police ingénieuse et savante qui procure l'abondance que la nature a refusée, soit par le commerce, soit enfin par la guerre et les incursions, comme les Barbares » [1]. Contrairement à Montesquieu et à ceux qui le suivront, Espiard donne donc nettement la préférence au midi. Parmi les nations méridionales, il en est une qui, mieux qu'aucune autre, représente son idéal, c'est l'Italie antique : « Certainement, lorsqu'on jette un coup d'œil sur toutes les nations qui ont occupé cet univers, et qui toutes prétendent à la prééminence, il paraît impossible de refuser son suffrage aux Romains.... Le climat de l'ancienne Italie était peut-être le plus parfait, le plus tempéré qui fut jamais. » L'Italie moderne, aux hivers trop doux, ne jouit pas des mêmes avantages, car « il semble qu'un peu d'hiver soit nécessaire aux esprits, aussi bien qu'aux corps » [2].

Un point curieux de la pensée d'Espiard est sa théorie des compensations. Il ne croit pas aux grands siècles artistiques, car, « si ces époques fatales au génie avaient quelque réalité, tous les grands artisans seraient contemporains ». D'autre part, les arts ont commencé à dégénérer à Rome précisément « sous le règne des bons empereurs, qui s'appliquèrent avec un extrême soin à la police, et à préserver les sujets de l'intempérie de l'air », et de même ils « sont aujourd'hui inclinés en France, sans qu'il soit survenu de changement dans l'air ». Espiard attribue ces faits à des « causes inconnues », mais surtout pense qu' « il faut y ajouter de grandes compensations dans tous les siècles » [3]. A Rome, après l'éloquence et la poésie, ont fleuri les autres arts, la philosophie, la médecine, le droit, la connaissance des lettres grecques. En France, au XVIIIe siècle, le déclin des arts est compensé par l'accroissement de la philosophie et de l'histoire [4]. L'influence du climat se porte tantôt sur un point, tantôt sur un autre, mais elle reste toujours prédominante.

Les « causes inconnues » invoquées par Espiard montrent qu'il ne prétend pas avoir construit un système complet et définitif. Le jeu des causes physiques est par lui-même très complexe et exige des études très étendues :

> Pour fonder d'exactes applications sur le climat, il ne faut pas s'arrêter à l'estimation seule des terres, à leur fertilité, à la seule ressemblance dans la température de l'air et la production des fruits essentiels. Il est nécessaire d'en venir à l'analyse exacte de la nature, en partageant une région par ses divisions, en remarquant avec soin la formation des minéraux et des végétaux, la nature et le retour des vents, la situation des terrains qui se diversifie à l'infini, la qualité des eaux, celle des aliments qui croissent dans le pays, ou qu'on y apporte, toujours altérés, et déchus des qualités du sol [5].

1. *Essais...*, t. III, p. 2-5.
2. *Ibid.*, t. III, p. 154-156.
3. *Ibid.*, t. III, p. 65-67.
4. *Ibid.*, t. III, p. 67-76.
5. *L'Esprit des Nations*, t. I, p. 22-23.

D'autre part, l'action du climat n'a pas un caractère de fatalité et « ses influences [peuvent] être adoucies et corrigées même en certaines provinces du monde » [1]. Autant de difficultés qui laissent aux chercheurs à venir beaucoup de points à éclaircir [2].

Montesquieu s'efforce de le faire dans l'*Esprit des Lois*, mais sa théorie générale est en grande partie constituée bien avant cette œuvre. La lecture des *Lettres Persanes* et des *Considérations* en montre certains éléments déjà utilisés [3]. L'air modifie à la longue le corps et l'esprit, il s'établit entre le climat et les organes une telle correspondance que la transplantation des hommes d'un climat dans un autre a toujours des conséquences néfastes : soit des maladies physiques et la destruction rapide de la population transplantée, comme c'est le cas pour les esclaves noirs d'Amérique [4] ; soit la corruption morale, surtout lorsque des hommes habitués à un climat rude s'installent dans des contrées plus chaudes, comme les Vandales en Afrique [5]. Les causes morales ont cependant une action considérable, non seulement sur l'esprit, mais sur la vie physique. Annibal, nous dit-on, a fait une faute en conduisant son armée à Capoue, mais ses soldats, enrichis par leurs victoires, « n'auraient-ils pas trouvé partout Capoue ? [6] » La République romaine a péri par des causes morales : la grandeur de l'empire, qui fit perdre aux soldats leur esprit de citoyens ; la grandeur de la ville qui, faisant de tout homme un citoyen romain, détruisit l'unité des sentiments [7]. Bien mieux : « La fécondité d'un peuple dépend quelquefois des plus petites circonstances du monde ; de manière qu'il ne faut souvent qu'un nouveau tour dans son imagination pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'était. » Et Usbek consacre toute une lettre à l'énumération d'exemples où la force de l'imagination a eu, pour effet, le peuplement ou le dépeuplement d'un pays [8].

S'appuyant sur divers passages des *Considérations*, entre autres sur l'explication de la décadence des Romains par le changement de leurs maximes, on a voulu souvent distinguer trois stades dans la pensée de Montesquieu : la croyance aux causes physiques dans les *Lettres Persanes*, la prédominance des causes morales dans les *Considérations*, le retour plus ou moins nuancé aux causes physiques dans

1. *Essais...*, t. III, p. 5.
2. La théorie des climats n'est pas le seul point sur lequel l'abbé d'Espiard puisse être rapproché de Montesquieu. Quelques pages des *Essais sur le génie et le caractère des nations* (t. III, p. 133-137) traitent de la vertu politique, caractère propre du « goût républicain », et de la nécessité, dans une monarchie, d'assemblées chargées de « veiller aux maximes fondamentales du royaume, dont une politique noble et profonde leur a confié le dépôt ».
3. Nous passons brièvement sur ces faits qui sont bien connus.
4. *Lettres Persanes*, CXXI.
5. *Considérations*, chap. XX.
6. *Ibid.*, chap. IV.
7. *Ibid.*, chap. IX.
8. *Lettres Persanes*, CXIX.

L'Esprit des Lois. En réalité, il a toujours cru à l'action simultanée des causes physiques et morales, comme le prouve le passage célèbre des *Considérations* où il dit : « Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent ou la précipitent. [1] » S'il semble dans cette œuvre donner une importance prépondérante aux causes morales, c'est qu'il doit y faire, non pas la comparaison dans l'espace entre des peuples différents, mais l'histoire d'un peuple dans le temps, et que les variations du climat d'une même contrée au cours des siècles sont toujours de faible amplitude. La continuité de la pensée de Montesquieu apparaît encore bien mieux si l'on étudie les fragments qu'il écrivait entre les *Lettres Persanes* et *L'Esprit des Lois*, certains au moment même de la rédaction des *Considérations* [2]. Celui-ci, par exemple, datant du séjour de Montesquieu à Rome (janvier-avril 1729), montre combien les causes physiques et morales lui paraissaient enchevêtrer leur action : une cause morale, le luxe des bourgeois romains, entraîne une conséquence sociale, le dépeuplement de la banlieue de Rome, celui-ci produit un effet physique, l'insalubrité de l'air, qui agit en retour sur la vie sociale et économique :

> Ce qui a détruit, à mon avis, les laboureurs de la campagne de Rome, ce ne sont pas les Sarrasins ; mais c'est ce qui les a détruits autour de Paris et les détruit tous les jours. Les bourgeois romains, ayant bâti tout autour des petites maisons de campagne, ayant fait des jardins, avaient détruit le labourage tout autour de là, et ce qu'on appelle *agriculteurs* : car ils cultivaient leurs jardins par leurs esclaves. Or, quand Rome tomba en décadence, les maisons de plaisir tombèrent de même. Les bourgeois de Rome laissèrent en ruine les maisons qui ne leur causaient que de la dépense. Il n'y eut point de paysans pour travailler ce terrain, et les frais, pour ôter les ruines, auraient excédé la dépense [*sic*], quand même il y en aurait eu. Voilà donc un désert ! Le défaut de culture produisit le mauvais air, et le mauvais air a depuis empêché le repeuplement [3].

L'importance de ces exposés relatifs à l'influence du climat ne doit cependant pas faire méconnaître les résistances que la théorie rencontrait encore, et pas toujours de la part d'esprits attachés au passé. Crousaz, par exemple, admet « que l'air... contribue aux variétés de l'imagination [4] », mais ayant à donner un exemple de la tendance de l'esprit à utiliser sans discernement les explications qui se sont une fois révélées justes, il choisit l'action de « quelques esprits nitreux dont l'air est chargé », et auxquels certains attribuent « toutes les

1. *Considérations*, chap. XVIII.
2. Ces fragments ont été recueillis dans les *Mélanges inédits* et dans les *Voyages*. Nous en étudierons au § IV les parties qui donnent une base scientifique à la théorie des climats.
3. *Voyage en Italie*, VII. *Rome*, dans les *Voyages*, publiés par le baron Albert de Montesquieu, Bordeaux, 1894-1896, 2 vol in-4° ; t I, p. 236.
4. Jean-Pierre de Crousaz, *La Logique, ou Système de réflexions qui peuvent contribuer à la netteté et à l'étendue de nos connaissances*, 2e éd., Amsterdam, L'Honoré et Châtelain, 1720, 3 vol. in-12 ; t. I, p. 207.

fermentations qui se font dans les animaux, la séparation du suc dans les glandes, la formation des esprits, la nourriture, et en un mot tout ce qui se présente et dont on recherche les causes [1] ». Le P. Buffier, qui pourtant admet la diversité des goûts suivant les climats (cf. § I), critique la distinction établie par Charron entre septentrionaux, méridionaux et « tempérés ». Cette distinction, dit-il, est infirmée par les faits : l'un des caractères des septentrionaux est la haute taille ; or, « les Lapons, peuples les plus septentrionaux..., sont incontestablement les plus petits ». Le défaut de la théorie est de former des catégories trop générales ; d'ailleurs, « ces sortes de réflexions ne mènent à rien, par rapport à la conduite de la vie » [2]. Le P. Feijoo fait paraître, en 1728, dans son *Théâtre critique universel*, une dissertation intitulée : *Carte intellectuelle et comparaison des nations* [3]. Il y reconnaît que dans les « deux facultés, sensitive et végétative, communes à l'homme et à l'animal », on observe entre les hommes de nations différentes une diversité due à « la température différente des pays ». Mais, s'éloignant de l'opinion commune, il tient « pour presque imperceptible l'inégalité qu'il y a de certaines nations à d'autres, quant à l'usage de la réflexion [4] ». En théorie, « celui-ci dépend de la disposition de l'organe, et, sur la disposition de l'organe, le climat où l'on naît peut avoir son influence ». Mais, si on lui demande d'indiquer de façon concrète « quelles nations sont les plus spirituelles [il répondra], en avouant avec ingénuité [qu'il] ne [peut] porter un jugement assuré ». En effet, les hypothèses que l'on a avancées sont en contradiction avec la réalité : le climat humide et nuageux ne rend pas les Hollandais et les Vénitiens grossiers, le climat sec et clair ne donne pas aux nègres d'Angola plus d'esprit que n'en ont les Anglais. Bref, « il faut avouer que l'influence exercée par le pays natal sur ce point, vient d'une cause plus cachée, inaccessible à notre intelligence, ou du moins incompréhensible pour l'instant » [5]. Enfin, l'année même de *L'Esprit des Lois*, dans la troisième édition de ses *Essais*, Hume insère un essai *Des caractères nationaux* [6], dans lequel il fait une critique serrée de l'influence des causes physiques sur l'esprit. Les caractères nationaux, dit-il, lorsqu'ils ne dépendent pas de causes morales déterminées, procèdent d'accidents tels que, au début de la république romaine, l'influence d'un Brutus méprisant les liens de la nature et

1. *La logique...*, t. I, p. 183-184.

2. Claude Buffier, *Traité de la société civile, et du moyen de se rendre heureux, en contribuant au bonheur des personnes avec qui l'on vit, avec des observations sur divers ouvrages renommés de morale*, Paris, Giffart, 1726, 2 parties en 1 vol. in-12 ; 2e partie, p. 146.

3. Benito Jeronimo Feijoo y Montenegro, *Teatro critico universal*, t. II, disc. 15 (1728), dans les *Obras escogidas*, t. LVI de la *Biblioteca de Autores Espanoles*, Madrid, 1863, p. 86-93.

4. *Ibid.*, p. 86-87.

5. *Ibid.*, p. 92.

6. David Hume, *Essays moral, political and literary*, éd. Green et Grose, nouv. éd., Londres, 1882, t. I, p. 244-258 (1re partie, essai XXI).

l'intérêt personnel. « Les causes physiques n'ont pas d'action discernable sur l'esprit humain. » A l'appui de cette affirmation, il donne *neuf* arguments, parmi lesquels : l'uniformité du caractère chinois malgré les variations de l'air et du climat dans les différentes parties de la Chine ; la différence entre peuples voisins, soumis à un même climat, comme Athènes et Thèbes dans l'antiquité ; le caractère distinct d'une nation dispersée, comme les Juifs ou les Arméniens ; le tempérament national que les peuples européens conservent dans leurs colonies d'outre-mer [1]. Et Hume achève son essai en relevant une à une les invraisemblances que la description traditionnelle des caractères nationaux fait apparaître dans la théorie des climats.

Celle-ci était donc, en 1748 encore, loin d'être admise par tous. Il lui manquait une base solide qui la rattachât à une construction plus générale rendant compte des rapports de l'esprit humain avec l'univers. Les philosophes s'étaient d'abord assez peu intéressés à elle, ou l'avaient incorporée à des systèmes ruineux. Il fallait, pour qu'elle triomphât, qu'elle reçût la consécration de la science et de l'expérience.

ROGER MERCIER.

(à suivre.)

1. *Essays...*, t. I, p. 248-252.

SUR LES TRACES DE GUSTAVE FLAUBERT ET DE MADAME SCHLESINGER

En 1952 a paru aux éditions Caire, de Baden-Baden, un livre en allemand intitulé : *Le Grand Amour de Flaubert* (150 p.), qui porte en exergue : « Élisa Foucault — le prototype de M^me^ Arnoux. »

A vingt ans de distance et peut-être par le simple effet du hasard, le titre ainsi libellé n'est pas sans rappeler celui du livre de M. Gérard-Gailly : *L'Unique Passion de Flaubert* (*Madame Arnoux*).

L'auteur du *Grand Amour de Flaubert* n'est autre que M. Helmut Steinhart Leins, l'arrière-petit-fils de M^me^ Schlesinger, dont la fille Maria avait épousé en 1856, à l'église catholique de Baden-Baden, l'arrchitecte allemand Leins, de Stuttgart. L'ouvrage est préfacé en un allemand alerte et imagé par M. Berl, archiviste de la ville de Baden-Baden.

Le livre de M. Helmut Steinhart Leins se présente comme un recueil de souvenirs de famille, de traditions verbales ou écrites d'un intérêt parfois inégal. Ces souvenirs gravitent, et cela est fort naturel, beaucoup plus autour de Maria qu'autour d'Élisa, beaucoup plus autour de Berlin et de Baden qu'autour de Paris et de Croisset. Certains passages ont même un vif intérêt : ceux qui touchent à l'influence exercée par Martin Schlesinger à Berlin et par Maurice Schlesinger à Paris sur les grands musiciens de la première moitié du XIX^e^ siècle.

Quant à Élisa Schlesinger, ce sont plutôt « les circonstances extérieures de sa vie » que l'on nous fait revivre (pour reprendre les termes de M. Berl), que le sens profond de sa malheureuse existence. Encore convient-il de ne pas admettre sans critique un assez grand nombre de renseignements, et de n'être pas moins en garde à l'égard des commentaires.

Aussi bien la question a-t-elle été récemment renouvelée par l'article paru dans le *Mercure de France* du 1^er^ mai 1952 [1]. L'indication capitale qui y est donnée, quant à la réalité et à la vraie date du voyage de G. Flaubert à Baden-Baden, nous a permis à nous-mêmes, en reportant nos recherches de l'été 1866 (où nous n'avions rien trouvé) à

1. Cf. Jean Pommier et Claude Digeon, *Du Nouveau sur Flaubert et son Œuvre.*

celui de 1865, de recueillir sur place un supplément assez précieux d'informations.

A l'aide de ces trois sortes de documentation, on peut se faire une idée plus exacte de la maladie de Mme Schlesinger, et se représenter assez bien la vie qu'elle menait à Baden, ainsi que les circonstances du séjour de Flaubert dans cette ville d'eaux.

***

Les Schlesinger habitaient, dans le haut de la ville de Baden-Baden, une maison bourgeoise qui subsiste encore et d'où l'on embrasse une vue splendide qui s'étend jusqu'au Rhin et jusqu'aux Vosges.

Élisa Schlesinger quitta cette demeure une première fois, le 15 mars 1862, pour être internée à la maison de santé d'Illenau, faubourg d'Achern, petit chef-lieu de canton situé à mi-chemin entre Strasbourg et Baden. Elle en sortit le 24 août 1863. — Elle y fut conduite à nouveau le 8 juillet 1875, pour y mourir le 11 septembre 1888. — Où êtes-vous, jours ensoleillés de Trouville ?

De ces deux internements de Mme Schlesinger, il reste encore trace dans le dossier d'archives que détient actuellement la maison de santé d'Emmendingen, où ont été transférées, au début de la dernière guerre, les archives d'Illenau.

De ce dossier sur lequel je reviendrai, j'extrairai tout d'abord ces quelques lignes.

Maurice Schlesinger déclare au médecin traitant :

« Ma femme est très bien douée, elle a toujours été excentrique et exaltée. Elle a toujours été bien portante. Elle a eu deux enfants. » — Quant à Élisa, elle se borne à préciser : « Je suis maintenant âgée de cinquante-deux ans et vis depuis de longues années dans une union mal assortie. Je suis mère de deux enfants adultes. Ma fille est mariée, mon fils est encore célibataire. »

De son côté, le médecin traitant note :

De corpulence régulière et sans déficience apparente ; très sensible ; bien douée quant aux facultés d'intelligence et de cœur. La malade a été confiée à nos soins le 15 mars 1862. Elle souffre depuis quatre semaines de mélancolie dont la cause principale réside dans les épreuves subies par une femme de caractère noble, qui s'est sacrifiée elle-même. A cet égard, on nous a révélé des angoisses et des soucis d'ordre familial.

Telles sont, dans leur brièveté et leur laconisme, les constatations du médecin traitant.

On y ajoutera les quelques mots d'auto-critique que la malade formule sur son propre cas :

Les troubles ne seraient pas venus à heure fixe, et jamais ne l'auraient arrêtée. Elle ne peut plus supporter les impressions extérieures. Elle ne peut ni pleurer, ni lire, ni écrire... tout lui est odieux : l'air, le chant des oiseaux, le commerce des hommes....

Oui, encore, nous voilà loin des jours de Trouville. Mais, peut-être, la lugubre mélancolie d'Illenau n'a-t-elle fait que développer et porter à son paroxysme ce que Du Camp découvrait en elle au temps de sa splendeur : « Elle était jolie *et surtout étrange* » ; ce que Flaubert avait pressenti dans le fluide de son regard [1].

Le dossier auquel nous avons fait allusion plus haut contient encore trois lettres, dont deux datées. La troisième, qui ne l'est pas, qui ne porte aucun timbre de départ, est de Mme Schlesinger elle-même. Il semble que la malade alors était sortie de la maison de santé après son premier internement. Son billet est un remerciement pour sa guérison, sous une forme touchante encore qu'un peu baroque. Voici ces quelques lignes, écrites, bien entendu, en français.

Cher Monsieur,

C'est presque une ironie de vous envoyer des pantoufles, à vous qui ne prenez ni plaisir ni repos. N'importe, c'est un petit souvenir, une preuve des faveurs et des facultés que vous m'avez rendues, et puis je me suis dit : il y a une circonstance qui fera mettre à mon cher Docteur des pantoufles, ce sera pour courir plus vite à l'appel au secours d'un être souffrant. Puis, en les voyant cela lui rappellera un peu la profonde reconnaissance de la pauvre femme, de la pauvre mère qu'il a guérie,... [*trois mots illisibles*].

A vous, Monsieur, avec respect, ferveur et reconnaissance.

Élisa Schlésinger.

Pouvait-on bien parler de guérison ? L'ouvrage de M. Helmut Steinhart est rehaussé de daguerréotypes et de photographies représentant Mme Schlesinger [2]. Les photographies prises au lendemain de la première crise, et sutout en 1870, sont saisissantes : attitude crispée, regard fixe, immobile et tendu des monomanes. La déchéance physique se laisse deviner. Il est bien difficile, dans ces conditions, qu'une rencontre ait pu ranimer le pur amour de Trouville ni la flamme qui illumine *L'Éducation sentimentale* — deuxième version. C'est en lui-même, comme pour *Madame Bovary*, que le romancier, semble-t-il, a puisé son inspiration, et non dans la vision d'une troublante déchéance.

J'ai fait allusion, plus haut, aux deux lettres datées que contient encore le dossier d'archive. Comme le billet de Mme Schlesinger, elles sont adressées au médecin traitant.

La première (24 septembre 1875) a été postée à Venise ; elle émane de Von Leins, gendre de Mme Schlesinger. Celui-ci explique que sa femme a été très mal impressionnée lorsqu'elle a vu pour la dernière fois la malade. Il exprime le regret que la question financière provoquée par l'internement de sa belle-mère n'ait pas encore pu être réglée.

1. Cf. lettre de 1846 à Louise Colet : « Il coulait de ses yeux un fluide lumineux qui semblait les agrandir. Ils étaient immobiles et fixes. » — Et ceci, de la première *Éducation sentimentale* : « J'aimais beaucoup ses grands yeux... au regard langoureux... ardent comme des flambeaux, doux comme du velours. Ils s'ouvrent tout à coup, lancent un éclair et se referment dans leur langueur. »

2. Il y a aussi plusieurs reproductions de gravures.

Constatant les bons résultats obtenus dans les jours précédents, il remercie le medecin traitant et « ne peut que lui laisser le soin de choisir le moment où il faudra agir sur les facultés imaginatives de la malade ».

La seconde lettre du dossier (5 juin 1876) est écrite en un allemand correct, par Adolphe Schlesinger. Il se borne à exprimer au médecin chef le désir d'être aidé à remettre ses affaires de famille en ordre, et, à cet effet, « d'obtenir le signature de sa pauvre mère sur une pièce que lui présentera son notaire ». Il demande, en outre, au médecin traitant si sa mère s'est trouvée mieux à la suite de la visite qu'il lui a rendue.

Comme on aimerait en savoir davantage ! Mais ces lettres n'en disent pas plus.

***

Et maintenant, Flaubert, à Baden-Baden, a-t-il rencontré Mme Schlesinger ? Dans quelles conditions s'est effectué son séjour de 1865 ? Si l'on ne peut répondre sur le premier point, en revanche, nous sommes en mesure d'apporter, sur le second, quelques détails qui doivent avoir ici leur place.

Que Flaubert ait séjourné, en 1865, à Baden, comme l'ont indiqué MM. J. Pommier et Cl. Digeon, la confirmation nous en est donnée par l'examen du journal de l'époque : le *Badeblatt*, qu'une des imprimeries locales conserve dans ses archives.

Le *Badeblatt* était imprimé partie en français, partie en allemand, avec de nombreuses annonces en français. Cela n'est pas pour nous étonner si l'on songe au nombre considérable de Français qui visitaient la Station : à titre d'exemple, sur 46 000 curistes, dont la présence a été constatée à Baden, au cours de l'année 1863, 14 000 étaient français.

Déjà, dans la première moitié du XIXe siècle, Baden avait vu passer bien des célébrités : Gérard de Nerval, Musset, Balzac, Victor Hugo, Berlioz.... Mais c'est surtout à l'époque du Second Empire que la ville s'est trouvée sous l'influence française : Berlioz était venu inaugurer le théâtre ; les jeux étaient placés depuis quarante ans entre les mains d'une famille française, les Benazet ; de nombreux commerçants français séjournaient en ville et, enfin, des familles connues : les Viardot (et aussi les Schlesinger) étaient considérés comme français habitant Baden en permanence.

Le *Badeblatt* donnait tous les jours la liste des arrivées et, en outre, à la fin de chaque semaine, le relevé complet des étrangers.

C'est ainsi que le *Badeblatt* du 15 juillet 1865 annonce l'arrivée de « Flaubert Gustav, Schrifsteller [écrivain], Rouen Allee-Haus 280 ».

Le relevé hebdomadaire du 16 juillet 1865 mentionne à nouveau la présence de Flaubert. Il en est de même du relevé hebdomadaire du 23 juillet 1865.

On peut donc conclure que Flaubert est resté à Baden au moins huit jours et au maximum quinze jours, puisque le relevé hebdomadaire du 30 juillet ne fait plus état de sa présence.

Allee-Haus 280 existe encore ; c'est une maison d'apparence bourgeoise datant, semble-t-il, de la fin du XVIIIe siècle, enclavée maintenant dans la série des jardins et des parcs qui font la splendeur de la ville.

L'examen du cadastre municipal et la simple lecture des *Mémoires d'un demi-siècle*, de Maxime Du Camp, ne nous permettent pas d'en douter. Baden, écrit Du Camp [1], « était en plein éclat, le tripot y attirait toute sorte de monde, de la maison que j'habitais alors dans l'avenue de Lichtenthal, à l'entrée de la Vallée de Thiergarten, je voyais passer la fleur des pois des grands clubs d'Europe en compagnie des donzelles de Londres, de Vienne, de Berlin, de Paris et de Stockholm ».

Cette description de Maxime Du Camp correspond parfaitement à la situation de la Villa « Allee-Haus » qui subsiste et porte maintenant le nº 6 Lichtenthalerallee.

A en juger par le nombre des estivants qui, d'après le journal thermal, y sont venus, Allee-Haus devait être une maison meublée très confortable, dont la destination ne devait pas être très éloignée de sa destination actuelle : « Hôtel-Restaurant ».

En plein centre de la ville, elle était à moins de 200 mètres de la villa des Viardot, du logis de Tourgueniev, de la villa de Madame de Behague, de l'hôtel du prince Menchikoff.

Des fenêtres d'Allee-Haus, la vue se porte vers l'allée des chênes centenaires de Lichtenthal, vers l'Oos qui murmure inlassablement au milieu du parc sur les cailloux de la Forêt-Noire, vers les premières pentes du Mont Mercure....

Nous avons dit plus haut quelle maison occupaient les Schlesinger sur le coteau près de l'église catholique, à dix minutes à peine d'Allee-Haus.

Mais qui, en 1865, séjournait à Allee-Haus en même temps que Flaubert ?

Le précieux *Badeblatt* nous renseigne encore.

Peu avant Flaubert était arrivée à Allee-Haus une famille russe : la famille du général Kriopichin. Le ménage Husson était arrivé le 23 juin 1865 accompagné de l'inséparable Maxime Du Camp, et enfin Amédée Achard avait suivi, deux jours avant l'arrivée de Flaubert : il était catalogué lui-même sous la désignation de « Schriftsteller ».

Dans la ville allemande séjournaient, à cette même date du 15 juin 1865, toute une série de Français appartenant à la « haute volée », comme on disait alors à Baden. Nous avons noté les noms suivants : M. de Beaumier. — M. de Beaumont. — M. de Boissieu. — M. de

1. *Mémoires d'un demi-siècle*, t. I, p. 276.

Cadore. — Général Lafite-Dupont. — M. de Latour. — Mme Viollet-Leduc. De notables étrangers bien connus s'y trouvaient également : le prince Bibesco, le prince Dolgorouki, M. de Gaiffier d'Hestroy, le comte de Pourtalès....

On peut imaginer quelles ont pu être dans ces quelques journées passées à Baden, les distractions de Flaubert : en 1865, le journal thermal nous signale que Mme Viardot se fait entendre pour la première fois comme pianiste. Elle joue ses œuvres et des œuvres de Chopin. L'orchestre de la Maison de Conversation se fait entendre plusieurs fois par semaine. A son répertoire figurent les œuvres suivantes : l'ouverture de *Zampa*, d'Hérold ; — la grande fantaisie de *L'Africaine*, de Meyerbeer ; — l'ouverture de *Tannhaüser* ; — le second final de *La Favorite*, de Donizetti.

En dehors du *Kurhaus*, des distractions s'offraient, en juillet 1865, aux Français de passage. Un diorama vantait la qualité de ses vues, et un stand de tir sur le chemin du vieux château sollicitait les amateurs. Enfin, l'on vendait des billets de loterie pour la reconstruction de la cathédrale de Cologne : la charité prenait le masque du risque, mais aussi de la chance à courir, moyennant le prix d'un écu de Prusse le billet.

On le voit, Flaubert n'avait guère le droit, comme il l'a fait dans ses lettres de 1856 et 1857, de parler d'exil à propos de Baden : jamais, au contraire, l'élégance française n'avait régné, plus sûre d'elle, dans ce que A. de Musset avait appelé « le monde enchanté de la saison des bains ».

BAUCHARD.

GUSTAVE FLAUBERT, MAXIME DU CAMP ET LA RÉVOLUTION DE 1848

I. — Les banquets réformistes.

Le tableau des journées de février 1848 à Paris, dans *L'Éducation sentimentale*, compte parmi les pages célèbres de Flaubert. Après le peintre d'histoire ancienne, tel qu'il s'est révélé dans *Salammbô*, c'est ici le peintre de l'histoire contemporaine qui déploie sa toile, non sans avoir changé quelque peu d'éclairage. L'histoire de *Salammbô* est épique ; celle de *L'Éducation* est satirique. On y pénètre par la politique, de plus en plus l'objet de l'exécration de l'ermite de Croisset. La méthode est aussi très différente. Alors que, pour reconstituer l'histoire ancienne, il avait suffi de documents littéraires ou archéologiques, ou encore de certaines analogies orientales entrevues au cours d'un voyage, pour l'histoire contemporaine, la réaction s'opère directement, commandée en grande partie par les faits dont l'auteur a été témoin. Ceci, longtemps demeuré plus ou moins enveloppé de brume, devient parfaitement clair grâce au témoignage formel de Maxime Du Camp qui n'a pas été, que nous sachions, utilisé jusqu'ici. Il éclate cependant, non seulement dans ses souvenirs ou littéraires ou politiques (ceux-ci publiés récemment), mais surtout dans cette chronique complète des événements parue en 1876, sous le titre de *Souvenirs de l'année 1848*, et où le nom de Flaubert se trouve mêlé d'une façon continue et intime, si bien qu'il est pour ainsi dire impossible d'en dissocier *L'Éducation* même. La seule différence est que, dans *L'Éducation*, la révolution est dépeinte en tant qu'épisode romanesque tandis que, dans les *Souvenirs*, elle apparaît ce qu'elle avait été tout d'abord, une aventure des deux amis, qu'ils ont vécue jusque dans les moindres détails dans la plus parfaite concordance.

Jusqu'alors, comme l'explique Du Camp, ils s'étaient tenus à l'écart de toute politique ; la littérature suffisait à utiliser leur juvénile enthousiasme. Mais, tout à coup, en pleine fièvre contemporaine, la politique s'impose à leur attention, à leur curiosité. On peut parler d'un véritable événement dans leur vie, qui va devenir le point de départ d'un nouveau développement de la misanthropie de Flaubert. De même, il

arrive un moment où la politique submerge l'éducation « sentimentale » de Frédéric Moreau. Ce n'est pas pour diminuer l'importance du témoignage de Du Camp, au contraire. L'histoire commence d'une façon fort curieuse par la description d'un « banquet réformiste » à Rouen, le 25 décembre 1847. Laissons la parole à Du Camp :

J'étais alors dans cette ville avec deux de mes amis d'enfance aujourd'hui célèbres, Gustave Flaubert et Louis Bouilhet. Entendre des phrases, voir comment on remue les foules, presser l'éloquence parlementaire et en extraire le suc, c'était là une bonne fortune que le hasard nous offrait, et nous nous hâtâmes d'en profiter.

La fine fleur de l'opposition trônait à une table spéciale ; tous les commis-voyageurs en agitation s'étaient donné rendez-vous dans ce que l'on ne cessa d'appeler « la capitale de l'opulente Normandie ». Il y avait là MM. Odilon Barrot, Duvergier de Hauranne, Crémieux, Drouyn de Lhuys..., quelques avocats du cru et trois députés de la Seine-Inférieure, aujourd'hui fort oubliés... La salle était immense, pleine et pavoisée de drapeaux tricolores. Une tribune s'élevait où les orateurs parurent l'un après l'autre, lorsqu'on eut mangé une portion suffisante de veau et de cochon de lait. La chère n'avait point été succulente ; l'éloquence ne le fut pas davantage. M. Drouyn de Lhuys célébra le commerce ; M. Crémieux récita et commenta la chanson de Béranger : *J'ai vu la paix descendre sur la terre* ; M. Duvergier de Hauranne fut spirituel et fin ; M. Levasseur [député] ânonna un discours appris par cœur et qu'il ne savait guère ; un journaliste, nommé Cazavan, revendiqua pour Rouen l'honneur de marcher à la tête de la civilisation européenne ; et M. Odilon Barrot, en habit bleu, en pantalon gris, se frappant sur la cuisse, croisant les bras, se démenant comme un lion et agitant sa tête sans crinière, parla de tout : du char de l'État ; de la coupe décevante de la popularité ; de l'hydre de l'anarchie ; du fatal aveuglement du pouvoir ; de la stérile ambition qui sème les torches de la discorde ; de la moralisation des classes pauvres ; de l'humble argile humaine ennoblie par la pensée. Jamais pareille avalanche de lieux communs enlaidis de phrases toutes faites et de cacophonies d'images n'avait roulé sur nous. Nous étions des lettrés vivant dans Homère, dans Gœthe, dans Shakespeare, dans Hugo, dans Musset, dans Ronsard, préparant nos voyages projetés [celui d'Orient après celui de Bretagne] et n'ouvrant jamais un journal politique. Aussi nous restions stupéfaits. Quoi ! c'est ainsi que l'on s'adresse aux multitudes ? Ce sont de telles niaiseries qui font effet ? C'est cette rhétorique plus creuse encore que redondante qui plaît et qui émeut ? Nous n'en pouvions revenir, et lorsqu'au milieu de la nuit, une fois le banquet terminé, nous nous promenions sur les quais de la Seine, nous n'eûmes pas assez d'éclats de rire, assez de quolibets pour nous moquer de ce que nous avions entendu.

Nous croyons pouvoir nous dispenser de reproduire l'exacte réplique flaubertienne de ce morceau. On la trouvera dans la *Correspondance*, au mois de décembre 1848, où elle est adressée à Louis Collet. Retenons-en cependant cette phrase à titre de spécimen :

Je restais froid et avec des nausées de dégoût au milieu de l'enthousiasme qu'excitaient « le timon de l'État, l'abîme où nous courons, l'honneur de notre pavillon, l'ombre de nos étendards, la fraternité de peuples » et autres galettes de même farine.

On ne saurait imaginer deux voix plus parfaitement accordées.

Telle fut l'entrée de Flaubert et de Du Camp dans la politique. Ils ne savaient pas encore jusqu'où les entraînerait le voyage. Au banquet réformiste succèdent les journées de février, pendant lesquelles les deux amis ne se quittent pas d'une semelle. On voit, dès lors, quel double intérêt peut avoir, pour nous, la confrontation des *Souvenirs de l'année 1848* avec *L'Éducation sentimentale* : intérêt d'exactitude, intérêt d'art. Nous apprendrons ainsi jusqu'à quel point on peut se fier aux souvenirs de Flaubert, et, d'autre part, comment il a travaillé la matière, autant dire brute, pour en faire du style. Les deux motifs se complètent et méritent qu'on profite de l'occasion. Pour le style, il est évident que Flaubert l'emporte ; mais l'œil de Du Camp est particulièrement exercé à graver les choses.

II. L'après-midi du 23 février.

Le 23 février 1848 donc, dans l'après-midi, Flaubert et Bouilhet, inséparables, débarquent du train de Rouen et s'apprêtent à considérer l'émeute « du point de vue de l'art ». Telles leurs propres paroles rapportées par Du Camp. Ils descendent dans un hôtel de la rue Richepanse, au coin de la rue Duphot, à deux pas du boulevard de la Madeleine. On verra que ces précisions géographiques ne sont pas sans importance. En traversant le boulevard, on est à l'entrée de la rue de Sèze. A l'extrémité de la rue de Sèze, derrière l'église de la Madeleine, se situe l'hôtel ou la maison de Du Camp. Les provinciaux ont vite fait leur toilette et sont installés au coin du feu du Parisien, quand celui-ci rentre chez lui entre 4 et 5. Lui-même il a beaucoup couru ; mais la curiosité de ses hôtes est la plus forte, et ils sortent. Après un premier tour de boulevard, le groupe s'en va dîner au Palais-Royal, dans le restaurant dit des *Trois Frères provençaux*. C'est le moment où se répand la nouvelle de la chute du ministère. La joie est générale :

> Comme nous pénétrions — rendons la parole à Du Camp — dans le Palais-Royal pour aller dîner au restaurant des *Trois Frères provençaux*, nous fûmes croisés par une bande d'individus de toute catégorie, qui, tenant des lanternes de papier en mains, parcouraient les rues en poussant ces cris qui, depuis deux jours, servaient de mot d'ordre et de ralliement à tous les mécontents : « Vive la Réforme ! A bas Guizot ! » Quelques cris de « Vive le roi ! » s'y mêlaient. On criait : « Illuminez ! illuminez !... » On obéissait de grand cœur ; faute de lampions, on mettait des lampes, des bougies, des chandelles sur les fenêtres.

Après le dîner, vers neuf heures, les convives rentrent à la rue de Sèze, apparemment en suivant la rue Saint-Honoré. Au moment de traverser le boulevard de la Madeleine, ils le trouvent barré par la troupe en direction des Capucines, devant le ministère de l'Intérieur :

> La circulation était interceptée ; on ne passait ni rue des Capucines, ni rue de Luxembourg[1] [à droite] ; de ce côté, il fallait aller chercher la rue

1. Aujourd'hui rue Cambon.

Neuve-Saint-Augustin ; de l'autre [à gauche], les rues de Caumartin, de Sèze et Basse-du-Rempart étaient libres. Derrière les shakos des soldats massés par pelotons sur six rangs, on apercevait des casques de dragons, que des illuminations des étages supérieurs semblaient animer de lueurs mouvantes.

Les trois compagnons enfilent donc sans peine la rue de Sèze. C'est le moment où se produit la catastrophe, c'est-à-dire la malencontreuse fusillade qui va mettre le feu aux poudres révolutionnaires, et dont, par la suite, Du Camp a pris tant de peine à reconstituer l'origine [1] :

La cohue pleine de clameurs arrivait à la hauteur du ministère lorsque nous entrions dans la rue de Sèze. Au moment où je saisissais le marteau de la porte pour frapper [chez lui], nous entendîmes une violente détonation. Gustave me dit : « C'est un feu de peloton ; allons voir. » Je lui répondis : « Un feu de peloton ! es-tu fou ? Ce sont des enfants qui font partir des pétards, en signe de réjouissance, montons chez moi. »

Là-dessus, le récit de Du Camp s'achève :

A deux pas de ce champ de carnage où tombèrent tant de malheureux que nous aurions, du moins, pu secourir, ne nous doutant de rien, ne soupçonnant rien, nous passâmes la soirée et une partie de la nuit à écouter Louis Bouilhet, qui nous lisait le premier chant de son admirable poème de *Melœnis*.

Et, maintenant, voyons le récit de Flaubert dans *L'Éducation* : Cette même après-midi du 23 février, Frédéric Moreau l'a passée en galant tête-à-tête chez la Maréchale, rue Drouot. Des fenêtres de la courtisane, les amants se sont divertis à « regarder le peuple dans la rue » :

Puis il l'emmena dîner aux *Trois Frères Provençaux*. Le repas fut long et délicat. Ils s'en revinrent à pied, faute de voiture.

A la nouvelle d'un changement de ministère, Paris avait changé. Tout le monde était en joie ; des promeneurs circulaient, et des lampions à chaque étage faisaient une clarté comme en plein jour. Les soldats regagnaient lentement leurs casernes, harassés, l'air triste. On les saluait en criant : « Vive la ligne ! » Ils continuaient sans répondre. Dans la garde nationale, au contraire, les officiers, rouges d'enthousiasme, brandissaient leurs sabres en vociférant : « Vive la Réforme ! » et ce mot-là, chaque fois, faisait rire les deux amants, Frédéric blaguait, était très gai.

Par la *rue Duphot*, ils atteignirent les boulevards. Des lanternes vénitiennes, suspendues aux maisons, formaient des guirlandes de feux. Un fourmillement confus s'agitait en-dessous ; au milieu de cette ombre, par endroits, brillaient les blancheurs des baïonnettes. Un grand brouhaha s'élevait. La foule était compacte, le retour direct impossible ; et ils entraient dans la *rue Caumartin*, quand, tout à coup, éclata derrière eux, un bruit pareil au craquement d'une immense pièce de soie qu'on déchire. C'était la fusillade du boulevard des Capucines.

Est-il besoin de rappeler à cet endroit que la rue Caumartin et la rue de Sèze ont leur débouché commun sur le boulevard ? Encore

1. Il a raconté deux fois l'histoire du sergent Giacomoni, dans les *Souvenirs de 48* et dans les *Souvenirs d'un demi-siècle*.

un peu, toujours par la rue de Sèze, nous serons au but, non pas, bien entendu, chez Du Camp ; mais la scène est à peu près la même :

La maréchale, cramponnée au bras de Frédéric, claquait des dents. Elle se déclara incapable de faire vingt pas de plus. Alors, par un raffinement de haine, pour mieux outrager en son âme Mme Arnoux, il l'emmena jusqu'à l'hôtel de la rue Tronchet, dans le logement préparé pour l'autre.

La rue Tronchet, c'est la suite, en tournant à droite, de l'extrémité de la rue de Sèze, à l'endroit même où habitait Du Camp derrière la Madeleine. La topographie, au moins, reste impitoyablement précise. Mais il n'est plus question de lire *Melœnis*. C'est ainsi que *L'Éducation* a profité de la première après-midi de Flaubert à Paris !

III. — La journée du 24 février : au chateau d'eau.

Reprenons les *Souvenirs de l'année 1848*.

Tard dans la matinée du 24 février, Flaubert et Bouilhet se retrouvent chez Du Camp. Après un déjeuner « rapide » sur le boulevard animé par mille incidents, nos trois badauds amateurs d'art se laissent entraîner à la suite d'une bande d'insurgés par la rue de la Paix, la place Vendôme, jusqu'aux parages de la rue Saint-Honoré, d'où le bruit de la fusillade les attire vers le Palais-Royal. Ici se déroule l'épisode rigoureusement historique du siège du poste du Château d'Eau, dans lequel une poignée de soldats sont en train de se défendre désespérément contre les émeutiers. Bouilhet a disparu dans les remous de la foule et ne se retrouvera que le soir, ayant eu ses propres aventures. Du Camp a rejoint Flaubert « que sa haute taille rendait reconnaissable de loin ». Tous deux installés « contre un pâté de maisons qui séparait la rue du Rempart de la rue de Richelieu, tout près de l'ancienne *Civette* [bureau de tabac], à côté de la boutique d'un pharmacien », assistent à la bataille, dont aucun détail ne leur échappe, qui vient parfois mourir à leur pied, et que leurs récits rendent à peu près de même dans ses grandes lignes, mais dans un rythme naturellement assez différent, plus minutieusement exact et photographique chez Du Camp, plus dramatique et pittoresque chez Flaubert. Au besoin, certains incidents seront déplacés, sacrifiés, ajoutés. Autant que des souvenirs, ce sont des impressions qu'on y doit chercher. Au total, le parallèle ne peut être qu'instructif. Voilà donc nos amis plantés entre leur bureau de tabac et leur pharmacie, dans un coin de la place, aux premières loges. On ne saurait être plus près de la « politique » :

De là — poursuit Du Camp — nous pouvions voir la rue Saint-Nicaise, la rue de Rohan, la place et le poste du Château d'Eau. L'endroit était bien choisi, mais peu sûr. Un homme frappé d'une balle s'affaissa à nos pieds ; nous le fîmes entrer chez l'apothicaire, qui se souciait médiocrement de le recevoir.

Nous apercevions distinctement les soldats derrière le grillage des fenêtres ; debout, très calmes, ils chargeaient leurs fusils, ajustaient et tiraient. Les insurgés, dissimulés derrière les colonnes du palais, ripostaient. Une bande venue du haut de la rue Saint-Honoré, et où je reconnus plusieurs forts des halles à leurs grands chapeaux, se jeta franchement au milieu de la place ; on cria : « A l'assaut ! à l'assaut ! » et l'on se précipita en avant. Quelques coups de fusil arrêtèrent vite cet élan ; la foule reflua vers le palais ; cette foule augmentait sans cesse, recevant les contingents que toutes les petites rues adjacentes y versaient.

De son côté, Flaubert écrit :

Frédéric s'arrêta forcément à l'entrée de la place. Des groupes en armes l'emplissaient. Des compagnies de la ligne occupaient les rues Saint-Thomas et Fromanteau. Une barricade énorme bouchait la rue de Valois. La fumée qui se balançait à sa crête s'entr'ouvrit, des hommes couraient dessus en faisant de grands gestes, ils disparurent ; puis la fusillade recommença. Le poste y répondait, sans qu'on vît personne à l'intérieur ; ses fenêtres, défendues par des volets de chêne, étaient percées de meurtrières ; et le monument, avec ses deux étages, ses deux ailes, sa fontaine au premier et sa petite porte au milieu, commençait à se moucheter sous le heurt des balles. Son perron de trois marches restait vide....

Les tambours battaient la charge. Des cris aigus, des hourras de triomphe s'élevaient. Des remous continuels faisaient osciller la multitude. Frédéric, pris entre deux masses profondes, ne bougeait pas, fasciné d'ailleurs et *s'amusant extrêmement*. Les blessés qui tombaient, les morts étendus n'avaient pas l'air de vrais morts. *Il lui semblait assister à un spectacle.*

Décidément, Frédéric est aussi un amateur d'art, jusqu'au moment où, pour finir, il devient guerrier :

Frédéric fut ébranlé par le choc d'un homme qui, une balle dans les reins, tomba sur son épaule, en râlant. A ce coup dirigé peut-être contre lui, il se sentit furieux : et il se jetait en avant quand un garde national l'arrêta....

C'est la fin du combat. On se demande si cet homme-là n'est pas le même qui, dans le récit de Du Camp, « s'affaisse aux pieds » des deux amis et qu'ils transportent charitablement dans une pharmacie. Comme on ne suppose pas qu'à aucun moment Flaubert se soit précipité dans la mêlée, on est autorisé à supposer, de la part du romancier, une relation quelque peu corrigée *cum grano salis*. L'auteur de *L'Éducation*, comme on le verra, n'a pas tendance à encadrer les gestes humanitaires. Chez lui, la pitié la plus élémentaire se change en sarcasme.

Entre temps, Du Camp a fait apparaître successivement le maréchal Gérard et le général Lamoricière, chargés de parlementer avec les insurgés ; Gérard, « un vieillard, vêtu d'un habit noir et monté sur un cheval blanc ; d'une main il agitait un papier et de l'autre une branche d'arbre ». De même dans *L'Éducation* :

Au milieu de la houle, par-dessus les têtes, on aperçut un vieillard en habit noir sur un cheval blanc, à selle de velours. D'une main, il tenait un rameau vert, de l'autre un papier, et les secouait avec obstination.

Pas de nom ; c'est le maréchal ; quant au général, jugé encombrant, il est escamoté. C'est le droit du romancier. Enfin, le feu va être mis au Château d'Eau. Du Camp est « saisi d'horreur et de dégoût » :

Je venais de dire à Gustave Flaubert : « Allons-nous-en ! » lorsqu'un capitaine de la garde nationale, aimable et souriant, s'approcha et nous dit : « La victoire est complète... ».

L'officier parle et ajoute :

Le roi a pris la fuite, après avoir abdiqué, les Tuileries sont libres ; le château est ouvert et chacun peut y entrer.

C'est le style simple. Dans *L'Éducation*, la bataille à son paroxysme est interrompue en coup de théâtre. C'est le moment où Frédéric, que la chute du cadavre sur son épaule a mis hors de lui, va s'élancer comme un héros dans la bagarre :

Il se jetait en avant, quand un garde national l'arrêta : « C'est inutile ! le Roi vient de partir. Ah ! si vous ne le croyez pas, allez-y voir ! »

C'est la version « pittoresque ».

IV. — Aux tuileries.

La scène se transporte donc aux Tuileries. Mais, ici, le récit de *L'Éducation* ménage une surprise. Jusqu'à présent, Frédéric, dans sa pérégrination artistique, était seul. Tout à coup, il est rejoint par Hussonnet, prêt à jouer son rôle de commentateur sarcastique. Singulière rencontre ! Dès lors, les couples sont parfaitement symétriques : d'un côté, Du Camp et Flaubert (dans le récit du premier), de l'autre, Frédéric et Hussonnet. Hussonnet serait-il l'ombre de Du Camp, dont tout à coup se souvient Flaubert ?

Revenons à ceux-ci quand les deux compagnons pénètrent dans le palais des Tuileries par le pavillon de l'Horloge :

Dans une salle à manger prenant jour sur le jardin et située au rez-de-chaussée, nous vîmes une table servie : sur une grande nappe blanche, des bols de lait, des cafetières d'argent au chiffre du roi, des petits pains dans des corbeilles. Des hommes s'assirent et mangèrent ; l'un d'eux s'écria : « C'est notre banquet de la réforme ! » Le mot eut du succès, et l'on rit beaucoup.

Style du Camp. Même à cette occasion Flaubert ne voit que le drame :

En bas, dans une petite salle, des bols de café au lait étaient servis. Quelques curieux s'attablèrent en plaisantant ; les autres restaient debout, et, parmi ceux-là, un cocher de fiacre. Il saisit à deux mains un bocal plein de sucre en poudre, jeta un regard inquiet de droite et de gauche, puis se mit à manger voracement, son nez plongeant dans le goulot.

Les pèlerins montent ensuite au premier étage :

Dans la salle des Maréchaux, raconte Du Camp, le seul portrait du maréchal Bugeaud avait été arraché et lacéré.

De même Flaubert :

Et ils arrivèrent dans la salle des Maréchaux. Les portraits de ces illustres, sauf celui de Bugeaud percé au ventre, étaient tous intacts.

Du Camp poursuit :

Dans la salle du Trône, un homme assez bien vêtu s'était assis sur le grand fauteuil doré recouvert de velours rouge ; on faisait toutes sortes de mômeries autour de lui, on le saluait jusqu'à terre ; il dit : « Messieurs, c'est toujours avec un nouveau plaisir que je me retrouve assis au milieu de vous ! » On éclata de rire, car cette phrase, qui avait souvent servi aux « discours du trône », était depuis longtemps l'objet de la raillerie des petits journaux.

Voilà le personnage que l'art d'un Daumier, puis d'un Flaubert, le second plus ou moins inspiré par la lithographie du premier, transforment ensuite en figurant symbolique :

... ils entrèrent dans un appartement où s'étendait au plafond un dais de velours rouge. Sur le trône, en dessous, était assis un prolétaire à barbe noire, la chemise entr'ouverte, l'air hilare et stupide comme un magot. D'autres gravissaient l'estrade pour s'asseoir à sa place. « Quel mythe ! » dit Hussonnet. Voilà le peuple souverain !

Un mythe, en effet, qui sera complété un peu plus tard, Flaubert rappelant que le trône fut lancé dans le jardin des Tuileries, « où il fut repris vivement, pour être promené ensuite jusqu'à la Bastille, et brûlé ». Ceci, Flaubert n'a pu le voir ; mais la scène lui a été probablement suggérée par une gravure de *L'Illustration* du 4 mars. Ensuite vient le tableau capital de l'envahissement du palais par le peuple, où les deux narrateurs rivalisent de couleur et d'énergie. Certaines images, certains mots à l'occasion s'apparentent. Et d'abord Du Camp :

Nous vîmes arriver la première bande des combattants, qui, venant du Palais-Royal, se rua sur les Tuileries. Une *rumeur* énorme de vociférations et de froissements d'armes montait vers nous ; nous courûmes au haut du grand escalier et nous nous trouvâmes en présence d'une masse d'hommes qui gravissaient les degrés en poussant des cris de mort et de victoire. C'était une *houle* ; les rampes s'écartaient sous le poids latéral qui les *pressait*. A mesure que cette tourbe violente parvenait sur le palier, elle se précipitait dans les appartements. Nous entendîmes quelques détonations ; on cassait les glaces à coup de fusil. Le génie de la destruction, qui tourmente les enfants et les vainqueurs, faisait son entrée dans le palais. Quand le premier, l'irrésistible *flot*, eut franchi l'escalier, nous descendîmes à grand peine, au milieu des retardataires qui se hâtaient et nous heurtaient en courant. Nous avions besoin d'air et nous nous arrêtâmes sur le perron, devant la grande porte, devant le jardin réservé.

Voilà de quoi nourrir le lyrisme de Flaubert :

Tout à coup, la *Marseillaise* retentit. Hussonnet et Frédéric se penchèrent sur la rampe. C'était le peuple. Il se précipita dans les escaliers, en secouant à *flots* vertigineux des têtes nues, des casques, des bonnets rouges, des baïonnettes et des épaules, si impétueusement, que des gens disparaissaient dans cette masse grouillante qui montait toujours, comme un *fleuve* refoulé

par la marée d'équinoxe, avec un long *mugissement*, sous une impulsion irrésistible. En haut, elle se répandit, et le chant tomba. On n'entendait plus que le piétinement de tous les souliers avec le clapotement des voix. La foule inoffensive se contentait de regarder. Mais de temps à autre, un coude trop à l'étroit enfonçait une vitre ; ou bien une statuette déroulait [!] d'une console, par terre. Les boiseries *pressées* craquaient....

Ici s'éclaire le style indéchiffrable de Du Camp : « les rampes s'écartaient sous le poids latéral qui les *pressait* ». Comment les *rampes* d'un escalier peuvent-elles être *écartées* par la pression ? Cela s'entend mieux de boiseries. On dirait presque d'une phrase refaite et corrigée par Flaubert.... Mais celui-ci, lancé dans son inspiration, continue. Et nous assistons au sac et au pillage du palais dont il n'est pas parlé par Du Camp, si ce n'est plus tard : « le soir, le palais avait été pillé et saccagé de fond en comble ». Il faut croire que l'imagination de Flaubert a été suffisamment allumée par le bruit des coups de fusil. Ils lui ont fait voir jusqu'à l'orgie populaire, jusqu'aux scènes de stupre. Ou alors il faut supposer une autre source. Finalement, Flaubert raconte aussi que Frédéric et Hussonnet sont descendus se rafraîchir dans le jardin réservé. Et là, nous assistons à une autre scène :

Ils avaient fait trois pas dehors, quand un peloton de gardes municipaux en capotes s'avança vers eux, et qui, retirant leurs bonnets de police et découvrant à la fois leurs crânes un peu chauves, saluèrent le peuple très bas. A ce témoignage de respect, les vainqueurs se rengorgèrent. Hussonnet et Frédéric ne furent pas non plus sans éprouver un certain plaisir.

Si rapide qu'elle soit, on ne saurait imaginer scène plus pénible, où la lâcheté se combine avec la sottise. En ce sens, on peut parler d'une vraie scène flaubertienne. On ne se douterait guère de ce qu'elle cache, en réalité, et qui nous est révélé par Du Camp :

Debout sur le stylobate d'une des colonnes du portique, je regardais attentivement un groupe d'hommes marchant avec une régularité militaire, qui se dirigeait de notre côté. Il approcha, et je reconnus des soldats de la garde municipale à cheval, sans arme aucune et en petite tenue. Arrivés à dix pas de nous, ces hommes ôtèrent leur bonnet de police, et, le visage souriant avec contrainte, ils saluèrent. Un d'eux prononça une courte phrase et je distinguai les mots « Peuple et cause sacrée ». Derrière moi, j'entendis armer des fusils ; Flaubert et moi nous échangeâmes un coup d'œil et nous nous comprîmes. D'un élan, nous étions près des gardes, les embrassant, leur serrant la main et les appelant : « Nos frères égarés ! »

Le geste produit son effet ; les émeutiers sont retournés, les gardes sauvés du massacre. Certes, la transformation est curieuse, et rappelle celle du blessé transporté chez le pharmacien, apparemment le même qui, dans le roman, déchaîne la colère belliqueuse de Frédéric. On comprend, à la rigueur, que l'auteur de *L'Éducation* ne cherche pas à se mettre en scène en sauvant les gardes municipaux. Mais quand même, pour l'amour de la couleur, l'anecdote est mutilée, déformée. On dirait que Flaubert prenne plaisir à avilir l'humanité. Quel aver-

tissement dans l'histoire littéraire pour la génération qui va suivre ! C'est un véritable poison que lui administre le maître.

V. — Incendie du Palais-Royal et fin de l'après-midi.

Cependant, n'étant pas encore recrus d'émotions, Flaubert et Du Camp, d'une part, Frédéric et Hussonnet, de l'autre, retournent au Palais-Royal. Là les attend un nouveau spectacle. Commençons par la version Flaubert :

Le Palais regorgeait de monde. Dans la cour intérieure, *sept* bûchers flambaient. On lançait par les fenêtres des pianos, des commodes et des pendules. Des pompes à incendie crachaient de l'eau jusqu'aux toits. Des chenapans tâchaient de couper des tuyaux avec leurs sabres. Frédéric engagea un polytechnicien à s'interposer. Le polytechnicien ne comprit pas, semblait imbécile, d'ailleurs. Tout autour, dans les deux galeries, la populace, maîtresse des caves, se livrait à une horrible godaille. Le vin coulait en ruisseaux, mouillait les pieds, les voyous buvaient dans des culs de bouteille, et vociféraient en titubant. « Sortons de là, dit Hussonnet, ce peuple me dégoûte. » Tout le long de la galerie d'Orléans, des blessés gisaient par terre sur des matelas, ayant pour toute couverture des rideaux de pourpre ; et de petites bourgeoises du quartier leur apportaient des bouillons, du linge. « N'importe ! dit Frédéric, moi, je trouve le peuple sublime. »

Par rapport au récit de Du Camp, c'est presque un résumé, dans lequel rien n'est ajouté ni changé, si ce n'est un chiffre, celui des bûchers passé de *cinq* à *sept*, par crainte peut-être d'une flamme insuffisante. Impossible de faire grâce du texte complet au lecteur. On n'en jugera que mieux du procédé de Flaubert :

Nous pénétrâmes dans la cour du Palais-Royal, entre la galerie d'Orléans et le palais. On pillait et l'on brûlait. Quelle œuvre aussi bête qu'inutile ! *Cinq* grands feux étaient allumés ; on y précipitait les meubles, les glaces, les porcelaines ; rien ne fut sauvé. J'avisai une coupe d'argent revêtue de médailles d'or antiques d'une sérieuse valeur et d'une grande beauté. Je la ramassai et demandai grâce pour un objet précieux à tous les titres : on me mit lestement en joue, et je jetai la coupe dans les flammes. Je m'adressai à un élève de l'École polytechnique, qui promenait son élégant uniforme au milieu des chemises débraillées et des blouses en loques ; je lui expliquai qu'il y avait dans le palais des tableaux rares, signés de noms illustres, qu'il fallait essayer de les arracher à une destruction certaine ; le pauvre jeune homme m'écoutait sans me comprendre ; enfin, levant les bras avec un geste découragé, il me dit : « Que voulez-vous que j'y fasse ? »

Non seulement on dévastait les appartements, mais on avait forcé l'entrée des caves, et l'on y but tant que l'on y mit le feu. Les pompiers accoururent : on commença à jeter de l'eau sur l'incendie naissant et même un peu aussi sur les buveurs. Je me rappelle un des insurgés, les manches retroussées, ivre et titubant, qui faisait des efforts désespérés pour renverser les pompes ; on le repoussait sans trop de violence, car il était armé. Ce vainqueur, complètement abruti, s'en prit aux tuyaux sur lesquels il frappa à grands coups de sabre ; mais le sabre n'avait point de fil, mais

les tuyaux de cuir gonflés d'eau étaient résistants, l'arme rebondissait et rebondit si bien, qu'elle heurta le front de l'ivrogne, qui se mit à crier : « A l'assassin ! » Quelques-uns de ses camarades en eurent pitié et le couchèrent dans un coin où il s'endormit.

Dans la galerie d'Orléans, on avait improvisé une ambulance ; les coussins des canapés royaux servaient de matelas, et, sur les blessés, on avait étendu, en guise de couverture, les lourds rideaux de velours rouge bordés de crépine d'or. J'avais beaucoup vécu dans les hôpitaux, j'avais l'habitude des pansements et de la petite chirurgie, je m'empressai auprès de ces pauvres gens... L'un d'eux paraissait très affaissé ; une femme l'engageait à boire un verre d'eau sucrée...

On aura remarqué que le colloque avec le polytechnicien « imbécile » signalé par Flaubert, est très précisément, et non sans quelque développement, rapporté par Du Camp à lui-même, ce qui pose, avec un peu plus d'insistance, le problème de ce que nous avons cru pouvoir appeler tout à l'heure un « résumé » et qui serait aussi bien une copie. Mais nous n'en voulons rien dire encore.

La suite des récits comporte le retour au jardin des Tuileries, où le même incident attire encore l'attention des témoins :

En passant rue de Rivoli, devant la façade occidentale des Tuileries, nous eûmes encore à supporter la vue d'un spectacle révoltant. Toute la valetaille du château, debout dans le large cheneau qui précède les combles à lucarne, déchirait ses livrées et les lançait dans le jardin ; nous tournâmes le dos avec dégoût.

Au texte de Du Camp correspond celui de Flaubert :

Ils s'assirent sur un banc... on éprouvait cette sorte de bien-être qui suit les dénouements rapides, quand, à chacune des mansardes du château, parurent des domestiques déchirant leurs habits de livrée. Ils les jetaient dans le jardin en signe d'abjuration. Le peuple les hua. Ils se retirèrent.

Toujours le peuple ! — Puis le pèlerinage s'achève. Dans *L'Éducation sentimentale*, au moment où Frédéric raccompagne Hussonnet à son bureau, c'est comme le bouquet d'un feu d'artifice, une sorte d'apothéose de la journée révolutionnaire :

Des cheminées du château, il s'échappait d'énormes tourbillons de fumée noire, qui emportaient des étincelles. La sonnerie des cloches faisait, au loin, comme des bêlements effarés. De droite et de gauche, les vainqueurs déchargeaient leurs armes. Frédéric, bien qu'il ne fût pas guerrier, sentit bondir son sang gaulois.

Chez Du Camp, la conclusion, moins fastueuse, comporte une dernière promenade : place et pont de la Concorde, jusqu'au quai d'Orsay, où la cavalerie sort de sa caserne pour fraterniser avec la populace. Le pont est nommé dans les *Souvenirs littéraires* (I, 14) à propos de Louis de Cormenin fortuitement rencontré :

Je le rencontrai au milieu du pont de la Concorde ; j'étais avec Gustave Flaubert et Louis Bouilhet ; nous nous arrêtâmes.

Ici, la mémoire de Du Camp a une faiblesse. Car Bouilhet, nous l'avons vu dans les *Souvenirs de 1848*, perdu dans la foule au début

de l'après-midi, était rentré de son côté rue de Sèze. Il était rendu, et, pour la soirée, sera remplacé par Louis de Cormenin, d'après les *Souvenirs d'un demi-siècle* (I, 84) :

Louis de Cormenin, Gustave Flaubert et moi, nous étions devant le perron de l'Hôtel de Ville, vers dix heures et demie du soir, lorsqu'on proclama la République et la formation du ministère.

VI. — La soirée a l'hôtel de ville. conclusion.

Ce qu'a été cette cérémonie, Du Camp le rapporte longuement dans les *Souvenirs de 1848*, témoins encore ici de la biographie de Flaubert. Nous ne reproduirons que l'essentiel de cette page désenchantée et d'ailleurs fort curieuse :

La place de l'Hôtel de Ville, où nous parvînmes enfin, nous parut immense, car nous nous étions attendus à la voir remplie par la foule, et elle était presque vide... Toutes les fenêtres du palais municipal, où l'on préparait un gouvernement à huis clos, étaient éclairées.... la place était très calme... Nous allions nous retirer, en présence de la nullité de ce spectacle, lorsqu'une porte, dominant le perron, s'ouvrit et livra passage à un homme à cheveux gras, vêtu d'un vieil habit noir, de mine à la fois souffreteuse et impudente, qui leva la main pour réclamer le silence. J'étais en face de lui, appuyé à la grille même. Comme il n'y avait pas de tumulte, le silence fut vite obtenu. L'homme dit alors : « Au nom du peuple souverain ! » et il lut un décret, etc.

Telle fut la proclamation de la République de 1848 le soir du 24 février, d'après l'inexorable Du Camp. On comprend que Flaubert ou son écho, Frédéric Moreau, n'en ait pas été singulièrement ému, en compagnie l'un de Du Camp et de L. de Cormenin, l'autre de Hussonnet. Tout est dit dans une phrase de *L'Éducation sentimentale* :

Ils entendirent, à la lueur des torches, proclamer le gouvernement provisoire.

Finis les grands effets, les truculents tableaux révolutionnaires : « A minuit, Frédéric, brisé de fatigue, regagna sa maison. » *Brisé de fatigue*, c'est plus que probablement l'état de Flaubert à la fin de sa journée d'exploration artistique. L'homme est à bout, comme la Révolution même, et ni Du Camp, ni Hussonnet, deux dans un, ne sont plus capables de le remonter. Comme quoi, les *Souvenirs de 1848* éclairent encore ici, à leur manière, l'arrière-fond de *L'Éducation*.

Après quoi, les *Souvenirs* se taisent, c'est-à-dire cessent de mentionner Flaubert et Bouilhet. Ce n'est pas par eux que nous apprendrons combien de temps les deux Normands sont restés à Paris. Le plus probable est qu'ils ont regagné Rouen. D'un séjour de Flaubert à Paris en juin, il n'y a pas trace dans les *Souvenirs* de Du Camp, alors fondu dans la garde nationale. Il n'est pas dit, du reste, que l'ami parisien soit complètement étranger à cette partie de *L'Éducation sentimentale*, par exemple, à la nuit passée par Frédéric Moreau préci-

sément dans un corps de garde de la Garde nationale. Car Du Camp, de toute évidence, a continué à renseigner Flaubert, et, plus tard, à le fournir des documents dont il était collectionneur fervent. Et c'est ici que se pose le problème que la confrontation des textes nous a fait entrevoir chemin faisant.

Les années passent. Flaubert se décide à écrire son roman, entre 1864 et 1869, roman sentimental sur lequel vient se greffer le roman historique. En 1870, paraît *L'Éducation sentimentale*. Seize ans plus tard, en 1876, Flaubert encore vivant, c'est le tour des *Souvenirs de 1848*. A ce sujet, nous ne doutons pas que l'enragé parti pris des habituels détracteurs de Du Camp ne découvre, à l'origine de cette publication, quelque intention machiavélique. N'a-t-on pas été jusqu'à montrer Du Camp guignant dans les carnets de Flaubert pour rédiger ses propres notes en Égypte ! Dans l'affaire qui nous occupe, nous croyons que les choses se sont passées d'une façon beaucoup plus naturelle.

Dans la préface des *Souvenirs*, Du Camp raconte comment il a travaillé sur des notes prises, ainsi qu'il en avait l'habitude, « au jour le jour », et, dans le cas particulier, « hâtivement, le soir, lorsque je rentrais du service très pénible de la garde nationale ». Ces notes « de toute sorte », il les a montrées, un jour, à l'érudit historien Charles Read, qui l'a engagé à les « mettre en ordre et à raconter ce que j'avais vu dans une époque si lointaine ». Il est à croire qu'il était, à ce moment-là, très loin de penser à *L'Éducation sentimentale*. Mais l'auteur de celle-ci apparemment connaissait les notes, voire les avait eues entre les mains, de même qu'il connaissait la mémoire exacte et minutieuse de Du Camp. Aux unes comme à l'autre, Flaubert n'a pu manquer de recourir, quand il préparait, à quelque vingt ans de distance, la documentation de *L'Éducation sentimentale*. Et voilà comment, dans l'une et l'autre versions, non seulement les faits se confirment, mais encore, ici et là, les textes se rapprochent au point que nous avons pu aventurer l'expression de « résumé » voisine de copie.

De ce service, bien entendu, Du Camp ne parle pas dans ses *Souvenirs littéraires*. Il lui suffit, ayant eu le manuscrit de l'*Éducation* pendant trois semaines entre les mains, d'en avoir épluché le style avec l'auteur. Le reste n'avait pas besoin d'être divulgué. Il apparaît de plus en plus que le commérage de l'ami de Flaubert a des bornes[1]. C'était un homme du monde et un sage. Même son travestissement en Hussonnet, tribut payé à l'amitié du génie, ne paraît pas l'avoir fait sourciller.

ALEXIS FRANÇOIS.

1. Voir l'article de M. Pierre Audiat dans la *Revue de Paris*, de juin 1949 : *Maxime Du Camp ou le Médisant scrupuleux*.

NOTES VÉTILLEUSES SUR LA CHRONOLOGIE DE « L'ÉDUCATION SENTIMENTALE »

Dans la dernière partie de *L'Éducation sentimentale*, les chapitres 3 et 4 sont sans doute parmi les plus confus. Des trois partenaires féminines de Frédéric Moreau, — le chassé-croisé des intrigues amoureuses est une des principales causes de complication, — Louise Roque demeure à l'arrière-plan. Elle apparaîtra de nouveau à la fin du chapitre 5. Sortant de l'église de Nogent au bras de Deslauriers, elle achève l'effondrement du jeune homme qui avait placé en elle son ultime espérance. Mais, dans les chapitres 3 et 4, d'elle il n'est question qu'incidemment. Selon sa méthode, Flaubert garde ses personnages en mains. A leur propos, il lui arrive de faire une brève allusion, suffisante pour que leur existence ne soit pas oubliée, en attendant qu'il les fasse intervenir dans l'action.

En dépit de cette absence, l'abondance des faits confère à ces deux chapitres une densité qui n'est pas loin d'être source de confusion. D'autant, on le sait, que la chronologie est indiquée par les événements sans être, le plus souvent du moins, exprimée par des dates. De la part de l'auteur, il est vrai, l'histoire a fait l'objet d'une documentation minutieuse. Si bien que le mouvement politique et social est exactement tracé et il est possible de le suivre. Mais à condition d'utiliser les indications historiques et d'intercaler à la bonne place les données qui intéressent l'action romanesque. Ce travail de réflexion et de mise au point, est-il téméraire d'affirmer que le lecteur, ordinairement, le néglige ? A juste titre. Dans un roman, il cherche surtout son plaisir. *L'Éducation sentimentale* ne fait pas exception. Mais ne serait-il pas curieux de constater que Flaubert lui-même s'est laissé prendre au jeu des allusions multiples ? Et que parfois il s'est empêtré dans les fils d'un écheveau qu'il avait voulu embrouillé ?

Les événements du chapitre 2 se placent fin juin 1848. C'est le récit de la soirée offerte par les Dambreuse à leurs amis. Là, Frédéric retrouve M^me^ Arnoux, son « grand amour », et Louise Roque, sa fiancée possible. Le chapitre suivant, chapitre 3, commence par décrire la vie

du couple Frédéric-Rosanette, de son nom de guerre « la Maréchale », en un raccourci qui porte sur plusieurs mois. Les relations des deux jeunes gens vont durer des années. (Elles ont commencé sous leur forme active le 23 février 1848.) Mais elles ne conserveront pas le même caractère. Et, justement, le changement date de la visite que fait Frédéric à Mme Arnoux. Frédéric, et aussi Rosanette, qui, sous un prétexte, vient surprendre leurs effusions [1]. Quand, une fois rentré dans leur ménage, le jeune homme hors de lui se précipite sur elle, il l'entend proclamer, avec preuves à l'appui, qu'elle est enceinte. Tels sont les faits. Quelle est la date précise de cette déclaration ? On aimerait le savoir. Car l'enfant naîtra, cela du moins est certain, le 14 ou le 15 février 1851.

Or, il semble que l'on se trouve vers la fin de janvier ou en février 1849. En effet, le jour de l'esclandre, Frédéric Moreau rencontre dans la rue un révolutionnaire, Compain, qui tonne contre la proposition Rateau (elle visait la dissolution de l'Assemblée Constituante) [2]. Présentée le 8 janvier, cette motion fut adoptée le 29. Vraisemblablement, l'indignation du terroriste est suscitée par les discussions qui, à cette époque, entourèrent l'initiative de Rateau. A cette conclusion, l'affaire des carabines interceptées à Troyes, dans laquelle fut compromis Deslauriers, pourrait apporter une confirmation d'ailleurs superflue.

Dans les pages suivantes, Flaubert esquisse à grands traits la situation de Frédéric qui, se lassant de Rosanette, prend goût à Mme Dambreuse. Le temps passe. Nous voici fin mars 1849. Le Président, que Dambreuse a admiré pendant trois mois, *commence* à déchoir dans son estime [3]. Louis-Napoléon avait pris le pouvoir le 20 décembre 1848 ; le délai nécessaire à sa probation par le banquier porte le récit vers la fin de mars. L'affaire du Conservatoire, qui mérite à Changarnier la sympathie des conservateurs, eut lieu le 13 juin 1849 [4]. Enfin, *La Foire aux Idées*, le vaudeville qui fait fureur et que va voir Frédéric, fut donné du 16 janvier au 13 octobre 1849. Flaubert suit donc une chronologie approximative. Sans crainte d'erreur, on peut placer l'aveu de Rosanette en janvier-février 1849. Jusqu'ici, la narration n'appelle aucune remarque. Tout est clair et direct, à condition de placer une date à côté des allusions du roman.

La fin du chapitre 3 conduit le lecteur au mois de mai 1850. Sans abandonner la Maréchale, Frédéric entreprend le siège de Mme Dambreuse. Sa chance, c'est le mariage de Cécile — nièce du banquier officiellement, en fait, sa fille naturelle — avec Martinon, jusqu'ici chevalier servant de Mme Dambreuse. Ces relations ouvertes par le

1. Édition Conard, p. 514.
2. *Ibid.*, p. 510.
3. *Ibid.*, p. 521.
4. *Ibid.*, p. 522.

dépit se poursuivent durant tout l'hiver 1850-1851 [1]. Suivant sa méthode, Flaubert résume en quelques pages (533-536) un espace de temps assez long, ici de mai 1850 à janvier 1851. Grâce à l'imparfait qui suggère la répétition et l'habitude, ces trois pages suffisent à évoquer la période euphorique de l'intrigue Frédéric-M^me^ Dambreuse. A partir de là, les faits sont de nouveau indiqués avec précision. En janvier, Sénécal fait, au nom de Deslauriers, une démarche auprès de Frédéric Moreau (p. 536). Le banquier, bouleversé par la révocation du général Changarnier, en janvier 1851, mourra le 12 février. Sans perdre de temps, M^me^ Dambreuse propose le mariage à son jeune ami. Sa ruine, qu'elle apprend le 15 février, ne change rien aux projets établis [2]. Et, ce même jour, Frédéric est avisé qu'il vient d'être père. Du 15 février 1851, naissance du bébé, au mois de février 1849, déclaration de maternité de Rosanette, deux ans se sont écoulés. Deux ans (pour le moins, car l'annonce a quelque retard sur l'événement), c'est trop pour la coutume !

L'examen du texte ne permet pas le doute : on est en présence d'une inadvertance de Flaubert. Confusion surprenante chez un écrivain aussi attentif aux détails. Peut-être, précisément, les détails sont-ils trop nombreux. L'auteur le plus scrupuleux se trouve empêché de les utiliser tous sans erreur. Passe pour *Madame Bovary* ou pour *Salammbô*. Une intrigue unique réussit à rassembler tous les faits dans une même perspective. Mais *L'Éducation sentimentale*, malgré le rôle central du héros, disperse l'attention sur la psychologie ou les démarches d'un trop grand nombre de personnages, qui, de surcroît, sont mêlés aux événements politiques d'une époque agitée. Non seulement le lecteur, — l'accueil réservé au roman l'a montré, — mais l'auteur lui-même s'y trouvent mal à l'aise. Plusieurs fois, mais très nettement en octobre 1879, il s'est reproché sa « probité », qui l'avait conduit à suivre de trop près la nature. « Esthétiquement parlant, il y [dans ce roman] manque la fausseté de perspective. A force d'avoir bien combiné le plan, le plan disparaît. Toute œuvre d'art doit avoir un point, un sommet, faire la pyramide, ou bien la lumière doit frapper sur un point de la boule. Or, rien de tout cela dans la vie. » La grisaille est décevante pour le lecteur, c'est vrai. Mais, pour l'auteur, elle n'est pas sans danger.

Plus d'une preuve pourrait être donnée de cet embarras dont la responsabilité incombe à une matière trop copieuse. Que Marthe Arnoux soit appelée Berthe, par réminiscence de Berthe Bovary, qui, d'ailleurs, ne se trouve pas dans la même situation, on peut en rejeter le tort sur la graphie de deux noms, très proches l'un de l'autre. On ne retiendra pas non plus les rectifications apportées par l'auteur après la rédaction de son ouvrage. Il s'aperçoit, par exemple, que le

1. Édition Conard, p. 535.
2. *Ibid.*, p. 551.

chemin de fer de Fontainebleau n'existait pas à l'époque du voyage de Frédéric. Et ses scrupules le poussent à remanier le passage. Ou bien il se rend compte que le trajet de Paris à Saint-Cloud exige non pas vingt minutes, — édition originale, — mais quarante. Et il rectifie dans l'édition définitive. Ce ne sont que mauvais départs ou mises au point liés au travail de composition. Attachée à l'intrigue, l'imagination laisse échapper quelque détail, au moins pour un temps. Il arrive que le lecteur ne s'aperçoive pas de l'erreur. Seulement, s'il s'en rend compte, qui lui reprochera de s'étonner ? Ainsi, à la fin du roman, au cours de la fameuse rencontre du chapitre 6, Frédéric veut savoir de Mme Arnoux comment elle avait découvert qu'elle était aimée. — « C'est un soir que vous m'avez baisé le poignet entre le gant et la manchette. Je me suis dit : Mais il m'aime... il m'aime. J'avais peur de m'en assurer cependant. Votre réserve était si charmante. » Le lecteur est dans son droit en essayant de connaître l'époque de cette prise de conscience. Dès la première rencontre sur « La-Ville-de-Montereau », Frédéric est épris. Il ne tarde pas à s'insinuer chez les Arnoux et à pénétrer, en effet, les secrets du ménage. Cette assiduité ne peut moins faire que d'éveiller les soupçons de Mme Arnoux. Cependant, sans être aveugle, sa vertu voit en lui, uniquement l'ami de son mari, devenu celui de la famille. « Elle ne devinait donc rien, et elle le méprisait, puisqu'elle ne pensait pas qu'il pût assez l'aimer pour lui être fidèle ! [1] » Au cours de la visite qu'elle lui fait (pour demander son intervention auprès du banquier Dambreuse), elle est évidemment sur ses gardes [2]. Mais c'est à Montataire, près de Creil, que, pour la première fois, elle laisse entendre qu'elle a compris les intentions du soupirant [3]. En tous cas, nulle part ne se retrouve le geste si caractéristique qu'a retenu Mme Arnoux. Sans doute, Flaubert n'était pas obligé de rappeler uniquement des faits déjà signalés. Son lecteur ne ferait pas de difficulté pour admettre qu'il a laissé dans l'ombre un détail pour l'éclairer au moment favorable. Ainsi l'épisode de la Turque, évoqué rapidement à la fin du chapitre 2 de la Première partie, attend, pour être exploité, les dernières lignes du roman. Seulement, ici, le cas est tout différent. Au chapitre 4 de la Deuxième partie, pendant que la voiture conduit à l'hippodrome Frédéric et Rosanette, le jeune homme « profite de la circonstance ». « Et lui tenant toujours le poignet, il appuya dessus ses lèvres entre le gant et la manchette. » La coïncidence est trop précise pour que l'on ne soit tenté de voir là un transfert de la main de Rosanette à celle de Mme Arnoux. D'autant que le thème de la main cristallise la psychologie de Frédéric dans ses relations avec Mme Arnoux. « Elle la [sa main] tendit également à Frédéric et il éprouva comme une pénétration à tous les atomes de sa peau. [4] »

1. Édition Conard, p. 252.
2. *Ibid.*, p. 266.
3. *Ibid.*, p. 270.
4. *Ibid.*, p. 70.

La version originale insistait : « Il éprouva, bien qu'elle fût souple et fondante, comme une pénétration. » Et la suite : « Son cœur débordait. Pourquoi cette main offerte ? Était-ce un geste irréfléchi ou un encouragement ? » Même attitude et même espoir au cours de la visite que le jeune homme lui fait après son retour de Nogent. « Et elle lui tendit sa main d'une manière franche et virile. N'était-ce pas un engagement, une promesse ? Frédéric se sentait joyeux de vivre.[1] » Il se pourrait donc que Flaubert, habitué à prêter un sens symbolique à cette main tendue, l'ait fait figurer, inconsciemment, dans la scène terminale. De même que l'exclamation de Mme Arnoux : « Mais il m'aime... il m'aime », se trouverait transposée d'un contexte différent. Quand Deslauriers lui annonce le mariage (présumé) de son ami, Mme Arnoux est saisie d'un tremblement nerveux. « Pourquoi cela, est-ce que je l'aime ? » Puis, tout à coup : « Mais oui, je l'aime !... je l'aime ![2] » Il est question ici de la découverte par Mme Arnoux de son propre amour et non plus de celui que lui porte Frédéric. Et la différence n'est pas niable. Cependant, il est certain que la réplique de Mme Arnoux, au chapitre 6 de la Troisième partie, ne reprend pas des détails connus par le récit antérieur. Peut-être s'explique-t-elle par la contamination de plusieurs autres éléments épars dans le roman. Contamination facile, puisqu'il y a identité d'atmosphère sentimentale, mais enfin confusion involontaire, puisque Flaubert laisse croire qu'il a pris le poignet de la Maréchale pour celui de Mme Arnoux.

N'a-t-il aussi présenté les choses de façon rudimentaire dans un autre passage de la Troisième partie, au chapitre troisième ? Au mois de mai 1850 — c'est aux environs du mariage de Martinon, dont nous connaissons la date — Deslauriers encourage son ami à briguer un mandat parlementaire dans l'Aube. En effet, dans ce département, par suite d'une double élection, un siège était vacant. Ici, une première obscurité. S'il s'agit d'une double élection obtenue le 13 mai 1849, — c'est à ce moment-là qu'eurent lieu les élections générales, — comment se fait-il que le siège soit encore vacant un an après ? Supposons alors que cette double élection ait été acquise lors d'une consultation partielle. Il a fallu qu'au même moment il y eût aussi, ailleurs, une élection complémentaire, et que le même candidat ait été élu dans les deux collèges. Est-ce vraisemblable ? N'a-t-on pas déjà l'impression que le narrateur voit les choses d'un peu haut ? Mais il y a plus. Cette vacance de siège va se prolonger d'une façon inhabituelle, semble-t-il. Une fois prise la décision de Frédéric, Deslauriers envoie, cinq ou six jours après, une note aux journaux en faveur du candidat. Mais le candidat a bien autre chose à faire ! Il s'affiche avec Mme Dambreuse. Leur liaison fut même un des événements mondains de l'hiver 1850-1851. Naturellement, cette négligence ne fait pas l'affaire de ses agents

1. Édition Conard, p. 193.
2. *Ibid.*, p. 356.

électoraux. Vers le milieu de janvier 1851, Sénécal, le secrétaire de Deslauriers, vient le relancer en exigeant sa présence à Nogent. Sa promesse, Frédéric ne peut la tenir, à cause de la maladie, puis du décès de M. Dambreuse. Il est sur le point de partir, le 15 février, quand il apprend que deux nouvelles candidatures lui ôtent toutes ses chances. La mort de M. Dambreuse a eu, avec d'autres, cette conséquence de briser l'avenir politique du jeune homme. C'est à ce résultat, évidemment, que voulait aboutir Flaubert. Mais, vraiment, voilà une élection complémentaire qui exige de grands délais. Dès le mois de mai 1850, le siège est vacant, et, le 15 février 1851, rien encore n'a été décidé. Les candidats de l'époque n'étaient pas pressés ! L'essentiel, pour Flaubert, était de faire avorter la carrière politique de son « raté ». Et la mort du banquier entrait comme élément d'intrigue dans ce dessein.

Ce n'est pas que le lecteur tienne à chicaner Flaubert sur ses dates, puisqu'elles sont pliées à l'action romanesque. L'intérêt de remarques de ce genre consiste à souligner que, tout entier à son drame psychologique, l'écrivain n'a porté qu'une attention moindre à certains détails.

C'est aussi d'aider à comprendre l'attitude de Flaubert organisant son récit dans les chapitres 3 et 4 de la Troisième partie. Là, encore, les détails ont masqué la perspective. Ils n'ont pas été exactement pesés, parce que l'auteur ne s'intéressait à leur rôle que par rapport à son étude psychologique ou sociale. Quelle est donc la place de cette paternité dans l'histoire de Frédéric ? L'intervention brutale de Rosanette, qui élimine M^me^ Arnoux de l'action, détermine le jeune homme à la rupture. Mais alors, avec la Maréchale, c'est un personnage essentiel qui disparaît du champ romanesque. Cependant, le sujet exigeait que la rupture fut repoussée le plus tard possible. L'avilissement de Frédéric, partagé jusqu'au bout entre la Maréchale, M^me^ Dambreuse et M^me^ Arnoux, devenait ainsi plus évident. En même temps, les comparaisons entre les trois femmes, au milieu desquelles il se débat, étaient à la fois plus faciles et plus expressives. Mais, pour obtenir ce résultat, il fallait que l'esclandre causé par Rosanette ne fût pas poussé à sa conséquence logique : la disparition d'une partenaire essentielle à la psychologie. La déclaration de paternité offrait un moyen, vraisemblable et dramatique, de retenir le malheureux garçon dans une situation sans issue. Le voilà obligé de se partager entre la future maman et M^me^ Dambreuse, qui représente pour lui une grande entreprise d'ambition. Le contact avec Rosanette, sa vulgarité, plus tard ses menées contre Arnoux, sont un élément de l'avilissement de Frédéric. Sa position n'eût été ni aussi fausse ni aussi ridicule si la naissance prochaine de l'enfant ne l'avait retenu alors qu'il était décidé à se séparer de la Maréchale.

Mais pourquoi cette naissance est-elle repoussée si loin, jusqu'au

mois de février 1851 ? Flaubert ne s'est certainement pas rendu compte du délai que lui imposaient les événements de son action. Son désir de rendre la complexité de la vie le mettait en conflit avec ses préoccupations artistiques. Il était amené à maintenir une relative séparation entre les groupes d'événements. La liaison, puis le projet de mariage avec Mme Dambreuse, la mort du banquier, l'enterrement, la ruine formaient comme un bloc. Difficilement le récit des faits pouvait être morcelé. C'est seulement après en avoir fini avec cette intrigue amoureuse que Flaubert songe à s'occuper de l'enfant.

Évidemment, il aurait pu placer auparavant cette naissance, par exemple à la fin du chapitre 3, en mai 1850, où se trouve une brève apparition de la Maréchale. Le retard eût été moins grave ! De toutes façons, il devait mettre d'accord l'événement avec les exigences de la chronologie. Mais il était porté par le récit.

Ce sont aussi les exigences de l'action qui fixent, à l'automne 1851, la mort du bébé. En un sens, cette constatation reste en dehors du problème de dates qui est l'occasion des présentes remarques. Elle l'éclaire cependant, puisqu'il s'agit toujours de ce qu'on pourrait appeler le mécanisme de la composition dans le roman. La cause de la rupture des relations de Frédéric avec la Maréchale, comme plus tard avec Mme Dambreuse, ne pouvait être que Mme Arnoux. Plus précisément, dans la pensée de Flaubert, c'était la décision prise par Rosanette de faire vendre le mobilier des Arnoux. En effet, le motif de la séparation est enfermé dans ces répliques : « C'est toi qui fais vendre Mme Arnoux ?... Eh bien ! adieu ! Et pour toujours ! »... « Je n'ai jamais aimé qu'elle. » Mais, logiquement, cette scène devait trouver place au moment même de la vente, c'est-à-dire qu'elle devait être repoussée jusqu'à la fin novembre. Déjà, auparavant, Frédéric avait été sur le point de se délivrer de Rosanette [1]. Elle l'excédait par sa vulgarité, son incompréhension, ses prétentions à jouer à l'honnête femme, ses espoirs de mariage. Le mariage ! C'était avec Mme Dambreuse qu'il l'envisageait. Et « il cherchait comment [lui] faire avaler la chose ». Il crut trouver un prétexte de rupture : le procès (relatif aux actions de kaolin) gagné par elle contre Arnoux. Il entra chez elle la figure irritée. Mais il est désarmé par le spectacle pitoyable de l'enfant et le désarroi de la mère. L'explication est ainsi remise à plus tard. La mort du bébé repousse la rupture jusqu'à l'époque réclamée par le dessein romanesque.

Flaubert ne devait pas avoir beaucoup de peine à rejeter au second plan, comme élément d'intrigue, cette figure d'enfant. Pas plus que Frédéric, l'auteur ne semble s'intéresser à lui. A-t-il un nom seulement ? La Maréchale, se grisant de projets, prétend bien qu'il s'appellera Frédéric. Mais de ce nom il n'est plus reparlé. L'idée d'être père paraît au jeune homme « grotesque, inadmissible ». De la pitié,

1. Édition Conard, p. 574.

il en éprouve un peu, mais aucune tendresse. Comme tout aurait été différent s'il eût eu à lui une petite fille ressemblant à Mme Arnoux ! Aussi le petit peut mourir. Obsédé par la sécurité, menacée, de Mme Arnoux, son père oubliera de faire les démarches funèbres. En le veillant, c'est encore à son « unique amour » qu'il consacrera ses méditations [1]. Il n'est pas jusqu'à la visite à la nourrice, reprise de *Madame Bovary*, qui ne soit traitée sur le mode caricatural, et n'apparaisse comme la préfiguration et le pendant du portrait de l'enfant perpétré par Pellerin.

En somme, tout ce qui se rapporte au bébé a été présenté à gros traits. Pour Flaubert, l'épisode imaginaire n'avait qu'une valeur dramatique. C'est uniquement par rapport à l'ensemble, c'est-à-dire à l'histoire du héros, qu'il est entré dans le récit. On conçoit que, dans ces conditions, les dates aient eu une importance très relative. Oui, mais le romancier devait épargner au lecteur les trop grands étonnements.

Joseph Pinatel.

1. Édition Conard, p. 584.

QUELQUES SOURCES INÉDITES DE « LA TENTATION DE SAINT ANTOINE »

J'ai retrouvé dans les papiers de mon grand-père Léon Heuzey une lettre de Gustave Flaubert. Cette lettre a été le point de départ d'une série de recherches qui m'ont mis sur la piste de documents inédits, tels que la lettre de Léon Heuzey sur Alexandrie, celle de F. Baudry, sur la fève d'Égypte. Ce résultat acquis, j'ai été amené à étendre mon investigation. J'ai réussi à apporter quelques précisions nouvelles sur les données matérielles que le romancier a trouvées dans Tatius, Diodore et surtout Strabon, l'utilisation qu'il en a faite dans sa description d'Alexandrie, puis, chemin faisant, à repérer quelques autres sources archéologiques concernant le grand port égyptien, le mont Olympe et les Panathénées dans l'épisode de la chute des dieux[1].

Afin de faciliter l'intelligence de ces documents, il m'a paru utile de résumer en quelques lignes, la carrière du destinataire et d'indiquer les relations qu'entretenaient à Rouen les familles Flaubert et Heuzey.

Léon Heuzey (1831-1922), né à Rouen, était le fils de Louis-Alexandre Heuzey, conseiller à la Cour de cette ville, et d'Hortense Lhuintre, laquelle était apparentée aux Lormier et aux Legras, et par là, à la famille Flaubert. M^me^ Alexandre Heuzey parle à plusieurs reprises dans ses lettres à son fils de l'oncle et de la tante Lormier. Et l'on sait qu'Achille Flaubert, le frère de Gustave, avait épousé une demoiselle Julie Lormier. De cordiales relations de voisinage renforçaient ce cousinage lointain.

Quant à la carrière de Léon Heuzey j'en énumérerai simplement les principales étapes jusqu'à la mort de Gustave Flaubert ; elles suffiront à faire connaître de sa personnalité scientifique ce que nous avons besoin d'en savoir ici : École Normale, 1851 ; École d'Athènes, 1854-1858 ; Mission de Macédoine, 1861 ; professeur d'histoire et d'archéologie à l'École des Beaux-Arts, 1863 ; création du cours du costume antique étudié sur le modèle vivant, 1865 ; conservateur-adjoint des

1. Sur les Panathénées, voir notre article dans *Lettres d'humanité*, Belles-Lettres, 1950.

Antiques au Musée du Louvre, 1870 ; Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1874.

Le 4 octobre 1849, après bien des luttes et des déchirements intérieurs, Flaubert quitte Croisset et, un mois plus tard, s'embarque à Marseille pour Alexandrie. A cette époque, Léon Heuzey est à Paris, pensionnaire à l'Institution Massin. Il y prépare l'École Normale où il entrera avec le numéro sept en novembre 1851. Dès que le départ de son ami lui fut connu, il demande à sa mère de lui communiquer tout ce qu'elle pourra entendre raconter à Rouen sur ce voyage. « J'oubliais que M. Chéruel » — récemment nommé à l'École de la rue d'Ulm — « m'avait beaucoup parlé de Gustave Flaubert », écrivait notre rhétoricien à sa mère, « il désirerait savoir un peu en détail de ses dernières nouvelles. Soit chez les Lormier, soit, de retour à Rouen, chez M^me^ Flaubert, tu auras facilement des détails. Écris-les moi dans ta prochaine lettre. Ce sera une occasion d'aller le voir et de lui faire plaisir. »

Ce maître éminent avait gardé le souvenir des brillantes dissertations historiques que lui remettait, au collège de Rouen, Flaubert écolier. Il demandait à être tenu au courant de l'expédition, par Léon Heuzey, son ancien élève également, sur lequel son enseignement avait exercé une influence décisive.

Sur le voyage en Orient, ces lettres familiales ne nous apprennent rien que nous ne sachions déjà. Cependant, des menues bribes documentaires qu'elles contiennent, un fait ressort : l'estime dans laquelle était tenu l'auteur de *M^me^ Bovary* dans les milieux les plus austères de la bourgeoisie rouennaise. L'on y appréciait, quoi que l'on ait pu dire, sa générosité, sa bonté et, comme l'écrivait M^me^ Alexandre Heuzey à son fils, son « caractère très loyal ». Et Flaubert était sensible à cette estime, malgré ses imprécations rituelles contre le bourgeois et l'épicier.

Son temps d'École fini, le jeune normalien — le voyage de Flaubert n'a peut-être pas été sans influencer sa décision — se présente à l'examen d'entrée de l'École d'Athènes. Brillamment reçu, il part pour la Grèce ; il y passe quatre ans. A son retour, il rédige et publie son premier travail scientifique : *Le Mont Olympe et l'Acarnanie*, exploration de ces deux régions, avec l'étude de leurs antiquités, de leurs populations anciennes et modernes, de leur géographie et de leur histoire. (Paris, Didot, 1860). Il en adresse un exemplaire dédicacé à Gustave Flaubert ; puis, ne recevant pas d'accusé de réception, craignant sans doute que l'envoi ne soit pas parvenu à son destinataire, un second. C'est alors que lui parvient de Croisset cette lettre de remerciement :

Croisset, 8 septembre.

En rentrant hier chez moi, j'ai trouvé un second exemplaire de votre ouvrage, et immédiatement, j'ai envoyé à Rouen pour savoir votre adresse, afin de vous faire toutes mes excuses.

Car je suis bien coupable envers vous.

Mais j'attendais votre visite aux vacances pour en causer tout à l'aise, longuement. Le hasard a voulu que je fusse alors à Paris. Telle est l'histoire de ma négligence apparente.

J'ai lu votre beau volume qui m'a instruit extrêmement comme vous pourrez vous en convaincre en regardant les marges de mon exemplaire. Cela est plein de faits et écrit d'un style historique très ferme et très élevé.

L'Olympe et l'Acarnanie vous appartiennent maintenant. On ne pourra plus que marcher dans vos traces. Vous êtes bien heureux d'attacher votre nom à de si grandes choses !

La vue générale du Mont Olympe et de l'Acarnanie me semblent des morceaux hors ligne. On y voyage. C'est tout dire.

Peut-être pourrait-on regretter (comme harmonie de composition) que la partie ethnographique ne soit pas aussi développée que l'archéologique. Mais le sujet fournissait moins j'en suis sûr — et cela eût peut-être détruit la sévérité de votre livre.

C'est un simple doute que je vous soumets, afin de vous montrer que je l'ai bien lu.

Continuez à en faire de pareils, voilà tout ce que je vous souhaite.

Je vous serre les mains très cordialement, en vous priant de présenter mes respects à M^me^ Heuzey.

Mille félicitations encore une fois

tout à vous

GUSTAVE FLAUBERT.

La lettre de Flaubert, écrite sur papier vergé bleuté, ne porte pas le millésime de l'année, ce qui est assez fréquent chez lui, mais seulement le quantième du mois : huit septembre. Heureusement, par son objet même, elle se trouve très sûrement datée de l'année 1860.

A cette époque Flaubert est en plein dans le feu de la préparation de *Salammbô*. Sa documentation, qui profite de ses recherches antérieures pour les deux premières versions de la *Tentation*, est très étendue et s'accroît sans cesse. Saturé d'antiquité, il est tout à fait à même d'apprécier l'envoi de son jeune ami ; il est là dans son élément. De plus Flaubert, lorsqu'il avait parcouru la Grèce, n'avait eu ni le temps, ni l'argent nécessaires pour pousser ses excursions jusqu'aux lointaines régions de la Thessalie et de l'Olympe ; il en a plusieurs fois manifesté son vif regret. De là, le plaisir et l'intérêt rétrospectifs que lui procurèrent ce voyage dans un fauteuil à travers une contrée qu'il aurait voulu connaître.

Ce double envoi à quelques jours de distance marque le prix que l'auteur attachait au jugement de son illustre compatriote, son aîné d'une dizaine d'années.

L'attente, un peu anxieuse, du jeune historien fut comblée.

Cette lecture laissa dans l'esprit de Flaubert une impression durable, quelque dix ans plus tard, ayant besoin de se documenter sur l'Olympe, il se reportait, comme à un dessin d'après nature, aux descriptions du voyageur. C'était en 1870, au moment où, remaniant de fond en comble sa « vieille tocquade de saint Antoine », il y ajoutait l'évocation du séjour des Immortels que Satan-Hilarion suscite aux

yeux de l'ermite ébloui et troublé dans sa foi, comme un paradis de fraîcheur, de verdure et de sérénité [1].

La lettre sur Alexandrie.

Des goûts communs, une estime et une amitié réciproques, des relations cordiales... et une seule lettre de Gustave Flaubert ! Il y a lieu de s'étonner. Étonnement d'autant plus justifié que j'ai eu la chance de réunir trois lettres adressées par Léon Heuzey à son ami rouennais.

Les deux dernières en date (29 juin et 6 juillet 1870) font partie du legs Lovenjoul, conservé à la bibliothèque de l'Institut. Dans l'une, l'expéditeur demande à l'habitué de Saint-Gratien d'appuyer par une démarche auprès de la Princesse Mathilde, sa candidature, contre Froëhner, au poste de conservateur des Antiques au Musée du Louvre ; l'autre est un remerciement pour ce service rendu, et le nouveau promu assure l'érudit auteur de *Salammbô* qu'il sera toujours très heureux de lui faire, toutes les fois qu'il le voudra, les honneurs des vieilles pierres dont il a maintenant la garde. Le ton est franc, empreint d'une familiarité cordiale et enjouée. La lettre se termine par ce facile rébus : « ... pour vous ci-joint ce que je vous dois [*ici le dessin d'un cierge allumé*], avec une bonne poignée de main. »

La troisième lettre concerne Alexandrie. Elle est la propriété du Dr Edmond Ledoux qui a bien voulu, avec une libéralité dont je ne saurais trop le remercier, me permettre d'utiliser ce document inédit [2]. Sa teneur postulerait *a priori* l'existence d'une ou plusieurs lettres antérieures émanant de Flaubert. Je n'en trouve nulle trace dans mes papiers de famille. Il est donc vraisemblable de supposer que l'écrivain, qui était venu à Paris en janvier, mars et avril 1870, précisément pour retravailler son *Saint Antoine*, avait rendu visite à Léon Heuzey et lui avait exposé de vive voix son désir de compléter sa documentation sur Alexandrie.

Mon cher ami,

Je vous dirai que j'étais un peu honteux de la pauvreté de mon texte d'Achille Tatius. C'est une description amphigourique, dans laquelle il n'y a guère d'autre fait que l'existence à Alexandrie d'une espèce de double rue de Rivoli, avec portiques de colonnes, se croisant au centre de la ville ; encore n'est-ce pas précisément clair. Voici une traduction où je n'ai pas encore réussi à être aussi entortillé que mon auteur.

Après trois jours de navigation, nous arrivâmes à Alexandrie. Tout de suite en franchissant les portes dites du Soleil, la beauté fulgurante de la ville me sauta aux yeux et les remplit de plaisir. De chaque côté, une file bien

1. Flaubert avait conservé dans sa bibliothèque ces deux exemplaires du *Mont Olympe*. Ils passèrent ensuite entre les mains de sa nièce. L'un et l'autre figurent au Catalogue de la vente Franklin-Grout (Antibes, 1931) sous les nos 247 et 248. J'ai tenté de remettre la main sur les fugitifs, mais en vain. Il aurait été intéressant pour l'étude des sources flaubertiennes de connaître les dédicaces portées sur le faux-titre et surtout les annotations auxquelles fait allusion Flaubert dans son remerciement.

2. Acquise à la vente Franklin-Grout, elle faisait partie du lot 43.

alignée de colonnes règne depuis les portes du Soleil, jusqu'à celles de la Lune (car ce sont là, les parties d'Alexandrie). Au milieu des colonnes(!) s'étend le plateau de la cité, sillonné de voies nombreuses ; et c'est tout un voyage à l'intérieur. M'étant avancé de plusieurs stades jusqu'à l'endroit qui porte le nom d'Alexandre, je vis commencer une nouvelle ville et se scinder ce magnifique panorama (mot à mot : et se scinder la beauté, σχιζόμενος τὸ κάλλος jugez du reste !) A l'avenue de colonnes qui s'étendait devant moi, une autre avenue non moins considérable répondait latéralement. Et moi, partageant mes yeux entre toutes les rues, je regardais, spectateur insatiable.

Je ne réponds pas des contre-sens. Vous trouverez celà au début du Ve livre du roman de Clitophon. Voici d'autres indications que je copie dans mes notes. S'il y a quelque point qui vous intéresse particulièrement, écrivez-moi et je vous donnerai le détail.

Alexandrie. Sa fondation (Arrien, 3,1 ; Q. Curce, 4.8.2 ; Vitruve, II). Ville bilingue (J. César, Guerre d'Alexandrie, 24), factieuse, irrascible, sanguinaire et lâche (Dion Cassius, 1,621), joyeuse, Athénée 10, 420 ; 4,176 ; 14, 654). Aime les spectacles (Dion Chrysostome, Orat. 32). Le Bruchion Spartien, vu d'Hadrien, 20. Pline, 5, 10. Le Musée ect. (Joseph, Antiquités juives, 12.2. Athénée, 1,3.14.654. Philostrate, Vie d'Apollonius de Tyane, 6,24. Vitruve, VII). Le tombeau d'Alexandre (Suétone, Octave 18 ; Plutarque, vie d'Antoine, 82). Le port et le phare (Joseph, 4, 10, 5). Le quartier juif avec ses murs, son *arabarque*, ses privilèges d'Auguste, ses luttes et ses rivalités avec les autres quartiers (Joseph et Philon, passim). Le quartier égyptien de Rhacôties : les Égyptiens craintifs et méprisants (Letronne, Inscriptions de l'Égypte 99. Tacite, Annales, II, 59). Dissensions et massacres sous Caracalla (Dion Cassius, 77, 22 ; 51, 17).

Mais par dessus tout cela, il y a Strabon, que vous connaissez et qui me paraît à moi donner des détails très vivants sur la physionomie de la ville à l'époque romaine, particulièrement sur le *canobisme*, espèce de *canotage* alexandrin, dont Canobus était l'Asnières avec complication de pèlerinage religieux et tout l'éclat bizarre des gondoles bariolées s'enfonçant dans les hautes touffes de papyrus. Il y a sur ce sujet un passage détaché qu'il faut lire dans le chapitre des productions du Nil[1], quelques pages plus haut, et aussi sur les feuilles de lotus qui servaient d'écuelle dans les échoppes des marchands, sur les ibis qui salissaient les rues et ne se dérangeaient même pas pour les passants, etc., etc...

Excusez, mon cher ami, le décousu de ces renseignements, qui sont de plus fort en retard ; mais je suis très occupé jusqu'à mardi et même jusqu'à Pâques de mes examens et de mes dernières séances de costume. Après ce moment, je serai tout à votre disposition pour rechercher et commenter les passages dont vous aurez besoin.

Je vous serre cordialement la main.

L. Heuzey.
Paris, 8 avril 1870.

Strabon et Tatius.

Ce fragment d'un texte obscur, signalé à Flaubert par Léon Heuzey [2] avait déjà été utilisé par plusieurs érudits, en particulier, dès le XVIIIe siècle, par Bonamy dans sa *Description de la ville d'Alexandrie* [3]. Flau-

1. *Productions du Nil :* souligné par Flaubert (observation du Dr Edmond Ledoux).
2. « Je vous dirai que j'étais un peu honteux de la pauvreté de *mon* texte d'Achille Tatius. »
3. *Mémoire de l'Académie des Inscriptions*, t. IX (1732).

bert ne s'est pas reporté à ce travail. Il y aurait trouvé la traduction qu'il demande à son correspondant parisien ; sa démarche eût été superflue. Seul, le nom d'ailleurs estropié, de Gratien Lepère [1], auteur d'un *Mémoire sur Alexandrie*, figure sur la précieuse liste du carnet noir [2], où le romancier a consigné les lectures faites par lui de « juillet 1870 au 26 juin 1872 ». Le texte de Tatius est bien mentionné dans l'ouvrage de Lepère, mais il n'y est pas traduit. L'on y trouve aussi une description d'Alexandrie, établie principalement d'après Strabon et Diodore. Flaubert y a glané quelques traits.

A la traduction du fragment de Tatius, au commentaire qui en est donné, Léon Heuzey joint une liste de références variées tirées de ses dossiers personnels. Elle porte sur un grand nombre d'auteurs grecs et latins, mais, surtout, il recommande la lecture de Strabon. Flaubert, il ne l'ignorait pas, avait déjà mis à contribution le géographe antique pour la préparation de *Salammbô*. « Strabon que vous connaissez », écrit l'archéologue, mais il ajoute : « Strabon qui me paraît *à moi* donner des détails très vivants... », comme si le romancier avait exprimé la crainte de n'y rien trouver qui puisse être de quelque intérêt pour son dessein. Nous devons donc supposer, ou bien qu'il ignorait totalement les paragraphes consacrés au grand port égyptien, n'ayant pas jugé utile de s'y reporter jadis pour compléter sa documentation carthaginoise, ou bien que, depuis le temps, il avait oublié qu'ils fussent si riches en détails susceptibles de préciser sa vision de la vie alexandrine : huit ans avaient déjà passé depuis la publication de *Salammbô* et les disputes archéologico-littéraires soutenues contre Froëhner et Sainte-Beuve, à grand renfort d'érudition strabonienne.

Une liste des principaux passages de la description d'Alexandrie dans la *Tentation* comparés avec les passages correspondants de Strabon et les références contenues dans notre lettre en montrera l'exacte coïncidence [3]. Les citations de la *Géographie* ont été prises dans l'édition Du Theil à laquelle Flaubert a eu recours [4], celles de la *Tentation* dans l'édition Dumesnil [5].

1. Gratien Lepère — Flaubert écrit Lapère — ingénieur des Ponts et Chaussées attaché à l'expédition d'Égypte. Son mémoire a paru au tome XVIII, 1re partie, de la *Description de l'Égypte*, 2e édition, in-8°, publiée par Jomard, Paris, Panckouke, 1826.

2. Publiée par Louis Bertrand, *La Deuxième Tentation de Saint Antoine*, p. 285. Cette liste est confirmée point par point — l'ordre seul étant changé — par les indications portées par G. Flaubert sur l'un de ses dossiers de travail (Catalogue de la vente Franklin-Grout, n° 43, sous cette rubrique : *Topographie ancienne* (Constantinople, Alexandrie, Égypte, etc.).

3. Cet article était déjà rédigé lorsque j'ai eu connaissance des feuillets où Flaubert avait copié des passages entiers de Strabon. Ce sont ceux-là même que je cite plus loin. En marge de ces extraits quelques annotations résumaient l'essentiel de tel ou tel paragraphe.

4. Paris, 1819, tome V. Le livre XVII a été traduit et annoté par l'égyptologue Letronne, successeur de La Porte du Theil.

5. Paris, Belles Lettres, 1940.

L'Épisode du publicain.

« Rien ne m'empêchait, non plus, songe l'ermite, d'acheter avec mon argent une charge de publicain au péage de quelque pont ; et les voyageurs m'auraient appris des histoires, en me montrant dans leurs bagages des quantités d'objets curieux » (p. 11 de l'édition Dumesnil).

Ces lignes ont leur origine dans un renseignement fourni par Strabon (800, 16, *in fine*), lorsqu'il décrit le cours du bras canopique :

Un peu au-delà d'Éleusis, rapporte le géographe, à droite, se trouve l'embranchement du canal qui conduit à Schédia [1]. C'est là que sont réunis les bateaux *thalamèges* sur lesquels les Gouverneurs remontent dans le haut pays. On y a placé aussi le péage des marchandises qui montent ou descendent ; à cet effet, on a jeté sur le fleuve un pont de bateaux d'où ce lieu a tiré son nom [2].

L'attache est nette. On saisit sur le vif le travail de l'imagination qui, d'une quête rapace, inconsciente parfois, décèle, où un autre n'eût rien vu, tout ce qui peut nourrir les conceptions dont elle est pleine et s'en empare avidemment.

S'empare et aussi transforme. Un renseignement tout matériel rencontré dans un ouvrage géographique au cours d'une lecture, l'emplacement d'un poste de douane fluviale, devient un élément d'évolution psychologique, concourt à la progession des sentiments, découvre les voies détournées par lesquelles l'esprit tentateur s'insinue dans les convictions les plus fermes et arrive par des attaques obliques à les désagréger.

Dans la rédaction de 1856, ces regrets sont chuchotés à Antoine par la bouche même de l'Envie. En 1874, les personnages symboliques ont disparu, pour la plupart. Tout se passe dans l'esprit du saint, amené par des enchaînements d'images jusqu'au seuil du péché. Tout à coup, c'est la vie dissolue d'Alexandrie et ses parties de plaisirs qui surgissent dans l'imagination de l'ermite et l'enfièvre ; et il voit :

Les marchands qui naviguent les jours de fête sur la rivière de Canope et boivent du vin dans des calices de lotus, au bruit des tambourins qui font trembler les tavernes le long du bord !

Puis, Antoine se croit étendu au fond d'une barque :

A droite et à gauche s'élèvent des lagunes de terre noire que dominent des champs cultivés, avec un sycomore, de place en place. Un bruit de grelots, de tambours et de chanteurs retentit au loin. Ce sont des gens qui vont à Canope dormir sur le temple de Sérapis pour avoir des songes. Antoine sait cela ; et il glisse, poussé par le vent entre les deux berges du canal. Les feuilles des papyrus et les fleurs rouges des nymphœas, plus grandes qu'un homme, se penchent sur lui. (p. 21.)

1. Ce mot désigne en grec des barques rustiques servant à établir des pontons ou des ponts. On pourrait ici traduire par : le lieu dit La Passerelle.
2. Du Theil, t. V, p. 358.

Flaubert a condensé dans ces deux brefs tableaux les paragraphes 799 (15) (*papyrus et nymphoeas*), 800 et 801 (*Canopé*) de la *Géographie* (Livre XVII), où Strabon décrit, non sans pittoresque, sous le nom de « canobisme », l'animation joyeuse des eaux et des fourrés suburbains d'Alexandrie. Letronne en donne la traduction suivante :

1° § 799, 15 : « Dans les marais et les lacs d'Égypte croissent le biblus et la fève égyptienne, lotus d'où l'on tire le ciborium. Leurs tiges, à peu près d'égale hauteur, ont environ dix pieds, mais celle du biblus est nue, ayant une touffe de feuilles à l'extrémité...

« Les lacs et les étangs qui produisent la fève égyptienne offrent un coup d'œil charmant et des retraites très agréables à ceux qui veulent y aller faire des repas ; les convives montent sur des bateaux *thalamèges*, s'enfoncent dans le plus épais de ces fèves et là, mangent et se divertissent à l'ombre de leurs feuilles. Ces feuilles sont si grandes qu'on s'en sert comme de coupes et de plats, parce qu'elles présentent une sorte de concavité très propre à cet usage : aussi les ateliers d'Alexandrie sont-ils remplis de ces feuilles qu'on emploie en guise de vases. »

2° § 800 : « Si l'on sort par la porte canopique... on rencontre d'abord Éleusis ». Cet endroit « renferme des lieux de plaisance et des habitations dans une situation charmante, où se rendent ceux, hommes ou femmes, qui veulent se livrer à la débauche : là commence, en quelque sorte, le genre de vie dissolue qu'on mène à Canope. » (Canobismos).

3° § 801 : « On voit à Canope un temple de Sérapis extrêmement révéré où s'opèrent des cures nombreuses ; les gens même de la plus haute qualité y ajoutent foi et viennent dans l'enceinte du temple ou d'autres s'endorment à leur place...

« Mais rien n'égale surtout la foule de ceux qui, lors de la fête, se rendent d'Alexandrie à Canope par le canal. Jour et nuit, on voit une multitude de gens, hommes et femmes : les uns, montés sur des barques, exécutent au son des instruments, des danses lascives ; les autres se répandent dans les auberges situées à Canope sur le bord de la mer et tout à fait propres à leurs orgies »[1].

Flaubert a copié tout celà de sa main, puis il en a résumé l'essentiel dans une courte annotation : « Canope à 120 stades d'Alexandrie. Temple de Sérapis. Les gens malades viennent y dormir. Les jours de fêtes, grande foule sur le canal ».

Papyrus et Nymphoea.

A s'en fier à la traduction de Du Theil, Strabon aurait commis une erreur botanique : il attribue une égale élévation aux tiges de l'une et de l'autre plante, ce qui est manifestement faux, les *nymphoeas nelumbo* balançant à 30 ou 40 centimètres seulement au-dessus de l'eau des corolles analogues, encore que plus grandes environ d'un tiers, à celle des nénuphars dans nos pays. Le *nymphoea nelumbo* et le papyrus ont disparu d'Égypte, mais Flaubert s'était documenté sur la question. Il avait fait appel aux travaux et à la compétence de savants spécialisés et conservé dans ses dossiers de travail une lettre de F. Baudry sur la

1. Du Theil, p. 354, 355, 360.

fève d'Égypte. Il est donc peu probable qu'il ait admis l'affirmation du Géographe ; il a fait semblant de l'admettre. La remarque est d'André Gide [1] : ce que l'écrivain recherchait dans les textes sur lesquels il s'appuyait, ce n'était pas tant une « documentation » qu'une « autorisation » à feindre de prendre pour véritables les assertions, même et peut-être surtout, les plus invraisemblables, les détails les plus coruscants, les explications les plus bizarres, dont s'éprenait son imagination de poète, « ivre d'archéologie » [2], toujours prête à chevaucher l'hippogriffe.

Couvert du côté de l'érudition, Flaubert a volontairement forcé la note et renchérit sur son informateur parce que cela faisait bien dans le tableau cette tâche rouge, ces fleurs énormes agrandies par les hallucinations du rêve. Pour la *Tentation* en général, et dans ce passage en particulier, la connaissance des sources archéologiques est très accessoire. Il suffit pour s'en rendre compte à l'évidence, de rattacher le passage à son contexte : des rafales d'images assaillent l'ermite :

> elles se détachent « sur la nuit comme des peintures d'écarlate sur de l'ébène ; elles pâlissent par degrés... ou bien elles s'envolent... une épouvante indicible l'envahit. Il ne sent plus rien qu'une contraction brûlante à l'épigastre. Malgré le vacarme de sa tête, il perçoit un silence énorme qui le sépare du monde. Il tâche de parler ; impossible ! C'est comme si le lien général de son être se dissolvait » (p. 20).

Rien d'inventé, rien d'emprunté. Le parallélisme est exact avec les descriptions que Flaubert donne, dans la *Correspondance* [3], du mal nerveux dont il souffrait et, particulièrement, des fulgurances qui déchiraient la nuit où il se sentait sombrer. Au cours des terribles accès qui le secouaient, le tordaient jusqu'au fond de son être, il conservait assez de conscience pour s'observer lui-même et noter après coup les sensations qu'il avait éprouvées. Lorsqu'il peint le délire d'Antoine, il ne fait qu'utiliser et transposer de douloureux souvenirs inscrits dans sa chair. Il ne faut pas chercher ailleurs l'origine des « fleurs rouges des nymphœas plus grandes qu'un homme ». Quant à l'ambiguité de la phrase flaubertienne, « plus grandes qu'un homme » portant à la fois sur les tiges des papyrus et les fleurs des nymphœas, elle est certainement volontaire et, de plus, inspirée peut-être par celle du texte grec. Elle correspond en outre à une doctrine esthétique nette-

1. *Journal*, p. 266. A. Gide ajoute : « Croit-il vraiment avec Théophraste que les escarboucles soient « formées de l'urine des lynx » ? Certes non ! mais il se réjouit de ce qu'un texte de Théophraste l'autorise à feindre d'y croire. » Cela est d'autant plus vrai que Pline dans son *Histoire naturelle* — et Flaubert le savait bien — rejette l'explication de Théophraste qu'il qualifie de « mensonge des Grecs ».

2. L'expression est de Flaubert.

3. Lettres à Louise Colet des 4 mars 1852, 7 juillet 1853 ; à Mlle Leroyer de Chantepie, 18 mai 1857. — Même remarque faite sur une hallucination de Mme Bovary par J. Pommier, *Les maladies de Gustave Flaubert*, dans *Le Progrès médical*, 10-24 août 1947.

ment dégagée dans une lettre à Jules Duplan, où il affirme que sa grande préoccupation dans *Salammbô* a été de « laisser tout dans le vague » ; vague qui, subtilement mêlé ici de quelques indications précises et réalistes, fournissant à l'imagination des points d'appui plus solides, ouvre toutes grandes les portes de l'horizon chimérique au lieu de l'obscurcir et de le barrer « par une précision inepte » et continue [1].

Les marchands qui boivent du vin dans des calices de lotus.

Sur ce point Flaubert n'a pas exactement suivi Strabon. Les joyeux fêtards dont les accents troublent le silence des lagunes ne se servent pas pour humer le piot des feuilles du lotus. Ils haussent à leurs lèvres le calice des fleurs, plus exactement le fruit, ou *ciborion* (d'où ciboire), qui se présentait comme une pomme d'arrosoir charnue que l'on évidait afin d'en former des coupes. Jeu de pure imagination ? Nullement, mais invention « autorisée », non par Strabon, mais par une note de la traduction Du Theil [2]. Note où le commentateur signale que « les Égyptiens se servaient du fruit de la plante comme d'un vase, imaginant que l'eau du Nil y devenait délicieuse ». Elle y aurait pris l'agréable odeur d'anis que cette fleur exhale. C'est ce qui explique le geste si fréquent sur les bas-reliefs égyptiens où l'on voit — je transcris ici les rapides croquis pris par Flaubert d'après les parois peintes des grottes d'El Kab — les convives « agenouillés ou plutôt accroupis respirant des fleurs de lotus », semblables à d'élégants gobelets. Souvenir des fresques égyptiennes, rapprochements philologiques, similitudes de formes, telles sont peut-être les raisons qui ont amené Flaubert à préférer aux explications de Strabon celles de son commentateur. Il s'est complu à ce poétique raffinement dont le charme échappait sans doute à nos grossiers lurons : boire à même l'élégance éphémère d'un calice végétal tout imprégné d'odeurs.

Ces liesses alexandrines brièvement évoquées, Flaubert pouvait encore en authentifier la vraisemblance et la justesse en étiquetant à côté du nom de Strabon, ceux d'Athénée et de Dion Chrysostome : Léon Heuzey lui rappelle, en effet, dans sa réponse que l'un et l'autre sophistes représentent Alexandrie comme une ville entre toutes joyeuse, possédée par la passion de la musique et de la danse. Et, si le romancier fait boire à ces riches bourgeois en goguette du vin et non de la bière, ce n'est pas par hasard ; il avait pu lire dans la *Géographie* (§ 799) que la bière

1. Lettre à Jules Duplan, 10 et 12 juin 1862. Il ajoutait : « Ah ! qu'on me montre le coco qui fera le portrait d'Hannibal ! et le dessin d'un fauteuil carthaginois ! Il me rendra grand service. » Il convient cependant de noter que la couleur des nymphœas lui a été indiquée par F. Baudry (lettre inédite sur la fève d'Égypte) où l'on peut lire : « ... Poiret, *Hist. littéraire des Plantes*, conclut que la fève d'Égypte était le nymphœa nelumbium (non cœrulea), Strabon, Athénée la décrivent comme fleur rouge ».

2. Et aussi par la lettre de F. Baudry : « Les ciboires étaient les feuilles, selon Strabon, et selon Athénée et Théophraste, les fruits dépouillés des graines. L'un et l'autre peuvent servir de coupes. »

était à Alexandrie la boisson du peuple, tandis que les amateurs plus fortunés pouvaient déguster un très bon vin provenant des vignobles du lac Maréa. Il avait même copié, puis résumé tout le passage dans cette annotation :

Le vin, à l'usage des gens du peuple, venait d'Antiphrae. Il était très mélangé d'eau de mer et on s'en moquait beaucoup. C'est avec la bière la boisson du peuple à Alexandrie. Le très bon vin est produit autour du lac Maréa. Voyez Virgile, Géorg, II, 91, Horace, Odes, 37, 14.

Les deux références latines proviennent d'une note de Letronne [1].

Il a vivifié ces références érudites par le souvenir des « parties sur l'eau » auxquelles il prit part au Caire « avec plusieurs dames qui dansaient au son du tarabouk, avec des crotales et des piastres d'or » [2].

Le *sycomore* et la *terre noire* : autres souvenirs d'Égypte dont on peut trouver trace dans ses *Notes de voyage*. Ici, « une prairie verte avec des sycomores » éveille en lui l'image nostalgique « d'une plaine de Normandie avec ses pommiers ». Ailleurs, à Gizeh, il est frappé par l'opposition de tons que présente « une immense prairie verte avec des carrés de terre noire qui se détachent comme de l'encre de Chine sur le vert uni », et il songe à l'invocation à Isis : « Salut, Salut, terre noire d'Égypte. »

Aux distractions bruyantes et aux mœurs dissolues des citadins, Flaubert oppose, comme le second volet d'un diptyque, le calme bonheur d'une vie rustique, laborieuse et familiale :

« Au delà, des arbres taillés en cône protègent contre le vent du Sud les fermes tranquilles Le toit de la haute maison s'appuie sur de minces colonnettes rapprochées comme les bâtons d'une claire-voie » à travers lesquels « le maître étendu sur un long siège » aperçoit autour de lui dans la plaine, ses blés, ses pressoirs, « les bœufs qui battent la paille ». Auprès de lui, « ses enfants jouent par terre. Sa femme se penche pour l'embrasser ».

Les « arbres taillés en cône », ce sont ceux-là même que l'on voit si souvent figurés sur les bas-reliefs égyptiens, l'architecture de la haute maison a probablement la même origine [3]. Le foulage ou *dépiquage* des épis par des bœufs fait partie des épisodes saisonniers de la vie agricole traditionnellement retracés aux parois des tombes pour la subsistance magique, la joie et le réconfort des défunts. Toutes images aperçues par Flaubert en Égypte, dans la grotte d'El-Kab par exemple, ou dans les livres d'archéologie. Il nous donne lui-même la référence dans ses *Notes de Voyage* : « Les bœufs tournent et battent, c'est là qu'est la chanson : « Battez, battez, ô bœufs, de la paille pour vous, de la farine pour vos maîtres. (Voir l'Égypte de Champollion-Figeac, *Univers pittoresque*) » [4].

1. Du Theil, *ibid.*, p. 351-353.
2. Lettre à Louis Bouilhet, 1er décembre 1849.
3. Voir par exemple Perrot, *Hist. de l'art*, I, p. 71.
4. *Notes de voyage*, éd. S. Andréa, p. 94.

Alexandrie vue du Paneum (page 26).

Saint Antoine se croit sur le Paneum « montagne artificielle qu'entoure un escalier en limaçon et dressé au centre de la ville. En face de lui s'étend le lac Maréotis, à droite la mer, à gauche la campagne et immédiatement sous ses yeux une confusion de toits plats, traversée du Sud au Nord et de l'Est à l'Ouest par deux rues qui s'entre-croisent et forment dans toute leur longueur, une file de portiques à chapiteaux corinthiens. Les maisons surplombant cette double colonnade ont des fenêtres à vitres coloriées. Quelques-unes portent extérieurement d'énormes cages en bois où l'air du dehors s'engouffre ».

Les rédactions de 1849 et de 1856 ne comportent pas ce tour d'horizon alexandrin, dont presque tous les traits sont empruntés à Strabon et à Tatius. La description du Paneum est, peu s'en faut, textuellement traduite de Strabon (XVII, 795, 10) :

> On remarque aussi le Paneum, colline factice qui a la forme d'une toupie ; on dirait une roche escarpée : un escalier en limaçon conduit au sommet, d'où l'on aperçoit en entier la ville que cette hauteur domine de toute part (795).

Le plan de la ville, divisée en quatre quartiers principaux par l'intersection de deux grandes artères se coupant à angles droits provient de la même source : « ... deux rues qui ont plus d'un plèthre de largeur et qui se coupent l'une l'autre à angle droit » (§ 793). Flaubert a complété cette vue panoramique par une indication de Tatius montrant la perspective infinie de portiques et de colonnes bordant, selon la comparaison de Léon Heuzey, « une espèce de double rue de Rivoli... se croisant au centre de la ville ». Il a couronné ces colonnes de chapiteaux corinthiens. Il est curieux de se rappeler que le premier monument qui attira ses regards, lorsqu'il mit le pied sur la terre d'Égypte, à Alexandrie, ait été précisément « la colonne de Pompée : monolithe », écrit-il dans ses *Notes de voyage*, « avec un superbe chapiteau corinthien ».

Sur le fond monochrome de cette vue d'ensemble, quelques détails pittoresques accrochent le regard ; quelques accents colorés sont posés çà et là, où l'on reconnaît encore des résurgences de son périple méditerranéen [1] : « mosaïques au fond des cours », tapis accrochés aux poutrelles, « vitres coloriées », « cage de bois en surplomb où l'air du dehors s'engouffre », toutes dispositions caractéristiques des habitations orientales. Encore, pour le dernier trait, pouvons-nous déceler une réminiscence érudite provenant, toujours, du *Mémoire* [2] de Lepère, citant un passage de Diodore où l'historien grec admire l'ingénieuse dispo-

1. Voir Jasper, Influence of Faubert's travel on the last version of Saint Antoine dans *Modern language notes*, mars 1933. Je n'ai pu consulter cet article.
2. P. 452.

sition des rues orientées de façon à recevoir la fraîcheur des vents étésiens [1].

En comparant ces citations de la *Géographie* avec les passages de *Saint Antoine* transcrits plus haut, le lecteur a pu se rendre compte avec quelle concision Flaubert a mis en œuvre et intégré au droit fil de son sujet la matière vivante et pittoresque que lui apportaient les récits de Strabon. On se prend parfois à regretter — mais l'économie générale de l'œuvre s'en fût trouvée trop alourdie et déséquilibrée — qu'il ait su, avec une volonté que l'on inclinerait à trouver rigoureuse à l'excès, résister à sa propre tentation : celle de pousser davantage ces brèves esquisses des débordements populaires, réhaussés de « tout l'éclat bizarre des gondoles bariolées s'enfonçant dans les hautes touffes des papyrus [2] ». La vertu de l'ascète s'en fût trouvée peut-être davantage exaltée. Antoine avait vu dans sa jeunesse ces ruées vers les lieux de plaisir, ces pèlerinages dégénérant en parties de débauche. Ces souvenirs, ranimés par l'esprit tentateur, flambent dans l'imagination du saint anachorète, « trahi par les soulèvements de la chair », qui finissent par ébranler l'armature spirituelle la mieux liée, car il y a, selon les fortes expressions de Bossuet, « dans notre chair une secrète disposition à un soulèvement universel contre l'Esprit ». Assiégé par tous les péchés capitaux, et capiteux, par le doute et le regret, prêt à céder au désespoir et à l'attrait de la mort, enfin et malgré tout, Antoine est sauvé par la vivacité d'une foi si profondément ancrée en lui qu'elle avait pris ce caractère d'automatisme que Pascal juge indispensable au croyant le plus convaincu pour traverser ces crises de doute et de sécheresse, où le cœur se refuse et où l'esprit balance.

Texte de Strabon.

A. Le phare se dresse « à l'extrémité orientale de l'île » sur un rocher entouré d'eau de toutes parts. C'est « une tour à plusieurs étages, admirablement construite en marbre blanc qui porte le même nom que l'île ». (791.) Elle marque — ici je résume et opère quelques changements dans l'ordre du texte pour faciliter la comparaison — l'ouverture du Grand Port (792).

« Les deux autres ports (l'Eunoste et son port intérieur le Kibôtos) lui sont contigus à leur extrémité et n'en sont séparés que par la chaussée appelée Heptastade : c'est une espèce de pont [3] qui, se dirigeant vers la pointe occidentale de l'île, sert à la joindre au continent ; on y a seulement ménagé deux ouvertures qui donnent entrée dans le port d'Eunoste. » (792.)

B. Le Grand Port se partage en plusieurs ports... « clos et creusés de main d'homme ». Strabon signale particulièrement « à main gauche en entrant » dans la passe, en dessous du palais et d'un groupe de constructions princières entourées de vastes jardins, le port du Lochias, « à l'usage particulier des rois », et, en face, celui de l'îlot Antirhodus, puis, à l'intérieur de l'Eunoste, « le Cibotos, contenant aussi des chantiers ». (794.)

1. Strabon fait également allusion aux vents étésiens qui rendent, dit-il, très agréable le séjour d'été à Alexandrie.

2. Lettre de Léon Heuzey.

3. *Pont* : traduction impropre du grec chôma : levée de terre, remblai, digue, tertre, tombeau.

C. « Outre l'avantage d'être bien fermé... le Grand Port présente celui d'être profond sur ses bords, en sorte que les plus grands bâtiments peuvent venir mouiller tout contre les degrés (des quais) » (792).

D. « La ville renferme de superbes emplacements ou jardins publics et des palais royaux qui occupent le quart et même le tiers de son étendue ; car chacun de ces rois, jaloux d'embellir à son tour de quelque nouvel ornement les édifices publics, ne l'était pas moins d'ajouter dans les palais royaux quelques constructions à celles qui existaient déjà, en sorte qu'on pourrait maintenant appliquer à ces palais les paroles du poète : *ils sortent les uns des autres.* En effet, tous ces édifices, situés sur le port, et même ceux qui s'étendent au-delà, sont contigus entre eux.

« Le *Museum* fait partie du palais des rois, il renferme une promenade... Le lieu appelé *Sôma* fait aussi partie du même palais : c'est une enceinte qui renferme les tombeaux des rois et celui d'Alexandre. » (*Ibid.*)

« Au delà s'élève le théâtre ; puis on trouve le *Posidium*, espèce de coude qui s'avance dans la mer, à partir de ce qu'on nomme l'*Emporium*, et sur lequel est bâti un temple de Neptune. Antoine prolongea ce coude jusqu'au milieu du port, au moyen d'une chaussée, et construisit à l'extrémité une maison royale qu'il surnomma le *Timonium* ; ce qu'il fit en dernier lieu lorsque, se voyant abandonné par ses nombreux partisans, après la défaite d'Actium, il se retira à Alexandrie et résolut de mener, le reste de ses jours, la vie solitaire de Timon.

« Plus loin sont le *Cesareum*, l'*Emporium*, et les *Apostases*. De là, jusqu'à l'Heptastade, s'étendent les chantiers de la marine. Voilà ce que l'on trouve dans le Grand Port. »

E. « Au fond de l'Eunoste vient se rendre un canal navigable.... Au delà du canal, il ne reste plus qu'une petite portion de la ville ; on voit ensuite le faubourg de *Necropolis*. »

A la suite de ses extraits manuscrits, Flaubert a écrit cette courte phrase qui met bien en évidence le trait essentiel de la longue description de D. : « Les palais sont les uns près des autres sur le port, le Muséum est dans le palais des rois, id. le Sôma. »

Le rapprochement des deux panoramas alexandrins est instructif. L'on retrouve dans la description de Flaubert [1] le texte même de Strabon, parfois littéralement traduit, ici condensé, là enrichi de notations pittoresques et vivantes, tirées les unes de ses lectures érudites, les autres toutes visuelles, du fond de sa mémoire de voyageur. C'est ainsi qu'il attribue arbitrairement au Grand Port et à l'Eunoste la forme circulaire des anciens bassins carthaginois « arrondis en forme de coupes » qui, au coucher du soleil, « resplendissaient dans la margelle des quais comme deux lentilles de rubis » (Louis Bertrand). Il transporte à Alexandrie des éléments du paysage tunisien.

Les deux ports, l'Eunoste et le Grand Port, le Phare, la digue de sept stades, avec ses deux ponts, « les petits ports intérieurs découpant les ports principaux », les bâtiments de haut bord (gabarres, trirèmes) accostés aux quais, la suite ininterrompue des constructions royales, et toute l'énumération qui suit, les faubourgs industriels situés après l'Eunoste, tout cela est dans Strabon. Mais Flaubert a laissé de côté bien des éléments pittoresques. L'effort vers le dépouillement, la con-

1. Le manque de place m'oblige à ne pas la transcrire ici en parallèle.

cision, le dessin linéaire en grisaille, relevé çà et là de quelques accents plus particuliers, est partout très sensible. C'est, par endroits, une simple énumération, agissant, comme dans certains dicts médiévaux, par la seule vertu de l'appel nominal, qui met en branle l'imagination individuelle et lui laisse le champ libre.

Le Phare.

La silhouette du Phare est plus poussée que dans la *Géographie*. Flaubert néglige de faire étinceler sous le soleil les pierres blanches du revêtement, particularité d'aspect généralement consignée dans les auteurs anciens et modernes ; en revanche, il en précise la forme quadrangulaire et dénombre les neuf étages de la tour, dont il exagère l'élévation : « cinq cents coudées » (220 m. environ), malgré l'estimation beaucoup plus modérée de Letronne (90 coudées, env. 50 m.) et de Lepère [1], 400 pieds (120 à 130 mètres). Champollion-Figeac, dans *L'Égypte ancienne*, lui attribue une hauteur de mille coudées ! L'évaluation de Letronne ne satisfaisait pas aux imaginations du romancier. Il rêvait d'un gigantesque minaret, s'élançant à des hauteurs prodigieuses. Par contre, celle de Champollion lui paraissant difficile à admettre, il a pris la moyenne entre les chiffres fournis par Lepère et Champollion-Figeac. Là encore, sa vision intérieure a déterminé son choix.

A neuf étages ; ainsi Flaubert s'imaginait le Phare comme une haute tour divisée dans son élévation par de nombreux étages, en retrait les uns sur les autres et — il y fait allusion dans la suite de la description [2] — bordés chacun de galeries. Les premiers éléments de cette construction imaginaire lui ont été fournis par Lepère, peut-être aussi par Maillet et Monfaucon. Ceux-ci comme celui-là donnent au signal alexandrin la forme d'une tour « carrée », « d'une hauteur extraordinaire » et à plusieurs étages [3] ; et ces « étages », précise le savant bénédictin, « se rétrécissant toujours à mesure qu'ils étaient plus élevés, laissaient une galerie au dehors, prise sur la fabrique du dessous » ; disposition architecturale qui lui rappelle celle des temples-montagnes de la Mésopotamie, c'est-à-dire celle de la « Tour de Babel qui était à huit étages ou, comme l'explique Hérodote, à huit tours d'une sur l'autre » [4]. Ce n'était pas encore assez pour Flaubert. Il en a rajouté une, peut-être poussé par l'antique superstition qui attache à l'impair un préjugé favorable [5].

Et, lorsque Flaubert place au sommet du Phare ce « grand miroir

1. Telle est précisément l'élévation que l'on accorde à donner aujourd'hui au Phare alexandrin. *Voir Dictionnaire des Antiquités Saglio-Pottier, art. Pharus.*

2. « Tout à coup, sur les galeries extérieures bordant les neuf étages du phare, Antoine aperçoit de grosses lignes noires », p. 29.

3. Lepère et Maillet.

4. Montfaucon, *L'Antiquité expliquée*, suppl. IV, p. 132 et suiv.

5. Les ziggurats mésopotamiennes comptaient en principe autant d'étages que de planètes, c'est-à-dire sept.

de cuivre qui, tourné vers la mer reflète les navires qui sont au large », il se fait l'écho des chroniqueurs arabes par l'intermédiaire du *Mémoire* de Gratien Lepère où l'on peut lire :

Cette tour dont la hauteur était de quatre cents pieds portait la nuit des feux qui se voyaient de trois cents stades en mer. De jour, un grand miroir de métal rendait l'image des vaisseaux avant qu'ils parussent à l'horizon.

L'auteur ajoute en note :

Abou-l-fêda et quelques autres historiens arabes parlent du miroir qui existait encore dans la tour du Phare en 92 de l'hégire (712 de l'ère vulgaire), époque à laquelle il fut retiré.

D'après les mêmes sources orientales, ce grand œil magique constituait en outre une arme redoutable capable de porter la flamme sur les vaisseaux ennemis en concentrant sur eux les rayons solaires réfléchis par ses surfaces polies, cuivre, acier de Chine, cristal, convenablement incurvées [1]. Flaubert n'a pas retenu les propriétés incendiaires du miroir. Elles ne lui étaient d'aucune utilité, tandis que son pouvoir de refléter les images lointaines lui sert d'ingénieuse transition pour amener l'évocation de Constantinople et du Bas-Empire.

Le Môle.

Flaubert intègre aussi dans son évocation du grand port égyptien des précisions qui ne sont pas, du moins ne les y ai-je pas trouvées, dans Strabon, ni dans aucun auteur ancien. Il les a empruntées au *Mémoire* déjà cité de Gratien Lepère. Je fais allusion aux « colonnes de marbre plantées dans la mer » qui soutiennent les ponts jetés sur les deux coupures pratiquées à chaque extrémité de l'Heptastade, afin de permettre le passage des navires d'un port dans l'autre.

César (*De bello civili*, ch. 113) et Strabon signalent bien les deux ouvertures, mais ni l'un ni l'autre ne font mention de ces « colonnes de marbre plantées dans la mer », et pas davantage Joseph, Ammien Marcellin, Pomponius Mela, références citées dans le cinquième volume de la traduction Du Theil [2] ; tandis que Lepère consacre un long commentaire pour établir que, selon toute vraisemblance, ces ponts étaient bien soutenus « par de hautes colonnes placées dans la mer et assez élevées au-dessus des eaux pour donner libre passage aux vaisseaux ». Il revient sur cette question à la fin de son étude ; il précise et justifie son allégation en ces termes :

Je serais porté à croire que la colonne de Septime Sévère est une de celles qui formaient les deux ponts de l'Heptastade sous lesquels les vaisseaux passaient du Portus Magnus à l'Eunostus ; les colonnes de dimensions pareilles, ou du moins à peu près semblables, que M. Maillet dit avoir vues à l'entrée

1. Voir sur ce sujet, Thiersch, *Pharos*, où sont réunis et traduits tous les textes relatifs au Phare.

2. Strabon, *ibid.* ; Joseph, Antiq. judaïques, IV, 10, 5 ; XII, 2 ; Ammien Marcellin, XXII, p. 234 ; Pomponius Mela, II, 7, 5.

du port neuf, rendent cette idée vraisemblable. Car, si de grandes colonnes dressées dans le fond de la mer formaient, ainsi que le dit Strabon [?] les deux ponts des passes des vaisseaux, elles devraient être de dimensions extraordinaires [1].

Cette conjecture a été adoptée par l'un des plus récents historiens d'Alexandrie [2]. Mais on ne peut la déduire du texte de Strabon qui, malgré l'affirmation de Lepère, ne contient aucune allusion à ces colonnes.

Celles dont parle Maillet (*Description de l'Égypte*, I, p. 132 et 166) n'appartenaient pas à la digue, mais à une longue jetée qui, d'après lui, aurait relié les palais royaux du Lochias « à cet endroit d'Alexandrie qui lui était opposé », formant ainsi un petit port dans le grand.

Ce pont, écrit-il, entièrement bâti en pierre de taille, était élevé sur deux rangs de colonnes qui lui servaient de pilotis, et *qu'on avait plantés dans le fond de la mer* qui, dans ce port, n'était d'ailleurs pas fort profonde. Elles étaient si élevées qu'elles surpassaient de plusieurs coudées la superficie des flots.

Il n'est pas impossible que Flaubert, ayant trouvé cette référence dans Gratien Lepère, ait eu la curiosité de se reporter à cette description assez vivante. Une identité d'expression — Flaubert et Maillet écrivent l'un et l'autre : « des colonnes *plantées* dans [le fond de] la mer » corrobore notre supposition. Peut-être s'agit-il d'une simple rencontre. Je la signale sans lui attribuer plus d'importance qu'il ne convient. Telles sont les origines de cette disposition architecturale que Flaubert a sertie dans sa description du port alexandrin.

Les barques thalamèges.

Ce terme est deux fois employé par Strabon dans ses chapitres sur Alexandrie [3]. Letronne, dans une note de la traduction Du Theil, en donne le commentaire suivant : « ... On voit que le *thalamos* qu'elles portent n'est autre chose qu'un pavillon en bois, sans doute doré, construit au milieu et divisé en plusieurs cellules selon la grandeur du bâtiment. Ces barques égyptiennes sont donc à la lettre des yachts. [4] »

Flaubert, séduit par la sonorité du mot grec et son exotisme, l'a transcrit littéralement. Seulement, il a trouvé qu'il fallait l'expliquer. Il « a pris soin », à la manière des vieux traducteurs, « de le faire suivre de son explication, immédiatement » [5], c'est-à-dire en l'occurence, en lui juxtaposant une image très juste. Il a remplacé *yacht* par *gondole*. Non par hasard. Il s'était reporté, d'après une référence de Le-

1. Lepère (*Mémoire*, p. 449 et 490) renvoie à Hirtius, *Bello civili*, ch. CII. [Caesar, *ibid.*, ch. CXII]. Or, on y trouve seulement ceci : « Haec insula... angusto itinere et ponte cum oppido conjungitur. »
2. Breccia, Alexandria ad Egyptum, p. 77.
3. Ci-dessus feuillets 7 et 8, et ci-dessous feuillets 7 et 8.
4. Tome V, p. 354, n. 2.
5. G. Flaubert, dans sa réponse à l'article de Sainte-Beuve sur *Salammbô*.

tronne, au *Mémoire* où l'abbé Barthélémy étudie, avec planches à l'appui, la mosaïque de Palestrina ; trois barques thalamèges y sont représentées, naviguant sur les eaux du Nil débordé [1]. Ces embarcations effilées, relevées en croissant à chacune de leurs extrémités, sont bien, en effet, des sortes de gondoles surmontées en leur centre d'une cabine, ou d'un « tendelet », comme les barques maltaises aperçues par Flaubert au port de La Valette. Dans sa concision suggestive, l'expression poétique l'emporte en exactitude sur l'explication érudite. Quant à la décoration de ces légères superstructures, « incrustées d'ivoire », il semble que ce soit une invention du romancier, Letronne et Barthélémy se bornant à dire qu'elles étaient relevées d'or. Flaubert laisse au lecteur le soin d'en imaginer l'architecture, bien qu'elle lui fût parfaitement connue [2]. Toujours le même procédé : le détail précis, coloré, juste assez pour stimuler, orienter l'imagination, posé sur un fond d'imprécision réservant le jeu nécessaire à son essor.

Les fabriques de verre.

Celles d'Alexandrie étaient célèbres, Strabon y fait allusion dans un autre chapitre (XVI, 758). Il signale qu'il y avait en Égypte une terre particulière, indispensable à la fabrication des magnifiques services de verrerie multicolore qu'elles exportaient à travers tout le monde antique, et particulièrement à Rome.

Les ibis.

De son observatoire, Antoine a embrassé d'un coup d'œil circulaire l'ensemble de la cité. Son regard maintenant plonge à l'intérieur des maisons et des cours, suit le tracé rectiligne des rues, doublé d'un trait d'ombre [3]. Une foule laborieuse y circule et s'affaire, cosmopolite et bariolée.

Au seuil des boutiques, des femmes s'arrêtent, des artisans travaillent ; et le grincement des chars fait envoler des oiseaux qui mangent par terre les détritus des boucheries et des restes de poissons (p. 27).

Ces oiseaux, Strabon les nomme (823, 4) ; ce sont des ibis :

les uns ont la couleur de la cigogne, les autres sont entièrement noirs. Toutes les places d'Alexandrie sont pleines de ces oiseaux... utiles en ce qu'ils enlèvent tout animal immonde, et les détritus provenant des marchés aux poissons, incommodes en ce qu'ils sont très voraces, très sales et qu'on parvient difficilement à les éloigner de toutes les choses qu'on veut conserver propres.

1. *Mémoire de l'Académie des Inscriptions*, t. XXX, p. 503. C'est un de ces « cinq ou six mémoires » que Flaubert dit avoir consultés à la Bibliothèque de l'Institut. Il s'y était fait inscrire comme lecteur le 2 mai 1859. Cette mosaïque est également reproduite dans Monfaucon (*L'Antiquité expliquée*, supplém. IV, pl. 56-58), autre informateur probable de Flaubert.

2. « Le jour et la fraîcheur pouvaient s'y introduire par le moyen de fenêtres grillées. » Barthélémy, *ibid.*, p. 529.

3. « Sur l'uniformité des maisons blanches, le dessin des rues jette un réseau noir. » Allusion au tracé géométrique des rues.

Flaubert avait pu par avance vérifier de ses yeux l'exactitude de son informateur. Je relève dans les *Notes de voyage* ce croquis aquarellé avec la concision d'un pinceau japonais : « A Siout, dans une prairie, ibis noir. » Les ibis sont devenus des *oiseaux*. La tendance vers la généralité, très nette, est déjà sensible dans une note manuscrite des dossiers de travail :

> Toutes les places d'Alexandrie, pleines d'ibis et d'autres oiseaux qui enlèvent les immondices, les résidus des boucheries et des marchés aux poissons. Ils sont incommodes, très voraces et très sales.

Léon Heuzey, sachant à quelles fins étaient destinés les renseignements qui lui étaient demandés, avait interprété d'une façon plus vivante encore, à l'aide de ses souvenirs orientaux, les données de Strabon : « Les ibis, écrit-il, qui salissaient les places et ne se dérangeaient même pas pour les passants. » La description d'Alexandrie se clôt sur un raccourci, admirable de couleur, de musique et de nombre, entourant du silence de la nature et de sérénité radieuse le bruissement de la ville qui s'éveille : « — tout cela compris dans l'enceinte ovale des murs grisâtres, sous la voûte du ciel bleu, près de la mer immobile ».

L'*enceinte ovale*, encore un souvenir de Strabon, une traduction de l'épithète *chlamudoeïdès*, en forme de chlamyde, que celui-ci accole au nom d'Alexandrie pour en définir la forme générale [1]. Traduction à dessein estompée pour les raisons d'ordre esthétique et littéraire, que nous avons déjà indiquées plus haut. Et puis, la prudence de l'écrivain n'avait-elle pas été alertée par une note, en bas de la page, avertissant que tous les essais pour expliquer la « forme du terrain d'Alexandrie » par celle « de cette espèce d'habillement », étaient demeurées vaines. Mais il y avait Pline et Plutarque, l'*Histoire naturelle* et les *Vies parallèles*, ouvrages pleins de faits curieux, de choses étranges dont se délectait Flaubert. Le vulgarisateur romain comme l'historien moraliste sont plus explicites que Strabon. Ils rapportent que « les architectes d'Alexandre, lors de la fondation d'Alexandrie, avaient donné à l'enceinte de cette ville, la forme arrondie d'une chlamyde macédonienne ». Ils en avaient établi le dessin en traçant « un arc de cercle qui se raccordait avec des bases droites dans la forme d'une chlamyde » [2]. Si l'on compare ces données avec « les vestiges de l'enceinte », on se rend compte aisément, « pour peu que l'on régularise les contours décrits par les restes de l'ancienne muraille qu'il s'agit d'un arc surbaissé du genre même de ceux que les architectes comparent à une anse de panier [3] ». C'est l'« enceinte ovale » de Flaubert.

1. 793, 8.
2. Plutarque, *Alexandre*, 25 ; Pline, *Hist. nat.*, V, 11 ; voir aussi Diodore.
3. Léon Heuzey, *Hist. du Costume antique*, p. 139. Ce dessin est précisément celui de la chlamyde macédoinienne différente, par cette coupe particulière, arrondie, de l'habituelle chlamyde rectangulaire.

La chute des dieux.

Description de l'Olympe. — Dans l'épisode de la tentation spirituelle par les beautés du paganisme, le foisonnement et le succès des doctrines contradictoires, et les plus étranges, toutes sombrant successivement dans l'oubli, parmi ces effondrements, ces discordes et ces charmes divers, le maître du jeu, Hilarion-Satan, fait surgir aux yeux d'Antoine l'Olympe grec. C'est une montagne de rêve, « baignée dans une aube vermeille ». Les Muses chantent dans ses vallons, tandis qu'au sommet, entouré de la sombre verdure d'un bois de laurier, se dresse « un palais de bronze à tuiles d'or, avec des chapiteaux d'ivoire ». Nous sommes en pleine féérie. Cependant Flaubert n'a pas abandonné ses méthodes de travail érudites et réalistes. Il s'est documenté sur l'Olympe. Il a cherché à s'en représenter l'aspect physique exact. Pour cela, pour constituer ce point de départ où s'appuieront ses rêveries, il s'est reporté au Mémoire sur le *Mont Olympe* que Léon Heuzey lui avait adressé en 1860. Il avait lu avec intérêt et annoté ce premier travail scientifique de son ami. Sa lettre de remerciement en témoigne [1]. Voici à titre de comparaison, quelques extraits de la description que le jeune « athénien » avait faite de cette région, alors si mal connue :

Vu de la mer, le mont Olympe apparaît, non comme « un entassement où les yeux ne se retrouvent pas », mais comme « une montagne simple dans sa masse, bien ordonnée dans ses parties, isolée de tous côtés... D'abord règne une sorte de plateau montueux, escarpé, fort élevé déjà au-dessus de la mer, mais qui paraît bas en comparaison des hautes cimes qui l'environnent..., puis la masse principale et comme le corps de la montagne s'élance d'un seul coup jusqu'à ses derniers sommets et, se soulevant ainsi d'une pièce, forme de toutes parts des pentes immenses, rapides, continues ; c'est l'Olympe proprement dit, la haute cime où les Grecs faisaient habiter les Dieux... Ses flancs sont enveloppés de bois. Les torrents qui descendent tout droit sur ses pentes escarpées y creusent de nombreux sillons semblables aux plis d'un vêtement. A l'époque où je visitais la contrée (c'était pourtant en automne), il n'était pas encore couvert de ses neiges. Mais plus d'une fois, par une limpide journée, couronné de légers nuages qui s'arrêtaient dans ses plis, et dressant dans l'air pur ses sommets vivement éclairés, il m'a fait songer à cet Olympe idéal et tout divin que décrit Homère : « Jamais il n'est ni battu par les vents, ni touché par la neige ; un air pur l'environne, une blanche clarté l'enveloppe, et les Dieux y goûtent un bonheur qui dure autant que leurs jours éternels. » Et plus loin : « Sur ce haut plateau de l'Olympe, autour des nombreux sommets qui le couronnent, l'imagination des anciens Grecs avait placé la contrée bienheureuse habitée par les Dieux. Près de la dernière cime s'élevait le palais de Jupiter environné d'une campagne fleurie et, plus bas, étaient rangées les demeures des autres immortels. [2] »

De ces descriptions, Flaubert [3] a retenu l'architecture et la silhouette

1. Ci-dessus, p. 66-67.
2. *Le Mont Olympe et l'Acarnanie*, p. 1, 4, 135, 138.
3. « Les rochers en face d'Antoine sont devenus une montagne. Une ligne de nuages

générale de la montagne sainte, divisée en deux étages successifs : un premier socle montueux et boisé, puis l'élancement hardi des hautes cimes ; l'atmosphère calme, la lumière pure et sereine dont elle est baignée ; les nuages accrochés à ses flancs, à mi-hauteur ; l'image de cet Olympe idéal et tout divin que décrit Homère, avec son palais merveilleux, entouré d'une « campagne fleurie ». Frappé par l'ombreuse et verdoyante fraîcheur des paysages, il a insisté comme Virgile, sur le *frondosum Olympum*, masqué les roches hautaines, sous la riante draperie des prés et des bois qui, dans la réalité, enveloppe seulement les premières pentes.

Dans son énumération descriptive des différents Dieux, entre « Neptune chevauchant un Dauphin battant de ses nageoires un grand azur qui est le ciel ou la mer », et « Mars vêtu d'airain », Flaubert a intercalé Pluton. C'est un personnage « farouche, en manteau couleur de nuit, avec une tiare de diamant et un sceptre d'ébène ». Il se tient à l'écart, isolé « au milieu d'une île entourée par les circonvolutions du Styx et ce fleuve d'ombre va se jeter dans les ténèbres qui font sous la falaise un grand trou noir, un abîme sans formes » (*Ibid.*).

Cette sombre vision, si peu grecque, surprend, et ce fleuve infernal roulant ses tristes flots dans un paysage de félicité. Elle ressortirait plutôt à l'imagination tourmentée des Étrusques ; l'on en chercherait en vain l'équivalent dans l'iconographie divine des Grecs ; Hadès ne paraît jamais aux assemblées olympiennes [1]. Il n'est pas impossible que la lecture de ce même mémoire ait suggéré à Flaubert l'idée de ce Styx olympien, par analogie avec le Titarèse : ce torrent, auquel « d'antiques traditions donnent une origine infernale, serpente à l'étroit, au fond d'une gorge sauvage, loin du soleil entre des roches à pic. Ses nombreux et brusques détours rappellent ceux du Styx arcadien dans la gorge de Nonacris qui ont fait imaginer aux poètes les neuf replis des fleuves infernaux [2]. »

En entreprenant de mettre au jour quelques sources archéologiques de la *Tentation*, nous avons été amenés à juxtaposer les textes d'information et la rédaction littéraire. Ce simple rapprochement suscite des réflexions d'un ordre plus général et plus élevé ; il éclaire par des exemples concrets les opérations de choix, d'élimination, de synthèse et d'adaptation, les diverses transmutations enfin opérées par le maître d'œuvre sur les matériaux bruts fournis par l'érudition et l'observation personnelle [3].

JACQUES HEUZEY.

la coupe à mi-hauteur ; et au-dessus apparaît une autre montagne, énorme, toute verte, que creusent inégalement des vallons et portant au sommet, dans un bois de lauriers, un palais de bronze à tuiles d'or avec des chapiteaux d'ivoire. » *Tentation de Saint Antoine*, V, édition Dumesnil, p. 155.

1. Ch. Picard, *Manuel d'Archéologie grecque*, t. II, 1, p. 462.
2. *Le Mont Olymqe*, p. 63.
3. Voir nos *Notes sur Flaubert et l'art grec* dans Bull. G. Budé, déc. 1948 et notre édition : G. Flaubert, *Lettres de Grèce*.

NOTES ET DOCUMENTS

LE « POT DE VIN » DE FURETIÈRE

Au cours du XVIIIe siècle, les religieux de l'abbaye de Chalivoy [1], dont Furetière avait, comme on sait, été abbé commendataire, ne paraissent pas avoir été flattés par le souvenir de son abbatiat ; voici comment s'exprime l'un d'eux dans une liste des abbés commendataires, que l'on peut lire aux Archives départementales du Cher [2] :

Anthoine Furtiere, autheur du dictionnaire de son nom, *sauf contredit.* Abbé depuis 1663 jusqu'en 1688.

Mort le 14 de may 1688 ; il etoit membre de l'academie françoise, dont il fut exclus d'une maniere injurieuse et passionnée ; il publia à cette occasion plusieurs factums curieux dans lesquels il marqua le genie et le caractere de la plus part des academiciens de son tems, mais d'une maniere caustique et chagrine, comme un homme a qui on avoit fait une injustice criante et averée... [3].

Il est enterré à St Eustache avec Jean de la Fontaine, fameux poete [4].

Le même document nous explique [5] ce que l'on croyait à Chalivoy devoir reprocher à l'ancien abbé :

L'on ne peut trop s'etonner comment depuis sa mort l'on a laissé subsister les alienations considerables qu'il a fait de certains domaines, terres, prés, bois, vignes, a l'appetit d'un miserable pot de vin ; c'est ce qui se demontre a la seule lecture de ces actes, tels par exemple que celuy du domaine de Borderousse, dans la paroisse de Mennetou Couture....

Apres cette affaire, il faudra successivement entreprendre les autres dans lesquels il n'est pas possible de succumber, tant les contracts sont monstrueux et depouillés de touttes formalités....

Et voici comment on expliquait ce que l'on considérait comme une spoliation ; notre texte s'exprime ainsi :

Ce Monsieur l'abbé de Furetiere surprit les religieux par une transaction ; qu'il pretendit etre un partage, ce qui n'en a pas l'ombre... comme il etoit

1. Abbaye royale Notre-Dame de Chalivoy, ordre de Cîteaux, filiation de Pontigny, au diocèse de Bourges ; aujourd'hui, commune d'Herry, canton de Sancergues arrt. de Bourges, Cher.

2. 5 H 23. Nous en devons la connaissance à M. Paul Cravayat, archiviste en chef du Cher, que nous devons remercier ici de son inlassable bienveillance.

3. Fol. 276, r°. Les mots « sauf contredit » ne sont pas soulignés dans le texte.

4. *Ibid.* Y a-t-il une malice dans la mention de ce rapprochement dans la mort de l'abbé et de son adversaire ?

5. *Ibid.*

plus qu'accademicien, il n'est pas surprenant qu'il ait abusé de la simplicité des religieux.

On ne se contenta pas de déplorer, parfois avec esprit, comme on a pu le voir, « la simplicité » des moines qui avaient vécu à Chalivoy au siècle précédent, ou du moins les conséquences de cette simplicité : l'on agit, et nous en avons le témoignage dans un dossier [1] assez copieux.

Voici d'abord des pièces où nous retrouvons les accusations portées contre l'ancien abbé ; les termes sont parfois identiques à ceux que nous venons de lire ; une courte note, sans doute destinée à servir de préambule à un autre document, et non datée [2], est ainsi rédigée :

Observations pour prouver que l'abbaye de Chalivoy a droit de rentrer dans le domaine de Borderousse, aliené par Mr. l'abbé de Furetiere, abbé de Chalivoy, dans un esprit de dissipation, a l'appetit d'un pot de vin de cent cinquante livres, dont les vices du contrat se presentent de touttes parts et fourmillent....

Plus loin, nous trouvons [3], datée de 1761, une pièce intitulée : « Cannevat du Memoire a consulter. — Le fait ». En voici le début :

Le Sr Antoine furetiere, connu par le dictionnaire de son nom, et abbé commendataire de l'abbaye de Chalivoy, ordre de Cisteaux, dioceze de Bourges... fort embarassé ou il pouroit trouver de l'argent, pour soutenir le procez qu'il s'etoit attiré [4] de la part de ses confreres Mrs les Accademiciens, qui vouloient l'exclure de leur corps et qui en vinrent a bout, apres de fort longues procedures, il n'imagina rien de mieux [5], que d'Aliener le plus beau domaine de son abbaye, dit Borderousse, quoique bien instruit des loix civiles et canoniques, touchant l'alienation des biens ecclesiastiques, il les meprisa et les negligea toutes... [6].

Ailleurs encore [7], la conduite de Furetière est sévèrement appréciée :

Le sieur abbé de furetiere... declare que c'est pour faire le bien de l'abbaye, ou plus tot le sien, puisqu'il en tire un miserable pot de vin de cinquante ecus, il vend et aliene...

Nous ne pouvons avoir de doute sur la matérialité du fait, puisque la liasse renferme également des actes ou copies d'actes passés du vivant de l'abbé Furetière, et qui la confirment :

Par devant [8] le nottaire royal au bailliage de Saint Pierre le Moutier,

1. Arch. Dép. du Cher, 5 H 75. Nous désignerons les pièces de cette liasse par leur seul numéro d'ordre.
2. N° 60.
3. N° 85, de 1761, fol. 1, r°. Les numéros 82 (texte du mémoire), 86 et 87 contiennent des variantes, qui parfois atténuent les expressions ici employées.
4. N° 82, fol. 1, r° : le procez qu'il avoit ; n° 87, fol. 1, r° : le procez serieux, qu'il avoit. N° 86, fol. 1, r° : même texte que le n° 85.
5. N° 87, fol 1, r° : n'imagina rien de mieux, que d'aliener, a l'appetit d'un pot de vin de cent cinquante livres... ; n° 82, fol. 1, r° : imagina en 1680 de vendre et d'Aliener, sans l'ombre de la moindre formalité, pas même d'aucuns consentemens des superieurs, ni des religieux, le domaine le plus considerable de l'abbaye....
6. N° 86, fol. 1, r° : il ne s'en mit point en peine ; n° 87, fol. 1, r° ; il les negligea, ou il les meprisa toutes.
7. N° 84, du 15 août 1761, fol. 1, r°.
8. N° 21, 1681, copie de la fin du XVII[e] s. ou du XVIII[e] s., fol. 1, r°. En marge, la

demeurant à la Charité, soussigné, fut present en sa personne noble Me Guillaume Brisson, Conseiller du Roy et son president en l'élection de Nevers, y demeurant, lequel de son bon gré, comme estant aux droits de Me Anthoine François Girard Du Busson, Avocat en Parlement, demeurant a present à Paris, place Maubert, paroisse Saint-Etienne du Mont, en la maison de Me Anthoine du Fresne, procureur, par acte receu Huard, nottaire au Chastellet de Paris, dattée du neuf aoust mil six cent quatre vingts, a subrogé et subroge et tous ces drois, noms, raisons et actions, sans aucune garendie, a Jean Semellier, conseiller du Roy et son procureur au bureau des finances en la generallitté de Berry, demeurant à Bourges, paroisse de Nostre Dame du Fourchault, present et acceptant, a sçavoir, le contract de bail a cens et rentes, qui a esté fait audit sieur Girard, duquel ledit sieur Brisson a les drois par ledit acte devant, par messire Antoine Furetiere, abbé de Chalivoy [1], demeurant à Paris, ruë des Poitevains, paroisse de saint André des Arts, d'une mestairie et tennement du lieu apellé Borderousse, assis en la paroisse de Menetoû Cousture en Berry [2], ainsy quelle se poursuit et comporte a present...

Plus loin, nous apprenons que la redevance annuelle se monte à 180 livres tournois, plus 8 livres de cire neuve, et doit être versée à la Noël ; il y a, en outre, 12 deniers de cens [3]. D'autre part, le sieur Semellier devra rembourser au sieur Brisson :

la somme de cent cinquante livres pour le pot de vin payé par ledit sieur Brisson audit abbé Furetiere pour l'entrée dudit bail [4].

L'acte est ainsi daté :

... fait et passé à la Charité... le vingt trois decembre mil six cent quatre vingt un après midi ; sera sellé... ainsi signé : Brisson, Semellier, Coquelin, Marquis et Debart, nottaire royal sous signé ; signé, Debart. Sellé à la Charité le vingt Fevrier mil six cent quatre vingt deux. Signé : Pagnon [5].

Nous trouvons plus de détails dans un autre document [6], qui commence ainsi :

A tous ceux qui ces presentes lettres verront, Achilles de Harlay, chevalier, conseiller du Roy, procureur general en sa cour de Parlement, et garde de la prevosté et vicomté de Paris, le siege vaccant, salut. Sçavoir faisons que par devant Christophle Loyer et Anthoine Huart, conseillers du Roy, notaires gardenottes de Sa Majesté au Chatelet de Paris, soubzsignez, fut present Messire Anthoine Furetiere, abbé de Chalivois, demeurant à Paris, rue des Poitevins, paroisse Saint André des Artz....

La suite nous apprend que la métairie de Borderousse avait été aliénée bien avant l'abbatiat de Furetière, dès 1588, qu'elle venait

mention « acte essentiel » a été ajoutée par une autre main, sans doute au moment de la constitution du dossier par les religieux.

1. Nous verrons plus loin des extraits de ce contrat de 1680, que les religieux de vaient qualifier (5 H 23, fol. 69, r°) de « nul, frauduleux et collusoire » et accuser d'avoir « depouillé l'abbaye » du domaine en question (*ibid.*). Cet acte-ci ne fait que maintenir la situation établie en 1680.
2. Aujourd'hui, canton de Nérondes, arrt. de Saint-Amand, Cher.
3. N° 21, fol. 1, r° et v°.
4. *Ibid.*, fol. 2, r° et v°.
5. *Ibid.*, fol. 2 ,v°.
6. N° 15, parchemin, XVII^e s., fol. 1, r°.

de faire retour au monastère, mais que l'abbé, ne pouvant ni exploiter ni faire exploiter, vu le mauvais état des bâtiments

a esté conseillé, pour faire le bien et proffit de la dite abbaye, d'en faire un nouveau bail et arrantement [1] ainsi qu'il ensuit

en faveur de François Girard de Busson [2].

Et voici qui nous présente la thèse de l'abbé Furetière, que jugeront indéfendable les religieux du XVIII[e] siècle :

Et affin que ledit preneur ne soit pas inquietté par les relligieux de ladite abbaye, ledit sieur abbé luy a mis aussi entre les mains un extrait du partage fait entre luy et lesdits relligieux, par devant Jarry, notaire royal à Sancerre, le vingt troisieme octobre mil six cent soixante quinze, par lequel il paroist que ledit domaine de Borderousse est tombé en la part dudit sieur abbé, et que lesdits Relligieux luy ont donné pouvoir de disposer des biens contenus en sa dite part sans avoir besoin de leur ratiffication, lesquels ont declaré qu'ils tenoient dez lors tous les traittez que ledit sieur abbé en pourroit faire pour bien et deuement par eux ratiffiez....

La date est ainsi formulée, au bas du même feuillet :

... faites et passees a Paris es estudes desdits notaires soubzsignez, l'an mil six cent quatre vingts, le neufiéme jour d'aoust, avant midy.. (signé) Loyer-Huart [3].

Furetière n'a donc fait que renouveler l'aliénation du domaine en question, et non pas à l'insu de ses religieux, ou, du moins, non sans leur autorisation de principe ; mais il est de fait qu'il a sollicité ou au moins accepté un « pot de vin ». Que faut-il entendre exactement par là ? De nos jours, l'expression fait irrésistiblement, et fâcheusement, penser à des opérations frauduleuses, elle a un relent de corruption. Pour en juger sainement, consultons les dictionnaires anciens.

Furetière lui-même s'exprime ainsi :

POT DE VIN, est un present, ou une gracieuseté qu'on donne a un vendeur au delà du prix de la vente de quelque chose, ou a celuy qui en est l'entremetteur [4]. Les Intendans des Seigneurs tirent de gros *pots de vin* des marchez qu'ils font faire à leurs Maîtres.

Peut-être récusera-t-on le lexicographe, dans la cause de l'abbé de Chalivoy ? Cependant, ni Richelet, ni même l'Académie, ne sont en désaccord avec lui sur ce point :

Pot de vin. Ce mot se dit en parlant de petis marchez qu'on fait. C'est ce qu'on donne outre le marché. (Il y a dix écus pour le pot de vin.) [RICHELET.] On appelle *Pot de vin*, Ce qui se donne par maniere de present, au delà du prix qui a esté arresté entre deux personnes pour un marché fait entre eux. *On luy donne tant pour son pot de vin, il a tant eu de pot de vin, il a stipulé qu'il auroit cent pistoles de pot de vin.* (ACADÉMIE, 1694.)

1. Le mot est peu lisible et porte trace de la correction d'une main contemporaine.
2. *Ibid.* Le fol. 1, v°, nous donne les sommes auxquelles se monte la redevance : ce sont celles que reproduit l'acte de 1681, ci-dessus.
3. Fol. 2, v°.
4. Ce dernier mot pouvait fort bien, du moins au masculin, se prendre, au XVII[e] s. en bonne part : voir les exemples donnés par Furetière, *s. v.*

A vrai dire, l'expression s'employait parfois déjà dans un contexte défavorable, comme le montrent deux vers du *Démocrite* de Regnard, cités par Littré [1]. Cependant, le dictionnaire de Trévoux, en 1721, se bornera à reproduire la définition de Furetière. La pratique devait être assez courante, et non pas seulement, comme le voudrait Richelet, pour de petits marchés. Le dernier exemple imaginé par les académiciens, et où il s'agit de onze cents livres, le prouve assez, et le dictionnaire officiel n'a indiqué en aucune manière que le fait pût être blâmable.

Nous avons sur ce point deux avis, dans le dossier que nous avons ouvert : les religieux de Chalivoy ne se sont pas fiés à leur seule indignation ; ils ont consulté, et nous lisons, sous le titre « Principes certains et maximes de droit, en fait d'alienation des biens d'Église » [2], les réflexions suivantes, assez désabusées :

... mais il est presque toujour arrivé que des abbés commendataires par l'envie d'avoir un pot de vin, et les religieux, par complaisance pour des voisins et amis, et les acquereurs eux mêmes par ignorance, et aveuglés par l'interest, n'ont pas seulement observées les formalités, mais même ne les ont pas énoncé, ce qui appert de la lecture de la plus part des contracts d'arrentement.

Selon le juriste qui a donné cet avis, il y avait donc bien eu abus dans le cas qui nous occupe, mais un abus passé dans les mœurs. Voici qui se rapporte plus précisément à cette espèce de procès posthume fait à Furetière : c'est la « Consultation de Monsr. de Jouy, avocat du Clergé, au sujet du retrait de Borderousse, du unze Juin 1762 » [3]. Après avoir remarqué [4] que l'aliénation remontait, en fait, au XVI^e^ siècle, et après avoir envisagé [5] l'ensemble de l'opération, qu'il considère comme régulière, l'expert reconnaît que quelque chose constitue une innovation par rapport au contrat de 1588, et c'est précisément le « pot de vin » [6]. Cependant, il ajoute [7] :

Cette somme reçue par le sieur de furetieres ne peut pas donner lieu à la nullité du contrat, elle n'en change pas la nature, soit parce que c'est une somme modique [8] qui ne pouroit en tout evenement operer qu'une

1. A ce texte de 1700, on peut joindre un exemple de Duclos, qui parle de faits situés sous la Régence, et que fournit également Littré; mais cela n'empêche que ce lexicographe lui-même donne simplement comme définition : « ce qui se donne, comme présent, en sus du prix convenu pour un marché ».
2. N° 89, XVIII^e^ s., fol. 2 (numéroté 201), v°.
3. N° 90, de 1762.
4. N° 90, fol. 3, v°.
5. *Ibid.*, fol. 4, v°-7, r°.
6. *Ibid.*, fol. 7, r°.
7. *Ibid.*, fol. 7, v°.
8. L'on a ajouté en marge, sans doute avec une certaine humeur : « elle etoit considerable en 1680 ». Il faut reconnaître, quoi qu'il en soit des fluctuations de l'argent entre 1680 et 1762, que la somme était presque égale à une année de redevance en espèces. Cependant, il faut aussi noter deux points : on n'hésitait pas, dans certains cas, à convenir de gratifications beaucoup plus considérables, comme en fait foi le Dictionnaire de l'Académie cité ci-dessus ; et surtout, la somme apparaît, sous sa

creance contre la succession du sieur de furetieres, soit parce que cette somme peut etre considerée comme une indemnité des depens que le sieur de furetieres avoit eté obligé de faire pour obtenir les sentences qui l'avoient autorisé à rentrer dans la possession du domaine et des faux frais que cette procedure pouvoit avoir occasionnés.

Voilà donc un spécialiste du droit canon dont l'avis paraît bien laver Furetière des reproches de scandaleuse irrégularité et de cupidité. L'abbé commendataire de la maison cistercienne de Chalivoy n'a certes pas pratiqué le detachement absolu dont avaient jadis donné l'exemple les fondateurs de l'ordre, saint Robert, puis saint Bernard, mais il n'y était pas astreint, n'ayant pas eu à prononcer le vœu de pauvreté [1]. Il n'a fait que suivre des usages discutables, mais reçus de son temps.

FRANCIS BAR.

désignation de « pot de vin », dans les actes passés par-devant notaire ; ce qui montre qu'il ne s'agit pas d'un procédé frauduleux.

1. Cela, même s'il était prêtre séculier ; ses adversaires contemporains ont prétendu qu'il avait reçu les ordres, pour se donner ensuite le malin plaisir d'ajouter que sa vie et ses écrits étaient indignes du sacerdoce. On sait que les pires accusations contre la foi et les mœurs se lançaient légèrement entre gens de lettres ; d'ailleurs, on ajoute aussitôt que Furetière a au moins la pudeur de ne pas dire la messe, et que, d'autre part, on a eu la preuve, par une conversation, qu'il ignorait la composition de certaines heures du Bréviaire : cela rend l'allégation bien suspecte (*Dialogue...*, par Charpentier, dans le *Recueil des Factums d'Antoine Furetière...*, p. p. Charles Asselineau, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1859, in-8°, t. II, p. 215-216). Asselineau, à ce propos, déclare n'avoir lu dans aucune biographie que Furetière ait été prêtre.

LE SIEUR NICOLAS CARLET, PÈRE DE M. PIERRE CARLET DE MARIVAUX.

La date à laquelle le père de Marivaux devint directeur de l'Hôtel de la Monnaie de Riom n'est pas connue. Un de ses prédécesseurs, Guillaume Fauvelet de Villemont, avait eu les dents longues et diverti les fonds du roi ; cela lui valut d'aller ramer trois ans sur les galères de Sa Majesté. Denis-François Mesnard lui succéda. Mourut-il ? Résigna-t-il sa charge ? Lui arriva-t-il même sort qu'à son devancier ? Non, sans doute : de pareilles aventures laissent des traces. Toujours est-il que, le 27 novembre 1706, Nicolas Carlet était déjà, depuis une date que je n'ai pu déterminer, directeur de la Monnaie.

Riom est alors la capitale administrative de l'Auvergne et résiste encore avec succès aux tentatives d'empiètement de la ville voisine et rivale, Clermont. Elle abrite donc les rouages d'une capitale provinciale : Intendance, Parlement, Bureau des finances, Hôtel des Monnaies, etc. Cela fait tout un monde d'officiers qui s'étage depuis le Premier Président du Parlement jusqu'aux petits commis. Une aristocratie parlementaire détient des charges cotées très haut (100 000 l. pour le Premier Président à la Cour des Aides, qui, en vérité, est à Clermont ; 50 000 pour les conseillers) et habite des hôtels somptueux. Le directeur de l'Hôtel des Monnaies fait bien mince figure à côté d'eux : sa charge se vend en moyenne 9 000 livres et lui rapporte 1 228 livres d'appointements annuels, plus un droit sur les pièces qu'il frappe [1]. Il est à égale distance, ou à peu près, du Président du dépôt de sel (7 000 l.) et du Président de l'élection (12 000 l.). Mme ou plutôt Mlle Nicolas Carlet n'est assurément pas admise dans les salons de la Première Présidente et doit se contenter de faire visite à Mme la Baillive et Mme l'Élue, tout comme Marianne, si elle épousait Tartuffe.

1. Arch. Nat., G7 107, juillet 1706, et Cohendy, *Mémoire historique sur les modes successifs de l'administration dans la province d'Auvergne.*

On suit, par les correspondances officielles [1] la vie administrative de Nicolas Carlet. La Monnaie est sans doute assez inactive pendant les premières années de sa direction. Mais en 1709, année de misère, l'année de *Turcaret*, la pénurie de monnaie divisionnaire est grande [2], résultat sans doute de quelque panique dans le public et signe d'une crise de confiance. La Monnaie est rouverte pour frapper des pièces de 10 sols ; elle se modernise un peu : un manège à cheval fera marcher le laminoir. En 1711, une grave affaire de fausse monnaie en Velay, Gévaudan, Languedoc éclate, avec des ramifications jusqu'à la frontière pyrénéenne et à la frontière suisse. Le directeur de la Monnaie de Riom est d'abord inquiété [3]. Sans doute se justifia-t-il : nous ne voyons pas que des poursuites aient été engagées contre lui.

En 1716, une Cour de justice doit faire rendre gorge aux traitants. Son vingtième rôle, en 1717, taxe Carlet, directeur de la Monnaie de Riom, à 800 livres. Faible taxe et qui ne l'aurait rangé que parmi le très menu fretin des maltôtiers. Encore, dit l'intendant qui demande sa détaxe, ne l'avait-on inscrit que par erreur, en croyant frapper le contrôleur de la Monnaie. Carlet n'a jamais été directement ou indirectement intéressé dans les fermes du roi, il n'a même pas été assujetti à faire déclaration de ses biens [4].

En 1718, le feu prend à l'Hôtel des Monnaies ; en 1729, un vol avec effraction est commis.

Le 14 avril 1719, à deux heures du matin, mourait Nicolas Carlet. Les scellés sont apposés. L'intendant fait procéder à un inventaire auquel assiste Marie Butet, veuve du défunt sieur Carlet. Mais ne sont pas inventoriés les papiers, registres, meubles, deniers, vaisselle qui ne concernent que la succession de Carlet. La veuve demande à continuer le travail en son nom, en prenant pour aide une personne qu'elle cautionnerait. L'intendant accorde provisoirement l'autorisation. Nous ne savons pas ce qu'il en advint ensuite.

M^re^ Nicolas Carlet, directeur de la monnoye a esté enterré au grand office du chapitre le quinzième avril 1719.

Tel est l'acte d'inhumation dressé par le curé de Saint-Amable [5].

Quelques pièces permettent d'imaginer l'humeur de Nicolas Carlet. Sur l'ordre du Contrôleur général des finances, l'Intendant d'Auvergne lui a proposé d'encaisser l'or et l'argent portés au change ; il remettrait ensuite le métal à la recette générale. Mais « c'est un homme tout remply de difficultés et qui a des imaginations extraordinaires; il m'a dit que ce serait avilir ses fonctions que de l'obliger à porter à la

1. Boislile, *Correspondance des Contrôleurs généraux* a analysé une partie de cette correspondance. Mais nous devons aussi beaucoup de pièces à l'amitié de M. Monicat, conservateur adjoint aux Archives Nationales.

2. Dans l'affaire de 1711, plusieurs inculpés ne sont accusés que du crime de « billonnage » : ils ont frappé de petites pièces. divisant les grosses.

3. Boislile, III, 1169.

4. Arch. Dép., Puy-de-Dôme, C. 4760.

5. Mairie de Riom. État-civil. Décès Saint-Amable, 1719-1733.

recette générale ce qu'il aurait changé; qu'il luy était aussi deu des droits desquels il devait estre payé à mesure. Je croiroy, Monsieur, qu'il faudrait le laisser avec ses idées »[1].

« Ses idées » seraient-elles la manie de la persécution ? Peut-être. « J'ai travaillé avec soin et fidélité et l'intérest n'y a jamais eu de part; je n'ay eu en vue que de remplir mes devoirs. Je n'escris à Vostre Grandeur que parce que les juges gardes ayant reçu une mesme lettre que moi pouroient à leur ordinaire me faire du chagrin; le dernier reçu me trouvant hier dans la rue me dit qu'ils avaient reçu ordre de faire faire des pièces de 10 sols; je lui respondis que j'estois très disposé à obéir aux ordres de Vostre Grandeur qui ne demandait que ce qui estoit possible, et que quand on fondrait on verroit de concert ce qui se pouroit faire ; et comme pour monstrer un faux zelle ils pouroient escrire des faussetés, je suplie Vostre Grandeur, s'ils escrivent de me le faire scavoir pour que je me puisse justifier. Je souffre souvent de leur part. [2] »

Peut-être n'avait-il pas toute la compétence nécessaire pour exercer son métier et en était-il humilié. « J'ai réalisé des bénéfices en faisant des alliages, le Directeur ne les sachant faire », écrit l'essayeur de la Monnaie [3].

En 1718 encore, il est en difficulté avec les receveurs des tailles, qui ne veulent pas accepter qu'il en soit exempté par sa fonction. Son correspondant parisien lui adresse des conseils de modération [4].

Marivaux représentait les financiers sans ménagements : l'affaire Law avait emporté le bien qu'avait pu amasser Nicolas Carlet. Mais il les connaissait de plus longue date, par sa jeunesse auprès d'un père qu'on devine assez aigri, maniaque, homme à scrupules dans un milieu où l'on ne s'en embarrasse guère. Ce caractère ne s'est-il pas transmis à son fils ? Entre le directeur de la Monnaie de Riom, soucieux de faire respecter ses prérogatives et y réussissant mal et l'auteur, à la mode parfois, souvent victime de cabales acharnées, qui « entendait finesse à tout », qui était blessé par « les mots les plus innocents » et « supposait volontiers qu'on cherchait à le mortifier », les ressemblances sont frappantes. A son fils, « sensible et ombrageux dans la société », « un peu pointilleux par la délicatesse de son amour-propre » [5], Nicolas Carlet avait légué, outre quelque argent dont la banque Law fit son affaire, de solides dispositions à n'être pas parfaitement heureux.

GEORGES COUTON.

1 L'intendant d'Auvergne au Contrôleur général. A. N., G^7 107, 3 août 1707.
2. Au Contrôleur général des finances, 26 mai 1711. A. N., G^7 1443.
3. Lettre du sieur Loir, essayeur de la Monnaie de Riom, qui demande un congé au Contrôleur général, 29 décembre 1711. A. N., G^7 1444.
4. Arch. Dép., Puy-de-Dôme, C. 5120.
5. Grimm, d'Alembert, Hénault, cités par Larroumet, p. III.

GÉRARD DE NERVAL ET LES ŒUVRES DU BARON DE BOCK (1830-1855)

Cette question n'a jamais été soulevée à notre connaissance, elle mérite cependant un examen attentif.

1° *Traduction du* Voyageur *de Gœthe* : Il y a un problème des *sources des traductions* de Nerval. En effet, il semble que Gérard n'ait que rarement traduit lui-même directement, et pour la première fois, un texte allemand ou anglais. (Pour adapter quelques *Élégies* de Thomas Moore, il utilisait les traductions antérieures.) Son rôle a été celui d'un adaptateur très habile. Le cas des poésies de Henri Heine fut exceptionnel : leur traduction fut le résultat d'une collaboration avec l'auteur lui-même et le travail demanda huit ans (1840-1848).

En réalité, Gérard ne maîtrisa jamais complètement aucune langue étrangère moderne. (Au contraire, il semble avoir été bon latinisant et capable aussi de lire couramment les grimoires alchimiques et les livres de magie, ce qui suppose l'acquisition d'un vocabulaire technique.) Pour chaque pièce « traduite » par Nerval, il y aurait donc lieu de rechercher les traductions antérieures sur lesquelles il a pu s'appuyer. Nous pensons que c'est alors qu'il préparait son *Choix de poésies allemandes*, publié en 1830, que Gérard prit connaissance des deux volumes d'*Œuvres diverses*, du baron de Bock, publiées en 1788-1789. Au tome II de cet ouvrage figurait, en effet (p. 147 et suiv.), une pièce de Gœthe, *Le Voyageur*, dont Gérard donna à son tour, dans son recueil, une traduction qui ressemble beaucoup à celle de son prédécesseur.

2° *Léo Burckart* : Dans le même volume, Nerval a pu lire les deux premiers actes d'une pièce : *Le Tribunal secret*, donnés pour une traduction de Schiller. Peu après, en 1791, le même baron de Bock publiait *Le Tribunal secret*, drame historique en cinq actes, qui est, en réalité, la traduction d'une œuvre de Christine Naubert. L'intrigue de ce drame est assez différente de celle du *Léo Burckart* de Nerval et Dumas [1], mais la tonalité générale de la pièce est très voisine — en particulier,

1. On trouvera, indiquées, d'autres sources de *Léo Burckart*, dans notre étude : « Nerval et ses deux Léo Burckart », publiée dans le *Mercure de France*, décembre 1949.

l'acte V de *Léo Burckart* (scènes de tribunal) semble directement inspiré de l'auteur allemand. De Bock, Nerval a sans doute lu aussi *Histoire du Tribunal secret*, publiée en 1801.

3° Le mot *ferouer* : Ce terme revient à diverses reprises dans les œuvres de Nerval, en particulier dans le chapitre « Les Deux Califes », de l'*Histoire du Calife Hakem* (*Voyage en Orient*) et dans *Aurélia* (I, 9) : « Mais quel était donc cet esprit qui était en moi et en dehors de moi. Était-ce le *Double* des légendes, ou ce frère mystique que les Orientaux appellent Ferouër ? » Nerval fait toujours de ce mot un simple synonyme de *double* et il semble avoir emprunté cette notion erronée à une lecture trop rapide de l'*Essai sur l'histoire du Sabéisme* de Bock (tome I des *Œuvres diverses*) ; on lit, dans cet ouvrage (p. 112) : « Les Ferouers sont dans la religion des Parses les premiers modèles des êtres, qu'Ormusd crée pour combattre Ahriman, et dont les plus précieux, à ses yeux, sont les Ferouers de la loi, et celui de Zoroastre, chargé de rétablir, en publiant cette loi, la gloire du maître de la nature ; les Parses croient à la production successive, en faveur de ces Ferouers, des différents êtres spirituels et corporels qui forment le monde d'Ormusd, et en particulier de l'Iran-Vedi ; monde auquel Ahriman oppose des mauvais génies, un monde méchant et corrompu comme lui. »

On voit donc que Nerval confond l'*archétype* d'un être avec son *double* qui n'en peut être qu'une image dégradée, au même titre que l'être manifesté sur le plan matériel [1].

4° *Nerval et le Sabéisme* : Si Nerval a lu l'*Essai sur l'histoire du Sabéisme* vers 1830, on peut se demander si la lecture de cet ouvrage, combinée avec celle de la *Bibliothèque orientale*, n'est pas, en partie, à l'origine de l'obsession de la Reine de Saba et du Sabéisme, qui parcourt toute l'œuvre ultérieure du poète. Le titre du chapitre troisième de l'ouvrage de Bock affirme que « *Le Sabéisme était, dans la haute antiquité, la religion universelle des hommes* », ce qui avait de quoi séduire Nerval, toujours soucieux de retrouver les croyances primitives. Nous avons déjà signalé l'analogie profonde de la religion de Nerval avec le Zoroastrisme, tel qu'il est décrit par Bock, avec son culte des esprits des astres et ses divinités secondaires [2].

5° *Le catéchisme druse* : Enfin, l'emprunt direct, sans doute le plus considérable de Nerval à Bock, est constitué par le *Catéchisme druse*. Il occupe les pages 143 à 183 du chapitre XII de l'*Essai sur l'histoire du Sabéisme*. Bock déclare qu'il lui fut communiqué par un M. Hollandre, qui l'avait rapporté d'Orient. Gérard, dans ses *Scènes de la Vie orientale*, puis dans l'édition définitive du *Voyage en Orient*, l'a paraphrasé de très près en condensant seulement certaines réponses

1. Sur les doubles, dans l'œuvre de Nerval, voir notre article : « Nerval et ses fantômes », *Mercure de France*, juin 1951.

2. Cf. *Mercure de France*, juin 1951, *art. cité*, et notre *Nerval et les doctrines ésotériques* (1947).

ou en modifiant l'ordre des questions [1]. Cet emprunt n'a pas été signalé par M. Gilbert Rouger dans sa belle édition du *Voyage en Orient* ; il a cru qu'il s'agissait d'une mosaïque faite de morceaux empruntés à divers textes [2]. On peut donc conclure que les œuvres du baron de Bock constituent une mine où Nerval, pendant vingt-cinq ans, n'a cessé de puiser des matériaux, tout en se gardant bien de jamais mentionner leur auteur.

JEAN RICHER.

1. Cf. *Voyage en Orient*, éd. Gilbert Rouger, tome IV, p. 91 à 103 : « Catéchisme des Druses ».
2. *Ibid.*, tome IV, p. 366.

COMPTES RENDUS

Hugo Friedrich, **Montaigne**. Un vol. de 512 pages. Berne, A. Francke 1949 (en allemand).

Loin de toute étude biographique, M. Friedrich entreprend une synthèse philosophique. Quelle est, dans l'histoire de la pensée occidentale, la place de Montaigne, ce continuateur de la sagesse hellénistique ? Pourquoi une, philosophie réputée populaire et concrète n'a-t-elle jamais intéressé qu'une élite ? Le caractère mouvant des *Essais* n'empêchera pas le critique de tenter une restitution de leur dialectique : il posera d'abord des jalons (chap. I-II) ; il s'engagera dans une avenue éloignée de tous les chemins battus (chap. III-VII) ; la fin de son étude ouvrira des perspectives sur la forme des *Essais* (chap. VIII).

Description préliminaire : œuvre « *in*finie », mêlant l'essentiel et l'accidentel, image de la diversité du réel, toujours concrète et détendue, niant l'idéalisme comme le tragique, les *Essais* se situent au croisement du passé et de l'avenir de l'Occident. Toute simplification, toute schématisation éthique ou sociale, toute métaphysique, toute idée générique en est exclue, au profit d'une recherche du particulier et de l'image. Au savoir objectif (clichés, idées préconçues, érudition, formules), l'auteur substitue l'expérience ; loin de toute révélation ou de toute crise, il construit sa propre synthèse toujours extensible, et, honnête homme parfait, réalise l'*humanitas* des Anciens. Or, s'il n'attribue à ses réflexions qu'une valeur toute relative, s'il peint le « passage » et non l'être, c'est que, pour lui, l'imparfait est le signe du concret et que seule est réelle la particularité présente. Cet abaissement de soi est précisément la marque de l'esprit d'élite répudiant le goût anecdotique de la littérature populaire comme l'esprit de système des savants : car il s'intéresse à la nature de l'esprit, non à ses résultats. Subjectivisme, dédain de la forme et de la logique : voilà les caractères essentiels des *Essais* (chap. I), premier ouvrage philosophique écrit en français, et déjà très éloigné des tendances primitives de la Renaissance. L'homme y détrône les grandes puissances : Dieu, la nature, le monde ; la créature l'emporte en intérêt sur le créateur. Toute hiérarchie platonicienne ou chrétienne tombe et cependant la libre pensée paraît à Montaigne une *hybris* intellectuelle aussi dangereuse que le dogmatisme.

L'étude des sources ne suffit pas à déterminer la part de la tradition et celle de la culture ; car l'Antiquité (v^e^ siècle avant, iv^e^ siècle après) est plutôt pour Montaigne un complément de son propre fonds et, par delà le christianisme, il réincarne la tradition. Il intègre dans son anthropologie l'effet produit par la grande poésie des Classiques. A Platon, il préfère Socrate ; aux généralisations d'Aristote, la philosophie hellénistique qui lui plaît à

la fois par son fond (cosmopolitisme, éthique du bonheur, absence de métaphysique) et par sa forme (dialogue, diatribe, lettre) où s'établit un contact direct avec le lecteur. M. Friedrich dépouille, de manière exhaustive, l'immense production littéraire de la philosophie post-aristotélicienne : Montaigne ne s'est rallié à aucune école ; son stoïcisme est littéraire, non personnel. Il voit en Sénèque non le moraliste, soucieux d'un enseignement thérapeutique, mais le psychologue, à l'affût de cas particuliers. L'agnosticisme de Lucrèce, l'art de vivre et la peinture de l'homme concret chez Plutarque, surtout l'absence de toute tendance normative : voilà ce qui l'attire. Mais aucune tradition ne saurait garantir la connaissance de l'homme. La rhétorique surtout, est source d'erreurs : car la chose déborde le mot. Ces considérations prévalent dans l'*Institution des Enfants* (chap. II).

L'homme considéré dans son abaissement, affirmé dans sa réalité, vu enfin à travers le Moi ; ces trois attitudes prises simultanément et conjointement par Montaigne, M. Friedrich les esquisse dans un vaste triptyque. Abaissement au sens chrétien, mais sans idée de salut. L'apologie de l'ouvrage de R. Sebond — replacé dans l'histoire du catholicisme (courant rationaliste opposé au courant fidéiste) — est une magistrale analyse psychologique de l'acte de croire. L'échec de la *théologie naturelle* illustrera la faiblesse de l'homme et de sa raison, tributaire, elle aussi, de la coutume et du milieu. Là où l'homme est à l'œuvre, plus d'idéal, et nous n'avons accès à aucune réalité à laquelle l'homme ne soit mêlé. Montaigne s'arrête donc au fidéisme comme à une limite imposée à l'être humain qui ne peut avoir la foi qu'aveuglé, comme à la forme suprême de l'incertitude. En agnosticiste, il considère le christianisme comme un phénomène culturel et ethnique, l'Église, comme un élément d'ordre auquel l'attache son conservatisme. L'ordre lui-même n'est qu'un aspect temporaire de l'universelle contingence des choses et, bien que nécessité, ne peut être érigé en idéal, ni en théorie. Débattant tout, le protestantisme n'accuse que davantage l'infirmité de la raison. Contre Platon et le christianisme, il faut « décentraliser » l'homme, admettre la position de cette créature, la plus « calamiteuse... de toutes », inférieure même aux animaux que guide Nature. Pas de connaissance objective, ni d'évidence : partant, pas de Science. La subjectivité qui nous enferme donne au mensonge et à la vérité même visage. Les esprits se contredisent, parce que l'esprit se contredit. Réjouissons-nous de ce spectacle et bornons-nous à *décrire* l'homme. Ni préalable comme celui de Descartes, ni méthodique comme celui de Descartes, le doute de Montaigne revient plutôt à la conscience du non-savoir qu'à l'ignorance totale : car son principe est, lui aussi, « une fantaisie ». Dépouillée du concept, toute réalité apparaît mystérieuse et singulière. Notre savoir repose sur les données actuelles de l'expérience. La méditation transforme le connu en inconnu et reconnaît comme possible ce que la raison récuse. Toute réalité n'est que provisoire et contingente. Aucune constance dans l'observation des phénomènes n'est possible, le sujet étant aussi changeant que l'objet. L'homme est le protégé, non le maître de la nature (chap. III).

Voilà sa seule réalité : qu'il soit, ce qu'il est, incapable de réaliser jamais toutes ses virtualités. Être sceptique, c'est être à l'affût du cas singulier (σκοπεῖν). Comme Machiavel, mais sans recourir à la causalité, Montaigne dissout la loi dans la diversité historique et psychologique, n'admet aucune règle universelle. L'individu, faisceau de paradoxes, n'existe que par la qualité des combinaisons, non par le degré d'intensité d'une seule qualité. Le langage fausse, identifie ce qui n'est pas identifiable. La description de l'homme est sujette à une refonte perpétuelle. La vie, c'est précisément l'absence d'un principe d'organisation. En morale surtout, le mobile ne coïncide jamais avec l'acte. Il n'y a pas d'homme-type. Les passions et même la douleur sont indispensables : nous ne saurions échapper à notre

nature, ni même parfois à la folie qui est un principe de sagesse *sui generis* (cf. Érasme). D'un mot, l'homme n'est pas un concept, mais un « phénomène ». Aussi, quel merveilleux film d'images nous en donne l'histoire, foire de l'humanité où ne comptent pas les institutions, mais les individus, moyen, non de pronostiquer l'avenir, mais de diagnostiquer l'homme ! Les *Essais* s'intègrent dans une philosophie empirique et pragmatique qui va naître en Europe de la diplomatie et qui substitue l'expérience du monde à l'absolutisme moral. L'idée de bien suprême (si importante encore pour Budé), disparaît : le mal est nécessaire à la conservation de la vie que la moralité pure détruirait. L'ordre social, image de la « société » des vices, est indépendant de l'ordre moral. Le droit n'est ni naturel, ni universel : il est lié à l'injustice ; aucun code ne peut cataloguer l'infinie diversité des cas. Le chaos n'est évité qu'au prix de cette connexion antinomique du bien et du mal. Être plein de tares, l'homme n'affirme que par là son existence de fait (chap. IV).

C'est dans cet esprit que Montaigne se confesse à lui : il est l'image de cette structure complexe. Or, décrire, c'est tracer des contours. Mais où est la limite entre moi et l'être anonyme ? D'autre part, Montaigne n'a pas, comme saint Augustin, de but téléologique : dépassement de soi tenté en vue d'atteindre une essence supérieure, construction d'une hiérarchie de valeurs. Dans l'abondante littérature des confessions, autobiographies, mémoires, soliloques, les *Essais* sont le seul livre « de leur espèce ». Si Montaigne a osé parler de lui sans humilité chrétienne, c'est que, pour lui, notre être n'est pas distinct de la Nature et du Monde ; le sens de la responsabilité et le repentir sont illusoires. Il veut faire de son moi non un mythe, mais un portrait : seule compte la véracité subjective, seul le non-générique est réel. Or, relativité ne signifie pas infériorité. Ouvert à toutes les formes de la société, le moi doit jouer son rôle sans détruire sa substance : seule l'amitié le subjugue, parce que don gratuit et mystérieux, et non modèle de vertu. Comme le monde, le moi se compose de faits, non de valeurs (chap. V). Parvenu au sommet de son étude, M. Friedrich suit, dans sa durée, la méditation du philosophe sur la mort. Manifestation de l'ordre universel, celle-ci est élevée à un niveau où apparaît sa parentée avec la vie. Parti d'une expérience *de visu* (mort de La Boétie, peste de Bordeaux), Montaigne quittera le ton impersonnel que lui confèrent les autorités anciennes pour parvenir à une attitude qui lui est propre : livrée dans toutes ses manifestations à la mort, la vie ne perd pas pour autant son prix. Vie et mort sont les deux forces antinomiques de toute existence. Absurde en lui-même, le suicide contrevient aussi à la règle du sceptique ne préjugeant pas de l'avenir et qui, non seulement doute de ce que nous tenons pour réel, mais aussi tient pour possible ce dont nous doutons : il ne faut pas trahir ainsi notre transcendance possible. Il n'y a donc pas de comportement universellement valable pour l'acte de mourir. Le geste même de Caton devient, pour son auteur, un moyen de manifester ostensiblement sa vertu. Mais peu à peu, au savoir objectif, se substitue l'expérience interne, qualitativement supérieure. La réalité de la mort n'est pas dans l'acte de mourir, mais dans l'ombre menaçante que ce dernier projette sur notre vie. Il faut donc se livrer à cette puissance bienfaisante qui résoud toutes nos antinomies, consentir à l'ordre universel, enfin être seul au moment suprême, pour préserver son individualité de la dissolution dans le genre. L'expérience restitue aussi ses droits à un fait que le savoir essayait en vain d'écarter : la crainte. Ayons le courage « d'avoir peur de la mort », pour peu qu'elle ne s'entoure pas de circonstances terrifiantes. Plutôt que de nous laisser troubler par les problèmes eschatologiques de grâce, de salut, de sanction, allons à l'école « de bêtise populaire » qui nous enseigne l'obéissance passive. La mort de Montaigne, telle qu'elle nous est relatée, n'infirme en rien la méditation des *Essais* (chap. VI).

M. Friedrich esquisse une dernière synthèse sur la sagesse de Montaigne, qui est plus qu'une simple prudence tactique, mais plutôt la *concordia discors* d'Héraclite, sans prétention métaphysique, toutefois : mettre l'homme en accord avec le monde. Détente (ne pas *vouloir* être sage, mais l'être dans tel cas particulier), modération (contre toute moralité excessive), affirmation de la vie (qui devient ce que nous faisons d'elle). Même les absurdités ont droit d'existence. Toute grande action se ramène à quelque ruse de la nature. Le monde est inapte à se guérir. « Il faut nous abêtir pour nous assagir. » La volonté détourne plutôt ce qu'on veut et attire ce qu'on ne veut pas ; la coïncidence entre elle et son objet est purement fortuite. Qu'est-ce que cette *Nature* si souvent invoquée dans les *Essais* ? C'est la patrie de toutes les dissonances, la force organisatrice de l'individu, la donatrice universelle. Une seconde puissance : *Fortune*, distribue bonheur et malheur. L'épicurisme de Montaigne est hautement spiritualisé : réaliser intégralement en nous la condition humaine, en laissant l'horizon borné de choses inexplicables. La vie est une expérience qui défie toute interprétation (chap. VII). La forme des *Essais* montre que le fait d'écrire fait partie de la méditation, aboutit à une découverte de soi multipliée et diversifiée. D'un être qui ne se réalise à aucun moment entièrement, il faut tenir le registre, faire le graphique. Seul le style souffre des changements. L'auteur ne s'adresse ni à la nation, ni à la postérité, mais aux « fortes âmes ». Au rebours de la prise savante et tendue des humanistes, il y a chez lui une liberté, qui, mieux que l'ordre, traduit la subjectivité absolue. Le terme *Essai* lui-même désigne une méthode de pensée, de jugement, de vie ; l'homme ne consiste que dans le provisoire ; aucun éclairage n'est définitif. La science des mœurs n'est qu'une phénoménologie. *L'ordo fortuitus* de Montaigne caractérise l'empirisme des périodes de transition, marque au XVI^e^ siècle une réaction contre la scolastique et l'intellectualisme. Les parentés littéraires antiques sont la lettre, la diatribe et le dialogue, à la fiction duquel Montaigne préfère l'entretien avec lui-même. Pour lui, le manque de finition est le signe infaillible du réel. Parure, non ornementation, l'art rapproche « le penser, le sentir et le voir ». Tropes et métaphores renouvelées abondent sans incohérence ; la sensualité de l'auteur se traduit dans les allitérations. La syntaxe évolue entre le laconisme et la période souvent anacoluthique. Narrateur, Montaigne dramatise. Le style est, chez lui, la manière de penser et le tempérament contrôlés par la volonté (chap. VIII).

Pour la première fois depuis l'essai de M. Strowski, on nous propose de nouveau une synthèse, un vaste remembrement philosophique des *Essais*. Pour présenter l'œuvre capitale de ce XVI^e^ siècle français cosmopolite, où s'ébauche une dernière fois l'unité de la *Romania*, M. Friedrich semblait particulièrement indiqué : humaniste, il témoigne d'une connaissance étendue et d'une intuition sûre du fonds gréco-latin ; romaniste averti, il tire parti de la littérature comparée. Aucun aspect de notre culture ne semble lui être étranger. Enfin, historien de la philosophie et des religions, il montre une pénétration et une largeur de vues qui auraient peut-être manqué au spécialiste.

La recherche des sources demandait, en effet, à être dépassée par une étude de leur élaboration et de leur assimilation. M. Friedrich en profite pour esquisser de main de maître l'immense toile de fond à la fois antique et chrétienne sur laquelle se profilent les *Essais*. Sachons lui gré d'avoir récusé toutes les formules où la tradition enferme cette philosophie d'essence toute pratique et concrète, mais non moins authentique que les systèmes, d'avoir choisi, sans schématiser, des hauteurs d'où l'on accède facilement à tout, de nous présenter l'auteur des *Essais* comme l'inlassable analyste de lui-même et des hommes. L'anthropologie de Montaigne, conçue comme une connaissance du momentané et du particulier, indépendam-

ment de toute explication scientifique et de toute préoccupation normative, ignore, en effet, l'éthique comme la transcendance. Avec une conviction qui porte en elle-même la preuve de sa justesse, M. Friedrich ramène à l'unité des tendances apparemment paradoxales, construit non un système, mais une synthèse où tout s'explique, où les formules claires et nettes ne déguisent aucune entorse faite à la pensée du modèle. Dans des cadres souples et vivants, il refait les *Essais* pour son compte, à la manière d'un Montaigne devenu plus rationnel et plus conscient dans l'organisation de son ouvrage, et qui ne connaîtrait pas d'intermittences de sa souveraine détente méditative, parce qu'à dessein (M. Friedrich ne s'en cache pas) les éléments biographiques sont négligés. Or, sommes-nous dispensés, en décrivant une activité spirituelle conçue ainsi *in abstracto*, d'en montrer les tenants et les origines ? Montaigne, surtout, n'a-t-il pas considéré son œuvre comme partie intégrante de sa vie ? Les divers épisodes de cette vie (éducation, mairie de Bordeaux, séjour au Palais et à la Cour) enrichissent sans cesse son expérience du monde, fournissent à la méditation de nouveaux thèmes, au style des comparaisons inédites. Bien plus, Montaigne impose comme une règle à son esprit l'examen des diverses questions que posent les événements de la vie et c'est autant la recherche d'une méthode que la discussion des données tirées de son expérience qui formeront *peu à peu* les *Essais*. Montaigne a longtemps cherché sa voie par des tâtonnements et des « essais ». Il y a, dans son ouvrage des étapes, mieux, une « évolution créatrice ». Les trois éditions successives sont là pour nous prouver qu'il y a eu sans cesse progrès et transformation. Pourquoi M. Friedrich n'a-t-il pas appliqué à toute son étude la manière dont il restitue les mouvements de cette admirable symphonie qu'est la méditation sur la mort ? Enfin, la marche même vers la perfection de la connaissance de soi implique lutte et dépassement, et l'*Art de Conférer* ne saurait être abaissé au rang d'un simple jeu. Traçant une espèce de limite idéale de Montaigne, telle qu'elle apparaît malgré les sinuosités infinies et les flottements perpétuels, M. Friedrich nous montre le composé dans ses composantes, mais non dans sa formation. Par d'ingénieuses extrapolations, il établit l'équation infiniment compliquée de cet être, mais non la courbe de son devenir. Il nous montre bien comment les *Essais sont faits*, mais non comment ils *se sont faits*.

Ceci dit, admirons la précision de l'analyse, l'ampleur des vues synthétiques, la sûreté des moyens d'investigation, l'aisance avec laquelle toute documentation alourdissante est rejetée, la souveraine connaissance de l'œuvre qui évite tout cheminement superflu de la recherche. Dans l'interférence des grands courants philosophiques, Montaigne apparaît sous un éclairage double : le monde antique trouve en lui son dernier épanouissement non esthétique (comme au XVII^e siècle), mais philosophique ; l'instabilité des temps modernes hantés par la notion de progrès est entrevue et démasquée. A l'adage de Platon : « Il n'y a de science que du général », Montaigne oppose le sien : « Il n'y a de savoir que du particulier. »

Derrière l'ouvrage de M. Friedrich, on aperçoit la personnalité et la culture d'un critique qui s'est épris, pour son sujet, d'un amour intellectuel, au meilleur sens du terme, et la sagesse qu'il nous propose implicitement, reprise de Montaigne, ne doit pas, selon lui, rester étrangère à notre époque. Nous ne craindrons pas d'affirmer que le *Montaigne* de M. Friedrich marque une date.

M. RUCH.

MICHEL DE MONTAIGNE, **Essais**, présentés par S. DE SACY. Un vol. de 1 350 pages [1952].

Cette édition pour le Club français du livre, qui ne se veut ni savante,

ni critique, pose des questions (établissement du texte) dont l'examen ne sera pas déplacé ici.

Plaçons-nous en 1588 sans regarder ce qui est venu ensuite. Nulle raison, selon M. de Sacy, de ne pas appliquer aux *Essais* les règles ordinaires, qui commandent de s'en tenir à la dernière édition procurée par l'auteur. Donc, ne pas distinguer les étapes par lesquelles on en est arrivé là ; ne rien retenir de cet essai des *Essais*. (Rien en théorie, car, en fait, M. de Sacy, comme ses prédécesseurs, réimprime pourtant [1] certaines rédactions antérieures que Montaigne avait sacrifiées.)

Mais cette édition de 1588, point d'arrivée, est aussi un point de départ, à cause de l'exemplaire de Bordeaux. Pour *La Comédie humaine* ou *Les Fleurs du Mal*, les exemplaires de Chantilly ou de Bruxelles (ce dernier inconnu de nous) ont servi aux éditions posthumes. *A fortiori* devait-il en être de même pour les *Essais*, où la revision du texte s'était accompagnée d'indications typographiques en vue d'une « sixième édition ».

Mais que signifient ces indications ? M. de Sacy les reproduit en fac-similé sans y voir la preuve que l'exemplaire de Bordeaux fût une « copie » prête pour l'impression. Même dans ce cas, qu'aurait donné le travail sur épreuves ? Nous n'avons donc pas le droit de croire que nous tenons la pensée dernière de Montaigne : plutôt sa dernière pensée ; la fixer sous la forme de l'exemplaire de Bordeaux, c'est commettre un abus de pouvoir.

Comment donc établir notre texte ? — Pour les *suppressions* (cf. « Je la veux [grossir et] étendre »), rien de plus simple : on les regarde comme acquises. — Pour les additions et corrections, c'est autre chose.

Additions. On les imprime de manière à les distinguer du reste par un retrait et l'emploi de petits italiques. Ainsi l'on rend au texte de Montaigne un grand service. Son « désordre » ne vient-il pas, pour une part, de ce que l'auteur ne s'est pas vu imprimé ? Il aurait mieux aperçu les points d'insertion mal choisis, et le hiatus entre le terme de tel nouveau développement et la suite du texte de 1588.

M. de Sacy n'est pas le premier éditeur que tente le rétablissement de la continuité, interrompue soit par l'incorporation de gloses, ainsi qu'il arrive aux anciens textes, sacrés ou profanes ; soit par des intercalations dues à l'auteur lui-même (comme dans les écrits de Balzac). *Quid* de Montaigne ? « Rien sans doute ne nous permet d'affirmer que Montaigne, s'il avait survécu..., se fût soucié de raccorder. Mais rien ne nous permet de soutenir le contraire. » A quoi la réponse est qu'il faudrait voir ce qu'il a fait à cet égard jusqu'en 1588 et en tirer induction.

Corrections. Elles sont, nous dit-on, de deux sortes. Montaigne corrige-t-il sans ajouter, et améliore-t-il l'expression sans changer sa pensée ? L'éditeur sacrifie 1588 et imprime la forme définitive. Montaigne substitue-t-il à 1588 une rédaction nouvelle et plus développée ? L'éditeur la donne (en italique), après le passage en romain correspondant, à partir du mot qui ouvre la divergence.

Sans être reproduit intégralement (il subsiste des suppressions), l'édition de 1588 recouvre ainsi maints passages que l'impression pure et simple de l'exemplaire de Bordeaux faisait disparaître. L'inconvénient est d'avoir à décider, dans chaque cas, s'il est du premier type ou du second. Soit (à la toute dernière page des *Essais*) ces passages de 1588 à deux lignes de distance : « qui se rangent au modèle commun, [sans merveille], sans extravagance » — et « la vieillesse a un peu besoin d'être traitée plus [doucement et plus délicatement] ». Montaigne supprime les mots entre crochets ; il écrit ici « plus tendrement » et là « commun et humain ; avec ordre, mais

1. Dans ses Notes. Voir, par exemple, p. 1272, le célèbre passage sur les cures thermales.

sans miracle et sans extravagance ». L'éditeur, lui, maintient « sans merveille », mais il laisse tomber « doucement et tendrement ». Je crois que j'aurais fait le même sort aux deux expressions. Chacun a ses balances, il faut en prendre son parti.

Et puis, le lecteur ? Le lecteur pour qui le caractère romain représente l'édition de 1588 ? « Tendrement » est en romain, et c'est une correction de l'exemplaire de Bordeaux. Comment s'en douter ? On ne s'en doute pas, et le mal n'est pas grand : du moins je l'espère, moi qui m'expose à une objection du même genre pour l'établissement du texte de *Louis Lambert*.

Dernière remarque. Ces corrections dites définitives, qui nous garantit que Montaigne ne serait pas revenu sur elles ? Ne sait-on les *repentirs* des écrivains ? Je ne parle pas de ce « tendrement », essayé au-dessus de « doucement », puis barré ; essayé au-dessus de « délicatement », puis barré ; avant d'être inscrit au milieu. Mais voyez, au début du long fac-similé, « festins » rayé ; remplacé par « tables » dans l'interligne ; puis « tables » rayé et « festins » rétabli en marge.... Ici, l'auteur renonce à sa correction et reprend son premier texte. Mais il pouvait ne pas le reprendre, sans que sa correction fût pour autant définitive. Si, pour les raccords, vous laissez à l'esprit de Montaigne la carrière ouverte, comment la lui fermez-vous pour le reste ?

Ces difficultés n'ont pas, je le pense, échappé à M. de Sacy. En refusant les « coupures superflues », il se sera rappelé que le mieux est l'ennemi du bien. Un adage bien digne de la sagesse de Montaigne.

J. P.

Gustave Flaubert, **Madame Bovary**, nouvelle version précédée des scénarios inédits. Textes établis sur les manuscrits de Rouen avec une introduction et des notes, par Jean Pommier et Gabrielle Leleu. Un volume in-8° de 643 pages, Paris, José Corti, 1949.

Signalons seulement en quelques mots (car nous sommes ici chez lui) l'importante édition que M. Jean Pommier vient de procurer, en collaboration avec M^lle^ Gabrielle Leleu. Non pas une première *Madame Bovary*, — les éditeurs se défendent de parler d'une « première *Madame Bovary* » au sens où l'on parle d'une « première *Éducation sentimentale* », — mais, en quelque manière, la somme des premières versions des chapitres successifs.

Les deux volumes de M^lle^ Leleu (Conard, 1936) qui contenaient les couches d'ébauches successives faisaient désirer cette présentation suivie, cette image cohérente du Flaubert qui s'achemine, à quel prix ! à travers quels efforts et quels sacrifices ! vers le chef-d'œuvre de 1857 ; M. Demorest, dans les *Mélanges Huguet*, avait dégagé le sens général de ses corrections ; enfin M. Pommier et M^lle^ Leleu, ici même (juillet-septembre 1947) avaient montré ce que les années d'hésitation, le foisonnement et l'entrecroisement des projets, le voyage, l'expérience, et même, — que ce trait lui soit pardonné ! — un rapport d'entremetteuse avaient apporté à l'aventure d'Yonville-l'Abbaye. Peut-être d'autres documents pourront-ils encore éclairer cette genèse : nous avons vu, entre les mains d'un fervent flaubertiste, un de ces « billets » redoutables qu'Emma signait étourdiment ; la signature n'était pas celle d'Emma, et il n'était pas à l'ordre de L'heureux ; mais Flaubert, pour « réaliser » dans sa présence concrète l'épisode romanesque, avait biffé le nom du bénéficiaire pour y écrire, de sa main, le nom du sieur L'heureux : signe d'une conscience d'artiste, dont la publication de M. Pommier et de M^lle^ Leleu apporte maintes autres preuves.

En particulier dans leur tableau chronologique de la composition du roman, ce « journal » de *Madame Bovary*, qui fait songer au *Journal des Faux-Monnayeurs*. Pour l'établir, il a fallu appeler en témoignage la correspondance de Flaubert ; mais ce témoignage est périlleux ; et il a fallu en rectifier plus

d'une date. Il a fallu aussi classer, dans leur chronologie probable, les scénarios, esquisses et plans qu'on tirait pour la première fois des manuscrits de Rouen.

Deux conclusions paraissent se dégager de ce patient labeur. L'une, que l'on prévoyait : cette œuvre est beaucoup plutôt un travail d'art, une combinaison de l'imagination, un fait littéraire, qu'un fait divers, une tranche de vie ; Yonville n'est pas tel ou tel village, mais un village fantôme, dont l'inventeur a dessiné le plan parmi ses manuscrits. Ajouterons-nous que, selon l'auteur de *Petites notes vétilleuses sur « Madame Bovary »*, il s'est ensuite embrouillé dans son propre plan, et qu'il n'a pas trop bien distingué sa droite de sa gauche ? Quant à Emma, elle n'est pas telle femme désignée par la gazette de la province : elle est une de ces filles du feu qui habitent les poètes.

L'autre conclusion oblige à rectifier une image consacrée de Flaubert, l'homme au « gueuloir » : ce n'est pas sa caisse de résonance qui a mis au point les chapitres ou les phrases de Flaubert ; c'est le travail plus aigu de la plume, ces copies incessantes qui durcissaient les phrases d'un Mérimée. Le dossier de *Madame Bovary* nous fait assister à ce long travail de polissage. Nous voyons fonctionner le « tour » de Flaubert, non moins acharné que le tour de Binet.

Pierre Moreau.

Léon Bopp, **Commentaires sur Madame Bovary**. Un vol. in-8° de 550 p. A La Baconnière, Neuchâtel, 1951.

On ne croit pas que M. Léon Bopp ait beaucoup d'imitateurs dans une entreprise qui est de restituer, intégralement, les intentions d'un romancier dans le moment où il compose son œuvre. C'est en effet un travail de bénédictin, qui requiert une information pour ainsi dire sans limites, une expérience personnelle de la création littéraire, du jugement, du goût, de la patience, et, par-dessus tout, le sentiment qu'on n'atteindra jamais qu'une vérité approximative.

M. Léon Bopp est parti de l'idée que la critique des œuvres littéraires — en particulier les romans — est traditionnellement mal axée : s'appliquant à son contenu et à sa signification philosophique, morale, historique, etc., elle néglige l'essentiel du livre, c'est-à-dire l'art, la technique du romancier. Ainsi le critique jugerait presque toujours « à côté », alors qu'il lui conviendrait de se glisser à l'intérieur de l'écrivain, de retrouver, aussi exactement que possible, son point de vue, ses perspectives, afin de rendre compte page par page, phrase par phrase, et mot par mot, des raisons, des causes et des buts qui furent les siens. De ce critique idéal, qui serait le double de l'auteur — un double parfois plus conscient et mieux informé que l'auteur lui-même — tous les critiques, depuis un bon siècle, essaient, au moins par instants, de se rapprocher. Il n'en est plus guère qui considèrent une œuvre littéraire comme un aérolithe intéressant les seuls minéralogistes ; presque tous cherchent à expliquer, au sens précis du mot, l'œuvre, c'est-à-dire à la dérouler dans son histoire, à en retracer la genèse, à en justifier la création. Mais, avec une intrépidité qui force l'admiration, M. Léon Bopp a voulu être ce critique idéal, démontrer qu'on pouvait surprendre Flaubert dans les opérations complexes et mystérieuses, tenant à la fois de la chimie et de l'alchimie, qui ont, finalement, « donné » *Madame Bovary*. Ainsi, ce commentaire, qui dépasse, et de beaucoup, les dimensions du roman, se présente comme une suite d'enquêtes et de conclusions portant rarement sur plus d'une page, souvent sur une demi-page ou un tiers de page, quelquefois sur une ou deux phrases. Jamais sans doute ce qu'on nomme au lycée et à la Faculté l'explication d'un texte français n'avait été faite avec une telle ampleur. On dirait que M. Léon Bopp s'est volontairement con-

damné à expliquer chaque jour pendant deux ou trois ans, devant un jury d'agrégation, un fragment de *Madame Bovary*, en commençant par la page 1 et en finissant par la page 386 (Édition Fasquelle-Charpentier, 1917). Quel jury ne lui accorderait ses plus vives félicitations ? Il est vrai que M. Léon Bopp ne saurait être pris en défaut d'information ; il connaît tout ce qui a été publié concernant *Madame Bovary*, il n'ignore rien des travaux et des trouvailles les plus récentes qui ont bousculé pas mal d'hypothèses réputées inébranlables et qui, résolvant certains problèmes, en ont fait surgir de nouveaux.

D'autre part, M. Léon Bopp, auteur de *Jacques Arnaut et la Somme romanesque* [1], était bien placé pour éclairer des processus qui, étrangers au moins en apparence à l'histoire littéraire, ne relèvent que de la technique. Il aperçoit des intentions qui lui eussent peut-être échappé s'il n'était pas un homme de métier. De même qu'un critique dramatique, s'il n'a non seulement écrit mais fait représenter une pièce de théâtre, est privé de certains éléments d'appréciation, le critique qui juge un roman sans avoir mis la main à la pâte romanesque risque de se méprendre. M. Léon Bopp donne l'impression qu'il ne se trompe pas, que tous les secrets de fabrication propres à Flaubert lui ont été révélés et qu'il lit à livre ouvert dans l'esprit du romancier. Cette impression est accentuée par l'assurance avec laquelle le commentateur donne pour certaines des vues qui, il le sait bien, ne sont, à tout prendre, que des hypothèses. Car la vérité, ici, repose ou bien sur l'histoire littéraire qui est en perpétuel devenir, ou bien sur l'intuition, qui trouve exceptionnellement des confirmations ou des preuves.

Ainsi, pour les personnages réels qui ont servi de modèles à Flaubert, comme pour l'identification des lieux topographiques, il est évident que le commentateur est sous la dépendance de l'historien littéraire. Si M. Léon Bopp avait écrit son livre il y a vingt ans, il n'eût pas fait état, et pour cause, des articles que M. Jean Pommier et M^lle^ Leleu ont consacrés, par exemple, aux « originaux » d'Emma Bovary autres qu'Adelphine Delamare, qu'il n'eût pas retrouvé dans Emma des traits empruntés à M^me^ Pradier, à Louise Colet, à M^me^ Schlesinger. Or, il est vraisemblable que ces découvertes ne sont pas les dernières qu'on puisse faire ; dans dix ans, dans vingt ans, le commentateur de *Madame Bovary* sera donc obligé de tenir compte des documents que l'érudition aura versés au dossier. De ce fait, les raisons et les intentions qu'il prête aujourd'hui à Flaubert pourront apparaître comme inexactes ou incomplètes.

Quand il évolue sur le plan de la technique et de l'art, en se fiant d'abord à son intuition, le commentateur a, sans doute, les coudées plus franches, mais cette liberté est un peu illusoire ; elle tient surtout à l'absence de contrôle. Soit cette phrase, empruntée à la description de la maison des Rouault : « Il y avait, pour décorer l'appartement, accrochée à un clou au milieu du mur, dont la peinture verte s'écaillait sous le salpêtre, une tête de Minerve au crayon noir, encadrée de dorure, et qui portait au bas, écrit en lettres gothiques : *A mon cher papa* ». M. Léon Bopp lui donne le commentaire suivant (p. 29) :

> On peut se demander s'il n'y a pas quelque malice ironique de Flaubert dans le choix du sujet de ce dessin, car enfin, cette tête de Minerve, déesse de la sagesse et des travaux d'aiguille, offerte affectueusement par Emma à son père..., et je veux bien que le choix de ce sujet ne paraît ironique que lorsqu'on sait toute la vie d'Emma, en d'autres termes encore, et soit dit entre parenthèses, on ne juge bien du début de ce livre que lorsqu'on en a lu aussi la fin ; *Madame Bovary* est le type même des œuvres à relire, tant ses diverses parties s'appellent, et se conditionnent les unes les autres.

1. Éditions de la Nouvelle Revue française, 1933.

L'observation est pleine de finesse, mais correspond-elle à une réalité? On pourrait en discuter, car s'il est vrai, en gros, que Flaubert, comme la plupart des romanciers, écrit le début de son roman en considérant le dénouement, il est douteux que chaque détail enferme une annonciation, un présage. Quelle apparence y a-t-il qu'une jeune personne, telle qu'Emma Rouault, en prenant Minerve pour motif de sa tapisserie, trace à son insu l'image, ironique, de sa destinée ? Ce vague symbolisme ne pourrait être introduit que par Flaubert lui-même, mais pourquoi celui-ci donnerait-il au lecteur une indication fausse dont on ne peut goûter la malice qu'après avoir lu le roman en entier ? L'intention ironique est possible, mais il est aussi vraisemblable — peut-être plus — que Flaubert s'est souvenu de quelque ouvrage de dame, qui représentait un personnage olympien, et — pourquoi pas ? — une Minerve. Quelle vieille demeure de nos provinces ne contient pas ces dessins au crayon, au fusain, à la broderie, ces aquarelles, ces gouaches, que fignolèrent jadis nos jeunes aïeules à la sortie du couvent ?

Qui est en mesure de trancher de tels débats ? Personne, si ce n'est l'auteur, quand il a pris soin de nous exposer ses intentions — sans nous tromper et sans se tromper lui-même. Mais c'est seulement depuis peu de temps que les écrivains « témoignent » dans un esprit scientifique, avec le désir d'apporter une contribution au problème de la création littéraire. Parlant d'un de ses poèmes intitulé : *Je vis*, M. Fernand Gregh notait dans *L'Age d'airain* [1] : « Les circonstances dans lesquelles je l'écrivis peuvent intéresser en montrant le genèse d'un poème et comment un fait particulier et tout fortuit peut donner le choc à l'idée générale ; c'est d'ailleurs, en ce sens, qu'il faut interpréter le mot de Gœthe : « Tout poëme est de circonstance. » Puis à lire la déposition, véridique et sincère, de M. Fernand Gregh, on s'aperçoit que tout commentateur, quelle que fût sa pénétration, aurait bien été incapable de retrouver la chaîne des événements et des idées qui aboutit au poème. Si nous avions, sur chaque page de *Madame Bovary*, un témoignage analogue, émanant de Flaubert, les commentaires de M. Léon Bopp, assurément, seraient moins conjecturaux. Mais Flaubert ne s'est nullement soucié de faciliter la tâche des critiques ; sa correspondance n'est pas une déposition faite sous la foi du serment, mais une conversation dont le ton varie selon l'interlocuteur. C'est pourquoi les déclarations du romancier touchant son œuvre et son art doivent être accueillies avec précaution ; d'un jour à l'autre, Flaubert se contredit. Sur le principe même de la création littéraire, il écrit à E. Feydeau : « Les livres ne se font pas comme les enfants, mais comme les pyramides, avec un dessin prémédité, et en apportant de grands blocs, l'un par dessus l'autre, à force de soucis, de temps et de sueur » et, quelques jours plus tard, au même Feydeau : « Un bon sujet de roman est celui qui vient tout d'une pièce, d'un seul jet, c'est une idée-mère d'où toutes les autres découlent. » Sur la composition de *Madame Bovary*, ses confidences sont capricieuses, même quand elles ne servent pas à masquer une vérité qu'il ne veut pas livrer. Le fameux : « Madame Bovary, c'est moi, d'après moi » est, en même temps qu'une pensée profonde, régulièrement proposée à la méditation des jeunes critiques, une boutade destinée à écarter les indiscrets.

Flaubert, eût-il possédé un esprit scientifique dont lui comme ses contemporains étaient dépourvus, ne serait pas à l'abri des erreurs qu'entraîne normalement l'activité mentale. Le cas est fréquent d'un romancier qui, avec une entière bonne foi, affirme avoir inventé un nom propre, une expression, une image, et à qui l'on démontre, preuves en mains, qu'ils ont surgi de sa mémoire où il les avait, un jour, emmagasinés, puis oubliés. Ces réminiscences inconscientes, donnent lieu, une fois sur cent mille peut-être,

1. Grasset, 1951.

à des procès ou à des querelles. mais elles sont, en réalité, innombrables. Pourtant, si le commentateur prétend reconstituer, sans faute, l'activité créatrice de l'écrivain, il serait nécessaire qu'il tînt un compte exact de ces réminiscences. Impossible et absurde.

Ces remarques n'enlèvent rien, au contraire, aux mérites de M. Léon Bopp, et à l'intérêt de son livre. *Commentaire sur Madame Bovary* marque les limites d'une recherche ayant pour but ce que Flaubert a appelé lui-même « l'œuvre en soi », « les causes qui l'ont amenée », « la poétique inconsciente », « le point de vue de l'auteur ». L'histoire littéraire peut encore les reculer, mais l'expérience de la technique, comme l'intuition, n'iront pas beaucoup plus loin sans se perdre dans des rêveries où l'œuvre étudiée n'est plus objet mais prétexte.

PIERRE AUDIAT.

MARIE-JEANNE DURRY, **Flaubert et ses projets inédits**. Un vol. in-8° de 416 pages. Paris, Librairie Nizet [1950].

Nous sommes bien en retard, et nous nous en excusons, avec ce précieux ouvrage, sorti, nous dit-on (p. 48, n. 1), d'une collaboration multiple, mais qui, d'un bout à l'autre, porte la marque de celle qui l'a signée seule. En 1894, Spoelberch de Lovenjoul écrivait, en tête des pages consacrées aux projets inédits de Gautier : « C'est la première fois, pensons-nous, que dans une étude bibliographique on donne le tableau des œuvres qu'un auteur *n'a pas écrites.* [1] » Le livre de Mme Durry est bien plus et bien mieux qu'une bibliographie, et il ne se réduit pas, heureusement, aux écrits mort-nés de Flaubert. Des trois Carnets 17, 19 et 20 (Bibliothèque historique de la Ville de Paris, cf. p. 13) qui sont ici publiés, le second est de beaucoup le plus important. Il apporte « sur la genèse de *L'Éducation sentimentale* et à un moindre degré de *Bouvard et Pécuchet*... des enseignements irremplaçables » (p. 25). Le recueil des *Pensées, sujets, fragments inédits* de Balzac (publié par J. Crépet, 1910) avait un intérêt d'une autre sorte.

Les Carnets de Flaubert sont moins difficiles à lire que je ne le craignais d'après ce mot de « déchiffrement » que l'éditrice emploie à maintes reprises. Elle s'est résolue, dit-elle (p. 51), à « respecter superstitieusement l'orthographe, les abréviations, la ponctuation, l'accentuation... ». En fait, sa transcription est loin d'être si fidèle. Mais il faudrait n'avoir jamais péché soi-même dans un travail de ce genre pour être en droit de reprocher à quiconque les fautes qui lui échappent. Tout ce qui ne touche pas au sens est une vétille. En voici une que je n'aurais pas songé à noter si je n'avais été si fort intéressé, par Mme Durry elle-même, à *Pecuchet* et à son nom. Pourquoi, là où il apparaît, ce nom fameux, est-il imprimé une fois sur deux à la p. 206 et *idem* à la p. 221 avec un accent aigu ? Il n'en faut point du tout. Vétille, encore une fois.

Mais voici un relevé un peu plus important :

P. 59, au lieu de « *et puisse-t-on rever* », lire « *et puisse-je en crever* ». P. 75, au lieu de « *la Comtesse* », lire, il me semble, « *Me la Comtesse* ». P. 79, au lieu de « *les noms* », lire « *les gds* (*grands*) *noms* ». P. 84, au lieu de « [*c'était*] », lire « [*ce sont*] ». P. 155, au lieu de « *d'art et littérature* », lire « *d'art et de theatres* », à propos du Journal de Moreau, le futur Arnoux. P. 192, au lieu de « *et rendre leur âme* », ce qui n'a pas de sens, lire « *etreindre leur âme* ». P. 292, au lieu de « *dial* », lire « *idéal* ». P. 315, au lieu de « *ceux des theatres* », lire « *ceux du theatre* ». P. 327, au lieu de « *position des* », *lire* « *position sociale des* ». P. 156, « *haine entr'elles* » est à déplacer ; à mettre plus bas après « *la Bourgeoise et la Lorette* ». Les deux L L majuscules imprimés p. 233, au-dessus

1. *Les Lundis d'un Chercheur*, p. 2.

d'un paragraphe ne sont pas sans surprendre. Le manuscrit n'offre-t-il pas là un simple chiffre romain III ? [1], etc. P. 301, « *duc* » au lieu de « *chic* » doit être une faute d'impression. — P. 39, le titre du livre de Champfleury me paraît mal ortographié.

Ces notations brutes n'offrant aucun effort de style, Mme Durry s'en étonne (p. 42-43). Certes, Flaubert est le type du « disjonctif », et Mme Durry n'a pas tort de le rapprocher de Racine à cet égard. Mais, précisément, cet exemple devrait détourner de croire unique le cas de Flaubert : le plan en prose du 1er acte de l'*Iphigénie en Tauride* ne tend guère vers l'alexandrin. Même si tel de nos fragments ne contenait pas une « phrase ravissante » (p. 84-85), l'absence de style est plutôt du genre et du stade que de l'écrivain. Les « idées de poèmes » de Vigny ont peu à voir ici. Il y a des impressions à fixer pour lesquelles le rythme n'a vraiment que faire.

Ces documents ne sont pas toujours des révélations. Par quoi je n'entends pas le peu qui en a déjà paru dans le « méli-mélo » de Louis Bertrand (p. 106, n. 2), ou à la fin du tome II des *Notes de Voyages*, chez L. Conard (cf. ici p. 14, n. 1). Mais Flaubert, si cachottier quant aux noms de ses personnages [2], ne l'était guère pour les sujets qui lui passaient par la tête. André Lebois nous a fait lire, dans cette *Revue*, « les contes parlés de Villiers ». Il y a eu de même des romans et des contes parlés de Flaubert, que Zola, que Maupassant, Goncourt, Du Camp, Judith Gautier nous ont transmis. Mme Durry a eu le mérite — et je crois, le plaisir — de les reconnaître dans les Carnets et de confronter leur forme écrite avec ce qu'on savait d'eux par ailleurs. Ces identifications, menées de façon experte, confirment, en somme, la véracité de nos témoins.

Il faut aussi savoir beaucoup de gré à l'éditrice de la peine qui a été prise pour résoudre les énigmes de tout genre que posaient ces manuscrits, notamment par les noms propres parfois abrégés. La curiosité du lecteur est le plus souvent satisfaite (*Bejaune*, p. 79, est peut-être l'oncle Parain ?) Tant de batailles livrées, gagnées ! Je les salue en une ligne, mais qu'on sache bien qu'elles pèsent plus lourd, en somme, que les deux ou trois critiques auxquelles j'arrive maintenant.

Autant, en effet, ces éclaircissements sont utiles, autant on se passerait de certaines longueurs. Les phrases de Flaubert, dans ses œuvres imprimées, chatoient comme ces plumes de colibri qu'Emma enamourée voyait flotter dans l'air : on a peine à ne pas tendre la main vers leurs reflets, pourtant il le faut. Ce n'est pas seulement p. 394 que Mme Durry est « gagnée par la contagion de la copie ». A quoi bon ces citations de la *Correspondance* mises bout à bout, là où les références suffiraient ? Le louable désir de voir clair dans l'esprit du romancier provoque aussi des subtilités que la nature des choses rend vaines. Comment deviner toujours ce que représente pour lui le *signe* au moment où il le jette sur le papier ? On pense aux raisins du Faune. Quel grain n'est que peau sèche ? et quel autre déjà se gonfle de pulpe ? Mystère ! Et puis, ce commentaire si copieux, il entoure, il enserre chaque fragment, que Mme Durry divise parfois encore [3]. La discontinuité, poussée à ce point, n'aide pas, il s'en faut, à suivre d'une forme

1. A la page 138, les derniers mots incorporés au texte, « [*ceci au crayon*] », sont naturellement à rejeter en note, comme s'appliquant à : « *ou qu'elle s'offre* ». C'est aussi au crayon que « [*qu'il la possède*] » a été rayé. Donc, trois mouvements : « *qu'il la possède* » ; — « *qu'il la possède ou qu'elle s'offre* » ; — « *qu'elle s'offre* ».

2. Il avait fait un mystère de Bouvard et Pecuchet. Cf. Hérédia à Flaubert : « Nous causerons de B... et P.... Vous voyez que je n'ose même pas prononcer ces deux noms fatidiques. » Et Lemaître : « On vous a trahi. Je sais que ça s'appelle *Bouvard et Pecuchet*. Je ne le dirai pas. » (A. Albalat, *Gustave Flaubert et ses Amis*, p. 85, 96.)

3. Par exemple, Carnet 19, f° 35, coupé en deux, p. 137 et p. 150.

à l'autre le *devenir* des projets ; l'atmosphère du roman, qui se respire dans l'intervalle, nous aliène peu ou prou des scénarios, — dont on a plus de peine, quand on y revient, à ressaisir l'allure originale, la couleur, l'accent. Il me semble que le livre n'eût rien perdu à être moins gros. Mais qui d'entre nous n'a pas un jour ou l'autre — et moi-même en écrivant ce compte rendu — mérité le mot de Flaubert à l'auteur de *Jack* : « Trop de papier, mon fils ! » ?

Il me semble aussi — me trompé-je ? — que le ton est un peu monté. « Carnet de trésors » (p. 237), « carnet providentiel » (p. 203) : ce n'est pas peu dire. Ils ont, ces Carnets, de terribles pouvoirs sur celle qui les manie : ils la « fascinent » (p. 148), ils lui causent des « battements de cœur » (p. 139), ils la « pétrifient » (p. 181). C'est à craindre d'en approcher. Avec bonne foi et lucidité, Mme Durry a fait, p. 23, de l'autocritique. Elle s'avertit notamment de ne pas « vaticiner devant un tronçon informe ». Ce rappel à l'ordre ne la retient pas toujours au bas du trépied ? « Ces lambeaux..., ces membres..., ces tronçons... », n'y trouve-t-elle pas (p. 48) « à chaque instant des occasions d'émerveillement » ? Il n'est pas jusqu'aux plus humbles choses qui ne lui donnent de l'« émotion » : par exemple, celles que « la vente de Mme Arnoux rendra *immortelles*... lavabos sans cuvettes, etc. » (p. 17). Je ne sais si la puissance du génie peut aller jusque là.

Aussi bien Mme Durry retrouve-t-elle tout son goût pour déplorer l'entrée peu engageante qui ouvre son festin : « les misérables débris de féerie, qui sont malheureusement les premiers » (p. 52). Les premiers à s'offrir au lecteur qui feuillette le Carnet, ou les premiers à y avoir été déposés par Flaubert ? Qu'il y ait coïncidence ici n'emporte pas la même certitude ailleurs, et ce rapport des deux ordres pose des problèmes assez délicats (voir d'ailleurs la p. 213, n. 2). D'ordinaire, l'attention sagace de l'éditrice ne paraît pas en défaut. Cependant, il y a certaines datations qui m'inquiètent (notamment par rapport aux plans de D. L. Demorest), certains cas où je ne vois pas clair. Je n'en dirai qu'un.

Le Carnet 17, daté de « Karltbad Rigi Suisse 4 juillet 1874 », porte des notes de lecture pour *Saint Julien*. Mme Durry ne doute pas (p. 367, p. 399) que Flaubert n'ait, *dans ce lieu même du Rigi*, compulsé quelques-uns des livres de vénerie, dont il donne la liste aux fos 11 et 12 de son Carnet. L'aspect graphique des Notes s'accorderait avec cette façon de voir. Mais que dit Flaubert, dans sa *Correspondance* ? « Depuis quinze jours que je suis ici, je m'ennuie à crever... *n'ayant apporté aucun livre*, aucun travail » (t. VII, p. 170). Ceci est du 14 juillet, et il quitte le Rigi le 19 [1]. Ne faut-il pas supposer que ce calepin a resservi dans d'autres circonstances, où Flaubert l'aura pris, comme on le voit, par l'autre bout ?

Il n'aurait donc pas été mauvais de rompre davantage l'ordre des Carnets pour établir certains groupements. Ne pas s'y tromper : des *romans* comme celui de la p. 135 font-ils bien partie de l'histoire de l'*Éducation* ? Quoi qu'il en soit, ce cycle est de beaucoup le plus captivant. Quelques retouches qu'appelle ce chapitre à la suite d'un récent article (*Mercure de France*, 1er mai 1952), les origines de la seconde *Éducation* sont bien là, dans ce Carnet 19. Les Arnoux portent le nom de Moreau, qui désignera Frédéric, et ce transfert ne va pas précisément dans le sens de la théorie : si le nom ne fait qu'un avec le personnage, ce n'est donc qu'à partir d'un certain moment.... Mme Durry montre comment l'héroïne se dégage peu à peu de l'épouse adultère, de la Mme Renaud de la première *Éducation* : c'est le livre qui « accomplit [cette figure] presque malgré l'auteur », et comme « à son insu », qui le contraint « à laisser apparaître son propre secret de pureté »

1. L'ami Laporte devait venir le retrouver ce jour-là, ou la veille, ou l'avant-veille. Il apportait, sur cette cime, du tabac (nous publierons bientôt cette lettre), mais des bouquins, c'est peu probable.

(p. 198-200). Peut-être. Cependant, l'idée de la chasteté, Mme Durry le sait bien, a été initialement « un *truc* de romancier ». Entre notre dernier scénario et le roman, bien des préparations intermédiaires nous manquent, où la volonté de l'écrivain n'a pas dû se relâcher. Sans doute ne déplaît-il pas à l'éditrice de voir « l'humanité féminine », comme elle dit (p. 199), mise, en cet exemplaire, sur piédestal. Elle concourt à cette idéalisation d'une femme : beauté, vertu, ne suffisent pas. « Si haut que Frédéric se fût élevé par la pensée, libre elle [Mme Arnoux] aurait su le suivre » (p. 196). Il faut, je crois, en rabattre, et même quant à la vertu. Ne disons rien de mignardises comme baisers sur les paupières ou sur la nuque. Mais pourquoi toujours passer sur la pointe des pieds devant la scène que voici ? (à la p. 514 de l'édition L. Conard) : « Un sanglot de tendresse l'avait soulevée. Ses bras s'écartèrent ; et ils s'étreignirent debout, dans un long baiser. » Comme Chactas, Frédéric touche « au moment du bonheur », — qui lui échappe. A défaut de l' « impétueux éclair » d'*Atala*, un « craquement » se produit « sur le parquet », sous les escarpins de Rosanette. Le voilà, le flaubertisme : notre destinée se fait du dehors, dérisoirement : c'est Rosanette qui sauve *in extremis* la vertu de sa rivale. Encore ce contre-temps est-il matériel. Mais il en existe un autre, dans la vie des âmes qui n'arrivent point à l'unisson. « Le thème les met d'accord », dit le prince à Laurette dans *La Nuit Vénitienne*. Ce n'est pas l'idée de Flaubert : « Établir en principe que jamais deux êtres n'aiment en même temps » (p. 308). La jalousie elle-même — qui l'eût cru ? — elle se trompe d'heure : « Mr Moreau jaloux de Frédéric avant que sa femme ne l'aime ; jaloux de la Lorette quand Frédéric ne l'aime plus » (p. 169).

Non moins remarquable chez Flaubert est la « vision binoculaire » dont parle Thibaudet. On ne l'étudiera jamais mieux que dans ces schémas : oppositions, parallélisme parfois renversé (p. 88), ressemblance au sein du contraste (p. 215), personnes, pays, idées qui font « contrepoids et pendant » (p. 343). (Cf. p. 258, 271, 272, 273, 350, etc.) Mme Durry a très bien mis en valeur ce caractère (p. 27). Le romancier se préoccupe aussi de trouver le *lien*, non seulement pour *saint Antoine* (p. 239), mais pour *Napoléon III* (p. 292, 377, etc.). — Autres soucis techniques : « mettre aux chapitres des titres »(p. 271 et cf. p. 276), comme le faisait, par exemple, Daudet (dès *Le Petit Chose*) ; mettre en action un grand personnel (p. 383, 395) (richesse à laquelle tient Zola pour son compte). Curieuse aussi, cette présentation des « scènes, comme dans H. Monnier et St Antoine... » (p. 326). Flaubert en avait écrit une de ce genre au moment de *La Bovary* [1]. Un modèle pourrait en être *Les Martyrs ignorés* de Balzac. (*Silhouettes des Interlocuteurs*, où il est question du « docteur Bouvard ».) — Pour les sujets, belle étude à faire sur « la ville d'eaux dans la littérature » (cf. le *Mont Oriol* de Maupassant : voir ici le type du Dr Barrier, de Luchon, p. 312).

Une ou deux indications encore. P. 75, « L'institutrice Aime le fils de la maison » : jusque là (pas plus loin) ne faut-il pas songer à Gustave lui-même et à Juliet Herbert ? — P. 71, « Je vois des chandelles » ; « tout autour de moi se met à tourner » : Flaubert décrit l'approche de l'*Illusion* chez ses épiciers d'après ses propres crises. A quelles sensations d'ivresse (qui sait ?) Musset s'est-il référé pour l'agonie de Rafaël dans *Les Marrons du feu* ?

Ce livre sur les projets littéraires de Flaubert se termine assez curieusement par un extrait de lettre sur sa vérole (p. 403-404). Ce document, offert par René Dumesnil à Mme Durry, qui l'inséra « en dernière minute », tendait à infirmer une étude que j'avais publiée précédemment sur les maladies de Flaubert. Il l'infirmerait si l'on devait le prendre tout à fait au sérieux.

1. Voir la *Nouvelle version* que j'ai donnée de ce roman avec Mlle G. Leleu (Corti, p. 117).

Que le Dr Flaubert ait, à partir de 1844, envisagé tous les possibles, je l'admets, mais le patient voyait dans cette hypothèse un thème de forfanterie rabelaisienne. L'allusion de 1849, j'en avertis ceux qui l'ont produite, n'est ni la seule, ni la première. Veut-on savoir ce qu'un ami de Gustave lui écrivait au début de 1845 : « Et ton état nerveux ? et ta vérole, cette bonne vérole *dont tu étais si fier* : comment tout cela va-t-il ? » L'auteur même de cette phrase, bien des années plus tard, se fera traiter par Ricord de *syphilimane*. Tout cela aide, n'est-ce pas ? à interpréter l'extrait de lettre. On ne voit pas, après son infection, authentique celle-là, de 1850, que Flaubert ait jamais fait retour sur une précédente. Je ne me place pas en ce moment au point de vue médical : des spécialistes diront ailleurs ce qu'il faut en penser. Ici, ce débat n'est vraiment pas en son lieu. Et je me hâte de le clore.

JEAN POMMIER.

DIVERS

Nécrologie. — Plusieurs deuils ont frappé dans ces derniers temps la Société d'Histoire littéraire de la France. Notre Bureau a perdu son Président d'Honneur, M. Victor Giraud, et l'un de ses vice-présidents, M. Henri Chamard. Deux membres du Conseil d'Administration, M. Jacques Crépet et M. Abel Lefranc, sont également décédés, ainsi que l'un de nos plus fidèles sociétaires, M. Georges Saintville. Que leurs familles veuillent bien trouver ici l'expression de notre sympathie attristée.

Sur Flaubert. — L'association « Les Amis de Flaubert » vient de faire paraître son Bulletin nº 3 (année 1952). Le sommaire en sera dépouillé dans notre Bibliographie par M. Rancœur.

Manuscrits de Maupassant. — Notre confrère, M. Édouard Maynial, est en train d'établir, en accord avec le Comité de la Société Guy-de-Maupassant, qu'il préside, un état présent des manuscrits du romancier.

Le centenaire de Jules Lemaître. — Des fêtes sont prévues à Beaugency (Loiret), le 28 et le 29 juin prochains, pour célébrer le centenaire de la naissance de Jules Lemaître (visite à Tavers, pèlerinage à la tombe de Jules Lemaître, pose d'une plaque sur l'école où enseignait son père, etc.).

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1952.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE [1]

— * Alden (Douglas W.), Brenner (Clarence D.), O'Brien (Justin), etc. — Bibliography of critical and bibliographical references for the study of contemporary French literature. 1951 supplement (French VII-Modern Language Association of America-Publication, nº 4). — Steichert-Hafner, New York-Paris-Londres, 1952.

— * Talvart (H.) et Place (J.). — Bibliographie des auteurs modernes de langue française. Tome XI. Lahor-Lavedan [J. Lahor. E. Lajeunesse. A. Lamandé. Lamartine. Lamennais. E. Lamy. H. Lapaire. V. de Laprade. V. Larbaud. L. Larguier. G. Larroumet. M. Larrouy. P. Lasserre. R. de

1. *Abréviations.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationales des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') Nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) Littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Hommes et Mondes. *HM.* — Information (L') Littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JP.* — Journal of the History of Ideas. *JHI.* — Lettres (Les) Françaises. *LF.* — Lettres (Les) Romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Neophilologus. *N.* — Nouvelles (Les) Littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne. *RLM.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The). Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

La Tailhède. H. de la Touche. P. de La Tour du Pin. Lautréamont. La Varende. H. Lavedan]. — Horizons de France, 1952.

— * Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques de France. Départements. T. XLIX. Aix, Arles, Avignon [suppléments]. — Bibliothèque nationale, 1951 [1952].

— * Deuxième table de la *Revue de Littérature comparée*, 1931-1950. — Boivin, 1952.

— Bowers (Fredson). — Bibliography, pure bibliography and literary studies. — *The Papers of the Bibliographical Society of America*, 3d quarter.

— Carrière (Joseph M.), Mc Dermott (John F.), Rice (Howard C.), Tucker (Joseph E.). — Anglo-French and Franco-American studies. A current bibliography [1950]. — *Bulletin de l'Institut français de Washington*, nouvelle série, nº 1, décembre 1951.

— Massart (Robert). — La philologie romane à Liège dans les mémoires académiques [bibliographie]. — *Marche Romane*, décembre 1951.

— Munteano (B.). — C.-R. de : * F. Baldensperger et Werner P. Friederich, « Bibliography of comparative litterature » (Chapel Hill, 1950). — *RLC*, avril-juin.

DIVERS

— * Friederich (Werner P.). — Dante's fame abroad. 1350-1850. The influence of Dante Aligheri on the poets and scholars of Spain, France, England, Germany, Switzerland and the U. S. (« Storia e Letteratura ». Raccolta di studi e testi. 31). — Roma, Ediz. di « Storia e Letteratura », 1950.

— * Keim (Albert). — Le Demi-siècle, souvenirs de la vie littéraire et politique. 1876-1946 [Hérédia, Mallarmé, J. Rictus, H. Barbusse, J. Lorrain, C. Mendès, etc.]. — A. Michel, 1950.

— * Leleu (Michèle). — Les Journaux intimes. Avant-propos de R. Le Senne (Caractères, 7). — Presses Universitaires, 1952.

— * Senger (Jules). — L'Art oratoire (Coll. « Que sais-je ? ». 544). — Presses Universitaires, 1952.

— * Zumthor (Paul). — Miroirs de l'amour. Tragédie et préciosité (Coll. « L'Épi »). — Plon, 1952.

— Arnoux (Alexandre). — La condition de l'écrivain. — *NL*, 31 juillet.

— Bourcelin (M.). — La révision des procès d'écrivains. — *Bulletin de l'enseignement public du Maroc*, 1er trimestre.

— Brown (Harcourt). — A duty to the devil : some suggestions for a humanistic history. — *FR*, May.

— Descaves (Pierre). — La profession d'écrivain. — *HM*, juin.

— Ferry (Ferréol de). — Trois cents ans de livres français sur l'Extrême-Orient [Préface au catalogue de l'Exposition organisée du 7 au 14 juillet 1952, à Singapour, par la Direction des archives et des bibliothèques du Haut-Commissariat de France en Indochine]. — *France-Asie*, juillet.

— Giraud (Victor). — Histoire littéraire, histoire de la littérature, critique littéraire. — *Revue Universitaire*, mars-avril.

— Hollerer (Walter). — Methoden und Probleme vergleichender Literaturwissenschaft. — *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, Januar.

— Moreau (Pierre). — En marge de quelques auteurs [Pascal. — Flaubert : influence de Chateaubriand, sur un passage de *Mme Bovary* ? — Lautréamont : l'image de « l'éternel célibataire des mondes », prise chez Chateaubriand]. — *Revue Universitaire*, janvier-février.

— Segond (J.). — Le portrait littéraire. — *Revue de la Méditerranée*, mai-juin.

— Smaele (Paul de). — Hoever staan we met de studie van den invloed

van de Franse letterkunde op de Nederlandse ? [Où en sommes-nous avec l'influence de la littérature française sur la littérature néerlandaise ?]. — *N*, Juli.

— Souriau (Étienne). — Filmologie et esthétique comparée. — *Revue internationale de filmologie*, avril-juin.

— The aims, methods and materials of research in the modern languages and literatures. — *PMLA*, October.

Anthologies. — * Hackett (C. A.). — Anthology of modern French poetry from Baudelaire to the present day. — Oxford, B. Blackwell, 1952.

— * Pages choisies des prosateurs français de Belgique, 1880-1935, par L. Demeure et G. Vanwelkenhuyzen. — Bruxelles, Librairie Vanderlinden.

Bibliophilie. — Dacier (Émile). — Des livres précieux sans en avoir l'air : les anciens catalogues de ventes. — *BB*, nº 3.

Critique. — Tate (Allen). — Is literary criticism possible ? — *Partisan Review*, September-October.

— Venaissin (Gabriel). — Le temps des signes ou vanités et humilités de la critique littéraire. — *La Vie intellectuelle*, avril.

Enseignement. — Dupuy (Aimé). — Le livre de lecture scolaire et son évolution. — *Larousse mensuel*, octobre.

— Hervier (Marcel). — Initiation aux études supérieures de français. — *AP*, nº 9-10.

Langue. — * Bally (Charles). — Le langage et la vie. 3e éd. augmentée (Société de publications romanes et françaises, XXXIV). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1952.

— Dauzat (Albert). — La réforme de l'orthographe. Un essai de conciliation. — *EN*, 9, 16 octobre.

— Gossen (Carl Theodor). — Quelques aspects de la mise en relief d'une idée en italien et en français. — *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1951, H. 1-3.

— Henriot (Émile). — La réforme de l'orthographe. — *Le Monde*, 30 juillet.

— Michéa (René). — Pour ou contre un « français de base ». — *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, nº 7, juin.

— Pommier (Jean). — La réforme de l'orthographe. — *Le Monde*, 8 août.

— Pompilus (Pradel). — Destin de la langue française en Haïti. — *Conjonction*, février.

— Roques (Mario). — « Enfant de la balle ». — [In] * Mélanges... Michaëlsson.

— Zumthor (Paul) et Sommer (Hubert). — A propos du mot « génie » [extr. de la thèse de H. S. : « Génie, Beitrâge zur Bedeutungs-Geschichte des Wortes »]. — *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1950, H. 1-3.

— *** La langue française et l'orthographe. — *RDM*, 15 août.

Littérature coloniale. — Dupuy (Aimé). — Aspects et valeur de la littérature de la France d'outre-mer. — *Larousse mensuel*, juillet.

Littératures régionales. — Crastre (Victor). — Le Roussillon intellectuel et littéraire. — [In] * Visages du Roussillon (Coll. « Provinciales »). — Éd. Horizons de France, 1952.

— Gillet (Henri). — La vie intellectuelle en Berry. — [In] * Visages du Berry (Coll. « Provinciales »). — Éd. Horizons de France, 1952.

Mélanges. — * The French Mind. Studies in honour of Gustave Rudler. — Oxford, Clarendon Press ; London, Cumberledge, 1952.

— * Mélanges de philologie romane offerts à M. Karl Michaëlsson par ses amis et ses élèves. — Göteborg, 1952 [Comité de rédaction : Université de Göteborg].

Poésie. — Chérel (Albert). — L'égoïsme des poètes. — *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 2e semestre 1951.

— Voir : *XIXe siècle. Symbolisme.*

Style. — Bruneau (Charles). — La stylistique. — *Romance Philology*, August 1951.

— Hempel (H.). — Essénce et origine de la métaphore. — *RLV*, nº 3.

— Spitzer (Leo). — Les théories de la stylistique. — *Le français moderne*, juillet.

— Spoerri (Théophile). — La puissance métaphorique. — *Revue de Suisse*, nº 8, 31 mai.

Théâtre. — * Jamati (Georges). — Théâtre et vie intérieure. Préface de Ch. Lalo (Bibliothèque d'esthétique). — Flammarion, 1952.

— * Lebègue (R.). — La Tragédie religieuse en France. — Les Belles Lettres, 1952.

— * Tribout de Morembert (H.). — Le Théâtre à Metz. Du Moyen Age à la Révolution. Préface de L. Chancerel (Publications de la Société d'histoire du théâtre). — Paris, Librairie Théâtrale ; Metz, Éd. « Le Lorrain », 1952.

Thèmes littéraires. — Bedel (Maurice). — Littérature et transports. — *RDM*, 15 juin.

— Dumas (Paul). — L'homme en face de Dieu. Prière et littérature. — *Pédagogie*, juin.

— Dumas (Paul). — L'homme en face de Dieu. Vocation et littérature. — *Pédagogie*, juillet.

XVe SIÈCLE

Gerson (J.). — * Mourin (Louis). — J. G. prédicateur français [Rijkuniversiteit te Gent. Werken uitgegeven door de Faculteit de Wijs Gegeerte en letteren, 113e afl.]. — Brugge, De Tempel, 1952.

Jean II de Bourbon. — Robson (C. A.). — A 15 th century puzzle : Jean II, duc de Bourbon, reputed author of the *Quinze Joyes de mariage*. — *Medium Aevum* (Oxford), XVII, 1948.

XVIe SIÈCLE

Divers. — * Lebègue (R.). — Le Mystère des Actes des Apôtres. Contribution à l'étude de l'humanisme et du protestantisme français au XVIe siècle (Coll. d'histoire de l'humanisme). — Les Belles Lettres, 1952.

— Busser (Henri). — Une aïeule de nos Académies : l'Académie des Valois. — *RDM*, 1er septembre.

— Cadier (Pasteur). — Découverte de livres huguenots à Montpellier. — *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, 1948-1951 [publié en 1952].

— Françon (Marcel). — Notes sur l'histoire du sonnet en France. — *Italica*, June.

— Gouron. — La création du Collège et de l'Université de Nîmes. — *Mémoires de l'Académie de Nîmes*, 1942-1950 [publié en 1951].

— Lebègue (Raymond). — Plagiats protestants de poésies de Garnier et de Desportes (II). — *BHR*, fasc. 2.

— Ponchiroli (Daniele). — La poesia maccheronica in Francia : Antonius de Arena. — *Belfagor*, luglio.

— Saulnier (Verdun-L.). — Dans le cercle des palinods rouennais. Richard de la Porte, Adrien de Saint-Gelais, Nicolas Boyssel et quelques autres auteurs de la Renaissance, d'après un manuscrit non étudié [I. Une famille rouennaise sous François Ier. — II. Adrien de Saint-Gelais : ses *Trois buccines*. — III. Poésies diverses. — IV. Le manuscrit et les recueils palinodiques. — V. Sur Me Nicolas Boyssel. — VI. Richard de La Porte. — VII. Une pièce inédite de François Ier. — VIII. Du nouveau sur Jean de l'Espine. — IX. Une pronostication de Paul Paradis]. — *BB*, nos 3-5.

— Schmidt (Albert-Marie). — Quelques poèmes médicaux du xvie siècle. — *Médecine de France*, no 35.

— Schmidt (Albert-Marie). — Poètes lyonnais du xvie siècle [1. Précautions préliminaires. 2. D'un certain refus de choisir. 3. De Champier et de quelques doctes. 4. De quelques écrivains mineurs. 5. De M. Scève. 6. De Pernette du Guillet. 7. De L. Labé]. — *IL*, mai-juin, septembre-octobre.

— Schutz (A.-H.). — Gleanings from Parisian private libraries of the early Renaissance (1494-1558). — *Romance Philology*, August 1951.

— Spencer (Terence). — Turks and Trojans in the Renaissance. — *MLR*, July.

Aubigné (A. d'). — Dartigue (Ch.). — La biographie d'A. d'A. d'après son propre témoignage et d'après les renseignements laissés par les contemporains. — *Société de l'Histoire du protestantisme français. Bulletin*, avril-juin.

— Febvre (Lucien). — Au temps des guerres de religion : en lisant d'A. — *Annales. Économies...*, avril-juin.

— Grosclaude (Pierre). — Le génie d'A. d'A. — *Société de l'Histoire du protestantisme français. Bulletin*, avril-juin.

Boyssel (N.). — Voir : *XVIe siècle. Divers.*

Budé (G.). — Laurent (M.-H.). — G. B. et le *De Oratore* de Cicéron [lettre inédite de G. B. à Bernardin Rutilio, 5 février 1533]. — *École Française de Rome. Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. LXIV, 1952.

Desportes. — Voir : *XVIe siècle. Divers.*

Du Bellay (J.). — Cohen (Gustave). — Le héraut d'armes de la Pléiade, Du B., Angevin. — *AP*, no 11-12.

— Voir : *Montaigne.*

Garnier (R.). — * R. G. — *La Troade. Antigone.* Texte établi et présenté par R. Lebègue (Les Textes français). — Les Belles Lettres, 1952.

— Voir : *XVIe siècle. Divers, Gasteuil (Et.).*

Gasteuil (Et.). — Saulnier (V.-L.). — Un ami inconnu de Robert Garnier : le poète E. G. — *Revue Universitaire*, mars-avril.

L'Espine (J. de). — Voir : *XVIe siècle. Divers.*

La Boëtie. — Baudouin (Charles). — La B. ou l'autre Montaigne. — *Revue de Suisse*, no 8, mai.

La Porte (Richard de). — Voir : *XVIe siècle. Divers.*

Lemaire de Belges (J.). — Raynaud de Lage (G.). — *Natura* et *Cenius* chez Jean de Meung et chez J. L. de B. — *Le Moyen-Age*, no 1-2.

Marguerite de Navarre. — Ritter (Raymond). — M. de N. à Cauterets et le prologue de l'*Heptaméron* (1546). — *Pyrénées*, avril-juin.

Montaigne. — Françon (Marcel). — M. et les Du Bellay. — *FR*, May.
— Sacy (S. de). — M. essaie ses facultés naturelles. — *MF*, juin.
— Voir : *La Boëtie.*

Paradis (P.). — Voir : *XVI^e siècle. Divers.*

Rabelais. — Mayer (C. A.). — The genesis of a Rabelaisian character : Menippus and Frère Jean. — *FS*, July.

Ronsard (P. de). — * P. de R. — Œuvres complètes. XVI. La Franciade (1572). 2^e partie. Édition critique avec introduction et commentaire par Paul Laumonier (Société des Textes français modernes). — M. Didier, 1952.
— Desonay (Fernand). — R. lyrique dans les *Sonnets pour Hélène.* — *Académie Royale de langue et de littérature françaises. Bulletin*, mars 1951.
— Grouas (Charles-André). — Les marginales latines de R. sur un exemplaire d'Homère (Bâle, 1551). — *Synthèses*, juillet.
— Moussat (Émile). — La poésie de R. — *Rolet*, 17-31 juillet.
— Puget (H.). — A Saint-Cosme avec R. — *Rolet*, 11 septembre.

Saint-Gelais (Adrien de). — Voir : *XVI^e siècle. Divers.*

Sponde (J. de). — * J. de S. — Stances et sonnets de la mort. Introduction par A. M. Boase. — J. Corti, 1952.

XVII^e SIÈCLE

Divers. — Desgraves (Louis). — Bibliographie des ouvrages imprimés par Simon Millanges (1572-1623). — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, 1^er semestre.
— Marie-Pierre (Sr). — L'éducation des filles, à Niort, au XVII^e siècle. — *Bulletin de la Société historique et scientifique des Deux-Sèvres*, 4^e trimestre 1951.

Théâtre. — Lejeaux (Jeanne). — Quelques décors de théâtre du XVII^e siècle [Bibl. de l'Union centrale des Arts décoratifs, neuf projets classés « Th., Italie, XVII^e siècle »]. — *Gazette des Beaux-Arts*, juillet-août.

Bayle (P.). — Deregibus (A.). — Sul concetto di storia nel pensiero di B. — *Il Saggiatore* (Turin), marzo 1951.
— Huse (Birger). — P. B. et l'idée de tolérance religieuse. — *Cahiers de Bruges*, n° 1, mars.

Bossuet (J. B.). — Gaquère (François). — 1952, année B. — *XVII^e siècle*, n° 15, 1952.

Camus (J. P.). — * Julien-Eymard d'Angers, O. F. M. Cap. — Du stoïcisme chrétien à l'humanisme chrétien : les *Diversités* de J.-P. C. (1609-1618). — Meaux, Impr. André-Pouyé, 1952.

Corneille (P.). — * Herland (Louis). — *Horace* ou la naissance de l'homme. — Éditions de Minuit, 1952.
— Dédéyan (Charles). — La composition de *Polyeucte.* — *LR*, 1^er août.
— Deierkauf-Holsboer (S. Wilma). — La date d'entrée de Floridor à l'Hôtel de Bourgogne et les premières de P. C. de 1644 à 1652. — *XVII^e siècle*, n° 15.

Descartes. — * Balz (Albert G. A.). — D. and the modern mind. — New Haven, Yale University Press, 1952.

— * Scott (J. F.). — The scientific work of R. D. with a foreword by Prof. H. W. Turnbull. — London, Taylor and Francis, 1952.

— Ame et conscience chez D. [exposé de Mlle G. Lewis, interventions de H. Gouhier, E. Bréhier, E. Wolff, Mme Prenant, etc.]. — *Bulletin de la Société française de philosophie*, septembre-octobre 1951.

— Arnold (Paul). — Le « songe » de D. — *CS*, nº 312, 1er semestre.

— Boyer (Carl B.). — D. and the radius of the rainbow. — *Isis*, July.

— Hervey (Helen). — Hobbes and D. — *Osiris*, t. X.

— Struve (Wolfgang). — Über das « ergo » in D., « ego cogito, ergo sum », und « sum, ergo Deus est ». — *Lexis*, 1951, 2.

Du Bose (J.). — Chesneau (C.)., O. F. M. Cap. — Un précurseur de Pascal. Le franciscain Jacques D. B. (1643). — *XVIIe siècle*, nº 15.

Fénelon. — Kyyrö (Kauko). — F. Asthetik und Kritik. — *Annales Academiae Scientiarum Fennicae* (Helsinki), Ser. B, t. 73, 2, 1951.

François de Sales (St). — Desplanques (Abbé H.). — St F. de S. et la vertu d'admiration. — *Facultés catholiques de Lille. Bulletin trimestriel*, avril.

— Liuima (Antoine). — Le *Traité de l'amour de Dieu*, de St F. de S. et les auteurs classiques. — *Bulletin de littérature ecclésiastique*, janvier-mars.

Jansénisme. — Cognet (Louis). — Le « Chapelet secret du Saint-Sacrement ». — Société des Amis de Port-Royal, 1951.

— Cognet (Louis). — État présent des études port-royalistes. — *Critique*, août-septembre.

— Mogenet (Joseph). — Trois lettres inédites de Jansénius [deux dans la collection d'autographes du Musée de Mariemont, Belgique, une à la Bibliothèque de l'Université de Louvain]. — *Revue d'histoire ecclésiastique*, nos 1-2.

— Voir : *Pascal* (*B.*), *XVIIIe siècle. Divers.*

La Bruyère. — Hankiss (Jean). — « Inspiration géométrique » dans les *Caractères* de L. B. — *N*, April.

La Fontaine. — * L. F. *Fables*. Eaux-fortes originales de Marc Chagall. — Tériade, 1952, 2 vol.

— Roy (Claude). — L. F. — *Gazette des Lettres*, 15 juin.

Molière. — Dyer (D. G.). — *Amphitryon* : Plautus, M. and Kleist. — *German Life and Letters* (Oxford), April.

— Larnac (Jean). — « Molière » ou « Mulier ». — *CS*, nº 311, 1er semestre.

Pascal (B.). — * B. P. — Pensées sur la religion... Avant-propos et notes de Louis Lafuma. 2e éd. — Delmas, 1952.

— * Lafuma (Louis). — Controverses pascaliennes. A la recherche de P. et d'une pensée inédite. — Éd. du Luxembourg, 1952.

— Barraud (Dr G.). — Le calvaire de P. — *Le Progrès médical*, 24 juin.

— Blanchet (André). — Le plan des *Pensées* de P. est-il vraiment retrouvé ? — *Études*, septembre.

— Flasche (H.). — P. y Bernardo de Clairvaux. — *Philosophia* (Mendoza), nº 14, 1951.

— Fonsny (Joseph). — P. et la machine arithmétique. — *Les Études classiques*, avril-juillet.

— Gaillard. — Sur un mot non déchiffré du manuscrit des *Pensées* de P. (fragment 868 de l'édition Braunschwieg). — *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, 1948-1951 [1952].

— Mesnard (J.). — B. P. et la vocation de sa sœur Jacqueline (II). — *XVII^e siècle*, n° 15.

— Mesnard (Jean). — Les séjours de P. à Port-Royal-des-Champs. — Société des Amis de Port-Royal, 1951.

— Orcibal (Jean). — Vers le P. de l'histoire. — Société des Amis de Port-Royal, 1951.

— Voir : *Du Bosc (J.), Jansénisme.*

Peiresc. — Lebègue (Raymond). — État présent des études peiresciennes. — *Revue archéologique*, juillet-septembre.

Perrault (C.). — Delarue (Paul). — L'histoire du *Petit Chaperon Rouge*. — *EN*, 22 mai.

— Menut (Simone). — Les *Contes* de P. — *Bulletin de la Société des bibliolâtres de France*, décembre 1951.

Racine. — * R. — Œuvres complètes. Tome II [Écrits se rapportant à Port-Royal. — Œuvre historique. — Œuvre académique. — Correspondance. — Traductions. — Extraits. — Commentaires. — Annotations]. Texte, variantes, notes et commentaires par Raymond Picard (Bibliothèque de la Pléiade). — Gallimard, 1952.

* R. — Théâtre. Texte établi et annoté par Pierre Mélèse [Avant-propos par René Groos]. Gravures sur bois de Valentin Le Campion (Bibliothèque des Éditions Richelieu, 16-20). — Éd. Richelieu (Imprimerie Nationale), 1951, 5 vol.

— *Knight (R. C.). — R., convention and classicism, inaugural lecture of the professor of French... (on 17 th Jan. 1952). — Oxford, The University Press, 1952.

— Lapp (John C.). — R.'s symbolism. — *YFS*, n° 9, 1952.

— Pommier (Jean). — C.-R. de : R. C. Knight, « R. et la Grèce » (Paris, 1951). — *FS*, October.

— Vinot-Préfontaine (Jean). — R. à Beauvais. — *Bulletin religieux du diocèse de Beauvais*, août.

Sévigné (M^me de). — Baussan (Charles). — M^me de S. et la terre. — *La Croix*, 30 août-5 septembre.

XVIII^e SIÈCLE

Divers. — * Cole (A. H.) and Watts (G. B.). — The handicrafts of France as recorded in the « Description des Arts et Métiers ». 1761-1788. — Boston, Baker Library, 1952.

* *Le Journal encyclopédique* (1756-1793). Notes, documents et extraits réunis par Gustave Charlier et Roland Mortier. — Bruxelles, La Renaissance du Livre ; Paris, Nizet, 1952.

— Appolis (Émile). — L'histoire provinciale du jansénisme au XVIII^e siècle. — *Annales. Économies...*, janvier-mars.

— Haloche (Maurice). — Le *Journal encyclopédique*. — *Le Thyrse*, novembre.

— Herr (Richard). — *Histoire littéraire.* Daniel Mornet and the French enlightenment. — *The Journal of Modern History*, June.

— Mossner (Ernest Campbell). — Hume and the French men of letters. — *Revue internationale de philosophie*, fasc. 2.

— Rodrigues (A. Gonçalves). — A novelística estrangeira em versão portuguesa no período pré-romântico. — *Boletim da Biblioteca da Universidade de Coimbra*, 1951.

Beaumarchais. — Arnould (E. J.). — B. and the Opera. — *Hermathena*, May.

— Rees (G. O.). — B. in translation : *The Two Friends*. — *Notes and Queries*, 30 th August.

Buffon. — *B., par R. Heim, F. Bourdier, L. Bertin, Y. François, J. Piveteau, J. Pelseneer, Mme E. Genet-Varcin, E. Dechambre, G. Heilbrun (Les Grands naturalistes français). — Édité par le Muséum d'Histoire naturelle; Publications françaises, 13, rue de Grenelle, 1952.

— Bourdier (Franck). — Principaux aspects de la vie et de l'œuvre de B. — [In] * B.

— Heilbrun (Georges). — Essai de bibliographie. — [In] * B.

— Lettres inédites de B. — [In] * B.

Condorcet. — Pelseneer (Jean). — Lettres inédites de C. — *Osiris*, t. X; 1952.

D'Alembert. — Broglie (Louis de). — Un mathématicien, homme de lettres : d'A. — *AUP*, nº spécial.

— Ley (Hermann). — Sur l'importance de d'A., traduit par Angel, E. Bottigelli et R. Verdenal (I). — *La Pensée*, septembre-octobre.

— Ley (Hermann). — Zur Bedeutung D'A. Eine philosophiegeschichtliche Untersuchung. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Universität Leipzig* (Gesellschafts-und Sprachwissenschaftliche Reihe, n. 3), 1951-1952, H. 5.

Diderot. — * Mesnard (Pierre). — Le cas D. Étude de caractérologie littéraire. — Presses Universitaires, 1952.

— Boutet de Monvel (A.). — État présent des études « diderotesques ». — *IL*, septembre-octobre.

— Gillot (Hubert). — Le secret du *Neveu de Rameau*. — *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres*, mai.

— Mayoux (Jean-Jacques). — Les doctrines littéraires de D. et l'*Encyclopédie*. — *AUP*, nº spécial.

— Shaw (E. P.). — An unpublished letter of Moncrif concerning D's *Père de famille*, 25 octobre 1758 (B. N., Nouv. acq. 1182, p. 31). — *MLN*, June.

— Thomas (Jean). — Le rôle de D. dans l'*Encyclopédie*. — *AUP*, nº spécial.

Encyclopédie. — [2e centenaire de l'*E.* française]. — *AUP*, octobre 1952 [Nº spécial].

— Bédarida (H.). — L'*E.* et l'Italie. — *AUP*, nº spécial.

— Binet (Léon). — Biologie et médecine dans l'*E.* — *AUP*, nº spécial.

— J. B. [J. Bonnerot]. — A propos du deuxième centenaire de l'E. — *BB*, nº 3.

— Clarac (Pierre). — L'*E.* et les problèmes d'éducation. — *AUP*, nº spécial.

— Couderc (Paul). — L'*E.* et l'astronomie. — *AUP*, nº spécial.

— Fourastié (Jean). — L'*E.* et la notion de progrès économique. — *AUP*, nº spécial.

— Friedmann (Georges). — L'*E.* et le travail humain. — *AUP*, nº spécial.

— Janot (Maurice-Marie). — Quelques aspects de la chimie dans l'*E.* — *AUP*, nº spécial.

— Korzon (Krystyna). — Polonica w *Encyklopedii* Diderota. — *Pamietnik Literacki*, 1950, 3-4.

— Lefebvre (Georges). — L'*E.* et la Révolution française. — *AUP*, nº spécial.
— Plantefol (Lucien). — Les sciences naturelles dans l'*E.* — *AUP*, nº spécial.
— Roques (Mario). — L'art et l'*E.* — *AUP*, nº spécial.
— Watts (George B.). — The *E.* and the *Description des Arts et Métiers*. — *FR*, May.
— Voir : *D'Alembert*, *Diderot*, *Malesherbes*, *Voltaire*.

Épinay (M^me^ **d'**). — * Valentino (Henri). — Une femme d'esprit sous Louis XV : M^me^ d'E. (1726-1783). — Perrin, 1952.
— Truc (Gonzague). — M^me^ d'É. et Grimm. — *HM*, septembre.

Mably. — Procacci (Giuliano). — L'abate M. nell' illuminismo. — *Rivista storica italiana*, 1951, fasc. 2.

Malesherbes. — Grosclaude (Pierre). — M. et l'*Encyclopédie*. — *AUP*, nº spécial.

Moncrif (**F. A. Paradis de**). — Voir : *Diderot*.

Montesquieu. — Barrière (Pierre). — L'expérience italienne de M. — *RLM*, gennaio-marzo.
— Dimoff (Paul). — Cicéron, Hobbes et M. — *Annales Universitatis Saraviensis*, *Philosophie-Lettres*, nº 1, 1952.
— Mirkine-Guetzevitch (Boris). — De *L'Esprit des lois* au constitutionnalisme moderne. — *Revue internationale de droit comparé*, avril-juin.
— Shackleton (R.). — M., Bolingbroke e la separazione dei poteri. — *Annali della Scuola normale superiore di Pisa*, 1951, 3-4.

Muralt (**B.-L. de**). — Perrochon (Henri). — B. de M. et les *Lettres sur les Anglais et les Français* (1725). — *Revue des travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques*, 2^e^ semestre 1951.

Réaumur. — Pelseneer (Jean). — Une lettre inédite de R. à Haller. — *Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des sciences*, 1951, nºs 8-9.

Rousseau (**J.-J.**). — * Flores d'Arcais (Giuseppe). — Il problemo pedagogico nell' *Emilio* di G. G. R. — Padova, Ed. Liviana, 1951.
— * Guéhenno (J.). — J.-J. 1758-1778. Grandeur et misère d'un esprit. — Gallimard, 1952. [Voir : R. Coiplet, Le dernier volume du J.-J. de M. G., in *Le Monde*, 15 novembre].
— Daumas (G.). — Note sur le séjour de J.-J. R. à Chambéry (1731-1737). J.-J. R. secrétaire au service de la péréquation et du cadastre de la Savoie (novembre 1731-juin 1732). — *RSH*, avril-septembre.
— Derathé (Robert). — La dialectique du bonheur chez J.-J. R. — *Revue de théologie et de philosophie*, 1952, II.
— Dujoux (Albert). — J.-J. R. a-t-il abandonné ses enfants ? — *Revue d'information et de documentation de l'Assistance publique à Paris*, mars-avril.
— Leigh (R. A.). — Boswell and R. — *MLR*, July.
— Roggerone (G. A.). — Il fondamento della volontà generale in R. — *Humanitas*, giugno.
— Valentino (Henri). — R. à Montmorency. — *NL*, 19 juin.
— Van Bever (P. J. L.). — Les frères Verri et J.-J. R. En marge d'une correspondance. 1766-1780. — *RLC*, avril-juin.

Sade (**M^is^ de**). — * Lely (Gilbert). — Vie du M^is^ de S., écrite sur des don-

nées nouvelles et accompagnée de nombreux documents, le plus souvent inédits. Tome Ier. De la naissance à l'évasion de Miolans, 1740-1773. — Gallimard, 1952.

— Un inédit du Mis de S. Isabelle de Bavière [fragment], publié par Gilbert Lely. — *Arts*, 15-21 août.

Voltaire. — * V's Notebooks, ed. with introduction, notes and select index by Theodore Besterman. Vol. I et II. — Genève, Institut et Musée Voltaire, 1952.

— * Flowers (Ruth C.). — V's stylistic transformation of Rabelaisian satirical devices. — Washington, Cath. University Diss., 1951.

— Besterman (Theodore). — An unpublished V. letter to Theodore Tronchin, and some notes on dates. — *MLN*, May.

— Besterman (Theodore). — Une nouvelle édition de la correspondance de V. — *Revue de Suisse*, nº 8, 31 mai.

— Besterman (Theodore). — V's correspondence. — *CR*, June.

— Deneckere (Marcel). — La conscience européenne chez V. — *Cahiers de Bruges*, mars.

— Gagnebin (Bernard). — L'édition originale de *Candide*. — *BB*, nº 4.

— Laulan (Robert). — V. et Mallet du Pan [d'après la communication d'Éd. Chapuisat à l'Académie des Sciences morales]. — *MF*, juillet.

— Nivat (J.). — L'*Ingénu* de V., les Jésuites et l'affaire La Chalotais. — *RSH*, avril-juin.

— Pintard (René). — V. et l'*Encyclopédie*. — *AUP*, nº spécial.

— Rat (Maurice). — « Bonne Maman Denis » trembla longtemps que V. ne refît son testament. — *FL*, 28 juin.

— Spenlé (Jean-Édouard). — V. — [In] * Les Grands maîtres de l'humanisme européen. Préface de Gaston Bachelard. — Corrêa, 1952.

XIXe SIÈCLE

Divers. — * Bagge (Dominique). — Les idées politiques en France sous la Restauration. Préface de B. Mirkine-Guetzévitch et Marcel Prélot (Bibliothèque de la science politique. 2e série. Les grandes doctrines politiques). — Presses Universitaires, 1952.

— * Jourdain (Francis). — Né en 76. — Éd. du Pavillon, 1951.

— Damiron (Suzanne). — La revue *L'Artiste*. Histoire administrative. Présentation technique. Gravures romantiques hors texte. — *Bulletin de la Société de l'histoire de l'art français*, 1951 [publié en 1952].

— Isopescu (Claude). — La littérature roumaine en 1850 [sur l'activité des exilés à Paris]. — *Les Langues modernes*, novembre 1951.

— Ledoux-Lebard (R., G. et C.). — La décoration et l'ameublement de la chambre de Mme Récamier sous le Consulat. — *Gazette des Beaux-Arts*, octobre.

— Mornand (Pierre). — J. J. Grandville, l'homme et l'œuvre. — *Le Courrier graphique*, septembre.

— Trenard (Louis). — Une visite à l'Académie de Clermont en 1846 [Salvandy]. — *Revue d'Auvergne*, nos 3-4.

— Vier (Jacques). — Trois corsaires du journalisme au XIXe siècle : L. Veuillot, H. Rochefort, J. Vallès. — *L'École*, 24 mai.

— Weber (Al.). — Judith Gautier, Catulle Mendès und Villiers de l'Isle-Adam bei Richard Wagner in Tribschen (1869). — *Geschichtsfreund*, 1949.

— Wędkiewicz (Stanislas). — Notes bibliographiques pour servir à l'histoire des relations franco-polonaises [relations littéraires : A. Daudet, H. Murger, Ch. Baudelaire, M. du Camp, A. France, M. Barrès]. — *Aca-*

démie polonaise des sciences et des lettres. Centre polonais de recherches scientifiques de Paris, nº 10, avril.

Romantisme. — * Marion (Séraphin). — La bataille romantique au Canada français (Les Lettres canadiennes d'autrefois. VII.) — Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa ; Hull, Les Éditions « L'Éclair », 1952.

— * Michaud (Guy) et Van Tieghem (Ph.). — Le Romantisme (Coll. « Classiques France »). — Hachette, 1952.

— Landers (W. M.). — A French critic of romantism movement : Ernest Seillière. — *FS*, July.

Symbolisme. — Symbol and Symbolism. — *YFS*, nº 9, 1952.

— Fowlie (Wallace). — Legacy of symbolim. — *YFS*, nº 9.

— Frye (Northrop). — Three meanings of symbolim. — *YFS*, nº 9.

— Hubert (Judd D.). — Symbolim, correspondence and memory. — *YFS*, nº 9.

— Pucciani (Oreste F.). — The universal language of symbolim. — *YFS*, nº 9.

Théâtre. — Pichois (Claude). — « Entrer dans la peau. » Quand l'acteur Bignon « entra dans la peau de son personnage ». — *Le français moderne*, juillet.

Balzac (H. de). — * H. de B. — Scènes de la vie politique. *Le député d'Arcis* [*Z. Marcas*]. Dessins de Ch. Genty, gravés par R. Boyer (Éd. du centenaire des Œuvres complètes illustrées de B. 38-39.) — A. Guillot, 1952.

— * H. de B. — Études philosophiques. *La Peau de Chagrin.* Dessins de Raoul Serres, gravés sur bois en couleurs par Robert Altheimer (Éd. du centenaire des Œuvres complètes illustrées de B. 40.) — A. Guillot, 1952.

— * H. de B. — Études philosophiques. *La Recherche de l'Absolu. Le Chef d'œuvre inconnu.* Dessins de Pierre Rousseau, gravés sur bois en couleurs par Michel Kozyr (Éd. du centenaire des Œuvres complètes illustrées de B. 41.) — A. Guillot, 1952.

— * H. de B. — Études philosophiques. *L'Enfant maudit. Massimilla Doni. Un drame au bord de la mer. Le réquisitionnaire* (Éd. du centenaire des Œuvres complètes illustrées de B. 42.) — A. Guillot, 1952.

— * H. de B. — *Traité de la vie élégante*, suivi de la *Théorie de la démarche.* Introduction et notes de Jean-Claude Richard (Classiques Delmas). — Delmas, 1952.

— H. de B. — Le Prêtre catholique. Étude philosophique. Fragments inédits. Précédé d'une notice inédite de Spoelberch de Lovenjoul : « Une œuvre inédite de B. ». — *RDM*, 15 août.

— * Émery (Léon). — B. en sa création. — Lyon, Audin, Les Cahiers libres, 1952.

— * Létinois (Dr). — Mme de Berny en Nivernais. Un épisode de sa liaison amoureuse avec B. [publié dans le *Bulletin de la Société scientifique et artistique de Clamecy*, nº 27, 1952]. — Imprimerie générale de la Nièvre, 1952.

— * B. à Saché. II. — Tours, Imprimerie centrale de Touraine, 1952.

— Lettres de B. à l'Étrangère. La République de 1848. — *RP*, août.

— Benjamin (François). — René Benjamin possédé par B. — [In] * B. à Saché.

— Benson (Carl). — Yeats and B's *Louis Lambert.* — *Modern Philology*, May.

— Bertault (abbé Ph.). — B. au faubourg Saint-Germain [résumé d'une conférence]. — *Société d'histoire et d'archéologie des VIIe et XVe arrondissements*, 1952.

— Dupuy (Aimé). — Les catégories et types balzaciens de l' « espèce-médecin ». — *La Presse médicale*, 19 janvier, 9 avril.

— Hennion (Horace). — Un mobilier guérandais à Saché .— [In] * B. à Saché.

— Martin-Demézil (Jean). — B. et Vendôme. — [In] * B. à Saché.

— Maurice (J.). — De Tours à Saché : le véritable itinéraire de B. — [In] * B. à Saché.

— Métadier (Bernard-Paul). — Comment Borget ouvrit la Chine à B. — [In] * B. à Saché.

— Pommier (Jean). — Comment B. a nommé ses personnages. — [In] * B. à Saché.

— Weelen-Dutacq (J.). — B. au collège de Tours. — [In] * B. à Saché.

Barbey d'Aurevilly (J.). — * J. B. d'A. — *L'Ensorcelée*. Introduction de Léon Gosset. Lithographies originales de Jacques Camus (Les Cent Bibliophiles). — Les Cent Bibliophiles, impr. de Fequet et Baudier, 1952.

Baudelaire (Ch.). — * Œuvres complètes de Ch. B. Correspondance générale, recueillie et annotée par J. Crépet. Tome V. 1865. — Éd. L. Conard (J. Lambert), 1952.

— * Œuvres complètes de Ch. B. Juvenilia. Œuvres posthumes. Reliquiae. II et III. Notes et éclaircissements de Jacques Crépet et Claude Pichois. — Éd. L. Conard (J. Lambert), 1952.

— * C. B. — *Les Fleurs du Mal*. [2] *Tableaux parisiens*. Lithographies originales d'Édouard Goerg. — Paris, M. Sautier, 1952.

— * Decaunes (Luc). — C. B. Avec choix de textes, bibliographie, dessins, portraits, fac-similés (« Poètes d'aujourd'hui ». 31). — P. Seghers, 1952.

— * Depaule (Léon). — Le procès B. Condamnation et réhabilitation des *Fleurs du Mal*. Cour d'appel de Nîmes. Audience solennelle de rentrée du 2 octobre 1951. — Melun, Impr. administrative, 1952.

— * Hamelin (Jacques). — La réhabilitation judiciaire de B. — Dalloz, 1952.

— * Jones (P. Mansell). — B. (Studies in modern European literature and thought). — London, Bowes and Bowes, 1952.

— * Jouanne (René). — B. et Poulet-Malassis. Le procès des *Fleurs du Mal*. Introduction de Bernard Grisard. — Alençon, Impr. Alençonnaise, 1952.

— * Vivier (Robert). — L'originalité de B. [réimpression, suivie d'une note de l'auteur]. — Bruxelles, Palais des Académies, 1952.

— B. et la « Très Belle ». Dialogue avec Apolline Sabatier. Introduction de Y.-G. Le Dantec. — *Les Belles Lectures*, 15-31 mai.

— Briant (Théophile). — Quatre lettres inédites de B. annotées par Jacques Crépet [communiquées par M. et Mme Raphaël Ducessois, et M. et Mme César Galli, de Florence : une lettre à Félicité, Mme Alph. B., s. d. ; trois lettres à Mme Aupick, 20 janvier 1858, 20 juin 1859, 26 mars 1865]. — *FL*, 7 juin.

— Th. B. — Une lettre inédite de B. [à Alph. de Calonne, directeur de la *Revue contemporaine*, cachet : 17 décembre 1859]. — *Le Goéland*, avril-juin.

— Gérard-Gailly. — Une source de B. ? [Arvers]. — *MF*, juillet.

— Kies (Dr Albert). — B. poète de la maladie et de la santé. — *Les Cahiers de la Biloque* (Gand), 2e année, no 4, juillet-août.

— Oxenhandler (Neal). — The balcony of C. B. — *YFS*, no 9, 1952.

— Pichois (Claude). — Autour des *Paradis artificiels*. B., Musset et de Quincey [lettre inédite de Poulet-Malassis au vicomte Spoelberch de Lovenjoul]. — *Le Goéland*, avril-juin.

— Pujolle (Auguste). — Autour d'une « pièce condamnée » des *Fleurs du Mal*. — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, 1er semestre.
— Voir : *Crépet* (*J.*).

Bloy (**L.**). — Gelma (E.). — Pages de psychiatrie de l'histoire. La schézophrénie d'Anne-Marie Roulé, la « Véronique » de L. B. — *Cahiers de psychiatrie*, nº 1.
— Vallis (Géo). — L. B. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.

Borel (**P.**). — Richer (Jean). — Deux lettres de P. B. à Francis Wey, 18 avril, 7 juillet 1843 [communiquées par Jean Mennessier-Nodier.] — *MF*, août.

Bourges (**E.**). — * Lebois (André). — Les tendances du symbolisme à travers l'œuvre d'E. B. — Le Cercle du Livre, 1952.

Buet (**Ch.**). — Bordeaux (Henry). — Ch. B., 1846-1897 [discours à l'Académie de Savoie, 28 juillet 1947]. — [In] * Portraits savoyards. — Thonon, Société d'imprimerie, de presse et d'édition, 1952.

Céard (**Henry**). — H. C. — Lettre [inédite] à Ernest Lajeunesse, 28 décembre 1906, à propos de son roman *Le Boulevard*]. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.
— Fabre (F. E.). — Le centenaire d'H. C. : C. fonctionnaire. — *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, nº 24.

Chateaubriand. — * Bertaut (Jules). — La vie privée de C. (« Les Vies privées »). — Hachette, 1952.
— Aquarone (J.-B.). — C. admirateur de Camoëns. — [In] * Mélanges d'études portugaises offerts à M. G. Le Gentil. Lisboa, Instituto para a alta cultura, 1949.
— Bronne (Carlo). — C., roi des Belges ? — *NL*, 24 juillet.
— Duchemin (Marcel). — Veteris filia temporis. C. à l'Alhambra en 1807. — *BGB*, juin.
— Voir : *XIXe siècle. Divers*, *Hugo* (*V.*), *Staël* (*Mme de*).

Colet (**Louise**). — Benassis (Dr). — Essais de clinique littéraire. Les amis de Flaubert : L. C. [XII. Italiam ! Italiam ! (*suite*). XIII. Le long du Nil]. — *Les Alcaloïdes*, mars.

Constant (**B.**). — * B. C. Journaux intimes. Édition intégrale des manuscrits autographes, publiée pour la première fois avec un index et des notes par Alfred Roulin et Charles Roth. — Gallimard, 1952.
— B. C. — *Amélie et Germaine*. Introduction par Alfred Roulin. — *Cahiers de la Pléiade*, XIII, automne 1951-printemps 1952.
— Un journal inédit de B. C. Amélie et Germaine. Présenté par A. Roulin. — *GL*, 21-22 juin.
— Bénichou (Paul). — Confessions nouvelles de B. C. — *Critique*, décembre.
— Hasselrot (Bengt). — B. C. et ses rapports avec la Suède. — [In] * Mélanges... Michaëlsson.

Courier (**P.-L.**). — Lebois (André). — Visite à Véretz. — *MF*, août.

Daudet (**Alph.**). —Rossat-Mignod (Suzanne). — Le « réalisme » d'A. D. — *La Pensée*, mai-août.
— Voir : *Zola* (*E.*).

Desbordes-Valmore (**Mme**).— Le Dantec (Yves-Gérard). — Prestige de Marceline V. — *La Bouteille à la Mer*, 2e trimestre.

— Roy (Claude.) — M. D.-V. — *E*, septembre.

Descaves (L.) — Voir : *Huysmans (J.-K.)*.

Deulin (Ch.). — Voir : *Zola (E.)*.

Du Camp (M.).— Vendramin (Lorenzo). — Comment M. D. C. fut empêché de prononcer l'éloge funèbre de V. Hugo [documents inédits]. — *Quo Vadis*, avril-juin.

Dumas, père (A.). — Maurevert (Georges). — Gentilshommes de lettres. A. D., marquis de la Pailleterie. — *Le Fureteur*, août.

Erckmann-Chatrian. — Guichonnet (Paul). — Le souvenir d'E.-C. [Alex. Ch., d'ascendance valdôtaine]. — *Augusta Praetoria* (Aoste), janvier-mars.

Feydeau (E.). — Benassis (Dr). — Essais de clinique littéraire. Les amis de Flaubert : E. F. (I). — *Les Alcaloïdes*, juin.

Flaubert (G.). — Durand (André). — Une des origines de *Madame Bovary* (*Mme B.* et Neuchâtel-en-Bray). — *Les Amis de F.*, nº 3.
— Gérard-Gailly (Ém.). — La Vaubyessard. — *Les Amis de F.*, nº 3.
— Lapierre (Fr.-Ch.). — G. F. à Croisset. — *Les Amis de F.*, nº 3.
— Leroy (Paul). — La bibliothèque de F. a regagné Croisset. — *NL*, 21 août.
— Rat (Maurice). — F. a-t-il été l'amant de Mme Bovary et de Mme Arnoux? — *FL*, 31 mai.
— Renaudin (André). — Fr.-Ch. Lapierre [ancien directeur du *Nouvelliste de Rouen*, 1828-1893, ami de G. F.]. — *Les Amis de F.*, nº 5.
— Revel (Jean). — Une farce joyeuse de Fr.-Ch. Lapierre à G. F. — *Les Amis de F.*, nº 3.
— Ullmann (Étienne de). — Valeurs stylistiques de l'inversion dans *L'Éducation sentimentale*. — *Le français moderne*, juillet.
— Voir : *Divers*, *Colet (L.)*, *Feydeau (E.)*.

France (A.). — * A. F. — *La Révolte des Anges*. Lithographies originales en couleurs de Van Dongen. — *Scripta et Picta*, 1951.
— Baillot (A.). — Le pessimisme d'A. F. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.
— Braibant (Charles). — A. F. dans l'Aisne. — [In] * L'Aisne (Richesses de France), 1952.
— Voir : *Loti (P.)*.

Fromentin (E.). — * Lagrange (Andrée). — L'art de F. (« Collection Sainte-Beuve »). — Éd. Dervy, 1952.

Gautier (Judith). — Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Goncourt (E. et J. de). — Streignart (J.), S. J. — Les G. et la palette d'Ensor. — *Les Études classiques*, janvier.
— Voir : *Huysmans (J.-K.)*, *Zola (E.)*.

Gourmont (R. de). — Rouveyre (André). — L'orgueil ombrageux de G. — *Le Divan*, juillet-septembre.

Guérin (E. et M. de). — Une lettre d'Irène Compayré à E. de G. [inédit]. — *L'Amitié Guérinienne*, janvier-juin.
— Biemel (Rainer). — M. de G. à la conquête de l'unité (I). — *L'Amitié Guérinienne*, janvier-juin.

Hérédia (J.-M. de). — Sancier (Jean). — J.-M. de H. en Bretagne. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, mai-juin.

Hugo (V.). — * V. H. — Œuvres complètes [11]. *Les Orientales. Les Feuilles d'automne. Les Chants du crépuscule.* Préface de Michel Braspart. — Givors, A. Martel, 1951.

— * V. H. — Œuvres complètes [15]. Littérature et philosophie mêlées. Préface de Michel Braspart. — Givors, A. Martel, 1952.

— * V. H. — Trois cahiers de vers français [1815-1818]. Préface de G. Venzac. — Damase (19, rue Jacob, Paris), 1952.

— * Barrère (J.-B.). — H., l'homme et l'œuvre (« Connaissance des Lettres ». 35). — Boivin, 1952.

— * Bonte (Florimond). — Le Chevalier de la paix. Hommage à V. H. — Éditions sociales, 1952.

— * Guesnon (Emmanuel). — Pèlerinage à la maison d'exil de V. H., Hauteville-House. — Coutances, 1952.

— V. H. — Autres *Choses vues* de V. H., présentées par Henri Guillemin. — *FL*, 14 juin.

— V. H. — Textes inédits recueillis par Henri Guillemin. — *CS*, nº 311, 1er semestre.

— V. H. — Vers épars, publiés par Henri Guillemin. — *MF*, juillet.

— V. H. — Lettre inédite [à Étienne Carjat, vers 1862]. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.

— Albouy (Pierre). — Raison et science chez V. H. — *Les Cahiers rationalistes*, mai-juin.

— Aragon (Louis). — Le parti communiste français et V. H. — *La Pensée*, mai-août.

— Askenazy (S.). — V. H. et la Pologne [article écrit en 1902, publié après la mort de l'auteur, dans la coll. *Szkice i postrety*, Varsovie, 1937]. — *Académie polonaise des sciences et des lettres. Centre polonais de recherches scientifiques de Paris*, avril.

— Avéroff (Georges). — V. H. et l'indépendance de la Grèce. — *RLC*, juillet-septembre.

— Baltus (René). — V. H. et l'union européenne. — *La Croix*, 9-17 juillet.

— Ét. B[orne]. — Gloses sur V. H. — *Terre Humaine*, septembre.

— Boyé (Maurice-Pierre). — V. H. et ses inconnues. — *Quo Vadis*, avril-juin.

— Calogero (Giorgio). — V. H. nel III cinquantenario della sua nascita. — Roma, Scuola Salesiana del libro, 1952.

— Carabin (Armand). — V. H. devant les missions. — *La Croix*, 31 juillet.

— Castex (Pierre-Georges). — H. imitateur et poète dans *Le Mariage de Roland*. — *IL*, mai-juin.

— Charpentier (Henry). — V. H., philosophe gnostique. — *Marsyas*, juin.

— Dangon (Georges). — A propos du 150e anniversaire de la naissance de V. H. Jacques-Firmin Lanvin, compositeur d'imprimerie à livres [le passage de V. H. en Belgique, après le coup d'État du 2 décembre]. — *Le Courrier graphique*, juillet-août.

— Dauzat (Albert). — Un Espagnol contemporain de V. H. fut le prototype de Ruy Blas [Manuel Godoy]. — *NL*, 24 juillet.

— Diehl (Gaston). — V. H. y sus relaciones con el arte de su tiempo. — *Cultura Universitaria*, enero-febrero.

— Dresse (Paul). — V. H. aux villes d'eaux wallonnes. — *La Vie Wallonne*, 2e trimestre.

— Dupuy (Aimé). — L'enfant dans la vie de V. H. [documents inédits]. — *Revue Universitaire*, mai-juin.

— Durand (René L. F.). — « Pauca meae ». — *Cultura Universitaria*, enero-febrero.

— Escholier (Raymond). — V. H. L'homme. Choses vues et ignorées, avec des inédits. — *Les Œuvres Libres*, mai.

— Gottschalk (Dr A.). — V. H., mangeur romantique. — *Grandgousier*, juillet-août.

— Grases (Pedro). — V. H. y Horacio en una imitación de Andres Bello. — *Cultura Universitaria*, enero-febrero.

— Gros (Léon-Gabriel). — « Duce e maestro ». — *CS*, nº 311, 1er semestre.

— Guillemin (Henri). — V. H. et les fantômes de Jersey [documents inédits]. — *RP*, septembre.

— Guyard (Marius-François). — V. H. en 1952. — *Terre Humaine*, septembre.

— Guyon (Bernard). — Un grand amour détruit : Adèle et V. H. — *La Revue du Caire*, septembre.

— Krebs (Albert). — V. H. et l'Amérique. — *Rapports France-États-Unis*, juillet.

— Leroy (Maxime). — V. H., pensador social. — *Cuadernos americanos*, mayo-junio.

— Levaillant (Maurice). — Quand Shakespeare à Jersey parle à V. H. — *RLC*, juillet-septembre.

— Levron (Jacques). — A propos d'un cent-cinquantenaire. David d'Angers et V. H. — *MF*, juin.

— Lorson (Pierre). — V. H. est-il un pacifiste ? — *Terre Humaine*, septembre.

— Manevy (R.). — V. H. et la presse de 1848 à 1852. — *Études de presse*, 15 avril.

— Markovitch (Milan). — V. H. en Serbie. — *RLC*, juillet-septembre.

— Messières (René de). — V. H. et les États-Unis d'Europe. — *FR*, May.

— Milliex (Roger). — V. H., constant ami de la Grèce. — *L'Hellénisme contemporain*, mai-juin.

— Moreau (Pierre). — Horizons internationaux de V. H. — *RLC*, juillet-septembre.

— Munteano (B.). — V. H. en Roumanie. — *RLC*, juillet-septembre.

— Peyre (Sully-André). — H. sans fin. — *Marsyas*, juillet-août.

— Pons (Roger). — Explication française. V. H. *Les Pauvres gens* (fragment III, vers 44-73). — *IL*, mai-juin.

— Saurat (Denis). — La place de V. H. dans l'univers épique. — *CS*, nº 311, 1er semestre.

— Sergent (Jean). — C. et V. Hugo. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, septembre-octobre.

— Soulairol (Jean). — La religion de V. H. — *Terre Humaine*, septembre.

— Soulairol (Jean). — V. H. et la mort. — *Le Divan*, juillet-septembre.

— Stremoukhoff (D.). — Témoignages russes sur V. H. — *IL*, mai-juin.

— Thibon (Gustave). — En relisant V. H. — *Bulletin des Lettres*, 15 juin.

— Thomé (J.-R.). — A propos du 150e anniversaire de la naissance de V. H. V. H. et Gustave Planche. — *France-Asie*, mai.

— Tortel (Jean). — Notions sur l'esthétique de V. H. — *CS*, nº 311, 1er semestre.

— Venzac (Géraud). — Un poète de treize ans. Les premiers vers de V. H. (album de vers inédits). — *Harvard Library Bulletin*, Autumn.

— Viatte (Auguste). — Nouvelles perspectives sur V. H. — *Revue de l'Université Laval*, mai.

— Zaleski (Z. L.). — V. H. et la cause de la Pologne. — *RLC*, juillet-septembre.

— Pages du *Journal* inédit de Juliette Drouet, présentées par Jean Richer. — *Arts*, 10-16 juillet.

— Voir : *Du Camp* (*M.*).

Huysmans (J.-K.). — J.-K. H. — Pages retrouvées : Lucien Descaves [publié dans *Les Hommes d'aujourd'hui*, en 1889, et non repris]. — *Bulletin de la Société J.-K. H.*, nº 24.

— Artinian (Artine). — H. to Mallarmé : an unpublished letter. — *MLN*, June.

— Une lettre de J.-A. Boullan à H., publiée par P.-M. Lambert. — *Bulletin de la Société J.-K. H*, nº 24.

— Forain le croyant [lettre inédite à J.-K. H., 5 janvier 1901, publiée par Jacques Lethève]. — *FL*, 21 juin.

— Cogny (Pierre). — J.-K. H., Maupassant et les fleurs. — *Bulletin de la Société J.-K. H.*, nº 24.

— Garçon (Maurice). — H., témoin en justice de paix [en 1899]. — *MF*, juillet.

— Garçon (Maurice). — Le mariage manqué d'H. (documents inédits communiquées par P.-M. Lambert). — *RP*, décembre.

— Jacquinot (Jean). — Un ami de H. Ludovic de Vente de Francmesnil (1852-1930). — *Bulletin de la Société J.-K. H.*, nº 24.

— Jammes (Pierre). — *Là-Bas*, Gilles de Rais et la bibliographie. — *Bulletin de la Société J.-K. H.*, nº 22.

— Lefai (Henry). — Un ancêtre oublié de J.-K. H. Le sculpteur parisien Antoine-François Gérard (1760-1843). — *Bulletin de la Société J.-K. H.*, nº 24.

— Raveton (Louis). — H. et le procès du testament Goncourt (allocution prononcée dans le cloître de l'église Saint-Séverin, le 12 mai 1952). — Supplément au *Bulletin de la Société J.-K. H.*, nº 24.

— Voir : *XIXe siècle. Divers*.

Janin (J.). — Voir : *Nerval* (*G. de*).

Joubert (J.). — * Pizzorusso (Arnaldo). — L'immaginazione e le immagini in Joseph J. — Estr. *Annali della Facoltà di lettere e filosofia dell'Università di Cagliari*, XIX, 1952. — Sassari, Gallizzi, 1952.

— Pizzorusso (Arnaldo). — J. e il suo « secolo ». — *RLM*, aprile-giugno.

Karr (Alph.). — Voir : *Nerval* (*G. de*).

Laforgue (J.). — * Durry (M. J.). — J. L. (Coll. « Poètes d'aujourd'hui », 30). — P. Seghers, 1952.

— Billy (André). — Est-ce un retour à L. ? — *FL*, 7 juin.

— Champigny (Robert). — Situation of J. L. — *YFS*, nº 9, 1952.

Lajeunesse (Ernest). — Voir : *Céard* (*H.*).

Lamartine (A. de). — * A. de L. — Poésies. Introduction de J. L. Vaudoyer (Coll. du Flambeau). — Hachette, 1952.

— * A. de L. — *Le Manuscrit de ma mère*. Avant-propos du Mis de Luppé. Eaux-fortes de P.-A. Bouroux. — Chez l'artiste : 2, rue Dupleix, Paris (XVe), 1952.

— Bruyère (Chanoine Marcel). — L. et la Révolution de 1848. — *Mémoires de l'Académie de Nîmes*, 1942-1950 [publié en 1951].

Lapierre (Fr.-Ch.). — Voir : *Flaubert* (*G.*).

Laprade (V. de). — * Séchaud (Pierre). — L'Académie française et le Second Empire d'après la volumineuse correspondance de V. de L. — Lyon, impr. Bosc frères, 1952.

Lautréamont. — Pichois (Claude). — Sur Lautréamont et « Latreaumont ». — *MF*, juillet.

— Voir : *Divers*.

Leconte de Lisle. — Jobit (Mgr Pierre). — L. de L. Le centenaire des *Poèmes antiques*. — *L'Enseignement chrétien*. *Studia*, mai.

Loti (P.). — Les inédits de L. Voyage à Constantinople, 12-15 mai 1890. Extraits du « Journal intime » inédit de P. L. (I). — *Cahiers Pierre Loti*, nº 1, mai.

— Borgeaud (Henri). — Les « Lotistes « (1898-1948). — *Cahiers P. L.* nº 1, mai.

— Charles-Roux (Fr.). — P. L. au Maroc, d'après son article « Missions diplomatiques françaises à Fès » (*Hespéris*, 3e-4e trimestres 1948). — *Bulletin de l'enseignement public du Maroc*, 1er trimestre.

— Sorbets (Jacques). — Maurice Barrès et P. L. — *Cahiers P. L.*, nº 1, mai.

— Suffel (Jacques). — Anatole France et P. L. — *Cahiers P. L.*, nº 1, mai.

— Association internationale des amis de P. L. *Cahiers Pierre Loti*. Nº 1, mai 1952. Siège social : Académie de Marine, 3, avenue Octave-Gréard, Paris (VIIe).

Maeterlinck (M.). — M. M. — *L'abbé Setubal*. Fragments inédits. — *B*, mai-juin.

— Beachboard (Robert). — M. et l'Amérique. — *RDM*, 1er septembre.

— André Gide et Henri de Régnier à M. M. Lettres inédites. — *B*, mai-juin.

— Bibliographie des œuvres de M. M. — *B*, mai-juin.

Maistre (J. et X. de). — * 1852-1952. X. de M. Études publiées par l'Académie des Sciences, belles-lettres et arts de Savoie [Préface de H. Bordeaux. Fac-similés de lettres autographes, dessins de X. de M.]. — Chambéry, 1952.

— Bordeaux (Henry). — Les frères savoyards. — *NL*, 12 juin.

— Daniel-Rops. — X. le « scientifique ». — [In] * Études...

— Farinet (Paul). — Le val d'Aoste dans la vie et les œuvres de X. de M. — [In] * Études...

— Gautier (Léopold). — X. de M. et Toeppfer. — *JG*, 15-16 juin.

— Ménabrea (H.). — X. de M., l'homme, l'écrivain. — [In] * Études...

— Secret (Bernard). — Les frères de M. Le milieu familial et social savoyard. — [In] * Études...

Mallarmé (S.). — S. M. — Fragment inédit du *Réveil d'un faune* [communiqué par Henry Charpentier]. — *Empreintes*, nº 6, 1948.

— Lettres inédites de M. Propos sur la poésie. — *TR*, août.

— Une lettre de S. M. à Albert Collignon [Tournai, 20 juin 1864]. — *Empreintes*, nº 6.

— Blanchot (Maurice). — M. et l'expérience littéraire. — *Critique*, juillet.

— Chassé (Charles). — Quelle est la source de *L'Après-midi d'un faune* ? — *Marsyas*, juin.

— Chisholm (A. R.). — M. : « Ses purs ongles »... — *FS*, July.

— Comby (José). — S. M. en Belgique [1890]. — *Empreintes*, nº 6.

— Duchesne-Guillemin (Jacques). — Encore le Divin Cygne. — *Empreintes*, nº 6.

— Ernoult (Claude). — M. et l'occultisme. — *Revue métapsychique*, janvier-mars.

— Garcia Bacca (J. D.). — La conception probabilistique de l'univers chez M. — *Empreintes*, nº 6.

— Goffin (Robert). — L'hermétisme freudien de M. — *Empreintes*, nº 6, 1948.

— Guillot de Saix. — Au temps du symbolisme. Inédits de Proust et de M. [lettres à Reynaldo Hahn]. — *NL*, 18 septembre.

— Ilsley (Marjorie H.). — Four unpublished letters of S. M. to Stuart Merrill. — *YFS*, nº 9, 1952.

— Lhombreaud (Roger). — Une lettre inédite de M. en anglais [1875]. — *RLC*, avril-juin.

— Noulet (E.). — Exégèse. — *Empreintes*, nº 6.

— Patri (Aimé). — M. et la musique du silence. — *La Revue musicale*, janvier.

— Rogivue (Ernest). — Exégètes et glossateurs de M. — *Revue de Suisse*, nº 8, 31 mai.

— H. v. d. D. — Une version peu connue d'un sonnet de M. [« Victorieusement fui le suicide beau »]. — *Empreintes*, nº 6.

— Voir : *Huysmans* (*J.-K.*).

Maupassant (**G. de**). — Croce (Benedetto). — M. — *Revue de Suisse*, nº 9, 30 juin-31 juillet.

— Voir : *Huysmans* (*J.-K.*), *Proust* (*M.*).

Mazel (**H.**). — Coulon (Marcel). — Hommage à Henri M. — *Mémoires de l'Académie de Nîmes*, 1942-1950 [publié en 1951].

Mendès (**Catulle**). — Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Mérimée (**P.**). — Voir : *Stendhal.*

Mistral (**F.**). — Voir : *Gerde* (*Ph. de*).

Musset (**A. de**). — Pommier (Jean). — L'œuvre d'A. de M. — [In] Annuaire du Collège de France, 1952.

— Voir : *Baudelaire* (*Ch.*), *Proust* (*M.*).

Nerval (**G. de**). — G. de N. — Contes fantastiques. Introduction de Jacques Derogy. — *Les Belles Lectures*, 1er-14 août.

— Auriant. — Histoire de la Reine du matin (*suite*). — *Quo Vadis*, juillet-décembre.

— Auriant. — Retouches à *Aurélia*. — *Aesculape*, juin.

— Carco (Francis). — G. de N. — *RDM*, 15 septembre-1er novembre.

— Cellier (L.). — Sur un vers des *Chimères* : N. et Shakespeare. — *CS*, nº 311, 1er semestre.

— Jean (Raymond). — Inédits de G. de N. [Alph. Karr, J. Janin, extr. de sept textes publiés par G. de N. dans l'*Allgemeine Theaterzeitung* pendant son séjour à Vienne, hiver 1839-1840]. — *NL*, 17 juillet, 21 août.

Ohnet (**G.**). — Randal (Georges). — Plaidoyer pour G. O. — *Quo Vadis*, avril-juin.

Perdiguier (**A.**). — Voir : *Sand* (*G.*).

Pichot (**Amédée**). — Voir : *Sainte-Beuve.*

Planche (**G.**). — Voir : *Hugo* (*V.*).

Poulet-Malassis. — Voir : *Baudelaire.*

Proudhon (**P.-J.**). — Leroy (Maxime). — Retour vers P. — *Preuves*, août-septembre.

Quinet (**E.**). — Des Cilleuls (Médecin général Jean). — Une lettre inédite

d'E. Q. au ministre de la Guerre [5 janvier 1832]. — *Revue de l'Intendance militaire*, 2e trimestre.

Rebell (H.). — Auriant. — Sept lettres inédites d'H. R. à Robert-Harborough Sherard. — *Quo Vadis*, juillet-septembre.

Rimbaud (A.). — * A. R. — Poésies. Précédées de : Vues sur R., par Georges Duhamel. — L'Artisan du Livre, 1952.

— * A. R. — *Une Saison en enfer. Les Déserts de l'amour. Les Illuminations.* Avertissement de Jean Graven. Eaux-fortes originales de Germaine Richier. — Lausanne, A. Gonin, 1951.

— * Dhotel (André). — R. et la révolte moderne (Les Essais). — Gallimard, 1952.

— Chassé (Charles). — Une soutenance de thèse en Sorbonne sur le « mythe » R. — *Quo Vadis*, avril-juin.

— Dhotel (André). — Introduction à une étude sur R. — *Les Cahiers du Nord*, 1951-1952, nos 1 et 2.

— Graaf (Daniel A. de). — Une nouvelle source du sonnet des voyelles. — *RLV*, no 4.

— Lié (Pr.) s. — Paterne Berrichon au travail, d'après des documents inédits. — *Cahiers du Collège de pataphysique*, nos 5 et 6, 1952.

— Pougnard (Yves). — *Darne* et la théorie du voyant chez R. — [In] * Mélanges... Michaëlsson.

Rochefort (H.). — Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Rostand (E.). — * E. R. — *Cyrano de Bergerac.* Texte intégral présenté et commenté par Mlle Ortensia Ruggiero (Letterature moderne. Testi e studi critici. XXX). — Milano, Fratelli Bocca Edit., 1952.

— Benoît (Pierre). — Le souvenir d'E. R. — *RDM*, 15 septembre.

— Marie (André). — Discours prononcé à Cambo, le 17 août 1952, à l'inauguration d'un monument à la mémoire d'E. R. — *RDM*, 1er septembre.

— Röttinger (Heinrich). — R. *Cyrano* und Kotzebue. — *Der Wächter. Zeitschrift für alle Zweige der Kultur* (Wien), H. 1.

Sainte-Beuve. — * Billy (André). — S.-B. Sa vie et son temps. ** L'épicurien (1848-1869). — Flammarion, 1952.

— * Bonnerot (Jean). — Bibliographie de l'œuvre de S.-B. III. Chronologie de l'œuvre de S.-B. et de ses lectures. 1re et 2e parties. 2 volumes. — L. Giraud-Badin, 1952.

— Billy (André). — Derniers jours de S.-B. — *HM*, juin.

— Billy (André). — Le travail de S.-B. reconstitué d'après ses lectures. — *FL*, 28 juin.

— Bishop (G.-R.). — The identity of « E. T. de la R. » in the poetry of S.-B. (« Amédée Pichot de la Revue »). — *MLR*, July.

— J. Bonnerot — A propos d'une pensée de S.-B. — *BB*, no 4.

— Guillemin (H.). — L'affaire S.-B. — *JG*, 3-4 août.

— Noferi (Adelia). — Itinerario di S.-B. — *Paragone*, giugno.

— Sarrailh (Jean). — Les cahiers de S.-B. collégien [d'après des manucrits communiqués par K. I. Westman, ambassadeur de Suède à Paris]. — *EN*, 6 novembre.

— Voir : *Valéry* (*P.*).

Sand (G.). — Briquet (Abbé Jean). — Agricol Perdiguier et G. S. — *La Croix*, 20-21 juillet.

— Marix-Spire (Mme). — La carrière française de Pauline Viardot. La faillite de cette carrière et les raisons de cette faillite [d'après des lettres

inédites de G. S. et de P. V. ; résumé d'une communication à la Société française de musicologie]. — *Revue de musicologie*, juillet.

Siefert (Louise). — Boyé (Maurice-Pierre). — Plaidoyer pour L. S. — *Rolet*, 3 juillet.

Staël (Mme de). — * Lettres de Mme de S. à Mme Récamier. Recueillies, présentées et annotées par E. Beau de Loménie. — Domat, 1952.

— * Kohler (Pierre). — Au château de Coppet, Mme de S. et ses amis. — Lausanne, Éd. Spes [1952].

— Beau de Loménie (E.). — Deux victimes de Napoléon. Lettres inédites de Mme de S. à Mme Récamier. — *NL*, 2 octobre.

— Henriot (Émile). — Mme de S., Mme Récamier et B. Constant. — *Le Monde*, 5 novembre.

— Voir : *Constant (B.)*.

Stendhal. — Cordié (Carlo). — Un' ignota edizione originale dell' *Histoire de la peinture en Italie* postillata da S. e da suoi amici. — *Annali della Scuola normale superiore di Pisa*, 1951, 3-4.

— Cordié (Carlo). — Inedite postille di S. a Shakespeare. — *Letterature moderne*, marzo-aprile.

— Cordié (Carlo). — Milano 1816 : Byron, Hobhouse e Polidori (con un inedito di S. sull' incidente alla Scala). — *Letterature moderne*, dicembre 1950.

— Dechamps (Jules). — Sur S. et un de ses amis belges. — *Académie Royale de Belgique. Bulletin de la classe des Lettres*, t. XXXVIII, 1952.

— Duraffour (Antonin). — Notes d'exégèse stendhalienne. Sur le parler grenoblois dans la *Vie de Henry Brulard*. — [In] * Mélanges... Michaëlsson.

— Litto (V. del). — Pour le dossier de Chérubin Beyle. — *Le Divan*, juillet-septembre.

— Martineau (Henri). — La mort de S. — *L'Orientation médicale*, nº 2.

— Martineau (Henri). — S. milanese. — *La Revue des voyages*, nº 5.

— Michel (François). — S. chez mesdames d'Anjou. M. et Mme Lavenelle. — *Le Divan*, juillet-septembre.

— Trompeo (Pietro Paolo). — S. maître d'anglais. — *Le Divan*, juillet-septembre.

— Petites notes stendhaliennes [Quand S. méditait, au clair de lune, sur les « rivages de la mer ». — H. M.-Mérimée, Colomb, Bigillion. — Cl. P.-S. et Philoxène Boyer. — N. F. Imbert-S. et Gaboriau]. — *Le Divan*, juillet-septembre.

Taine (H.). — Fayolle (Louis). — L'Aristocratie, le suffrage universel et la décentralisation dans l'œuvre de T. — Extr. de : * Libéralisme, traditionalisme, décentralisation (Cahier 31 de la Fondation nationale des Sciences politiques), 1952.

Tocqueville (A. de). — Boutang (Pierre). — Remarques sur T. *L'Ancien Régime et la Révolution*. — *Aspects de la France*, 12, 19 septembre, 3, 10 octobre.

Vallès (J.). — J. V. Lettres à Émile Gautier. — *Les Belles Lectures*, 1er-14 juin.

— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Verhaeren (E.). — Dévigne (Roger). — Une visite à Saint-Cloud, avec trois lettres inédites d'E. V. — *La Bouteille à la mer*, 2e trimestre.

— Pavlova (Pavlina). — L'œuvre d'E. V. Essai critique [en bulgare, avec résumé français]. — *Annuaire de l'Université de Sofia. Faculté historico-philologique*. Livre 4. Linguistique et littérature, 1949-1950.

Verlaine (P.). — Bornecque (J.-H.). — Les dessous des *Mémoires d'un Veuf*. — *RSH*, avril-juin.

— Bougard (P.). — La famille maternelle de V., d'après les archives du Pas-de-Calais. — *RSH*, avril-juin.

— Michaud (Guy). — De la musique avant toute chose. Études de structures sonores (sur trois poèmes de V.). — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-Lettres*, nº 1, 1952.

Veuillot (L.). — Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Vigny (A. de). — * Castex (Pierre-Georges). — V., l'homme et l'œuvre (« Connaissance des lettres ». 34). — Boivin, 1952.

Villiers de l'Isle-Adam. — * Lebois (André). — V. de l'I.-A. révélateur du verbe. — Neuchâtel, Éd. H. Messeiller, 1952.

— Auriant. — Une lettre inédite de V. de l'I.-A. à Joséphin Soulary, 1^er septembre [1865]. — *Quo Vadis*, avril-juin.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Zola (É.). — * Z. par lui-même. Images et textes présentés par Marc Bernard (« Écrivains de toujours »). — Éd. du Seuil, 1952.

— * E. Z. — *Germinal*. Préface par Armand Lanoux (Le Club français du Livre. Romans. 116). — Club français du Livre, 1952.

— * Brown (Calvin S.). — Repetition in Z's novels (University of Georgia monographs. 1). — Athens, University of Georgia Press, 1952.

— * Fréville (Jean). — Z. semeur d'orages. — Éditions sociales, 1952.

— * Bibliothèque nationale. É. Z. Exposition organisée pour le 50^e anniversaire de sa mort. Préface de J. Cain [J. Adhémar : De quelques sources iconographiques des romans de Z. — M. Thomas : Les manuscrits de Z. conservés à la Bibliothèque nationale]. — B. N., 1952.

— Randal (Georges). — Sept lettres inédites d'E. Z. à Alphonse Daudet. — *Quo Vadis*, octobre-décembre.

— Lettres inédites de Z. à Charles Deulin ; — lettres diverses de Z. — *Quo Vadis*, octobre-décembre.

— Adhémar (Hélène et Jean). — Z. et la peinture. — *Arts*, 12-18 décembre.

— Barjon (Louis). — La querelle des deux Z. A propos d'un anniversaire : 1902-1952. — *Études*, février 1953.

— Bernard (Marc). — É. Z. écrivain obscène ? — *Arts*, 26 septembre-2 octobre.

— Billy (André). — Il y a cinquante ans Z. mourait. — *FL*, 27 septembre.

— Braive (Michel-François). — Z... photographe. — *Photo-Monde*, octobre.

— Coiplet (Robert). — É. Z. — *Le Monde*, 27 septembre.

— Dupuy (Aimé). — Comment Z a vu et jugé Napoléon III. — *Miroir de l'histoire*, février 1953.

— Dupuy (Aimé). — Hommes politiques, fonctionnaires et magistrats dans les *Rougon-Macquart*. — *Revue socialiste*, février 1953.

— Dupuy (Aimé). — Prestige de Médan. — *L'École libératrice*, 17 octobre.

— Dupuy (Aimé). — « Un très grand primaire » : E. Z. — *Journal des professeurs de l'enseignement du 2^e degré*, 7 février 1953.

— Girard (Marcel). — Situation d'É. Z. — *RSH*, avril-juin.

— Lanoux (Armand). — Où en est Z. ? — *HM*, août.

— Lemaître (Henri). — Sur l'importance de Z. — *Terre Humaine*, janvier 1953.

— Maurette (Marcelle). — Un amour de Z. (notes inédites). — *Carrefour*, 3 septembre.

— Palmiéry (René). — Z. vivant. — *JG*, 31 août-1^er septembre.

— Randal (Georges). — E. Z. et l'Académie française. — *Aesculape*, janvier 1953.

— Roger (G.). — Le scandale Z. — *L'Ecole et la Vie*, 5 juillet.

— Sadoul (Georges). — Z. et le cinéma. — *LF*, 25 septembre-2 octobre.

— Salvan (Albert J.). — Lafcadio Hearn's views on the realism of Z. — *PMLA*, December.

— Sinclair (Georges). — É. Z. reporter photographe. — *Semaine de France*, 20-26 septembre.

— Taslitzky (Boris). — É. Z. victime des critiques d'art. — *LF*, 25 septembre-2 octobre.

— Vinchon (Dr Jean). — Z. dîne avec les Goncourt. — *Aesculape*, janvier 1953.

— Z. toujours vivant. Documents inédits et articles de Fr. Jourdain, A. Bayet, J. Fréville, J. Gandrey-Réty. — *LF*, 25 septembre-2 octobre.

XXe SIÈCLE

Divers. — * Motherwell (Robert). — The Dada Painters and Poets. — New York, Wittenborn, Schultz, Inc., 1952.

— * Porel (Jacques). — Fils de Réjane. Souvenirs. I. 1895-1920. II. 1920-1950. — Plon, 1951-1952.

— * Seznec (Jean). — On two definitions of literature [Ch. Du Bos. J.-P. Sartre]. An inaugural lecture delivered before the University of Oxford on 27 May 1952. — Oxford, Clarendon Press, 1952.

— La littérature française et la musique (1900 à nos jours), sous la direction de Raymond Schwab. — *La Revue musicale* (nº spécial), janvier.

— Carmody (Francis J.). — *Les Cahiers de la Pléiade.* — *FR*, October.

— Cohen (Marcel). — Le malaise des passés du verbe français et les romanciers au début du xxe siècle. — *E*, juin.

— Desonay (Fernand). — Cinquante ans de littérature belge. — *Académie royale de langue et de littérature françaises. Bulletin*, 1952, nº 1.

— Hoog (Armand). — Littérature contemporaine et mythologie. — *FR*, May.

— Seuphor (Michel). — Histoire sommaire du tableau-poème. — *XXe siècle*, juin.

— Lettres inédites de F. Jammes, A. Gide, P. Valéry, P. Claudel, à Arthur Fontaine, présentées par Robert Mallet. — *FL*, 8 septembre.

— Deux amis du *Figaro Littéraire* en compétition au concours général en 1893 [sujet : Lettre de Voltaire à Diderot]. Louis Gillet et Jérôme [Ernest] Tharaud. — *FL*, 19 juillet.

Théâtre. — Gaillard (Roger). — En écoutant Sarah. — *RDM*, 1er juin.

— Jouan (F.). — Le retour au mythe grec dans le théâtre français contemporain. — *BGB*, juin.

Acker (P.). — Lettre [inédite] de P. A. à Charles Péguy [cachet 21-11-10]. — *ACP*, nº 28, août.

Aeschimann (P.). — Le Dantec (Yves-Gérard). — P. A. — *NL*, 26 juin.

Aguétant (P.). — Moussat (Émile). — Un poète du sol : P. A. — *Visages de l'Ain*, octobre-décembre 1951.

Alain. — Fontanet (Joseph). — A., le citoyen grognard. — *Terre Humaine*, juillet-août.

— Foulquié (P.). — Les idées esthétiques d'A. — *L'École*, 24 mai.

Alain-Fournier. — * Suire (Dr Pierre). — Les raisons du *Grand Meaulnes*. — Niort, impr. Nicolas, 1952.

Apollinaire (G.). — * G. A. — *Casanova*. Comédie parodique [Inédit]. Préface de Robert Mallet. — Gallimard, 1952.

— * G. A. — *Le Guetteur mélancolique*. Préface d'André Salmon. Frontispice de Picasso [Poèmes inédits]. — Gallimard, 1952.

— * G. A. — *Tendre comme le souvenir* [Édité par Marcel Adéma. Préface de Madeleine Pagès. Lettres adressées par G. A. à M. P. du 16 avril 1915 au 16 septembre 1916]. — Gallimard, 1952.

— * Adéma (Marcel). — G. A. le mal aimé. — Plon, 1952.

— * Rouveyre (André). — A. — Illustré de huit lithographies originales de Henri Matisse. — Librairie de la Balance, 1952.

— G. A. 1880-1918. [Introduction de M. Adéma]. — *TR*, septembre [nº spécial].

— G. A. — Textes inédits ou ignorés [Le poète. Le conteur. L'écrivain d'art. Le critique. Lettres inédites : à Louise de Coligny, au graveur J.-E. Laboureur]. — *TR*, septembre.

— A. familier [témoignages de Charles André-Royer, Nathalie de Gontcharowa, Roch Grey, Alice Halicka, Albert Molina, Jean Mollet, René Nicosia, Mme Jean Tournaire]. — *TR*, septembre.

— Un poème inédit de G. A. : *Rencontre* [communiqué par M. Adéma]. — *Réforme*, 16 août.

— Auric (Georges). — A. et la musique. — *La Revue musicale*, janvier.

— Breunig (L.-C.). — Chroniques apollinariennes. « Le Roman du Mal-aimé ». — *TR*, septembre.

— Courthion (Pierre). — A. notre patron. — *XXe siècle*, juin.

— Deleclos (Camille). — A. à Stavelot. — *RGB*, août.

— Severino (Gino). — A. et le futurisme. — *XXe siècle*, juin.

Artaud (A.). — * Lettres d'A. A. à Jean-Louis Barrault. Présentation de Paul Arnold. Notes liminaires d'André Frank (Coll. « Documents de la Revue Théâtrale »). — Bordas, 1952.

— A. A. — Lettre inédite [Rodez, 29 mars 1944]. — *La Revue Théâtrale*, nº 20.

Barrès (M.). — * Boisdeffre (P. de). — B. parmi nous. Essai de psychologie littéraire et politique, suivi de témoignages inédits [A. Gide, Ch. Maurras, H. Bordeaux, F. Gregh, A. Siegfried. — B. parmi ses héritiers immédiats : A. Malraux, E. Henriot, etc.]. — Amiot-Dumont, 1952.

— Voir : *Daudet (L.)*, *Loti (P.)*, *Péguy (Ch.)*.

Benjamin (R.). — Voir : *Balzac (H. de)*.

Bergson (H.). — Delhomme (Jeanne). — Note sur B. et la musique. — *La Revue musicale*, janvier.

— Tonquédec (Joseph de). — Les lettres de B. sur Dieu [lettres à l'auteur]. — *RDM*, 15 juillet.

Bernanos (G.). — * G. B. — *Journal d'un curé de campagne*. Lithographies de Maurice Mourlot (Grand prix des meilleurs romans du demi-siècle. 10). — Imprimerie nationale ; A. Sauret, éd., 1951.

— G. B. — Charles Péguy [texte d'un article envoyé en avril 1943 à une revue brésilienne]. — *Société des amis de G. B. Bulletin*, nº 10, juin.

— G. B. — Dédicace aux sépulcres [inédit, avril 1939, devait servir de préface à *Nous autres Français*]. — *Esprit*, août-septembre.

— G. B. — [Dix] lettres à Dom Besse, 1917-1919 [Archives de l'abbaye de Ligugé]. — *Société des amis de G. B. Bulletin*, nº 11, juillet.

— Béguin (Albert). — Les *Dialogues des Carmélites*, de G. B. — [In] * Le Théâtre contemporain [*Recherches et débats du C. C. I. F.* Nouvelle série, cahier nº 2, octobre]. — A. Fayard, 1952.

— Corts Grau (José). — Mi encuentro con Jorge B. — *Arbor*, junio.

— Dreyfus (Dina). — Imposture et authenticité dans l'œuvre de B. — *MF*, septembre.

— Dubourg (Maurice). — Un ancêtre de B. Le major B., flibustier. — *Société des amis de G. B. Bulletin*, nº 10, juin.

— Ferran (Jacques). — Les sources de *Dialogues des Carmélites*. — *La France catholique*, 1er-15 août.

— Hillig (Franz), S. J. — G. B. — *Stimmen der Zeit*, September 1951.

— Vier (Jacques). — *Sous le soleil de Satan*, de G. B. — *L'École*, 24 mai.

— Le vrai texte de *Monsieur Ouine* [environ trois cents corrections d'après le manuscrit autographe]. — *Société des amis de G. B. Bulletin*, nos 10 et 11.

— Bibliographie. — *Société des amis de G. B. Bulletin*, nos 10.

— Travaux [en préparation] sur l'œuvre de B. — *Société des amis de G. B. Bulletin*, nº 11.

Bernard (T.). — Dorgelès (Roland). — T. B. ou la philosophie du sourire. — *RDM*, 1er juillet.

Bourget (P.). — Anna (Luigi de). — Il primo centenario di P. B. — *Humànitas*, aprile.

— Bauër (Gérard). — L'ami. — *RDM*, 1er septembre.

— Bauër (Gérard). — Le souvenir de P. B. — *FL*, 27 décembre.

— Beau de Loménie (E.). — Centenaire de P. B. — *HM*, novembre.

— Berl (Emmanuel). — Les cent ans de P. B. Une œuvre enterrée. Un homme qui survit. — *Carrefour*, 3 septembre.

— Billy (André). — P. B. avant l'Académie. — *FL*, 20 septembre.

— Boisdeffre (Pierre de). — Le centenaire de P. B. — *RP*, octobre.

— Bordeaux (Henry). — Le centenaire de P. B. Le romancier. — *RDM*, 1er septembre.

— Bordeaux (Henry). — P. B. a cent ans. — *NL*, 28 août.

— Bordeaux (Henry). — P. B. intime. — *Les Œuvres Libres*, juin.

— Bordeaux (Henry). — P. B., romancier catholique. — *Ecclésia. Lectures chrétiennes*, nº 42, septembre.

— Boyé (Maurice-Pierre). — Regards sur P. B., avec des lettres inédites. — *Rolet*, 11, 18 septembre.

— Cajumi (Arrigo). — Che cosa resterà di B. ? — *Nuova Antologia*, ottobre.

— Carco (Francis). — L'observateur. — *RDM*, 1er septembre.

— Chaumeix (André). — L'esprit philosophique de P. B. — *RDM*, 1er septembre.

— Coiplet (Robert). — Le centenaire de P. B. — *Le Monde*, 6 septembre.

— Daille (Gal). — Le souvenir de P. B. [Allocution à la cérémonie de Costebelle, 28 août]. — *RDM*, 15 octobre.

— Dorison (Guy). — Le destin littéraire de P. B. — *La Croix*, 15-16 septembre.

— J. F. [J. de Fabrègues]. — Pour les cent ans de P. B. Revivra-t-il ? — *La France catholique*, 19 septembre.

— Fallois (Bernard de). — P. B. mort ou vif. — *La Gazette des Lettres*, 15 septembre.

— Gasztowtt (A.-M.). — Le centenaire de P. B. — *L'École* (Classes primaires), 27 septembre.

— Guermantes. — Le souvenir de P. B. — *Le Figaro*, 1er septembre.

— A. H. — Le centenaire de P. B. — *Le Fribourgeois* (Bulle), 20 septembre.

— Laurent (Jacques). — P. B. et les grandes dames désirables. — *Arts*, 12-18 septembre.

— Massis (Henri). — Souvenirs sur P. B. — *Bulletin des Lettres*, 18 octobre.

— Mauriac (François). — Il y a cent ans, P. B. — *Le Figaro*, 3 septembre.

— Maurras (Charles). — Une question sur P. B. — *Aspects de la France*, 12 septembre.

— Maurras (Charles). — Le problème du style dans B. Une réponse d'Henri Massis. — Lettres de H. Bordeaux et Henri Rambaud. — *Aspects de la France*, 26 septembre, 3, 17 octobre.

— Pouilliart (Raymond). — P. B. et le problème du style (I). — *LR*, novembre.

— Romane (Jacques). — P. B. ou la passion de l'ordre. — *RGB*, juillet.

— Villemot (Henri). — P. B. Notes et souvenirs de lecture. — *Marsyas*, novembre-décembre.

— Le centenaire de P. B. L'auteur du *Disciple* fut-il le premier écrivain « engagé « ? [réponses de P. Claudel, F. Mauriac, J. Tharaud, Gérard Bauër, A. Billy, F. Carco, Ph. Hériat, Luc Estang, etc.]. — *FL*, 6 septembre.

Breuil (**Roger**). — R. B. — *Don Quichotte* [roman inédit, manuscrit inachevé]. — *Réforme*, 28 juin-25 octobre.

Cadou (**R.-G.**). — Lacôte (René). — R.-G. C. [suivi de poèmes inédits]. — *Contre-Feu*. Revue trimestrielle de la jeune poésie bordelaise, nº 1, janvier-mars 1952.

— Ragon (Michel). — A l'école buissonnière [R.-G. C.]. — *Paragraphes*, cahier nº 4-5, 1952.

Charpentier (**H.**). — Y.-G. D. : H. C., 1889-1952. — *NL*, 18 septembre.

Chartier (**Émile**). — Voir : *Alain*.

Chennevière (**G.**). — Cuisenier (André). — Georges C. — *Points et contrepoints*, octobre.

— Reuillard (Gabriel). — Un méconnu : G. C. — *Le Monde*, 9 août.

Coolus (**R.**). — Dacy (Roger). — Le dernier boulevardier. — *NL*, 18 septembre.

— Roger-Ferdinand. — R. C. — *Inter-Auteurs*, 3e trimestre.

Copeau (**J.**). — Lettres inédites de J. C. à Charles Péguy [13 février, 17 mars 1910, 13 juin, 23 juillet 1911, cachet : 8 août 1911]. — *ACP*, nº 28, août.

— Lerminier (Georges). — André Gide et J. C. — [Inj * Le Théâtre contemporain. *(Recherches et débats du C. C. I. F.)*, nº 2, octobre.

Corthis (**Mme André**). — R. C. [Coiplet]. — Mort d'A. C. — *Le Monde*, 10-11 août.

— Lagarde (Pierre). — A. C. — *NL*, 14 août.

— [Mme A. C.]. — *RDM*, 1er septembre.

Crépet (**J.**). — Boyé (Maurice-Pierre). — Jacques C. et la religion de Baudelaire. — *Revue de la Méditerranée*, septembre-octobre.

— Pichois (Claude). — J. C. — *Le Goéland*, avril-juin.

Daudet (**L.**). — Arbellot (S.). — L. D. journaliste. — *Aspects de la France*, 27 juin.

— Biardeau-Daudet (Claire). — L. D., vu par sa fille. — *A. de la F.*, 27 juin.

— Boutang (Pierre). — L. D., renaissant et humaniste. — *A. de la F.*, 27 juin.

— Gaxotte (Pierre). — Le véritable L. D. — *A. de la F.*, 27 juin.
— Massis (Henri). — D., Maurras et Barrès. — *A. de la F.*, 27 juin.
— Maurras (Charles). — L. D., l'homme intérieur. — *A. de la F.*, 27 juin.
— Vivier (Michel). — D. ou la synthèse. — *A. de la F.*, 27 juin.
— Voir : *Proust* (*M.*).

Deubel (**Léon**). — Chatot (Eugène). — L. D. et Henri Vandeputte. — *Société des amis de L. D. Bulletin*, nº 27, mars.
— E. C. [Chatot]. — Sur des « Juvenilia » de L. D. — *Société des amis de L. D. Bulletin*, nº 27, mars.
— Chatot (E.). — Souvenirs sur L. D. et Louis Pergaud. — *Bulletin de la Société littéraire des P. T. T.*, nº 23, 15 août 1951.
— Le Dantec (Yves-Gérard). — L. D. et Charles Guérin. — *Société des amis de L. D. Bulletin*, nº 27, mars.
— Vimereu (Paul). — Le madrigal pour Héloïse et L. D. — *Le Goéland*, janvier-mars.

Drieu la Rochelle (**P.**). — Frank (Bernard). — Le *Récit secret*. — *L'Observateur*, 12 juin.
— Un poème inédit de D. la R. [Cambridge]. — *Gazette des Lettres*, 15 juin.
— Thiébaut (Marcel). — D. la R. — *RP*, août.

Du Bos (**Ch.**). — Voir : *XXe siècle. Divers.*

Fargue (**L.-P.**). — Ramsey (Warren). — *Words of light* and *Somber Leaves* : the poetry of L.-P. F. — *YFS*, nº 9.

Gerde (**Ph. de**). — Chauvet (Horace). — Ph. de G. et son capulet rouge. — *Rolet*, 9 octobre.
— Chevalier (Henry). — P. de G. — *Pyrénées*, octobre-décembre.
— R. E. — P. de G., reine du félibrige, fille spirituelle de Mistral. — *La Nouvelle République des Pyrénées* (Tarbes), 27 août.
— Lamolle (Jean). — Hommage à P. de G. [suivi d'une dédicace de P. de G. sur un ex. de ses *Chansons en Deuil*, mars 1921]. — *Revue régionaliste des Pyrénées*, juillet-décembre.
— Palay (Simin). — Filadelfe de G. — *Reclams de Biarn e Gascougne*, juillet-septembre.
— Soulairol (Jean). — Ph. de G. — *NL*, 4 septembre.

Gide (**A.**). — * G. vivant. Paroles de Jean Cocteau. Pages de Journal de Julien Green. Photographies de Dominique Darbois. — Amiot-Dumont, 1952.
— * Bisson (L. A.). — A. G. (1869-1951). A memorial lecture. — Belfast, Marjory Boyd, 1951.
— * March (Harold). — G. and the Hound of Heaven. — Philadelphia, Pennsylvania University Press ; London, G. Cumberledge, 1952.
— * Mauriac (François). — La mort d'A. G. (« Les Inédits d'Estienne »). — Éd. Estienne, 1952.
— * R. M. Rilke-A. G. — Correspondance 1909-1926. Introduction et commentaires par Renée Lang. — Corrêa, 1952.
— Lettres [inédites] d'A. G. à Ch. Péguy [11 février 1910 ; cachet 10 juin 1911]. — *ACP*, nº 28, août.
— Adam (Antoine). — Quelques années dans la vie d'A. G. — *RSH*, juillet-septembre.
— Bernard (Marc). — G. devant le micro. — *JG*, 29-30 juin.
— Blanchet (André). — A. G. mis à l'Index. — *Études*, juillet-août.
— Lang (Renée). — Autour des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* (lettres inédites de Rilke et de G.). — *TR*, novembre.

— Lang (Renée). — Rilke, G. et Valéry (lettres inédites). — *Preuves*, novembre.

— Lecomte (René). — A propos de G. — *Marche Romane*, décembre 1951.

— Le Povremoyne (Jehan). — Quand A. G., propriétaire terrien à Cuverville-en-Caux, défendait ses hêtraies.... [d'après une lettre inédite d'A. G.]. — *La Revue de Rouen*, janvier-février.

— Nostitz (Oswald von). — A. G. — *Stimmen der Zeit*, Juni 1951.

— Palá Berdejo (Dª Dolores). — A. G. et la musique. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, avril-mai.

— Rambaud (Henri). — G. sous le regard de G. — *La France catholique*, 13 juin.

— Essai d'une bibliographie des traductions polonaises des ouvrages d'A. G. — *Académie polonaise des sciences et des lettres. Centre polonais de recherches scientifiques de Paris. Bulletin*, nº 10, avril.

— Condanna di G. — *L'Osservatore Romano*, 1º giugno.

— Portrait of A. G. — *TLS*, 25 th July.

— Voir : *Maeterlinck* (*M.*), *XXe siècle. Divers.*

Gillet (**L.**). — Voir : *XXe siècle. Divers.*

Giraudoux (**J.**). — * G. par lui-même. Images et textes présentés par Christian Marker (« Écrivains de toujours »). — Éditions du Seuil, 1952.

— * Le Sage (Laurence). — J. G., surrealism and the German romantic ideal (Illinois studies in language and literature, vol. XXXVI, n. 3). — Urbana, The University of Illinois Press, 1952.

— Bourdet (Denise). — Quand G. donnait au *Matin* des contes signés Jean Cordelier. — *Carrefour*, 4 juin.

— Guéhenno (Jean). — Le devin de tous les temps. — *FL*, 9 août.

Jacob (**M.**). — * M. J. — *Le Cornet à Dés*. Gouaches de Jean Hugo, gravées sur bois en couleurs par J. Germain, R. Armanelli et A. Marliat. — Gallimard, 1948.

— M. J. — Lettres à R. L. [Saint-Benoît-sur-Loire, lundi, août 1938]. — *Contre-Feu*, janvier-mars.

— M. J. — *Un amour du Titien*. Opérette inspirée en cinq actes et quatre tableaux, musique par Henri Sauguet, 1928. — *La Revue musicale*, janvier.

— Raynal (Maurice). — Montmartre au temps du « Bateau-Lavoir » [lettre inédite de M. J. à l'auteur, 3 mai 1927]. — *Médecine de France*, nº 35.

— Sauguet (Henri). — M. J. et la musique. — *La Revue musicale*, janvier.

Jammes (**Fr.**). — Voir : *XXe siècle. Divers.*

Jouvet (**L.**). — * Société d'histoire du théâtre. L. J. 1887-1951. Notes et documents [documents biographiques, répertoire et rôles...]. — O. Perrin, 1952 [constitue les nos I-II de 1952 de la *Revue d'histoire du théâtre*].

— L. J. — Notes inédites sur le théâtre. Ses élèves et ses amis [par B. Blier, Michel Etcheverry, L. Chancerel, Pierre Soulages, M. Jacquemont]. — *LF*, 7-14, 21-28 août.

— Amico (Silvio d'). — Ricordo di J. — *Rivista di studi teatrali*, nº 1 (Milan).

— Brisson (Pierre). — Les deux J. — [In] * L. J. Notes et documents...

— Jamati (Georges). — L. J., esthéticien. — [In] * L. J. Notes et documents...

— Meyer (Jean). — La classe de L. J. au Conservatoire. — [In] * L. J. Notes et documents...

— Sauguet (Henri). — L. J. et la musique. — [In] * L. J. Notes et documents...

— Viatte (Auguste). — Le secret de L. J. — *La Revue de l'Université Laval*, juin.

— Bibliographie. Ouvrages et articles de L. J. Ouvrages, études et articles sur L. J. — [In] * L. J. Notes et documents...

Le Cardonnel (L.). — Cordié (Carlo). — Religione e letteratura in L. Le C. Panorama della critica (1891-1950). — *Letterature moderne*, novembre-dicembre 1951.

Lubicz-Milosz (O.-V. de). — Visentini (Giovanni). — Un grande poeta cattolico : O.-V. de L.-M. — *Humanitas*, giugno.

Mercier (L.). — Chastel (Guy). — L. M. — *Les Amis de L. M.*, nº 1, mai.

— Lavallée (Mgr.). — L. M. — *Les Amis de L. M.*, nº 1.

— Tenant (Jean). — Souvenirs. — *Les Amis de L. M.*, nº 1.

— Vermandére (Fr. Placide), C. S. C. — Un poète méconnu : L. M. — *Lectures*, juin.

— Les Amis de Louis Mercier. *Bulletin*, nº 1, mai 1952 [M. Pierre Souchon, 10, avenue de Paris, Roanne, Loire].

Péguy (Ch.). — * Ch. P. — Le choix de P. Morceaux choisis faits du vivant de l'auteur et par l'auteur lui-même. — Gallimard, 1952.

— * Ch. P. — Les Enfants (« Coll. Catholique »). — Gallimard, 1952.

— * Ch. P. — *Jeanne d'Arc*. Cinq poèmes. Images en couleurs de Nathalie Parain. — Gallimard, 1952.

— * Mallard (Henri-Victor). — La morale de P. Préface de François Hertel. — Éd. de l'Ermite, 1952.

— Halévy (Daniel). — Sur un nouveau péguysme. — *La France Catholique*, 20, 27 juin.

— Martin (Auguste). — Nouveaux documents sur la mort de P. — *ACP*, nº 29, septembre.

— Massis (Henri). — Sur un nouveau péguysme. — *Le Bulletin des Lettres*, 15 juillet.

— Saffrey (Alfred). — Barrès et P. Lettres et documents inédits. — *ACP*, nºs 28, 29, août-septembre.

— Saffrey (Alfred). — Où Barrès enseigne à P. la tactique académique [lettres inédites de M. B. et de C. P.]. — *FL*, 26 juillet.

— Dédicaces de P. — *ACP*, nº 26, juin.

— Document pour une étude des *Quatrains*. — *ACP*, nº 26, juin.

— Bibliographie. Œuvres de P. Livres écrits sur P. Ouvrages généraux dans lesquels P. est étudié. — *ACP*, nº 26, juin.

— Voir : *Bernanos (G.)*.

Pellerin (J.). — Martineau (Henri). — Reliques de Jean P. [lettres et poèmes inédits]. — *Le Divan*, juillet-septembre.

Pergaud (L.). — Voir : *Deubel (Léon)*.

Plessis (F.). — Hérouville (P. d'). S. J. — Frédéric P. (1851-1942), breton de Rome, philologue, latiniste, professeur [avec une bibliographie de ses œuvres]. — *Annales de Bretagne*, nº 1.

Prévost (E.). — M. C. — La mort du poète E. P. — *FL*, 23 août.

Prévost (J.). — Prévost (Michel). — La formation de la personnalité chez J. P. — *Points*, avril.

— Voir : *Valéry (P.)*.

Proust (M.). — * Cattaui (Georges). — M. P. [P. et son temps. P. et le temps] Préface de Daniel-Rops. — R. Julliard, 1952.

— * Gevers (Mme Marie). — Pèlerinage à Combray. Illiers. Communication faite à la séance du 15 juillet 1951 à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. — Bruxelles, Palais des Académies ; Gembloux, J. Duculot, 1951.

— * Leon (Derrick). — Introduction to P., his life, his circle and his work. — London, Routledge and Kegan Paul, 1951 [2e édit.].

— Des lettres inédites de M. P., présentées par Henri Mondor [à Mme Alph. Daudet, à Mme L. Daudet et à L. Daudet]. — *BMP*, nº 2.

— Inédits d'*Albertine disparue*, présentés par André Ferré. — *BMP*, nº 2.

— Cattaui (Georges). — Technique et vision. — *BMP*, nº 2.

— Clarac (Pierre). — Remarques sur le texte des *Jeunes Filles en fleurs*. — *BMP*, nº 2.

— Delamain (Mme Maurice). — P. et sa mère. — *NL*, 5 juin.

— Ferré (André). — Du Message à la leçon. — *BMP*, nº 2.

— Ferré (André). — Nous ne connaissons pas encore le vrai texte de *A la recherche du temps perdu*. — *Arts*, 3-9 juillet.

— Larcher (P.-L.). — Combray. — *BMP*, nº 2.

— Lauris (Georges de). — La comtesse Greffulhe. — *Écrits de Paris*, octobre.

— Mondor (Henri). — « Grain de peau » (Mallarmé et P.). — *BMP*, nº 2.

— Pommier (Jean). — Musset et P. — *BMP*, nº 2.

— Viel (Marie-Jeanne). — La comtesse Greffulhe, héroïne de P. et reine de Paris. — *Carrefour*, 3 septembre.

— Voir : *Mallarmé* (*S.*).

Radiguet (**R.**). — Cet élève qui devint mon maître. Texte et dessins de Jean Cocteau. — *NL*, 5 juin.

— Estang (Luc). — Le cas R. — *La Croix*, 3-4 août.

— Ganne (Gilbert). — Trente ans après la publication du *Diable au corps*, j'ai retrouvé Marthe et les héros de R. — *NL*, 31 juillet.

— Krier (Yves). — Au lycée avec R. R. — *FL*, 12 juillet.

— Nadeau (Maurice). — Les *Œuvres complètes* de R. R. — *MF*, septembre.

— Tzara (Tristan). — Quand tous les espoirs étaient permis. Deux poèmes inédits de R. R. — *LF*, 20-27 juin.

Ramuz (**C.-F.**). — Borgeaud (Georges). — Conversation avec C.-F. R. — *Arts*, 29 mai-11 juin.

— Chuard (J. P.). — Le retour de R. en Suisse (lettre inédite, 13 février 1913). — *JG*, 25-26 mai.

— Desnues (R. H. M.). — Littérature terrienne : C.-F. R. — *Éducatrices paroissiales*, juillet-août.

— Marclay (Robert). — L'œuvre de R. en Italie. — *JG*, 3-4 août.

Régnier (**H. de**). — Voir : *Maeterlinck* (*M.*).

Réquier (**Mme Gaston**). — Voir : *Gerde* (*Philadelphe de*).

Rivière (**J.**). — Bigongiari (Piero). — *Aimée* o la verità possibile. — *Paragone*, giugno.

— Cook (Bradford). — J. R. and symbolism. — *YFS*, nº 9.

Rolland (**R.**). — * R. R. — Le Cloître de la rue d'Ulm. Journal de l'École normale, 1886-1889, suivi de quelques lettres à sa mère et de *Credo quia verum*. Avant-propos de André George (Cahiers R. R. 4). — A. Michel, 1952.

— Cinquante ans d'amitié. Deux inédits de R. R. (R. R. et A. Suarès). — *NL*, 5 juin.

— Lettres [inédites] de R. R. à Ch. Péguy [18, 26 février, 12 juillet 1910, 9 juin 1911]. — *ACP*, nº 28, août.

— Fähnrich (Hermann). — R. R. weg zu Goethe. — *Goethe*, XIII, 1951.

— Mignon (Maurice). — Quelques souvenirs sur R. R. — *Bulletin de la Société scientifique et artistique de Clamecy*, nº 27, 1952.

— Université de Paris. Fonds R. R. Association des Amis de R. R. — *Bulletin*, nº 20, juin.

Saint-Exupéry (A. de). — * Rauch (K.). — A. de S.-E., Mensch und Werk [2. Auflage]. — Esslingen, Bechtle, 1951.

— A. de S.-E. — Pages de carnets. — *La Revue libre*, nº 1, juin.

Suarès (A.). — A. S. — Pensées inédites. — *NL*, 4 septembre.

— Lettre [inédite] de A. S. à Ch. Péguy [25 juillet 1911]. — *ACP*, nº 28, août.

— Maurin (Mario). — A. S. Esquisse de biographie. — *Preuves*, août-septembre.

— Voir : *Rolland (R.)*.

Tharaud (Jean). — Gaudy (Georges). — J. Th. — *Horizons du Limousin et de la Marche*, juillet.

— Martin (Auguste). — La mort de J. T. [suivi d'une lettre de Jérôme T.). — *ACP*, nº 27, juillet.

— Voir : *XXe siècle. Divers.*

Traz (R. de). — Berthoud (Dorette). — Souvenirs de R. de T. — *JG*, 13-14 juillet.

Valéry (P.). — * P. V. — Poésies choisies, avec une notice biographique et littéraire... par Hubert Faburcau (« Classiques illustrés Vaubourdolle »). — Hachette, 1952.

— * Sewell (Elizabeth). — V. (Studies in modern European literature and thought). — London, Bowes and Bowes, 1952.

— P. V. vu par les siens (par Mme Agathe Rouart V. et François V.). — *Carrefour*, 30 juillet.

— Bémol (Maurice). — A propos du « valérysme » de Sainte-Beuve. — *L'Orientation médicale*, nº 1.

— Bémol (M.). — V. et Sainte-Beuve : contribution à l'étude de leurs méthodes critiques. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-Lettres*, nº 1, 1952.

— Chiari (J.). — Consciousness and poetic creation in the poetry of Valery. — *Letterature moderne*, marzo-aprile.

— Duchesne-Guillemin (Jacques). — P. V. et la musique. — *La Revue musicale*, janvier.

— Rencontres avec P. V. Souvenirs d'Aimé Lafont. — *FL*, 19 juillet.

— Prévost (Jean). — Trois héros de P. V. [Inédit]. — *Le Point*, avril.

— Schneider (Albert). — Les méthodes d'invention de Lichtenberg et de V. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-Lettres*, nº 1, 1952.

— Vitier (Cintio). — Una traducción de la *Jeune Parque* [trad. Mariano Brull]. — *Revista Cubana*, enero-junio 1951.

— Viviani (Alberto). — P. V. torna sempre fra noi. — *La Fiera Letteraria*, 11 maggio.

— Whiting (Charles). — Feminity in V.'s early poetry. — *YFS*, nº 9.

— Voir : *XXe siècle. Divers.*

RENÉ RANCŒUR

Le Gérant : **G. Mignot.**

Imprimé en France à l'Imp. WILLAUME-EGRET à Saint-Germain-les-Corbeil en avril 1953.
O. P. I. A. C. L. 31.11 52. — Dépôt légal effectué dans le 2e trimestre 1953.
Nº d'ordre dans les travaux de la Librairie ARMAND COLIN : 1 211.
Nº d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie WILLAUME-EGRET : 797.

Revue
d'Histoire littéraire
de la France

UNE NOUVELLE SOURCE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

La loi du 14 mars 1928, en autorisant les notaires à déposer aux Archives nationales et départementales leurs minutes de plus de cent vingt-cinq ans de date, a enrichi nos dépôts publics de près de trois cents millions d'actes notariés pour la plupart inédits.

En 1948, MM. Mario Roques, membre de l'Institut, Jean Pommier, professeur au Collège de France, et Jean Orcibal, docteur ès lettres, estimèrent qu'il serait utile de faire un dépouillement systématique des actes intéressant l'histoire littéraire conservés au Minutier central des Archives nationales.

Ils pensaient avec raison que ce bilan complet et définitif permettrait aux spécialistes de la littérature d'utiliser, sans perte de temps excessive, les ressources documentaires qu'offre le Minutier central, — en leur évitant de recommencer, pour chacun de leurs travaux, des dépouillements longs et minutieux, — et leur donnerait, en outre, la certitude que pour un sujet déterminé, aucun document notarié ne pourrait leur échapper.

Pour subvenir aux frais de ce dépouillement, le *Centre national de la Recherche scientifique* fit un accueil favorable à une demande de subvention présentée par M. Jean Pommier, au nom de la *Société d'Histoire littéraire de la France.*

Cette subvention, qui a été constamment renouvelée depuis 1949, a permis de faire réaliser un immense travail de dépouillement par trois vacataires : M. le pasteur Conrad, M^mes^ Escard et Aussedat, placés sous ma direction bénévole et celle de mes collaboratrices, M^me^ Jurgens et M^lle^ Fleury, archivistes aux Archives nationales.

Sur la proposition de M. Jean Orcibal, les principes suivants furent adoptés. On commença par les répertoires de la seconde moitié du XVII^e^ siècle, l'époque 1650-1700 étant la plus importante au point de vue littéraire. Une liste de cent noms fut dressée par MM. Jean Orcibal et Jean Mesnard, alors professeur au Lycée Montaigne de Bordeaux : elle comprenait, outre les quinze à vingt grands écrivains du siècle, un choix important d'auteurs de second ordre, l'abbaye de Port-Royal et quelques-uns des solitaires, ainsi que les principales troupes de comédiens.

Ce travail, qui dura quarante-quatre mois, est aujourd'hui terminé ; 275 répertoires et environ 6 millions de minutes ont été méthodiquement dépouillés et ont donné lieu à l'établissement de 3 276 fiches analytiques. Pour montrer l'importance des résultats obtenus, signalons notamment

que, pour la période 1650-1700, 67 actes ont été découverts sur Boileau ; 55 étudiés par M. Saintville sur Bossuet ; 10 sur Corneille ; 102 sur le cardinal de Retz ; 17 sur La Bruyère ; un très grand nombre sur Pascal, qui font actuellement l'objet d'un travail de M. Mesnard ; 40 sur Molière ; 76 qu'a utilisés, en partie, M. Picard sur Racine ; 139 sur la marquise de Sévigné ; plus de 400 sur Port-Royal ; 450 sur la maison de Saint-Cyr ; 89 sur Tallemant des Réaux, etc.

En attendant que cet ouvrage voie le jour, la *Revue d'Histoire littéraire de la France* veut bien accueillir, à titres d'exemples, quelques fiches concernant les auteurs dont le nom commence par la lettre A. Nous ne donnons pas toujours la totalité de celles qui intéressent le personnage nommé.

Il reste maintenant à faire le même travail sur la première moitié du XVII^e^ siècle. Grâce à la subvention du Centre de la Recherche Scientifique, nous avons pu commencer déjà ce nouveau dépouillement, et il y a lieu de penser que, dans un avenir désormais assez rapproché, le Minutier central des Archives nationales, pour le plus grand profit des historiens de la littérature, aura livré tous ses secrets sur les écrivains du Grand Siècle.

JACQUES MONICAT,
Conservateur aux Archives nationales

Académie française.

1656, 31 mars :

Constitution d'une rente de 100 livres tournois par Augustin Courbé, libraire ordinaire du duc d'Orléans, et Jeanne Le Jay, sa femme, pour le prix de 2.000 livres, au profit de l'Académie française, acceptée par Paul PELISSON-FONTANIER, directeur, Jean DOUJAT, historiographe et professeur du roi en droit canon, chancelier, Valentin CONRART, secrétaire de la dite académie, Antoine GODEAU, Daniel de PRIEZAC, Olivier PATRU, académiciens.

XXI, 169.

[*Acte passé dans la maison de* CONRART, *signatures des parties.*]

1663, 30 mai :

Constitution d'une rente de 120 livres tournois par Pierre LE PETIT, imprimeur ordinaire du roi et juré libraire, et Denise Camusat, sa femme, pour le prix de 2.400 livres tournois [1], au profit de l'Académie française, acceptée par Eudes de MÉZERAY, historiographe de France, en vertu d'une délibération de la dite académie, du 12 mars 1663.

[*Acte passé dans la maison de* CONRART, *rue Saint-Martin, signatures des parties et de* CONRART.]

XXI, 183.

1699, 31 mai :

Donation par François de CLERMONT, évêque, comte de Noyon, l'un des quarante de l'Académie, d'une somme de 3.000 livres pour la constitution d'une rente sur l'Hôtel de Ville, à affecter tous les deux ans au prix de poésie de la dite

1. Une partie de cette somme provient du rachat de la rente d'Augustin Courbé (voir constitution de 1656, 31 mars, XXI, 169).

Académie, qui sera désormais décerné à un éloge du roi, acceptée par Jean de LA CHAPELLE, directeur, Jean-Paul BIGNON, abbé de Saint-Quentin, chancelier, François Séraphin RÉGNIER-DESMARETS, secrétaire perpétuel de l'Académie.

L V I I, 201.

[*Signature des parties.*]

Angennes (Julie d').

1658, 16 mars :

Échange entre Charles de SAINTE-MARIE, marquis de MONTAUSIER, maréchal de camps, gouverneur et lieutenant-général d'Angoumois, de Saintonge, de haute et basse Alsace et Julie d'ANGENNES, sa femme, d'une part, et François de ROYE DE LA ROCHEFOUCAULD, comte de ROUCY, vidame de Laonnais, d'autre part, d'une maison avec les tableaux et les meubles qu'elle renferme, jardins, pressoirs, jeu de billard et de gallet et toutes ses dépendances, sise à Issy [1], et de 62 ou 63 arpents de terres, prés et vignes sis au terroir du dit lieu, contre 3.333 livres tournois, 6 sols, 8 deniers de rente au denier 18, montant en principal à la somme de 60.000 livres tournois.

L I X, 118.

1661, 23 décembre :

Accord entre :

Julie d'ANGENNES, femme de Charles de SAINTE-MARIE, marquis de Montausier, demeurant rue St-Thomas-du-Louvre, et

Angélique Claire d'ANGENNES, femme de Adheymar de MONTEILS, marquis de GRIGNAN, héritière de Charles d'ANGENNES, marquis de Rambouillet, leur père, et

Marie LE CLERC, marquise de MAINTENON, veuve de Louis d'ANGENNES.

au sujet d'héritages.

L X X I I I, 450.

Arnauld d'Andilly (Robert).

1658, 19 mars :

Constitution par Robert ARNAULD D'ANDILLY à l'abbaye de Port-Royal, d'une rente de 444 livres, 8 sols, 10 deniers, moyennant la somme de 12.000 livres.

1670, 30 juillet :

Rachat par Simon ARNAULD de POMPONNE de la dite rente à Hilaire PIET, agent de l'abbaye de Port-Royal des Champs.

1. Issy-sur-Seine, Seine, arr[t] et cant. de Sceaux (est joint un état des papiers concernant la terre d'Issy).

[Dans la marge : *La constitution est signée de Robert* ARNAULD, *sœur Marie des Anges, abbesse, sœur Catherine Agnès de Saint-Paul, prieure, sœur Marie Dorothée de l'Incarnation, sœur Geneviève de l'Incarnation.*]

L X X V, 98.

1659, 19 avril :

Constitution par Robert ARNAULD d'ANDILLY et ses fils Simon, seigneur de POMPONNE et Charles-Henri, seigneur de LUZANCY, ces deux derniers, tant en leur nom personnel, que comme procureurs de leur frère aîné Antoine ARNAULD, d'une rente de 666 livres, 13 sols, 4 deniers, à l'abbaye de Port-Royal, moyennant la somme de 12.000 livres.

[En marge : *Signatures des trois* ARNAULD, *de sœur Catherine Agnès de Saint-Paul, abbesse, sœur Angélique de Saint-Jean,, sous-prieures, sœur Jacqueline de Sainte-Euphémie* (*Jacqueline* PASCAL), *et sœur Françoise de Sainte-Claire, cellerière.*] (*Procuration d'Antoine* ARNAULD de POMPONNE, *jointe.*)

1665, 5 septembre :

Rachat de la dite rente par Simon ARNAULD de POMPONNE.

L X X V, 103.

1659, 19 avril :

Rachat par Robert ARNAULD d'ANDILLY à Urbain LAMBERT, tuteur des enfants de feu Guillaume DUGUÉ, seigneur de BAGNOLS, pour le prix de 12.138 livres, 17 sols, 6 deniers, d'une rente constituée par le dit d'ANDILLY au dit DUGUÉ, par contrat du 5 janvier 1655.

L X X V, 103.

[*Signature des parties.*]

1669, 19 juin :

Déclaration par Germain CHAUMORET par laquelle il déclare avoir accepté au nom et des deniers de Robert ARNAULD d'ANDILLY le transport, ce jour à lui fait par Jean RACINE, prieur du prieuré de Sainte Pétronille de l'Espinay, d'une rente de 50 livres sur les gabelles.

L X X V, 144.

Arnauld (Antoine).

1655, 17 novembre :

Acte d'appel par Antoine ARNAULD contre les prétendues conclusions de l'assemblée de la Faculté de Sorbonne du 4 novembre 1655, et particulièrement contre la décision prise par cette assemblée de faire examiner la lettre publiée par le dit ARNAULD, par Pierre CHAPPELAS, Nicolas CORNET, Antoine de BREDA, Alphonse LEMOYNE, frère Jean NICOLAI,

jacobin, qu'il recuse comme examinateurs et déclare ses adversaires.

L X X V, 90.

[*Signature.*]

1656, 26 janvier :

Déclaration par laquelle Antoine ARNAULD, tout en protestant de sa foi catholique, apostolique et romaine, et de sa soumission à l'Église et au Saint-Siège, n'admet pas la légitimité de l'assemblée de théologiens, chargée d'examiner sa lettre du 10 juillet 1655, parce que entre autres irrégularités, les membres n'ont pas la liberté d'y exposer les raisons de leur avis et ne sont autorisés à n'y parler qu'une demi-heure.

L X X V, 91.

1662, 10 juillet :

Quittance donnée par Antoine ARNAULD, docteur en théologie, demeurant rue du Bac,

aux religieuses de Port-Royal,

d'une somme de 1.350 livres de rente de pension viagère, que l'abbaye lui doit pour donation qu'il lui a faite de diverses rentes (par devant CHAPERON et de TURMENGES, le 24 fév. 1643).

L X X V, 116.

1669, 11 mai :

Donation par Antoine ARNAULD à l'hôpital général, représenté par ses directeurs, d'une somme de 5.000 livres, à la charge de verser au dit ARNAULD, une pension viagère de 500 livres.

L X V I, 196.

[*Signatures des parties.*]

1669, 20 novembre :

Donation par André PIZON de BETOULAT, seigneur de la Petitière, à Antoine ARNAULD, prêtre, docteur en théologie, demeurant rue de la Verrerie, de 1.000 livres de pension annuelle sur les 2.260 livres, 13 sols, 4 deniers de rente viagère que l'Hôtel-Dieu doit au donateur, par contrat du 28 janvier 1667, passé devant Galloys, notaire.

L X X V, 147.

[*Signature.*]

1670, 24 janvier :

Acceptation par les administrateurs de l'Hôtel-Dieu, moyennant la somme de 2.000 livres, de continuer à verser à Antoine Arnauld, sa vie durant, la pension de 1.000 livres que lui a donnée André PIZON de BETOULAT, sieur de la Petitière, par contrat du 23 janvier 1667, sur 2.160 livres,

13 sols, 4 deniers de pension viagère que lui doit l'Hôtel-Dieu.
L X X V, 148.

[*Signature d'Antoine Arnauld.*]

1673, 14 décembre :

Ratification par Arnauld Martin, marchand linger de la garde-robe du roi, d'une constitution de 50 livres de rente pour 1.000 livres de principal, à Antoine ARNAULD, Faite sous seing privé, le 14 octobre 1673.
L X X V, 168.

Aubigné (Françoise d').

1694, 30 octobre :

Dépôt par Angélique Crespin, veuve de Jacques ANGRAN de FONTPERTUIS, du testament olographe de Antoine ARNAULD, fait à Liège le 23 septembre 1690, et instituant la dite dame légataire universelle de tous ses biens à employer à des œuvres charitables qui lui ont été indiquées dans un mémoire particulier.
L X I V, 238.

[*Acte de dépôt signé de M^me^ de* FONTPERTUIS, *de l'abbé Antoine* ARNAULD, *et de Simon* ARNAULD de POMPONNE.]

1660, 12 octobre :

Inventaire après décès des biens de Paul SCARRON, à la requête de sa femme.
L X X V, 109.

1674, 23 août :

Convention par laquelle Françoise d'AUBIGNÉ, veuve de Paul SCARRON, demeurant rue de Vaugirard, s'engage à obtenir du roi, pour Paul Jubillot, menuisier de l'amirauté de France, et Noël Douceur, ingénieur et fontainier du roi, le privilège de faire mettre en usage dans tout le royaume une invention des dits Jubillot et Douceur pour consommer moins de bois et de temps pour chauffer les fours de boulangers, de teinturiers, de brasseurs et autres fourneaux ;

Ratification par Noël Douceur, le 29 août 1674.

[*Procuration jointe, signature* F. d'AUBIGNY, SCARRON.]
X L I, 391.

1689, 24 janvier, Versailles :

Convention entre Françoise d'AUBIGNÉ, marquise de MAINTENON, et Jean Rouillé, comte de Meslay le Vidame, conseiller d'état, à cause de l'érection de la terre de MAINTENON en marquisat, pour relever directement de la couronne et faire ressortir les appels du juge du marquisat du parlement de Paris, par laquelle le dit de Rouillé, en tant que l'un des suzerains de la terre de MAINTENON, et après avis d'experts, renonce à prétendre à une indemnité pour les arrière-fiefs de Grogneuil et de La Follie et se contente de

celle de 33.000 livres qui lui est promise pour la distraction de la justice immédiate et du ressort.

[*Pièce jointe* : *Aveu de la Châtelaine de* MAINTENON, *rendu par Jacques d'*ANGENNES, *sieur de* RAMBOUILLET *et Isabeau* COTTEREAU, *dame de* MAINTENON, *sa femme, à François de* VENDOME, *vidame de Chartres, baron de Meslay.*]

L X X V, 355.

1675, 26 avril :

Obligation par Gaston Clavel, voiturier par terre, demeurant rue des Nonnains d'Hyères, envers Mme de MAINTENON, d'une somme de 25 livres pour la vente d'un cheval à lui faite par la dite dame.

L X X I I, 75.

1677, 8 mars :

Marché entre Jean Viette, conseiller du roi en l'élection de Paris, demeurant rue de Glatigny, procureur de Mme de MAINTENON, et Jean Legendre, maître potier à Paris, demeurant rue Saint-Denis, pour faire tous les travaux de carreaux au château de MAINTENON, moyennant le prix de 12 livres la toise de carreaux à 8 pans et de petits carreaux verts en octogone qui s'appliquent avec les grands.

X I V, 116.

1678, 29 juillet :

Procuration en blanc par les administrateurs de l'Hôtel-Dieu pour la foi et hommage de la métairie de Marolle [1], près Gallardon, dépendant du marquisat de MAINTENON, et pour s'inscrire au terrier que fait faire Françoise d'AUBIGNÉ de sa terre de Maintenon.

X X X I I I, 125.
(Hôtel-Dieu).

1686, 7 octobre :

Donation par Antoine EGON de FURSTENBERG et Marie de Niguy, sa femme, à Françoise d'AUBIGNÉ, marquise de MAINTENON, de deux pouces d'eau de la fontaine qu'ils ont dans leur terre de Grogneuil, consentant à ce qu'elle fasse passer les deux pouces par les terres dépendant de Grogneuil pour les conduire à son château de Maintenon.

L X V I, 256.

[*Signatures* : *Madame de* MAINTENON, *signé Françoise d'*AUBIGNY.]

1687, 31 juillet :

Vente par Milles Noël, avocat au parlement, Bailli de Grogneuil, procureur du prince et de la princesse de FURSTEMBERG, à François Michel LE TELLIER de LOUBVOIS, au

1. Maroles, comm. de Gas, cant. Maintenon, Arr[t] Chartres (Eure-et-Loir) [?].

profit de Mme de MAINTENON et pour le prix de 330.000 livres, des terres de Grogneuil [1], La Folie, dans la paroisse de Maintenon, Changé, Saint-Piat [2], Chartainvilliers [3], Boigneville, Yermenonville [4], Harleville, paroisse de Bailleau [5].

Trois pièces jointes : les deux procurations FURSTEMBERG et un brevet de Louis XIV, signé de sa main, du 13 juillet 1687, par lequel il décide d'acheter la terre de Grogneuil pour le prix de 330.000 livres et d'en faire don à Mme de MAINTENON en dédommagement des travaux faits sur ses terres pour l'adduction de l'eau de l'Eure à Versailles, sans qu'elle puisse prétendre à aucune autre indemnité à cause des dits travaux.

L X X V, 339.

1688, 26 mai :

Acceptation par Mme de MAINTENON de l'achat de terre de Grogneuil faite par ordre du roi à son profit le 31 juillet 1687 et décharge à Sa Majesté de tout autre dédommagement auquel elle pourrait prétendre pour les terres qui ne lui ont pas été payées et pour les travaux de l'adduction des eaux de l'Eure à Versailles.

L X X V, 348.

Versailles, 1689, 24 janvier :

Déclaration par Françoise d'AUBIGNÉ, marquise de MAINTENON, par laquelle elle entend que dans l'indemnité réglée entre elle et Jean Rouillé, comte de Meslay, en raison de l'extinction de la redevance du marquisat de Maintenon qui relevait directement du Comté de Meslay, ne soit pas comprise celle à laquelle pourrait prétendre l'évêque de Chartres, suzerain du comté de Meslay.

L X X V, 355.

[*Signature.*]

1693, 19 septembre :

Dépôt d'une donation à cause de mort, du 19 septembre 1689 ; par Marie Félicie, marquise de Portes, à Mme de MAINTENON, dame d'atour de Madame la Dauphine, d'une somme de 140.000 livres et de ses arrérages, due à la donatrice par le duc de SAINT-SIMON, son beau-frère, à cause de la succession de sa femme et de sa fille pour la fondation, au faubourg Saint-Germain, d'un second Hôtel-Dieu pour les femmes.

[*Signature, cachet de cire rouge.*]

L X V, 133.

1. Grogneul, comm. de Saint-Piat.
2. Saint-Piat, Eure-et-Loir, arrt Chartres, cant. Maintenon. Changé, comm. de Saint-Piat.
3. Chartainvilliers, Eure-et-Loir, arrt Chartres, cant. Maintenon.
4. Yermenonville, *idem*. Boigneville, comm. Yermenonville.
5. Bailleau, Eure-et-Loir, arrt Chartres, cant. Maintenon.

1695, 16 septembre :

Bail pour six ans, par Pierre Delpech, receveur général des finances d'Auvergne, demeurant rue Saint-Martin, procureur de Françoise D'AUBIGNÉ, marquise de MAINTENON, à Gilles Prévost, marchand à Maintenon, de la messagerie de Maintenon à Paris, avec la faculté d'établir des voitures entre Maintenon et Versailles, à la charge de fournir les chevaux et équipages, et moyennant la somme de 100 livres par an.

L, 240.

1698, 31 mars :

Contrat de mariage de Françoise-Charlotte-Amable D'AUBIGNÉ nièce de M^me^ de MAINTENON, avec Adrien-Maurice de NOAILLES, comte D'AYEN, portant donation par Louis XIV de 800.000 livres en deniers comptants et 70.000 livres de pierreries à la future épouse.

[*Signatures du roi, des princes du sang et d'autres témoins. Pièces jointes : 1694, 24 mai : Brevet en parchemin signé du roi, par lequel il accorde une assurance de 400.000 livres sur la charge de capitaines des gardes, pour M. de* NOAILLES, *et, 1700, 5 juin : Lettres patentes obtenues par les dames de Saint-Louis sur le contrat de mariage de la comtesse* D'AYEN.]

X L I, 523.

1698, 17 octobre :

Quittance, par Jean-Baptiste Glachan, marchand de laine à Bertangle [1], à M^me^ de MAINTENON, d'une somme de 3.000 livres qu'elle a bien voulu donner à Jeanne Dofay, ancienne élève de Saint-Cyr, et son accordée, en vue de leur prochain mariage.

X C I, 528.

1699, 6 février :

Fondation par Louis Tronsson, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, au nom de Pierre Sabatier, supérieur du séminaire d'Autun, d'une messe célébrée au dit séminaire le premier jour de la semaine pour M^me^ de MAINTENON, sa vie durant, et d'un service annuel après sa mort.

Ratification par l'évêque d'Autun, du 6 mars 1699.

L I, 706.

1691, 16 décembre :

Réduction par Françoise D'AUBIGNÉ, marquise de MAINTENON, en faveur d'Anne Boucher, veuve de LOUIS BLAVETTE, conducteur général des princes étrangers, du bail de la messagerie de Paris à Maintenon et de Maintenon à Versailles en raison de pertes dont ladite Boucher a été victime depuis le 31 mai 1690.

L I I, 130.

1. Bertangles, Somme, arr^t^ Amiens, cant. Villers-Bocage.

UNE SOURCE DE « LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES » OU MOLIÈRE, LECTEUR DE BALZAC

Une étude systématique de l'influence des écrits de Balzac (mort en 1654) sur les écrivains de la génération suivante, et notamment sur nos grands classiques, permettrait, pensons-nous, bien des découvertes curieuses. Il est peu croyable, en effet, que des jeunes gens qui atteignirent leurs vingt ans dans les années 1640 ou 1650 n'aient lu et longuement pratiqué les ouvrages d'un écrivain alors entre tous illustre.

Pour ne parler que de Molière, il y a longtemps qu'un éditeur de Balzac [1] signalait comme la source évidente de deux passages du *Misanthrope* (III, 6, v. 769 et I, 2, v. 369-372), une phrase d'une lettre de Balzac à Chapelain (23 novembre 1637).

Or, la ressemblance est trop littérale pour qu'on puisse supposer une simple rencontre. Un tel emprunt révèle une certaine familiarité *avec* et une estime certaine *pour* l'auteur ainsi utilisé (surtout dans une œuvre aussi soignée que *Le Misanthrope*).

En voici un autre, qui n'a point encore été signalé, que nous sachions. Il s'agit de la tirade fameuse de Dorante dans *La Critique de l'École des Femmes* sur la difficulté comparée de la tragédie et de la comédie. Ce texte est connu de tout le monde ; mais combien connaissent certaine petite dissertation sur la comédie, intitulée *Discours sixième* : *Réponse à deux questions, ou du Caractère et de l'Instruction de la Comédie*, et publiée en 1644 avec sept autres *Discours* dans les *Œuvres diverses de M. de Balzac* ?

Il est question, dans ce *Discours*, de la *comédie* au sens particulier et actuel de ce mot, malgré quelques digressions dans les autres provinces de la littérature (car Balzac ne sut jamais se limiter à un sujet). Le titre annonce un double objet : le *caractère* de la bonne comédie et la manière dont doit y être pratiquée l'*instruction*, c'est-à-dire la morale. Négligeons ce second point, que Molière n'utilisera pas dans

1. L. Moreau, *Œuvres de J.-L. Guez de Balzac*. Paris, Lecoffre, 1854 (tome I, p. 518, note).

sa *Critique* ; le premier se présente essentiellement comme une protestation contre le style trop noble et trop enflé qui, à l'exemple de l'Italie et de l'Espagne, infectait alors en France la comédie, et, en même temps, comme un plaidoyer en faveur de cette dernière, qui n'est pas un genre inférieur, à condition que l'on veuille bien la maintenir dans le ton simple et familier qui doit être le sien.

En somme, ici, Balzac, comme en mainte autre occasion, essaie de réagir contre la manie de la grandiloquence ou du pédantisme, voire simplement contre la tyrannie du pompeux et du *grand* qui avait alors tout envahi. Il milite pour le simple, le vrai, le naturel, le familier même (c'est-à-dire pour ce que nous penserions volontiers être le plus éloigné de sa propre façon d'écrire). S'il n'y avait que ce rappel au naturel, nous savons trop, depuis le grand travail de M. René Bray sur *La Doctrine classique en France*, que ce précepte fut commun à tous les doctrinaires des lettres au XVII^e^ siècle, pour pouvoir en conclure à une influence du *Discours* de Balzac sur *La Critique de l'École des Femmes*. Mais le débat entre tragédie et comédie, surtout la préférence accordée, ou peu s'en faut, par Balzac à la comédie, constituent, au contraire, des thèmes beaucoup plus rares dans la littérature antérieure à *L'École des Femmes* (et c'est pourquoi, sans doute, M. Bray ne crut pas devoir les mentionner dans son histoire des idées littéraires, qui s'arrête à 1660).

En fait, la comparaison des deux textes révèle un emprunt aussi flagrant que dans le cas du *Misanthrope* cité plus haut : la plupart des idées, plusieurs des expressions même de cette page si célèbre de Molière — et si essentielle à sa doctrine — doivent être restituées à Balzac. Le poète de théâtre s'est borné à ramasser en une tirade et à traduire dans le langage de la bonne compagnie ce que Balzac avait noyé dans plusieurs pages de verbiage et de déclamation.

MOLIÈRE.	BALZAC.
... Mais la comédie a ses *charmes*, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile à faire que l'autre.	... La médiocrité dont nous parlons est d'aussi bonne maison que la grandeur dont nous avons autrefois parlé [...]. Ce n'est point un effet d'impuissance ou une marque d'infériorité d'esprit ; [...] c'est une bonace pleine de *charmes* [...] dans laquelle *il est bien moins aisé* à l'esprit humain de se retenir, étant, comme il est, naturellement ambitieux et inquiet[1], que d'exciter
— Assurément, Madame ; et quand, pour la difficulté, vous mettriez un plus du côté de la comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin je trouve qu'*il est bien plus aisé* de se guinder sur de grands sentiments,	

1. Sur ce point, rapprocher déjà Scudéry, *La Mort de César*, Avis au lecteur (Paris, Courbé, 1636) : « Comme toutes les choses qui sont en la *nature* vont à leur centre « avec une merveilleuse facilité, je sens bien que mon génie *s'élève plus aisément* « *qu'il ne s'abaisse* et que le style pompeux me coûte moins que le populaire. J'ai plus « de peine à faire parler les Bergers que les Rois ; et les maximes de la morale et « de la politique s'offrent plus tôt à mon imagination que je n'y trouve cette *humble* « *et douce* façon d'écrire que demande un ouvrage comique. »

	des troubles et du tumulte et de faire le mauvais et le violent [...].
	S'ils sont [les mauvais auteurs tragiques] de la famille de Zénon, le théâtre ne retentit que de paradoxes. Ils épouvantent le monde par leurs maximes fières et superbes. Vous n'ouïtes jamais tant de *bravades contre la Fortune*, vous ne vîtes jamais [...] mépriser si généreusement les choses humaines [...].
de *braver en vers la Fortune*, accuser les destins et dire des injures aux Dieux [...].	
(Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez.) Ce sont des *portraits* à plaisir, *où l'on ne cherche point la ressemblance* [...].	*On a demandé des portraits* qui embellissent et *non pas qui ressemblassent* [...].
Vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination [...] qui souvent *laisse le vrai pour attraper le merveilleux*.	Ils imitent mal, pour vouloir imiter trop éloquemment, et *quittent l'ordinaire et le bon pour chercher le rare et le mauvais* [...].
(Mais lorsque vous peignez les hommes) [...] vous n'avez rien fait si vous n'y faites reconnaître *les gens de votre siècle* [...]	... sont d'*un autre monde que le nôtre*, ou il faut dire, Monsieur, que vous avez changé tout à fait le nôtre [...].
	Ils [les mauvais auteurs comiques] discourent au lieu de parler, c'est-à-dire qu'ils parlent en beaux esprits au lieu de parler en *honnêtes gens*.
Il y faut *plaisanter*, et c'est une étrange entreprise que celle *de faire rire les honnêtes gens*.	[Suit une anecdote qui met en scène un « Sénateur de Venise », lequel, s'impatientant des discours sententieux d'un personnage de comédie, finit par crier à l'acteur] : *Buffon, fa me rider* ! Ils sont donc ridicules, ces faux sérieux, et sont ridicules *sans pouvoir faire rire les sénateurs de Venise*, parce qu'ils sont ridicules sans *être plaisants*.

Par conséquent, encore que l'on puisse prétendre, avec certains commentateurs [1], que Corneille soit visé dans tels passages de cette tirade de Dorante (*se guinder sur de grands sentiments..., laisser le vrai pour attraper le merveilleux*), c'est Balzac que Molière suit ici. L'imitation, en effet, nous semble indiscutable d'après la confrontation des textes. Et les arguments subsidiaires ne manquent pas :

1° Boileau aussi a connu ce *Discours* de Balzac, dont il se souviendra quand il traitera de l'Idylle au chant II de son *Art Poétique* :

1. Récemment encore M. Georges Couton (*Vieillesse de Corneille*. Paris, 1949, p. 60 et suiv.).

Telle qu'une bergère au plus beau jour de fête
De superbes rubis ne charge point sa tête, etc....

Comparer Balzac (*Ibid.*) :

N'avons-nous pas vu chez les poètes courtisans des villageoises coquettes et affectées, des bergères chargées de pierreries et d'or, etc. » Ou encore : « Nos Muses [...] veulent être toujours belles, mais elles ne sont pas toujours ajustées [...]. » Thyrsis apprend d'elles comme il faut faire l'amour à Sylvie ; elle se trouvent à des noces et à des confréries de village. Mais le village ne devient pas pour cela la Cour, et la propreté ne s'appelle pas magnificence, et Sylvie n'est pas changée en Sémiramis, et les guirlandes de la mariée ne doivent pas être de diamants, de rubis et d'émeraude : il faut qu'elles soient de jasmin, de roses et de marjolaine.

Il se peut qu'un des deux amis ait signalé à l'autre le petit traité de Balzac, ou Molière à Boileau, ou Boileau à Molière.

2° Autre indice possible : le mot *Dissertation*, assez inattendu [1] sous la plume de Molière, est celui qui se présente d'abord à lui pour désigner sa *Critique*, lorsqu'il annonce celle-ci dans la Préface de l'*École des Femmes* :

Je sais qu'on attend de moi, dans cette impression, quelque préface qui réponde aux censeurs et rende raison de mon ouvrage [...]. Mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurais à dire sur ce sujet est déjà dans une *dissertation* que j'ai faite en dialogue, et dont je ne sais encore ce que je ferai.

Ce mot, qui nous renvoie au monde des humanistes et des doctes, nous semble convenir mieux au parrainage d'une grande et noble figure des lettres comme feu M. de Balzac, qu'à celui des savants et pédants contemporains, desquels on verrait mal Molière adopter le vocabulaire.

3° Enfin une dernière présomption se tire de la couleur générale du style de Molière dans ses écrits sérieux. Il n'est pas possible, croyons-nous, qu'un homme de goût ne reconnaisse le style et la manière de Balzac dans les rares dédicaces de Molière (quatre en tout, et toutes à des membres de la famille royale [2]), ou dans cette éloquente et grave apologie de sa pièce qu'est la Préface du *Tartuffe*, véritable *discours académique* en faveur de la liberté du théâtre.

Veut-on des antithèses dans le meilleur goût de Balzac ? Voyez la dédicace à la Reine-Mère qui, « de ses hautes pensées et de ses impor-

1. Amusant même, si l'on songe à l'impertinente raillerie décochée trois ans plus tôt par le même Molière contre les faiseurs de doctes préfaces dans sa préface des *Précieuses Ridicules* : « Si l'on m'avait donné du temps [...] j'aurais tâché de faire une belle et docte préface ; et je ne manque point de livres qui m'auraient fourni tout ce qu'on peut dire de savant sur la tragédie et la comédie, etc. » (Nous pensons ici comme M. Couton que le trait vise Corneille, alors à la veille de publier ses *Discours* et *Examens*).

2. *L'École des Maris* au duc d'Orléans, *Les Fâcheux* au Roi, *l'École des Femmes* à Madame, *La Critique de l'École des Femmes* à la Reine-Mère.

tantes occupations descend si humainement dans le plaisir de nos spectacles, et *ne dédaigne pas de rire de cette même bouche dont elle prie si bien Dieu* ».

Veut-on des antithèses doublées de métaphores ? Voici le pompeux exorde de la dédicace au Duc d'Orléans :

Monseigneur, je fais voir à la France des choses bien peu proportionnées. Il n'est rien de si grand et de si superbe que le nom que je mets à la tête de ce livre, et rien de plus bas que ce qu'il contient. Tout le monde trouvera cet assemblage étrange, et quelques-uns pourront bien dire [...] que c'est *poser une couronne de perles et de diamants sur une statue de terre, et faire entrer par des portiques magnifiques et des arcs triomphaux superbes dans une méchante cabane.*

Qui encore n'attribuerait à Balzac le morceau que voici ?

Et si nous voulons ouïr là-dessus le témoignage de l'Antiquité, elle nous dira que ses plus célèbres philosophes ont donné des louanges à la Comédie, eux qui faisaient profession d'une sagesse si austère et qui criaient sans cesse après les vices de leur siècle. Elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au Théâtre et s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des Comédies. Elle nous apprendra que [...], que [...], que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime par les prix glorieux et par les superbes Théâtres dont elle a voulu l'honorer ; et que dans Rome enfin ce même Art a reçu aussi des honneurs extraordinaires : *je ne dis pas dans Rome débauchée et sous la licence des Empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des Consuls et dans le temps de la vigueur Romaine.*

Or, cela est signé Molière et se lit dans la Préface de *Tartuffe*.

Louis Herland.

LA THÉORIE DES CLIMATS
DES « RÉFLEXIONS CRITIQUES » A « L'ESPRIT DES LOIS »

(Suite et fin.)

III. — Les systèmes philosophiques.

Le premier mouvement d'un homme du XVIII^e^ siècle, lorsqu'il voyait exposée la diversité des caractères selon les climats, était de se souvenir des développements où Montaigne [1] et Pascal [2] avaient soutenu des idées analogues, pour montrer combien l'imagination et la coutume troublaient les jugements humains. Un terme du langage philosophique désignait cette attitude qui consistait à dénier toute certitude aux idées et aux connaissances atteintes par l'esprit : c'était le pyrrhonisme. Le mot ne tarde pas à être appliqué à la théorie des climats. Ceux qui ne reconnaissent plus *un* bon goût et *un* bon sens renversent tous les dogmes de l'esthétique et de la philosophie classiques, et, dans la discussion, on les identifie avec ceux qui doutent de tout. L'identification est faite, entre autres, par le P. André : « Il y a des gens qui, à l'exemple des anciens sceptiques, regardent le beau spirituel dont nous parlons, comme une affaire de pur goût et de pur sentiment [3]. » A plusieurs reprises [4], il déclare qu'il argumente contre les pyrrhoniens pour démontrer que le beau naturel est indépendant de nos opinions et de nos goûts. Certains partisans de la théorie, bien loin de repousser l'accusation, font effectivement profession de scepticisme. Du Resnel affirme que, si tous les hommes sont d'accord pour admirer Virgile, Horace, Cicéron, Tite-Live, Salluste, Tacite, etc., l'accord cesse lorsqu'il s'agit de préciser quelles sont, dans leurs œuvres, les parties admirables. Leur réputation, d'ailleurs, ne s'est pas établie tout d'un coup, mais ils ont été victimes du mauvais goût et de l'envie de leurs contemporains. Il en a été de même

1. Surtout dans l'*Apologie de Raymond Sebond*, *Essais*, livre II, chap. XII.
2. Cf. notamment, dans l'édition Brunschvicg des *Pensées*, le début de la section V, sur la justice.
3. *Essai sur le beau...*, p. 137.
4. *Ibid.*, p. 60-63, 140 et suiv.

pour les poètes modernes, le Tasse ou Milton. Ces faits, conclut-il, « ne sont que des preuves trop convaincantes de la faiblesse de l'esprit humain, et de l'incertitude de ses jugements »[1]. De telles déclarations ne sont pas tellement loin du pyrrhonisme de Huet, qui, dans son *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain*, s'acharne à détruire toute confiance de l'esprit humain dans ses jugements :

> Si les hommes sont si sujets au changement, qu'il n'y en a pas un seul qui pendant quelque temps soit semblable à lui-même, il faut qu'il se trouve une différence infinie dans cette grande multitude d'hommes.... De cette grande variété, quelle convenance de jugements peut-on attendre ? Quelle conformité et quelle fermeté de sentiments ? Comment pourrai-je savoir que ce qui me paraît vous paraît comme à moi ? Que ce qui me paraît blanc, vous paraît blanc ? Et que cette couleur, que nous appelons blanche, vous et moi, nous paraît à vous et à moi une même couleur ? [2]

Coïncidence curieuse, pendant ces mêmes années, l'attention se réveille autour de l'empereur Julien : l'abbé de La Bléterie publie le récit de sa vie en 1735 [3]. Or, Julien est l'un des premiers, après Hippocrate, Cicéron et Plutarque, à avoir affirmé l'influence du climat sur les différences des mœurs et des lois, et il le faisait avec une arrière-pensée de scepticisme, voulant détruire ainsi la croyance à la Providence [4]. Tout semble donc justifier le rapprochement de la théorie des climats avec le pyrrhonisme.

Cependant, ce rapprochement est injustifiable, et un examen moins précipité conduit à un jugement tout différent. Affirmer la dépendance de l'esprit par rapport à des causes physiques, ce n'est pas douter de la puissance de l'esprit, c'est le soumettre à un déterminisme rigoureux. On peut, d'ailleurs, constater que l'expression de la théorie des climats se trouve, très souvent, au cours des siècles, chez des philosophes qui croient au déterminisme ou à la nécessité : au XVI^e^ siècle, Cardan, disciple d'Averroès et de Pomponazzi [5] ; au XIX^e^ siècle, Taine, disant du génie : « Il n'y a ici comme partout qu'un problème de mécanique : l'effet total est un composé déterminé tout entier par la grandeur et la direction des forces qui le produisent [6]. » Au XVIII^e^ siècle, le terme déterminisme n'existe pas, mais il a pour équivalent un mot qui représente une accusation redoutable, lorsqu'on le prononce à propos d'un philosophe : spinozisme. Or, l'on sait que Montesquieu fut accusé de spinozisme par les *Nouvelles Ecclésiastiques*, à cause de sa formule :

1. Jean-François Du Resnel, *Discours* en tête de sa traduction de Pope, *Essai sur la Critique*, p. 30-31
2. Pierre-Daniel Huet, *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain*, Amsterdam, du Sauzet, 1723, in-12, cité d'après l'édition de Londres, Nourse, 1741, in-12, p. 63.
3. Jean-Philippe de La Bléterie, *Vie de l'Empereur Julien*, Paris, Prault, 1735, in-12.
4. Julien, cité par saint Cyrille d'Alexandrie, *Contre Julien*, livre IV, § 116, *Patr. Gr.*, t. LXXVI, col. 677 ; § 143, *Patr. Gr.*, t. LXXVI, col. 719-721.
5. Cf. Henri Busson, *Les sources et le développement du rationalisme dans la littérature française de la Renaissance (1533-1601)*, Paris, 1922, p. 235-238.
6. *Histoire de la littérature anglaise*, Introduction, 2^e^ éd., Paris, 1866, t. I, p. XXXII.

« Les lois... sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses », et à cause de sa théorie des climats [1]. C'est donc du côté des spinozistes qu'il faut chercher les fondements philosophiques de cette théorie. La tâche n'est pas simple, car on ne s'avouait pas volontiers spinoziste, et l'on déguisait sa pensée sous mille vêtements divers.

Il nous semble que l'on peut cependant trouver quelques éléments chez le plus illustre des spinozistes, Boulainviller, dont nous avons déjà rencontré le nom. Dans plusieurs ouvrages, mais, en particulier, dans l'*Histoire du mouvement de l'apogée du Soleil* [2], il étudie les conditions qui ont donné à chaque nation un caractère déterminé. Ce serait une étude pleine d'intérêt pour nous, s'il ne la rattachait pas à des rêveries astrologiques. Deux facteurs sont à considérer, selon lui, pour connaître le caractère d'une contrée : l'apogée du soleil, car le passage de cet apogée au-dessus d'une nation lui confère, pour un temps, une grande élévation ; puis le destin particulier de la contrée, qui, parfois, s'oppose à l'action de l'apogée du soleil [3]. La destinée et le caractère d'une nation dépendent donc de sa longitude et de la position des astres. C'est là une déformation curieuse de la théorie des climats. Boulainviller applique ses idées en passant en revue tous les États de l'Orient, de la Chine à la Moscovie et à la Syrie, pour rendre compte de leurs mœurs et de leur histoire. Voici quelques exemples de sa méthode. L'ascendant de l'Inde est particulièrement faible, d'où résulte le caractère des peuples qui l'habitent, « universellement accablés du côté de la conscience par une timidité qui leur est particulière, et par un attachement tellement aveugle à leur superstition que, non contents de se priver de toutes les douceurs de la vie, ils pratiquent des austérités qui paraissent au-dessus des forces humaines [4] ». Les Tartares et les Turcs sont « les nations les plus féroces de notre continent..., choisies (par la nature) pour dominer à la plus grande partie du monde », parce qu'ils sont placés « sous la longitude du signe du Bélier [5] ». Du thème astrologique de Babylone se déduit le caractère de ses habitants, « subtilité d'esprit..., application aux sciences..., douceur, politesse, amour du plaisir... » [6], ainsi que sa grandeur et sa déchéance [7]. A plusieurs reprises, Boulainviller

1. *Nouvelles Ecclésiastiques*, 1749, p. 161 et suiv. Cf. Montesquieu, *Défense de « l'Esprit des Lois »*, Genève, Barrillot, 1750, in-12.

2. Cet ouvrage, écrit en 1711, et resté inédit jusqu'à nos jours, vient d'être publié : Henry de Boulainviller, *Astrologie mondiale, histoire du mouvement de l'apogée du Soleil ou Pratique des règles d'astrologie pour juger des événements généraux*, 1711, texte établi par Mme Renée Simon, présentation par Mme Renée Simon, étude particulière par M. J. Duvivier, Garches, 1949, in-8°. C'est à cette édition que nous renvoyons. — Cf. sur l'ouvrage : Mme Renée Simon, *Henry de Boulainviller*, p. 312-320 les caractères des peuples d'Orient), 643-662 (les doctrines astrologiques).

3. *L'Apogée du Soleil*, p. 18.

4. *Ibid.*, p. 188.

5. *Ibid.*, p. 191.

6. *Ibid.*, p. 211.

7. *Ibid.*, p. 218-224.

se trouve en présence de faits religieux : il les explique par les mêmes raisons à la fois physiques et astrologiques. Parlant de la Palestine et de l'Arabie, il dit : « J'observe avec admiration que (cette) étendue de pays... a été le berceau de toutes les religions, du moins de celles qui sont les plus vraisemblables et auxquelles la raison humaine peut prêter quelque couleur indépendamment de l'autorité de la révélation. » La raison de ce fait est la position du soleil à l'égard de La Mecque et de Jérusalem [1]. C'est, avec les prétentions scientifiques en plus, la même remarque que chez Charron : « Les religions sont venues du midi, Égypte, Arabie, Chaldée [2]. »

Une telle doctrine conduit Boulainviller au fatalisme. « Le pouvoir des astres, écrit-il, s'exerce invinciblement d'une ou d'autre manière [3]. » Un exemple parmi beaucoup d'autres : la découverte de l'Amérique aurait été plus facile aux Chinois et aux Japonais qu'aux Espagnols, mais, « comme l'on ne saurait faire marcher le jour au rebours, il était impossible que ces nations si longtemps inconnues entrassent dans le commerce des autres hommes par une autre voie que celle qui nous est découverte par l'événement [4] ». Reprenant les mêmes idées quelques années après l'*Apogée du Soleil*, Boulainviller précise sa pensée en décrivant le mécanisme par lequel les astres influent sur l'esprit : « Quiconque reconnaîtra les astres pour premières causes et moteurs physiques, ne pourra se dispenser de juger que leur influence ne dispose totalement de l'heureuse ou malheureuse constitution des... organes, de laquelle suivent les inclinations, les mœurs, la conduite de la vie, aussi bien que l'étendue et la capacité de l'esprit [5]. »

Plus circonspect dans son interprétation philosophique de la théorie des climats est le P. Castel, qui donne son système comme étant à mi-chemin entre le hasard d'Épicure [6] et la nécessité de Spinoza. Cependant, lorsqu'il oppose à l'unité des principes en Dieu la diversité de leurs aspects dans la Nature, il est très proche de la théorie de Spinoza

1. *Ibid.*, p. 235.

2. Charron, *De la Sagesse*, livre I, chap. 38, p. 215. — Boulainviller est loin d'être un isolé dans ses croyances astrologiques. Cardan croyait, lui aussi, à l'influence des astres sur le développement des religions, et avait établi l'horoscope de Jésus (cf. Bayle, *Dictionnaire*, art. *Cardan*, rem. Q, 5e éd., 1734, t. II, p. 298). Au XVIIIe siècle même, bien que la réputation d'astrologue de Boulainviller ait, selon Saint-Simon (*Mémoires*, éd. Boislile, t. XL, p. 240), retenu beaucoup de gens de le fréquenter, la poésie anonyme citée par l'abbé Desfontaines (cf. § I) met encore l'influence des astres parmi les causes possibles de la décadence du talent.

3 *L'Apogée du Soleil* p. 188.

4 *Ibid.*, p. 17.

5. *Pratique abrégée des jugements astrologiques sur les nativités* (1717), B. Nat., Mss. fr. 1924, fol. 169, cité par Mme R. Simon, *Henry de Boulainviller*, p. 668-669.

6. Louis-Bertrand Castel, *Dissertation philosophique et littéraire, où, par les vrais principes de la physique et de la géométrie, on recherche si les règles des arts, soit mécaniques, soit libéraux, sont fixes ou arbitraires : et si le goût est unique et immuable, ou susceptible de variété et de changement*, dans les *Nouveaux amusements du cœur et de l'esprit* (1738), cité d'après la 2e éd., Amsterdam, du Sauzet, 1741, in-12, t. II, p. 7-65; p. 10-11.

selon laquelle tous les êtres sont des modes de Dieu : « Ce que nous avons surtout peine à comprendre, et que je vise uniquement à établir dans tout ce discours, c'est que... le vrai, le beau, le bon, et par conséquent aussi le goût du vrai, du beau, du bon, simples et uniques en Dieu, sont nombreux, diversifiés et infinis dans la Nature [1]. » Sa prétention d'appliquer à l'art et à la philosophie les « principes de la physique et de la géométrie » est caractéristique de la tendance de son esprit, à une époque où les sciences de la nature se développent en faisant appel de plus en plus à la nécessité et à la constance des lois. Dans l'application pratique, d'ailleurs, le P. Castel se borne à affirmer que l'arbitraire, seul à donner « cette variété qui est l'âme du beau », est purement apparent : les règles à suivre dans la composition d'un ouvrage n'ont de valeur que « pour les temps, pour les lieux, pour les personnes à qui (on) l'adresse », mais il y a toujours des règles à garder [2].

Le dernier aspect de ce panorama philosophique est fourni par un original qui, au terme de sa carrière de magistrat, construisit un système médical et métaphysique de l'homme. Dans la diversité des climats, et celle des tempéraments qui en résulte, il veut voir une intention artistique de Dieu pour agrémenter l'univers :

> La nature de la terre, la qualité de ses fruits, et la différence des climats, ont contribué à la variété des couleurs, et à la diversité des figures et des tempéraments de tous les hommes, et cela par la volonté du Créateur, qui a jugé à propos de diversifier ses plus excellents ouvrages, sur le fondement des principes que sa divine sagesse avait établis dans le premier homme et dans la première femme [3].

Aucun de ces systèmes ne pouvait accréditer véritablement la théorie des climats. Le pyrrhonisme, par sa nature même, était sans consistance. L'astrologie de Boulainviller et le providentialisme naïf de Guyot, trop contraires à la raison, ne pouvaient avoir aucune influence. Seule la théorie du P. Castel, avec son appareil scientifique, répondait à l'esprit du siècle ; mais elle était purement abstraite, et c'était l'expérience seule à quoi l'on ajoutait confiance.

IV. — Les explications scientifiques.

Entre 1720 et 1750, les sciences expérimentales s'intéressent justement beaucoup à la question de l'air. Bien entendu, l'étude de l'air est un chapitre important des grands traités de physique qui

1. *Ibid.*, p. 23.
2. *Ibid.*, p. 47-48.
3. Edme Guyot, président du Grenier à sel de Versailles, *Nouveau système du microcosme, ou Traité de la nature de l'homme...*, par le sieur de Tymogue, La Haye, de Merville, 1727, in-8°, p. 246.

commencent alors à paraître : celui du P. Regnault[1], celui de l'abbé Privat de Molières[2], celui de l'abbé Nollet[3]. Mais c'est un chapitre qui paraît plus important que les autres, on le voit bien par l'effervescence qui se manifeste autour de cette question dans le monde scientifique, en Angleterre comme en France. L'Académie de Bordeaux (sur l'inspiration de Montesquieu ? ce serait un point curieux à déterminer) propose comme sujets de ses deux prix annuels, pour 1733, avec la circulation de la sève dans les plantes, « l'explication la plus probable *de la Nature de l'air et de ses propriétés* [4] ». Ces deux sujets sont tirés d'un ouvrage du physicien anglais Hales, publié en 1727 [5], et que Buffon traduit en 1735 [6]. Hales ne se borne pas à la théorie, mais, ayant constaté que l'air se corrompt rapidement dans les lieux où sont réunies un grand nombre de personnes, et que cette corruption favorise la propagation des maladies, il imagine un ventilateur pour renouveler rapidement l'air d'un lieu clos, et la description de son appareil [7] est aussitôt traduite en français [8].

Les savants relèvent avec curiosité tous les faits qui paraissent établir une action de l'air et de la température sur l'organisme humain. Déjà, en 1705, on avait signalé à l'Académie des Sciences le cas d'un enfant qui avait oublié les rudiments du latin aux premières chaleurs, avait retrouvé ses connaissances à un refroidissement de la température, puis les avait perdues de nouveau au plein de l'été [9]. La vie de Milton, publiée en 1729, fournit une particularité analogue : « Un de ses neveux raconte, comme une observation de Milton lui-même, que son imagination était dans sa plus grande vivacité depuis le mois de septembre jusqu'à l'équinoxe du printemps [10]. » Le *Journal des Savants*, dans son compte rendu, ne retient que ce détail de tout le carac-

1. Noël Regnault, *Les Entretiens physiques d'Ariste et d'Eudoxe, ou Physique nouvelle en dialogues*, Paris, Thiboust, Musier et Osmont, Clousier, 1729, 3 vol. in-12 ; plusieurs rééditions ; traduction anglaise en 1731.

2. Joseph Privat de Molières, *Leçons de Physique, contenant les éléments de la Physique, déterminés par les seules lois des mécaniques...*, Paris, Brocas, Musier, Bullot, 1734-1739, 4 vol. in-12.

3. Jean-Antoine Nollet, *Leçons de Physique expérimentale*, Paris, Guérin, 1743-1748, 6 vol. in-12 ; succès énorme et multiples rééditions.

4. *Journal des Savants*, 1732, p. 623.

5. Stephen Hales, *Vegetable Staticks : or, an account of some statical experiments on the sap in vegetables... Also, a specimen of an attempt to analyse the air*, Londres, Innys, 1727, in-8°.

6. *La statique des végétaux, et l'analyse de l'air. Expériences nouvelles, lues à la Société Royale de Londres.* Ouvrage traduit de l'anglais par M. de Buffon, Paris, de Bure, 1735, in-4°.

7. Stephen Hales, *A Description of ventilators...*, Londres, Innys, 1743, in-8°.

8. *Id., Description du ventilateur, par le moyen duquel on peut renouveler facilement, et en grande quantité, l'air des mines, des prisons, des hôpitaux...*, traduit par M. P. Demours..., Paris, Poirion, 1744, in-12.

9. *Histoire de l'Académie des Sciences*, 1705, p. 58.

10. *Vie de Milton*, p. 22, en tête de la traduction du *Paradis Perdu*, par Dupré de Saint-Maur, Paris, Cailleau, Brunet, Bordelet, Henry, 1729, 3 vol. in-12 (cette vie résume la notice placée par Eliah Fenton, dans son édition des *Œuvres poétiques*, Londres, 1713).

tère de Milton, et y voit la cause des « inégalités qu'on remarque dans ses ouvrages [1] ». Mais ce sont surtout les maladies épidémiques qui sont une préoccupation constante des médecins et des savants. Pendant ces trente années, en effet, les épidémies se succèdent en Europe presque sans répit : peste de Marseille en 1720-1721, « rhume » en 1728, en 1732-1733, en 1742-1743. A chaque fois, les dissertations se multiplient, étudiant les causes et les modes de propagation du mal [2]. Beaucoup pensent que celui-ci est contagieux et se communique par l'intermédiaire de l'air. Ainsi fait un médecin dont la réputation est, en 1720, encore limitée à sa province, mais s'étendra bientôt à la France et à l'Europe : Jean Astruc (1684-1766). Au début d'une dissertation sur la peste, il reprend toute la question, étudiant l'action exercée sur la constitution de l'homme par l'air chaud ou froid, humide ou sec, par les exhalaisons de la terre et des marais [3], puis il énumère les observations où apparaît l'influence de l'air, d'abord pour la propagation, et ensuite pour la cessation de la maladie [4].

Un médecin italien, Lancisi, avait, de son côté, peu auparavant, analysé les qualités de l'air qu'on respirait à Rome, dans une dissertation [5] à laquelle le *Journal des Savants* avait, par trois articles, assuré une large diffusion [6]. Parmi les nombreux développements que cette étude fournit à Lancisi, nous retiendrons le chapitre où il explique le caractère des Romains par la salubrité de l'air [7]. Le mécanisme est le suivant : « De nombreuses particules venues de l'atmosphère montent au cerveau, soit indirectement par les poumons avec le sang, soit directement par les passages du crâne, et elles fournissent la force et la matière pour les mouvements du corps et de l'esprit. » Cette action de l'air s'exerce non seulement sur les esprits des indigènes, mais sur ceux des hommes qu'il a longtemps enveloppés. L'air épais produit des esprits lourds et obtus, l'air léger et brûlant, au contraire, des esprits vifs et souvent effrontés, l'air pur et tempéré des esprits remarquables et éminents. C'est à cette dernière catégorie qu'appartient l'air de Rome, comme le prouve la liste que Lancisi donne ensuite des Romains illustres, depuis l'antiquité jusqu'au pape Clément XI [8].

1. *Journal des Savants*, 1729, p. 506-507.
2. Un résumé des principales théories sur la peste se trouve dans : Paul Gaffarel et Mis de Duranty, *La peste de 1720 à Marseille et en France, d'après des documents inédits*, Paris, 1911, p. 109-122.
3. Jean Astruc, *Dissertation sur l'origine des maladies épidémiques, et principalement sur l'origine de la peste, où l'on explique les causes de la propagation et de la cessation de cette maladie*, Montpellier, Martel, 1721, in-8°, p. 8-12.
4. *Ibid.*, p. 99-117.
5. Giovanni-Maria Lancisi, *Dissertatio de nativis deque adventitiis Romani caeli qualitatibus, cui accedit historia rheumaticae quae per hiemem anni 1709 vagata est*, Genève, de Tournes, 1718, in-4°.
6. *Journal des Savants*, 1719, p. 505-510, 553-555, 567-570.
7. 1re partie, chap. XVI, *La salubrité de la Ville est prouvée par le caractère et la sagesse des Romains.*
8. *Dissertatio de... Romani caeli qualitatibus*, p. 48-51.

Aussi fantaisiste est la physiologie que Morelly fait intervenir pour expliquer la différence des esprits, assignant pour causes à celle-ci la variété des organes et celle des humeurs qui font mouvoir ou nourrissent les organes eux-mêmes, « de sorte que les aliments qui produisent ces humeurs, et la tempérie de l'air qui les remue, joints aux vicissitudes de notre vie, peuvent encore être regardés comme autant de causes des diverses manières dont notre âme opère en chacun de nous »[1].

A côté de la médecine, l'érudition apporte, elle aussi, sa contribution à l'établissement de la théorie des climats sur des bases scientifiques. Dans les premières pages de son *Histoire des Amazones*[2], l'abbé Guyon s'efforce d'établir la possibilité qu'il y ait eu un peuple de femmes guerrières. Il donne comme premier argument la nature du pays que la légende attribue pour séjour aux Amazones et dont la sauvagerie a pu déteindre sur le caractère de ses habitantes. Il est ainsi amené à exposer dans son ensemble la théorie des climats. « Chaque contrée, dit-il, a ses influences particulières qui distinguent tout ce qu'elle porte. L'esprit et le corps humain s'en ressentent comme les plantes et les animaux[3]. » Le pays des Amazones, où le vent du nord souffle la plus grande partie de l'année, où les campagnes sont couvertes de neige, où l'air est sans cesse obscurci par les brouillards, n'est habitable que pour des hommes et des femmes au tempérament rude et grossier, et « la dureté des corps qui peuvent y faire leur séjour doit nécessairement se communiquer à l'esprit[4] ». A l'influence de l'air, il faut ajouter celle qu'exercent les productions du sol : « Les hommes sont mous et voluptueux dans les pays où croissent le baume, les parfums, les aromates », tandis qu' « ils sont cruels et barbares dans les régions où naissent les bêtes féroces », où poussent des herbes vénéneuses, où se trouvent des mines de fer[5]. Voici comment s'exerce l'influence du froid dans les pays septentrionaux : « Les frimas qui y règnent sans cesse resserrent les pores, concentrent la chaleur naturelle, et produisent une fermentation intérieure, qui se communique nécessairement du corps à l'esprit par la liaison intime que l'Auteur de la nature a établie entre l'un et l'autre[6]. »

Cette description semble reposer sur des observations scientifiques précises, mais, en réalité, l'originalité de l'abbé Guyon est très mince. Il n'a rien vu par lui-même, et il tire toutes ses remarques d'auteurs

1. Morelly, *Essai sur l'esprit humain, ou Principes naturels de l'éducation*, Paris, Delespine, 1743, in-12, p. 17-18.

2. Claude-Marie Guyon, *Histoire des Amazones anciennes et modernes*, Paris, Villette, 1740, 2 vol. in-12 ; 2e éd., Bruxelles, Léonard, 1741, in-8° ; 3e éd., Amsterdam, 1748, in-12. — L'abbé Guyon (1699-1771), qui appartint quelque temps à l'Oratoire, fut le collaborateur de l'abbé Desfontaines, et écrivit divers ouvrages historiques, mais est surtout connu par sa polémique contre Voltaire : l'*Oracle des nouveaux philosophes, pour servir de suite et d'éclaircissement aux œuvres de M. de Voltaire*, Berne, 1759, in-8°.

3. *Histoire des Amazones*, t. I, p. 14.

4. *Ibid.*, t. I, p. 17.

5. *Ibid.*, t. I, p. 22-26.

6. *Ibid.*, t. I, p. 15.

antérieurs. S'il « attribue la force et le courage des Amazones à la nature des contrées qu'elles habitèrent », il renvoie au géographe Étienne de Byzance [1]. Ses remarques sur la rudesse et la cruauté des Chalybes et des autres peuples qui possèdent des mines de fer, sont fondées sur l'autorité d'Avienus, de Valerius Flaccus, de Fortunio Liceti [2]. Quant à l'action du froid, il semble que Guyon la décrive d'après Charron disant que « la chaleur naturelle interne... (est) forte et véhémente aux septentrionaux, à cause du grand froid externe, qui la resserre et renferme au dedans » [3]. Il n'y a donc pas lieu de considérer l'abbé Guyon comme un esprit scientifique ou comme un novateur. On est d'ailleurs confirmé dans ce jugement à la lecture de l'*Histoire des empires et des républiques* [4], où Guyon, sous prétexte de compléter l'*Histoire ancienne* de Rollin pour les temps primitifs, entasse les légendes sans discernement et prétend, à la suite de l'abbé Banier [5], démontrer que la mythologie rapporte des faits réels empruntés à la vie des grands hommes de la Grèce archaïque. Les seules causes qu'il fasse intervenir dans cet ouvrage, sont des causes morales, telles que la richesse et le luxe corrupteurs des États [6]. Ces quelques pages de l'*Histoire des Amazones* sont une exception dans son œuvre. Il y a cédé pour quelques instants à l'influence du temps, influence qui faisait reconnaître aux *Mémoires de Trévoux* eux-mêmes, dans leur compte rendu de l'ouvrage, que « la thèse générale (des impressions que fait un climat sur le corps et même sur l'esprit de ses habitants) ne peut pas être contestée [7] ». Mais il s'est rapidement repris : à la fin même de son exposé, il revient aux causes morales et affirme qu'à la fierté et au courage des Amazones « l'éducation et leur genre de vie... contribuaient plus que toute cause étrangère [8] ».

Pour trouver une pensée cohérente, il faut arriver à des écrivains dont la formation scientifique est plus approfondie. Le premier d'entre eux est l'anglais Arbuthnot, dont M. Dedieu a étudié l'*Essai des effets de l'air sur le corps humain*, pour y montrer une source probable de Montesquieu [9]. Éparses dans les divers chapitres de cet ouvrage,

1. *Ibid.*, t. I, p. 22.
2. *Ibid.*, t. I, p. 24-25.
3. Charron, *De la Sagesse*, livre I, chap. 38, p. 217.
4. *Histoire des empires et des républiques, depuis le déluge jusqu'à Jésus-Christ, où l'on voit dans celle d'Égypte et d'Asie la liaison de l'histoire sainte avec la profane et dans celle de la Grèce le rapport de la fable avec l'histoire*, Paris, Simart, 1733-1741, 12 vol. in-12.
5. Antoine Banier, *Explication historique des fables*, Paris, Le Breton, 1711, 2 vol. in-12 ; 2e éd., *ibid.*, 1715, 3 vol. in-12.
6. Explication donnée à propos de la décadence des Perses (t. III, p. 171) et à propos des Grecs après Platées (t. IX, p. 399).
7. *Mémoires de Trévoux*, avril 1741, p. 681.
8. *Histoire des Amazones*, t. I, p. 26.
9. John Arbuthnot, *An Essay concerning the effects of air on human bodies*, Londres, Tonson, 1733, in-8° ; 2e éd., *ibid.*, 1751, in-8°. — Traduction française : *Essai des effets de l'air sur le corps humain...*, traduit de l'anglais... par M. Boyer de Pebrandié (Boyer de Prébandier, si l'on adopte l'orthographe donnée par la *Biographie Michaud*,

ses idées n'en forment pas moins un système complet. Il part d'observations analogues à toutes celles qui avaient été faites avant lui sur l'influence de l'air. Celle-ci s'exerce sur les tempéraments individuels :

Les personnes dont les nerfs sont délicats, et les esprits prompts à se mouvoir, sont alternativement joyeux, tristes, vifs, abattus (*sic*), dans l'espérance, ou le désespoir, selon la différence du temps : ces mêmes changements arrivent, mais passent sans être aperçus, dans les constitutions plus fortes. Il y a des jours où les facultés intellectuelles de la mémoire, de l'imagination et du jugement sont plus vives.

Elle s'exerce également sur l'esprit général des nations :

Il paraît probable que le génie des nations dépend de la nature de leur air.... Les habitants de quelques pays réussissent mieux dans les arts qui demandent de l'industrie et beaucoup d'application d'esprit ; d'autres, dans ceux où l'imagination est requise.... Il me paraît que les peuples des climats froids supportent mieux le travail, et que ceux des chauds ont l'imagination plus vive [1].

La part vraiment originale dans l'œuvre d'Arbuthnot est l'explication du mécanisme par lequel l'air agit sur l'organisme physique et sur l'esprit. L'air se comporte, par rapport aux êtres vivants,

comme un doux moule, où le corps est formé : l'air doit par conséquent influer dans la forme extérieure des corps, lors de leur accroissement, suivant la quantité de sa pression, dépendante de son état le plus permanent de densité, de rareté, de chaleur, de froideur, de sécheresse, et d'humidité. Outre cette pression extérieure, l'air se mêlant avec les fluides animaux, détermine leur état quant à la raréfaction, la condensation, la viscosité, la ténuité, et autres qualités diverses [2].

Trois éléments principaux sont à distinguer : la densité, la température, le degré d'humidité. Les différences de densité de l'air ont une action très importante, encore mal étudiée : « La constitution des mineurs et des montagnards doit considérablement différer.... Les montagnards étant moins pressés par l'air, doivent, de même que les oiseaux, qui se meuvent dans un élément rare, exercer plus fortement leurs muscles [3]. » D'autre part, dans un même pays, « les changements de la gravité de l'air occasionnent des mouvements proportionnels dans les solides et les fluides du corps humain : plus ces changements seront grands et fréquents, et plus leurs effets seront considérables sur les nerfs et sur les esprits ». La différence sera donc très

t. V, p. 384), docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, Paris, Barrois, 1742, in-12. — Traduction latine : *Specimen effectuum aeris in humano corpore*, traduit (sur le français) par le P. de Felici, Naples, Raymondi, 1753, in-4°. — Arbuthnot (1667-1735) n'était pas seulement un médecin : avec Pope, Swift, Gay, Congreve, il avait fondé, en 1713, le « Scriblerus Club ». Outre ses ouvrages médicaux, il avait écrit plusieurs pamphlets (dont l'*Histoire de John Bull*) et pris une part prépondérante à la rédaction des *Mémoires de Scriblerus* (1741). Montesquieu connaissait son œuvre : une note de l'*Esprit des Lois*, livre XVI, chap. IV, rappelle ses observations, selon lesquelles il naît, en Angleterre, plus de garçons que de filles.

1. *Essai des effets de l'air...*, p. 190-192.
2. *Ibid.*, p. 190.
3. *Ibid.*, p. 199.

grande entre les habitants des pays septentrionaux, soumis à des altérations de pression continuelles par suite de l'instabilité des vents, et les habitants des pays tropicaux, qui vivent dans une atmosphère de densité constante [1]. L'action de la température n'est pas moins grande. La chaleur « allonge et relâche les fibres ; de là l'abattement et la faiblesse qu'on sent dans les jours chauds [2] ». Au contraire, « le froid... produit par son irritation, par le resserrement des fibres, et la condensation des fluides, la force et l'activité, très sensibles à certaines personnes dans un temps clair de gelée [3] ». Les effets de la température sur les fibres se doublent d'effets sur les fluides, en particulier sur le sang : « Le resserrement produit par le froid dans l'extérieur du corps chassant le sang vers les parties internes, ce fluide les presse avec plus de force, et augmente la chaleur [4]. » La chaleur, en provoquant la transpiration, dissipe la partie séreuse du sang et rend celui-ci « plus crasse et plus *aduste* », effet que les habitants des pays chauds combattent par l'usage des épices, pour atténuer le sang et suppléer à ses parties volatiles et huileuses enlevées par la transpiration [5]. Enfin, « l'humidité de l'air produit le relâchement dans les fibres animales et végétales », comme le prouve l'expérience de la corde de violon qui, « mouillée, baisse d'une note dans peu de temps » [6].

Ces observations permettent à Arbuthnot de donner une explication précise des différences observées par Hippocrate entre les tempéraments nationaux. Les peuples du nord, subissant à la fois les effets des variations de pression, de température et d'humidité, ont une « plus grande variété dans le mouvement oscillatoire des fibres », ce qui entraîne au moral « une inégalité proportionnelle dans leurs passions, et, de là, plus d'activité et de courage ». Les peuples du midi, au contraire, soumis seulement aux variations d'humidité, ont des mouvements plus uniformes dans leurs fibres et dans leurs esprits ; « ils pourront être, par cette raison, et les chaleurs excessives, paresseux et indolents ; de l'inaction et de l'indolence suivront naturellement la disposition à l'esclavage, et l'aversion de disputer avec ceux qui se seront rendus leurs maîtres.... Voilà comme j'ai hasardé d'expliquer la physique de ce savant vieillard, par des causes mécaniques, tirées des propriétés et des qualités de l'air [7] ».

Le système d'Arbuthnot se présente à nous comme un tout achevé dans son *Essai des effets de l'air*, et nous ne savons par quels cheminements il y est arrivé. Nous pouvons, au contraire, saisir la pensée de Montesquieu dans sa genèse même, des *Lettres Persanes* à *l'Esprit*

1. *Ibid.*, p. 96.
2. *Ibid.*, p. 59-60.
3. *Ibid.*, p. 70-71.
4. *Ibid.*, p. 206.
5. *Ibid.*, p. 64.
6. *Ibid.*, p. 77.
7. *Ibid.*, p. 195-196.

des Lois, grâce aux notes et aux ébauches publiées dans les *Mélanges inédits* et les *Voyages*. Nous utiliserons particulièrement l'*Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères*, écrit sans doute entre 1721 et 1728 [1], les *Mémoires sur les mines* et les *Réflexions sur les habitants de Rome* [2], datant, les uns et les autres, de 1728-1729, époque où Montesquieu a fait son voyage en Italie et en Allemagne.

Dès les *Lettres Persanes*, Montesquieu avait affirmé la dépendance de l'âme vis-à-vis du corps :

> L'âme, unie avec le corps, en est sans cesse tyrannisée. Si le mouvement du sang est trop lent, si les esprits ne sont pas assez épurés, s'ils ne sont pas en quantité suffisante, nous tombons dans l'accablement et dans la tristesse : mais, si nous prenons des breuvages qui puissent changer cette disposition de notre corps, notre âme redevient capable de recevoir des impressions qui l'égayent, et elle sent un plaisir secret de voir sa machine reprendre pour ainsi dire son mouvement et sa vie [3].

Dans le même ouvrage, il avait, au nom de la physique, condamné la colonisation et le transport en Amérique des esclaves noirs d'Afrique, car l'organisme, accoutumé à un certain climat, est incapable de s'adapter à un climat trop différent, et tous les transports de peuples ont eu pour résultat l'anéantissement des peuples transportés :

> L'air se charge, comme les plantes, des particules de la terre de chaque pays. Il agit tellement sur nous que notre tempérament en est fixé.... Les liquides étant accoutumés à une certaine consistance, les solides à une certaine disposition, tous les deux à un certain degré de mouvement, n'en peuvent plus souffrir d'autres, et ils résistent à un nouveau pli [4].

Montesquieu consacre toute la première partie de son *Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères* [5] à exposer les causes physiques dont il avait dit quelques mots dans son premier ouvrage. Il ne se contente plus de parler de l'air en général, il distingue l'action particulière des vents, et il ajoute toute une série d'autres causes : le sexe, l'état des veines et des nerfs, l'usage des excitants, chanvre indien et vin, la durée du sommeil, le bruit ou le calme, la solitude des ermites ou la vie en société. Nous ne retiendrons ici que les causes relevant du climat. L'air agit directement ou indirecte-

1. *Mélanges inédits*, publiés par le baron de Montesquieu, Bordeaux, 1892, p. 107-153. — Cet *Essai* est vraisemblablement postérieur aux *Lettres Persanes*, car il renferme des précisions dont on ne trouve aucune trace dans les *Lettres*. Il est certainement antérieur aux voyages de Montesquieu, car il ne dit mot des émanations des eaux souterraines et des mines, dont Montesquieu parle longuement lors de son séjour à Rome et dans le Harz, et auxquelles il a consacré des mémoires séparés. En tout cas, Montesquieu ne l'a jamais perdu de vue : des notes marginales montrent qu'il l'utilisait pendant la rédaction de *l'Esprit des Lois*, et certaines additions, où il renvoie au livre XIV de celui-ci, semblent indiquer une intention de le publier postérieurement.

2. *Voyages*, publiés par le baron Albert de Montesquieu, Bordeaux, 1894-1896, 2 vol. in-4° ; t. II, p. 239-256, 377-383.

3. *Lettres Persanes*, XXXIII.

4. *Ibid.*, CXXI.

5. *Essai sur les causes...*, 1re partie, *Des causes physiques qui peuvent affecter les esprits et les caractères*, p. 109-128.

ment sur les fibres des hommes. Directement, car leur finesse ou leur grossièreté dépend de la force qui leur est nécessaire pour résister à la rigueur de la température. Indirectement, car les habitants des pays froids ont besoin de nourritures grossières, qui épaississent leurs fibres, et les habitants des pays chauds, de nourritures délicates, qui affaiblissent leurs fibres. Réciproquement, d'ailleurs, la force des fibres exige une nourriture grossière, et leur faiblesse une nourriture délicate [1]. Il semble donc qu'il n'y ait aucun moyen pour les hommes d'échapper à la nécessité physique. Tout ce développement sera repris dans *l'Esprit des Lois* [2]. La délicatesse ou la grossièreté des fibres sont à l'origine des caractères de l'esprit. « Plus une corde d'un instrument de musique est menue, plus elle est propre à rendre un son aigu : c'est-à-dire qu'elle fait plus de vibrations, dans un même espace de temps, qu'une autre dont le son est plus grave », et inversement. Aussi la rigidité et la grossièreté excessives des fibres produisent-elles la lenteur dans l'esprit, tandis que « leur trop grande flexibilité, lorsqu'elle est accompagnée de relâchement », est une cause de faiblesse, et, jointe « à une grande abondance d'esprits animaux », une cause d'inconstance et de bizarrerie [3]. Jusque là, seul l'air en repos a été considéré. « Les vents, qui sont des transports d'air, (n')affectent pas moins » les esprits. Une preuve en est la différence que l'on constate entre les peuples habitant les deux versants d'une chaîne de montagnes, les Pyrénées ou l'Apennin, et exposés par là à des vents d'orientation différente. Certains vents ont même une action très nettement définie : en Italie, le vent du midi, le *Chiroc*, produit la pesanteur et l'inquiétude ; en Angleterre, le vent d'est provoque les suicides [4].

Au début de son voyage en Italie, l'attention de Montesquieu est attirée par les nouvelles d'une maladie qui avait régné pendant l'été de 1728 à Rome et au royaume de Naples. Les Italiens l'appelaient intempérie et l'attribuaient à l'insuffisance du drainage dans les régions atteintes. Montesquieu rapporte : « Bonneval m'a dit avoir ouï dire au cardinal de Polignac une autre raison : c'est que la campagne de Rome et Naples est toute pleine de souterrains et a été toute creusée par les Romains. L'eau, pendant l'été, dans ces souterrains inconnus, croupit et cause l'intempérie. [5] » Cette raison est déjà exposée par l'abbé Du Bos [6], et Montesquieu n'en dit rien. Il connaît certainement les *Réflexions critiques* ; mais, à une hypothèse fondée sur le raisonnement, il préfère l'observation directe de quelqu'un qui

1. *Ibid.*, p. 110-111.
2. Livre XIV, chap. II.
3. *Essai sur les causes...*, p. 112-114.
4. *Ibid.*, p. 117-118. — En marge de l'exemple de l'Angleterre : « Mettre aux lois relatives au climat. » C'est le chap. XII du livre XIV de l'*Esprit des Lois*.
5. *Voyage en Italie*, I. *Venise*, dans les *Voyages*, t. I, p. 49. — Le cardinal de Polignac était ambassadeur de France à Rome en 1728-1729. Bonneval séjournait alors à Venise.
6. *Réflexions critiques*, éd. 1719, t. II, sect. 16, p. 264-268.

vit à Rome. Dans cette ville, il vérifie par lui-même l'exactitude du propos, et il la constate de nouveau lorsqu'il visite les mines du Hartz et qu'on lui signale l'insalubrité des mines dont l'exploitation a été interrompue pendant quelque temps. Il compose alors des *Mémoires sur les mines*, où il explique le phénomène et fait la comparaison avec la campagne romaine, qui est « une vieille mine »[1], toujours sans nommer l'abbé Du Bos. Il reprend encore la question dans les *Réflexions sur les habitants de Rome*[2], auxquelles il donne d'abord pour titre : *Réflexions sur les Mines de Rome. Quatrième mémoire*[3]. L'insistance avec laquelle Montesquieu parle de ce phénomène montre la place importante qu'il lui assigne dans sa théorie des causes physiques. D'autre part, le nombre des exemples personnels qu'il cite et son obstination à rester muet sur son devancier, révèlent la tournure de son esprit, soucieux avant tout d'expériences concrètes.

Cependant, malgré sa prédilection pour les explications physiques, Montesquieu n'attribue pas à ces diverses influences une nécessité inéluctable. Opposant, dans les mêmes *Réflexions sur les habitants de Rome*, les Romains d'aujourd'hui à ceux d'autrefois, il suppose que les changements ont des causes, non seulement physiques, mais morales, et il conclut ainsi son parallèle : « Je me persuade que l'ancien peuple, *patiens pulveris atque solis*, avait toute une autre force que celui-ci : l'institution, l'habitude, les mœurs, font aisément vaincre la force du climat.[4] » Cette remarque annonce, vingt ans à l'avance, le chapitre de *l'Esprit des Lois* sur l'esprit général, dont Lanson a souligné à juste titre l'importance[5]. L'esprit général résulte d'un grand nombre d'éléments : « Le climat, la religion, les lois, les maximes du gouvernement, les exemples des choses passées, les mœurs, les manières.... A mesure que, dans chaque nation, une de ces causes agit avec plus de force, les autres lui cèdent d'autant.[6] » Et les *Réflexions sur les habitants de Rome*, en montrant si nettement la préférence de Montesquieu pour les anciens Romains, sont d'accord avec *l'Esprit des Lois*[7] pour souhaiter que les causes morales corrigent l'effet des causes physiques.

Cette opposition entre les Romains antiques et les Romains modernes pose, comme beaucoup d'autres cas semblables, le problème des va-

1. *Troisième mémoire sur les mines...*, dans les *Voyages*, t. II, p. 249. Le passage est reproduit à peu près textuellement dans le *Mémoire sur les mines du Hartz dans le pays de Hanovre* (*ibid.*, t. II, p. 277-278), composé vingt ans après (cf. *ibid.*, t. II, p. 262).
2. *Voyages*, t. II, p. 380.
3. *Ibid.*, t. II, p. XVIII.
4. *Voyages*, t. II, p. 382.
5. Gustave Lanson, *Le déterminisme historique et l'idéalisme social dans l'Esprit des Lois*, dans les *Études d'histoire littéraire*, Paris, 1929, p. 141.
6. *Esprit des Lois*, livre XIX, chap. IV.
7. *Ibid.*, livre XIV, chap. V, où Montesquieu oppose la doctrine de *Foë* (Çâkya-Mouni), législateur des Indes, qui favorise la paresse du climat, à celle des législateurs de la Chine, qui ont considéré les hommes « dans l'action propre à leur faire remplir les devoirs de la vie ».

riations historiques dans le caractère des peuples. Faut-il supposer à chaque fois une variation du climat, ou faut-il faire intervenir d'autres causes ? L'abbé Du Bos a consacré plusieurs passages des *Réflexions critiques* à cette question, et il donne une explication purement physique [1]. Montesquieu conclut dans le même sens, tout en faisant, nous l'avons vu, la part des causes morales. Non seulement la ville moderne, au lieu d'être installée sur les sept collines, s'est construite dans un lieu bas, mais « l'air a même changé dans les quartiers autrefois peuplés », car « les ouvrages faits pendant tant de temps, par un peuple immense, sont la plupart ensevelis sous terre ; l'eau y croupit, et l'air s'y renferme ». Entre autres preuves de ces modifications, Montesquieu note : « Aujourd'hui, à Rome, il est absolument nécessaire de dormir après le dîner. Les Anciens ne nous parlent point de ce besoin. Sur le milieu du jour, on devient incapable d'application : on est dans l'impuissance de veiller ; il semble que les organes tombent les uns sur les autres. [2] »

L'abbé d'Espiard se montre encore plus catégorique : « Le génie dit-il, ne change point sans le climat. » Lui aussi prend comme exemple l'Italie, et cite les mêmes faits que l'abbé Du Bos : l'adoucissement des hivers et la multiplication des eaux stagnantes. Le point le plus remarquable de son exposé est la conclusion, bel acte de foi dans la valeur à la fois de la raison et de l'expérience :

> Un principe dont l'application serait peut-être délicate en matière de faits, mais qui est incontestable en matière de philosophie, c'est qu'il ne faut jamais abandonner une thèse certaine, parce qu'elle renferme des objections difficiles à résoudre ; ni refuser de croire l'existence d'un effet palpable, parce qu'il est difficile de montrer son rapport avec la cause [3].

Cette confrontation entre Montesquieu et ses contemporains nous paraît mieux mettre en lumière la place que l'auteur de *l'Esprit des Lois* occupe dans le courant de son siècle. Sa contribution personnelle à la théorie des climats n'est pas dans la nouveauté des faits et des idées. Certes, ses réflexions, ses observations (bien antérieures à 1748), sont souvent au départ des progrès que nous constatons durant ces trente années, mais il a beaucoup emprunté, à Du Bos, à Arbuthnot, notamment. Son mérite est autre, et plus rare. D'abord, tandis que les études de ses prédécesseurs, même les plus approfondies, celle de l'abbé d'Espiard, celle d'Arbuthnot, restaient enfermées dans des limites assez étroites, Montesquieu a pris une vue d'ensemble qui lui a permis de ramener à l'unité d'un système ces éléments disparates. Mais c'est surtout par la méthode qu'il est vraiment un novateur. A côté de lui, Boulainviller avec son échafaudage astrologique

1. *Réflexions critiques*, éd. 1719, t. II, sect. 16, sur les Romains et les Hollandais (p. 261-273) ; sect. 19 et 20, les variations de l'air, causes de la différence du génie et des mœurs en des siècles différents (p. 287-301).
2. *Réflexions sur les habitants de Rome*, dans les *Voyages*, t. II, p. 379-382.
3. *Essais sur le génie et le caractère des nations*, t. III, p. 57-61

fait figure d'anachronisme. Montesquieu ne procède plus comme les philosophes et les juristes qui l'ont précédé, en se fiant uniquement à l'érudition et au raisonnement. Sans doute, il ne peut se dispenser de recourir aux historiens pour connaître les mœurs et les institutions du passé. Mais dès qu'il a la possibilité d'opérer une vérification par lui-même, il laisse de côté la théorie abstraite et se tourne vers le fait concret, au point, nous l'avons vu, de donner comme des idées personnelles des hypothèses déjà émises avant lui, parce qu'il a refait toutes les observations et les expériences sur lesquelles reposaient ces hypothèses. L'expérience, telle est aux yeux de Montesquieu, la source de toute connaissance, et si certaines de ses expériences, touchant l'action de la température sur les fibres et sur le sang, prêtent aujourd'hui à sourire, l'orientation de sa pensée commande le respect. En dernière analyse, l'étude de la théorie des climats, en montrant l'évolution qui s'est faite dans les idées, de Boulainviller à Montesquieu, fournit donc un chapitre de plus à l'histoire de la philosophie expérimentale et de ses progrès dans la première moitié du XVIII^e^ siècle.

ROGER MERCIER.

EN MARGE D'UN LIVRE RÉCENT [1] : STYLISTIQUE ET HISTOIRE DE LA LANGUE A L'ÉPOQUE ROMANTIQUE

La *R. H. L. F.* ayant accueilli naguère les comptes rendus des tomes précédents de l'*Histoire de La Langue*, on fera sans doute grâce à celui-ci de perpétuer un empiétement exceptionnel de la linguistique sur ses brisées ! Il se trouve au surplus que le continuateur de F. Brunot nous pousse du premier coup et d'un pas délibéré aux confins, sinon au cœur du domaine de la littérature : « ce volume, qui est consacré exclusivement à l'étude de la langue littéraire... », annonce-t-il page VI [2]. Et si le mot de « langue » faisait encore hésiter certains sur le seuil, voici une poignée de titres ou de sous-titres propres à les convaincre qu'il y a pour eux beaucoup à prendre, et à apprendre, au fil des chapitres : « Les genres poétiques [dans l'École classique]. — La génération de 1820. — Les mots « romantique », « romantisme ». — Le genre « méditation », le genre « poème ». — Un cercle « romantique » : le Cénacle de la Muse française. — L'école nouvelle ; les tempéraments (Vigny ; Lamartine ; Hugo). — La *Préface de Cromwell*. — Le poème en prose. — La prose poétique ». — etc.

Cependant, entre tant de rubriques, il en est une surtout d'éclairante, qu'on trouvera p. 234 : « La *stylistique* de Hugo. » Voilà, semble-t-il, le maître mot et comme la clé du principal dessein de l'auteur. Abordant l'époque romantique (« l'*époque* a remplacé le *siècle* », lit-on dans *La Mode* de 1830), il constate, en effet, qu'elle est dominée « par un certain nombre d'individualités puissantes », qui se sont donné la mission — Dieu sait si elle fut criée assez haut ! — de révolutionner la littérature sous toutes ses formes et en tous les genres ; or une révolution des sujets, des cadres, des règles de facture, ne s'opère pas

1. F. Brunot, *Histoire de la Langue française....* Tome XII : *L'époque romantique*, par Ch. Bruneau. Paris, A. Colin, 1948. Un vol. in-8° de XIX-593 p. avec bibliographie et index.

2. Affirmation trop modeste toutefois, puisque le Livre VI est consacré aux « bas langages », et le livre VII, à la Grammaire et aux Dictionnaires.

sans entraîner un bouleversement de la langue littéraire elle-même. Parti de cette évidence d'une portée effectivement capitale, M. Bruneau avait alors choix entre plusieurs méthodes : il pouvait, en pur grammairien, se contenter de dresser le bilan des innovations ou des rénovations dans l'ordre du lexique, de la syntaxe, de la rhétorique, imputables à chacun des « Grands » romantiques, flanqués de leurs suiveurs. Ou bien encore, ayant constaté qu'à l'actif du romantisme s'inscrivent, en particulier, un rajeunissement et une multiplication des genres, il pouvait dresser ce bilan en fonction de termes tels que : l'élégie, l'ode, le poème, le drame, l'histoire, l'apologétique, le pamphlet — avec enquêtes complémentaires consacrées aux tons inconnus jusqu'alors : le fantastique, le macabre, le frénétique, etc...

M. Bruneau n'a choisi ni l'une, ni l'autre formule : convaincu que l'expression ne se sépare pas de la pensée — ou pour reprendre les mots de Hugo (cités p. 231) qu'il n'y a « rien de plus consubstantiel que l'idée et l'expression de l'idée », il s'est refusé à traiter de l'expression littéraire sans dire en quoi et comment cette expression était engagée par la psychologie et le comportement de l'écrivain, par ses idées sur son art, y compris, pour commencer, sa langue. Et c'est ainsi que, sous le titre d'*Histoire de la Langue...*, tome XII, il pourrait bien nous avoir donné l'illustration d'une nouvelle méthode de « stylistique », appliquée à l'étude d'un mouvement littéraire qui, d'ailleurs, s'y prêtait à merveille. — C'est dire toute l'importance d'un livre qui fait par là doublement date : d'abord comme remise en train de l'œuvre monumentale de F. Brunot ; ensuite comme ouverture d'une perspective inédite à la jointure de deux chantiers jusqu'ici séparés : la littérature et la linguistique.

L'auteur n'aurait certes cure de voir l'un de ses élèves ajouter de longs éloges aux suffrages que lui ont apportés savants et hommes de goût réputés. On nous permettra donc d'aborder plutôt d'emblée quelques-unes des questions que soulève son entreprise, certaines réflexions aussi qu'elle suggère quant à l'avenir des études de langue et de style.

Le problème majeur — car la place nous manque pour sortir de l'essentiel — est sans doute celui-ci : une telle « stylistique » est-elle d'une part tout à fait légitime, d'autre part vraiment suffisante dans le cadre d'une *Histoire de la Langue* ? — Légitime, elle l'est à coup sûr, et même nécessaire : il est indiscutable que notre langue littéraire a complètement changé de visage à travers la « bourrasque » romantique, et que cette bourrasque a dû toute sa violence à l'impulsion des chefs de file, — à leurs directives et à leurs exemples. Mais ici prenons garde de confondre les actions individuelles et leur retentissement au sein de la collectivité. Chaque écrivain, une fois ses théories claironnées ou insinuées selon le cas, conserve par devers lui le mystère inaliénable de son style, — ce secret du génie devant lequel, comme le dit si honnêtement M. Bruneau (p. 160), « nous restons

mpuissants ». Sans doute fait-il appel — de façon plus ou moins abondante et variée : *et cela est déjà du style* ! — aux ressources de la langue pour accomplir sa besogne d'alchimie ; sans doute aussi telles de ses audaces de vocabulaire et de syntaxe, portées par l'adoption d'un groupe ou même de tout un public, iront-elles finalement enrichir le trésor commun de l'idiome. Mais tout cela ne confère pas à son talent, si puissant soit-il, le pouvoir de créer *une langue* au sens propre des mots : or le sens propre des mots importe beaucoup, si l'on veut tenir un compte scrupuleux des objets qu'ils recouvrent et qu'il faut à tout prix distinguer : actions de style, faits de langue [1].

Voilà pourquoi l'on risque d'éprouver un mouvement d'inquiétude en lisant, p. 99 : « Chateaubriand avait créé une langue nouvelle » ; ou encore, p. 258 : « La langue de Gautier est plus originale que celle de Musset » ; ou bien cette phrase entre toutes caractéristique, p. 89 : « Il est nécessaire, quand on étudie la langue de Lamennais, de distinguer entre son parler spontané et familier, et le style oratoire et très étudié de ses écrits. » — Le « parler » de Lamennais, le « style » de Lamennais : ce sont bien, en effet, des objets d'étude. Mais sa « langue », où la chercher, sinon au niveau des groupes sociaux, religieux, politiques qu'il a traversés et, à la limite, de la masse des Français, ses contemporains ? Or, M. Bruneau s'intéresse manifestement beaucoup plus aux individus qu'aux groupes, plus aux initiatives stylistiques des grands artistes qu'aux acquisitions linguistiques réalisées par la foule : en quoi il a peut-être concédé trop à l'histoire littéraire, au détriment de l'histoire de la langue. Le très raisonnable Ch. de Rémusat disait déjà, en pleine époque romantique justement : « Quand on veut bien connaître l'esprit d'un temps, il ne faut pas le chercher de préférence dans les hommes supérieurs ; en eux domine l'originalité, ils ne sont qu'eux-mêmes... [2]. » Cela ne vaut-il pas autant pour l'expression que pour la pensée ?

D'où la réponse à la seconde question : si l'enquête menée par M. Bruneau est légitime et comble une surprenante lacune, elle peut ne point paraître à tous également suffisante. Aux yeux des grammairiens *stricto sensu*, ce volume en appelle un second où seraient dégagés les concours apportés et les bénéfices retirés par tous ceux qui ont été peu ou prou les *supporters* des Maîtres, et de façon plus générale, par l'ensemble de leur public de jour en jour élargi grâce à la diffusion de la matière imprimée et à la pratique grandissante de la lecture. On pourrait même, à ce propos, retourner en une certaine mesure telle proposition de M. Bruneau et dire : au XVII[e] siècle, F. Brunot avait

1. Problème difficile sur lequel la plupart des linguistes observent une inquiétante discrétion. Faisons une exception très heureuse pour M. R.-L. Wagner, collègue de M. Ch. Bruneau en Sorbonne, dont l'œuvre témoigne d'un constant souci à l'égard des rapports entre langue et style ; et signalons à ce propos que M. Wagner a donné, en décembre 1949, au *Mercure*, un premier compte rendu du livre de M. Bruneau, avec lequel celui-ci s'est efforcé de ne pas faire double emploi.

2. *Critiques et études*, t. I, p. 2 (préface).

affaire à une langue littéraire jalousement cultivée par les soins d'une classe privilégiée, commise à la garde d'aristarques sourcilleux, et couverte de gloire par un petit nombre d'auteurs de génie ; quant à la langue commune, trop souvent privée d'écho, elle doit être en bien des cas considérée comme perdue pour le chercheur ; celui-ci pouvait donc se limiter, à la rigueur, à l'histoire des grands noms et des coteries très fermées qui les choyaient. Au XIX^e siècle, au contraire, surtout depuis 1830, l'écrivain descend dans l'arène et se doit d'être prophète ; en vertu de ses convictions d'artiste, il lui faut capter toutes les rumeurs de son temps, tous les reflets de la société qu'il coudoie ; mais cette société qu'il se flatte d'éclairer, c'est elle en fin de compte qui le mène, le façonnant à son image et lui apportant les matériaux de ses œuvres. L'historien de la langue ne peut donc plus viser les seules têtes : il lui faut atteindre les collectivités, interroger leurs porte-parole. D'abord, par exemple, les journaux.

« C'était justice, écrivait Villemain dès 1857, de faire, dans une revue littéraire des quinze ans de la Restauration, une grande part aux journaux. On mit là, en France, un luxe de talent, dont se passe ordinairement le journalisme anglais [1] .» Mais on mit là aussi de copieuses mentions du « parler » des professeurs en Sorbonne : les Guizot, les Cousin, Villemain lui-même ; du « parler » des prédicateurs (au temps du carême !) : ceux des paroisses « distinguées », et ceux des églises des faubourgs; du « parler » des honorables députés à la tribune (que d'encre ne fit pas couler l'emploi de l'adjectif « conséquent » au sens d' « important » par M. de Mayrinhac au printemps de 1828 !). On y mit encore les analyses des productions du théâtre, lyrique et dramatique, des beaux-arts, de la mode, du commerce et de l'industrie..., tant de choses enfin qui poussent à se demander, pour traduire une impression très concrète, si le dépouillement de quelques années du *Globe*, du *Figaro* ou du *Constitutionnel* n'en apprennent pas plus long sur la langue française vers 1830 que la relecture des recueils poétiques, voire des ouvrages en prose de Hugo, de Vigny et de Musset, en quelque mesure détachés de leur temps par les exigences de leur art et par leur génie même.

— « Mais cela vaut-il autant que ceci ? » questionnera notre Maître. — Répondons de biais et à titre d'exemples par deux suggestions, prises au domaine du vocabulaire. On lira dans le livre de M. Bruneau un chapitre remarquable sur les mots « romantique », « romantisme », qui vient à point dissiper bien des nuées. Il fera d'autant plus regretter à beaucoup l'absence de prolongements qu'il pouvait recevoir : ainsi n'eût-il pas été inutile de signaler qu'un jeune homme baptisé « romantique » au Théâtre Français se nommait « dilettante » à l'Opéra, et de suivre l'histoire de ce mot ; et à propos de *jeunes hommes* (au pluriel !), de préciser que cette locution s'appliquait exclusivement

1. *Choix d'études sur la littérature contemporaine* (Paris, 1857), p. 329.

vers 1828 aux jeunes romantiques [1] ; puis d'opposer au mot substantif-adjectif *romantique* le mot également substantif-adjectif *perruque*, avec ses concurrents *gothique* et *rococo*. Mais combien d'autres termes ou expressions qui ne font pas moins « époque » et dont l'histoire eût satisfait mainte curiosité : *novateur* (*école nouvelle*), *moderne*, *dandy*, *humour* — et sur d'autres plans : *goût*, *idéal*, *progrès* (dont le dérivé *progresser*, employé par Ch. Magnin, faisait sursauter Stendhal en 1834 !) [2], *positif*, *artiste*, *industriel*.... Cela, du reste, n'eût pas tellement débordé le cadre de la langue littéraire, puisqu'encore une fois un Hugo, un Gautier, plus encore un Balzac sollicitaient le concours « de toutes les technologies, de tous les argots de la science, de l'atelier, des coulisses, de l'amphithéâtre même » (Gautier, article sur Balzac). Une seule indication particulière pour mieux distinguer encore les deux points de vue en présence : M. Bruneau signale très pertinemment l'extraordinaire richesse de registres du vocabulaire balzacien, mais il en traite en fonction et à partir du concept *stylistique* de « couleur sociale » (p. 382). Un orthodoxe historien de la langue ne fût-il pas à l'inverse parti d'un bilan lexicologique et, considérant, par exemple, la part exorbitante de l'argent dans la *Comédie humaine*, n'eût-il point parcouru le *Glossaire*, *traduction de quelques mots financiers* de Boucher de Perthes (2 vol., 1835) — où d'ailleurs une longue série de mots de civilisation escorte le lexique de la Bourse et de la Banque — afin d'éclairer par son contenu la liste des vocables de cet ordre promus par Balzac à la dignité littéraire ?

Autre suggestion touchant un secteur tout différent, lui aussi prospecté par M. Bruneau sur nouveaux frais, ce dont il faut lui savoir un gré infini : il s'agit des deux chapitres consacrés, l'un au « poème en prose », l'autre à la « prose poétique ». Voilà donc enfin rompu le cercle trop charmeur des analyses « littéraires », riches d'intuitions, mais fatalement entachées d'imprécision, de subjectivité, quand ce n'est pas de parti-pris esthétique ! Eh bien ! le lecteur de M. Bruneau reste encore un peu, malgré tout, sur son incertitude. N'y avait-il pas un premier moyen de la réduire davantage en attaquant de façon plus élémentaire, là encore rien qu'en grammairien, le problème posé par ces locutions jumelles qui, du dehors, ont tout l'air d'un monstre bifrons : « poème en prose », « prose poétique ? » Un essai de description et de classification du plus grand nombre possible d'emplois du mot *poème*, des composés *poème en prose*, *prose poétique* — et aussi *roman-poème* apparu plusieurs fois vers le même temps [3] — depuis

1. Les anti-romantiques s'en emparèrent très vite pour la jeter en raillerie à la tête de leurs adversaires. Balzac note, dès 1830, dans son précieux article *Des Mots à la mode* : « *Jeunes hommes* est devenu bouffon. — Hommes *graves* se dit encore. »

2. Lettre à Sainte-Beuve du 21 décembre, éd. Paupe-Cheramy, III, 134.

3. M. Bruneau note (p. 328, n. 1) que Sainte-Beuve baptise *poème* le roman de *Corinne* dans un article de 1835. Mais, dès 1828, avait paru *Ismalie, ou La Mort et L'Amour* ; *roman-poëme*, par M. le vicomte d'Arlincourt. Autre titre du même temps : *Haldan de Knüden. Roman-poème* (*Mercure du XIX^e^ siècle*, t. 24, p. 265 et suiv.). *Haldan* est en prose ; *Ismalie* en vers, précédés et suivis de prose.

Chateaubriand jusqu'à Baudelaire, eût peut-être été sauveur. Car enfin, si chacun sait qu'à côté des *Fleurs du Mal* il y a des *Poèmes* ou *Petits Poèmes en prose*, on sait moins communément que Chateaubriand fit annoncer par prospectus qu'il s'occupait à rédiger son *Voyage en Amérique* « sous la forme d'un Poëme en prose et en vingt-quatre chants intitulé : lés Natchés ». Mais on doute alors si la même formule signifiait vraiment la même chose pour l'un et pour l'autre ; et, sinon, le problème n'est-il pas pour une part à reprendre ?

Il faut se borner et conclure, quoique beaucoup trop partiellement : si les derniers volumes composés par F. Brunot révélaient un grammairien de plus en plus (presque trop !) happé par les incidences sociologiques de l'histoire de la langue, son successeur — par réaction, dirait-on — ne s'annonce-t-il pas comme un linguiste volontiers (peut-être à l'excès !) accaparé par ses aspects littéraires et psychologiques ? Nous soumettons la question aux lecteurs de la *R. H. L. F.*, particulièrement bien placés pour dire s'ils ne se sentent pas en péril d'invasion ! — Mais avant de passer aux rituelles *Glanures*, nous voudrions risquer une dernière réflexion, d'ordre plus intime, en marge de ce beau livre. Tel qu'il s'offre à nous, il commande l'admiration par l'incroyable somme de lectures et de recherches qu'il représente et par un travail de mise en œuvre que l'auteur n'a partagé avec personne. Ceci pourrait bien découler du point de vue qu'il a choisi : la stylistique, comme le style, est un peu l'homme même et cède difficilement les responsabilités ! Cependant, à la fois cette absence de coopération et ce choix de la perspective stylistique n'ont-ils pas été en quelque mesure imposés à l'auteur par la demi désertion des recherches grammaticales sur le français moderne depuis ces dix dernières années ? On s'interroge là-dessus avec une certaine angoisse. Car il est très facile de demander, comme on vient de le faire, si la part des bilans lexicologiques et syntaxiques n'aurait pas pu être çà et là plus large. La riposte s'entend de soi : existe-t-il seulement des éditions des principaux recueils poétiques de Lamartine, de Hugo, de Vigny, de Musset, pourvues de l'indispensable lexique *complet* ? ou encore un répertoire des « parlers » philosophique, physiologique, financier, parisien, provincial, paysan dans les romans de Hugo, de Balzac, ou de G. Sand ? ou même un recueil tant soit peu poussé des audaces syntaxiques de l' « école nouvelle » ? — Hélas ! non : tout reste à faire, alors qu'on manque de bras. Et voilà pourquoi la remise en route de l'*Histoire de la Langue* à travers les aspects encore impénétrés du Romantisme était une aventure proprement héroïque qu'historiens de la langue et de la littérature réunis doivent remercier M. Bruneau d'avoir courue pour leur édification et pour le prestige des études de français.

Glanures.

Chaque spécialiste dont la vie se dévoue à l'étude de tel écrivain ou de telle manifestation de l'époque romantique aura à cœur d'indi-

quer à M. Bruneau les menues erreurs ou défaillances d'information impossibles à éviter en un ouvrage de pareille envergure. Voici notre humble part à ce travail de retouches ou de suggestions.

P. 62. — M. B. cite la Préface de *L'Imagination*, poème de Delille ; serait également à citer le Discours prélim. aux *Géorgiques* dont la lecture permet de se rendre compte que quelques prétendues hardiesses de la Préface de *Cromwell* sont sagement prélevées sur la doctrine du malheureux abbé, tant moqué des ingrats romantiques !

P. 67. — « Soumet... regrettait que Lebrun n'eût pas osé employer *mouchoir* dans *Othello* ». — L'affaire du *mouchoir* se rapporte au Ve Acte de la *Marie Stuart* (et non d'*Othello*) de Lebrun. Il eût été juste d'ajouter que celui-ci avait bel et bien « osé » le *mouchoir*, et qu'il l'avait seulement changé en *tissu* devant « l'épouvante » de son premier auditoire (1820). Les souvenirs de l'auteur à ce sujet, consignés dans la préface du *Cid d'Andalousie* (*Œuvres*, éd. 1844, t. I, p. 239-240), mériteraient citation.

P. 68. — M. B. relève un passage frappant « dans la Préface du *Dernier jour d'un condamné* (1832) ». — Peut-être serait-il bon de préciser qu'il s'agit de la Préface plus étendue mise en tête de la 5e édition, — la 1re (1er février 1829) ne comportant qu'une Préface de quelques lignes, la 3e (28 février 1829) ajoutant à celle-ci un « Prologue » dialogué intitulé : « Une comédie à propos d'une tragédie », la 5e édition enfin donnant la longue Préface datée du 15 mars 1832 où M. B. a puisé sa citation, suivie du Prologue. — N'y aurait-il pas lieu, d'autre part, de faire ici un sort à *L'Ane mort et la Femme guillotinée* de J. Janin paru en août 1829, qui fit grand tapage à l'époque et que tout le monde prit pour une réplique outrée du roman de Hugo. Une comparaison stylistique des deux œuvres pourrait être instructive.

P. 69 et n. 2. — Ce qui est dit de Talma peut laisser croire que l'illustre acteur a persévéré dans la diction solennelle de l'alexandrin en usage au XVIIIe siècle, et la façon dont est cité l'article du *Globe* de 1827 [30 août] risque de faire interpréter la première phrase à contresens [1]. — La vérité, c'est que la part de Talma dans la révolution théâtrale fut extrêmement importante, et l'eût été encore davantage s'il n'était pas mort juste à la veille des tentatives de V. Hugo. Cf. ce qu'en a dit Sainte-Beuve : « Si Talma eût vécu plus long-temps, Victor Hugo aurait déjà commencé sa gloire dramatique [2] ». On se souviendra aussi que P. Lebrun avait retiré de la scène son *Cid d'Andalousie* à la mort du tragédien pour qui il avait conçu cette pièce, alors franchement « moderne » (cf. P. Lebrun, *Œuvres*, I, 238 et suiv.). Enfin, coïncidence piquante : si M. B. peut citer une appréciation effectivement sévère de Stendhal sur Talma (il en est d'autres qui sont au contraire élogieuses), voici une formule de Gautier rapprochant les tendances des deux hommes : « Si Talma disait : « Pas de beaux vers ! » Beyle disait : « Pas de vers du tout. » (in *L'Artiste* de 1858.) — Il y aurait une intéressante enquête à mener [3] sur le rôle de Talma comme propagandiste en action, un peu avant la lettre, des théories du drame romantique, avec un épilogue consacré à celui de Rachel qui fut, pour la réaction de Ponsard en 1843, ce que Talma aurait pu être pour l'action de Hugo en 1827-1830.

P. 110. — Le renvoi aux « manuels » sur les « très bonnes études » qu'aurait

1. Voici, en tout cas, une autre phrase du même *Globe* (21 octobre 1826) qui ne prête à aucune ambiguïté : « Ce que l'ancienne école poëtique avait de faste, il le rabbattait [*sic*] à la nature... ».

2. Article sur Victor Hugo publié au *Mercure du XIXe siècle*, t. 24, p. 469.

3. On trouvera d'utiles éléments dans l'article de G. H. Giffard, « Racine and Talma », in *Studies in Philology*, t. 27, p. 626-634.

faites Lamartine est à la fois savoureux et sévère : après tout, Des Granges ne fait que répéter ce que Lamartine lui-même a bien voulu nous confier dans ses *Mémoires Inédits*, p. 80 et suiv. — D'une manière générale, voulant réagir contre une erreur très répandue, M. B. a peut-être mis un peu trop bas le niveau d'instruction de la génération romantique. Le hasard venant de nous faire parcourir [1] les discours français et latins composés par le jeune Sainte-Beuve et quelques-uns de ses compagnons entre quatorze et seize ans, nous restons plutôt sur l'impression que les études classiques dans les collèges et institutions de 1820 étaient singulièrement plus poussées que dans nos lycées en 1950. On évoquera seulement ce trait récemment encore rapporté par A. Billy dans son *Sainte-Beuve* : un chef d'institution faisant réciter en 1818, à son fils âgé de quatorze ans, tout un chant d'Homère ! Est-il beaucoup de professeurs d'aujourd'hui qui en sachent aussi long que ce petit grimaud d'alors ?

P. 113, n. 6. — N'est-il pas un peu exagéré de dire : « C'est pour des raisons politiques que Stendhal lui-même est devenu antiracinien ? » — Qu'en pense M. H. Martineau ?

P. 120, n. 2. — Précieux renvoi à un emploi du mot « romantisme » dans *Oberman*. — Ajoutons, d'après A. Monglond, *Le Préromantisme fr.*, I, 131, n. 1, que Senancour use du mot « romantique » une vingtaine de fois, soit dans les *Rêveries* (1802), soit dans *Oberman* (1804) : l'examen suivi de ces divers passages ne révèlerait-il rien d'intéressant ?

P. 151. — M. B., se fondant du reste sur les affirmations de Lamartine et du *Journal des Savants*, considère que les *Méditations* représentent un « genre nouveau » : le genre « Méditation ». Ne peut-on pas aussi admettre qu'elles marquent le simple renouvellement d'un genre bien connu : « l'élégie », codifié par Boileau, exploité, énervé chez Parny, rafraîchi par Chénier ? — C'était, en tous cas, l'opinion de Virieu. Cf. sa lettre citée par M. B., p. 160 : « Il y a dans tes élégies... » ; et surtout celle d'E. Deschamps. Cf. sa préface également citée par M. B., p. 166 : « La littérature française des deux derniers siècles est restée fort inférieure... dans trois autres genres... : l'*Épique*, le *Lyrique*, et l'*Élégiaque*..., c'est donc de ce côté que devait se porter la vie de la poésie actuelle. Aussi M. Victor Hugo s'est-il révélé dans l'Ode, M. de Lamartine dans l'Élégie, et M. Alfred de Vigny dans le Poème. » — A noter que Hugo sera plus modeste en son domaine, ne cherchant pas à se faire passer pour créateur de genre, mais simplement pour rénovateur de forme : « L'auteur... a cru découvrir que cette froideur n'était point dans l'essence de l'ode, mais seulement dans la forme que lui ont jusqu'ici donnée les poëtes lyriques. » (Préf. des *Odes*)

P. 163. — Voulant donner « l'idée de ce que pouvait être la conversation » de Vigny, M. B. cite par inadvertance un morceau de Vigny, qui visiblement se rapporte à celle d'Alex. Guiraud !

P. 166. — Le texte cité de la Préface des *Études françaises*... d'E. Deschamps (1828) a subi quelques altérations (d'ailleurs de pure forme), surtout à son début.

P. 168 et suiv. — N'eût-il pas été bon d'esquisser, à côté des positions prises au *Cénacle de la Muse française*, celles qui s'affirmaient vers la même date dans nombre de *Salons* encore florissants — spécialement ceux de Delécluze et de son beau-frère Viollet-le-Duc, rue Chabanais, où Stendhal « faisait le diable à quatre » ?

P. 186, n. 1. — Lire : Sainte-Beuve, *Portr. contemp...*, au lieu de : *Portr.*

1. Dans le *Choix de compositions françaises et latines..., vers latins des meilleurs élèves de l'Université moderne avec les matières et les arguments*, recueil publié par J. Pierrot Deseilligny, 3e éd., 1860. — Les compositions retenues se situent entre 1812 et 1858, mais la majorité datent de 1818-1822.

litt. — S.-B. a effectivement écrit « houzards » avec un *z* comme on le voit ici imprimé (p. 186), et non avec un *s* comme il est reproduit p. 190. Il est vrai qu'en un autre endroit (*Lundis*, 3e éd., IX, 303) à rapprocher de celui qui est cité, S.-B. a baptisé Beyle « un hussard romantique » avec *-uss-* cette fois !

P. 187. — M. B. rapporte la phrase significative d'Auger recevant Soumet, le transfuge du romantisme, sous la Coupole : « Ce n'est pas vous qui faites cause commune avec ces amateurs de la belle nature qui... de grand cœur échangeraient *Phèdre* et *Iphigénie* contre *Faust* et *Goetz de Berlichingen*. » — Ajoutons qu'au dire des gazettes, Auger alla jusqu'à mâcher entre ses dents avec une affectation dérisoire les rudes syllabes du dernier titre de Goethe !

P. 193. — Faut-il vraiment taxer d' « injuste » le jugement porté par Hugo sur *Le Globe* « universitaire et gourmé » ? — C'est, en fait, l'expression assez modérée d'un avis général : ne parlons pas du médecin attitré du *Figaro* recommandant à son malade la lecture du *Globe*, qui lui « tiendra lieu d'opium » (2 août 1826) ; mais le docteur Véron lui-même, pourtant très favorable à ce « journal sérieux », lui reproche de conduire trop souvent son lecteur « jusqu'à ce mouvement involontaire et convulsif du bâillement » ! (*Mém.*, III, 107-108.)

P. 196. — Se rangeant à l'avis de Ch. Magnin, M. B. condamne comme « erreur » de langue l'expression de Vigny : « ... ma frégate. | Lorsqu'*elle voguait sous le vent* ». Mais Magnin n'a-t-il pas eu tort de blâmer Vigny (et Vigny de l'écouter) ? — « Aller sous le vent » s'entend encore dans les Côtes-du-Nord, et les « Iles sous le Vent » (par opposition aux « Iles du Vent ») ne justifieraient pas sans cela leur nom.

P. 217. — « Le vocabulaire français était livré, par l'orgueil de Hugo, à l'arbitraire... » — Par orgueil, ou bien par soumission à la toute-puissance magique du Mot : « Car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe, c'est Dieu ! » Cf. encore le titre fameux : « Nomen, Numen, Lumen » — et les termes moins connus d'une lettre à Noël Parfait (4 novembre 1855) : « ... *insondable* est comme *infini*, comme *absolu*, comme *éternel*, comme *inconnu*, comme *ineffable* ; ce sont des mots que rien ne remplace et qui doivent, par conséquent, revenir souvent. Il y a des mots qui sont comme Dieu au fond de la langue. »

De même plus loin (p. 339-340), il nous paraît difficile de rendre un compte exact du type de métaphore « Vautour fatalité », sans se reporter aux conceptions métaphysiques du poëte, selon lesquelles le Vautour peut, à un moment donné, incarner réellement — humble acte de foi, et non pas orgueilleux caprice verbal ! — la sombre ΑΝΑΓΚΗ.

P. 223, n. 4. — Référence pourrait être donnée à la *Correspondance générale* de Sainte-Beuve, éditée par J. Bonnerot, qui joint à la lettre d'utiles indications (I, 182, n. 1).

P. 259. — (Il s'agit de Gautier) : « Chose étonnante pour un romantique, il traduit Horace. » — Gautier n'est pourtant pas le seul ni le premier des romantiques à fréquenter les Anciens : Hugo, Vigny, et surtout Sainte-Beuve et Musset vivaient dans la familiarité des classiques latins et même grecs. N'oublions pas le double patronage quasi officiel que se sont donné les romantiques du second Cénacle : Chénier, Ronsard — et, par leur intercession, non seulement les plus grands des Antiques, mais encore les *minores* : Théocrite, Anacréon. — Il y a là un aspect du romantisme auquel M. B. a nettement refusé d'accorder crédit ; nous n'en voudrions pour preuve que l'absence, dans la Bibliographie (non moins précieuse que celle des tomes précédents), de trois gros livres où il est, au contraire, examiné à loisir : les thèses déjà anciennes, mais toujours très instructives, de L. Bertrand et de R. Canat ; celle, plus récente, de P. Moreau.

P. 264. — M. B. observe que le vers de Gautier : « Comme l'eau qui bout dans un vase » donne une « réplique » franchement bourgeoise à certain vers encore très noble de *L'Expiation*. — Mais Gautier, à son tour, est-il bien allé jusqu'au bout du naturel, et ce *vase* ne serait-il pas un demi-anoblissement de la *casserole*, ou de la *bouilloire* que « l'oncle Beuve » avait eu pourtant le courage d'introduire dans son *Joseph Delorme* ?

P. 266. — Une infime querelle de prénoms : M. B. écrit « Henri de Latouche ». Sainte-Beuve ne l'appelait pas autrement ; mais E. Deschamps l'en reprit (lettre du 10 mars 1851) : « ... J'ai connu *Hyacinthe* et non *Henri* de Latouche, comme tout le monde l'appelle. »

P. 279. — Le vers de Sainte-Beuve : « J'ai rasé ces rochers que la grâce domine » frappe plus par l'allitération que par « l'assonance ».

P. 280. — Le verbe *rentraîner*, dans le vers : « Au large le flot me rentraîne » était-il « familier » au sentiment de son auteur ? N'était-ce pas plutôt de sa part une imitation de la Pléiade (cf. rengreger, rentamer, renvoler, etc.). La chose ne fait plus aucun doute pour « ... les chants, les rires *babillards* » cités ensuite comme « alliances neuves », et qui sont à peu près mot pour mot du Baïf.

P. 281. — « Un caricaturiste malicieux « réalisa » [l'œil noir]. » — Il s'agit au vrai d'un caricaturiste tout à fait amateur : l'érudit bibliophile Ch. Asselineau.

P. 282. — A. Fontaney doit-il passer pour « disciple de Sainte-Beuve » ? Ses *Ballades, Mélodies et Poésies diverses* ont, en tous cas, précédé de quelques mois *Joseph Delorme*.

P. 292. — Dire de l' « harmonie » dans la phrase de Maurice de Guérin qu' « elle résulte d'un choix heureux de mots qui correspondent exactement à l'idée » ne semble pas suffisant. — Du moins n'est-ce pas cette harmonie-là que goûtait l'Anglais Mathew Arnold cité en témoignage aussitôt après, puisque, de son propre aveu, il comprenait à peine le français en un temps où déjà, cependant, « le rythme » de telle phrase de Guérin *le* possédait, l'obsédait.

P. 298-299. — *Pélagien, rivulaire, intumescence* sont rangés dans le paragraphe consacré au « mot technique » chez Chateaubriand. De fait ce sont termes de science ; mais n'est-ce pas d'abord pour leur musicalité (seulement appréciable, bien entendu, dans le contexte) que l'écrivain les a retenus ? — Sur la mélodie de la phrase de Chateaubriand pourraient être rappelés les travaux, non point impeccables ni toujours personnels, mais au demeurant très suggestifs et (chose rare !) ne reculant pas devant les précisions, de Pius Servien.

P. 336. — La lettre de Nisard sur *Volupté* est citée d'après le texte qu'en a publié Sainte-Beuve : « Pour la forme, vous m'embarrassez... » L'original, consulté par M. Allem au fonds Lovenjoul (D. 2035), porte : « Pour la forme, vous m'émerveillez.... » — La correction fait honneur, comme on voit, à la modestie de Sainte-Beuve, à moins que celui-ci n'ait jugé fâcheux le voisinage de cet « émerveillement » du peu moderne Nisard avec les franches réserves de G. Sand !

P. 380. — M. B. demande : « Où Balzac a-t-il rencontré le mot *trouesse* qui désigne, dans les parlers de l'Ouest, les têtards, ces arbres qu'on ébranche périodiquement... ? » — Il a pu le recueillir au cours de son voyage de 1828 à Fougères où il s'est documenté avec méthode tant chez le général de Pommereul (v. la lettre de Balzac à ce dernier, du 11 mars 1829), qu'auprès d'obscurs témoins. Cependant il n'écrit pas *trouesse*, mais *truisse* qui se retrouve dans *Louis Lambert* (éd. Pléiade, X, 385), et cette fois dans la description d'un paysage vendômois. — A noter qu'on pourrait défendre la syntaxe de la phrase de Balzac sous sa seconde forme, incriminée p. 381, n. 1 : prévenons d'ailleurs, au passage, les balzaciens fervents qu'ils auront

à souffrir de quelques mots assez durs (parfois même cruels : cf. p. 374, 379) à l'égard de leur dieu. Celui-ci ne manque pas, heureusement ! de louangeurs excessifs pour rétablir une bonne justice.

P. 386. — Il est trop clair qu'ici l'auteur a subi les resserrantes contraintes de l'éditeur. Ayant donc sacrifié bon gré mal gré deux victimes de premier plan, il écrit pour essayer de nous en consoler : « Stendhal et Mérimée usent de la langue traditionnelle... » Hugo a dû en frémir dans l'Au-delà, lui qui disait à Rochefort, après avoir ouvert *Le Rouge et le Noir* : « J'ai tenté de lire ça..., comment avez-vous pu aller plus loin que la quatrième page ? Vous savez donc le patois ?... » (*Mém.* de Rochefort, cités ap. P. Jourda, *Stendhal raconté...*, p. 184.) L'outrance de la boutade est criante ! Il n'empêche que Beyle n'a jamais caché son aversion pour la syntaxe « traditionnelle » chez les romantiques de 1830 : « L'horreur de Dominique [= lui-même] pour les longues phrases emphatiques des gens d'esprit de 1830 le jette dans l'abrupt, dans le heurté, le saccadé, le dur. » (*Marginalia*, II, 137.) Comme on eût aimé lire ce chapitre *Stendhal*, occasion rêvée — ainsi que le chapitre *Mérimée* d'ailleurs — de porter les analyses de syntaxe au premier plan !

P. 389. — Est-il tout à fait licite d'inclure dans les « bas langages » les défauts de prononciation d'un Anglais de fabliau ?

P. 393. — M. B. estime la prononciation *colidor* « entièrement disparue ». — A Paris peut-être (et encore !), mais non point dans telle région des Vosges que nous connaissons de longue date.

P. 398. — C'est, je pense, par charité et pour ne pas « achever » le pauvre Balzac, que M. B. s'est abstenu de relever dans la phrase de M^me^ Cibot, la portière du *Cousin Pons*, l'invraisemblable emploi de la subordonnée hypercorrecte : « Si j'avais laissé Cibot à sa loge, et *que je me fusse mise* cuisinière » tout à côté de la principale : « nous *aurerions...* » ! Le cas est loin d'être unique de ces étranges disparates dans les essais de reconstitution du parler « peuple » chez Balzac.

P. 433, 436, 439. — « Conclusion générale » est un titre sans doute trop discret pour ce qui représente en vérité un important chapitre ; son effacement aurait l'avantage supplémentaire de rompre une suite de quatre « Conclusions » sur moins de vingt pages (433, 436, 439, 450).

P. 447. — L'innovation terminologique : « verbes objectifs » pour désigner les verbes n'admettant normalement que des compléments d'objet directs, a pour elle sa simplicité et sa brièveté ; toutefois elle ne met pas l'accent sur leur trait distinctif, qui est non de régir l'*objet*, mais de le régir *directement*.

P. 461. — Joindre à l'expression pittoresque d'E. Delécluze rapportée par Sainte-Beuve, la référence aux *Nouveaux Lundis*, éd. 1865, t. III, p. 97.

P. 469. — Il pourrait être utile de rappeler la filiation directe qui unit le *Journal grammatical et didactique de la langue française* au *Journal de la langue françoise, soit exacte, soit ornée* d'U. Domergue (1784-1792), et de mentionner les *Annales de Grammaire*, par la Société grammaticale de Paris (tome I : 1818) qui posent en quelque sorte un jalon dans l'interrègne. — L'*Introduction* de Marle, citée par M. B. est de 1826 (1^re^ Année et 1^er^ Tome du *Journal grammatical...*) et non de 1827.

P. 478. — M. B. note « en 1840 une 7^e^ édition des *Principes de Grammaire générale* de Sylvestre de Sacy ». — Ajoutons-y la 8^e^, en 1849, sous le titre : *Répertoire grammatical et philologique, principes de Grammaire générale*, de A. L. Silvestre [et non Sylvestre] de Sacy.

P. 496. — M. B. conclut : « En somme, toutes ces grammaires sont mauvaises parce que leurs auteurs sont des médiocres et des ignorants. » — « Ignorants », oui certes, ils le sont, mais pourquoi plus « médiocres » à cette époque-là qu'à une autre ? Çà et là, parmi un ramas d'inepties, il

arrive qu'on tombe sur des analyses fines et rejoignant, aux maladresses de nomenclature près, les conquêtes les plus hardies de telle école linguistique actuelle. Seulement, ils demeurent victimes d'un long passé d'errements, surtout d'un pseudo-logicisme invétéré. Bref, ce qui leur manque d'abord, c'est une révolution complète des méthodes.

P. 500. — F. Wey n'est, hélas ! pas le premier à faire venir *très* du latin *ter*. On pourra lire au t. VI (p. 68) du *Journal grammatical* (1831) un article étendu sur cet adverbe, avec appel à la fois au latin *ter* et au grec τρεῖς !

P. 509. — M. Cl. Pichois, qui prépare une thèse sur Phil. Chasles, nous indique une rectification de date : ce n'est pas en 1834, aussitôt après la publication de la *Grammaire Nationale* de Bescherelle, que Chasles en donna le compte rendu en trois articles au *Journal des Débats*, mais seulement deux ans plus tard (3 et 30 août, 4 octobre 1836).

P. 520. — Aux témoignages de L. Cladel et de J. de Goncourt sur le brillant succès de Noël et Chapsal, unissons celui de Labiche qui leur fit les honneurs de la scène avec sa comédie de *La Grammaire*, et celui, non moins pittoresque, d'un grammairien : G. H. Aubertin, qui, dans la préface de son originale *Grammaire moderne des écrivains français* (Bruxelles-Paris, 1861), s'écrie sur le ton de la plus furieuse indignation : « Tous les jours, à toute heure, grâce à Chapsal, la comédie de la maîtresse de langue se joue dans le monde entier. » — Et notons que, si M. B. peut à juste titre dénoncer (p. 578) l'esprit timoré des « plus audacieux » parmi les grammairiens de 1850, dont les exemples les plus neufs sont empruntés à Chateaubriand et à Lamartine, — dix ans après, le même G. H. Aubertin pillera, lui, jusqu'à ce fol de Nerval !

P. 529. — A l'indication des « Manuels élémentaires » et des « Omnibus du langage », on pourrait joindre : d'une part, les articles consacrés à des questions de langue — vocabulaire et « constructions » — dans de nombreux journaux littéraires, dès l'époque romantique ; par malheur, ils ne paraissent en général qu'à intervalles irréguliers et l'on perd un temps infini pour découvrir neuf fois sur dix des pauvretés. Et, d'autre part, les articles de « Haute Grammaire » (!), donnés par la *Revue de l'Instruction publique* (fondée en 1842).

P. 547. — Le Dictionnaire de Boiste reste, dit M. B. « jusque vers 1860, le vade-mecum du « Français moyen ». — Ajoutons sans crainte au « Français moyen » un certain nombre de « Français d'élite », parmi lesquels ne dédaignait pas de figurer Hugo. Surveillant depuis son rocher d'exil l'édition des *Contemplations*, il pulvérise les chicanes grammaticales de N. Parfait en brandissant son *Boiste* ; et il a beau déclarer qu'il est « tout aussi mauvais que le dictionnaire de l'Académie » (lettre du 30 août 1855) et qu'il le « méprise », c'est tout de même de son autorité qu'il se couvre pour défendre son droit à écrire qu' « un flambeau finit, *ou se consomme* ».

P. 553 et n. 2. — La 1re édition du *Supplément au Dictionnaire de l'Académie...*, par F. Raymond, est datée de 1820 dans le corps de la page, de 1823 dans la note 2 ; en fait, elle est de 1825, et la seconde de 1827 (non de 1829 !).

P. 562. — M. B. justifie le Dictionnaire de l'Académie de 1835 d'avoir admis le mot *alcée*, en songeant aux emplois qu'en avait faits Chateaubriand. En revanche, il ne conçoit pas qu'on ait pu « tolérer » *alcade*. — Pourtant, outre que Chateaubriand l'avait également écrit, la vogue littéraire de l'Espagne, avec ses *alcades* et ses *alguazils*, des *Orientales* aux *Contes d'Espagne* et à *España*, parlait au moins aussi haut en sa faveur : pitié donc pour *alcade* !

Saluons pour finir avec gratitude la présence d'un « Index général ». Y déplorer quelques lacunes serait faire injure au labeur combien

pénible qu'il a coûté. — Mais on osera formuler à ce propos un vœu : puisse une équipe de bonnes volontés se constituer pour nous donner bientôt cet instrument de travail incomparable que serait l'index complet de tous les volumes parus de l'*Histoire de la Langue* !

Gérald Antoine.

« UNE TRÈS SÉRIEUSE AFFAIRE... »
Vigny et les jeunes libéraux béarnais en 1824.

Pour la biographie de Vigny, les mois qu'en 1824, le capitaine du 55e de ligne passa en Béarn, singulièrement les événements politiques de Juillet et d'Août, sont loin d'être négligeables. On sait que le régiment fut fort mal accueilli à Pau. On parle même d'émeutes[1]. « Je vous écris pour une très sérieuse affaire... » mandait Vigny à Jules de Rességuier, le 10 juillet 1824. Cette sérieuse affaire n'a pas, depuis lors, suscité une curiosité bien sérieuse. On voudrait, en redressant quelques erreurs de chronologie et de faits, apporter un complément d'information sur ce point d'histoire, éclairer, par là, la biographie de Vigny dans les années de jeunesse si importantes pour la formation de sa pensée, étudier, enfin, un petit problème d'histoire littéraire : le chapitre de l'*Émeute* dans *Cinq-Mars* peut-il avoir, comme le signale M. Baldensperger, une source d'inspiration dans les troubles populaires des 1er et 2 août 1824 ?

Voici les faits qui nous intéressent :

11 juin 1824 : Départ des 1er et 2e bataillons du 55e de ligne, d'Orthez vers Pau.

4 juillet (dimanche) : A l'issue de la messe militaire, altercation entre le Lieutenant-Colonel et quelques libéraux palois, dont Beauvais Poque.

10 juillet : Démarche de Vigny pour faire intervenir le Garde des Sceaux.

27 juillet : Sur cette intervention, arrestation de Beauvais Poque, et le lendemain sa mise en liberté provisoire.

1er août : Rixe entre les soldats du 55e et des artisans palois.

2 août : Manifestations contre le 55e de ligne, suivies de l'arrestation de 14 inculpés.

Ces événements donnent lieu à deux procédures distinctes :

1° Affaire du 4 juillet, — accusés Dorgans, Catalogne et Poque ; l'affaire passe devant la Chambre de Conseil de Pau (3 août), la Cour de Cassation (sept. 1824, avocat Odilon Barrot), le Tribunal Correctionnel des Basses-Pyrénées (8 oct. 1824). Acquittement de B. Poque qui se portera accusateur

1. Lauvrière, *A. de Vigny, sa vie et son œuvre*, Grasset, 1945, p. 25 ; note 1.

du Colonel de Fontanges devant le Conseil de Guerre de la IIe région militaire (9 octobre 1826, avocat Mocquard).

2° Affaire du 2 août : quatorze accusés, procès le 25 novembre 1824 aux Assises de Pau.

Ces faits se déroulent durant la plus longue période de service que Vigny fit en Béarn : six mois, du 6 juin (fin de congé) au 10 décembre (nouveau congé) [1].

***

En juin 1824, Alfred de Vigny a vingt-sept ans. Il a été nommé capitaine au 55e Régiment d'Infanterie le 19 mars 1823. Il a rejoint son corps à Strasbourg, puis a traversé avec lui la France en direction de la frontière d'Espagne. En août, il est à Bordeaux.

Il n'est pas de notre propos d'étudier la biographie de Vigny en cette fin d'année 1823 et au début de 1824. Mais quelque incertitude règne sur cette période de sa vie et les relations qui en sont faites présentent des contradictions.

Le 11 juin 1824, le 55e de ligne quitte Orthez pour divers cantonnements. L'état-major et les 1er et 2e bataillons se dirigent vers Pau. Il faut mettre fin à une erreur commise par Paul Lafond et que reprennent plusieurs biographes de Vigny [2] :

1. Les sources de cette étude sont : outre, la correspondance de Vigny, le *Mémorial Béarnais* (1823-1824), feuille ministérielle, mais qui ménage tous les partis ; le *Drapeau Blanc* (août 1824), organe du parti Ultra ; le *Constitutionnel* (juillet, août, septembre, octobre 1824), organe du parti libéral ; le *Mémorial Bordelais* (août 1824), royaliste ; le *Journal de Toulouse* (juillet, août, septembre 1824), ministériel.

B. Poque : *Lettre à mon ami* (Tonnet, Pau, sans date), in-8°.

Seconde lettre de M. Beauvais Poque à son Ami (Coudert), Bordeaux, décembre 1824, in-8°.

Troisième lettre de M. Beauvais Poque à son Ami (Coudert), Bordeaux, janvier 1825, in-8°.

Plaidoyer de Maître Mocquard pour M. Beauvais Poque, contre M. de Fontanges Bordeaux, Peltingeas, 1826.

Les biographes de Vigny se réfèrent surtout à l'étude de Paul Lafond, *Alfred de Vigny en Béarn* (1894), Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau, 1894, et adoptent ses conclusions. Paul Lafond avait dépouillé superficiellement le *Mémorial Béarnais*, son étude contient des erreurs.

M. l'abbé Annat, dans la *Revue Historique et Archéologique du Béarn* (1925), « Libéraux et Royalistes palois sous la Restauration », a surtout utilisé une source citée par Lafond : les Lettres de B. Poque.

Pour les événements antérieurs à notre propos, M. Annat cite aussi divers textes fort intéressants (déposition, attestation, correspondances), en employant la référence : *Documents particuliers*. Ces documents se trouvent dans le plaidoyer de Me Mocquard, cité plus haut.

Mais la presse parisienne de l'un et l'autre parti a le mérite de prendre nettement position ; elle expose les événements avec moins de prudente réserve que les intéressés, et aussi avec plus de clarté que Vigny, dont les Lettres procèdent souvent par allusions. Faute de recourir à cette source, l'exposé des faits, par ailleurs fort embrouillés, semble avoir, été jusqu'ici, inexact, partiel et partial.

2. M. Baldensperger, sur la foi de Paul Lafond, donne aussi, dans son édition de la *Correspondance*, p. 65, cette indication erronée.

... Nous voulons parler de la visite de la duchesse d'Angoulême annoncée depuis quelque temps déjà, qui arriva dans la patrie de son aïeul, Henri IV, le vendredi 27 juin, vers 3 h. 30 de l'après-midi.... Ce n'était pas la première fois qu'Alfred de Vigny voyait la duchesse d'Angoulême. Ayant fait partie des Dragons rouges et de la Garde Royale, il avait approché la famille du Roi, aussi ces réceptions ne laissèrent qu'une bien faible impression dans son esprit [1].

D'autant plus faible, que ce n'est pas le 27 juin 1824, mais l'année précédente, le 27 juin 1823, que la duchesse d'Angoulême fit son entrée à Pau [2].

Il faut donc renoncer au pittoresque d'un récit qui dépeint le jeune Comte de Vigny montant la garde sur le passage de la fille de Louis XVI, devant les sommets pyrénéens aux blancheurs de lys. Cette image d'Épinal illustrerait assez bien cependant les convictions et les sentiments du poète à cette date. Quelle qu'ait été par la suite l'évolution de ses idées, sociales et politiques, Vigny est, au mois de juin 1824, un « ultra », entré dans l'Armée par tradition familiale, dévoué aux Bourbons par ferveur héréditaire : « Nous avons élevé cet enfant pour le Roi.... »

En juillet et août 1824, il eut à Pau, par solidarité de corps et par convictions politiques, l'occasion de se dévouer à la cause royale. De cette expérience, il retira une de ses premières et plus amères désillusions.

L'affaire de l'église Saint-Jacques.

Ce n'est pas, comme l'écrit M. Lauvrière, la « populace des Halles », soi-disant « libérale », qui accueillit mal à Pau le régiment de Vigny. Ce furent les officiers du 55e qui ouvrirent les hostilités contre d'authentiques libéraux de la société paloise.

Quelques jeunes Béarnais de la magistrature et du barreau osaient affirmer leurs attaches au libéralisme. C'est évidemment aux yeux de Vigny le *mauvais parti...*, « la mauvaise partie de la ville qui est en grande majorité sur l'autre » [3]. Ils affichent leurs convictions de façon bien juvénile : affectation de porter les cheveux longs et flottants comme Benjamin Constant (qui s'intitulait lui-même « le maître d'école de la Liberté » [4]), ostentation de quitter l'église quand les chantres entonnent à la fin de la grand-messe le *Domine Salvum Fac Regem Nostrum* [5], mouvements d'impatience quand la musique militaire joue le *Vive Henri IV* [6].

1. Cf. aussi P. Lafond, *Alfred de Vigny en Béarn* (1894) et l'article, par ailleurs si intéressant, de F. Toussaint, « Le Mariage d'A. de Vigny », *Le Figaro*, 13 septembre 1930.
Cf. Armand Praviel, « A. de Vigny dans les Pyrénées », *Revue des Deux Mondes*, 1925, qui romance abondamment la donnée de P. Lafond.
2. *Mémorial Béarnais*, 1823, et *Descriptions des Voyages de S. A. R. Madame la Duchesse d'Angoulême dans les Pyrénées pendant le mois de Juillet 1823*, par M. Palassou, à Pau, de l'imprimerie Vignancour, 1825.
3. Vigny à J. de Rességuier, 10 août 1824.
4. Thureau-Dangin, *Le parti libéral sous la Restauration*.
5. *Drapeau Blanc*, 19 août 1824.
6. *Drapeau Blanc*, 19 août 1824. Cf. Vigny, *Stello*, p. 257.

Les incidents de Juillet et d'Août nous révèlent quatre noms : Dorgans, Catalogne, Bégué et Poque [1]. Ce dernier est le seul qui soit nommément et violemment pris à parti par Vigny [2]. Le Colonel de Fontanges écrit dans son rapport au Procureur du Roi : « La célébrité malheureuse acquise à M. Poque par ses mauvaises opinions » [3], et encore :

> Artisan de désordre, il n'a rien négligé à l'époque des missions et à divers passages des troupes pour faire naître des rixes entre les militaires et les habitants, et si cette dernière tentative restait impunie, elle augmenterait l'influence fâcheuse que cet individu exerce sur la portion la plus turbulente et la moins recommandable de la jeunesse de cette ville [4].

Les témoignages de M. Dessoles, Préfet, de M. Perpignaa, Maire du Général Baron Picquet, du Général de Ségur, du Général Vincent, rapportés dans le plaidoyer de Me Mocquard sont, au contraire, tout à l'éloge de B. Poque qui « vit le plus souvent très paisible dans sa propriété de Pontacq, à quelques lieues de Pau » [5].

A vrai dire, dans cette subtile attestation du Préfet, on peut se demander s'il faut entendre : « vit le plus souvent », ou « le plus souvent très paisible ». En effet, l'année précédente, un officier de l'armée d'Espagne aborde brutalement B. Poque sur la Place Royale : « On vous nomme ici le Général des Libéraux ; je voudrais bien que vous me fissiez voir votre brevet. » — « Il est dans le canon de mes pistolets » réplique B. Poque. Et l'affaire se termine par un duel [6]. — « Général des Libéraux », disent les Béarnais ; « Roi des Halles », transpose dédaigneusement Vigny [7].

Les Libéraux qui considéraient la guerre d'Espagne « comme un attentat inique et liberticide [8] », supportaient avec peine les troupes massées dans les Pyrénées. Les officiers du Corps expéditionnaire affichaient envers eux une insultante arrogance..

L'arrivée du 55e de ligne aggrava cet état d'irritation mutuelle. Le régiment, « dont l'opinion, écrivait Vigny, est celle des Vendéens

1. Jean-Pierre Poque, né à Pontacq (Basses-Pyrénées), présenté au Temple de la Raison, le 21 germinal de l'an II, âgé de cinq mois, reçoit le prénom de Beauvais Engagé volontaire le 25 avril 1813. Aide de camp du Général Vincent. Décoré de la Légion d'Honneur. Quitte les Gardes du Corps en août 1814, après un duel destiné à venger une insulte faite à l'armée impériale. Colonel et Aide de Camp du Général Lafayette aux Journées de Juillet. Blessé à Rambouillet au cours d'une mission. Officier de la Légion d'Honneur. Gouverneur militaire du Château de Pau. Maire et Conseiller général de Pontacq, où il meurt dans sa propriété de Brama-Pa.

2. A J. de Rességuier, 10 août 1824. A Soulié, 28 août 1824.

3. Mocquard, *op. cit.*

4. Cité par B. Poque. Troisième lettre.

5. *In* Mocquard, *op. cit.*

6. Où d'ailleurs B. Poque tira en l'air pour épargner son adversaire. Cf. attestation du témoin du duel dans le *Plaidoyer de Mocquard.*

7. A J. de Rességuier, 10 juillet 1824. On voit comment cette injure de Vigny a entraîné l'erreur par interprétation hâtive : « émeute de la populace des Halles » (Lauvrière), et mieux : une « espèce de bretteur qu'on avait surnommé le Roi des Halles » (A. Praviel).

8. Thureau-Dangin, *op. cit.*

et de la Garde », est connu pour ses sentiments *ultra*, régiment que « son Altesse Royale aimait d'une prédilection toute particulière et qui a su justifier par la plus belle conduite, des suffrages si augustes et si honorables » [1]. Ses officiers semblent avoir fait preuve d'une susceptibilité pointilleuse et d'un zèle imprudent. On retrouve, chez Vigny, même susceptibilité, même zèle.

Je vous écris pour une très sérieuse affaire.... Quelques jeunes gens, ameutés et dirigés par un certain M. Poque, Garde du Corps, chassé de sa Compagnie, font de temps en temps ici des scènes de citoyens semblables à celles de 1821 dans Paris. Ils ne négligent rien pour manifester leurs opinions, ni la coiffure de Benjamin Constant, ni la négligence de l'allure républicaine. Tout cela n'était que ridicule à nos yeux jusqu'à ce qu'ils se soient avisés de faire dans l'église une insulte publique aux officiers supérieurs de mon régiment, après avoir forcé violemment la consigne des sentinelles posées à la porte pour établir l'ordre comme on le fait à Notre-Dame même. Ils ont dû la vie à la modération du Colonel qui a contenu ses soldats et arrêté encore ses officiers... [2].

Tel est le drame. Les jeunes étourdis que Vigny trouvait si ridicules avec leurs cheveux flottants, paradaient chaque dimanche à Saint-Jacques à la messe de 11 heures. Mais quand les officiers du 55e les virent gagner ostensiblement la sortie avant l'oraison pour le Roi, ils se promirent de mettre fin à ce scandale. La messe de 11 heures est aussi messe militaire, le régiment y assiste en corps. Le dimanche 4 juillet [3], des sentinelles placées à la porte, ont ordre de ne laisser passer personne avant que tout le régiment ne soit sorti. Les jeunes gens veulent forcer la consigne, le Lieutenant-Colonel Frioul intervient lui-même, prend l'un d'eux au collet, appelle deux grenadiers pour le mener au Corps de Garde. Beauvais Poque, accompagné de Catalogne, un avocat du barreau de Pau, s'avance vers l'officier :

Je m'avançai, pour lui demander de quel droit il se permettait d'arrêter un citoyen. Il me répondit que ce jeune homme avait forcé une consigne, et que d'ailleurs cela ne me regardait pas. Je fis observer à Mr. le Lieutenant-colonel, qu'un pareil abus de la force nous intéressait tous et qu'ainsi, cette arrestation étant illégale, nous aurons le droit de nous y opposer ; le jeune Dorgans fut relâché. (2e Lettre de B. Poque.)

Ils s'écrièrent avec violence : « On ne l'arrêtera pas, nous sommes égaux en droit, ce n'est pas ainsi que l'on traite les citoyens, nous résisterons à la force et aux abus du pouvoir.... » — La voix du sieur Poque, dominait toutes les autres, pour provoquer la résistance et faire méconnaître l'autorité du commandant de la place. (Rapport du Colonel de Fontanges.) [4]

Le Constitutionnel rapporte ce dialogue cornélien : Le Colonel de Fontanges. — « Monsieur, l'église nous appartient, nous payons la

1. *Drapeau Blanc*, 19 août 1824.
2. A J. de Rességuier, 10 juillet 1824.
3. Qui est, non pas le 1er dimanche, comme l'écrit P. Lafond, mais le 4e après l'arrivée du 55e à Pau.
4. *In* « Plaidoyer de Mocquard ».

messe. » — « Non, Monsieur, l'église appartient à saint Jacques qui ne vous l'a ni louée, ni vendue, reprit M. Catalogne. »

L'opinion publique semble prendre parti contre les officiers et blâmer leur excès de zèle. « M. Ducamp, premier adjoint au maire, vieillard respectable, a attesté qu'il n'avait été établi aucune consigne de son aveu et qu'il ignorait qu'il en existât une. M. le Curé de Saint-Jacques, à qui la loi donne la police de l'église, a déclaré qu'on n'avait pris aucune mesure avec l'autorité pour placer des sentinelles et leur donner une consigne quelconque, et que si on l'eût consulté le 4 juillet, il n'aurait point encore autorisé la consigne que M. Dorgans avait forcée. [1] »

L'amour-propre des officiers du 55e est profondément blessé. Cependant, d'insulteurs ils se font insultés.

« Il est à craindre que leurs insolences journalières, qui vont jusqu'à attaquer le corps entier dans le journal de leur ville, ne lassent la patience militaire aisée à détruire », écrit Vigny le 10 juillet. Quelles sont ces attaques ? Dans les colonnes du *Mémorial Béarnais*, silence sur ce que l'on y appellera plus tard une « légère altercation » ; mais le lendemain même de l'incident, le 5 juillet, le *Mémorial* a publié sous le titre de *Variétés* :

Les goûts et les antipathies d'une jolie femme.

. . . . . .

J'aime un bal, surtout lorsque le nombre des cavaliers excède celui des danseuses, mais je déteste de m'y trouver placée entre deux femmes, dont l'une est plus jolie, et l'autre a plus de diamants que moi.

J'aime d'aller à la dernière messe le dimanche, parce qu'il y a plus d'affluence, mais je trouverais très déplacé que des étrangers voulussent en interdire l'entrée aux jeunes gens de la ville et diminuer ainsi le nombre de mes admirateurs.

J'aime beaucoup l'écarté quand je vole à chaque coup un ambassadeur ou un banquier et que je fais gagner les aimables étourdis qui parient pour moi ; mais je jetterai les cartes au feu lorsque je perds le point avec le roi 3e.

La pointe contre les « étrangers » est bien anodine, le ton n'est pas discourtois et nous sommes loin, en tout cas, des sifflets et des huées grossières que l'on prétend. Mais les hostilités sont ouvertes.

L'intervention de Vigny.

Le Comte de Fontanges, fait son rapport à la Guerre. Copie en est envoyée, le jour même (5 juillet), au Procureur du Roi [2] ; quelques jours passent. C'est alors que Vigny entre en scène pour une démarche décisive. Il écrit le 10 juillet à J. de Résséguier, le priant d'intervenir auprès du Garde des Sceaux :

1. *Constitutionnel*, 20 octobre 1824.
2. Cf. B. Poque, Mocquard.

Vous le verrez sans doute, nous vous prions de vouloir arrêter sur cet événement l'attention du ministre... peut-être serait-il bon qu'il écrivît, sur ce point au Procureur du Roi qui est fort décidé à sévir par moments mais quelquefois découragé par la mollesse craintive des autorités civiles [1].

Ce ministre est le Comte de Peyronnet, avec qui J. de Rességuier s'était lié pendant une saison à Bagnères-de-Bigorre, quelques années auparavant, et qui, devenu Garde des Sceaux, lui offrit une place d'Auditeur au Conseil d'État.

Vigny se livre à une véritable dénonciation et sollicite un abus de pouvoir.

Le 27 juillet, B. Poque est arrêté, Vigny triomphe :

Les autorités judiciaires sont sorties de leur calme plat et je sais d'où venait le vent invisible. Cependant, je déplore ici, en moi-même, comme nous le fîmes quelquefois, cette malheureuse direction des choses en France qui fait que les moyens les plus propres ne produisent que le mal, étant employés par de faibles et maladroits instruments [2].

L'arrestation causa quelque émoi dans la ville. On parle de la lettre du Garde des Sceaux qui intime l'ordre de poursuivre l'affaire. On s'étonne de cette mesure, « d'autant plus étrange que M. Poque est légionnaire et qu'il appartient à une famille respectable qui possède des propriétés dans ce pays. La nouvelle de cet emprisonnement se répandit bientôt dans toute la ville. Une foule de jeunes gens et de pères de famille, sans distinction d'opinions, vinrent le visiter et lui témoignèrent le plus vif intérêt » [3].

Voici le témoignage des deux antagonistes :

Je fus conduit en prison. La ville entière, des hommes de toutes les opinions s'y rendaient en masse pour me témoigner leur intérêt et faire connaître combien était improuvée la mesure rigoureuse employée contre moi.

B. Poque [4].

... Prison joyeuse, où l'on n'osait pas empêcher les visites continuelles des frères et amis, et le punch... et des chants, et des cris de forcenés....

A. de Vigny [5].

Le lendemain, 28, le Juge d'instruction prononce qu'il n'y a pas lieu de poursuivre, le Procureur forme opposition à son verdict. B. Poque est mis en liberté, mais sous caution. Demi-mesure qui ne satisfait personne. On imagine le mécontement qui grossit sourdement de part et d'autre. Stendhal, dans *Lucien Leuwen*, a fait un tableau savoureux des dissentiments qui, sous un autre régime et pour d'autres partis, opposaient à Nancy l'armée et la population civile. Dans les Pyrénées, l'orage gronde, prêt à éclater ; quand la situation est tendue à ce

1. A J. de Rességuier, 10 juillet 1824.
2. 10 août 1824.
3. *Constitutionnel*, 11 août.
4. *Troisième lettre de B. Poque.*
5. A J. de Rességuier, 10 août 1824.

point, on ne peut plus dire sur qui pèse la faute initiale. Chaque parti a des troupes turbulentes qui prennent fait et cause pour leurs chefs : d'un côté, les soldats du 55e ; de l'autre, artisans et paysans béarnais. Le dimanche 1er août, les troubles éclatent.

Les troubles des 1er et 2 août.

Est-il vrai que, trois jours après la libération de Beauvais Poque (31 juillet), on entendit quelques soldats dire dans leurs logements : « Puisque notre Colonel n'est pas vengé par les Tribunaux, il le sera d'une autre manière... [1] » ?

Toujours est-il, que le Lieutenant-Colonel Frioul adressait le lendemain cette lettre au Maire de Jurançon :

Pau, le 1er août 1824.

Monsieur le Maire,

Ayant été informé qu'il devait y avoir ce soir un bal à Jurançon, auquel se trouvera vraisemblablement un grand nombre de militaires du 55e régiment de ligne et des habitants de la ville de Pau,

J'ai l'honneur de vous prévenir, qu'afin d'éviter que l'ordre soit troublé, j'ai commandé une patrouille pour arrêter les militaires qui contreviendraient aux ordres donnés à cet égard par le colonel du régiment.

J'ai l'honneur, M. le Maire,...

Signé : Frioul, Lt-Colonel [2].

Précaution inusitée si l'on en juge par l'importance donnée à cette lettre dans le procès.

C'est au bal champêtre de Jurançon, c'est-à-dire au bout du pont qui joint par-dessus le gave la petite commune à la Basse-Plante de Pau, que la rixe éclate. Là, le dimanche soir, viennent danser des artisans palois : cordonniers, tailleurs d'habits, vignerons, maçons, tisserands, décrotteurs. Les danseuses sont des couturières, lingères, domestiques.

Comme d'habitude, les quadrilles se forment. Mais est-ce malchance, est-ce tactique concertée ? Chaque danseuse a son danseur et point de filles béarnaises pour les étrangers.... Est-ce dépit ? Est-ce action préméditée ? Les soldats dégainent leur sabre et frappent les danseurs qui s'enfuient. Le maire de Jurançon, mandé en toute hâte, tombe frappé d'apoplexie. Poursuivis, les Palois passent à la riposte, le sang a coulé et maintenant les pierres volent. Flux et reflux sur le pont de Jurançon.

La population de la ville est alertée, les autorités accourent, le peuple

1. *In* B. Poque. Deuxième lettre. Un témoin déposera au procès que, le dimanche, il a entendu dire par les soldats qui se rendaient au bal : « Canaille de bourgeois, nous vous sabrerons, nous n'avons rien à perdre ; il faut en faire des boudins de cette canaille, nous leur mangerons le foie. » (*Ibid.*, p. 153.)

2. B. Poque, *Lettres.*

crie *Vengeance!* assaille les soldats et les officiers. Sifflets, huées, injures. Les officiers laissent tomber de leurs lèvres méprisantes le mot de *canaille.* On s'accoste, on s'attroupe un peu partout, Basse-Plante, Place Royale, Place Grammont, Quatre-Cantons. Au premier bruit de la rixe, nos libéraux sont dans la rue. Ils crient *Vengeance !* eux aussi et plus fort que les autres, ils y ajoutent les épithètes de *gredins* et d'*assassins.* Le Lieutenant-Colonel Frioul, cerné par un rassemblement sur le pont, manque d'être jeté dans le gave. Cependant, les autorités parviennent à ramener l'ordre, la troupe est consignée. On déplore des blessures : coups de sabre d'un côté, coups de caillou de l'autre. Les officiers ont été sérieusement malmenés, mais le calme semble revenu.

Le lendemain lundi, jour de marché à Pau, les commentaires de cabarets propagent l'indignation. Des rassemblements se forment, les injures fusent de nouveau, on recommence à demander vengeance, un paysan crie en béarnais que le Lieutenant-Colonel Frioul mérite d'être pendu par les pieds, métaphore polie pour le traiter de cochon ; les bouviers brandissent leur *aiguilhade* et peut-être s'en servent pour frapper ; de très jeunes gens, presque des enfants, transportent et lancent des pierres ; d'anciens soldats de Napoléon se font remarquer par la virulence de leurs propos et de leurs gestes. Les autorités ont plus de mal que la veille à disperser cette foule. Dans les jours qui suivent, elles procèdent à quatorze arrestations [1].

Parmi les inculpés, se trouvent les deux beaux-frères de B. Poque : l'avocat Catalogne, et Bégué, négociant. Lui-même ne fut pas inquiété ; faut-il y voir une preuve de la modératon qu'il sut garder ou une protection occulte ? C'est ce qu'insinue peut-être, dans son réquisitoire, l'avocat général : « Nous sommes fort loin de croire que tous les coupables soient traduits devant vous.... Que ceux qu'on ignore restent dans l'obscurité qui les protège, ou sous le voile de la complaisance qui les couvre. » Il ne fut même pas entendu comme témoin, mais il tint à publier lui-même une relation de l'affaire ainsi que la sténographie du procès dans les *Lettres à son Ami.* Cela nous permet d'accueillir sur les faits un double témoignage :

Celui de Vigny :

Accoutumée à la pusillanimité des autorités, la mauvaise partie de la ville qui est en grande majorité sur l'autre, a résolu de venger son héros que l'on avait mis dix heures en prison....

Quelques jours après, des hommes inconnus paraissent à Pau, soulevés, excités par des meneurs d'une classe plus élevée ; ils prennent pour prétexte une querelle de cabaret qui

Celui de Beauvais Poque :

Les jeunes gens de Pau et des villages circonvoisins dansaient. Cependant, une réunion d'usage, consacrée à des plaisirs innocents, allait être une occasion de tumulte et de malheur.

Je ne connais sur les événements de Jurançon que des résultats ; des citoyens blessés et couverts de sang, poursuivis jusque dans la basse-ville par des soldats, une clameur

1. D'après la sténographie du procès *in* B. Poque, *Lettres.*

avait eu lieu la veille : armés de cailloux, de bâtons, de couteaux de boucher, ils attaquent et assassinent les soldats dispersés dans les rues ou logés chez les habitants, faute de caserne.

Les officiers supérieurs sont frappés sur le pont et presque tous blessés. Le Lieutenant-colonel, renversé sur le parapet en voulant les disperser, est presque jeté dans le gave et, chose incroyable, il distingue dans la foule forcenée qui criait : « Vive Poque ! » des huissiers et jusqu'à des avocats déguisés appartenant à cette même cour chargée de le juger.

Ils sont désignés au Procureur du Roi, mais qu'arriverait-il de tout cela ? Je ne crois pas que M. le Garde des Sceaux lui-même y puisse rien. J'ai ouï dire que Grenoble était aussi agité. Je souhaite que cela n'y soit pas aussi grave qu'ici, où la tranquillité est à peine rétablie.

Comme ce ne sont pas des cœurs à être touchés d'une noble conduite, ils ont osé blesser M. de Fontanges qui s'était avancé, les bras croisés au milieu de cinq cents furieux, après avoir défendu aux soldats de répondre par leurs armes, ce qu'ils n'ont point fait ; aussi avons-nous beaucoup de ces braves gens blessés, il est possible que cela recommence.

Voici à quoi Alfred passe son temps loin de vous tous et de vos douces muses.

A. DE VIGNY,

Lettre du 10 août à J. de Rességuier.

publique jetant dans nos famille l'épouvante et l'effroi. Des pères, des mères courant après leurs enfants, les mouvements torrentueux d'une population indignée, des pelotons de grenadiers et de voltigeurs, qui rentraient en ordre de bataille et des officiers qui leur souriaient avec bonté.

M. de Frioul, Lieutenant-colonel du 55e régiment, se trouva sans uniforme sur le Pont-Neuf, pressé par une grande masse de peuple ; aidé par quelques autres citoyens, j'eus le bonheur de le dégager.

B. POQUE, Deuxième lettre.

Témoignage de M. Frioul, Lieutenant-colonel du 55e à l'audience du 25 novembre [1].

Arrivé au Pont-Neuf, j'y trouvais beaucoup de monde... Aussitôt que je parus, le tumulte recommença, des propos injurieux me furent adressés, on criait que j'étais la cause des malheurs arrivés à Jurançon, on me traitait de gueux, de gredin. Je fus saisi, soulevé, lorsque M. Poque se précipita sur moi pour me garantir et pour me délivrer. Il me prit sous sa sauvegarde et il déclara hautement qu'il répondait de moi. C'est par lui que je fus délivré ; ce fut encore lui qui me conseilla de me retirer pour me mettre à l'abri des fureurs de la populace... et je redis encore que M. Poque est le seul qui dissipa l'attroupement.

LA RÉACTION.

La société paloise est atterrée par les violences populaires. Le Préfet et le Maire prennent une série de mesures sévères : les tas de cailloux doivent disparaître de la chaussée, les paysans doivent déposer leur aiguillon avant d'entrer dans la ville, à moins d'être devant leur attelage. Les parents sont invités à surveiller leurs enfants et les chefs d'atelier leurs apprentis [2]. Tout reste calme désormais.

Une lettre adressée au *Mémorial*, qui porte en discrète signature :

1. *Deuxième lettre de B. Poque* ; sténographie du procès.
2. *Mémorial Béarnais*, 5 août, 10 août 1824.

Un de vos abonnés (Beauvais Poque et Catalogne vraisemblablement), s'insurge contre la connexion que l'on établit entre l'affaire de Saint-Jacques et les troubles du 1er août. Le *Mémorial Béarnais* s'empresse d'affirmer que « la politique semble étrangère à ces événements ». On rivalise de bons procédés de part et d'autre.

Le chef de bataillon de Farcy est remercié avec effusion d'avoir prêté son concours durant un incendie [1].

La fête de Saint-Louis, le 25 août, et la mort de Louis XVIII, le 16 septembre, sont deux occasions de manifester l'attachement à la royauté. Les colonnes du *Mémorial* se remplissent d'une prose attendrie, on y lit plus que jamais des phrases sur les « enfants de Henri IV » et l' « auguste Berceau des Bourbons ». Pauthier, sous-officier du 55e et qui restera un ami de Vigny, y donne des fragments du poème : le *Berceau d'Henri IV*. Vigny, lui-même, par contagion, prend le ton local ; M. Baldensperger cite l'article qu'il fit paraître à la *Quotidienne* du 5 septembre. C'est une lettre datée du 28 août 1824 :

Nous avons été témoins à notre passage dans cette ville pour aller aux eaux, d'un fait remarquable et qui nous a fait une impression très vive. Le 55e régiment de ligne avait obtenu l'enceinte du château pour y célébrer la Saint-Louis.... Les faisceaux d'armes et les drapeaux entourant le berceau du grand homme, ses devises chevaleresques, ce vieux château occupé par de jeunes Béarnaises, les cris enthousiastes de tant de soldats dévoués, leur chant d'amour pour la famille royale, nous ont rappelé les plus beaux jours de 1814, quand pour la première fois, depuis vingt-cinq ans, on annonça qu'un Bourbon était aux portes de Paris. Une harmonie parfaite a régné pendant le banquet militaire et aucun désordre n'a troublé cette fête vraiment monarchique.

Redoublement d'émotion dans la presse à la mort du roi. Les pages du *Mémorial* sont ourlées d'une bordure noire. A la date du 15 octobre 1824, on y lit une lettre signée de A. de V. — Cette lettre n'a jamais été relevée et, par conséquent, l'identité de son auteur n'a pas été discutée. La voici :

A Monsieur le Rédacteur du *Mémorial Béarnais*.
Paris, le 8 octobre 1824.

Monsieur,

Connaissant le zèle que le *Mémorial Béarnais* met toujours à transmettre à ses lecteurs tout ce qui peut intéresser l'auguste famille des Bourbons, je suis persuadé que vous ne me saurez pas mauvais gré de vous adresser cette lettre. Elle contient un fait qui doit être précieux à tous les amis de la monarchie, à tous les cœurs vraiment Français. Depuis quelques jours, il semble qu'il n'y a plus que des royalistes en France. Me trouvant mardi dernier au théâtre français, j'ai pu me convaincre de cette espèce de phénomène. On jouait le Tartuffe. Le talent de l'incomparable Mlle Mars avait attiré la foule, la salle était à peu près pleine. A la fin, au dernier acte, lorsque le fourbe est démasqué et conduit en prison par l'ordre du Roi, l'Exempt chargé d'exécuter cet ordre, fait un pompeux éloge de Louis XIV :

1. *Mémorial Béarnais*, 14 août 1824.

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,
Un prince dont les yeux se font jour dans les cœurs
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.

A peine ces vers sont-ils entendus que la salle retentit des plus vifs applaudissements. Ce n'est ni l'acteur, ni le poète que le public applaudit, c'est un hommage qu'il veut rendre à son nouveau Roi par une allusion aussi délicate que vivement sentie. Les applaudissements durèrent plusieurs minutes et l'acteur dut répéter les vers qui avaient causé ce transport universel. Les battements de mains recommencèrent une seconde fois, au milieu des cris de « *Vive le Roi* ! » — « *Vivent les Bourbons* ! »

Pour moi, je ne savais plus où j'en étais, la surprise, le contentement, m'avaient jeté dans une sorte de stupéfaction. Je ne pouvais comprendre un changement aussi subit chez des gens qui naguère auraient saisi plus volontiers une misérable allusion à Sylla.

Qui a pu ramener ainsi des français égarés à des sentiments dont ils n'auraient jamais dû se départir ? Ah ! il n'est pas possible de s'y méprendre, c'est la loyauté et la bonté de Charles X, de ce Monarque Chevalier si éminemment français, c'est la sagesse et les vertus conciliantes de son auguste Fils qui ont produit cet heureux retour. Sans doute, ces qualités, ces vertus qui causent notre enthousiasme ne datent pas d'hier chez nos Princes, mais beaucoup de français ne les connaissaient pas comme aujourd'hui ; les malheureux, ce n'est que par des calomnies qu'ils connaissent les enfants d'Henri IV....

Agréez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de la parfaite considération d'un de vos compatriotes.

A. de V.

Certes, Vigny signa de ses seules initiales d'autres articles. Mais la lettre est datée de Paris, 8 octobre, et nous savons que, le 5 octobre, Vigny écrivait de Pau à Victor Hugo. On ne pourrait échapper à la force de cette objection qu'en pensant à une sorte de fiction, comparable à celle qui lui faisait écrire à la *Quotidienne* : « *Nous avons été témoins, à notre passage dans cette ville pour aller aux eaux...* », dater *Dolorida* : « *Écrit en 1823 dans les Pyrénées* », ou (nous le verrons) décrire en témoin oculaire des événements qu'il n'a pas vus. Le zèle monarchique n'en éclaterait que davantage à chaque ligne, si c'était Vigny qui vînt à mettre ses nouveaux compatriotes au courant d'un petit fait qu'il aurait pu apprendre d'un de ses correspondants parisiens. Qu'une représentation de *Tartuffe* soit sous la Restauration prétexte à manifestations monarchiques, le fait mérite évidemment d'être signalé.

L'avènement de Charles X est, pour Vigny, un « événement immense ». *Les funérailles de Louis XVIII* ont inspiré à Victor Hugo une ode de circonstance :

... Oh ! qu'il s'endorme en paix dans la nuit funéraire,
N'a-t-il pas oublié ses maux pour nos malheurs ?
Ne nous lègue-t-il pas à son généreux frère,
Qui pleure, en essuyant nos pleurs ?...

Plus sensible, en l'occurence, aux bons sentiments qu'à la mauvaise poésie, Vigny félicite chaleureusement l'auteur : « Quoi ! vous appelez ne rien faire donner à la France une ode telle que la vôtre ! Vous êtes

le Roi de cette lyre, mon ami, vous seul avez dignement chanté cet événement immense [1] » !

Les procès.

Cependant, les inculpés palois doivent être jugés. Ils le sont en deux procès, absolument distincts l'un de l'autre : celui de l'affaire de Saint-Jacques et celui des troubles des 1er et 2 août.

Nous avons vu que, sur l'intervention du Procureur du Roi, B. Poque (ainsi que Catalogne et Dorgans) n'avait été mis en liberté que sous caution. Les accusés font appel. C'est Odilon Barrot, un des membres les plus en vue du parti libéral, qui plaide le pourvoi en Cassation (5 septembre). Le pourvoi est rejeté. *Le Constitutionnel*, qui veut publier le plaidoyer d'Odilon Barrot, se voit censuré. (Cf. *Le Constitutionnel* du 20 octobre.)

L'affaire est jugée le 8 octobre. Dorgans, Catalogne et Poque sont acquittés. La déclaration du Colonel de Fontanges est reconnue « calomnieuse ». Aussi B. Poque se portera-t-il à son tour accusateur devant le Conseil de Guerre de la IIe Division Militaire. Me Mocquard plaidera pour lui le 9 octobre 1826 .[2]

Quant aux inculpés des troubles des 1er et 2 août :

Les militaires sont envoyés devant un Conseil de Guerre, les civils passent devant les Assises le 24 novembre 1824.

Les débats durent jusqu'au 3 décembre.

Le 55e de ligne a quitté Pau depuis le 20 novembre, mais plusieurs officiers restent pour déposer comme témoins.

Les jurés entendirent les plaidoiries de onze avocats.

Enfin, au milieu d'un grand concours de peuple, le Tribunal proclame tous les accusés non coupables, et ordonne qu'ils soient relâchés.

La foule entière, et peut-être les inculpés eux-mêmes, se retirent aux cris de « Vive le Roi ! » car, au pays d'Henri IV, la liberté vaut bien un vivat.

Le chapitre de « l' émeute » dans « Cinq-Mars ».

Tel est l'épilogue des événements qui sont peut-être à la source du chapitre de *l'Émeute* dans *Cinq-Mars*.

L'Émeute, — écrit M. Baldensperger, — inspire à Vigny la même répulsion que les mouvements populaires qu'il a vus à Pau.... La répugnance déclarée de l'auteur à l'égard des tumultes démagogiques ont toute la saveur de l'expérience réelle [3].

1. A V. Hugo, 5 octobre 1824.
2. Et non aux Assises, comme l'écrit M. Baldensperger.
3 ·Note sur *Cinq-Mars*, p. 329.

En fait, cette « expérience réelle » de l'émeute ne fut donnée à Vigny que par ouï-dire et comme par personnes interposées. Il n'était à Pau, ni le 1er, ni le 2 août, il n'y revint que le lendemain.

> Je puis vous dire, que je ne suis ni tué, ni blessé, que j'étais avec mes soldats à Oloron lors des coups de pierre des enfants d'Henri IV, que j'accourus ici le lendemain et ne fis que voir et plaindre les blessures de mes camarades.... Tout a été calme depuis [1].

Cela ne l'a pas empêché, nous l'avons vu, de raconter les événements en témoin oculaire.

Quand il peindra dans *Cinq-Mars* le tableau haut en couleurs de *l'Émeute*, les « ignobles troupes » qui déferlent Quai du Louvre devront-elles quelques traits aux manifestants palois de la Place Royale et des Quatre-Cantons ?

Il est probable que Vigny y a pensé.

La popularité de B. Poque lui a peut-être inspiré le trait sur « le peuple prenant les chefs de partis en amitié ou en haine » [2].

Parce que des Béarnais, le 2 août, avaient quelque peu arrosé leur indignation dans les cabarets de la ville, nous avons : « les misérables... restèrent encore deux heures à pousser les mêmes cris, jusqu'à ce que leur vin fût cuvé ».

Les pierres et les aiguillons se multiplient en : « des bâtons, des fourches, des lances, des pelles, des torches, des pieux, des crocs, des leviers, des sabres et des broches aiguës ».

Un paysan a parlé de pendre le Lieutenant-Colonel par les pieds, comme un porc. Les émeutiers parisiens, eux, traînent : « un porc nouvellement égorgé, coiffé de la calotte rouge d'un enfant de chœur ».

Enfin, c'est le même mot de « canaille » qui tombe des lèvres de Fontrailles et de celles des officiers du 55e.

Mais, on hésite à reconnaître les paysans béarnais, d'ailleurs endimanchés, qui venaient le lundi au marché de Pau : les hommes en blouse bleue et grand béret, les femmes avec leur bandeau blanc et leur capulet aux beaux plis, dans la « dégoûtante cohue », dans le « limon » remué par Gondi, dans les « vieilles en haillons » qui se démènent sauvagement.

Des actes de violence, certes, ont été commis à Pau. Mais ils ne l'ont pas été par une si vile populace. Seulement, la vision d'Alfred de Vigny a été déformée ; ce n'est pas dans la réalité, c'est à travers l'indignation de ses camarades qu'il a vu le peuple de Pau se rebeller, et la déformation, dès lors, était psychologiquement bien naturelle.

Vigny se fait l'écho de leur plainte (lettres à Rességuier, Soulié Delprat), le défenseur de leur cause (lettre à la Comtesse de Clérem-

1. Lettre à Delprat, 1er septembre 1824.
2. *Cinq-Mars*, ainsi que les citations suivantes. Chapitre de *l'Émeute*.

bault, 27 août) et, plus tard, dans *Cinq-Mars*, le porte-parole de leur mépris.

***

C'est dans ce même roman que Vigny, après les événements de Pau, où son zèle monarchique s'était affirmé, commencera d'avouer ses désillusions. Après la prise du bastion de Perpignan et la présentation au Roi des jeunes officiers, Cinq-Mars conclut : « Voici des héros bien mal récompensés ».

Le Comte de Vigny, deux ans après avoir dénoncé Beauvais Poque au Garde des Sceaux, pensait de même.

En 1830, Beauvais Poque, qui n'avait rien perdu de son enthousiasme républicain, Colonel dans la Garde Nationale, Aide de Camp du Général Lafayette, chargé de mission par le Gouvernement Provisoire, est blessé tandis qu'il plante un drapeau tricolore en face des avant-postes de l'armée royale.

Alfred de Vigny, pendant ce temps, se demandait s'il allait revêtir son uniforme, attendait en vain un appel de son Roi, songeait amèrement toute une nuit au « vieux préjugé » de la fidélité royaliste.

Suzanne Poque.

TROIS ÉTUDES BAUDELAIRIENNES

I

A PROPOS DE « CORRESPONDANCES » : UN PRÉCURSEUR AMÉRICAIN DE BAUDELAIRE

La pièce suivante, en vers blancs, parut en août 1839 dans une revue américaine aussi obscure qu'éphémère, *Colman's Monthly Miscellany*, signée seulement des initiales C. P. C. et datée : « Mars 1839 » :

CORRESPONDENCES [1]

All things in nature are beautiful types, to the soul that would read them ;
Nothing exists upon earth but for unspeakable ends,
Every object that speaks to the sense was meant for the spirit : —
Nature is naught but a scroll — bright with the writing of God
Ages ago, when man was pure — ere the flood overwhelmed him,
While in the image of God every soul yet lived,
Everything stood as a letter or word of a language familiar,
Telling of vast truths which now only angels can read.
Lost to man was the key of those golden mysteries —
Stolen by sin — but with Jesus restored.
Now with infinite pains a lone-letter we trace,
And now will the sense feebly shine through the dark.

---

1. CORRESPONDANCES.

Toutes choses dans la nature sont des types de beauté pour l'âme qui voudrait les lire;
Rien n'existe sur terre que pour des fins indicibles,
Chaque objet qui parle aux sens était destiné à l'esprit : —
La Nature n'est rien autre qu'un palimpeste — éblouissant de l'écriture de Dieu
Au début des temps, quand l'homme était sans tache — avant que le Déluge le sub-
[mergeât,
Pendant que chaque âme vivait encore en reflet de Dieu,
Que chaque chose représentait une lettre ou un mot d'un langage familier,
Disant les vérités immenses que maintenant seuls les anges peuvent lire.
Perdue pour l'homme était la clef de ces mystères d'or —
Dérobée par le péché — mais rendue par Jésus.
Maintenant c'est avec une peine infinie que nous traçons une lettre isolée,
Et maintenant le sens luira faiblement à travers l'obscurité.

When the light we perceive that breaks through the symbol,
What exultation is ours ! *We* the discovery have made !
Yet the same as when Adam lived sinless in Eden,
The meaning, long hidden, now again is revealed.
Man soars in figures of speech every moment,
Little dreaming the cause why to these he is prone ; —
Little dreaming that everything has its own correspondence
Folden within it, of old, as in the body the soul,
Gleams of the mystery fall on us still, though much is forgotten,
And as we speak, illumines the path of our thoughts.
Thus does the lordly sun shine forth a type of the Godhead —
Wisdom and love the beams that stream on a darkened world.
Thus do the sparkling waters flow, giving life to the desert,
And the Fountain of Life opens itself to the thirst,
Thus does the word of God distil like the rain and the dew-drops,
Thus does the warm wind breathe like to the Spirit of God,
'Mid the grass and the flowers of regeneration the sign,
O thou Spirit of Truth, visit our minds once more,
Give us to read in letters of light the language celestial
Written all over the earth — written all over the sky —
That our hearts we may bring to know our Creator,
Seeing in all things types of the Infinite Mind.

L'auteur de ces vers est le Révérend Christopher Pearse Cranch, décrit par Poe comme « un des moins intolérables de l'école des transcendentalistes de Boston ». Avant d'abandonner sa carrière ecclésiastique pour se consacrer entièrement à la peinture et à la littérature, Cranch collabora souvent au *Dial* fondé par Emerson. Dans le numéro de janvier 1841, il donna une seconde version de *Correspondances*, précédée des lignes que voici :

Je ne suis pas swedenborgien et il ne faut pas accorder aux vers suivants une signification dogmatique ; cependant j'avouerai qu'ils ont été écrits

---

Quand nous recevons la lumière qui perce le symbole,
Quelle exultation est la nôtre ! C'est nous qui avons fait la découverte !
Comme au temps où Adam vivait sans péché dans l'Eden,
La signification, longtemps cachée, est maintenant de nouveau révélée.
L'homme prend à chaque instant son essor dans les figures de rhétorique,
Se doutant peu de la cause qui le porte vers elles,
Se doutant peu que toute chose a sa propre correspondance
Enclose en elle de toute éternité, comme l'âme dans le corps,
Des lueurs du mystère tombent encore sur nous, bien que grand soit l'oubli,
Et quand nous parlons, illuminent le chemin de nos pensées.
C'est ainsi que le soleil, ce seigneur, en jetant son éclat représente la divinité —
La sagesse et l'amour, les rayons qui ruissellent sur l'obscurité du monde.
C'est ainsi que coulent les eaux étincelantes, donnant la vie au désert,
Et que la Fontaine de Vie s'ouvre à la soif,
C'est ainsi que la parole de Dieu se distille en pluie et en rosée,
Ainsi que le vent chaud souffle semblable à l'Esprit de Dieu,
Parmi l'herbe et les fleurs, signe de la régénération,
O toi, Esprit de Vérité, visite une fois encore nos esprits,
Donne-nous à lire, en lettres de lumière, le langage céleste
Écrit par toute la terre, écrit par tous les cieux —
De manière que nous puissions inciter nos cœurs à connaître notre Créateur,
En voyant en toutes choses des types de l'Esprit Infini.

après une heure ou deux passées avec les ouvrages fascinants du grand Voyant suédois.

Le titre du poème de Cranch rappelle inévitablement celui du sonnet de Baudelaire, publié pour la première fois dans l'édition originale des *Fleurs du Mal* (1857). Les analogies ne s'arrêtent pas aux titres ; les deux pièces présentent des ressemblances textuelles assez curieuses :

CRANCH	BAUDELAIRE
Every object that speaks to the *sense* was meant for the *spirit*.	Qui chantent les transports de l'*esprit* et des *sens*.
Everything stood as a letter or *word* of a language *familiar*...	... de confuses *paroles*...
	... des regards *familiers*...
And now will the sense feebly shine through the *dark*! When the *light* we perceive breaks through the *symbol*...	... *ténébreuse* et profonde...
	... vaste comme la *nuit* et comme la *clarté*... des forêts de *symboles*...

Il n'est pas dans mon intention de suggérer que Baudelaire se soit en quelque manière inspiré de Cranch. Il n'y a, que je sache, aucune preuve que le poète français ait connu son contemporain américain autrement que de nom. Toutefois il a dû lire ce que Poe a dit de Cranch dans ses *Literati*. Celui-ci passa plusieurs années en Europe et il habitait Paris quand le volume de Baudelaire, qui contenait *Correspondances*, fit quelque sensation, surtout à cause du jugement qui condamna six pièces ; mais que les deux hommes se soient rencontrés, il n'en existe aucun indice dans leurs biographies.

Les traits que ces poèmes ont en commun semblent provenir d'une même source, les œuvres de Swedenborg. C'est un fait généralement admis que Baudelaire a lu *Arcana cœlestia* et *De Cœlo et Inferno*, ouvrages qui eurent sur lui une grande influence.

Ce double exemple du pouvoir d'inspiration des écrits de Swedenborg est d'autant plus intéressant que Cranch et Baudelaire étaient, à presque tous les égards, des écrivains très différents. Le poème du premier est resté enseveli dans l'oubli pendant plus d'un siècle et n'a même pas obtenu une mention dans les *Life and Letters* publiés par sa fille, alors que le sonnet de Baudelaire, s'il n'est peut-être pas le plus profond, a obtenu une fortune extraordinaire et a exercé une influence primordiale sur l'esthétique moderne.

II

BAUDELAIRE A « LA VIE PARISIENNE »

On n'ignore pas que Baudelaire a collaboré à *La Vie parisienne*, fondée en 1863 par le dessinateur Marcelin ; il y a donné en troisième version le poème en prose, *Les Projets*, paru précédemment au *Présent* et à *la Revue Fantaisiste*, ainsi qu'un fragment du *Cottage Landor*,

dont le directeur avait gardé le manuscrit pendant longtemps, ne se décidant à le publier qu'après la publication des *Histoires grotesques et sérieuses* chez Michel Lévy.

Il faut croire que les bibliographes de Baudelaire n'ont pas dépouillé la collection des premières années de *La Vie parisienne* — ou qu'ils l'ont fait très négligemment — autrement ils auraient pu faire plusieurs additions intéressantes à cette liste. Nous avons déjà fait remarquer, dans notre *Baudelaire Judged by his Contemporaries* (p. 69), qu'un sonnet de Baudelaire, *Sur les débuts d'Amina Boschetti*, avait été imprimé pour la première fois — et à l'insu de l'auteur, disons-le en passant — dans une chronique de Bruxelles par Jules Claretie. Nous aurions pu signaler aussi, si cela n'avait pas été hors du cadre de notre travail, que l'on trouve dans le numéro du 23 avril 1864 (veille du départ de Baudelaire pour la Belgique), un extrait de son étude sur Guys, qui venait de paraître au *Figaro*. Cet extrait portait le titre, probablement factice, de : « L'éternelle question du maquillage ».

Mais Baudelaire n'a pas seulement donné à *La Vie parisienne* des œuvres déjà publiées. Dans le numéro du 2 juillet 1864, par exemple, nous avons découvert le poème en prose, *Les Yeux des Pauvres*, publié là pour la première fois, et sans aucune signature. Ce texte original, négligé par tous les éditeurs de Baudelaire, contient des variantes qui pourraient justifier sa reproduction ici :

LES YEUX DES PAUVRES

Ah ! vous voulez savoir pourquoi je vous hais aujourd'hui. *Il me sera sans doute beaucoup plus facile de vous l'expliquer, qu'à vous de le comprendre*[1] ; car vous êtes, je crois, le plus bel exemple d'imperméabilité féminine qui se puisse rencontrer.

Nous avions passé ensemble une longue journée qui m'avait paru courte. Nous nous étions promis que toutes nos pensées nous seraient communes à l'un et à l'autre, et que nos deux âmes désormais n'en feraient plus qu'une ; — un rêve qui n'a rien d'original, après tout, si ce n'est que, rêvé par *tous*[2], *il n'a jamais pu être réalisé par aucun*[3].

Le soir, un peu fatiguée, vous voulûtes vous asseoir *chez un glacier*[4], qui formait le coin d'un boulevard neuf, encore tout plein de gravois, et montrant déjà glorieusement ses splendeurs inachevées. Le café étincelait. Le gaz lui-même y déployait toute l'ardeur d'un début, et éclairait de toutes ses forces les murs aveuglants de blancheur, les nappes éblouissantes des miroirs, les ors des baguettes et des corniches, *sur les murs*[5] les pages aux joues rebondies traînés par les chiens en laisse, les dames riant au faucon perché sur leur poing, les nymphes et les déesses portant sur leur tête des fruits, des pâtés et du gibier, les Hébés et les Ganymèdes présentant à bras

1. Il vous sera sans doute moins facile de le comprendre qu'à moi de vous l'expliquer...
2. Tous les hommes.
3. Il n'a été réalisé par aucun.
4. Devant un café neuf.
5. [Les trois mots sont omis dans la version connue.]

tendu la petite amphore à *bavaroise ou* [1] l'obélisque bicolore des glaces panachées ; toute l'histoire et toute la mythologie mises au service de la goinfrerie.

Droit devant nous, sur la chaussée, était planté un brave homme d'une *cinquantaine* [2] d'années, au visage fatigué, à la barbe grisonnante, tenant d'une main un petit garçon et portant sur l'autre bras un petit être trop faible pour marcher. Il remplissait l'office de bonne et faisait prendre à ses enfants l'air du soir [3].

Tous en *guenille, les* [4] trois visages étaient extraordinairement sérieux, et ces six yeux contemplaient fixement le café nouveau avec une admiration égale, mais nuancée diversement par l'âge.

Les yeux du père disaient : « Que c'est beau ! que c'est beau ! on dirait que tout l'or du pauvre monde est venu se *poser* [5] sur ces murs. » — Les yeux du petit garçon *disaient* [6] : « Que c'est beau ! que c'est beau ! mais c'est une maison où peuvent seuls entrer les gens qui ne sont pas comme nous. » — Quant aux yeux du plus petit, ils étaient trop fascinés pour exprimer autre chose qu'une joie stupide et profonde.

C'est Paul de Kock, je crois, qui a le plus popularisé cette idée [7], que le plaisir rend l'âme bonne et amollit le cœur. *Peut-être avait-il* [8] raison ce soir-là, relativement à moi. Non seulement j'étais attendri par cette famille d'yeux, mais je me sentais un peu honteux de nos verres et de nos carafes [9]. Je tournais mes regards vers les vôtres, cher amour, pour y lire *ma* pensée ; je plongeais dans vos yeux si beaux et si bizarrement doux, dans vos yeux verts, habités par le Caprice et inspirés par la Lune, quand vous me dites : « Ces gens-là me sont insupportables avec leurs yeux *semblables à* [10] des portes cochères ! Ne pourriez-vous pas prier le maître du café de les éloigner d'ici ? [11]

Tant il est difficile de s'entendre, mon cher ange, et tant la pensée est incommunicable, même entre gens qui s'aiment !

Est-ce que la collaboration de Baudelaire s'est étendue plus loin encore, et a-t-il publié d'autres articles dans *La Vie parisienne* sans les signer, ou sous un pseudonyme inconnu ? Nous croyons la chose fort probable et, pour justifier cette présomption, nous soumettrons au lecteur cet article sur *La Vente d'Eugène Delacroix*, tiré du numéro du 6 février 1864, en l'accompagnant de passages parallèles empruntés à l'édition Conard des *Curiosités esthétiques* et de *l'Art Romantique*.

LA VENTE D'EUGÈNE DELACROIX

Non omnis moriar, écrivait Horace à son éditeur en lui envoyant le bon à tirer de ses Odes. « *Je ne veux pas mourir tout entier* », murmurait aussi Eugène Delacroix à son lit de mort, en confiant à ses amis le soin de classer ses tableaux et ses dessins et d'en surveiller la vente [12].

1. Bavaroises ou.
2. Quarantaine.
3. [Pas d'alinéa.]
4. Guenilles. Ces.
5. Porter.
6. [Ce mot est omis dans la version postérieure.]
7. Les chansonniers disent...
8. La chanson avait...
9. [Ajouté, dans la version postérieure :] plus grands que notre soif.
10. Ouverts comme.
11. [Les guillemets ont été rétablis.]
12. Une des grandes préoccupations de notre peintre dans ses dernières années était le jugement de la postérité et la solidité incertaine de ses œuvres. (*A. R.*, p. 40.)

C'est qu'aucun maître n'a jeté avec autant de profusion qu'Eugène Delacroix dans son œuvre, ses *souvenirs* [1] et ses *rêves* [2], ses *lectures* [3] et sa *passion* [4], ses *veilles* [5] et ses *nerfs* [6]. C'est *autant une œuvre de poète qu'un œuvre de peintre* [7]. Il n'est pas seulement pour les yeux un éblouissement *de couleur et de lumière* [8], il a cet arôme *capiteux* [9] et fier des plantes exotiques, et comme elles il jette l'âme dans d'indescriptibles rêveries [10].

Je ne prétends point qu'Eugène Delacroix ne heurte *les esprits timorés* [11] et les tempéraments indécis, j'admets que l'on ait été plus d'une fois effrayé par l'*ardeur de son geste* [12], la fièvre de son regard et sa chaleur à exprimer ces secrets mouvements plus fugitifs que l'éclair d'une larme ou la trace d'un baiser.... Delacroix n'a été un artiste, tout à fait complet, que dans les grands travaux décoratifs, et dans cinquante à peine de ses tableaux de chevalet. Dans le reste, il a presque toujours trop compté sur la bienveillance ou la supériorité du spectateur, pour compléter une improvisation qui n'indiquait de la scène, ou des individus, que leurs traits principaux. Mais je ne puis me détacher de ce maître qui n'a jamais subi une inspiration de commande, qui n'a jamais exprimé un sentiment vulgaire, qui a toujours attendu avec une fière indépendance que l'on vînt à lui.

Sa vie n'a été qu'un long combat. Une coterie implacable s'attacha sans relâche à ses défauts, et les releva avec tant d'amertume et d'insistance, que le gros du public devint son ennemi personnel [13]. Parce qu'il ne cherchait la pureté du contour, on affecta de méconnaître que la science du dessinateur se révèle bien moins dans la silhouette d'une figure, que dans son attitude, bien plus dans l'intention du mouvement, que dans la correction d'un détail [14]. Par cette raison qu'il avait lu Shakespeare et Gœthe [15] et qu'il

1. Cette peinture qui procède surtout du souvenir. (*C. E.*, p. 109.)

2. Quel est donc ce je ne sais quoi que Delacroix a mieux traduit qu'aucun autre ? C'est... le rêve, c'est les nerfs... (*A. R.*, p. 7.)

3. Grand liseur, cela va sans dire. La lecture des poètes laissait en lui des images grandioses. (*A. R.*, p. 7 et *passim*.)

4. Delacroix était passionnément amoureux de la passion... Une passion immense doublée d'une volonté formidable, tel était l'homme. (*A. R.*, p. 8.)

5. Il aurait jugé cette journée mal remplie si les heures du soir n'avaient pas été employées au coin du feu, à la clarté de la lampe, à dessiner, à couvrir le papier de rêves... (*A. R.*, p. 31.)

6. *Ibid.* ; voir note 2.

7. Ses œuvres sont des poèmes. (*C. E.*, p. 106.) Delacroix... est souvent, à son insu, un poète en peinture. (*C. E.*, p. 107.) Voilà bien le type du peintre-poète ! (*A. R.*, p. 13.)

8. ... Des qualités de couleur et de lumière, qui sont le propre de tous ses tableaux... (*C. E.*, p. 115.)

9. C'est toujours le vin du même tonneau, capiteux. (*C. E.*, p. 297.)

10. L'esprit s'y enfonce avec une lente et gourmande volupté, comme... dans une sentence féconde et grosse de rêverie. (*C. E.*, p. 297.)

11. Les plus solides génies, qui ne sont guère faits pour plaire aux âmes timorées... (*A. R.*, p. 8.)

12. Ce que nous admirons surtout en lui, la violence, la soudaineté dans le geste... (*A. R.*, p. 17.)

13. Jamais artiste ne fut plus attaqué, plus ridiculisé, plus entravé... (*C. E.*, p. 243.)

14. Du dessin de Delacroix, si absurdement, si niaisement critiqué, que faut-il dire si ce n'est qu'il est des vérités élémentaires complètement méconnues : qu'un bon dessin n'est pas une ligne dure, cruelle, despotique, immobile, enfermant une figure comme une camisole de force ; que le dessin doit être comme la nature, vivant et agité... (*C. E.*, p. 250.) La grande qualité du dessin des artistes suprêmes est la vérité du mouvement. (*C. E.*, p. 111.) Ce genre de dessin rend parfaitement le mouvement. (*C. E.*, p. 11.)

15. Delacroix fut le traducteur émouvant de Shakespeare. (*A. R.*, p. 7.) [Baudelaire écrivait tantôt « Shakspeare », tantôt « Shakespeare ». On trouve cette dernière orthographe dans sa lettre au *Figaro*, contemporaine de cet article.] Cet homme qui a lutté avec Scott, Byron, Gœthe, Shakspeare... (*C. E.*, p. 291.)

avait plus volontiers traduit la pâleur d'Hamlet [1] ou le ricanement de Méphisto, que les casques en carton argenté et les rotules de Romulus, on l'appela, comme jadis Voltaire l'avait fait de Shakespeare, « un sauvage ivre », et l'on sacra « apôtre de la laideur » [2] le peintre du *Massacre de Scio* et de la *Barque de don Juan.*

Cette vente posthume modifiera-t-elle les impressions de la foule ? Pour moi, qui viens de voir les admirables esquisses du *plafond d'Apollon* et de tous ses travaux décoratifs, les innombrables scènes de l'Orient et les six mille dessins et études que contiennent ses cartons, j'ose répondre affirmativement [3].

On y verra un Delacroix préoccupé sans cesse de la recherche de la grâce et de la beauté sereine, lisant les poëtes et les philosophes antiques [4], le crayon à la main et puisant sans relâche aux sources les plus pures. On aura enfin le secret de son inépuisable fécondité [5] et son habileté de main incomparable.

Un catalogue de cette vente a été rédigé par un de ses légataires, M. Philippe Burty, avec le soin le plus scrupuleux.

On y peut suivre l'histoire même des différentes phases de la vie de l'artiste, de ses tableaux et de ses études, de ses voyages au Maroc, en Angleterre, de ses stations devant les chefs-d'œuvre du Louvre, etc.

Cette vente sera un événement dont la *Vie parisienne* rendra un compte détaillé. Avant qu'elle se fît, nous avons voulu la signaler, car l'art tend de plus en plus à entrer dans les préoccupations de la vie moderne [6], et il n'est point d'ami si fidèle, si consolant et si bon conseiller qu'un bon tableau et un bon dessin.

JEAN PIERRE.

Nous n'avons cité qu'une petite partie des rapprochements qu'il serait facile d'établir entre l'article de *La Vie parisienne* et les œuvres de Baudelaire dont l'authenticité est incontestable. Il suffit de relire la grande étude sur Delacroix, et certaines pages des *Salons*, pour y retrouver non seulement les mêmes idées, mais aussi une manière d'expression qui ne manquerait pas d'étonner chez un des rédacteurs habituels de *La Vie parisienne.* Le ton décisif et bien informé de « Jean Pierre » indique un écrivain de qualité, quelqu'un qui a connu, et bien connu, le peintre et ses œuvres.

Quoiqu'il en soit, il est possible que la collaboration de Baudelaire à ce journal ait été plus importante qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Le problème d'une collaboration secrète mériterait l'attention sérieuse des baudelairiens.

1. Delacroix nous montre un Hamlet tout délicat et pâlot. (*C. E.*, p. 246.)
2. J'ai entendu plaisanter de la laideur des femmes de Delacroix. (*C. E.*, p. 246.)
3. Que sera M. Delacroix pour la postérité ?... Il est déjà facile... de l'affirmer... (*C. E.*, p. 251.)
4. ... habitudes aristocratiques prises dans les bonnes lectures... (*A. R.*, p. 20.) Une autre qualité, très grande, très vaste, du talent de M. Delacroix, et qui fait de lui le peintre aimé des poètes, c'est qu'il est essentiellement littéraire. Non seulement sa peinture a parcouru, toujours avec succès, le champ des hautes littératures, non seulement elle a traduit, elle a fréquenté Aristote, Byron, Dante, Walter Scott, Shakspeare... (*C. E.*, p. 250.)
5. J'ai essayé plus d'une fois, moi-même, de dresser [l'énorme catalogue des œuvres de Delacroix] ; mais ma patience a été brisée par cette incroyable fécondité. (*A. R.*, p. 3.)
6. [Inutile de souligner l'importance de cette formule : « la vie moderne », qui se trouve déjà dans les *Salons* de 1846, comme dans le titre de l'étude sur Guys.]

III

ZOLA IMITATEUR DE BAUDELAIRE

L'amateur de paradoxe trouve un certain amusement dans la prédilection de Zola pour Musset, qu'il prenait pour modèle dans les effusions poétiques de ses vingt ans et qu'il ne cessa jamais d'aimer et de louer. Pour Baudelaire, en revanche, il semble avoir ressenti, sinon une antipathie complète, du moins une froideur très marquée. Malgré des différences profondes de tempérament, Zola et Baudelaire avaient quelques points de ressemblance qui auraient pu les rapprocher : ils admiraient également, et à l'encontre de la majorité de leurs contemporains, le génie de Manet, qui était leur ami commun, et ils avaient souffert, tous les deux, de l'accusation d'immoralité et de réalisme excessif. Cependant, Zola, dans un article sur les poètes de son temps, a parlé de Baudelaire en des termes qui font penser à un Schérer ou à un Weiss, et, dans sa brochure sur Manet, il ne cite le quatrain de Baudelaire sur *Lola de Valence* que pour ajouter timidement : « Je ne prétends pas défendre ces vers... ».

Néanmoins, Zola a lu attentivement *Les Fleurs du Mal* et, comme nous allons essayer de démontrer, il en a tiré un parti assez avantageux. En effet, le titre des *Esquisses parisiennes*, qu'il donna à une collection de ses premiers contes, recueillis en 1889, à la suite du *Vœu d'une Morte*, a été inspiré, sans doute, par celui des *Tableaux parisiens* dans les *Fleurs du Mal* [1]. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer un des contes qui font partie des *Esquisses parisiennes*, *Les Vieilles aux yeux bleus*, aux *Petites Vieilles* qui se trouvent parmi les *Tableaux parisiens* de Baudelaire. Chose curieuse, quand celui-ci a repris le thème des *Petites Vieilles* pour en faire un poème en prose, *Les Veuves*, il s'en est écarté bien plus que Zola dans ses *Vieilles aux yeux bleus*.

La similitude des idées et du développement, déjà trop évidente, est souvent renforcée par une identité d'expression. Quand Baudelaire dit : « Ah ! que j'en ai suivi, de ces petites vieilles ! » Zola ne fait que répéter : « Moi, j'aime à suivre les vieilles aux yeux bleus. » A lire la description des femmes observées par les deux écrivains, on pourrait croire qu'ils avaient été ensemble et qu'ils avaient vu les mêmes personnes. Elles ont la même démarche :

> Ils trottent, tout pareils à des marionnettes ;
> Se traînent, comme font les animaux blessés... (Baudelaire.)

Vous les avez certainement rencontrées, les vieilles aux yeux bleus, qui marchent à petits pas sur les trottoirs, le long des boutiques. Çà et là, parmi la foule des passants affairés, on les voit se traîner doucement... (Zola.)

1. Il y a lieu, toutefois, d'observer que Banville, en 1859, avait donné chez Poulet Malassis et de Broise des *Esquisses parisiennes*.

Quant aux yeux :

... ils ont des yeux perçants comme une vrille,
Luisants comme ces trous où l'eau dort dans la nuit... (Baudelaire.)
... dans une brume, nagent leurs yeux bleux, comme liquides... (Zola.)

Et leurs sacs :

... serrant sur leur flanc, ainsi que des reliques,
Un petit sac... (Baudelaire.)
Un des bras porte un cabas efflanqué. (Zola.)

Le conteur et le poète sont frappés par l'aspect enfantin de ces vieilles femmes ridées :

Ils ont les yeux divins de la petite fille...
— Avez-vous observé que maints cercueils de vieilles
Sont presque aussi petits que celui d'un enfant ? (Baudelaire.)

Les vieilles aux yeux bleus ont certainement rapetissé : elles sont redevenues enfants. A les voir passer, lorsque le chapeau noir cache leur visage baissé, on les prendrait pour des petites filles... (Zola.)

Alors, chaque écrivain passe du général au particulier, en décrivant une femme qu'ils ont dû guetter vers la même heure et probablement au même endroit :

Une, entre autres, à l'heure où le soleil tombant
Ensanglante le ciel de blessures vermeilles,
Pensive, s'asseyait à l'écart sur un banc... (Baudelaire.)

Un soir de juin, à l'heure où l'ombre transparente tombait des marronniers du Luxembourg, une vieille aux yeux bleus est venue s'asseoir sur le banc de pierre où je rêvais... (Zola.)

Des réflexions d'une ressemblance étonnante viennent à l'esprit des deux observateurs :

Je goûte à votre insu des plaisirs clandestins :
Je vois s'épanouir vos passions novices ;
Sombres ou lumineux, je vis vos jours perdus ;
Mon cœur multiplié jouit de tous vos vices !
Mon âme resplendit de toutes vos vertus ! (Baudelaire.)

Que de romans j'ai rêvés... lorsque je les suivais.... Et, alors, je me demandais quelles jeunes filles avaient jadis été les vieilles aux yeux bleus. Il devait y avoir des histoires terribles et douces. (Zola.)

Devant l'imagination des deux rêveurs, elles reparaissent jeunes et belles, fréquentant les bals publics d'autrefois :

De Frascati défunt Vestale énamourée ;
Prêtresse de Thalie, hélas ! dont le souffleur
Enterré sait le nom ; célèbre évaporée
Que Tivoli jadis ombragea dans sa fleur... (Baudelaire.)

Je les voyais, vêtues de mousseline blanche, avec des rubans roses, les yeux rieurs, les lèvres humides, dansant dans les *Closeries* du dernier siècle... (Zola.)

Enfin, pour Baudelaire, ces pauvres sont des *fantômes débiles* (son poème avait paru, d'abord, sous le titre collectif de : *Fantômes parisiens*) ; faut-il s'étonner qu'elles soient, pour Zola, « les fantômes désolés des jeunes amours d'autrefois » ?

Ces rapprochements prouvent que Zola, bien qu'il professât une admiration médiocre pour Baudelaire, lui a rendu le plus sincère hommage, quand il l'a imité (si le mot est assez fort), dans ses *Vieilles aux yeux bleus*.

W. T. Bandy.

LES GONCOURT ET LA LEÇON DU VOYAGE EN « ALGER » (1849)

Au moins sur le chapitre de leurs déplacements hors de France, la biographie des Goncourt n'offre guère matière à épiloguer : quatre voyages seulement en Europe : en Suisse et Belgique (1850) ; en Italie (1856 et 1867) ; en Hollande (1861). Le reste du temps, ils se tinrent calfeutrés en leur logis parisien, retenus par leur besogne, « enchaînés dans un bagne de travail..., dans nos incubations cloîtrées sans nulle distraction » [1] ; d'ailleurs, « malades d'esprit et de corps » ; hypocondriaques, perpétuels « convalescents » attentifs à leurs réciproques misères physiques ; au total, si on les en croyait à la lettre, « solitaires comme des loups » [2].

Il y eut cependant une heure de leur existence où Edmond et Jules s'avouèrent jeunes, gais, insouciants, bien portants, donc pleinement heureux. Ce fut, en 1849, lors de l'unique « sortie » qu'ils firent hors d'Europe. Cette brève et incidente fugue en Algérie, qui est aussi leur premier voyage, ils l'ont racontée eux-mêmes, en des pages *qu'il y aurait intérêt à relire.* S'il est vrai, en effet, que, pour leur grand ami Flaubert, avec lequel ils formaient « un trio d'ours et de solitaires ensauvagés » [3], le premier des deux voyages que réalisa l'auteur de *Salammbô* en Orient fut « *l'événement capital de son existence* » [4], n'en serait-il pas de même à propos des Goncourt ? Essayant donc de rappeler, avec quelque précision, l'épisode, d'ordinaire passé sous silence, du séjour des deux frères en Algérie, nous soulignerons, ensuite, les effets de cet autre « événement » sur la vie et l'œuvre des Goncourt.

I. « ... Un séjour d'un mois en Algérie... ».

On peut lire, dans le journal local, l'*Akhbar*, du 8 novembre 1849, parmi les passagers, débarqués la veille du *Philippe-Auguste*, le nom

1. *Journal*, t. III, éd. déf. (25 février 1866).
2. *Id.*, t. III (5 février 1867).
3. *Id.*, t. III (24 décembre 1868).
4. Louis Bertrand, *Gustave Flaubert.*

d'un certain « *M. Huot, propriétaire* » [1]. C'est, évidemment, d'Edmond qu'il s'agit, puisque Jules, se trouvant encore mineur, on ne mentionne que le patronyme du « chef de famille ». Ce nom de *Huot* est, comme on sait, celui de leur vieille lignée bourgeoise ; celui de Goncourt ne lui ayant été adjoint qu'à la fin du XVIIIe siècle par le grand-père paternel, député du Tiers aux États Généraux.

Nos deux jeunes gens viennent, en tenue de rapins, d'accomplir un long voyage à pied à travers la France. « ... Nous étions partis en blouse blanche, le sac au dos, dans la première quinzaine de juillet, de Bar-sur-Seine, pour un voyage qui devait durer la moitié d'une année, où nous devions parcourir, à pied, la Bourgogne, le Lyonnais, le Dauphiné, la Provence, et se terminer enfin par un séjour d'un mois à Alger.... [2] »

A cette date, Edmond a vingt-sept ans et Jules n'en a pas encore dix-neuf. Leur mère, morte en septembre 1848, vient de les laisser à la tête d'un patrimoine foncier dont les fermages sont durs à recouvrer. Ils n'ont, ni l'un ni l'autre, pas la moindre disposition pour le métier de propriétaires terriens, se souciant peu d'aller « faire valoir » et s'enterrer dans le Bassigny-en-Barrois de leurs ancêtres. Que vont-ils entreprendre ? A coup sûr, Edmond, qui avait essayé de la peinture, voire de l'histoire, et dut entrer, par la volonté maternelle, dans l'étude d'un avoué, puis au Ministère des Finances, n'a aucune sympathie pour la chicane ni pour les chiffres. Quant à son cadet, bachelier d'hier, il déclare catégoriquement à son ami Louis Passy : ... « Ma résolution est bien ferme et rien ne m'en fera changer..., *je ne ferai rien*, pour me servir d'une expression fausse, mais usitée... [3] ».

En possession de leur héritage, les deux frères, dont le « seul projet », l'année précédente, était « d'aller passer un an ou deux en Italie » [4], vont donc jouir de leurs loisirs et de leurs « douze à quinze mille livres de rentes » [5], en accomplissant, à travers la province française, un long itinéraire dont le terme sera Alger. Aucune raison particulière ne les anime, sinon, chez ces fils de la bourgeoisie au tempérament d' « artiste », un désir plus ou moins conscient *d'évasion*. Pareils, en effet, à l'un de leurs futurs personnages, ils souhaitent confusément « la

1. Ce terme de « propriétaire » était souvent accolé au nom des passagers qui faisaient, très bourgeoisement, un voyage de tourisme. Voir, par exemple, dans l'*Akhbar* du 22 décembre 1861, dans la liste des voyageurs débarqués, à côté d'Alphonse Daudet, « attaché de cabinet », le nom de son cousin, — le futur Tartarin, — ainsi désigné : « *M. Reynaud, propriétaire.* » — Il est intéressant de noter, en outre, qu'au moment même où les Goncourt se trouvaient à Marseille, Flaubert (qu'ils ne connaissaient d'ailleurs pas encore), était lui-même, à la veille d'embarquer (le 4 novembre), sur *Le Nil*, pour son voyage en Orient, en compagnie de Maxime Du Camp.

2. Ainsi s'exprime Edmond, dans une note explicative à la lettre adressée, le 29 septembre 1849, par Jules à son ami d'enfance, Louis Passy. (Voir Jules de Goncourt, *Lettres*, publiées chez Fasquelle, avec une Introduction d'Henri Céard.)

3. Lettre du 29 septembre 1849.

4. C'est la seconde des lettres adressées à Louis Passy, par laquelle il apprend à son ami la mort de sa mère, le 24 septembre 1848.

5. Voir Alphonse Daudet, *Souvenirs d'un Homme de Lettres*, 1888.

liberté, l'indiscipline, le débraillé de la vie, le hasard, l'aventure, l'imprévu de tous les jours, l'échappée de la maison rangée et ordonnée, le sauve-qui-peut de la famille et de l'ennui des dimanches... »[1]. Ce sont, littéralement, de ces voyageurs authentiques, sans projets personnels, sans mission quelconque, absolument *désintéressés* ; de ces « vrais voyageurs » dont Baudelaire a dit « qu'ils partent pour partir »[2].

Tout au plus, chemin faisant, nos deux dilettantes prendront-ils esquisses et croquis, en peintres-amateurs ; notant, en outre, écrira plus tard Edmond, « sur notre carnet de voyage d'aquarelliste..., la mention de nos repas et de nos étapes... »[3]. Cependant, à peine débarqués, ne faisant, dès lors, « que courir Alger, le crayon d'une main, le pinceau de l'autre..., à toutes les heures du jour et de la nuit »[4], les deux touristes n'oublient pas de consigner régulièrement les nombreuses et diverses observations recueillies au cours de leurs promenades dans la ville et sa proche banlieue. Encore qu'elles se réduisent à une vingtaine de pages, ces notes sont assez coordonnées par le sujet « algérien », et parfois suffisamment développées, pour qu'en 1886, Edmond de Goncourt ait cru devoir les publier dans ses *Pages Retrouvées*, au chapitre intitulé : « *Alger, Notes au crayon* »[5]. En voici, du reste, l'essentiel.

Le 7 novembre, au petit jour, les deux voyageurs découvrent, du bateau, la ville barbaresque : « Un triangle blanc s'illumine aux premiers feux du soleil.... » Ils débarquent, frappés immédiatement « par la bigarrure étrange, pittoresque, éblouissante d'une Babel du costume... et, comme repoussoir à ce dévergondage oriental des couleurs les plus heurtées et les plus éclatantes, la triste uniformité de nos draps sombres... ». Le lendemain, « six heures d'enthousiasme artistique à observer la place du Burnous avec ses négresses, ses mendiants « rois du haillon », ses « graves cordonniers Kabyles, pêle-mêle avec des chiens rongés de gale », ses « boutiques à formes alhambresques », ses fillettes juives, ses petits Turcs « perdus dans les bouffants de leurs hauts-de-chausses », ses ruelles à échelons de pierre « plongeant sous vos pieds ou grimpant devant vous... ».

Les jours suivants, l'exploration enchanteresse continue, d'où ils rapportent des croquis « d'école turque »[6], une relation de « l'ascen-

1. *Manette Salomon.*
2. *Le Voyage*, dédié à Maxime Du Camp.
3. Note d'Edmond, en conclusion à *Pages Retrouvées.*
4. J. de Goncourt, lettre à Louis Passy, du 24 novembre 1849.
5. Il importe de remarquer que les Notes sur Alger parurent, d'abord, en 1852, dans la revue hebdomadaire : *L'Éclair*, que dirigeait le cousin des Goncourt, *Villedeuil*, et qui, selon G. Geffroy, « avait pour rédacteurs les célèbres du jour et du lendemain, les arrivés et les débutants dont les noms sont confondus aujourd'hui... ». (Préface de *Pages Retrouvées.*) — Voir les numéros des 31 janvier, 14 février, 6 mars et 8 juin 1852.
6. En réalité, c'était tout simplement une école coranique. Mais les deux voyageurs se souviennent peut-être du tableau de Decamps : « *L'École Turque* ».

sion de la rue Casbah », d'une visite au cimetière de Sidi abd-er-Rhaman, sans cette « nudité désolée des cimetières septentrionaux, et cette terre de la mort, que les baisers du soleil font sourire comme un jardin, nous berce à sa mélancolie... ». Stations aux cafés maures ; visites à des danseuses, avec « longues causeries en langue *sabir*... ».

Le 17 novembre, ils voient la Bibliothèque-Musée de la rue des Lotophages [1], « petit palais aux arches superposées », à la « ravissante salle de lecture dont les fenêtres donnent sur la mer ». Ils assistent, plus tard, à une cérémonie nègre, le *djlep*, décrite avec beaucoup de précision. Ils fréquentent *les bazars* (déjà pris par la passion du bibelot), mais notant que le marchand « demande de ses produits indigènes beaucoup plus cher que n'en demandent les marchands parisiens ». De temps à autre, des remarques sur les mœurs, notamment des « Orientales » qu'ils fréquentent.

Le 20 novembre, « dessin en dehors de la porte Bal-el-Oued, un embroussaillement de cactus aux formes les plus bizarres et les plus tortillardes ; un palmier surplombant une hutte minée que fouillent des chèvres à longue soie, un synode de poules blanches caquetant à son pied. Comme fond, des masures lézardées de terre de Sienne brûlée et rayées de briques rouges... ».

Minutieuse description d'une séance au bain-maure, d'où ils reviennent « honteux de l'ignorance de notre parfumerie ; les essences de rose et de jasmin n'ont pu être contrefaçonnées par nos Birotteaux... ».

Le 21 novembre, ils prennent l'omnibus pour le quartier de Mustapha, qui se trouvait alors en pleine campagne, bordé de guinguettes ; ils visitent le Jardin d'Essais, admirent « des champs d'oranges fourmillant de pommes d'or..., des murs de fleurs de vingt pieds de haut... ».

Deux jours plus tard, ils pénètrent dans la Grande Mosquée, notant l'impression de recueillement en présence de cette blanche forêt de piliers, en présence de cette grande nudité plus éloquente que les dorures de la Madeleine... », et consignent quelques remarques sur la gravité du caractère musulman.... Le 24, qui est un samedi, « le dimanche des Juifs », ils observent la pittoresque « exhibition des juives en grand costume » ; puis décrivent, en détail, un intérieur de maison mauresque.

Les jours passent : le 26, ils font encore une rapide sortie hors d'Alger pour admirer le panorama d'Alger vu du Fort-l'Empereur et visiter Chéragas, Staouéli, Dély-Ibrahim, villages de colonisation de la banlieue. La dernière page « est consacrée à la description d'un « kaouah » chez toutes les beautés en *a*, encore inexplorées par nous... ».

Puis, les dernières lignes : « ... Assis dans une barque qui repose sur la grève, devant cette mer phosphorescente, sous cette voûte

1. Fondée en 1835, par Clauzel, la Bibliothèque, dont Berbrugger fut le premier « conservateur », fut transférée, en 1848, rue des Lotophages, avant d'être installée rue Émile Maupas.

bleue aux mille étoiles, dans cette atmosphère d'une nuit d'août, nous ne pouvons croire que sonne la première heure de décembre. »

II. Leurs « premiers morceaux littéraires ».

Or, pour mince que soit cette collecte de « pauvres premières notes », celles-ci frappent tout de même le lecteur par un accent « littéraire » indiscutable. Voici, en effet, que vient de se produire, chez les Goncourt, une véritable métamorphose. La brusque rencontre, un matin de novembre, de ces jeunes métropolitains, oisifs et bien nantis, de ces âmes d' « artistes » fuyant, pour quelques mois, « le siècle épicier et bourgeois » [1], avec le décor et les hommes de l'Afrique barbaresque et musulmane, va leur révéler qu'ils ont, désormais, une carrière impérieuse et précise à accomplir. Non pas celle de *peintre*, mais bien d'*écrivain*. Touchés par la grâce du verbe : « Anch'io son' *scrittore* ! (et non « *pittore* ! ») », pourraient-ils dire, maintenant, en laissant, pour la plume, crayons et pinceaux : « *Je ne ferai rien...* », c'est-à-dire, « sauf de la littérature ! » En effet, ne viennent-ils pas, au contact du ciel africain, de s'apercevoir, — écrira Edmond [2], — que les observations consignées quotidiennement, « devenaient, chaque jour, un peu plus, des espèces de notes littéraires... ; ces notes, sans doute bien inférieures *aux futures descriptions de Fromentin* ont, pour elles, l'intérêt d'être *les premiers morceaux littéraires*, rédigés, par nous, devant la beauté et l'originalité de ce pays de soleil. Et j'ajoute que *ce sont ces pauvres premières notes qui nous ont enlevés à la peinture et ont fait de nous des hommes de lettres...* » [3].

Lorsqu'on songe à la manière dont, quelques mois après leur retour en France, les Goncourt aménageront leur existence, se vouant, dès lors, au culte exclusif des lettres, « fervents de l'art *qui entrent en littérature* comme les mystiques entrent en religion... » [4], cette très cursive et très modeste aventure en Algérie prend une importance considérable, puisque, à partir de ce moment, « ils furent des hommes de lettres et rien que des hommes de lettres... » [5].

Par conséquent, — et Gustave Geffroy l'a très bien vu, — « bien mieux que le roman : *En 18...* [6], paru le 2 décembre 1851, qui est d'une fabrication paradoxale soumise à des influences », (ces *Notes*) peuvent fournir *le renseignement initial d'une biographie intellectuelle*, par la liberté de leurs allures et la variété de leurs curiosités. « C'est

1. A Louis Passy, lettre du 9 juillet 1849.
2. En additif, par Edmond, à une lettre de Jules, du 13 septembre 1849, au même.
3. C'est nous qui soulignons.
4. G. Geffroy, préface de *Pages Retrouvées*.
5. *Id.*
6. « *Un Premier Livre : En 18...* », dont Charles de Villedeuil précisait ainsi la date : « ... Et tout cela se passe en *18... 47*, si vous voulez ! » (Voir *L'Éclair* du 10 janvier 1852), en commentant « le portrait que MM. de Goncourt ont prétendu lécher de la société actuelle... ».

l'apprentissage d'un style et c'est la jeunesse d'une pensée... ». Si, « dans toutes ces *Notes* de voyage, il y a le bégaiement et le frémissement des œuvres futures », en particulier, « les *Notes* sur Alger, fixées par le crayon des dessinateurs d'hier, témoignent déjà de cette *faculté d'écrire* qui doit s'apercevoir jusque dans les tâtonnements des débuts... ».

***

Outre cette vingtaine de pages où les Goncourt ont consigné leurs impressions d'Alger, mentionnons encore deux poèmes, parus dans *l'Éclair* [1] et dus à la plume de Jules avant qu'il eût, dit Edmond, « renoncé bien vite à la poésie » [2]. Le premier décrit *Abdallah* :

> Dans sa cour qu'encadraient des colonnes de marbre,
> Voluptueusement, il fumait....
> Étirant mollement ses membres de pacha....
> Et puis, sur l'aile d'or des rêves, ses pensées
> Suivirent le tabac en ses blanches montées.

Le second, intitulé *Bambino*, évoque la silhouette d'un petit Biskris :

> Dès qu'il nous voyait, il venait à nous. Sa mise
> Par tous les temps était la même : une chemise.
> ... Souvent nous montions tout un jour
> Dans les quartiers du haut croquer avec amour
> Les miracles de tons dont chaque mur fourmille,
> Et ces Decamps tout faits qui courent par la ville ;
> Avec nos deux cartons, il emboîtait le pas....

Et quand, à la fin de ce « beau mois », ce mois « charmant et doux », sonna l'heure du départ ; quand : « ... Nous dîmes un bon soir au gamin musulman :

« Moi triste, si Français partir », nous dit l'enfant. »

C'est ainsi que le voyage en Afrique aura une influence déterminante sur le comportement ultérieur des Goncourt. Ils ont ressenti intensément le choc esthétique d'Alger. Seulement, chez ces « artistes enthousiasmés » [3], et bien qu'ils aient, de leur séjour, « rapporté force croquis » [4], le choix est fait : ils veulent désormais être *écrivains*. D'ailleurs, soulignant ultérieurement « la désastreuse influence de la littérature sur la peinture » [5], ils marqueront ainsi qu'ils se refusent à admettre en art, la confusion des genres. Notons que ce choix leur est plutôt imposé par le démon littéraire qui, à leur insu, les habite, que par une claire décision de leur volonté. « Poussés par je ne sais quelle inspiration », ils ont, en effet, cédé à cet envoûtement du « poète », proprement subjugué par son exaltation et contraint à la traduire

1. Voir *L'Éclair*, 1852, p. 153-154.
2. Note d'Edmond, in *Lettres* de Jules de G. : « ... Plus tard, mon frère publiait quelques vers dans *L'Éclair* ; mais, renonça bien vite à la poésie.... »
3. Lettre du 24 novembre à Louis Passy.
4. *Id.*
5. *Manette Salomon.*

par le verbe comme le peintre l'exprime sur sa toile [1]. C'est tellement vrai que, plus tard, durant l'agonie de Jules, Edmond, dans sa désolation lucide et scrupuleuse, se demandera s'il n'est point coupable de ne point avoir détourné le cadet, le « bien-aimé », de la voie littéraire. A cette heure, il la maudit, cette « Littérature ! ». « Peut-être, sans moi, se serait-il fait peintre ? Et doué, comme il l'était, il aurait fait son nom sans s'arracher la cervelle.... Et il vivrait !.... [2] » Mais, aux heures splendides d'Alger, ni l'un ni l'autre n'entrevoyait ainsi les débats possibles sur ce cas de conscience artistique. Ils sont, bien au contraire, tout à la joie *de mettre en forme* l'inventaire pittoresque de leurs observations et découvertes quotidiennes, avec ce souci aigu du détail, cette cadence de la phrase et les premières exigences de cette *écriture artiste* qu'ils auront inventée.

Rien ne prouve mieux, à ce sujet, leur nouveau souci littéraire, que la comparaison du texte des *Notes au crayon*, et de la longue lettre, adressée, presque à la fin de leur séjour, par Jules, — le styliste du couple, — à son ami Louis Passy. Dans cette dernière, l'auteur a repris, à plusieurs reprises, les phrases mêmes, voire des paragraphes entiers de leurs *Notes*, ce qui montre qu'il était satisfait de « l'écriture » des pages que publiera, trois ans plus tard, *l'Éclair*. De temps à autre, cependant, une « correction » qui a semblé heureuse à ces écrivains débutants [3]. Mais, à voir le respect avec lequel, dans sa lettre, Jules a presque *recopié* leur prose, on peut surprendre, ici, cette si caractéristique prétention de certains *hommes de lettres* à tenir au texte de prime jet par lequel il s'emploie déjà à séduire son éventuel public de lecteurs.

Ajoutons que si la provende « algérienne » des Goncourt est de peu de poids, pouvaient-ils, réellement, d'un si bref séjour, glaner davantage ? N'oublions pas, d'ailleurs, que ce passage en Alger ne constituait, dans leur esprit, qu'un premier contact : « Ayant été, écrira Edmond, absolument conquis par l'Afrique, et les affaires de la succession de notre mère arrangées, *nous comptions y vivre une partie de notre vie....* [4] » Si les Goncourt n'ont pas donné suite à leur projet,

1. En réalité, ce fut, comme le rappelle A. Delzant (*Les Goncourt*, 1889), au retour de leur excursion du printemps suivant, en Suisse et Belgique, que les deux frères, rentrés à Paris, se mirent à écrire : « ... Sur une grande table à modèle, aux deux bouts de laquelle, du matin à la tombée du jour, mon frère et moi faisions de l'aquarelle..., un soir d'automne de l'année 1850, en ces heures où la lumière de la lampe met fin aux lavis de couleurs, *poussés par je ne sais quelle inspiration*, nous nous mettions à écrire un vaudeville, avec un pinceau trempé dans de l'encre de Chine.... »

2. *Journal*, t. III, 19 juin 1870.

3. Dans le texte des *Notes au crayon*, « ... un cafetan *rutilant* de broderies », se retrouve ainsi, dans la *Lettre* : « un cafetan *étincelant*... » ; — « ... ce dévergondage *oriental* de couleurs... », se retrouve ainsi, dans la *Lettre* : « ce dévergondage de couleurs... » ; — « ... la triste uniformité de *nos draps sombres*... », se retrouve ainsi, dans la *Lettre* : « ... de *nos habits noirs*... » ; — « ... cette nudité désolée des cimetières septentrionaux... (ajouté : « *ici, le cœur n'a pas froid*... » ; — « ... cette terre de la mort que les baisers du soleil font sourire *comme un jardin*... » (supprimé : « *comme un jardin* »).

4. Note d'Edmond à la lettre du 24 novembre.

n'est-ce pas à cause de « la dysenterie grave et tenace » qu'Edmond rapporta de son voyage et qui « le laissa deux années entières entre la vie et la mort, sortant de cette épreuve si durablement affaibli qu'il ne connut jamais, depuis cette époque, une *seule* journée tout à fait exempte de malaise ? [1] »

En tout cas, leur enthousiasme est *sincère*, même s'il s'adonne à un soupçon de lyrisme que les plus impersonnels des *Guides* essayent de communiquer au commun des touristes [2]. Ils ne sont pas prévenus, par des lectures ou des conversations préalables [3], comme tel sera le cas d'Ernest Feydeau, lequel, « avant de venir à Alger, avait *sa* manière d'écrire, par conséquent, de *voir*, qui n'était d'ailleurs guère à lui, puisqu'il la dut principalement à Flaubert ; il avait *son* Algérie, qui était celle de Fromentin ; il avait *ses* idées sur la colonisation, qui étaient celles d'un certain monde officiel au temps de la création du Ministère de l'Algérie... » [4].

C'est bien d'un œil curieux, — nous dirions presque *naïf*, — qu'ils ont vu ce « pays estrange », et ces « hommes estranges » au sens que les voyageurs d'autrefois attribuaient à cette épithète. Ils croient à ce qu'ils voient et à ce qu'on leur dit : c'est toujours, — transporté de l'autre côté de l'eau, — l'étonnement du Français badaud et gobeur : « Comment peut-on être Persan ? ». Ils sont ravis, et même fiers d'être reçus chez les « dames » mauresques, notant gravement « la mutinerie de Parisienne » de celle-ci ; la « langueur d'une Orientale » de sa partenaire. Au fait, ces créatures « fantasques, capricieuses, susceptibles à l'excès, changeant d'humeur tous les quarts d'heure..., intelligentes au reste », sont-elles « presque parisiennes d'esprit » ou, plus prosaïquement, de ces almées « pour touristes », banales et vénales à souhait ? Ne furent-ils pas mystifiés par « l'élégante silhouette » de l'une de ces « dames de la Casbah », pareilles à la *Belle Fatma* de l'impasse du Soleil, qui fut, pour des « générations de touristes et d'hiverneurs..., une curiosité et une attraction de l'Alger de naguère... » [5].

Toutefois, face à la gravité mélancolique, à « l'esprit germain » de l'aîné, celui qui fut l'enfant terrible de ce couple littéraire, l'espiègle Jules, « latin de Paris » [6], dont Edmond souligne l'*ironie* caractéristique [7], n'a pas manqué de s'amuser et de noter malicieusement les imperfections de ces « beautés » : « ... Toujours des yeux de la plus

1. Ernest Seillière, *Les Goncourt moralistes.*

2. Les Goncourt ont dû consulter le *Guide du Voyageur en Algérie*, « Itinéraire du Savant, de l'Artiste, de l'Homme du Monde », par Quétin. La 2e édition date de 1846 (la 1re, de 1844).

3. A noter qu'en 1849, les Goncourt ne connaissent encore aucun de leurs futurs confrères de *l'Éclair* ou des « bureaux de l'*Artiste* ».

4. Pierre Martino, « L'Œuvre algérienne d'Ernest Feydeau » (*Revue Africaine*, 3e trimestre 1909).

5. Dr F. Gauthier, « Le quartier de la Marine », in *Feuillets d'El Djezaïr*, juillet 1941.

6. *Journal*, t. II, 29 août 1865.

7. « ... Une qualité de Daudet et de mon frère : *l'ironie* ... » (*Journal*, t. VII, 1887).

belle eau. Mais, bien souvent, des lèvres mozambiques et des nez camards, des dents malheureuses, et, presque toujours, des jambes en poteaux, des pieds d'Allemandes et des gorges réclamant un tuteur. A ces défauts naturels à la race, la coquetterie de l'endroit a su ajouter des enlaidissements locaux... ».

III. La leçon d'un séjour : révélation de « l'Orient africain ».

Cela dit, pourquoi, en définitive, les Goncourt vinrent-ils à Alger ? S'il ne s'était agi que de satisfaire leur désir d'évasion momentanée, ils pouvaient tout aussi bien prolonger leur randonnée en des provinces qu'ils ignoraient sans quitter la Métropole. Mais, attirés vers la Méditerranée, ces fils de « l'aigre Lorraine », comme dit leur compatriote Barrès, entendaient se régaler, en Algérie, de lumière et de chaleur. Ils constateront, avec reconnaissance, qu' « ici, le cœur n'a pas froid ». Ils sont donc venus *jouir* voluptueusement, physiquement de l'atmosphère et de l'exubérance africaines [1].

En outre, pour leur délectation intellectuelle et artistique, sans doute souhaitent-ils, en foulant le sol de la Régence d'Alger, avoir la révélation de l'*Orient africain*. Cet Orient nouveau, ramené à nos portes, que Victor Hugo n'hésitait pas à prolonger jusqu'à l'Espagne, — « l'Espagne, c'est encore de l'Orient » [2] —, ne ressemble en rien au vieil *Orient asiatique*, classique et lointain. Le Romantisme des peintres, avant celui des écrivains, a donc mis le Moghreb à la mode, suscitant, chez les uns et les autres, le désir du voyage aux pays du Sud méditerranéen. Le bref séjour, en 1834, de Delacroix en Afrique du Nord, fera, du peintre des *Femmes d'Alger*, « le premier pèlerin du Moghreb » [3]. Dès l'année suivante, Théophile Gautier, qui ne songe à rien moins qu'à « changer le dictionnaire en palette », demandait donc à un ami de passage à Alger de lui rapporter, de là-bas, « quelques bons pots de couleur locale » [4].

La couleur locale, c'est, en fin de compte, ce que les Goncourt voudraient, eux aussi, découvrir en Algérie. Et Dieu sait s'ils seront comblés ! « .... Décidément, mon cher, écrira Jules à son ami Louis Passy, il y a deux villes au monde : Paris et Alger. Paris, la ville de tout le monde ; *Alger, la ville de l'artiste...* ». Au dire de certains, « Alger passe pour une ville complètement française, pittoresque comme une sous-préfecture, affublée d'omnibus, de réverbères, de trottoirs... et autres embellissements, qui font grincer des dents les

1. Comme à leur arrivée à Rome (second voyage en Italie) [*Journal*, t. III, 6 avril 1867], ils pourraient, en arrivant à Alger, écrire : « J'éprouve une singulière impression, *mes yeux sont heureux*, je me sens en rupture de ban avec cette France américaine, avec ce Paris au cordeau de maintenant... ».
2. Préface des *Orientales*.
3. Raymond Escholier, *Eugène Delacroix* (1926).
4. Voir J. Caillat, *Le Voyage d'Alphonse Daudet en Algérie*, Alger, 1924, p. 131.

peintres et les poètes. Eh bien ! c'est un préjugé déshonorant. Il y a trois rues françaises, à Alger, tout le reste est arabe... ». C'est, ici, « *le triomphe de la couleur locale...* [1] ».

Tel était déjà l'avis de Gautier, lequel, en 1845, avait, trois mois durant, « visité toute l'Afrique Française » [2], non seulement pour fuir « l'emmer... de son temps », donc, par « besoin de dépaysement... », mais encore pour céder à son goût « *d'exotisme...* » [3]. Pestant donc, à son arrivée à Alger, contre les récentes et « maudites arcades imitées de celles de la rue de Rivoli », il s'était frénétiquement « saturé de couleur locale ». Dix-sept ans plus tard, lors de son second voyage en Algérie, il se déclarera heureusement « rassuré à l'endroit de la couleur locale. Alger n'est pas encore tout à fait une Marseille africaine. Plus d'un Fromentin peut y trouver des modèles... » [4].

Le cas de Fromentin mérite précisément d'être rapproché ici de celui des Goncourt. Comme eux, plus qu'eux certainement, en raison de son tempérament d'artiste jusqu'aux moelles, grâce à l'expérience de ses vingt et un mois de séjours réitérés en Afrique, Fromentin a senti, dans son intensité et sa diversité, l'originale beauté du pays et du milieu algériens. Il avoue être rentré parfois, à sa villa de Mustapha, « gorgé de couleur ». Et nul mieux que lui n'a saisi et donné aux peintres à venir la formule du paysage proprement *algérois* dans l'organisation entre elles de « trois couleurs dominantes, le blanc, le vert et le bleu. Ajoutez-y la couleur violente et brune des terrains oxydés de fer... ». Mais, pareil aux Goncourt, Fromentin s'apercevra bientôt que, selon l'expression de M. Georges Marçais, en Algérie, « le décor est trop pittoresque pour être pictural » [5]. Donc, confessera-t-il : « ... L'insuffisance de mon métier me conseilla, comme expédient, d'en chercher un autre..., la difficulté de peindre avec le pinceau me fit essayer de la plume... [6] ».

Lorsque les Goncourt connaîtront ce Fromentin, « un des plus grands parleurs d'art et fileurs d'esthétique qui soient » [7], ils l'admireront pour la clairvoyance ou la subtilité de ses observations et souvenirs touchant les pays qu'il a parcourus. Edmond note soigneusement ces évocations dans son *Journal* ; par exemple, à propos de la différence d'avec l'Égypte : « Une terre tourbeuse... où le pas ne s'entend pas, (au) ciel bleu tendre », (alors que) : « Mon cher Goncourt..., vous ne connaissez que l'Orient clair et découpé de l'Algérie... [8] ». Ailleurs :

1. Lettre du 24 novembre.
2. Th. Gautier, *Portraits Contemporains* (5e éd., 1886).
3. *Journal*, t. II, 23 novembre 1863.
4. Th. Gautier, *Loin de Paris* : son premier voyage en Afrique est de 1845 ; le second, de 1862.
5. « Les Goncourt à Alger », in *Revue de la Méditerranée*, novembre-décembre 1949.
6. Voir Préface, 3e éd. d'*Un Été dans le Sahara*. Voir aussi, *Journal*, t. II, 29 avril 1863, et 25 mai 1865.
7. *Journal*, t. II, 25 mai 1865.
8. *Journal*, t. V, 9 mars 1875. Pour Fromentin, l'Algérie, c'est « *l'autre Afrique* », dira-t-il plus tard, au cours d'un séjour en Égypte. Voir Jean-Marie Carré, *Voyageurs français en Égypte*, t. II.

« ... Pour rendre la nature, Gautier faisait seulement appel à *ses yeux*.... Fromentin a apporté *l'oreille*, et fait son beau morceau sur le silence dans le désert... [1] ».

Au rebours de l'Italie, qu'ils devaient visiter une première fois, en 1856, qui les surprit désagréablement [2] par « sa lumière aveuglante et crue », et, parce qu' « ils ignoraient tout de l'antiquité », les laissera indifférents [3], « le bleu du ciel d'Alger » allait donc enchanter les Goncourt. Cette séduction de l'Orient africain n'apparaîtra pas seulement, d'ailleurs, dans les *Notes sur Alger*, rédigées sur-le-champ, à l'heure même de leur enthousiasme. Ils ne perdront plus, désormais, le souvenir du ciel, des hommes et des choses de l'Alger « oriental ». Cela se marque, en particulier, dans *Manette Salomon*, où l'un de leurs héros, Coriolis, explique qu'il a rapporté, d'Asie Mineure, « un Orient tout différent de celui que Decamps avait montré aux yeux de Paris », c'est-à-dire « l'Orient de l'Afrique ».... L'atelier de Coriolis est, en fait, celui du peintre orientaliste Anatole de Beaulieu : « J'ai, écrira Mme Alphonse Daudet, visité cet atelier bohême où le goût (de Beaulieu), son amour des fines soies brodées et des tabacs turcs mettaient un parfum chaud, étouffé de bazar d'Alger. Il est décrit tout entier dans *Manette Salomon*... ».

Les visions et impressions d'Alger restent, chez les Goncourt, inoubliables au point qu'un jour, rencontrant, au bord de la Seine, un cabaret à l'enseigne de *la Girafe*, les voici évoquant, en contraste avec la guinguette de Saint-Cloud, ses régates, son vin blanc et ses matelotes , « ses joyeux deux à deux », et, l'autre *Café de la Girafe*, avec, lui, « ses Arabes assis, accroupis, fumant dans l'immobilité et le silence... » [4].

Non seulement, les heures d'Alger ont, pour l'avenir, fourni aux Goncourt une provision d'observations et de réflexions, de souvenirs et de rêveries [5], mais elles les ont mis sur la voie de leurs futures cu-

1. *Journal*, t. VI, 8 juin 1884.

2. Mais ils furent beaucoup plus sensibles au charme de l'Italie pendant leur deuxième voyage.

3. Voir Pierre Sabatier, *L'esthétique des Goncourt* (1920). — Voir *Lettres* de Jules, p. 121. — A noter, toutefois, que leur impression sera totalement différente, lors du second voyage en Italie, du 2 avril au 17 mai 1867. Voir à ce sujet : *Journal*, t. III, aux 2, 3, 5, 6, 20 avril, et 6, 17 et 18 mai 1867 : « Ce voyage que nous craignions, que nous avons fait par conscience, par dévouement à la littérature (*Madame Gervaisais*), c'est singulier ! nous y éprouvons un sentiment de délivrance, de légèreté de notre être, d'allégresse presque, que nous n'attendions pas... » (20 avril). Il semble que, dès l'arrivée (par mer, sur le *Pausilippe*), à Civita-Vecchia, les Goncourt soient heureux de fouler une terre qui leur rappelle l'*Alger de leur jeunesse* : « Enfin, des *rues tortueuses*, des *carrefours*, des *marchés sales, vivaces, grouillants*, une population habillée de taches, des bâtisses de raccroc, *du pittoresque*, de l'artistique, — une ville sans édilité, avec des coulées de picturales ordures... » (6 avril).

4. *Les Deux Girafes*, dans *L'Eclair*, p. 123.

5. Au cours de leur voyage en Hollande (*Journal*, t. I, p. 296), ils surprendront « une odeur d'Orient » en visitant la synagogue d'Amsterdam. — Leur second « vaudeville » (écrit en 1850, et qu'ils brûlèrent, comme le premier, était « soi-disant africain », et avait pour titre : *Abou-Hassan*. (Voir Delzant, *op. cit.*) — Lorsque, le 23 août 1870 (*Journal*, t. IV), Edmond rencontre, à Saint-Lazare, « un groupe d'une vingtaine des

riosités et études : « ... Le voyage en Algérie, écrit M. Pierre Sabatier, a laissé sur leur mentalité des marques profondes, car c'est de ce pays qu'ils rapportèrent ce goût singulier de l'Orient et des habitudes orientales... ». C'est dans les bazars d'Alger qu'ils ont pris « cette passion du bibelot qui, avouait Edmond, m'a fait misérable et heureux toute ma vie... [1] ». Sans doute, « du bric-à-brac des étagères algériennes », dont les délicats Goncourt reprochaient quelque peu à leur cher Flaubert de conserver le goût assez vulgaire, « l'inventaire littéraire du *Grenier* » ne laisse rien apparaître dans la « Maison d'un Artiste ». Toutefois, c'est « ce gros Orient [2] » des bazars d'Alger et de Paris qui les a conduits à collectionner les précieux objets d'art chinois et japonais. C'est, en définitive, la connaissance de l' « art » de l'Orient africain qui dirigea leur curiosité et leurs goûts vers la recherche infatigable et savante des arts de l'Extrême-Orient.

IV. Et « l'Orient en habit noir » ?

Parce qu'ils sont uniquement curieux de couleur locale *indigène*, faut-il donc, à présent, s'étonner du fait que les Goncourt ont presque passé sous silence tout un aspect de l'Algérie qu'ils venaient visiter ? Il semble, cependant, qu'à tout Français d'esprit un peu éveillé, abordant alors cette terre barbaresque, s'imposait le besoin d'observer, dans sa complexité croissante, un pays toujours « arabe » et musulman, certes, mais qui n'offrait plus seulement des « turqueries », « une sorte de carnaval éternel [3] » pour artistes, mais déjà le spectacle parallèle d'une colonie française s'installant à la suite de la brutale pénétration de l'Occident.

Or, pris sans doute par le temps très réduit dont ils disposaient, et décidés, du reste, à revenir, à s'établir même en Algérie, nos deux jeunes gens se sont, pour cette première visite, à peu près interdits, dans leurs courses et dans leur narration, de voir, puis de décrire autre chose que le décor algérien et le monde indigène. Ils désiraient connaître l'*Algérie* (*sans les Français*), comme dirait Pierre Loti ; donc, les écarteraient volontiers, — ces « Français », — de leur exploration de la ville et de sa banlieue. Ce qui serait, toutefois, fort difficile ! Si, pareils au bon Tartarin Reynaud, ils s'imaginaient ne devoir rencontrer en Algérie que « *des Teurs* », il leur faudra, comme lui, déchanter. Leur naïveté suffirait-elle, en effet, à supprimer, par enchantement, son impétueuse colonie européenne de cent dix mille âmes

zouaves... », « rien n'est beau, écrit-il, rien n'a du style, rien n'est sculptural, rien n'est pictural comme ces éreintés d'une bataille... ». « Leurs uniformes usés, lavés, déteints, délavés, ainsi que s'ils avaient bu le soleil et la pluie d'années entières », ne lui rappellent-ils pas les zouaves « fringants que les deux frères aperçurent à leur arrivée à Alger ? »

1. *La Maison d'un Artiste.*
2. Description du cabinet de travail de Croisset (*Journal*, t. II, 29 octobre 1863).
3. *Manette Salomon.*

dont cinquante-deux mille Français ? Dans le seul Alger turc de 1830, 42 635 Européens se pressaient en 1846, et leur nombre avait doublé en moins de cinq ans [1] !

Quoi qu'ils en aient, les deux touristes, — même s'ils jugent indigne de leur propre curiosité, d'aller, comme les y engage le *Guide*, « voir, dans tous leurs détails [2] » les prétentieux chantiers du nouvel Alger, — se trouvent ainsi contraints de réserver, sur leur Carnet, une place, ici et là, pour rendre compte de cet Alger de la Conquête. Au surplus, elle les amuse aussi, la découverte imprévue des images de l'*autre Alger*, lequel ne le cède en rien, quant à la bigarrure et plus encore à l'animation, à l'*Alger indigène*, les deux tableaux s'accordant pour faire de cette étrange capitale « la ville la plus bariolée du monde » [3]. C'est pourquoi ils noteront, complaisamment, la présence de « Mahonnais au chapeau pointu à pompon noir » ; — l'existence d'une « Bibliothèque-Musée d'Histoire Naturelle africaine » ; — le nombre impressionnant des débits de boissons, les « colonies de trois-six et d'absinthe », où, comme en France, se balancent d'alléchantes enseignes dont ils font les « relevés épigraphiques : 0 20 100 0 (au vin sans eau) ». Aux environs de la ville, ils ont vu « la délicieuse habitation de M. Darbeck..., déjeuné au café de M. Barbillon..., visité la ferme-monastère de Staouéli, observant au travail ces moines « à la fois architectes et maçons [4] » ; parcouru les premiers centres de colonisation, Chéragas ou Dély-Ibrahim, semblable à un « village de la Brie transporté avec ses rues à angles droits et sa petite église bâtarde au milieu de massifs d'oliviers, de palmiers et de palma-christi ».

D'autre part, il faut reconnaître que les Goncourt sont loin d'avoir été inattentifs devant les manifestations du problème ethnique et social que posait le quotidien contact des Occidentaux et des Orientaux. C'est même avec une impassibilité de reporters, sinon de futurs « historiens », qu'ils mentionneront quelques-unes des conséquences, — au moins pour les mœurs et usages, — de cette cohabitation des races si diverses qui s'entremêlent au sein de l'antique et blanc « triangle d'Alger », en faisant éclater l'enceinte dans leur fureur d'installation

1. Il est curieux de noter, à ce sujet, que les Goncourt ne diront rien du spectacle que durent, indépendamment de la traversée en paquebot elle-même, leur offrir les émigrants (ou, à leur retour, ceux qui rentraient déçus de l'expérience des colonies agricoles). Voyez comme, à leur second voyage en Italie, ils seront, au contraire, frappés par l'air de certains de leurs compagnons de traversée à bord du *Pausilippe* : « Sur e pont, il y a des enrôlés dans les zouaves pontificaux, des Belges surtout, des pauvres jeunes gens aux mines hâves..., enrôlés de misère que le mal de mer ne rend pas jaunes, mais terreux... » (5 avril 1867, *Journal*, t. III).

2. *Itinéraire Hachette.*

3. Voir A. Daudet, *Chapatin, le Tueur de Lions*, qui est, comme on sait, la première version de *Tartarin.*

4. La visite de la ferme-monastère de Staouéli était, en quelque sorte, classique. Parmi les touristes qui l'ont décrite, signalons, outre L. Veuillot et X. Marmier, puisqu'il y était quelques semaines avant les Goncourt, comme rapporteur de la Commission d'enquête, Louis Reybaud, l'auteur de *Jérôme Paturot*, qui a laissé une remarquable description de ces *moines-agriculteurs.* (Voir, à ce sujet : *Le Triomphe de la Charité en Algérie*, Lille, s. d.)

et de spéculations. Car, déjà, se produisaient ces curieux phénomènes « de métamorphisme de contact » si bien défini plus tard par le professeur E. F. Gautier [1] : ainsi, les dandies musulmans aux belles robes écarlates n'ont pas tardé à « faire emprunt à la bonneterie française de ses bas bleus » ; alors que, dans le clan opposé, « la robe des Pères Blancs semble un burnous ». Sur les tables des délicieux cafés maures, traînent « quelques sales paquets de cartes espagnoles ». A la bibliothèque française, transférée dans une élégante maison mauresque, frappera seulement leur regard « ce gros Maure, geignant comme s'il fendait du bois, élaborant à nos côtés *une traduction rebelle...* ». Avec la complicité de la nuit, « quelques musulmans semblent avoir complètement mis en oubli les prescriptions du Prophète ; car (on) entend « des refrains de *larifla* scandés par les hoquets du vin... ». — De « graves Arabes, enjolivés de *robinsons* », ont adopté sur-le-champ nos omnibus : « Une Mauresque s'installe en lapin et offre amicalement une prise au conducteur.... » — La danseuse Ertoutcha, que doivent fréquenter surtout les militaires, a reçu d'eux, à cause de « son épiderme bistré », le sobriquet de « pain de munition.... » — Alger possède, maintenant, ses trois dimanches : à celui des musulmans (le vendredi) ; des israélites (le samedi), est venu s'adjoindre celui des roumis. — avec le *sabir*, « d'une grande audace linguistique..., la pensée européenne est, au bout de très peu de jours, saisissable à l'oreille africaine... ».

***

Tout cela est d'exacte et savoureuse observation. Cependant, nos voyageurs ne semblent pas avoir été impressionnés par la présence multicolore, crâneuse, voire insolente et envahissante *de l'armée*, la vraie maîtresse de l'Algérie, au temps du « régime du sabre ». Ils ont bien noté, placidement, « le zouave », mais comme une vague entité en uniforme flattant l'œil, sans doute, mais, à leurs yeux, sans importance, alors que Tartarin, onze ans plus tard, traduira la désagréable sensation que produit, à la fin, la vue unique, obsédante, de « ces militaires, encore des militaires, toujours des militaires !... ». De même, aucune mention des *Colons*, — bien mieux observés par Daudet, — lesquels menaient si grand tapage dans les cafés à absinthe ou les tripots, après être venus exhaler leurs rancunes dans les bureaux de l'Administration.

Les Goncourt ont, en effet, ignoré, et, vraisemblablement, de propos délibéré, le problème, si ardemment débattu à l'époque, du peuplement européen en Algérie : au cours de leur séjour, ils pouvaient cependant lire (*Akhbar* du 15 novembre, par exemple), un de ces fréquents articles où la presse locale dénonçait le danger que faisait courir à la colonie l'arrivée incessante et mal contrôlée d'immigrants

1. E. F. Gautier, *Un Siècle de Colonisation*, 1930.

indésirables : « *L'Algérie est-elle un exutoire* ?... Que l'on fasse tout de suite d'elle un Botany-Bay !... » Au moment même où ils étaient à Alger, la Commission d'Enquête créée pour informer le Parlement au sujet du retentissant échec des fameux villages agricoles de 1848, venait à peine de quitter l'Algérie ; et il n'était parlé que de cette expérience de colonisation dans les milieux français de la capitale nord-africaine [1]. Mais les Goncourt ne signalent pas davantage deux autres événements sensationnels qui obligèrent les journaux d'Algérie à en donner un bulletin régulier durant cette période : d'abord, les cinquante-deux jours du siège de Zaatcha, — cette « Saragosse du désert », — à la suite duquel tous les habitants furent massacrés, véritable « boucherie » dont l'évocation « devait, quatre ans plus tard, secouer Fromentin d'horreur [2]. » Puis, sauf une brève mention, ils ne disent rien de la terrible épidémie de choléra qui s'abattit, en 1849, sur l'Algérie, et fit des milliers de victimes, tant chez les Européens que chez les Indigènes. Bref, ce serait à croire que, ni le présent, ni l'avenir de la France, — en ce pays où tant de leurs compatriotes, civils ou militaires, luttaient contre Abd-el-Kader ou contre le climat, l'autochtone et la fièvre..., — n'intéressent ces jeunes Français. Des voyageurs moins indifférents qu'eux pourraient prendre, ici, cependant, de belles leçons d'énergie, et rapporter, à propos de cette Colonisation qui fait alors couler tant d'encre dans la Métropole, des informations précises et des jugements éclairés.

Non, ils ne l'ont pas fait, parce que cela n'entrait point dans leur esprit. Déjà, par tempérament et par goût, ces jeunes gens de santé délicate, esthètes et aristocrates, montraient ainsi qu'ils répugneraient toujours à prendre quelque intérêt pour la multitude, pour l'action, pour la lutte. Et ce n'est pas le spectacle tumultueux, voire parfois inquiétant, qu'offrait sans cesse en bagarre, l'Algérie des spéculateurs, des militaires et des colons qui pouvait retenir des amants de couleur locale, se réfugiant dans le silence relatif et bienheureux de la ville indigène. Comme, sur ce point, ils étaient bien de la race de Fromentin, estimant l'Algérie « déshonorée, puisqu'elle est française [3] », ou encore de celle de Gautier, définissant l'Algérie : « *Un pays superbe, où il n'y a que les Français de trop* [4] !... »

* * *

Aussi bien n'ont-ils que mépris pour l'Algérie des « généraux » et des « politiques », laquelle, au contraire, avait retenu l'attention

1. La Commission débarqua le 2 juillet ; le rapport de Louis Reybaud est du 16 novembre.
2. Voir Ch. A. Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord*. L'*Akhbar* du 2 décembre annonce, enfin ! la prise de Zaatcha.
3. « ... Quelle ville, mon cher ami ! A vrai dire, elle est déshonorée, puisqu'elle est française.... » (*Une Année dans le Sahel*).
4. Voir Spoelberch de Levenjoul, *Histoire des Œuvres de Th. Gautier*, t. II, p. 536.

d'un *Louis Veuillot* parcourant, en 1841, le pays, comme secrétaire de Bugeaud ; décrivant les « fricoteurs » dont « l'improbité s'est glissée partout » ; dénonçant « la nostalgie » des soldats en campagne, « un des plus rudes ennemis que nous combattions... » ; notant nos déboires « après dix ans d'occupation (où) nous n'avons su faire ni la guerre ni la paix[1]... ». Ou bien les observations d'un *Xavier Marmier*, venu, en 1847, à la suite du ministre Salvandy, et dont les *Lettres sur l'Algérie* sont, en dépit de leurs intentions, d'un intérêt moins littéraire que politique [2]. Ou encore les remarques d'une si impitoyable vérité, mais trop brèves, d'un *Alphonse Daudet*, lequel s'en voudra toujours, de n'avoir, en 1862, rapporté d'Algérie que « Tartarin, un éclat de rire, une galéjade », alors qu'il y avait (ce qu'il s'est contenté d'esquisser) « une étude de mœurs cruelle et vraie, l'observation d'un pays neuf, aux confins de deux races et de deux civilisations, avec leur action réflexe, le conquérant conquis à son tour par le climat, par les mœurs molles, l'incurie, la pourriture d'Orient [3]... ».

Or, il n'est pas du tout certain que, s'ils avaient prolongé leur séjour, les deux frères auraient été, eux aussi, touchés, comme l'avoue *Ernest Feydeau*, par la fièvre de « colonisation » qui, en 1860, gagnait irrésistiblement tous les Européens, même les touristes les plus « artistes » ou les plus nonchalants. Un seul sujet de conversation : *l'avenir de la colonie* ; on n'en aborde pas d'autre, « ce sujet vous prend au collet ». Feydeau a essayé de résister ; mais, au bout d'un mois, il fut vaincu : « *Je discutais avec autant de furie que les autres* [4]... ». Cet aspect d'une *Algérie-des-Français*, où sont engagés de sordides intérêts

1. Louis Veuillot, *Les Français en Algérie* (1853, 10e éd.) ; la 1re édition est de 1845. C'est, dit L. Veuillot, « un choix de tableaux et de récits sur ce qui est désormais le passé, le mauvais passé de l'Algérie... ».

2. Xavier Marmier, *Lettres sur l'Algérie* (1847), avec une Bibliographie. Marmier était conservateur à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. « Il m'a semblé, écrivait-il dans sa Préface, qu'au milieu de toutes ces dissertations historiques, politiques, militaires, il pouvait y avoir encore quelque modeste place pour un livre dans lequel on raconterait simplement, fidèlement, sans parti pris d'avance et sans prévention, les émotions produites par l'aspect de notre contrée africaine, par le mélange des diverses races qui y apparaissent, par le pittoresque effet de ses côtes et de ses montagnes, par le mouvement de nos villes et le progrès de notre colonie... ». En réalité, l'ouvrage se ressent, malgré le souci de l'auteur de ne point écrire une relation officielle, du fait que Marmier fut « associé au voyage » de M. de Salvandy. Le « côté pittoresque » du livre reste assez banal, surtout d'un style conventionnel et manque de vigueur. Voir néanmoins, un tableau assez animé d'Alger : «... Au milieu de cette *cité française*, les regards sont frappés par une variété de costumes, de types, de figures, par un mélange de races dont nulle autre capitale ne peut donner l'idée. Près du *juif* aux vêtements sales, au visage inquiet, voici l'*Arabe* à l'œil étincelant, à la démarche majestueuse : près du pauvre *manœuvre* qui fléchit sous le poids de son fardeau, voici le *jeune élève de Saint-Cyr*, tout fier de sa fraîche épaulette... ; à côté de la *femme maure* qui glisse timidement le long des murs, le visage voilé par sa tunique, passe en sautillant la *légère enfant des boulevards*, qui serait bien désolée qu'on ne vît pas son joli chapeau.... *Kabyles des montagnes*, *Maures* et *Biskris*, *Espagnols* et *Maltais* se croisent sans cesse dans les rues avec nos *soldats* et nos *officiers*.... On dirait *un immense campement*, refuge d'une quantité de diverses tribus, vivifié par toutes sortes d'industries..., et retentissant de tous les bruits de la guerre.... »

3. Voir. J. Caillat, *op. cit.*

4. Cité par Ch. Tailliart, *L'Algérie dans la Littérature française*, 1925.

particuliers et même le non moins âpre intérêt national, n'a absolument rien qui puisse séduire les Goncourt. Ils s'en sont résolument détournés, comme ils veulent, à la manière de cet homme de goût qu'était Fromentin, fermer les yeux devant « la pourriture d'Orient [1] ». Ce sera toujours un de leurs assez pénibles étonnements que de voir, au contraire, leur bon Flaubert s'exalter au souvenir des « balles splendides [2] » qu'il rencontra lors de son voyage dans le Constantinois, en 1858 ; « à la pensée de ce qu'il a découvert de mieux en fait d'ignoble [3] » dans la diligence de Philippeville..., au cours de « ce bal masqué de deux mois... » ; de l'entendre admirer, vanter la pouillerie tant européenne qu'indigène, « Flaubert, notent-ils ,le 29 mars 1862, nous confie le grand désir qu'il a eu, désir auquel il n'a pas renoncé, d'écrire un livre sur l'Orient moderne, *sur l'Orient en habit noir*.... Il s'éjouit, et se gaudit à la peinture de toutes les canailles européennes, grecques, italiennes, juives, qu'il ferait graviter autour de son héros, et il s'étend sur les curieux contrastes que présenteraient, çà et là, l'Occident se civilisant, et l'Européen retournant à l'état sauvage... [4] ». Si leur indulgence amusée pour l'expression joyeuse et triviale de Flaubert « se flanquant (en Orient) des ventrées de couleur locale comme un âne s'emplit d'avoine », va d'accord avec leur propre sentiment d'anciens voyageurs, ils ne sauraient toutefois souscrire à cette « invincible curiosité » confessée par leur ami pour « *le côté humain* » de tout spectacle où s'agitent des hommes [5] ; curiosité, ici, à l'égard de l' « Orient en habit noir », car elle leur semble incompréhensible et même un peu perverse.

A ceux qui ont, par la suite, connu la truculente et cordiale Algérie décrite par les Louis Bertrand, les Robert Randau et leurs disciples [6], « l'Orient africain » des Goncourt ne peut manquer d'apparaître comme émanant d'une observation par trop étriquée quant à son champ d'exploration et aussi par trop sèche d'expression. Dédaigneuse de « l'Européen », en général, leur relation de voyage ne s'est pas traduite, en particulier, par un hommage, cependant mérité, à l'étonnant effort français en Algérie [7]. Quant aux indigènes, un lecteur superficiel des *Notes sur Alger* tiendrait leurs auteurs pour arabophiles ; ils le seraient alors à peu de frais ; car s'ils admirent les costumes et attitudes des indigènes, ils se contentent, se hâtent peut-être, d'ajou-

1. *Trente Ans de Paris.*
2. « ... La plus belle balle, c'est un bourgeois hideux, le Ferrand des *Mystères de Paris*, cravate blanche, *habits noirs fripés*, chapeau blanc très haut et défoncé, etc.... » Voir *Notes de Voyages* (Constantine, Tunis, Carthage). Les Belles-Lettres, 1948.
3. Voir *Correspondance*, 3e série (1854-1869).
4. Voir, à ce sujet, dans M.-J. Durry, *Flaubert et ses Projets inédits* (1950), le projet de roman intitulé : *Harel-Bey.*
5. E. Maynial, *Flaubert*, p. 84.
6. Voir. Tailliart, *op. cit.*
7. Rappelons, ici, le début, si caractéristique, de l'admirable *Sang des Races* (1899), par Louis Bertrand. « *On bâtissait l'Alger moderne.* La fièvre de construction, qui dure encore.... »

ter que les « Arabes sont parfaitement inoffensifs ». Leur froideur de Lorrains et de grands bourgeois un peu hautains diffère, ici encore, de la générosité simpliste et bon enfant d'un Flaubert qui déclare, sans ambages, « ne se réjouir nullement de nos victoires sur les Arabes, s'attrister de leurs revers... [1] », et conçoit de la pitié à l'endroit de « ces parias... couverts de haillons [2] ».

V. Le mérite des Goncourt.

Et, pourtant, ce serait être profondément injuste à l'égard des Goncourt que de ne pas reconnaître leur incontestable mérite : celui d'avoir, *les premiers*, *publié*, sur Alger, les pages les plus colorées et les plus enthousiastes qu'aient inspirées ces « Possessions françaises en Afrique ». Sur cette « Algérie », dont le nom officiel date seulement de 1838, Regnard avait écrit une conventionnelle turquerie [3]. Chateaubriand était passé devant Alger sans daigner descendre en cette ville « bâtie dans une position charmante ». Les grands romantiques avaient ignoré l'expédition d'Alger : silence complet chez Lamartine ; un mot à peine chez Hugo [4]. En définitive, ce sont les Goncourt qui, *avant* Gautier, Fromentin, Daudet, Feydeau, Maupassant [5] ont révélé, par le journal *l'Éclair*, au public français, l'étrangeté et la beauté du ciel d'Alger et ont montré, aux écrivains, — les artistes étant, depuis Delacroix, informés jusqu'à satiété [6], — l'intérêt hautement pittoresque du voyage en Algérie. Et la propre relation qu'ils ont laissée de leur excursion compte, au surplus, parmi leurs chapitres les plus honorables : des pages neuves sur un sujet neuf. En même temps,

1. Lettre à Louise Collet. Voir Maynial, *Flaubert*, p. 85 : « ... En réalité, derrière cette société composite et factice (des Européens en Orient), c'était le vieux peuple arabe qui passionnait Flaubert. Il l'avait toujours aimé... ».

2. *Notes de Voyages*.

3. « ... La scène de la jolie *Provençale*, de Regnard, est à Alger ; elle pourrait être *où il vous plaira* », écrit M. P. Martino : *La Littérature Algérienne*, in *Histoire et Historiens de l'Algérie*, 1931.

4. Un mot... contre Napoléon III et ... pour Abd el Kader, dans *Les Châtiments* (L'Orientale), en faveur de « l'Émir pensif, féroce et doux... ».

5. Insistons là-dessus : si la relation de Veuillot est de 1845, et celle de Marmier, de 1847, le caractère « politique » de ces deux reportages de voyageurs en mission plus ou moins officielle, les met quelque peu à part des œuvres nettement « littéraires » comme celles des écrivains cités plus haut. Or, à part les quelques Impressions du passage d'Alexandre Dumas en Algérie, consignées dans son livre « *Le Véloce* » et parues en 1849, les Goncourt ont été les premiers à publier (en 1852), leur relation de voyage. Les « Scènes d'Afrique », de Gautier, paraîtront seulement, dans la *Revue de Paris*, en 1853 ; — *Un Été dans le Sahara* (*R. Paris*, 1856) ; — *Un Mois dans le Sahel* (*R. D. M.*, 1858-1859). L'*Alger*, de Feydeau, ne paraîtra qu'en 1862 (le *Secret du Bonheur*, 1864 ; *Sonna*, 1877). *Tartarin* paraîtra, pour la 1re fois, en 1870, dans le *Figaro* (1872 en librairie).

6. Voir. Jean Alazard, *L'Algérie et les Arts, de 1830 à nos jours*, 1931. Précisément, l'année du voyage des Goncourt en Algérie, la *Revue des Deux Mondes* (15 août 1849) note que le public commence à être fatigué de cet orientalisme facile, dans lequel se plaisent ceux qui imitent maladroitement Delacroix, Decamps et Marilhat... et parle de « satiété générale ».

donc, qu'ils se révélaient à eux-mêmes, en tant qu'hommes de lettres, ils révélèrent aussi, à leur confrères, *le thème algérien*.

***

Faut-il croire, d'ailleurs, qu'avec une meilleure santé et une autre orientation de leur existence, les Goncourt n'auraient point, pour y vivre longtemps ou définitivement, repris le bateau d'Alger ? Lorsqu'ils notent, le 6 mai 1866, ce propos de Flaubert : « Il y a deux hommes en moi, l'un dont vous voyez la poitrine étroite, *le cul-de-plomb*, l'homme fait pour être penché sur une table ; l'autre, *un commis voyageur*, avec sa gaîté voyageuse et le goût des exercices violents », ne le font-ils pas, — se reconnaissant quelque peu pareils à leur ami, — avec le vague regret d'avoir, comme lui, trop sacrifié au « cul-de-plomb » et insuffisamment au « voyageur » ?

VI. La nostagie des « jours d'Alger ».

Edmond ne songera-t-il pas, à cinquante-cinq ans, à faire un voyage lointain au Japon [1] ? On peut bien, en tout cas, parler de *regret* à l'égard de ces Goncourt qui rêvèrent, un jour, d'aller jusqu'à Tombouctou. Comment douter de leur sentiment profond lorsqu'on voit comme l'Algérie reste *présente* dans leur mémoire et dans ces conservations où ils mirent tant de leurs idées, de leurs projets avortés, de leurs rêves, de leur vie ! Combien de fois en a-t-il été question, de cette Algérie, dans le fameux Grenier avec Gautier, Flaubert, Fromentin, Daudet, Feydeau, ou encore quelque écrivain de passage ? A tous les propos sur Alger, comme l'oreille de Jules et d'Edmond ; plus tard, celle du « veuf » tout seul, se fera attentive ! Quel accueil à celui qui apporte de là-bas une bouffée de « cette bonne odeur d'Orient » [2] ! Un jour de mai 1890, c'est Paul Marguerite qui, de retour d'Alger, « se plaint que l'Afrique ne donne rien pour le roman, mais seulement un paysage ou une silhouette de bonhomme, pour une étude de Fromentin... [3] ». Une autre fois (8 décembre 1892), c'est Hanotaux qui, avec beaucoup de pénétration psychologique, « parle intelligemment des futurs

1. Voir *Journal*, t. V, 17 novembre 1876 : « Depuis deux ou trois jours, je suis hanté par la tentation de faire un voyage au Japon, et il ne s'agit pas ici de *bricomanie*. Il est en moi le rêve de faire un livre qui, sous la forme d'un journal, s'appellerait *Un An au Japon*.... Ah ! si j'étais de quelques années plus jeune !... ». Voir, encore, 16 janvier 1877 : « Je ne sais pas si, décidément, j'irai passer une année au Japon, mais, au moins, je m'amuserai du projet de ce voyage, pendant six mois. »

2. Flaubert : « Cette bonne odeur d'Orient qui m'arrive dans des bouffées de vent chaud... » (*Notes de Voyages*).

3. V. *Journal*, t. VIII, 25 mai 1890, et 22 octobre 1890. Voir également, t. VIII, 2 juillet 1889, après une visite, à l'Exposition, « rue du Caire », où Edmond a revu des danses du ventre, une « évocation de (ses) coucheries avec les femmes moresques en Afrique ».

Américains qui sont en train de se faire chez les Africains de l'Algérie, de cette jeune population, née du contact des officiers et des soldats français avec les prostituées autochtones de là-bas : une population pleine d'activité, de vitalité, mais légèrement privée de sens moral...[1] ». Voici encore Rochegrosse, fixé en Alger, puis Jean Lorrain, qui, le 5 avril 1893, sont venus au Grenier ; et le dernier « parle avec passion », « en peintre-poète », de ces pays, l'Algérie et la Tunisie, dont il revient, « qui apportent une espèce d'assoupissement à la nervosité parisienne ». Le 8 septembre 1893, Edmond mentionne un entrefilet qu'il a « lu dans la *Tunisie Française* », à propos d'un juif « continuateur de Shylock ». Le 15 octobre 1894, il donne des précisions, rapportées par Trochu, sur la « vérité » de la « bataille d'Isly » et du fameux épisode de Mazagran....

Mais pourquoi vouloir continuer à prouver que, même s'ils n'ont pas compris et « rendu » tous les aspects de la terre antique et toujours jeune du *Sang des Races* et du *Choc des Races*[2], les Goncourt ont, — portant sur l'Algérie un témoignage neuf et original — aimé suffisamment ce pays pour y avoir laissé beaucoup de leur cœur ? Eux-mêmes ont, dans le *Journal*, clairement exprimé leur gratitude envers l'Afrique du Nord : « ... Je ne passe jamais à Paris, devant un magasin de produits algériens, sans me sentir revenir *au mois le plus heureux de ma vie, à mes jours d'Alger*. Quelle caressante lumière ! Quelle respiration et sérénité dans ce ciel ! Comme ce climat vous baigne dans sa joie et vous nourrit de je ne sais quel savoureux bonheur ! La volupté d'être vous pénètre et vous remplit, et la vie devient une poétique jouissance de vivre... ».

AIMÉ DUPUY.

1. *Journal*, t. IX, 8 décembre 1892.
2. Par Charles Géniaux.
3. *Journal*, t. I, fin février 1854.

COMPTES RENDUS

V. L. Saulnier, **Du Bellay, l'Homme et l'Œuvre.** Un vol. in-16 de 174 pages. Paris, Boivin, 1951.

M. Saulnier s'excuse presque de refaire la thèse de notre maître, H. Chamard. Mais la thèse est épuisée, et de nouveaux travaux ont permis de mieux connaître le poète. On applaudit donc à son dessein, et à sa réussite.

Il nous dit, en moins de deux cents pages, — et ce n'est pas un mince mérite, — tout ce qu'il faut savoir de l'ami de Ronsard et de son œuvre. Sans, pour autant, ménager les nuances. Le critique fait effort, pour préciser de manière serrée la chronologie de la vie et de l'œuvre.

M. Saulnier résume, mais avec quelle netteté ! l'essentiel de la biographie, insiste sur les influences subies, — celles de la nature, ou du milieu poitevin (Muret, Macrin), antérieures à celles de Peletier du Mans et de Ronsard. Ses croquis de la vie du poète au quartier latin sont excellents, et il a raison de souligner d'un trait précis les difficultés matérielles et morales auxquelles il dut faire face. On appréciera surtout ce qu'il dit, un peu sobrement peut-être, des travaux et des jours de Rome, insistant à bon droit sur les joies et les plaisirs que dut, d'abord, y connaître Joachim. Le chapitre sur le retour et la fin du poète apporte, dans sa concision voulue, bien des choses neuves et éclaire singulièrement les soucis qui furent ceux du chanoine de Notre-Dame.

Mais c'est sur l'œuvre que porte surtout l'effort de M. Saulnier. L'analyse qu'il en donne renouvelle sur plus d'un point celles de Joseph Vianey et d'Henri Chamard. Peut-être grossit-il les qualités des premiers recueils, les *Vers lyriques* de 1549 ou le *Recueil de Poésie* ? Du moins a-t-il le mérite de mettre en valeur les mérites de vers souvent injustement oubliés. Et qu'il a raison de montrer que du Bellay fut alors au premier rang du combat, avec Ronsard, qu'il fut plus qu'on ne le croit un poète original, — tout près d'être notre premier grand poète religieux, et de dire qu'il sut, avec beaucoup d'habileté, se tailler à côté du Vendômois un domaine personnel (on lira, à cet égard, la page 71, très suggestive), et faire œuvre nouvelle. « Le calcul était minutieux... », dit M. Saulnier des réflexions du poète ; la formule est excellente.

Bien entendu, c'est aux recueils romains que va surtout sa curiosité, ceux qui sont de « l'antiquaire philosophe », de l'élégiaque et du satirique. Il a sur les *Antiquités* et les *Regrets* des formules auxquelles on applaudit : « On dirait que Joachim a lu Montesquieu et Bossuet », quand il peint la grandeur et la décadence de Rome. « Historien épique », du Bellay sait éviter le bric à brac parnassien ; il n'en est que plus évocateur. M. Saulnier souligne le côté chrétien de l'inspiration des *Antiquités* (p. 79), précise habilement la date, l'origine et le plan des *Regrets* (il apporte des nuances suggestives au plan naguère proposé par M. Jasinski) : on n'a jamais serré de plus près les dates de l'inspiration du poète, et les étapes qui marquèrent la composi-

tion du recueil (cf. surtout les p. 85-86), non plus que les sentiments qui lui dictèrent ses vers.

Il était bon de parler des vers latins de l'humaniste : M. Saulnier leur consacre un chapitre très nuancé.

On goûtera surtout le chapitre V, chapitre de synthèse : l'art personnel ; le critique définit avec sûreté le tempérament de son héros, ses idées littéraires, ses mythes familiers ; surtout il étudie de manière irréprochable l'évolution de son style et la maîtrise musicale de son vers. En conclusion, il retrace le destin du poète.

On applaudit à ce petit livre, clair et précis, solide et nuancé. Il était difficile de dire plus et de manière aussi suggestive en moins de pages. Après *l'opus magnum* sur Maurice Scève, cette synthèse nerveuse prouve la diversité du talent de M. Saulnier autant que sa science, la sûreté de son goût autant que ses qualités d'enseigneur.

PIERRE JOURDA.

PASCAL, **Pensées**, Introduction par ROBERT GARRIC (Collection du *Flambeau*). Un vol. in-16 de 350 pages. Hachette. — CHARLES JOURNET, **Vérité de Pascal**, *Essai sur la valeur apologétique des Pensées*. Éd. Œuvre Saint-Augustin. — ALBERT BÉGUIN, **Pascal par lui-même**, *Essais et Textes* (Collection « Écrivains de toujours »), Un vol. in-16, illustré, de 150 pages, Éditions du Seuil. — JEAN GUITTON, **Pascal et Leibniz**, *Étude sur deux types de penseurs*. Un vol. in-8° de 181 pages. Aubier, « Éditions Montaigne ».

De fervents pascalisants cherchent, en ce moment, à constituer ou à reconstituer une *Société des Amis de Pascal*. S'ils y parviennent, ce qu'il faut souhaiter, la besogne ne leur manquera pas, ne consistât-elle qu'à compléter et à tenir à jour la *Bibliographie générale des Œuvres de Pascal*, dressée par Maire, de 1925 à 1927. Pour toute sorte de raisons que nous n'avons pas à rechercher ici, Pascal, en effet, est devenu ou redevenu l'un de nos « maîtres de l'heure ». Dans la terrible crise qui frappe, aujourd'hui, financièrement et moralement, la librairie, et peut-être l'intelligence françaises, et qui n'épargne à peu près aucun des grands écrivains du dernier siècle (Taine, par exemple, qu'on ne réédite plus), Pascal surnage d'une façon véritablement extraordinaire. On ne cesse de rééditer surtout les *Pensées*, et non pas seulement « pour les classes». A chaque instant, des articles ou livres paraissent sur lui, depuis dix ans, dont la simple nomenclature serait assez longue.

De ces livres, entre quelques autres, en voici quatre qu'il peut être bon de signaler.

Le premier est dans une collection nouvelle, une édition des *Pensées*, dont le texte, à vrai dire, le classement et les notes ne sont qu'une reproduction de l'excellente édition Brunschwicg, mais dont l'introduction, due à M. Robert Garric, mérite, à tous égards, de retenir l'attention. Je ne sais si ce n'est pas l'une des meilleures études que j'ai lues sur Pascal et sur les *Pensées*. Elle est d'abord fort remarquablement écrite, ce qui ne gâte rien. Très informée et très précise, très vibrante aussi, elle est évidemment le fruit d'un commerce très prolongé, et non pas seulement littéraire, avec le grand écrivain. La restitution, et je suis presque tenté de dire l'évocation du dessein apologétique de Pascal, est des plus heureuses. Bref, je ne crois pas qu'on puisse, en quinze pages, écrire une « introduction » plus personnelle et plus suggestive à l'étude de Pascal, en général, et des *Pensées*, en particulier [1].

1. Écrivant une introduction aux *Pensées*, M. Garric n'a pas cru devoir dire un mot des *Provinciales*. Scrupule peut-être excessif. Est-ce que je me trompe ? Il me semble que, jusqu'en 1656, Pascal ne s'était pas cru écrivain. J'ai même l'impression qu'il s'était senti petit garçon devant un Méré. C'est probablement le succès des *Provinciales* qui a dû lui révéler à lui-même la puissance de son verbe, et qui, peut-être, a fait de lui un apologiste.

Bien différent d'inspiration est le livre que M. Charles Journet a intitulé : *Vérité de Pascal*. L'auteur, qui a la vue assez courte, et même anachronique, est surtout préoccupé de dénoncer, ou d'exorciser, ce qu'il croit trouver de jansénisme dans les *Pensées*. Il ose qualifier de « monstrueux » le célèbre « pari » de Pascal. M. Journet est un bien pauvre psychologue. Il ne s'est jamais rendu compte que toute notre vie à tous se passe en paris successifs, que toutes nos décisions, petites ou grandes, et celle qui a déterminé notre choix entre la croyance et l'incroyance, comme les autres, sont des paris sur l'avenir. Après cela, qu'il veuille bien concéder que, sur l'essentiel, Pascal ne s'est pas trompé, c'est ce qui nous laissera fort indifférent. Aucun des esprits avertis qui liront son livre ne sera tenté de s'écrier, comme l'interlocuteur de Pascal : « Oh ! ce discours me transporte, me ravit ! »

M. Albert Béguin ne ressemble guère à M. Charles Journet. Profondément nourri de Pascal, qu'il a, de toute évidence, copieusement étudié, — mais aussi de Claudel, de Péguy, de Valéry et de Léon Bloy, — il semble, avant tout, préoccupé de confronter la pensée de l'auteur du *Mystère de Jésus* avec l'idée qu'il se forme du christianisme contemporain. Le petit livre qu'il a intitulé : *Pascal par lui-même*, est, en fait, surtout un *Pascal par Albert Béguin*, notamment, dans sa première partie, la plus longue, celle qui porte pour titre : *Présentation de Pascal*, et qui se subdivise elle-même en trois grands chapitres : *Un génie juvénile* ; — *Une conquête méthodique* ; — *Pascal sans histoire*. Ces deux derniers chapitres sont plutôt un commentaire et une discussion des idées de Pascal qu'une « présentation » du grand écrivain : il s'y rencontre des observations intéressantes, mais souvent « présentées » sous une forme assez obscure, et même un peu fumeuse. Pour ma part, je préfère de beaucoup le premier chapitre. Ce que dit M. Béguin de la juvénilité du génie de Pascal, de sa constante allure de fougueuse et conquérante impatience est à retenir. On dirait, en effet, un homme qui, ayant eu comme le pressentiment d'une vie trop brève, aurait hâte de vouloir tout dire et de délivrer tout son message. Ce trait de caractère n'est-il pas, selon moi, comme figuré aux regards par la brusquerie dont témoigne la physionomie du grand écrivain dans ses meilleurs portraits ?

Dans une seconde partie de son livre, intitulée : *Lecture de Pascal*, M. Béguin nous donne un certain nombre de textes pascaliens, empruntés, comme il est naturel, pour la plupart, aux *Pensées*. Une chronologie, quelques jugements, une sommaire bibliographie terminent l'ouvrage.

Abondamment illustré, ce qui le recommandera à beaucoup d'amateurs, le *Pascal par lui-même* reproduit un portrait de l'auteur des *Pensées*, découvert par M. Ulysse Moussalli, qui croit pouvoir l'attribuer à Philippe de Champaigne. Le portrait est fort intéressant. Mais on voudrait être très sûr de sa double attribution.

Terminons cette rapide revue de quelques-unes des publications récentes consacrées à Pascal par le livre d'un très distingué philosophe, M. Jean Guitton, sur *Pascal et Leibniz*. Le travail qui se présente à nous comme une « étude sur deux types de penseurs », étude psychologique, historique, philosophique, et même scientifique, ne peut manquer d'apporter quelque lumière à ceux qui sont capables de juger, dans toute leur étendue, le génie et l'œuvre de Pascal. Un simple lettré, fût-il même un peu curieux de l'histoire des idées, doit s'interdire toute appréciation. Tout au plus pourra-t-il observer qu'une comparaison, entre ces deux grands esprits, dont l'un est mort à trente-neuf, et l'autre, à soixante-dix ans, est peut-être un peu aventureuse. L'auteur qui s'avise, en passant, de l'objection, sans y bien répondre, se défend avec raison d'avoir voulu écrire un de ces parallèles à la mode oratoire d'autrefois ; il n'est préoccupé que de définir aussi rigoureusement que possible, la structure d'esprit et la qualité de l'œuvre totale de deux penseurs de tout premier plan. Mais peut-être se trompe-

t-il quand il nous déclare qu' « on ne dit pas plus *pascalien* que *leibnizien* » et que « ni Pascal ni Leibniz n'ont fait école ». J'ignore ce qu'il en est de Leibniz et de l'épithète de Leibnizien. Mais on dit parfaitement *pascalien*, et l'auteur des *Pensées*, le grand nombre des travaux dont il est plus que jamais l'objet le prouve assez, a bel et bien fait école.

VICTOR GIRAUD.

RAYMOND SCHWAB, **La Renaissance Orientale**. Un vol. in-8° de 526 pages. Paris, Payot, 1950.

Une partie seulement de ce livre est consacrée aux aspects proprement « littéraires » du sujet ; mais le livre tout entier présente, pour l'historien de la littérature, un intérêt capital.

La Renaissance Orientale n'est pas, en effet, une nouvelle étude sur l'exotisme ; c'est l'histoire d'une révolution de l'esprit. Le terme, forgé par Quinet, exprime le brusque changement de perspective mentale déterminé chez les Occidentaux par la « découverte » de l'Asie. Le déchiffrement des langues (du sanscrit au zend, 1785-1832), la traduction des grands textes sacrés ont soudain élargi la notion de l'homme, et remplacé l'humanisme encore étroitement méditerranéen de la « première » Renaissance par un humanisme total. Or, cette immense dilatation coïncide avec le Romantisme ; elle vient à point pour assouvir sa disponibilité d'âme, son appétit d'espace, ses vagues aspirations vers un renouveau religieux : « Une antiquité plus profonde, plus philosophique, plus poétique ensemble que celle de la Grèce et de Rome surgissait du fond de l'Asie. » Comment les deux mouvements vont confluer, et se multiplier l'un par l'autre, c'est ce que M. Schwab explique par la démonstration la plus nourrie et la plus persuasive.

Il retrace les étapes philologiques depuis Anquetil-Duperron et William Jones : arrivée des premiers textes authentiques, organisation de sociétés savantes, fondation de chaires, — et les contre-coups de cette diffusion dans la linguistique, la mythologie comparée, la philosophie de l'histoire ; puis ses premiers retentissements dans les littératures européennes. Sur les agents de la nouvelle Renaissance et les canaux par lesquels elle s'est propagée, il a des chapitres passionnants. Il campe, à côté des grandes figures d'érudits, les intermédiaires, les colporteurs de la bonne parole, Eckstein, Ballanche, Ampère, Fauriel, les Pavie.... La France est le lieu d'élection des échanges vivants, car c'est le terrain où fermentent toutes les curiosités et toutes les théories, toutes les inquiétudes et toutes les chimères du jour : palingénésie, occultisme, transformisme, embryogénie, comparatisme, poésie primitive, révélation universelle. L'Inde et l'Iran, surtout, sollicitent ces intelligences fiévreuses. Il y a des carrefours d'idées qui sont le salon Cuvier, le salon Clarke. Les écrivains sont là ; ils s'imprègnent, et ils s'initient ; chacun d'eux a, d'ailleurs, son conseiller d'orientalisme : Eckstein près de Lamennais, Fouinet près de Hugo, Bruguière de Sorsum près de Vigny, peut-être Barchou de Penhoen près de Balzac [1] ; chacun, dans l'Orient, prend son bien, et chacun réagit à sa manière à la révélation : Lamartine se sent « épanoui », Hugo « troublé », Vigny « tenté », Michelet « exaucé ».

Dans ce contexte et dans cette perspective, les grandes créations littéraires prennent leur pleine signification, et leur résonance profonde, depuis la préface des *Orientales* jusqu'à la *Fin de Satan*, depuis les *Visions* jusqu'à la *Tentation de Saint-Antoine*. Les épopées vertigineuses, les poèmes-fleuves,

1. Grâce à M. Bouteron, nous savons, désormais (voir *R. H. L. F.*, livraison spéciale du Centenaire de Balzac), que Barchou n'est pas responsable de l'énorme bévue de la *Peau de Chagrin* ; c'est un autre orientaliste, Joseph de Hammer, qui a fabriqué, après coup, pour la 5e édition, l'inscription arabe donnée pour du sanscrit.

les « légendes des siècles », les « génies des religions », les « bibles de l'humanité », toutes ces *sommes* reflètent les ambitions, les méditations et les rêves suscités par de nouveaux horizons.

Tout cela ne va pas sans divagations, ni sans malentendus. Une réaction critique s'amorce après 1850, et M. Schwab étudie alors une autre phase de l'aventure. Par hostilité contre le côté latin et français de la « première » Renaissance, l'Allemagne, *cette Inde de l'Occident*, avait déjà tenté de confisquer la seconde à son profit : Klaproth, dès 1823, adjuge l'indo-européen à sa patrie en l'appelant indo-germanique. Sur la supériorité linguistique ainsi revendiquée allait se greffer, grâce à Gobineau, la thèse d'une primauté ethnique, — le dogme de la suprématie aryenne. Ainsi, par une étrange perversion, l'ouverture des « archives du genre humain », qui suggérait l'égalité fondamentale des hommes à travers les âges, aboutit à la négation même de cette notion, — au racisme.

La Renaissance Orientale est un livre foisonnant ; les bonheurs d'expression (à côté de formules elliptiques à l'excès) s'y rencontrent à chaque page avec les idées. Nous savions la littérature du XIX^e^ siècle tributaire de l'histoire et de la science ; à quel point elle en est inextricablement solidaire, c'est ce que prouve M. Schwab avec une ampleur et une rigueur également admirables.

Dès 1906, dans la *R. H. L. F.*, Gustave Lanson réclamait, comme essentiel à l'intelligence du XIX^e^ siècle, un historique des connaissances successivement acquises sur l'Inde ; l'année suivante, Brunetière, dans ses *Études critiques*, souhaitait que l'on étudiât comment, à la suite du déchiffrement des écritures asiatiques, le contact des choses d'Orient et d'Extrême-Orient avait altéré la composition même de l'esprit français. Tardivement, mais pleinement, leurs vœux viennent d'être exaucés.

JEAN SEZNEC.

NADA TOMICHE, **Napoléon écrivain**. Un vol. in-8° de 347 pages. Paris, A. Colin, 1952.

Il existait un petit livre portant ce titre : c'était un recueil scolaire de « Morceaux choisis », précédés d'un avant-propos d'une page de la plus terne banalité : « Napoléon écrivain ? — Pourquoi pas ? S'il fut surtout un homme d'action, il a également beaucoup écrit. Quel bagage depuis les essais de sa jeunesse jusqu'aux ouvrages de Sainte-Hélène ! » La question que posait ainsi l'auteur du petit manuel a été ramenée à l'actualité, jusque dans la grande presse, par la brillante soutenance en Sorbonne d'une thèse de doctorat reprenant et justifiant enfin ce titre, et où M^me^ N. Tomiche avait su réunir, grouper et juger tous les éléments essentiels de la question. La thèse, allégée d'une partie de ses références et privée malheureusement de ses quelques suggestifs fac-similés, mais toujours appuyée sur une copieuse bibliographie et un solide appendice d'inédits tirés du fonds Masson de la Bibliothèque Thiers, vient de paraître dans une nouvelle collection destinée au public lettré.

« L'influence des écrits de Napoléon n'a jamais été formellement reconnue, constate M^me^ Tomiche. Son œuvre politique, sociale, économique, militaire ou juridique a retenu l'attention de ses contemporains aussi bien que celle de la postérité. Un critique aussi fin que Sainte-Beuve devine bien l'influence de Napoléon sur la littérature, mais c'est surtout la personnalité du conquérant qui agit, selon lui, sur l'imagination et le style des poètes et des romanciers. » Et pourtant, ajoute-t-elle, par certains aveux échappés à de grands hommes de lettres, on sent qu'ils ont lu et admiré les œuvres écrites ou dictées par l'Empereur. Ses proclamations jettent « à poignée les mots qu'il faut aux cœurs de ses soldats », estima Guy de Maupassant.

Elles ont bouleversé Victor Hugo, fils d'un général de l'Empire. Les bulletins de victoire lus aux lycéens, au son du tambour, ont fait rêver Alfred de Vigny. Thiers, qui avait quinze ans lors de la seconde abdication de Napoléon, l'a proclamé « le plus grand écrivain de son temps » ; Sainte-Beuve, âgé de onze ans en 1815, « le plus grand écrivain du siècle». De ses lettres d'amour, une adversaire mordante et rancunière comme Mme de Rémusat goûtait « les expressions si animées et en même temps si poétiques ». Thiers juge le style des *Mémoires* « coloré quand il peignait, clair, précis, véhément quand il démontrait, toujours simple ». Balzac rédigea un livre entier de *Maximes et Pensées* à la manière de l'Empereur, qu'il lui attribua. Stendhal admira jusqu'à « l'incorrection de son langage toujours un peu imprégné d'étrangeté ».

La postérité n'a pas ménagé davantage ses louanges ; Aulard, peu suspect d'enthousiasme à son égard, déclare Napoléon « écrivain de génie », et le difficile Barbey d'Aurevilly a un mot analogue sur son « don d'écrire avec génie ». Frédéric Masson relève en lui, plus encore qu'en César, « l'*imperatoria brevitas*, le martèlement des phrases claires, incisives et puissantes ». L'un des meilleurs critiques contemporains, Émile Henriot, lui accorde « les qualités d'écrivain-né : le don du style et le talent de s'exprimer avec une force, une justesse, une couleur, et dans un tour, avec un accent et un rythme même qui ne sont qu'à lui ». Récemment encore, la Sorbonne, par la plume du classique historien de la langue, Ferdinand Brunot, non sans insister sur les fautes d'orthographe du grand Corse ou son mépris des règles grammaticales, admirait « son éloquence... faite d'instinct : brève, ramassée, impétueuse ». « Sa phrase, trouvait-il, attaque, enlève. Point de formules ni de figures usées ; des métaphores hardies qui frappent l'imagination. Il entraîne et subjugue. »

Ainsi, les plus authentiques génies littéraires, comme les experts les plus autorisés, ont reconnu l'écrivain dans l'impérial confrère. Mais jamais ce magnifique, cet immense sujet n'avait trouvé de chercheur compétent, capable de substituer à des engouements diversement explicables — comme aux critiques de grammairiens puristes ou à des mises à l'index partisanes — l'étude sereine et parfaitement scientifique apportant, avec les jugements qualifiés, leurs justifications de base. Mme Tomiche a rempli ce programme.

La première partie consacrée aux *Méthodes de travail* de Napoléon, envisagées successivement aux étapes essentielles de sa carrière, selon la division légitime qui inspire tout l'ouvrage, était la plus indispensable introduction à l'étude proprement littéraire des œuvres écrites. Il s'en dégage, par la précision, voire la minutie de l'enquête, une « figure » nouvelle, plus nuancée et, partant, plus exacte que toutes les visions statiques couramment publiées. C'est, à base d'éléments connus, une mise au point qui intéressera tous les historiens [1] abordant un temps où le général de la Révolution, le consul des préfets, des lycées et du Code, l'empereur de la plus grande France, le mémorialiste de Sainte-Hélène représentent un facteur et un témoin sans lesquels il ne s'explique pas.

Les trois autres parties, études de critique littéraire pure, qui constituent l'apport décisif de Mme Tomiche au procès rouvert par sa thèse, répondent aux trois périodes d'une existence comme aux trois faces d'un art d'écrire subtilement adapté. Le jeune officier paoliste, puis robespierriste, aborde le conte, le roman, l'histoire, la polémique politique, avec une fougue où

1. Ils déploreront seulement que, dans une présentation typographique à peu près impeccable, se soient glissées quelques coquilles de dates risquant d'égarer le lecteur moins familier avec elles. Il faut lire deux fois *1792* et non 1798, p. 22 ; *1791*, non 1796, p. 104 ; *1784*, non 1789, p. 132 ; *1787*, non 1887, p. 133, et ne laisser qu'un *z* à l'ami de jeunesse Des Mazis.

percent des éclairs de génie, mais dans une prose inspirée de son temps, du meilleur au pire, de Rousseau ou Saint-Just aux orateurs populaires des clubs provinciaux. — La seconde manière, celle de l'*époque glorieuse*, est devenue sobre et concise. Maître de son destin, il l'est désormais de son style, et celui-ci prend un ton si personnel qu'on reconnaît « la griffe du lion », comme dit Sainte-Beuve, à travers tous les scribes qui expriment ses pensées. — La troisième et dernière époque, Sainte-Hélène (sur laquelle les pièces justificatives de l'appendice apportent la plus utile documentation complémentaire inédite), forme indiscutablement œuvre d'homme de lettres. Dans ses *Mémoires* ou ses gloses maintes fois remaniés, l'homme d'action proscrit et captif juge l'ensemble de ses actes et les événements de son temps avec une objectivité frappante en apparence, mais dans une habile présentation d'où naîtra sa légende.

Un résumé aussi succinct de l'œuvre de N. Tomiche, s'il fait ressortir la vigueur de pensée et la fermeté de composition du livre qui lui a gagné ses éperons universitaires et lui vaudra l'estime et la gratitude de bien des lecteurs et chercheurs, ne saurait, en revanche, rendre la richesse d'une documentation vaste, dense, touffue, les nuances d'une étude émaillée d'innombrables citations et qu'anime mainte formule frappée avec un réel bonheur d'expression. Tel, son mot final sur le sens quasi-fataliste du Destin qui fait l'unité profonde de l'inspiration hélénienne à travers toutes les notations, toutes les dictées du Captif rendu, par le malheur, à sa prodigieuse lucidité : « Ces forces supérieures » qui, planant sur toute la vie de Napoléon et expliquant après ses succès ses échecs, « forment l'orchestration à la symphonie héroïque de sa pensée ».

MARCEL DUNAN.

DONALD MURDOCH FRAME, **Montaigne in France (1812-1852)**. Un vol. in-8° de 308 pages. New York, Columbia University Press, 1940.

Il n'est peut-être pas trop tard pour signaler la consciencieuse et utile étude de M. Frame : elle est de ces livres américains qui ont paru à la veille du mur de l'Atlantique, qui ont été arrêtés par lui, et pour lesquels il ne saurait y avoir prescription. Il doit prendre sa place, modeste, mais loyale, sur ce rayon des contributions à l'histoire de la fortune de Montaigne, sur lequel se trouvent déjà les ouvrages de Pierre Villey, de M. Alan M. Boase, de M. Charles Dédéyan, et se trouvera un jour la thèse attendue de M. Lucien Cattan.

Les quarante années envisagées, — qui partent d'un concours académique sur l'éloge de Montaigne et qui aboutissent à une date où l'essai *De ménager sa volonté* eût été d'actualité, — correspondent à l'époque romantique, ou, pour mieux dire, à la succession de deux ou trois époques romantiques. On aurait peine à s'en rendre compte, en lisant ce livre dont le plan est tout idéologique : les procès et les apologies de l'homme, — de sa sensibilité, de sa morale ; les attitudes diverses à l'égard de sa pensée : de ses conceptions religieuses, de son scepticisme, de ses idées sur l'homme (et ici s'introduit tout un chapitre sur *Sainte-Beuve et Montaigne*, qui pourrait être l'amorce d'un livre) ; le prestige de son art et les signes de sa popularité (éditions, références, articles de presse, place dans les histoires littéraires, etc.).

Comme il arrive dans ces récits de destins posthumes, les « minores » ont ici le pas sur les plus grands. Hugo est cité deux fois ; Balzac, deux fois, mais Bernard de Ballainvilliers et Antoine Jay sont à l'honneur. C'est un flot de discours académiques, de vers de circonstances, de cours de Sorbonne ; sans oublier les pièces où l'on fait intervenir Montaigne en personne : Ludovic Vitet a cette témérité, qui fait songer à celles de Walter Savage Lan-

dor dans ses *Conversations imaginaires*, de Walter Pater dans *Gaston de Latour*. Et ce sont aussi les abbés qui, grâce à un choix ingénieux de « pensées de ce grand homme », écrivent un *Christianisme de Montaigne*, ou parviennent à un résultat semblable en expurgeant les *Essais*. On trouve, ainsi, dès 1819, chez l'abbé Labouderie, un Montaigne « chrétien sincère et zélé », dont M. de la Brière a recommencé, plus tard, le portrait, et qui, chez ses plus récents exégètes, a pris consistance et vraisemblance.

Mais qu'il est curieux aussi d'entendre un autre abbé, l'abbé Musart, dénoncer, dès 1847, le syncrétisme des *Essais*, ce miracle ou ce mirage d'un humanisme chrétien qui réconcilie l'Olympe et l'Évangile : « Montaigne confond, dans un pêle-mêle universel, la doctrine de Socrate, de Plutarque, de Sénèque avec la doctrine de Jésus-Christ. Il trouve, dans chaque forme du polythéisme, presque autant de vérité que dans la religion chrétienne... ». Ainsi, le siècle de Gérard de Nerval et de Louis Ménard se reconnaît, avec surprise et inquiétude, dans le siècle de l'*Hercule Chrétien*.

PIERRE MOREAU.

HENRI MARTINEAU, **Le cœur de Stendhal. Histoire de sa vie et de ses sentiments**. Tome I. Un vol. in-8° de 452 pages. Paris, Albin Michel, s. d. [1952].

M. Martineau a jeté, dès longtemps, les bases de son livre. En de multiples articles du *Divan*, dans son *Calendrier de Stendhal* et son *Petit Dictionnaire stendhalien*, dans cette « histoire de ses livres et de sa pensée » que constituait *l'Œuvre de Stendhal*. Voici l' « Histoire de sa vie et de ses sentiments ». Nul plus que lui n'était à même d'établir cette synthèse. Le savent tous ceux qui, dans son petit bureau du *Divan*, ont eu à faire appel à son impeccable érudition. De Stendhal — ou d'Henri Beyle — il sait tout. Il a tout lu de ce que l'on a écrit sur lui, tout pesé, tout passé au crible d'une critique sagace qui n'exclut pas l'affection.

Il s'est donc proposé de dire ce qui fut la sensibilité, mieux : « le cœur » de Stendhal, de conter sa vie, d'étudier l'homme après avoir analysé son labeur d'écrivain. « Peut-être est-il exagéré de dire, avoue-t-il, que le meilleur roman de Stendhal, c'est sa vie. » Oui, certes ; même si elle fut romanesque, on continue à lui préférer *De l'Amour*, *Le Rouge*, ou *La Chartreuse*. Mais beylistes, stendhaliens ou, simplement, lecteurs curieux, comment resterions-nous indifférents à l'existence d'un homme « mobile et complexe, rétractile et caché », longtemps mal jugé, sinon par ses intimes, tenu pour un espion, un révolutionnaire dangereux, pour un « polisson » ou un cœur sec ; « le trop fameux Beyle », dit le délégué apostolique à Civita Vecchia ; « un aventurier... ce faquin » — disait Viennet ! et l'on citerait d'autres mots aimables.

M. Martineau sait ce qu'il doit à ses devanciers, — de Jacquinet à Paul Arbelet, pour ne citer que les disparus, — et il le dit. Il a regroupé toutes les données d'une enquête commencée il y a un siècle ; il y ajoute le résultat de ses propres recherches et de ses longues réflexions.

Voici donc le premier volume d'une « histoire » qui fera autorité, et dont on attend avec impatience l'achèvement. Il déroule la vie de Stendhal de sa naissance à son retour à Paris, en 1821, après la grande expérience milanaise. Quatre parties : Grenoble ; l'apprentissage de la vie ; service sous Napoléon ; le dilettante milanais.

On pouvait croire élucidée, depuis la thèse d'Arbelet, l'enfance de Stendhal. On trouvera ici, cependant, d'inédites précisions sur l'hérédité d'Henri Beyle. Ses ascendances diverses n'expliquent-elles pas, en partie, les con-

tradictions de son caractère ? Elles sont complexes : la famille du romancier était de celles qui franchissaient lentement « l'étape ». Il y a en lui du paysan, du bourgeois et du noble, de l'homme d'affaires, du robin, du médecin, d'autres éléments encore. Ce qui lui vient du Vercors ou du Comtat, le critique le détermine avec scrupule. S'appuyant sur la *Vie d'H. Brulard*, la source essentielle, puis sur la *Correspondance* qu'il compare aux documents d'archives, il étudie, par le menu, les années d'enfance et de jeunesse, les influences qui ont agi sur l'élève de l'abbé Raillanne : c'est ainsi qu'il explique lumineusement les origines de son anticléricalisme et l'éveil de sa vie sentimentale au temps de M^lle^ Kubly.

Les chapitres sur l'expérience de la vie (1799-1806), — premier séjour à Paris, campagne d'Italie, aventures amoureuses (M^me^ Rebuffel, Angela Pietragrua, Victorine Mounier, Louason), recherche de la fortune par le commerce, — sont d'une solidité sans reproche. Là, encore, on trouve plus d'une indication nouvelle, ou l'interprétation originale de faits connus. L'historien souligne justement tout ce qui est passé, dans l'aventure de Fabrice, de la courte expérience que fit de la vie militaire le sous-lieutenant Beyle. A noter, page 145, la discussion sur la présence de Beyle au combat de Castelfranco, la seule affaire à laquelle il ait pu participer ; M. Martineau croit à cette présence : pourquoi nier ce qui fut possible ?

Les stendhaliens les plus difficiles trouveront beaucoup à apprendre dans la troisième partie, qu'il s'agisse du séjour à Brunswick, assez mal connu jusqu'ici dans le détail (on sait ce qui en est passé dans *Lucien Leuwen*) : de l'épisode « Palfy », mal élucidé, et que M. Martineau met au point ; du second voyage en Italie, en 1811 ; surtout des campagnes de Russie et de France, où Beyle fit preuve d'un beau sang-froid. Tout ceci mêlé à nombre d'aventures sentimentales. Des silhouettes féminines se dessinent, tendres ou ardentes, piquantes ou rêveuses : Wilhelmine de Griesheim et Charlotte Knabelhuber, Babet, Angéline Bereyter, M^me^ Daru, la Pietragrua, de nouveau, sans parler des femmes que M. l'Auditeur pensa épouser.

Enfin, l'épisode milanais, marqué par la rupture avec la Pietragrua et par la douloureuse expérience que fut la rencontre de Métilde : la joie d'aimer pleinement, la douleur de se voir incompris, dédaigné, repoussé. M. Martineau est le premier à raconter, dans le détail, cette cruelle mésaventure : on ne la lit pas sans émotion.

C'est sur le retour de Beyle à Paris, au moment où il vient de publier ses premiers ouvrages, que se termine ce livre émouvant et précis. M. Martineau a suivi son héros pas à pas. Il a donné sur lui les plus subtiles et les plus justes analyses. On souhaite qu'il puisse très vite reprendre le fil des aventures de son héros dans cette période de sa vie où, au terme de longues expériences, — près de quarante ans d'une vie où se mêlent les joies et les déceptions, les réussites et les échecs, — Stendhal allait, en vingt ans à peine, accomplir son destin d'écrivain.

PIERRE JOURDA.

JEAN PRÉVOST, **La création chez Stendhal. Essai sur le métier d'écrire et la psychologie de l'écrivain**. Préface de Henri Martineau. Un vol. in-16 de 408 pages. Paris, Mercure de France, 1951.

Avant de rien dire du livre de Jean Prévost, je voudrais évoquer cette journée de novembre 1942 où, tandis que les Allemands franchissaient la ligne de démarcation, et que la rupture de l'armistice fixait déjà, sans que nous le sachions, le destin de Jean Prévost, celui-ci, lucide et calme, dans un amphithéâtre de la Faculté des Lettres de Lyon défendit, avec quelle courtoisie ! ses conclusions. On voyait, au premier rang du public, Émile Henriot et André Billy, stendhaliens notoires ; il manquait Henri Marti-

neau. Ce fut une fête de l'esprit que cette soutenance de thèse où Jean Thomas, Armand Caraccio luttaient de subtilité avec celui qui devait, deux ans plus tard, rencontrer d'autres adversaires. Nous pensions tous, en argumentant, au drame qui se jouait. Nul ne pouvait pressentir que le principal acteur de cette journée universitaire tomberait lui-même, les armes à la main, peu de mois après, pour défendre son idéal, et mettre d'accord sa pensée et ses actes. Comment ne pas saluer la mémoire de l'écrivain que fut Jean Prévost, et ne pas le placer, dans notre souvenir, auprès de ceux, — un P. M. Masson, un Joachim Merlant, pour ne citer que deux noms, — qui étaient tombés de 1914 à 1918 ? C'est un devoir, pour la *Revue*, de saluer la mémoire d'un des meilleurs parmi les critiques dont le talent s'affirmait.

Jean Prévost, brillant essayiste, et bon romancier, s'était proposé d'étudier le problème de la création chez Stendhal, comme Pierre Audiat l'avait fait pour Nerval. Et c'est le problème le plus délicat que puisse se poser un critique, celui de la genèse d'une œuvre. Problème ambitieux, puisqu'il s'agissait non pas d'un livre, mais d'une œuvre entière. Jean Prévost l'avait abordé et résolu avec maîtrise : il unissait à une impeccable érudition le goût le plus sûr et les plus délicates intuitions.

L'ordre chronologique s'imposait. Le critique étudie l'un après l'autre, à leur date de rédaction pour les œuvres posthumes, à celle de leur publication pour les autres, chacun des livres de Stendhal. Les proportions de son développement sont heureuses, même si la première partie peut paraître un peu longue : il s'agissait des « années d'apprentissage » que Paul Arbelet n'avait pas étudiées, laissant son héros à l'heure de son arrivée à Milan. Personne encore n'avait étudié avec autant de lucidité les essais dramatiques d'Henri Beyle ou sa *Filosofia nova*, ni ce que le critique définit justement « l'apprentissage du discours intérieur », élément capital pour la suite de son œuvre. On reprocherait à Jean Prévost non pas le caractère un peu décousu de ses chapitres, et la juxtaposition de paragraphes que ne relie aucune transition (le sujet le voulait peut-être), mais l'absence d'une conclusion synthétique où les thèmes essentiels, dégagés à la faveur de la plus minutieuse analyse, auraient été repris d'ensemble. C'était un peu la manière de J. Prévost, que ce pointillisme, qui lui faisait dédaigner les procédés de la rhétorique dont il dit, à bon droit, tant de mal.

Il nous a donné ainsi une histoire interne des œuvres de Stendhal autrement riche que celle de Paupe. Les idées ingénieuses y abondent, même si elles frisent quelquefois le paradoxe, même si certains développements peuvent paraître sévères aux « happy few », tels les chapitres sur l'*Amour* ou sur *Armance* que, dans une seconde édition, Jean Prévost aurait sans doute nuancés. Il voit loin, presque toujours, et juste : on appréciera particulièrement les aperçus excellents que ce maître écrivain formule, un peu partout, sur le style de l'écrivain, son naturel, son souci de fuir l'effet, sa puissance de suggestion. Tout au plus discuterait-on quelques-unes de ses réflexions sur l'emploi du rythme impair par Stendhal.

Historien exact, Jean Prévost avait tout lu, à de rares exceptions près, de la bibliographie stendhalienne. On regrette un peu que son livre soit dépourvu de tout appareil critique : il y gagne en vivacité ; il y perd en utilité : le profane voudrait être guidé ; ou bien Prévost n'écrivait-il que pour les initiés ? Les faits, en tout cas, sont connus dans le détail et sûrement exploités.

Cette connaissance parfaite de l'histoire « stendhalienne » a permis au critique de définir avec précision la méthode de l'écrivain. Il en précise la formation, lente, hésitante ; il juge sainement la fameuse question des plagiats. Où éclate sa virtuosité, c'est lorsqu'il aborde l'étude des chefs-d'œuvre, définit les procédés d'invention et de composition, — la fameuse

méthode du contrepoint, celle aussi du monologue intérieur, lorsqu'il marque l'indifférence du romancier aux « intérieurs » (peut-être eût-il pu donner un peu plus de place à l'étude et à l'importance des paysages ?), ou l'importance que prend à ses yeux, bien avant Proust, la notion du temps : la leçon ne sera pas perdue.... On apprécie encore pleinement cette nouveauté du roman stendhalien que le récit, aux yeux d'Henri Beyle, n'avait plus pour but la solution d'un mystère. On applaudit à l'excellent chapitre sur la *Chartreuse*, où il met en valeur la force de l'inspiration, l'indifférence aux procédés, au point que Stendhal néglige les bavures et les contradictions pour le plaisir d'improviser, — et qu'il va aussi vite (malgré les apparences) que les faits — et que le lecteur.

De cette analyse conduite avec un souple talent se dégage peu à peu la notion de la méthode et de l'originalité de Stendhal. Du journal réel (La vie au jour le jour), Beyle est ainsi passé à la chronique (*Souvenirs d'égotisme*), et au journal imaginaire (*Rome, Naples et Florence*), de l'échec d'*Armance* à la plénitude du *Rouge* ou de la *Chartreuse*, où l'analyse intérieure atteint à la parfaite vraisemblance morale ou esthétique, où le mouvement sait se permettre de brusques raccourcis après de longues effusions, où les personnages présentés par couples s'équilibrent harmonieusement, où les épisodes secondaires, composés « pour le plaisir », ajoutent au document humain ou historique [1] une note d'exquise poésie, où le style, quoiqu'on pense, est bien plus expressif qu'il n'est de mode de le reconnaître.

Un maître livre, qui nous manquait, — et le livre d'un maître qui nous fait déplorer davantage la fin glorieuse de son auteur : le livre d'un homme qui savait penser, parce qu'il savait vivre, — et qui sut bien mourir.

PIERRE JOURDA.

LAURENCE W. WYLIE, **Saint-Marc Girardin, bourgeois**. Un vol. in-8° de 234 pages. Syracuse University Press, 1947.

M. Laurence W. Wylie nous apporte une fort intéressante et consciencieuse thèse sur Saint-Marc Girardin. Une bibliographie copieuse, précise et méthodique (p. 169-234), permettra de situer chacun des nombreux ouvrages et articles épars du journaliste des *Débats*, du collaborateur du *Mercure du XIX^e siècle*, de la *Revue française*, de la *Revue de Paris*, de la *France littéraire*, du *Correspondant*, de la *Revue des Deux Mondes*, de la *Revue bleue*, du *Journal des Savants*. Elle permettra de retrouver également la correspondance du critique, dont l'auteur de cette thèse a consulté la partie inédite, en particulier, les lettres échangées avec Villemain. La biographie et l'étude littéraire sont dominées par une idée juste et qui donne leur perspective d'ensemble à la vie et à l'œuvre : Saint-Marc est le type même du Bourgeois. Il en a le caractère politique, qui est « juste-milieu » ; le tempérament social, qui est à la fois conservateur et progressiste ; la philosophie qui est l'éclectisme. Mais ce Bourgeois a des vues étendues sur l'Europe et le monde, des pressentiments sur l'avenir. Il a touché à beaucoup d'idées et d'événements, voyagé, connu le salon des Broglie, les entretiens de Villemain, la science allemande, et même le romantisme qu'il s'est donné à tâche d'assagir et de ramener au foyer de famille. Il a eu de l'esprit, mais surveillé par le bon sens. Il a été voltairien autant qu'on peut l'être sans mettre en danger l'ordre moral ; humaniste en réservant les droits de l'esprit moderne. Il représente l'Université d'un temps qui n'est plus celui de Fontanes, qui n'est pas encore celui de Taine et de Renan, mais qui conduit de l'un à l'autre. Le Bourgeois a joué son rôle dans cette évolution intellec-

1. Comment ne pas signaler ici, avec émotion, que, dans son exposé oral, Jean Prévost mit en valeur ce fait qu'un des éléments essentiels de la *Chartreuse* est le thème de la résistance ?

tuelle qui part du spiritualisme pour aboutir au positivisme, en passant par l'éclectisme. Il ne serait pas malaisé de distinguer ses alliés et ses adversaires, dans cette histoire de l'Université de France : Fauriel, Villemain, qu'il admirait ; Victor Cousin, qui pensait souvent comme lui et ne parlait pas toujours aussi sagement ; Ximénès Doudan, son meilleur ami, qui avait les mêmes goûts que lui, mais avait peut-être plus de goût ; Ozanam, qu'il n'aimait guère ; Sainte-Beuve, ce bourgeois qui se sentait presque ennemi de la bourgeoisie, quand le bourgeois s'appelait Saint-Marc Girardin.... De là, les éloges, les critiques, qui lui furent prodigués, et dont on trouvera quelques citations dans cette thèse.

Joignons aux témoignages que groupe M. Laurence W. Wylie deux portraits en pointe sèche, qui sont des documents à verser à l'histoire du Bourgeois et du Juste Milieu.

L'un se lit en transparence dans *Lucien Leuwen* (chap. LIX). On se souvient de ce M. des Ramiers, « le plus moral, le plus *fénelonien* des rédacteurs du journal ministériel par excellence », homme bénin, modéré, et qui fait tout un préambule du « plus beau style », exposant « qu'il y avait des devoirs bien pénibles attachés aux fonctions publiques », avant d'assouvir une féroce rancune contre le frère d'un de ses adversaires, commis à cheval des Droits Réunis. En marge de son manuscrit, Stendhal a écrit : « Modèle : M. Saint-Marc Girardin et l'inspecteur des poids et mesures. » Au cours de ces pages acides, il évoque, à deux reprises, Tartuffe.

L'autre témoignage est inédit. Il n'est pas moins partial, et nous ne devons pas moins nous en défier ; mais il est saupoudré de ragots de haute couleur, paré de cette pittoresque et divertissante collection de détails caricaturaux, qu'un homme de talent traîne toujours après lui dans la vie parisienne, quand il est député, académicien, et par surcroît professeur en Sorbonne. Nous le trouvons dans le curieux journal intime de Xavier Marmier, que possède l'Académie de Besançon. On nous permettra de le publier ici :

(Fin de 1862). — M. Saint-Marc Girardin, auquel on a fait une réputation fort exagérée d'homme d'esprit et de talent, est devenu, sous le gouvernement de Louis-Philippe, professeur à la Sorbonne, membre du Conseil royal de l'Instruction publique, ce qui rapportait alors 6 000 francs par an, membre de l'Académie française et député. Tout cela ne suffisait point à son désir de fortune ; il épousa la fille d'un avoué, fort laide, mais fort riche. Quelques années après cette femme se noya par accident avec une de ses sœurs. Restait une troisième sœur, également très laide, mais en possession d'un double héritage. M. Saint-Marc Girardin se hâta d'en devenir amoureux et l'épousa.

Pendant qu'il était conseiller de l'Université, il se plaisait à agacer M. de Salvandy, le meilleur homme de la terre et à courtiser l'opposition, tout en jouissant des faveurs ministérielles.

Maintenant, il courtise les anciens partis opposés au gouvernement impérial, et se montre en même temps fort assidu dans les salons de M. de Morny et des Tuileries.

Il y a quelques mois, il a publié coup sur coup, dans le *Journal des Débats*, quatre articles sur M. Pasquier, avec un insipide verbiage et une étonnante assurance [1]. En lisant ces articles, on aurait pu croire qu'il avait vécu dans l'intimité du vénérable chancelier et reçu ses confidences. Et il le connaissait à peine, et ne le voyait pas deux fois par an.

Dernièrement, en recevant M. Albert de Broglie à l'Académie, il a dit dans son discours qu'il n'avait cessé d'aimer les trente années du gouvernement qui a succédé à 1815. Un de mes amis était furieux de ce passage. C'est un mensonge, s'écriait-il devant moi, dans un salon. M. Saint-Marc Girardin abhorrait la Restauration et voici un fait que je ne puis oublier. Au mois de septembre 1830, je faisais un voyage en Suisse. Je m'arrêtai à Ferney. Sur le livre des voyageurs placé dans la chambre de Voltaire, un homme venait d'écrire ces lignes : « L'infâme vient d'être anéanti par la révolution de juillet. Les mânes du grand philosophe ont dû tressaillir. »

Cet homme était M. Saint-Marc Girardin.

1. Il s'agit des articles mentionnés dans la bibliographie de M. Wylie à la date des 19, 21, 22 août, 25, 26, 30 septembre et 1er octobre : sept, et non pas quatre articles.

(1867 ?). — Un jour, je ne me rappelle plus à quelle occasion, M. Rouland, ministre de l'Instruction publique, avait fait une assez vive manifestation contre M. Saint-Marc Girardin. Là-dessus voici Saint-Marc obligé de se croire offensé, et tout penaud, qui s'en va chez M. Mocquard, et lui dit qu'après l'injure qui lui a été faite il pense qu'il doit donner sa démission de professeur, mais qu'il désire que cette démission ne soit pas considérée comme une marque d'éloignement pour le gouvernement de l'Empereur, qu'il serait désolé qu'on lui attribuât une telle pensée, etc. M. Mocquard, comprenant bien la vraie signification de ce langage entortillé, va raconter cet entretien à l'Empereur, lequel engage M. Rouland à arranger poliment la petite affaire. M. Saint-Marc Girardin a si grand regret ! M. Rouland obéit, et M. Saint-Marc Girardin retourne avec une douce satisfaction aux Tuileries et au ministère de l'Instruction publique.

C'est ainsi qu'en affectant dans les salons de l'opposition des airs superbes, on conserve ses emplois.

Comment M. Saint-Marc Girardin, fils d'un artisan du pays de M. de Pourceaugnac[1], est-il devenu riche, et comment a-t-il eu le désir de le devenir, lui qui, sans cesse, en chaire, prêche à son auditoire les saintes joies de l'*aurea mediocritas*, c'est une histoire assez curieuse....

Cette histoire, c'est celle du mariage, du veuvage, du remariage, qu'on a lue plus haut. Cette fois, un épilogue aigrelet l'assaisonne :

Longtemps après la catastrophe dont on croyait devoir poliment le plaindre, les articles qu'il envoyait aux *Débats* étaient tous écrits sur du papier bordé de noir, et l'on se disait : ce bon Saint-Marc Girardin ne peut renoncer à son deuil. Le bon Saint-Marc Girardin réparait de son mieux une erreur. On lui avait tiré pour la mort de sa femme plus de lettres de faire-part qu'il ne lui en fallait. Il en détachait les demi-feuilles blanches. Cela lui faisait une petite économie, à ce pauvre homme.

On s'en voudrait de finir sur de si noires médisances. Empruntons à ce même journal inédit d'autres lignes où Saint-Marc apparaît, dans son vif esprit, aussi courageux que modéré, sa répartie prompte, son allure de décision et d'ironique bon sens, qui font de lui le grand Bourgeois, même aux jours où l'on tiraille sur les bourgeois. Nous sommes aux jours les plus troubles de 1848, qui n'inspirèrent pas moins de colère au conservateur de la Sainte-Geneviève qu'au professeur de Sorbonne:

M. Saint-Marc Girardin, que j'ai rencontré dans la journée, m'a raconté un autre épisode assez joli de notre jolie révolution. Avant-hier, son domestique vient lui annoncer qu'une dizaine d'hommes assez mal vêtus demandent à lui parler. Comme on a, dans ces temps, beaucoup de respect pour les hommes mal vêtus, M. Saint-Marc Girardin les fait entrer. L'orateur de la troupe prend la parole et lui dit : « Nous venons du village, Morrans, où votre beau-père possède un château et un parc de cent arpents. Vous connaissez, sans doute, l'état des affaires du pays. — Mais oui, dit M. Saint-Marc, je crois que je les connais. — Eh bien, nous avons voulu aller en parler à votre beau-père. Mais il est malade, chagrin, et on a de la peine à s'entendre avec lui. Nous avons pensé que nous ferions mieux de venir vous trouver. Vous êtes son gendre, son héritier. Nous pouvons traiter l'affaire ensemble. — De quoi s'agit-il ? — Voici. Nous nous sommes réunis en conseil et il nous a semblé que votre beau-père n'avait pas besoin de ce parc de cent arpents, et qu'il devait le donner à la commune. — Ah vraiment ! Mais je n'en vois pas du tout la nécessité. — La nécessité, reprend l'orateur, il y en a pourtant une. — Et laquelle ? — C'est que, si l'on ne donne pas ces cent arpents à la commune, la commune brûlera le château. — Bien, dit M. Saint-Marc. Brûlez-le, vous me ferez plaisir. — Quelle idée ! — Certainement. Quoique nous soyons en temps de république, les anciennes lois ne sont pas abolies. D'après ces lois, si la commune détruit le château, elle sera obligée de le reconstruire à ses frais, dans un an, dans deux ans, je ne sais quand, mais enfin elle y sera obligée, et, à la place d'un vieux château, nous en aurons un neuf ; vous voyez que nous ne pouvons qu'y gagner. — Tiens, tiens, dit le paysan en se grattant l'oreille, nous n'avons

1. Je ne sais où Marmier a pris ce renseignement fantaisiste, qui ne s'accorde nullement avec l'histoire de la famille de Saint-Marc Girardin, telle qu'on la trouvera dans le livre de M. Wylie.

pas pensé à cela. C'est-il vrai ? — Très vrai, je vous l'assure. — Voilà une raison, mais comme nous n'oserons rentrer dans notre village avec des mots en l'air, voulez-vous nous mettre cela sur le papier. — Très volontiers. » Saint-Marc leur donne alors une consultation par écrit et les paysans se retirent.

Cette anecdote illustre à la fois *les Paysans* de Balzac, et cette ligne d'une lettre de Saint-Marc Girardin, que M. Wylie a choisie pour épigraphe : « La bourgeoisie, mon cher duc, la bourgeoisie ! il n'y a que là qu'on se sauve. »

PIERRE MOREAU.

S. A. RHODES, **Gérard de Nerval, poet, traveller, dreamer**. Un vol. grand in-8° de 416 pages. New York, Philosophical Library, 1951.

Ce livre de plus de quatre cents pages, qui nous vient d'Amérique, est sans doute l'étude la plus étendue consacrée à Nerval en langue anglaise. (Nous n'avons jamais pu voir l'anthologie établie par Richard Aldington, publiée à Londres en 1932.)

L'ouvrage porte le millésime de 1951, mais semble avoir été écrit en 1948 ou au début de 1949, car les références bibliographiques s'arrêtent à cette date.

M. Rhodes a adopté le plan le plus simple, qui est peut-être le meilleur ; il a, en effet, étudié parallèlement la vie et les œuvres dans l'ordre chronologique. Mais il s'est cru obligé de rapporter toutes les légendes ou toutes les hypothèses qui ont eu cours au sujet de Nerval. Dans un grand nombre de cas, il consacre plusieurs paragraphes ou même plusieurs pages à examiner des contre-vérités, qu'il réfute ensuite en une ou deux phrases. N'aurait-il pas été de meilleure méthode de passer sous silence ce qui est douteux, pour rapporter seulement ce qu'on peut considérer comme certain ? Le pittoresque y aurait perdu, mais l'ouvrage aurait été plus court et plus solide. En divers passages de son livre, M. Rhodes semble croire (après Alfred Delvau et tant d'autres), que *Sylvie*, *Aurélia*, *Les Filles du Feu*, *La Pandora* sont des récits autobiographiques et, par voie de conséquence, que Sylvie, Adrienne, Octavie furent des êtres réels, comme si on ne savait pas depuis longtemps que, d'une façon générale, les créatures des poètes et des romanciers sont des portraits composites, et que cette règle s'applique au cas de Nerval.

Parmi les nombreuses erreurs de détail que contient l'ouvrage, en voici quelques-unes qui peuvent présenter un intérêt général :

Page 52 : M. Rhodes semble ignorer les articles où son compatriote W. T. Bandy (*Revue de Littérature comparée*, juillet-septembre 1948 et janvier-mars 1949), établissait que les contes signés « Un pythagoricien moderne » sont traduits par un inconnu d'originaux anglais dus à Robert Macnish.

Page 73 : C'est, dès 1831, que Gérard Labrunie adopta le pseudonyme de Nerval, dans ses lettres à Papion Duchateau.

Page 91 : L'authenticité des textes non signés, de 1836 et 1837, provenant de *La charte de 1830*, reste à établir. En effet, « Le Rhin à Bâle », « L'auberge de Vitré », « Une soirée d'automne » ont été attribués à Nerval par Aristide Marie, sans qu'il existât à ce sujet d'autre preuve qu'une copie dans la collection Lovenjoul. Il en résulte que les hypothèses fondées uniquement sur l'existence de ces textes (voyage en Allemagne de 1836, voyage en Bretagne) sont extrêmement fragiles. La seule collaboration certaine de Nerval à la *Charte de 1830* consiste en feuilletons de théâtre.

Page 132 : Dans son récit du séjour à Vienne, durant l'hiver 1839-1840, Nerval s'est attribué les bonnes fortunes de son ami Alexandre Weill ; il ne faut donc pas accepter son récit comme vrai.

Page 159 et suivantes : La logeuse de Gérard, au moment de la crise de 1841, se nommait Mme de Saint *Marcel* (Morel est une fausse lecture).

Page 170 : Le dessin de Nerval, mentionné dans *Aurélia*, également décrit par Maxime Du Camp, qui représentait à la fois Diane, Sainte Rosalie et Jenny Colon, est de 1854 et non de 1841. Il existe, à la Bibliothèque de Grenoble, une lettre où il est question de ce dessin, précisément adressée à Maxime Du Camp (Lettre 338 *bis* de la *Correspondance*).

Page 262 : Contrairement à l'affirmation de M. Rhodes, *Les Monténégrins* furent un succès financier.

Page 268 : M. Rhodes écrit, concernant le voyage de Gérard en Thuringe de 1850 : « Il atteignit sa destination [Weimar] à temps pour assister à la mémorable première audition de la musique de Liszt pour le *Prométhée délivré* de Herder... ». Or, on lit dans *Lorély* : « N'étant arrivé que le second jour des fêtes..., je n'ai pu assister à la représentation du *Prométhée délivré*. »

Page 296 : Pour les « choses aimables » que Jules Janin avait pu dire sur *l'Imagier de Harlem*, il faut se reporter au feuilleton du *Journal des Débats* du 29 décembre 1851, « papier » d'un critique de fort méchante humeur, furieux d'avoir eu froid dans une salle mal chauffée. On s'étonne, d'ailleurs, que Janin, qui se donnait volontiers pour l'ami de Gérard, ait cru devoir publier un tel « éreintement » après la lecture de la lettre que lui avait adressé le poète deux jours auparavant (lettre reproduite dans notre *Nerval*, collection P. Seghers, 1951 ou lettre 192 de la *Correspondance*).

Les erreurs que nous venons de signaler proviennent surtout d'un insuffisant examen critique des documents et des textes. Elles sont, en partie, compensées par une réelle compréhension du sens et de la portée de l'œuvre nervalienne. Dans le détail, M. S. A. Rhodes formule souvent des remarques fines ou ingénieuses, comme lorsqu'il définit Gérard (p. 90) « un enchanteur qui buvait d'abord des philtres qu'il avait préparés, avant de les offrir à ses lecteurs ». Les parties les plus intéressantes de l'ouvrage reprennent la matière d'articles antérieurs du même auteur ; elles concernent les rapports de Nerval avec Heine, étudiés grâce au livre de H. Houben (traduit en français sous le titre : *H. Heine par ses contemporains*, Payot, 1929), et les raisons psychologiques de l'interruption du *Marquis de Fayolle* (p. 265 et suiv.). Selon M. Rhodes, ce roman est resté inachevé, parce qu'il tournait à l'autobiographie, contre les intentions conscientes de l'écrivain, cela à cause de la foncière incapacité de Nerval à sortir de lui-même. Du même coup, apparaît l'une des causes profondes de la crise nerveuse de 1849, dont M. Rhodes ne pouvait connaître l'existence.

L'équivalence psychologique entre l'Hadès et les bas-fonds sociaux fréquentés par le poète durant les dernières années de sa vie a été aussi très justement soulignée par M. Rhodes. Ce livre, tel qu'il est, offre un récit suivi, sympathique et, dans l'ensemble, exact, de la vie de Nerval. Il contient, en outre, diverses traductions d'*Aurélia*, de *Sylvie*, des Lettres à Jenny Colon et des *Chimères*, qui peuvent permettre au lecteur de langue anglaise de se faire une première idée de l'œuvre. Les parallèles en matière littéraire sont souvent trompeurs ; surtout si on les érige en système ; on s'étonne cependant que, s'adressant au public de langue anglaise, M. Rhodes, auteur d'un article intitulé : « Poetical affiliation of Gérard de Nerval » (*P. M. L. A.*, décembre 1938), n'ait pas fait quelques rapprochements avec W. Blake, Ch. Lamb, Coleridge, De Quincey ou Shelley. Une seule indication de ce genre figure dans son livre (p. 172-173). Elle nous semble assez importante pour mériter ici une mention particulière. Dans une lettre de Charles Lamb à Coleridge, du 7 mai 1796, on lit, en effet : « Un de ces jours, je vous divertirai par le récit, aussi complet que ma mémoire le permettra, du tour étrange que prit ma folie. Il m'arrive d'y repenser avec une sorte de regret morose ; car, tant qu'elle dura, je connus de très

nombreuses heures de pur bonheur. Ne vous imaginez pas, Coleridge, avoir connu toute l'amplitude et toute l'étrangeté de la fantaisie, tant que vous n'aurez pas été fou ! A présent, tout me semble fade en comparaison. » Or, comme le souligne M. Rhodes, des expressions voisines se retrouveront sous la plume de Nerval, dans une lettre de novembre 1841, adressée à Mme Dumas, souvent citée : « Au fond, j'ai fait un rêve très amusant, et je le regrette [...], je me trouve tout désorienté et tout confus en retombant du ciel où je marchais de plain-pied il y a quelques mois.... »

Un tel rapprochement fait apparaître comme une *constante* de la démarche d'une catégorie d'esprits et ouvre d'intéressantes perspectives aux études de psychologie littéraire.

JEAN RICHER.

ENID STARKIE, **Petrus Borel en Algérie**. Un vol. in-8° de 47 pages. Basil Blackwell, Oxford, 1950.

Miss Starkie a consacré cette plaquette, écrite semble-t-il en marge d'un travail plus étendu, à la publication des parties du dossier administratif de Pétrus Borel (conservé aux Archives Nationales), susceptibles d'éclairer sa biographie. Signalons, d'ailleurs, que dans la biographie de Borel, due à Aristide Marie (Éd. de la Force française, 1922), se trouvaient déjà imprimés quelques-uns des documents qu'elle publie. On sait que Pétrus Borel fut inspecteur de la colonisation de 1846 à sa révocation. Il mourut, en 1859, à son « Chastel de la Haute pensée », à Mostaganem. Miss Starkie a laissé les documents parler par eux-mêmes, sans les surcharger de commentaires et de considérations inutiles. Il y apparaît que Pétrus Borel, comme on pouvait s'y attendre, fut un fonctionnaire indiscipliné, peu enclin à passer par la voie hiérarchique et portant, à diverses reprises, ses « angoisses administratives », nées de querelles avec le sous-préfet de Mostaganem, De Gantès, devant le ministre de la guerre Bugeaud qui le protégeait.

Sa lettre du 25 février 1855 au Préfet, où il dénonçait les malversations du sous-préfet, était, selon ses propres dires, fondée sur « quelques bruits de ville ramassés au hasard sous les arcades ». Même si les faits que Borel imputait à De Gantès étaient exacts, une telle dénonciation sans preuve ne pouvait conduire qu'à la révocation du poète-inspecteur.

Toutefois, comme Miss Starkie le fait remarquer, diverses circonstances indiquent que l'enquête ne fut conduite ni avec la rigueur, ni avec l'objectivité nécessaire, mais, au contraire, suivant les pires méthodes du colonialisme. Il ne fut tenu aucun compte des services rendus par Borel, en 1852, au moment d'une épidémie de choléra. Un rapport de cette époque constatait : « Pendant le premier semestre de 1852, M. Pétrus Borel a réuni les fonctions d'inspecteur de la colonisation et celle de maire de Bled Tocaria. Il a fait preuve, dans ces dernières fonctions d'une grande capacité et d'un grand dévouement. Les habitants de Bled Tocaria n'oublieront jamais tout ce qu'il a fait pour eux pendant les moments difficiles qu'ils ont eu à traverser. » Mais, en 1855, à Bled Tocaria, on avait déjà tout oublié....

La lettre adressée le 6 juin 1855 par Pétrus au Comte de Dax, conseiller civil chargé de l'enquête, qui avait informé l'inspecteur de la colonie de son imminente destitution, est un morceau d'anthologie, on y lisait : « ... Je crois en Dieu et à l'expiation même sur la terre, et je concevrai cette certitude que vous serez châtié dès ici bas pour votre jugement inique, en attendant que vous rendiez compte de votre prévarication dans un monde rémunérateur du sang d'Abel fumant par la fraude et le dol, versé dans la coupe de la haine et de l'envie, épanché en manière de libation sur l'autel d'Hermès, ce faux dieu infâme, cette idole de tous les temps, cette déité des carrefours, des marchands et des voleurs ». Et il concluait : « Tant qu'il

y aura une goutte d'encre dans ma plume, une goutte de sang dans mes veines, je persisterai, je me défendrai ! Un homme d'un caractère antique ne se rend pas, il faut le tuer pour le vaincre. » C'est une insolation qui le terrassa quatre ans plus tard, vraie mort d'un ami d'Apollon.

JEAN RICHER.

JEAN SEZNEC, **Nouvelles études sur « La Tentation de saint Antoine »**. Un vol. in-4° de 98 pages. London, The Warburg Institute, University of London, 1949.

... « nouvelles », c'est-à-dire faisant suite aux *Sources de l'épisode des dieux dans la Tentation de saint Antoine* (Vrin, 1940). Du diptyque Flaubert, ces travaux [1] éclairent les premiers, et définitivement, le volet *Tentation*, le plus énigmatique jusqu'à eux, peut-être le plus signalétique. Ici, deux épisodes, « Hérésies » et « Monstres », vont livrer des secrets, non seulement de sources et de procédés, mais de fonds vital.

Première vertu, celle que Flaubert, contre l'usage, exigeait d'un critique : M. Seznec est du côté de l'auteur, mais avec une balance incorruptible. Il défend « la densité sylvestre » du livre, réfutant maint reproche hâtif par la seule puissance de faits dépistés, traqués, organisés ; finalement, quelques découvertes essentielles couronnent quantité de découvertes partielles : le grief de passivité fait au héros, et surtout développé par Valéry, se dissipe en bonne partie ; celui de gratuité fait à l'artiste recule, et ce n'est pas, dans la confrontation, Renan qui triomphe (p. 38-39) ; le mobile de Flaubert n'est nullement une froideur d'archéologue, mais une inquiétude de moderne (à cet égard, telles tendances, par exemple les confusions bouddhisme-christianisme, avec préférence pour un dogme sans rétribution, ou les sollicitations du panthéisme, seraient peut-être à affilier plus expressément à un héritage de romantisme allemand). Je me convaincs de n'avoir pas cru l'hindouisme de Flaubert assez sévèrement étudié et intimement vécu dans le stade de préparation, encore qu'il reste utilisé dans le stade d'élaboration comme un alcool pour se « monter le bourrichon » (cf. *F. and India*).

Analyse modèle des documents, beaucoup étant fournis par les « cartons » de Flaubert, mais chaque opération qui les complète et les commente est menée de main de maître. Le démontage de l'immense composition devient reconstitution implicite d'une psychologie créatrice, — gain capital de l'ouvrage. Entre toutes, les pages sur les gnostiques (p. 20 et suiv.) et le panthéisme (p. 78-85) jalonnent cet itinéraire qui va, chez Flaubert, d'une superstitieuse information infinitésimale au pouvoir de donner à la réalité une *autre* vie : car, par delà lectures et dossiers entassés, il s'agit de raisons suprêmes de vivre chez un artiste.

Nous passons au fond même d'un atelier, qui est tête et cœur, encore que masqués par des bibliothèques ; d'un monde de papier à un être de chair et de nerfs, tant de fibres sont venues tisser vingt-cinq années de quelqu'un ! Le minutieux labeur de M. Seznec, qui dut lui-même dominer les savoirs les plus variés, reproduit celui de Flaubert. S'il peut affirmer qu'on ne saurait prendre son auteur « en flagrant délit de lyrisme » ou de confection pittoresque, c'est en alignant d'irréfutables tableaux de concordances : p. 68, voici le prodigieux couplet du *Sadhuzac* : « Mes soixante-quatorze andouillers sont creux comme des flûtes..., etc. » ; pas un passage n'a davantage l'air d'être

1. Cf., du même auteur, *F. and India* (*Journ. of the Warburg Inst.*, v. 4) ; *F. and the graphic Arts* (*Ibid.*, v. 8, 1945) ; *F. à l'Exposition de* 1851 (Oxford, Clarendon Press, 1951).

imaginé pour le plaisir des oreilles et des yeux : or, il est pris, mot pour mot, dans un vieil auteur latin (à peine un nombre : quatorze, substitué à un autre : douze) ; seulement, il n'en éclate pas moins que cette magie dans la traduction textuelle, la plume de Flaubert en fut seule capable.

Laisser parler chaque référence, son temps juste, la faire parler à sa vraie place, — partout règne une naturelle rigueur dans le dosage, se maintient sans effort visible une discrétion dans la trouvaille, qui font de la lucidité un art ; peut-être tant de retenue même exige-t-il du lecteur une attention équivalente pour ne pas laisser la multiplication des touches, des guillemets, des notes, recouvrir de nombreux points de départ offerts secrètement aux réflexions générales ; les vérités de détail se talonnent sans bruit ; et je sais bien que le plus Coteau-Modéré des critiques reprochait au plus Sorcière des historiens « l'entrain d'une ronde de sabbat », — mais, après tout, n'entrions-nous pas quelque peu dans un sabbat ? Fidèle encore une fois à son sujet, une objectivité défend contre toute complaisance les moyens d'atteindre ce qui est de l'homme sous ce qui est de l'écrivain.

RAYMOND SCHWAB.

ALPHONSE ZARACH, **Bibliographie barrésienne (1881-1948)**. Un vol. in-8° de 358 pages. Paris, Presses Universitaires de France, 1951.

Disons, tout d'abord, l'estime que nous inspire le beau travail d'Alphonse Zarach ; notre reconnaissance à une œuvre qui nous manquait ; aux découvertes méritées par de minutieuses recherches ; à tout ce qu'il ajoute, à tout ce qu'il corrige, à toutes les erreurs qu'il épargne à ceux qui n'avaient jusqu'ici que des catalogues incomplets, des bibliographies imparfaites ; à son plan si clair, si pratique. Et si, maintenant, nous passons à un examen tout critique et négatif, que l'on veuille bien y voir un signe de plus de cette estime.

Alphonse Zarach nous dit (p. 213) les défauts de la bibliographie établie par Van Bever, qui se trouve en appendice à la brochure d'Henri Massis, *La pensée de Maurice Barrès*. Nous penserons donc que, s'il omet l'article *A Mademoiselle Weber* (dans la *Journée*), que Van Bever date du 23 novembre 1885, c'est que cette mention est le résultat d'une confusion. Mais lui-même n'a pas repéré un article, qui se trouve dans une plaquette de 1894, *Le livre à travers les âges*, et que nous a signalé un collaborateur anonyme du *Bulletin du bibliophile* (1952, n° 1). Il cite les conférences publiées par le *Journal de l'Université des Annales*, en 1909-1910, mais en omet une, du 15 décembre 1910, sur le *Voyage de Sparte*. Je ne crois pas non plus qu'il ait retenu toutes les publications partielles des *Cahiers*, qui en sont comme des pré-originales. Par exemple, on en rencontre dans une conférence de François Duhourcau sur *L'Espagne de Maurice Barrès* (*Conferencia*, 20 août 1930), conférence qui ne figure pas dans la *Bibliographie barrésienne*.

Surtout, il est un livre qu'ignore cette bibliographie comme toutes les précédentes ; un livre que nous avons signalé dans notre volume de 1946 sur Maurice Barrès (p. 95), et qui reste pour nous une énigme : un *Stockholm*, de 1892, dans la collection *Les capitales du monde* (Hachette). Qui nous dira le secret de ce *Stockholm* obstinément ignoré [1] ?

S'il dresse en deux pages (p. 211-212), la liste des travaux universitaires consacrés à Barrès, Alphonse Zarach soupçonne certainement que la part

1. La librairie Hachette veut bien nous confirmer qu'elle a publié, en 1892, un volume intitulé : *Les capitales du monde*. « Le texte consacré à chaque capitale était d'un écrivain différent. — L'article consacré à Stockholm (p. 361 à 374) a bien été rédigé par Maurice Barrès. » — Toutefois, nous connaissons une forme différente de ce texte, — et qui n'est peut-être qu'un tirage à part, mais avec pagination distincte.

de la laborieuse Allemagne et de la productive Amérique doit être plus abondante qu'il ne nous le dit. Et il suffit, en effet, de se reporter au plus modeste fichier pour s'en rendre compte [1]. Il se limite, évidemment, aux textes français, puisque le *Maurice Barrès und die geistige Grundlagen des französischen Nationalismus* de Curtius ne figure ici qu'à la faveur d'une traduction (p. 307) ; mais, sauf erreur, rien ne signale cette limitation, et elle est assurément regrettable.

A nous en tenir aux articles français, il nous serait trop facile d'en citer qui ont été exclus ou négligés : articles sur l'art de Maurice Barrès (Émile Vaast, *Lyrisme et réalisme dans l'œuvre de Maurice Barrès*, *Cahiers Fustel de Coulanges*, janvier 1939), sur des épisodes de sa vie politique (Paul Mathiex, *Les premières armes de Maurice Barrès dans la politique et la polémique*, *La Liberté*, 23 septembre 1928 ; Abel Moreau, *Pèlerinage barrésien sur la tombe de Louis Sautumier*, *Nouvelles littéraires*, 27 mai 1933), sur les heures sombres de son existence (Jérôme et Jean Tharaud, *Un neveu de Barrès*, *Nouvelles littéraires*, 18 octobre 1930), sur ses heures claires (Jean-Jacques Brousson, *Barrès chez Mistral*, *Candide*, 22 mai 1930). Parfois un article a échappé à Alphonse Zarach, parce que le titre ne signalait pas son appartenance barrésienne (Jean Cassou, *Poésie*, *Nouvelles littéraires*, 25 janvier 1930 ; Paul Chauveau, *Louis Bertrand ou le pion nanti*, *ibid.*, 24 décembre 1927, article qui ressortit à la polémique barrésienne du discours de réception de Louis Bertrand). Il ne s'est pas toujours aperçu que tel article ou tels souvenirs qu'il cite avaient eu des suites, et qu'il serait utile de confronter ces diverses versions. C'est ainsi qu'aux *Tableaux de Paris*, d'Albert Flament, cités p. 302, à la date du 1er janvier 1924, il sera bon d'ajouter ceux que le même auteur a publiés dans la *Revue de Paris*, le 15 décembre 1934. Au *Barrès* de Rachilde, que l'on trouve dans *Portraits d'hommes*, on joindra le *Maurice Barrès comme je l'ai vu*, que la même Rachilde a donné à *Paris, les arts et les lettres*, du 29 mars 1946 : dans ces deux textes, elle présente, de sa première rencontre avec Barrès, des versions fort différentes [2].

Pierre Moreau.

P. Pascal Rywalski, **Claudel et la Bible.** Un vol. de 14×20, xxxi-202 pages. Aux Portes de France, 1948.

L'ouvrage bénéficie d'une présentation matérielle soignée. Puis, en guise d'Avant-Propos, une *Méditation sur le Psaume CXVIII* (alphabétique) par Claudel lui-même, très personnelle, — ai-je besoin de le souligner ? — et très lyrique.

Mais on ne tarde pas à être déçu. Le texte contient de trop nombreuses citations qu'il est agaçant de retrouver à quelques pages d'intervalle, malgré leur beauté intrinsèque. Et quelle idée pour des textes connus, ces dix lignes, par exemple, de la Préface de Cromwell, de renvoyer à un recueil de

1. Pour la seule année 1937, par exemple : J. Ebert, *Maurice Barrès und die Rhein Frage*, Greifswald, 1937 ; B. Baur, *Versuch über Inhalt, Motive, Stil in « le Culte du Moi » von Maurice Barrès*, Zurich, 1937 ; F. Ross, *Goethe in modern France with special reference to Barrès, Paul Bourget and André Gide*, Urbana, Univ. of Illinois, 1937. Signalons encore dans les *Publications of the Modern language Association of America*, septembre 1947, l'étude de Reino Virtanen, *Barrès and Pascal*.

2. Peut-être certaines pages que cette bibliographie ne signale que comme articles gagneront-elles à être lues dans l'ouvrage ultérieur où elles ont été recueillies. Celles de Dominique Parodi, signalées ici p. 267, n'ont pris tout leur sens que lorsque leur auteur en a fait, deux ans plus tard, un chapitre de *Traditionalisme et Démocratie*, 1909.

Morceaux choisis, celui de Desgranges !... Quand on parle de la Bible dans la Littérature française, on pourrait aussi songer à d'Aubigné. Depuis la thèse de Delfour (1891), il y a eu, au moins, un *Racine, poète biblique*, de Lichtenstein ; Grillet s'est occupé de *Lamartine et la Bible*, etc.

Surtout la méthode de Pascal Rywalski semble peu rigoureuse. Avant toute enquête, il aurait fallu connaître et indiquer les instruments de travail de Claudel. C'est vraiment insuffisant de citer une Vulgate, Crampon, et un « Manuel » de Concordance.... Lit-il toujours sa Bible protestante de Noël 1886 ? Lui, l'helléniste raffiné, n'est-il jamais remonté au texte grec des Septante ? N'a-t-il pas pris la peine, non plus, de s'inquiéter de la « vérité hébraïque » ? Quels traducteurs et quels exégètes l'ont inspiré ?

Décevante, cette étude de « la langue claudélienne et la Bible ». C'est une gageure d'espérer nous en faire soupçonner l'intérêt et l'importance en signalant quatre substantifs, quatre adjectifs, quatre verbes, cinq « locutions ». Inexactes partiellement les lignes sur Lamennais ; superficiel et banal ce qui est dit du style biblique, alors qu'il y avait tant à trouver ! Un exemple ; dans la lettre adressée à Mme d'A..., reproduite dans *Toi, qui es-tu* ? : « Goûtant, j'ai goûté un petit peu de miel.... » Ce *gustans gustavi*, voilà un fait curieux de style et de syntaxe ; à peu près tous les écrivains qui ont fait du pastiche biblique ont négligé cette expression ; ou bien, comme Claudel, se sont contentés d'un pur décalque, sans en exprimer la signification intensive.

Douze pages seulement sont consacrées aux « images bibliques », dont le détail reste dans une approximation incertaine.

Plus intéressante l'étude sur « les symboles bibliques » qui s'appuie sur une thèse de Claire Maurer : *Die biblische Symbolik im Werke Claudel* (Zurich, 1941). Une réserve pourtant à propos du commentaire du symbole de l'eau : ne pas confondre l'eau et la mer. La mer n'a pour ainsi dire jamais inspiré l'imagination des écrivains sacrés, car ils voyaient en elle une puissance hostile à Dieu, un reste du Chaos. Ainsi, la disparition de la mer dans la vision finale du monde nouveau (*Apocalypse*) est un trait d'eschatologie traditionnelle (cf. *Assomption de Moïse*, X, 6), un souvenir de vieilles légendes chaldéennes. Et Claudel le sait bien qui écrit dans le *Soulier de Satin* : « Tous les fleuves vont vers la mer qui est semblable au chaos.... »

Le chapitre IV doit nous montrer « les progrès dans l'utilisation de la Bible ». L'auteur en demande la démonstration principalement à l'*Histoire de Tobie et de Sara* ; mais il réussit, dans ces sept pages, à ne pas fournir une seule référence biblique....

La deuxième partie est heureusement plus solide : « La Bible et la conception poétique. » Chapitre 1 : « Le rôle du poète à la lumière de la Bible. » Chapitre 2 : « La Bible et le lyrisme claudélien. » Chapitre 3 : « La Bible dans le drame claudélien.... »

L'auteur montre que, dans Claudel, le mot est l'expression de l'être des créatures, comme dans la Bible ; le poète veut imiter le rôle de Dieu en recréant l'univers. Le lyrisme de Claudel est fondé sur les significations des êtres et des choses, signes du monde invisible.... Bref, des pages substantielles ; toutes ne sont pas neuves, certes, mais elles expriment la pensée de Claudel, nous en donnent un commentaire d'une orthodoxie absolue.

En somme, l'ouvrage de Pascal Rywalski, au titre un peu ambitieux, car toutes les promesses ne sont pas tenues, est une introduction, — mais fervente, — à la connaissance d'un des éléments essentiels de la poésie de P. Claudel. Plus encore : il éclaire parfois, jusqu'au mystère de son âme.

Yves Le Hir.

F. C. Green, **The Mind of Proust. A detailed interpretation of « A la Recherche du Temps Perdu »**. Un vol. in-8° de 546 pages. Cambridge University Press, 1949.

L'Angleterre fut pour Marcel Proust comme une première postérité, une postérité dans l'espace, anticipant, de son vivant, sur celle qui devait lui être réservée dans le temps. Alors que son œuvre était encore en France objet de discussion, de sarcasme, et pis : d'ignorance, tout un public lettré la comptait, en Grande-Bretagne, au nombre des plus admirables édifices de notre littérature. Postérité qui lui demeure fidèle sans éclipse. Voici, attestant cette fidélité, que paraissent, à quelques mois d'intervalle, une nouvelle édition de la traduction Scott-Moncrieff de *A la Recherche du Temps perdu*, admirablement illustrée d'eaux-fortes par Philippe Jullian [1], et le plus complet commentaire qui ait été consacré en langue anglaise au grand récit proustien : *l'Esprit de Proust*, œuvre du Professeur F. C. Green, de Cambridge, parfait connaisseur et lucide admirateur non seulement de Marcel Proust, mais de tous les bons écrivains de notre langue.

Bien que l'auteur présente en sous-titre son livre comme une « interprétation », le mot « commentaire » le caractérise, semble-t-il, plus justement. Si le premier mérite d'un commentaire est de suivre le texte dans sa progression, sans jamais perdre contact avec lui, de lui être fidèle, de n'en rien laisser échapper d'essentiel, celui de M. Green peut être donné pour un modèle du genre. Les chapitres de son essai adoptent pour titres les parties successives du *Temps perdu* ; et des citations fréquentes, judicieusement choisies (les plus longues d'entre elles traduites avec une virtuosité de vocabulaire cependant discrète et un sens très sûr du rythme de la phrase proustienne), constituent une véritable anthologie de Marcel Proust. On a l'impression, en lisant ce livre, d'écouter un honnête homme qui vous raconte une lecture attachante, entrecoupant son récit de réflexions personnelles, de rapprochements avec d'autres œuvres. Et ce resserrement des seize tomes du *Temps perdu* aux dimensions d'un seul livre a pour effet d'en rendre plus sensibles, parce que plus dépouillés, l'action, le mouvement romanesque ou dramatique, et aussi l'unité, sur laquelle M. Green insiste très vivement.

Dans l'abondante floraison des gloses sur Marcel Proust, celle du professeur Green se recommande d'abord par des mérites en quelque sorte négatifs. Les deux principaux secteurs de la critique proustienne en France (en tous cas les plus productifs, en quantité) sont en effet, d'une part la biographie, où se cantonnent ceux qui ont connu Proust vivant ou gravité dans les mêmes orbites mondaines, et se plaisent à détecter dans son œuvre les échos de son existence extérieure ; d'autre part le secteur philosophique, où l'on prétend approfondir les données du roman en se livrant sur elles à des extrapolations abstraites, en les confrontant avec des théories psychologiques ou métaphysiques.

Or M. Green se tient volontairement à l'écart de ces deux points de vue. Il n'attache aucun intérêt majeur aux curiosités biographiques, aux hypothétiques « clefs » que l'on peut proposer pour divers personnages, à l'étude des sources sociales et historiques de la *Recherche*. Il préférerait ignorer presque toute la correspondance de Proust, qu'on a rendu à sa mémoire le contestable service de publier, et qui fait connaître le grand écrivain par ses côtés les moins admirables. « L'interprétation biographique, dit-il, indispensable dans le cas de certains auteurs, est une méthode dangereuse à l'égard de Proust. » Cela ne l'empêche pas d'affirmer que toute l'information de Proust est puisée dans son expérience personnelle, et non dans

1. Chatto and Windus, London, 12 vol.

une documentation à la manière de Flaubert ; mais ce que le narrateur du *Temps perdu* retient ou transpose de cette expérience dans son livre fournit au critique une matière qui se suffit à elle-même.

On ne trouve pas non plus dans ce volume de considérations transcendantes quant à la portée philosophique des vues proustiennes sur le monde et sur l'homme. Non que l'auteur se prive de rapprocher Proust de plusieurs philosophes, et en particulier de Bergson, de souligner les affinités entre la conception bergsonienne et la conception proustienne de la vie ; mais il le fait sans recourir à un jargon ésotérique, et sans perdre de vue que « Proust est un romancier et non un métaphysicien ». Il soulige plus loin judicieusement que « les théories philosophiques, si suggestives et fascinantes qu'elles soient, ne peuvent être tissées ensemble pour faire un roman ».

C'est donc l'œuvre même, et l'œuvre seule de Proust qui est l'objet de son enquête et qui provoque ses réactions dans l'ordre intellectuel, esthétique et moral. Il est probable que c'est ainsi que Proust (tout comme Flaubert et comme Mallarmé) aurait aimé être abordé. A cet égard, on ne peut s'empêcher de rapprocher ce livre de celui de M. Roland Cailleux, *Une lecture* [1], roman de l'enrichissement spirituel conféré par *A la Recherche du Temps perdu* à un lecteur occasionnel qui ignore tout de la personne de l'auteur.

Ouvrage agréable et reposant, parce qu'il se refuse aussi bien à être minutieux qu'à être « profond » (ces guillemets étant de ceux par lesquels Swann et les Guermantes atténuent ironiquement les « grands mots »), le commentaire de M. Green n'entend pas renouveler la compréhension de Proust, ni proposer aucun itinéraire inédit pour se diriger à travers la grande œuvre. Mais les proustiens ont-ils besoin, à l'heure actuelle, d'une plus urgente nouveauté que celle du texte lui-même, d'un texte enfin sûr et complet ?

En attendant, l'attitude d'esprit de M. Green à l'égard de Proust mérite bien de retenir notre attention et notre sympathie, ne serait-ce que dans la mesure où elle diffère de la nôtre et où elle se révèle, en dépit de la riche culture française de l'auteur, typiquement britannique. Si M. Green se montre si frappé par l'unité et la fermeté de composition du *Temps perdu*, dont il ne perd aucune occasion de rappeler que le vrai sujet est « l'histoire d'une vocation invisible », n'est-ce pas justement parce que ces qualités de rigueur dans la conception et de logique dans l'exécution d'une œuvre d'art sont moins inhérentes au génie anglais qu'au français ? Les rapprochements qu'il opère entre Proust et d'autres écrivains de chez nous ne vont pas parfois sans surprise, par exemple quand il assimile l'amour de Marcel pour Gilberte à l'amour courtois des romans du Moyen Age, ou les vues sociales de Proust à celle de La Rochefoucauld. La manière toute objective et formelle de considérer la place de Marcel Proust dans la tradition du roman français (ou plutôt en marge de cette tradition) et de déterminer le sens de ce qu'il appelle la *via Proustiana*, semble encore assez spécifiquement britannique. Et l'on comprend qu'un compatriote de Dickens et de Katherine Mansfield admire par dessus tout « le génie de Proust pour extraire l'intérêt des choses familières et des relations ordinaires de la vie ».

Les affinités entre Proust et l'Angleterre datent de loin, d'avant *Swann*, puisque le dialogue s'est engagé par les traductions de Ruskin et l'admirable préface à la *Bible d'Amiens*. Depuis lors, il n'a pas cessé. M. Green, par la contribution de son livre, y figure comme un interlocuteur particulièrement compréhensif et avisé.

ANDRÉ FERRÉ.

1. Gallimard, 1948.

MAURICE BÉMOL, **Paul Valéry**. Un vol. 25×16,5 de XVI-454 pages. Clermont-Ferrand, de Bussac, 1949.

Il ne s'agit point ici d'une biographie de Paul Valéry. Pour qu'on ne s'y trompe pas, M. Bémol a précisé son dessein dans l'introduction : pas de « temps perdu » dans cette existence où presque toute l'énergie est transformée en acte de l'esprit. Il ne s'agit pas, non plus, d'épuiser le détail de chacune des œuvres publiées. Il s'agit d'appliquer à Valéry la méthode critique de Valéry lui-même, méthode critique que M. Bémol a étudiée dans sa thèse complémentaire. Posé le postulat qu'il existe dans un grand esprit un point central, une loi intime, il s'agit de découvrir, par une « analyse inventive », de recréer en soi, en vertu d'un acte de foi en l'identité des esprits, cette attitude essentielle qui explique tout.

Et donc, à travers la diversité des œuvres de Valéry, le foisonnement d'idées d'un esprit perpétuellement mobile, les vicissitudes d'une carrière étrangement interrompue par une retraite de vingt années, M. Bémol nous convie à la recherche d'une unité, celle à laquelle Valéry lui-même faisait allusion, sur son lit de mort, en insistant sur les « thèmes inébranlables » de sa pensée. Plus hardiment, nous dirions qu'il s'est proposé de parachever, en restant fidèle à son esprit, l'œuvre du poète, construisant avec des matériaux épars un ensemble organique.

Et il n'est pas indifférent, il est même, nous semble-t-il, d'une importance particulière que les études valéryennes, avant de se diversifier suivant les besoins d'une œuvre très fragmentée, soient inaugurées par une *vue d'ensemble* qui, peut-être, leur évitera de s'égarer.

Cette reconstruction méthodique procède en trois étapes :

Dans la première, M. Bémol dresse d'abord les décors spirituels des idées de Valéry et suit le cheminement de sa pensée jusqu'en 1896, notamment au cours de la crise de formation juvénile qui devait aboutir à la rupture avec la poésie, puis avec la littérature en général. Faisant appel à l'histoire, il établit avec discernement la « table des événements intellectuels » qui ont pu, dans ces années, solliciter Valéry : apparition, sur son horizon spirituel, de Rimbaud, de Mallarmé et de Poe, et réaction de défense de Valéry, partagé entre l'admiration et le souci orgueilleux de ne pas se laisser distraire de soi ; entrée en scène de quelques confidents, P. Louÿs, A. Gide..., et confiant échange qui permet à Valéry de prendre une claire conscience des problèmes qui l'habitent ; installation dans cette « maison de jeux » qu'est Paris et fréquentation des milieux artistiques et littéraires ; première rencontre, enfin, avec Léonard de Vinci, l'homme universel, et Descartes, l'homme de la méthode.

M. Bémol entreprend ensuite, par le dedans, l'étude de chacun des participants de ce drame intellectuel, observe dans l'esprit de Valéry son évolution, analyse les influences des maîtres et des modèles, montre comment elles se combinent, comment Valéry s'incorpore ces énergies.

Tour à tour défilent, *au ralenti*, Mallarmé, dominateur de l'univers des mots, qui incite Valéry à se poser le problème du langage, à comprendre que la plus haute création de l'artiste est la création du créateur, maître et ami que Valéry, cependant, « guillotine intérieurement », parce qu'il refuse, lui, de se faire une idole de la chose écrite, et place, au-dessus de l'art et de la littérature, la connaissance qui permet de les comprendre et de les dominer ; Poe, Maître entre les Maîtres, ingénieur littéraire, poète de la connaissance, qui lui communique le délire de la lucidité, la volonté de prendre conscience des choses de l'esprit en prenant conscience de soi, qui lui enseigne à réduire la littérature à un problème de psychologie et lui révèle enfin la pureté poétique, et, par voie de généralisation, la connaissance pure de M. Teste ; Degas, artiste conscient et volontaire, lui aussi,

juge incorruptible de soi, pour qui une œuvre ne peut « jamais être dite achevée », même au milieu des autres isolé dans une « solitude seconde », retiré en soi avec soi, mais trop « spartiate » et trop misanthrope ; L. de Vinci, type de l'esprit universel, c'est-à-dire le plus apte à généraliser, parce que le plus conscient de soi, dont la volonté de connaître contient la possibilité de créer, esprit libre, positif, sous le nom duquel Valéry se raconte soi-même, tend à se rendre soi-même universel ; Descartes, un Descartes un peu stendhalien, un peu nietzschéen, orgueilleux égotiste du Cogito, représentant de la volonté de puissance intellectuelle, qui apprend à fonder toute certitude sur la conscience de soi-même, et fournit le moyen d'atteindre à l'universalité du Vinci par la conscience de la conscience ; Pascal enfin, anti-Descartes, anti-Vinci, précieux repoussoir, rhéteur industrieux qui se préoccupe des effets et veut nous séduire, Maître « impur », admiré, envié, et haï à la fois.

Tous les problèmes ainsi suscités se trouvent rassemblés dans le personnage imaginaire de M. Teste, spectateur lucide des grands jeux de l'esprit, architecte de soi-même, pour qui le Moi pensant est à la fois fin et moyen. En ce mystique sans dieu, nous découvrons l'expression de l'originalité profonde de Valéry : sa vocation de l'*internité*, son impatience de toutes les servitudes issues du commerce impur avec les autres. Avec lui se trouvent posés en pleine lumière les problèmes généraux du valérysme : problème du langage, inapte sous sa forme commune à exprimer la pensée vraie, et, liés au précédent, problème de la littérature (qui révèle l'antinomie entre « plaire » et « se plaire » et conduit Valéry à n'admettre plus la littérature que comme un exercice), problème de la philosophie (genre littéraire aux mots couleur de muraille, dont les explications restent verbales, qui n'a d'autre valeur que celle d'un sport intellectuel), problème de l'histoire (genre littéraire encore malgré ses progrès, qui s'intéresse plus aux événements qu'aux développements insensibles, chaque historien choisissant ses faits, proposant ses certitudes, et, fixé dans la contemplation du passé, entrant dans l'avenir reculons).

Cette mise en accusation de toutes les choses vagues et impures conduit Valéry à une éthique de l'esprit : après avoir renversé toutes les idoles et s'être fait une idole de son propre esprit, purgé sa pensée des illusions, il se réfugie dans le silence pour faire l'inventaire des idées nettes, se connaître et se maîtriser, se refaire et se dépasser. Et c'est un nouveau départ.

Le deuxième tableau est celui du Grand Silence des années 1896-1912. Nous échappons à la durée. Valéry, Robinson de l'île Moi, seul avec lui-même comme Narcisse, revenu des systèmes et des « écritures », reprend en toute liberté ses problèmes, note infatigablement les procès-verbaux d'un colloque intérieur incessamment repris, instantanés psychologiques qui fixent des vérités parfois contradictoires, toujours provisoires, à la disposition du futur. Soumettant à un fort grossissement ces manœuvres intérieures, M. Bémol fait apparaître alors la position stratégique de Valéry, qui peut se définir « en trois mots » : volonté de former en soi, par un excès de l'attention intérieure, un miroir de sa propre pensée, le miroir de la conscience seconde. Valéry s'observe qui observe, essaie, par un effort d'égotisme, de se figurer son propre fonctionnement d'ensemble : Monde, Corps, Pensée, ce fonctionnement seul pouvant véritablement nous apprendre quelque chose, pour la raison évidente que tout ce que nous pouvons connaître ne parvient à notre connaissance que par une modification de notre être, qu'il s'agit en définitive de connaître.

Tel est le point central qui permet de comprendre la structure et le fonctionnement de l'esprit de Valéry, aussi bien que sa croissance, l'*hypothèse* non seulement vraisemblable, mais vérifiable, *capable* des œuvres réalisées,

publiées et inédites, et même des chefs-d'œuvre intérieurs, des œuvres qui furent possibles.

Nous ne saurions entrer ici dans le détail des projections successives qui nous révèlent les théories de Valéry sur le Monde, le Corps, la Pensée, et le perfectionnement parallèle du Moi, à la fois objet et sujet, dont il faut réduire les intermittences et ordonner le désordre. Cette patiente et lucide reconstruction, qui fait payer assez cher le plaisir de jouir du spectacle, — car, dans cette plongée vers l'internité, l'ordinaire clarté cesse à quelques coudées de la surface, — prouve combien l'exégète est lui-même « armé de sensibilité spirituelle ». Qu'il nous suffise de faire un bref bilan des conquêtes : ce qui domine tout est la conception d'une sorte de *Traité d'entraînement de l'esprit*, dont les règles sont la rigueur, la liberté d'esprit, c'est-à-dire le refus indéfini de s'aliéner, la pureté du solitaire qui pense pour penser, la singularité, possession complète de soi, seul moyen d'atteindre l'universalité et l'unité de l'esprit. En fin de compte, c'est une Sagesse plus qu'un Savoir que le critique fait apparaître : elle consiste à « faire de son mieux ce que l'on est fait pour faire », et se résume dans le suprême conseil : « Apprends à lire ton esprit, et tout le reste vient par surcroît. »

La troisième partie, symétrique de la première et conduite sur le même rythme, est consacrée à « la rentrée de Valéry dans le circuit ». M. Bémol raconte d'abord dans quelles circonstances le solitaire revint à la poésie et à la littérature, comment, toujours fidèle à son éthique de l'esprit, il sut cueillir, dans ses exercices d'essayiste et de poète, les fruits du « Grand Silence ».

Après ce récit, ce sont naturellement les vues de Valéry sur l'esthétique et sur la politique qui retiennent l'attention de M. Bémol. La constatation fondamentale est toujours que les problèmes généraux sont convertis en problèmes personnels. Ainsi, les vues sur la politique concernent surtout les rapports de l'esprit et de la société moderne, de l'éthique de l'esprit et de la politique, les devoirs de la société envers l'esprit et de l'esprit envers la société. En matière d'esthétique, c'est sur la psychologie de l'artiste et de l'amateur d'art que Valéry se fonde pour définir l'œuvre d'art et pour montrer que l'art finit par être une sorte de philosophie.

La même méthode positive est appliquée à l'étude des différents arts : arts plastiques, arts formels, danse, poésie. Cette revue montre combien les influences diverses subies par Valéry se sont « diffusées », fondues en lui, à quel point il maîtrise ses Maîtres et sait retrouver, à travers les produits particuliers, l'unité essentielle de l'art. Particulièrement sa prédilection pour les arts formels, architecture et musique, symboles et synthèses de l'univers intérieur, commande ses propres exercices poétiques.

C'est à ceux-ci qu'est consacré l'ultime chapitre où M. Bémol vérifie, en les confrontant avec les œuvres, les théories poétiques de Valéry, et où il trace la courbe de son évolution. Le rideau tombe, à la fin d'une ingénieuse étude de *Mon Faust*, non plus sur l'évocation de M. Teste, homme sans cœur, mais sur la célébration, attendue et inattendue, de la tendresse, suprême réconciliation du cœur et de l'esprit.

La conclusion nous propose une dernière synthèse, dans laquelle M. Bémol indique quelle place il réserve, parmi les acteurs de la « Comédie intellectuelle », à cet esprit complet qui a su, à force de volonté, composer les dons les plus opposés, et « préserver sa grâce ».

Telles sont les grandes lignes de cette étude, que nous avons lue, et relue, avec une attention passionnée, et que Valéry lui-même, — une lettre de M. J.-P. Monod en fait foi, — considérait comme « l'une des plus approfondies et des plus pénétrantes qui aient été entreprises sur son œuvre ». Il est certain que M. Bémol possède son Valéry ; il a su, après des années d'une intime compagnie, retrouver en soi ce qu'il trouve en lui, dire ce qu'il

est et ce qu'il lui fut, ce qui suppose d'assez rares qualités. La forme même ne nous paraît point indigne du sujet, et certaines formules sont de véritables trouvailles. Sans doute l'on peut rêver d'une étude aussi harmonieusement construite, aussi cohérente et compréhensive, où chanterait, en outre, en toutes ses phrases, la prose radieuse d'*Eupalinos* : ce serait désirer l'impossible. Aussi ne marchanderons-nous point nos éloges devant ce beau et solide monument.

G. MARTIN.

DAMASE POTVIN, **Le Roman d'un roman. Louis Hémon à Péribonka.** Un vol in-16 de 191 pages. Québec, Éditions du Quartier Latin, 1950.

M. Damase Potvin n'est pas un professionnel de l'histoire. Romancier, il a compté, dès 1908, parmi les initiateurs du mouvement régionaliste canadien et les précurseurs de Louis Hémon. Il voue à ce dernier une admiration de bon aloi. Ne cherchons pas dans son livre une étude méthodique ; mais, outre un témoignage qu'il convient d'enregistrer sur l'authenticité de l'atmosphère, il apporte de nombreux renseignements qu'il a patiemment recueillis sur le séjour de Louis Hémon à Péribonka, sur les personnages ou les épisodes dont *Maria Chapdelaine* est inspirée, sur le lancement de l'édition originale (celle qui parut à Montréal en 1915 après la publication du feuilleton dans le *Temps*) ; il ne manque pas d'esprit critique, et sait réfuter des identifications fallacieuses telles que celle de l'héroïne avec M^lle^ Eva Bouchard qui se donnait volontiers pour elle. Les chercheurs utiliseront avec fruit les matériaux qu'il met ainsi à leur portée.

AUGUSTE VIATTE.

CLAUDE-EDMONDE MAGNY, **Histoire du roman français depuis 1918**, tome I. 350 pages. Paris, Éditions du Seuil, 1950.

Plusieurs volumes d'essais, de nombreux articles ont déjà brillamment établi le crédit de M^me^ Claude-Edmonde Magny. Son *Histoire du roman français depuis 1918* le renforcera certainement auprès du public lettré, en France et à l'étranger. Ce ne sera pas le diminuer que de noter, dans une revue placée sous le signe de l'histoire littéraire, les réserves d'ordre historique que cette tentative peut provoquer.

Je sais bien que, dès la première page, l'auteur avoue que le mot « histoire » ne peut avoir le même sens pour le roman contemporain et pour la crise de la conscience européenne à l'aube du siècle des lumières. Il reste qu'elle emploie ce mot et qu'elle tente même, non sans bonheur souvent, de le justifier en ordonnant et en hiérarchisant la masse imposante et bigarrée des romans français de l'entre-deux-guerres. La coupure qu'elle établit aux environs de 1930 (p. 51), la conscience très claire des efforts du roman pour se dégager de l'imitation du réel et devenir « une forme littéraire qui existe par soi seule et se suffise à elle-même » (p. 229), voilà deux exemples de très valable histoire.

On n'en est que plus à l'aise pour souligner d'autres traits de ce livre, d'un dessin plus hasardeux. Sans même discuter des jugements dont M^me^ Claude-Edmonde Magny accepte « allégrement » la « caducité » (p. 9), on doit indiquer que son goût des formules l'entraîne parfois à forcer le sens des mots, ce qui est souvent les vider de tout sens. Ainsi, quand elle présente François Mauriac comme un « romancier quiétiste » (Chap. V), elle veut manifestement prendre le contre-pied de ce lieu commun : Mauriac janséniste, mais le souci d'étonner la conduit à de regrettables confusions. Toute l'œuvre du romancier illustre la « misère de l'homme sans Dieu »,

la faiblesse de sa liberté, la nécessité absolue de la grâce pour faire son salut. Mais les personnages de Mauriac ont du péché une conscience, qu'on a pu juger morbide, et qui n'a rien à voir avec « l'enfance » où Mme Guyon voulait faire et fit presque tomber Fénelon. Sans doute est-il possible, ici et là, de dénoncer un même danger moral : l'inattention aux œuvres. Mais pour Mauriac, la grâce fond sur un pêcheur pénétré de son indignité — tandis que pour le quiétiste, à la limite, l'innocence est possible au sein même des égarements. Seul un tour de passe-passe permet de donner le même nom à la sévérité angoissée et à la confiance ingénue.

Plutôt que de relever d'autres exemples, moins graves d'ailleurs, de la confusion verbale où baigne parfois ce livre brillant, je voudrais maintenant le juger d'un autre point de vue, aussi essentiel pour l'historien que celui de l'exactitude : les dénombrements complets. Il est permis, et bien compréhensible, de préférer Gide à Bourget ; mais il n'est pas permis d'écrire l'histoire du roman depuis 1918 sans mentionner Bourget qui non seulement est encore très lu, mais qui publie de nombreux romans jusqu'à la veille de sa mort, en 1935. Or, on chercherait en vain, dans le livre de Mme Claude-Edmonde Magny un paragraphe qui lui fût consacré. Même remarque pour Abel Hermant, pour Maurice Barrès qui écrivent l'un son *Cycle de Lord Chelsea*, l'autre *Un jardin sur l'Oronte*, plusieurs années après le début de la période étudiée par l'auteur. L'absence de Colette, qu'on nous a pourtant promise (p. 52) est encore plus surprenante. Faut-il croire qu'elle sera étudiée dans le second volume ?

C'est toucher au plan même de l'ouvrage, et je le ferai avec réserve, parce que ce second volume n'est pas encore paru, mais surtout parce qu'il faut être de mauvaise foi ou dépourvu d'expérience pour ignorer les problèmes de composition que rencontrera toujours l'historien des lettres comme celui des mouvements sociaux. Tout de même, on croit comprendre que ce premier volume est consacré à la première « génération » de romanciers (1918-1930) Pourquoi alors y trouve-t-on Lacretelle et pas Morand, quand tous deux sont nés en 1888 et débutent en même temps dans la vie littéraire ? Si c'est affaire de goût, Paul Morand n'aura droit peut-être qu'à une note (p. 55, n. 5). Mais répétons-le : l'historien doit dire tout ce qui a compté et l'exotisme tapageur de Morand, qu'on l'aime ou non, a marqué une direction que ne peut négliger une « histoire ».

Tout cela dit, le livre de Mme Claude-Edmonde Magny, insuffisant comme histoire, est très suggestif comme essai. On peut ne pas partager son enthousiasme pour Roger Martin du Gard, s'étonner de rencontrer ici Monsieur Teste « roman de l'homme désincarné » (p. 290), regretter tant de formules qui ont la préciosité de Giraudoux sans en avoir la grâce — on doit reconnaître qu'un tel livre fait réfléchir et qu'il aidera bien des lecteurs à mieux comprendre une littérature aussi proche que méconnue.

MARIUS-FRANÇOIS GUYARD.

ANNA BALAKIAN, **Literary origins of Surrealism.** Un vol. in-8° de IX-159 pages. New York, King's Crown Press, 1947.

L'étude des origines littéraires du Surréalisme est vaste et difficile. Mme Balakian l'a traitée, en un volume court, mais dense, qui s'efforce de dégager les grandes lignes d'un mouvement d'idées et d'une forme d'expression, et qui permet de discerner les figures les plus significatives d'une assez longue période. Son travail repose sur un choix, volontairement restreint, dans l'histoire de la pensée poétique des deux derniers siècles. Après avoir défini la « nouvelle philosophie de la réalité » qui devait aboutir au Surréalisme, Mme Balakian lui cherche des ancêtres : Achim von Arnim, Balzac, Victor Hugo, Gérard de Nerval, Baudelaire, Lautréamont, Rimbaud, Mallarmé.

Les deux derniers chapitres tentent de reconstituer deux voies qui mènent, l'une vers l'absolu, l'autre vers le chaos. La route du chaos conduit au dadaïsme, tandis que celle de l'absolu est jalonnée par l'étude des problèmes du symbole, de l'image, du caractère inhumain de la poésie moderne, du mariage du concret et de l'abstrait, et d'un certain culte de l'avenir qui implique le refus de la mémoire. Les analyses de cette dernière partie s'appuient sur les textes des précurseurs cités plus haut, auxquels viennent s'ajouter Laforgue, Maeterlinck, Saint-Pol-Roux, Gide, Apollinaire, Reverdy, Supervielle et Tzara.

Traitant de pareilles questions et de pareils auteurs, le livre de Mme Balakian est très clair, et ce n'est pas un mince mérite. Cette clarté est due à la rigueur avec laquelle l'auteur s'en tient à un petit nombre de problèmes et de témoins sur lesquels elle a choisi de faire porter son enquête ; elle se limite impitoyablement à ce qui peut passer, chez les auteurs considérés, comme annonçant le Surréalisme. La clarté vient aussi de l'excellente présentation des nombreux exemples : souvent obscurs en eux-mêmes, les textes cités sont éclairés par une analyse judicieuse qui en fait ressortir par avance l'intérêt ; ainsi le commentaire d'une phrase de Rimbaud, p. 82, est un modèle d'explication d'une œuvre déroutante entre toutes.

Mme Balakian met en lumière certaines descendances imprévues du Romantisme. Si Claudel lui paraît représenter l'épanouissement moderne de la poésie romantique, c'est au Surréalisme qu'elle voit aboutir un autre courant qui, approfondissant les angoisses du Romantisme, se détermine par une série de refus, abandonnant la réalité et la recherche du bonheur pour parvenir, dans le désespoir, à l'absolu. Elle affirme aussi qu'après 1870 le mouvement, de négatif, devient créateur ; les thèmes qu'il propose se font plus abondants et plus profonds, bénéficient d'une technique plus élaborée, mais cessent-ils d'être négatifs? Refus de l'humain, refus de la distinction du concret et de l'abstrait, refus du passé, ce sont autant de négations.

En fait, ce livre montre surtout les points par lesquels la poésie nouvelle s'oppose aux conceptions traditionnelles de la poésie et de l'homme. Les origines littéraires du Surréalisme ne livrent guère d'affirmations, mais une longue série de négations. Y disparaissent la raison, la religion, l'ordre, l'individualisme, la mémoire, la société, le bonheur, le progrès, le temps, l'espace, le mouvement, la nature, l'esprit, l'homme, l'imagination, la famille, la patrie, l'équilibre, la pensée. La nature du sujet traité impose peut-être cette prédominance du négatif. Breton a dit : « Le Surréalisme se nierait à ses propres yeux s'il prétendait avoir donné à quelque problème que ce soit une solution définitive. » Mais ne pouvait-on tenter de chercher au-delà de ces négations, ou peut-être à travers elles, un contenu positif ? Julien Gracq, dans son récent essai sur *André Breton*, a utilement indiqué quelques-uns des caractères positifs importants de la pensée et de l'art de ce poète.

Sur plusieurs points, Mme Balakian apporte des nouveautés intéressantes. Elle signale, p. 38-39, une erreur de traduction dans une phrase d'Arnim, étrangement révélatrice de l'abîme qui sépare la pensée romantique de la pensée moderne. Arnim avait écrit, dans le texte allemand, qu'il pouvait exactement distinguer ce qu'il voyait en réalité de ce qu'il voyait par l'imagination. Son traducteur, Théophile Gautier fils, suivi par André Breton, lui fait dire qu'il n'effectue cette distinction qu' « avec peine ».

La phrase allemande diffère autant de sa traduction que le fantastique d'un Hugo de celui d'un Lautréamont. Mme Balakian caractérise bien la poésie de ce dernier en la dénommant (p. 74) « cauchemar synthétique », et explique (p. 76, n. 56), l'emploi du mot « Elohim » dans les *Chants de Maldoror*. On notera (p. 77 sq) son interprétation de l'œuvre de Rimbaud, qu'elle considère comme dominée par une psychologie infantile, dont elle montre avec bonheur les prolongements poétiques et qui expliquerait que

Rimbaud, adulte, se soit désintéressé de la littérature. Enfin son analyse de la « technique de la contradiction » dans l'œuvre d'Apollinaire et de ses contemporains (p. 115-122) est minutieuse et convaincante.

Cette étude n'a voulu dire que l'essentiel et ne prétend pas être complète. On ne pourra pourtant s'empêcher d'y regretter quelques lacunes. Aux noms cités se seraient avantageusement ajoutés ceux de Max Jacob, de Valéry, de Léon-Paul Fargue. Pourquoi Mallarmé n'est-il considéré que comme auteur d'*Igitur* ? Même en n'étudiant de ses idées que celle de la mort, il était indispensable d'y joindre au moins la philosophie du *Toast funèbre*. On s'étonne aussi de ne voir figurer dans ce livre ni le marquis de Sade ni le roman noir anglais, qui comptent pourtant parmi les origines littéraires du Surréalisme, et non parmi les moindres. Inversement, l'analyse des travaux de Charcot sur l'hystérie et celle de la crise du spiritualisme vers 1860 sont intéressantes, mais ne méritent guère le qualificatif de « littéraire » ; à ce compte, on aurait préféré des études sur certains peintres, Cézanne ou Picasso, qui ont leur place marquée à côté des poètes. Dans le détail, quelques erreurs sont à signaler. On ne peut guère admettre que la technique poétique de Baudelaire (p. 54) n'offre aucune innovation par rapport avec la tradition. Sur la notion de hasard, une contradiction semble échapper à Mme Balakian : comment Mallarmé peut-il considérer le hasard comme son ennemi, qu'il cherche à « abolir », alors que le hasard est vénéré par Nerval, Baudelaire, Rimbaud, et tous leurs successeurs, présentés comme appartenant à la même famille spirituelle que Mallarmé ? Dans la bibliographie enfin, les *Consolations* de Sainte-Beuve sont appelées *Contemplations*.

Malgré ces quelques défauts et lacunes, et son manque de conclusion positive, l'ouvrage de Mlle Balakian reste précieux. Il projette des lumières sur un sujet ardu et en grande partie vierge, qu'il faudra bien quelque jour se décider à étudier sérieusement. — Jacques Scherer.

Georges Poulet, **Études sur le Temps humain**. Un vol. de xlvii-409 pages. Edinburgh University Press, 1949, et Paris, Plon, 1950.

L'ouvrage que M. Georges Poulet, professeur à l'Université de Baltimore, vient de consacrer à l'étude du *Temps humain*, peut à première lecture déconcerter. La densité des analyses, l'appareil abstrait de l'argumentation, l'allure systématique de la construction en font un livre d'abord difficile — mais qui s'avère très vite passionnant. Malgré toutes les objections que son entreprise peut soulever, M. G. Poulet me semble avoir écrit l'un des ouvrages de critique les plus originaux, et sans doute les plus importants de ces dernières années.

Cette critique se situe à mi-chemin entre philosophie et littérature. Et je sais bien qu'aux yeux de M. Poulet, pour qui toute vraie littérature comme toute vraie philosophie n'est que la traduction, plus ou moins intellectuelle, d'une expérience vécue, cette distinction n'a pas grand sens. Disons seulement que sa critique utilise les ressources les plus rigoureusement abstraites de l'analyse philosophique, afin de rendre compte d'un certain nombre d'expériences intérieures dont la littérature a fixé et transmis jusqu'à nous la trace. Le concret n'y est pas oublié ni méprisé : l'analyse s'emploie seulement à en découvrir la structure abstraite.

L'expérience à laquelle s'attache M. G. Poulet est celle du *Temps*. Expérience essentielle, en effet, et peut-être centrale. Tous nous vivons dans le temps ; tous nous devons — plus ou moins consciemment — nous construire et nous définir par rapport à lui ; passé, présent, futur sont les coordonnées par rapport auxquelles notre existence se situe ; le temps est le tissu de notre vie ; c'est dans son étoffe que se taille notre destin ; nous luttons contre lui comme Jacob luttait contre l'ange. L'œuvre de G. Poulet n'est pas autre chose que la description de ce combat : mieux que toute

autre chose, notre attitude en face du temps révèlera qui nous sommes. — Mais cette attitude est le plus souvent incohérente : les hasards de la vie, les glissements de l'âge, la maturation intérieure, bien d'autres facteurs encore risquent de faire apparaître le mariage de l'homme avec le temps comme une union chaotique où se succèdent les mouvements les plus violemment contradictoires. M. Poulet refuse de s'arrêter à ces contradictions : ses analyses considèrent l'*ensemble* d'une expérience. Comme le temps lui-même entre les instants dont il se compose, elles rétablissent, entre les divers moments de la pensée et de la sensibilité, une unité supérieure qui se découvre en un mouvement dialectique. Elles relient, par des commentaires qui en montrent la continuité intérieure, des textes souvent fort différents et même opposés de ton et de contenu, et que leur environnement renouvelle singulièrement. Chaque étude est alors comme une rigoureuse architecture dont la conclusion constitue la clef de voûte et la solution.

Telle est la méthode qui commande la construction de la plupart de ces études. Différente des méthodes classiques d'histoire littéraire ou de biographie intérieure en ce que, sans mépriser l'ordre chronologique, elle le soumet cependant à l'ordre dialectique. Lointaine également de l' « essai littéraire » en ce que, contrairement à lui, elle recherche d'abord la précision et la rigueur et se braque sur un seul champ. Que penser maintenant des résultats auxquels aboutit cette méthode, du contenu même du livre ?

Les dix-huit études dont il se compose, et qui sont consacrées à dix-huit grands écrivains français, de Montaigne à Marcel Proust, ne sont, certes pas, d'un intérêt égal. Toutes n'emportent pas au même degré la conviction. Les *Notes sur le temps racinien*, par exemple, d'une grâce fragile, et par trop poétique, détonnent un peu au milieu de la dure densité des autres chapitres. Le chapitre sur Gautier, — déjà publié dans la *Revue de Littérature Comparée* — piétine un peu. Mais la plupart des études ou, celles en particulier qui se consacrent à Pascal, Fontenelle, Benjamin Constant, Vigny, Flaubert, donnent la sensation de pénétrer au cœur d'une œuvre et d'un homme. A travers elles on aperçoit, tracées avec une extrême sûreté, la structure intime d'un univers, la courbe d'une trajectoire intérieure.

Il ne saurait être question de résumer ici aucune de ces études : la densité même de l'analyse l'interdirait. Mais ce travail apparemment impossible, M. Poulet l'a réalisé, pour nous, dans les cinquante pages d'une introduction, dont la richesse foisonnante accable un peu, et qui constitue une sorte de vue cavalière sur quatre siècles de temps français. Car le temps vit aussi par siècle : dépassant par une sorte d'harmonie préétablie, — sur laquelle on aurait envie de poser à M. Poulet quelques questions précises...,— la solitude et la spécificité des expériences individuelles, une sorte de *temps collectif* règne sur l'histoire. M. Poulet voit ainsi le XVII^e^ siècle tout plongé dans l'idée et l'expérience de la création continuée, d'une durée discontinue, dont chaque instant, — chez Corneille comme chez Descartes, Racine, Boileau ou Pascal, — doit être renouvelé par un décret divin, se suspend au doigt d'une transcendance qui peut, à chaque moment, retirer son soutien ; il décrit le XVIII^e^ siècle privé de ce soutien supérieur, livré à une suite d'instants qui lient leur existence à l'acuité, l'intensité, la variété de leur contenu sensible ; le préromantisme faisant, avec la mémoire, la découverte de la profondeur passée et de la continuité vécue ; puis le romantisme exploitant cette découverte et partagé entre la double nostalgie de l'avenir et du passé, et la tentation inverse de vivre, de l'intérieur, le devenir de l'histoire ; le XX^e^ siècle, enfin, retrouvant l'idée d'une création continuée où le Dieu du XVII^e^ siècle serait remplacé par l'acte, création *ex nihilo* sur fond de destruction et de néant. Mais on ne saurait résumer des pages comme celles-là : l'on ne peut que donner une idée de l'intelligence des rapprochements et de la largeur des perspectives.

Devant la réalité de la réussite, l'on est alors tenté de demander à M. Poulet pourquoi, s'en tenant au seul *temps*, il a laissé de côté les autres catégories sensibles auxquelles sa méthode eût pu cependant s'appliquer. Il ne les a, d'ailleurs, qu'apparemment négligées. Certaines études, celles sur Baudelaire et sur Proust, semblent s'élargir vers l'appréhension d'un *espace-temps*. D'autres, celles, par exemple, sur Mme de Lafayette, effleurent l'étude de la *relation*. La méthode de M. Poulet semble s'affermir, son champ de recherche s'ouvrir. S'il en était ainsi, il faudrait considérer les quatre cents pages de ce gros et grand livre, non pas comme une *somme*, mais bien plutôt comme un prélude[1].

JEAN-PIERRE RICHARD.

Nous avons reçu sur ce livre un autre compte rendu dont voici l'essentiel.

... On est frappé de deux singularités : l'une tient au choix, l'autre au genre même de l'ouvrage. Que le choix, opéré parmi les notes préparatoires d'une véritable histoire littéraire du temps en France, ait été douloureux, on le devine. Il semble néanmoins qu'on aurait pu, au XVIIe siècle, par exemple, négliger Molière et envisager au moins l'un des grands auteurs religieux dont l'absence surprend, quand le problème étudié les concerne si étroitement.

Quant au genre, celui de la critique philosophique des œuvres littéraires, je ne reprocherai pas à M. Poulet de l'avoir choisi : il y est passé maître, mais de ne s'y être pas toujours tenu. L'intérêt de l'étude consacrée à Gautier n'est évidemment pas du même ordre que celui des *Notes sur le temps racinien* : ici, un brillant et profond essai d'interprétation psychologique et métaphysique, là, une solide recherche d'histoire littéraire.

Le cas de Gautier fait, d'ailleurs, exception. Le plus souvent, M. Poulet cite plus volontiers les textes que leurs exégètes. On ne saurait trop l'en louer. Les références qu'il donne révèlent une immense lecture et une méditation prolongée. Il cherche et décèle, aux endroits les moins attendus, les traces de la conception qu'avaient du temps Fontenelle ou Constant. S'il possède le don du rapprochement qui est l'un des secrets de la grande critique, il sait aussi analyser et rassembler. Son livre ne trahit-il pas cependant une propension exagérée à tirer à lui, à sa propre inquiétude du temps, les phrases les plus anodines et les plus exemptes de cette inquiétude ?

Et puis, est-il permis, quand on étudie « le temps humain », de négliger à ce point le temps des horloges ? C'est sans doute la plus grave critique que l'on puisse adresser à M. Poulet. Il prend trop aisément chaque auteur comme un tout qu'il recompose et redivise sans égard à la succession historique des expériences. Ainsi on aimerait, au chapitre X, suivre les étapes qui conduisent Rousseau du temps des *Discours* à celui des *Rêveries* : ce sentiment nu de l'existence que l'auteur met justement en valeur, Jean-Jacques a dû, pour le reconquérir, abolir un passé de délire et de persécution. Il manque à l'étude de M. Poulet ce souci de l'histoire individuelle, sans quoi il est assez vain d'étudier « l'expérience vécue de la durée ».

On est en droit de s'émouvoir d'une telle indifférence à l'histoire. Les textes d'abord, sans doute. Mais quand ils sont peu sûrs, comme la *Lettre sur l'Imposteur*, faut-il fonder sur eux une nouvelle interprétation d'un écrivain? Or tout le chapitre IV, consacré à Molière, repose sur ce document dont l'attribution est contestable. Son dessein philosophique dispensait M. Poulet des minuties de l'historien : néanmoins, les pages 56-57, où il illustre, par le *Discours sur les passions de l'amour*, un texte des *Pensées*, perdent tout intérêt si le *Discours* n'est pas de Pascal.

1. Depuis la rédaction de cet article M. Poulet a publié, en un volume intitulé *La Distance intérieure* (Plon, 1952), la suite de ses études sur le temps. Ce second ouvrage mériterait à lui seul un compte rendu spécial : disons seulement que la même méthode s'y retrouve, appliquée toutefois à un champ beaucoup plus large que celui de la seule expérience temporelle. Et la réussite en apparaît, elle aussi, plus large et plus définitive.

On s'en voudrait de prolonger la liste de ces griefs. Ils n'ont pas beaucoup de prise sur un livre qui fera date dans l'histoire de la critique.

MARIUS-FRANÇOIS GUYARD.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu la lettre suivante :

« Je lis dans le dernier numéro de la *Revue d'Histoire littéraire de la France* le compte rendu de mon livre sur Flaubert. Je ne sais ce que signifie exactement la première phrase, ni ce que le lecteur en conclura. Mais j'estime qu'il est indispensable que l'on puisse comparer le texte de la note sur laquelle vous vous fondez avec l'interprétation que vous en donnez. Vous écrivez « ... ce précieux ouvrage, sorti, nous dit-on (p. 48, n. 1) d'une collaboration multiple, mais qui, d'un bout à l'autre, porte la marque de celle qui l'a signé seule ». Voici ma note : « On est heureux lorsqu'un travail peut s'achever en chant à l'amitié. Que ne dois-je pas à un flaubertiste ignoré, Pierre Gérôme, et à l'impitoyable acuité de son analyse ; à Gérard Gailly, qui a relu mon manuscrit, à ses remarques toutes inspirées par son goût, par sa science et son flair de flaubertiste ; à mille conversations sur Flaubert avec René Dumesnil ; à Henri Martineau avec qui je parlais de Stendhal tandis qu'il revoyait mes épreuves ; à la charmante Marion Lièvre qui a fait pour moi tant de recherches perspicaces, à Mme et à Mlle Lièvre qui ont toujours mis à ma disposition leurs livres précieux, fierté déjà de Pierre Lièvre, trop tôt enlevé à l'affection de tous ceux qui le connaissaient. Une de mes anciennes étudiantes, Mlle Renée Jeantot, a relevé pour moi dans le *Journal de Rouen* les comptes rendus du procès de Janvier. Enfin je tiens à remercier M. de la Monneraye et M. de Saint-Remy, conservateurs à la Bibliothèque de la Ville de Paris, qui m'ont permis de travailler sur les manuscrits de Flaubert aux heures les plus indues. Combien de fois, par surcroît, M. de Saint-Remy n'a-t-il pas eu la gentillesse de pâlir avec moi pour déchiffrer un mot indéchiffrable ! »

« Ainsi j'ai remercié, comme on le fait dans tous les ouvrages scientifiques, tous ceux qui m'avaient amicalement renseignée ou conseillée. Cette note n'implique nulle « collaboration ». J'ai conçu, préparé et réalisé seule ce livre. J'avais donc à le « signer seule ». — MARIE-JEANNE DURRY.

Il est vrai que je vois volontiers — je l'ai prouvé et le prouverai — un ou plusieurs noms accompagner le mien sur la couverture d'un volume ou au bas d'un article. On ne saurait trop favoriser sous cette forme l'esprit d'équipe dans nos travaux. Mais ici, comment savoir, parmi toutes les personnes avec qui (mille pardons ! sans qui) Mme Durry a « préparé » son ouvrage, s'il y en avait une qui méritât particulièrement de lui être associée, et laquelle ? Il y faudrait une « interprétation » bien subtile du chant de l'amitié : ai-je rien écrit qui y ressemble ? Si donc on veut m'imputer de force une insinuation, ce ne peut être en tout cas que celle-ci: le livre aurait dû être signé, non pas d'un seul nom, mais de quatre ou cinq pour le moins. Voilà, certes, à quoi je ne pensais guère, en trouvant sous ma plume cette antithèse de style : « multiple », « seule ». Mais aucun lecteur, j'en suis bien certain, ne m'aura prêté une pareille extravagance, que dément assez, il me semble, le reste de la phrase même qu'on incrimine, sans parler de toute la suite du compte rendu... Quant au mot « collaboration » que l'auteur de la lettre paraît n'admettre qu'au sens fort, n'en voyons-nous pas l'emploi s'étendre aujourd'hui — par exemple dans la désignation des « collaborateurs *techniques* » *de la Recherche Scientifique ? (Et il y a des travaux où le technique a la part principale.) Cependant il est rare — Mme Durry le sait aussi bien que moi — que l'on ait refusé les services d'un collaborateur technique, parce que cette dénomination tirerait à conséquence.* — J. P.

BIBLIOGRAPHIE[1]

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1952.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

DIVERS

— * Table générale de la *Revue d'histoire littéraire de la France*. Années 1909 à 1939. Par Pierre Josserand (Société de publications romanes et françaises. T. XXXVIII). — Genève, E. Droz, 1953.

— * Leroy (Jules). — Saint-Germain-des-Prés, capitale des lettres. — A. Bonne, 1952.

— * Lindstrom (Thaïs S.). — Tolstoï en France (1886-1910). Préface par J.-M. Carré (Bibliothèque russe de l'Institut d'études slaves. T. XXV). — Institut d'études slaves de l'Université de Paris, 1952.

— * Negley (Glenn) et Patrick (J. Max). — The Quest for Utopia, an anthology of imaginary societies. — New York, H. Schuman, 1952.

— * Perrochon (Henri). — Protestantisme et littérature. — Payerne, l'auteur ; Éd. de « Perspectives », Lausanne, 1952.

— * Taylor (Archer) et Mosher (Frederic J.). — The bibliophical history of anonyma and pseudonyma. — Chicago, published for the Newberry Library by the University of Chicago Press, 1951.

— * Dictionnaire des œuvres de tous les temps et de tous les pays. Littérature, philosophie, musique, sciences. Tome I : A-Dh. Tome II : Di-H. — Laffont-Bompiani ; Société d'édition de dictionnaires et encyclopédies, 1952.

— * Les Écrivains célèbres. T. II : L'Europe médiévale. La Renaissance. L'Europe classique. — T. III : Le XIX^e siècle. Le XX^e siècle. Publié sous la direction de R. Queneau (Coll. « La Galerie des Hommes célèbres »). Paris, Éd. d'art Mazenod ; Genève, Éd. contemporaines, 1952-1953.

— Angelloz (J.-F.). — Statistique et littérature. — *MF*, octobre.

— Billy (André). — Une histoire littéraire de Saint-Germain-des-Prés. — Fin d'une flânerie à St-G.-des-Prés. — *FL*, 4, 11 octobre.

— Dédéyan (Ch.). — Position littéraire du baroque. — [In] * Forschungsprobleme der vergleichenden Literaturgeschichte....

— Duhem (Jules). — Glanes pour Grand-Casteret. Almanachs français et livres congénères. — *BB*, nos 5, 6.

1. Voir la liste des abréviations à la fin de la bibliographie.

— Surtz (Edward L.). — Interpretations of *Utopia*. — *The Catholic Historical Review*, July.

Bibliophilie. — Bonnerot (Jean). — Inventaire des incunables de la Bibliothèque Victor Cousin [l'inventaire des nos 65 à 99 est signé : Denise Humbert, la préface de J. B. se trouve dans le no 6]. — *BB*, nos 5, 6.

Enseignement. — * Les établissements des Jésuites en France depuis quatre siècles [sous la direction du P. Pierre Delattre, S. J.]. Fascicule 8. Hesdin-Lille, col. 825-1224. — Enghien (Institut supérieur de théologie), Wetteren (De Meester), 1952.

— Fuzellier (Étienne). — L'emploi du cinéma dans l'enseignement littéraire. — *Revue Universitaire*, juillet-octobre.

— Gros (Bernard). — A propos de l'enseignement de la littérature dans le second cycle. — *IL*, septembre-octobre.

Langue. — * Brocherel (Jules). — Le patois et la langue française en vallée d'Aoste. Préface de Giuseppe Vidossi. — Neuchâtel-Paris, V. Attinger, 1952.

— * Damourette (J.) et Pichon (Ed.). — Essai de grammaire de la langue française. 1911-1952. Table analytique. Liste des témoins oraux. Liste des auteurs cités (Bibliothèque du *français moderne*). — Éd. d'Artrey, 1952.

— * Georgin (René). — Difficultés et finesses de notre langue. — Éd. A. Bonne, 1952.

— Baldinger (Kurt). — Die coutumes und ihre Bedeutung für die Geschichte des französischen Wortschatzes. — *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1951, H. 1-3.

— Cohen (Marcel). — Grammaires et styles. 1920-1940. — *E*, octobre.

— Wexler (Peter). — Études sur la formation du vocabulaire des chemins de fer en France [résumé th. doctorat Université]. — *AUP*, juillet-septembre.

Littérature coloniale. — * Lebel (Roland). — Les établissements français d'outre-mer et leurs reflets dans la littérature. — Larose, 1952.

Littératures régionales. — Sevin (Chanoine A.). — Le Maine littéraire. — *La Province du Maine*, fasc. III.

Mélanges. — * Lugli (Vittorio). — Dante e Balzac, con altri italiani e francesi (Collana di saggi... XI). — Napoli, Edizione scientifiche italiane, 1952.

— * Wais (K.). — Forschungprobleme der vergleicheiden Literaturgeschichte. Internat. Beiträge zur Tübinger Literarhistorisker-Tagung, Sept. 1950. — Tübingen, Niemeyer, 1951.

— * Mélanges d'esthétique et de science de l'art offerts à M. Étienne Souriau, par ses collègues, ses amis et ses disciples. — A.-G. Nizet, 1952.

Poésie. — Eliot (T. S.). — « Charybde et Scylla » : lourdeur et frivolité [« C. et S. » en poésie]. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, V, 1951-1952.

— Krafft (Jacques-G.). — Les cadets de l'art. — [In] * Mélanges d'esthétique... Ét. Souriau.

— Lugli (Vittorio). — Il senso di una poesia. Discorso... all' Accademia delle scienze dell' Istituto di Bologna [publié in : *Rendiconto delle sessioni dell' Accademia... classe di scienze morali*, serie V, vol. II, 1948-1949]. — [In] * Dante e Balzac... — Napoli, 1952.

Roman. — Sagave (Pierre-Paul). — Catégories de l'homme dans le roman. — [In] * L'Homme et l'histoire. Actes du 6e congrès des Sociétés de phi-

losophie de langue française. Strasbourg, 1952. — Presses Universitaires, 1952.

Théâtre. — * Baty (Gaston). — Vie de l'art théâtral des origines à nos jours. — Plon, 1952.

— * Gouhier (H.). — Le Théâtre et l'existence (Philosophie de l'art). — F. Aubier, 1952.

— * Touchard (Pierre-Aimé). — L'animateur de théâtre ou la règle du jeu. Court traité du spectateur. — Éditions du Seuil, 1952.

— Jamati (Georges). — L'esthétique et le théâtre. — [In] * Mélanges d'esthétique... Ét. Souriau.

— Lebègue (R.). — Le théâtre de démesure et d'horreur en Europe occidentale aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles. — [In] * Forschungsprobleme der vergleichenden Literaturgeschichte.

— Sadron (Pierre). — Les associations permanentes d'acteurs en France au Moyen Age [XV^e^-XVI^e^ siècles]. — *RHT*, III.

Thèmes littéraires. — * Dumas (Paul). — Humanités chrétiennes. Préface de S. Exc. Mgr Bornet. — Centre d'études pédagogiques (15, rue Louis-David, Paris, 16^e^), 1952.

— * Priddin (Deirdre). — The art of dance in French literature from Th. Gautier to P. Valéry, with a foreword by Arnold Haskell. Preface by Cyril Beaumont [Th. Gautier, S. Mallarmé, J. Lemaître, M^me^ de Noailles, M. Prévost, H. Bergson, P. Valéry]. — London, Adam and Charles Black, 1952.

— Carbonnier (Jean). — Études de psychologie juridique [étude de types littéraires]. — *Annales de l'Université de Poitiers*, 1949.

— Duchemin (Jacqueline). — Le mythe de Prométhée à travers les âges. — *BGB*, octobre.

— Guyot (Charles). — Les poètes de la mort dans les lettres françaises. — [In]* L'Homme face à la mort. — Delachaux et Niestlé, 1952.

XV^e^ SIÈCLE

Commynes. — Charlier (G.). — Philippe de C. et la Cour de Bourgogne. — *Revue de l'Université de Bruxelles*, n° 4.

— Daviso (M.). — C. e la ragion di stato. — *Occidente*, marzo-aprile.

XVI^e^ SIÈCLE

Divers. — Busson (Henri). — Pamphagus. — *BHR*, n° 2.

Chesnier du Chesne (A.). — Abel Lefranc est mort [1863-1952]. — *Le Monde*, 28 novembre.

— Cohen (Gustave). — Un historien du XVI^e^ siècle : Henri Chamard. — *NL*, 16 octobre.

— Dannenfeldt (Karl H.). — The Renaissance and pre-classical civilizations. — *JHI*, October.

Aubigné (A. d'). — Dartigue (Charles). — Le foyer et le cabinet de travail d'A. d'A. — *Le Foyer Protestant*, octobre-novembre.

— Schmidt (Albert-Marie). — Le centenaire de la Société de l'Histoire du protestantisme. La pensée politique d'A. d'A. — *Réforme*, 22 novembre.

Labé (L.). — * L. L. — Élégies et sonnets, suivis d'écrits de divers poètes à la louange de ladite dame (Coll. Jacques Haumont). — Éd. d'Histoire et d'Art, 1952.

Marguerite de Navarre. — Ritter (R.). — Les solitudes de M. de N. (*fin*). — *Pyrénées*, juillet-septembre.

Marot (Cl.). — * Saulnier (V.-L.). — Les élégies de C. M. — Société d'édition d'erseignement supérieur, 1952.

— Mayer (C. A.). — Le texte de M. (I). — *BHR*, n° 2.

Montaigne. — Chastel (André). — An unknown portrait of M. — *The Burlington Magazine*, November.

— Françon (Marcel). — Quand M. a-t-il composé l'essai *Des Livres* (II, 10) ? — *BHR*, n° 2.

— Michel (Pierre). — Toujours du nouveau sur M. — *L'École*, 4 octobre.

Peletier (J.). — Weinberg (Bernard). — La première édition de la traduction d'Horace par J. P. [1541]. — *BHR*, n° 2.

Postel (G.). — Bernard-Maître (Henri). — Aux origines françaises de la Compagnie de Jésus. L'*Apologie* de G. P. à la fin de l'année 1552. — *Recherches de science religieuse*, juillet-décembre.

Rabelais. — Telle (E. V.). — La situation géographique de la dive Bouteille. — *BHR*, n° 2.

Roboam (J.). — Saulnier (V.-L.). — Jean Roboam, Bartelon et Ravières. — *BHR*, n° 2.

Ronsard (P. de). — * Desonay (Fernand). — R. poète de l'amour. Livre Ier. Cassandre (Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique). — Bruxelles, Palais des Académies ; Gembloux, J. Duculot, 1952.

— Lebègue (R.). — R. au prieuré de Saint-Côme. — *AUP*, juillet-septembre.

Satyre Ménippée. — Vier (Jacques). — Notes sur la S. M. — *L'École*, 27 décembre 1952, 10, 24 janvier 1953.

Scève (M.). — Saulnier (V.-L.). — Sur trois Dizains de M. S. — *AUP*, avril-juin.

XVIIe SIÈCLE

Divers. — * Adam (Antoine). — Histoire de la littérature française au XVIIe siècle. III. L'apogée du siècle. Boileau-Molière. — Domat, 1952.

— Cavallera (Fernand). — Spiritualité en France au XVIIe siècle. Redressement historique nécessaire [critique de l'introduction du livre de J. Orcibal, *J. Duvergier de Hauranne... et son temps*]. — *Revue d'ascétique et de mystique*, juillet-septembre.

— Christ (Yvan). — Port-Royal de Paris va revivre. — *MF*, octobre.

— Gueullette (J.-E.). — Un avocat ami de Molière et de Boileau : Bonaventure de Fourcroy. — *Société archéologique, historique et scientifique de Noyon. C.-R. et Mémoires*, 1948-51 [1952].

— Hermans (Francis). — Humanisme chrétien ou naturalisme [critique de L. Cognet, « La spiritualité française au XVIIe siècle », *Culture catholique*, n° 4, septembre 1949]. — *RGB*, septembre.

— Julien-Eymard d'Angers (P.), o. f. m. Cap. — Le stoïcisme en France dans la première moitié du XVIIe siècle. Les origines (1575-1616). V. L'humanisme chrétien. De saint Ignace à Martin-Antoine Delrio [M.-A Muret]. — VI. De M.-A. D. à St François de Sales. — *Études franciscaines* décembre.

— Lechanteur (Fernand). — La langue de Rouen au XVIIe siècle. — *Annales de Normandie*, août.

— Martin (H.-J.). — L'édition parisienne au XVII^e siècle. Quelques aspects économiques. — *Annales. Économies. Sociétés...*, juillet-septembre.

Théâtre. — * Dabney (Lancaster E.). — French dramatic Literature in the reign of Henri IV. A study of the extant plays composed in France between 1589 and 1610. — Austin (Texas), The University Co-operative Society, 1952.

— Busson (Henri). — La pension de Louis Béjart. — *RHT*, III.

— Merle (D^r). — Troupes circulantes en Bretagne au XVII^e siècle (1645-1654), d'après les minutes des notaires Pierre Belon et Auffray. — *RHT*, III.

— Thomas (René). — Sur François Bedeau, sieur de Lespy. — *RHT*, III.

Arnauld (**A.**). — * Laporte (Jean). — La doctrine de Port-Royal. La Morale (d'après A.)** — J. Vrin, 1952.

— * Lettres de Leibniz à A. d'après un manuscrit inédit, avec une introduction historique et des notes critiques par Geneviève Lewis (Bibliothèque de philosophie contemporaine). — Presses Universitaire, 1952.

Boileau. — Voir : *XVII^e siècle. Divers.*

Bossuet (**J.-B.**). — Guervin (Mgr M.-H.). — B. et Fénelon. — *XVII^e siècle*, n° 16.

— Lugli (Vittorio). — La monaca di Monza e una pagina di B. — [In]* Dante e Balzac... — Napoli, 1952.

Corneille (**P.**). — May (Georges). — Sept années d'études cornéliennes. — *RR*, December.

Deimier (**P. de**). — Colotte (Pierre). — Le poète P. de D. (Avignon, vers 1580 ?-après 1615). Sa carrière provençale (I). — *Provence Historique*, octobre-décembre [Voir aussi : *Bulletin trimestriel de l'Institut historique de Provence*, juillet-octobre].

Descartes. — Mesnard (Pierre). — L'esprit cartésien est-il compatible avec le sens de l'histoire ? [Bossuet. Malebranche. Fontenelle]. — [In]* L'Homme et l'histoire...

Fénelon. — Voir : *Bossuet.*

Godeau (**A.**). — F. C. — Antoine G. et saint Vincent de Paul. G. en visite au Séminaire de la Mission de France. Une pièce de vers inédite de Jacques de La Fosse. — *Annales de la Congrégation de la Mission*, 1952.

Jansénisme. — Voir : *Arnauld* (*A.*), *La Fontaine.*

La Fontaine. — Lugli (Vittorio). — Emilio De Marchi traduttore di La F. [publié in *Lettere del R. Istituto lombardo di scienze e lettere*, vol. LXXIII, fasc. I, 1939-1940]. — [In]* Dante e Balzac... — Napoli, 1952.

— Petit (Léon). — Sur un propos de Diderot. Humilité de La F. devant Port-Royal. — *XVII^e siècle*, n° 16.

Mairet. — Voir : *Scarron.*

Malebranche. — Blanchard (Pierre). — L'attention dans la philosophie de M. — *L'Année théologique augustinienne*, fasc. II-III.

— Blanchard (Pierre). — L'intuition et le système dans la philosophie de M. — *XVII^e siècle*, n° 16.

Molière. — Vier (Jacques). — Un livre capital : *M. et le Misanthrope.* — *L'École*, 4 octobre.

— Voir : *XVII^e siècle. Divers.*

Pascal (B.). — Jansen (P.). — La bibliothèque de P. Les sources des *Provinciales* d'après les notes autographes inédites de P. [Bibl. Mazarine, A. 17118 à A. 17126, A. 17128 à A. 17130, 61297 et 61298]. — *Revue Historique*, octobre-décembre.

— Pons (E.). — Swift et P. Note complémentaire. — *Études anglaises*, novembre.

— Voir : *Voltaire.*

Peiresc. — Belin-Milleron (J.). — Les naturalistes et l'essor de l'humanisme expérimental (fin du XVI^e^, début du XVII^e^ siècle) : de Rondelet au conseiller P. — *RHS*, juillet-septembre.

— Masai (François). — Une lettre inédite de P. à Gevartius, secrétaire de la ville d'Anvers pendant la peste d'Aix (1629). — *Provence Historique*, juillet-septembre.

Racine (J.). — Gorlier (Claudio). — R. — *Paragone*, agosto.

— Lugli (Vittorio). — Carducci, De Vigny e R. [reprend des articles publiés dans *Convivium*, novembre-dicembre 1941 et *Letterature moderne*, luglio-agosto 1951]. — [In]* Dante e Balzac.... — Napoli, 1952.

— Lugli (Vittorio). — Intermezzo raciniano. — [In]* Dante e Balzac... — Napoli, 1952.

— Niederstenbruch (Axel). — R. *Phädra* im modernen Unterricht. — *Neuphilologische Zeitschrift*, H. 3.

— Pommier (J.). — R. et la du Parc. — *EN*, 8 janvier 1953.

— Voir : *XIX^e^ siècle. Divers.*

Scarron. — Carrington Lancaster (H.). — S. and Mairet. — *MLN*, November.

Sévigné (M^me^ **de**). — Charageat (Madeleine). — Projet de contrat de mariage entre Marguerite de S. et le comte de Grignan (don de M. Forsyth Wickes). — *Bulletin du Musée Carnavalet*, n° 1.

Vincent de Paul (St). — F. C. — Quatre lettres de s^t^ V. de P. [à M. Dehorgny, 27 sept. 1646 ; au P. Hilarion Rancati, 13 sept. 1659 et une lettre, s. d. ; aux administrateurs du Grand hôpital du Mans, 22 mars 1651]. — *Annales de la Congrégation de la Mission*, 1951.

— F. C. — Lettres vincentiennes inédites [à la Communauté de St Nicolas-du-Chardonnet, 26 avril 1639]. — *Annales de la Congrégation de la Mission*, 1952.

Voiture. — Moussalli (Ulysse). — Quand Louis XIII était V. — *FL*, 22 novembre.

XVIII^e^ SIÈCLE

Divers. — Benítez Claros (Rafael). — Variaciones sobre el sentimentalismo neoclásico. — *Revista de estudios franceses*, n° 8.

— Bondeville (Emmanuel). — Rameau et les philosophes. — *L'Opéra de Paris*, V.

— Mongrédien (Georges). — Autour des « Mémoires du maréchal de Richelieu « [sur la valeur des œuvres de Soulavie]. — *MF*, novembre.

Beaumarchais. — * Filippini (Felice). — Il primo torto e' quello di esser morto. Saggio sul *Figaro* di B. — Lugano, Edizioni Cenobio, 1952.

— Michaud (Guy). — L'intrigue et les ressorts du comique dans le *Mariage de Figaro*. — [In] * Mélanges d'esthétique... Ét. Souriau.

Choderlos de Laclos. — * C. de L. — *Les Liaisons dangereuses*. Texte

établi sur le manuscrit autographe. Présentation par Yves Le Hir (Coll. Classiques Garnier). — Garnier, 1952.

— Voir : *Baudelaire.*

Diderot. — * D. — Textes choisis. Tome I. Pensées philosophiques. Lettre sur les aveugles. Suite de l'Apologie de l'abbé de Prades. Introduction, commentaires et notes explicatives par Jean Varloot (Les Classiques du Peuple). — Éditions sociales, 1952.

— Bassis (Henri). — D. théoricien du réalisme en peinture. — *E*, octobre.

— Bigot (A.). — D. jugé par le baron d'Eckstein. — *Les Cahiers haut-marnais*, 3e trimestre.

— Crocker (Lester G.). — Pensée XIX of D. — *MLN*, November.

— Hoog (Armand). — L'âme préromantique et les instincts de mort. [D.]. — *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, novembre.

— Nedergaard (Leif). — Quelques témoignages du XVIIIe siècle sur D. et Langres [extraits du *Mercure Danois* et d'un manuscrit inédit, Archives d'État de Copenhague]. — *Les Cahiers haut-marnais*, 3e trimestre.

— Ridgely (Beverly S.). — Additional sources for D's *Est-il bon ? Est-il méchant ?* — *MLN*, November.

— Roth (Georges). — Notes sur la maladie et la mort de D. [extraits de la correspondance de Grimm à Fr. Tronchin, Bibl. de Genève]. — *Les Cahiers haut-marnais*, 3e trimestre.

— Wilson (Arthur M.). — An unpublished letter of D., Dec. 28, 1769 [Bibl. de la Ville de Langres, Ms. 94]. — *MLN*, November.

— Voir : *Encyclopédie, La Fontaine.*

Encyclopédie. — Lèbre (Enrique). — Los enciclopedistos, precursores del comunismo. — *Revista de estudios franceses*, nº 8.

— Lough (J.). — The *E.* in 18th century England. — *FS*, October.

— Voir : *D'Alembert, Diderot, Malesherbes, J.-J. Rousseau, Voltaire.*

Fontenelle. — * Cosentini (John W.). — F's art of dialogue. — New York, King's Crown Press, 1952.

Grimm. — Voir : *Diderot.*

Ligne (Pce de). — *Pce de L. — Pages intimes. Préface et choix de Raymond Dumay. Bois originaux de André-Yves Breton (« Pour ma joie ». 1). — La Trière, 1952.

Montesquieu. — * M. — *Lo Spirito delle leggi.* A cura di Sergio Cotta. 2 vol. — Torino, Unione tipografico-editrice torinese, 1952.

— L'œuvre de M. (extraits), présentée par André Stegmann (Classiques France). — Hachette, 1952.

— Schalk (E.). — M. und die Europäischen Traditionen. — [In] * Forschungprobleme der vergleichenden Literaturgeschichte...

Prévost (Abbé). — Engel (Claire-Éliane). — La vie secrète de l'abbé P. — *RSH*, juillet-septembre.

Rivarol. — Irazusta (Julio). — R. — *Revista de estudios franceses*, nº 8.

Rousseau (J.-J.). — Bouvier (Robert). — R. avec et contre les Encyclopédistes (d'après quelques ouvrages récents). — *Revue de synthèse*, janvier-juin.

— Gregh (Fernand). — A Montmorency, sur les pas de J.-J. R. — *France-Illustration*, 18 octobre.

— Labrousse (Roger). — Nota sobre el concepto de Voluntad general en R. — *Notas y estudios de filosofia* (Tucuman), nº 9.

Sade (Mis de). — Mis de S. — Conte moral et philosophique (projet inédit). Présentation de Gilbert Lely. — *MF*, octobre.

Vauvenargues. — Lugli (Vittorio). — V. scrittore. — [In] * Dante e Balzac... — Napoli, 1952.

Voltaire. — * V. — Lettres inédites à son imprimeur Gabriel Cramer, publiées avec une introduction et des notes par Bernard Gagnebin (Textes littéraires français). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1952.

— Alessio (F.): — V. e Pascal. — *Giornale di metafisica*, marzo-aprile.

— Carrington Lancaster (H.). — C.-R. de : Répertoire chronologique des lettres de V., par A. Delattre, 1952 [*errata* envoyés par l'auteur]. — *MLN*, November.

— Gagnebin (Bernard). — Les carnets de V., suivis de quelques fragments pour la plupart inédits. — *JG*, 16-17 novembre.

— Gooch (G. P.). — Catherine the Great and V. — *CR*, October, November.

— Kahn (Ludwig W.). — V's *Candide* and the problem of secularization. — *PMLA*, September.

XIXe SIÈCLE

Divers. — * Bartolozzi (Attilio). — Ombre e luci su Montaigne, Hugo, Sand, Balzac, Baudelaire, Flaubert, Maupassant, Verlaine, Rimbaud. — Ancona, Ed. Draga, 1952.

— * Dorgelès (Roland). — Portraits retrouvés [G. Courteline... E. et J. de Goncourt... O. Mirbeau... T. Bernard]. — A. Michel, 1952.

— * Menczer (B.). — Catholic political thought. 1789-1848. Texts selected, with an introduction and biographical notes [J. de Maistre, Bonald, Chateaubriand, Balzac, L. Veuillot...]. — London, Burns and Oates, 1952.

— Billy (André). — Le vicomte de Lovenjoul et ses collections. — *FL*, 29 novembre.

— Drève (Jean). — Notre premier journal satirique [*Le Diable au corps*, 28 août 1892-1er avril 1895, Bruxelles ; la revue a eu des collaborateurs français]. — *Le Thyrse*, octobre.

— Dupuy (Aimé). — Maires ruraux sous la Restauration, d'après Balzac, Stendhal et P.-L. Courier. — *L'Information Historique*, septembre-octobre.

— Eustis (Alvin). — A 19th century version of the « Cabale de *Phèdre* », — *MLN*, November.

— Lonchamp (F.). — La vétilleuse censure de Napoléon Ier. — *BB*, no 5.

— Ripert (Pierre). — En marge du symbolisme. Rimbaud, Verlaine, G. Nouveau et Marseille. — *Marseille* (Revue municipale), no 18, juillet-septembre.

Romantisme. — * Ségur (Nicolas). — Histoire de la littérature européenne. T. IV. L'époque romantique. — V. Attinger, 1952.

— Hoog (Armand). — L'âme préromantique et les instincts de mort (II). La poésie de la mort dans le silence de la littérature (1798-1808). — *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, décembre.

— Hoog (Armand). — Le romantisme et l'existence contemporaine. — *MF*, novembre.

— Hoog (Armand). — Un cas d'angoisse préromantique. — *RSH*, juillet-septembre.

— Voir : *Diderot, Fabre d'Olivet.*

Théâtre. — Allard (Louis). — La Comédie Française au temps de Mlles Mars et Rachel. — *La Revue Théâtrale*, no 21.

Ampère (**J.-J.**). — Renauld (Charlotte). — J.-J. A. et l'Italie. — *RSH*, juillet-septembre.

Aubanel (**Th.**). — * Th. A. — Œuvres choisies (Le provençal au baccalauréat). — Avignon, E. Aubanel, 1952.

Balzac (**H. de**). — * H. de B. — Études philosophiques. *Les Marana. L'Auberge rouge. Maître Cornélius* (Éd. du centenaire des Œuvres complètes illustrées de B. 43). — A. Guillot, 1952.

— * H. de B. — *La cousine Bette*. Préface de Ph. Hériat (Le Club français du Livre. Classiques. 27). — Club français du Livre, 1952.

— Guiette (Robert). — Composition et structure du roman balzacien. — *LR*, novembre.

— Lugli (Vittorio). — Dante e B. — [In] * Dante e Balzac... — Napoli, 1952.

— Pemán (José-María). — Apuntes en torno a B. — *Revista de la Universidad de Buenos-Aires*, julio-septiembre 1951.

— Picon (Gaëtan). — B., penseur politique. — *Liberté de l'Esprit*, octobre.

— Pons (Roger). — M^me^ de Mortsauf ou l'imposture de l'amour platonique. — *L'Anneau d'Or*, n° 47, septembre-octobre.

— Regard (Maurice). — « Bedouck » ou le talisman de M. de B. — *Bulletin de l'enseignement public du Maroc*, 2^e^-3^e^ trimestres 1950.

— Robert (Guy). — Naissance d'un texte de B. Le plan Rabourdin dans *Les Employés*. — *IL*, novembre-décembre.

— Sarrailh (Jean). — Sur quelques histoires espagnoles de B. — [In] * Estudios hispánicos. Homenaje a Archer M. Huntington. — Wellesley (Mass.), Wellesley College, 1952.

— Vivier (Robert). — B. ou la tragédie dans le roman. — *Marche Romane*, octobre-décembre.

— Voir : *XIX^e^ siècle. Divers.*

Barbey d'Aurevilly (**J.**). — * Sevin (André). — B. d'A. Textes choisis avec un portrait et une introduction. — Librairie G. Esnault, 1952.

Baudelaire (**Ch.**). — * B. par lui-même. Images et textes présentés par Pascal Pia (Écrivains de toujours). — Éd. du Seuil, 1952.

— Fasolis (Ugo). — Duo paradisi perduti. Noterelle sulla pietà baudelairiana. — *Cenobio* (Lugano), n° 7.

— Kies (A.). — Notes baudelairiennes. B. et Hector Berlioz [pour une explication de *La Béatrice*]. — B. et Laclos. — *LR*, novembre.

— Pichois (Claude). — B. en Belgique. — *L'École*, 27 décembre.

— Richer (Jean). — Une lettre inédite de B. [à Asselineau, 1^er^ février 1859]. — *NL*, 13 novembre.

Bourges (**E.**). — * Buzzini (Louis). — E. B. Histoire d'un grand livre : *La Nef*. Préface de Paule Régnier [bibliographie, chronologie de la vie et des œuvres d'E. B.] — Au Pigeonnier, 1951.

— Extraits d'une lettre d'E. B. à Léon Paschal, 3 décembre 1897. — *Empreintes*, n^os^ 10-11.

Boylesve (**R.**). — * Lacretelle (J. de). — Institut de France. Académie française. Centenaire de R. B. à La Haye-Descartes, le 21 octobre 1951 [discours prononcé par J. de L.]. — Firmin-Didot, 1951.

Céard (**Henri**). — Burns (C. A.). — H. C. and his relations with Flaubert and Zola. — *FS*, october.

Chateaubriand. — * C. — Campagne de Rome. Introduction de Yves Gandon. Burins originaux de Camille P. Josso. — P. Lanauve de Tartas, 1952.

— Jackson (G. B.). — A C. letter in London [21 janvier 1822, au comte de Caraman ?]. — *MLN*, November.

— Rat (Maurice). — C. et M^me^ Récamier. — *EN*, 9 octobre.

— Faut-il récrire *Le Génie du Christianisme ?* [réponses de J. Anceleт-Hustache, B^on^ Seillière, A. George, Mgr Calvet, G. Cohen]. — *Ecclesia. Lectures chrétiennes*, novembre.

— Société C. *Petit Bulletin*, n° 4, novembre [C.-R. des 51^e^, 52^e^, 53^e^ réunions de travail. — Lettres inédites de C. — Séjours de C. chez Joubert, à Villeneuve-sur-Yonne. — Documents sur la Vallée-aux-Loups].

— Deux lettres inédites de M^me^ Récamier à M^me^ de Gérando (écrites de La Vallée-aux-Loups). — Société C. *Petit Bulletin*, n° 4, novembre.

— Voir : *V. Hugo.*

Colet (**L.**). — Rat (Maurice). — Un médecin veut réhabiliter Louise C., « virago des lettres ». — *FL*, 25 octobre.

Constant (**B.**). — * B. C. — *Adolphe*. Introduction de Alfred Roulin (Le Club français du Livre. Classiques, 29). — Club français du Livre, 1952.

— Arland (Marcel). — C. et *Cécile*. — *Les Cahiers de la Pléiade*, XIII, automne 1951-printemps 1952.

— Bartolini (Elio). — *Adolphe* et l'eroe romantico. — *Il Mulino*, ottobre.

— Kohler (Pierre). — B. C. mieux connu. — *Revue de Suisse*, 20 octobre.

— Lote (René). — De B. C. à Paul-Louis Courier. Saumur, 1820. — *Revue de la Méditerranée*, septembre-décembre.

— Mauriac (François). — Notes en marge des Journaux intimes de B. C. — *TR*, octobre.

— Mistler (Jean). — Les Journaux intimes de B. C. — *RP*, octobre.

Courier (**P.-L.**). — Voir : *XIX^e^ siècle. Divers, Constant* (*B.*).

Courteline (**G.**). — Lugli (Vittorio). — Da Boccacio a C. [publié dans *La Rassegna d'Italia*, settembre-ottobre 1947]. — [In] * Dante e Balzac.... — Napoli, 1952.

Cros (**Ch.**). — Le Dantec (Yves-Gérard). — C. C., poète et inventeur de génie. — *RP*, novembre.

Descaves (**L.**). — Voir : *Huysmans* (*J.-K.*).

Dumas, fils (**A.**). — Lugli (Vittorio). — D. figlio e i classici [publié in *Rivista di letterature moderne*, dicembre 1946]. — [In] * Dante e Balzac.... — Napoli, 1952.

Duranty (**L.**). — Voir : *Zola* (*E.*).

Duruy (**V.**). — Une lettre inédite de V. D. [à J. Simon, 19 août 1863], publiée par A.-M. Ecolan. — *EN*, 27 novembre.

Eckstein (**B^on^ d'**). — Voir : *Diderot.*

Fabre d'Olivet. — Cellier (Léon-Marie). — F. d'O. Contribution à l'étude des aspects religieux du romantisme. — *La vraie maçonnerie et la céleste culture*, texte inédit de F. d'O., avec introduction et notes critiques [résumé th. Doct. ès lettres]. — *AUP*, juillet-septembre.

Féval (**Paul**). — Diverrès (Armel). — L'histoire de Bretagne dans les romans de P. F. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, juillet-août.

Flaubert (**G.**). — Gottschalk (D^r^ A.). — F. fut-il gourmand ? — *Grand-gousier*, octobre-décembre.

— Lugli (Vittorio). — Lo stile indiretto libero in F. e in Verga [publié in *Memorie della R. Accademia delle scienze dell' Istituto di Bologna. Classe di scienze morali*, serie IV, vol. V, 1942-1943]. — [In] * Dante e Balzac.. — Napoli, 1952.

— Voir : *Céard* (*H.*).

Fleuriot (**Z.**). — Coant (F.). — Une comtesse de Ségur bretonne : Z. F. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, septembre-décembre.

Fontanes. — Lettre inédite de F. à Joubert, 4 avril 1794. — Société Chateaubriand. *Petit Bulletin*, nº 4, novembre.

France (**A.**). — Bloch (Gérald). — A. F. et l'Université. — *Le Lys Rouge*, nos 56-57, automne-hiver. [Voir aussi : *EN*, 27 novembre.]

— Renaitour (Jean-Michel). — Souvenirs sur A. F. — *Rolet*, 23 octobre.

Fréchette (**L.**). — Klinck (G. A.). — L'humour de Louis F. — *Revue de l'Université Laval*, octobre.

Gautier (**Th.**). — * T. G. — *Le Roman de la Momie*. Préface et notes de Jean Richer (Le Club français du Livre. Classiques. 28). — Club français du Livre, 1952.

— Hinard (André). — La rencontre de T. G. et de V. Hugo. — *Revue Universitaire*, juillet-octobre.

Ghil (**René**). — Voir : *Mallarmé* (*S.*).

Gill (**André**). — Voir : *Zola* (*E.*).

Goncourt (**Edm. de**). — Billy (A.). — Visite à une ancienne servante d'E. de G. — *FL*, 15 novembre.

— Voir : *Mallarmé* (*S.*).

Hugo (**V.**). — * V. H. — Œuvres complètes. Correspondance. T. XLIV (années 1867-1873). T. XLV et dernier (années 1874-1885). — A. Michel, 1952.

— * V. H. — *Les Orientales*. Édition critique avec une introduction, des notices, des variantes et des notes par Élisabeth Barineau. T. I (Société des textes français modernes). — M. Didier, 1952.

— * V. H. — Souvenirs personnels. 1848-1851, réunis et présentés par Henri Guillemin. — Gallimard, 1952.

— * Hurtret (André). — N.-D. de Paris dans V. H. — Les Reproductions Poidevin, 27, rue de Surène.

— * Tavares Bastos (C.). — Versões poéticas brasileiras de V. H.-I. Notas bibliográficas. II. Traduções e comentários. — Petrópolis, Artes Graficas impressora, SA., 1952.

— V. H. interroge les esprits. Documents inédits présentés par Henri Guillemin. — *Médecine de France*, nº 37.

— V. H. — Journal inédit. Publié par H. G. [Guillemin]. — *Revue de Suisse*, 20 octobre.

— V. H. — Vers inédits, publiés par H. Guillemin. — *La Grive*, octobre.

— Une lettre inédite de V. H. à la veille d'*Hernani* [lettre à Alex. Soumet, 9 février 1830]. Fragment d'un poème inédit de V. H. (1867). — *Points et Contrepoints*, octobre.

— Lettre inédite de François-Victor H. [au directeur de l'*Indépendance belge*, 8 janvier 1871]. — *La Grive*, octobre.

— Auffray (A.). — V. H. chez Don Bosco. — *RDM*, 1er décembre.

— Boisdeffre (P. de). — A propos d'un anniversaire. V. H. devant les hommes, devant Dieu et devant l'histoire (I). — *Études*, décembre.

— Bornecque (J.-H.). — Les leçons de Villequier : une lettre inédite

de V. H. [à l'abbé Douis, curé de Saint-Gervais, par Saint-André-de-Cubzac, Gironde, 3 novembre 1843, où l'on voit naître le thème initial d'*A Villequier*]. — *Le Monde*, 4 octobre.

— Chancerel (Léon). — V. H. metteur en scène, décorateur et costumier. — *RHT*, III.

— Laulan (Robert). — Petit problème zoologique à props d'un vers de V. H. — *MF*, octobre.

— Lombard (Alfred). — Lamartine, juge des *Misérables*. — *JG*, 16-17 novembre.

— Madaule (Jacques). — V. H. et Péguy. — *ACP*, nº 27, juillet.

— Maurice (R.). — La famille H. — *L'École vosgienne*, nº 5.

— Pichois (Claude). — Une source possible d'un épisode de *Ruy Blas* [Mme de Motteville]. — *L'École*, 15 novembre.

— Piétri (François). — L'Espagne de V. H. - 5. Les dernières œuvres. — *RDM*, 15 octobre.

— Sergent (Jean). — Chateaubriand et V. H. (I). — *Nouvelle Revue de Bretagne*, juillet-août.

— Vier (Jacques). — *Le Satyre* de la *Légende des Siècles*. L'art de V. H. dans *Le Satyre*. La philosophie de V. H. dans *Le Satyre*. — *L'École*, 18 octobre, 15 novembre, 13 décembre.

— Villemot (Henri). — V. H. et Dom Bosco. — *Marsyas*, septembre-octobre.

— Voir : *Gautier* (*Th.*).

Joubert. — Voir : *Chateaubriand*, *Fontanes*.

Lacaussade. — * Barquissau (Raphaël). — Le poète L. et l'exotisme tropical. — Publications du comité Leconte de Lisle et Lacaussade, 1952.

Laforgue (**J.**). — * J. L. — Anthologie poétique. Hamlet. Étude de Pierre Guéguen (Le Club français du Livre. Poésie. 10). — Le Club français du Livre, 1952.

Lamartine (**A. de**). — Dommanget (M.). — Lettre inédite de Blanqui à L. [28 février 1848]. — *Bulletin de l'Institut français d'histoire sociale*, juin.

— Egret (Jean). — L. en 1848. — *Annales de l'Université de Poitiers*, 1948.

— Pirat (Yvonne). — La mère de L. — *JG*, 2-3 novembre.

— Voir : *Hugo* (*V.*).

Lautréamont. — * L. — *Les Chants de Maldoror*. Pointes sèches originales de Bernard Buffet. 2 vol. — Les Dix, 1952.

Lemer (**Julien**). — Voir : *Stendhal*.

Maistre (**J. de**). — Chevallier (J. J.). — Un libro muy extraño : *Les Considérations sur la France* de J. de M. (1797). — *Revista de estudios políticos*, julio-agosto.

— Falcionelli (Alberto). — J. de M. — *Revista de estudios franceses*, nº 8.

Mallarmé (**S.**). — * Luzi (Mario). — Studio su M. (Biblioteca del Leonardo. XLVI). — Firenze, G. C. Sansoni, 1952.

— S. M. — Lettres et autographes, présentés par B. Dujardin. Préface par Henri Mondor. — *Empreintes*, nos 10-11 [Bruxelles, Éd. L'Écran du monde, 1952].

— Trois manuscrits de M. — *Empr.*

— Quelques lettres de Tournon. M. à Collignon [8 octobre 1869 ; 21 février ; 1er décembre 1863 ; 11 avril 1864 ; 28 novembre 1881, déjà publiées partiellement par H. Mondor, Vie de M.]. — *Empr.*

— M. et Verlaine. — M. et Villiers de l'Isle-Adam. — Lettres de M. à G. Courteline, Ernest Joubert, Catulle Mendès et Ch. Morice. — *Empr.*

— M. et René Ghil [extraits de deux lettres de R. G. à Albert Mockel concernant ses rapports avec M., 21 octobre 1887, 12 mai 1888]. — *Empr.*

— Extraits de deux lettres d'Ad. Retté à Mockel [2 juin, 12 décembre 1894]. — *Empr.*

— [Lettre] de Paul Valéry à Albert Mockel [sur S. M.], jeudi, avril 21. — *Empr.*

— M. et les littérateurs anglais [lettres de M. à Edmund Gosse, John H. Ingram et John Payne]. — *Empr.*

— M. et les littérateurs belges [lettres de M. à Paul Bergmans, Ch. Bonnier, E. Deman, A. de Nocée, A. Fontainas]. — M. et la *Jeune Belgique.* — M. et Maeterlinck. — Lettres de M. à A. Mockel, Rodenbach, F. Rops, van Lerberghe, Verhaeren. — *Empr.*

— Billy (André). — A propos de lettres autographes : Goncourt et M. [lettres de M. à Edmond de G., 7 janvier 1887, 9 mai (1896), Bibliothèque nationale]. — *FL*, 18 octobre.

— Fraenkel (Ernest). — *Un coup de dés* de M. : ce bel album d'images d'abstraites. — [In] * Mélanges d'esthétique... Ét. Souriau.

Maupassant (G. de). — Voir : *Huysmans* (*J.-K.*).

Mercœur (E.). — Caillaud (Paul). — La vie inquiète d'Élisa M. — *Annales de Bretagne*, n° 1.

Mistral (F.). — Busquet (Raoul). — Le mot « félibre ». — *Provence Historique*, juillet-septembre.

— Gazay (Joseph). — De l'origine et de la provenance du nom Mireille. — *Revue internationale d'onomastique*, septembre.

— Teissier (Léon). — Avec M. De l'idée latine à l'idée baussenque. — *Marsyas*, septembre-octobre.

Nerval (G. de). — G. de N. — *Le Comte de St Germain.* Ébauche de nouvelle, publiée par J. Richer. — *MF*, novembre.

— Constans (F.). — Ascendance mystique, existences mythiques. — *MF*, novembre.

— De Vienne à Bruxelles. Les « missions » de G. de N. et sa crise de folie de 1841. Lettres inédites présentées par Jean Richer [1840, 1841, 1850]. — *Le Monde*, 27 novembre.

— Richer (Jean). — N. dans la nuit du tombeau. — *MF*, novembre.

— Richer (Jean). — Une page inédite d'*Aurélia. La Reine de Saba* [Un fragment a été publié dans le *Journal des poètes*, juin]. — *MF*, novembre.

Nouveau (G.). — Sales (Henri). — Un poète qui ne veut pas qu'on publie ses vers. Le testament de G. N. — *FL*, 8 novembre.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Retté (A.). — Voir : *Mallarmé* (*S.*).

Rimbaud (A.). — Foucart (Jacques). — Les ascendances dijonnaises et franc-comtoises de R. — *Le Bateau Ivre*, novembre.

— Graaf (Daniel A. de). — R. et la Commune. — *Revue belge de philologie et d'histoire*, n^os 1-2.

— Guillemin (Henri). — Les problèmes de R. — *Les Dialogues*, octobre.

— Guillemin (Henri). — R. s'éclaire. — *JG*, 12-13 octobre.

— Letrange (Ernest). — Au temps d'A. R. — *L'Ardenne hebdomadaire*, 17, 24 juillet ; 21, 28 août.

— Petitfils (Pierre). — La thèse de M. Etiemble. — *Le Bateau Ivre...*, novembre.

— Vaillant (Jean-Paul). — R. à Charleville [ouverture du Musée R.]. — *NL*, 23 octobre.

— Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Rostand (E.). — Edm. R. a-t-il écrit *Les Romanesques* à Fumay ? — *La Grive*, octobre.

Sainte-Beuve. — Dartigue (Henry). — Les « métamorphoses » de S.-B. — *Le Christianisme au XX^e siècle*, 25 septembre.

— Dresse (Paul). — Fortunes diverses de S.-B. à Liège. — *Empreintes*, n° 6, décembre 1949-janvier 1950.

— Evrard (Jacques). — Le *Joseph Delorme* de S.-B. — *BGB*, octobre.

— Guyot (Charly). — S.-B. et les philosophies de l'histoire. — *Revue de Suisse*, 20 octobre.

Sand (G.). — * Correspondance inédite entre G. S. et Marie Dorval. Publiée avec une introduction et des notes par Simone André-Maurois, et suivie d'autres lettres inédites. Préface d'André Maurois. — Gallimard, 1953 [publication partielle dans *RDM*, 1^er^, 15 octobre].

— * Boury (François). — De quoi vivait G. S. Présenté par Marcel Plaisant (Coll. « De quoi vivaient-ils ? »). — Deux-Rives, 1952.

— Mousset (Albert). — Le château de Nohant devient propriété de l'État [et les domiciles de G. S. à Paris]. — *France-Illustration*, 4 octobre.

— Pierre (J.). — La date véritable de la naissance de G. S. et ses prénoms exacts [publié dans la *Revue du Berry*, 1904]. — *Le Berry médical*, 3^e^ trimestre.

— Robert (D^r^ Louis). — G. S. La question de ses obsèques. Seront-elles civiles ou religieuses ? — *Le Berry médical*, 3^e^ trimestre.

— La maison de G. S. à Nohant. — *Le Berry médical*, 3^e^ trimestre.

— Portrait of G. S. — *TLS*, 29 th August.

— Voir : *Stendhal.*

Ségur (Ctesse de). — La comtesse de S., Balzac des enfants. — *L'Anneau d'Or*, n° 47, septembre-octobre.

Staël (M^me^ de). — Götze (Alfred). — Gœthe im Urteil des Frau von S. (nach Briefen). — *Gœthe*, XIII, 1951.

— Voir : *Constant* (*B.*), *Stendhal.*

Stendhal. — * S. — *Henri III*. Un acte inédit, avec introduction et commentaire par J. F. Marshall (Illinois Studies in Language and Literature, vol. XXXVI, n. 4). — Urbana, The University of Illinois Press, 1952.

— Brombert (Victor). — S. : creation and self-knowledge. — *RR*, October.

— G. Ch. — S., Julien Lemer et l'amour. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Cordié (Carlo). — Marginalici inediti di S. su opere della Staël e del Berchet (in appendice : L'errata di *Rome, Naples et Florence, en 1817*). — *Convivium*, n° 1.

— Dollot (René). — Sur les pas de S. à Milan. — *Letterature moderne*, luglio-agosto.

— P. J. — Écouter le silence... — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Martineau (Henri). — Une lettre ignorée de S. [publiée dans *Le Siècle*, 28 juin 1839]. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— H. M. — Romain Colomb et les contrats avec Hetzel. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— H. M. — S. et miss Edgeworth. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— P. M. — Pour compléter le commentaire de *Racine et Shakespeare*. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Cl. P. [Pichois]. — Quand George Sand lisait la *Chartreuse* [d'après ses agendas, B. Nat., Nouv. acq. franç., Ms. 24813 sqq]. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Pichois (Claude). — Sur quelques épigraphes de S. — *Le Divan*, janvier-mars 1953.

— Stein (M.). — S. et B. E. Fogelberg. Les relations scandinaves de Henri Beyle [traduction de l'article publié en suédois, dans *Ord och Bild*, nº 6, juin 1952]. — *Le Divan*, octobre-décembre.

— Thiébaut (Marcel). — S. posthume. — *RP*, octobre.

— Vermale (François). — S. et Barnave. — [In] * Le Livre d'or du Dauphiné, t. II, Grenoble, 1952 [voir le C.-R. de H. M., *Le Divan*, octobre-décembre].

— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Taine (H.). — Carter (Everett). — T. and American realism. — *RLC*, juillet-septembre.

Van Lerberghe (Ch.). — Noulet (E.). — Deux poètes belges [Ch. Van Lerberghe ; O.-J. Périer]. — *Combat*, 4 septembre.

Verhaeren (E.). — Ivaylov (Wladimir). — Une amitié peu connue : E. V. — Gueo Milev. Suivi de quatre lettres d'E. V. — *E*, octobre.

— Voir : *Mallarmé* (*S.*).

Verlaine (P.). — * Bornecque (Jacques-Henry). — Les *Poèmes saturniens* de P. V. Études verlainiennes. — A.-G. Nizet, 1952.

— Nadal (Octave). — V. (1844-1896). — *Médecine de France*, nº 36.

— Un auto-portrait de V. [Coll. H. Hisquin]. — *Aesculape*, septembre-octobre.

— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Veuillot (L.). — * Gauthier (Emm.). — Le génie satirique de L. V. — Lyon-Paris, Vitte, 1952.

Vigny (A. de). — * A. de V. — Lettres d'un dernier amour. Correspondance inédite avec « Augusta ». Publiée par V.-L. Saulnier. (Coll. Textes littéraires français.) — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1952.

— André-Maurois (Simone). — Une énigme déchiffrée : Augusta, dernier amour de V. — *NL*, 1er janvier 1953.

— Henriot (Émile). — Le dernier amour d'A. de V. — *Le Monde*, 31 décembre.

— Une lettre inédite d'A. de V. à Marie Dorval [à Pauline Duchambge, 10 mars 1840], publiée par Simone André-Maurois. — *Le Monde*, 3 janvier 1953.

— Voir : *Racine* (*J.*).

Zola (É.). — * Castelnau (Jacques). — Z. (Coll. Grandes Figures). — Tallandier, 1952.

— Abraham (Pierre). — Lire Z. — *Europe* [nº spécial sur Z.], novembre-décembre.

— Achères (Victoria). — Le naturalisme en Pologne. — *E.*

— Adhémar (Jean). — La myopie d'É. Z. — *Aesculape*, novembre.

— Ahrweiler (Alice). — Dans Paris, en flânant avec Z. — *E.*

— Amfreville (Henri d'). — *La Terre*. — *E.*

— Auriant. — *Nana* et ses illustrateurs [lettres inédites de Duranty et d'André Gill à Z. ; extraits de la Correspondance Z. à la Bibliothèque nationale]. — *Aesculape*, novembre.

— Barreur (Sylvain). — Z. en Hongrie. — *E.*

— Beau de Loménie (E.). — Le dilemme Bourget-Z. — *La France catholique*, 19 décembre.

— Bergeron (Régis). — Pour faire lire *Son Excellence Eugène Rougon*. — *E.*

— Bernard (Marc). — É. Z. et son époque. — *Cahiers français d'information*, octobre.

— Bondeville (Emmanuel). — Z. et la musique. — *Le Journal musical français*, 23 octobre.

— Boudry (Robert). — *Paris*, par Mr É. Z. — *E.*

— Bouissounouse (Janine). — La vie d'É. Z. au cinéma. — *E.*

— Bourgin (Georges). — É. Z. et la Société italienne pour la paix et l'arbitrage, 1894 [lettre inédite de Z., 4 septembre 1894]. — *Bulletin de l'Institut français d'histoire sociale*, juin.

— Bourgin (Georges). — Z. citoyen. — *EN*, 16 octobre.

— Bruhat (Jean). — É. Z., écrivain populaire et combattant de la vérité. — *Cahiers du communisme*, octobre.

— Cazalbou (Jean). — Z., ce méridional. — *E.*

— Chambron (Jacqueline). — Réalisme et épopée chez Z. De l'*Assommoir* à *Germinal*. — *La Pensée*, septembre-octobre.

— Chazel (Pierre). — Actualité de Z. — *Réforme*, 18 octobre.

— Cohen (Gaston). — *L'Argent*. — *E.*

— Collet (Georges-Paul). — Un disciple irlandais de Z. [G. Moore]. — *JG*, 19-20 octobre.

— Descaves (Pierre). — Le président Z. — *E.*

— Dorison (Guy). — Des *Rougon-Macquart* à *J'accuse*. — *La Croix*, 28-29 septembre.

— Dupuy (Aimé). — Prestige de Médan. — *L'École libératrice*, 17 octobre.

— Dupuy (Aimé). — L'enfant dans l'œuvre d'É. Z. — *Nouvelle Revue Pédagogique*, 15 décembre 1952, 1er janvier 1953.

— Dupuy (Aimé). — Les « entrées en matière » de Z. — *E.*

— Gamarra (Pierre). — Z. dans sa correspondance. — *E.*

— Garçon (Maurice). — Z. nous a appris à haïr le mensonge. — *LF*, 13-20 novembre.

— Gignac (Pierre). — M. Homais, naïf et sans mesure : c'était Z. — *La France catholique*, 10 octobre.

— Girard (Marcel). — É. Z. ou la joie de vivre. — *Aesculape*, novembre.

— Guette (Jean). — Actualité de Z. — *L'Observateur*, 2 octobre.

— A. H. — Le cinquantenaire d'É. Z. — *Le Fribourgeois*, 11 octobre.

— Hertz (Henri). — E. Z., témoin de la vérité. — *E.*

— Ikor (Roger). — Retour de Z. — *EN*, 16 octobre.

— Jaco. — Du centenaire de Bourget... au cinquantenaire de la mort de Z. De Z. à Bainville... et à Roger Martin du Gard. — *Bulletin des Lettres*, 15 octobre.

— Joachimescu-Graur (Théodosia). — Préface à une édition roumaine de *L'Argent*. — *E.*

— Jourdain (Francis). — É. Z. devant les cannibales. — *E.*

— Kahn (Émile). — É. Z. au cinquantenaire de sa mort. — *La Revue socialiste*, novembre.

— Kédros (André). — Lettre à Mr Z. à propos de *L'Assommoir*. — *E.*

— Lanoux (Armand). — É. Z., père du roman américain moderne. — *Carrefour*, 1er octobre.

— Lanoux (Armand). — Style chez Z. — *EN*, 16 octobre.

— Leblond-Zola (Françoise). — Z. et la jeunesse. — *E.*

— Le Porrier (Herbert). — Lourdes ou la sécurité divine. — *E.*

— Leroy (Maxime). — Le prolétariat vu par Z. dans *L'Assommoir*. — *Preuves*, octobre.

— Lindsay (Jack). — Note sur Z. et sa méthode. — *E.*

— Loiselet (Pierre). — Ici vécut... — *NL*, 2 octobre.

— Manceau (Henri). — Le cinquantenaire de la mort de Z. Les soixante ans de *La Débâcle*. — *Présence ardennaise*, nos 11-12, automne.

— Manceau (Henri). — Sur les chemins ardennais de *La Débâcle*. — *E.*

— Mitov (Dimitre). — Z. en Bulgarie. — *E.*
— Noaro (Jean). — *Nana.* — *E.*
— Paraf (Pierre). — É. Z., poète. — *E.*
— Poulaille (Henry). — Z. hier et aujourd'hui : le poète épique. — *Preuves*, novembre.
— Robichon (Jacques). — Le cinquantenaire de la mort d'É. Z. — *Liberté de l'Esprit*, octobre.
— Romains (Jules). — Situation de Z. — *NL*, 2 octobre.
— Rossat-Mignod (Suzanne). — L'évolution des théories de Z. — *E.*
— Roudomino (M.). — É. Z. et les lecteurs soviétiques. — *E.*
— Sadoul (Georges). — Z. et le cinéma français. — *E.*
— Sigaux (Gilbert). — Z. — *TR*, novembre.
— Suffel (Jacques). — L'odorat d'É. Z. — *Aesculape*, novembre.
— Ternois (René). — Les *Rougon-Macquart*. Naissance d'une œuvre. — *EN*, 16 octobre.
— Thomas (Marcel). — Z. et l'Affaire. — *Aesculape*, novembre.
— É. Z. — Le plateau de l'Algérie [Note de travail pour *La Débâcle*]. Publié par Jean-Paul Vaillant. — *La Grive*, octobre.
— Varloot (Jean). — Z. vivant. — *La Pensée*, septembre-octobre.
— Villefosse (Louis de). — *Rome.* — *E.*
— Wilson (Angus). — Z. en anglais. — *Preuves*, novembre.
— Wurmser (André). — Ancienne maison Balzac, Z. successeur. — *E.*
— Ziegler (Gilette). — *Le Rêve.* — *E.*
— Hommages à Z. [F. Ambrière, R. Arcos, A. Arnoux, Marcelle Auclair, H. Bazin, Marc Beigbeder, Claudine Chonez, F. d'Eaubonne, R. Escholier, Ph. Hériat, L. Lemonnier, J. Rousselot, Vercors, L.-P. Quint, etc.]. — *E.*
— P. A. — Bibliographie de l'œuvre de Z. — *E.*
— Jeunes romanciers, Z. est-il votre maître ? Enquête de Jacques Robichon. — *NL*, 2 octobre.
— Voir : *Céard* (*H.*).

XX^e SIÈCLE

Divers. — * Anthologie de la poésie française depuis le surréalisme. Préface de Marcel Béalu. — Éditions de Beaune, 1952.
— Bocquet (Léon). — La Libre Académie de Belgique. — *Larousse mensuel*, novembre.
— Bordeaux (Henry). — Fragment de mémoires. Les poètes au commencement du siècle. Souvenirs sur M. Maeterlinck, Francis Jammes, Ch. Guérin, Anna de Noailles. — *RDM*, 1^er novembre.
— Décaudin (Michel). — L'année 1908 et les origines de la *Nouvelle Revue Française* [sur les petites revues littéraires entre 1905-1906 et 1909 ; extraits de lettres inédites de Christian Beck à St-Georges de Bouhélier]. — *RSH*, octobre-décembre.
— Garreau (Albert). — La fin de la « Rue Monsieur ». — *Études*, octobre.
— Léautaud (Paul). — Journal littéraire. 1926 (fragments). — *TR*, novembre.
— Manouvriez (Abel). — Trente-six ans de chronique judiciaire. — *Rivarol*, 3-9, 10-17 octobre, 15-21 novembre.
— Peyre (Henri). — La littérature française contemporaine, vue d'Amérique. — *Les Dialogues*, octobre.
— Thomé (J.-R.). — Le livre illustré. Jean-Gabriel Daragnès (1886-1950). — *France-Asie*, juin-juillet.

Théâtre. — Marion Miller (W. M.) et Heckathorn (Phyllis J.). — Sarah Bernhardt in Ohio. — *FR*, October.

Aguétant (P.). — Un poète bressan, Pierre A. — *Annales de la Société d'émulation et d'agriculture de l'Ain*, 1951.

Alain. — Hommage à A. 1868-1951. A. dans sa classe. L'état d'homme. Les arts. En compagnie d'A. A. vu de l'étranger. Textes inédits. — *La Nouvelle Revue Française*, septembre.

— A. — Avant-propos à des morceaux choisis. Inédit [octobre 1946]. — *NRF*.

— Alexandre (M.). — Note concernant les *Libres Propos*. — *NRF*.

— Alexandre (Michel). — L'œuvre écrite d'A. — *Revue de métaphysique et de morale*, avril-juin.

— Aron (Raymond). — Remarques sur la pensée politique d'A. — *Revue de métaphysique et de morale*, avril-juin.

— Audry (Colette). — Portrait d'A. par lui-même. — *MF*, octobre.

— Audry (Colette). — A. et le roman. — *Revue de métaphysique et de morale*, avril-juin.

— Fabre (Lucien). — L'Archipel Fortuné. — *NRF*.

— Halévy (Daniel). — Chartier perdu et retrouvé. — *NRF*.

— Khodoss (Florence). — Le poème de la critique. — *Revue de métaphysique et de morale*, avril-juin.

— Lalou (René). — A., ou le refus de trahir. — *NRF*.

— Massis (Henri). — Souvenirs sur A. — *NRF*.

— Maurois (André). — A. et le romanesque. — *NRF*.

— Mondor (Henri). — A. et Valéry. — *NRF*.

— Moyse (Robert). — A. et Dieu. — *Revue de métaphysique et de morale*, avril-juin.

— Moyse (Robert). — A. poète. — *NRF*.

— Pétrement (Simone). — Sur la politique d'A. — *Revue de métaphysique et de morale*, avril-juin.

— Tielrooy (Johannes). — Alain et les Dieux. — *NRF*.

— Éléments d'une bibliographie. — *NRF*.

Alain-Fournier. — Barbafiera (Ottorina). — La fuga di Augustin Meaulnes. — *RLV*, nº 5.

Apollinaire (G.). — G. A. — Poèmes inédits. Note de Robert Mallet. — *Cahiers de la Pléiade*, XIII, automne 1951-printemps 1952.

Barrès (M.). — Dumont-Wilden (Louis). — B. (Souvenirs personnels). — *RGB*, octobre.

— Tharaud (Jérôme). — Avec B. près de la Colline inspirée. — *FL*, 8 novembre.

— L'enfance chrétienne de B. [documents provenant du collège de la Malgrange]. — *La Croix*, 9-10 novembre.

— Voir : *Le Goffic* (*Ch.*).

Baty (G.). — Arnoux (Alexandre). — G. B. — *NL*, 16 octobre.

— Bernard (Jean-Jacques). — G. B., professeur d'enthousiasme. — *Arts*, 24-30 octobre.

— Blondin (Antoine). — G. B. — *Rivarol*, 18 octobre.

— Bouyx (Georges). — G. B. — *Terre Humaine*, novembre.

— Brillant (Maurice). — Adieu à G. B. — *La Vie Intellectuelle*, novembre.

— Debidour (V.-H.). — Théâtre vu, théâtre lu.... — *Bulletin des Lettres*, 15 novembre.

— L. E. [Estang]. — G. B. — *La Croix*, 17 octobre.

— J. F. [J. de Fabrègues]. — G. B. ou le dernier des « Compagnons de la Passion ». — *La France catholique*, 24 octobre.

— Kemp (Robert). — G. B. — *Le Monde*, 15 octobre.
— J. L. — Le silence de G. B. — *FL*, 18 octobre.
— Marcelle-Maurette. — G. B., homme inconnu. — *RDM*, 1er décembre.
— Nepveu-Degas (Jean). — G. B. — *L'Observateur*, 23 octobre.
— Kemp (Robert), Bernard (J.-J.). — G. B. — *France-Illustration*, 25 octobre.
— Hommage à G. B. [par A. Obey, A. Salacrou, B. Bovy, J.-J. Bernard, etc.]. — *LF*, 16-23 octobre.

Bergson (Henri). — Gouhier (H.). — Le bergsonisme et l'histoire de la philosophie. — [In] * L'Homme et l'histoire...
— Heidsieck (François). — Bergsonisme et histoire de la philosophie. — [In] * L'Homme et l'histoire...

Bernanos (G.). — Rambaud (Alfred). — Grandeur et misères de B. — *La Revue de l'Université Laval*, septembre.
— Vier (Jacques). — Les *Dialogues des Carmélites* de G. B. — *L'École*, 10 novembre.

Bourget (Paul). — Altermann (Jean-Pierre). — Une rencontre avec P. B. — *La Croix*, 4-5 janvier 1953.
— Pouilliart (Raymond). — P. B. et le problème du style (II). — *LR*, 1er février 1953.

Bousquet (J.). — Les dernières pages de Joë B. La neige d'un autre. — *Arts*, 28 novembre-4 décembre.

Cadou (R.-G.). — R.-G. C. [In] * Rousselot (Jean). — Panorama critique des nouveaux poètes français. — P. Seghers, 1952.

Charpentier (H.). — H. C. — *RDM*, 1er octobre.
— P. C. — H. C. [15 juin 1889-13 septembre 1952]. — *MF*, novembre.

Chartier (Émile). — Voir : *Alain*.

Deubel (L.). — Berys (José de). — Léon D., poète maudit. — *Rolet*, 20 novembre.

Du Bos (Ch.) — Maurois (André). — Mon ami Ch. D. B. — *La France catholique*, 10 octobre.

Dullin (Ch.). — Lebesque (Morvan). — Ch. D. prédisait le théâtre populaire [fragments d'un texte inédit, sans indication de source]. — *Arts*, 17-23 octobre.

Eluard (Paul). — * P. E. — Les sentiers et les routes de la poésie. — Lyon, 92, rue de Sèze, Les Écrivains réunis (A. Henneuse, éd.).
— P. E. — Un poème inédit. — *LF*, 20-27 novembre.
— Hommage à P. E. [par divers écrivains]. — *LF*, 20-27 novembre.
— Aragon. — Paul. — *LF*, 20-27 novembre.
— Berger (Pierre). — P. E. — *La Gazette des Lettres*, 15 décembre.
— Boisdeffre (Pierre de). — P. E. (1895-1952) ou l'éternel printemps. — *Le Monde*, 3 décembre.
— Boisdeffre (Pierre de). — Deux poètes devant l'histoire : Ch. Maurras et P. E. — *Plaisir de France*, janvier 1953.
— Bouissounouse (Janine). — Le souvenir de P. E. — *LF*, 27 novembre-4 décembre.
— Carrouges (Michel). — Au chevet de P. E., seule la poésie veille le poète. — *Arts*, 28 novembre-4 décembre.
— Chapelan (Maurice). — P. E., poète du bonheur. — *FL*, 22 novembre.

— Claessens (Francis). — Hommage à P. E. — *Marche Romane*, janvier-mars 1953.
— Dumur (Guy). — P. E., poète de toujours. — *Médecine de France*, nº 39.
— Dupuy (Aimé). — Pour un hommage à P. E. — *L'École Libératrice*, 5 décembre.
— L. E. [Estang]. — P. E. — *La Croix*, 23-24 novembre.
— Henriot (Émile). — P. E. ou la volonté d'être obscur. — *JG*, 4-5 janvier 1953.
— Jans (Adrien). — P. E., poète de l'amour. — *RGB*, 15 janvier 1953.
— Massot (Pierre de). — Adieu au poète. — *NL*, 20 novembre.
— Maublanc (René). — P. E. — *La Pensée*, novembre-décembre.
— Nadeau (Maurice). — P. E. — *Larousse mensuel*, janvier 1953.
— Nourissier (François). — P. E. — *TR*, janvier 1953.
— Patri (Aimé). — P. E. ou la poésie interrompue. — *Preuves*, décembre.
— Quilliot (Roger). — Poésie et révolution chez P. E. — *La Revue socialiste*, janvier 1953.
— Rousseaux (André). — P. E. vivant. — *FL*, 29 novembre.
— Stéphane (Roger). — P. E. — *Réforme*, 29 novembre.
— R. S. [Roger Stéphane]. — P. E. — *L'Observateur*, 20 novembre.
— Thomas (Henri). — P. E. — *La Nouvelle N. R. F.*, janvier 1953.
— Varin (Gilbert). — P. E. — *Le Thyrse*, 1er décembre.
— La vie et l'œuvre de P. E. — *LF*, 20-27 novembre.
— P. E. est mort. — *Le Monde*, 19 novembre.

Fagus. — Martineau (Henri). — Souvenirs de F. [d'après ses lettres à L. Deffoux et divers documents]. — *Le Divan*, octobre-décembre.

Fargue (L.-P.). — * Beucler (Léon). — Vingt ans avec L.-P. F. — Éd. du Milieu du Monde, 1952.
— L.-P. F. — Feuillets retrouvés. — *Caractères*, nº 6 [1952].

Gide (A.). — * A. G. — Lettres à un sculpteur précédées d'une lettre de Mme A. G. — M. Sautier, 1952.
— Brée (Germaine). — Signification du *Prométhée mal enchaîné* et sa place dans l'œuvre de G. — *FR*, October.
— Buck (August). — A. G. Tagebuch. — *Neuphilologische Zeitschrift*, H. 3.
— Décaudin (Michel). — Sur une lettre inédite de G. à Saint-Georges de Bouhélier [19 novembre 1939]. — *RSH*, juillet-septembre.
— Fowlie (Wallace). — Who was A. G. ? — *The Sewanee Review*, Autumn.
— Justo (Luis). — G., el clasicismo y la moral. — *Sur*, julio-agosto.
— Leroy (Maxime). — La pensée sociale d'A. G. — *Preuves*, novembre.
— Reuillard (Gabriel). — La tombe de G. a été déplacée. — *Arts*, 11 novembre.
— Saint-John Perse. — A. G. : 1909. — *The Sewanee Review*, Autumn.

Giraudoux (J.). — Cattaui (Georges). — Avec G... — *JG*, 5-6 octobre.
— Jaco. — *Siegfried*, il y a vingt-cinq ans.... — *Bulletin des Lettres*, 15 novembre.
— Pizzorusso (Arnaldo). — Le mythe de la littérature chez G. — *Marche Romane*, janvier-mars 1953.
— Toussaint (Franz). — Pégase, souvenirs sur J. G. — *Les Œuvres libres*, nº 77, octobre.

Jacob (Max). — M. J. — Lettres imaginaires [publiées pour la plupart dans des périodiques devenus introuvables]. Présentation de Jean Cocteau. Bibliographie (*suite*). — *Les Cahiers M. J.*, nº 2, mars.
— Cingria (Ch.-A.). — Vieille lettre à Max et réponse [Saint-Benoît-sur-

Loire, 29 octobre 1924]. — *Cahiers de la Pléiade*, XIII, automne 1951-printemps 1952.

Jean (Lucien). — * Lanoizelée (Louis). — L. J. Bois de Jean Lebedeff. — Paris, M. Pernelle, 133, rue R. Losserand, 1952.

— L. J. — *Les Amis de Ch.-L. Philippe*, nº 10.

Joly (Edmond). — Ducaud-Bourget (F.). — E. J. ou l'écrivain catholique. — *Matines*, mars.

Jouvet (L.). — Bourgeois (Dr Georges). — A Revin avec L. J. — *La Grive*, octobre.

— Paulet (Georges). — Les années rethéloises de L. J. Carnet de notes et palmarès. — *L'Ardennais*, 4 septembre.

Le Goffic (Charles). — Dubreuil (Léon). — A propos d'*Amour Breton*, de Ch. Le G. [lettres à M. Barrès]. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, septembre-octobre.

Maurras (Ch.). — Ch. M. — *Le Taureau marin* [poème inédit, Riom, octobre 1945]. — *Points et Contrepoints*, décembre.

— Ch. M. [par Mme L. Daudet, M. Pujo, H. Massis, J. Paulhan, P. Gaxotte, P. Boutang, R. Brécy, etc.]. — *Aspects de la France* [nº spécial], 21 novembre.

— Hommage à Ch. M. [G. Truc : M. écrivain. — A. Thérive : M. critique littéraire. — P. Dominique : M. journaliste. — J. Pleyber : M. et le drapeau blanc]. — *Rivarol*, 22-28 novembre.

— Andrea (Ugo d'). — E' morto Ch. M. che andò in prigione per l'Italia. — *Il Tempo*, 17 novembre.

— Beau de Loménie (E.). — M. et son système. — *HM*, janvier 1953.

— Berthaud (Pierre-Louis). — Le majoral du Félibrige. — *Aspects de la France*, 21 novembre.

— Boisdeffre (Pierre de). — Deux poètes devant l'histoire : Ch. M. et Paul Eluard. — *Plaisir de France*, janvier 1953.

— Bordeaux (Henry). — Ch. M. — *RDM*, 1er décembre.

— Borne (Étienne). — Bilan des mythes maurrassiens. — *Le Monde*, 3 décembre.

— Borne (Étienne). — Un moderniste : Ch. M. — *Témoignage chrétien*, 28 novembre.

— Boutang (Pierre). — L'*Avenir de l'Intelligence*. — *Aspects de la France*, 21, 28 novembre, 12 décembre.

— Brécy (René). — Une vie toute entière donnée au bien, à la vérité, à la patrie. — *Aspects de la France*, 21 novembre.

— Davin (Commt Emmanuel). — Pieux souvenirs sur mon vénéré pays et ami. — *Le Valentinois*, 6 décembre.

— Dresse (Paul). — La destinée de Ch. M. — *RGB*, 15 décembre.

— J. F. [J. de Fabrègues]. — Sur la tombe de Ch. M. : *La Balance intérieure*. — *La France catholique*, 21 novembre.

— Fallois (Bernard de). — Le tombeau de Ch. M. — *RP*, janvier 1953.

— Fontaine (André). — [Ch. M.]. De Martigues à Clairvaux. — *Le Monde*, 18 novembre.

— Gignoux (Claude-Joseph). — M. et notre temps. — *Le Présent*, 22 novembre.

— A. H. — La mort de Ch. M. — *Le Fribourgeois*, 22 novembre.

— Henriot (Émile). — M. écrivain. — *Le Monde*, 19 novembre.

— Kemp (Robert). — Ch. M., prince des nuées. — *NL*, 20 novembre.

— Lacoste (Raymond). — Ch. M. et l'opinion britannique. — *Aspects de la France*, 19 décembre.

— P. L. — Un grand écrivain est mort. — *Courrier de l'Ouest* (Angers), 18 novembre.

— Manouvriez (Abel). — Souvenirs sur Ch. M. — *Rivarol*, 29 novembre, 6 décembre.

— Massis (Henri). — La leçon de Ch. M. — *Bulletin des Lettres*, 15 décembre.

— Maulnier (Thierry). — Ch. M. est mort. — *TR*, janvier 1953.

— Monnerot (Jules). — Ch. M. et *L'Avenir de l'intelligence*. — *Liberté de l'Esprit*, décembre.

— Nicollier (Jean). — La mort du grand humaniste Ch. M. est une perte pour le monde latin [suivi d'un fragment d'une lettre de Ch. M. à Me Marcel Regamey, 14 septembre 1937]. — *GL*, 22-23 novembre.

— Nimier (Roger). — M. écrivain : un Gœthe français. — *Carrefour*, 19 novembre.

— Simon (Pierre-Henri). — M. : une grande pensée vouée à l'erreur. — *Carrefour*, 19 novembre.

— Master and disciple [C.-R. de H. Massis : *M. et notre temps*, Tomes I et II]. — *TLS*, 28 th November.

— Voir *Sorel* (*G.*).

Mercier (**L.**). — L. M. *Révélation* [Poème inédit]. — *Les Amis de L. M.*, septembre.

— Gerlier (S. Em. le cardinal). — L. M., poète de Notre-Dame. — *Les Amis de L. M.*, septembre.

— Méraville (Marie-Aimée). — Le poète et les arbres. — *Les Amis de L. M.*, septembre.

— Mercier (Anne-Marie-Louis). — Ce qu'il ne faut pas dire. — *Les Amis de L. M.*, septembre.

— Tenant (Jean). — L'art du poète. — *Les Amis de L. M.*, septembre.

Mockel (**A.**). — Conrardy (Charles). — A. M. (1866-1945). — *Le Thyrse*, novembre 1952-février 1953.

Noailles (**Ctesse de**). — Pampille [Mme Léon Daudet]. — Une visite imprévue. Mme de N. en 1904. — *Aspects de la France*, 14 novembre.

Péguy (**Ch.**). — Boivin (Émile). — Émile Boivin et P. — *ACP*, no 27, juillet.

— Voir : *Hugo* (*V.*).

Philippe (**Ch.-L.**). — Ch.-L. Ph. — Pages inédites. Extraits du manuscrit de *Croquignole*. Le Calvaire [publié dans les *Cahiers d'aujourd'hui*, octobre 1913]. — *Les Amis de Ch.-L. Ph.*, no 10.

Plisnier (**Ch.**). — Hommage à Ch. P. [Geneviève Marcello-Fabri : L'homme. — Jean Chastel. — Jacques Madaule : Le chrétien. — Joseph Martray : L'Européen. — Robert Kanters : Le romancier. — René Lalou : Le conteur. — Jean Roussel : Le poète]. — *L'Age nouveau*, octobre.

— Hommage à Ch. P. [allocutions prononcées par Henri Liebrecht, Alex Pasquier, Arthur Haulot]. — *Marginales*, octobre.

— Ayguesperse (Albert). — Mon ami P. — *Marginales*, octobre.

— A. B. [Béguin]. — Ch. P. — *Esprit*, août-septembre.

— Bodart (Roger). — P. l'écartelé. — *Marginales*, octobre.

— Bodart (Roger). — P. poète, ou l'art de brûler vif. — *Le Journal des Poètes*, octobre.

— Fouya (René-Philippe). — Hommage à C. P. — *Marginales*, octobre.

— Fraigneux (Maurice). — Présences chrétiennes dans l'œuvre de Ch. P. — *RGB*, septembre.

— Picard (Gaston). — Ch. P. — *Larousse mensuel*, octobre.

— Ravoin (G.). — Ch. P. — *Livres et Lectures*, octobre.
— J. S. [Jean Servais]. — C. P. (1896-1952). — *La Vie wallonne*, 3e trimestre.
— Vandercammen (Edmond). — P., poète des grandes nostalgies. — *Marginales*, octobre.

Proust (M.). — * M. P. — *A la recherche du temps perdu. Combray.* — Ed. by Germaine Brée and Carlos Lymes Jr. — New York, Appleton-Century-Crofts, 1952.
— * M. P. — Pages choisies. Notice... et notes par E. Carassus (Classiques illustrés Vaubourdolle). — Hachette, 1952.
— * Manfield (Lester). — Le comique de M. P., suivi de Baudelaire et Proust. — A.-G. Nizet, 1952.
— Deux inédits de M. P. [Souvenir d'un capitaine : aurait dû figurer dans *Les Travaux et les Jours*, 1892. — La mort de Swann], communiqués par Mme Gérard Mante-Proust. — *FL*, 22 novembre.
— M. P. — Notes sur l'amour [Inédit, communiqué par Mme Gérard Mante-Proust]. — *Arts*, 28 novembre-4 décembre.
— Barjon (Louis). — De *Jean Santeuil* à M. P. — *Études*, octobre.
— Bonnet (Henri). — Le sujet de l'œuvre de M. P. — *Revue d'esthétique*. juillet-septembre.
— Boutang (Pierre). — Le *Jean Santeuil* de M. P. — *Aspects de la France*, 29 août, 5 septembre.
— Chaix-Ruy (Jules). — Il mondo di M. P. — *Humanitas*, novembre.
— Delhorbe (Cécile-René). — Où P. a-t-il trouvé le modèle de ses duchesses? — *GL*, 20-21 septembre.
— Guillot de Saix. — Céleste nous raconte les derniers jours de P. — *NL*, 20 novembre.
— Guillot de Saix. — Pelléas et Markel [inédit de M. P.]. — *France-Illustration*, 15 novembre.
— Le Masle (Dr Robert). — Voilà trente ans, le 18 novembre 1922, mourait M. P. — *France-Illustration*, 15 novembre.
— Lugli (Vittorio). — Un scrittore nato francese... P. [publié dans *Letteratura*, novembre-dicembre 1947]. — [In] * Dante e Balzac... — Napoli, 1952.
— Mauriac (Claude). — Nous-même par M. P. — *FL*, 22 novembre.
— Praz (Mario). — Gli interni di P. — [In] * La Casa della fama. Saggi di letteratura e d'arte. — Milan, R. Ricciardi, 1952.
— Saupiquet (Dr). — Médecins et médecine de 1900, vus à travers M. P. — *Bulletin de la Société médicale de Pau*, 2e trimestre.
— Trooz (Charles de). — M. P., archange et macchabée. — *RGB*, novembre.

Radiguet (R.). — Arland (Marcel). — En relisant R. R. — *Arts*, 3-9, 10-16 octobre.

Régnier (H. de). — Combette (Dominique). — H. de R. — *Rolet*, 11 décembre 1952-1er janvier 1953.
— Renaitour (Jean-Michel). — Souvenirs sur H. de R. — *Rolet*, 27 novembre.

Rolland (R.), — * R. R. — *Journal* des années de guerre. 1914-1919. Notes et documents pour servir à l'histoire morale de l'Europe de ce temps. Texte établi par Mme Marie R. — R. Préface de Louis Martin-Chauffier. — A. Michel, 1952.
— *Journal* de R. R. 1916. Extraits. — *MF*, décembre.
— R. R. *Journal* 1914-1915 (fragment). — *E*, octobre.

— Pages inédites du *Journal* de guerre de R. R. (1914-1919). — *LF*, 20-27 novembre.

— Extraits inédits du *Journal* de R. R. [Une visite à Rodin, 29 février 1912. R. R. découvre les *Mémoires d'Outre-Tombe*, janvier 1940]. — *Biblio*, novembre.

— R. R. — *Journal*. Cahier XX. 1917. — *TR*, décembre.

— Igor Stravinsky en face de R. R. Extraits du *Journal*, 26 septembre 1914, 23 janvier 1915. — *Arts*, 19-25 décembre.

— Buraud (Georges). — R. R., créateur de valeurs. — *Biblio*, novembre.

— Plaud (René). — La longue amitié de Gorki et de R. R. — *Europe*, avril.

— Bibliographie des œuvres de R. R. — *Biblio*, novembre.

— Université de Paris. Fonds R. R. Association des amis de R. R. — *Bulletin*, nº 21, octobre.

Saint-Exupéry (**A. de**). — Dupuy (Jean). — La morale sociale de S.-E. — *Revue de la Méditerranée*, septembre-décembre.

— Haas (Helmuth de). — A. de S.-E. — *Hochland*, Oktober.

Saint-Georges de Bouhélier. — Voir : *XXe siècle. Divers, Gide* (*A.*).

Saint-Pol-Roux. — Fumet (Stanislas). — S.-P.-R. [émission radiophonique]. — *Liberté de l'Esprit*, octobre.

Sorel (**G.**). — Mahieu (Jaime María de). — La contra-enciclopedia contemporanea : Maurras y Sorel. — *Revista de estudios franceses*, nº 8.

Traz (**R. de**). — Rougemont (Denis de). — R. de T., l'Européen. — *Revue de Suisse*, 20 octobre.

Valéry (P.). — Voir : *Alain, Gide* (*A.*), *Mallarmé* (*S.*).

Van der Meersch (**M.**). — * Reusl (Robert). — Portrait morpho-psychologique de M. V. d. M. — Aurillac, Éd. Pierre Clairac, 1952.

RENÉ RANCŒUR.

Abréviations. — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationales des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') Nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) Littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Hommes et Mondes. *HM.* — Information (L') Littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JP.* — Journal of the History of Ideas. *JHI.* — Lettres (Les) Françaises. *LF.* — Lettres (Les) Romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Neophilologus. *N.* — Nouvelles (Les) Littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne. *RLM.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

Le Gérant : G. Mignot.

Imprimé en France à l'Imp. WILLAUME-EGRET à Saint-Germain-lès-Corbeil en juin 1953.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. — Dépôt légal effectué dans le 2e trimestre 1953.
Date du 2e dépôt légal : juillet 1953.
Nº d'ordre dans les travaux de la LIBRAIRIE ARMAND COLIN : 1211.
Nº d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie WILLAUME-EGRET : 797.

Revue
d'Histoire littéraire
de la France

JOHN TOLAND ET LE MATÉRIALISME DE DIDEROT

Il y a entre certaines idées de Toland et de Diderot de curieuses ressemblances qui semblent avoir été négligées par les spécialistes de l'histoire littéraire du XVIIIe siècle. Du moins, s'ils s'en sont aperçu, ils en ont méconnu l'intérêt pour l'appréciation de la pensée de Diderot. C'est presque toujours aux idées religieuses du déiste anglais que l'on se réfère, lorsqu'on parle de son influence sur le XVIIIe siècle. Ernst Cassirer, par exemple, se borne à rappeler son ouvrage le plus connu, *Christianity not mysterious* [1]. R. L. Cru signale l'endroit, dans le « Discours préliminaire » de l'*Essai sur le mérite et la vertu*, où Diderot appuie sur la différence entre Shaftesbury et Toland ou Tindal ces derniers étant, d'après lui, de mauvais Protestants et écrivains [2]. Cru mentionne aussi, d'une manière vague, les traductions qu'ont faites Naigeon et d'Holbach des ouvrages de Toland [3]. Paul Hazard en traite plus longuement que les autres, mais toujours au sujet de son déisme [4]. Aucun de ces érudits ne suggère l'idée d'un rapport entre le matérialisme de Toland et celui du philosophe français. Seul M. Paul Vernière, dans son édition critique du *Rêve de d'Alembert*, fait le rapprochement entre les deux, sans pourtant entrer dans aucun détail [5].

L'influence de Toland sur Diderot ne s'exerce pas de façon marquée à travers ses ouvrages déistes, mais plutôt par l'impression que fit sur le philosophe français la cinquième de ses *Letters to Serena* (1704). Cette influence se précise dans le *Rêve de d'Alembert* (1769) et dans les *Pensées sur la matière et le mouvement* (1770).

Prenons d'abord l'idée du mouvement comme inhérent à la matière.

1. *The Philosophy of the Enlightenment*, Princeton, 1951, p. 171-173.
2. R.-L. Cru, *Diderot as a Disciple of English Thought*, New York, 1913, p. 128.
3. *Ibid.*, p. 115.
4. Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne*, Paris, Boivin, 1935, I, 195-202.
5. Diderot, *Le Rêve de d'Alembert*, Paris, Didier (T. L. F.), 1951, p. 5 nb.

Certes, l'idée en soi n'est pas neuve. Elle se trouve déjà dans le deuxième livre de Lucrèce. Au XVIIIe siècle, La Mettrie avait affirmé que la matière a « la puissance d'acquérir la force motrice », et que « la matière doit être regardée comme une substance active aussi bien que passive ». Mais il ne s'agit là que d'une faculté virtuelle de la matière : « car de même que cette substance est susceptible de mouvement, sans en avoir effectivement, elle a aussi toujours, lors même qu'elle ne se meut pas, la faculté de se mouvoir. [1] » C'est déjà plus loin que n'allait Maupertuis, car celui-ci affirme dans la deuxième partie de son *Essai de cosmologie* (1745) : « Nous voyons des parties de la matière en mouvement, nous en voyons d'autres en repos : le mouvement n'est donc pas une propriété essentielle de la matière » [2].

Or, c'est justement cette idée du repos qu'attaquent Toland et Diderot, et qui se trouve au centre de leur pensée sur ce sujet. Voyons en quels termes s'exprime ce dernier :

> Cette supposition des philosophes ressemble peut-être à celle des géomètres, qui admettent des points sans aucune dimension ; des lignes sans largeur ni profondeur ; des surfaces sans épaisseur ; ou peut-être parlent-ils du repos relatif d'une masse à une autre. Tout est dans un repos relatif dans un vaisseau battu par la tempête. Rien n'y est en un repos absolu, pas même les molécules agrégatives, ni du vaisseau, ni des corps qu'il renferme [3].

Ainsi, Diderot concrétise son idée par deux analogies. Mais ces deux analogies, Toland les avait utilisées pour illustrer la même idée, que le repos absolu n'existe pas. En accusant les mathematiciens d'avoir présenté leurs notions abstraites comme des objets réels, il écrit :

> Thus the mathematical lines, surfaces and points have been maintained to exist in reality, and many conclusions thence deduced, though very unhappily : as that extension was compounded of points, which is to say that length, breadth and thickness are formed of what is neither long nor broad, nor thick... [4].

Et plus loin, revenant au même sujet du repos :

> So a passenger shares the motion of a ship under sail, to say nothing of the specific motions of his human system ; though he's conceived to be at rest, with regard to the place where he sits, or to the other parts of the ship... [5].

L'image du navire pourrait bien remonter au Principe XIII de Descartes. La ressemblance est moins frappante mais notable encore

1. La Mettrie, *Traité de l'âme* (1745), dans ses *Œuvres philosophiques*, Amsterdam, 1774, I, 70-79.
2. Maupertuis, *Œuvres*, Lyon, 1756, I, 32.
3. *Pensées sur la matière et le mouvement*, *Œuvres*, II, 64-65.
4. « Ainsi les lignes mathématiques, les surfaces et les points, a-t-on prétendu, existent vraiment et, de ce postulat, on a déduit maintes conclusions, mais d'une manière tout à fait malheureuse : par exemple, on a soutenu que l'étendue était composée de points, c'est-à-dire que la longueur, la largeur et l'épaisseur sont formées de ce qui n'est ni long, ni large, ni épais... » — *Letters to Serena*, London, 1704, p. 179.
5. « Un passager participe au mouvement d'un navire qui vogue, pour ne rien dire des mouvements spécifiques de son système humain ; cependant, on le conçoit comme au repos, eu égard à la place où il est assis ou aux autres parties du navire. » — *Ibid.*, p. 205.

dans un autre passage où Diderot parle du repos relatif : « C'est qu'ils oublient que, tandis qu'ils raisonnent de l'indifférence du corps au mouvement ou au repos, le bloc de marbre tend à sa dissolution ; c'est qu'ils anéantissent par la pensée et le mouvement général qui anime tous les corps, et leur action particulière les uns sur les autres qui les détruit tous. » (II, p. 65). Toland avait affirmé que la matière est en mouvement perpétuel, « dissolved by other parts... earth, air, fire and water, iron, wood and marble, plants and animals.... The whole face of the earth exhibits those mutations every minute to our eyes, nothing continuing one hour numerically the same... All the parts of the universe are in this constant motion of destroying and begetting... » [1] (p. 188-190). Dans le même passage, Toland parle de la « perpetual revolution of nature », d'une interaction continuelle, créant par « their generation, succession and corruption, by the numberless mixtures, transpositions and other arrangements of their parts... » (p. 188, 168). Bien que cette action soit interne dans les corps, elle produit « several ways of affecting one another » [1 bis]. De même Diderot :

> Mais j'arrête mes yeux sur l'amas général des corps ; je vois tout en action et en réaction ; tout se détruisant sous une forme ; tout se recomposant sous une autre ; des sublimations, des dissolutions, des combinaisons de toutes les espèces... d'où je conclus que ces forces intimes aux corps ont leur action hors des corps ; d'où naît le mouvement ou plutôt la fermentation générale de l'univers (p. 68-69).

Il y a pourtant une différence, en ce que Diderot conclut à l'hétérogénéité des atomes, tandis que Toland affirme leur homogénéité. Différence de termes, peut-être, plutôt que d'idées, puisque Diderot, lui aussi, voit l'unité ultime de toutes les substances sous la diversité de leurs formes.

Quant au repos absolu, c'est pour Diderot « un concept abstrait qui n'existe point en nature, et... le mouvement est une qualité aussi réelle que la longueur, la largeur et la profondeur » (p. 66). Toland en dit autant à maintes reprises, et plus particulièrement en ces termes : « Matter is often abstracted from motion, as motion is from matter.... You should conclude that motion is essential to the whole, for the same reason that you think extension to be so » [2] (p. 204, 218, 226, etc.).

1 et 1 *bis*. « Dissoute par d'autres parties... la terre, l'air, le feu et l'eau, le fer, le bois, le marbre, les plantes et les animaux... Toute la surface de la terre nous montre ces changements à chaque moment ; il n'est point d'être qui demeure le même pendant une heure de suite... Toutes les parties de l'univers subissent ce mouvement continuel de destruction et de génération... [...] leurs générations, leurs successions, leurs corruptions, leurs combinaisons infinies, leurs transpositions et autres arrangements de leurs parties... »

2. « La matière est souvent considérée abstraction faite du mouvement, de même que le mouvement est souvent considéré abstraction faite de la matière... On doit conclure que le mouvement est essentiel au tout pour la même raison qui fait croire que l'étendue est de son essence. »

Alors que Toland a parlé de deux sortes d'action, « internal energy », et « the external local motion or changes of place, determined by other more prevalent motions » [1] (p. 193-194), Diderot en distingue trois variétés : la pesanteur, le mouvement interne, et le mouvement qui est imposé du dehors. C'est à propos de la première que Diderot emploie aussi l'expression, « mouvement local ».

Ces réflexions amènent les deux auteurs à considérer l'inertie des corps. Leurs conclusions se ressemblent ici de façon frappante. « Lorsqu'on regarde le corps comme plus ou moins résistant, déclare Diderot, et cela non comme pesant ou tendant au centre des graves, on lui reconnaît déjà une force, une action propre et intime » (p. 69). Idée que l'Anglais avait énoncée en ces termes : « Nevertheless, the very remaining of such bodies in one place is a real action, the efforts and resistance of this parcel being equal for some time to the determining motions of the neighboring bodies that act upon it » [2] (p. 198). Ce qui semble important dans ces affirmations, c'est l'addition de l'énergie potentielle à la simple énergie mécanique, que Diderot appelle « force de translation ». M. Vernière attribue cette idée à l'influence de Rouelle [3]. Mais Toland avait dit : « You must always distinguish between the internal energy, autokinesy, or essential action of all matter... and the external local motion or changes of place... » [4] (p. 194).

Si on laisse maintenant la question du mouvement et du repos, où les similitudes sont les plus frappantes, on verra que Diderot semble s'être également souvenu de Toland dans le *Rêve de d'Alembert*, et à propos d'une autre question : celle de la relation entre le vivant et le non-vivant. Toland se représente l'univers comme un système où tout est en relations. Terre, eau, hommes, animaux, plantes, métaux, tout se rattache, « all are mutually resolved into each other... The animals we destroy contribute to preserve us, till we are destroyed to preserve other things, and become grass, or plants or water or air, or something else that helps to make other animals, and they one another, or other men ; and then again turn into stone, or wood, or metals... Things, animals and vegetables (are) daily consuming and devouring each other. » [5]. Le corps humain et son milieu physique se

1. « L'énergie interne » et « les mouvements locaux extérieurs ou changements de lieux, déterminés par d'autres mouvements plus puissants ».

2. « Cependant, ces corps, en demeurant dans un même endroit, éprouvent une action réelle, les efforts et la résistance d'une de leurs parties étant égaux pendant quelque temps aux mouvements déterminants des corps voisins qui agissent sur elle. »

3. *Op. cit.*, p. 6 nb.

4. « Il faut toujours que l'on distingue entre l'énergie interne (autokinésie) ou action essentielle de toute matière... et les mouvements locaux extérieurs ou changements de lieux... »

5. « Toutes les choses se résolvent les unes dans les autres... Les animaux que nous détruisons contribuent à nous conserver, jusqu'à ce que détruits nous-mêmes nous contribuions à la conservation d'autres êtres ; nous devenons de l'herbe, des plantes, de l'eau, de l'air, ou d'autres substances qui servent à produire d'autres animaux ; ceux-ci, à leur tour, deviennent d'autres animaux ou des hommes, ou bien de la pierre, du bois ou des métaux... Les choses, les animaux et les végétaux se consomment et se dévorent continuellement les uns les autres. »

trouvent donc dans une relation dynamique, où l'un se transforme sans cesse en l'autre. Et il ajoute qu'il n'y a rien d'isolé, que toute chose « is perpetually being ground to pieces and dissolved or coagulated, or any other way resolved into one another... Considering the numberless successive generations that have inhabited this globe... their daily nourishment, inspirations of air and other additions of matter to their bulk... it seems to be probable that there is no particle on the face of the earth which has not been a part of men. » Les trois ordres — animaux, plantes, minéraux — « habe been resolved into each other by numberless and ceaseless revolutions, so that nothing is more certain than every material thing is all things, and that all things are but one » [1] (p. 188-192).

On reconnaît dans ces lignes des idées toutes pareilles à celles qu'exprimera Diderot d'une manière autrement concise et frappante dans sa fameuse trilogie. « On fait du marbre avec de la chair, et de la chair avec du marbre... le bloc de marbre est pulvérisé... Cela se fait toutes les fois que vous mangez... [2]. Il n'y a plus qu'une substance dans l'univers, dans l'homme, dans l'animal... Tous les êtres circulent les uns dans les autres, par conséquent toutes les espèces... tout est en un flux perpétuel... Tout animal est plus ou moins homme ; tout minéral est plus ou moins plante ; toute plante est plus ou moins animal. Il n'y a rien de précis en nature... [3] Il n'y a qu'un seul grand individu, c'est le tout. »

Telles sont les ressemblances que nous tenions à souligner dans la pensée des deux philosophes, et qu'il faut en toute probabilité attribuer à une influence directe de l'un sur l'autre. Nous avons vu que Diderot connaissait l'œuvre de Toland, même à l'époque où il traduisait Shaftesbury ; mais il est impossible de savoir à quelle date il a connu les *Letters to Serena*. Lanson nous informe que les œuvres de Toland furent analysées dans les journaux de cette époque [4]. Nicéron, qui donna une longue analyse de ses ouvrages déistes dès 1729, fait à peine mention des *Letters to Serena* [5]. Mais le fait important est que d'Holbach et Naigeon, en 1768, traduisirent cet ouvrage en français [6].

1. Toutes choses « sont divisées, usées, triturées, dissoutes par d'autres parties qui prennent leur figure... Considérant les générations sans nombre qui se sont succédé sur ce globe..., la nourriture prise journellement, l'inspiration de l'air et les autres additions de matière qui augmentent le volume des corps..., il paraît probable qu'il n'y a point sur la terre une molécule de matière qui n'ait fait partie de l'homme ». Les trois ordres — animaux, plantes, minéraux — « ont été dissous et changés les uns dans les autres par des révolutions continuelles, en sorte que rien n'est plus certain que chaque être matériel est toutes choses, et que toutes les choses se réduisent à une seule ».

2. M. Vernière attribue cette idée à l'influence de La Mettrie (*Ibid.*, p. 8 nb.).

3. Ici, M. Vernière se reporte à Buffon, à La Mettrie, Robinet et Bonnet qui avaient tous exprimé des idées analogues (*Ibid.*, p. 69-70 nb.).

4. « La formation et le développement de l'esprit philosophique au XVIII[e] siècle », *R. C. C.*, 1909, p. 733.

5. Jean-Pierre Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, Paris, Briasson, 1729, I, 245-264.

6. *Lettres philosophiques sur l'origine des préjugés, du dogme de l'immortalité de l'âme, de l'idolâtrie*, Londres et Amsterdam, 1768.

Il est possible que Diderot lui-même ait recommandé à ses amis d'en faire la traduction. De toute façon, Diderot devait être informé des idées de Toland à l'époque même où il écrivit les deux ouvrages en question.

Si Diderot a pris certaines idées et expressions chez Toland, ce n'est là qu'un emprunt entre beaucoup d'autres, tant dans la métaphysique que dans l'esthétique. On sait qu'il prenait son bien où il le trouvait, et qu'à cet égard il n'exceptait pas les écrivains du XVIIIe siècle. Toutes ses grandes idées ont été formulées avant lui. Le transformisme se trouve chez Maillet, La Mettrie et Maupertuis, et celui-ci eut, en outre, la notion, plus moderne, des mutations. Maupertuis lui donne l'idée de l'unité organique, La Mettrie celle de la statue, ou de l'homme de convention qu'il exploita dans la *Lettre sur les sourds et muets*, et aussi l'analogie entre le cerveau et les cordes musicales qui résonnent [1]. La Mettrie, Maupertuis et Robinet pensaient que la sensibilité pouvait être un attribut des atomes inorganiques. Diderot a emprunté à Anthony Collins sa théorie du déterminisme, ses réponses à l'objection contre la punition — et même l'idée de la différence entre l'homme et la tuile qui tuent. (Cf. *A Philosophical Inquiry concerning Human Liberty*). M. Vernière ainsi que d'autres érudits ont signalé d'autres sources encore.

Cependant, la découverte de ces sources n'a qu'une importance limitée, si l'on entend contester l'originalité de Diderot. Elle prouve seulement que ses inspirations lui viennent du dehors, qu'il ne les tire pas de lui-même. Mais son originalité est ailleurs. En s'inspirant de ses lectures, il élargit les perspectives, trouve des rapports, et surtout anime les raisonnements plus limités des autres. Ainsi l'idée du mouvement universel, que Toland associe à celle des transformations de tout en tout, s'enrichit chez Diderot des concepts de la sensibilité universelle et de l'évolution des espèces. De cette combinaison résulte un matérialisme beaucoup plus complet. Son originalité n'est-elle pas surtout dans l'empreinte que sa personnalité enthousiaste et son esprit synthétique impriment sur tout ce qu'ils empruntent ? Par là, il a réalisé mieux que tout autre les tendances de son époque, qui éloignaient les esprits avancés du matérialisme mécanique ou atomique, vers un matérialisme dynamique, dialectique. En revanche, il ne faut pas oublier que si Diderot, dans son *Rêve de d'Alembert*, a créé ce qu'on peut considérer comme le chef-d'œuvre du matérialisme, il exerça moins d'influence que d'autres matérialistes français sur son temps et peut-être aussi sur le XIXe siècle [2].

Mais pour nous tenir étroitement à notre propos, le fait que Toland a pu directement inspirer certaines idées de Diderot ne constitue pas le principal intérêt de ce rapprochement. La conclusion qui ressort

1. Avant La Mettrie, David Hartley réduisait la pensée aux vibrations de la matière du cerveau (*Observations on Man*, London, 1749, p. 4-5).
2. Cf. F. A. Lange, *A History of Materialism*, Boston, 1880, II, 25-28.

essentiellement est que Diderot reste bien de son siècle. Non seulement ses conceptions, mais les limites auxquelles il se heurte et qui l'empêchent d'aller plus loin sont de son temps. Conclusion qui serait superflue si certains érudits de nos jours n'affirmaient que Diderot échappe à son temps, qu'il ne faut pas l'étudier par la méthode historique, que sa pensée fait un saut pour rejoindre le XIX^e^, sinon le XX^e^ siècle. Constatons-le, c'est Toland qui, justement, avait « sauté » jusqu'au XX^e^ siècle en niant l'infinité du temps et de l'espace, et plus encore en rejetant le concept d'un espace et d'un temps absolus. Ces catégories sont relatives, affirmait-il, et le poids, la gravitation le sont aussi. Or, ces idées, les plus remarquables qu'il ait eues, échappent entièrement à Diderot. Celui-ci ne s'occupe pas davantage des anticipations les plus remarquables de Maupertuis : l'idée des mutations et celle de l'hérédité mandélienne, formulées d'après des expériences et le calcul des probabilités.

A l'encontre de l'opinion courante, si Diderot eut parfois, comme certains de ses contemporains, des intuitions brillantes, il vivait dans le climat intellectuel de son temps. Ce qui le différencie, c'est qu'il ne s'y sentait pas à l'aise. Ses hésitations le prouvent : il a entrevu la nécessité de nouvelles explications que la pensée de son siècle ne pouvait lui offrir. Comme tous les autres, il était prisonnier des connaissances et des idées plus courantes. Voilà pourquoi il n'a pu suivre les exigences d'une pensée qui le portait inévitablement au delà du matérialisme.[1]

Nous ne chercherons pas ici à le déprécier. Tout le XVIII^e^ siècle se concentre en lui, et acquiert par lui plus de force. Mais assignons-lui sa vraie place. Il ne fut ni prophète, ni même philosophe profond et original : il synthétisa en poète, de la façon la plus moderne, la plus vivante et la plus féconde, les idées de son siècle.

LESTER G. CROCKER.

1. Cf. Georges May, *Quatre visages de Diderot*, Paris, Boivin, 1951, p. 145-150.

UN ENCYCLOPÉDISTE OUBLIÉ : FORMEY

« On voudrait enfin savoir, demande M. Jean Pommier [1], que penser de ces papiers de Formey, qui avait en train un Dictionnaire analogue et qui sacrifia à l'*Encyclopédie* ce qu'il en avait exécuté. » M. Pommier relève ici un passage du *Discours Préliminaire*, où les directeurs de l'*Encyclopédie* s'acquittèrent de leur dette envers certains collaborateurs de la première heure en ces mots : « ... Des manuscrits nous ont été communiqués par des amateurs ou fournis par des savants entre lesquels nous nommerons ici M. Formey, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences et des belles-lettres de Prusse. Cet illustre académicien avait médité un dictionnaire tel à peu près que le nôtre ; et il nous a généreusement sacrifié la partie considérable qu'il en avait exécutée, et dont nous ne manquerons pas de lui faire honneur. »

L'acquisition de ce manuscrit est portée sur le compte des éditeurs de l'*Encyclopédie* à la date du 26 avril 1747, au prix de 300 livres [2] ; la liste ci-après prouvera que la contribution de Formey n'était pas négligeable, et elle permettra, en même temps, de combler une modeste lacune dans les travaux autour de l'*Encyclopédie*.

Il convient d'abord de rappeler rapidement qui était ce Formey, célèbre pendant une bonne partie de sa longue vie et complètement oublié depuis. Jean-Henri-Samuel Formey était le fils de huguenots champenois qui s'étaient réfugiés en Prusse. Né à Berlin, en 1711, il y passe toute sa vie, et y meurt, en 1797, âgé de quatre-vingt-six ans. Destiné à la théologie, il fut nommé, très jeune, pasteur de l'église française, mais un rhumatisme paralysant lui interdit bientôt l'exécution de ses fonctions pastorales et, sans la moindre amertume, il choisit, pour le reste de sa vie, le métier de journaliste et d'écrivain. L'Académie royale de Prusse, qui se ranima sous le règne de Frédéric II, fit de Formey son historiographe et son secrétaire perpétuel. Rien

1. Dans son compte rendu de *Diderot et l'Encyclopédie* (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1951, p. 383).

2. L.-Ph. May, « Registre des délibérations et des comptes des éditeurs de l'Encyclopédie » (*Revue de Synthèse*, 1938, p. 21).

ne semble avoir excédé ses forces : pendant cinquante ans, il remplit fidèlement ses multiples obligations à l'Académie, sans cesser d'écrire pour son propre compte, rédigeant des revues littéraires en Allemagne et contribuant à celles de l'étranger. Avec cela, il nous dit avoir entretenu une correspondance si vaste qu'elle approchait de celle de Leibnitz. Jamais il n'était en peine de sujets, jamais non plus en peine de solutions pour les graves problèmes qui remuaient son temps. Il est vrai qu'il puisait sa vérité à deux sources qui semblaient suffire à toutes les exigences : la théologie et le système métaphysique de Christian Wolff, c'est-à-dire un protestantisme éclairé, combiné avec un rationalisme scolaire, qui convenaient au public affranchi, mais encore paisible de la première moitié du siècle.

Il se laissait entraîner dans des controverses philosophiques et religieuses, maintenant une bienveillance apparente pour l'éclaircissement des esprits, alors qu'il se montrait de plus en plus indigné des formes radicales que prenait l'attaque incessante des avant-gardistes français. Il s'essaya d'abord contre Diderot en réfutant, en 1749, les *Pensées philosophiques* dans ses *Pensées raisonnables*, et, l'année suivante, la *Lettre sur les aveugles* par une *Lettre de M. Gervaise Holmes contre l'auteur de la Lettre sur les aveugles.* Le tour de Rousseau vint quelques années plus tard. Ce ne fut d'abord qu'une réplique modérée au Premier Discours, où Formey choisit une voie moyenne entre ceux qui défendaient les sciences et les arts et ceux qui, comme Rousseau, n'y voyaient que démoralisation [1]. Il y a lieu d'insérer ici pour le bon ordre une escarmouche entre Rousseau et Formey, où ce dernier n'était certainement pas en faute. Formey avait imprimé, dans un de ses périodiques de l'année 1759, une lettre que Rousseau avait écrite à Voltaire, en 1756, en réponse, ou plutôt comme réfutation des deux poèmes de Voltaire, *La Loi naturelle* et *Le Désastre de Lisbonne.* Rousseau se montra extrêmement indigné de l'impression de sa lettre à Berlin et accusa d'indiscrétion, non seulement Formey, mais ses amis, l'un après l'autre. Formey expliqua qu'il avait trouvé la lettre, déjà imprimée, en forme de feuille volante, chez un libraire de Berlin, qu'il n'avait eu d'autre intention que d'empêcher la feuille de se perdre, qu'il l'avait, en outre, crue assez intéressante pour l'offrir à ses lecteurs.

Encore assez bienveillante pour l'auteur fut une collection de maximes que Formey puisa dans la *Nouvelle Héloïse* et publia, en 1762, sous le titre d'*Esprit de Julie ou extrait de la Nouvelle Héloïse, ouvrage utile à la société et particulièrement à la jeunesse*, exprimant quelques réserves morales dans un Avertissement. Mais, en 1763, il donna au public son *Anti-Émile*, condamnation en règle de Rousseau, de ses théories pédagogiques et de ses aberrations religieuses

1. « Examen philosophique de la liaison réelle qu'il y a entre les sciences et les mœurs », dans les *Mémoires de l'Académie* de Berlin, 1753. Il publia l'essai en forme de livre deux ans plus tard.

et politiques. Et l'année suivante vit un *Émile chrétien, consacré à l'utilité publique*, où Formey, à la demande du libraire hollandais Neaulme, avait refait *Émile* à sa manière, substituant, comme contribution principale, à la Profession de foi du vicaire savoyard, « un article où la doctrine contraire fut avancée »[1].

Après cela, Rousseau rentrait dans la compagnie de Voltaire pour être bafoué, à tout propos, dans les écrits de Formey pour l'Académie de Berlin.

Le cas de Voltaire était plus compliqué. Aux yeux de tous les bien pensants, Voltaire n'était autre que l'antéchrist, mais il était aussi le favori du roi de Prusse et, même après leur rupture, son poète préféré. Voltaire avait passé trois ans à Potsdam et à Berlin, et avait eu d'innombrables occasions de rencontrer et d'obliger le secrétaire de l'Académie qui, lui aussi, pouvait se flatter d'avoir rendu des services à Voltaire. Comment espérer venir à bout d'un esprit qui avait coulé à fond de plus téméraires que Formey ? Et, en effet, Formey ne l'attaquait pas ouvertement ; son opinion véritable se trouve dans des allusions transparentes des *Mémoires* pour l'Académie, dans ses *Souvenirs*, qui parurent douze ans après la mort de Voltaire, et dans sa correspondance avec des amis sûrs. Il était d'avis — avec combien d'autres ! — que l'homme était détestable et que sa gloire, tout aussi bien que celle de Rousseau, était surfaite et ne durerait pas. Lorsque nous aurons ajouté que Formey trouvait d'Alembert un athée dangereux, une nature basse et intéressée, et qu'il exerçait une influence néfaste sur le roi de Prusse, nous pourrons conclure que l'équipe principale des philosophes français n'était pas faite pour plaire à l'académicien de Berlin. Et, pourtant, il serait injuste de ne voir en Formey qu'un ennemi acharné de la philosophie éclairée. Son tempérament et son éducation le portaient vers un modernisme modéré, et, quant à ses réfutations de Diderot et de Rousseau, elles étaient certainement moins dogmatiques que bien d'autres, comme elles n'étaient jamais les premières à paraître. « Qui donc, dit fort bien Duclos,... en ce siècle de raisonneurs... même au sein de l'église, et encore qu'à son corps défendant, n'était pas un peu philosophe ? [2] » Quelque vacillant et embrouillé que fût son esprit, Formey pouvait se compter parmi les têtes éclairées de son temps. Et s'il y avait à l'époque un sujet qui liât les intérêts les plus divers, ce sujet était l'*Encyclopédie*.

En bon fils de son siècle, comme en habile journaliste, Formey se mit, en 1742, à faire un dictionnaire philosophique. Lorsque le premier projet d'une encyclopédie française commençait à circuler en Europe (1747), il s'avisa d'offrir ses articles à la nouvelle entreprise, et nous voyons que, deux ans plus tard, le marché fut conclu, à raison de 300 livres pour 1 800 feuilles, petit in-folio. Il exigea qu'on lui re-

1. J. H. S. Formey, *Souvenirs d'un citoyen* (2e édition, 1797, II, 132).
2. L. Ducros, *Les Encyclopédistes* (Paris, 1900, p. 253).

tournât son manuscrit après usage et qu'il fût mentionné dans la préface de l'ouvrage [1]. Comme sa collaboration est gracieusement reconnue dans le *Prospectus*, ainsi que dans le *Discours Préliminaire*, il est à présumer qu'on a aussi exécuté l'autre clause du contrat et que le manuscrit lui fut renvoyé. On aimerait pouvoir comparer des manuscrits originaux avec les textes définitifs dans l'*Encyclopédie*, mais ce manuscrit de Formey nous échappe encore, toute sa succession littéraire ayant disparu, apparemment derrière le « rideau de fer », de la bibliothèque de Berlin, où elle se trouvait jusqu'à la fin de la dernière guerre.

En tout cas, quatre-vingt-un articles, ou parties d'articles, signés par Formey, se trouvent dans le grand dictionnaire. Ils comprennent des sujets de science naturelle, qui sont pris dans des ouvrages des spécialistes de l'époque, généralement indiqués dans ou après le texte ; d'autres, classés comme « morale », qui ont une note plus personnelle, et finalement un petit nombre d'articles philosophiques et religieux, dont nous avons ici choisi les plus significatifs.

Au sujet de l' « Atomisme », il explique qu'il ne faut pas confondre atomisme avec athéisme, bien que certains philosophes anciens et modernes aient été athées, à la suite de leur explication atomistique de l'univers. Il allègue la doctrine de Cudworth qui, dans son *Système intellectuel*, combine la théorie corpusculaire de la matière avec la conviction de l'existence de corpuscules spirituels qui tiennent lieu d'élément divin. Pour sa part, néanmoins, Formey rejette la théorie atomistique comme « une masse d'absurdités ».

Avec l'article « Création », on entre en plein embarras. Comment concilier les observations scientifiques ou même la simple raison avec le dogme chrétien d'une création *ex nihilo* ? C'était le dilemme personnel de Formey, comme celui de l'*Encyclopédie* tout entière. L'*Encyclopédie* se tirait d'affaire en laissant faire ses théologiens, et le théologien Formey connaissait son devoir. Il présente les difficultés multiples de la question, rapporte ce qu'en ont pensé les anciens, certaines sectes hétérodoxes des Juifs et des premiers chrétiens, donne l'opinion sceptique de quelques penseurs modernes pour affirmer, ensuite, que toutes leurs thèses sont dépourvues de sens et de preuves et n'égalent pas, en simplicité et évidence, la solution chrétienne d'un dieu créateur, tel qu'il est décrit dans la *Genèse*. Affirmations catégoriques et sophismes métaphysiques ne coûtaient guère à Formey, et voici un exemple de l'information qu'on pouvait trouver dans la grande *Encyclopédie*, au sujet de l'origine du monde. Formey vient de présenter la théorie épicurienne qui, tout en supposant une matière éternelle et non-créée, voit partout des traces d'une relative jeunesse de la terre et imagine un déluge ou un embrasement général qui auraient passé sur le monde. Non, assure Formey,

1. L.-Ph. May, *op. cit.*, p. 21-22.

rien n'est plus vain ni plus frivole que cette réponse ; car des inondations et des embrasements n'ayant pu consumer que quelques contrées, puisqu'un déluge ou embrasement universel n'est possible que dans l'ordre surnaturel, le monde ne serait pas retombé dans sa première enfance par ces désordres.... On aurait quelque monument, quelque tradition, quelque petit recoin dans l'histoire, qui nous laisserait entrevoir ces inondations, au lieu qu'on ne les trouve que dans les conjectures ou dans la seule fantaisie des philosophes entêtés du système de la prétendue éternité du monde.

Un lecteur qui aurait entendu parler de vestiges d'une grande inondation pouvait toujours attendre le volume suivant et la lettre « D » du dictionnaire, pour trouver à l'article « Déluge » (de Boulanger) une liste impressionnante de preuves d'une telle catastrophe, suivie d'une discussion sur ses causes naturelles ou surnaturelles. Formey conclut son article sur la création en affirmant que la création nous est connue par la seule révélation, l'esprit humain étant trop faible pour former une telle conception par ses propres moyens.

Une non moindre confusion règne dans l'article « Trinité ». Les Chaldéens, les Phéniciens, les Grecs et les Romains, tous ont cru en un être suprême qui en aurait engendré un autre ou même deux, également suprêmes, éternels et non-créés. Aucun philosophe ancien ne s'est exprimé plus formellement au sujet d'une trinité par hypostases que Platon. Platon établit expressément ces hypostases comme substances, non pas abstraites, mais subsistantes. Pourtant, Platon était obscur, et c'est à tort que certains modernes ont vu en lui la source de la croyance chrétienne en une trinité par hypostases. Deux jésuites (et il faut savoir, par ailleurs, à quel point les jésuites ne faisaient pas autorité pour Formey) ont montré qu'il n'y a rien de plus absurde que de supposer que le christianisme ait emprunté sa Trinité à Platon :

En effet, outre que toutes les vérités fondamentales qui concernent ce mystère sont contenues dans l'écriture et ont été définies par l'église, quelle qu'ait été l'opinion des pères considérés comme philosophes, elle n'influe point sur le dogme de la trinité chrétienne, qui ne dépend nullement des opinions de la philosophie.

Après quoi, Formey procède à une énumération des articles de foi qui concernent la trinité chrétienne, et on est embarrassé pour savoir en quoi ils se distinguent de la doctrine platonicienne, telle qu'elle vient d'être expliquée, et en quoi ils seraient moins obscurs, car :

1° La *Trinité* que nous croyons n'est pas une *trinité* de nom et de mots, ou de notions de métaphysique, ou de conceptions incomplettes de la divinité ; cette doctrine a été condamnée.... C'est une *trinité* d'hypostases, de subsistances et de personnes....

2° C'est encore que la deuxième hypostase ait été engendrée par la première, et que la troisième procède de l'une et de l'autre; ces deux dernières ne sont néanmoins pas des créatures, mais sont coéternelles à la première....

3° C'est que ces trois hypostases ne sont réellement qu'un seul Dieu....

Et l'article de se terminer par cette assurance que « quoiqu'il y ait dans ce dogme une profondité [*sic*] impénétrable, il ne renferme point de contradiction et d'impossibilité ».

Deux de ses articles seulement sont désignés comme théologiques. L'un, « Dualisme », se distingue par sa brièveté et sa tolérance ; il explique le sens du terme et constate l'antiquité de la croyance en deux êtres suprêmes, l'un bon, l'autre mauvais. Formey en trouve l'intention louable, puisqu'il s'agissait de dissocier Dieu du mal sur la terre. Cependant, « il n'est pas besoin de recourir à deux principes pour justifier sa providence, et rendre raison du mal ; c'est ce qu'on peut voir dans les diverses réponses que d'habiles gens ont faites à M. Bayle ». Mais l'auteur, ou son éditeur, se dispense de nous donner les réponses faites à Bayle. Il renvoie à un article « Bien et Mal », apparemment de sa main, mais qui n'a pas passé du manuscrit dans le dictionnaire.

Aucun article de l'*Encyclopédie* n'était, certes, plus délicat à traiter que l'article « Dieu ». Dans les mains de Formey, il ne risquait pas de créer d'embarras aux directeurs et libraires. Cet article exposait les raisonnements de Bayle contre la certitude d'un seul dieu créateur et les réfute point par point. Dans ce problème à jamais insoluble, les vues de Formey valaient bien celles de ses adversaires et nous n'avons point à le soupçonner de mauvaise foi. Il n'en est plus de même lorsqu'il s'engage et s'embrouille dans la chronologie de Moïse et entasse des dates douteuses, des interprétations de textes d'apologistes modernes et anciens, destinées à invalider toute critique sérieuse de la Bible. Quand il nous assure, sur la foi d'historiens obscurs, que la Chine ne remonte pas, ne peut pas remonter à un âge qui dépasse la chronologie biblique, que de telles idées ne sont pas « tenables et rien que des contes », nous pouvons être tout à fait sûrs que Formey était loin d'une si naïve confiance en l'écriture.

***

Mis ainsi en relief, les articles de Formey paraissent plus précaires qu'ils ne l'étaient, vus dans l'ensemble du grand ouvrage. La confusion et la malhonnêteté spirituelle et intellectuelle devenaient inévitables quand il s'agissait — pour l'*Encyclopédie* — de survivre, et — pour les « religionnaires » — de sauver leur âme. Enfin, les précautions obligatoires dans la rédaction générale mises à part, et en considérant seulement le grand nombre d'articles pris dans des ouvrages précédents, ainsi que toutes les idées appropriées d'écrivains approuvés, on arrivera peut-être à un pourcentage insignifiant d'articles représentant franchement l'esprit nouveau. Ce qui revient à dire qu'un collaborateur tel que Formey représentait parfaitement une considérable section du grand Dictionnaire ; que pour les lecteurs conservateurs les contradictions, la logique creuse étaient compensées par

l'affirmation finale, on aimerait dire, par l'adhésion à la ligne officielle ; tandis que le lecteur avisé et sceptique pouvait aisément y voir le dessein, à peine caché, de démontrer l'absurdité de toute discussion métaphysique. Et cette dernière catégorie de lecteurs fut aidée, çà et là, par un mot de l'éditeur, comme à la fin de l'article « Conservation » de Formey, quand Diderot ajoute : « C'est ainsi que dans les questions métaphysiques fort élevées, on se trouve, après bien des détours, au même point d'où l'on était parti et où on aurait dû rester. »

Travailleur utile, Formey fut encore l'un des admirateurs les plus chaleureux de l'*Encyclopédie*, et cela pendant toute sa vie. En quelque sorte, cette manifestation de la libre-pensée que le Dictionnaire représentait pour les amis et les ennemis était justifiée aux yeux de Formey, et d'Alembert et Diderot, en tant que directeurs de la grande entreprise, étaient dignes de louanges sans mélange. Écoutons cette profession de fidélité que Formey exprima dans un discours pour l'Académie de Berlin aussi tard qu'en 1770 (parlant des difficultés presque insurmontables à faire un dictionnaire encyclopédique, et citant à l'appui l'article « Encyclopédie » de Diderot) : « L'aveu de M. Diderot ne saurait être plus généreux après tout ce que lui et l'illustre M. d'Alembert ont fait pour rendre à leur nation et à tout l'univers l'un des plus grands services qu'on puisse attendre de deux hommes de lettres [1]. »

On est donc tenté de croire que Diderot n'exagérait que très peu lorsqu'il adressa ces mots personnels à Formey — en remerciant l'Académie de Berlin de l'avoir élu membre de cet institut : « L'avantage que j'ai d'appartenir à un corps aussi illustre m'est une forte raison pour souhaiter qu'entre les articles que j'ai faits dans [l'*Encyclopédie*] il s'en trouve quelques-uns qui ne soient pas indignes de paraître à côté des vôtres [2]. »

Voici enfin la liste complète des articles de Formey, à laquelle on a ajouté les différentes formules d'attributions, qui feront ressortir les retouches de plusieurs éditeurs, dues à des raisons techniques sans doute, mais parfois aussi, peut-être, à des raisons philosophiques.

1. Aréomètre, « Nous devons ces remarques à M. Formey, qui les a tirées de M. l'abbé Nollet, *Lect. Phys.* » (O) [3].
2. Ascensionel, partie d'article de « M. Formey ».
3. Astrolabe, « M. Formey ».
4. Athéisme, « Tiré des papiers de M. Formey ». (X) [4].
5. Atomisme, « Cet article est tiré de M. Formey ». (X)

1. *Mémoires de l'Académie*, 1770, compte rendu des « Considérations sur l'Encyclopédie, en tant que faisable, faite ou à faire ».
2. 5 mars 1751, *Œuvres*, A.-T., tome XIX, 242.
3. « O » est la désignation de d'Alembert.
4. « X » est la désignation de l'abbé Yvon.

6. Attention, « Cet article est tiré des papiers de M. Formey ». (X)
7. Aurore boréale, « Presque tout cet article est de M. Formey ». (O)
8. Balance, « Cet article est en partie de M. Formey ». (O)
9. Binaire, « Nous devons cet article à M. Formey, qui l'a tiré de l'histoire de l'Académie des Sciences de Paris, année 1702 ».
10. Bleu de Prusse, « Article de M. Formey, secr. perp. de l'Acad. roy. de Prusse ».
11. Boussole, cinq paragraphes, séparément signés de « M. Formey, qui les a tirés du *Spectacle de la Nature*, t. IV ».
12. Bruine, « Cet article est presque tout entier de M. Formey ». (O)
13. Capillaire, « Nous devons à M. Formey une partie de cet article ». (G) [1].
14. Caprification, « Article communiqué par M. Formey ».
15. Cercles d'ascension droite, « Nous devons à M. Formey cet article ».
16. Climat, partie de l'article signée « M. Formey ».
17. Composé, « M. Formey ».
18. Congruence, « Article de M. Formey ».
19. Conservation, « Article de M. Formey ».
20. Contingent, « Article de M. Formey ».
21. Continu, « Article de M. Formey ».
22. Continuité (loi de), « Nous devons cet article à M. Formey ». (O)
23. Contradiction, « Cet article est de M. Formey ».
24. Corpusculaire, « Cet article est de M. Formey ».
25. Coûtume, « Article de M. Formey ».
26. Création, « Cet article est en grande partie de M. Formey ».
27. Définition, « Article de M. Formey ».
28. Degré, partie d'article signée « Article de M. Formey ».
29. Déterminé, « M. Formey ».
30. Dialèle, « M. Formey ».
31. Dieu, « Cet article est tiré des papiers de M. Formey ».
32. Différence, « Article de M. Formey ».
33. Discernement, « Article de M. Formey ».
34. Dispute, « Article de M. Formey ».
35. Dissimulation, « Article de M. Formey ».
36. Distance apparente, « Article de M. Formey ».
37. Divisibilité, « Nous devons à M. Formey une grande partie de cet article ». (O)
38. Dualisme, « Cet article est, pour la plus grande partie, tiré des papiers de M. Formey ». (G)
39. Entendement, « M. Formey ».
40. Erreur, « Article tiré des papiers de M. Formey ».
41. Espace, « Cet article est tiré des papiers de M. Formey, qui l'a composé en partie sur le *Recueil des Lettres de Clarke, Leibniz*,

1. « G » est la désignation de l'abbé Mallet.

Newton, et sur les *Institutions de Physique* de Madame du Châtelet ».

42. Espèce, « Article de M. Formey ».

43. Espèces impresses, « Cet article est tiré des papiers de M. Formey ».

44. Essences, « M. Formey ».

45. État, « M. Formey ».

46. Éternité, une partie signée « M. Formey ».

47. Étoile de mer, « Article de M. Formey, secrétaire de l'Académie royal... de Prusse ».

48. Exotérique et ésotérique, « M. Formey ».

49. Feu central, « Cet article est tiré des papiers de M. Formey ».

50. Feux follets, « Article de M. Formey, qui l'a tiré de l'*Essai de physique*, de M. Musschenbroek ».

51. Forme, « Article tiré des papiers de M. Formey ».

52. Genre, « M. Formey ».

53. Liquide, « Article de M. Formey ».

54. Mars, « M. Formey ».

55. Matière de feu, « Article de M. Formey ».

56. Monstre, une partie de l'article signée « M. Formey ».

57. Moule, « Cet article a été tiré d'un ouvrage manuscrit de M. Formey, secr... ».

58. Moussons, « Article de M. Formey, qui l'a tiré de l'*Histoire physique*, de M. Musschenbroek ».

59. Mouvement, une partie de l'article signée « M. Formey ».

60. Nébuleux, une partie de l'article signée « Article de M. Formey ».

61. Nègre, « Article de M. Formey ».

62. Nourriture, « Article de M. Formey ».

63. Obstacle, « Article de M. Formey ».

64. Ombre, une partie de l'article signée « M. Formey ».

65. Opacité, une partie de l'article signée « Cet article est de M. Formey, qui l'a tiré en partie du *Spectacle de la Nature* ».

66. Pendule, une partie de l'article signée « M. Formey ».

67. Pesanteur, une partie de l'article signée « M. Formey, qui l'a tiré en partie des *Instit. de phys.*, de Mad. du Châtelet ».

68. Phiole, élémentaire, « Article de M. Formey ».

69. Pierre de Bologne, « Article de M. Formey ».

70. Pluie, « Article de M. Formey, qui l'a tiré de M. Musschenbroek ».

71. Polaire, « Article de M. Formey ».

72. Quantité, une partie de l'article signée « M. Formey ».

73. Repos, « Cet article est de M. Formey ».

74. Rosée, « Cet article est de M. Formey, qui l'a tiré des *Essais de physique*, de M. Musschenbroek ».

75. Solidité, « Cet article est de M. Formey ».

76. Songe, « Ces réflexions sont tirées d'un essai sur les songes de M. Formey ».

77. Synthèse, « Cet article qui nous a été donné par M. Formey est

tiré de l'*Introduction à la philosophie*, de M. s'Gravesande ».

78. Syphon, une partie de l'article signée « Article de M. Formey ».

79. Temps, une partie de l'article signée « Article de M. Formey ».

80. Trinité, « Cet article est, en grande partie, tiré des mémoires de M. Formey, historiographe de l'Académie royale de Prusse ».

81. Vitesse, une partie de l'article signée « M. Formey ».

E. Marcu.

EN MARGE DU BANQUET : DEUX INÉDITS DE MICHELET

I

Rédaction sur la dissidence de l'Église socialiste et révolutionnaire.

La Rédaction sur la dissidence de l'Église socialiste et révolutionnaire, *pour reprendre le titre inscrit par Mme Michelet en tête de ces pages, date, selon toute vraisemblance, du séjour de Michelet à Turin, au printemps de 1854.*

On reconnaît, en effet, l'écriture des manuscrits qui devaient composer plus tard Le Banquet. *On retrouve aussi le même souci de rétablir l'unité des forces révolutionnaires, récentes victimes de leurs propres divisions. Enfin, deux lettres adressées à Quinet permettent d'établir approximativement la date de la rédaction. La lettre du 24 avril 1854, écrite de Turin, annonce le projet de Michelet : « Je me fais une loi d'expliquer que les disputes de notre église républico-socialiste sont absolument extérieures et ne roulent que sur des points curieux, secondaires, de la théologie nouvelle. Sauvons devant l'étranger l'unité (qui est très réelle pour l'essentiel) de notre glorieuse église »* [1]. *La seconde lettre, du 28 mai 1854, écrite de Turin comme la précédente, prouve qu'à cette date le travail est achevé : « J'ai écrit, ces derniers temps, beaucoup de choses que peut-être je publierai plus tard sur l'unité latente, mais croissante, de l'église (socialiste-révolutionnaire). Le socialisme qui, dans ses tâtonnements excentriques, avait nié le devoir, le sacrifice, la tradition révolutionnaire, s'y rattache de plus en plus, sentant bien qu'hors de là, il n'y a nulle garantie pour la liberté* [2]. »

Ce court essai, négligé par Mme Michelet au moment où elle publia Le Banquet, *ne semble pas avoir attiré l'attention de la critique. Gabriel Monod, interrompu par la mort avant d'avoir pu commenter en détail le séjour de Michelet en Italie (1853-1854), le légua avec l'ensemble des manuscrits qu'il détenait à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris (document A. 3856). Aucune des nombreuses études consacrées à Michelet n'en fait mention.*

La rédaction est hâtive, impatiente. Le lecteur peut éprouver quelque peine à saisir l'ordre des idées. Michelet est entraîné par la rapidité de sa méditation.

1. Mme Quinet ne cite que la seconde de ces deux phrases, dans *Cinquante ans d'amitié*, p. 215.

2. Citée par Mme Quinet (*Ibid.*, p. 217) et par Th. Scharten, dans *Les voyages et séjours de Michelet en Italie*, p. 116 et 117.

Il aurait sans doute, avant la publication, corrigé par la mesure de la rhétorique l'ardeur du premier mouvement.

Telles qu'elles nous sont parvenues, ces pages sont inspirées bien souvent par un souci de justification personnelle. L'accueil hostile de l'Église aux avances du jeune socialisme prouve la nécessité de la campagne menée contre la religion des Jésuites et même contre le christianisme médiéval. La maladresse des Républicains aide à mieux apprécier le service rendu par une histoire de la Révolution qui leur donne, par la connaissance exacte de leur passé, la conscience de leur mission. Mais Michelet ne s'attarde pas à la démonstration complaisante de sa propre clairvoyance. Les déceptions de 48 lui ont enseigné le devoir d'en éviter de nouvelles. Il accepte désormais de considérer le socialisme comme une « église », au même titre que l' « église révolutionnaire »; et, au lieu de constater comme un fait définitif la « dissidence », il entreprend de l'analyser. L'unité n'est pas seulement souhaitable, elle est possible, si les frères ennemis savent reconnaître qu'ils ont les mêmes adversaires, qu'ils poursuivent un même but. Il appartient à l'historien de dissiper les malentendus, d'associer la fougue des socialistes et l'expérience des républicains.

On découvre, dans la rédaction sur la dissidence de l'église révolutionnaire, le meilleur Michelet, attaché à la tradition et ouvert à toutes les espérances. Elle est l'un des premiers témoignages de l'idée nouvelle qu'il se fait de son métier d'historien, au lendemain de 48 : la connaissance du passé doit préparer la construction de l'avenir.

PAUL VIALLANEIX.

C'est un devoir pour moi [1] d'expliquer la longue dissidence des deux branches de l'église moderne, la révolutionnaire, la socialiste.

Comment ces deux colonnes du temple se sont-elles aperçu si tard qu'elles soutenaient le même édifice ? Pourquoi des hommes tellement faits pour s'estimer et se comprendre, ont-ils vécu, travaillé si longtemps à part ?

D'un côté, les maîtres et pères immortels du socialisme, Saint-Simon, Fourier, ont cru très sincèrement procéder *par voie d'écart absolu*, ne voyant pas les liens étroits qui les rattachent à la Révolution, méconnaissant la grande mère qui les a portés dans son sein, et eux, et tout l'avenir [2].

D'autre part, les amis fidèles de la tradition révolutionnaire, soit par étroite dévotion au stoïcisme jacobin, soit par un noble éloignement pour l'affiche matérialiste du socialisme naissant, en ont détourné leurs regards, et n'ont pas senti assez tout ce que le dogme nouveau pouvait mêler de sève et de jeune sang à l'héroïsme de 93.

Le chœur de la Révolution s'éteint et se tait au mot de l'arpenteur Babeuf : « La terre à tous également ! Tous seront agriculteurs. » Mais les villes ? Mais l'industrie, l'art ? — « Meurent l'industrie et les arts, s'ils doivent affamer les hommes ! »

C'était justement le moment où la France par les arts chimiques, l'Angleterre par la mécanique, commençaient un monde d'art, posaient une seconde nature en face de l'autre; où, par le génie de l'homme,

1. Cf. la formule de la lettre du 24 avril 1854: « Je me fais une loi d'expliquer.... »

2. Cf. dans *le Banquet* (II, 3) : « Sorti de la Révolution, le socialisme commençant ignore la Révolution. Il croit naître et surgir de lui-même, et il procède par voie d'écart absolu. »

une colossale éruption d'industrie marquait l'ouverture du XIXe siècle. Il ne s'agissait plus de faire bon marché, comme Saint-Just et Babeuf, de cette énorme nouveau-née, qui, au premier jour, emplissait le monde. Elle y prenait une telle place que l'ancienne société, rembarrée, rétrécie par elle, semblait plutôt se serrer devant le jeune géant. Le nier, c'était impossible. La tendance naturelle était plutôt de nier le reste et ne voir que lui.

Guerre aux oisifs [1]. Colbert raye d'un coup quarante mille nobles qui, ne payant pas l'impôt, le rejetaient sur le travailleur. Qui payera ? La terre seule et le propriétaire de terres, dit l'école des économistes. Ce propriétaire, alors, c'est le clergé et la noblesse, les deux corporations oisives. Le travail ne payera rien.

En effet, ajoute Turgot, le travail est la propriété sacrée, celle d'où dérivent les autres. Nulle loi de corporation ne peut gêner l'indépendance du travailleur ; l'association est libre.

Ici, le temps était venu. Tous les fleuves de la tradition confluaient ensemble vers 89. Les grandes paroles du passé, les formules trois fois sacrées de l'émancipation des âmes, celles mêmes qui semblaient oubliées, éclatent toutes à la fois et du fonds même des siècles, elles dictent la révolution. Rabelais : République des volontés (c'est l'abbaye de Thélème). Plus d'hypocrisie, dit Molière. Mais philosophie, tolérance, mutuel amour des hommes. Ce symbole de Voltaire trouve sa garantie dans Rousseau, sous la protection du Contrat librement voté de tous avec tous.

On voit que, dans cette grande tradition, nos divisions scolastiques, qui séparent tellement l'état, la religion, l'économie, ne sont point du tout visibles. Liberté, c'est liberté. Elle avance, tissu de trois fils qui, ensemble, n'en font qu'un.

Si la liberté de l'âme, la liberté spiritualiste, l'affranchissement politique et civil, préoccupe la Révolution, ne croyez pas qu'elle oublie l'autre, celle qui doit affranchir l'homme de la servitude des besoins du corps. Ce devoir de la société, écrit dans la Constitution de 93, dans le décret du Grand Livre de la bienfaisance publique, l'est mieux encore dans cette foule de décrets vraiment humains de la Convention, dans les créations immenses d'hôpitaux, d'écoles, de retraites votées aux soldats, etc., dans cet admirable plan d'éducation nationale écrit par Lepelletier, recommandé par Robespierre.

Le rêve de Danton, si l'on en croit le témoignage de ses ennemis, était de voir la France entière, riches et pauvres, indistinctement, tous les partis réconciliés.

M. Enfantin avait dit : « Qu'est-ce que c'est que la Patrie ? »

M. de Montalembert disait : « Ma patrie, elle est à Rome. »

1. On constate, ici, une brusque rupture dans le développement logique de la pensée. Michelet veut montrer que les socialistes n'ont pas été les premiers à découvrir l'importance de l'activité économique, la dignité du travail dans la vie nationale. Avant même 89, Colbert, Turgot l'avaient reconnue. Le socialisme ne procède donc pas, comme il l'a cru, « par voie d'écart absolu ».

Paroles non reprochables aux hommes qui les ont dites, mais franches et légitimes expressions des systèmes qu'ils représentaient.

Le catholicisme chrétien, le catholicisme industriel et socialiste, se donnaient également pour deux absolus, deux doctrines universelles, supérieures aux petites limitations locales des nationalités, états et pays divers. Ces spécifications éphémères, hostiles les unes aux autres, guerres, discordes de lieu et de temps, comme telles étaient condamnées à s'absorber tôt ou tard dans l'unité de l'une ou l'autre des systèmes d'autorité qui devaient dominer le monde et lui imposer la paix.

On sait sous quel sombre brouillard d'uniformité monotone le moyen âge resta jusqu'au XII^e siècle, c'est-à-dire aussi longtemps que le christianisme, vraiment maître et dominant, fut la forme commune de l'Europe, où l'Europe ne fut vraiment rien que la chrétienté, où l'identité religieuse étouffa dans leur naissance les diversités originales d'états et de nations, qui tendaient à se produire.

Eh ! bien, si l'on peut comparer le monde de la discussion au monde historique, et le présent au passé, le socialisme naissant, dans ses premières tentatives de papauté, d'hiérarchie, de classement arbitraire selon les capacités, tendait de même à effacer dans son universalité la patrie comme chose locale, reléguant parmi les préjugés surannés la foi à la France, le culte des libertés républicaines, l'idée de la Révolution.

Très grand fut l'étonnement quand cette patrie niée, cette république oubliée, cette tradition conservée par une imperceptible église, se révéla dans le combat du cloître de Saint-Merry, s'affirma, se manifesta par un miracle d'héroïsme, une effusion prodigue de son propre sang, relevant la France de 93 contre les rois, contre les prêtres, contre la banque et le socialisme.

Comment un drapeau si glorieusement relevé, resta-t-il si longtemps seul ? Pourquoi cette propagande, la plus éloquente de toutes, gagna-t-elle si peu d'hommes à la République ? Il faut le dire, ces héros, mourant pour la Révolution, ne savaient formuler eux-mêmes la foi pour laquelle ils mouraient. Ils attestaient, à l'appui de cette foi, l'histoire, la glorieuse histoire d'un temps à peine connu. Eux-mêmes, d'où la connaissaient-ils ? Fort peu par la tradition, beaucoup par les livres de MM. Thiers et Mignet ; livres remarquables pour le temps, toutefois improvisés par ces brillants écrivains sans étude suffisante, sans connaissance des actes innombrables que contiennent nos dépôts publics. L'histoire ne se devine pas. Celle-ci, pleine de lacunes, prudemment obscure et vague, couvrant ses incertitudes d'un dogmatisme apparent, n'avait point du tout la forte lumière, la substance, la réalité, qui peut autoriser un credo historique et politique [1].

1. Barré, après « ... ne se devine pas » : « La petite église républicaine, vague et obscure encore, dans les tâtonnements nombreux que lui imposait son ignorance

Si le parti républicain voulait formuler sa pensée devant la France, il ne puisait pas son symbole dans l'ensemble des temps révolutionnaires ; il empruntait, copiait mot à mot les formules d'une seule époque, et de la plus contestée, les formules de 93. L'immense majorité du pays reculait, à ce souvenir : l'homme se souvenait avec terreur de la faim et du maximum ; la femme, en ses songes, voyait la tête de Robespierre.

Donc, la réaction triompha ; la réaction, je veux dire le clergé, la banque, les deux puissances qui flattaient et servaient la royauté.

Ce triomphe devait durer jusqu'à ce que les deux vraies Frances en vinssent à se reconnaître, la France socialiste s'épurant des éléments anti-socialistes qu'elle contenait dans son sein, se séparant de la banque [1], la France révolutionnaire atteignant un idéal plus vrai et plus grand [2], devenant plus compréhensive comme idée et comme parti, en venant enfin à connaître la Révolution et la République, ses Dieux jusqu'alors inconnus.

Deux ombres, je le répète, alors (vers 1830) obscurcissaient l'idée de patrie qu'il s'agissait de retrouver [3], de replacer dans la vivante lumière des faits qui peut seule recommencer la vie. Ces deux ombres étaient celle du vieux christianisme se survivant par l'appui des puissances politiques, celle du jeune socialisme qui se méconnaissait encore et ne savait pas bien s'il était leur ami ou celui de la République et de la Révolution.

Il n'y avait rien à faire avec lui, sinon à attendre. Les vieilles idoles auxquelles il s'offrait dans son ignorance, devaient lui apprendre bientôt, par la brutalité de leurs risées, qu'il ne devait avoir rien de commun avec elles, qu'il était jeune et vivant, et ne réussirait pas à se faire vieux, à s'associer avec la mort. Salutaires persécutions qui apprirent au socialisme la portée réelle de son principe, et, par la suite, le rattachèrent à sa mère, la Révolution.

Pendant que le socialisme se tâtait et s'épurait, toute l'étude des penseurs devait se tourner [4] sur l'ennemi réel, le vieux principe du moyen âge qui, se survivant toujours, en sa hiérarchie, ses intérêts, son clergé, continue d'ombrager et de stériliser l'Europe.

Mais cette ombre, le clergé, ce mort, comment l'atteindra-t-on ? Rien n'est plus durable qu'un mort, une fois bien mort et desséché, subsistant à l'état de momie et de squelette. On ne peut donc l'at-

des sources qui donnent les faits précis, n'avait nullement, dans son dogmatisme apparent.... »

1. Barré, après « la France socialiste » : « s'épurant, atteignant son propre principe... »

2. Barré, après « révolutionnaire » : « s'étendant, prenant un plus large idéal, grandissant et comme idée et comme parti, connaissant enfin cette tradition qu'elle défendait jusque là sans en avoir connaissance approfondie, sérieuse. »

3. Barré, après « retrouver » : « non dans le vague enthousiasme, mais dans la vivante lumière.... »

4. Barré, après « se tourner » : « sur on vieux rival, le christianisme dont l'ombre morte, se survivant... »

teindre en lui, mais en ce qui fut sa vie, historique et dogmatique, à savoir, dans le christianisme, dans son antique symbole et son action au moyen âge.

Voilà le premier obstacle. Le second est celui-ci : La France a manqué deux révolutions, manqué matériellement, car pour les résultats moraux, ils ont été et sont immenses ; l'âme révolutionnaire de ce peuple a rempli toute la terre.

La première révolution n'a pas pris sa base matérielle et solide. Pourquoi ? Nous l'avons dit ailleurs, elle ne fut point sociale, ne s'enracina pas dans la terre. Les glorieux chefs des Jacobins, hardis en tant d'autres choses, prudents à l'excès [1] en ceci, ne touchèrent point à la propriété ; ils la firent changer de mains, mais par voie judiciaire. Ils [2] énoncèrent timidement dans la Loi qu'elle pouvait limiter ce droit ; ils ne le firent point eux-mêmes. Vendeurs de biens nationaux, vendeurs très pressés pour faire face à cette épouvantable guerre [3], ils se seraient bien gardés d'encourager les doctrines qui eussent ébranlé la foi à la propriété, empêché les ventes, fait fuir les acheteurs. En bonne foi, ils leur étaient très contraires à ces doctrines, croyant que la moindre limitation de la propriété compromettait le foyer, la famille, dont ils avaient le culte dans le cœur. C'est ce qui explique la guerre atroce que Robespierre et Saint-Just, la Montagne en général, fit aux apôtres obscurs du socialisme en 93 et 94.

Qu'arriva-t-il ? C'est que, dans cette vente immense, précipitée, aveugle, que la guerre forçait jour par jour, le paysan ne put acquérir ou du moins garder la terre. Elle passa aux usuriers. Sur les ruines de la tyrannie nobiliaire, la tyrannie financière se trouva bâtie, des mains mêmes, des mains innocentes et pures, des amis de la liberté.

L'essor de l'industrialisme en 1815, les salaires élevés [4] qu'il offrit d'abord, donnèrent un répit à la misère publique. Tout le monde y fut trompé ; les chefs du socialisme, Saint-Simon, Fourier, tendirent la main aux banquiers, aux grands industriels. Puis, le contraste naturel d'une production accélérée [5] et d'un commerce stationnaire, la multiplication subite, infinie des travailleurs, la baisse rapide et meurtrière des salaires qui en résulta, amena la seconde crise, Février 1848.

C'est la révolution des villes, de la grande ville, Paris. Elle manqua précisément pour la même cause qui avait fait manquer celle des campagnes [6]. Les chefs de la révolution de Février semblent n'avoir

1. Barré et remplacé par « timides à l'excès » : « timides ».
2. Barré ici : « n'essayèrent point d'en poser le droit sur une base nouvelle et restreinte. » Le texte reprend avec : « énoncèrent... ».
3. Au lieu de la première partie de cette phrase, on trouve, barré : « Forcés par l'épouvantable guerre que la France soutenait seule contre tous, à vendre à la hâte, à vil prix, dix millions de biens nationaux.... »
4. Barré : « par lesquels il attira le paysan dans les villes ».
5. Barré : « très rapide ».
6. Barré : « que celle de 93 », après « cause ».

eu qu'une idée, garder et tranquilliser à tout prix la propriété [1]. Ils la respectèrent à ce point d'imposer les pauvres, ceux qui n'avaient rien, pour ne demander rien aux riches. L'auteur des 45 centimes disait à quelqu'un qui s'en effrayait : « Il est trop juste que le peuple paye la liberté. »

Ayant à ce point horreur de toucher la propriété par voie législative, encore moins osèrent-ils y toucher par voie judiciaire, comme avait fait 93. Leur douceur naturelle les en empêchait. Dans les occasions les plus graves, ils s'abstinrent des justices les plus légitimes qu'ordonnait le plus strict droit. Un homme, par exemple, fut convaincu d'avoir, pendant dix ans, tenu nos soldats affamés et le plus souvent malades, en réduisant leur nourriture et la rendant insalubre. Convaincu après sa mort. Cela seul fit respecter cette horrible fortune. On la laissa à ses enfants.

Cette révolution, étonnante, partiale pour ses ennemis, ne prenant rien qu'à ses amis, se trouva tout d'abord affamée et sans ressources ; elle se garda bien de répondre aux peuples qui l'appelaient. Elle avorta à la fois au dedans et au dehors.

Avortement politique, non moral. L'expérience est entrée profondément. Elle a fait des millions de socialistes.

Et ceux-ci, non excentriques, non vaguement utopistes, ni chassant dans les nuées les questions de l'avenir. Tout au contraire, fort pratiques, et sentant que le socialisme, sans le plus parfait accord avec la tradition révolutionnaire, périrait faute de défense et de garanties.

La lumière que la presse ne faisait, s'est faite d'elle-même par la force des événements.

Progrès immense, latent, mais non moins réel. Seulement, il y en a un autre aussi, moins heureux, qu'il faut constater, celui de la défiance publique.

II

L'impression de la salle Taitbout.

On savait, bien avant sa récente découverte, que ce texte existait. Parmi les manuscrits employés par M^me^ Michelet pour la composition du Banquet *et conservés à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, figure, en effet, la note suivante : « Le 1^er^ mai, j'avais écrit une grande chose : Fourvière et la Croix Rousse ; le 2, une scène anecdotique : l'impression de la salle Taitbout et du clergé Saint-Simonien ; le 3, une chose personnelle : ma méthode, Virgile, Vico. » (Document A. 3885, p. 182.) Le premier de ces trois textes a été inséré dans* Le Banquet, *le troisième publié par Gabriel Monod* (Michelet et l'Italie, *1903*). *Du second, Monod ne dit rien ; et Th. Scharten déclare, dans son livre déjà cité, qui contient la plus récente étude des séjours de Michelet en Italie : « L'impression de la salle Taitbout, fragment qui, évidemment, devait figurer dans le chapitre III de la seconde partie du* Banquet, *intitulé : Le banquet matérialiste, Saint-Simon, Fourier, a été perdu » (p. 120). En réalité, l'*Im-

1. Barré : « La plupart, les plus loyaux même, se constituèrent gardiens de la propriété ; doux, cléments, ils n'y touchèrent ni par voie judiciaire, comme... » (la phrase barrée reste inachevée).

pression de la salle Taitbout *avait été seulement égarée, dans un autre dossier que celui du Banquet et des manuscrits d'Italie.*

En rapprochant la note de Michelet d'autres notes voisines, on peut douter que ce texte ait été rédigé le 2 mai ; comme l'indique Th. Scharten, « il paraît qu'ici Michelet anticipe d'un jour ». L'examen du Journal Intime, *dont nous préparons la première édition, change cette hypothèse en certitude ; sur un calendrier qu'il s'était composé, Michelet note, en effet, en face du mercredi 3 mai 1854 : « Ecrit la Salle Taitbout ».*

Est-il possible de dater aussi exactement la « séance solennelle » de la salle Taitbout ? Un passage du récit, consacré au discours de Barrault, oriente la recherche : « La fin de son discours était : Croix vénérable, croix antique descendez ! Votre temps est fait ! » Or, on lit, dans la dernière phrase de la prédication consacrée par Émile Barrault, le 20 février 1831, à « l'association universelle », une formule si proche de celle qui est citée dans le récit que la différence n'est due sans doute qu'à une infidélité, bien compréhensible, de la mémoire de Michelet, qui évoque un souvenir vieux de treize années. Voici les paroles de Barrault, telles qu'elles sont rapportées dans le recueil de prédications saint-simoniennes publié à Paris, par les soins du Globe, *en 1832 : « Croix qui sauvas le monde, aujourd'hui tu pèses sur lui ; disparais ! tombe ; et qu'au bruit de ta chute une religion nouvelle proclame le classement selon la capacité, la rétribution selon les œuvres, et l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre par l'association universelle » (p. 308, XVI^e prédication). On ne retrouve, dans les péroraisons des autres discours prononcés par le prédicateur saint-simonien au cours de cet hiver 1830-1831, ni des formules qui répondent aussi exactement à l'allusion de Michelet, ni même un pareil appel à la fin du christianisme. Il est donc permis de reconnaître, dans la « séance solennelle » dont Michelet fut le témoin, la prédication du 20 février 1831, à la salle de la rue Taitbout.*

La rédaction de Michelet est très libre. Il abandonne assez vite le récit pour s'engager dans une méditation qui l'entraîne fort loin de son premier propos, qu'il retrouve pour finir. L'évocation de la salle, du public, de la Famille saint-simonienne, du prédicateur, peut être avantageusement comparée aux autres témoignages de l'époque. Ni le pittoresque ne lui manque, ni même cette fidélité qui ne naît que de la sympathie, bien que Michelet s'empresse d'avouer ses réticences.

*Toutefois, le narrateur se montre moins fidèle lorsqu'il analyse son « impression » que lorsqu'il rapporte ce qu'il a vu ou entendu. Devenu l'ennemi déclaré de l'Église, Michelet veut faire croire qu'il a toujours éprouvé envers elle les mêmes sentiments. D'où cet effort pour justifier et, dirait-on, pour excuser l'hommage chaleureux rendu au christianisme dans l'*Introduction à l'histoire universelle ; *d'où ces allusions partiales à une enfance et une jeunesse qui ne furent pas aussi libres que le proclame éloquemment Michelet de l'influence chrétienne.*

Mais autant que la vérité d'un passé perdu importe l'idée que s'en compose celui qui l'a vécu. A cet égard, ces pages sont d'un grand prix : Michelet restera fidèle à l'image qu'il y dessine de lui-même. Elles comptent parmi les premières versions littéraires de sa légende intime. Il les relit en 1869, au moment où il décide de joindre à la vaste histoire de France une brève histoire de sa vie d'historien et il retient quelques-unes des plus fortes formules.

P. V.

Dans l'hiver qui suivit Juillet, Quinet et moi nous fûmes invités par un de nos amis, Saint-Simonien très honorable [1], à assister dans

1. Sans doute Gustave d'Eichtal, membre de l'Église saint-simonienne, et ami, dès 1830, de Michelet.

leur salle Taitbout à une séance solennelle où... l'École allait manifester sa foi, dire adieu au passé, « couper le câble », comme dit Sieyès en 89 [1].

Le moment, la situation, rendaient la chose plus solennelle encore. Le peuple, dans son patriotique enthousiasme, avait voulu reconduire les vrais vainqueurs de Juillet, Voltaire et Rousseau, dans leur Panthéon. Et il avait cru que ces pères de la Révolution ne pouvaient décemment rentrer chez eux tant que la croix contre-révolutionnaire dominait, écrasait le temple. Il s'était mis en devoir de la descendre, cette croix, la croix des Jésuites plus que de Jésus.

Donc, notre ami Saint-Simonien, nous invitant en ce moment à écouter la parole nouvelle, faisait appel à nos âmes, nous sommait doucement de ne point fermer les yeux à la lumière, de nous éclairer et de voir nous-mêmes, enfin de choisir nos Dieux.

C'était l'âge d'or de l'École. La foi était incontestable et la vraie dévotion. Je vois encore la ferveur, le mysticisme sincère avec lesquels deux banquiers firent le chemin de Saint-Germain. Celui qui nous conduisait était entré dans cette religion de plaisir et de richesse en donnant toute sa fortune. Un communisme généreux soutenait de l'argent des uns la noble pauvreté des autres.

La salle était bien éclairée, les loges pleines de belles dames. Des hommes assez nombreux étaient sur l'estrade, assis autour d'une chaire ou tribune, peu élevée. Réunion de caractères et de talents divers qui depuis ont divergé. Deux figures y marquaient fort, la fière tête de Jean Reynaud, la belle jeune tête pensive de Leroux, sous sa forêt de cheveux noirs, moins noirs encore que ses yeux, chercheurs, doux, un peu sauvages. L'œuvre de l'*Encyclopédie* qu'ils ont tentée, menée si loin, dans leur modeste héroïsme, jetant tant de choses excellentes dans l'énorme pêle-mêle d'un dictionnaire, restera un témoignage du désintéressement de ce temps.

Des hommes hautement estimés (Carnot, Charton, etc.) étaient là, et des gens de lettres qui ont marqué de plus en plus (Sainte-Beuve, Lerminier, Duveyrier, Guéroult, etc.). Tous étaient vêtus de bleu, et, par cette couleur spéciale, semblaient une caste, un clergé, ce qui ne nous plut pas. Une seule dame était sur l'estrade, la femme d'un des chefs de l'école [2], compagne méritante de son honorable vie, de ses dévouements, de ses sacrifices. Dans sa robe de soie bleue, une plume blanche au chapeau, elle avait un maintien parfait de convenance sans hardiesse ni timidité. On ne la trouvait nullement déplacée dans cet acte religieux, parmi les sérieux amis de son mari. Elle était loin de lui, à part, pour marquer évidemment la dignité de la femme, sa personnalité distincte dans la nouvelle religion. Déjà

1. On retrouve, dans la Préface à l'Histoire de France de 1869, le souvenir de cette première rédaction : « A une séance solennelle où nous fûmes invités, Quinet et moi... » (éd. Hetzel, p. 5).

2. Il s'agit de la femme de Bazard ; aucune autre femme que « la Mère Bazard » n'était admise à cette date dans la Famille.

mûrie avant l'âge, grande, amaigrie et pâle, elle portait la trace visible d'une vie toute méritante, d'honorables sacrifices et de dévouements partagés. Elle semblait un peuplier délicat qui, contre l'orage, au lieu de s'isoler, eût besoin plutôt de soutien.

Deux hommes au pied de la tribune siégeaient un peu en avant. Celui de gauche, laid, d'une laideur vive et bonne, qui ne déplaisait nullement. On me dit que c'était Bazard, l'un des premiers disciples de Saint-Simon. On parlait moins d'un autre titre, grand en vérité, de son caractère honnête et sûr entre tous, qui avait fait de cet excellent patriote le confident et le glorieux complice de toutes les conspirations contre le gouvernement de la Contre-Révolution et de l'étranger.

L'homme assis à droite, M. Enfantin, en parfait contraste, était grand, agréable et doux, un peu fort déjà, quoique jeune. Je remarquai cette douceur et j'y attachai le regard ; je la trouvai aimable, plus que rassurante.

Après une attente assez longue, enfin parut un jeune homme. Il salua, regarda d'un œil profond. Il s'appelait Émile Barrault. Depuis, je l'ai rencontré trop rarement, mais fort aimé pour sa vaillante polémique, pour son ardente humanité. Qui réclama dans la Presse, parmi tant d'articles achetés, contre nos razzias d'Afrique, contre l'horrible incendie où douze cents créatures, des femmes et des enfants, périrent ? Qui réclama ? Barrault le premier, ou seul [1] ?.

Ce jour où je l'envisageai, je le trouvai admirable d'ardeur et de crédulité. Il était né doux ! De la race infiniment, l'exquise maigreur et la flamme du cheval arabe. Le teint sombre et bilieux me fit dire à demi-voix : « Rare tempérament fanatique. » Mystiquement, il alla prendre les mains des deux hommes. Bazard lui donna la sienne dans un vif mouvement d'amitié. Enfantin le retint un peu plus, l'imprégnant de sa chaleur et d'un regard doucement magnétique. Il parla merveilleusement, mieux qu'aucun des virtuoses de la tribune politique que j'aie jamais entendus. La fin de son discours était : « Croix vénérable, croix antique, descendez ! Votre temps est fait. »

L'idée n'était pas nouvelle. C'était, sous sa forme oratoire, l'article de Jouffroy. Mais proclamée à ce moment, en concordance avec ce vif mouvement du peuple, elle plaçait la nouvelle école sous un drapeau très révolutionnaire. La Révolution elle-même était là, dans cette franche et honnête figure de Bazard qui, pour elle, avait tant agi et souffert.

Cependant certaines choses paraissaient en discordance. Le lendemain d'un clergé, pourquoi refaire un clergé (du moins une classe à part) ? Un clergé, non pas égal, mais déjà hiérarchique. On voyait deux patriarches ; on n'eût osé dire deux papes. L'autorité, comme jadis, venait, descendait d'en haut. Ce jeune homme, si inspiré, venait

1. Allusion aux divers articles publiés par Barrault à la suite des travaux de la « Commission scientifique » qui enquêta en Algérie en 1839, puis lors de l'application, par Lamoricière et Bugeaud, de la nouvelle tactique de conquête.

pourtant demander qu'on lui transmît l'inspiration et croyait recevoir la grâce. Les plus fervents de ce clergé rappelaient, par l'allure même, quelque chose des temps monastiques, des carmes exaltés d'Élie, des capuccini italiens. La confession manquait seule à la nouvelle religion, mais non pas la direction. Le trop aimable Molinos de la rue de Montigny ne se dessinait pas encore, mais certaine suavité fade faisait adorer le Jesù [1].

Il y a cent cinquante ans que Montesquieu, sous la Régence, écrivit, imprima ceci : « Il n'est pas possible que la religion catholique subsiste cinq cents ans en Europe [2]. » Dans le même livre, il annonce qu'un jour ou l'autre, tous les codes, et les religions à leur tour (il n'excepte pas le christianisme) seraient rappelés par les anges, déposés comme vieux livres « dans les célestes archives ».

Cousin, dit-on, réduisait les cinq siècles à trois cents ans. Jouffroy, en 1829, sous la Restauration même, écrivit (et M. Dubois imprima courageusement) son article mémorable : « Comment les dogmes finissent [3]. » J'allai le voir dans une noire petite rue, voisine de la halle où il faisait des cours (l'illustre philosophe vivait de cette honorable ressource). Je lui dis mon admiration, mais ne trouvai en lui que peu d'appui moral. Solennel dans la forme, comme toute cette école, il était sur le fonds des choses si nerveux, si sensible (j'allais dire si timide dans son courage incontestable), qu'on n'emportait de lui qu'hésitation.

J'étais, sous ce rapport (de la religion), l'homme peut-être le plus libre [4]. Je naquis entre deux mondes, Révolution, Réaction. J'eus le rare avantage de ne pas subir [5] l'éducation qui prend l'âme endormie encore, et la chloroformise [6]. Je n'ai jamais communié. Toujours loin de l'église, je n'en souffris jamais, ni en moi, ni en mon foyer. Si à l'âge où l'on rêve, les livres de Rousseau me donnèrent (comme

1. Cf., dans la Préface de 1869 : « La vieille religion que l'on disait combattre, on la renouvelait en ce qu'elle a de pire ; confession, direction, rien n'y manquait. Les capucini revenaient, banquiers, industriels. La suavité fade d'un nouveau Molinos faisait adorer le Jesù » (p. 5).

2. Cette formule se trouve dans la 117e lettre persane. Michelet la reprend dans le *Credo du XVIIIe siècle* (Histoire de France, livre X). Une seconde allusion dans la Préface de 1869, p. 4.

3. Michelet commet une erreur de date. L'article de Jouffroy n'a pas été publié en 1829, mais le 24 mai 1825, dans le *Globe*, dont le directeur était bien Dubois, universisaire révoqué et ancien carbonaro, comme Jouffroy. Voici quelques-unes des réflexions de Jouffroy qui avaient pu émouvoir et éclairer Michelet : « Une génération nouvelle s'élève, qui a pris naissance au sein du scepticisme.... Pour elle, le vieux dogme est sans autorité ; pour elle, le scepticisme a raison contre lui, mais il a tort en lui-même : quand il a détruit, il ne reste rien. Et déjà ces enfants ont dépassé leurs pères, et senti le vide de leurs doctrines. Une foi nouvelle s'est fait pressentir à eux.... L'espérance de nouveaux jours est en eux, ils sont les apôtres prédestinés, et c'est entre leurs mains qu'est le salut du monde. »

4. Barré : « du monde et le plus impartial ».

5. Barré : « en naissant ».

6. Cf., dans la Préface de 1869, p. 5 : « J'étais sous ce rapport l'homme peut-être le plus libre du monde, ayant eu le rare avantage de ne pas subir la funeste éducation qui surprend les âmes avant l'âge, et d'abord les chloroformise. »

à tous) quelques velléités chrétiennes, la mâle antiquité, le principe héroïque qui fit ma vie, mon œuvre et mon enseignement, m'en émancipaient tout à fait. L'église était pour moi un monde étranger, extérieur, de curiosité, comme eût été la lune. Ce que je savais le mieux de cet astre blême qui pâlissait à l'horizon, c'est que ses jours étaient comptés, qu'il avait peu de temps à vivre [1]. Même on peut dire qu'il mourait par moments. Dans les crises où l'état lui retira sa main, l'éclipse fut complète. Louis XIV meurt (1715) ? abandon absolu. La Restauration tombe (juillet 1830) ? absolue solitude. Le pouls de ce malade, ce qu'on peut appeler l'oscillation du pendule vital, comme d'une horloge qui tend à s'arrêter, faiblit visiblement. Il va s'affaiblissant de Bossuet à De Maistre, et de Bonald à Dupanloup.

Déjà l'entracte existe. Et l'immense machine qui prétendit tout faire et qui ne fait plus rien, encombre, entrave, empêche tout mouvement vital et fécond qui voudrait se faire. La vie est là, impatiente, qui attend, prête à succéder. J'écrivais, dans l'*Histoire Romaine* (1831) : « Ce second âge du monde, commencé avec l'Empire, il y a tantôt deux mille ans, on dirait qu'il s'en va finir. Ah ! s'il en est ainsi, vienne donc vite le troisième, et puisse Dieu nous tenir moins longtemps suspendus entre le monde qui finit et celui qui n'a pas commencé ! [2] ».

Quand on connaît le cœur, on sait qu'un amour ne finit, ne guérit que par un amour. Guérirons-nous du Moyen Age par une foi nouvelle ? Toute vraisemblance historique est pour l'affirmative. Tel dit : « On s'en passera » ; mais lui-même réduit cet « on » à quelques sages, une élite ? une académie ?

Parlons du genre humain. Asseyons-nous au lieu admirable où l'on sent le mieux le grand combat. Paris a trop d'esprit. Le grand combat du cœur est plus sensible à Lyon [3]. Deux âmes et deux génies se posent en face sur les coteaux contraires. Tristement la Croix-Rousse regarde la croix de Fourvières [4], et leur opposition fermente en ces profondes rues. De la mer des misères sortit la passion qui a fait le socialisme, un mysticisme industriel d'humanité et de fraternité, qui rappelle les caves de Flandre, les fraternités saintes des tisserands du Moyen Age. La première étincelle est de 93 ; je l'ai nommée ailleurs : furie de la pitié, une exaltation monomane du plus beau sentiment de l'homme. Chalier, Fourier, Proud'hon, bien d'autres en furent travaillés et malades. Leurs œuvres discordantes, comme

1. Cf. *ibid.* : « L'Église était pour moi un monde étranger, de curiosité pure, comme eût été la lune. Ce que je savais le mieux de cet astre pâli, c'est que ses jours étaient comptés, qu'il avait peu à vivre. »

2. *Histoire Romaine*, livre II, ch. 6, et dernier, p. 329 (éd. orig. de 1831).

3. Dans *le Banquet*, Michelet reconnaît à Lyon le même privilège : « Il est un lieu une ville, entre toutes, où l'antagonisme des deux âges, de l'esprit des vieux temps et de l'esprit nouveau apparaît aux yeux mêmes, dans toute sa grandeur. Cette ville exerce sur mon âme une inexplicable puissance d'émotion ; elle agite en moi un monde de pensées.... Cette ville, c'est Lyon. » (*Le Banquet*, II, 2.)

4. Cf. *ibid.*, quelques pages plus loin, le célèbre dialogue entre les deux collines.

celles de Saint-Simon et Comte, sont pleines de choses ingénieuses et d'excentricités fécondes.

La plus féconde et la plus vraie aussi, c'était de dire nettement : « Créons ! c'en est fait du passé. »

Avec tout cela, la vue du clergé Saint-Simonien, ce contraste singulier (entre) un discours contre la croix et l'imitation servile de ces rites autoritaires de la religion de la croix, tout me souleva, me reporta au Moyen Age. Et, dans un élan généreux de jeune homme pour ce qui allait mourir, j'écrivis ces lignes imprudentes, de forme très littéraire, où l'artiste, comme il arrive, dépassait fort sa pensée : « J'ai baisé de bon cœur la croix de bois qui s'élève au milieu du Colisée, vaincu par elle. De quelles étreintes la jeune foi chrétienne dut-elle la serrer, lorsqu'elle apparut, dans cette enceinte, entre les lions et les léopards ! Aujourd'hui encore, quel que soit l'avenir, cette croix, chaque jour plus solitaire, n'est-elle pas pourtant l'unique asile de l'âme religieuse ? L'autel a perdu ses honneurs, l'humanité s'en éloigne peu à peu ; mais, je vous en prie, oh ! dites-le moi, si vous le savez, s'est-il élevé un autre autel ? [1] »

La solitude de l'Église dont je parle est l'expression d'un fait. Sa désertion subite fut un effet de Juillet. Au milieu de mon aveugle et fougueuse protestation contre la nouvelle église, le mot « quel que soit l'avenir » avertissait cependant que l'ancienne me semblait peu solide et que je réservais entière la prophétie de Jouffroy et de Montesquieu.

1. *Introduction à l'histoire universelle* (éd. Flamm.), p. 420. Dans la Préface de 1869, Michelet évoque de nouveau le souvenir de cet « élan généreux » : « Qu'on supprimât le moyen âge, à la bonne heure. Mais c'est qu'on le volait. Cela me parut fort. En rentrant, d'un élan aveugle et généreux, j'écrivis un mot vif pour ce mourant qu'on pillait pendant l'agonie. Ces lignes juvéniles, étourdies si l'on veut, mais sans doute excusables comme mouvement du cœur, n'allaient guère dans mon petit livre inspiré de Juillet et de la Liberté, de sa victoire sur le clergé » (p. 5).

« NOTRE-DAME DE PARIS »
ET LES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE

Il y a un demi-siècle, Brunetière et ses élèves avaient eu l'intuition que les idées sur l'architecture médiévale, développées par Victor Hugo, en 1830, dans *Notre-Dame de Paris*, dérivaient plus ou moins directement des travaux contemporains des antiquaires normands : Caumont, Gerville, Le Prevost, Langlois, Deville, etc., mais ils avouaient ignorer si le romancier avait fréquenté l'un ou l'autre de ces archéologues, ou connu leurs ouvrages. De son côté, Edmond Huguet, étudiant les sources de ce roman, n'a signalé aucun écrit postérieur au XVIII[e] siècle, si ce n'est le *Dictionnaire infernal* de Collin de Plancy.

Depuis ces cinquante dernières années, aucun progrès n'a été fait dans la direction indiquée par Brunetière. La critique paraîtrait même s'en être détournée [1] en acceptant une assertion gratuite de Maurice Dreyfous, suivant laquelle « toute la documentation architectonographique et archéologique » utilisée par Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris* lui aurait été fournie par l'un de ses plus anciens et fidèles amis, l'architecte Charles Robelin [2]. Originaire du Niver-

1. *Victor Hugo. Leçons faites à l'Ecole normale supérieure... sous la direction de Ferdinand Brunetière.* Paris, 1902, 2 vol. in-16, t. I, p. 264-265. — Edmond Huguet, *Quelques sources de « Notre-Dame de Paris »* (dans *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 8[e] année, 1901, p. 48-79, 425-455 et 622-649) et *Notes sur les sources de «Notre-Dame de Paris »* (*Ibid.*, 10[e] année, 1903, p. 287-289). — Maurice Souriau, *Victor Hugo et la Normandie* (dans la revue *Normannia*, 12[e] année, 1939, p. 304-338), ne pose même pas la question des influences normandes sur la composition de *Notre-Dame de Paris*.

2. Maurice Dreyfous, *Ce que je tiens à dire. Un demi-siècle de choses vues et entendues, 1862-1872.* Paris (1912), in-18, p. 179. — L'auteur paraît être assez mal renseigné sur la carrière artistique de Robelin : il lui attribue la restauration de l'église abbatiale de Saint-Denis et la décoration de la cathédrale de Reims à l'occasion du sacre de Charles X. Or, nous savons que les architectes de Saint-Denis, de 1813 à 1879, furent F. Debret et Viollet-le-Duc ; ceux de la cathédrale de Reims, en 1825, Lecointe et Hittorff. A Reims, le rôle de Robelin se borna alors à surveiller, en qualité d'inspecteur de F. Mazois, les travaux d'aménagement de l'appartement royal dans l'archevêché (Cf. F.-M. Miel, *Histoire du sacre de Charles X.* Paris, 1825, in-8°, p. 97). Les assertions de Maurice Dreyfous ont été acceptées par Léon Séché, *Le Cénacle de Joseph Delorme* (Paris, 1912, 2 vol. in-16), t. II, chap. V ; Maurice Guillemot, *Le plus vieil ami de Victor Hugo* (dans *Bulletin de la Commission municipale historique et artistique de Neuilly-sur-Seine*, 10[e] année, 1912, p. 23-47) ; P. Destray, *Un témoin nivernais du romantisme.* Nevers, 1926. Cf. également le Catalogue de l'exposition organisée place des Vosges, en 1951 : *Victor Hugo et les artistes romantiques* (p. 131-135) dont la préface est signée : Jean Sergent.

nais, appelé par ses travaux professionnels en Champagne, en Franche-Comté et en Touraine, Robelin semble n'avoir eu connaissance ni des écrits des archéologues de Normandie, ni des monuments de cette province sur lesquels Victor Hugo fournit cependant, dans son roman, des indications précises, bien qu'il ne les ait pas encore visités.

La difficulté de démontrer l'action des influences normandes sur la rédaction de *Notre-Dame de Paris* provient de ce que l'enseignement et l'apostolat d'Arcisse de Caumont, qui se chargea de préciser, codifier et vulgariser les résultats obtenus par les antiquaires anglais et ses confrères en archéologie locale, n'étaient alors qu'à leurs débuts. En 1830, l'année même où Victor Hugo écrivait *Notre-Dame de Paris*, Caumont, alors âgé de vingt-neuf ans, professait à Caen son *Cours d'antiquités monumentales*, premier état de ses *Abécédaires*, qui ont révélé l'archéologie nationale à la France entière [1]. Victor Hugo n'a pu en avoir connaissance au moment de la rédaction de son roman. Cinq ans auparavant, il est vrai, le 8 mai 1824, à la Société des antiquaires de Normandie, Caumont avait donné lecture d'un *Essai sur l'architecture religieuse du moyen âge* qui parut l'année suivante, dans le premier volume de *Mémoires* publié par cette compagnie. Il en fut fait un tirage à part promptement épuisé [2]. Victor Hugo a-t-il lu cet *Essai* ? En eut-il directement ou indirectement connaissance ? Bornons-nous à noter pour l'instant que, l'année même, il écrivait la première partie de l'ouvrage qu'il intitulera *Guerre aux démolisseurs* [3] ; il y dénonce les méfaits de la Bande noire déjà flétris par lui, deux ans auparavant, dans une ode [4], témoignant ainsi non

1. *Cours d'antiquités monumentales, professé à Caen par M. de Caumont..., Histoire de l'art dans l'ouest de la France depuis les temps les plus reculés jusqu'au XVII^e siècle.* Paris, 1830-1841, 6 vol. in-8°, avec 6 atlas in-4° oblong. — Bien que daté de 1830, le t. I (Ere celtique) ne fut mis en vente, suivant la *Bibliographie de la France*, que le 5 février 1831 ; le tome IV (moyen âge, architecture religieuse) daté de 1831, figure dans ce même périodique à la date du 19 janvier 1833. — En raison de son succès, ce tome IV fut réédité dès 1841. Augmenté et refondu, il était encore réimprimé à Caen, en 1886, sous le titre : *Abécédaire, ou Rudiment d'archéologie.... Architecture religieuse.*

2. *Essai sur l'architecture religieuse du moyen âge, particulièrement en Normandie, communiqué à la Société d'émulation de Caen, en décembre 1823, lu à la Société des antiquaires de la Normandie, le 8 mai 1824, par M. de Caumont*, dans *Mémoires de la Société des antiquaires de la Normandie*, 1824, première partie (Caen-Paris, 1825, in-8°), p. 535-677. — Ce volume figure dans la *Bibliographie de la France* à la date du 10 septembre 1825. Le tirage à part de l'*Essai*, que Caumont dit (*Cours d'antiquités*, éd. orig., t. IV, p. 24) avoir été « épuisé dès l'année 1826 », est mentionné dans le *Manuel*, d'Éd. Frère (t. I, p. 197), avec l'adresse suivante : « Caen, Chalopin fils, 1825, in-8° de 109 p., avec 13 pl. ».

3. La première partie de *Guerre aux démolisseurs*, écrite en octobre 1825, a paru pour la première fois, à notre connaissance, le 17 décembre 1831, dans *Nouveau keepsake français, souvenir de littérature contemporaine* (Paris, L. Janet [s. d.], in-18), p. 320-327, sous le titre : *De la Destruction des monuments en France*. La seconde partie, rédigée en 1832, a été publiée dans la *Revue des Deux Mondes*, t. V, 1832, livraison du 1^er mars). L'une et l'autre ont été reprises par l'auteur dans *Littérature et philosophie mêlées* dont l'édition originale parut le 19 mars 1834.

4. *Odes et ballades*, livre II, ode III, datée 1823.

seulement de l'intérêt qu'il portait dès lors aux monuments du moyen âge, mais aussi de notions archéologiques personnellement acquises.

La lecture du *Génie du christianisme* et des romans de Walter Scott, le spectacle de la dislocation du Musée des Monuments français, rue des Petits-Augustins, n'avaient fait, semble-t-il, que renforcer en lui « son instinct d'antiquaire » [1], son goût inné pour l'architecture, qui se manifestent déjà durant les « courses lointaines » de son enfance. Sa première traversée de la France, au cours du voyage d'Italie, ne lui avait laissé aucun souvenir, mais il rapporta sûrement plus qu'un « vague faisceau de lueurs incertaines » du voyage d'Espagne en 1811-1812. Si, d'une part, le bossu, surnommé Corcovita, qui réveillait les élèves au Collège des nobles de Madrid, n'a pas été étranger à la création de Quasimodo, d'autre part, Vitoria, « ville gothique, entière, complète, homogène », ainsi décrite dans *Notre-Dame de Paris* (livre III, II), et la cathédrale de Burgos, où le sublime s'allie au grotesque, avaient fixé son attention, comme les « vieilles tours » d'Angoulême que, grâce à son « incroyable précision de mémoire », il put dessiner par la suite sans les avoir revues [2].

Depuis lors, Victor Hugo ne quittera plus guère Paris avant 1825 [3], date à laquelle il fit « ce doux voyage de Suisse », souvent rappelé dans son œuvre et qui (dira-t-il, en 1842) fut « un des souvenirs lumineux » de sa vie [4]. C'est alors qu'il acheva d'être conquis par l'art du moyen âge et recueillit les éléments de sa *Guerre aux démolisseurs*, rédigée l'année même, préludant ainsi, on peut le dire, à *Notre-Dame de Paris*, car il déclare dans sa préface de 1832 qu'inspirer à la Nation le souci de la conservation de ses monuments anciens et « l'amour de l'architecture nationale » a été l' « un des buts principaux » de son roman.

Le « voyage de Suisse » fut précédé, l'année même, par deux autres voyages, l'un dans l'Orléanais, l'autre en Champagne. En avril et mai 1825, il séjourne à Blois chez son père, passe par Orléans et visite le château de Chambord. Le 29 juin, il assiste au sacre de Charles X, dans la cathédrale de Reims. Il arrive à Genève le 13 août et en repart le 23. Son carnet de dépenses, demeuré inédit et inutilisé jusqu'ici, permet de fixer avec précision son itinéraire et, par conséquent, de dresser la liste des monuments qu'il a rencontrés sur sa route [5]. D'autre

1. Préface du *Rhin*.
2. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, XVI-XXI.
3. Durant la seconde moitié de l'année 1821, V. Hugo séjourna à Dreux (juillet), à Montfort-l'Amaury (août) — il y reviendra en octobre 1825 — et à la Roche-Guyon (août). Cf. *Correspondance* (éd. de l'Impr. nat.), t. I, p. 46, 325-333.
4. *Le Rhin* (1842), lettre XIV (17 août [1840]). — Cf. également : *France et Belgique*, lettres des 12 et 22 août 1834, 27, 28 et 31 août 1837, 13 octobre 1839 ; *Alpes et Pyrénées*, lettre du 24 septembre 1839 ; *William Shakespeare* (1864), 3e partie, livres II, V.
5. L'itinéraire du voyage à Reims, du 24 mai au 2 juin 1825, s'établit ainsi grâce au carnet de dépenses de V. Hugo (Bibliothèque nationale, département des Manuscrits, n. a. fr. 13442) : 24 mai, Paris, le Mesnil-Amelot, Lévignen. — 25, Villers-Cotterets, Soissons, Braisne. — 26, Jonchery, Reims. — 27-30, Reims. — 31. Épernay. — 1er juin, Chazency ? (Crézancy), La Ferté-sous-Jouarre. — 2, Meaux, Paris.

part, sa correspondance nous apprend qu'en se rendant à Reims, il admira, chemin faisant, la cathédrale de Soissons « restaurée, c'est-à-dire dégradée indignement », les ruines de l'abbaye de Saint-Jean des Vignes : flèches de la façade de l'église et débris du cloître « dont la destruction est à jamais déplorable », ainsi que l'église abbatiale de Saint-Yved de Braisne, également ruinée, « aussi belle, écrit-il à sa femme, que l'abbaye de Jumièges dont tu as vu les dessins dans le *Voyage pittoresque* de Nodier [1] ».

Quant à la cathédrale de Reims, « belle entre toutes », en l'appropriant aux cérémonies du sacre, les architectes Lecointe et Hittorff ont rendu cet édifice « beaucoup moins beau qu'il n'était dans sa nudité séculaire ». La façade — « une des plus magnifiques symphonies qu'ait chanté cette musique, l'architecture » — a été par eux dégradée, les parties saillantes de ses sculptures ayant été, sur leur ordre, impitoyablement brisées de peur qu'il ne s'en détachât quelque pierre sur le cortège royal, et Victor Hugo conservera pieusement, jusqu'en 1851, une tête de Christ « tombée de cette façon ».

L'auteur de *Notre-Dame de Paris* demeura à Reims du 27 au 31 mai. Il eut tout le temps de visiter l'édifice de fond en comble, de pousser « la porte du sonneur » et de monter dans les tours « entendre aux vibrations des vagues souffles du ciel le chuchotement des cloches énormes ». Accoudé sur un auvent, les yeux fixés au sol, il sentit toute la façade se dérober sous lui et la galerie des rois « s'enfoncer dans l'abîme » [2]. Cette même année 1825, en racontant la mort du nain Habibrah dans *Bug-Jargal*, il prélude au récit de la chute fatale de l'archidiacre Claude Frollo. De même, en parcourant les rues de Reims, la rue Folle-Peine, la rue de la Séchesserie, en passant sous les portes Bassée et Fléchembault, en traversant le pont de la Vesle, s'ébauche déjà, plus ou moins nettement dans son esprit, l'histoire de la recluse du Trou aux Rats, Pâquette la Chantefleurie. Dès 1823, dans *Han d'Islande*, le mariage d'Orugix et de la bohémienne, par la cérémonie de la cruche cassée, annonçait déjà celui de Pierre Gringoire et de la Esmeralda.

Le voyage aux Alpes — dont le récit, suivant contrat en date du 16 juillet 1825, devait faire l'objet d'un ouvrage auquel Victor Hugo aurait collaboré avec Lamartine, Charles Nodier et le baron Taylor [3] — dura du 1er août au 5 septembre [4]. Après avoir passé par Auxerre

1. *Correspondance* (éd. de l'Impr. nat.), t. I, p. 398-423.
2. Cf. le « reliquat » de *William Shakespeare* (éd. de l'Impr. nat.), p. 250-258. — *Victor Hugo raconté*, XLI.
3. Bibliothèque nationale, département des Manuscrits, n. a. fr. 13418, pièce 149.
4. L'itinéraire du voyage aux Alpes, du 1er août au 5 septembre 1825, s'établit ainsi, grâce au carnet de dépenses de V. Hugo (Bibliothèque nationale, département des Manuscrits, n. a. fr. 13442) :

1er août, Paris, Essonnes. — 2, Fontainebleau. — 3, Fontainebleau, Villeneuve-la-Guyard. — 4, Sens, Joigny. — 5, Auxerre, Vermenton. — 6, Rouvray, Saulieu. — 7, Lucenay, Autun. — 8, Couches-les-Mines, Chalon-sur-Saône. — 9, Tournus, Mâcon. — 10, Mâcon. — 11, Bozonet (?), Brou (à Bourg), Pont-d'Ain. — 12, Cerdon,

et Autun, Victor Hugo arriva à l'abbaye de Tournus dont « la grave et massive carrure, la majestueuse simplicité », sont rappelées dans *Notre-Dame de Paris*. A Mâcon, Lamartine, qui attendait le voyageur, l'emmena à son château de Saint-Point. L'auteur de *Guerre aux démolisseurs* y regretta vivement que le poète des *Méditations* en ait fait disparaître les « cimes crénelées », le lierre touffu et remplacé « la teinte des ans par ce badigeon jaunâtre » dont au moyen âge « le bourreau brossait les édifices scélérés ». Après avoir visité l'église de Brou, les villes de Genève et de Lausanne, la vallée de Chamonix, le massif du Mont-Blanc et ses glaciers, Victor Hugo rentra en France, par Chambéry, en passant par Lyon, Moulins et Nevers. Finalement, il rencontra sur sa route les cathédrales de Bourges et d'Orléans, ainsi que le donjon d'Étampes, trois édifices dont il est question, avec la cathédrale de Reims, l'abbaye de Tournus et le château de Chambord, dans *Notre-Dame de Paris* [1].

L'année 1825 paraît donc avoir été une date importante dans l'élaboration plus ou moins consciente de ce roman. Ajoutons que Victor Hugo fit les voyages de Reims et de Genève en compagnie de Charles Nodier avec lequel il entretenait, depuis 1823, des relations amicales. Ils étaient alors en parfaite communauté d'idées, royalistes l'un et l'autre, admirateurs et imitateurs de Walter Scott, conquis définitivement au romantisme et prenant grand plaisir à voyager ensemble. Dès 1820, au cours de la préparation des *Voyages pittoresques* [2] en Haute-Normandie entrepris par le baron Taylor, Charles Nodier, auteur du texte de ce grand ouvrage, avait commencé à prendre la défense des monuments menacés ou en cours de destruction [3], et son nom figurait dès 1823 en tête de l'Ode de la Bande noire. De plus, dans la conclusion du second volume des *Voyages pittoresques* paru en 1825, Nodier se glorifie d'avoir créé un système permettant de classer chronologiquement les édifices du moyen âge. Est-ce à dire que ce soit lui qui, au cours de ses longues causeries, tant dans le salon de l'Arsenal que sur la grande route, ait appris à Victor Hugo à discerner les styles architecturaux et précisé son vocabulaire tech-

Nantua, Bellegarde. — 13, Saint-Genis-Pouilly, Genève. — 14, Bonneville, Sallenches. — 15, Servoz, Chamonix. — 16-17, Chamonix. — 18, Sallenches. — 19, Bonneville, Genève. — 20, Genève. — 21, Rolle, Lausanne. — 22, Rolle, Genève. — 23, Genève, Annecy. — 24, Aix-les-Bains, Chambéry. — 25, les Échelles, la Tour-du-Pin. — 26, la Verpillière, Lyon. — 27, Lyon, Tarare. — 28, la Fontaine, Roanne. — 23, la Pacaudière, la Palisse. — 30, Varennes-sur-Allier, Moulins. — 31, Saint-Pierre-le-Moûtier, Nevers.

1er septembre, la Charité, Bourges. — 2, Mehun-sur-Yèvre, Salbris. — 3, Lamotte-Beuvron, Orléans. — 4, Toury, Étampes. — 5, Arpajon, Paris.

1. *Victor Hugo raconté*, XLII-XLIV.

2. Sur les *Voyages pittoresques*, cf. T. Lebeuffe, *Un monument lithographique*, dans *Revue britannique*, 68e année, 1893, t. II, p. 359-372.

3. Cf. la lettre du Comte Siméon, ministre de l'Intérieur, à Charles Nodier, en date du 19 octobre 1820 ; publiée par Mme Menessier-Nodier dans : *Charles Nodier. Episodes et souvenirs de sa vie* (Paris, 1867, in-18), p. 244-245.

nique ? Avant d'aborder cette question, rappelons le passage essentiel de cette conclusion :

Au moment où nous commençâmes à écrire et à dessiner, peu de personnes chez nous s'occupaient de notre histoire et de nos monuments... Nous disputions, sans être compris, au marteau des barbares, les débris des chefs-d'œuvre de nos arts. Les premiers peut-être, du moins en France, nous donnions au moyen âge une école jusqu'ici méconnue, nous saisissions à des signes certains l'architecture du Bas-Empire à l'époque où elle se sépare du classique ancien ; nous nommions l'architecture *romane* ou *carlovingienne* ; nous arrivions par cet art intermédiaire à l'architecture à ogives, seconde branche de l'architecture chrétienne et nous finissions ce tableau à l'époque charmante de la Renaissance.

A plusieurs reprises et dès le premier volume des *Voyages pittoresques*, c'est-à-dire dès 1820, il est question d' « architecture romane ». Dans l'emploi de ce terme Nodier a devancé Victor Hugo ; il a même été l'un des premiers à l'employer, mais il ne l'a pas créé. Il en convient lui-même précédemment : « Des savants dont l'opinion est une autorité... ont donné » à cet ordre le nom de « *roman* que nous avons adopté d'après eux » [1]. Ces savants, que Nodier ne nomme pas, sont les antiquaires de Normandie, en la personne de leur doyen d'âge, Charles Duhérissier de Gerville, domicilié à Valognes, dans le Cotentin, d'où le 18 décembre 1818 il écrivait à un autre antiquaire, son ami Auguste Le Prevost, originaire de Bernay et demeurant habituellement à Rouen :

Je vous ai quelquefois parlé d'architecture *romane*, c'est un mot de ma façon qui me paraît heureusement inventé pour remplacer les mots insignifiants de saxonne et de lombarde. Tout le monde convient que cette architecture lourde et grossière est l'*opus romanum* dénaturé ou successivement dégradé par nos rudes ancêtres. Alors aussi, de la langue latine, également estropiée, se faisait cette langue romane dont l'origine et les dégradations ont tant d'analogie avec l'origine et les progrès de l'architecture. Dites-moi donc, je vous prie, que mon nom romane est heureusement trouvé [2].

Le Prevost fut certainement de cet avis car, trois mois plus tard, le 15 mars 1819, Gerville écrivait à l'archéologue anglais John Sell Cotman : « Vous avez pu remarquer que je me sers dans cette lettre de l'expression *architecture romane*... C'est que mon ami M. Le Prevost l'a admise » [3]. Comment Nodier a-t-il pu connaître, dès 1820, l'existence toute récente de ce nouveau terme ? Certainement par l'intermédiaire de Le Prevost lui-même que l'auteur du texte des *Voyages pittoresques* ne manque pas de remercier de sa collaboration dans la conclusion du tome II :

1. *Voyages pittoresques*, t. I, p. 70, 105 ; t. II, p. 67, 95, 110, 148, 170, 180-184.
2. Bibliothèque nationale, département des Manuscrits, n. a. fr. 23348, fol. 7, v°. — Cf. Dr F. Gidon, *L'Invention du terme architecture « romane », par Gerville*, dans *Bulletin de la Société des antiquaires de Normandie*, t. XLII, 1934, p. 268-288.
3. Bibliothèque nationale, département des Manuscrits, n. a. fr. 23326, p. 58, lettre publiée par R.-N. Sauvage dans *Bulletin supracit*, t. XLII, 1934, p. 363-369.

Aucune expression ne peut faire comprendre ce que nous devons à M. Auguste le Prevost de Rouen dont la bienveillance nous accompagne depuis le commencement d'un ouvrage qu'il a enrichi des trésors de la plus brillante érudition et qu'il a quelquefois revêtu de l'éclat de son style ; je l'ai copié le plus souvent que j'ai pu.

Beaucoup trop peu copié, de l'avis des antiquaires normands. Dans la correspondance de Gerville et de Le Prevost, on relève cette phrase, à la date du 6 janvier 1821 :

Pourquoi M. Nodier n'intitulerait-il pas son livre : roman, imagination, mensonges sur les monuments de la Normandie ? Il y aurait certainement bien plus d'honneur pour lui de ne pas abuser de sa réputation distinguée pour tromper le public [1].

De son côté Caumont écrit en 1830 :

Pour nous autres antiquaires, il est à regretter que l'on ait trop exclusivement exploité le côté pittoresque de l'ouvrage aux dépens d'une exactitude consciencieuse... Le texte... se distingue par un style brillant et poétique, mais ainsi l'auteur a sacrifié des détails, que l'on serait bien aise de trouver, à la crainte qu'il avait, sans doute, de fatiguer les lecteurs pour lesquels il voulait écrire. Il donne de pompeuses descriptions des édifices et ne discute que rarement et très légèrement les questions d'art et d'époque qui s'y rattachent [2].

Tel est le jugement de l'œuvre du littérateur par deux antiquaires normands qui eussent grandement préféré la documentation sévère fournie par leur confrère et ami aux élucubrations fantaisistes que l'imagination de Nodier a brodé dessus.

Bien que Victor Hugo ait déclaré que l'auteur du texte des *Voyages pittoresques* était « un admirable antiquaire » [3], on ne saurait souscrire à ce jugement. L'attrait des voyages et son impécuniosité avaient décidé le charmant conteur à s'atteler à une besogne qu'il ne tarda pas à considérer comme « fastidieuse » [4]. Il n'avait pas en lui, comme Victor Hugo, le feu sacré de l'archéologie. Au cours de leurs communs voyages, ce n'était pas le paysage et les édifices, mais les parties d'écarté et surtout la recherche des vieux livres qui captivaient son attention. « Quand nous voyagions ensemble, dit Victor Hugo, nous allions à la découverte, lui des bouquins, moi des masures ». A Soissons, tandis que l'un explorait l'abbaye de Saint-Jean des Vignes, l'autre découvrait chez un chiffonnier un exemplaire rarissime du

1. Ms. *supracit*, n. a. fr. 23348, fol., 7 v°.
2. *Cours d'antiquités monumentales*, t. IV, p. 27-28.
3. Cf. le « reliquat » de *William Shakespeare* (éd. de l'Impr. nat.), p. 252.
4. La description de la Haute-Normandie n'était pas terminée quand, en 1825, le Baron Taylor décida de passer immédiatement à celle de la Franche-Comté. Cette décision fut certainement prise sur la demande expresse de Charles Nodier, désireux d'arriver au plus tôt à sa province natale où (mieux encore que Le Prevost dont le secours allait lui faire défaut), son ami d'enfance, le bibliothécaire de Besançon, Charles Weiss, devait lui mâcher sa besogne. Taylor se tourna ensuite vers l'Auvergne. Privé du secours de son ami Weiss, Charles Nodier ne lui cache pas (21 juillet 1832) que son travail de rédaction est devenu pour lui un « fastidieux devoir de copie ». (*Correspondance inédite de Charles Nodier*, publ. par A. Estignard, Paris, 1876, in-8° p. 258.)

Romancero. « Nous nous étions donné à chacun un diable », ajoute Victor Hugo ; « il me disait : *vous avez au corps le démon ogive.* — *Et vous*, lui disais-je, *le diable Elzévir* » [1].

Si Victor Hugo ne réussit pas en 1825 à faire partager sa flamme à Charles Nodier, il devait, deux ans plus tard, la communiquer à Sainte-Beuve qui lui écrivait le 26 août 1828 : « Je vous dois... de comprendre et de sentir l'art, car auparavant, j'étais un barbare. Une cathédrale était pour moi une énigme dont je ne cherchais pas le mot ». Se rendant en Angleterre, Sainte-Beuve, de passage à Rouen, avait été émerveillé par une visite rapide de la cathédrale, des églises Saint-Ouen et Saint-Maclou. Il se proposait sans doute de les revoir au retour et le 12 septembre il écrivait, des environs d'Oxford, à Victor Hugo : « Soyez assez bon pour me marquer l'adresse de M. Le Prevost ; en cas que je m'arrête à Rouen, je l'irai voir » [2]. Il paraît évident qu'il s'agit d'Auguste Le Prevost, auquel un an plus tard, en juillet 1829, Sainte-Beuve dédiera l'un des poèmes des *Consolations*. Il espérait, semble-t-il, se faire expliquer par le savant antiquaire les monuments rouennais qu'il n'avait fait qu'entrevoir à l'aller. Ce n'est pas toutefois une certitude, car Sainte-Beuve a connu un autre Le Prevost, le fondateur de la Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul, originaire de la région rouennaise. On les a confondus l'un avec l'autre et la réponse de Victor Hugo à Sainte-Beuve (17 septembre) nous met dans l'embarras : « M. Le Prevost, qui sera ravi de vous voir, demeure, écrit-il, rue Fontenelle à Rouen » [3]. Or, Auguste Le Prevost demeurait rue Buffon. Mais il y a là, croyons-nous, un simple lapsus. Victor Hugo substitue inconsciemment à l'adresse de Le Prevost celle de son confrère et intime ami Ulric Guttinguer, sur la proposition de qui l'Académie de Rouen, dont ils faisaient partie l'un et l'autre, avait, au début de 1827, accueilli dans son sein l'auteur des *Odes et ballades* en le nommant membre correspondant. On sait qu'Ulric Guttinguer fit partie en 1823-1824, du cénacle de la *Muse française* [4]. Auguste Le Prevost, qui se mêlait de littérature [5] et tenait à cette date Charles Nodier pour le meilleur de ses amis [6], y a suivi sans doute son compatriote et Victor Hugo

1. Cf. le « reliquat » *supracit.* de *William Shakespeare*, p. 252, et *Victor Hugo raconté*, XLIV.

2. *Correspondance générale* de Sainte-Beuve, recueillie par J. Bonnerot, t. I, p. 103 et 105.

3. *Correspondance* de V. Hugo (éd. de l'Impr. nat.), t. I, p. 448.

4. Cf. Léon Séché, *Etudes d'histoire romantique. Le Cénacle de la Muse française* (Paris, 1908, in-8°), p. 72, 161, 236-245, etc.

5. Le discours prononcé par A. Le Prevost à l'Académie de Rouen, le 9 avril 1824 : *Sur la poésie romantique* (Rouen, F. Périaux, 1825, in-8°, 28 p.) a été réimprimé dans : *Du Classique et du romantique, recueil de discours pour et contre, lus à l'Académie... de Rouen pendant l'année* 1824 (Rouen, N. Périaux jeune, 1826, in-8°, III-344 p.) où nous relevons, en plus, deux discours et une fable d'Ulric Guttinguer, ainsi que le nom de V. Hugo, cité p. 120.

6. Cf. lettre d'A. Le Prevost au Baron Taylor (12 janvier 1824, Bernay), publiée

aura fait la connaissance des deux académiciens rouennais dans le salon de l'Arsenal.

On en arrive ainsi à se demander si Le Prevost n'aurait pas eu quelque part dans la formation des théories architecturales que Victor Hugo expose dans *Notre-Dame de Paris*, et si une phrase de son dernier roman, *Quatrevingt-treize*, ne serait pas un remerciement. On sait que Victor Hugo n'a pas dit tout ce qu'il avait à dire sur le moyen âge français et son architecture. En 1832, il s'était engagé à composer un roman intitulé *La Quiquengrogne*, nom populaire de l'une des tours du château de Bourbon-l'Archambault, et déclarait l'année même :

> Ce roman est destiné à compléter mes vues sur l'art du moyen âge dont *Notre-Dame de Paris* a donné la première partie. *Notre-Dame de Paris*, c'est la cathédrale, *Quiquengrogne*, ce sera le donjon. L'architecture militaire après l'architecture religieuse. Dans *Notre-Dame*, j'ai peint plus particulièrement le moyen âge sacerdotal ; dans *La Quiquengrogne*, je peindrai plus spécialement le moyen âge féodal, le [tout selon] mes idées, bien entendu, qui, bonnes ou mauvaises, sont à moi [1].

En 1845, Victor Hugo n'avait pas renoncé à traiter le sujet de *La Quiquengrogne* [2] et si le roman n'a jamais été écrit, il semble qu'il en soit passé quelque chose dans les chapitres de *Quatrevingt-treize* consacrés à la Tourgue, donjon imaginaire situé dans le roman au ravin de l'Artoire, à l'orée de la forêt de Fougères. La partie basse de la construction comporte un caveau souterrain et obscur, des oubliettes, dont Victor Hugo termine ainsi la description (Livre II, IX, III) : « Cette crypte, aux trois quarts comblée, a été déblayée en 1835, par les soins de M. Auguste Le Prevost, l'antiquaire de Bernay ». Quand cette phrase a été écrite, en 1873, Le Prevost était mort depuis une quinzaine d'années [3]. N'est-il pas permis de se demander s'il ne faut pas reconnaître dans cette indication, parfaitement inutile à l'action, un témoignage de tardive gratitude à l'adresse de celui qui, en vue de *La Quiquengrogne*, aurait documenté l'auteur de *Quatrevingt-treize* sur l'architecture militaire comme il l'avait, croyons-nous, renseigné précédemment sur l'architecture religieuse au temps lointain où il composait *Notre-Dame de Paris* ?

Entre 1820, où commencèrent à paraître les premières livraisons des *Voyages pittoresques*, et 1830, date à laquelle Victor Hugo écrivit

par le chanoine A. Porée, *Note sur Auguste Le Prevost et Charles Nodier*, dans *Précis, analytique des travaux de l'Académie... de Rouen*, 1902-1903, p. 289.

1. *Revue de Paris*, t. XLII, 1832, septembre, p. 191-192. — Cf. également *Magasin pittoresque*, 1re année, 1833, p. 182, et *Victor Hugo raconté*, LIV.

2. Cf. la « Préface à propos du titre » du roman d'Émile Chevalet, intitulé : *La Quiquengrogne* (Paris, G. Roux et Cassanet, 1846, 2 vol. in-8°) qui contient une lettre de V. Hugo à l'auteur en date du 5 mars 1845. — Cf. à ce sujet *Océan, Tas de pierres*, p. 606.

3. Auguste Le Prevost, né à Bernay, le 3 juin 1787, décéda, le 14 juillet 1859, au château du Parquet, commune de la Vaupalière, canton de Maromme, Seine-Inférieure.

Notre-Dame de Paris, l'étude des « monuments locaux » avait grandement progressé en Normandie. Cette province était alors « la contrée, non seulement de la France, mais encore, nous croyons pouvoir ajouter, de toute l'Europe (sans peut-être en excepter la Grande-Bretagne elle-même) où cette branche si importante de l'archéologie est cultivée avec le plus de zèle et de succès ». C'est Auguste Le Prevost qui parle ainsi [1], à la fin de l'année 1829, et il ajoute :

Parmi les circonstances qui ont le plus fortement contribué à développer si promptement chez nous un germe de recherches presque inconnu à nos devanciers, nous devons placer en première ligne la création [en 1824] de la Société des antiquaires de Normandie [2]. En réunissant en un seul faisceau des efforts jusque-là épars et isolés, en fournissant à chacun de ses membres de puissants moyens de communication et de publication, en leur faisant connaître les objets à étudier, les documents à consulter, les modèles à suivre, cette compagnie a singulièrement avancé et propagé les travaux. Toutefois il restait encore une mission à remplir, celle de rendre ce genre d'études accessible à tous les hommes instruits, de fournir, aux personnes qui commencent à s'en occuper, un corps de doctrine clair et complet, des types authentiques et des règles chronologiques précises.

Et Auguste Le Prevost d'annoncer que le 15 janvier 1830, à « Caen, point central des travaux archéologiques normands », un « jeune savant », Arcisse de Caumont, « secrétaire de la Société des antiquaires de Normandie depuis sa fondation », et auteur d'un *Essai sur l'architecture religieuse du moyen âge* (1825), ouvrira « un cours public et gratuit d'archéologie où seront successivement décrits et classés chronologiquement les diverses espèces de monuments qui se rencontrent sur notre sol », depuis les temps les plus reculés jusqu'au XVII[e] siècle. Le Prevost prévient ensuite que chacune des leçons, aussitôt après que l'auteur en aura donné lecture à son public caennais, sera envoyée à l'impression. En réalité, *Notre-Dame de Paris* était écrite et en partie imprimée quand parut le premier volume de l'ouvrage d'Arcisse de Caumont [3], mais il est possible que Victor Hugo en ait connu la substance par l'intermédiaire de Le Prevost, qui avait eu la primeur de ce *Cours* de 1830 comme précédemment celle de l'*Essai* de 1825. Caumont le dit formellement :

Mon excellent ami M. Le Prevost qui, par la profondeur et la variété de ses connaissances est devenu le conseil nécessaire de ceux qui se livrent en Normandie aux travaux archéologiques, a parcouru les leçons que j'ai préparées et m'a communiqué des notes dont je sais tout le prix [4].

1. Article publié dans le *Journal de Rouen* et réimprimé sous le titre : *Cours d'antiquités monumentales* (signé : Auguste Le Prevost), Rouen, impr. de T.-D. Brière, 1830, in-8°, 8 p. — Cf. *Le Manuel* d'Éd. Frère, t. I, p. 198, v° Caumont.

2. Sur les origines de la Société des antiquaires de Normandie et ses fondateurs, cf. R.-N. Sauvage, *Rapport sur l'histoire de la Société... lu, le* 31 *mai* 1924, *à la séance commémorative du centenaire de sa fondation*, dans *Bulletin* de la société, t. XXXVI, années 1924 et 1925, p. 1-36.

3. Le t. I du *Cours d'antiquités* figure à la *Bibliographie de la France* à la date du 5 février 1831 ; la 1[re] édition de *Notre-Dame de Paris* sortit de la presse le 16 mars suivant. Cf. *Correspondance* de V. Hugo (éd. de l'Impr. nat.), t. I, p. 491.

4. *Cours d'antiquités*, t. I, p. 13. — Au début de *l'Essai sur l'architecture religieuse*,

L'influence de cet enseignement, ou tout au moins des travaux dont il fut l'aboutissement, est indéniable. La définition de Notre-Dame de Paris, la place attribuée à cet édifice dans l'évolution de l'architecture religieuse, le vocabulaire employé, permettent de le démontrer de façon péremptoire. « Ce n'est plus une église romane, ce n'est pas encore une église gothique ». En effet, on ne saurait la classer parmi les constructions élevées durant la période « qui prend racine dans le Bas-Empire et s'arrête à Guillaume le Conquérant ». Elle n'a pas « la grave et massive carrure... la majestueuse simplicité des édifices » romans « qui ont le plein-cintre pour générateur... Impossible de la ranger dans cette antique famille d'églises sombres, mystérieuses et basses », chargées d'une ornementation composée essentiellement « de losanges et de zigzags ». D'autre part, elle n'appartient pas à « cette autre famille d'églises toutes aériennes, riches de vitraux et de sculptures, aiguës de formes, hardies d'attitudes ». Elle n'est pas « le produit magnifique, léger, multiforme » et « efflorescent de l'ogive », dont le règne « commence au retour des croisades et finit à Louis XI ». Notre-Dame de Paris est « un édifice de transition. L'architecte saxon achevait de dresser les premiers piliers de la nef, lorsque l'ogive, qui arrivait de la croisade, est venue se poser en conquérante sur ces larges chapiteaux romans qui ne devaient porter que des plein-cintres. L'ogive, maîtresse dès lors, a construit le reste de l'église. Cependant, inexpérimentée et timide à son début, elle s'évase, s'élargit, se contient, et n'ose s'élancer encore en flèches et en lancettes, comme elle l'a fait plus tard dans tant de merveilleuses cathédrales ». Notre-Dame de Paris est un « édifice ogival, qui s'enfonce par ses premiers piliers dans cette zone romane où sont plongés le portail de Saint-Denis et la nef de Saint-Germain des Prés » [1]. Architecture romane, architecture ogivale, architecture de transition, arcs en lancettes, tous ces termes appartiennent au vocabulaire et à la classification archéologique d'Arcisse de Caumont. Quelques phrases du *Cours d'antiquités* suffiront à le démontrer :

« Nous... désignerons sous le nom d'architecture romane... l'architecture des premiers siècles du moyen âge... Cette dénomination, d'abord employée par M. de Gerville » a été adoptée par « un très grand nombre d'antiquaires... surtout depuis la publication de mon *Essai sur l'architecture du moyen âge* [1825] et j'ai lieu de croire que tôt ou tard cette adoption deviendra générale »[2]

« Vers le milieu du XII[e] [siècle]..., l'arc en tiers-point appelé ogive fut... substitué au plein-cintre roman... Différence capitale qui établit un caractère essentiellement distinctif entre l'architecture nouvelle et celle qui l'avait

on lit : « Je dois exprimer ma reconnaissance à M. de Gerville qui le premier s'est occupé en Normandie d'étudier l'architecture du moyen âge et dont je me fais gloire d'être disciple ; il m'a prêté des livres anglais que j'ai consultés et dans lesquels j'ai souvent puisé... Je dois surtout des remerciements à M. Auguste Le Prevost qui a eu la complaisance de lire le manuscrit de ce mémoire et me faire de nombreuses et utiles observations sur mon travail » (*Mémoires de la Société des antiquaires de la Normandie*, 1824, 1[re] partie, p. 538-539, en note).

1. *Notre-Dame de Paris*, livre III, I.
2. *Cours d'antiquités*, t. IV, p. 38-41.

précédée. Je vous propose, Messieurs, d'appeler architecture à ogives, ou style ogival, cette architecture... qui avait reçu le nom de gothique et rien n'est plus impropre ». — Notons que l'adjectif ogival est un néologisme dont Caumont n'usait pas encore en 1825 et qu'il est peut-être le premier à avoir employé. Victor Hugo l'a suivi dans cette voie, tout en conservant, avec raison, le mot gothique, « dont le sens où on l'emploie, dit-il, est impropre mais parfaitement consacré » [1].

« L'architecture romane a régné longtemps... concurremment avec le nouveau style... L'arc en tiers-point ne triompha complètement du cintre qu'à la fin du XII^e siècle. J'ai donc eu raison d'assigner, en général, à l'architecture de transition la période comprise entre le XI^e siècle et le XIII^e et je ne crois pas qu'il y ait lieu quant à présent de modifier le principe que j'ai posé [2] ».

« Les fenêtres... étroites et allongées » durant la première période de « l'architecture ogivale... ressemblent, en quelque sorte, à des fers de lance », c'est pourquoi « les antiquaires anglais leur ont donné le nom de lancettes [3] ». — Ce terme, comme beaucoup d'autres, avait été adopté par Le Prevost avant de l'être par Caumont qui écrit dans son *Essai* de 1825 : « M. Auguste Le Prevost, que je me plais à citer, désigne ce que j'appelle le gothique primordial sous le nom de gothique à lancettes [4] ».

Il faut conclure, semble-t-il, que Victor Hugo doit beaucoup à Arcisse de Caumont. Si nous ne nous trompons pas, il a été, par l'intermédiaire de Le Prevost, le fidèle et lointain écho de l'enseignement caennais de 1830. Mais son imagination créatrice et aussi ses observations personnelles ne sont pas moins entrées pour une large part dans l'élaboration des théories architecturales qu'il exposait déjà verbalement devant Montalembert, le 16 juillet 1830 [5], quelques mois avant de les consigner par écrit. Victor Hugo s'est visiblement instruit et formé lui-même par l'étude directe des édifices du moyen âge et principalement de ceux qu'il a visités au cours de ses voyages de 1825 : l'église abbatiale de Tournus, les cathédrales de Bourges, de Reims et d'Orléans, le donjon d'Étampes, qu'il mentionne dans son roman (livre III, I) et utilise comme points de comparaison en décrivant et expliquant la structure et la décoration de la cathédrale de Paris. Il importe de remarquer toutefois qu'il compare également sa cathédrale avec trois autres édifices qu'il ne connaît pas et qui sont situés tous les trois en Haute-Normandie, dans les boucles de la Seine : Notre-Dame de Jumièges, la salle capitulaire de Saint-Georges de Boscherville et la cathédrale de Rouen.

Malgré l'ardent désir qu'il avait, depuis de longues années, de visiter la capitale de la Normandie, Victor Hugo ne l'a vue qu'en 1835. Durant le mois de mai 1830, à la veille de commencer à écrire

1. *Ibid.*, p. 42-43. — L'adjectif *ogival* ne figure pas à la 6^e éd. (1835) du *Dictionnaire* de l'Académie ; il apparaît à la 7^e éd. (1878).
2. *Ibid.*, p. 233.
3. *Ibid.*, p. 251.
4. *Mémoires de la Société des antiquaires de la Normandie*, 1824, 1^re partie, p. 607.
5. Cf. le fragment du *Journal intime* de Montalembert, publié par le P. Lecanuet, *Montalembert, sa jeunesse* (1810-1836), Paris, 1903, in-8°, p. 31.

Notre-Dame de Paris, il porte envie à ses amis Boulanger et Sainte-Beuve, son peintre et son poète, qui parcourent alors « la ville aux cent clochers, la ville aux vieilles rues », tout en « discutant de l'ogive et du cintre » [1]. Le 23 juillet 1834, il écrit à sa femme : « Tu sais quelle rage j'ai de voir Rouen » [2]. Au mois d'août de l'année suivante, après avoir longé la côte du Tréport au Havre, il remonte le cours de la Seine, passe à Saint-Wandrille, visite Jumièges, qu'il trouve « encore plus beau que Tournus », et s'arrête à Rouen : « J'ai vu Rouen », écrit-il à sa femme le 16 août 1835, « dis à Boulanger que j'ai vu Rouen, il comprendra tout ce qu'il y a dans ce mot. J'y ai passé les journées du 13 et du 14. J'ai vu *tout* » [3]. Toutes les églises et anciens monuments de la ville, s'entend (et spécialement la cathédrale, « entièrement gothique » depuis l'incendie de sa « flèche centrale » dont l'extrémité « baignait... dans la zone de la Renaissance » [4]), mais non pas tous les édifices des environs immédiats. Il n'est nullement question dans sa lettre enthousiaste de l'abbaye de Saint-Georges de Boscherville, située à la lisière de la forêt de Roumare, à deux lieues de Rouen, et dont cinq ans auparavant, dans *Notre-Dame de Paris* (livre III, I), il a caractérisé très exactement la salle capitulaire. Comme la cathédrale parisienne elle est un édifice de transition, montrant, elle aussi, la « greffe de l'ogive sur le plein-cintre », cette « charmante salle capitulaire demi-gothique de Bocherville, à laquelle la couche romane vient jusqu'à mi-corps ». Caumont n'aurait pas mieux dit. Mais à quelle source Victor Hugo a-t-il puisé ce renseignement ? Avant de nous livrer à cette recherche, rappelons qu'il est une seconde fois question, dans *Notre-Dame de Paris*, de l'abbaye de Saint-Georges de Boscherville. Cette mention se trouve dans le chapitre intitulé : *Ceci tuera cela* (livre V, II) [5], où le romancier prétend et s'efforce de démontrer que les artistes du moyen âge, esprits indépendants et inquiets, étaient toujours prêts à secouer le joug des autorités civiles

1. *Les Feuilles d'automne*, XXVII-XXVIII. — Cf. *Correspondance* (éd. de l'Impr. nat.), t. I, p. 472.

2. *France et Belgique*, Bretagne et Normandie, 1834.

3. *Ibid.*, 1835.

4. L'incendie de la flèche en bois du XVI^e^ siècle se produisit, non pas en 1823 (comme il est dit dans *Notre-Dame de Paris*, livre III, I), mais en 1822 (15 septembre). Quand, V. Hugo passa à Rouen, au mois d'août 1835, trois étages au moins de la nouvelle flèche, exécutée en fonte sur les plans d'Alavoine, étaient en place. (Cf. P. Chirol, *Jean-Antoine Alavoine*, dans *Précis analytique des travaux de l'Académie.... de Rouen*, 1919, p. 257 . Il est fait allusion à cette « déplorable » flèche dans *France et Belgique*, à propos de la cathédrale de Chartres (1836) et dans *Le Rhin* (lettre XXXI, 1839), à propos de la cathédrale de Fribourg-en-Brisgau,

5. Ce chapitre et ceux intitulés : *Impopularités* (livre IV, VI) et *Abbas Beati Martini* (livre V, I), ne figurent pas dans la 1^re^ édition, mais n'ont pas été composés après coup. V. Hugo s'en défend dans la préface de la 8^e^ édition (Paris, Eugène Renduel, 1832, 3 vol. in-8°), où ils parurent pour la première fois, et donne pour raison de leur absence dans la 1^re^ éd. et les suivantes que le manuscrit en était alors égaré. En réalité, s'ils n'y ont pas été incorporés c'est parce que Charles Gosselin, éditeur de la 1^re^ éd. (Paris, 1831, 2 vol. in-8°), avait refusé de « publier un troisième tome en accordant à l'auteur une augmentation de prix correspondante ». Cf. *Bibliographie des auteurs modernes*, de H. Talvart et J. Place, t. IX, p. 18, n° 26. C.

et religieuses pour le compte desquelles ils étaient appelés à travailler :

On ne saurait se faire une idée des licences que prennent alors les architectes, même envers l'église. Ce sont des chapiteaux tricotés de moines et de nonnes honteusement accouplés, comme à la salle des cheminées du Palais de justice de Paris [1]. C'est l'aventure de Noé sculptée en *toutes lettres*, comme sous le grand portail de Bourges [2]. C'est un oine bachique à oreilles d'âne et le verre en main, riant au nez de toute une communauté, comme sur le lavabo de l'abbaye de Bocherville. Il existe à cette époque, pour la pensée écrite en pierre, un privilège tout à fait comparable à notre liberté actuelle de la presse. C'est la liberté de l'architecture.

Sans insister, après M. Émile Mâle [3], sur ce qu'il y a de paradoxal dans cette assertion que trente ans plus tard reprendra et soutiendra Viollet-le-Duc, bornons-nous à montrer qu'en ce qui concerne Saint-Georges de Boscherville, Victor Hugo, de toute évidence, a fait une confusion. Les bâtiments claustraux de ce monastère ont été détruits de bonne heure par la Bande noire. Avec eux, si tant est qu'il subsistât encore, le lavabo du moyen âge a disparu sans laisser de traces. Mais il n'est pas difficile de rectifier l'erreur, de deviner et d'établir dans quelle autre abbaye normande se trouvait, et se trouve encore, la fontaine du cloître dont a voulu parler Victor Hugo. Nous le dirons dans un instant, mais auparavant nous devons rappeler un troisième texte, postérieur d'une trentaine d'années aux précédents, un passage des *Misérables* (II[e] partie, livre II, II) qui mentionne encore l'abbaye de Boscherville et pose à son sujet une nouvelle énigme. A propos du diable qui cache ses trésors dans la forêt de Montfermeil, Victor Hugo rapporte deux vers latins « qu'à laissés sur ce sujet un mauvais moine un peu sorcier, appelé Tryphon [qui « vivait au XII[e] siècle »]. Ce Tryphon est enterré à l'abbaye de Saint-Georges de Bocherville près Rouen, et il naît des crapauds sur sa tombe ».

Lorsque *Les Misérables* parurent en 1862, la mention de Tryphon et de ses crapauds intrigua vivement Alfred Darcel qui écrivit immédiatement à l'auteur pour obtenir des précisions à ce sujet. Celui-ci lui répondit le 29 mai d'Hauteville-House :

Dans ma solitude je n'ai plus de livres, et ma mémoire est toute ma bibliothèque. Mais ou je suis bien trompé, ou, en feuilletant le travail d'Au-

1. Il s'agit des quatre scènes sculptées sur le chapiteau, dit d'Héloïse et d'Abélard, qui se trouve non pas dans la « salle des cheminées » (cuisines), mais au pilier central de la salle dite des « gardes » (fin XIV[e] siècle). Cf. F. Gébelin, *La Sainte-Chapelle et la Conciergerie* (*Petites monographies des grands édifices de la France*, Paris, 1945, in-8°), figure de la p. 107. — Dans le récit qu'il a laissé de sa visite à la Conciergerie en 1846, dans *Choses vues*, V. Hugo dit l'avoir déjà visitée « il y a quelque vingt ans, en compagnie de Rossini, de Meyerbeer et de David d'Angers ». On sait que V. Hugo entra en relations avec ce dernier au mois de mai 1827. Cf. L. Séché, *Le Cénacle de Joseph Delorme*, t. II, p. 22-23.

2. A la cathédrale de Bourges, que V. Hugo visita le 1[er] septembre 1825, l'histoire de Noé est sculptée, non pas au « grand portail », mais sur le soubassement des portes de la façade occidentale dédiées à saint Étienne et à saint Ursin (XIII[e] siècle). Cf. A. Boinet, *Les Sculptures de la cathédrale de Bourges* (*façade occidentale*). *Revue de l'art chrétien*, supplément I (Paris, 1912, in-4°), p. 92, 96-100, fig. 39-44.

3. *L'Art religieux du XIII[e] siècle en France* (5[e] éd., 1923), p. 399-400.

guste Le Prevost sur Saint-Georges de Bocherville, vous y trouverez Tryphon et les crapauds de sa tombe. Cette tombe, si mon souvenir est exact, était située près du lavabo surmonté d'une tête de moine à oreilles d'ânes. Ces oreilles-là me reviennent de droit si j'ai cité de travers. Jugez, car vous êtes le juge. Nul ne sait ces choses comme vous [1].

A la vérité, Le Prevost n'a pas publié de livre ou d'article sur Saint-Georges de Boscherville, mais son nom est étroitement uni, et pour toujours, à celui de cette abbaye, car il a fortement contribué à sauver du marteau des démolisseurs ce qui en subsiste : l'église et la salle capitulaire. A la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure, en 1818 et 1822, il prenait leur défense, en montrait l'intérêt, attirait sur eux l'attention conservatrice des pouvoirs publics [2]. En 1819, il envoyait à l'archéologue anglais Dawson Turner [3], puis plus tard à Charles Nodier [4], des mémoires sur ces deux édifices et ensuite communiquait ses notes les concernant à son ami Achille Deville qui, en 1827, publia une monographie de cette abbaye illustrée de lithographies [5]. Il est très probable que Victor Hugo a eu ce livre entre les mains. L'une des planches de l'ouvrage représentant l'intérieur de la salle capitulaire a dû lui permettre de se rendre compte que cet édifice appartenait au style de transition. De plus, il est vraisemblable que c'est par cette monographie que l'auteur de *Notre-Dame de Paris* a eu connaissance du fameux passage des *Historiae* de Raoul Glaber (livre III, C. IV, § 13) sur le renouvellement des églises peu après l'an mil, qu'il utilise et reproduit dans le chapitre de son roman intitulé : *Ceci tuera cela*. En tout cas, ce n'est pas là qu'il a rencontré Tryphon et ses crapauds. Il n'en est nullement question dans cette monographie, pas plus, et pour cause, que du « moine aux oreilles d'âne ». Toutefois leur rapprochement dans la lettre précitée a pu mettre Alfred Darcel, qui était un archéologue averti, sur la voie de la solution qu'il cherchait. Quinze ans plus tard, un dessinateur et graveur local, Jules Adeline, a rendu sans peine au lavabo en question sa véritable identité. Dans son livre intitulé *Les Sculptures grotesques*, paru en 1878, après avoir transcrit le passage de *Notre-Dame de Paris*, il ajoute : « Cette figure bachique que cette citation de [Victor Hugo] sauvera désormais de l'oubli provient de l'abbaye de Saint-Wandrille et est reproduite [à la fin de notre recueil] d'après une gravure au trait d'E.-H. Langlois ». Cette gravure,

1. *Correspondance* (éd. de l'Impr. nat.), t. II, p. 394.
2. *Procès-verbaux de la Commission départementale des antiquités de la Seine-Inférieure*, t. I, 1818-1848 (Rouen, 1864, in-8°), p. 18-21, 48-49.
3. Bibliothèque nationale, département des Manuscrits, n. a. fr. 23326, p. 35-46.
4. Chanoine A. Porée, *Note sur Auguste Le Prevost et Charles Nodier*, dans *Précis analytique des travaux de l'Académie... de Rouen*, 1902-1903, p. 291.
5. *Essai historique et descriptif sur l'église et l'abbaye de Saint-Georges-de-Bocherville, près Rouen, orné de planches lithographiées ou gravées, et de plusieurs vignettes*, par Achille Deville..., Rouen, impr. de N. Périaux fils, 1827, in-4°, XIII-115 p., fig. et pl. — Sur la participation d'A. Le Prevost à cet ouvrage, cf. p. 16-17, 26, 30, 107-108, en notes. Remarquons que V. Hugo a adopté la graphie : *Bocherville* préconisée par A. Deville, de préférence à la graphie officielle : *Boscherville*.

Victor Hugo l'avait sous les yeux quand il écrivit *Notre-Dame de Paris*. Le 16 juillet 1830, quelques jours avant de commencer sa rédaction, il la montra à Montalembert dont le *Journal intime* en témoigne [1]. Elle se trouve dans la monographie de ce monastère, publiée en 1827 par Eustache-Hyacinthe Langlois, du Pont-de-l'Arche, sous le titre : *Essai historique et descriptif sur l'abbaye de Fontenelle, ou de Saint-Wandrille, et sur plusieurs autres monumens des environs* [2]. Nous allons démontrer que c'est par cet *Essai* que Victor Hugo a eu connaissance du lavabo et de la tombe aux crapauds dont il a gratifié, par inadvertance, l'abbaye de Saint-Georges de Boscherville.

Le lavabo, de style flamboyant, de l'abbaye de Saint-Wandrille se trouve, près de la porte du réfectoire, sous la galerie septentrionale du cloître. Dans l'angle de l'arc en accolade qui en constitue le couronnement s'inscrit un motif décoratif que Langlois décrit ainsi dans son *Essai* :

> Ce sujet offre le buste d'un homme dont on ne voit que le visage et les bras, le reste est couvert de grands feuillages en forme de lambrequins qui tous se rattachent à la coiffure du personnage dont la figure est excessivement triviale, et cette coiffure, en espèce de capuchon ou de carapoue, est ornée de deux deux oreilles d'âne des plus évidentes. Sa main droite tient un instrument dont la sommité, à demi-brisée, offre la forme d'un espèce de maillet, et la gauche soutient un grand gobelet à boire orné de cannelures.

La gravure qui accompagne le texte représente un visage souriant, mais rien ne dit qu'il s'agisse d'un moine, et Langlois met à l'avance son lecteur en garde contre l'interprétation imaginée par Victor Hugo à l'appui de sa théorie sur l'esprit antimonacal des architectes laïques :

> La bizarrerie [du sujet] donnerait lieu de prêter au sculpteur des intentions malicieuses s'il était raisonnable de supposer dans les moines assez d'inattention ou d'inintelligence pour ne pas s'en être aperçus... Ce symbole de l'intempérace et de la folie renferme indubitablement un sens grave.

Si nous avons retrouvé « le moine bachique » dans l'*Essai* de Langlois, il n'est nullement question dans cet ouvrage d'un religieux du XII^e^ siècle nommé Tryphon, « un peu sorcier » et auteur des deux vers latins cités dans *Les Misérables*. Tryphon est un nom de fantaisie que Victor Hugo a utilisé ailleurs dans son œuvre [3], mais dans la galerie septentrionale du cloître de Saint-Wandrille, devant le seuil

1. Cf. le fragment du *Journal intime* de Montalembert, publié par le P. Lecanuet. *Montalembert, sa jeunesse* (1810-1836), Paris, 1903, in-8°, p. 31.

2. Paris, impr. de J. Tastu, 1827, in-8°, XXIII-195 p., fig., pl. et plans «dessinés et gravés par l'auteur et par M^lle^ Espérance Langlois ». — Une seconde édition de cet ouvrage a paru, sous le titre : *Essai historique et descriptif sur l'abbaye de Saint-Wandrille*, par M. E.-H. Langlois..., dans *Précis analytique des travaux de l'Académie... de Rouen*, 1832, p. 225-325, fig., pl. et plans. Il en a été fait un tirage à part (Rouen, N. Périaux, 1834, in-8°). Cf. le *Manuel* d'Éd. Frère, t. II, p. 151.

3. *Légende des siècles*, VI, II, *Montfaucon* (2^e^ série, 1877; pièce écrite le 9 novembre 1858), et X, *Aymerillot* (1^re^ série, 1859).

de la porte qui jadis donnait accès dans le bas de la nef de l'église, se trouve la tombe d'un sacristain nommé « de Gruchy » qui, en 1571, introduisit par cette porte des malfaiteurs qui pillèrent le trésor du monastère. Le chef de la bande fut pendu, et Langlois ajoute :

> De Gruchy seul ne ressentit point les effets de la vengeance des hommes, mais il fut, après sa mort, tellement poursuivi par la vengeance céleste, que lorsqu'on l'eut inhumé... il naissait tous les jours sur sa tombe une si grande quantité de crapauds, que les soins continuels des moines purent à peine les faire disparaître.

C'est certainement par l'*Essai* de Langlois, et non par quelque autre voie, que Victor Hugo a connu l'existence du lavabo et de la tombe du sacristain profanateur dans le cloître de Saint-Wandrille. En effet, nous sommes en mesure de démontrer qu'il a lu l'ouvrage la plume à la main, car les deux feuillets sur lesquels il a consigné ses notes de lecture ont été conservés et se trouvent aujourd'hui dans le « reliquat » relié à la suite du manuscrit de *Notre-Dame de Paris* ayant servi à l'impression (Bibliothèque nationale, département des Manuscrits, n. a. fr. 13378, ff. 420 et 424). Les notes inscrites au recto et au verso de ces deux feuillets de papier (mesurant de 215 à 205 millimètres de hauteur sur 150 millimètres de largeur) sont au nombre de 27. On trouvera ci-dessous le texte de ces notes, à chacune desquelles nous avons attribué un numéro. Quelques-unes seulement (14, 21, 23-24) sont etrangères à l'*Essai*. L'ordre d'inscription des vingt autres est celui du texte de Langlois, sauf pour les articles 10-17. Ces notes, ne portant aucune mention de l'ouvrage dont elles ont été extraites, leur provenance n'a pas été reconnue ou tout au moins signalée jusqu'ici. Elles sont demeurées inédites, sauf une demi-douzaine d'entre elles (2, 10, 15, 18-20), ainsi que deux autres (25-26) ne provenant pas de l'*Essai*, qui, prises isolément et confondues avec d'autres extraits du « reliquat » ont trouvé place à la suite du texte de *Notre-Dame de Paris* dans l'édition dite de l'Imprimerie nationale.

En plus de ce qui a trait au lavabo, quatre passages extraits du livre de Langlois (17, 6, 13, 12) ont été utilisés par Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris*, au livre III, chapitre X, intitulé : *Vive la joie*, où est décrite la taverne de la Cour des Miracles, au moment où les truands vont partir pour assiéger Notre-Dame et délivrer la Esmeralda. On s'arme, on joue, on boit, on caresse les filles. Au dire d'un « normand, reconnaissable à son accent nasillard : on est ici tassé, comme les saints de Caillouville ». Jehan Frollo, « enferraillé » de pied en cap, une arbalète rouillée à sa gauche, un vaste broc de vin devant lui, une épaisse fille débraillée à sa droite, se met à chanter « l'œil comme noyé dans l'extase, du ton d'un chanoine qui entonne vêpres : *Quae cantica ! quae organa ! quae cantilenae ! quae melodiae hic sine fine decantantur ! Sonant melliflua hymnorum organa, suasivissima*

angelorum melodia, cantica canticorum mira !... » tandis que Gringoire, revêtu de son costume de bateleur, « mi-parti de jaune et de rouge comme une pomme de Caudebec », assis sur le banc intérieur de l'immense cheminée de la taverne, murmure « entre ses dents : *Luxuriosa res vinum et tumultuosa ebrietas.* Hélas ! que j'ai bien raison de ne pas boire et que saint Benoît dit excellemment : *Vinum apostatare facit etiam sapientes* ».

La première citation est un dicton cauchois relatif aux quatre ou cinq cents statues de « tous les saints du Paradis » qui remplissaient, avant la Révolution, la chapelle Notre-Dame de Caillouville, voisine de l'abbaye de Saint-Wandrille. La citation latine mise dans la bouche de Jehan Frollo est tirée du *Manuale* de saint Augustin (cap. VI). Celles que profère Gringoire proviennent du livre des Proverbes (XX, I) et de la Règle de saint Benoît (XL).

Le passage de saint Augustin est utilisé par Langlois à propos des anges musiciens du triomphe de la Vierge, sculpté au tympan de la porte du cloître de Saint-Wandrille, dite porte couronnée, qui s'apparente étroitement à la porte rouge de Notre-Dame dont l'archidiacre Claude Frollo détient la clé.

Les citations du livre des Proverbes et de la règle bénédictine relatives à la tempérance nous ramènent au personnage grotesque du lavabo. C'est à l'appui de l'interprétation qu'il donne de cette sculpture que Langlois fait intervenir ces deux textes :

> Ce symbole de l'intempérance et de la folie renferme indubitablement un sens grave. N'était-il point ici pour rappeler aux bénédictins, au moment du repas, la leçon que leur patriarche leur donne dans sa Règle... en les invitant à se contenter d'une légère portion de vin ? Nous trouvons dans le bas-relief l'ivrognerie évidemment caractérisée par le grand gobelet, la folie par l'accoutrement du personnage... et dans l'instrument [le petit maillet], tenu dans la main droite... on reconnaîtra peut-être jusqu'à l'expression *tumultuosa ebrietas* en se rappelant que, selon Mézeray, le surnom de Hutin fut donné à Louis X, dans son enfance, parce qu'il était querelleur et bruyant, par allusion à un petit maillet dont se servent les tonneliers et qu'ils nomment *hutinet* parce qu'il fait beaucoup de bruit.

Ce passage a retenu l'attention de Victor Hugo qui l'a noté (4). S'il ne l'a pas utilisé directement dans *Notre-Dame de Paris*, c'est peut-être sous son influence qu'il emploie le mot « hutin » (livre VII, IV), à propos du marteau magique de Claude Frollo, et désigne sous le nom de « hutins » (livre X, IV), les truands chargés de forcer « avec leur serrurerie », pinces et marteaux, la grande porte de la cathédrale.

Peut-être, d'autres passages du texte de l'*Essai*, dont Victor Hugo n'a pas pris note, ont-ils influé sur la rédaction de *Notre-Dame de Paris*. C'est là certainement, dans la description de la figure grotesque du lavabo, qu'il a pris le mot « carapoue », utilisé comme synonyme de capuchon dans le chapitre intitulé *Le Petit soulier* (livre XI, I), terme qu'il retrouvera plus tard, dans le patois de Guernesey, sous la forme « carapousse » dont il se servira dans *Quatrevingt-treize*

(1re partie, livre III, II) [1]. De plus, on est en droit de se demander si le vers d'Ovide (*Métam.*, XV, 234) :

Tempus edax rerum, tuque invidiosa vetustas...

ne lui a pas été remis en mémoire par l'*Essai*. Langlois le rappelle en faisant remarquer que les hommes sont plus destructeurs que le temps. *Tempus edax, homo edacior* est une constatation qui a été formulée par Langlois avant de l'avoir été par Victor Hugo (livre III, I).

D'autre part, s'il ne les a pas notées par écrit, Victor Hugo a retenu dans sa mémoire les représentations gravées des mausolées de Nicolas et de Jean d'Estouteville à l'abbaye de Valmont, au pays de Caux, que Langlois a données à la fin de son *Essai* sur Saint-Wandrille. L'un et l'autre seigneurs y sont figurés revêtus du harnois en usage à la fin du xve siècle. C'est pourquoi Victor Hugo, se trompant sur le nom du personnage représenté, signale que l'on peut encore « admirer aujourd'hui » le « bel habit de guerre » du garde de la Prévôté de Paris, Robert d'Estouteville « sculpté sur son tombeau à l'abbaye de Valmont en Normandie » (livre VI, I).

Rappelons enfin que Victor Hugo a extrait de l'ouvrage de Langlois beaucoup plus d'indications qu'il n'en a utilisé dans *Notre-Dame de Paris*. Parmi les quinze notes demeurées sans emploi dans ce roman (1-3, 5, 7, 11, 15-17, 19, 20-22), en plus de celle relative aux crapauds (10) employée dans *Les Misérables*, nous remarquons la trace de deux autres, la première (2) dans la préface de *Cromwell*, la seconde (19) dans la lettre XXXIX du *Rhin*.

En décrivant la décoration des crosses trouvées dans les tombeaux des abbés de Saint-Wandrille, Langlois mentionne « ces dragons terribles, si communs dans les légendes des saints et si fameux dans l'histoire de plusieurs villes, tels que la *Gargouille* de Rouen, la *Tarasque* de Tarascon, le *Graouilli* de Metz, la *Chair sallée* de Troyes ». Victor Hugo a inséré dans la Préface de *Cromwell*, cette énumération des « dragons locaux de nos légendes » en se bornant à y ajouter « la *Drée* de Montlhéry ».

A propos de la statue colossale de saint Christophe qui, comme à Notre-Dame de Paris, se dressait à l'entrée de la chapelle de Caillouville, Langlois a décrit la fameuse gravure de 1423 représentant « le puissant protecteur de la mort subite » et au bas de laquelle figurent les deux vers suivants :

1. Cf. le passage de l'*Essai* cité ci-dessus : « Coiffure en espèce de capuchon ou de carapoue ». Il s'agit, sans doute, d'un terme emprunté par Langlois aux parlers populaires. Dans les glossaires des patois normands de Du Méril, Du Bois, Moisy, Joret figure le mot « carapon », avec le sens de bonnet de fourrure ; il se retrouve sous la forme « carapousse », avec le sens de « coiffure de matelot » dans le *Dictionnaire franco-normand, ou Recueil des mots particuliers au dialecte de Guernesey* de Georges Métivier (Londres et Edimbourg, 1870, in-8°), p. 112-113.

Christophori faciem die quacumque tueris,
Illa nempe die morte mala non morieris.

Victor Hugo a noté ces deux vers ainsi que le commentaire qui les accompagne et s'il ne les a pas utilisés dans son roman, ils lui sont revenus en mémoire, au mois de septembre 1839, sur les bords du lac de Genève, en visitant le château de Chillon. Il y remarqua, sur le mur d'un cachot, un dessin représentant saint Christophe, « charbonné » par Michel Cotié, patriote génevois qui s'était introduit dans la forteresse pour secourir Bonivard, le héros de Byron, et qui se tua en essayant de s'évader. Et Victor Hugo de conclure : « L'aventure de Cotié dément, à mon grand regret, la tradition *Chistophori faciem*, etc. Son saint Christophe ne l'a pas sauvé de la mort violente ».

Quelques jours auparavant, les « ogives à meneaux flamboyants » [1] du Kreuzgang de la cathédrale de Bâle avaient rappelé au voyageur « l'admirable cloître de Saint-Wandrille, si stupidement détruit, écrit-il, par je ne sais quel manufacturier inepte ». A ce propos une question se pose : Victor Hugo avait-il pénétré en 1835 dans cette partie, toujours existante, du monastère normand, alors transformé en filature de coton par Cyprien Lenoir ? Il est permis d'en douter. Dix ans auparavant, l'auteur de *Guerre aux démolisseurs* avait entendu dire que ce « cloître si beau » était alors « débité pièce par pièce par je ne sais quel propriétaire ignorant et cupide qui ne voit dans un monument qu'une carrière de pierre ». Dans sa lettre du 13 août 1835, il semble bien dire qu'il a été admis dans l' « auge magnifique où s'ébat » le « hideux pourceau dévastateur nommé Lenoir ». Quelques heures après, il écrit sur le registre des visiteurs de l'abbaye de Jumièges : « En sortant de chez l'immonde propriétaire de Saint-Wan-

1. *Le Rhin*, lettre XXXIII, 8 septembre 1839. — V. Hugo emploie encore le mot *flamboyant*, pour désigner l'architecture du xv^e siècle, dans ce même ouvrage : à propos des fenêtres de l'église de Mézières (lettre IV), d'un cloître de Mayence (XXIII) de la chaire de la cathédrale de Fribourg-en-Brisgau (XXXI) et d'une porte de la cathédrale de Lausanne (XXXIX). Cette expression, qui se retrouve dans *France et Belgique*, à propos de la cathédrale de Sens, et dans *Alpes et Pyrénées*, à propos des cathédrales de Bordeaux et de Pampelune, fait partie du vocabulaire créé par les antiquaires de Normandie. Le Prevost et Caumont l'emploient dès 1825. « Elle appartient », dit E. de La Quérière, « à feu notre ami E.-H. Langlois....! L'inspiration lui en vint... en visitant [l']église Saint-Ouen [de Rouen], en compagnie de MM. Auguste Le Prevost, de Bernay, et de Caumont, de Caen, les deux plus savants antiquaires que possède l'ancienne province de Normandie » (*Description... de Saint-Vincent de Rouen*, Rouen, 1844, in-8°, p. 3 ; cf. également le *Discours prononcé* par le même *lors de l'inauguration du monument érigé au Pont-de-l'Arche à la mémoire de... Langlois*, Rouen, 1868, in-16, p. 2). — Le mot *transept*, emprunté à la langue anglaise, appartient également au vocabulaire technique des antiquaires normands, mais apparaît à une date un peu plus tardive que le mot *flamboyant*. Le premier exemple de son emploi dans la langue française qu'en ait signalé V. Mortet (*Lexicographie archéologique, origine du mot transept*, dans *Bulletin monumental*, 77^e vol., 1913, p. 272), figure dans un écrit de Le Prevost de 1828 ; je le relève dès 1825 sous la plume de Ch. Nodier, peut-être sous l'influence de Le Prevost, dans le t. II des *Voyages pittoresques*, p. 110. Ce terme, dont Littré ne cite pas d'exemples antérieurs à 1850, est à plusieurs reprises employé par V. Hugo, concurremment avec le mot croisée, entre 1836 et 1844, dans *France et Belgique* et *Le Rhin*.

drille... » [1] La vérité paraît être — du moins la tradition l'affirme — que le manufacturier peu lettré, n'ayant jamais entendu parler de l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, l'avait éconduit. S'il en fut ainsi, il faut conclure que Victor Hugo n'a connu le cloître de Saint-Wandrille que par le texte et les gravures de Langlois, à moins qu'il n'ait été admirer en 1826 au Diorama, boulevard Saint-Martin, derrière le Château d'eau, la représentation de ce cloître exécutée par Charles-Marie Bouton, l'associé de Daguerre.

Peut-être convient-il de rappeler, à propos du *Rhin*, que « le saint abbé Wandrille » est mentionné dans la *Légende du beau Pécopin* et que le nom de Bauldour est une forme de celui de sainte Bathilde bienfaitrice de l'abbaye de Fontenelle et mère des « Énervés » de Jumièges dont Langlois a raconté l'histoire et décrit le tombeau [2]. Si nous le rappelons, c'est parce que la *Légende du beau Pécopin*, avec sa chasse infernale au grand cerf noir à seize andouillers, n'est probablement pas étrangère à l'élaboration de la *Légende de saint Julien l'Hospitalier* qui paraît avoir son origine dans un ouvrage de Langlois, l'*Essai... sur la peinture sur verre* [3], où est figuré, décrit et expliqué le célèbre vitrail de la cathédrale de Rouen, mentionné à la fin du *Conte*. Le père de l'auteur, le Dr Flaubert, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu et membre de l'Académie de Rouen, était l'intime ami de Langlois. Il n'ignorait rien, pas plus que son fils, des misères physiques et morales d'un foyer où celle qui aurait dû donner le bon exemple, était loin de se conformer aux prescriptions de saint Benoît relatives à la boisson... Le « noble artiste » a connu, autrement

1. Si Langlois n'a rien dit dans son *Essai* des « dévastations » commises par Cyprien Lenoir, nous avons sur ce point, le témoignage de Didron qui, dans une lettre qu'il écrivit à Ludovic Vitet, inspecteur des monuments historiques, le 21 octobre 1831, s'exprime ainsi : « Les Anglais en visitant Jumièges et Saint-Wandrille ont empli leurs poches des statuettes, des chapiteaux, des culs-de-lampe, des dentelles de ces deux admirables abbayes... « Hâtez-vous de regarder, visitez, car tout s'en va », me cria en riant bêtement le possesseur, ou plutôt le démolisseur, de Saint-Wandrille. Et, en effet, les ouvriers sont occupés sans relâche à tailler en pierres brutes les saints, les chapiteaux, les clefs de voûte de la pauvre abbaye. Le marteau rompt chaque jour quelque faisceau de colonnes, brise quelque arcade ogivale, troue quelque pan de mur, peint à fresque depuis six cents ans, et la pioche déracine les fondements du vieil édifice, comme si ce n'était pas assez de laisser aux années, au vent, à la pluie, la tâche d'élargir et de raviver chaque jour des plaies mortelles et des blessures qui n'auraient pas tardé longtemps à saigner leur dernière goutte. Toutes les tombes du cloître ont été arrachées et si quelques petites dalles se cachent dans les ténèbres des angles, si on ne les a pas vues dans l'ombre c'est qu'elles n'auraient pu servir à rien ». (Lettre publiée par le Dr Coutan, *Episode d'un voyage de Didron en Normandie durant l'été de* 1831..., dans *Précis analytique des travaux de l'Académie... de Rouen*, 1904-1905, p. 258-265).

2. *Notice sur le tombeau des Enervés de Jumièges...* publiée dans *Séance publique de la société libre d'émulation de Rouen, tenue le* 9 *juin* 1824, et tirée à part, 1825. Cette *Notice* a été reprise par Langlois et publiée après sa mort sous le titre : *Essai sur les Enervés de Jumièges...*, Rouen, 1838, in-8°. Cf. *Manuel* d'Éd. Frère, t. II, p. 151.

3. *Essai historique et descriptif sur la peinture sur verre ancienne et moderne...* Rouen, 1832, in-8°, reprise d'un *Mémoire sur la peinture sur verre et sur quelques vitraux remarquables des églises de Rouen*, publié dans *Séance publique de la Société libre d'émulation de Rouen, tenue le* 9 *juin* 1823, et tiré à part. Cf. *Manuel* d'Éd. Frère, t. II, p. 150.

que par la figure symbolique sculptée au couronnement du lavabo de Saint-Wandrille, toutes les turpitudes où entraîne l'ivrognerie. Tout cela a été raconté par Charles Richard, le biographe du « pauvre et grand Langlois ». C'est cette notice qu'il faut lire pour le connaître et le comprendre, lui et son œuvre [1]. Bornons-nous à en citer quelques lignes :

> [Hyacinthe Langlois] prodiguait à tous les trésors de sa science... Le plus savant n'eût pas osé livrer à l'impression la moindre page sans [l']avoir consulté... Il n'y a pas un ouvrage publié en Normandie qu'il n'ait enrichi de quelque note intéressante, de quelque document curieux, de quelque piquante remarque.

Nous avons apporté, pour notre part, une preuve nouvelle, indiscutable et éclatante à l'appui de cette assertion en démontrant que Langlois n'est pas demeuré étranger à la composition de *Notre-Dame de Paris* et autres œuvres — depuis la Préface de *Cromwell* jusqu'aux *Misérables* — du plus illustre de ses confrères de l'Académie de Rouen.

Nous ne saurions fournir de preuve aussi convaincante de l'influence d'Auguste Le Prevost. Sa vie et son œuvre, en particulier ses relations avec les deux Cénacles et l'action prépondérante exercée par sa direction et ses conseils sur le mouvement historique accompli en France entre 1815 et 1850, n'ont pas été étudiées comme elles mériteraient de l'être. Malgré son intimité avec Langlois, nous ne saurions affirmer que c'est Le Prevost qui a fait connaître à Victor Hugo l'*Essai* sur Saint-Wandrille. La phrase de la Préface de *Cromwell* contenant l'énumération des dragons légendaires : Gargouille de Rouen, Graouilli de Metz, Chair sallée de Troyes, Tarasque de Tarascon, ne se trouve pas dans le manuscrit qui a servi à l'impression [2]. Cette phrase a donc été ajoutée sur épreuves. Or, l'*Essai* sur Saint-Wandrille et *Cromwell* étant sortis, durant la même année 1827, des presses du même imprimeur parisien, Joseph Tastu, n'est-il pas permis de penser que ce serait plus vraisemblablement par l'intermédiaire de ce dernier que par celui de Le Prevost que l'auteur de la fameuse Préface aurait eu connaissance de l'ouvrage de Langlois ? [3]

1. *Notice sur la vie et les travaux de E.-H. Langlois...*, Rouen, E. Legrand, 1838, gr. in-8°, 89 p., portrait. Cette *notice* qui a d'abord paru dans la *Revue de Rouen*, 1837, a été réimprimée en tête de : *Stalles de la cathédrale de Rouen...*, par E.-H. Langlois, Rouen, 1838, in-8°. Cf. *Manuel* d'Éd. Frère, t. II, p. 152 et 469.

2. Bibliothèque nationale, département des Manuscrits, n. a. fr. 13367. La préface, qui occupe les ff. 4-35, fut écrite en octobre 1827 et l'édition originale du drame (datée 1828) mise en vente le 5 décembre 1827. C'est donc en novembre que V. Hugo ajouta à son texte l'énumération des dragons, après avoir pris connaissance de l'*Essai* de Langlois, paru le 25 avril précédent.

3. En plus de l'édition originale de *Cromwell*, Joseph Tastu a été l'imprimeur des éditions originales de : *Sacre de Charles X* (1825), *Odes et ballades* (1826), *A la colonne de la place Vendôme* (1827), et de la 4e édition des *Odes et ballades* (1828). V. Hugo n'entretint pas seulement avec Tastu les rapports habituels d'auteur à imprimeur ; il l'invita, ainsi que sa femme, aux lectures de *Cromwell* (1827) et d'*Hernani* (1829). De plus, V. Hugo doit à Mme Tastu une épigraphe des *Odes et ballades* (livre V,

Quoi qu'il en soit, le fait que Victor Hugo, confondant dans sa mémoire l'*Essai* d'Achille Deville sur l'abbaye de Saint-Georges de Boscherville avec l'*Essai* sur l'abbaye de Saint-Wandrille de Hyacinthe Langlois, parus l'un et l'autre, la même année, en 1827, a cru se souvenir que la figure à oreilles d'âne et la tombe aux crapauds lui avaient été révélées par Auguste Le Prevost, paraît démontrer que vers cette date de 1827, l'antiquaire de Bernay, ami de Nodier et de Sainte-Beuve, n'avait pas été sans founir à l'auteur de *Notre-Dame de Paris* quelque renseignement concernant ces monastères, ou tout au moins une documentation quelconque relative à la Normandie, pour le roman qu'il allait écrire.

En 1830, tandis que le romancier composait son œuvre et que Caumont professait à Caen son cours d'antiquités, le ministre de l'Instruction publique Guizot créait l'Inspection générale des monuments historiques [1]. L'année suivante « l'apparition de la *Notre-Dame* de Victor Hugo, a dit Sainte-Beuve, fut un événement, un signal et comme un fanal allumé sur les hautes tours... Toute cette façade du vieux parvis — cette façade qui est une des merveilles du monde — en était désormais illuminée » [2]. Non seulement ce roman a conquis le grand public à l'art du moyen âge, mais encore il a suscité des vocations pleines d'avenir, celles de Montalembert [3] et de Didron [4] ; il a marqué de son empreinte certaines pages du *Dictionnaire* de Viollet-le-Duc [5], et M. Émile Mâle, tout en faisant la part de l'ombre et de la lumière, ne reconnaît-il pas avoir « démontré laborieusement ce que le poète avait senti avec l'intuition du génie ?... La cathédrale est un livre de pierre pour les ignorants que le livre imprimé a peu à peu rendu inutile. Le soleil gothique se couche derrière la gigantesque presse de Mayence » [6].

Tandis que Victor Hugo se remettait à écrire des pièces de théâtre et publiait son ouvrage : *Littérature et philosophie mêlées* qui contient *Guerre aux démolisseurs*, Arcisse de Caumont poursuivait et intensifiait son apostolat bénévole. Secrétaire et directeur effectif de la Société des antiquaires de Normandie, il étendait l'action de cette société à la France tout entière, en fondant, en 1834, la Société française d'archéologie [7]. Ce magnifique mouvement, dû à l'initiative

ode XX) et le titre des *Feuilles d'automne*. Cf. Maurice Souriau, *Les Amis de M^me^ Tastu*, dans *Mois littéraire et pittoresque*, 11^e^ année, t. XXII, 1909.

1. Cf. Paul Léon, *La Vie des monuments français*... Paris, 1951, gr. in-8°, p. 117 et 189.

2. *Nouveaux Lundis*, t. VII, 1867, p. 159 et 179 (articles, consacrés à Viollet-le-Duc, des 15 et 22 février 1864).

3. Comte de Montalembert, *Du Vandalisme et du catholicisme dans l'art* (*fragments*). Paris, 1839, in-8°, cf. p. 1-69 : *Du Vandalisme en France, lettre à M. Victor Hugo*, 1833.

4. *Annales archéologiques*, t. XV, 1855, p. 113, et t. XXV, 1865, p. 379.

5. *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*..., t. VIII, 1866, p. 142-143. Cf. Anthyme Saint-Paul, *Viollet-le-Duc et son système archéologique* (extrait du *Bulletin monumental*, 1880-1881), Tours (s. d.), in-8°.

6. *L'Art religieux du XIII^e^ siècle*, 5^e^ éd., 1923, p. 395-396.

7. Cf. *Congrès archéologique de France, XCVII^e^ session tenue à Paris, en* 1934.

privée, provoqua une nouvelle intervention gouvernementale. L'année même, Guizot constituait le Comité des travaux historiques et, au début de l'année suivante, le 10 janvier 1835, un arrêté ministériel créait le Comité destiné à dresser l'inventaire des richesses monumentales de la France [1]. Nous ne saurions manquer de rappeler en terminant que sur la liste des huit membres qui composaient à l'origine ce comité, presidé par Victor Cousin et ayant Didron pour secrétaire, figure, à côté du nom d'Auguste Le Prevost, devenu député du département de l'Eure, le nom de l'auteur de *Guerre aux démolisseurs* et de *Notre-Dame de Paris*.

GEORGES HUARD.

(*Centenaire du Service des monuments historiques et de la Société française d'archéologie*), 2 vol., in-8°.

1. *Le Comité des travaux historiques et scientifiques* (*histoire et documents*), par Xavier Charmes, Paris (*Collection des documents inédits sur l'histoire de France*), 1886, 3 vol. in-4°, t. II, p. 27.

NOTES PRISES PAR VICTOR HUGO,

vraisemblablement dans le courant de novembre 1827. *La plupart sont extraites de l'*Essai... sur l'abbaye... de Saint-Wandrille, *par E.-H. Langlois* (*Paris*, 1827, *in*-8°), *désigné en note par le sigle* E. S. W. ; *le sigle* N. D. P. *indique leur utilisation dans* Notre-Dame de Paris.

Bibliothèque nationale, département des Manuscrits, n. a. fr. 13378.

[Fol. 420. — 1] *In cervice* (dans le haut), *in tibiis* (dans le bas) de l'édifice.

[2.] La *Gargouille* de Rouen, la *Tarasque* de Tarascon, le *Graouilli* de Metz, la *Chair-sallée* de Troyes (dragons fameux dans les légendes), vampires et brucolaques.

[3.] *Saulus erat consciens* [sic] *neci ejus*. (Act. VII, 59.)

[4.] Louis X (le Hutin, querelleur et bruyant ; *hutinet*, maillet de tonnellier qui fait grand bruit).

[5.] Les moines de St-Swithum, à Winchester, implorent Henri II, contre leur évêque-abbé qui veut réduire leurs 13 plats à 10. — Le roi n'en avait que 3.

---

1. *E. S. W.*, p. 57.

2. *E. S. W.*, p. 70, en note. — Utilisé dans la préface de *Cromwell*. — Les mots « vampires et brucolaques » ne se trouvent pas dans le texte de Langlois, mais figurent quelques lignes plus loin dans celui de V. Hugo. Le mot brucolaque, d'un usage très rare, a été assez fréquemment employé par V. Hugo : Le *Rhin*, lettre XXVI; *Les Travailleurs de la mer*, 1re partie, livre V, IV ; *L'Homme qui rit*, livre III, V ; *Toute la lyre*, V, VIII ; *Océan, Tas de pierres*, p. 528.

3. *E. S. W.*, p. 79, dans la description d'une peinture murale, reproduite planche II, représentant le martyre de saint Étienne. Comme Langlois, V. Hugo n'a pas résolu l'abrévation *consciens* pour *consentiens*.

4. *E. S. W.*, p. 96-97.

5. *E. S. W.*, p. 97-98, en note : « Vers le milieu du douzième siècle, la table d'un grand nombre de monastères était devenue d'une abondance et d'une somptuosité d'autant plus choquantes, que celles des rois de France et d'Angleterre offraient précisément alors une frugalité qui révolterait aujourd'hui beaucoup de minces particuliers. Le prieur et les moines de Saint-Swithin — en vieux saxon Saint-Swithum — de la ville de Winchester, vinrent un jour se jeter aux pieds du roi Henri II, implorant sa protection contre la dureté de leur évêque, qui était aussi leur abbé. Ils fondaient en larmes et montraient une douleur amère, tant la conduite du prélat leur paraissait affreuse, intolérable... De quoi s'agissait-il donc, et quelle fut la surprise de Henri, en apprenant que les lamentations des bons Pères tenaient à ce qu'on venait de les

[6.] Quae cantica ! quae organa ! quae cantilenae ! quae melodiae ibi sine fine decantantur ! Sonant ibi melliflua hymnorum organa, suavissima angelorum melodia, cantica canticorum mira, quae ad laudem et gloriam tuam a supernis civibus decantantur. (St Augustin. Sur le Paradis, *Manual.*, cap. VI, num. 2.)

[Fol. 420 v°. — 7.] Monseigneur ou Monsieur sainct Crespin.

[8.] Près les croisettes un hault écu estoit,
Des fleurs avoit en très grande abondance,
Aux pieds duquel estoit la remembrance
De sainct Louis fort proprement faicte,
Car hault estoit trois fois plus qu'une lance.
(Relation de l'entrée de Charles VIII à Troyes, en 1486.)

[9.] Style ovale, *elliptic* des Anglais (sous L. XIII).

[10.] Des crapauds naissent tous les jours sur la tombe de De Gruchy, sacristain profanateur de St-Wandrille.

[11.] Lavabo-tombeau.

[12.] *Vinum apostatare facit etiam sapientes.* (St Benoît.)

[13.] *Luxuriosa res vinum et tumultuosa ebrietas.* (Prov. XX, 3, 1.)

[14.] Grepi.

[Fol. 424. — 15.] Henri Ier, frugal roi, appelait le vin d'Orléans *meum vinum optimum aurelianense.*

[16.] Torture des lampes ardentes.

[17.] *Sancta Maria imperatrix.*

[18.] Tassés comme les saints de Caillouville. (Proverbe normand.)

[19.] Saint Christophe, préservateur de la mort subite. Son effigie grossièrement gravée en bois format *in-folio* dès 1423, était très répandue. Espèce de dieu lare, au pied duquel on lisait, outre la date, ces deux vers :

Christophori faciem die quamcumque tueris
Illa nempe die morte mala non morieris.

---

réduire à dix mets au lieu de treize dont leur table était journellement chargée ! Les pauvres moines s'adressaient mal pour de semblables doléances : « Et moi, dans mon palais, je me contente de trois, leur répondit le monarque ; malheur à votre évêque, si des dix que vous avez encore, il vous en laisse plus que n'en a votre roi. — *Et ego, inquit rex, in curia mea tribus contentus sum. Pereat episcopus vester, nisi ad hunc numerum ferculorum meorum redigat fercula vestra* ».

6. *E. S. W.*, p. 100, en note. — *N. D. P.*, livre X, III.

7. *E. S. W.*, p. 105, en note.

8. *E. S. W.*, p. 107, en note.

9. *E. S. W.*, p. 108-109, en note : « On a... imaginé, à une époque peu reculée, un gothique détestable composé d'arcs à brisure arrondie ; telle est par exemple à Rouen la figure des nervures du cloître de la première maison de la Visitation, bâtie rue Beauvoisine, sous le règne de Louis XIII. C'est à ce style équivoque et mou que les Anglais ont donné le nom d'*elliptic.* » Il s'agit des bâtiments du couvent où, fut installé, en 1831, le Musée des Antiquités de la Seine-Inférieure et où Langlois demeura à partir de 1829 et mourut en 1837.

10. *E. S. W.*, p. 86-87. Utilisé dans *Les Misérables*, IIe partie, livre II, II.

11. *E. S. W.*, p. 93-97 ; 86-87.

12. *E. S. W.*, p. 96. — *N. D. P.*, livre X, III.

13. *E. S. W.*, p. 96. — *N. D. P.*, livre X, III.

15. *E. S. W.*, p. 98, en note.

16. *E. S. W.*, p. 82, dans la description d'une peinture murale, reproduite planche II, représentant le supplice d'une jeune sainte, non dénommée qui (suivant la 2e édition de l'ouvrage de Langlois, dans le *Précis analytique des travaux de l'Académie...* de *Rouen*, 1832, p. 275), serait sainte Marguerite.

17. *E. S. W.*, p. 102, en note.

18. *E. S. W.*, p. 126, en note. — *N. D. P.*, livre X, III.

19. *E. S. W.*, p. 129-130 et en note. — Utilisé dans *Le Rhin*, lettre XXXIX.

On croyait être préservé de tout accident pour la journée quand [on] avait envisagé avec quelque dévotion une image du saint-géant.

[20.] « Le souverain juge, au dernier jour, attachera autour de celui qui n'aura [Fol. 424 v°] point fait l'aumône, un effroyable serpent, dont le dard piquera sans cesse sa main avare qui ne s'ouvrit point pour les malheureux. » (Religion de Mahomet, Réland, 10e leçon.)

[21]. *Yo contra todos y todos contra yo.*

[22.] Les jeunes filles de Bretagne mettent furtivement des fleurs de laine rouge dans les fissures des pierres druidiques afin d'être mariées.

[23.] *Ad ligonem stipendiarii* ! A la bêche les soldats !

[24.] Le cardinal de Richelieu dans sa litière.

[25.] Les mots ne sont pas des choses ; les nombres ne sont pas des notes.

[26.] La chaire du diable. — La Cour des Miracles.

[27.] 20 mars 1815, ciel nuageux, thermomètre 10 degrés au-dessus de 0, etc.

---

20. *E. S. W.*, p. 132-133, en note.

21. Utilisé comme épigraphe, avec la référence : *Romance del viejo Arias*, dans *Les Feuilles d'automne*, pièce XI, intitulée : *Dédain* et datée : 26 avril 1830.

22. *E. S. W.*, p. 175.

24. Cf. *Marion Delorme* (primitivement : *Un duel sous Richelieu*), acte V, scène VII. V. Hugo a commencé la rédaction de ce drame le 2 juin 1829.

27. Date initiale de la période des Cent-Jours.

DEUX LETTRES INÉDITES DE SAINTE-BEUVE
A PROPOS DE LA QUERELLE DE « PHÈDRE »

Il y a bien près de cent ans, un professeur du Lycée Bonaparte, Félix Deltour, soutenait devant la Faculté des Lettres de Paris une thèse de doctorat intitulée : *Les Ennemis de Racine* (1859). Le volume eut la bonne fortune de se voir réédité deux fois par la suite, en 1865 et en 1879 [1], et des ouvrages récents le citent encore dans leurs bibliographies ; c'est que, pour l'époque à laquelle il parut, il présentait une grande importance ; si les contemporains en louent surtout le style et l'élégance de la diction, nous sommes aussi sensibles à la précision des détails, à l'érudition qui l'ont empêché de sombrer dans l'oubli. Aussi n'est-il pas étonnant que Sainte-Beuve s'y soit intéressé.

Je possède deux exemplaires de la première édition des *Ennemis de Racine* qui présentent un intérêt particulier. Le premier est celui de l'auteur lui-même, resté dans sa famille. Deltour avait fait relier ensemble ses deux thèses ; en tête de la thèse française (que ce dévot de Racine a voulu faire précéder, dans son volume personnel, d'un portrait de son poète préféré), se trouvent un certain nombre de lettres qu'il a reçues après sa soutenance. On y relève les signatures de Villemain, Sainte-Beuve, Berryer, Jacquinet, Cuvillier-Fleury, Édouard Thierry, etc. Le second était l'exemplaire d'Édouard Thierry, alors bibliothécaire de l'Arsenal, qui y avait joint deux lettres de F. Deltour et un billet de Sainte-Beuve ; il m'a été donné par M. Maurice Escoffier, qui avait racheté une partie de la bibliothèque d'Édouard Thierry, lors de la vente qu'il en fit en 1925. Outre l'intérêt que présentent les deux billets de Sainte-Beuve, les deux volumes se complètent fort heureusement, car la lettre de Thierry du premier est la réponse à une lettre de Deltour du second.

Et c'est l'échange de lettres entre Sainte-Beuve, Thierry et Deltour

1. La Bibliothèque Nationale possède trois réimpressions de cette édition, datées de 1884, 1892 et 1898.

que je voudrais évoquer ici. Rien ne nous laisse indifférents de ce qui a touché le grand critique ; et les deux billets dont il est question montrent quel intérêt il avait pris à la lecture des *Ennemis de Racine*, quoiqu'il n'en ait parlé nulle part, que je sache, dans ses articles.

C'est le 23 mars 1859 que Deltour soutenait ses thèses ; dès le 12 avril, Sainte-Beuve le remercie de l'envoi de son livre par le billet suivant :

Que je vous remercie, Monsieur, d'avoir bien voulu songer à moi pour me faire lire, l'un des premiers, vos savantes Thèses ! vous ne m'avez que prévenu, car j'aurais certainement recherché, dès que je l'aurais su en vente, votre curieux volume des *Ennemis de Racine*. Je vois combien j'aurai à y profiter en le lisant de près ! sur un seul point auquel je suis arrivé dans ma lecture (P. 90), permettez-moi une remarque. Je crois le duc de Nevers innocent du fameux sonnet, et Racine a eu le tort de faire comme s'il était sûr qu'il fût de lui. J'ai expliqué cela (par un témoignage qui me semble incontestable) dans un article sur le *duc de Nivernais* publié dans un dernier volume des *Causeries* [1] ; vous y verriez le récit fait à Brossette par Mlle Deshoulières elle-même. Mais que de choses vous m'apprenez sur tant d'autres points que vous approfondissez !

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentimens les plus distingués,

Ste-Beuve.

Ce 12 Avril.

Cette mise au point tenait à cœur à Sainte-Beuve, puisqu'il y revient quelque temps, après le 31 mai dans sa lettre à Éd. Thierry, dont voici le texte :

Mon cher Conservateur,

Vous qui savez si bien toutes choses littéraires et celles du théâtre, et qui en parlez si bien (notamment ce matin), je vous signale sur cette affaire des deux *Phèdres* le récit de Mlle Deshoulières (fille de la dame auteur du sonnet), récit fait à Brossette, d'où il résulte que loin que la duchesse de Bouillon eût loué toute la salle, Racine qui tenait *cette salle* par *le mari de la Champmeslé* fit refuser une loge à Mme Deshoulières comme ennemie. [pour la première représentation : *inde irae.* [2]] Ce récit tiré du manuscrit de Brossette a été publié dans un article que j'ai donné (à la *Revue Contemporaine*) sur le *duc de Nivernais*. Je vous assure que cela change un peu l'état de la question. Le duc de Nevers en plus n'était pour rien dans le Sonnet : on conçoit sa colère quand il se vit injurié [lui et sa sœur] dans le sonnet qui répondait à [celui] qu'il n'avait pas fait — mais que tout ce que vous dites ce matin est juste !

Mille compliments et amitiés,

Ste-Beuve.

L'article d'Éd. Thierry auquel fait allusion Sainte-Beuve avait paru le 31 mai dans le *Moniteur*. Le critique y chicanait assez malicieusement le nouveau docteur sur son enthousiasme pour Racine :

Monsieur Deltour, écrivait-il, ne cherche pas à contenir son admiration pour le théâtre du grand poète ; au contraire, il l'excite.... La sincérité de son enthousiasme ne lui suffit pas encore ; il a peur de n'en pas faire assez au gré de ses juges.... Il se défend de croire que le génie de Racine ait pu

1. *Causeries du Lundi*, XII, p. 386-387, article du 31 janvier 1857 sur les nièces de Mazarin et son dernier petit-neveu, le Duc de Nivernais.

2. Les phrases ou mots placés entre crochets sont écrits entre les lignes.

avoir des défaillances, que l'auteur de *Phèdre* et d'*Athalie* ait été soumis en naissant à la loi de l'imperfection humaine... En un mot les *Ennemis de Racine* ne sont pas le véritable titre de l'ouvrage : il faudrait l'appeler la *Critique des Critiques de Racine au XVII^e siècle*. Le jugement littéraire y est un entier panégyrique, la biographie elle-même une apologie.

Un peu plus loin, rejoignant Sainte-Beuve, il continuait :

L'auteur des *Ennemis de Racine* admet... comme un fait certain ce qui me semble assez contestable, à savoir que la duchesse de Bouillon loua toute la salle de l'hôtel de Bourgogne et toute celle de l'hôtel Guénégaud pour les six premières représentations des deux *Phèdres*.

La première des deux lettres de Deltour à Éd. Thierry lui est envoyée précisément ce 31 mai ; il le remercie « de cette critique un peu sévère peut-être pour Racine, mais si bienveillante pour son *panégyriste*, et où la franchise même et la vigueur de la discussion donnent plus de valeur aux éloges ». Puis il se défend de cette « admiration superstitieuse » que lui reproche son correspondant : « sans prétendre m'être suffisamment défendu de toute partialité pour mon poète de prédilection, je crois cependant avoir plus d'une fois donné raison contre lui à ses critiques. Mais, poursuit-il, je n'arriverai pas cependant (je le crois du moins) à me convaincre que Racine fût un si méchant homme... ».

Dans cette lettre n'apparaît aucune allusion à la question des deux *Phèdres*. Mais, dans son feuilleton du 7 juin, Thierry y revient, à la suite certainement du billet qu'il avait reçu de Sainte-Beuve, puisqu'il rappelle le récit fait à Brossette par M^lle Deshoulières, en ajoutant : « Le témoignage de Brossette a déjà sa valeur ; mais lorsque M. Sainte-Beuve l'accepte, et le reproduit sans voir lieu de le contester, cela ne fait pas seulement une preuve, mais deux preuves. » Et finalement il conclut : « M. Deltour est un esprit très juste, très sagace et très droit dans toutes les choses qu'il examine par lui-même. »

La seconde lettre de Deltour, écrite le 10 juin, à la suite de la lecture de ces lignes, met en pleine lumière toute l'admiration qu'il portait à Racine. « Malgré l'autorité de M. Sainte-Beuve jointe à celle de Brossette », y lit-on, « je ne me rendrai pas sans un sérieux examen au sujet des 15 000 livres de M^me de Bouillon. Traiter cette affaire de fable, c'est prêter un gros mensonge à Boileau, qui longtemps après l'événement, quand Racine n'existait plus, l'a racontée au fils de son ami. Or, un admirateur respectueux de Racine et de Boileau ne peut se résigner si facilement à admettre de la part de l'un d'eux une si vilaine faute, et vous-même, Monsieur, qui n'êtes pas tout à fait de leurs amis, vous m'en voudriez d'abandonner si vite leur cause. » Et, un peu plus loin, il écrit qu'il tâchera d'éclaircir ses doutes « avec l'aide de quelques admirateurs obstinés de Racine, qui [lui] ont écrit à propos de [ses] articles, et [l]'ont encouragé à la résistance. » Quel dommage que ces lettres n'aient pas été conservées ! Il eût peut-être été curieux de voir jusqu'où pouvait aller la « racinolâtrie » en 1859.

La réponse d'Édouard Thierry, datée du lendemain 11 juin, vaut, m'a-t-il semblé, la peine d'être reproduite intégralement. La voici :

Je ne vous engagerai pas moi-même à changer d'opinion sur l'histoire des deux *Phèdres*. Je crois qu'il y a eu beaucoup d'exagération dans le récit de Boileau, voilà tout, et à une opinion extrême j'ai répondu en me plaçant à une autre extrémité. J'ai voulu faire naître le doute et rien de plus. J'aurais besoin d'examiner les choses bien autrement longtemps pour essayer d'établir quelque certitude. Quant à ne pas être ami de Racine et de Despréaux, je me défends de ce reproche. Je les aime tous les deux, mais avec leurs défauts, et peut-être surtout à cause de leurs défauts ; vous atténuez ceux-ci, vous m'obligez à les remettre en lumière. Vous expliquez par où vous admirez nos deux poètes, et vous les mettez au-dessus de tous leurs contemporains, j'explique par où ils ont blessé leurs contemporains et s'en sont fait haïr. La Vérité est entre nous deux et nous sommes plus près de nous entendre que vous ne pensez. Je m'en félicite pour ma part. Si vos occupations vous permettent de descendre un jour jusqu'à l'Arsenal (j'y suis le mardi et le jeudi), je serai bien heureux de vous renouveler l'assurance de ma sympathique et affectueuse considération.

11 juin 1859.

J'ignore si la rencontre souhaitée par Thierry eut lieu, et quels propos y furent échangés. Ce qui est certain, c'est que ces critiques, jointes à celles de Sainte-Beuve, sur l'affaire des deux *Phèdres*, furent acceptées, puisqu'on pouvait lire dans la Préface de la deuxième édition des *Ennemis de Racine*, datée d'avril 1865 : « C'est ainsi que, sur l'autorité de M. Sainte-Beuve et en profitant d'un des plus piquants articles de ses *Causeries*, nous avons complètement changé le récit de l'affaire des deux *Phèdres*, et atténué, comme il était juste, les torts de M^me^ de Bouillon. » Mais, sur Racine lui-même, les sentiments de Deltour n'avaient pas varié : « Il est un point capital sur lequel, après de sérieuses réflexions, il nous a été impossible de rien changer à nos jugements, c'est l'appréciation même du génie et des œuvres de Racine. Cinq années nouvelles d'études et d'enseignement n'ont fait qu'affermir nos goûts et nos convictions. En relisant avec attention notre travail, nous croyons avoir distribué équitablement la critique et l'éloge. »

Me permettra-t-on, pour clore ces quelques pages où déjà, peut-être, le souvenir de Félix Deltour a tenu trop de place (mais j'espère qu'on ne tiendra pas rigueur à son arrière-petit-fils d'avoir ainsi rempli un devoir de piété en l'introduisant sur la scène sous la caution de Sainte-Beuve), de rappeler qu'il ne fut pas seulement l'auteur d'une thèse appréciée, mais aussi un grand professeur ? Parmi ses anciens élèves, qui se souvenaient plus tard avec émotion de l'enseignement et des exemples qu'il leur avait dispensés, se trouvèrent James de Rotschild, qui lui dut peut-être en partie son goût pour les livres et la littérature, et Sully-Prudhomme, dont il sut le premier discerner la vocation poétique. Et je terminerai en reproduisant le texte d'un mot de remerciement que le poète, qui lui-même n'avait plus longtemps à vivre,

adressait de Châtenay, le 21 mars 1906, au fils de son ancien maître, quinze mois après la mort de celui-ci :

Très touché de l'envoi que lui a fait Monsieur Paul Deltour de la notice relative à la vie de son vénérable père, Sully-Prudhomme] le prie d'en agréer ses plus vifs remerciements. Il se sent très honoré d'y être nommé ; il ne pense jamais qu'avec une reconnaissance attendrie à son vieux maître qu'il aimait tant pour le pressentiment qu'il avait eu de sa vocation littéraire, pour les pénétrantes leçons de ce professeur émérite, pour la constante affection qu'il lui avait témoignée. D'ineffaçables souvenirs sont attachés à la mémoire de Mr Deltour chez tous les esprits et les cœurs qu'il a formés.

J. Lagny.

LA « PRIÈRE SUR L'ACROPOLE »
ÉTUDE DES SOURCES

La *Prière sur l'Acropole*, malgré son caractère poétique, n'a été ni conçue ni écrite d'un seul jet. Elle est le résultat d'une idée née en Italie, en 1850 (opposition du christianisme et du paganisme) ; ressuscitée, en 1865, à Athènes ; réalisée, enfin, en 1876, après maintes recherches érudites et de nombreux remaniements, soit vingt-six ans après sa conception première.

Que possédons-nous pour nous livrer à l'étude de cette création littéraire ? Un certain nombre de documents manuscrits ou imprimés :

1° Les carnets, encore inédits, de Renan lors de son second voyage en Orient (1865). Les notes prises à Athènes ont presque toutes servi à la rédaction du chapitre VII de *Saint Paul*, mais on y trouve des mots, des expressions, des phrases similaires ou identiques à celles de la *Prière*.

2° Le manuscrit de la *Prière*, englobé dans le manuscrit général des *Souvenirs d'Enfance* (Bibliothèque nationale, N. A. F. 11477), qui comporte treize folios recto-verso et un folio recto.

3° Une copie de la *Prière* faite par Cornélie Renan et corrigée de la main de Renan. Cette copie est celle qui a été envoyée à la composition pour la *Revue des Deux Mondes*.

4° Des fragments de brouillon découverts par M. Jean Pommier et publiés dans la *Revue de Paris*, le 15 septembre 1923. La date de ce brouillon est incertaine.

5° Le texte de la *Prière* dans la *Revue des Deux Mondes* (15 décembre 1876).

6° Le texte définitif paru dans les *Souvenirs d'Enfance* (1883). Ces deux textes imprimés diffèrent peu l'un de l'autre.

Parmi les multiples questions qui se posent, si l'on veut suivre toutes les étapes du travail de composition et de rédaction auquel l'auteur s'est livré avant de réaliser son œuvre, nous voudrions donner ici le résultat de nos recherches concernant, d'une part, les noms dont Renan a décoré la déesse Athéné, et, de l'autre, les sources dont il s'est inspiré pour certains passages mythologiques.

Les noms de la déesse.

Les corrections et les interpolations du manuscrit, si on les envisage dans leur ensemble, font ressortir :

1° La réduction du nombre des appellatifs (manuscrit : 28, texte : 24), afin, sans doute, d'éviter la monotonie par l'abus des noms propres.

2° La suppression des synonymes : *a.* suppression du premier terme : Pronoea et Providence de Jupiter ; *b.* suppression du second terme : Hygie et Panacée, Sagesse et Sophie, Théonoé et esprit de Dieu.

3° La suppression d'Éthonoé pour éviter une confusion euphonique possible avec Théonoé.

4° La recherche de l'harmonie littéraire grâce au remplacement du nom propre par la signification de ce nom : Sotira, supprimé et remplacé par « toi qui sauves » ; Poliade, supprimé et remplacé par « les cités, tu les gardes ».

5° Le souci de rejeter parmi les appellatifs d'Athéné ceux par lesquels la déesse était honorée dans un culte local afin de l'invoquer dans ce qu'elle a d'universel.

Si l'on consulte les dictionnaires — ceux du moins dont, vu la date, Renan a pu se servir — on s'aperçoit que, si presque tous renferment les appellations courantes : Hygie, Ergané, Victoire, ils ne contiennent pas la plupart des synonymes employés par Renan. Ainsi, le *Dictionnaire mythologique universel* de Jacobi, que Renan avait en allemand dans sa bibliothèque, donne une grande quantité de noms pour les cultes locaux, mais ne contient, parmi les noms employés par Renan, que Céleuthis, Hygie, Pronoea, Sotira et Sthéniade.

Les carnets d'Athènes ont répondu partiellement à notre recherche. On peut y voir, en effet, que Pausanias est un des auteurs les plus souvent consultés par Renan à la Bibliothèque de l'École d'Athènes, lorsqu'il travaillait à *Saint Paul*. Dans l'*Attique* de Pausanias, on trouve, comme appellatifs d'Athéné : Hygie, Salutaire, Ergané, Panacée, Poliade, Sthéniade, Salpinx, Nicé (Victoire), Vierge, Hippia.

Enfin, l'ouvrage de Beulé, *L'Acropole d'Athènes*, dont on sait qu'il a servi à Renan pour le chapitre VII de *Saint Paul*, fournit les mêmes appellatifs que Pausanias, sauf Salutaire, Panacée, Sthéniade et Vierge.

Quel était donc le répertoire consulté par Renan où il a pu trouver la presque totalité des appellations d'Athéné, non seulement celles qui sont restées dans le texte définitif, mais encore celles qui ont été supprimées ? La source la plus abondante, à n'en pas douter, est l'ouvrage de Guigniaut, traduction (et surtout adaptation) de *Sym-*

bolik und Mythologie, de Creuzer [1], ouvrage en dix volumes auquel Renan a consacré un long article en 1853 [2].

Voici les appellations et les attributions de la déesse Athéné relevées dans ce livre par Renan et indiquées par Guigniaut comme étant plus spécialement usitées dans le Péloponèse. Guigniaut, comme Beulé, renvoie maintes fois dans ses références à Pausanias :

Religions de l'antiquité.	*Prière sur l'Acropole.*
Théonoé, esprit de Dieu.	*Théonoé* (*esprit de Dieu*, barré sur copie C. R.).
Éthonoé, dont les sentiments sont conformes à la Raison.	*Ethonoé, dont les sentiments sont conformes à la morale* (supprimé dans le texte définitif).
Pacifique.	*Pacifique.*
Cora, la jeune fille, la vierge pure.	Toi seule es *jeune*, ô *Cora* ; toi seule es *pure*, ô *Vierge.*
Promachorma (en note : Promachos).	*Promachos.*
Aréa ou Martiale.	Tu as ce qu'il faut de *Mars*, ô *Aréa.*
Sthéniade..., déesse de la force.	Soutiens mon ferme propos, ô *Sthéniade* (*Sthéniade*, supprimé dans le texte définitif).
Poliade, protectrice de la cité.	1re version : toi seule es une gardienne et *protectrice* pour les *cités.* 2e version : les *cités*, tu les gardes, ô *Poliade.* 3e version : les *cités*, tu les gardes (*Poliade*, supprimé).
Salpinx, trompette.	*Salpinx*, clairon de la pensée.
Hippia ou Équestre.	*Hippia.*
Athéné Pronoea.	*Pronoea* (barré sur copie C. R.).
Panacée.	*Panacée* (barré sur copie C. R.).
Salutaire (en note : Soteira).	*Salutaire, Sotira* (*Sotira*, barré sur ms. et remplacé par : toi qui sauves).
Hygie.	*Hygie.*
Ergané, l'Ouvrière.	*Ergané, ouvrière* divine.
Céleuthis, ou celle qui montre la route.	*Céleuthis qui montres la route* (supprimé dans le texte définitif).
Déesse de la Sagesse (en note : Sophie).	*Sagesse* divine, ô *Sophie* (*Sophie*, barré sur copie C. R. ; *divine*, supprimé sur texte définitif).
Nicé (la Victoire).	*Victoire.*
Providence de Dieu.	*Providence de* Jupiter.
Énergie de Jupiter.	*Énergie de* Zeus.
Glaucopis ou déesse aux yeux bleus.	*Déesse aux yeux bleus.*

(On trouve également, dans Pausanias : « couleur bleue foncée des yeux de la déesse », ce qui indique que Renan a choisi parmi les différents sens de *glaucos* la couleur des yeux d'après Pausanias-Guigniaut et non d'après Homère, comme on l'a dit souvent.)

1. Creuzer, *Les religions de l'antiquité*, traduit et augmenté par J.-G. Guigniaut. Paris, 1820-1851.

2. *Les religions de l'antiquité*, in *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1853, reproduit dans *Études d'histoire religieuse*, 1857.

La documentation fournie par Guigniaut à Renan date de loin, ce qui confirme notre thèse de la lente germination de l'œuvre. En effet, si nous nous reportons au manuscrit de l'article : *Les religions de l'antiquité*, nous trouvons, jointes au manuscrit (N. A. F. 11461), les notes prises par Renan au cours de sa lecture de l'ouvrage de Guigniaut. On lit sur une de ces notes :

[*F° 291, r°*]. Dieux très compliqués. Mercure, par exemple. Associations d'idées très riches, très étendues. Minerve encore plus. Elle est Itonienne, elle est Alalcoménéenne, etc. Voir tome II, part. II, p. 749 et suiv. : elle est Ergané, Pacifique, musica, medica ; p. 767 et suiv. : Pronoea, Équestre.

C'est donc, en 1853, que Renan a été frappé par la diversité des noms d'Athéné.

L'appellation de Démocratie demande également une explication. Elle a été inspirée à Renan, indique-t-il dans l'unique note de la *Prière*, par une inscription publiée par Le Bas [1]. Or, c'est à Athènes, en 1865, que Renan a eu connaissance de cette inscription. La référence prise par lui est assez singulièrement placée à la fin du manuscrit d'un article sur l'Égypte, qu'il termina à Athènes pour la *Revue des Deux Mondes*. Cette note n'a aucun rapport avec le reste de l'article, elle semble jetée sur le premier papier qui se trouvait sous sa main, elle est placée après la signature de l'article (N. A. F. 11469). Bien des années plus tard, il l'utilisera au moment de la rédaction de la *Prière*. La note est ainsi conçue :

Offert en sacrifice à Athéné, Minerve, Démocratie, Athéné Démocratia, Lebas (*sic*), dernière livraison.

L'inscription a été trouvée à Athènes, en 1836, dans les fouilles de l'Acropole, sur un piédestal de statue très endommagé, puis elle a disparu ; elle n'est signalée ni par Pittakis, ni par Rangabé. Cette inscription étant en caractères de l'époque romaine, Le Bas suppose qu'on a voulu dissimuler au peuple d'Athènes le fait que, même sous la domination romaine, Athéné avait reçu le nom de Démocratie.

Quoi qu'il en soit de cette explication, c'est le seul exemple que l'on connaisse, dit Le Bas, de ce surnom donné à Athéné. Il est vrai que Pausanias mentionne un tableau qui se trouvait à l'extrémité du mur de Thésée, où le peintre avait représenté une manière de « démocratie » et le peuple d'Athènes, mais c'est là un symbole du gouvernement égalitaire de Thésée et non point un surnom de la déesse.

Enfin, nous arrivons à la dernière appellation d'Athéné qu'il a fallu identifier : « O Archégète, idéal que l'homme de génie incarne en ses chefs-d'œuvre... », écrit Renan. Ni Guigniaut, ni les dictionnaires ne mentionnent ce surnom d'Athéné [2], mais il se trouve dans

1. Le Bas, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, 11e livraison.

2. Le Dictionnaire de Jacobi indique Archégète seulement comme épithète d'Apollon et d'Esculape. Le Dictionnaire de Lavedan dit qu'à Sparte la déesse du Temple de bronze était peut-être adorée sous le nom d'Archégètis comme étant fondatrice de la ville, mais ce dictionnaire est postérieur à Renan.

une inscription de la 11e livraison du *Voyage archéologique* de Le Bas et aussi dans le *Corpus*, sous le nº 476. Renan n'a pas jugé utile d'en donner la référence dans une seconde note, parce que ce surnom est un peu moins rare que le précédent ; il a été employé par Plutarque (*Alcibiade*) et par le scoliaste d'Aristophane. De plus, le fragment d'autel découvert à Athènes porte ces mots : « Athéné Archégétide, Athéné créatrice d'Athènes ». C'est, du moins, la traduction que donne Le Bas, et non « conductrice » d'Athènes, comme plusieurs annotateurs de la *Prière* l'ont prétendu, se contentant de chercher *archégètès* dans le dictionnaire, sans avoir connaissance de l'inscription.

Ces précisions données nous amènent à dégager le but que s'est proposé Renan en décorant Athéné de tant d'attributions diverses. L'allégorie grecque, à ses yeux, ne résidait pas seulement dans une qualité unique traduite par un nom propre, ainsi qu'on l'apprend dans les classes [1] : Mars, dieu de la guerre ; Neptune, dieu des mers ; elle est surtout la personnification d'êtres moraux aux multiples dons. Renan nous le dit clairement et cela dès l'année 1853 :

> Chaque dieu nous apparaît ainsi comme un cycle achevé, une région d'idées, un ton de l'harmonie des choses. Ce n'est pas assez de dire avec la vieille école allégorique : Minerve est la prudence et Vénus la beauté. Minerve et Vénus sont la nature féminine envisagée par ses deux côtés : le côté spirituel et saint, le côté esthétique et voluptueux [2].

Si Renan choisit l'exemple d'Athéné, c'est parce qu'il n'y a pas de personnage de la mythologie grecque qui représente un cycle plus complet de qualités philosophiques, celles précisément qu'il jugeait fondamentales. Le Parthénon n'est pas un temple admiré entre tant d'autres, c'est celui où sont honorées sous des noms divers les idées-forces de l'humanité. Plus loin, dans la seconde partie de la *Prière*, et pour bien marquer l'opposition des deux philosophies, Renan admettra, il est vrai, que ces idées ne représentent pas l'humanité tout entière, mais dans la partie de l'hymne à la déesse, la multiplicité des noms répond à la multiplicité des qualités qu'ils évoquent.

Sources mythologiques.

Il était naturel que l'étude approfondie que fit Renan de l'ouvrage de Guigniaut lui apportât d'autres suggestions que des précisions concernant les appellatifs d'Athéné. L'article de 1853 l'avait amené à définir l'allégorie, il en fixait ainsi le sens : « L'idée et le symbole sont entièrement inséparables. » Or, la *Prière sur l'Acropole* est une des rares œuvres de Renan où l'on voit apparaître le symbole et pas uniquement pour les noms d'Athéné. Renan use aussi du symbole

1. Dans une note manuscrite (N. A. F. 11461, fº 285, rº), Renan a blâmé cette manière d'enseigner la mythologie aux enfants. Il écrit : « Usage ridicule de la mythologie, comme camées antiques servant de jouets aux enfants. »
2. *Les religions de l'antiquité*, art. cité.

lorsqu'il a besoin d'un support pour amener une conclusion philosophique ou pour introduire une idée nouvelle. Il choisit alors des exemples dans l'histoire des dieux ou des hommes pour renforcer sa thèse. Tels sont les passages mythologiques dont nous allons nous occuper.

Mais indiquons d'abord que la composition de la *Prière* a donné lieu à des remaniements d'importance, et cela jusqu'au dernier moment, puisque l'ordre des paragraphes, donc le déroulement de l'œuvre, a été fortement modifié entre la copie de Cornélie Renan et le texte paru dans la *Revue des Deux Mondes*. Parmi les suppressions figure un passage sur Iodamie, légende mythologique sur laquelle les répertoires anciens — et les actuels — sont peu explicites ou dans lesquels cette légende n'est signalée que par un court résumé [1]. En revanche, le tome II des *Religions de l'antiquité* de Guigniaut contient des détails sur ce mythe. On peut, dans ce passage, relever les termes mêmes dont s'est servi Renan dans les lignes ultérieurement supprimées [2].

Guigniaut, tome II, 2e partie :

[*P. 751*]. *Iodamie vint une nuit dans* le *temple* de Minerve *pour y remplir les fonctions du sacerdoce*, quand soudain Athéné lui apparut en personne. Sur la tunique de la déesse était la tête de Méduse, l'une des Gorgones. Iodamie la vit et fut *changée en pierre*. Depuis ce temps, une femme apporte chaque jour du feu sur l'autel d'Iodamie....

[*P. 753*]. Il lui faut [à la lune] une *véritable Iodamie*, capable de *dompter Io*, la *génisse errante de la Lune*, de veiller sur elle et de conduire ses pas. C'est ce que ne voulut pas faire la fausse Iodamie ; elle aussi, elle *voulut sacrifier à la lumière, mais le courage lui manqua pour consommer son œuvre, elle ne put vaincre le ténébreux égarement qui s'empara de ses sens*, elle ne put soutenir le regard affreux de la Gorgone et devint une froide *pierre*. *La matière l'emporta sur l'esprit, l'obscurité sur la lumière*. Iodamie, semblable à la lune ténébreuse, n'est plus qu'un corps opaque, incapable de se régler lui-même.

Puisque Guigniaut, selon son habitude, nous renvoie en note à Pausanias, reportons-nous au passage indiqué :

On dit qu'une prêtresse de la déesse (Minerve Itonia), étant entrée durant la nuit dans l'enceinte sacrée, Minerve elle-même lui apparut avec la tête de la Gorgone Méduse attachée à sa tunique ; celle-ci, en la voyant, fut changée en pierre : c'est pourquoi la femme qui met tous les jours du feu sur l'autel d'Iodamie, dit trois fois en langage béotien, qu'Iodamie vit et demande du feu. (*Béotie*, l. IX, ch. XXXIV.)

Il est visible que c'est le texte de Guigniaut qui a été suivi par Renan et non celui de Pausanias.

1. Le Dictionnaire de Jacobi raconte ainsi l'épisode d'Iodamie (Minerve) : « fille d'Itonius et sœur d'Iodamia qui fut tuée par elle ou pétrifiée par la tête de Gorgone une nuit qu'elle était entrée dans le temple de sa sœur. D'où le nom de Minerve Itonia. »

2. Nous indiquons, en italique, les mots qui se retrouvent dans Guigniaut et dans le manuscrit de la *Prière*.

Voici les modifications du manuscrit [1] :

1re version (entièrement barrée sur le ms.).	2e version.
[*Fo 60, vo.*] *Iodamie vint une nuit dans* ton *temple remplir les fonctions sacerdotales. Méduse* la *changea en pierre.* Iodamie /aimait / / *voulait sacrifier à la lumière* ; *elle ne put vaincre le ténébreux égarement qui s'empara de ses sens. La matière l'emporta sur l'esprit,* voila *la lumière.* Toi, la *véritable Iodamie* qui *dompte Io, la génisse errante de la Lune,* la purifier, la conduire, la soumettre à la règle.	[*Fo 58, vo.*] Fais-nous vivre de lumière. Épargne-nous le sort d'*Iodamie* qui *vint une nuit dans* ton *temple remplir les fonctions sacerdotales* ; *Méduse la changea en pierre.* Iodamie *voulait sacrifier à la lumière, mais le courage lui manqua pour consommer son œuvre* ; *elle ne put vaincre le ténébreux égarement qui s'empara de ses sens. La matière l'emporta sur l'esprit,* l'obscurcit, voila la lumière. C'est toi qui es la *véritable Iodamie,* toi qui *sais dompter Io, la génisse errante* des clairs de *lune,* qui dissipes les pâles lueurs pour tout /soumettre / / purifier et tout soumettre à /la lumière du plein jour / /, à la règle, pour tout inonder de plein jour.

La deuxième version présente une addition importante au début : « Fais-nous vivre de lumière ». Elle montre que l'épisode de Iodamie a été retenu par Renan uniquement pour parer la déesse de cet attribut nouveau de sa puissance : la lumière. Dans cette deuxième version, en effet, nous trouvons quatre fois le mot *lumière* — il revient comme une obsession [2] — et une fois son synonyme : *plein jour.* (Dans le texte de Guigniaut, le mot *lumière* ne se trouve que deux fois.) De plus, par l'addition : « toi qui... dissipes les pâles lueurs », Renan insiste encore sur le rôle d'Athéné : lumière (ou vérité). Remarquons aussi que, dans cette deuxième version, l'emploi de la seconde personne du singulier est plus fréquent que dans la première.

Aucune de ces deux versions ne figure dans la *Revue des Deux Mondes*, tout le passage a donc été supprimé sur épreuves. Pourquoi ? Serait-ce par la crainte que quelque lecteur ne reconnût des membres de phrase empruntés à Guigniaut ? Certainement pas, puisque, nous le verrons par la suite, d'autres passages empruntés à Guigniaut ont subsisté dans le texte définitif. Il est plus probable que l'histoire d'Iodamie, assez embrouillée et peu intéressante en elle-même, est apparue à Renan comme n'étant pas un symbole parfait de cette idée de lumière qu'il eût voulu exprimer. Enfin, une autre raison est

1. Nous indiquons, entre des barres obliques, les mots qui ont été barrés sur le manuscrit.

2. On peut remarquer que lorsque Renan est dominé par une idée, le même mot se présente plusieurs fois de suite à son esprit. Par exemple, on relève cinq fois le mot « dieu » sur le manuscrit du dernier alinéa de la Prière. (Depuis : « Un immense fleuve d'oubli... », jusqu'à : « où dorment les dieux morts ».) Pour l'ensemble du manuscrit, on trouve trente et une fois les mots du groupe « divin ».

que le mythe d'Iodamie est d'origine béotienne puisque, ainsi que l'indique Pausanias, cette prêtresse sert Minerve Itonia. Or, nous avons vu que, parmi les noms d'Athéné, Renan s'est abstenu de choisir les appellatifs locaux.

Dans le même volume de l'ouvrage de Guigniaut, nous trouvons encore le texte suivant :

[*P. 783.*] Hélios ou le Soleil avait annoncé aux habitants de Rhodes et d'Athènes que ceux-là posséderaient à jamais la déesse nouvellement née qui, les premiers, lui offriraient un *sacrifice. Les Rhodiens* se hâtèrent davantage, mais ils *oublièrent le feu* ; *tandis que Cécrops fit fumer l'autel* de Minerve. *Pallas habita* donc *chez les Athéniens comme* les *plus sages. Cependant, Jupiter fit descendre Plutus dans un nuage d'or sur la cité des Rhodiens, parce qu'ils avaient également rendu hommage à sa fille.*

Guigniaut renvoie à Philostrate (*Imagines*, XXVII) qui raconte la même légende, mais dans des termes tout différents. Le récit de Philostrate se termine ainsi :

... aussi la déesse est-elle venue chez les Athéniens comme *plus sages* et plus savants dans l'art des *sacrifices.* Quant aux Rhodiens, un *nuage* creva sur leur tête et il s'en échappa une pluie *d'or* qui remplit leurs maisons et leurs rues.

Renan ne s'est certainement pas reporté au texte de Philostrate lorsqu'il écrivit la *Prière.* Les quelques mots employés par Philostrate, qui se retrouvent dans le texte de Renan, figurent également dans le texte de Guigniaut.

Le texte du passage sur les Rhodiens figure deux fois dans le manuscrit de la *Prière* :

1re version (entièrement barrée sur le ms.).

[*F° 60, v°.*] / Ta // Lutte des Athéniens avec les Rhodiens pour le *sacrifice. Les Rhodiens oublièrent le feu, tandis que Cécrops fit fumer l'autel. Pallas habita chez les Athéniens comme plus sages. Cependant Jupiter fit descendre Plutus dans un nuage d'or sur la cité des Rhodiens, parce qu'ils avaient* aussi *rendu hommage à sa fille.* Ils furent riches, mais les Athéniens eurent de l'esprit, c'est-à-dire la vraie joie, l'éternelle gaieté, la divine enfance du cœur.

2e version.

]*F° 58, v°.*] / Te souviens-tu du//Le jour où les Athéniens et les Rhodiens lutt /ant / /èrent pour le *sacrifice, les Rhodiens oublièrent le feu, tandis que Cécrops fit fumer l'autel.* Tu choisis alors d'*habiter chez les Athéniens comme plus sages.* Ton père *cependant fit descendre Plutus dans un nuage d'or sur la cité des Rhodiens, parce qu'ils avaient* aussi *rendu hommage à sa fille.* Les Rhodiens furent riches, mais les Athéniens eurent de l'esprit, c'est-à-dire la vraie joie, la divine enfance du cœur.

Le texte définitif est conforme à la deuxième version, depuis : « Le jour où... », jusqu'à : « enfance du cœur », sauf les mots : « Les Rhodiens oublièrent le feu, tandis que Cécrops fit fumer l'autel » qui ont été supprimés sur la copie de Cornélie Renan.

La première version présente une similitude presque complète avec le texte de Guigniaut, sauf la dernière phrase.

La deuxième version est modifiée par l'emploi de la 2e personne du singulier : « Tu choisis... ton père », afin de continuer le rythme de l'invocation. L'une et l'autre version font ressortir que le récit de la lutte entre les Rhodiens et les Athéniens a pour seul but d'amener la phrase essentielle qui indique la prépondérance de l'intelligence sur la richesse. La suppression de la phrase sur Cécrops montre bien que Renan désirait réduire au minimum le récit mythologique pour laisser plus d'importance à sa propre conclusion.

Voici deux autres passages de Guigniaut qui présentent des analogies précises avec la *Prière* :

[*Même volume, p. 806.*] Jupiter... l'engendra et l'*enfanta* à la fois *après s'être replié sur lui-même*.... Aussi est-elle inséparable de lui. *Elle habite en son père, entièrement unie à son essence* ; *elle respire en lui* ; *elle* est *sa compagne* et sa conseillère.... Les œuvres de Jupiter et de Minerve sont communes et ce n'est pas sans justesse que l'on pourrait nommer cette déesse : l'*énergie de Jupiter.*

[*P. 809.*] Elle est la *divine étincelle qui allume et nourrit* l'enthousiasme dans l'âme des *héros* ; et *en présentant* à toutes *les créatures* le type primitif *de leur être,* elle *les conduit* à réaliser ce modèle divin.

Utilisant ces divers éléments, Renan écrit :

1re version (entièrement barrée sur le ms.).

[*Fo 60, ro.*] ... toi que /*Jupit*/ / Zeus *enfanta après s'être replié sur lui-même* ; toi qui *habites* dans ton *père,* es *entièrement unie à son essence* ; toi qui *respires en lui.*

2e version.

[*Fo 53, ro.*] ... toi que Zeus *enfanta après s'être replié sur lui-même,* après avoir respiré profondément et après la naissance de laquelle il éprouva un sentiment de joie comme un homme sorti d'une grande lutte ; toi qui *habites* dans ton *père,* es *entièrement unie à son essence* ; toi qui *respires en lui,* qui es *sa compagne* et sa conscience ; *Énergie de* /*Jupiter*/ /Zeus, *divine étincelle qui allumes* et *nourris* le *héros* et l'homme de génie, sois pour nous de nouveau ce que tu fus pour tes fils des dieux qui te créèrent, l'Idéal, le lien sacré des /Idées/ / images divines, la conservatrice des types de la vérité, qui, *en présentant aux créatures* le modèle *de leur être,* les *conduis à réaliser ce modèle* /idéal/ / divin.

(Copie C. R. conforme au texte 53, ro, moins les mots barrés. *Tes* fils a été raturé et remplacé par *les* fils.)

Texte définitif :

... toi que Zeus *enfanta après s'être replié sur lui-même,* après avoir respiré profondément, toi qui *habites* dans ton *père, entièrement unie à son essence,* toi qui es sa *compagne* et sa conscience, *Énergie de Zeus, étincelle qui allumes* et entretiens le feu chez les *héros* et les hommes de génie, fais de nous des spiritualistes accomplis.

De cette dernière tombée de phrase, il n'y a pas trace, dans le manuscrit ; elle a donc été ajoutée sur les épreuves de la *Revue des Deux Mondes*, au moment où tous les mots, depuis : « sois pour nous... », jusqu'à : « modèle divin », ont été supprimés.

Raison de style, d'abord. La lourdeur des expressions : « sois de nouveau ce que tu fus — conservatrice des types de vérité — présentant aux créatures le modèle de leur être » est trop évidente pour mériter chez un écrivain autre chose qu'une suppression. Mais aussi, raison d'ordonnance logique de la pensée. Il fallait, à cette suite ininterrompue de qualités morales, une conclusion. D'une admiration aussi passionnée devait jaillir une résolution philosophique et surtout une transmission de la pensée divine à la pensée humaine. Elle est exprimée en une formule lapidaire comme la brève solution d'un problème mathématique : « Fais de nous des spiritualistes accomplis ».

Il reste encore entre Renan et Guigniaut une autre similitude et pour la découvrir, il faut nous reporter à la page 783 de Guigniaut, où nous avons déjà trouvé le passage sur les Rhodiens :

> [*P. 783.*] Philostrate nous a laissé d'un tableau représentant la naissance de Minerve une description beaucoup plus poétique que les explications des philosophes. On y voyait Jupiter *respirant profondément, mais avec joie comme un homme sorti* heureux *d'une lutte* pénible, mais immortelle.

Revenons au folio 53, recto, du manuscrit, et nous trouvons ces mots : « ... *respiré profondément* et après la naissance de laquelle il éprouva un sentiment de *joie comme un homme sorti d'une grande lutte...* » (depuis : « et après... », jusqu'à : « lutte », supprimé sur copie C. R.).

Pour confirmer l'importance de ce dernier texte de Guigniaut, voici un nouveau détail. Dans le brouillon découvert et publié par M. Pommier, on trouve cette note écrite par Renan :

> Un tableau que nous ne connaissons que par Philostrate : naissance de Minerve. On y voyait Jupiter *respirant profondément, mais avec joie comme un homme sorti d'une lutte* pénible, mais immortelle.

Il y a donc lieu de penser que cette note est similaire à celles que nous avons citées, prises au moment de la lecture de l'ouvrage de Guigniaut, et conservées pour un emploi ultérieur, cas très fréquent chez Renan.

On le voit, les exemples relevés sont assez nombreux pour que la source soit évidente. Il s'agit maintenant de savoir s'il y a là un phénomène de mémoire ou le fait d'une documentation recherchée par l'auteur au moment de la rédaction de la *Prière*. Si, seule, la mémoire des mots avait joué, il eût été bien impossible qu'ils eussent surgi avec autant de précision vingt-trois ans après l'article sur *Les religions de l'antiquité*. N'est-il pas plus plausible de penser que, au moment même où Renan recherchait les appellations diverses de la déesse dans le chapitre VIII du tome II de Guigniaut, il ait extrait de ce

chapitre des textes qui se rapportaient exactement au sujet qu'il voulait traiter et même que certaines idées (par exemple, Iodamie et les Rhodiens) lui aient été suggérées par ce chapitre ? A l'appui de cette thèse, il faut remarquer que le passage sur Iodamie et le passage sur les Rhodiens figurent, tous deux, au folio 60, verso, du manuscrit. Renan avait pour habitude d'écrire au verso des pages, donc en face du recto du folio suivant, les additions et aussi certaines phrases dont il se servait ou ne se servait pas par la suite. Or, pour le passage que nous étudions, que nous reste-t-il comme vestiges de cette façon de procéder ?

1° La phrase sur la naissance de Minerve, dans le brouillon publié par M. Pommier.

2° Les premières versions des passages sur les Rhodiens et sur Iodamie au verso du folio 60.

Au moment d'écrire la *Prière*, Renan aurait rédigé ces passages en se servant soit d'une copie des textes de Guigniaut, soit du livre lui-même et en les modifiant à son gré pour les introduire dans le texte définitif.

Mais ceci n'est qu'une hypothèse rédactionnelle, un système d'écrire, pourrait-on dire. Il convient donc d'examiner plus à fond le processus mental de l'écrivain.

En étudiant de près les similitudes entre le texte de Guigniaut et celui de Renan, on voit que les modifications apportées par Renan ne se bornent pas à des changements de mots, mais bien à la naissance de nouvelles idées suggérées par le texte de Guigniaut. Ces idées sont d'importance :

1° *Passage sur Iodamie* : L'idée suggérée par ce mythe est : Fais-nous vivre de lumière.

2° *Passage sur les Rhodiens* : L'idée suggérée est la comparaison entre la richesse et l'intelligence.

3° *Passage Énergie de Zeus* : L'idée suggérée est d'arriver à la spiritualité par l'héroïsme et le génie.

Sans doute est-il possible de supposer que Renan portait en lui ces idées que nous appelons « suggérées » et qu'elles n'ont pour point de départ que sa propre pensée. Dans ce cas, l'importance des passages étudiés ci-dessus reste la même. L'épisode mythologique que Renan découvre au cours de sa documentation lui sert alors de preuve, il le choisit pour exemple et en fait le support de ses propres conclusions. Mais que l'on adopte l'hypothèse de l'idée suggérée ou celle de la preuve recherchée, il y a là, de toutes façons, l'explication d'un mécanisme qui est habituel chez Renan. Toute son œuvre est fondée sur les textes, même lorsqu'il décrit une ville (Antioche dans *Les Apôtres*), ou un événement historique (l'incendie de Rome dans l'*Antéchrist*), ou la psychologie d'un personnage (le roi David dans l'*Histoire du peuple d'Israël*) [1]. Ces textes lui servent de première assise,

1. Cf. *Les portraits de saint Paul*, dans *Feuilles détachées*, O. C., II : « Ce que je ne

d'abord pour fixer sa pensée, ensuite pour l'élargir. Renan n'est pas un imaginatif, ni un bâtisseur de suppositions nées de sensations visuelles ou affectives. Il n'écrit pas la *Prière* comme Lamartine a écrit *L'Esprit de Dieu* « d'une seule haleine » ; il observe, il compulse, il fouille dans les répertoires d'inscriptions, il change l'ordre des paragraphes ou modifie ses phrases dans leurs moindres détails. Le plus extraordinaire, c'est que la *Prière sur l'Acropole*, issue d'un travail de bénédictin, est la poésie même. L'histoire, la mythologie, le détail archéologique n'ont tué ni l'émotion, ni les nuances les plus fines de la pensée.

HENRIETTE PSICHARI.

fais jamais, c'est d'ajouter une circonstance matérielle aux textes, un détail aux peintures de mœurs, un trait aux paysages. »

VERLAINE ET SES AMIS D'ANGLETERRE

Des historiens de la littérature ont déjà évoqué quelques-uns des différents séjours de Verlaine en Angleterre, et signalé les jeunes artistes britanniques qui ont admiré et aidé, sur le tard, le poète. Pourtant des mystères demeurent, et le tome III de la *Correspondance* de Paul Verlaine, éditée par van Bever, ne comprend que neuf lettres — ou fragments de lettres — adressées à des Anglais [1].

Le dernier des huit voyages que Verlaine a effectués de l'autre côté de la Manche, celui de novembre 1893, a été la consécration d'un homme sinon célèbre, du moins récompensé par le succès, d'un poète que l'on amenait devant une carafe d'eau et un public curieux. Novembre 1892-novembre 1893 : ce sont les quinze jours en Hollande, puis Charleroi, Liége, Bruxelles ; Anvers ; ensuite Nancy et Lunéville et ce sont maintenant Londres, Oxford et Manchester. Étapes glorieuses et rémunératrices, mais ponctuées invariablement d'un nouveau séjour à l'hôpital.

Nous possédons plusieurs relations du dernier voyage de Verlaine, à commencer par la sienne propre, que nous n'avons plus d'ailleurs que sous la forme de la traduction anglaise donnée par Arthur Symons dans sa revue *The Savoy* en avril 1896.

Mais quelques renseignements provenant soit de sources inédites, soit d'articles qui semblent inconnus en France, ajoutent certains détails sur ce que nous savons de la *présence* de Verlaine en Grande-Bretagne.

Les responsables de cette invitation étaient Arthur Symons, pour Londres, et William Rothenstein, pour Oxford. Symons, alors jeune poète qui allait devenir le principal « introducteur » du Symbolisme dans son pays, avait déjà rencontré Verlaine plusieurs fois à Paris. Il avait donné de très justes études sur le poète français, en juin 1892, dans la *National Review*, reprises le mois suivant dans le *Mercure de France*, et en novembre 1893 pour le *Harper's Magazine*. Le peintre William Rothenstein connaissait bien Verlaine et avait même fait

1. Ces lettres avaient été recueillies par G. Jean-Aubry dans ses articles de la *Revue de Paris* (15 octobre, 15 novembre et 1er décembre 1918).

son portrait, à plusieurs reprises, à l'hôpital Broussais en septembre 1893 [1].

Notre conférencier avait été retardé, puis ballotté par la tempête entre Dieppe et Newhaven :

> Je m'embarque par la tempête
> Dans cette espérance inquiète
> Du trésor dont je suis en quête [2].

Mais ce départ de France comporte d'autres notes pittoresques, narrées par Symons dans un article que l'on semble n'avoir jamais mentionné en France. Bien que le critique anglais ait maintes fois écrit sur Verlaine, il n'a donné ces détails que pour la *North American Review* de novembre 1915.

C'était dans l'espoir de procurer un peu d'argent pour Verlaine qu'on s'arrangea, à quelques-uns, pour le faire venir à Londres y faire une conférence dans la grande salle du *Barnard's Inn*. La date en avait été fixée au 21 novembre 1893, dans la soirée. Verlaine devait effectuer la traversée, le 19, par le bateau de nuit..., et rester chez moi, dans le quartier du *Temple*, jusqu'à son départ pour Oxford, où il allait répéter sa conférence.

Je savais que je ne pouvais compter sur Verlaine pour toute affaire exigeant tant soit peu d'initiative. Aussi venais-je d'écrire à un Américain de mes amis qui habitait Paris ; je l'implorais de veiller à ce que Verlaine se mît bien en route. Cet Américain, qui était journaliste, ne le connaissait même pas ; mais je ne voyais personne pour cette mission de confiance. Et je fis la lettre très suppliante et très péremptoire. La réponse fut cocasse et pleine d'humour. « Il est évident, m'écrivait cet ami, que je suis la victime ahurie d'une fatalité passionnante. A l'instant je reçois votre lettre, à l'instant je réponds : oui. J'ignore où vous voulez m'embarquer, mais vous pouvez compter sur moi. Chèque, instructions, amulette pour conquérir le Malin, j'attends tout cela par retour de courrier. »

La seconde lettre..., datée du 20 novembre, commençait par un long et minutieux relevé des dépenses pour justifier de l'emploi de la somme que j'avais envoyée par chèque... et même d'un peu plus qui représentait un dîner à l'hôtel Terminus. La lettre continuait : « La première chose qu'il m'a dite après le *c'est moi* d'accueil, ce fut : « Je ne puis partir sans laisser 30 francs à *ma femme*. » Madame boutonnait, en cet instant, son manteau et attachait sa pèlerine en tartan, et, lorsqu'elle l'embrassa, elle dit : « Ben oui, j'ai besoin de 30 francs pendant qu'il ne sera pas là ! »

Pendant les trois heures que j'ai passées avec lui, continuait l'Américain, Verlaine eut pour moi l'attrait d'un Jésus-Christ et celui d'un Socrate : il me faisait penser à un Homme de Douleurs, mais qui aurait la jovialité et le charme socratiques, derrière ce masque disgracieux. Il était doux et patient et charmant....

Arthur Symons narre l'arrivée solitaire de Verlaine, nullement ému, à deux heures et demie du matin.... Tout aussitôt, une boîte de biscuits et une bouteille de *gin* entre eux, les deux amis conversèrent.

Il se mit à me parler, relate Arthur Symons, d'une manière qui devint vite étrangement personnelle et intime : c'était comme s'il avait eu besoin

1. Les quatre pastels et les trois lithographies de Sir William Rothenstein sont parmi les plus expressifs portraits de Verlaine.

2. *Conquistador*, daté : « London, November 1893 », publié un an plus tard dans le *Pall Mall Magazine*.

d'épancher devant moi la confession de toute sa vie. Je me rappelle l'exaltation de sa voix lorsqu'il me parla de Rimbaud, le regret inconsolé qu'il avait de sa femme qui l'avait abandonné, « *mais elle était sotte* », dit-il entre parenthèses, et de son fils qui ne voulait pas le voir : « *Mon fils se permet de me juger* ! » dit-il avec gravité et tristesse. Et il résuma son entière existence dans cette seule phrase : « *J'ai vécu énormément* » [1].

Enfin, une notation qui pourrait avoir son importance, puisqu'elle permet de relever une influence latine sur Verlaine :

Ce matin-là, lorsqu'il est entré dans la chambre que je lui avais destinée, Verlaine vit un Pétrone qui se trouvait là par hasard : il le prit et le posa sur une chaise près du lit en me disant que c'était un de ses auteurs préférés.

Arthur Symons donne d'autres détails sur la conférence elle-même, mais nous pouvons toujours nous reporter, par exemple, à la relation de Verlaine qui donne le texte de sa *lecture* [2]. Pour ce qui est de son séjour à *Christ Church*, Oxford, le lecteur peut lire un récent article de Dr. Enid Starkie sur « Verlaine et Mallarmé à Oxford » [3].

Verlaine revint en France, mais il garda de précieuses relations Outre-Manche : ses amis l'avaient présenté à des éditeurs et à des hommes de lettres influents tels qu'Edmund Gosse qui avait ses petites entrées à l'*Athenaeum*, ainsi qu'à *Pall Mall Gazette* ; Frank Harris, éditeur de la célèbre *Fortnightly Review*, Herbert Horne, éditeur de *Hobby Horse* [4] et aussi William Heinemann, qui dirigeait une sympathique maison d'édition, et John Lane, un autre éditeur, etc.

C'est ainsi que quatorze poèmes et cinq articles parurent, après sa visite, en diverses revues anglaises, et quelques semaines après sa disparition on donnera un poème et un article nouveaux de lui. Lane se préparait à faire paraître un « choix de Poèmes » qui ne vit pas le jour.

Verlaine écrivait donc depuis Paris à ses amis d'Angleterre pour leur envoyer ses contributions inédites, en ajoutant le désir de voir le plus vite possible « l'argent y afférent ».

Le 12 février 1894, Arthur Symons remerciant Verlaine de son poème sur « La Cour de la fontaine (...) dans le Temple », écrit, en français, la lettre dont voici le texte exact :

Mon cher Maître et ami,

Vous êtes trop charmant pour moi : les vers sont délicieux, et je vous en remercie mille fois. Vous n'auriez pu me faire un plus grand plaisir. Maintenant, si on oublie vite mes pauvres vers, au moins on n'oubliera pas mon nom — grâce à vous !

1. Les mots en *italique* sont en français dans l'original.

2. L'édition Monda (*Œuvres oubliées*, tome II, p. 189-214) comporte un texte incorrect : il y a une soixantaine de fautes en vingt-cinq pages. Tous les textes cités en Anglais sont à l'avenant.

3. Dans le numéro 1 de *Harlequin* (Revue d'Oxford).

4. L'édition Monda orthographie ce nom HOME, par erreur.

Dans l'édition Le Dantec des *Œuvres poétiques* de Verlaine (1948), le poème *Visiteurs* (qui deviendra *Visites*), est daté octobre 1893 (page 806). Page 878, dans la bibliographie, on date sa publication dans le *Hobby Horse* de février 1893. En réalité, le *Hobby Horse*, n° 2, bien que non daté, « est sorti » fin 1893, et le poème *Visiteurs* comporte cette mention : « Hôpital Broussais, September, 1893 ».

Mais, mais, il faut absolument évoquer le souvenir des biscuits et du gin de cette nuit vraiment immortelle ! C'est un sujet digne de vous, comme dit Browning : « a subject made to your hand », et vous pourriez bien écrire quelque chose à la fois drôle et délicate. Il faut absolument ce poème-là.

On fonde en ce moment une nouvelle revue, « *The Yellow Book* », une espèce de revue jeune. Je ne sais pas s'il y a de l'argent là-dedans, mais si cela tourne bien, je tâcherai de faire entrer quelques vers de vous. Je vous enverrai le premier numéro, où il y aura un poème de moi, un peu osé, pour une revue anglaise, dont j'espère que vous serez content....

Je suis tellement occupé en ce moment, que je n'ai pas encore pu acheter les deux revues que vous m'avez demandées. Mais je vous les enverrai dans un peu. C'est que je traduis l'*Assommoir* de Zola pour un éditeur ; et pour finir la besogne à temps, il faut traduire chaque jour douze à quinze pages. Vous voyez bien que cela m'occupe toute la journée.

Merci encore des vers, et tous bons souhaits de la part de vôtre

ARTHUR SYMONS [1].

Six jours auparavant, le 7 février, Symons avait envoyé une note également en français :

... Je viens donner un mot pour vous à un ami, W. B. Yeats, un jeune poète de mes amis qui part demain pour Paris [2].

Et Verlaine s'empresse de répondre à ce billet, le 10 février :

J'attends votre ami annoncé : il est toujours sûr de me voir 187, rue Saint-Jacques, au 5e étage, en face. Il n'a qu'à frapper à la porte et il verra le valétudinaire que me voici encore, grâce à ma jambe encore une fois impénitente...

Et dans la même lettre on lit cette simple notation :

Je suis très gêné, ayant payé mes dettes.

Le grand poète irlandais Yeats a laissé un récit de sa rencontre avec Verlaine dans son autobiographie *The Trembling of the Veil*. Le poète français a influencé son œuvre, au moins, en sa première moitié ; il l'a dit lui-même dans cette autobiographie :

C'était comme si Arthur Symons, plus qu'aucun autre homme que j'ai jamais rencontré, savait s'insinuer dans l'esprit des autres. Grâce à sa sympathie, mes pensées gagnaient en richesse et en clarté et je ne saurais jamais combien ma pratique et ma théorie doivent aux passages de Catulle, ou de Verlaine et de Mallarmé qu'il me lisait [3].

Un autre écrivain anglais, Edmund Gosse, qui a eu le mérite de présenter la première étude sur Mallarmé [4] essaye, à son tour, d'être utile à Verlaine. Le poète lui avait adressé, le 21 mars, une lettre et un poème, « *Paul Verlaine's Lecture* », qu'il lui dédiait [5]. Gosse, début

1. Collection Doucet, nos 7203-117.
2. Collection Doucet, nos 7203-116.
3. Madeleine L. Cazamian dans *Le Roman et les idées en Angleterre* (2e partie, p. 225) traduit, en faisant un lapsus, Catullus par *Catulle Mendès*, alors qu'il s'agit, sans doute possible, du poète latin Catulle que Symons a traduit.
4. Voir *Revue de Littérature comparée*, 1951, no 3, où j'ai donné des notes sur le rôle de Gosse en tant qu'introducteur de Mallarmé en Angleterre.
5. G. Jean-Aubry avait publié cette lettre (voir plus haut).

mai, remercia le poète et lui proposa de faire publier ses vers dans l'*Athenaeum*. Verlaine saisit l'occasion, bien entendu ; car plus que jamais il avait besoin d'argent : « *Ah oui ! la question d'argent !* » allait-il écrire sous le titre anglais, mais évocateur de *Money*.

Voici la deuxième lettre de Verlaine à Gosse, publiée ici pour la première fois avec la permission des *Trustees* du British Museum.

Paris, 15 mai 1894.

Cher Monsieur Gosse,

J'ai reçu votre lettre il y a deux jours et je viens vous remercier cordialement de penser à m'envoyer une image de ce cher *Barnard's Inn*. Je serai heureux aussi de voir mes vers imprimés dans l'*Athenaeum* dont vous voudrez bien m'envoyer l'exemplaire où ils auront paru.

Ma jambe est encore une fois « sore » [1] et j'ai dû, pour j'espère, encore peu de temps, me cantonner à l'hôpital. Cette fois, c'est à *St.-Louis, Pavillon Gabrielle, chambre 2, rue Bichat, Paris*, que j'ai porté mes infirmités ! Je paie 6 francs par jour, ce qui contribuera à un séjour point trop prolongé et dès *amélioré*, je reprends le chemin de la rue St.-Jacques, où je me soignerai à moins de frais.

J'espère que votre santé est bonne. Symons et Horne sont-ils de retour d'Italie ? Mes compliments, je vous prie, à M. Heinemann quand vous le verrez.

P. S. — Symons me quitte à l'instant. Il est à Paris pour quelque temps. Il m'a dit que mes vers avaient paru dans l'*Athenaeum*. Vous serait-il possible de m'envoyer ici l'exemplaire, — et s'il y a quelque argent à toucher là, de vous employer pour, moi, recevoir le petit chèque toujours à la même adresse, *Hôpital St.-Louis, Pavillon Gabrielle, Chambre 2, rue Bichat*, Paris.

Je clos cette lettre en vous serrant bien cordialement le main.

Votre

Paul Verlaine.

Nous pouvons faire remarquer, qu'écrivant à William Rothenstein, en juin de la même année, Verlaine faisait allusion aux difficultés de paiement provenant de la *Fortnightly Review* et il déclare :

J'ai tant besoin de cette galette ! Il y a aussi des vers dans l'*Athenaeum* dont j'attends de vagues argents. Pour ce, vois Gosse, à qui j'ai écrit sans avoir de réponse.

Il semble d'après cette allusion, et d'après une autre contenue dans une lettre à Heinemann en novembre 1894, ainsi qu'à l'examen de la correspondance de Sir Edmund Gosse que j'ai pu consulter, que ce dernier ait omis de répondre à Verlaine.

On soulignera aussi une note qui paraît comique, mais combien pitoyable dans le fond ! Il s'agit de l' « image de ce cher *Barnard's Inn* ». Si l'on se reporte au texte de « Ma visite à Londres », on lira comment Verlaine parle de cette salle, et avec quel enthousiasme.

On parle de démolir ce vestige parlant du Moyen-Age [2]. Les artistes protestent avec indignation contre cet acte de vandalisme.... S'il se peut que

1. = Douloureuse.

2. Au premier vers du poème « *Paul Verlaine's Lecture* », M. Le Dantec a préféré : « Dans ce hall *trois* fois séculaire », alors que le manuscrit autographe envoyé à Gosse et le texte publié dans l'*Athenaeum* comportent : « *Cinq* fois... ». Cette lecture est confirmée par la lettre de Verlaine à Gosse datée du 21 mars 1894.

la voix d'un humble étranger soit entendue dans ce très raisonnable concert, voilà la mienne, énergiquement.

Donc, dans sa première lettre à Edmund Gosse, il demandait :

Ne vous serait-il pas possible de me procurer le moyen d'avoir soit un croquis, soit une photographie... de la vénérable et très charmante salle de *Barnard's Inn* ?

Je compte sur vous pour m'envoyer la chose, contre indemnité immédiate, bien entendu.

Verlaine proposant de débourser ! Il fallait qu' « il y tienne », à son dessin ! Mais des mois s'écoulent sans la réalisation de son désir. Il écrit à Heinemann le 8 novembre 1894 :

Quand vous verrez Gosse, rappelez-moi à son souvenir, et rappelez-lui aussi sa promesse d'une photographie de Barnard's Inn.

En désespoir de cause, il demande au dessinateur William Rothenstein de réaliser ce cher désir.... Le 1er août 1895, il attendait toujours : « Et le dessin de Barnard's Inn », lui écrivait-il. Et de tous côtés il insiste, mais en vain.

Sir William Rothenstein évoque ses remords dans son livre de souvenirs *Men and Memories* : Verlaine venait de lui dédier le poème « Anniversaire » :

J'en fus très touché... d'autant plus que je lui avais promis de lui faire un dessin représentant l'intérieur de Barnard's Inn, en souvenir de sa dernière visite à Londres, et il m'avait demandé ce dessin plus d'une fois. Mais je n'avais jamais été à même de mettre cette promesse à exécution. Peu de semaines après je reçus une lettre d'Eugénie Krantz qui m'apprenait la mort de Verlaine.

Et ceci amène le lamentable sujet qui a absorbé les dernières années du poète ; ses lettres à Arthur Symons en donnent un incessant écho : ses brouilles et ses changements d'adresses.

Aussitôt son retour de Londres il écrit — le 13 janvier 1894 :

Je suis brouillé avec Madame Verlaine et ne demeure plus rue Broca, mais 187, rue Saint-Jacques.

Cette Madame Verlaine qu'avait vue l'ami américain de Symons était Philomène Boudin, et le 187 de la rue Saint-Jacques était à ce moment-là le pied-à-terre d'Eugénie Krantz.

Puis, sachant que Symons revenait d'Italie et s'arrêtait comme d'habitude à Paris, il fait porter cette note à l'hôtel Corneille où son ami avait coutume de descendre :

Le 16 mai 1894 [soit le lendemain du début de la lettre adressée à Gosse et citée plus haut]. Pavillon Gabrielle, Chambre 2, Hôpital Saint-Louis, rue Bichat.

Je profite d'une visite pour vous faire remettre ce mot à l'hôtel. Je vous prie ne dites à personne où je suis, ni à Cazals, ni à d'autres. Je suis censément à Versailles. Et à bientôt, n'est-ce pas ? Venez me voir très souvent....

C'est ce que fit Symons, qui passait plusieurs après-midi auprès

du poète. Mais il dut retourner à Londres. Verlaine lui écrit, le 10 juillet, en anglais :

I received this morning your letter. I am out of St. Louis and I live now rue du Cardinal-Lemoine, 48, where I will be very happy to hear from you, often. Mademoiselle Krantz joins with me in the heartiest shakehand.

Quatre jours après, Verlaine dicte cette lettre :

Je suis très souffrant, je prie mon ami Cazals de vous écrire que j'habite 4, rue Vaugirard et non plus 48, rue Cardinal Lemoine où sous aucun prétexte je vous prie de ne plus rien m'adresser.

Le 27 octobre de la même année 1894, nouvelle lettre, nouveau séjour à l'hôpital :

Me revoici à l'Hôpital (Hôpl. Bichat, 16, rue Jarjavay, Boulevard Ney). Écrivez-moi vite et long.

Mais le 8 novembre, contre-ordre :

Je vous écris ces quelques mots pour vous avertir que je suis déménagé, toujours avec Mlle Krantz, 16, rue St. Victor....

La carte du 25 janvier 1895 apporte cette précision :

Ma nouvelle adresse est 21, rue Monsieur-le-Prince. Je suis brouillé avec Mlle K.

Pourtant, le 5 mars, tout est redevenu « normal » :

Ce mot pour vous avertir d'un changement d'adresse. Je demeure actuellement 16, rue St. Victor, avec Mlle Krantz qui vous envoie bien le bonjour.

Quant à la dernière lettre qu'ait reçue Arthur Symons, elle annonce cette simple modification :

Le 21 octobre : nous avons déménagé : notre adresse est à 39, rue Descartes. Mademoiselle Krantz vous envoie ses meilleurs souvenirs.

Un jour, à Londres, Verlaine avait dit à Symons à propos de Mademoiselle Krantz :

Je ne suis pas beau ; elle n'est pas Vénus de Milo ; elle ne m'aime pas pour la littérature. Mais elle sait que je suis QUELQU'UN.

Et plus tard, à l'hôpital Saint-Louis, après le départ d'Eugénie, il confiait à son ami :

Elle n'est pas jolie ; c'est une bonne femme. Je l'aime, elle m'aime. Nous nous querellons, nous « becquetons », quelquefois elle me lance une claque à la figure. Elle me traite comme un enfant. Elle me fait pleurer, et j'aime ça, disait-il avec un étrange sourire.

Mais l'histoire d'Eugénie Krantz n'est pas tout à fait finie en ce jour de janvier 1896 où meurt Verlaine. Elle écrivit trois cartes à Arthur Symons (William Rothenstein en reçut deux) :

Au nom de Paul Verlaine, votre grand ami, venez-moi en aide !

Elle disait qu'elle était malade, que le Docteur lui avait recommandé de boire « du bon vin » et qu'elle aimerait bien manger des côtelettes

Ce que vous ferez pour moi, continuait-elle, Paul Verlaine vous le rendra au Ciel....

Après que Symons lui eut fait parvenir un secours, elle répondit :

Monsieur Verlaine vous aimait tant ! Toujours il me demandait de vous écrire, mais je ne savais pas votre adresse, et pourtant il me l'avait écrite, mais dans ces moments-là j'avais perdu la mémoire.

Enfin, le surlendemain du jour anniversaire de la mort de Verlaine, le 10 janvier 1897, elle gémissait :

Je n'ai plus un sou ; pas même de quoi acheter un bouquet de quelques sous.

***

C'est sans chercher malice que j'ai délibérément cité ces passages, plus pénibles d'ailleurs que risibles, appartenant aux dernières années de Verlaine. J'ai donné ces documents dans la mesure où ils concernaient les personnalités britanniques qui connaissaient bien les faiblesses et les tares du poète, mais aussi qui avaient l'immense mérite d'admirer — dans le climat puritain de l'Angleterre victorienne d'alors — « le chétif trouvère de Paris » (comme lui-même s'était appelé à Londres).

Leur enthousiasme ne s'est pas borné à venir applaudir Verlaine-conférencier ; ils ont fait tout leur possible pour l'aider matériellement, sans lui faire la charité. La randonnée du poète en Angleterre, et la publication de ses articles et poèmes lui avaient rapporté, ai-je calculé, plus de deux mille francs-or, c'est-à-dire plus que ce que le Comité « de quinze personnes groupées dans le même sentiment de sympathie pour le talent de M. Paul Verlaine » lui avait offert sous forme de rente mensuelle, en y ajoutant les cinq cents francs « d'indemnité à titre d'encouragement du Ministère de l'Instruction publique ».

Verlaine a su donner quelque chose à ses amis anglo-saxons, leur laisser une contre-partie précieuse. Verlaine introduisait en poésie une *manière*, une *musique* nouvelles, — ou renouvelées. La poésie anglaise connaissait bien depuis des siècles un lyrisme dont le poète français a subi l'ascendant ; mais après Verlaine, on lira une poésie anglaise qui rendra un timbre verlainien. Symons, John Gray [1] traduisent Verlaine et leurs propres œuvres, ainsi que celles de Dowson, d'Ernest Rhys [2], de W. B. Yeats, et de bien d'autres, subiront le charme et imiteront les « recettes » du poète des *Romances sans Paroles*.

1. Contrairement à ce qu'avait écrit Jean-Aubry, et à ce qui a été répété par la suite, le poète John Gray n'était pas encore prêtre catholique lorsque Verlaine est venu en Angleterre : c'est quelques années après, qu'abandonnant la littérature, il devint prêtre à Edimbourg, construisant même une église.
2. Egalement traducteur de Verlaine.

Dans la fameuse revue jeune, *The Yellow Book* dont Arthur Symons avait parlé dans une de ses lettres à Verlaine, a paru, au numéro 10, en juillet 1896, un conte dont l'auteur était Ella d'Arcy. Il porte pour titre : *Le Masque mortuaire*. Le Maître vient de rendre l'âme. Les jeunes l'avaient adulé, parce qu'il avait osé défier toutes les conventions, et vivre une vie de scandale et d'insouciance. Un disciple va maintenant mouler ses traits. Il opère dans un taudis où sanglote une vieille et laide maîtresse. Les admirateurs s'apprêtent à regarder le masque aux traits faunesques ; mais lorsqu'enfin le visage du Maître leur apparaît, ils découvrent avec stupeur qu'il reflète devant l'éternité la parfaite harmonie de son Œuvre, car la Mort, à l'inverse de ce qu'elle avait marqué sur la face de Dorian Gray, vient d'enlever les stigmates d'une vie libertine et vile.

Ce masque, ce portrait embelli par la magie d'une œuvre exquise et pure, était celui que les jeunes Anglais gardaient de Paul Verlaine [1].

ROGER-A. LHOMBREAUD.

1. Je n'ai pas tenu à m'appesantir sur les « frasques » de Verlaine à Londres lorsqu'il revint d'Oxford et de Manchester tout au début de décembre 1893. On lira à ce sujet l'article d'Arthur Symons dans la rare revue américaine *Two Worlds : A Literary Quarterly Devoted to the Gaiety of Nations*, n° 3, mars 1926, p. 267-279. Symons avait toujours voulu consacrer à Paul Verlaine un ouvrage dont j'ai eu sous les yeux les ébauches, et dans lequel aurait trouvé place, pour la première fois, le texte français de la conférence que Verlaine avait lue à Londres et à Oxford, et que nous ne connaissons que d'après la traduction en anglais parue en 1896 dans *The Savoy*. Il semble que Symons ait gardé l'original de cette conférence et les lettres du poète français jusqu'à sa mort, en 1945. Bien que j'aie mis la main sur les manuscrits et les lettres du poète et critique anglais, j'ai perdu toute trace des originaux mentionnés. Il est malheureux, aussi, que des lettres olographes de Verlaine à Symons aient été « perdues » par un chercheur anglais qui, récemment, se les avait vu confiées.

COMPTES RENDUS

BERNARD WEINBERG, **Critical prefaces of the French Renaissance.** Un vol. in-8° de XIV-290 pages. Northwestern University Press, Evanston, Illinois, 1950.

Quinze ans après l'apparition du vaste ouvrage de Patterson, M. Weinberg a eu l'heureuse idée de réimprimer une trentaine de préfaces en français[1], dues à Marot, Ch. Estienne, Peletier, Sebillet, Du Bellay, Ronsard, Amyot, Larivey, etc... Il y joint la *Manière de bien traduire*, de Dolet ; l'*Abrégé de l'Art poétique*, de Ronsard ; l'*Art de la Tragédie*, de Jean de La Taille. Un certain nombre de ces textes n'avaient pas été réimprimés depuis le XVI^e^ siècle ; l'important opuscule de Dolet était introuvable. La juxtaposition des préfaces de Lazare de Baïf, Ch. Estienne (théoricien dont M. Weinberg a montré, récemment, l'importance), Bèze, Grévin, Rivaudeau, La Taille et Larivey[2] permet de confronter les conceptions dramatiques qui régnaient au XVI^e^ siècle. Les préfaces de Du Bellay et de Sebillet complètent l'édition Chamard de la *Défense* et du *Quintil horatian* : au dossier de la querelle il ne manque qu'un passage de la *Response à Meigret*, de Des Autels. L'interprétation mystique du *Roman de la Rose* par le remanieur de 1526 est très significative ; de même, l'éloge hyperbolique d'Homère par son traducteur Salel.

Dans une copieuse introduction, M. Weinberg a analysé les écrits théoriques de Sebillet, Du Bellay, Peletier, Laudun d'Aigaliers, et Vauquelin de la Fresnaye. Il a bien mis en lumière certaines particularités, par exemple le patriotisme littéraire de Du Bellay, l'intérêt porté par Vauquelin à la poésie chrétienne. Ajoutons que Sebillet a tenté, entre nos genres traditionnels et les genres antiques, une conciliation, et même une fusion, que Du Bellay a véhémentement critiquée, — que le provincial Laudun, bien qu'il vive à la fin du siècle, s'attarde encore au rondeau, au virelai, à la ballade, aux rimes de rhétoriqueurs (ce qui prouve que les virulentes attaques de la Pléiade n'avaient pas complètement éliminé les « épisseries »), — que Vauquelin s'intéresse à notre poésie médiévale, — et, enfin, que l'éloge de la clarté, fait dès 1555 par Peletier, a été repris par Laudun et par Vauquelin. Les théoriciens de la fin du siècle acceptent la prédominance de l'alexandrin, les genres introduits par Ronsard, la distinction qu'il a si souvent faite entre le poëte et le versificateur ; mais ils repoussent les

1. Les écrits néo-latins, tels que la préface de la comédie de Calmus, sont exclus.
2. Parmi les préfaces laissées de côté, je signale celle des *Néapolitaines* ; elle a été reproduite au tome VII de l'*Ancien Théâtre françois*.

archaïsmes, les termes dialectaux, les néologismes « faits à l'étourdie » et la docte obscurité : en cela, ils sont les précurseurs de Malherbe et de Deimier.

Comme le montre M. Weinberg, nos théoriciens, à part Peletier, n'ont pas organisé en système leurs idées sur la poésie. Ils ont pillé, qui l'*Épître aux Pisons*, qui Speroni et les théoriciens latins, qui Sebillet, Peletier et Ronsard. Ils ont affirmé quelques thèses communes, par exemple le caractère divin de la poésie, son utilité (*utile dulci*), la gloire qu'elle procure au poète. Mais ils s'étendent davantage sur les conseils particuliers, les recettes, les problèmes de la versification, du langage et même de l'orthographe.

Quelques remarques de détail. P. 57, je corrige en *celluy qui la terre*, P. 59, fin, lire *clos Bruneau*. P. 112, M. Weinberg a retrouvé, au Musée Condé la première édition de l'*Art poétique* d'Horace, traduit par Peletier, et en a reproduit l'épître à Perot au tome XIV de la *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*. P. 250, l'apax *ragdenase* est évidemment apparenté à *ragdenare*, *raquedenare*, *racle-denare* (Rabelais, etc.). Les importantes préfaces de la *Franciade* ont été réimprimées, en 1950-1952, avec de nombreuses notes, au tome XVI de l'édition des Textes français modernes. Compléter la notice biographique de Maugin avec la thèse de Philipot, et celles de Rivaudeau et de La Taille avec la mienne.

L'utile ouvrage de M. Weinberg nous fait attendre avec confiance le travail d'ensemble qu'il prépare sur les théoriciens de la Renaissance.

RAYMOND LEBÈGUE.

The universe of Pontus de Tyard, a critical edition of l'Univers, with introduction and notes by JOHN C. LAPP. Un vol. in-8° de XII-201 pages. Cornell University Press, Ithaca, 1950.

Parmi les membres de la Pléiade, Pontus de Tyard a été longtemps négligé. Mais voici que, un siècle après la publication du livre de Jeandet, un Italien, S. F. Baridon, et un Américain, J. C. Lapp, lui consacrent d'importants travaux. M. Lapp réédite deux de ses dialogues, qui n'avaient pas été réimprimés depuis 1587.

Le texte aurait pu être établi avec plus de soin. Lire, p. 35, *Il s'est trouvé...*, *sous la cortine* ; p. 76, *temps, qu'il... esprit la* ; p. 88, *sans entamer* ; p. 123, *comme il avoit semblé* ; p. 150, *intelligibles et visibles* ; p. 152, *Il s'ensuit donc* ; p. 183, *exhalations des eaux* ; p. 185, *Celle diligence* ; p. 189, *sainct Hierosme*. P. 101, la ligne *est par mille aisément... muable* doit être supprimée.

Il eût été bon de mettre dans l'index des articles tels que *Platoniques*, *Pythagoriens*, *Stoïques*. On regrette surtout l'absence d'un vocabulaire qui nous renseignerait sur la langue scientifique de Tyard, et, particulièrement, sur ses néologismes : *metheoroscope*, *nue-né*, *théographe*, *plantanimés* (zoophytes), *inapointablement*, etc. Ces dialogues étant fort peu originaux, j'admets que M. Lapp n'en ait pas noté les sources page par page.

L'introduction fournit l'essentiel sur la vie, les œuvres, les idées de Tyard. M. Lapp met bien en lumière les curiosités et les opinions scientifiques de l'auteur, qui s'intéressait à la théorie du « très-docte » Copernic (sans l'approuver), aux grandes découvertes géographiques, à l'astronomie, à la géologie. Il fait d'utiles rapprochements entre cet ouvrage et certains passages des *Essais*. Mais il eût pu faire un commentaire plus poussé des deux dialogues qu'il remet en lumière ; et l'éloge qu'il décerne à Tyard — « l'auteur de ces dialogues mérite, dans l'histoire de la pensée française, une place égale à celle d'un Bodin... et même d'un Montaigne » — est exagéré.

Les « entre-parleurs » sont Tyard, qui ne parle guère, le Curieux, et Hieromnime. Celui-ci est un prêtre, qui fournit, sur les choses de la nature, l'opinion théologique. Conformément à la tradition médiévale, il se plaît à donner un commentaire allégorique des faits rapportés dans la Bible,

tout en admettant leur réalité historique. Le Curieux est-il, comme l'affirme M. Lapp, un rationaliste accompli, penchant vers le déisme, ou, comme je le crois, le « philosophe » au sens du XVIe siècle, qui a nourri son esprit de tous les ouvrages philosophiques et scientifiques de l'Antiquité ? Quoi qu'il en soit, ce personnage révèle combien la science, au XVIe siècle, était encore retardée et paralysée par le culte des Anciens. Il accumule, avec un pédantisme naïf, les théories divergentes des savants grecs, sans en omettre une seule ; il juxtapose à une opinion d'Aristote une affirmation d'Homère ou de Virgile ; il énumère les vertus prodigieuses que les naturalistes anciens attribuaient à certaines eaux (p. 96-98), affirme que les abeilles naissent d'un taureau mort, cite pour le macrocosme un raisonnement analogique tiré du microcosme (p. 102), reconnaît un lien entre les béliers terrestres et la constellation du Bélier (p. 139), ajoute à une description scientifique de la « nouvelle Asie » et de la « nouvelle Afrique » un récit fabuleux tiré d'Elien (p. 110), etc. Au reste, cette crédulité était partagée par d'éminents contemporains de Tyard.

Toutefois, il faut compter à l'actif de l'auteur de *L'Univers* l'enthousiasme du Curieux pour le bel agencement de la nature [1] (p. 118-123), l'éloge de la curiosité scientifique de l'homme (p. 35), les débuts de l'esprit critique (cf. ses raisonnements sur la prétendue signification historique des comètes), l'appel à l'expérience (p. 64, Tyard raconte, en 1578, qu'il jeta au feu une salamandre, et ruina ainsi la théorie du « trop crédule » Elien sur l'incombustibilité de cet animal).

RAYMOND LEBÈGUE.

DENIS DIDEROT, **Pensées philosophiques. Édition critique avec introduction, notes et bibliographie**, par ROBERT NIKLAUS, Genève, E. Droz, Lille, librairie F. Giard, 1950, XXVI-69 pages.

Édition critique des *Pensées* toutes seules, mais non de l'*Addition*, ni de *De la suffisance de la religion naturelle* (p. XXIII-XXIV). Texte d'après l'édition originale dite P1 (l'éditeur aurait pu reproduire, en transposant les chiffres, la curieuse *Table des Matières* jointe à P1 et qui permet certaines dentifications, cf. p. 9 n., p. 38 n.). L'apparat et l'appendice comprennent : *a.* les notes marginales de Voltaire inscrites sur deux exemplaires des *Pensées* ; *b.* les interpolations de *L'Apocalypse de la Raison*, variantes « intelligentes », selon M. Niklaus (pas toutes ! cf. p. 66 au n° LII), en tout cas d'un homme qui raffine sur la géométrie (comparer le n° LIX de la p. 67 à celui de la p. 42) ; *c.* les notes d'une Nouvelle édition de la *Philosophie morale* (K) qui « ne sont probablement pas de Diderot comme croyaient MM. F. Venturi et J. Marchand » (p. 50).

La partie valable de cette édition est surtout la Bibliographie, qui « comporte le signalement d'éditions inconnues des bibliophiles ou perdues de vue depuis longtemps » (p. XXIII). Prospections fructueuses dans les Bibliothèques de Bordeaux, Marseille, Versailles, Nantes, Manchester, etc., et qui attestent, avec d'autres indices, la diffusion de ces *Pensées philosophiques* brûlées en effigie (p. VIII).

La filiation des textes a été établie avec soin. Leur classement comporte quelques répétitions de titres qui auraient pu être évitées ou atténuées. Les descriptions ne paraissent pas toujours complètes [2].

Presque tout ce travail avait déjà paru en 1941, dans le *Bulletin of the John Rylands library* : non seulement la bibliographie, mais l'essentiel de

1. Il y a là une abondance et un mouvement qui font penser à Rabelais.

2. Ainsi pour le premier tirage de P1. Je possède un exemplaire qui appartient probablement à ce tirage, et qui offre, tant dans des détails de texte que dans les signatures, d'autres caractéristiques encore que les erreurs d'impositions signalées p. 48.

l'Introduction. Ceci était mince, et l'est resté, quand le chapitre du *Bulletin* est devenu édition. L'on s'étonne moins, dans ces conditions, de son insuffisance ; de ne rien trouver sur l'antijansénisme de Diderot, sur l'intervention du *sceptique* (Pensée XXII et suiv.), etc. M. Niklaus prépare, je crois, d'autres travaux du même genre, et il faut lui en savoir beaucoup de gré. Me permettra-t-il quelques conseils ?

Éviter les répétitions (p. XII et p. 23 n. ; p. XIX-XX et p. 44 n.), les contradictions (p. X, rapports de la vertu et de la religion chez Shaftesbury), des remarques aussi intempestives à tous égards que la note p. 31 sur le miracle, une assertion comme celle de la p. XV sur le déisme de Diderot, que dément la Pensée XXIII, un commentaire comme celui du texte : « Les jeunes gens veulent être pris par les sens » (p. 21) : il s'agit, non de la religiosité sensuelle, mais de la part à faire dans l'éducation à ce qui impressionne la vue, etc. — S'astreindre à des lectures plus étendues sur l'époque et le milieu. — Se demander si c'est un bon système que celui des simples *références*. On fait une édition pour qu'elle serve, et que « l'usager » ne soit pas renvoyé, par exemple, à Fr. Venturi s'il est curieux de l'atmosphère intellectuelle où fut écrit cet opuscule ; ou à Shaftesbury s'il veut apprécier l'originalité de Diderot, etc. Si le papier est cher, pourquoi ces notices sur Abbadie, Huet, etc., que l'on peut trouver dans un Dictionnaire, plus à notre portée certainement que les *Characteristics* ? D'ailleurs, l'annotation qui conviendrait pour ces auteurs serait de les présenter selon l'optique de Diderot et de son temps (voir le livre d'A. Monod). — En présence d'une citation ou d'une allusion, ne pas s'exposer à ce qu'on dise : il précise le lieu quand tout le monde le connaît (ainsi p. 21 pour Montaigne), — mais indiquer où Voltaire a écrit ce qu'on lit p. 22, à quel endroit de la *Logique* de Port-Royal se rencontre le texte de la p. 38, et des *Confessions* de Saint Augustin, celui de la p. 40. Se demander si Diderot l'a connu directement ou par un intermédiaire, etc. — Multiplier, je termine volontiers sur cet éloge, les rapprochements comme celui de la p. 13 avec Fontenelle ; sur ce point Fr. Venturi (*Jeunesse de Diderot*, p. 73) a peut-être été un peu trop négatif.

Quant à la composition des *Pensées philosophiques*, le témoignage de Mme de Vandeul veut être interprété. Un ouvrage de ce genre n'a pas été écrit « d'un seul jet » (p. 13). M. Niklaus est bien plus près de la vérité quand il observe (p. 5 n.) que « par certains côtés les *Pensées* sont le prolongement de notes personnelles, que Diderot a ajoutées à sa traduction de Shaftesbury ». C'est leur mise au net et en ordre (j'emploie ce mot avec moins de conviction que l'éditeur) qui a pu être l'œuvre des trois jours. Qu'elles offrent un Dialogue avant la lettre, soit. Mais comment ne dit-on rien de ce plaisir pour l'esprit qui résulte de la distance entre le mot et la « pensée de derrière », de l'insidieux des formules, de l'obliquité des traits ? J'ai nommé tout à l'heure Fontenelle : c'est ici qu'il fallait se souvenir de *l'Histoire des Oracles* [1].

Une note (2 de la p. XXIII) pose une question importante, celle « des réserves à faire sur l'édition Assézat ». M. Niklaus eût pu facilement allonger la liste des critiques auxquels il se joint. Il devient de plus en plus évident que nos grandes collections de la seconde moitié du XIXe siècle sont à reviser et à compléter (Grands écrivains, Moland, Assézat, etc.), soit parce

1. Utilisée dans l'Encyclopédie, comme le rappelle Pierre Grosclaude dans son ouvrage (p. 163 et n. 3), *Un audacieux message : l'Encyclopédie*, Nouvelles Éditions latines [1951]. — Dans le livre de M. Niklaus, on a imprimé *succinte*, p. 61, n. P. 9, n. à XIII, ne faut-il pas lire *deaeque* au lieu de *detaeque* ? P. 5, note au n° IV, le mot de Voltaire sur Pascal ne se rapporte-t-il pas plutôt au n° V ? P. 11, l'alinéa commençant par « Cette preuve » n'intéresse-t-il pas le n° XV au lieu du n° XVII ?

que le texte n'est pas sûr, ou parce que les posthumes de l'auteur se sont enrichis depuis, ou parce que l'annotation se révèle insuffisante, ou pour toutes ces raisons ensemble. Il faut espérer que ni le courage, ni la science, ni les moyens matériels ne feront défaut à ces entreprises considérables et nécessaires.

J. P.

DENIS DIDEROT, **Lettre sur les aveugles**, édition critique par ROBERT NIKLAUS, maître de conférences à l'Université de Manchester. Un vol. in-8° de LXVIII et 124 pages. Genève, Droz, et Lille, Giard (Collection des Textes littéraires français), 1951.

La tradition universitaire réserve les éditions critiques aux œuvres « sérieuses ». Je ne sais s'il faut s'en féliciter en voyant M. Robert Niklaus passer des *Pensées philosophiques* à la *Lettre sur les aveugles*. *La Promenade du sceptique* et les *Bijoux indiscrets* ménagent encore des surprises aux bibliographes et aux historiens de Diderot. Il n'en reste pas moins que la *Lettre sur les aveugles*, par ses audaces et par ses conséquences temporelles, marque une coupure dans la vie de Diderot et dans l'expression, sinon dans l'évolution, de sa pensée. En 1749, Diderot a dû choisir entre l'exil et la sécurité bourgeoise de l'Encyclopédiste. En ce sens, la *Lettre* est la dernière aventure délibérée, la dernière erreur de jeunesse.

M. Robert Niklaus, dans une substantielle introduction, en retrace l'histoire, démêle après Jean Pommier, Venturi et Vartanian les courants de pensée qui guident Diderot et les contradictions internes qui le gênent, étudie la composition et le sens, expose enfin les principes de l'édition. La *Lettre* elle-même s'enrichit des *Additions* de 1782, de la minute autographe du billet de Voltaire (juin 1749) et de l'importante réponse de Diderot d'après l'autographe de la Dreer Collection. L'ensemble s'achève sur des notes discrètes, une bibliographie méticuleuse et un tableau général des variantes.

Nous avons reconnu avec plaisir la science bibliographique de l'éditeur des *Pensées philosophiques*, tout en regrettant que nulle œuvre de Diderot ne s'y prêtât moins : Diderot n'a laissé aucun manuscrit de la *Lettre* et n'a jamais revu les éditions postérieures à 1749. Aussi les variantes (p. 114-120) ne sont-elles que des coquilles ou des corrections d'éditeur (cf. p. LVI) ; la filiation des éditions (au contraire des textes de Voltaire) n'a qu'un intérêt de curiosité. L'historien de Diderot ferait les mêmes réserves sur les minuties descriptives (p. 102-110) et sur la liste des morceaux choisis (p. 107-108).

L'évolution de la pensée de Diderot est l'objet d'une mise au point pertinente et prudente (p. XVI-XVII) ; M. Niklaus ne croit ni à une dialectique rigide, ni à l'incohérence, mais se refuse à surfaire l'importance des nuances. C'est le mouvement même de Montaigne (cf. p. 62 et 68) qui pousse Diderot non au « traité », mais à l' « essai ». Faut-il dire, cependant, que Diderot participe à « une fermentation générale des esprits et qu'il n'y a pas lieu de préciser les influences » ? (p. XXII). C'est justement cette précision qu'il nous faut acquérir. Quelle connaissance exacte Diderot peut-il avoir des solutions de Locke, Berkeley, Voltaire, Condillac au problème de Molyneux ? Que sait-il de la *Nouvelle théorie de la vision* ? En décèle-t-on la trace dans la *Lettre* ? L'influence réelle de l'ouvrage de Saunderson (*The elements of algebra*, Cambridge, 1741, cf. Venturi, p. 371 et suiv.) a plus d'intérêt historique que le commentaire de Pierre Villey ou de Chterbina.

Un brin de chauvinisme me pousserait à ne pas exagérer la portée des sources anglaises et notamment de Shaftesbury (p. 98, note 33). M. Niklaus est-il bien sûr que Diderot ne connaît pas La Mettrie en 1749 ? (p. XXI) ; celui-ci a édité chez Briasson et Durand ses *Observations de médecine pratique*

l'année même (1743) où Diderot donnait chez Briasson *L'Histoire de la Grèce* ; Durand est l'éditeur de *La Lettre sur les aveugles*. La Mettrie et Diderot sont donc de la même « écurie ». Or, le *Traité de l'âme* de 1745 étudie le problème de Molyneux dans le sens même de Diderot (*Œuvres philosophiques*, 1796, t. I, p. 203 et suiv.). Je ne saurais assurer qu'en 1749 Diderot a lu le *Telliamed*, mais l'idée de sélection naturelle est nettement indiquée dans la *Vénus physique* de Maupertuis (1re édit., s. l., 1745 ; rééd. 1747 ; cf. Bruyset, Lyon, 1756, t. II, p. 119). Le problème de l'évolution, en dehors de la poésie lucrétienne, a été d'abord un problème de tératologie, celui de la survivance ou de l'exclusion des monstres : avant 1740, la querelle de Winslow et de Lémery a largement défrayé la chronique médicale. Maupertuis y revient en 1745 (*op. cit.*, p. 111 et suiv.). Et Diderot n'est pas sans contact avec la médecine. La *Lettre de 1748 sur les troubles qui divisent la médecine et la chirurgie* le montre en rapport avec Falconet et Petit (Assézat, t. IX, p. 214) ; le docteur Dubourg le fournit d'anecdotes (*ibid.*, p. 215).

Tout cela ne diminue en rien la sûreté du commentaire de Robert Niklaus. Je trouve cependant quelque naïveté dans le fait de dire que « Diderot récuse, à coup sûr, l'athéisme de Saunderson » (lettre à Voltaire, p. LXVIII). Allons-nous être dupes quand Voltaire ne l'était pas ? Je signalerais enfin à M. Niklaus que les expériences de l'oculiste Daviel et le cas de Mélanie de Salignac étaient évoqués, quelques années avant les *Additions* de 1782, dans les *Éléments de physiologie* (Assézat, t. IX, p. 327 : Daviel ; p. 335 : Mélanie, thème des voix brunes et blondes). Mais si, dans les *Éléments*, le problème de la vue (*ibid.*, p. 341) venait surtout corroborer la thèse de Bordeu sur l'indépendance des organes, Diderot, en 1782, s'attarde avec tendresse au souvenir de la nièce de Sophie Volland.

Remercions en tous cas M. Niklaus d'avoir rajeuni et rendu accessible l'admirable *Lettre sur les aveugles* ; la science en est vieille, la psychologie simpliste ; mais telle page sur les rapports de la physique et de la géométrie demeure encore un modèle de style scientifique (p. 33) ; la rêverie cosmique de Saunderson garde toute sa fraîcheur, toute sa puissance d'émotion. Nous verrions avec plaisir M. Niklaus nous donner bientôt les *Pensées sur l'interprétation de la nature* [1].

P. VERNIÈRE.

ARMAND CARACCIO, **Stendhal, l'homme et l'œuvre.** Un vol. in-16 de 206 pages. Paris, Boivin, 1951.

Il y a bien vingt ans, depuis les livres de J. Marsan, de Thibaudet, d'Arbelet (parus de 1931 à 1934), que l'on n'avait consacré un livre d'ensemble à Stendhal. Non que l'on n'ait continué à travailler sur lui, — à preuve les études de Jean Prévost, de Maurice Bardèche, et l'ensemble de livres d'Henri Martineau, qui a été justement couronné. Mais ils'agissait, ici et là, de « prises de vues » limitées : on a étudié la création chez Stendhal, l'art du romancier ; on a déterminé de façon plus précise son « calendrier » et l'histoire de son œuvre, en attendant que soit fini d'analyser d'ensemble celle de sa vie sentimentale. On a, de la sorte, fait plus d'une découverte. Il restait à risquer la synthèse. C'est ce que vient de faire fort habilement M. A. Caraccio.

Son livre étudie tour à tour la vie du Milanese, qu'il est — quoiqu'on pense — indispensable de connaître dans le détail pour comprendre au sens précis ses œuvres, — et l'œuvre même, anthume ou posthume, qui n'a pas

1. Quelques coquilles sont à corriger (p. XVI, *Pensées* et non *pensée*. P. 4, *clairvoyants*. P. 95, *le* sensorium commune et non *la*. P. 96, *prototype*. P. 98, *Essay* et non *Essai*). L'insolite *Condorcet* (p. XLVII) doit être remplacé par *Condillac*. L'image du nœud gordien (p. 40, note 30) me semble fort claire. Enfin serait-il possible de retrouver la lettre au *Mercure* de Mélanie de Salignac (p. 82) ?

fini de préoccuper les historiens et les critiques. La biographie de Stendhal est retracée, sobrement, mais sans une lacune : les plus récentes trouvailles des beylistes y sont utilisées (cf., par exemple, p. 62 : la mort de Bathilde Curial). M. Caraccio conte avec une infinie délicatesse les amours d'Henri Beyle, celles d'Italie surtout, et, précisément, sa douloureuse aventure avec Matilde Dembowski. De même, il souligne l'importance de son amitié pour Mme de Montijo et pour ses filles. Étape par étape, il suit son personnage jusqu'à sa mort subite. Son résumé, précis, met en valeur les épisodes essentiels : la formation par l'idéologie, les expériences du soldat et du fonctionnaire, les joies des séjours en Italie, les amitiés, les tristesses et leurs raisons.

Mais l'essentiel du livre est l'étude de l'œuvre. Elle est conduite avec doigté. M. Caraccio ne pouvait ici suivre l'ordre chronologique qui l'eût conduit à la confusion. Il a choisi un plan logique qui mêle aux œuvres parues du vivant même de l'écrivain les œuvres posthumes, plan qui lui permet de montrer comment Stendhal, de plagiaire, est devenu écrivain original et surtout romancier. On goûtera les considérations générales (p. 90-92) qui précèdent son analyse. Son étude des grands romans est excellente ; il en dégage sûrement les aspects si variés, et, sur plus d'un point, il apporte des nuances suggestives : sur la valeur morale des romans, par exemple (p. 153), où il s'inscrit justement en faux contre des censeurs trop sévères, ou sur l'égotisme de Julien Sorel. Il trouve le moyen — et ce n'était pas facile ! — de dire du nouveau quand il trace le portrait des héros stendhaliens.

On ne lui reprochera pas d'être rapide, mais on regrettera que la place lui ait été mesurée, et qu'il ait dû abréger certains développements. Il eût été bon d'insister davantage sur la valeur historique des romans, d'accorder plus de place à *Lucien Leuwen* qui méritait mieux que des pages trop brèves, d'étudier de plus près, l'art de la composition et du style. Mais le critique, ici, a dû se plier à des nécessités extérieures. Il est dommage qu'il en soit ainsi : en plus d'un endroit le lecteur reste sur sa faim.

Une bibliographie succincte indique les travaux essentiels à consulter pour une découverte plus poussée.

Le livre de M. Caraccio, un des plus difficiles à composer, est aussi un des meilleurs qui ait paru dans la collection *Connaissance des Lettres*. Il constitue mieux qu'un indispensable manuel : une très délicate initiation [1].

PIERRE JOURDA.

MAURICE PARTURIER, **Une amitié littéraire. Prosper Mérimée et Ivan Tourguéniev.** Un vol. de 252 pages, 13 × 20 cm., Paris, Hachette, 1952.

Ce volume se compose de deux parties : I. P. 7 à 57 : une étude de M. Parturier : *Tourguéniev et Mérimée.* — II. P. 58 à 252 : *Lettres de Prosper Mérimée à Ivan Tourguéniev.*

L'étude et l'édition sont signées de M. Parturier : cela suffirait à dire leur valeur. Il n'y a guère aujourd'hui d'éditeur de textes plus heureux dans ses choix, d'annotateur plus scrupuleux, plus exact et qui sache enfermer plus de renseignements en des notes plus sobres. Cinq ou six passages, peut-être, dans ce volume, restent sans éclaircissement, mais on ne voit pas où l'on aurait été chercher la lumière et cette lumière aurait éclairé de bien pauvres coins.

Tourguéniev avait assuré, en 1872, qu'il avait reçu de Mérimée *une centaine* de lettres. Il y a un peu plus de vingt ans, M. Henri Mongault, au cours d'une étude sur les relations de Mérimée et de Tourguéniev (Introduction à Prosper Mérimée, *Études de littérature russe*, tome I, p. XCV-CXXXVIII,

1. Deux coquilles à signaler : p. 72, lire non pas : « Mme *Judith* Gautier », Mais : « Madame *Jules* Gautier) ; p. 136 : un vers de Virgile inexact ; lire : « Vixi et quem dederat cursum fortuna peregi ».

Paris, 1931), n'avait pu en retrouver qu'une vingtaine. M. Parturier en a réuni quatre-vingt-quinze : c'est dire qu'il a apparemment reconstitué toute la collection dispersée. Quarante-six viennent des archives des Viardot grands amis du romancier russe : trois ont fait partie de la collection Barthou ; onze de celle de M. Alain de Sézannet ; trente-cinq, enfin, sont devenues la propriété de M. Parturier. Avouons immédiatement que celui-ci n'a pas publié intégralement ce paquet reconstitué ; neuf lettres lui ont paru, à lui ou à son éditeur, trop spéciales, traitant uniquement de philologie ou de difficultés de traduction ; dans les lettres qu'il a publiées il a supprimé, pour les mêmes raisons, un certain nombre de passages ; des [...] avertissent chaque fois de la lacune créée. Il y aurait des regrets à exprimer sur des décisions si sévères et probablement injustes.

La première lettre est du 5 avril 1857, quelques jours après la première rencontre des deux écrivains ; la quatre-vingt sixième est du 23 septembre 1870, une des trois lettres que Mérimée écrivit dans la journée qui précéda sa mort.

Treize ans de la vie des deux écrivains : fragment de leurs biographies parallèles. L'étude liminaire de M. Parturier épuise complètement la question : elle est si précise qu'on croirait volontiers qu'il a eu en mains les agendas intimes où les deux hommes inscrivaient leurs voyages, leurs adresses successives, les noms des hôtels où ils passaient.... Leurs relations avec des tiers, même lorsqu'elles n'apparaissent qu'à travers des allusions obscures, sont aussi toujours reconstituées. On a ainsi une histoire, qui paraît complète (plus complète, en tout cas, que celle, fort satisfaisante déjà, qui avait été donnée par M. H. Mongault), de la publication des œuvres de Tourguéniev en France. Mérimée fut souvent son introducteur, quelquefois son traducteur. Il ne savait pas très bien le russe et il s'en accuse à l'occasion, reconnaissant ses bévues ! On était évidemment moins difficile, il y a un siècle, sur la fidélité des traductions, que nous ne le sommes devenus ; mais, vraiment, il faut dire que Mérimée s'est lancé dans l'aventure avec une bien grande audace : il maniait maladroitement ses dictionnaires, et même il ne déchiffrait pas toujours correctement les caractères d'écriture ! Mais, c'est là, matière pour nos amis de la *Revue de Littérature comparée*.

Les relations entre les deux hommes devinrent vite amicales et presque intimes ; du moins Tourguéniev, après la mort de Mérimée, croyait pouvoir affirmer qu'il avait reçu de lui de vrais témoignages d'affection. On voit, dans les lettres que publie M. Parturier, les progrès de cette amitié et de cette confiance. Ils ont des amitiés communes, notamment celle de M^me^ Delessert, dont Mérimée s'était rapproché après une longue séparation : ils s'entretiennent de soucis de famille, ils se commnuniquent les inquiétudes que leur donne leur santé. Les dernières lettres font paraître un Mérimée que nous connaissons bien déjà, vieillissant et malade, entraîné à l'idée de la mort prochaine et qui se réfugie le plus souvent qu'il peut à Cannes, où le soleil méditerranéen lui donne quelquefois l'illusion d'un peu de bien-être physique.

Par ailleurs, ces lettres rappellent fort celles que Mérimée écrivait à Panizzi : le propos y est quelquefois fort vif et Mérimée s'y permet souvent de ces « grossièretés » qui, au début, choquaient vraiment Tourguéniev : anecdotes scabreuses, calembours inquiétants.... Mais, au temps où il écrivait à Stendhal, Mérimée avait encore moins de réserve ! En politique aussi, il se montre assez libre, mais on dirait que, sur ce sujet, il prend quelques précautions : Tourguéniev n'avait pas dû lui dissimuler le peu de sympathie qu'il avait pour la France et la politique française. Sur le couple impérial Mérimée est assez discret ; par contre, quand il parle de la cour des Tuileries, il ne s'interdit pas les esquisses légères et plaisantes, les anecdotes satiriques.

Histoire littéraire..., histoire des échanges franco-russes..., souvenirs de l'époque de Napoléon III..., contribution à la biographie intellectuelle de Mérimée..., une épreuve particulièrement bien venue de son portrait... : l'édition de M. Parturier peut satisfaire des curieux d'origine diverse.

PIERRE MARTINO.

JACQUES VIER, **Marie d'Agoult. Son mari. Ses amis.** Un vol. in-8° de 143 pages. Paris, Les Éditions du Cèdre, s. d. [1950]. — **Franz Liszt. L'artiste. Le clerc.** Un vol. in-8° de 159 pages. *Ibid.*, s. d. [1950]. — **Daniel Stern. Lettres républicaines du Second Empire.** Un vol. in-8° de 285 pages. *Ibid.*, s. d. [1951][1].

M. Vier termine une thèse monumentale (ce n'est pas une hyperbole) sur la comtesse d'Agoult. Ces trois volumes de *Documents inédits*, dont il utilisera la substance, sont le fruit de ses patientes recherches au fonds des manuscrits de la Bibliothèque de Versailles et dans les archives de Mme Daniel Ollivier et de la comtesse de Saint-Priest d'Urgel. Volontairement, le présentateur, surtout dans les deux derniers volumes, s'efface devant ces lettres retrouvées qui intéressent l'histoire de la politique, de la société française et étrangère, de la littérature et de la musique, de 1827 à 1875.

De ces documents, on pourrait, naturellement, dégager le portrait de Marie d'Agoult, — *le* portrait, car les années ont pu passer et blanchir sa blonde chevelure sans rien changer à sa grâce altière (*in alta solitudine* était sa devise), ni à ce désir un peu pervers qu'ont les femmes de s'occuper de politique (encore pardonnerait-on à celle-ci, en faveur de sa clairvoyance). Mais, à ce sujet, ses *Souvenirs*, ses *Mémoires* et trois volumes de *Correspondance*, nous renseignaient déjà. Aussi l'intérêt de *Marie d'Agoult* réside-t-il bien plutôt dans ces trois lettres du mari infortuné (p. 18-22) à sa femme, laquelle reconnaît, du reste, en rompant : « [...] vous avez toujours été pour moi plein de cœur et de dévouement [...] », et assure à Charles d'Agoult : « Votre nom ne sortira jamais de ma bouche que prononcé avec le respect et l'estime qui sont dus à votre caractère [...] » (p. 22-23) ; — dans ces pages, où M. Vier retrace la passion de ce « petit romantique », Théophile de Ferrière, pour la blonde, mais prudente Marie (p. 35-59) ; dans celles aussi (p. 26, 44) où il nous présente Jules de Saint-Félix (en littérature, Félix d'Amoreux), que J. Marsan avait campé dans *La Bataille romantique* et qui, encore, attend son historiographe. Qui a la chance de posséder les premiers volumes de la *Correspondance générale de Sainte-Beuve*, publiée par Jean Bonnerot, devra, avant que ne paraisse le complément, les interfolier des billets du critique à l'auteur de *Nélida* : où l'une ne voudrait qu'un professeur, même un correcteur vétilleux, l'autre entendrait volontiers son rôle, comme Saint-Preux le sien ; mais Marie n'avait plus l'âge ni l'inexpérience de Julie, — et Sainte-Beuve n'avait de commun avec le séducteur que la « sainteté » de l'onomastique. Avec la vieillesse, est venue la sérénité : Mme Ackermann ne la troublera pas ; sa négation passionnée de Dieu est pour remettre toutes choses à leur place, et Renan se voit renvoyer au séminaire, comme « idolâtre de Jésus » (p. 129).

Le *Franz Liszt* intéressera surtout les musicographes. Le fougueux Hongrois défend ses intérêts temporels en homme d'affaires avisé et donne d'utiles conseils à Lambert Massart, qu'il a constitué son factotum à Paris. Les épîtres que Liszt lui écrit ont, d'ailleurs, permis à M. Vier de retrouver, dans *L'Artiste*, en 1839, des « Lettres du Bachelier ès musique » dues, on le sait, à Mme d'Agoult. Massart est récompensé des services qu'il rend sans compter par quelques propos à bâtons rompus : nous serons ainsi heureux d'ap-

1. Les abréviations utilisées ici sont respectivement : *MA*, *FL*, *DS*.

prendre que, de l'avis d'un maître, « M. Ingres [...] joue très joliment du violon » (p. 51 ; *ibid.*, des jugements sur Canova et Thorwaldsen et une contribution musicale au sentiment romantique des ruines). Relatant à sa mère les honneurs et les succès qui lui échoient ou qu'il force, Liszt nous apparaîtrait comme un déplaisant parvenu (ainsi quand il expose ses projets de mariage avec la Princesse de Sayn-Wittgenstein), si sa bonhomie et la gentillesse de son style ne le sauvaient des écueils de la gloire. Dans ces pages souriantes ou exaltées, seule met une tache sombre la lutte violente, parfois atroce, qui oppose, au sujet de leurs trois enfants, Liszt et Mme d'Agoult.

Comme Baudelaire, Liszt croyait à la providentialité de Napoléon III. Les signataires et les destinataires des *Lettres républicaines* ne partageaient évidemment pas cette opinion messianique. Mais leur : « Quelle sera belle, la République... », n'en était pas moins du domaine du romanesque. C'est un bien curieux (et parfois ennuyeux) personnage que le Dr Guépin : Mme d'Agoult s'adresse à lui pour se documenter sur la Révolution de 1848 dans l'Ouest. Quelle dignité de ton, quelle ardeur à obliger dans les lettres qu'elle reçoit de Louis Blanc ! Il faudrait citer les lignes où il définit à merveille son rôle ingrat (p. 87-88 : « Instrument brisé au service d'une idée qui aura plus tard son jour... »). L'échange de correspondances entre la comtesse et ses jeunes admirateurs, Charles Dollfus et Auguste Nefftzer, nous renseigne un peu sur la fondation du *Temps*, — d'abondance sur celle de la *Revue germanique*, destinée à « implanter l'Allemagne, la vraie Allemagne, cette fois, au sein de Paris » (p. 180). La vraie Allemagne, par opposition à celle qu'imagina Mme de Staël. Mais de la voir comparée (p. 228) à une « véritable Californie » dit assez que ces bons jeunes gens allaient devenir la proie d'une autre illusion, celle d'une Germanie adonnée à la science et à la philosophie comme à un apostolat. (Cf. *Les Écrivains français et le Mirage allemand* de M. Carré.) Cette réserve faite sur leur lucidité, — ce sont hommes estimables, bons politiques, juges avisés de la littérature, que Dollfus et Nefftzer. Gœthe est une commune passion qu'ils partagent avec Mme d'Agoult qui sait, du reste, faire preuve d'un goût classique en admirant *Adolphe*, « le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre » (p. 119). Cette grande dame a pu commettre un roman romantique (*Nélida*), elle n'en craignit pas moins les excès de l'intempérante George Sand et que la démocratie ne nous valût surtout des déclamateurs (*Ibid.*).

La préparation de trois recueils de lettres ne va pas sans difficulté [1], ni leur impression sans coquilles. Telle lettre au Dr Guépin (*DS*, 50), datée prudemment : 1851 ? — nous semblerait plutôt de fin 1850, à la rapprocher de celles du 15 novembre et du 13 décembre (*DS*, 22-25). On querellera M. Vier sur l'emploi de : (sic) — car seuls les crochets doivent marquer l'intervention du scoliaste dans l'établissement du texte ou la fixation de la date. Encore (sic) est-il moins équivoque que : (?) — suivant une lecture douteuse (on ne sait vraiment plus, *DS*, 232-233, si le point d'interrogation entre parenthèses est dû à l'auteur de la lettre ou s'il constate seulement qu'une phrase se lit difficilement). Quelques fautes d'impression. Il en est de peu importantes comme (*DS*, 112, 177, et 211, 252, en note) : Madelaines, Wolfsang, Aguolt et conseli [2]. Mais d'autres intéressent le sens même du

1. Nous croyons savoir qu'au cours de sa thèse M. Vier rectifie entre autres dates erronées ou incertaines :

a. celle de la représentation du drame de Marie d'Agoult *Jeanne d'Arc* qui eut lieu à Turin le 11 juin 1860 et non le 11 décembre 1859 ainsi qu'il est dit *DS*, p. 140, note 54 ;

b. celle de la lettre dans laquelle Nefftzer répond à quelques objections de Marie d'Agoult à propos de la *Revue germanique*, qui est du 29 novembre 1857 et non du 29 septembre (*DS*, p. 227).

2. De plus, les compositeurs du *FL* sont un peu brouillés avec l'allemand : p. 9,

texte : ne faut-il pas lire (*DS*, 39 ; voir, v. g., 22) San*dré* et non San*ché* ? « Par une plu*me* comme la vôtre » et non « par une plus » (*DS*, 78)? « Autre chose est d'écrire », au lieu de « et d'écrire » (*DS*, 168) ? *DS*, 180, il convient de restituer (ligne 16) *vou*lu. « Que ces lignes du poète... » (*DS*, 176), n'indiquerait-il pas que manquent quelques vers ? Enfin, dans une note sur Eckstein (*MA*, p. 114, n. 4), « dirigé » doit céder la place à « rédigé ».

M. Vier a eu raison de ne pas multiplier les notes (mais pourquoi sont-elles nombreuses, à indiquer que l'italique du texte reproduit les passages soulignés de l'original ?) ; on regrettera, toutefois, qu'une place leur étant réservée (*DS*, 222 et 264), on soit obligé de chercher à les deviner sous un blanc [1]. De plus, on eût aimé, à propos de Paul de Flotte (*DS*, 22 et 37), voir le lecteur renvoyé aux ouvrages de Calmettes sur Leconte de Lisle et de Henri Peyre sur Louis Ménard ; trouver, ici (*DS*, 212), une note sur Eugène Crépet, fougueux républicain, en effet ; là (*FL*, 29, 34 et 59), une précision sur Léon (?) ; là encore (*FL*, 61), quelques lignes sur Rayneval. Liszt fait-il adresser à Vapereau, par Ollivier, une réclamation au sujet du *Dictionnaire des Contemporains* (*FL*, 123), on eût voulu savoir quelle phrase l'avait mécontenté [2].

Il serait injuste de terminer sur ces trop acribiques et pédantes remarques. Bien d'autres notes éclairent pertinemment le texte et rendent encore plus profitable la lecture de ces trois volumes, dont la publication nous fait souhaiter de pouvoir lire bientôt la thèse de M. Vier.

Claude Pichois.

Gérard de Nerval, **Voyage en Orient**, éd. Gilbert Rouger. Éditions Richelieu, Collection tirée sur les presses de l'Imprimerie Nationale de France, 4 tomes, in-8° carré, 1950.

Ne serait-elle qu'un chef-d'œuvre de présentation et de goût, la luxueuse édition du *Voyage en Orient* que nous propose Gilbert Rouger mériterait déjà notre estime. Mais elle est, en outre, une somme d'érudition et surtout elle vient à son heure. En dépit du renouveau des études nervaliennes, aucune édition savante du *Voyage* ne nous était offerte. Celle d'Henri Clouard (*Le Divan*) n'est point critique ; en outre, elle s'appuie sur le texte de 1857, alors que M. G. Rouger croit préférable de suivre celui de 1851.

L'édition qui nous est présentée aujourd'hui offre d'abord une substantielle introduction. La première partie montre Nerval en 1841-1842, à la veille de son entreprise : inscrit à la Bibliothèque Nationale, dès 1833, sous le pseudonyme de Louis Gérard, « il reste de longues heures penché entre deux éboulis d'in-folios poudreux ». Viennent ensuite les préparatifs et la réalisation du voyage, dont l'itinéraire et la chronologie sont retracés avec beaucoup de rigueur. Enfin, les vicissitudes de la publication de l'ouvrage, échelonnée sur six années.

en note, ils tiennent à Briefve, et, sous leurs doigts, on trouve un étonnant Sucksen (*Ibid.*). — Et M. Vier a si fort à cœur de réhabiliter Émile Ollivier, qu'il double *l* (*MA*, 100, 104, en note), dans le nom des amis suisses de Sainte-Beuve.

1. Et (*DS*, 62) la note 6 se rapporte à Solzer. Dans *FL*, 31-32, les notes sont mal appelées.

2. C'était celle-ci, vraisemblablement, sur laquelle Vapereau concluait l'article consacré à Liszt (1re éd., 1858) : « Mais, en général, il a plus de fougue que de grâce, et de puissance que de goût. Il n'a pas toujours préservé son talent de cette inégalité, de cette bizarrerie qui fait le fond de son caractère. » Sans doute Liszt, dont la lettre est de 1863, n'avait-il pas eu connaissance de la 2e éd. (1861), d'où avait disparu l'attaque *ad hominem* : « Mais, en général, il a plus de fougue que de grâce, de puissance que de goût, et il n'a pas toujours préservé son talent de l'inégalité, de la bizarrerie. »

Dans la quatrième partie, M. Rouger étudie les sources du *Voyage en Orient*, et, notamment ses sources livresques. C'est ici que l'apport du nouvel éditeur est particulièrement précieux. On sait, depuis longtemps déjà, — et sur un tout depuis les études de Jean Richer, — que le livre de Nerval, loin d'être un brillant reportage ou une œuvre d'imagination, est un monument de documentation et de science. D'abondantes lectures s'y déversent, plus ou moins bien assimilées. Gérard prenait son bien où il le trouvait et ne redoutait pas la compilation. Dès lors, un travail de remontée aux sources s'impose, auquel M. Rouger apporte justement, ici, une contribution capitale, qui intéresse en particulier la célèbre description de Cythère dans *Vers l'Orient*. Les lecteurs de cette Revue en ont eu la primeur [1].

L'introduction nous propose en outre des éclaircissements nouveaux sur l'*Histoire du Calife Hakem*, ainsi que sur celle de *La Reine du Matin et de Soliman*, ces « deux contes qui viennent se nouer au reportage du voyageur » et dont P. G. Castex a dit aussi l'importance [2]. Elle se termine par un examen de la fortune du *Voyage*. Suit un double tableau bibliographique et iconographique, d'une parfaite clarté et d'une grande richesse, qu'il faudrait peut-être compléter aujourd'hui par la mention de deux textes parus dans la revue *Quo Vadis* : G. Rardal, *Gérard et sa « Javanaise »* (avril-juin 1951) ; Auriant, *Histoire de la Reine du Matin et de Soliman... ou les extravagances de Nerval* (1952), et d'une autre étude d'Auriant : *Autour de G. de Nerval, de William Lane et de Makrisi* (*Revue de Litt. Comp.*, janvier-mars 1951).

Le tome IV est occupé par les variantes et les notes. Il contient aussi, en appendice, des « documents contemporains », parmi lesquels se trouvent des inédits de Nerval : *L'Orient*, une lettre à Théophile Gautier et le « texte descriptif » de *La Turquie*, qui, bien qu'anonyme, semble avoir été rédigé en grande partie par le poète. Un index des noms propres facilite l'utilisation de l'ensemble.

Bref, une édition indispensable à tout nervalien comme à tout bibliophile. Et rehaussée par les excellents bois gravés d'Yves Trévedy.

Raymond Jean.

Gérard de Nerval, **Sylvie**. Préface de Pierre Josserand. Dix dessins de G. Pavis. Un vol. de xvii-82 pages. Paris, 1950.

Cette nouvelle édition de *Sylvie* à tirage limité, d'une belle impression, n'offre pas un texte différent de ceux que nous connaissons. Tant mieux ! serait-on tenté d'ajouter. M. Josserand s'est arrêté, avec logique, à la dernière édition approuvée par Nerval (qui en corrigea les épreuves chez le Dr Blanche), l'édition D. Giraud des *Filles du Feu* (1854). Les variantes de la préoriginale (*Revue des Deux Mondes*, août 1853) sont fort habilement présentées dans la préface. Des réflexions plus personnelles s'y rencontrent étayées sur des citations diverses où quelques inexactitudes ou incertitudes se sont glissées concernant les extraits de la lettre à François Buloz (p. ii), de la discutable « lettre à Stadler » (p. iv), des *Nuits d'octobre* (p. ix-x), des *Promenades et Souvenirs* (p. xv), de *Sylvie* même (p. vi et p. ix).

Ne nous attardons pas à de telles critiques, puisque, aussi bien, cette édition ne se veut pas technique. Sachons plutôt gré à M. Josserand de nous aider, dans cette agréable préface, à situer la nouvelle, à en suivre la genèse et à la relire avec des yeux neufs.

Maurice Viroux.

1. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1948, p. 296 et suiv.
2. *Le Conte Fantastique en France*, J. Corti, 1951, p. 296-302.

F. Chaffiol-Debillemont, **Petite Suite excentrique**. Un vol. in-16 de 199 pages. Paris, Mercure de France, 1952.

Cette *Petite Suite*, plus heureuse dans sa conception que dans sa réalisation, est l'œuvre d'un amateur des Oubliés et Dédaignés (comme s'exprimait Monselet), — plus particulièrement des Petits romantiques. Livre fait de seconde main, le plus souvent, dont on se prend à regretter parfois qu'il doive si peu à ses devanciers. Ardent à découvrir Baruch, M. Chaffiol-Debillemont accuse ses contemporains d' « indifférence coupable » envers Asselineau ; feint-il d'ignorer qu'une honorable thèse d'université lui fut consacrée en 1946 par M. Gairdner ? Qu'elle soit restée malheureusement dactylographiée ne prouve pas moins l'intérêt porté à cet ami de Baudelaire. Des pages sur Jenny Dacquin, une évocation de Dumas père, une complainte sur Marie Lafarge étaient-elles nécessaires ? Un chapitre des *Promenades biographiques* de René Martineau est dévolu à Émile Cabanon ; M. Chaffiol-Debillemont ne nous en apprend pas plus. Et sur Xavier Forneret, M. Francis Dumont, « exégète de qualité », ainsi que l'appelle pompeusement M. Chaffiol-Debillemont, était autrement disert. Les pages sur Lassailly [1], Chaudes-Aigues, le comte de Forbin, Boucher de Perthes, Achille Rousseau et Élise Moreau (qui dut l'éveil de sa vocation poétique à Racine ; voir *Rêves d'une Jeune Fille*, 2e éd., Paris, 1844, p. VI) sont plus neuves. Mais pourquoi chacun de ces chapitres nous laisse-t-il sur notre faim ? C'est à croire que M. Chaffiol-Debillemont ne veut pas défloror notre propre plaisir de découvrir ceux qu'il aime. En ce cas, remercions-le ; sinon, reprochons-lui d'être trop discret et de montrer une excessive complaisance à se peindre en bibliophile tout fier de mener la ronde de cette *Petite Suite excentrique*.

Claude Pichois.

Œuvres complètes de Ernest Renan. Édition définitive établie par Henriette Psichari. Tomes I-V, 1947-1952. Calmann-Lévy, éditeurs. (En cours de publication.)

Notre attachement aux grandes œuvres va rarement sans une préférence pour l'édition où nous avons découvert les pages qui nous rappellent, — ces pages sur lesquelles luit encore (M. Proust a écrit cela bien mieux que moi) le soleil de notre première lecture. «... Un jour que je lisais les *Pensées* dans l'édition qui m'est entre toutes familière et chère, la petite édition Brunschvicg » : Joseph Bédier, ce disant, a parlé pour beaucoup d'entre nous. Se faire de nouvelles affections devient difficile à un certain âge, et c'est pourtant nécessaire, si l'on veut profiter des progrès de l'érudition. Les jeunes générations, elles, peuvent tout aborder de plain pied.

Cette Édition définitive des Œuvres de Renan sera bien reçue, nous l'espérons, des uns et des autres. Si la raison des classements n'apparaît pas toujours (mais la librairie a ses exigences), l'arrangement des volumes ne pouvait guère être plus commode. On saura gré à l'éditrice de son attention à épurer le texte : on souffrait de lire, dans les éditions courantes de *l'Avenir de la Science*, cette citation de Malebranche : « Dieu est le *lien* des esprits, etc. » (pour *lieu*) ; la faute est corrigée (t. III, p. 1151). Renan, d'autre part, n'était point impeccable dans ses références : la précision, et même l'exactitude, y laissent assez souvent à désirer. Mme Psichari a pris un soin extrême de rectifier, de compléter, d'asseoir enfin sur ses vraies bases, ce bel édifice. Il n'est pas jusqu'aux textes latins et grecs — si abondants sous la plume du grand humaniste — dont on n'ait ajouté la traduction, due au professeur Marcel Pernot.

Enfin, cette Édition comporte des *Index*. Renan avait fait celui des *Origines du christianisme* (1883) : « Mon interminable *Index* m'assomme »,

1. P. 26, lire Mestscherski et non Maljasky, malgré la comtesse Dash.

écrit-il en 1881 ; « je ne suis pas homme à m'arrêter à la toiture, après avoir fait les gros murs ». J'imagine qu'A. de Montaiglon, chargé de l'*Index* du *Port-Royal* de Sainte-Beuve, poussa lui aussi maint soupir. C'étaient là des *Index* généraux et analytiques (pleins d'erreurs, du reste). L'Édition définitive présente, pour chaque volume des *Origines*, un *Index* onomastique doublé d'un *Index* bibliographique. On devine l'intérêt de cette dernière liste, où apparaît, rigoureusement identifiée, toute la documentation de l'historien. Les autres tomes (I-III) n'ont qu'un *Index* des noms propres. Mais comme il nous avait manqué jusqu'ici ! Que de fois, par exemple, ne s'est-on pas demandé : Que dit Renan de ses grands contemporains, de Hugo, de Gautier, etc. ? Ce nouvel instrument de travail doit provoquer et faciliter bien des études particulières. Grande merveille que cette dissection d'une œuvre la rende plus vivante !

On bénéficie encore d'autres secours en pratiquant cette Édition ; par exemple, dans *l'Avenir de la Science*, des astérisques désignent les passages parus en périodique dès 1849. On nous promet, pour les derniers volumes, la publication de la Correspondance générale et des inédits. En attendant, ne pourrait-on recueillir les Notes que Renan n'a pas reprises dans les journaux où il écrivait, ou dans les Comptes rendus de son Académie ? Un de nos jeunes collaborateurs aurait bien voulu, l'autre jour, n'avoir pas à chercher dans le *Journal des Débats*, la Note sur la collection Grimblot. La Bibliographie Girard et Moncel rendrait ce travail fort aisé.

Quoi qu'elle fasse de ce vœu, l'éditrice a droit à notre reconnaissance. Les ouvrages qu'elle a composés sur son grand-père depuis 1937, celui qu'elle prépare encore, demandent moins d'abnégation que n'en exige la mise au point de ces volumes. Austère entreprise, bien digne qu'on cite à son propos ce passage de Th. Gautier, dans sa Notice sur M^me^ de Girardin : « Le plus durable tombeau que l'on puisse élever à un poète, c'est une édition définitive, corrigée par une main pieuse et par un cœur qui se souvient. »

J. POMMIER.

J. K. HUYSMANS, **Lettres inédites à Émile Zola,** publiées et annotées par PIERRE LAMBERT, avec une introduction de PIERRE COGNY. Un vol. de XXXI-156 pages. (Coll. Textes littéraires français.) Genève, Librairie Droz ; Lille, Librairie Giard, 1953.

Ces soixante lettres appartiennent, sauf trois, au *Fonds Émile Zola* de la Bibliothèque Nationale. Henri Barbusse en avait tiré parti dans son *Zola* (*N. R. F.*, 1932). M. Pierre Lambert les a transcrites et datées avec un soin extrême, en corrigeant, au besoin, le classement chronologique du recueil de la Bibliothèque Nationale. Il les a enrichies d'une annotation très abondante et très précise, plus intéressante en maints endroits que le texte même : extraits de lettres à Zola (de P. Alexis, H. Céard, P. Cézanne, G. de Maupassant, Ed. Rod, etc.) ; analyses de livres où Huysmans a puisé pour ses romans, etc. On respire l'atmosphère d'une époque que trois citations caractérisent. Huysmans : « Je névralgise, pour l'instant, et m'ennuie » (p. 128) ; « nous nous sommes [Ed. de Goncourt et H.] mutuellement raconté nos maladies » (p. 86). L'auteur de *La Faustin* s'étonne que « les chapitres documentés de l'humanité la plus saisie sur le vif » n'aient pas l'air de porter, à la différence des « chapitres de pure imagination » qu'il « méprise un peu » (p. 65)... Le *document* et le *morbide*, les deux pôles de ces années 80....

Voilà donc, pendant dix ans et plus à partir de 1877, une Chronique des lettres naturalistes, qui va d'un journal avorté (*La Comédie humaine*, p. 45 et suiv.), à des jugements sévères sur A. Daudet et son style (p. XVI-XVII, 9-10, 139). Ici, des discussions sur Schopenhauer (p. 99-101), le pessimisme tenant alors, selon la remarque de M. Pierre Cogny (p. XXV), une place analogue à celle de l'existentialisme aujourd'hui. Là des citations (p. XIV, 37,

et surtout 46), où apparaît encore, en 1876-1880, le mot « réalisme » : une étude de ces survivances ne serait pas sans intérêt doctrinal, comme suite à celle de Guy Robert sur « le réalisme devant la critique littéraire de 1851 à 1861 » (*Rev. des Sc. hum.*, janvier-mars 1953).

Mais c'est surtout, on s'en doute, Zola et Huysmans que ce petit volume aide à connaître. Zola : son ami le documente, même avec ses propres souvenirs, en sorte que la famille de Huysmans, et son oncle en particulier, se retrouve dans *Pot-Bouille* (p. XVI, 63, 83, et 65 et suiv.). Huysmans se révèle en jugeant les créations de Zola aussi bien qu'en parlant des siennes. Avec Zola, son aîné, il sait trouver et tenir sa ligne : sa déférence du début s'atténue à mesure que s'affirme sa propre maîtrise, sans qu'aucun éclat vienne rompre, sur la fin, des relations qui seulement s'espacent. Ton cordial, sincère ; la « critique des beautés » aide à formuler et à faire passer les réserves. Indifférence ordinaire — l'auteur de l'Introduction l'a remarqué (p. XIX) — pour le politique et le social ; mais la polémique où Huysmans intervient n'était-elle pas, elle aussi, surtout littéraire ? Reste qu'il choisit les injures auxquelles il répond, et qu'il apprécie les œuvres par les sensations d'art qu'elles lui procurent. Dans ses écrits à lui, l'art ne remplit pas toujours sa fonction de *catharsis* : Huysmans ne sort pas guéri de *A Rebours*, qui, au contraire, a « trop exaspéré [sa] personnelle névrose » (p. 104). Que d'indications précieuses sur la genèse de ce roman, et, grâce à l'annotation, sur ses sources ! (P. 90, 96 et 77, 107, etc.) Tout à côté, il n'est pas jusqu'à un récit comme *La Faim*, sur lequel une note (p. 76-77) n'apprenne ce qu'on en peut savoir.

Pourquoi l'éditeur n'a-t-il pas mis dans son Index, en italiques, les titres d'ouvrages ? Le nom de Huysmans n'y pouvant figurer (on le rencontre partout), nous sommes privés de références, là où nous en aurions le plus grand besoin. Rectifier, dans cet Index, et à la page 59, le nom de l'ami de Flaubert : lire *d'Osmoy* et non *d'Ormoy*.

J. P.

Francis Steegmuller, **Maupassant**, Collins, London, 1950.

Francis Steegmuller est un érudit qui s'est essayé avec succès dans le genre du roman. On ne saurait donc s'étonner que l'étude qu'il consacre à Guy de Maupassant, à sa vie et à son œuvre, nous offre sous une forme vivante et attrayante les conclusions de ses patientes recherches. Il a lu et utilisé à bon escient tout ce qui a été écrit d'essentiel sur son sujet et je ne vois guère que le livre de Pierre Borel, *Maupassant et l'Androgyne* dont on puisse regretter qu'il n'ait pas tiré parti dans les chapitres consacrés aux amours de l'écrivain[1]. L'étrange et inquiétante figure de Gisèle d'Estoc aurait mérité une place de choix auprès de madame Lecomte du Nouÿ, de la comtesse Potocka et de Clémence Brun. Surtout M. Steegmuller s'est imprégné de l'œuvre de Maupassant, de ses contes et de ses romans sans doute dont il donne, chemin faisant, de pertinentes analyses, mais aussi de ses articles et de sa correspondance. Il nous offre même la primeur de quelques lettres inédites.

Or, cette riche matière s'organise d'une façon que Maupassant sans doute eût aimée. Les menus événements empruntés à la vie quotidienne de l'écrivain, les anecdotes plaisantes ou curieuses s'y succèdent. Malgré toute la saveur qu'elles confèrent à l'ouvrage on serait tenté, à première vue, d'en trouver la moisson un peu trop abondante si l'on ne se souvenait qu'il s'agit là de ces petits faits significatifs dont Maupassant lui-même disait qu'ils font la vie d'un livre et sa véritable portée. Par ces petites touches multipliées se précise dans une juste perspective, à travers les étapes laborieuses, glorieuses et tragiques de sa carrière, la personnalité de l'écrivain, tandis

1. Pour autant que les lettres à l'Androgyne ne soient pas des apocryphes. (N. D L. R.)

que se dessinent alertement à l'arrière-plan de curieux milieux d'hommes de lettres, de journalistes et d'hommes du monde. D'abondantes citations empruntées aux romans et aux contes viennent s'insérer dans l'ouvrage. Elles sont intéressantes à plus d'un titre. D'abord dans la mesure où l'on est en droit de les prendre, à la suite de F. Steegmuller, comme des confidences indirectes, elles restituent, mieux que ne sauraient le faire les témoignages extérieurs les plus fidèles, l'atmosphère où vécut Maupassant et l'influence des événements et des cadres sur sa vision du monde et sur sa sensibilité. Pouvoir évoquer ainsi, à point nommé, dans une œuvre aussi vaste le passage le plus susceptible d'étayer et de préciser une démonstration, voilà qui suppose de la part du biographe une longue et compréhensive intimité avec son auteur. Et les pages judicieusement choisies ne peuvent manquer de donner au lecteur le désir de se familiariser davantage avec l'œuvre dans son ensemble. La qualité de la traduction qui s'attache avec bonheur à rendre le mouvement et les nuances révèle une connaissance approfondie de la langue française, à laquelle il nous est particulièrement agréable de rendre hommage. Surtout on sent, tout au long de cette étude, un effort pour juger sans parti pris, en épousant le point de vue de l'artiste, en cherchant dans quelle mesure il a réalisé son idéal personnel. Sur ce point encore Francis Steegmuller reste fidèle aux vues de son auteur, car c'est de cette puissance de sympathie communicative que Maupassant faisait la condition première de toute critique féconde.

JEAN THORAVAL.

IDA MARIE FRANDON, **L'Orient de Maurice Barrès**. Un vol. in-8° raisin de VIII-493 pages. Genève, Droz, 1952.

L'importante thèse de M^lle^ Frandon traite son sujet avec autant de ferveur que d'érudition ; elle va même au delà de son sujet, au delà de Barrès et de l'Orient. Elle sera utile à ceux qui voudront connaître l'effervescence des idées dans le Paris fin de siècle ; les prestiges de la musique et de la peinture sur une sensibilité de 1900 ; le sillage du Parnasse ; le rayonnement de plusieurs « divines comtesses » ; et surtout cette ombre, attachante de tout le mystère de la jeunesse : Charles Demange.

Sans doute une part de ce patient labeur aurait-elle été allégée par la bibliographie barrésienne publiée par A. Zarach et que M^lle^ Frandon n'a pu mentionner qu'après coup, dans une note. Elle a dû la constituer par elle-même, et elle y a placé maints articles oubliés, de la *Jeune France* à l'*Auto* (y eût-on songé ?) ; les œuvres de Charles Demange, de M^me^ de Noailles, comme pour composer, aux dernières pages de ce livre, ce triptyque : le dieu et ses adorateurs. Sans omettre des manuscrits de Barrès, et de Charles Demange, et de M^me^ de Noailles encore ; des lettres inédites de Stanislas de Guaita.... Enquête diligente, qui est allée jusqu'au bout de son objet, qui reste toujours fidèle, toujours respectueuse, même quand une parenthèse malicieuse échappe à M^lle^ Frandon, comme à ce moment où elle rencontre chez Barrès le mot de « sainteté » à propos de M^me^ de Noailles, et où elle glisse, *mezza voce* : « Oh ! surprise ! » Elle a interrogé directement ceux des informateurs de Barrès qui ont fait accueil à sa recherche. Elle doit beaucoup, en particulier, à l'obligeance et à la mémoire de M. Henri Massé. Elle a fait auprès de la Malgrange une enquête dont les résultats ne sont pas inutiles pour être surtout négatifs. A Beyrouth, elle a trouvé les guides les plus complaisants, comme le R. P. Mouterde et M. Gabriel Bounoure : nul n'a une plus longue et plus intime connaissance du pays traversé par Barrès. Plus d'un Père actuellement à l'Université Saint-Joseph a vu l'académicien français parmi les enfants, auxquels il parlait à peu près comme s'il avait été à l'Académie française. On peut seulement regretter

que les difficultés présentes n'aient pas permis à Mlle Frandon de se rendre sur place, de suivre le chemin de son poète. Elle aurait trouvé l'accueil que connaissent bien les voyageurs français du Liban. Elle aurait pu entrer dans cette magnifique bibliothèque de l'Université Saint-Joseph, si riche en documents sur l'Orient, et savoir si Barrès y avait travaillé, et sur quels livres. Elle aurait recueilli de ces souvenirs que l'on ne transmet guère que de vive voix, sur le Barrès de 1914, un peu trop sensible aux fatigues du voyage, et aux prises avec une incommodité toute physique. Il est assez curieux, ce chapitre intime des voyageurs français d'Orient : il semble que le climat et même la nourriture de l'Orient aient fâcheusement influé sur nos poètes, nos romanciers....

A savoir cette toute petite histoire, peut-être Mlle Frandon aurait-elle plus complètement encore compris telle nuance qu'elle saisit dans l'effroi quelque peu chagrin de son héros devant les aspérités du chemin. Qu'il n'ait pas été jusqu'au Krak des Chevaliers, quel crime, je ne dis pas de lèse-tourisme, mais de lèse-Croisades ! Et quelle hâte de rentrer ! Il manque un irremplaçable spectacle de fête populaire qu'il regrettera fort ensuite : il s'en va chercher « un peu de repos pour classer ses impressions » (*Enquête*, t. I, p. 297) ; on songe à cette charmante plaisanterie de *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, qui évoque Taine, sur le lac de Côme, s'enfermant dans sa cabine, avec livres et documents, pour mieux décrire sa traversée.

A la vérité, il y a peut-être, chez Barrès, lutte entre le vivant, avide de toucher la vie elle-même, et le Barrès fatigué d'avance de la route et replongeant son enquête dans les livres. Il arrive qu'il rejette toute « rhétorique » et se jure « de ne rien consigner dans cette enquête qui ne soit de *son* expérience personnelle » (*Enquête*, t. I, p. 261) ; il arrive aussi qu'un site décrit par d'autres, fût-ce par Gérard de Nerval, perde pour lui tout intérêt (*Ibid.*, p. 297) : il lui faut le paysage découvert par lui-même, le témoignage inédit. Mais plus souvent, Mlle Frandon l'a montré, il voyage avec un livre dans sa poche.

Elle y insiste : Maurice Barrès a beaucoup lu. Nous l'en croirons, puisqu'elle le démontre. Encore que nous soyons aussi tenté de croire Lucien Corpechot, selon qui Barrès ne sortait pas toujours son livre de sa poche, et se pénétrait de lui comme par contact magnétique. Tentation d'autant plus forte pour nous, qu'un curieux texte de Charles Demange, cité dans une note de cette thèse (p. 441), nous montre le neveu pratiquant cette méthode de lecture tactile, qu'il avait peut-être empruntée à l'oncle.

Nous serions aussi tenté de croire que les sources de suggestions ne sont pas toujours aussi orientales ou exotiques que le pense Mlle Frandon. Elle songe (p. 443) à un mot d'Ibn Zaidoun : « Le vent du désir est plus impétueux que tout », quand elle rencontre, dans *Un jardin sur l'Oronte* : « Tu seras l'étoile du désir qui guide la caravane », — alors que nous songerions tout uniment à *Sed non satiata* :

Quand vers toi mes désirs partent en caravane..., etc.

En revanche, parmi les appels méditerranéens qui conduisent à l'Orient par Venise et l'Italie, ne pourrait-on faire une place plus apparente à Gabriele d'Annunzio ? Dans une lettre inédite (croyons-nous) que Barrès lui adressait le 10 avril 1913, et qui est conservée au Vittoriale italien : « J'ai trouvé, écrivait-il, un thème qu'il faut que je vous dédie s'il continue à se développer heureusement. C'est une réplique assez directe à votre prodigieux *Saint-Sébastien.* [1] » A quel livre pensait-il, en 1913 ? La dédicace s'inscrira, après la mort de Barrès, sur *le Mystère en pleine lumière* ; mais, en 1913, ce que Barrès dit d'une réplique à *Saint-Sébastien* ferait plutôt songer à *La Musulmane courageuse*. Au reste, il ressort d'autres lettres des

1. Il avait peut-être songé d'abord à ses pages sur Lamartine ; mais elles « s'appellent *L'Abdication du Poète*. Elles ne conviennent pas pour que je vous les offre » (même lettre).

archives du Vittoriale, qu'à Byblos il pensait à d'Annunzio et à son *Saint-Sébastien* [1] ; qu'il avait, d'autre part, songé à lui dédier son *Enquête aux Pays du Levant* [2].

Du moins, une conclusion se dégage des analyses de Mlle Frandon : pour Barrès comme pour Chateaubriand, les livres sont les compagnons de voyage indispensables, et les aide-mémoire du retour. Ce qu'il leur prend a peut-être moins de prix, à nos yeux, que le choix qu'il fait parmi les données diverses qu'il en reçoit : s'il a préféré, dans tel ou tel cas, tel interprète à tel autre, n'est-ce pas parce qu'il répondait mieux à une attente, à un désir ? Et aussi ce qu'il ajoute, ce qu'il invente peut-être, comme le meurtre de Mohammed, dont personne, nous dit Mlle Frandon, ne nous dit mot. Au total, ce qui nous intéresse le plus, c'est sa nature profonde.

Les textes orientaux de Barrès offrent d'excellentes occasions de définir cette nature, et Mlle Frandon en a tiré un excellent parti. Elle a vu comment l'Orient flattait en Barrès cette caressante obsession de l'inconscient, qui a toujours été le thème de ses rêves. Elle rencontre, en passant, ces sujets d'un charme très subtil : Barrès et la musique, Barrès et la danse ; et ce sujet profond : Barrès et le divin.

Tout un ensemble de consonances amène à une conclusion, qui est impliquée dans la conclusion même de ce livre, mais plus souvent diffuse à travers ses chapitres : les historiens dont Barrès surcharge son enquête ne l'intéressent que parce qu'ils lui permettent de rejoindre la vie. Que le passé se relie au présent, de même que le présent se relie au passé ! « Je donnerais toute vaine évocation du passé de cet étonnant manoir pour une bonne causerie avec ces Metualis sur l'idée qu'ils se font *aujourd'hui* du culte des arbres », — phrase qui réveille en écho une étonnante page sur ce culte, dans *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*. Barrès veut retrouver ce que les historiens ignorent même quand ils y conduisent : « Nous voudrions dépasser les doctrines de Hasan, connaître ses passions, ses doutes s'il en eut, sa poésie, ses modèles, connaître l'homme lui-même. » Reconstruire un personnage : c'est là l'alliance même de la poésie et du savoir. Au derviche qui lui enseigne sa doctrine, il demande moins de leçons magistrales, et une prise plus directe de la vie. Et, dans le tournoiement même du derviche, ce qui le retient, ce n'est pas, nous dit Mlle Frandon, le romantique pittoresque auquel s'arrête un Gautier, — peut-être même, ajouterons-nous, un Loti : c'est l'état d'âme qui y correspond, la valeur psychologique de l'exercice.

Comme il rapproche le passé du présent, la couleur exotique des réalités humaines, il rapproche l'Orient de l'Occident. Mlle Frandon a observé qu'il altère tel texte persan pour nous le rendre plus clair, pour l'amener à nous. Il a beau aller demander leur sagesse aux derviches : dès qu'il le peut, il profite d'une fête de Jeanne d'Arc, d'une messe, pour « se tourner vers nos clairs trésors d'Occident » (*Enquête*, t. II, p. 228). Cette messe, au bord du « nahr » asiatique, n'annonce-t-elle pas cette page d'*Un jardin sur l'Oronte*, où se forme, autour de croisés et de musulmanes, toute une petite paroisse

1. Lettre de J. J. Tabet, compagnon de voyage de Barrès : « Du Liban, devant les célèbres cascades d'Afka, M. Barrès, avec qui je me trouve, me charge de vous envoyer ses amitiés fraternelles, et de vous dire que nous sommes allés visiter le temple de la dame de Byblos le long du fleuve sacré, les ruines des temples d'Adonis, en causant de votre *Saint-Sébastien*. »

2. « J'aurais voulu que ce fût [le livre qu'il se propose de lui offrir], celui de demain, *Une Enquête aux Pays du Levant*, aux pays où j'ai rencontré votre image le long du fleuve Adonis, à Homs encore, mais çà et là nos deux pays s'y heurtent dans leur expansion, et peut-être que parfois le zèle merveilleux des Franciscains italiens m'a donné une ombre de tristesse à laquelle il serait peu convenable de vous associer pour si peu que ce fût. » Lettre du 18 août 1923. — Je dois la connaissance de ces documents des archives du Vittoriale à un travail inédit de Mme Culcase.

française aux bords de l'Oronte ? Les arrière-pensées françaises se déchiffrent aisément sous ces broderies orientales.

Elles se discernent même dans ce syncrétisme qui est probablement la grande pensée de Barrès, comme il fut celle de Louis Ménard, celle de Gérard de Nerval. Peut-être, Mlle Frandon aurait-elle pu s'attacher à en dégager un plus grand nombre de signes : rapprochements des troubles mystiques de l'Orient et de celles de Vintras ou de l'abbé Boullan ; correspondance d'une âme de derviche à celle des *Fioretti* ; « mobilisation du divin » analogue à celle de *La Grande Pitié des Églises de France*. Et combien d'autres encore ne trouverait-on pas en feuilletant l'*Enquête* : tantôt Barrès confesse à un derviche qu'à deux pas de nos cathédrales nous maintenons des figures de déesses « qui, loin d'être un scandale, font plaisir même à notre grand chef, le Pape, dans ses musées du Vatican » ; tantôt il supplie un Assomptionniste de ne pas rejeter avec trop de dédain les vieilles pensées de l'Orient, qui, après tout, nous sont venues à travers le christianisme, « mais clarifiées, sanctifiées, orchestrées, organisées par une longue tradition de chez nous ».

A suivre jusqu'au bout la pente de cet esprit, on sent, je crois, qu'il nous ramène à son dilettantisme initial. Il l'a dit lui-même à l'Assomptionniste trop peu accueillant : « Les dilettantes, ne vous hâtez pas de vous défaire d'eux !... N'allez pas préférer Voltaire à Chateaubriand. » Le sourire de Renan subsiste dans la piété du missionnaire laïque. Renan parlait du parfum d'un vase vide ; Barrès parle d'une « mèche qui brûle encore » (*Enquête*, t. II, p. 155). Un scepticisme inquiet et peut-être inquiétant menace ces dévotions mal assurées. Ne va-t-il pas jusqu'à le prêter aux missionnaires, — quitte à se reprendre aussitôt : « Ils ont le mépris de la nature humaine.... Qu'ai-je dit ? C'est écrire trop vite et trop grossièrement.... Ces nobles prêtres ne méprisent pas la nature humaine, *mais enfin* ils la connaissent.... »

Et il arrive que ces nuances contraires se fondent en une ironie irisée [1]. L'ironie barrésienne, — je la soupçonnerais dans des lignes que Mlle Frandon a prises tout à fait au sérieux. Mais quoi ! le Barrès qu'elle a si attentivement étudié est plus rassurant, — je ne dis pas moins secret, — que celui que j'imagine peut-être. Chaque génération se fait, à son image ou selon son rêve, un Barrès, un Baudelaire, un Stendhal.

PIERRE MOREAU.

ANDRÉ BOURGEOIS, **René Boylesve et le Problème de l'Amour.** Genève Droz, et Lille, Giard, 1950.

René Boylesve est actuellement, sinon oublié, du moins méconnu et comme amenuisé : une certaine préciosité, l'abus du *high life*, et d'un décor rare qui fait aujourd'hui poncif, nous causent souvent quelque irritation et l'excessive pudeur, non de l'observation psychologique et sensuelle, mais de son expression, nous détournent peut-être de reconnaître la lucidité originale d'un romancier chez qui le bon ton étouffa trop la cruauté nécessaire à un créateur. Cette lucidité, cette complexité humaine, cette cruauté de la passion en l'homme et autour de lui, M. André Bourgeois nous en démontre les dessous, et nous en démonte minutieusement les mécanismes, dans un livre très dense et riche, parfois jusqu'à la touffeur. Livre de piété spirituelle où la ferveur ne tombe pas du tout, comme l'on aurait pu le craindre, dans l'admiration béate, mais ne laisse pourtant point d'entraîner pour le lecteur une collaboration, qui est de regrouper à son usage les idées et de reconstituer la démarche intérieure de l'auteur, car

1. « Sans ironie », dit Mlle Frandon (p. 355), à propos de l'*Enquête*. Est-il certain, pour ne donner qu'un exemple, que lorsque Barrès s'excuse auprès des érudits, ses informateurs, de ne pas discuter « tant de problèmes que tour à tour, — leur dit-il, — vous résolvez différemment d'année en année » il ne sourie pas un peu des savants un peu de lui-même ?

celui-ci, vivant au cœur de son sujet, suppose parfois les problèmes débrouillés, et leurs interférences connues. Souhaitons, pour une nouvelle édition, une table des matières, et supplémentairement, une table des thèmes spirituels de Boylesve : ils le méritent, et le livre de M. Bourgeois, qui nous montre leur pathétique foisonnement.

Livre critique, qui applique, une fois encore, la psychanalyse à la connaissance de l'homme et de l'œuvre, car l'auteur trouve chez Boylesve la même « fixation infantile à la mère » que chez Verlaine ou Proust ; ajoutons le même mélange de sauvagerie et de timidité ; partant, un anxieux romantisme, un complexe d'auto-punition, une inhibition au bonheur sentimental réel (p. 103), sous prétexte de garder le rêve intact, et peut-être l'illusion. Toute l'histoire de son amour pour Louise Renaut, l'inspiratrice de *L'Enfant à la Balustrade* et de *Mon Amour*, est mélancoliquement significative de cette « déviation tragique de l'érotisme » chez Boylesve (p. 100 et 57). Il existait chez le romancier du *Meilleur Ami*, son œuvre la plus poignante à mon sens (sans parler des journaux intimes, *Feuilles tombées*), un malheureux mélange de pessimisme (dont le dolorisme est la compensation) et de narcissisme spirituel. D'où (cf. aussi l'histoire de Marie B..., l'héroïne de *Sainte-Marie des Fleurs*, sœur de celle que vécut Alain Fournier avec Yvonne de Galais), un homme qui, par ataraxie, a manqué pour une grande part sa vie passionnelle, en le sachant, et en n'y pouvant rien, doublé d'un créateur plus grand que son œuvre, mais qui ne s'est pas entièrement réalisé, par doute de soi et fausse délicatesse. Quelle amertume, me racontait-on, quand il s'aperçut que la première version d'un de ses romans (*L'Enfant à la Balustrade*, je crois), qu'il s'était attaché à refaire, sur l'absurde critique d'un directeur de revue, était la préfiguration de certaines parties de *Du côté de chez Swann*.

M. Bourgeois, si j'interprète sa pensée, voit dans les romans de Boylesve des romans des contradictions de la personnalité (ce qui fait bien, dans leur intention, leur sûr intérêt littéraire), et des romans de l'inévitable échec de l'Absolu. Romans freudiens, et surtout les *Souvenirs du Jardin détruit* ? A entendre ce grondement souterrain des passions, l'on regrette ce fréquent hiatus entre l'homme intérieur et sa traduction intellectuelle. Mais, se plaisant à relire, grâce au livre de M. Bourgeois, la première version du *Parfum des Iles Borromées*, ou *Sainte-Marie des Fleurs*, l'on se prend à croire que ne peut périr celui auquel convient une phrase qu'un autre s'appliqua : « J'aurai peut-être un nom dans l'histoire du cœur. »

JACQUES-HENRY BORNECQUE.

P. MANSELL JONES, **The Background to Modern French Poetry**. Cambridge University Press, 1951.

Un thème important parcourt ce petit livre d'essais au titre peu révélateur : la nature de l'influence littéraire. Le professeur Mansell Jones, homme de goût et homme modeste, se défend de vouloir *traiter* cette question, même dans les limites des trois cas considérés. En outre, le lecteur français lui saura gré de l'extrême prudence avec laquelle il aborde la question du rythme poétique, fin et essence de tout poème, chose si différente du mètre, surtout en langue française ; mais ce scrupule une fois admis, M. Mansell Jones prouve abondamment qu'il pouvait se dispenser de le formuler.

Les trois « influences » dont il esquisse le destin français sont celles de Swedenborg. Poe et Whitman. La première étude est la plus substantielle, la seconde la plus décisive, la troisième la plus décevante, et ceci tient sans doute à la nature des sujets. Le livre se termine par une série d'interviews que l'auteur, jeune étudiant, obtint en 1913 de plusieurs poètes (Ghil, Royère, Viélé-Griffin, Kahn, Romains, etc.) sur la question de l'influence whitmanienne. Ici encore, il se défend d'être un « expert interviewer », mais

la vérité et le style des propos y gagnent ; la plupart de ces croquis sont pleins d'humour et de substance (il semble bien, notamment, que les poètes n'écrivent pas toujours ce qu'ils pensent ; mais sont-ils, plus ou moins, sincères dans la conversation ?).

L'essai sur Swedenborg vise à déterminer la nature exacte et les voies de son influence sur le Baudelaire de *Correspondances*. M. Mansell Jones rappelle et critique les points essentiels de l'exégèse déjà respectable de l'imagerie du célèbre sonnet, et y ajoute quelques remarques pénétrantes sur l'importance négligée, selon lui, du vocabulaire de Chateaubriand (la comparaison de l'Église gothique avec la forêt, *Génie du Christianisme*, 3e partie, Livre 1er, chapitre VIII, contient non seulement tous les termes employés dans les trois premiers vers du sonnet, — les plus importants, — mais le contexte spirituel est ici identique), et surtout sur celle de la langue biblique : aucun moderne sensible, écrit-il, qu'il connût la Bible ou non, ne pouvait rester étranger aux vibrations établies par une phrase comme : « Et sitôt que Moïse était entré dans le tabernacle, la colonne de nuée descendait, et s'arrêtait à la porte du tabernacle, et l'Éternel parlait avec Moïse. » (*Exode*, XXXIII, 9.) Un tel langage, repris sans génie poétique par Swedenborg, est un archétype, touche à « une tradition mystique immémoriale, non orthodoxe parce qu'illimitée, incessamment modifiée, dont Baudelaire paraît être tributaire, sans jugement conscient, par des voies trop subtiles, obscures et souterraines pour être éclaircies et précisément démontrées » (p. 25). M. Mansell Jones nous rend sensible la distance qui sépare la langue de Swedenborg et celle de Baudelaire, distance dans laquelle s'exerce l'effort poétique. (Il aurait pu, peut-être, faire appel au témoignage de Baudelaire lui-même dans l'article sur Richard Wagner, où trois textes presque juxtaposés, la description littéraire par Wagner de l'ouverture de *Lohengrin*, le commentaire de Liszt et les deux premiers quatrains de *Correspondances* marquent, sans nul besoin de commentaires, le passage d'une vision swedenborgienne, par une vision musicale, à une vision poétique.)

Un document curieux termine l'essai : une lettre d'une autorité swedenborgienne déclarant à l'auteur que le Maître n'a jamais parlé de synesthésie, d'où il semble résulter que celle-ci est une invention de poète ; mais le « poète », ici, serait Balzac : « Ils trouvèrent le principe des mélodies en entendant les chants du ciel qui donnaient les sensations des couleurs, des parfums, de la pensée... » (*Séraphita*, cité par l'auteur, p. 17). Mais l'autorité citée admet, en post-scriptum, que Swedenborg considérait tous les sens comme des raffinements du toucher (p. 37) ; Balzac croyait que tout était « voir », mais au fond c'est la même idée. Ainsi, ce qui n'était au mieux qu'un corollaire obscur de la doctrine des Correspondances est devenu, au détriment de l'essentiel, le principe de l'esthétique post-baudelairienne ; l'impasse symboliste n'étonne plus.

La sévérité de M. Mansell Jones à l'égard de Poe ne choquera plus le lecteur français. La cause est entendue : l'homme fut moins un poète et un conteur qu'un mythe. Mais le mythe a existé, et l'auteur s'efforce de le définir et de l'expliquer. Se fondant sur une connaissance exacte de ce que fut Poe et de ce qu'en pensa Baudelaire, il conclut que le second a vu dans le premier sa propre image idéale. C'est la genèse de tous les mythes. Cette substitution fut rendue possible, écrit M. Mansell Jones, par la confusion, dans l'esprit des admirateurs de Poe, de deux notions voisines, mais distinctes : le Pur et le Parfait. Pour Baudelaire, Poe a « quelque chose de parfait comme le crystal », et, pour Mallarmé, il est « pur comme le diamant ». La pureté est présente dans quelques-uns des poèmes de Poe et partout dans ses écrits théoriques. L'idéal de perfection, qui domine la tradition française, lui est, en revanche, complètement étranger. C'est ce que n'ont pas vu Baudelaire et les Symbolistes, hallucinés par *The Poetic Principle*.

Enfin, les essais traitant de l'influence de Whitman en France, et surtout sur la formation du vers libre, concluent par une négative presque totale, non sans que M. Mansell Jones nous ait donné, en passant, un remarquable, quoique bref, aperçu historique sur la *libération* du vers français. Le poème en prose de Bertrand, Baudelaire et Nerval, le « vers bien simple » de Verlaine, l'attraction de la musique, « l'Art est infini » de Mallarmé, le « Comme parlé » de Laforgue, la recherche du « pied rythmique », le renouveau de la déclamation et du verset biblique (et ici Whitman semble avoir fait école) sont quelques-unes des composantes de cette force longtemps contenue dont l'éclatement permit la relève du symbolisme.

Il se dégage de ce petit livre une philosophie très judicieuse de l'influence littéraire. En tant que phénomène psychologique, celle-ci n'exige pas, pour germer, une compréhension objective de l'original. En tant que phénomène littéraire, elle dépasse de beaucoup le cadre étroit qui enferme habituellement les études des comparatistes. Une création est toujours un lieu d'influences, mais la méthode toute intuitive qui peut la définir en tant que telle doit être pointée sur l'œuvre, et non de l'œuvre vers les sources. Le prestige des rencontres verbales et le dédain des affinités spirituelles sont les deux écueils sur lesquels se brise trop souvent le mouvement comparatiste.

HENRI EVANS.

ANDRÉ SPIRE, **Plaisir poétique et plaisir musculaire. Essai sur l'évolution des techniques poétiques.** Un vol. in-8° de 547 pages. Paris, Corti, 1949.

On a trop peu parlé, lors de sa publication, du dernier livre d'André Spire. Et les rares comptes rendus qui lui ont été consacrés dans des revues philologiques laissent entier le problème de son intérêt littéraire, lequel, encore qu'il s'agisse d'une étude avant tout technique, n'est pas à dédaigner. Il ne saurait être indifférent d'entendre un poète aussi original que l'auteur de *Versets*, de *Secrets* et de *Tentations* parler de poésie, surtout quand ce poète se double, comme c'est le cas d'André Spire, tantôt d'un grammairien averti, tantôt d'un ferme théoricien.

Car, c'est bien, au fond, de théorie qu'il s'agit, et, autant qu'une étude technique, l'ouvrage d'André Spire est, vu sous un certain angle, un manifeste d'école : c'est même là ce qui, abstraction faite de toute considération d'ordre philologique, en fait d'abord pour nous la valeur. Sans qu'il faille pour autant le rattacher aussi étroitement que le fait Marcel Raymond à la génération « unanimiste et whitmanienne »[1] du début du siècle — en réalité il n'a connu l'œuvre de Withman qu'assez tard, et s'est toujours refusé à céder aux sollicitations des unanimistes — André Spire n'en demeure pas moins, par son œuvre, l'un des poètes les plus représentatifs de ce « lyrisme épique » moderne en la recherche duquel se rejoignent des hommes d'origine et d'inspiration aussi diverses que Jules Romains, Georges Chennevière, Pierre-Jean Jouve, Luc Durtain ou Jules Supervielle. On retrouve, dans tous ses recueils, le souci — commun à tous ceux qui ont voulu réagir contre le symbolisme — de pénétrer et de rendre de façon concrète la vie des êtres et des choses, et de donner à ceux-ci une présence réelle par le moyen d'un langage aussi directement expressif que possible. D'où la théorie « physiologique » de la forme poétique qui est celle d'André Spire, tout mot étant d'abord sensation et se trouvant appelé à communiquer au lecteur, par le jeu matériel de la parole ou prononcée — dans la déclamation, — ou intérieure (obscurément mimée) — dans la lecture muette — les mouvements les plus secrets de l'âme et du cœur du poète.

On voit ici la parenté des théories d'André Spire avec celles des psychologues modernes, en particulier de Georges Dumas, Henri Delacroix, Marcel Jousse,

1. *De Baudelaire au Surréalisme*, p. 245.

aux travaux desquels il renvoie d'ailleurs fréquemment. On voit aussi ses attaches, plus étroites encore et plus nettement affirmées, avec l'école de phonétique expérimentale de l'abbé Rousselot, aux membres de laquelle le livre est dédié, et dont les recherches nous ont déjà apporté, depuis les thèses de Georges Lote sur l'alexandrin, et en attendant la publication complète de son *Histoire du vers français*, les nombreux ouvrages et articles de Robert de Souza — et d'André Spire lui-même — qui ont, après les travaux de Grammont, renouvelé les études de versification française en leur donnant une rigueur scientifique qu'elles n'avaient pas jusque là.

Le livre d'André Spire est donc à la fois l'œuvre d'un savant et celle d'un poète, et ce double aspect de la personnalité de l'auteur comme aussi du contenu de l'ouvrage explique un titre dont le caractère inattendu a parfois piqué la curiosité. On en voit le sens : André Spire tire d'un examen poussé des travaux modernes de psycho-physiologie cette idée-maîtresse que toute composition, toute lecture d'un poème, fussent-elles silencieuses, et même que toute audition, fût-elle passive, comportent une ébauche des mouvements articulatoires correspondant à l'expression phonique des mots écrits, lus, ou entendus. Ainsi le plaisir poétique devient-il, pour partie, abstraction faite du sens et de la valeur intellectuelle du poème — dont l'auteur ne fait d'ailleurs pas fi pour autant — un « plaisir musculaire », d'ordre essentiellement articulatoire, c'est-à-dire phonétique. C'est donc, selon lui, par une étude scientifique des éléments du langage, qu'on peut le mieux pénétrer le mystère de l'expression et de la sensation poétiques.

Cette étude, André Spire la mène, dans le corps de l'ouvrage, avec une rigueur et une sûreté de documentation qui ne laissent pas de faire impression. Il n'apporte, certes, guère de faits nouveaux — il ne prétend d'ailleurs pas le faire, — les éléments de son chapitre sur *le rythme* du vers français lui sont fournis par la thèse de Lote ; ceux du chapitre sur l'*euphonie*, par les travaux des phonéticiens français ; ceux des remarquables paragraphes dans lesquels il démontre la gratuité des parallèles faciles entre musique et poésie, par les plus avertis des critiques et des historiens de la musique, Jeanne Marix et Lionel Landry, notamment, auxquels il doit beaucoup. André Spire — on le lui a reproché [1] — utilise les travaux de ses devanciers sans contrôler lui-même les résultats de leurs expériences, bien que méthodes et appareils se soient perfectionnés depuis les travaux de Rousselot et de Lote, voire depuis ceux de Pauphilet et Chlumsky. On aurait tort de lui en faire grief, car l'histoire de la préparation et de la publication du livre montrent quels obstacles matériels l'auteur a dû surmonter peur conduire son œuvre à bonne fin, au milieu des vicissitudes de la guerre et de l'exil, malgré la destruction de ses mauuscrits, et en dépit des difficultés crées, de 1940 à 1949, par la nécessité d'avoir recours à deux éditeurs, l'un français, l'autre américain, et de faire voyager les épreuves d'un côté à l'autre de l'Atlantique. On doit bien plutôt lui savoir gré de s'être résolu à nous donner sans nouveau délai le résultat de son travail, en quelque état qu'il fût. Et on passe facilement, quand on considère tout cela, aussi bien sur les imperfections de l'impression — des fautes nombreuses déparent incontestablement le texte et nuisent même, çà et là à la clarté de l'exposé — que sur le léger vieillissement de certaines théories, notamment en matière phonétique. La portée de l'ouvrage n'en est d'ailleurs pas restreinte ; ce ne sont pas quelques enregistrements nouveaux qui pourraient modifier les conclusions, et le but que se propose l'auteur est largement atteint : à savoir, non pas apporter, sur la question, des données scientifiques nouvelles, mais, en utilisant celles déjà existantes, fussent-elles anciennes, « présenter aux poètes les éléments de cette science physique du

1. Cf. *Le Français moderne*, octobre 1951, p. 310.

langage dont l'ignorance les arrête dans l'expression de leur pensée ou de leurs sentiments, les fait biaiser, reculer, fuir, cause leur défaite dans leur bataille contre les mots ». (*Avant-Propos*, p. VII.)

En fait, bien plus que pour la composition elle-même — les poètes, on le sait, n'ont guère souci des « arts poétiques », si riches soient-ils de substance, et même, comme ici, de science — c'est pour la lecture et l'interprétation des textes que ce livre rendra de très grands services. C'est vraisemblablement avec indifférence qu'on le verra ranimer les déjà vieux débats sur la « poésie pure » et reposer, fût-ce en termes nouveaux, l'encore plus vieux problème de l'inspiration et de l'art. Et on peut douter si l'appel que lance André Spire sera entendu — comme on peut douter de son efficacité s'il l'était — lorsque, après avoir évoqué les expériences de Lote et de Grammont, il s'écrie : « A quelle beauté et à quelle puissance d'expression n'atteindrait pas la poésie, si les poètes abordaient les problèmes techniques propres à leur art avec la conscience et le désintéressement de ces admirables savants ! » (p. 97). Et pourtant.... La clarté avec laquelle il définit la notion, confuse, même après les travaux de Grammont, d'*harmonie* dans le vers ; la façon dont il fait apparaître, plus nettement encore que Lote, les rapports, et d'abord les différences, entre les éléments proprement *rythmiques* (c'est-à-dire les accents) et les éléments *mélodiques* (c'est-à-dire l'intonation ; cf. notamment ses conclusions pp. 91, 106) ; les coups qu'il porte aux mythes anciens, qu'il s'agisse du numérisme syllabique ou de la « césure », sont de nature à faire réfléchir plus d'un auteur et plus d'un critique.

Il serait téméraire, certes, de croire au succès du livre comme « art poétique ». Il serait présomptueux — et l'auteur s'en garde — de tirer de sa lecture la conclusion que la phonétique expérimentale explique tout : « C'est une esclave, avouait déjà, en 1910, Eugène Landry, qui devient aisément une idole. [1] » Mais la ferme synthèse qu'il présente des travaux effectués depuis un demi-siècle sur la structure et l'histoire du vers français, l'application, par un homme de goût, de leurs résultats à un certain nombre d'exemples bien choisis, des références intéressantes à l'histoire de la poésie « en action », c'est-à-dire de la composition lyrique, de la déclamation et du chant, sont susceptibles de perfectionner, de préciser, voire, en certains cas, de renouveler les techniques de commentaire et d'explication des textes poétiques. En un temps où les classiques ouvrages de Grammont commencent à dater quelque peu, on saluera avec plaisir la publication de ce livre qui, sans prétendre de façon absolue à les remplacer — ce n'est pas à proprement parler un traité de versification — permet d'en nuancer et d'en enrichir singulièrement les conclusions. Et cela, tout en éclairant d'un jour nouveau les idées et l'œuvre poétique d'André Spire lui-même, comme aussi des poètes de sa génération. Ce qui donne à cette étude, déjà remarquable en elle-même, la valeur supplémentaire d'un véritable document, précieux pour qui voudra faire l'histoire des doctrines poétiques dans la première moitié du XX^e^ siècle. JEAN MAZALEYRAT.

Correspondance de GEORG BRANDES. Lettres choisies et annotées PAR PAUL KRUGER. Tome I : 1. La France et l'Italie; 2. Notes et références. Rosenkilde og Bagger. Copenhague, 1952.

La Société pour l'étude de la Langue et de la Littérature danoises a entrepris la publication de la *Correspondance* de Georg Brandes. Le premier volume est consacré à la correspondance échangée par le grand critique et ses amis français. Il est doublé par un second volume qui contient l'importante documentation rassemblée pour les notes explicatives.

1. *La Théorie du Rythme et le Rythme de Français déclamé*, p. 8.

Cette édition, imprimée au Danemark, est excellente ; le lecteur français n'y découvre que peu de fautes matérielles [1]. La présentation est fort soignée, l'index bien établi.

Près de trois cents lettres, toutes en français, de Brandes lui-même et de ses correspondants, ont été réunies. L'ordre choisi, par correspondants, était en l'occurrence préférable à la stricte chronologie ; il est, pour ceux qui s'intéressent plus particulièrement à l'histoire littéraire française, très commode.

On sait quel fut, dans toute l'Europe lettrée de la fin du XIX^e^ siècle et du début du XX^e^, le renom de Georg Brandes. Mais, en dépit de l'activité avec laquelle Brandes s'occupa de notre littérature, la France fut, curieusement, le pays où il trouva peut-être l'accueil le moins favorable. Et cependant il eut des relations épistolaires suivies avec nombre d'écrivains français, parmi les plus connus. Notons ici Taine, dont toutes les lettres, sauf une, avaient été déjà publiées ; E. de Goncourt (deux lettres inédites) ; P. Bourget (quatre lettres inédites intéressantes écrites entre 1884 et 1886, traitant de critique littéraire et d'un projet d'article pour une revue danoise) ; A. France (deux lettres inédites dont une sur la mort de M^me^ de Caillavet) ; P. Claudel et A. Gide (une lettre chacun) ; Romain Rolland (dix lettres inédites écrites entre 1910 et 1924). Chacun de ces lots permet désormais de fixer avec sûreté l'histoire des rapports de ces différents écrivains avec G. Brandes.

Parmi ses relations littéraires, Brandes trouva quelques profondes amitiés, entre autres celles de G. Noufflard, de Rouveyre et de M^me^ de Caillavet. Certaines de ces amitiés furent d'ailleurs interrompues brutalement ; M. Billy a récemment conté, dans *Le Figaro Littéraire*, la mésaventure qui brouilla Brandes et le trop aimé A. France ; la rupture avec Clemenceau survint au cours de la guerre de 1914 et fut éclatante.

S'étendant sur de longues périodes, ces différentes correspondances sont intéressantes pour qui aime suivre l'évolution générale des esprits à travers les vies individuelles.

CLAUDE DIGEON.

1. Signalons : p. 195, *je fait* ; p. 210, *pendre* au lieu de *prendre* ; p. 225, *écrit* pour *écrite* ; p. 229, *stage* lu sans doute pour *page* ; p. 448, *excuser* pour *excusez*.

CORRESPONDANCE

Mme Durry nous prie de publier un « billet » d'elle ainsi conçu : « Monsieur le Directeur, je ne pensais pas avoir à vous répéter que : 1° mon Flaubert n'est le fruit d'aucune collaboration (ni « technique » ni autre) ; 2° j'ai fait seule ce que j'ai signé seule. »

A propos du premier état des « Maximes » de La Rochefoucauld. — Nous avons publié, dans notre numéro d'octobre-décembre 1952, p. 417-424, un article de W. G. Moore sur le « premier état des *Maximes* de La Rochefoucauld », où l'auteur soulignait l'utilité de recourir aux premiers états des textes, comme il a pris soin de le faire, dit-il, dans son édition de l'*Horace* de Corneille (1938). En rappelant, que dès 1931, dans une étude de son ouvrage *De Ronsard à Victor Hugo*, il s'était lui-même reporté, pour le *Clitandre* du même auteur, à l'édition *princeps*[1], M. Gustave Charlier a fait sur le fond de l'article de M. Moore des observations qu'il nous a adressées et dont voici l'essentiel :

Avant M. Moore, un critique avait, lui aussi, mis en beau relief l'éminente dignité de l'édition hollandaise de 1664, *et montré, à n'en pas douter, que cette « préfaçon » fournissait des indications précieuses sur la genèse des* Maximes. *Ce critique s'appelle Alphonse Willems* (1839-1912), *dont la brochure* (16 *pages in-8°*) *parut à Bruxelles, en* 1879, *chez G. A. Van Tricht, sous ce titre :* La première édition des « Maximes » de La Rochefoucauld imprimée par les Elzevier en 1664.

C'est là l'un des premiers travaux publiés par A. Willems, qui allait donner, l'année suivante, Les Elzevier, histoire et annales typographiques, *la meilleure monographie consacrée aux célèbres éditeurs hollandais. Bibliophile et collectionneur averti de tableaux modernes, A. Willems était aussi un philologue éminent, qui a enseigné, pendant près de trente ans, la langue et la littérature grecques à l'Université de Bruxelles, et qui fut l'une des gloires les moins contestables de l'Académie royale de Belgique. Cette carrière d'helléniste, il l'a couronnée par une traduction française d'Aristophane, œuvre de toute sa vie, et qui, publiée après sa mort, a été saluée par les érudits compétents comme une merveille, tout à la fois, d'érudition précise et d'ingéniosité avertie.*

Pour en revenir à sa brochure de 1879, *elle apportait, à sa date, une révélation. Qu'il eût couru, en Hollande, une « méchante copie » des* Maximes, *on le savait depuis longtemps, rien que par l' « Avis aux Lecteurs » de la première édition française de ce texte, celle de* 1665. *Mais personne encore ne l'avait vue, et Gilbert, dans sa notice de la collection des Grands Ecrivains, penchait même à douter de son existence et à croire que c'était là simple prétexte invoqué par le moraliste pour s'excuser de livrer son livre au public. Car, notait-il, « il ne reste pas trace d'une édition hollandaise antérieure à la première édition française ».*

Willems a eu le mérite de retrouver cette introuvable édition ; il réussit même à en acquérir un exemplaire, et la première partie de sa brochure est consacrée

1. Voir aussi l'édition de cette pièce, procurée par R.-L. Wagner, 1949, « Textes littéraires français ». N. D. L. R.

à en donner une description minutieuse, notamment pour ce qui est des variantes, qu'il étudie dans sa seconde partie.

Avant M. Moore, Willems relève les fautes déclin *pour* destin, semences *pour* sentences, superflues *pour* superficielles. *Mais il en signale d'autres encore* : commune *pour* inconnue, indifférence *pour* déférence, qui l'anime *pour* qu'elle anime.

Comme M. Moore, Willems ne manque pas d'insister sur l'important secours qu'apporte ce texte de 1664 *à quiconque se propose de retracer la genèse des* Maximes. *Si certaines variantes sont purement littéraires et n'intéressent que le style, il s'en trouve aussi qui portent plus loin, et qui nous fournissent un texte supérieur à celui de la* princeps *française. — Ce n'est pas tout. Bon nombre de pensées que l'auteur a disséminées plus tard dans son livre se suivent ici dans leur liaison naturelle. Ainsi des maximes* 207 *et* 209 *qui ont l'air de se contredire alors que la contradiction cesse si l'on consulte la rédaction primitive, parce qu'ici les deux pensées sont fondues en une seule, au moyen d'une phrase intermédiaire qui sert à la fois de transition et de correctif.*

Cette présentation de 1664, *où les* Maximes *se succèdent dans leur relation immédiate, a également pour effet de rendre moins sensible le défaut que l'on a voulu reprocher à La Rochefoucauld, de n'avoir écrit « qu'une suite d'épigrammes qui frappent l'esprit comme un trait et qui tombent aussitôt ». Dans la version de* 1664, *en effet, la pensée est plus ample, l'expression plus abondante, comme on le voit, par exemple, pour ce qui donnera dans la rédaction définitive les maximes* 50 *et* 573, *et qui forme ici un seul développement continu.*

L'édition de 1664, *nous l'avons dit, est rarissime. On n'en connaît que sept exemplaires. Cette rareté a même donné lieu à une intéressante suggestion de Willems. Il se demande (p.* 14) *si ce ne serait pas la maxime* : L'éducation qu'on donne aux princes est un second amour-propre qu'on leur inspire, *qui aurait fait supprimer l'édition par l'auteur lui-même, lequel, en* 1666, *briguait, comme on sait, le poste de gouverneur du Dauphin. Le fait est que le mot* princes *a disparu des versions postérieures.*

La brochure de 1879, *si rare qu'elle soit, ne l'est pas à ce point. Elle existe dans les grandes bibliothèques : à la Bibliothèque Nationale, et M. Jean Marchand ne manque pas d'en citer la cote* (8° Z 299, *pièce*) *dans sa précieuse* Bibliographie générale raisonnée de La Rochefoucauld (1948, *p.* 114), *où il attribue, du reste, à notre compatriote, un prénom qui ne fut jamais le sien* (*p.* XIV *et cf. p.* 25). *Elle figure de même au catalogue du* British Museum, *où elle est répertoriée* : 11905 *h.* 22 (11). *Mieux encore : elle est signalée dans le* Manuel Bibliographique *de Gustave Lanson, sous le n°* 6037, *mais avec un titre qui laisse croire que notre savant et regretté maître n'a jamais eu sous les yeux cette impression bruxelloise.*

Si telles remarques topiques d'Alphonse Willems ont le plus souvent échappé à l'attention, c'est, selon toute apparence, que la majorité des critiques ne sont pas remontés plus haut que les résumés plus ou moins fragmentaires qu'ont tour à tour donnés de notre brochure J. Gourdault, Pauly et Brix. On nous pardonnera d'avoir fait davantage, et en prenant sur le rayon des moralistes de notre modeste bibliothèque ce bref opuscule, vieux maintenant de près de trois quarts de siècle, d'avoir rendu à notre érudit compatriote son mérite de précurseur.

M. W. G. Moore, à qui nous avons communiqué les pages de M. Gustave Charlier, nous a fait tenir la lettre suivante :

Je voudrais remercier M. Charlier d'avoir ramené l'attention sur le travail de Willems. Ce travail pourtant est loin d'être aussi inconnu que le pense M. Charlier. Si je ne l'ai pas cité, c'est qu'il se trouve reproduit dans l'Appendice, au tome I^er^ de l'édition des Grands Ecrivains (1883, *aux pages* 53-61). *Je partage entièrement l'admiration de M. Charlier pour cet article pénétrant. Je me permettrai de lui rappeler cependant que le but de Willems différait*

sensiblement du mien. Ce n'est plus l'antériorité de quelques variantes de 1664 *qui est en jeu, c'est la question bien autrement difficile du* premier état des « Maximes ». *Certaines formules du manuscrit autographe (qui était, je crois, inconnu à Willems) font penser à un état antérieur à celui de* 1664. *Bien d'autres suggèrent le contraire. C'est surtout la forme développée des* Maximes *de* 1664, *qui va jusqu'à en faire des « Réflexions », qui me fait penser que cette édition-là se fonde* par endroits *sur une copie manuscrite antérieure à l'autographe. Au surplus,* autographe *serait peut-être trop dire. Pour l'éditeur des Grands Ecrivains (Appendice au tome I*er, *page* 107), *les maximes de ce manuscrit étaient « écrites presque toutes de la main de l'auteur », tandis que M. Jean Marchand n'accorde à La Rochefoucauld lui-même que* 16 *pages sur* 91. *La question est plus embrouillée qu'elle ne paraît d'abord.*

Cette lettre a été mise sous les yeux de M. Gustave Charlier, qui nous écrit :

Ma modeste intervention n'avait d'autre objet que de rappeler comment, dans sa brochure de 1879, *Alphonse Willems avait souvent devancé les conceptions récentes sur la genèse complexe du livre des* Maximes. *Il m'avait paru que mon compatriote se trouvait un peu injustement oublié. M. Moore nous assure qu'il n'en est rien. Vous m'en voyez ravi.*

*J'incline à croire, cependant, qu'il y avait peut-être lieu de citer au passage le nom du critique bruxellois, à côté, par exemple, de celui de M Brix. Car l'*Appendice *de* 1883 *au tome I*er *de l'édition des Grands Ecrivains,* Appendice *auquel on se réfère, manque, à ma connaissance, dans pas mal de bibliothèques, même importantes.*

Aussi bien ai-je dit assez haut toute l'estime que je fais des recherches précises de mon savant collègue d'Oxford : je n'ai visé qu'à les compléter, sur un point secondaire, mais qui avait, me semble-t-il, son intérêt.

Quelques précisions sur Falconet de la Bellonie. — Dans un récent article de la *R. H. L. F.* (janvier-mars 1953, p. 30, note 7), sur « La Théorie des climats des *Réflexions critiques* à *L'Esprit des Lois* », M. Roger Mercier déclarait n'avoir découvert aucun renseignement sur Falconet de la Bellonie, si ce n'est une mention des *Mémoires de Trévoux*. Nous recevons de M. Claude Sibertin-Blanc, Conservateur de la Bibliothèque Inguimbertine (Carpentras), une lettre qui nous donne sur ce personnage quelques précisions dont voici la substance.

François-Étienne Falconet de la Bellonie, originaire de Vichy, fut Jésuite de la Province de Paris. Ayant quitté la Compagnie, acculé à la misère, il chercha refuge auprès de Mgr d'Inguimbert, à Carpentras, où il rédigea, en 1748, un périodique littéraire, *Essai sur l'histoire de la littérature et de l'esprit humain* et sa *Psycantropie*. Mais la maladie suspendit ses travaux et son gain. Il se rendit alors à Avignon pour y mourir à l'hôpital Sainte-Marthe, le 4 janvier 1750, âgé de vingt-huit ans seulement (M. Sibertin-Blanc a retrouvé son acte de décès).

Falconet de la Bellonie a droit à une courte notice dans le *Dictionnaire historique, biographique et bibliographique du département de Vaucluse*, de Barjavel (Carpentras, 1841, t. I, p. 472-473). Elle était déjà publiée lorsque son auteur, qui avait en partie confondu Falconet de la Bellonie avec Camille Falconet (1671-1762), eut communication, par F.-Z. Collombet, d'une note due vraisemblablement au jésuite lyonnais le P. Tolomas et qui est maintenant jointe aux papiers de Barjavel, à la Bibliothèque Inguimbertine. Celle-ci possède également le tome I de l'*Essai*... Enfin les *Nouveaux Mémoires d'histoire, de critique et de littérature* de l'abbé Antoine Gachet d'Artigny (t. VI, (1753), p. 152-164) donnent une appréciation de *La Psycantropie*.

Travaux sur Diderot. — Nous avons reçu du Professeur Herbert Dieckmann, de Harvard University, une intéressante lettre sur les travaux relatifs à Diderot. Nous en extrayons cette liste :

Travaux déjà accomplis sur les manuscrits du *Fonds Vandeul* :

Geary et Oustinoff : *Observations sur les instructions...* Étude sur les différents manuscrits et l'original russe.

Smiley : *Lettres de Meister à Mme de Vandeul*, édition. Étude sur les manuscrits de Mme de Vandeul contenus dans le Fonds.

Heitner : Article sur la traduction de *Miss Sarah Sampson.*

Volpe : Thèse sur les contributions de Diderot à *L'Histoire des Deux Indes* (mais il y a encore d'autres études à faire sur le matériel contenu dans le Fonds Vandeul).

Waterman : Thèse sur les notes en marge d'un exemplaire de l'*Essai sur l'Homme*, de Pope.

Travaux en préparation :

Seznec : *Les Salons. Apologie de Socrate.*

Seznec-Dieckmann : *La correspondance de Diderot et Falconet.*

Dieckmann : *Supplément au voyage de Bougainville*, édition. *Les deux traités mathématiques.* Probablement : Le développement de *Est-il bon, est-il méchant* (*La pièce et le prologue*). Le travail préparatoire est déjà terminé.

Smiley-Dieckmann : Le manuscrit sur la Compagnie des Indes.

Mrs Parrish : *La Religieuse*, édition.

R. Koch : *L'Apologie de l'abbé Galiani.* Thèse.

Nous remercions vivement M. H. Dieckmann de ces renseignements : ils seront de grand profit à tous ceux qui s'intéressent au « Philosophe » et à l'âge des lumières.

Ajoutons à cette liste le travail de M. G. May sur *La Religieuse* et les sujets déposés à la Sorbonne par des candidats au Doctorat ès-lettres :

M. Rees : L'influence de Locke sur la philosophie du XVIIIe siècle, particulièrement sur Diderot (D. U.).

M. Chouillet : L'esthétique de Diderot (D. E.).

Mlle Faral : Diderot et le théâtre. Une dominante de son art et de son génie (D. E.).

M. J. Proust : La philosophie de l'homme chez Diderot (D. E.).

M. Arab : Le concept de raison chez Diderot (D. E.).

M. J. Mayer : Diderot homme de science, et édition critique commentée des *Eléments de Physiologie* de Diderot (D. E.).

NOUVELLES DIVERSES

Exposition Flaubert-Zola. — La Société des Amis de Flaubert a organisé, en juin 1953, une Exposition Flaubert-Zola au Musée de l'Hôtel-Dieu de Rouen. La liste des objets exposés a été publiée sous la forme de sept pages ronéotypées.

Centenaire de la naissance de J. Lemaître. — Le Centenaire de la naissance de Jules Lemaître a été célébré à Beaugency et à Tavers, le 28 juin 1953, sous la présidence de M. Maurice Genevoix. Des communications ont été faites par MM. Lucien Verdier, Daniel Vannier, Aimé Dupuy, Jean Chaillet, Maurice Rat, Jacques Boudet et Robert Refoulé.

Société Chateaubriand. — Au cours de la 59e réunion de travail, consacrée à l'étude historique de l'*Itinéraire*, chez Mme la comtesse de Boishüe, sous la présidence du docteur Le Savoureux, M. Malakis, professeur à l'Université de Baltimore, dans sa communication sur les préliminaires du voyage

de Chateaubriand en Terre Sainte, montra, d'une part, comment on peut voir déjà, dans l'*Essai sur les Révolutions* et le *Génie du Christianisme*, le dessein du pélerinage et, d'autre part, l'influence qu'il exerça sur la rédaction des *Martyrs*. M. Outrey fit une série de projections commentées sur Athènes à l'époque de Chateaubriand, démontrant la fidélité des descriptions de la Grèce dans l'*Itinéraire*, et M. Collas dans ses aperçus concernant le caractère et la composition du *Journal de Jérusalem*, a souligné les distinctions à établir entre le Chateaubriand voyageur notant ses impressions heure par heure et le Chateaubriand écrivain s'appliquant à repolir son style et à renforcer son érudition.

Association Internationale des Études Françaises. — Le 5e Congrès de l'Association a eu lieu au Collège de France, les 2, 3 et 4 septembre derniers. (voir R. H. L. F., octobre-décembre 1952, p. 558). Les communications seront publiées dans le fascicule 6 des « Cahiers » (les fascicules 3, 4 et 5, groupés, viennent de paraître). Prochain Congrès à Paris, au Collège de France, les 23 et 24 juillet 1953 ; sujets d'étude : Psychanalyse et Littérature ; l'Image de la littérature française dans les pays étrangers.

BIBLIOGRAPHIE[1]

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1953.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Bissainthe (Max). — Dictionnaire de bibliographie haïtienne. — Washington, The Scarecrow Press, 1951.

— * Coppe (Paul) et Pirsoul (Léon). — Dictionnaire bio-bibliographique des littérateurs d'expression wallonne. 1622 à 1950. — Gembloux, Impr. Duculot [1952].

— * Dagens (Jean). — Bibliographie chronologique de la littérature de spiritualité et de ses sources (1501-1610). — Desclée, de Brouwer, 1952.

— * Bibliographie générale de littérature comparée. Années 1951-1952. — Boivin et C^ie^, M. Didier, 1953.

— * Friederich (W. P.) et Frenz (H.). — Yearbook in comparative and general literature. Tome I.-Chapel Hill, 1952 [complète la « Bibliography of comparative literature »].

— Torossian (A.). — Liste des thèses de lettres des Universités françaises (Paris et province), soutenues en 1952. — *AUP*, janvier-mars.

— Die romanistische Dissertationen, seit 1945 an deutschen Universitäten angenommene nicht im Druck erschienene Doktorarbeiten [1945-1951]. — *Romanistisches Jahrbuch*, IV. Bd., 1951.

DIVERS

— * Barthe (Roger). — L'Idée latine. T. I et II. — Toulouse, Institut d'études occitanes, 1950-1951.

— * Charlier (Gustave). — De Ronsard à V. Hugo. Problèmes d'histoire littéraire (Publications de l'Université de Bruxelles). — Presses Universitaires, 1953.

— * Nathan (Jacques). — Encyclopédie de la littérature française. — F. Nathan, 1952.

— * Saillet (Maurice). — Billets doux de Justin Saget. — Mercure de France, 1952.

— * Ségur (Nicolas). — Histoire de la littérature européenne. ***** L'ère

1. Voir la liste des abréviations à la fin de la bibliographie.

moderne. Préface d'André Chevrillon. — Neuchâtel-Paris, V. Attinger, 1952.

— * Solmi (Sergio). — La salute di Montaigne e altri scritti di letteratura francese [Nouvelle édition]. — Milano-Napoli, Ricciardi, 1952.

— * Villard (Léonie). — La France et les États-Unis. Échanges et rencontres 1524-1800 [Chap. VIII : Quelques rencontres et échanges littéraires et artistiques entre la France et les États-Unis]. — IAC, Éd. de Lyon, 1952.

— * Williams (W. D.). — Nietzsche and the French. A study of the influence of N's French reading on his thought and writing (Modern Language Studies). — Oxford, B. Blackwell, 1952.

— Arland (Marcel). — Sur la condition littéraire. — *La Nouvelle N. R. F.*, janvier.

— Berger (Marcel). — La littérature sportive. — *Larousse mensuel*, février.

— Collet (G. P.). — Georges Moore et la France. A propos d'un centenaire. 1852-1952. — *RLC*, octobre-décembre 1952.

— Engels (J.). — Philologie romane. Linguistique. Études littéraires. — *N*, Januari.

— Gruenter (Rainer). — Formen des Dandysmus. Eine problemgeschichtliche Studie über Ernst Jünger [sur l'histoire du dandysme en Europe]. — *Euphorion*, 1952, H. 2.

— Havens (Raymond D.). — Simplicity, a changing concept. — *JHI*, January.

— Humbert (Pierre). — Les erreurs scientifiques des littérateurs. — *Revue générale des sciences*, nos 1-2.

— Kluckhohn (Paul). — Literaturwissenschaft, Literaturgeschichte, Dichtungswissenschaft. Bemerkungen zu Fragen der Terminologie. — *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 1952, H. 1.

— Lemaître (Henri). — Propos sur le baroque. — *Droit et Liberté*, décembre 1952.

— Magnino (Léo). — L'influence de la littérature européenne au Japon au cours de ces soixante-dix dernières années. — *Les Langues modernes*, novembre-décembre 1952.

— Maurois (André). — Des correspondances. — *EN*, 12 février.

— Maurois (André). — L'Académie française. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1951-1952.

— Rogerson (Brewster). — The art of painting the passions. — *JHI*, January.

— Silvestre (Guy). — Introduction à l'étude de la littérature canadienne. — *Revue de l'Université d'Ottawa*, janvier-juin.

— French-American Literary relationships. — *YFS*, no 10.

Anthologies. — * Bo (Carlo). — Nuova poesia francese (Collezione « Fenice ». 16). — Parma, U. Guanda, 1952.

— * The Poetry of France from André Chénier to Pierre Emmanuel. An anthology with introduction and notes by Alan M. Boase. — London, Methuen, 1952.

Critique. — Magny (Claude-Edmonde). — « Finalement... ». — *Preuves*, octobre 1952.

Enseignement. — * L'École publique française. T. I et II. Avant-propos de A. Bayet. Préface de P.-O. Lapie. — Éd. Rombaldi, 1952.

— Bizos (M.). — Comment enseigner l'histoire littéraire. — *IL*, novembre-décembre 1952.

— Tucoo-Chala (P.). — La vie au collège de Pau sous l'Ancien Régime. — *Revue régionaliste des Pyrénées*, janvier-juin 1951.

Langue. — * Bruneau (Ch.). — Histoire de la langue française. Tome XIII. 1re partie. L'Époque réaliste. Fin du romantisme et Parnasse. — A. Colin, 1953.

— Gossen (Carl Theodor). — Beobachtungen zur französischen Syntax und Dialektologie. — *Orbis* (Louvain), I, n° 2, 1952.

— Kraft (Jacques-G.). — Esthétique du langage. Poésie et prose [conférence à la Société française d'esthétique, 15 mars 1952]. — *Revue d'esthétique*, juillet-septembre 1952.

— Lalanne (Philippe). — Langue française, langue européenne. — *Fédération*, février.

— Michaëlsson (K.). — *Galopin* et *trottin*. — [In] * Mélanges... M. Roques, t. IV, 1952.

Littérature coloniale. — Maran (René). — L'A. E. F. dans la littérature. — *Cahiers Ch. de Foucauld*, 4e trimestre 1952.

Littératures régionales. — Marot (Pierre). — L'apport lorrain dans l'art et la littérature de la France. — *Saint-Cyr*, décembre 1952.

— Pize (Louis). — La vie intellectuelle et littéraire à Lyon et en Forez. — [In] * Visages du Lyonnais (Coll. « Provinciales »). — Horizons de France, 1952.

Mélanges. — * Mélanges de linguistique et de littérature romanes offerts à M. Roques... par ses amis, ses collègues et ses anciens élèves de France et de l'étranger. T. III et IV. — M. Didier, 1952.

— * Festgabe Ernst Gamillscheg zu seinem fünfundsechzigsten Geburtstag am 28. Oktober 1952 von Freunden und Schülern überreicht. — Tübingen, M. Niemeyer Verlag, 1952.

Poésie. — * Guiraud (Pierre). — Les sources médiévales de la poésie formelle : la rime. Leçon inaugurale... à l'Université de Groningue, le 6 décembre 1952. — Groningen-Djakarta, J. B. Wolters, 1952.

— * Waltz (René). — La création poétique. Essai d'analyse (Bibliothèque de philosophie scientifique). — Flammarion, 1953.

— Bachelard (Aimé). — La poésie dauphinoise. — [In] * Le Livre d'or du Dauphiné (1349-1949). — Grenoble, 1952.

— Chaix-Ruy (J.). — Poésie et philosophie. — *Revue d'esthétique*, octobre-décembre 1952.

— Deshayes (M.-L.). — L'incantation de la rime. — *Les Humanités*. (Classes de lettres), octobre 1952.

— Gascht (André). — La poésie et le sens de l'humain. — *Le Thyrse*, février.

— Krafft (Jacques-G.). — Classicisme et hermétisme. Terres à redécouvrir. — *Revue d'esthétique*, octobre-décembre 1952.

— Tzara (Tristan). — Gestes, ponctuation du langage poétique. — *E*, janvier.

Roman. — Müller (Günther). — Aufbauformen des Romans. — *N*, Januari.

Style. — Bruneau (Charles). — Euphémie et euphémisme. — [In] * Festgabe E. Gamillscheg... — Tübingen, 1952.

— Dresden (S.). — Stylistique et science de la littérature. — *N*, October 1952.

Théâtre. — * Dumesnil (René). — Histoire illustrée du théâtre lyrique. (Coll. « Ars et Historia ».) — Plon, Éd. d'histoire et d'art, 1953.

— * Kiehl (Jean). — Les ennemis du théâtre. — Neuchâtel, Éd. de la Baconnière, 1951.

— Théâtres populaires de marionnettes. Guide-catalogue de la 4e exposition temporaire du Musée des Arts et Traditions populaires. 12 juillet 1952-4 janvier 1953. — Éditions des Musées Nationaux, 1952.

— Théâtres populaires de marionnettes [par G.-H. Rivière, Claude Dalbanne, Jacques Chesnais, Pierre Soulier, etc.], en marge de l'exposition du Musée des A. et T. P. — *RHT*, 1952, IV.

— Boussac (André). — Naissance du théâtre d'oc. — *La Revue Théâtrale*, nº 22, 1953.

— Robert (Louis-A.). — Le théâtre dauphinois [Ponsard, E. Augier, A. Rivoire, A. Poizat]. — [In] * Le Livre d'or du Dauphiné. — Grenoble, 1952.

Thèmes littéraires. — * Jacobi (H.). — Amphitryon in Frankreich und Deutschland. Ein Beitrag zur vergleichenden Literaturgeschichte (Zürcher Beiträge zur vergl. Literaturgeschichte. Bd. 2). — Zürich, Juris-Verlag, 1952.

— * Jochems (M. J.)., C. M. — De Missie in de litteratuur. I. Van de Middeleeuwen tot de Franse Revolutie. — Bussum, Paul Brand NV, 1952.

— * Prévost (J.-L.). — Le prêtre, ce héros de roman, de Claudel à Cesbron (Coll. « Présence du catholicisme »). — P. Téqui, 1952.

— Stillmunkes (Pierre). — Littérature et crime. — *La Vie judiciaire*, 29 décembre 1952-3 janvier 1953.

XVe SIÈCLE

— * Tenenti (Alberto). — La vie et la mort à travers l'art du xve siècle (Cahiers des *Annales*. 8). — A. Colin, 1952.

XVIe SIÈCLE

Divers. — * Angeleri (Carlo). — Il problema religioso del Rinascimento. Storia della critica e bibliografia. Introduzione di Eugenio Garin. — Firenze, Felice Le Monnier, 1952.

— * Bush (Douglas). — Classical influences in Renaissance literature (Martin Classical Lectures. XIII). — Cambridge, Mass., Harvard University Press, published for Oberlin College, 1952.

— * Huguet (Edmond). — Dictionnaire de la langue française du xvie siècle. T. V [Leur-Marre]. — M. Didier, 1952.

— Cohen (Gustave). — Deux grands seiziémistes : Henri Chamard et Abel Lefranc. — *EN*, 18 décembre 1952.

— Cohen (Gustave). — Un explorateur des lettres [A. Lefranc]. — *NL*, 4 décembre 1952.

— Dainville (Fr. de). — Les collèges au xvie siècle. — [In] * Dictionnaire des Lettres françaises. Le XVIe siècle, 1951.

— Dumesnil (René). — Henry Expert, musicien humaniste. — *MF*, décembre 1952.

— Lebègue (Raymond). — Henri Chamard (1867-1952). — *AUP*, octobre-décembre 1952.

— Lebègue (Raymond). — La langue des traducteurs français au xvie siècle. — [In] * Festgabe E Gamillscheg... — Tübingen, 1952.

— Longnon (M.-L. C.). — Henry Expert. — *Musique et Liturgie*, septembre-octobre 1952.

— Marichal (Robert). — A. Lefranc (1863-1952). — *BHR*, fasc. 1.

— Raymond (Marcel). — A. Lefranc. — *JG*, 7-8 décembre 1952.
— Sabatier (André). — A. Lefranc, un parfait humaniste. — *Réforme*, 13 décembre 1952.
— Strohl (Henri). — Amitiés entre réformés suisses et alsaciens. — [In] * L'Alsace et la Suisse à travers les âges (Publ^on de la Société savante d'Alsace et des régions de l'Est). — Strasbourg-Paris, F.-X. Le Roux, 1952.

— *Bibliophilie*. — * Desgraves (Louis). — Bibliographie des ouvrages imprimés par Simon Millanges. 1572 à 1623. — Société des bibliophiles de Guyenne, Bordeaux (7, rue Saint-Loup), 1951.
— Duval (Michel). — Le livre et sa diffusion en Bretagne dans la première moitié du XVI^e siècle. — *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 1952.

— *Théâtre*. — Coyecque (Ernest). — Costumes pour la représentation du *Mystère de la vendicion de Joseph*, 1560 [Minutier central, Étude LIV, n° 160]. — *RHT*, 1952, IV.

Bonivard (Fr. de). — Bossard (Maurice). — B. et la Fauconnerie. — *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1952, H. 1-2.

Calvin. — * Parker (T. H. J.). — The doctrine of the Knowledge of God. A study in the theology of John C. — Edinburgh, Oliver and Boyd, 1952.
— Calvetti (C.). — I presupposti filosofici della dottrina calvinistica del « servo arbitrio ». — *Rivista di filosofia neo-scolastica*, settembre 1952.
— Voir : *François de Sales* (*S^t*).

Castellion (S.). — Jacquot (Jean). — S. C. et l'Angleterre. Quelques aspects de son influence. — *BHR*, fasc. 1.

Chassignet (J.-B.). — Ruchon (François). — J.-B. C. *Le Mespris de Vie et Consolation contre la Mort*. — *BHR*, fasc. 1.

Colin (Jacques et Germain). — Voir : *Gaillarde* (*J.*).

Du Bellay (J.). — Voir : *Rabelais*.

Estienne (H.). — Voir : *Lefèvre d'Étaples* (*J.*).

Gaillarde (J.). — Saulnier (V.-L.). — Documents nouveaux sur Jeanne G. et ses amis : C. Marot, Jacques Colin, Germain Colin. — *Bulletin de la Société historique, archéologique et littéraire de Lyon*, 1950-1951 [1952].

Lefèvre d'Étaples (J.). — Tyler (A. E.). — Jacques L. d'E. and Henry Estienne the elder (1502-1520). — [In] * The French mind. Studies in honour of G. Rudler. — Oxford, 1952.

Marguerite de Navarre. — * Ritter (Raymond). — Les solitudes de M. de N. 1527-1549. — H. Champion, 1953.
— Ritter (R.). — Les solitudes de M. de N. VIII. Où il est question du cheval de Ronsard et d'une méditation sur la montagne (automne 1548-automne 1549). — *Pyrénées*, janvier-mars.

Marot (C.). — Mayer (C. A.). — Le texte de M. (*fin*). — *BHR*, fasc. 1.
— V.-L. Saulnier. — C. R. de : J. Rollin, *Les Chansons de C. Marot* (Paris, 1951). — [In] *BHR*, fasc. 1.
— Voir : *Gaillarde* (*J.*).

Montaigne. — * M. de M. — *Les Essais*. Édité par S. de Sacy (« Les Portiques », 18). — Paris, Club français du Livre, 1952.

— Calvet (Msr Jean). — Le choix de M. A propos de la religion de l'auteur des *Essais*. — *Revue des Cercles d'études d'Angers*, janvier.

— Davril (R.). — Un disciple de M. en Angleterre : le chevalier William Cornwallis. — *Annales publiées par la Faculté des Lettres de Toulouse*, décembre 1952.

— Dresden (S.). — Le dilettantisme de M. — *BHR*, fasc. 1.

— Hodgen (Margaret T.). — M. and Shakespeare again. — *The Huntington Library Quarterly*, November 1952.

— Michel (Pierre). — Les « Amis de M. » [fin de la communication de R. Trinquet sur les malheurs de M. autour de 1585]. — *L'École*, 27 décembre 1952.

— Moore (W. G.). — M's notion of experience. — [In] * The French mind... — Oxford, 1952.

Morel d'Embrun (J.). — Davis (M. Gerard). — A humanist family in the 16 th century [Jean Morel d'E., 1511-1581, sa femme, Anthoinette Morel, ou de Loynes, et leurs enfants]. — [In] * The French mind... — Oxford, 1952.

Nicot (J.). — Matos (Luis de). — Un diplomate-humaniste : Jean N., ambassadeur de France au Portugal. — *Annales publiées par la Faculté des Lettres de Toulouse*, janvier 1952.

Rabelais. — * Dontenville (Henri). — R. vu de la Devinière [Association des amis de R. et de la Devinière]. — Tours, Arrault, 1952.

— * Lefranc (Abel). — R. Études sur *Gargantua*, *Pantagruel*, le *Tiers Livre*. Avant-propos de Robert Marichal. — A. Michel, 1953.

— Hommage à R., par Jules Romains, A. Maurois. — *NL*, 9 avril.

— Astruc (Dr Pierre). — R. médecin. — *EN*, 16 avril.

— Brochon (Pierre). — Les sources populaires de R. — *LF*, 12-19 mars.

— Calvet (Msr Jean). — Il y a quatre cents ans, mourait F. Rabelais. — *La Croix*, 12-13 avril.

— Chagny (André). — R. à Lyon. — *Bulletin des Lettres*, 15 mai.

— Cohen (Gustave). — R. éducateur. — *NL*, 9 avril.

— Cohen (Gustave). — Un génie-mère. R. — *LF*, 19-25 février.

— Dontenville (Henri). — Le mythe de Gargantua. — *NL*, 9 avril 1953.

— Febvre (Lucien). — Comment lire R. ? — *EN*, 16 avril.

— Febvre (Lucien). — Humanisme pantagruélique. — *NL*, 9 avril.

— Françon (Marcel). — J. Du Bellay et R. — *Le français moderne*, janvier.

— Géraudel (Pierre). — Selon A. Lefranc : Shakespeare n'est pas Shakespeare, mais R. est bien R. — *Arts*, 30 janvier-5 février.

— Jourda (Pierre). — A Montpellier. — *EN*, 16 avril.

— Lebègue (Raymond). — R. et le théâtre. — *EN*, 16 avril.

— Lebègue (Raymond). — R. et son temps. — *NL*, 9 avril.

— Leroy (Maxime). — R. proche et lointain. — *Preuves*, avril.

— Levron (Jacques). — L'Anjou dans la vie et l'œuvre de R. — *Le Courrier de l'Ouest*, 17 février-5 mars.

— Monod (Gustave). — R. et l'éducation. — *EN*, 16 avril.

— Pasteur Vallery-Radot. — R. médecin. — *NL*, 9 avril.

— Pevel (Henri). — L'année R. — *L'École libératrice*, 15 mai.

— Porcher (Jean). — R. à travers les siècles. — *NL*, 9 avril.

— Prinet (Jean). — Imagiers et illustrateurs. — *NL*, 9 avril.

— Rabiniaux (Roger). — F. R., écrivain d'aujourd'hui. — *Cahiers français d'information*, 1er avril.

— Renaudet (Augustin). — R. et l'Italie. — *EN*, 16 avril.

— Romains (Jules). — R. et le pantagruélisme. — *RP*, mai.

— Samaran (Ch.). — R. père de famille [à propos de l'article de l'abbé Lesellier in *BHR*, 1938]. — *Le Monde*, 11 mars.

— Saulnier (V.-L.). — La langue de R. — *NL*, 9 avril.

— Serr (G.). — R. et la théologie. — *Études évangéliques*, octobre-décembre 1952.

— Weber (Henri). — R. humaniste. — *LF*, 26 février-5 mars.

Ronsard (**P. de**). — Ilsley (Marjorie H.). — Marie de Gournay's revision of R's. *Harangue du duc de Guise*. — *PMLA*, December 1952.

— Lebègue (Raymond). — R. au travail. — *BGB*, décembre 1952.

— Silver (Isidore). — Differences between the third and fourth collective editions of R. — *BHR*, fasc. 1.

Scève (**M.**). — Saulnier (V.-L.). — Quelques mots de la langue de M. S. — [In] * Festgabe E. Gamillscheg... — Tübingen, 1952.

Servet (**M.**). — Podach (E. F.). — De la diffusion du *Christianismi Restitutio* de Michel Servet (1553) au XVI^e^ siècle. Ms. 14 de la Bibl. du protestantisme à Paris. — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, octobre-décembre 1952.

XVII^e^ SIÈCLE

Divers. — * Sanson (Henri-Marcel). — S^t^ Jean de la Croix entre Bossuet et Fénelon. Contribution à l'étude de la querelle du Pur Amour. — Alger, Impr. E. Imbert, 1952.

— Delassault (Geneviève). — Le Maistre de Sacy et La Fontaine, traducteurs de Phèdre. — *RSH*, octobre-décembre 1952.

— Le Gentil (G.). — La question de la Religieuse portugaise d'après un ouvrage récent [Claude Aveline]. — *RLC*, octobre-décembre 1952.

— Marchand (Jean). — Une rare impression bordelaise d'Arnault Oubret. 1618 [Histoire tres-veritable de l'exécrable et cruelle mort soufferte par deux vénérables pères Capuchins]. — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, 2^e^ semestre 1952.

Jansénisme. — Turdeanu (Émile). — Les controverses des Jansénistes et la création de l'imprimerie grecque en Moldavie. — [In] * Mélanges... M. Roques, T. III, 1952.

Théâtre. — Lebègue (Raymond). — C. R. de : John Kelly, *La Querelle du théâtre en France de 1657 à 1700*. Thèse pour le doctorat de l'Université de Paris, 1952, dactyl. — [In] *RHT*, 1952, III.

— Rat (Maurice). — Du nouveau sur Thérèse Du Parc... — *FL*, 28 février.

— Viguié (Pierre). — L'idole des génies, marquise du Parc. — *Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, t. XIII, 1944-1950 [1952].

— Troupes circulantes en Bretagne au XVII^e^ siècle (textes communiqués par le D^r^ Merle). — *RHT*, 1952, IV.

Aulnoy (**M^me^ d'**). — Day (Robert A.). — M^me^ d'A. in the *Lettres portugaises*. — *MLN*, December 1952.

Bérulle (**P. de**). — Ricard (Robert). — B. en Biscaye. — *Le Courrier ibéro-américain*, n° 11, 1^er^ trimestre 1952.

Boileau. — Borgerhoff (E. B. O.). — B. satirist *animi gratia*. — *RR*, December 1952.

Bossuet (**J.-B.**). — * J.-B. B. — Le Mystère de Jésus-Christ. Pages choisies et présentées par Thérèse Goyet (Coll. « Orans christianus »). — Éd. de l'Orante, 1952.

— * Bros (M^gr^ Albert). — B. prêtre, suivi de : Quelques opuscules de

piété composés par l'évêque de Meaux [réédition]. — P. Lethielleux, 1952.
— * Chardon (Pierre). — B. (Coll. « Expliquez-moi »). 2 vol. — Foucher, 1953.
— Grémaud (G.). — La maison natale de B. à Dijon. — *Mémoires de la Commission des Antiquités du département de la Côte-d'Or*, t. XXII, fasc. III, 1952.
— Lhermitte (Prof[r]). — De la modernité de B. (B. psycho-physiologiste). — *La Semaine religieuse du diocèse de Meaux*, 2-16 novembre 1952.
— Les fêtes de B. à Meaux [discours de S. E. M[gr] Blanchet et du comte Robert d'Harcourt]. — *La Semaine religieuse du diocèse de Meaux*, 2-16 novembre 1952.
— Truc (Gonzague). — Sur l'inactualité de B. — *L'École*, 21 février.
— Voir : *XVII[e] siècle. Divers.*

Camus (J.-P.). — Sage (Pierre). — L'évêque-romancier de Belley : J.-P. C. — *Visages de l'Ain*, octobre-décembre 1952.

Corneille (A.). — Allem (Maurice). — Antoine C. — *Rolet*, 1[er] janvier.

Corneille (P.). — Ault (Harold C.). — The denouement of *Le Cid* : a further note. — *MLR*, January.
— Champigny (Robert). — C. et le *Traité des Passions*. — *FR*, December 1952.
— Knight (R. C.). — *Cosroès* and *Nicomède*. — [In] * The French mind.
— Legouis (Pierre). — Le thème du rêve dans le *Clitandre* de P. C. et *The Dreame* de Donne [complément à l'article publié in *RHT*, 1951, II]. — *RHT*, 1952, IV.
— Nitze (William A.). — *Vertu* as patriotism in C's *Horace*. — *PMLA*, December 1952.

Deimier (P. de). — Colotte (P.). — Le poète Pierre de D. (*suite et fin*). — *Provence historique*, janvier-mars.
— Colotte (Pierre). — Note sur Pierre de D. (vers 1580 — après 1615). *XVII[e] siècle*, n[os] 17-18, 1953.

Descartes (R.). — Armitage (Angus). — R. D. and the early Royal Society. — *Notes and Records of the Royal Society of London*, October 1950.
— Hervey (Helen). — Hobbes and D. in the light of the correspondence between sir Charles Cavendish and D[r] John Pell. — *Osiris*, t. X, 1952.
— Philippe (Marie-Dominique), O. P. — Réflexions sur la nature et; l'importance de la liberté dans la philosophie de D. — *Revue Thomiste*, 1952, III.
— Starobinski (Jean). — D. et la médecine. — *Synthèses*, janvier.
— Wilson (Max W.). — Les tendances volontaristes et pragmatiques de la philosophie cartésienne. — *Conjonction*, août 1952.
— Voir : *Diderot*, *Maignan (E.)*.

Fénelon. — Voir : *XVII[e] siècle. Divers.*

Fleury (Abbé). — Dainville (Fr. de). — Note pour une introduction au *Traité des Études* de l'abbé F. (1686). — *XVII[e] siècle*, n[os] 17-18, 1953.

François de Sales (S[t]). — Barraud (Georges). — S[t] F. de S., humaniste passionné et apôtre infatigable, devant la médecine et l'hygiène. — *Le Progrès médical*, 24 décembre 1952.
— Delaruelle (E.). — S[t] F. de S. et Calvin. — *Notes salésiennes*. Supplément à : *Prêtres de S[t] F. de S.*, février.

Gournay (M. de). — Voir : *Ronsard (P. de)*.

Huet (P.-D.). — Sauvage (R.-N.). — Les livres et les manuscrits de H. à la Bibliothèque du Roi. — *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen*, 1952.

La Bruyère. — Turner (Margaret). — The influence of La B. on the *Tatler* and the *Spectator*. — *MLR*, January.

La Croix (Ph. de). — Lagny (Jean). — Un plagiaire au XVIIe siècle : Phérotée de La C. — *XVIIe siècle*, nos 17-18, 1953.

La Fontaine. — * Wadsworth (Philip A.). — Young La F. A study of his artistic growth in his early poetry and first *Fables* (Northwestern University studies, Humanities series. Nr 29). — Evanston, Illin., Northwestern University Press, 1952.

— Guiart (Jules). — J. de La F. à Château-Thierry. — *Le Fureteur*, janvier.

— Weidner (Alfred). — Eine La F. Interpretation (*Le lion et l'âne chassant*). — *Neuphilologische Zeitschrift*, 1952, H. 6.

— Voir : *XVIIe siècle. Divers.*

La Rochefoucauld. — * La R. — *Réflexions ou sentences et maximes morales.* Texte avec introduction, traduction grecque et notes, par Chr. Christidès (Coll. de l'Institut français d'Athènes. 32). — Athènes, Impr. de l'Institut français, 1952.

Le Maistre de Sacy. — Voir : *XVIIe siècle. Divers.*

Maignan (E.). — Cenal (P. Ramón), S. J. — Emmanuel M : su vida, su obra, su influencia. — *Revistá de estudios políticos*, noviembre-diciembre 1952.

Malherbe. — Fromilhague (R.). — Les stances *Pour Monsieur de Montpensier* sont-elles de M. ? — *Annales publiées par la Faculté des Lettres de Toulouse*, décembre 1952.

Molière. — Merian-Genast (Ernst). — Die Technik des komischen Charakteristik bei M. und Goldoni. — *Romanische Forschungen*, 1952, H. 1-2.

— Trougnac (Jean). — M. à Agen. — *Revue de l'Agenais*, 1952, 2e trimestre.

Pascal (B.). — * Hubert (Sister Marie-Louise), O. P. — P. unfinished *Apology*, a study of his plan (Yale romanic studies. 2d series. III). — New Haven, Yale University Press, 1952 ; Paris, Presses Universitaires.

— * Wasmuth (Ewald). — Die Philosophie P. unter besonderer Berücksichtigung seiner Lehren von dem Unendlichen und dem Nichts und den Ordnungen. — Heidelberg, L. Schneider, 1949.

— Humbert (Pierre). — Sur le tricentenaire de l'expérience du Puy-de-Dôme. — *Notes and Records of the Royal Society of London*, December 1948.

— Neveux (Jean). — P. et le piétiste allemand J.-H. Reitz. — *RLC*, octobre-décembre 1952.

— Rat (Maurice). — Tout ce que P. n'a jamais été [à propos de L. Lafuma]. — *FL*, 10 janvier.

— Rich (Arthur). — P. Gedanken über Macht und Recht. — *Theologische Zeitschrift*, 1952, H. 8.

— Souriau (Maurice). — Le libertin Mitton dans les *Pensées* de P. — *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen*, 1952.

— Actualité de P. — *Bulletin de l'Institut français en Espagne*, juillet-octobre 1952.

— *** Le sens de l'*Apologie* de P. — *XVII^e siècle*, n^os 17-18, 1953.

Racine. — * Trigiani (Aurora). — Il Teatro raciniano e i melodrami di Pietro Metastasio (Università di Torino. Vol. 3, fasc. 2). — Torino, Tip. Torinese, 1951.

— Barnes (Annie). — La prophétie de Joad. — [In] * The French mind.

— Dussane (M^me). — Les grandes premières. *Phèdre* de J. R. — *Les Annales. Conferencia*, février.

— Goulinat (J. Gabriel). — Charles Coypel et le *Bajazet* de R. — *Études d'art*, 7^e série, 1952.

— Ruch (M.). — R. d'après sa correspondance. — *Les Humanités* (Classes de lettres), décembre 1952-avril 1953.

— Sayce (R. A.). — R.' style : periphrasis and direct statement. — [In] * The French mind... — Oxford, 1952.

— Thiébaut (Marcel). — Le secret de R. [à propos de la reprise de *Mithridate* au Théâtre Français]. — *JG*, 11-12 janvier.

— Vier (Jacques). — Le récit de Théramène. — *L'École*, 10, 24 janvier.

Rémy (A.). — De Ronsard à André Chénier. L'Endymion d'A. R. [Abraham Ravaud, devenu Rémy, puis Remmius]. — *N*, October 1952.

Rotrou. — Voir : *Corneille* (*P.*).

Saint-Evremond. — Barnwell (H. T.). — S.-E. : a french political exile in 17 th century London. — *Proceedings of the Huguenot Society of London*, 1947-1952.

Sévigné (M^me de). — Gérard-Gailly. — Les lettres de M^me de S. Histoire d'un texte. Suivi de : A M^me de Grignan. Une lettre restituée, publiée par G.-G. — *MF*, février.

Tallemant des Réaux. — Cambon (Charles). — Du « livre de l'estat des âmes de la paroisse de Saint-Hilaire d'Agen, 1654 » aux *Historiettes* de T. des R. [sur trois personnages agenais des *H.*]. — *Revue de l'Agenais*, 1952, 3^e trimestre.

XVIII^e SIÈCLE

Divers. — Cramer (Lucien). — Une famille genevoise : les Cramer, leurs relations avec Voltaire, Rousseau, et B. Franklin-Bache. — Genève, E. Droz, 1952.

— * Fabre (Jean). — Stanislas-Auguste Poniatowski et l'empire des lumières. Étude de cosmopolitisme littéraire (Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg. 116). — Les Belles-Lettres, 1952.

— * Mousnier (Roland), Labrousse (E.) et Bouloiseau (M.) — Le XVIII^e siècle. Révolution intellectuelle, technique et politique. 1715-1815 (Histoire générale des civilisations. 5). — Presses Universitaires, 1953.

— Belaval (Yvon). — La crise de la géométrisation de l'univers dans la philosophie des lumières. — *Revue internationale de philosophie*, 1952, fasc. 3.

— Gautier (J.-M.). — Apogée et déclin du mirage tahitien en Angleterre et en France. 1766-1802. — *Journal de la Société des Océanistes*, décembre 1951.

— Lambrechts (Willy). — Une chambre de rhétorique francisée, au XVIII^e siècle, à Anvers. — *LR*, février, mai.

— Maubourguet (Jean). — Le collège de Sarlat au XVIII^e siècle. — *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, octobre-décembre 1952.

— Shackleton (Robert). — The cloister them in French Preromanticism [Rancé, Abélard et Héloïse]. — [In] * The French mind... — Oxford, 1952.

— Van de Meulebroeke (Marthe). — Bibliographie [sur la philosophie des lumières : principaux ouvrages parus *a.* avant 1945 ; *b.* depuis 1945 jusqu'en 1951]. — *Revue internationale de philosophie*, 1952, fasc. 3.

Théâtre. — * Carrington Lancaster (H.). — French Tragedy in the reign of Louis XVI and the early years of the French Revolution, 1774-1792. — Baltimore, The John Hopkins Press, 1953.

Beaumarchais. — * B. — *Le Mariage de Figaro.* Mise en scène et commentaires de Jean Meyer (Coll. « Mises en Scène »). — Éd. du Seuil, 1953.

Bernardin de St-Pierre. — * B. de St-P. — *Paul et Virginie.* Introduction et notes de L. Desgraves (Classiques Delmas.) — Delmas, 1952.

Choderlos de Laclos. — * Solaroli (Libero). — L. Prefazione di Pietro Paolo Trompeo. — Roma, Edizioni dell' Ateneo, 1952 [Cf. C. R. de : Arnaldo Pizzorusso, in *Rivista di letterature moderne*, ottobre-dicembre 1952].

Condillac. — * C. — Lettres inédites à Gabriel Cramer. Texte établi, présenté et annoté par Georges Le Roy (Bibliothèque de philosophie contemporaine). — Presses Universitaires, 1953.

Condorcet. — Bigot (A.). — Mme de C. et ses relations normandes. — *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen*, 1952.

D'Alembert. — Ley (Hermann). — Sur l'importance de D'A. (II). — *La Pensée*, janvier-février.

Diderot. — * Crocker (L. G.). — Two D. studies : ethics and esthetics (Studies in romance languages and literatures. Extra. Vol. XXVII). — Baltimore, The John Hopkins Press, 1952.

— * Vartanian (Aram). — D. and Descartes : a study of scientific naturalism in the enlightenment. — Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1953.

— Benot (Yves). — A quand une édition vraiment complète des œuvres de D. ? — *LF*, 12-19 février.

— Daoust (J.). — Les Jésuites de Trévoux et D. (1751-1752). — *Visages de l'Ain*, juillet-septembre 1952.

— Piatier (J.). — Les manuscrits de D. rapatriés d'Amérique entrent à la Bibliothèque nationale. — *Le Monde*, 13 décembre 1952.

— Villiers (André). — A propos du *Paradoxe* de D. — *RHT*, 1952, IV.

— Doolittle (James), Vartanian (Aram), Crocker (L. G.). — D's Pensée XIX. — *MLN*, April.

— Voir : *Alain.*

Encyclopédie. — Bonsanti (Alessandro). — L'Enciclopedia. — *La Fiera Letteraria*, 26 ottobre 1952.

— Grimsley (Ronald). — Turgot's article « Existence » in the *E.* — [In] * The French mind... — Oxford, 1952.

— Montbas (Cte de). — Quelques encyclopédistes oubliés [Jean du Gua de Malves, César Chesneau-Dumarsais, Ch. Martin de Prades, Claude Yvon, Raynal, Morellet]. — *Revue des travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques*, 1er semestre 1952.

Fontenelle. — Torlacs (Jean). — La santé de F. d'après une lettre inédite de Réaumur [22 janvier 1751]. — *Le Progrès médical*, 24 novembre 1952.

Gilbert (N.). — Payne (Richard J.). — Nicolas G., jeune poète et critique

[1750-1780]. Résumé d'une thèse de doctorat de l'Université Laval. — *Revue de l'Université Laval*, janvier.

Grimm. — Gooch (C. P.). — Catherine the Great and G. — *CR*, December 1952, January 1953.

Houdetot (Mme d'). — Perroud (Robert). — Mme d'H. — *Letterature moderne*, maggio-giugno 1952.

La Mettrie. — Lemée (Paul). — Brève esquisse de la vie et de l'œuvre de Julien Offray de L. M. — *Annales de la Société d'histoire et d'archéologie de l'arrondissement de St-Malo*, 1951.

— Lemée (Paul). — Le Malouin Offray de L. M., lecteur et médecin ordinaire du roi de Prusse, Frédéric II. — *La Bretagne à Paris*, 5 décembre 1952.

Lévesque de Pouilly (L.-J.). — Rosso (Corrado). — L. de P., teorico del « bonheur ». — *Filosofia*, luglio 1952.

Malesherbes. — Shaw (Edward P.). — Unpublished correspondence relating to M. de M. (Bibl. nationale, Ms. 22144, Coll. Anisson]. — *PMLA*, December 1952.

Mallet du Pan. — Voir : *Voltaire.*

Montesquieu. — * Starobinski (Jean). — M. par lui-même (« Écrivains de toujours ».) — Éd. du Seuil, 1953.

— Boase (Alan M.). — The interpretation of *Les Lettres Persanes.* — [In] * The French mind... — Oxford, 1952.

— Brethe de la Gressaye (Jean). — M. politique. — *Actes de l'Académie... de Bordeaux*, 1944-1950 [1952].

— Crisafulli (Alessandro S.). — M' *Histoire veritable* : sources and originality of its satirical device. — *SP*, January.

— Derathé (Robert). — La philosophie des lumières en France : raison et modération selon M. — *Revue internationale de philosophie*, 1952, nº 3.

— Loirette (Gabriel). — M. et son influence sur la doctrine politique de Benjamin Constant. — *Actes de l'Académie... de Bordeaux*, 1944-1950 [1952].

— Nardin (Pierre). — La recette stylistique des *Lettres Persanes.* — *Le français moderne*, octobre 1952, avril 1953.

— Wackermann (Gabriel). — *Les Lettres Persanes* : les causes de leur succès au temps de M. — *Nouvelle Revue Pédagogique*, février.

Prévost (Abbé). — La Force (Duc de). — Le vrai des Grieux. — *NL*, 8 janvier.

Réaumur. — Voir : *Fontenelle.*

Rivarol. — Dédéyan (Charles). — R. — *Médecine de France*, nº 39, 1952.

Rousseau (J.-J.). — Albrecht (Erhard). — J.-J. R., ein Kämpfer für Demokratie und Humanismus. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der Universität Rostock. Gesellschaft-und Sprachwissenschaften Reihe*, 1951-1952, H. 3.

— Grimsley (Ronald). — Subjective and objective elements in R's *Rêveries.* — *FS*, January.

— Jedryka (Zygmunt). — Le Contrat social économique. J.-J. R., fondateur de la démocratie économique. — *Revue internationale d'histoire politique et constitutionnelle*, octobre-décembre 1952.

— Morphos (P. P.). — Renaissance tradition in R's *Second Discours.* — *Modern Language Quarterly*, March 1952.

— Roggerone (G. A.). — Il machiavellismo di R. — *Sophia*, gennaio-marzo.

— Thompson (J. M.). — R's *Confessions*. — [In] * The French mind.

— Françon (Marcel). — C. R. de : Sénelier (Jean), *Bibliographie des œuvres de J.-J. R.* (Paris, 1950). — *Modern Philology*, August 1952.

— Voir : *XVIII^e siècle. Divers.*

St-Pierre (Abbé de). — Perkins (Merle L.). — The abbé de S.-P. and the 17 th century intellectual background. — *Proceedings of the American Philosophical Society*, February.

Séguier (Abbé J.). — Lafont (R.). — Un défenseur de la langue d'oc au XVIII^e siècle : l'abbé [Joseph] S. — *Annales de l'Institut d'études occitanes*, 15 mai 1952.

Voltaire. — * V's Correspondence, ed. by Th. Besterman. Vol. I. Poetry and friendship (1704-1728). II. England (1726-1732). III. Love and philosophy (1732-1734). — Genève, Institut et Musée Voltaire, Les Délices ; Paris, L. Dorbon, 1953.

— * V. — Romans... Notes par Pierre Toulze. Introduction par André Billy (Coll. du Flambeau). — Hachette, 1952.

— Alfieri (Vittorio Enzo). — V. romanziere e i sui personaggi. — *Letterature moderne*, novembre-dicembre 1952.

— Beer (G. R. de). — V., F. R. S. [fellow of the Royal Society]. — *Notes and Records of the Royal Society of London*, April 1951.

— Chapuisat (Édouard). — V. et Mallet du Pan. — *Revue des travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques*, 1^er semestre 1952.

— Dimaras (C. Th.). — La fortune de V. en Grèce. — Extr. des Mélanges offerts à Octave et Melpo Merlier, Athènes.

— Morgenthaler (Alphonse). — Du nouveau sur V. en Alsace. — *Saisons d'Alsace*, 1952, n° 4.

— Piatier (J.). — V.'s Correspondence. — *Le Monde*, 7 mai.

— Rat (Maurice). — Aux « Délices », quand V. fit la conquête de Casanova. — *FL*, 31 janvier.

— Voir : *XVIII^e siècle. Divers*, *XIX^e siècle. Divers.*

XIX^e SIÈCLE

Divers. — André-Maurois (M^me Simone). — Un cousin Pons [S. de Lovenjoul]. — *NL*, 8 janvier.

— Barac (Antun). — Les contemporains d'Auguste Šenoa et la France [influences littéraires françaises entre 1870 et 1880]. — *Annales de l'Institut français de Zagreb*, 2^e série, n° 1, 1952.

— Boisson (Louis). — Vieux papiers oubliés dans un placard. — *Revue de l'Agenais*, 1952, 3^e trimestre.

— Fargher (R.). — The retreat from Voltairianism, 1800-1815. — [In] * The French mind... — Oxford, 1952.

— Noulet (E.). — C. R. de : Castex (P.-G.), *Le conte fantastique en France de Nodier à Maupassant* (Paris, 1951). — *Diogène*, n° 1, novembre 1952.

— Robert (Guy). — Le réalisme devant la critique littéraire de 1851 à 1861. — *RSH*, janvier-mars.

— Ticknor (George). — Un Américain en Europe [traduction d'Agnès Joly, d'après l'édition de 1909 : souvenirs sur Chateaubriand, Lamartine, etc.] —*MF*, décembre 1952.

— Réalisme et naturalisme. — *RSH* (n° spécial), janvier-mars.

Livre. — Choubersky (V.). — *Scènes de la vie privée et publique des animaux*, par Grandville. — *BB*, nº 1.

— Mornand (Pierre). — J.-J. Grandville. L'homme et l'œuvre (II). — *Le Courrier graphique*, janvier-février.

Romantisme. — * Henriot (Émile). — Courrier littéraire. XIXe siècle. Les Romantiques. — A. Michel, 1953.

— George (A. J.). — The romantic revolution and the industrial revolution in France. — *Symposium*, November 1952.

— Letessier (Fernand). — Souvenirs romantiques de Charles Bocher [publiés en 1907-1909 : Chateaubriand et Mme de Ch., Musset, Lamartine]. — *Revue Universitaire*, novembre-décembre 1952.

— Moreau (Pierre). — Travaux récents d'histoire littéraire sur l'époque romantique en France. I. Les générations de 1800 à 1830. II. Présences et absences. III. Esquisse d'un plan d'études. — *Droit et Liberté*, décembre 1952, février, avril 1953.

— Raya (G.). — Volto del romanticismo francese. — *Siculorum Gymnasium* (Catane), 1951.

Théâtre. — Coyecque (Ernest). — Mademoiselle Mars, urbaniste. — *RHT*, 1952, IV.

— Rădulescu (H.). — Din trecutul teatrului francez in Țările române. O stagiune de acum o sută de ani. 1846-1847 [Le passé du théâtre français dans les pays roumains. Une saison théâtrale il y a cent ans. 1846-1847]. — [In] * Mélanges... M. Roques, t. IV, 1952.

— Rémy (Tristan). — Sur la mort de Dorvigny [Louis-François Archambaut dit D.]. — *RHT*, 1952, IV.

Agoult (Mme d'). — Voir : *Girardin (E. de)*.

Aicard (J.). — Voir : *Loti (P.)*.

Ancey (G.). — Taylor (F. A.). — Georges A. : a forgotten dramatist [1860-1917]. — [In] * The French mind... — Oxford, 1952.

Ballanche. — Bagge (Dominique). — L'évolution des sociétés selon B. — *Fédération*, février.

Balzac (H. de) — * H. de B. — L'Œuvre de B., publiée dans un ordre nouveau, sous la direction d'A. Béguin. Notes et éclaircissements de Henri Evans [11-12]. Romans du passé. Études philosophiques et analytiques. — Formes et Reflets, Club français du Livre, 1952.

— * H. de B. — Études philosophiques [Tome 5]. *Gambara. J.-C. en Flandre. Melmoth réconcilié, Les Proscrits. L'Élixir de longue vie. El Verdugo* (Édition du centenaire des Œuvres complètes illustrées de B. 44). — A. Guillot, 1952.

— * H. de B. — Études philosophiques [Tome 6]. *Sur Catherine de Médicis.* Dessins de Pierre Noël, gravés sur bois en couleurs, par Robert Altheimer (Éd. du centenaire des Œuvres complètes illustrées de B. 45). A. Guillot, 1952.

— * H. de B. — *Le Père Goriot.* Préface inédite d'A. Maurois (Coll. « Les Douze meilleurs romans du XIXe siècle »). — A. Sauret, 1953.

— * H. de B. — Pathologie de la vie sociale [Traité des excitants modernes. — Théorie de la démarche. — Traité de la vie élégante. — Physiologie de la toilette]. Préface de Pierre Schneider. — [In] * L'Œuvre de B., t. XII. — Formes et Reflets, 1952.

— H. de B. — *Le prêtre catholique.* Œuvre posthume. Notice de S. de Lovenjoul. Introduction de Ph. Bertault. — *Les Études balzaciennes*, juin-décembre 1952.

— * B. — Le Livre du centenaire [Témoignages. Clartés sur l'homme. Les grands thèmes. Aspects de la *Comédie Humaine*. La création balzacienne. B. et l'étranger]. — Flammarion, 1952.

— Alain. — Préface à *Une ténébreuse affaire*. — [In] * L'Œuvre de B., t. XI. — Formes et Reflets, 1952.

— Allem (M.). — Notes et variantes des *Chouans*. — [In] * L'Œuvre de B., t. XI. — Formes et Reflets, 1952.

— Almeida Prado (J. F. de). — Un personaggio inedito di B. — *Letterature moderne*, novembre-dicembre 1952.

— Bachelard (Gaston). — Préface à *Séraphita*. — [In] * L'Œuvre de B., t. XII. — Formes et Reflets, 1952.

— Baldensperger (Fernand). — B. à l'étranger. — [In] * B. Le livre du centenaire.

— Béguin (Albert). — Préfaces à : *Jésus-Christ en Flandre*, *Le Chef-d'œuvre inconnu*, *La Recherche de l'absolu*, *Sarrasine*. — [In] * L'Œuvre de B., t. XII. — Formes et Reflets, 1952.

— Béguin (A.). — Le Visionnaire. — [In] * B. Le livre du centenaire.

— Bertault (Philippe). — Préface à : *Adrien*. — [In] * L'Œuvre de B., t. XII. — Formes et Reflets, 1952.

— Cesare (R. de). — De *Falthurne* à *Un caractère de femme*. Rassegna degli ultimi frammenti editi del B. — *Aevum*, novembre-dicembre 1952.

— Chamson (André). — B. et les vocations humaines. — [In] * B. Le livre du centenaire.

— Evans (Henri). — Préface à *L'Enfant Maudit* et à *Il Verdugo*. — [In] * L'Œuvre de B., t. XI et XII. — Formes et Reflets, 1952.

— Fabre (Jean). — Création et critique selon B. — *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, mars.

— Gédéon (Léon). — La théorie des doubles. — [In] * B. Le livre du centenaire.

— Hunt (H. J.). — The *Human Comedy* : first English reactions. — [In] * The French mind... — Oxford, 1952.

— Launay (Jean-Jacques). — Préface à *Le Réquisitionnaire*. — [In] * L'Œuvre de B., t. XI. — Formes et Reflets, 1952

— Levaillant (Maurice). — B. visionnaire de la réalité. — [In] * B. Le livre du centenaire.

— Lotte (Dr Fernand). — Aspects de la *Comédie Humaine*. La médecine. — [In] * B. Le livre du centenaire.

— Magny (Claude-Edmonde). — Préface à *La Paix du ménage*. — [In] * L'Œuvre de B., t. XII. — Formes et Reflets, 1952.

— Murciaux (C.). — Paradoxes et contradictions de B. — [In] * B. Le livre du centenaire.

— Plisnier (Charles). — Préface à la *Physiologie du mariage*. — [In] * L'Œuvre de B., t. XII. — Formes et Reflets, 1952.

— Pommier (J.). — Le créateur. — [In] * B. Le livre du centenaire.

— Rey (Robert). — Aspects de la *Comédie Humaine* : les artistes. — [In] * B. Le livre du centenaire.

— Roques (Mario). — La langue de B. — [In] * B. Le livre du centenaire.

— Sacy (S. de). — Préface à *Une Passion dans le désert*. — [In] * L'Œuvre de B., t. XI. — Formes et Reflets, 1952.

— Samaran (Ch.). — Aspects de la *Comédie Humaine* : Paris. — [In] * B. Le livre du centenaire.

— Saurat (Denis). — Le héros et le forban ou le salut de la société chez B. — [In] * B. Le livre du centenaire.

— Schmidt (A.-M.). — Préface à *Sur Catherine de Médicis*. — [In] * L'Œuvre de B., t. XI. — Formes et Reflets, 1952.

— Schwab (Raymond). — Un problème balzacien [Mme de Mirbel]. — *MF*, janvier.

— Sigaux (Gilbert). — Préface à *L'Auberge Rouge*. — [In] * L'Œuvre de B., t. XII. — Formes et Reflets, 1952.

— Taylor (A. Carey), Dédéyan (Charles) et Lebègue (Raymond). — B. et l'Angleterre. — [In] * B. Le livre du centenaire.

— Voir : *Proust* (*M.*). *Zola* (*E.*).

Baudelaire (**Ch.**). — *Mon cœur mis à nu. Fusées.* Introduction de Y.-G. Le Dantec. — *Les Belles Lectures*, 1er-14 février.

— Adhémar (Jean). — Le portrait de B. gravé par Manet. — *Revue des Arts*, décembre 1952.

— Bandy (W. T.). — New light on B. and Poe. — *YFS*, nº 10.

— Fairlie (Alison). — Some remarks on B.'s *Poème du haschisch*. — [In] * The French mind... — Oxford, 1952.

— Parturier (Maurice) et Privat (Daniel). — Duranty et B. — *BB*, nº 1.

— Vier (Jacques). — Ch. B. [C. R. des *Juvenilia*]. — *L'École*, 21 février.

Bloy (**L.**). — * Lory (Marie-Joseph). — La pensée religieuse de L. B. — Desclée, de Brouwer, 1953.

Bouilhet (**L.**). — Lettere inedite di B. a Flaubert, presentate da Bruno Revel. — *Letterature moderne*, novembre-dicembre 1952.

Bourges (**E.**). — Martineau (Henri). — E. B. et Léon Deubel [lettres inédites]. — *Le Divan*, janvier-mars.

Céard (**H.**). — H. C. — Lettre inédite [à A. Daudet, 28 mai 1884]. — *Quo Vadis*, octobre-décembre 1952.

— Voir : *Huysmans* (*J.-K.*).

Champfleury. — Boyé (Maurice-Pierre). — Le mariage de C. (documents inédits). — *Quo Vadis*, octobre-décembre 1952.

Chateaubriand. — Bertier de Sauvigny [R. P. Guill. de]. — Quand un policier juge un pair de France. C. et Fouché [lettre, partiellement inédite, de F. à Metternich, 26 décembre 1816, Archives d'État de Vienne]. — *La Croix*, 15-16 février.

— Denux (Roger). — C., maître d'école. — *L'École libératrice*, 24 octobre 1952.

— Guillemin (Henri). — M. de C., comme vous mentiez bien ! — *FL*, 21 février.

— La Force (Duc de). — Les menus d'un conclave [d'après le *Journal* inédit d'A. de Celles, fille de l'ambassadeur des Pays-Bas à Rome ; contient quelques notes sur C.]. — *Ecclesia. Lectures chrétiennes*, janvier.

— La Motte-Rouge (Daniel de). — Lettre inédite de Louis de C. à la comtesse de Marigny [10 octobre 1848, Archives de Monchoix]. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, novembre-décembre 1952.

— Outrey (Amédée). — C. et l'*Itinéraire*. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1951-1952.

— Rat (Maurice). — C., Nathalie de Noailles et *Les Martyrs*. — *EN*, 5 février.

— Stinglhamber (L.). — C. à Grenade ? — *BGB*, décembre 1952.

— Voir : *XIXe siècle. Divers*, Romantisme.

Constant (**B.**). — Naef (Hans). — B. C. in seinem Tagebüchern. — *Neue Schweizer Rundschau*, Dezember 1952.

— Passerin (Ettore). — Gaetano Filangieri e B. C. — *Humanitas*, dicembre 1952.

— Seznec (J.). — Deux lettres de B. C. sur *Adolphe* et *Les Cent Jours* [Bodleian Library, Curzon Coll., à John Hobhouse, 17 mai 1816 ; Harvard, Houghton Library, à l'imprimeur Colburn, 27 mai 1817]. — [In]* The French mind... — Oxford, 1952.
— Voir : *Montesquieu.*

Coppée (**Fr.**). — Hewett-Thayer (Harvey W.). — Rilke and F. C. — *The Germanic Review*, December 1952.

Corbière (**T.**). — Schneider (Pierre). — Le livre en forme d'horreur : *Les Amours Jaunes*. — *Critique*, janvier.

Daudet (**Alph.**). — Lettre inédite à É. Zola [après *La Terre*]. — *Quo Vadis*, octobre-décembre 1952.
— Voir : *Goncourt* (*E. de*), *Hérédia* (*J.-M. de*), *Huysmans* (*J.-K.*), *Mistral* (*Fréd.*).

Desbordes-Valmore (**M^me^**). — Deux lettres inédites de M. D.-V., présentées par Raymond Jean [Lyon, 1^er^ mars 1832 ; 26 octobre 1836]. — *LF*, 5-12 février.

Deschamps (**E.**). — Schaffer (Aaron). — Unpublished letters of Emile D. — *Library Chronicle of the University of Texas*, 1952.

Du Camp (**M.**). — Bart (B. F.). — Is M. d. C. a reliable witness ? — *MLR*, January.

Dumas, père (**A.**). — * Nielsen (A. J.). — Bibliography of A. D. père in Denmark, Norway and Sweden, works translated and printed 1830-1852. — Copenhagen, 1952.

Dumas, fils (**A.**). — Rat (Maurice). — La *Dame aux Camélias*. — *EN*, 11 décembre 1952.

Duranty. — Voir : *Baudelaire.*

Fabre d'Olivet. — Cellier (L.). — Notes d'histoire littéraire. I. Inédits de F. d'O. — *Annales de l'Institut d'études occitanes*, 15 mai 1952.

Feydeau (**E.**). — Benassis (D^r^). — Essais de clinique littéraire. Les amis de Flaubert : E. F. [IV. L'artiste. V. Fanny]. — *Les Alcaloïdes*, octobre 1952.

Flaubert (**G.**). — Fougère (Paule). — Le pharmacien Homais. — *Revue d'histoire de la pharmacie*, décembre 1952.
— Levin (Harry). — *Madame Bovary* : the Cathedral and the Hospital. — *Essays in criticism*, January 1952.
— Paolella (Roberto). — Gli intelletuali e il cinema. F., anticipato fustigatore delle banalità dello schermo. — *La Fiera Letteraria*, 19 ottobre 1952.
— Voir : *Bouilhet* (*L.*), *Feydeau* (*E.*).

France (**A.**). — Cerutti (Franco). — A. F. dopo centocinquant'anni. — *La Fiera Letteraria*, 16 novembre 1952.
— Psichari (Lucien). — A. F. et l'Arménie. Un hommage inconnu. — *La Revue socialiste*, décembre 1952.
— Vandegans (André). — A. F. et le Second Empire. — *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 1952, n^os^ 3-4.
— Sur un personnage d'un conte d'A. F. [M. Chaudesaigues, dans *La Chemise*]. — *BB*, 1952, n° 6.

Girardin (**E. de**). — Vier (Jacques). — E. de G. et Marie d'Agoult. — *L'École*, 7 mars.

Goncourt (E. et J. de). — * Ricatte (Robert). — La création romanesque chez les G. 1851-1870. — A. Colin, 1953.

— Edm. de G. — Lettres inédites à A. Daudet [après *Sapho*, mai 1884; 9 septembre, 14 octobre 1887]. — *Quo Vadis*, octobre-décembre 1952.

— Billy (André). — Edm. de G. [d'après une lettre de Maurice Feuillet]. — *FL*, 20 décembre 1952.

— Billy (André). — Une thèse en Sorbonne sur les G. — *FL*, 4 avril.

— Billy (André). — Robert Burnand et le *Journal des G.* — Les G. en correctionnelle. — *FL*, 7 février.

— Piatier (J.). — Mort ou résurrection des Goncourt ? — *Le Monde*, 26 mars.

— Ricatte (Robert). — Les romans des G. et la médecine. — *RSH*, janvier-mars.

— Richard (Jean-Pierre). — Notes sur les G. — *RSH*, janvier-mars.

Guérin (E. et M. de). — Calvet (Mgr Jean). — Les G. dans les lettres modernes. — *L'Amitié Guérinienne*, juillet-décembre 1952.

Hérédia (J.-M. de). — Lettre inédite à A. Daudet [16 novembre 1893]. — *Quo Vadis*, octobre-décembre 1952.

Hugo (V.). — * V. H. — Œuvres complètes. [18]. *Les Châtiments. L'Année terrible.* Préface de Michel Braspart. — Givors, A. Martel, 1952.

— * V. H. — Morceaux choisis [ouvrage hors commerce, composé pour la Commission des beaux-arts et de l'enseignement du Conseil municipal de Paris, à l'occasion du 150e anniversaire de la naissance de H.]. — Gallimard, 1952.

— * V. H. tel qu'en lui-même... Florilège poétique composé par André Salmon et André Berry. Illustrations de Roger Wild. — Éditions du Tambourinaire, 1952.

— * Escholier (Raymond). — Un amant de génie : V. H. Lettres d'amour et carnets inédits. — A. Fayard, 1953.

— * Peyre (Henri). — V. H., le poète. Conférence prononcée au service culturel de l'ambassade de France, le 28 février 1952. — New York, 1952.

— * V. H. et son père à Blois. Exposition organisée à l'occasion du 150e anniversaire de V. H. Bibliothèque de Blois [Introduction de Simone Gruau]. — Blois, 1952.

— * Musée des Beaux-Arts de Besançon. V. H. 150e anniversaire de sa naissance. Besançon, septembre-octobre 1952 [Catalogue]. Introduction de Louis Guimbaud. Préface de Jean Cousin. — Besançon, Impr. de l'Est, 1952.

— Un billet inédit de V. H. [à A. Perdiguier]. — *JG*, 23-24 novembre 1952.

— Boudry (Robert). — Lettre à Monsieur le Maire de Villequier. — *E*, janvier.

— Colman (Charles W.). — A note on H.'s documentation. — *MLN*, January.

— Daubray (Cécile). — L'édition de V. H. — *LF*, 5-12 février.

— Dupuy (Aimé). — Avec V. H., du dey d'Alger au bey de Tunis. — *Miroir de l'histoire*, août 1952.

— Escholier (Raymond). — Les fiançailles d'Adèle et de V. H. Documents inédits. — *RDM*, 15 avril.

— Gugenheim (Susanna). — V. H. cento anni or sono. — *Letterature moderne*, novembre-dicembre 1952.

— Dans les carnets de V. H. Textes présentés par Henri Guillemin. — *FL*, 20 décembre.

— Guillemin (Henri). — Pour le centenaire des *Châtiments*. Document inédits. — *E*, février.

— Guyot (Maurice). — Pour une chaire V. H. à la Sorbonne. — *Arts*, 19-25 décembre 1952, 26 décembre-1er janvier 1953.

— Isay (Raymond). — V. H. européen. — *RDM*, 1er janvier.

— Laulan (Robert). — V. H. et la zoologie. — *MF*, décembre 1952.

— Lefèvre (André). — H. et les Vosges. — *Le Pays Lorrain*, décembre 1952.

— Nuñez (E.). — V. H. en el Perú. — *Mar del Sur* (Lima), marzo-abril 1952.

— Peyre (Sully-André). — H. sans fin. — *Marsyas*, janvier.

— Pichois (Claude). — La *Correspondance* de V. H. Deux lettres inédites : à Paul Chenay, 30 sept. (1862) ; à Étienne Carjat, 16 juin (1863). — *L'École*, 21 mars.

— Romane (Jacques). — V. H. devant deux siècles. — *La Revue Nouvelle*, 15 février.

— Roos (J.). — V. H. und sein Gedanken der vereinigten Staaten Europas. — [In] * Forschungsprobleme der vergleichenden Literaturgeschichte. — Tübingen, 1952.

— Rousseau (Louis). — La famille lorraine de V. H. — *Le Pays Lorrain*, décembre 1952.

— Saurat (Denis). — V. H., visionnaire. — *Plaisir de France*, décembre 1952.

— V. H. sous l'objectif (photos). — *France* (Revue de la Compagnie Générale Transatlantique), nº de Noël 1952.

Huysmans (J.-K.). — * J.-K. H. — *Downstream* (*A vau l'eau*). Translated by Robert Baldwick. Frontispiece by W. Bird. — London, The Fortune Press, s. d. [1952].

— * J.-K. H. — Lettres inédites à É. Zola, publiées et annotées par P. Lambert, avec une introduction de Pierre Cogny (Textes littéraires français). — Genève, E. Droz ; Lille, Giard, 1953.

— * Daoust (J.). — J.-K. H. directeur de conscience. Lettres inédites [Lettres adressées à une convertie hollandaise, publiées avec commentaires et notes]. — L'auteur, St-Wandrille (S.-I.) ; chez Durtal, 12, rue Jacob, Paris, 1953.

— J.-K. H. — Lettres inédites à A. Daudet et H. Céard. — *Quo Vadis*, octobre-décembre 1952.

— Cogny (Pierre). — Le mysticisme de J.-K. H. et *Sainte Lydwine de Schiedam* [d'après son carnet de notes de voyage à Schiedam]. — *Mélanges de science religieuse*, décembre 1952.

Jasmin. — Bauer (G.). — Une lettre autographe inédite de J. (12 septembre 1849). — *Revue de l'Agenais*, 1952, 2e trimestre.

Labiche (E.). — * E. L. et Marc-Michel. — *Un chapeau de paille d'Italie*. Ed. by Alexander Y. Kroff and Karl G. Bottke. — New York, Appleton Century-Crofts, s. d.

Laforgue (J.). — J. L. — Moralités légendaires : *Hamlet*. — Introduction de Jacques-Noir. — *Les Belles Lectures*, 1er-14 janvier.

Lamartine (A. de). — Voir : *XIXe siècle. Divers, Romantisme.*

Lautréamont. — Carrouges (Michel). — *Maldoror* intact. — *Liberté de l'Esprit*, février.

— Viroux (Maurice). — L. et le Dr Chenu. — *MF*, décembre 1952.

Lemaître (J.). — Billy (André). — Pour le centenaire de J. L. — *JG*, 26-27 janvier.

— Billy (André). — Un sceptique, un tendre, un faible : J. L. — *FL*, 3 janvier.

Loti (P.). — * P. L. — Pages choisies. Introduction et notes par F. Duviard (Classiques illustrés Vaubourdolle). — Hachette, 1952.

— Les inédits de L. — Voyage à Constantinople. 12-15 mai 1890 [extraits du *Journal* intime inédit de P. L, *suite*]. — *Cahiers Pierre Loti*, nº 2, novembre 1952.

— Lettres inédites de P. L. à son ami Chasseriau [précédé de : Claude Farrère, Un ami de P. L., Chasseriau]. — *Cahiers P. L.*, novembre 1952.

— Hervé (Daniel). — La véritable Judith Renaudin sur [le drame de L. : *J. R.*, P., 1898]. — *Cahiers P. L.*, novembre 1952.

— Moulis (André). — Dans l'amitié de P. L. et de Jean Aicard [lettres inédites de L. et A.]. — *Cahiers P. L.*, novembre 1952.

— Valence (Odette). — Une amie pittoresque de P. L. [Mme Antoine d'Abbadie]. — *Cahiers P. L.*, novembre 1952.

Louys (P.). — Gregh (Fernand). — P. L., mon voisin du hameau. — *NL*, 29 janvier.

Maeterlinck (M.). — Kemp (Robert). — M. et son théâtre. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1951-1952.

Mallarmé (S.). — Austin (L. J.). — M. et le rêve du « livre ». — *MF*, janvier.

— Gutia (Joan). — Ungaretti e M. — *Rivista di letterature moderne*, ottobre-dicembre 1952.

— Jamati (Georges). — S. M. et le drame de la conscience. — *Critique*, février.

— Junker (Albert). — M. im Urteil heutiger Forschung. — *Die Neueren Sprachen*, H. 2.

— Munro (Thomas). — *L'Après-midi d'un faune* et les relations entre les arts. — *Revue d'esthétique*, juillet-septembre 1952.

— Voir : *Proust* (*M.*).

Maupassant (G. de). — Artinian (Artine). — M. et Gisèle d'Estoc [critique de l'article de P. Borel, in *RDM*, 1er août 1950, « Une amie intime de G. de M. »]. — *Le Bel Ami*, nº 2, septembre 1952.

— Delaisement (Gérard). — La leçon d'un centenaire : M. et la critique actuelle. — *IL*, janvier-février.

— Delaisement (G.). — Retour à M. — *Le Bel Ami*, nº 2.

— Delaisement (G.). — L'univers de *Bel Ami*. — *RSH*, janvier-mars.

— Maynial (Ed.). — M. et l'Italie. — *Le Bel Ami*, nº 2.

Mérimée (P.). — * P. M. — *Le Carrosse du St-Sacrement*. Préface et notes de Marc Blanpain. — Delmas, 1953.

— Menut (Simone). — P. M. — *Bulletin de la Société des bibliolâtres de France*, octobre 1952.

Michel de Bourges. — Plaisant (Marcel). — M. de B., orateur romantique. — *RDM*, 15 novembre 1952.

Michelet (J.). — * J. M. — *La Sorcière*. Édition originale, publiée avec notes et variantes par Lucien Refort (Société des textes français modernes). — M. Didier, 1952.

— Gaulmier (Jean). — Deux lettres inédites de M. à propos de l'*Insecte* [1er novembre 1857, à A. Franchi et à T. Delord]. — *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, février.

Mistral (Fr.). — F. M. — Lettre inédite à A. Daudet [fragment]. — *Quo Vadis*, octobre-décembre 1952.

— Boutière (Jean). — L'alexandrin ternaire et la césure féminine chez

M. — [In] * Festgabe E. Gamillscheg.... — Tübingen, 1952.
— Colotte (P.). — Un poème de jeunesse de M. : *Les Moissons*. — [In] * Mélanges... Mario Roques, t. III, 1952.
— Delluc (Louis). — Sur l'origine du nom Mireille. — *Revue internationale d'onomastique*, décembre 1952.
— La Roche (Dr L.). — F. M. et Valentine Rostand. — *Société des amis des arts et des sciences de Tournus*, 1952.
— Le Dantec (Y.-G.). — F. M. et J. d'Arbaud : poésie épique et poésie lyrique. — *Annales du Centre universitaire méditerranéen*, 1951-1952.

Musset (A. de). — * A. de M. — *Comédies et Proverbes*. Tome II [On ne badine pas avec l'amour. Lorenzaccio. La quenouille de Barberine]. Texte établi et présenté par Françoise Gastinel. Avant-propos de Jean Bonnerot. — Les Belles-Lettres, 1952.
— Pichois (Claude). — A. de M. à l'Hôtel des Haricots et chez Augustine Brohan. — *Revue Palladienne*, nº 21, 1952.
— Voir : Romantisme.

Nelligan (E.). — * Émile N. — Poésies complètes : 1896-1899. 5e édition. Notes et variantes de Luc Lacourcière (Coll. du Nénuphar). — Montréal-Paris, Fides, 1952.

Nerval (G. de). — Auriant. — Histoire de la Reine du matin (*suite*). — *Quo Vadis*, janvier-mars.
— Steinmann (Jean). — G. de N. et Mortefontaine. — *La Vie intellectuelle*, décembre 1952.

Ollivier (É.). — Vier (Jacques). — La jeunesse d'un romantique, E. O. (d'après des documents inédits). — *L'École*, 4 avril.

Pirmez (O.). — * Champagne (Paul). — Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa vie, d'après des documents inédits (Publications de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique). — Bruxelles, Palais des Académies ; Gembloux, Duculot, 1952.

Proudhon (P.-J.). — * P.-J. P. — Textes choisis et préface, par J. Lajugie (Collection des Grands Économistes). — Dalloz, 1953.
— Guy-Grand (Georges). — Sur la pensée politique de P. — *Revue Philosophique*, janvier-mars.
— Halévy (Daniel). — P. et Ferrari. — *Fédération*, janvier.

Quinet (E.). — Belloni (Georges). — E. Q. et l'enseignement. — *EN*, 26 février.
— Bérence (Fred). — L'Enfant du drapeau. — *NL*, 12 février.
— Boudout (Jean). — E. Q. — *EN*, 26 février.
— Dardel (Éric). — Une grandeur méconnue : E. Q. — *Le Christianisme au XXe siècle*, 23 avril.
— David (Madeleine). — E. Q. et le Collège de France. — *EN*, 26 février.
— G. R. [Abbé G. Renoud]. — L'abbé Gorini et E. Q. — *Bulletin d'histoire et d'archéologie du diocèse de Belley*, avril.

Renan (E.). — * E. R. — Pages choisies avec une notice biographique, des notices littéraires, des notes explicatives... par Ph. van Tieghem (Classiques illustrés Vaubourdolle). — Hachette, 1952.
— R. savait-il le breton ? [réponses de René Galand, Léon Dubreuil]. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, novembre-décembre 1952.

Rimbaud (A.). — * Etiemble. — Le mythe de R. Structure du mythe. — Gallimard, 1952.

— Estang (Luc). — Le mythe de R. — *La Croix*, 1er-2 février.
— Fallois (Bernard de). — R. à la Sorbonne. — *RP*, février.
— Martino (P.). — Contribution à l'étude du *Sonnet des voyelles*. — [In] * Mélanges... M. Roques, t. III, 1952.
— Patri (Aimé). — Le mythe de R. — *Preuves*, février.
— Perroud (R.). — Essai de traduction en italien du *Bateau ivre* de R. — *Les Langues néo-latines*, juillet-octobre 1952.
— Starkie (E.). — « Coin de Table », by H. Fantin-Latour [sur les portraits de Rimbaud]. — [In] * The French mind... — Oxford, 1952.

Rodenbach (G.). — * Maes (Pierre). — G. R. 1855-1898 (Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique). — Bruxelles, Palais des Académies, 1952.

Saint-Simon (Cte C.-H. de). — * Selected works of H. de St-S. Translated, with an introduction by F. M. H. Markham. — Oxford, B. Blackwell, 1952.

Sainte-Beuve. — * S.-B. — *Port-Royal*. Tome I. Texte présenté et annoté par Maxime Leroy (Bibliothèque de la Pléiade). — Gallimard, 1953.
— Arland (Marcel). — S.-B. I. Joseph-Amaury Delorme. — *La Nouvelle NRF*, février.
— J. B. [Bonnerot]. — Une petite erreur de date de S.-B. dans *Port-Royal*. — *BB*, 1952, no 6.
— Eggenberger (Georges). — S.-B. à Boulogne. — *Revue de Boulogne et de sa région*, janvier-février.
— Fourcassié (J.). — S.-B. alpiniste. — *Annales publiées par la Faculté des Lettres de Toulouse* (Littératures. I. Études de littérature moderne), décembre 1952.
— Lehmann (A. G.). — S.-B. and the historical movement. — [In] * The French mind... — Oxford, 1952.
— Leroy (Maxime). — L'œuvre de S.-B., initiation à la culture générale. — *Liberté de l'Esprit*, février.
— Wimet (Pierre-André). — Les vacances de jeunesse de S.-B. — *Revue de Boulogne et de sa région*, janvier-février.

Sand (G.). — Hartemann (Prof. J.) et Hartemann (André). — *Lélia* ou la frigidité de G. S. — *Aesculape*, février.
— Sacy (S. de). — Sand, Dorval, Vigny. — *MF*, mai.

Staël (Mme de). — Levaillant (Maurice). — Les lettres de Mme de S. à Mme Récamier. — *RDM*, 1er avril.

Stendhal. — Alciatore (Jules C.). — S. et Brissot de Warville. — *Modern Philology*, November 1952.
— Benedetto (Luigi Foscolo). — Un omaggio dello S. all'Accademia delle scienze di Torino. — *Atti dell' Accademia delle scienze di Torino. Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, vol. 86 (1951-1952).
— Cordié (Carlo). — Le annotazioni di S. al *Cenacolo di Leonardo* di Giuseppe Bossi (con correzioni e aggiunte). — *Symposium*, November 1952.
— Dechamps (Jules). — Le napoléonisme de S. sous l'Empire. — [In] * The French mind... — Oxford, 1952.
— Delteil (Yvan). — Médecine et littérature au chevet de S. — *Le Progrès médical*, 10 janvier.
— Liprandi (Claude). — Sur un épisode de *Rouge et Noir*, les plaisirs de la campagne. — *RSH*, octobre-décembre 1952.
— Pichois (Claude). — Le vrai S. — *L'École*, 29 novembre.
— Trompeo (Pietro Paolo). — S., via Vignaccia [traduit par F. Boyer]. — *Le Divan*, janvier-mars.

— Petites notes stendhaliennes [H. M. — Un nouvel inédit de S. : *Henri III.* — C. L. — Le « dressage » de Mathilde. — H. M. — S. et Eugène Guinot. — Les cloches de Rolle. — V. del L. : Un hommage de S. — F. M. : Un exemplaire de la *Vie de Rossini*. — H. M. : Chérubin Beyle et l'Affaire Didier]. — *Le Divan*, janvier-mars.

Tocqueville (**A. de**). — Virtanen (R.). — T. and William Ellery Channing. — *American Literature*, March 1950.

Valabrègue (**A.**). — Voir : *Zola* (*É.*).

Verhaeren (**E.**). — * E. V. Présentation par Franz Hellens. Choix de textes, bibliographie, dessins, portraits, fac-similés (Coll. « Poètes d'aujourd'hui ». 34). — P. Seghers, 1952.

Verlaine (**P.**). — A. A. [Adam]. — Note sur deux livres récents : [...] J.-H. Bornecque, *Les « Poèmes saturniens » de P. V. Étude et commentaire.* — *RSH*, octobre-décembre 1952.

— Rat (Maurice). — Du nouveau sur V. [d'après J.-H. Bornecque]. — *FL*, 6 décembre 1952.

— Rinjard (Albert). — Les années heureuses de M^me^ P. V. — *Revue Palladienne* [supplément], n^os^ 17-21, 1952.

Vigny (**A. de**). — Bourin (André). — Les lettres de V. à Augusta ont-elles été volées ? — *NL*, 12 mars.

— Folkierski (Ladislas). — A. de V., compagnon fidèle de la pensée créatrice de Sowacki [en polonais]. — [In] * Julius Sowacki. 1809-1849. Livre du centenaire. — Londres, The Polish Research Center Ltd, 1951.

— Guillemin (Henri). — A. de V. mourant. — *JG*, 26-27 avril.

— Lepage (Georges A.). — La mystérieuse Augusta, dernier amour d'A. de V. — *Annales sedanaises d'histoire et d'archéologie*, n^os^ 14 et 15.

— Petroni (Liano). — Les interprétations italiennes d'A. de V. — *RLC*, octobre-décembre 1952.

— Pommier (Jean). — Le dernier amour d'A. de V. — *EN*, 5 mars.

— Suffel (Jacques). — La dernière passion et la dernière maladie d'A. de V. — *Aesculape*, mars.

— Voir : *Sand* (*G.*).

Zola (**É.**). — Boyé (Maurice-Pierre). — Un ami de jeunesse de Z. et de Cézanne. Antony Valabrègue, poète et historien d'art. — *Rolet*, 18 décembre 1952-22 janvier 1953.

— Candille (Marcel). — De la réalité au roman. « Au Bon Marché » de M. et M^me^ Boucicaut et *Au bonheur des dames* de Z. — *Revue de l'assistance publique à Paris*, janvier-février.

— Candille (Marcel). — L'origine de la fondation É. Z. à Médan (S.-et-O.). — *Revue* [d'information et de documentation] *de l'Assistance publique à Paris*, novembre-décembre 1952.

— Dons (H.). — Quelques souvenirs professionnels : le procès Z. de 1898. — *Le Flambeau*, 1951, n° 3.

— Ferdy (Camille). — La jeunesse de Z. en Provence. Les mystères de Marseille. — *Marseille* (Revue municipale), octobre-décembre 1952.

— Girard (Marcel). — L'univers de *Germinal*. — *RSH*, janvier-mars.

— Gobé (Jules). — La peinture d'une époque (le Second Empire) dans les *Rougon-Macquart* d'É. Z. — *Bulletin mensuel de la Société académique de l'Aube*, novembre.

— Grant (Elliott M.). — Studies on Z's *Son Excellence Eugène Rougon*. — *RR*, February.

— Jourdain (Francis). — Z. calomnié. — *La Pensée*, janvier-février.

— Lecercle (Jean-Louis). — De l'art impassible à la littérature militante : *Les Trois villes*, d'É. Z. — *La Pensée*, janvier-février.
— Magny (Claude-Edmonde). — Z. — *Preuves*, février.
— Ternois (René). — La genèse du premier chapitre de *Rome*. — [In] * Mélanges... M. Roques, t. III, 1952.
— Varloot (Jean). — Z. vivant. II. Le réalisme de Z. — *La Pensée*, janvier-février.
— Wurmser (André). — Z. contre le « complot ». — *LF*, 11-18 décembre.
— Voir : *Huysmans (J.-K.)*.

XX^e SIECLE

Divers. — * Curtius (Ernst Robert). — Französische Geist im zwangzigsten Jahrhundert [Gide. Rolland. Claudel. Suarès. Péguy. Proust. Valéry, etc.]. Nouvelle édition augmentée et refondue. — Berne, Francke, 1952.
— * Moeller (Charles). — Littérature du xx^e siècle et christianisme. I. Silence de Dieu [Camus. Gide. Huxley. S. Weil. G. Greene. J. Green. Bernanos]. — Tournai, Casterman, 1952.
— * Pergolesi (Ferruccio). — Diritto e giustizia nella letteratura contemporanea narrativa e teatrale [2^ia ediz.]. — Bologna, Zuffi, 1952.
— * Riordan (Sister Francis Ellen). — The concept of love in the French catholic literary revival (The Catholic University of America. Studies in romance languages and literatures. Vol. XLII). — Washington, The Catholic University of America Press, 1952.
— * Rousseaux (André). — Littérature du xx^e siècle. **** [France. Loti. Barrès. Sorel. Saint-Exupéry... J. Prévost...]. — A. Michel, 1953.
— Bowra (C. M.). — La poésie en Europe de 1900 à 1950. — *Diogène*, n° 1, novembre 1952.
— Léautaud (Paul). — Journal littéraire. 1926 (fragments). — *TR*, février.
— Léautaud (Paul). — Journal littéraire. 1950-1951 (fragments). — *MF*, janvier.
— Martin du Gard (Maurice). — Le salon de M^me Mühlfeld. — *Écrits de Paris*, janvier.
— Olgiati (M^gr Francesco). — Letteratura e diritto. — *Vita e Pensiero*, agosto 1952.
— Le salon de M^me Mühlfeld. — *FL*, 14 février.

Livre. — Thomé (Jules-René). — Les artistes du livre : Maurice Denis. — *Le Courrier graphique*, janvier-février.

Théâtre. — Vier (Jacques). — Le théâtre contemporain. — *L'École*, 7 février.

Aguétant (P.). — Un inédit de Pierre A., publié par J. Deshenry. — *Bulletin de la Société des naturalistes et des archéologues de l'Ain*, janvier 1952.

Alain. — * Foulquié (P.). — A. — Les Éditions de l'École, 1952.
— * Mondor (Henri). — A. — Gallimard, 1953.
— A. — Gœthe, Stendhal, Diderot [pages de journal, inédit, 1949], présenté par André Dez. — *Profil littéraire de la France. Abordages*, novembre 1952.
— A. — Dédicaces d'A. à Henri Mondor. — *Liberté de l'Esprit*, décembre 1952.
— Arthos (John). — Hommage à A. — *FS*, April.

— Mondor (Henri). — A. était aussi poète. — *FL*, 21 mars.
— Voir : *Balzac* (*H. de*).

Alain-Fournier. — Barbafiera (Ottorina). — Meaulnes, enfant du siècle. — *RLV*, nº 1.
— Billy (André). — Des vers inédits d'A.-F. [1903]. — *FL*, 28 février.
— Vier (Jacques). — A.-F. et *Le Grand Meaulnes*. — *L'École*, 29 novembre 1952.
— Une lettre de Mme Isabelle Rivière à propos d'A.-F. — *FL*, 7 mars.
— Voir : *Péguy* (*Ch.*).

Antoine (**A.**). — Pruner (Francis). — Le « naturalisme » du Théâtre Libre. — *RSH*, janvier-mars.

Apollinaire (**G.**). — Adéma (Marcel). — G. A. au temps des *Soirées de Paris* et d'*Alcools*. — *Médecine de France*, nº 38, 1952.
— Antonini (Giacomo). — Ritorno di un poeta. — *La Fiera Letteraria*, 28 settembre 1952.
— Billy (André). — A. en Rhénanie. — *FL*, 13 décembre 1952.
— Breunig (Le Roy C.). — The chronology of A.'s *Alcools*. — *PMLA*, December 1952.
— Nicoletti (Gianni). — Un' avventura poetica. — *La Fiera Letteraria*, 28 settembre 1952.
— Orazi (Vittorio). — Documenti e ricerche inedite sul poeta. Anagrafe di A. — *La Fiera Letteraria*, 28 settembre 1952.
— Ronco (Giuseppe). — Una stagione dorata. — *La Fiera Letteraria*, 28 settembre 1952.

Arbaud (**J. d'**). — Voir : *Mistral* (*Fr.*).

Aurel (**Mme**). — Voir : *Jacob* (*Max*).

Barrès (**M.**). — Frandon (Ida-Marie). — C. R. [avec des compléments] de : A. Zarach, *Bibliographie barrésienne* (Paris, 1951). — *RLC*, janvier-mars.
— Martin du Gard (Maurice). — Ma première visite à Barrès, 100, boulevard Maillot. — *HM*, décembre 1952.
— Walker (A.-F.). — La *Colline Inspirée* et le *Journal* de Léopold Baillard. — *RSH*, octobre-décembre 1952.
— Xardel (Pierre). — Mes rencontres avec B. — *L'École vosgienne*, 1951-1952, nº 5; 1952-1953, nos 1, 2.

Baty (**G.**). — * Cogniat (Raymond). — G. B. (Coll. « Les Metteurs en scène »). — Les Presses littéraires de France, 1953.
— Bailly (René). — G. B. — *Larousse mensuel*, décembre 1952.
— Dussane. — G. B. — *MF*, janvier.
— Joffroy (Simone). — G. B. — *Cahiers Sainte Jehanne*, janvier.
— Varille (Mathieu). — G. B. et la Pastorale. — *Arts et Livres de Provence. Bulletin*, nº 21, décembre 1952.

Beck (**Christian**). — Billy (André). — Le souvenir de C. B. [1879-1916]. — *FL*, 6 décembre 1952.
— H. G. — Le père de Béatrix B. — *MF*, janvier [voir aussi mars, mai et juillet].
— Mor (Antonio). — C. B. — *LR*, mai.
— Voir : *Jarry* (*A.*).

Bergson (**H.**). — Voir : *Péguy* (*Ch.*).

Bernanos (**G.**). — G. B. — La conversation sur le psychiatre [un chapitre de *La Joie* relevé sur le manuscrit]. — *Esprit*, décembre 1952.

— G. B. — Une page inédite de *La Joie*. — *Société des amis de G. B.*, nos 12-13, Noël 1952.

— G. B. — Satan et nous [fragment d'une conférence à Rouen, reproduit dans *Les Amitiés*, juillet 1927]. — *Société des amis de G. B.*, nos 12-13.

— G. B. — Souvenirs [fragment d'une conférence à Rouen, sur ses amitiés normandes, vers 1927]. — *Société des amis de G. B.*, nos 12-13.

— G. B. — Sur un album [inédit]. — *Société des amis de G. B.*, nos 12-13, [déjà publié par A. Rousseaux, in *Le Figaro*, 20 décembre 1952].

— Bruno de Jésus-Marie (R. P.), O. C. D. — Le sang du Carmel [critique des *Dialogues des Carmélites*]. — [In] * Limites de l'humain (Études carmélitaines), Desclée, 1953.

— Loize (Jean). — L'Artois de B. [photographies]. — *Photo-Monde*, février.

— Niederstenbruch (Axel). — G. B. — *Sous le soleil de Satan* als Schullektüre. — *Neuphilologische Zeitschrift*, 1952, H. 6.

— O' Donnell (Donat). — Der Faust des B. — *Merkur*, 1952, H. 10.

— Perroud (Robert). — G. B. romanziere. — *Vita e Pensiero*, novembre 1952.

— Pons (Roger). — B. VII. *Monsieur Ouine*. — VIII. *Dialogues des Carmélites*. — IX. *Un mauvais rêve*. — *Vie enseignante*, novembre 1952; janvier, mars-avril 1953.

— Rousseaux (André). — Avec B. au Brésil. — *FL*, 27 décembre 1952.

— Les *Dialogues des Carmélites* devant la critique [textes rassemblés et présentés par Auguste Lhotellier]. — *Société des amis de G. B.*, nos 12-13.

Boschère (**J. de**). — Ayguesparse (Albert). — Jean de B., poète debout dans la nuée de phosphore [1901-1953]. — *Arts*, 30 janvier-5 février.

— Billy (André). — Le souvenir de J. de B. — *FL*, 31 janvier.

— Lacote (René). — La mort de l'obscur. — *LF*, 22-29 janvier.

— J. de B. — *La Croix*, 25-26 janvier.

Bourget (**P.**). — Bauër (Gérard). — Réflexions et souvenirs autour d'un centenaire. — *Les Dialogues*, janvier.

— Cottez (Henri). — Le livre du jour : *Le Disciple*. — *MF*, avril.

— Dartigue (Henry). — Le souvenir de P. B. — *Le Christianisme au XXe siècle*, 26 février.

— Leriche (R.). — Les amitiés médicales de P. B. — *Le Progrès médical*, 10 février.

Bousquet (**Joe**). — J. B. — Lettres inédites [1941-1942]. — *CS*, 2e semestre 1952.

Brochet (**Henri**). — H. B. — *Jeux, Tréteaux et Personnages*, novembre-décembre 1952.

Burnand (**Robert**). — Voir : *Goncourt* (*E. et J. de*).

Cadou (**R.-G.**). — * R.-G. C. — Hélène ou le règne végétal. Tome II. — P. Seghers, 1953.

Charpentier (**H.**). — H. C. — Lettre inédite, 29 août 1952 [à Louis de Gonzague-Frick]. Suivi de cinq quatrains inédits. — *Quo Vadis*, octobre-décembre 1952.

— Chabaneix (Philippe). — H. C. Suivi de : H. C. Cires perdues. — *Le Divan*, janvier-mars.

Chateaubriant (**Alph. de**). — * A. de C. — Lettres des années de guerre. 1914-1918. — Éd. A. Bonne, 1952.

Chenevière (J.). — Bourdet (Denise). — Jacques Ch. — *RP*, février.

Crouzet (P.). — Leroy (Maxime). — Paul C. [1873-1952]. — *Revue Universitaire*, novembre-décembre 1952.

Drieu La Rochelle (P.). — Andreu (Pierre). — L'idée fixe de M. Étiemble ou les malheurs d'un agrégé. — *La Parisienne*, février.
— Henriot (Émile). — Le drame secret de D. La R. [d'après : P. D. La R., *Le Récit secret*, plaquette h. c.]. — *Le Monde*, 21 janvier.

Drouot (**Paul**). — Voir : *Régnier* (*Paule*).

Du Bos (**Ch.**). — Curtius (Ernst Robert). — C. D. B. — *Die neue Rundschau*, 1952, H. 4.

Dullin (**Ch.**). — *Arnaud (Lucien). — C. D. Préface de Jean Vilar (« Le Théâtre et les Jours »). — L'Arche, 1952.
— Robinson (Michel). — C. D. — *LF*, 5-12 février.

Eluard (**P.**). — P. E. — « Blason dédoré de mes rêves » [dernier poème]. — *CS*, 2e semestre 1952.
— P. E. — L'évidence poétique, fragment [publié en septembre 1932, in *This Quarter*]. — *CS*, 2e semestre 1952.
— Ballard (Jean). — P. E. — *CS*, 2e semestre 1952.
— Gaucheron (Jacques). — La plus haute exigence de P. E. : la vérité. — *La Pensée*, janvier-février.
— Gros (Léon-Gabriel). — « Ta bouche aux lèvres d'or... ». — *CS*, 2e semestre 1952.
— Guerre (Pierre). — E. immobile. — *CS*, 2e semestre 1952.
— Ménard (René). — Donner à vivre. — *CS*, 2e semestre 1952.
— Tortel (Jean). — P. E., dans son grand souci de tout dire. — *CS*, 2e semestre 1952.
— Verhesen (Fernand). — P. E. parmi nous. — *Le Journal des Poètes*, décembre 1952.

Fabre (**Lucien**). — Lagarde (Pierre). — L. F. — *NL*, 4 décembre.

Fargue (**L.-P.**). — Abraham (Marcel). — F. noctambulant de Saint-Germain-des-Prés au canal Saint-Martin. — *Arts*, 9-15 janvier 1953.
— Richard (Élie). — La perruche de L.-P. F. — *Rolet*, 19 février.

Foulon de Vaulx (**A.**). — Boyé (Maurice-Pierre). — Premier anniversaire de la mort d'A. F. de V. — *Rolet*, 25 décembre 1952.

Frapié (**L.**). — Alègre (Jacques). — Avant *La Maternelle*, Léon F. avait écrit *Marcelin Gayard*. — *LF*, 12-19 février.
— Alègre (Jacques). — Un Goncourt de la belle époque [1904, L. F., documents inédits]. — *L'École publique*, 22 janvier.

Gémier (**F.**). — Gsell (Paul). — F. G., animateur des foules. — *La Revue Théâtrale*, nº 22, 1953.

Gide (**A.**). — * A. G. — Poésie, journal, souvenirs. Éd. illustrée d'un frontispice par A. Dunoyer de Segonzac et de cinquante-neuf aquarelles ou gouaches par P. Berger, Y. Brayer, Brianchon, Chapelain-Midy, etc. 2 vol. — Gallimard, 1952.
— * Barjon (Louis). — G. et Saint-Exupéry. Dialogue des deux ferveurs (Coll. « Routes et Jalons »). — Études, 1952.
— [Dix-huit] lettres d'A. G. à François Mauriac. — *TR*, janvier.

— A. G. — Lettre [inédite] à Colette [11 décembre 1920]. — *FL*, 24 janvier.

— Aron (Robert). — Un souvenir de Noël [A. G., Noël 1943]. — *La Revue du Caire*, décembre 1952.

— Bevilacqua (Giulio). — Amen. *Ainsi soit-il.* — *Humanitas*, ottobre 1952.

— Donvez (Jacques). — Dans le souvenir de G. Une visite à Cuverville. — *FR*, January.

— Fowlie (Wallace). — G.'s earliest quest : *Les Nourritures terrestres.* — *Essays in criticism*, July 1952.

— Lanux (Pierre de). — Le ménage de G. — *FL*, 13 décembre 1952.

— Léautaud (Paul). — Journal littéraire. 1926 [fragment : G.,] Paul Souday]. — *La Parisienne*, nº 1, janvier.

— Mazars (Pierre). — La première thèse de doctorat sur G. — *FL*, 17 janvier.

— Naville (Arnold). — A. G. — *Prétexte*, nº 2, novembre 1952.

— Peterson (William). — G. and Defoe. — *Notes and Queries*, 10 May 1952.

— Piatier (J.). — A. G. en Sorbonne [soutenance de thèse de P. Lafille ; lettre inédite de G. à l'auteur, 21 décembre 1950]. — *Le Monde*, 13 janvier.

— Privat (Maurice). — Horoscope d'A. G. — *Prétexte*, nº 2, novembre 1952.

— Wolff (Lucien). — A. G. — Un an après sa mort. — *FR*, December 1952.

— Voir : *Proust* (*M.*).

Giraudoux (**J.**). — Guissard (L.). — J. G. ou le génie français. — *Livres et Lectures*, janvier.

Guillaumin (**E.**). — Barberet (Gene J.). — Émile G., 1873-1951. — *FR*, January.

Jacob (**M.**). — * M. J. — *Poèmes de Morven le Gaëlique.* Préface de Julien Lanoë. — Gallimard, 1953.

— * Jacob (Max). — Lettres à B. Esdras Gosse (Coll. P. Seghers). — P. Seghers, 1953.

— On l'appelait M^me^ Jacob [M^me^ Aurel]. Lettre inédite de M. J. [à Michel Manoll, Roscoff, s. d.]. — *FL*, 7 mars.

Jammes (**Fr.**). — Cieutat (André). — F. J. à Tournay. — *Revue régionaliste des Pyrénées*, juillet-décembre 1952.

Jarry (**A.**). — * A. J. — *L'Amour absolu*, suivi de *L'autre Alceste.* Présentation de Maurice Saillet. — Mercure de France, 1952.

— A. J. — *Ubu-Roi.* Drame en cinq actes. Dessins de René Auberjonois. — Rolle (Suisse), Eynard, 1952.

— A. J. — *Les Alcoolisés*, opéra-chimique [inédit]. — *Cahiers du Collège de pataphysique*, nºs 8-9, 1953.

— H. G. — Christian Beck et A. J. [sur un exemplaire de l'édition originale d'*Ubu-Roi*, 1896, avec un envoi de J. à C. B., 14 octobre 1896]. — *MF*, février.

— *Cahiers du Collège de pataphysique*, nºs 8-9, janvier.

Larguier (**L.**). — * L. L. — *Quatrains d'automne.* — Flammarion, 1952.

— Henriot (Émile). — Les *Quatrains* de L. L. — *Le Monde*, 28 janvier.

Le Cardonnel (**L.**). — Fernandat (René). — Louis Le C. — [In] * Le Livre d'or du Dauphiné. — Grenoble, 1952.

— Ruy (Chanoine Louis). — L. Le C., le prêtre-poète. — *Ceù Clar.* Bulletin du Collège Saint-Joseph d'Avignon, Noël 1952 [publié en italien in *Humanitas*, 1952].

Lenormand (H.-R.). — * H.-R. L. — Les confessions d'un auteur dramatique. Tome II. — A. Michel, 1953.

Marchand (L.). — Veber (Serge). — Léopold M. — *RP*, janvier.

Maurras (Ch.). — * Ch. M. — *Les Amants de Venise.* Burins originaux de Camille-P. Josso. — Paris, l'artiste (12 *bis*, rue Théodule-Ribot) ; Bourg-la-Reine, impr. de D. Viglino, 1952.

— * Ch. M. — *Originaux de ma Provence.* — Marseille, Éd. Detaille, 1952.

— * Mourre (Michel). — Ch. M. (« Classiques du xx^e siècle »). — Éd. Universitaires, 1953.

— La Varende. — Ch. M. et le style. — *Écrits de Paris*, février.

— Manouvriez (Abel). — Ch. M. ou le « non » au désespoir. — *Aspects de la France*, 28 novembre 1952.

— Sanvoisin (Gaëtan). — Ch. M. — *Le Divan*, janvier-mars.

— La mort de Ch. M. [Ch. M. journaliste]. — *L'Écho de la Presse*, 30 novembre 1952.

Mazade (F.). — F. M. — Poèmes inédits. — *Points et Contrepoints*, décembre 1952.

— Fiumi (Lionello). — Hommage italien à F. M. — *P. et C.*, décembre.

— Le Dantec (Yves-Gérard). — M. et le « quinzain ». — *P. et C.*, décembre.

— Loisy (Jean). — M., poète mystérieux. — *P. et C.*, décembre.

— Magallon (X. de). — F. M. — *P. et C.*, décembre.

— Soulairol (Jean). — La sagesse de F. M. — *P. et C.*, décembre.

— Talvart (Hector). — La fantaisie de F. M. — *P. et C.*, décembre.

Mercier (L.). — Le 12 octobre à Coutouvre [Allocutions de S. Ém. le cardinal Gerlier, M^gr Lavallée, J. Tenant, H. Rambaud, M^me L. M.]. — *Les Amis de L. M.*, n° 3, décembre 1952.

Noailles (C^tesse **de**). — Bérys (José de). — Quelques lettres de la comtesse de N. — *Rolet*, 5 février.

Péguy (Ch.). — Béguin (Albert). — P. et Bergson. Suivi de la correspondance P.-B. [huit lettres de C. P., trois de B.]. — *ACP*, n° 30, octobre 1952.

— A. B. — Les sources de la *Jeanne d'Arc* de P. [le drame de P.-J. Barbier, *Jeanne d'Arc*, 1873 ?]. — *ACP*, n° 30, octobre 1952.

— Une lettre de Ch. P. au pasteur Roberty, 21 août 1914. Commentaire du pasteur Paul Vergara. — *Évangile et Liberté*, 21 janvier [voir aussi *Le Christianisme au XX^e siècle*, 5 mars, et *Foi et Éducation*, avril].

— Lauth (Reinhard). — Der gegenwärtige Stand der Péguy-Forschung in Deutschland. — *Zeitschrift für Religions-und Geistesgeschichte*, 1952, H. 4.

— Martin (Auguste). — Péguy et Alain-Fournier. Éducation d'une amitié. — *FL*, 14 février.

— Quoniam (Théo). — P. et la vigne. — *ACP*, n° 30, octobre 1952.

— Le 38^e anniversaire de la mort de P. [discours de P. Andreu et P. Ruais]. — *ACP*, n° 30, octobre 1952.

— Dédicaces de P. — *ACP*, n° 30, octobre 1952.

Pergaud (L.). — Roger (G.). — Le souvenir de Louis P. — *L'École et la Vie*, 20 décembre 1952.

Philippe (Ch.-L.). — Smith (Gr.). — Ch.-L. P. and T. S. Eliot. — *American Literature*, November 1950.

Plisnier (Ch.). — Voir : *Balzac (H. de).*

Proust (M.). — * M. P. par lui-même. Images et textes présentés par Claude Mauriac (« Écrivains de toujours »). — Éd. du Seuil, 1953.

— * M. P. — Correspondance avec sa mère. Lettres inédites présentées et annotées par Philip Kolb. — Plon, 1953.

— * Castro (Carmen). — M. P. o El vivir escribiendo. — Madrid, Revista de Occidente, 1952.

— * Newman (Pauline). — M. P. et l'existentialisme. — Nouvelles Éditions Latines, 1953.

— M. P. — Correspondance avec sa mère [notes de Ph. Kolb]. — *TR*, mai.

— M. P. — La femme de chambre de la baronne de Picpus [page de cahier ; introduction de Bernard de Fallois]. — *La Nouvelle NRF*, février.

— M. P. — Lettre [inédite] à Colette [s. d., fin de 1919]. — *FL*, 24 janvier.

— M. P. — Huit lettres inédites (1919-1922) au capitaine Charles Bugnet, présentées par Gérard Bauër et Ch. Bugnet. — *BMP*, nº 3, 1953.

— M. P. — Huit lettres inédites à Maria de Madrazo, présentées par Marie Riefsthal-Nordlinger. — *BMP*, nº 3.

— Nouveaux inédits de *A la recherche du temps perdu*, présentés par André Ferré. — *BMP*, nº 3.

— Hommage à M. P. [Avant-propos de Franz Hellens]. — *Le Disque vert* (Bruxelles), hors-série, décembre 1952 [signalé *D. V.*].

— A. A. [Adam]. — Note sur deux livres récents : M. P., *Jean Santeuil*... — *RSH*, octobre-décembre 1952.

— Becquart (Paul). — Le prisonnier. — *DV.*

— Berne-Joffroy. — P. c'est comme Racine. — *DV.*

— Bonnet (Henri). — A quel moment fut composé *Jean Santeuil*. — *BMP*, nº 3.

— Bonnet (Henri). — Le problème du roman chez P. à la lumière de ses réflexions sur Balzac. — *DV.*

— Briand (Charles). — Aimez-vous M. P. ? — *DV.*

— Cormeau (Nelly). — Intuition et expression chez M. P. — *DV.*

— Estoux (Jean Laurence d'). — Notes sur l'homosexualité dans l'œuvre et l'exégèse de P. — *DV.*

— Évrard (Claude). — Sous les espèces de la désinvolture. — *DV.*

— Fallois (Bernard de). — Sur une lettre de M. P. [lettre inédite, vers l'automne 1912]. — *DV.*

— Ferré (André). — État des études proustiennes. — *L'École libératrice*, 13 mars.

— Ferré (André). — Notes sur les corrections à apporter aux éditions d'*A la recherche du temps perdu*. — *DV.*

— Ferré (André). — Réflexions en marge d'une biographie. — *DV.*

— Germain (André). — Marcel. — *DV.*

— Hennebert (Jean-Michel). — Deux notes. — *DV.*

— Larcher (P.-L.). — Les beaux jours d'Illiers. — *BMP*, nº 3.

— La Rochefoucauld (Edmée de). — M. P. l'évadé ou l'horreur du temps. — *DV.*

— La Rochefoucauld (Edmée de). — M. P. : le moraliste dans *Jean Santeuil*. — *BMP*, nº 3.

— Lemaitre (Henri). — De *Jean Santeuil* à la *Recherche du temps perdu* : la méditation ruskinienne. — *BMP*, nº 3.

— Le Masle (Robert). — Les envies de M. P. — *La Gastronomie*, nº 3, hiver 1952-1953.

— Le Sage (Laurence). — A great reader of Balzac : M. P. — *University of Toronto Quarterly*, October 1952.

— Le Sage (Laurence). — P. and Gide, lifelong antagonists. — *The Modern Language Journal*, April 1952.

— Le Sage (Laurence). — P. and Henri de Régnier. — *MLN*, January.
— Lynes (Carlos) Jr. — P. and Albertine : on the limits of autobiography and of psychological truth in the novel. — *Journal of Aesthetics and Art criticism*, 1952.
— Madaule (Jacques). — M. P. et le Paradis perdu. — *La Vie intellectuelle*, février.
— Martin-Chauffier (Louis). — Première rencontre avec M. P. — *DV*.
— Mauriac (Claude). — Un croyant sans la foi : M. P. — *DV*.
— Maurois (André). — L'essence de M. P. — *DV*.
— Mondor (Henri). — Mallarmé et P. — *DV*.
— Pierre-Quint (Léon). — Est-il encore de notre temps ? — *DV*.
— Solier (René de). — La trame. — *DV*.
— Soulairol (Jean). — M. P. — *Le Divan*, avril-juin.

Régnier (H. de). — Voir : *Proust (M.)*.

Régnier (Paule). — * P. R. — Journal. Préface de Jacques Madaule (Coll. « L'Épi »). — Plon, 1953.
— Estang (Luc). — Le *Journal* de P. R. — *La Croix*, 15-16 février.
— Henriot (Émile). — Le *Journal* de P. R. — *Le Monde*, 4 février.

Rolland (R.). — * R. R. — *L'Esprit libre. Au-dessus de la mêlée. Les Précurseurs*. Précédé d'une introduction inédite. — A. Michel, 1953.
— * Grappin (P.). — Le Bund *Neues Vaterland* (1914-1916) et ses rapports avec R. R. (Bibliothèque de la Société des études germaniques. VII). — Éd. IAC, 1952.
— R. R. — Journal 1915 (fragment). — *E*, janvier.
— Beigbeder (Marc). — R. R. et *Les Loups*. — *LF*, 19-25 février.
— Renaitour (Jean-Michel). — Souvenirs sur R. R. — *Rolet*, 5 février.

Saint-Exupéry (A. de). — Voir : *Gide (A.)*.

Saint-Pol-Roux. — S.-P.-R. — A Francis Jammes [inédit, Camaret, 15 novembre 1938]. — *Profil littéraire de la France*. ** *Abordages*, novembre 1952.

Segalen (V.). — * V. S. — *René Leys*. Illustrations [et notes sur les gravures] de Chou Ling. — Paris, Les Cent une ; Boulogne-sur-Seine, Impr. de P. Bouchet, 1952. 2 vol.
— Murciaux (Christian). — V. S. — *RDM*, 1er février.

Sorel (G.). — Croce (Benedetto). — La pensée de Georges S. [publié in *La Critica*, 1907, traduit et annoté par Pierre Andreu]. — *Fédération*, janvier.

Suarès (A.). — Un inédit de S. Ce terrible chef-d'œuvre : le Dévot Christ de Perpignan. — *Arts*, 12-18 décembre 1952.

Tharaud (Jérôme). — Bérard (Léon). — Hommage à J. T. — *RDM*, 15 février.
— Estre (Henry d'). — Mes amis les T. — *Versailles. Bulletin municipal officiel*, 15 février.
— Helsey (Édouard). — J. T. grand reporter. — *FL*, 7 février.
— Henriot (Émile). — J. T. — *Le Monde*, 30 janvier.
— Henriot (Émile). — Mes amis T. — *Arts*, 6-12 février.
— Mauriac (François). — Adieu à J. — *FL*, 7 février.
— Vercel (Roger). — J. T. disparaît. — *NL*, 5 février.

Thibaudet (A.). — Duckworth (Colin). — A. T. and the *Berger de Bellone*. — *FS*, January.

— Tomlison (M. D.). — A. T., European. — *Modern Language Quarterly*, 1951, nº 4.

Torma (Julien). — Lettres de J. T. à Robert Desnos. — *Cahiers du Collège de pataphysique*, nºs 8-9, 1953.

— Correspondance de J. T. avec René Daumal. — *Cahiers du Collège de pataphysique*, nºs 8-9.

Valéry (P.). — * Hytier (Jean). — La poétique de V. (Coll. « Études littéraires »). — A. Colin, 1953.

— Un poème inédit de P. V. *Travail* [communiqué par Julien P. Monod] et publié par J. Soulairol. — *Arts*, 20-26 février.

— Austin (L. J.). — P. V. compose *Le Cimetière marin*. — *MF*, avril, mai.

— Mastronardi (Carlos). — El ángel y el método. — *Sur*, enero-febrero.

— Mondor (Henri). — Un déjeuner [Alain et P. V.]. — *La Nouvelle NRF*, avril.

— Saillet (Maurice). — P. V. et *La conquête du courage* [Stephen Crane]. — *MF*, février.

— Wais (Kurt). — D. H. Lawrence, V., Rilke in ihrer Auseinandersetzung mit den bildenden Künsten. — *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, Oktober 1952.

Verneuil (L.). — Bailly (René). — L. V. [Louis Colin du Bocage dit L. V., 1893-1952]. — *Larousse mensuel*, janvier.

Vildrac (Ch.). — Surer (Paul). — Études sur le théâtre français contemporain. III. Le théâtre intimiste. L'intimisme et ses précurseurs... Ch. V. — *IL*, novembre-décembre 1952.

René Rancœur.

Abréviations. — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationales des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') Nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) Littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Hommes et Mondes. *HM.* — Information (L') Littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JP.* — Journal of the History of Ideas. *JHI.* — Lettres (Les) Françaises. *LF.* — Lettres (Les) Romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Neophilologus. *N.* — Nouvelles (Les) Littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne. *RLM.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

Le Gérant : G. Mignot.

Imp. en France à l'Imp. Willaume-Egret à Saint-Germain-les-Corbeil en octobre 1953.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. — Dépôt légal effectué dans le 3e trimestre 1953.
Date du 3e dépôt légal : octobre 1953.
Nº d'ordre dans les travaux de la librairie Armand Colin : 1211
Nº d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie Willaume-Egret : 797.

Revue
d'Histoire littéraire
de la France

Nos abonnés et lecteurs sont invités à se reporter à la dernière page de ce numéro où ils trouveront un avis important.

UN LIVRE ITALIEN ANNOTÉ PAR RACINE

Nous avons deux témoignages précis de l'étendue des lectures italiennes de Racine, le premier dans les lettres de jeunesse, le second dans les Fragments et Notes historiques. Ce dernier est sans mystère : Racine, après 1677, compose l'histoire du Roi, et il est amené à consulter les mémorialistes italiens. Il cite abondamment *le Memorie Recondite* et surtout *il Mercurio Politico* de Vittorio Siri ; parfois même il le transcrit sans le traduire [1]. Il cite également Nani et son *Historia della Republica Veneta* [2]. Aussi bien Siri et Nani figurent-ils, avec Machiavel [3] et « dix volumes italiens et espagnols, dont *Opere di Testi* », dans l'*Etat estimatif* [4] de la bibliothèque de Racine dressé à sa mort en 1699.

Nous sommes au contraire moins bien renseignés sur le curieux

1. Cf. Note historique n° V in *Œuvres*, éd. Paul Mesnard, t. V, p. 86. Une vingtaine de pages sont à peu près copiées de Siri.

2. Dans la seule Note n° XXXIII, *ibid.*, t. V, p. 142 à 145. Cet ouvrage venait d'être publié : il avait paru en 1679.

3. Machiavel est cité dans les annotations du Platon de Bâle (1534), en marge de la page 377 (à la Bibliothèque Nationale), in Racine, *Œuvres complètes*, éd. Raymond Picard (Pléiade), t. II, p. 900. Je relève une allusion presque certaine dans les annotations de l'*Histoire* de La Barde (*ibid.*, t. II, p. 295 *in fine*).

4. Publié par le vicomte de Grouchy in *Documents inédits concernant Jean Racine...* Paris, 1892. Aucun ne nous est parvenu. (Cf. Bonnefon, *R. H. L.*, V, 1898, p. 169 et suiv.).

accès de manie italianisante qui saisit le jeune Racine en 1660-1662. Il s'agit en effet d'une crise passagère, au moins si nous en croyons les seuls documents que nous possédions, c'est-à-dire les lettres de cette période. Le 13 septembre[1660], Racine termine la troisième lettre à l'abbé Le Vasseur qui ait été conservée, par un vers de l'Arioste. Dès lors, les citations italiennes se multiplient et on en trouvera jusqu'à trois ou quatre dans certaines lettres [1]. Mais, avec les quatre petits textes italiens, quatre vers et une expression, qui rythment la lettre du 3 février 1662, la veine italienne semble épuisée et brusquement les citations s'arrêtent. Bien mieux, aussi scolaire et même puéril que le fait puisse paraître, on passe à l'espagnol. La lettre du 16 mai 1662, qui contenait déjà une phrase espagnole, se termine ainsi : « et comme dit l'espagnol, *antes muerto que mudado.* »

En verité, il s'agit d'un jeu naïf et savant où l'élégant abbé Le Vasseur entraîne Racine. Quand ce dernier se contente platement de citer du latin, il s'excuse : « Je voudrais, pour votre satisfaction, que cet auteur fût ou vénitien [2], ou espagnol ; mais la destinée a voulu encore que celui-ci fût latin. » Huit mois plus tard, il soulignera encore les goûts polyglottes de son correspondant : « Pour vous, l'encourage-t-il, soit latin, soit espagnol, soit turc si vous le savez, écrivez-moi, je vous prie [3] ». Mais à la fin le jeu le fatigue et il se moque de l'abbé qui s'est maintenant mis à l'espagnol : « Que vous tenez bien votre gravité espagnole ! Il paraît bien qu'en apprenant cette langue, vous avez pris un peu de l'humeur de la nation. [4] » Il va même jusqu'à feindre la colère quand l'abbé lui envoie une lettre qu'il a agrémentée de citations en cinq langues : « N'êtes-vous pas fort plaisant avec vos cinq langues ? Vous voudriez justement que mes lettres fussent des Calepins [5], et encore des lettres galantes. Je vous trouve, sans mentir, de fort belle humeur. Il y a assez de pédants au monde sans que j'en augmente le nombre [6] ». La légère irritation du jeune Racine vient peut-être moins de son bon goût que de la dificulté à suivre une mode exigeante comme l'est celle de ce contrepoint polyglotte. Ses citations italiennes sont vives et viennent naturellement, mais les textes espagnols restent rares, peu aisés et n'ont pas de caractère littéraire.

A n'en pas douter, Racine, en 1660-1662, apprend l'italien et l'espa-

1. Deux fois deux vers dans celle du 26 janvier [1661]. Trois fois un vers et quelques expressions italiennes dans celle du [27 mai] 1661, etc...

2. Racine avait d'abord écrit : *italien* ; pourquoi a-t-il surchargé : *vénitien* ? La seule raison qui nous vienne à l'esprit, c'est que Bembo était vénitien et que l'abbé Le Vasseur le citait dans ses lettres ? Ou bien est-ce une allusion au *Courtisan* de Baldessare Castiglione qui fut imprimé chez Alde à Venise ? Nous n'en savons rien. Cette phrase se trouve dans la lettre du 2-3 juin 1661. *Œuvres*, éd. Mesnard, t. VI, p. 412.

3. Lettre du 3 février 1662, t. VI, p. 458.

4. Lettre du 4 juillet 1662, t. VI, p. 494.

5. C'est-à-dire des dictionnaires polyglottes comme celui d'Ambroise Calepin, qui est en onze langues.

6. *Ibid.*

gnol ou se perfectionne dans ces deux langues. Il n'avait guère pu y songer avant son séjour à Paris, c'est-à-dire avant 1659. Il a probablement utilisé les ouvrages de Lancelot, la *Nouvelle Méthode pour apprendre la langue italienne* et la *Nouvelle Méthode pour apprendre la langue espagnole*, qui parurent l'une et l'autre en 1660 et que dans une de ses lettres, il dit être connues même à Uzès [1]. A dire vrai, ses lectures italiennes ne semblent pas très vastes : si les citations sont nombreuses, en revanche, elles sont toujours tirées des mêmes auteurs. L'Arioste et son *Roland furieux* les fournit toutes à lui seul, sauf une [2], jusqu'à la lettre du 3 février 1662 où il cède la place à Pétrarque cité trois fois en trois pages [3]. Il semble bien que Racine s'inspire des textes qu'il est précisément en train de découvrir : « Je lis les aventures d'Arioste », écrit-il, et de fait, deux vers du *Roland furieux* sont cités dans la même lettre [4]. Apparemment, il en est de même pour Pétrarque [5].

Est-ce à dire que Racine à cette époque n'ait guère connu que le *Roland furieux* et les *Sonnets* ? On n'en jurerait pas. Car ses autres lectures ont pu se manifester de façon moins directe et plus diffuse que par des citations. Et il ne mentionne pas même l'Arioste et Pétrarque parmi les auteurs dont il dispose : « Ne croyez pas que ma bibliothèque soit fort grosse en ce pays-ci : le nombre de mes livres est fort borné ; encore ne sont-ce pas des livres à conter fleurettes : ce sont des sommes de théologies latines [*sic*], méditations espagnoles, histoires italiennes, Pères grecs, et pas un françois », écrit-il à l'abbé Le Vasseur [6]. Les Italiens et les Espagnols y sont bien, mais pas ceux qu'on s'attendait d'y trouver. Le candidat-bénéficiaire avait-il emprunté autour de lui un Arioste et un Pétrarque comme il avait fait pour *Les Provinciales*, qu' « un officier de cette ville, qui est de la religion [7] » lui avait prêté ? La question reste obscure et l'on voudrait pouvoir expliquer de façon plus précise certain ton de badinage proprement italien qui règne dans ces lettres de jeunesse et qui ne s'exprime pas seulement dans les nombreuses citations dont on a parlé.

1. Lettre du 30 mai 1662. *Œuvres*, éd. Mesnard, t. VI, p. 483.
2. Il s'agit d'un souvenir de la *Jérusalem délivrée*, lettre du 26 janvier [1661], *Œuvres*, éd. Mesnard, t. VI, p. 397. Encore remarquera-t-on que les deux vers cités — fort inexactement — sont au début du chant XIV, et ne supposent pas une lecture de toute l'œuvre.
3. Le seul autre texte italien auquel il fasse allusion est la courte épitaphe italienne de *la bella Montbazon*, imprimée dans un livre français, le *Recueil des poésies choisies*, Paris, Ch. Sercy, 1658. (In fragment de lettre, *Œuvres*, t. VI, p. 414.)
4. Lettre du 26 janvier [1661], *ibid.*
5. Il n'est jamais cité avant la lettre du 3 février 1662 (*Œuvres*, éd. Mesnard, t. VI, p. 455-459), et ce sont des sonnets relativement voisins dont Racine se souvient. Ils appartiennent tous à la première partie des *Rime* et portent les nos 128, 131 et 218.
6. Le 4 juillet 1662, *loc. cit.*
7. Lettre du 30 mai 1662, *loc. cit.*

***

Nous avons donc considéré comme une bonne fortune de découvrir au British Museum un livre italien annoté par Racine et dont personne, semble-t-il, ne s'était soucié jusqu'à présent [1]. Bonnefon, dans sa liste des 115 livres que nous possédions, et qui ont appartenu à la bibliothèque de Racine [2], n'était pas en mesure, en 1898, de citer un seul nom italien. Nous pouvons maintenant ajouter à son recensement le petit volume in-16 dont voici la page de titre :

LA SECCHIA
RAPITA
POEMA EROICOMICO
e'l
PRIMO CANTO DELL'OCEANO
DEL TASSONE
Ristampati con licenza de'Superiori e con Privilegio

Il s'agit de l'édition de 1624, in-16, dédiée à Antonio Barberini, « nipote di Nostro Signore Papa Urbano VIII » et précédée d'un avant-propos de Gio. Battista Brugiotti. Au bas de la page de titre et au milieu, on lit la signature de Racine, qui est, de même que les quelques annotations dans le corps du volume, d'une petite écriture fine, régulière et bien formée. C'est, on ne saurait en douter, celle des lettres de jeunesse dans le recueil conservé à la Bibliothèque Nationale (Ms. fr. nº 12886). Le volume a appartenu à la bibliothèque de M. de Montigny, de l'Académie des Sciences, dont il porte l'ex-libris ; il a été acquis, semble-t-il, à la fin du XVIIIe siècle, par le British Museum [3], et l'on ne s'est pas avisé alors qu'il portait des annotations de la main de Racine. Il présente donc toutes les garanties raisonnables d'authenticité.

La Secchia Rapita est l'épopée burlesque d'Alessandro Tassoni. Le sujet en est l'un des épisodes de la guerre entre Modène et Bologne au temps de l'empereur Frédéric II : la prise par les Modènois d'un seau en bois (la secchia) appartenant à Bologne, qui jouera dans cette guerre le rôle de l'enlèvement d'Hélène dans la guerre de Troie. Comme l'explique Brugiotti dans son avant-propos (A chi legge) : cette étrange épopée a été composée « per curiosità di vedere come riuscivano questi due stili mischiati insieme, Grave e Burlesco... Hor quella nova strada, come si vede, ajoute-t-il, è piaciuta communemente... » Mais précisément, Tassoni avait été le premier à s'engager dans cette voie, et sa tentative n'allait pas sans une grande subtilité de moyens. Qu'on n'aille pas voir dans *la Secchia* une sorte d'avant-goût de *Virgile Travesti* ! Tassoni sait marier une poésie authentique

1. Il porte la cote : C. 28, a. 18.
2. *Loc. cit.*
3. Il porte l'ancien cachet : *Museum Britannicum* qui fut abandonné dans la première moitié du XIXe siècle.

avec une ironie souvent féroce, un goût pastoral plein de charme avec la satire et le sarcasme ; il est à la fois badin et sensible. On comprend qu'il ait pu offrir une lecture nourrissante au jeune Racine qui juxtapose tant de traits de réalisme et de cynisme à des notations telles que le délicieux : « Et nous avons des nuits plus belles que vos jours ». Cette incertitude, ce malaise presque, qu'on éprouve en lisant les lettres de jeunesse, on les retrouve en parcourant *la Secchia Rapita* : affectation et naturel y sont pareillement indissociables ; galanterie factice et émotion véritable s'y laissent aussi malaisément distinguer ; les périphrases les plus conventionnelles y voisinent également avec les expressions les plus crues. Et ce mélange des genres, cette confusion des registres expriment la même joie de vivre tempérée d'humour.

Les annotations de Racine ne sont pas abondantes, et ne nous font guère connaître ses réactions de lecteur [1]. Comme presque toujours, elles ont surtout une valeur mnémotechnique [2] : il souligne une strophe ou un vers, comme on met un signet, afin de pouvoir les retrouver facilement ; il isole un tableau de genre ou un épisode digne de remarque, en lui donnant un nom. Il écrit ainsi *Printemps*, *Évêque*, *Confesseur*, *Description d'une campagne*, et cinq ou six fois, en haut de la page en titre courant : *Diane et Endymion*. Trouve-t-il au passage ce qu'il pense être un renseignement sur l'auteur, il le souligne :

> Per sopranome gli dicean Tassone
> Perch'era grosso e havea le gambe corte... [3]

Est-ce parce qu'il vit lui-même dans un milieu ecclésiastique, qu'il trouve un malin plaisir à marquer au passage quelques traits d'anticléricalisme ? — et ils ne sont pas rares dans *la Secchia*. Il s'agit d'un prêtre qui trouve commode de confondre ses vols avec ceux qu'il est chargé d'absoudre chez les autres ; Racine écrit en marge : « confesseur » [4]. Il note de même « évêque » au début d'une strophe où il est question de

> ... certi preti di mala natura...
> Ch'in cambio di dir Vespro e Matutino
> Giucasse i benefici a sbarraglino [5].

Ce qui est probablement plus caractéristique du Racine d'alors que cette liberté de pensée, c'est la liberté de goût qui se manifeste dans la strophe VI — soulignée, et marquée du mot « printemps ». Tassoni brosse un agréable tableau de bonheur pastoral, avec des

1. Elles ne concernent que les chants I, II et VIII. Nous les avons publiées dans notre édition, Racine, *Œuvres complètes*, Pléiade, t. II (1952), p. 993.
2. Voyez au début de la sixième section de notre édition, une note sur la signification et la portée des annotations de Racine, t. II, p. 646 à 652 (en particulier p. 649-650).
3. Chant I, stance 7, p. 13.
4. Chant I, stance 58 : « ... E per guardargli da gli furti altrui. Gli togliea interbo, e gli mettea sui. »
5. Chant I, stance 52 : « certains mauvais prêtres qui, au lieu de dire Vêpres et Matines, jouent les bénéfices au tric-trac ».

champs constellés, un ciel fleuri, une mer tranquille sur laquelle dorment les vents, des oiseaux qui chantent dans les arbres :

... Parean stellati i campi, e'l ciel fiorito,
E su'l tranquillo mar dormieno i venti...
E s'udian gli usignuoli al primo arbore...

Mais à peine s'est-on abandonné à la poésie du tableau, soutenue par le rythme plein du vers, qu'on est réveillé par l'ironie qui triomphe à la fin :

E gli asini cantar versi d'amore
(et les âmes chantent des vers d'amour)

On est tiré d'un certain engourdissement poétique, mais on ne renie pas son émotion, et les beaux vers demeurent. Le plus beau d'entre eux — et ceci fera le bonheur des amateurs de sources — est peut-être resté dans la mémoire de Racine jusqu'à *Iphigénie* :

E sul tranquillo mar dormieno i venti

Car on trouve dans Euripide l'idée du silence des vents et du repos général, mais nullement l'image nouvelle — qui n'est à ma connaissance que dans Tassoni — du sommeil des vents.

Mais tout dort, et l'armée et les vents et Neptune.

Racine a-t-il ramené d'Uzès dans son bagage le petit volume de Tassoni ? Se l'est-il procuré plus tard à Paris, en 1663 ou 1664 ? Nous n'en savons rien, et peu importe. Ce goût italien où se mêlaient si souplement le grotesque et le sublime appartient à une époque pré-racinienne de Racine. Rien n'en a survécu sauf peut-être le souvenir obscur d'une ample métaphore. Mais tout près de Racine, l'esprit de *la Secchia* continuait de hanter poètes et public — malheureusement en perdant de sa liberté et de son charme. On sait que Boileau devait, en divers passages de son *Lutrin*, imiter Tassoni, à tel point que P. Perrault crut l'embarrasser en publiant un peu plus tard une traduction de *la Secchia* [1]. Racine était alors engagé dans des chemins bien différents, mais rien ne l'empêchait, en parcourant le *Lutrin*, de saluer au passage un souvenir de sa jeunesse proche et lointaine — dont l'exemplaire annoté du British Museum garde la trace.

RAYMOND PICARD.

1. Cf. Boudhors, éd. du *Lutrin*, Paris, 1943, p. 307 et 308.

QUELQUES ÉNIGMES DE LA CORRESPONDANCE DE VOLTAIRE

Les lettres que Voltaire, en 1753 et 1754, adressait d'Alsace à sa nièce, M^me^ Denis, et qu'a publiées en 1938 G. Jean-Aubry aux Éditions Gallimard, ont éclairci plus d'un coin obscur de la vie de leur auteur, mais ont apporté aussi quelques énigmes nouvelles. Il importe d'autant plus de résoudre ces énigmes, que nulle part ailleurs peut-être, nous ne trouverions un portrait plus fidèle du philosophe, sans pose et sans retouche. Ces lettres incontestablement improvisées et confidentielles trahissent mieux que tout autre document les intentions et les sentiments profonds de Voltaire à un tournant de son existence.

I

La première énigme a été définitivement élucidée par la préface et les commentaires de M. Jean-Aubry : il s'agit des liens amoureux qui ont rapproché l'écrivain et la fille de sa sœur. Il n'est plus douteux que Voltaire, sous les noms fictifs de *Madame Daurade* et de *Chérier*, dérobe une intimité que les convenances l'obligeaient à dissimuler. Il est bien acquis que la rencontre à Francfort, en juin 1753, fut l'origine d'une grossesse, qui trouva trois mois après un dénouement prématuré, à la grande déception de l'oncle, qui « se faisait déjà mille chimères agréables » (p. 115). Le marquis d'Argenson n'écrivait-il pas : « ... l'inceste, sauf le premier degré (et encore le tolère-t-on en se taisant) est ordinaire (aujourd'hui), et ne se fait pas regarder avec horreur » ? (Tome V, p. 240 [1].) Quoi qu'on pense au point de vue moral de ce sentiment, la tendresse dans ces lettres s'exprime parfois avec une exubérance qui ne laisse aucun doute. On est étonné de découvrir de la passion et aussi de la jalousie, chez celui dont l'attachement pour M^me^ du Chatelet s'était toujours enveloppé sous l'amitié, l'admiration et la reconnaissance.

1. Édition 1857, 5 volumes.

II

Le second problème est d'identifier les personnages dont parle Voltaire, et de déchiffrer le langage secret qu'il emploie avec sa nièce pour échapper aux indiscrétions. Qu'il ait eu avec elle un véritable code dont elle avait seule probablement la clef, une lettre au maréchal de Richelieu l'attestait déjà : « Elle a avec moi un chiffre d'autant plus indéchiffrable qu'il n'a point du tout l'air du mystère » (août 1750). Voltaire, naturellement, n'ignorait pas les infidélités de la poste : « Quand le cœur est ouvert, les lettres le sont quelquefois » (p. 108). Il savait qu'on a beau varier les itinéraires, se faire adresser le courrier chez des correspondants sûrs, de préférence chez un directeur ou un fermier des postes, certains noms éveillent trop l'attention.

Nous savons que plus tard, installé à Ferney, le « patriarche » usera avec ses amis tantôt de périphrases, tantôt d'anagrammes, tantôt de formules convenues, que Frédéric sera appelé *Luc* ou *mon ancien disciple*, Diderot *Platon* ou *Tonpla*, Voltaire lui-même *M. Boursier*. Les mêmes procédés se trouvent déjà dans les lettres de 1753-1754, surtout en 1753 d'ailleurs, car ensuite les précautions se relâchent, et seules deux ou trois majestés ou grandes dames se couvrent encore d'un pseudonyme. Voltaire a pratiqué la diplomatie secrète, où le procédé était courant. (On en trouverait des exemples notamment dans l'ouvrage du duc de Broglie, *le Secret du Roi*.) Au reste, ce qui brouille le mieux les pistes, c'est d'entremêler noms réels et noms de fantaisie et d'avoir plusieurs appellations, parfois à deux lignes d'intervalle, qui s'appliquent à la même personne.

Le déchiffrement n'est pas facile ; pourtant, sur certains points, quelques rapprochements sont concluants :

1° Voltaire signale (p. 64) une lettre du valet de chambre de *Lémeri* et il résulte de la page 58 que la lettre est de Federsdorf, premier valet de chambre de Frédéric II : l'identification paraît incontestable.

2° En décembre 1753, Voltaire parle de la maladie de *Frémont* (p. 138), et quelques jours plus tard (p. 142) de la goutte du comte d'Argenson (que mentionne aussi le journal de Barbier) : *Frémont* est donc le pseudonyme de ce ministre.

3° « Est-il vrai que M^e^ de Barcos va se retirer ? » demande Voltaire le 18 décembre 1753. « On prétend, écrit-il le 25, que si on a quelque chose à demander à M^me^ de Pompadour, il faut se presser » (p. 138 et 142). *M^me^ de Barcos* est donc la célèbre favorite.

4° « N'importe, écrit Voltaire le 25 juillet 1753 : je me fie à vous et à la lettre que m'a écrite M. de Baupré », et le 11 août : « Je vais à Strasbourg et à Plombières sur votre parole et sur celle de Monsieur de Richelieu, plus que sur l'ordre des médecins. » De Strasbourg, il répète le 30 août : « Je ne suis ici que sur la parole de Baupré. » *Baupré* se confond donc avec le maréchal de Richelieu.

5° Rapprocher également : « Voici à tout hasard un petit mot ci-joint que vous pourrez envoyer à Mylord Maréchal » (p. 81) et (p. 95) : « Vous ne m'avez jamais répondu au sujet d'une petite lettre que je vous envoyai pour M. Vernon. » *M. Vernon* n'est donc autre que George Keith, ambassadeur de Frédéric à Versailles, qu'on appelait Mylord Maréchal.

6° Page 110, « le projet des deux dames de rajuster Cherier avec du Billon » est visiblement la tentative faite par la duchesse de Gotha et la margrave de Baireuth pour réconcilier Voltaire et Frédéric. A ces démarches, les allusions sont nombreuses dans les lettres d'Alsace et ailleurs : voir notamment, pages 98, 105, 117, 129.

On pourrait faire d'autres citations. Malheureusement, d'autres noms figurent trop rarement dans nos textes pour que des rapprochements probants soient possibles. Pour la plupart d'entre eux, on est obligé d'aller à tâtons, d'essayer pour ainsi dire toutes les clefs du trousseau à chaque serrure. On jugera si les hypothèses auxquelles nous nous arrêtons sont plausibles, et si elles permettent de reconstituer avec vraisemblance l'histoire d'une année du philosophe, complétant ainsi la biographie établie jadis par Desnoiresterres, qui reste dans l'ensemble toujours valable.

Donnons d'abord, pour plus de clarté, le tableau des interprétations que nous proposons :

PSEUDONYME	PERSONNAGE	PAGES DE RÉFÉRENCE
LÉMERI	Frédéric II	57-64-83-90-94-110-113
MONTJEU	—	43
DENIS	—	75-100-101
Du BILLON	—	85-98-101-106-110-113-137-203-205-208-212
CERNIN	—	85-86-90-106-139-151-212-216
ERICAR, ERICART ou HERICART	Louis XV	46-75-90-98-101-135-137-139-200-203-205-208-212-216-218-222-228
Abbé GODIN	—	75-83-98-100
GOEBBELS	VOLTAIRE	58-60
GIRAUD ou GIRAUT	—	57-64-94-98-100-102
CHÉRIER ou CHERRIER	—	64-94-100-105-110-115
CEDEVILLE	—	58-100
ROSALBA	Mme de FONTAINE	132
Mme DAURADE	Mme DENIS	86-88-98-102-103-105-109-112-115-118-119-124-139
Mme de BARIOS ou BARCOS	Mme de POMPADOUR	43-47-138-174
FREMONT	Comte d'ARGENSON	43-81-83-86-100-102-138
BAUPRÉ	Maréch. de RICHELIEU	63-69-81
VERON ou VERNON	Mylord Maréchal	64-95
LE SEC	MAUPERTUIS	57-83

AUTRES HYPOTHESES

Veuve GARIN	Mme de POMPADOUR	p. 75-81
Mlle LE ROUGE	Mme de WINTERFELD	p. 166
SAINT-ROMAIN	Comte d'ARGENSON ?	p. 46-64-69-75
Le Procureur DURAND	M. de SAINT-CONTEST	p. 58-75

Au contraire, d'autres noms propres, qu'on pourrait croire fictifs, sont des noms parfaitement authentiques :

M. sur l'AUBE	Baron de ZURLAUBEN	p. 189 (voir corresp. mars 1758)
SAINT-CONTEP	SAINT-CONTEST, secrétaire d'État	p. 91
D'AUNEUIL	Le président d'AUNEUIL	p. 46-47-155-166 (mémoires d'Argenson)
CHENEVIERES	Poète et premier commis aux bureaux de la guerre	p. 63-121 (corresp. année 1756)
BERNARD	Le poète GENTIL-BERNARD	p. 72-80-83-86-95-97 101-103-111-202 (corresp. 27 mai 1740)
BERNARD	Le financier	p. 197-203-208
BAGIEU	Médecin	p. 91-92-102-131-136 (corresp. 19 déc. 1752)
BLAINVILLE	Acteur	p. 98 (corresp. 12 sept. 1757)
Du BORDIER	Physicien	p. 160, 216 (corresp. 13 janv. 1753)
BUSSY	Chef de bureau aux Affaires étrangères	p. 91 (cf. mémoires d'Argenson)

Quels étaient les rapports de Voltaire avec tous ces personnages ?

Chacun sait comment Voltaire quitta la Prusse au printemps 1753. On a publié des volumes sur les incidents de Berlin. On connaît moins, en général, les projets qu'il formait, les appuis sur lesquels il comptait à la cour de France.

Justement, en janvier 1753, il était plus attaqué que jamais, à la suite d'un dernier esclandre [1] : ne venait-il pas de faire imprimer en Allemagne une satire mordante intitulée *le Tombeau de la Sorbonne*, pour défendre l'abbé de Prades, ami des Encyclopédistes, dont la thèse de théologie suscitait des orages à la Sorbonne, et qui avait trouvé refuge et protection auprès de Frédéric ? Bien entendu, Vol-

1. C'est l'époque où le ministre Saint-Contest écrivait à l'ambassadeur La Touche : « Nous ne pensons pas que l'affaire de M. de Voltaire ait les suites que sa crainte du roi de Prusse lui fait envisager. Mais comme cet événement est de telle nature qu'il ne convient pas que le roi y prenne la moindre part, vous voudrez bien ne vous en mêler en aucune façon. » (Document publié dans *Voltaire pendant la Guerre de Sept Ans*, par le duc de Broglie.)

taire, qui, de Berlin, préparait sa rentrée en France, reniait cet écrit [1]. Mais comment rejeter à Paris la responsabilité de l'ouvrage sur l'abbé de Prades, sans être, à Berlin, traité de délateur et de calomniateur ? (Lettre du 16 janvier.) Mme Denis, une fois de plus, devait faire preuve de doigté. Pour se disculper, Voltaire l'envoie auprès de *Frémont*, c'est-à-dire du ministre de la Guerre, le comte d'Argenson, l'ancien condisciple du jeune Arouet au collège des Jésuites. C'est déjà sous son patronage que Voltaire, en février 1752, avait demandé au roi la faveur de lui dédier sa tragédie de *Rome sauvée*. Une lettre de lui, en novembre 1752, avait rempli Voltaire de joie. A en croire le marquis d'Argenson, son frère (*Mémoires*, IV, p. 134), les Jésuites, fort liés avec le comte, favorisaient le retour d'un polémiste dont la plume serait utile contre les Jansénistes. « Frémont » poussait la bienveillance jusqu'à faire espérer au poète « deux grelots », souvent mentionnés dans les lettres à Mme Denis [2] : on peut supposer qu'il s'agit de la double nomination à l'Académie des Sciences et à celle des Belles-Lettres dont parlait déjà une lettre d'août 1750 au maréchal de Richelieu. Voltaire qui professe un dédain philosophique pour ces hochets, les convoitait pourtant de longue date, et y tenait d'autant plus que ce serait le meilleur démenti aux bruits de disgrâce, et que cela *ferait enrager Lémeri* (Frédéric II) et *Le Sec* (Maupertuis).

Il y avait aussi *la Barios*, c'est-à-dire la marquise de Pompadour, dont on sait la bienveillance envers le philosophe, mais dont le crédit, en 1753, semblait fragile. A elle aussi, Voltaire envoie sa nièce avec mission de noircir Frédéric dans son esprit (« il faut rendre Montjeu abominable », p. 43), en lui racontant sur quel ton on parle d'elle à Potsdam.

En fin de compte, la seule garantie écrite pour rentrer librement en France était celle de *Baupré*, que nous pouvons identifier avec le maréchal de Richelieu, l'homme que Voltaire a le plus encensé et qui, tant de fois, l'a tiré d'affaire aux heures difficiles. C'est à lui que Voltaire, à la veille de quitter Berlin, s'adressait une fois de plus, le 20 mars 1753, pour sonder les dispositions de la cour de Versailles. N'empêche qu'il le traite de babillard, et ne fait pas grand fond sur ses assurances.

Si Voltaire, entre Berlin et Strasbourg, s'est attardé plusieurs mois en Allemagne, c'est peut-être qu'il attendait une permission plus nette. C'est aussi qu'après les avanies subies en Prusse il grillait d'envie de rendre à Frédéric la monnaie de sa pièce, de ridiculiser dans l'opinion, et surtout auprès d'*Ericard* (Louis XV) et de son entourage, le roi-auteur dont il se faisait fort de répandre partout

1. On discute encore sur l'auteur du *Tombeau de la Sorbonne* (cf. Naves, *Voltaire et l'Encyclopédie*, p. 11). Les lettres d'Alsace sont fort équivoques sur ce point. En tout cas, Frédéric a persisté à l'attribuer à Voltaire (lettre du 18 mai 1759).

2. Les « deux grelots » reviennent pages 83, 86, 100, 160. D'Argenson avait le département des académies.

les œuvres jusque là clandestines[1]. Voltaire, par là, a prise sur son persécuteur, et ironise déjà sur le succès universel qu'auront « des ouvrages si agréables et si décents ». Il a passé de mauvais moments, mais la partie n'est pas encore perdue. « On peut faire de belles retraites, et même remporter encore quelques victoires » (4 avril 1753).

La réplique, ce fut l'arrestation brutale à Francfort, par le résident prussien Freitag, le 1er juin. Celui-ci avait-il des ordres de son maître ou outrepassait-il les instructions reçues ? Voilà une question que se pose sans cesse Voltaire dans son humiliation et son accablement. A peine libéré, il ne songe qu'à s'indigner, jeter les hauts cris, prendre l'Europe à témoin du traitement que lui et sa nièce ont subi. Tantôt il accuse le roi (sous le nom de *Lémeri*) : « Lémeri, dit-il, n'est ni moins sot ni moins scélérat (que Schmidt, le complice de Freitag), mais il ne peut être condamné » (p. 57), tantôt il rejette sur *Le Sec* (Maupertuis) tout l'odieux de cette « atrocité » : « On sait, à Francfort, comment Maupertuis dirigea en passant ses batteries » (p. 56), « il est public que Le Sec a tramé toutes ces horreurs » (p. 57). Tantôt, au contraire, il tâche d'approcher le roi de Prusse pour obtenir que celui-ci désavoue ses agents.

Sur ce point, Mme Denis obtiendra une lettre satisfaisante de *M. Véron* (l'ambassadeur Mylord Maréchal), lettre qui, du reste, provoquera quelques froissements entre l'oncle et la nièce : celle-ci, apaisée par cette concession, renonce en effet à se plaindre aux magistrats de Francfort ; lui est si indigné qu'il se persuade d'avoir tout le monde pour lui, voudrait pousser l'affaire jusqu'au bout, réclame l'argent dont il a été volé et déplore le désistement de Mme Denis.

Voltaire ne perd pas de vue pour cela ses démarches à Paris. Mme Denis doit dénoncer à *Frémont* (d'Argenson), au président Hénault (fort lié avec ce ministre), au procureur *Durand* (le ministre des Affaires étrangères Saint-Contest[2]) les fourberies de *Le Sec* (Maupertuis). Il faut en profiter pour gagner la sympathie générale, protester contre le reproche de s'être fait prussien : « Peut-on prétendre sérieusement que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'est pas français ? » Il faut convaincre tout le monde que Louis XV, malgré la pression de Frédéric, permettra à son ancien historiographe de « finir ses jours dans sa patrie ».

1. Les *Lettres au public*, que Voltaire comptait publier, sont une facétie, un peu lourde à vrai dire, destinée à ridiculiser la grande querelle musicale qui occupait Paris. Ce qui est plus grave, c'est que Frédéric avait l'air de railler au passage les traités et les alliances et goguenardait à propos des libelles publiés à Berlin et dont on se plaignait à l'étranger.

D'ailleurs, on avait en France grande curiosité de connaître les œuvres du « philosophe de sans-souci ». Ses lettres à Valori (éd. Preuss, t. XVII, p. 313) montrent qu'il se gardait de satisfaire aux demandes mêmes amicales.

2. Le nom de *Durand* se trouve dans une lettre à Darget, qu'une allusion à la mort du stathouder de Hollande permet de dater d'octobre 1751. *Durand* semble être l'ancien envoyé de la France aux Pays-Bas, Saint-Contest, qui venait de prendre le ministère des Affaires étrangères.

Pendant l'été 1753, Voltaire s'attarde à Mannheim et aux eaux de Wiesbaden, cédant aux instances flatteuses de l'Électeur palatin. Mais, en réalité, s'il ne gagne pas dès juillet Strasbourg ou Plombières, c'est que Mme Denis n'a pu obtenir l'autorisation formelle qu'elle sollicitait pour lui. Il écrit à *M. de Saint-Romain* (autre nom, peut-être, du comte d'Argenson, qui avait l'Alsace dans son département). Le 15 août seulement, il se décide à entrer à Strasbourg, assez anxieux. Il redoute toujours les noirceurs de celui qu'il nomme le « beau-frère » de Mme Denis, c'est-à-dire (jouant sur le nom de Denys de Syracuse) Frédéric II [1].

C'est le moment où il redouble de précautions pour rendre impénétrable le secret de sa correspondance. Il écrit sous le nom de *Goebbels*, de *Giraud*, de *Cedeville*. Il fait adresser les envois par l'intermédiaire de tout un réseau de correspondants : Pagnon, dont la famille était amie de Mme de Fontaine, et qui avait des affaires dans les manufactures de drap de Sedan, de Frenée, directeur des Postes à Strasbourg, les Gayot, de Strasbourg également, plus tard d'Arcin, Ravaton et les complaisants fermiers des postes Thiroux de Mauregard, Bouret, la Reinière. Il a besoin de toute une diplomatie discrète pour manœuvrer entre les puissances qui l'écrasent. Il met toujours en avant sa santé, espérant désarmer la haine et éveiller quelque pitié. Il espère qu'on ne refusera pas à un malade la permission d'aller mourir à Plombières. Il tient à faire savoir qu'il suit à Strasbourg les ordonnances du fameux Gervasi, à faire consulter de loin le médecin du roi M. de Sénac. En attendant, il s'enferme dans sa chambre d'auberge. Quelques prévenances de l'intendant de Lucé et du cardinal de Soubise, grand aumônier du roi, le réconfortent un peu. Mais il souhaiterait vivement obtenir un logement au palais du gouverneur, le vieux maréchal de Coigny, auprès duquel il attend une lettre d'introduction du poète Bernard, le « gentil Bernard », secrétaire et favori du maréchal, en même temps qu'ami de Mme Denis. Plus il se voit exclu de Paris, plus il tient à sauvegarder son prestige à Strasbourg.

Car l'interdiction lui est transmise, dès l'arrivée à Strasbourg, par Mme Denis. Il apprend, le 17 août, ce que le marquis d'Argenson notait dès le 8 août : « L'on refuse au poète Voltaire la permission de rentrer en France. On cherche par ce petit article à plaire au roi de Prusse, en lui déplaisant comme on fait sur les choses principales » [2] (IV, p. 146). « Je suis donc venu en France pour y chercher un exil ! » s'écrie-t-il amèrement. Mais il n'est pas, comme Jean-Jacques, de ceux qui s'affolent. Il se persuade que c'est l'effet, purement passager, des démarches de Frédéric. Il croit savoir que le roi de Prusse (*M. Denis*)

1. Voltaire à Berlin se compare volontiers avec Platon à la cour de Denis (ou Denys) de Syracuse. Il s'amuse à feindre une parenté entre ce Denis et le défunt mari de Mme Denis.

2. D'Argenson exagère : Voltaire n'était exclu que de Paris.

a écrit à Louis XV (*M. Héricard*) [p. 75]. Il se venge en faisant savoir à *Saint-Romain* (d'Argenson ?), à *Durand* (Saint-Contest ?), surtout à la *veuve Garin* (Mme de Pompadour ?) toutes les infamies que ce « sycophante » a proférées sur leur compte. Qui sait si la permission tant souhaitée ne viendra pas avant l'hiver ? Dans cette attente, Voltaire négocie l'achat d'une maison près de Paris, à Montrouge. Et d'ici là, après tout, au lieu d'accepter une invitation à Launay, en Normandie, où l'ami Cideville est un peu trop empressé auprès de Mme Denis, plutôt rester en Alsace, où Voltaire a des intérêts, plus précisément une rente de 28 000 livres gagée sur une terre du duc de Wurtemberg.

Hélas ! nouvelle alerte le 27 août : il paraît un libelle sanglant contre le roi de Prusse (cf. d'Argenson, IV, 147) qu'on impute à Voltaire, d'autant qu'on y a joint une déclaration et une lettre de Voltaire, une de celles où il ameutait l'opinion contre les indignités de Francfort [1]. Intitulé « Idée de la personne, de la manière de vivre et de la cour du roi de Prusse », et daté de juin 1752, ce pamphlet contenait les insinuations les plus propres à irriter Frédéric, s'en prenant à sa mesquinerie, à son despotisme, à ses prétentions littéraires et à ses mœurs. « Il a beaucoup d'esprit, y lisait-on, pas autant de connaissances qu'on veut lui en donner ; il n'excelle que dans le militaire, dont il est capable de tirer tout l'avantage possible. Un travail aisé, facile, expéditif, comprenant ce qu'on veut lui dire au premier mot, ne prenant ni ne voulant de conseil, ne souffrant jamais de réplique, ni de remontrances, pas même de sa mère, se connaissant assez en ouvrages d'esprit, soit en vers, soit en prose, brûlant du désir de faire l'un et l'autre sans pouvoir arriver au sublime s'il n'est étayé. On prétend que dans un moment d'humeur son squelette Apollon dit, il y a quelque temps : Quand est-ce qu'il ne m'enverra plus son linge sale à blanchir ? Assez mauvais plaisant, piquant qui ne lui plaît pas, manquant souvent de politique, n'entendant point la partie des finances, encore moins celle du commerce, ne tirant qu'à l'argent qu'il aime beaucoup..., traitant presque tout le monde en esclave. » Il ne se gênait pas pour parler des mignons du roi, et, à propos du prince Henri et de son mariage, ajoutait : « On le dit postdamiste ; pauvre princesse, que vous allez vous trouver déchue. »

Voltaire est accablé, prêt à abandonner la France après la Prusse, à retourner à Gotha où la duchesse l'invite. Mais il se ressaisit vite : il envoie à la fois deux lettres à Mme Denis, l'une destinée à être

1. Voltaire a-t-il écrit, ou du moins inspiré cette publication ? Ce n'est pas impossible, malgré ses dénégations et celles de Collini et quoiqu'il soutienne que le texte en circulait en manuscrit depuis un an (à Mme Denis, 27 août 1753). Il y a des ressemblances entre certains passages et les *mémoires* de 1759. Et puis qui aurait communiqué à un imprimeur la *déclaration* du 11 juin et la lettre du 9 juillet ? En fait, Frédéric ne s'est d'ailleurs pas ému pour si peu (voir les lettres à ses ambassadeurs à Londres et à Paris). Le duc de Luynes, dans ses mémoires, mentionne en juin 1753 qu'il a lu un mois plus tôt ce pamphlet manuscrit, et l'attribue à La Beaumelle.

montrée, où il proteste de son respect pour le roi de Prusse, gémit sur ses infortunes, et rejette les soupçons sur son ennemi La Beaumelle, l'autre confidentielle, où il discute la situation, et dicte à sa nièce le langage à tenir. Il faut vite expédier une nouvelle recommandation au maréchal de Coigny, faire passer à Frédéric un désaveu écrit, intéresser *Frémont* (d'Argenson) et *Garin* (Mme de Pompadour ?) au sort de leur protégé. En cas d'échec, il ne restera qu'à franchir le Rhin sans délai, car la garantie de *Baupré* (Richelieu) est bien sujette à caution. « Dites-moi s'il faut faire mon lit à Strasbourg ou en Suisse. Il est dur d'être un si vieil oiseau et de n'avoir point de nid, je suis sur de tristes branches » (30 août 1753).

L'humeur est déjà bien différente trois jours plus tard. Mme Denis joue bien son rôle. Bien que « l'imbécile abbé Godin » (le Roi) [1] persiste à refuser l'accès de Paris, *Frémont* (d'Argenson) est plus favorable que jamais ? Voltaire se fait renseigner (on se demande par qui) sur tout ce qu'écrit « ce coquin de Cernin » (Frédéric, qu'il appelle également *du Billon*), soit à sa sœur la margrave de Baireuth, soit à *Ericart* (Louis XV). Il s'exagère, du reste, l'acharnement de Frédéric : celui-ci ne s'est jamais adressé personnellement à Louis XV. Il s'est contenté de donner des instructions à son représentant pour discréditer le poète (13 juillet, 3 août, 10 août) [2].

Pour son apologie, Voltaire fait exposer aux ministres pourquoi il a quitté la France, enjôlé par « des billets doux qui auraient séduit Sainte Thérèse » (p. 92) et comment toutes les vexations subies ont été provoquées précisément par sa nostalgie de la France. Il n'en est pas moins obsédé par « le mariage du beau-frère Denis », et la « querelle de son ménage » (p. 63, 69, 90), c'est-à-dire l'amitié et la brouille du roi et du poète. (Bien des fois Voltaire a employé à ce propos les mots d'amant et de maîtresse, ou comparé les engagements pris à un contrat de mariage.) Il espère obtenir, du moins, une compensation financière ; en fait, elle se réduira à mille francs (p. 96) sur les 90 louis qui, dit-il, lui ont été volés.

C'est surtout dans le travail qu'il puise une ardeur nouvelle. Il a trouvé à Strasbourg le collaborateur qu'il lui fallait, l'historien Schœpflin, qui l'aidera à terminer les *Annales de l'Empire*. « Il m'aide à faire un ouvrage intéressant... Cela ne peut faire qu'un très bon

1. Un rapprochement permet d'inférer que l'*abbé Godin* est le même personnage qu'Héricard : « Il est certain que M. Denis écrit à M. Héricard » (p. 75) ; « ... les impostures que ce sycophante aura écrites à M. Godin » (même page) ; « Cernin a sûrement écrit à Héricard » (p. 90).

2. Quant à la phrase que Frédéric aurait écrite à la margrave (« ce coquin de Cernin écrivait à sa sœur : Il fait le malade à Francfort, et sa nièce fait semblant de le secourir en l'épuisant », 3 septembre, p. 95), elle n'est pas exacte. Frédéric, en réalité, avait écrit : « Vous ne sauriez croire, ma chère sœur, jusqu'à quel point ces gens jouent la comédie. Toutes ces convulsions, ces maladies, ces désespoirs, tout cela n'est qu'un jeu. J'en ai été la dupe dans le commencement, mais plus à la fin. » Quelqu'un cherchait-il donc à envenimer encore les rapports du roi et de Voltaire ? Ou celui-ci voulait-il exciter davantage contre Frédéric sa nièce trop disposée à la conciliation ?

effet, jamais un bon ouvrage n'a rien gâté » (8 septembre). Il a conçu en même temps une tragédie nouvelle, et puis un autre projet, un recueil de lettres sur lequel nous reviendrons. La grossesse de Mme Denis le transporte de joie : « Je ne songe qu'à profiter du peu de temps qui me reste pour travailler et pour vous aimer... Travailler et penser à vous, voilà ma vie » (3 septembre).

Voltaire, en ce milieu de septembre, ne désespère point d'obtenir sa revanche à la cour. Tandis que la duchesse de Gotha et la margrave de Baireuth s'entremettent pour le raccommoder avec Frédéric, il se voit enfin invité chez le maréchal de Coigny. Mme Denis, le 7 septembre, engage son oncle à écrire des vers pour certains « marmots » qui, si l'on sait que le second fils du dauphin naissait le 8 septembre pourraient bien être le petit duc d'Aquitaine et son frère aîné, le duc de Bourgogne. Par malheur, Voltaire ne se sent pas en verve.

Un autre projet, quoique bien vague, occupe cet inlassable bâtisseur de châteaux en Espagne. Il imagine, et Mme Denis l'y pousse, de se rendre auprès d'une « très belle et grande dame », qui n'est autre, probablement, que l'impératrice Marie-Thérèse [1]. Il avait, dès juin, fait quelques avances en ce sens à l'empereur François Ier et à son représentant à Francfort. Frédéric II avait écrit le 13 juillet à Mylord Maréchal : « Le poète a demandé à la reine de Hongrie d'entrer à son service ; celle-là lui a fait répondre ingénieusement que Voltaire n'avait de place que sur le Parnasse, et comme il n'y en avait pas à Vienne, on ne pouvait l'y recevoir convenablement· , La vraie réponse n'avait peut-être pas été tellement défavorable« puisque Voltaire, le 22 septembre, espère encore que la « grande dame » pourrait le réclamer à l'*abbé Godin* (Louis XV), sous le prétexte de s'occuper de l'instruction de ses enfants. En fait, il s'agirait davantage de diplomatie secrète : Voltaire brûle d'envie de voir le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, M. de Saint-Contest, et en attendant, Mme Denis a vu de Bussy, son chef de bureau. Ne serait-ce pas une occasion pour « rendre à *Lémeri* (Frédéric) tous les services qu'il mérite » ? Une mission analogue sera offerte à Helvétius en octobre (p. 110). « On prétend, écrit Voltaire (p. 155), qu'il se forme des orages contre la Prusse. » Il aimerait sans doute à jouer contre Frédéric, en 1753, le même rôle qu'il avait joué pour lui dix ans avant.

Il faut croire que l'état de sa nièce, comme il l'avoue, lui « tourne la tête », car toutes ses ambitions sont bien chimériques. Pour l'instant, on parle de nouveaux libelles de *Lémeri* (Frédéric) contre *Giraut*

1. L'affaire de la « grande femme » est mentionnée aux pages 90, 92, 95, 98, 110, 112. — Le 25 octobre 1756, Voltaire écrira encore à propos de Marie-Thérèse : « Personne ne lui est plus attaché que moi depuis trois ans. »

Reste une phrase énigmatique : « Il se pourrait faire que Cherrier réussît selon vos idées, et Blainville serait content de Giraut » (p. 98). Si l'on admet que *Cherrier* et *Giraut* sont deux pseudonymes de Voltaire, et si l'on pense à l'acteur Blainville, a phrase pourrait signifier que Voltaire saurait jouer son rôle en parfait comédien. Mais il y avait d'autres Blainville.

(Voltaire) [1]. *L'abbé Godin* (le roi) est hostile. *Frémont* (d'Argenson) est menacé de disgrâce. *Ericard* (Louis XV), décidément, est « le dernier des hommes » !

L'affaire des billets de confession prouve la faiblesse du « cousin de Denis » (le roi de France). Jusqu'aux harengères des Halles qui ont toutes les audaces ! Il y a bien encore « des choses agréables sur le tapis », mais parfois Voltaire s'impatiente, surtout que les projets de partir en Normandie, projets qui séduisent Mme Denis, donnent de l'ombrage à l'oncle, jaloux de son ancien ami Cideville. On lui propose aussi Lausanne et l'Angleterre. Il faudrait aller à Colmar pour affaire (la rente viagère due par le duc de Wurtemberg) [2]. Voltaire ne peut prendre une décision tant qu'il y a une chance de se retrouver dans la maison de Montrouge, et il tient surtout, pour obtenir la permission, à bien faire savoir qu'il est au plus mal, et qu'il est inhumain de le priver de ses médecins. Il n'en médite pas moins de rejoindre Mme Denis incognito, « en bonne fortune » (p. 96).

A la fin de septembre, les craintes augmentent. Voltaire maudit le *cousin Denis* (Denys de Syracuse = Frédéric), et il est presque aussi mécontent de *Héricart* (Louis XV) : « C'est un pauvre homme que M. Héricard. Je pourrais lui rendre plus de services qu'il ne pense, mais il faudrait faire un petit tour à Paris, et je suis toujours seul dans ma solitude auprès de Strasbourg » (p. 101). Il regrette un peu les bavardages de Mme Denis, qui ébruite ses projets de tragédie et d'histoire. Il est contrarié que l'abbé d'Aydie et d'autres aillent raconter qu'il se porte mieux qu'il ne s'en donne l'air (p. 93, 97, 100). Et puis, on a brûlé par décision de justice la satire de la Cour de Berlin. Voltaire jure toujours qu'elle est de son ennemi La Beaumelle, lequel est à la Bastille ; cela le tourmente néanmoins. En France, l'agitation des Parlements grandit. A Berlin, Federsdorf avoue cyniquement ce que Mylord Maréchal démentait à Paris. Décidément, « c'est une grande minutie que le projet des deux dames (les princesses de Gotha et de Baireuth) de rajuster Chérier (Voltaire) avec du Billon (Frédéric) ». En revanche, Voltaire est en plein travail avec les frères

1. Là encore Voltaire est trop disposé à croire de faux bruits : Frédéric, à notre connaissance, s'est borné à des épigrammes.

2. Voltaire, en vertu de deux rescrits du duc de Wurtemberg (11 janvier et 6 mars 1753), recevait plus de 28 000 livres de rente viagère, dont 7 748 réversibles sur Mme Denis, qui lui étaient versées par le receveur des domaines ducaux dans les comté d'Horbourg et seigneurie de Riquewihr, en Haute-Alsace. En septembre 1753, il lui était dû 21 931 livres 10 sols. Voltaire voulait voir le receveur Flachsland pour obtenir : 1° que le paiement, stipulé en thalers, fût exécuté sur le pied de 4 livres pour un thaler, et non 3 livres 15 sols ; 2° que la pension fût enregistrée comme créance hypothécaire par un contrat en forme. Malgré plusieurs entrevues à Colmar (7, 18 et 31 octobre) avec le receveur Flachsland, et bien qu'il eût fait appel au duc et à son ministre Hardenberg, Voltaire céda sur le premier point, et ne semble pas avoir obtenu satisfaction sur le second. Les représentants du duc le considéraient comme un homme « très difficile à manier », « un créancier inquiet, méfiant, et peu accoutumé à donner quartier ». Un banquier de Strasbourg écrivait : « Voilà un philosophe qui n'a pas encore renoncé à l'attachement pour l'argent, il n'y a même pas de plaisir à lui en donner. » (Archives départementales du Haut-Rhin.)

Schœpflin, l'un historien et l'autre libraire. Il se voit fixé en Alsace, où le maréchal de Coigny et le marquis de Voyer (lieutenant général, fils du comte d'Argenson) lui témoignent de la bienveillance. Il abandonne tous les plans ambitieux. Dans la situation où il est, il ne peut faire autre chose que se résigner, « ne point fatiguer par des sollicitations et attendre des circonstances favorables ».

En octobre, Voltaire est à Colmar, où il règle ses affaires avec son débiteur le duc de Wurtemberg ; il songe presque à se retirer au château de Horbourg, qui après tout serait pour Mme Denis et lui un séjour fort honorable [1]. Il s'adonne à ses travaux érudits plus que jamais, très préoccupé des concurrents qui étudient le même sujet. Et qu'importe la solitude si on a des livres et un bon château ? [2] « Chaumière et palais, tout m'est égal, je suis philosophe comme un diable avec mes passions. Mais vous, parisienne, coquette, soupeuse, êtes-vous bien philosophe ? Comment souffrirez-vous la solitude avec moi ? » Voilà ce qu'écrivait Voltaire à Mme Denis, lorsque brusquement une catastrophe vient rouvrir le cours de ses infortunes. Un accident fâcheux survient à *Madame Daurade* (Mme Denis) et consterne *Chérier* (Voltaire). Leurs espoirs de postérité sont anéantis (lettre du 14 octobre). Et l'amant presque sexagénaire se révèle singulièrement sentimental pour s'affliger sur cette perte, peut-être irréparable, qu'il rêve pourtant de réparer au plus tôt. « Vous ne sauriez croire, dit-il, à quel point je regrette ce que Madame Daurade m'avait promis... Vous n'en êtes pas assez affligée... »

Il voudrait, à cette occasion, resserrer ses liens avec sa nièce, la convaincre de vivre avec lui, de le soigner dans ses vieux jours. Il se figure déjà une vieillesse paisible et confortable avec elle, dans un château d'Alsace, ou, si elle préfère absolument, de Bourgogne. Il imagine le genre de vie qu'il mènera : être seigneur de village, bâtir, planter, être libre, et voyager quelquefois, voilà le roman où

1. Les documents conservés aux archives de Colmar confirment que Voltaire, qui le 27 septembre « n'est pas encore déterminé où il veut se retirer », mais envisage de se faire payer à Paris, entame le 31 octobre une négociation pour acquérir Horbourg : « Il cherche une maison de campagne pour y demeurer et il m'a dit que si le séquestre d'Ostheim, duquel dépend encore le château d'Horbourg et appartenances, était levé, il ferait une proposition à la Sérénissime Seigneurie d'y bâtir à ses frais une maison, laquelle après sa mort retomberait à la Seigneurie, à condition qu'elle ait la bonté de lui abandonner les matériaux du vieux château, consistant en pierres de taille et moellons, et de fournir le bois de charpente qu'il aurait nécessaire pour la construction du nouveau bâtiment ; mais, comme ledit M. de Voltaire a changé fort souvent de projets et que ledit séquestre n'est pas encore levé, je pense qu'il sera obligé de louer ou d'acheter une autre maison pour son logement pendant quelque temps. » (Lettre du receveur de Riquewihr au gouverneur de Montbéliard.)

2. A vrai dire, Voltaire ne révèle pas tout à sa nièce. Il a retrouvé à Strasbourg, dès le mois d'août, Mme de Lutzelbourg, sœur du préteur Klinglin, alors emprisonné pour malversations, celle qu'il appelle « la fille de Monime », parce qu'elle avait pour mère l'actrice Mlle Lecouvreur. Mais, pour ne pas donner d'ombrage à Mme Denis, il ne lui avoue la chose qu'au bout d'un mois, et sans insister. Encore ajoute-t-il aussitôt : « Elle ne me parle que de vous. Elle regrette bien de ne vous avoir point vue » (p. 99). Pourtant, dans son abondante et amicale correspondance avec cette dame, il n'est pas question de Mme Denis.

il se complaît. Il lui décrit, pour la tenter, le château que le duc lui céderait, et l'existence d'une princesse allemande entourée de considération et d'honneur. Il s'enthousiasme au point qu'il a « peur de s'engouer ». Il voudrait vaincre le préjugé parisien de Mme Denis : « Il est doux d'être au milieu de son bien. » Il lui laisse le choix de l'endroit, mais il lui faut sa nièce ; impossible de se résoudre à vivre loin d'elle ! En attendant, il s'apprête à passer l'hiver à Colmar, toujours occupé aux *Annales de l'Empire*, mais toujours tracassé par la calomnie, car on persiste à lui attribuer la méchante « rapsodie sur la cour de Berlin ». Frédéric lui-même, ou un de ses familiers, a écrit à ce sujet à Maupertuis. Voltaire a beau « s'envelopper dans son innocence » : « c'est un mauvais manteau qui ne met pas à couvert du stylet des pervers », surtout quand ces pervers sont des têtes couronnées. Du moins, Voltaire voudrait contraindre au silence La Condamine, l'ami de Maupertuis (les deux savants se sont rejoints en France). Il cherche, comme il le fit toute sa vie, à faire intervenir le pouvoir, il s'adresse au comte d'Argenson, au président Malesherbes.

Triste période pour Voltaire : il a la goutte et se plaint lamentablement, il en perd le goût de se remettre à une tragédie. Mme Denis est malade, il est impatient de nouvelles. A Paris, on est en pleine crise politique : le Parlement est exilé à Soissons. Plusieurs amis de Voltaire, et surtout d'Argental, y ont des fonctions. La cause n'intéresse point du tout le philosophe, qui évoque le combat des rats et des grenouilles : mais il n'a guère le cœur d'en rire. D'Allemagne on lui fait bien entrevoir un vague espoir de réconciliation avec Frédéric, mais il n'y croit pas. Six mois après Francfort, il reste plus convaincu que jamais de la fausseté du roi de Prusse. C'est Paris qu'il faudrait, ou tout au moins un coin de France pour rejoindre sa nièce, « mais Ericar est Ericar » (11 décembre), c'est-à-dire que les interdictions du roi sont formelles.

Voltaire est au désespoir, réduit à plaisanter tristement son « pied pourri ». Il accuse de son ulcère au pied, « l'humeur scorbutique qui l'a tué à Potsdam ». C'est l'horrible aventure de Francfort qui a « jeté du poison dans leur sang » à tous deux [1]. Et ce poison, dans son esprit, n'est pas une simple métaphore. « Tout de ce pays là est funeste », s'écrie-t-il le 9 décembre.

Il n'était pas au bout de ses peines, une nouvelle alarme survient. Voilà que l'éditeur Jean Neaulme, établi en Hollande, mais libraire du roi de Prusse, imprime un *Abrégé de l'Histoire Universelle*, qui n'est autre que la première forme de l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire. L'affaire est sérieuse, on y trouvera sur la papauté et la religion au moyen âge assez d'opinions subversives pour accabler l'auteur. Mais il y a pis : Frédéric, qui a laissé divulguer le manuscrit, détenait aussi

1. C'est l'époque où Frédéric écrivait : « Le fou s'est dit mort à Colmar, pour entendre ce qu'on dirait de lui » et en composait une épigramme mordante.

celui de la *Pucelle*, et si la *Pucelle* s'imprime, il n'y aura plus de refuge en France.

Voltaire gémit : « Je ne sais de qui j'ai plus à me plaindre, ou d'Ericard (Louis XV) ou de du Billon (Frédéric) » [14 décembre]. Justement, parmi ses protecteurs, *Frémont* (d'Argenson) est malade aussi. *Mme de Barcos* (Mme de Pompadour) va peut-être céder à une rivale [1].

Voltaire aux abois injurie en secret ce pauvre *Ericard* (le Roi), ce soi-disant *bien aimé*, qui n'est qu'un sot et un plat personnage, et se laisse mener par *Cernin* (Frédéric). D'ailleurs, à Paris, tout va mal, au « tripot », dans la pétaudière des affaires politiques.

Comment le manuscrit est-il parvenu au libraire ? Celui-ci prétend avoir acheté un exemplaire dérobé aux bagages du roi de Prusse lors d'un coup de main des housards autrichiens, mais Voltaire soupçonne que le roi a tout simplement livré le texte à son libraire ordinaire pour perdre l'auteur : n'en avait-il pas fait autant, jadis, pour susciter à Voltaire des ennuis en France et l'attirer à Berlin ? Voltaire « tremble pour *Jeanne* (le poème de la *Pucelle*) avec sa cuisse et sa gorge nue » (p. 139).

Il combine sa riposte : il écrit à Mme Denis une véritable « lettre sur la calomnie » destinée à être répandue. Il va faire imprimer à Colmar, par le libraire Schœpflin, ses *Annales de l'Empire*, avec, en tête, un désaveu de l'*Histoire Universelle*. Il s'attend à un mandement de l'évêque de Bâle, peut-être à un emprisonnement : il se hâte d'écrire de tout côté, au maréchal de Richelieu, à Mme de Pompadour, au directeur de la librairie Malesherbes, pour protester contre la publication, sans son aveu, d'un ouvrage falsifié. Il adresse au libraire Néaulme une lettre que Mme Denis est chargée de faire insérer dans le *Mercure* [2]. Enfin et surtout, il va se remettre à l'*Histoire Universelle*, en refaire un texte complet et édulcoré, qu'il puisse montrer.

Voltaire a encore des ressources, il a de l'argent qu'il sait faire valoir, qu'il sait aussi prêter aux gens en mesure de lui être utiles. Il en prête à Schœpflin, le libraire de Colmar ; il en prête à Mme de Frenée, la femme du directeur des Postes de Strasbourg, le maréchal de Richelieu est son débiteur, et un débiteur fort en retard, ainsi que le président d'Auneuil et dix autres seigneurs, et Voltaire le laisse savoir (car la première lettre du 30 décembre est visiblement de celles que Mme Denis pourra laisser lire à l'occasion).

Voltaire songe à partir dans un pays libre. On le lui conseille, dit-il, de tous côtés. Est-il sincère ? ou n'est-ce qu'une velléité dans un

1. Le bruit courait même que Mme de Pompadour procurait des femmes à son royal amant : c'est le sens d'une question posée par Voltaire à Mme de Lutzelbourg (lettre du 24 octobre) : « Est-ce que Mme de Maintenon donne une Sunamite à son David ? » C'est ce que l'avocat Barbier avait noté dans son journal en avril 1753.

2. La lettre au libraire Néaulme est reproduite également dans le *Journal de Trévoux*. C'est ce qui explique que Voltaire se fasse envoyer « le Trévoux de février malgré ses préventions contre l'organe des Jésuites (p. 208, 218).

moment d'abattement ? En tout cas, il se met à régler ses affaires avec le notaire de Laleu, à se faire envoyer les papiers les plus importants, ceux de Cadix. Pourtant, il est en train d'acheter à l'abbé de Majainville la maison que Mme Denis occupe à Paris, et il ne désespère pas encore d'y remettre les pieds.

En même temps qu'il répand partout les pièces à conviction qui le justifient et prouvent que l'*Histoire Universelle* a été exprès défigurée et falsifiée, Voltaire, le 30 décembre 1753, se décide à une requête directe auprès de Mme de Pompadour ; si sa présence à Paris est interdite, que du moins on ne refuse pas à un mourant, à l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, de venir un mois dans la capitale arranger ses affaires de famille.

Ce mois de janvier 1754 est un mois d'attente : attente tantôt calme, tantôt nerveuse ; la neige, la réponse qui tarde ont entamé le moral de Voltaire. Il supplie sa nièce d'insister auprès de la favorite. Il craint que les troubles de la justice ne compromettent encore le paiement de ses rentes et le règlement de ses créances. Il est de plus en plus inquiet. Du moins, à Colmar, il travaille : on imprime les *Annales de l'Empire*, l'*Histoire Universelle* est en train. Il songe à une édition des œuvres mêlées chez le libraire parisien Lambert. Après tout, il est encore mieux en Alsace qu'ailleurs. Du moins, il a des livres, et, quoique ses éditeurs colmarien et bâlois l'aient déçu, « ce sera une ressource contre l'ennui, si ce n'en est pas une contre la douleur » (p. 158).

C'est Mme Denis qui transmet la réponse le 27 janvier, et c'est un coup de foudre : refus sans appel. Le laissera-t-on même repartir en Allemagne, à Wiesbaden ou ailleurs, sans confisquer tous ses biens ? Tout est à craindre, surtout si la *Pucelle* est imprimée. Et, par là-dessus, le comte d'Argenson refuse de se mêler de l'affaire de l'*Histoire Universelle*. Voltaire retombe de ses illusions, et, toujours impulsif, ne songe qu'à se mettre à l'abri de l'orage, à tout vendre : vaisselle, cabinet de physique. « Les larmes mouillent mes yeux et mon papier, mais il faut céder à sa destinée. »

Pourtant Voltaire se ressaisit, une fois de plus. Il se demande si, à défaut de Paris, on lui interdirait Saint-Palais, près d'Auxerre, et si on lui laissera le choix d'un exil. Mme Denis doit faire de nouvelles démarches. Lui-même s'épuise à écrire partout pour renier la compromettante édition hollandaise. En tout cas, il va redoubler de précautions et de détours pour protéger le secret de sa correspondance, car il s'était fort relâché à cet égard.

Il accable d'instructions Mme Denis. Plus rien à faire auprès de *Mme de Barcos* (La Pompadour), mais pourquoi pas auprès du chancelier ? Et pourquoi n'avoir pas d'avance sollicité de Malesherbes l'interdiction de l'édition hollandaise, ce qui serait maintenant un meilleur argument que tous les démentis tardifs ? Sa nièce est chargée

surtout de veiller à la vente du mobilier, de lui faire parvenir ses papiers.

Voltaire se décourage par moments : « Il faut faire son paquet, souffrir en silence et attendre la fin de mes peines de la mort » (5 février). Mais Mme Denis parle de se revoir à Plombières, elle lui conseille de retourner à Strasbourg, où il aura la comédie et une société moins morne. « Il y a bien trois mois, lui répond-il, que je ne suis point sorti de ma chambre ; la solitude est tout ce qui convient à ma façon de penser, à ma santé et à mes chagrins. »

Malheureusement, Colmar aussi va devenir un séjour odieux. Voilà que les dévots s'agitent, qu'un Jésuite a dénoncé l'*Histoire Universelle* à l'évêque qui veut la condamner et la faire condamner par le Conseil souverain d'Alsace. Il faut donc encore présenter des placets, fatiguer encore ses protecteurs, et « c'est un triste personnage à faire que d'aller importuner les personnes qui ne s'intéressent point à nous» (p. 174). Encore faut-il le faire très discrètement, car un nouvel éclat pourrait irriter le roi davantage. Il craint de « finir ses jours avec Talhouet », comme il l'écrira à d'Argental le 2 décembre 1754, c'est-à-dire à la Bastille.

Sur la période du 14 février au 24 mars 1754, nous sommes renseignés par une lettre à d'Argental. Mme Denis, excédée de ses remontrances, écrit à son oncle des lettres violentes « qui achevèrent de l'accabler » (p. 185). Elle s'est emportée parce qu'il parlait de recourir aux services d'un commissionnaire pour vendre ses biens à Paris. Elle a cru qu'il lui reprochait de retirer de l'argent à son propre profit. C'est là qu'elle a écrit la phrase sanglante : « Vous êtes le dernier des hommes par le cœur. »

Heureusement, dès le 24 mars, le ton, tout en restant douloureux, redevient affectueux. Voltaire fait établir d'autres procès-verbaux pour convaincre d'infidélité les éditeurs de l'*Histoire Universelle*, en confrontant le manuscrit au texte imprimé. Il fait sonder encore Mme de Pompadour sur les intentions de la cour. Il a eu la surprise de recevoir une lettre encourageante de son vieil ennemi l'évêque Boyer, qui lui mande avoir communiqué le procès-verbal au roi, qui l'a accueilli favorablement [1]. Mieux encore, le roi de Prusse, en réponse à un mémoire que Voltaire a fait passer par d'Argens (3 mars), en même temps que ses *Annales de l'Empire*, lui écrit le 16 mars. Quoique Frédéric rappelle ses griefs contre Voltaire, il le rassure en déclarant qu'il ne lui a jamais attribué la responsabilité du tableau satirique de la cour de Berlin [2]. Même un jésuite de Nancy, le Père de Menoux, prend le parti de Voltaire attaqué par les Jésuites de Colmar, ou du

1. Il s'agit du procès-verbal du 22 février. Voir édition Beuchot, I, 412.

2. Frédéric écrit, le 10 mars 1754, à sa sœur, la margrave de Baireuth : « J'ai été fort surpris de recevoir le livre de Voltaire, avec une grande lettre de sa part ; j'y ferai répondre par l'abbé (de Prades), de sorte que je ne me commettrai pas. » Il a cependant répondu.

moins Voltaire aimerait à le faire croire et se prévaut publiquement de quelques amabilités (p. 194 et 196).

Il faut se débattre à Colmar, il faut se défendre à Berlin, il faut se justifier à Paris. Voltaire n'arrête pas : il a déjà préparé pour l'éditeur Lambert trois volumes de ses œuvres, qui contiendront, en guise de préface, quelques-unes des lettres de Frédéric, celles qui prouveront le mieux que, si l'homme de lettres a célébré le roi, c'est le roi qui avait d'abord caressé l'homme de lettres : « Les louanges que j'ai données n'ont été qu'un rendu, ce ne sont point des flatteries d'auteur, ce sont plutôt des lettres d'un amant et d'une maîtresse qui se sont brouillés depuis » (p. 182). Aussi Voltaire tient essentiellement à cette « édition honnête de ses petites œuvres » (p. 234). Qui pourra douter ensuite que tant d'éloges prodigués au *Salomon du Nord* « n'étaient que les fruits de la séduction de son amitié capricieuse, et des réponses à des éloges beaucoup plus forts » ?

En avril, Voltaire est de plus en plus satisfait de sa nièce, qui sait à merveille répondre aux questionneurs, et faire vendre ou emballer meubles et vaisselle. Il la charge aussi de revoir ses œuvres anciennes pour en tempérer les hardiesses par quelques corrections. Il ne veut plus être que « son automate » [1]. Enfin, elle le comble de joie en lui annonçant, le 12 avril 1754, qu'elle va partir pour l'Alsace. — Dès lors, qu'importe le reste ? Qu'importe si Bernard (le financier, fils du fameux banquier de Louis XIV, et non plus le poète) meurt insolvable ?

Qu'importe même l'attitude d'*Ericard* (Louis XV), qui « passe pour un pauvre homme fort têtu » ? L'essentiel est d'offrir à Mme Denis un séjour digne d'elle. Il redoute de l'amener dans « une petite ville dévote, remplie de tracasseries » comme Colmar. Il voudrait lui faire les honneurs de Strasbourg, où l'on a du moins quelque compagnie. Il est tout ému, craignant de la décevoir. Car pour lui, toute société lui paraît bien vide. « Je ne connais que le travail qui puisse consoler l'espèce humaine d'exister » (p. 199).

Il n'y a plus rien à faire avec *Ericard* (Louis XV). « Il entend fort mal les affaires, on le dit sot, têtu, et fort dur. » Il ne faut pas davantage traiter avec *du Billon* (Frédéric), qui de nouveau écrit à son ancien ami (pour un règlement de dettes, semble-t-il) [p. 205]. Il faut surtout liquider tous les avoirs en France comme en Prusse : « Avoir son bien sur Ericard, ne vaut pas mieux que de l'avoir sur Cernin » (p. 212). Avec le roi de Prusse, jamais il ne se rembarquera, dût-il perdre tous ses fonds. Plutôt prêter à quelques Alsaciens, qui probablement le serviront avec zèle, « dans la première chaleur du bienfait ».

Voltaire est tout ragaillardi. Il a des offres de Lyon, de Bayreuth, de Dresde, de Gotha, de Mannheim, et aussi de Lausanne. Mais il

1. Les automates sont à la mode. On en présente un, étonnamment perfectionné, à Versailles, en ce même mois d'avril (voir *Mémoires* de Luynes).

voudrait une installation durable. Pourvu que sa nièce ne se borne pas dans son dévouement à une impulsion généreuse, mais sans lendemain ! « Il ne me faudrait que vous, des livres et de la liberté », et « être débarrassé pour jamais d'Ericard (Louis XV) et de Cernin (Frédéric) » [p. 216]. La France et la Prusse ne sont pas plus sûres l'une que l'autre. Pour les décisions définitives, tout est remis jusqu'à l'été, jusqu'à la rencontre qui aura lieu aux eaux de Plombières. M. et M^me^ d'Argental y seront aussi. Quant aux détails des affaires parisiennes, Voltaire a obtenu de sa nièce qu'on les remette à deux correspondants de confiance : Le Sueur pour les placements, Joinville pour expédier livres et colis. Voltaire ne cesse de répéter qu'il faut tout liquider à Paris. « Ericart (le roi) est un animal avec lequel il faut se défaire de tout » (p. 218). Il redoute toujours une saisie de ses rentes et de ses autres biens.

Il y a bien encore une autre offre ; le maréchal de Richelieu invite l'oncle et la nièce à l'accompagner dans son gouvernement du Languedoc, et s'offre en badinant à leur servir de « père abbé » dans le couvent où ils feront profession. « Mais l'abbé Ericard n'est point mon fait » (p. 222), dit Voltaire, bien résolu maintenant à refuser une retraite en France. Et d'ailleurs Montpellier serait peu propice à ses études historiques (p. 233).

Quelques contre-temps altèrent bien un peu le nouvel optimisme du philosophe. La Beaumelle sorti de la Bastille redouble d'audace. Voltaire soupçonne les commis de la poste de voler son café, ce café qu'il réclame sans cesse et qui seul le « ranime ». Les commissaires-priseurs déprécient ses tableaux. Surtout il a beau faire ses Pâques : à Versailles, cela provoque quelque ironie, et il n'aime pas qu'on le plaisante sur ce chapitre. Il y a encore des moments où il se sent calomnié partout, son œuvre défigurée, sa fortune menacée : à Paris, les rentes viagères sont payées fort irrégulièrement, et ce « refus de paiement d'Ericart » (p. 228) détermine Voltaire à s'interdire tout contrat avec le trésor royal.

Il se dit surtout que lorsque paraîtra l'édition complète de l'*Histoire Universelle*, surtout la partie relative aux guerres de religion, aucun asile ne sera assez à couvert. Il n'en continue pas moins son travail. « Je me tue pour être persécuté. C'est la destinée d'un homme de lettres qui aime la vérité » (p. 232).

Nous n'avons pas à raconter la suite. On peut lire chez Desnoiresterres (tome V) comment Voltaire quitta Colmar, le 8 juin 1754, pour aller, après un curieux intermède à l'abbaye bénédictine de Sénones, rejoindre à Plombières sa nièce, qu'il avait enfin décidée à laisser les boudoirs parisiens et la Comédie. Lui-même, dégoûté des cours et des antichambres des grands, avait retrouvé une certaine sérénité et se déclarait prêt à « abjurer les vanités du monde, les sottises des préjugés, les absurdités des superstitions », et à faire

« serment d'amitié et de tranquillité ». Il ne devait pas oublier cette leçon, bien que de temps en temps lui soit revenue l'attirance de Paris, des applaudissements du théâtre et d'un rôle politique à jouer.

Ayant enfin sa nièce à ses côtés, il n'avait plus besoin d'un langage de convention pour décharger son cœur. Il pouvait librement déverser sa bile sur celui qu'il avait traité de *Salomon du Nord* et sur cet *Héricard* (Louis XV) à qui il gardait autant de rancune, avec le mépris en plus.

III

Un point moins énigmatique, sans doute, et qui requiert pourtant quelques précisions nouvelles, c'est l'origine de la collaboration de Voltaire à l'Encyclopédie. Car il se trouve qu'en mai 1754, au moment même où, de déconvenue en déconvenue, il finit par abandonner la partie à Versailles et se détacher de ses ambitions parisiennes, Voltaire prend justement contact d'un autre côté avec d'Alembert, et par lui avec tout le groupe d'hommes de lettres dont Diderot était le centre. C'est ce qui donne aux mois de Colmar l'importance d'un tournant décisif dans la carrière de Voltaire.

On savait déjà que l'affaire de l'abbé de Prades (que patronnaient d'ailleurs aussi les d'Argenson) avait créé un lien entre Voltaire et d'Alembert. Des compliments avaient été échangés par l'entremise de M^me^ du Deffand. On savait, par les lettres du 19 mai et du 2 juillet à cette dame célèbre, que d'Alembert avait pris l'initiative de demander à Voltaire des articles pour son grand dictionnaire. Les lettres à M^me^ Denis du 21 mai, du 28 mai, du 6 juin nous montrent l'empressement de Voltaire qui, non seulement, dicte immédiatement un essai de quatre ou cinq pages, mais accepte, malgré son âge et sa situation, de se subordonner aux deux directeurs et de les laisser disposer de son texte à leur gré, tant il brûle, sinon de « se faire compagnon dans l'atelier de l'Encyclopédie », du moins de « mettre une poignée de plâtre à l'immortel édifice ».

Il n'en donne pas moins ses avis. Il n'a jamais caché ses réserves concernant les premiers volumes déjà parus. Il voudrait une rédaction plus sobre et plus vive, sans inutile étalage d'érudition. Il est « fâché qu'on veuille des articles si longs. Mais, ajoute-t-il, je rendrai celui de *Littérature* aussi ennuyeusement inutile qu'on voudra » (p. 232). Il semble, en effet, que le premier article demandé était l'article *Littérature*. Pourtant, cet article ne pouvait trouver place que dans un tome à paraître plusieurs années après. Diderot et d'Alembert étaient-ils donc si peu pressés d'avoir Voltaire comme collaborateur ? et voulaient-ils limiter cette collaboration à quelques pages peu compromettantes, uniquement pour s'honorer de sa signature [1] ?

1. « Nous ne pouvons trop nous hâter d'annoncer que M. de Voltaire nous a donné les articles Esprit, Éloquence, Élégance, Littérature, etc., et nous en fait espérer

C'est Voltaire qui fait du zèle, qui non seulement répond immédiatement, mais propose plus qu'on ne lui avait demandé. « A propos d'âme, écrit Voltaire à d'Alembert (lettre non datée), j'avais pris la liberté d'envoyer à une certaine personne un certain petit mot sur l'âme, non pas pour qu'on en fît usage, mais seulement pour montrer que je m'étais intéressé à l'Encyclopédie. » En confrontant à ce texte la lettre du 21 mai 1754 à M^me^ Denis, on se rendra compte que la première est (comme l'avait admis R. Naves) de mai ou du début de juin 1754 et que la personne en question n'est autre que M^me^ Denis. Quant à l'essai envoyé aux encyclopédistes, ce n'est évidemment pas au mot *Ame* de l'Encyclopédie qu'il faut le chercher, la lettre A étant largement dépassée en 1754 : Voltaire déclare l'avoir fait, « il y a deux ou trois ans », et cela correspond fort bien à une indication que donne une lettre, non datée, de Frédéric II. On sait, en effet, que Voltaire, qui depuis longtemps voulait réduire Bayle à un seul tome, avait entrepris à Berlin un premier « dictionnaire philosophique ». « Si vous continuez du train dont vous allez, lui écrivait le roi (en 1751 probablement), le dictionnaire sera fait en peu de temps. L'article de l'*Ame* que je reçois est bien fait ; celui de *Baptême* lui est supérieur... » Vraisemblablement, cet article est devenu la première partie de l'article *Ame* du *Dictionnaire portatif*.

Son intention, en tout cas, c'est, sans blesser d'Alembert, de lui faire sentir dans quel esprit il aimerait qu'on rédigeât un dictionnaire et combien il a regretté, en lisant les premiers volumes, d'excessives concessions à la théologie officielle. Au lieu de compilations fastidieuses et de lieux-communs sans originalité, il croit possible, en s'inspirant de son *canevas*, d'émettre des idées hardies et neuves, qu'on saurait rendre *orthodoxes et cependant utiles*. Entendons par là qu'il y a moyen d'aller fort loin dans la voie du rationalisme et de l'esprit critique, sous un masque de catholicisme suffisant pour désarmer la censure.

Ainsi débute à Colmar une collaboration mêlée d'émulation. Voltaire ne cessera plus, tout en prodiguant les compliments aux « frères » de Paris, de stimuler leur zèle, de leur donner l'exemple d'une polémique mordante et insaisissable, d'opposer à leurs volumes pesants et encombrés mille compositions variées, spirituelles et attrayantes.

IV

La dernière énigme de cette correspondance, c'est qu'à côté des titres connus (les *Annales de l'Empire*, l'*Histoire Universelle*, les

d'autres » : ainsi s'exprimait l'avertissement du tome IV, paru en septembre 1754 (cf. R. Naves : *Voltaire et l'Encyclopédie*).

Les trois premiers articles devaient faire partie du tome V, mais l'article *Littérature* n'a jamais été publié, à moins que ce ne soit le fragment imprimé en 1819 par Beuchot, d'après un manuscrit de Wagnière, le secrétaire de Voltaire, et qu'on a reproduit à sa place alphabétique dans les éditions du *Dictionnaire philosophique*.

Voyages de Scarmentado, la tragédie de *Zulime*, etc.) Voltaire y nomme deux ouvrages mystérieux et inconnus par ailleurs : *Barbarigo* et un certain « ouvrage dans le goût de *Paméla* ».

« La petite plaisanterie de Barbarigo » se trouve citée (p. 182) à côté du roman de *Scarmentado*, parmi les « rogatons » déjà anciens en prose et en vers, qu'il s'emploie à recueillir et à réviser pour les confier au libraire Lambert, en vue d'une nouvelle édition des œuvres mêlées. Sur *Barbarigo*, nous sommes réduits à des hypothèses : c'est apparemment un conte, peut-être un conte que nous lisons sous un autre titre : si *Zadig* s'intitulait d'abord *Memnon*, serait-il invraisemblable que *Babouc*, par exemple, se fût appelé *Barbarigo* ?

Quant à « l'ouvrage dans le goût de Paméla » qui occupe Voltaire pendant l'automne et l'hiver 1753-1754, il ne peut manquer, si on prend les termes à la lettre, de nous surprendre. On imagine mal l'auteur de *Candide* prenant pour modèle ce Richardson qu'il nomme toujours avec un dédain ironique. Il n'a jamais apprécié les romans qui ne sont que des romans, ces « livres de pur agrément », bons pour amuser l'oisiveté des femmes du monde.

Lui qui a tant prôné la pensée anglaise n'a pas goûté le « fatras » de Richardson. Autant Diderot a clamé son enthousiasme pour le pathétique, la moralité, la vérité de Richardson [1], autant Voltaire déprécie ses imitateurs français, comme La Chaussée (voir lettre du 24 juillet 1749). Encore préférera-t-il *Clarisse* à *Paméla*. (Lettre aux auteurs de la *Gazette Littéraire*, 30 mai 1764.) Et même quand il parle de *Clarisse*, il ne voit, dans l'auteur, qu' « un homme adroit, qui connaît la curiosité du genre humain, et qui promet toujours quelque chose de volume en volume, pour les vendre. » (A M^me^ du Deffand, 12 avril 1760.) « Il est cruel, dit-il, pour un homme aussi vif que je le suis, de lire neuf volumes entiers dans lesquels on ne trouve rien du tout. » Allons-nous croire, après cela, que Voltaire ait pu réellement imiter le romancier anglais ?

Supposons d'ailleurs un instant qu'il faille prendre à la lettre les expressions de Voltaire, et croire qu'il ait imaginé « une histoire suivie, assez variée et assez intéressante » (9 janvier 1754). Reste à savoir pourquoi l'ouvrage a disparu sans laisser de traces, pourquoi au lieu de le publier, l'auteur a voulu le garder comme son testament, et le confier à M^me^ Denis, avec la charge de le faire imprimer après sa mort. Rappelons-nous comme les libraires et les nouvellistes s'arrachent et recopient, surtout après 1760, les moindres brimborions du « patriarche ». Que pouvait donc contenir cet « ouvrage dans le goût de *Paméla* » pour être dissimulé mieux que tout le reste, enterré dans un coffre-fort dont, semble-t-il, il n'est jamais sorti ?

Au lieu d'admettre l'existence d'un roman sentimental dans le

1. Grimm aussi portait Richardson aux nues. On lit dans sa *Correspondance littéraire* en juin 1753 : « *Clarisse* est peut-être l'ouvrage le plus surprenant qui soit jamais sorti des mains d'hommes. »

goût anglais (roman dont il n'y a pas la moindre trace et qui n'aurait pas même eu de titre), nous sommes tentés, là encore, de supposer que Voltaire s'est exprimé en un langage confidentiel, je dirai presque par antiphrase. Pourquoi n'aurait-il pas voulu, là encore, dissimuler ses occupations véritables sous des termes conventionnels ? Ne nous fions pas à la naïveté qu'affecte souvent notre auteur. Essayons plutôt de suivre de semaine en semaine (autant que les lettres nous le permettent) la conception et la composition de ce mystérieux recueil, dont nous arriverons peut-être à deviner le contenu.

C'est le 1er octobre 1753 qu'apparaît dans la correspondance le projet de composer « un ouvrage dans le goût de *Paméla* ». Mais, dès le 22 août et le 3 septembre, Voltaire parlait de mettre en ordre ses papiers de famille, comme Mme Denis l'avait suggéré. « Envoyez-moi, je vous prie, lui écrivait-il, la malle aux papiers par le premier roulier à l'adresse de M. de Frenée et ne manquez pas d'y mettre toutes mes lettres. J'ai une besogne en tête que vous m'avez conseillée, qui est nécessaire et que je veux faire en forme de lettres. Je tâcherai de rendre la chose sage, agréable et plaisante ; et, quoique mesurée, je vous promets qu'elle couvrira d'opprobre dans la postérité ceux qui vous ont fait traîner par des soldats et qui prétendent à la gloire parce qu'ils ont été heureux. » Il est clair que Voltaire prépare un document accablant, quoique habile et modéré, contre Frédéric II, qu'il songe toujours à se venger de son persécuteur et à le traduire devant le tribunal de la postérité. Il s'agit, visiblement, de remanier sa correspondance des dernières années, puisqu'il ajoute : « Je rappellerai, dans ces lettres, beaucoup de faits qui seront d'ailleurs attestés par les originaux qui sont dans mes papiers » (les lettres reçues du roi de Prusse ou d'autres apparemment.)

« Soyez sûre, dit-il encore, que ce recueil sera un jour plus intéressant que celui de Rousseau. » Le recueil de Jean-Baptiste Rousseau auquel il songe est évidemment l'édition posthume des lettres de celui-ci, qui avait paru à Genève en 1749, en trois volumes préfacés par Louis Racine ; Voltaire, naturellement, avait lu la correspondance de son vieil ennemi, et en avait parlé à ses familiers (30 juillet et 14 août 1749), mais les dissertations insipides de Rousseau étaient tout autre chose que l'ouvrage peut-être plus arrangé, mais à la fois vif, piquant et convaincant qu'il envisageait.

Voltaire, en somme, songe déjà à ses mémoires, mais au lieu de les composer, comme il le fera en 1759, sous la forme d'un récit, il s'en tient pour le moment à un ouvrage « dans le goût de Paméla », c'est-à-dire à un recueil de lettres, et pour cela il réclame à sa nièce toute la correspondance reçue de lui. « Je m'occuperai, dans ma profonde solitude, à mettre en ordre les choses qu'il faut absolument que je vous laisse, afin que ma vie et ma mort ne soient pas inutiles. » (9 septembre 1753)

Du reste Mme Denis, sur les avis du prudent d'Argental, hésite à

le satisfaire, soit qu'elle craigne de confier à des rouliers des documents qui irriteraient des personnages puissants, soit que ces manuscrits renferment des phrases bien ardentes pour être recopiées telles quelles. Voltaire la rassure : « N'ayez point, je vous en conjure, une fausse délicatesse, envoyez-moi ces lettres ; je vous donne ma parole d'honneur de vous les rendre au bout d'un mois » (p. 94). « Il ne s'agit que de consulter des dates. » (P. 91.) « Jamais je n'aurai ni tant de loisir pour y travailler, ni les idées si présentes. » (P. 107.)

On admettra qu'il ne serait guère vraisemblable qu'il pense à tirer de sa correspondance une histoire sentimentale, lui qui ne cherche qu'à déguiser son intimité avec sa nièce sous le voile d'une affection paternelle, au moment où tous deux s'interrogent sur une grossesse commençante. Au contraire, Voltaire, tout à sa rancune et à sa justification, revient sans cesse sur les années de Berlin. Ne fallait-il pas prouver qu'il était toujours resté français et bon français, qu'il était parti avec l'agrément du roi, rebuté seulement par la cabale de ses envieux et séduit par des flatteries royales auxquelles un homme de lettres ne résiste point ? N'avait-il pas à établir que la rupture avec Frédéric était venue de l'entêtement de Maupertuis, et de la méfiance du roi, jaloux de voir son favori garder des amitiés en France ?

La malle de lettres, expédiée de Paris, après de longues tergiversations, arrive enfin à Colmar avec ses plombs intacts, et aussitôt Voltaire se consacre à sa *Paméla*, au détriment de ses recherches historiques. Il reparle de *Paméla* le 24 novembre. Il l'achève en janvier 1754. Dans cette période où il ne cesse de gémir, il ne songe qu'à se disculper, tantôt à propos de l'édition de l'*Histoire Universelle*, publiée sans son aveu, tantôt au sujet de ses démêlés avec les Jésuites de Colmar. Croira-t-on que le recueil de lettres qu'il rassemble ait un autre but que de réfuter tous les calomniateurs ? Comment interpréter autrement ce *devoir* dont il veut s'acquitter ? Ce sera pour lui ce que sont les *Confessions* pour J.-J. Rousseau : son *testament* (p. 110).

Le 9 janvier 1754, le recueil comprend une cinquantaine de lettres, et Voltaire semble fort satisfait : « De ces occupations, la plus agréable et la plus chère a été de mettre en ordre nos lettres, de les ajuster et d'en faire un recueil qui compose une histoire suivie assez variée et assez intéressante. Elles sont naïves, c'est comme *Paméla* une histoire en lettres ; il n'y a point d'humeur, cela fourmille d'anecdotes. Tout est dans la plus exacte vérité. Une cinquantaine de lettres compose le recueil. Cernin (Frédéric) n'y gagnera pas : et la postérité le jugera ».

Le 24 janvier, Voltaire a fini la rédaction des lettres. Il doit en être content, car il ajoute : « Je voudrais, un jour, revenir de l'autre monde pour en voir l'effet. » Puis, bien que Voltaire ait promis à sa nièce de lui confier le recueil, de le lui léguer comme un testament à divulguer après sa mort, il n'est plus question de *Paméla* que le

10 avril, lorsqu'il lui en annoncera l'envoi. On se rappelle qu'à partir de janvier, Voltaire ne songe plus qu'à retirer de Paris tout ce qu'il y possédait, qu'à faire venir sa nièce, quelques meubles et ses papiers en vendant tout le reste. Il a sans doute fallu les instances de la nièce pour que la promesse fût tenue. Il ne faudrait surtout pas confondre, comme on l'a fait, la liasse de lettres confidentielles réservées pour une publication posthume, avec les trois, puis quatre volumes d'écrits anciens que Voltaire adresse à Mme Denis pour les remettre, après une rapide révision, au libraire Lambert chargé de les réimprimer.

Veut-on nous permettre une conjecture ? Les lettres arrangées seraient tout simplement celles que les éditeurs de Kehl ont classées dans la correspondance générale aux années 1750 à 1753 et qui figurent dans toutes les réimpressions postérieures. Les lettres à Mme Denis ne forment-elles pas un ensemble intéressant et suivi ? N'y voit-on pas, comme dans *Paméla*, les épreuves de la vertu persécutée ?

On objectera que nous ne possédons pas une cinquantaine, mais une trentaine seulement de lettres à Mme Denis pour cette période, seulement Voltaire comptait peut-être avec celles-ci une partie de la correspondance avec d'Argental, voire avec Frédéric II [1]. On atteindrait ainsi aisément le chiffre de cinquante, on le dépasserait peut-être, car rien n'indique que Voltaire s'en soit tenu là.

Pour vérifier cette conjecture, il faudrait avoir les manuscrits, ou mieux encore retrouver où les éditeurs de Kehl avaient puisé, savoir s'ils avaient en main les originaux ou des copies, des papiers en vrac ou des paquets déjà classés. Nous nous contentons de remarquer que les lettres de 1750-1753 à Mme Denis forment avec celles de 1753-1754, récemment publiées, un contraste qui fait douter que les premières aient bien été écrites et envoyées telles que nous les lisons. Les lettres de Berlin, souvent admirées et commentées, sont si adroitement tournées, si discrètes sur le détail des faits, si exemptes de préoccupations vulgaires et d'acrimonie, si habiles à insinuer sans se compromettre, si bien groupées pour créer une progression d'intérêt constante, qu'elles ne ressemblent guère aux billets hâtifs et fiévreux de Colmar, tous occupés de recommandations, de démarches à faire, de dangers à conjurer, d'argent à réclamer, de notaires et de prête-nom, de combinaisons pour faire parvenir les envois sans risque et sans frais à une adresse sûre. Décousus et pleins de redites, les billets de Colmar sont visiblement griffonnés pour leur seule destinataire, et non pas composés pour le public, à l'exception justement de quelques lettres (qui furent précisément connues et publiées à l'époque) rédigées sur un ton plus détaché et dans un style plus soigné.

Une conclusion à tirer de cette comparaison, c'est qu'une édition de la correspondance de Voltaire aurait à distinguer plusieurs sortes de textes fort différents : 1° les lettres destinées à l'impression, parfois

1. Frédéric aurait bien voulu ravoir ces lettres, et avait chargé Mylord Maréchal de les réclamer dès l'arrivée de Voltaire à Paris.

véritables manifestes ou plaidoyers détournés dont l'aisance et la spontanéité ne doivent pas faire illusion ; 2° celles qui devaient être communiquées aux amis, ou même recopiées dans un de ces recueils manuscrits dont le XVIIIe siècle était friand, et où Voltaire insinue adroitement ses griefs contre l'un, explique sa conduite envers l'autre ; 3° les plis secrets où il s'exprime à mots couverts, concerte sa tactique, prend toutes les précautions pour dépister les indiscrets, et se rattrape avec désinvolture de ses flatteries de courtisan ou de ses ménagements de commande.

Les jolies lettres de Berlin sont à ranger parmi les premières, tant elles ont dû être remaniées : ne nous laissons pas prendre à leur enjouement et à leurs réflexions désabusées : admirons-y plutôt l'art de se donner le beau rôle.

Au contraire, il n'y a pas dans l'œuvre de Voltaire de pages plus spontanées que les lettres de Strasbourg et de Colmar, sauf deux ou trois que Mme Denis était autorisée à laisser lire, recopier, même imprimer : dans les autres, il se livre à toutes ses impulsions du moment, il se révèle au naturel : un nerveux sans cesse à se tourmenter, à trembler pour l'avenir, à imaginer le pire, mais vite remis de son émoi, se reprenant à protester, à réclamer, à supplier, formant de nouveaux plans ; un tempérament rancunier et acharné, mais sachant se contenir, et se rappeler qu'avec les grands mieux vaut jouer le respect et se targuer de leur amitié ; instinctivement hypocrite et s'en faisant un jeu, poussé par le démon de l'intrigue et le besoin d'écrire des œuvres qu'il sait dangereuses, quitte à les désavouer à grands cris le lendemain ; infatigable, passionné de livres, et se plongeant dans des recherches érudites, même au milieu des pires tribulations ; avide pourtant d'une position tranquille, aspirant à une retraite honorée et confortable, à cette existence de riche propriétaire qu'il atteindra enfin à Ferney ; rêveur parfois chimérique, et plus prompt à se monter la tête qu'on ne l'imaginerait et à croire à la bonté des autres, au point qu'on se demande si quelques faveurs n'auraient pas suffi à transformer l'écrivain frondeur en un ministre fidèle.

Voltaire ne perd peut-être pas à être connu de près. Du moins les lettres d'Alsace nous découvrent une sensibilité très vive, un besoin d'affection plus vrai peut-être qu'ailleurs. On aime que l'auteur de *Micromégas* et de la *Pucelle* soit capable d'écrire à ses heures : « Ma chère enfant, je n'ai pas eu de place dans ma lettre pour vous dire combien je vous aime, les détails ont pris la place du sentiment, mais je vous adore » (p. 106), ou encore (p. 124) : « Je suis accablé de persécutions et de maladies, mais vous m'aimez, et je ne me crois point malheureux ».

J. Nivat.

DEUX LETTRES INÉDITES ET UNE LETTRE OUBLIÉE DE VOLTAIRE

Dans le *Mercure de France* de mai 1746, p. 162-163, après un extrait du *Nouveau plan d'une histoire de l'esprit humain*, première ébauche de l'*Essai sur les Mœurs*, nous lisons ce qui suit :

LETTRE DE M. DE VOLTAIRE, HISTORIOGRAPHE DU ROI, UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE, A M. DE LA BRUERE.

Monsieur, il y a long-temps que vous m'honorez de votre amitié, et je dois cet avantage à mon goût pour les Belles Lettre [*sic*] ; vous sçavez qu'elle [*sic*] est ma passion pour la Langue Italienne. Je la sçais imparfaitement, mais je voudrois qu'elle fut connue dans Paris autant quelle [*sic*] merite de l'être ; permettez moi de m'adresser à vous pour vous supplier d'informer le public qu'il y a un excellent Maître de cette Langue auquel les amateurs de l'Italien pourront avoir recours avec beaucoup de fruit, il est né Romain, étoit secretaire de M. le Nonce Crescenci ; personne ne parle et n'enseigne mieux, n'a plus de connoissance des livres, et ne peut rendre plus de service à ceux qui voudront s'instruire : il demeure rue de Bourbon près des Théatins chés le sieur *la Grave* Chirurgien ; il se nomme Fortunati ; je crois que ceux qui s'adresseront à lui me sçauront gré de leur avoir indiqué un homme de son mérite. J'ai l'honneur d'être Monsieur, avec les sentiments d'estime et d'amitié que je vous dois, etc.

Cette lettre a échappé à Beuchot, à Moland, à Bengesco, et à M. Delattre. Il semble qu'aucun éditeur de la *Correspondance*, avant M. Besterman, n'a méthodiquement dépouillé les périodiques du XVIII^e^ siècle. D'autres lettres « oubliées » peuvent encore s'y cacher.

M. de La Bruère, directeur du *Mercure*, avait été patronné par Voltaire, qui corrigea son opéra de *Dardanus* et essaya de le placer auprès de Frédéric II (lettres à Thiriot, 10 décembre 1738 et 9 octobre 1742). Quant au sieur Fortunati, tout ce que nous en savons est contenu dans cette lettre. Comment Voltaire a-t-il pu connaître ce professeur d'italien ? Il parlait et écrivait l'anglais et l'italien. Il avait appris l'anglais à Wandsworth, en 1726 ; mais on ignore quand il apprit l'italien. Au collège ? Il ne semble pas. Sauf erreur,

sa première lettre italienne est celle du 2 février 1738, à Algarotti. Serait-ce l'auteur du *Neutonianismo per le donne* qui, à son passage à Cirey, lui aurait donné du goût pour sa langue maternelle ? « Il fut sans doute son propre maître », suppose G. Bouvy (*Voltaire et l'Italie*, p. 5). On en doute. Quand le Florentin Collini se présenta à Voltaire, en 1750, celui-ci lui parla en italien, avec une aisance qui ne s'acquiert pas au seul commerce des livres (Collini, *Mon Séjour auprès de Voltaire*, p. 22). Nous remarquons qu'en 1746, Voltaire publia un *Saggio intorno ai cambiamenti avvenuti sul globo della terra*, rédigé directement en italien. Quand il avait écrit, en anglais, son *Essay on epick poetry*, il s'était fait corriger, dit-on, par le poète Young. Le Romain Fortunati n'aurait-il pas enseigné Voltaire, et prodigué ses soins au *Saggio* ?

On ne s'étonne pas que « M. de Voltaire, historiographe du Roi, un des Quarante de l'Académie françoise », fasse de la publicité à un obscur locataire du chirurgien La Grave. Il lui plaît de découvrir les talents inconnus. Autrefois, il s'était pris d'amitié pour le petit maître d'école quaker qui lui donnait des leçons d'anglais. Il avait voulu se l'attacher définitivement. Comme le dénigrement, Voltaire a l'enthousiasme facile :

> Quiconque avec *lui* s'entretient
> Semble disposer de *son* âme.
> (*Épître dédicatoire de Zaïre.*)

***

On hésite toujours à affirmer qu'une lettre de Voltaire est inédite. Les deux lettres que nous publions ci-dessous ont chance de l'être : elles ne figurent ni dans l'édition Moland, ni dans le *Répertoire* d'André Delattre. Nous les avons trouvées dans les manuscrits de la Bibliothèque du protestantisme français (n° 342, ff. 10-11), gracieusement mis à notre disposition par M. de Félice, auquel nous adressons nos remerciements.

La destinataire, M^me^ Duvoisin, n'est autre que Nanette Calas, la fille du supplicié de Toulouses qui, mise au couvent après l'exécution de son père, fit, comme on sait, la conquête de la religieuse chargée de la surveiller. La M^me^ de Bombelles, citée dans le billet du 25 novembre 1771, est plus connue sous le nom de M^lle^ Camp. Cette demoiselle de Montauban, protestante, avait épousé, *au désert*, un vicomte de Bombelles, et en avait eu un enfant. Mais la révocation de l'Édit de Nantes avait retiré toute valeur légale aux mariages des huguenots. Le vicomte en profita donc pour se remarier, en 1771, avec une demoiselle Carvoisin, mais, cette fois, dans la confession catholique. M^lle^ Camp lui intenta un procès qu'elle devait perdre : le scélérat Bombelles avait pour lui la loi. Le nouveau parlement de Toulouse, mentionné dans la lettre suivante, est un parlement Mau-

peou, qui avait saisi l'occasion de jouer un mauvais tour à son prédécesseur, le « parlement qui n'est plus ». On voit par ce billet avec quelle faveur Voltaire accueillit la réforme de Maupeou. Et l'on aperçoit nettement ici les raisons d'une bienveillance dont s'indignèrent les autres philosophes et le groupe des Choiseul: Voltaire estimait que les grands bourgeois jansénistes des anciens parlements étaient un obstacle à l'avènement de la tolérance. Les deux lettres sont de la main de Wagnière, sauf la signature.

VOLTAIRE A MADAME DUVOISIN

25e 9bre 1771

Le vieux malade de ferney fait mille tendres compliments à Madame Devoisins, à Madame sa mère et à toute sa famille. il est faché de laisser en mourant tant d'infortunés dans le monde, et surtout une Dame aussi interessante et aussi vertueuse que Madame de Bombelles. Son très humble et très obéissant serviteur V.

VOLTAIRE A MADAME DUVOISIN.

13e janvier 1772

Cette Lettre, Madame, sera pour vous, pour Monsieur Duvoisin, et pour Madame vôtre mère. toute la famille Sirven se rassembla chez moi hier en versant des larmes de joie. le nouveau parlement de Toulouse venait de condamner les premiers juges à paier tous les frais du procez criminel ; celà est presque sans éxemple. je regarde ce jugement que j'ai enfin obtenu avec tant de peines comme une amande honorable. La famille était errante depuis dix années entières. elle est ainsi que la vôtre un éxemple mémorable de l'injustice atroce des hommes. puisse Madame Calas ainsi que tous ses enfans, goûter toute leur vie un bonheur aussi grand que leurs malheurs ont été cruels ! puisse vôtre vie s'étendre audelà des bornes ordinaires, et qu'on dise après un siecle entier voilà cette famille respectable qui a subsisté pour être la condamnation d'un parlement qui n'est plus !

Voilà les vœux que fait pour elle le vieillard qui va bientôt partir de ce monde.

V. t. h. ob. serv. V.

[Adresse :] A Madame /Madame Duvoisin / à l'hotel d'hollande /à Paris.

La lettre est fermée par un cachet de cire rouge, aux armes de Ferney.

R. POMEAU.

BALZAC ET HUGO

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE

Quand on ouvre les quatre gros volumes de la *Correspondance* de Victor Hugo dans l'édition de l'Imprimerie nationale, on est frappé de ne trouver aucune lettre adressée à Balzac [1]. En feuilletant l'index, on constate de même que le nom de l'auteur de la *Comédie Humaine* est rarement cité. Les deux volumes de la *Correspondance* de Balzac (Calmann-Lévy, 1876) ne contiennent que trois lettres de Balzac à Hugo. Est-ce à dire que ces deux grands contemporains aient traversé le XIX^e^ siècle sans presque jamais se rencontrer ? Certes non, *Les Lettres à l'Étrangère* contiennent d'assez nombreuses allusions à Victor Hugo, souvent peu favorables du reste, mais nous y reviendrons. *Illusions perdues* est dédié à Victor Hugo en termes flatteurs, *La Mort de Balzac* figure parmi les plus belles pages de *Choses vues* et c'est le même Hugo qui, dans son éloge funèbre recueilli dans *Actes et Paroles,* a le premier pressenti la gloire posthume de Balzac.

Si les lettres échangées entre les deux écrivains, que nous avons pu réunir, sont assez nombreuses, maintes lacunes sont évidentes dans cette correspondance, plus d'une sera sans doute comblée au hasard des ventes d'autographes.

Telle quelle cette correspondance s'étend sur vingt années. Sans révéler des liens intimes et profonds entre les deux écrivains; elle témoigne, nous semble-t-il, de rapports plus étroits que ceux d'une simple camaraderie littéraire. Sans doute l'amitié de Balzac ne fut-elle jamais sans réticences. Il enviait les succès littéraires, mondains et matériels d'Hugo. Plus d'une notation désagréable des *Lettres à l'Étrangère* peut s'expliquer ainsi par cette jalousie, mais en lisant le long monologue que constituent les lettres à M^me^ Hanska, il nous semble distinguer que la dame polonaise n'aimait guère Victor Hugo, tout ce que nous savons de ses goûts ne pouvait que l'éloigner de l'auteur de *Notre-Dame de Paris.* N'est-il pas permis de penser que pour complaire à sa belle amie, Balzac n'était pas enclin à prôner un auteur peu goûté ? Cependant, çà et là, il rend hommage à l'amitié et au talent d'Hugo.

Du côté d'Hugo l'amitié, un peu condescendante, semble avoir été plus franche, sans restrictions.

Il ne saurait être question de faire ici un historique complet des relations des deux écrivains, nous pensons simplement, en publiant des lettres iné-

1. Il faut cependant mentionner dans l' « Historique » du t. I d'*Actes et paroles* (p. 605) deux billets, l'un de Victor Hugo, l'autre de Balzac, qui concernent la réception d'Hugo à l'Académie française.

dites, ou peu accessibles, apporter un éclairage assez nouveau sur leurs rapports [1].

Contrairement à ce que l'on pense généralement, le début de leurs relations est antérieur aux véritables débuts littéraires de Balzac. C'est à l'imprimeur de la rue des Marais, qu'il nomme déjà curieusement M. *de* Balzac que l'auteur de *Cromwell* envoie cette lettre :

* Victor Hugo a Balzac [2].

Paris, 29 février [1828].

Suivant ma promesse, je m'empresse de prévenir Monsieur de Balzac que j'ai une communication à lui faire touchant la proposition qu'il m'a bien voulu apporter l'autre jour. Je n'ai voulu rien terminer à ce sujet sans l'en avoir prévenu. Si Monsieur de Balzac est toujours dans la même disposition je le prie de vouloir bien venir en causer avec moi le plus tôt possible ce soir par exemple, s'il est libre. Je l'attendrai chez moi jusqu'à huit heures. Je le prie de me faire savoir par le retour du porteur si je puis compter sur lui pour cette heure ou bien de me donner un autre rendez-vous qui ne soit pas pour dimanche soir.

Je souhaite que Monsieur de Balzac voie dans cette démarche de ma part le désir de lui être agréable. Quelle que soit l'issue de notre *négociation*, j'aurai toujours grand plaisir à passer une heure ou deux avec un homme dont j'estime la personne et le talent, quand même ce ne serait que pour causer *commerce.*

Son bien dévoué
serviteur
V. H.

[*Adresse* :] *Monsieur,*
Monsieur de Balzac
imprimeur
Rue des Marais f. S-G.
réponse s. v. p.

Dix-huit mois plus tard, le 10 juillet 1829, le jeune auteur des *Chouans* assistait, en brillante compagnie, dans le Salon du lys d'or de la rue Notre-Dame-des-Champs, à la lecture de *Marion Delorme* qui s'intitulait encore *Un Duel sous Richelieu* (cf. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*).

Selon la même source, Balzac a assisté dans les rangs romantiques à la bataille d'*Hernani* et pourtant le compte rendu d'*Hernani*, publié dans le *Feuilleton des Journaux politiques* du 24 mars et du 7 avril 1830, est un éreintement.... [3]

Durant les années 1830-1833, capitales pour l'évolution des deux écrivains, notre dossier ne contient aucune lettre.

1. Chaque fois que nous publions une lettre dont le texte a été établi sur l'autographe, nous la faisons précéder d'un astérisque. Une référence précise accompagne les lettres déjà publiées. Nous prions le lecteur de nous excuser si certaines lettres que nous croyons inédites ne l'étaient pas. Dans nos références, l'abréviation Lov. désigne la collection Lovenjoul.

2. Lov. A. 314, fol. 224-225.

3. *Œuvres complètes* de Balzac, édition Conard, t. 38, p. 379-387.

A l'automne de 1834, deux lettres de Balzac. Le rapprochement des deux écrivains a sans doute été provoqué par les problèmes de l'organisation de la profession littéraire, problèmes véhémentement posés par Balzac dans sa *Lettre aux Écrivains français* (*Revue de Paris*, 2 novembre 1834).

Balzac a Victor Hugo [1].

[Paris, 15 novembre (?) 1834.]

M. de Balzac fait demander si Monsieur Victor Hugo est à Paris, et dans ce cas, à quelle heure et quel jour il peut faire l'honneur à M. de Balzac de le recevoir pour s'entretenir des affaires générales de la littérature qui ont été publiquement mises en question.

Quoique pressé par quelques circonstances, M. de Balzac se déplacera volontiers pour les intérêts de la nation ; mais, si monsieur Victor Hugo n'y voyait aucun inconvénient, M. de Balzac l'attendrait à dîner aujourd'hui, autant pour avoir le plaisir d'être son hôte que pour économiser un temps précieux à tous deux, et parce que de 4 heures à 6 heures, M. de Balzac est libre sans préjudice.

M. de Balzac prie donc Monsieur Hugo de lui répondre un petit mot à ce sujet, parce que en cas d'acceptation, il offrirait à M. Hugo d'aller finir la conférence par *la Somnambula.*

Il le prie d'agréer l'assurance de ses sentiments les plus distingués et de sa sincère admiration,

DE BC.

Monsieur Victor Hugo et M. de Balzac seraient seuls à dîner.

Dans les rares lettres de cette époque qui figurent dans la *Correspondance*, Victor Hugo fait plusieurs fois allusion au mauvais état de ses yeux. Il est probable que Mme Victor Hugo répondit en son nom, en déclinant pour cette raison l'invitation de Balzac et en le priant de venir dîner le mardi suivant. Dans cette hypothèse, la lettre qui suit peut être datée du 15 ou du 16 novembre 1834.

Balzac a Mme Victor Hugo [2].

[Paris, 15 ou 16 novembre (?) 1834.]

Madame,

J'aurai l'honneur de me rendre à l'invitation que vous m'avez faite ; ainsi, soit, à mardi prochain onze heures.

Ayez la bonté, Madame de témoigner mes regrets à Monsieur Hugo

1. Lov. A. 287, fol. 185-186 (copie) et A. 281, fol. 203 (copie datée « novembre 1834 », par le vicomte de Lovenjoul). Cette date peut être précisée, durant le mois de novembre 1834, l'opéra de Bellini, *La Somnambula*, n'eut qu'une seule représentation, le samedi 15.

2. Lov. A. 287, fol. 186 (copie) et Lov. A. 281, fol. 204 (copie datée « novembre 1834 », par le vicomte de Lovenjoul).

de ce qu'il soit souffrant ; tous les grands poëtes ont eu les yeux en mauvais état, il est malheureux qu'il leur ressemble encore par ce côté.

Trouvez ici mes respectueux hommages,

DE BALZAC.

Pardonnez-moi, madame d'insister sur le tête-à-tête les dames n'en seront pas exclues.

L'appel de Balzac de 1834 ne fut pas entendu, mais quatre ans plus tard la Société des gens de lettres était fondée. Balzac et Hugo se succédèrent à la Présidence de la Société. Durant les années 1839-1841, leurs rôles respectifs d'écrivains militants et leurs ambitions académiques vont resserrer des liens jusque-là assez lâches.

BALZAC A VICTOR HUGO [1].

Paris, 19 juillet 1839.

Monsieur et cher collègue,

Nous avons l'honneur de vous annoncer que, dans sa séance de ce jour, le comité vous a nommé, ainsi que monsieur Gozlan et moi, pour décider une chose grave relative à la littérature et à notre société [2] ; j'ai donc l'honneur de vous proposer de venir déjeuner aux Jardies chez moi, à Sèvres, pour pouvoir mûrir à notre aise, sous les ombrages des bois, ce projet qui est immense, monsieur Gozlan a accepté, ainsi, sans réponse, j'aurai l'honneur de compter sur vous ; au cas contraire, ayez la complaisance de prévenir M. Gozlan du *non*.

Trouvez ici mes sincères hommages d'admiration,

DE BALZAC.

Pour arriver aux Jardies, on prend l'omnibus de Sèvres, au Carrousel et on se fait arrêter à l'arcade de Ville-d'Avray. Les Jardies sont sur la route de Ville-d'Avray, après l'arcade du chemin de fer.

* VICTOR HUGO A LÉON GOZLAN [3]:

[Paris, vendredi 19 juillet 1839.]

Est-ce que vous serez assez bon, monsieur, pour dire à M. de Balzac que j'accepte avec le plus vif plaisir sa gracieuse invitation qui

1. Lov. A. 289, fol. 50 (copie). *Correspondance de H. de Balzac*, 1876, n° 223 (quelques variantes).

2. Il s'agit du projet de *Dictionnaire de la langue française* proposé par Gozlan à la Société des gens de lettres, le Comité avait chargé Balzac, Hugo et Gozlan d'examiner ce projet. Au cours de la même séance du Comité, Balzac avait rendu compte des travaux de la commission chargée de la publication de *Babel*, recueil collectif de la Société et protesté contre la déclaration suivante prêtée à Buloz : « J'ai affaire aux gens les plus indisciplinables... les gens de lettres et les comédiens. » Cf. E. Montagne, *Histoire de la Société des gens de lettres*, p. 10 et 14-16.

3. Lov. A. 363, fol. 84.

me fera passer une matinée avec lui et avec vous, monsieur ; mais qu'il a oublié de me mander le jour et l'heure.

En attendant je suis à vous comme à lui

ex intimo corde

VICTOR HUGO.

Ce vendredi soir.

[*Adresse* :] *Monsieur*
Léon Gozlan
46, r. Meslay.

* LÉON GOZLAN A VICTOR HUGO [1].

[Paris, 20 juillet 1839.]

Je vous remercie, monsieur, des lignes si amicales de votre lettre et je m'estime heureux de l'erreur qui vous les a fait écrire. Le déjeuner est pour lundi dix heures. Je suppose que M. de Balzac vous a dit l'endroit où nous nous réunirons. A tout hasard je vous l'indique ici. C'est aux Jardies près de Ville d'Avray.

Mille et mille
amitiés
LÉON GOZLAN.

Ce samedi 21 juillet 1839 [2].

* VICTOR HUGO A BALZAC [3].

[Paris, 25 novembre 1839.]

Voici la réponse.

Si vous avez une heure demain ou après pour venir dîner ou déjeuner avec moi, je vous dirai la chose plus en détail

à vous
ex imo corde
V. H.

1. Dans un album de Mme Victor Hugo, offert par elle, le 13 mai 1843, à Mme Lefèvre. Cet album fit ensuite partie de la collection Lefèvre-Vacquerie. En 1952, il a figuré dans le catalogue 80 de la librairie Marc Loliée, sous le n° 30 ; je remercie M. Loliée de m'avoir permis de collationner les autographes de cet album. — Lettre publiée par Léon Séché : Les *Albums de Mme Victor Hugo*, *Annales romantiques*, 1912, p. 200-201.

2. Gozlan se trompe, le 21 juillet était un dimanche. Cette lettre permet de dater du lundi 22 juillet 1839, la visite de Victor Hugo, racontée par Léon Gozlan dans *Balzac chez lui*. Ni dans la *Correspondance* de Balzac, ni dans les *Carnets* de Victor Hugo nous n'avons trouvé d'autres allusions à cette rencontre.

3. Lov. A. 383, fol. 28 v°. Billet écrit au verso d'une lettre d'Armand Bertin à Victor Hugo, où il refuse poliment d'insérer dans les colonnes des *Débats* une œuvre de Balzac : « Pour atteindre le but de M. de Balzac, il faudrait déroger à toutes les règles de notre administration et se jeter dans une voie toute nouvelle. »

Balzac en difficulté avec *Le Siècle* pour la publication de *Pierrette* (cf. *Lettres à l'Étrangère*, I, 523) avait peut-être demandé à Hugo — très lié avec les Bertin — de proposer la publication d'un feuilleton au *Journal des Débats*.

[*Adresse* :] *Monsieur de Balzac*
108, r[*ue de*] *Richelieu.*
[Cachet postal :] 25 novembre 1839.

A la fin de 1839, les deux écrivains firent acte de candidature au fauteuil laissé vacant, à l'Académie française, par la mort de Michaud. Balzac se retira devant Hugo qui, du reste, ne fut pas élu.

* Victor Hugo a Balzac [1].

[Paris, 1er (?) décembre 1839.]

confidentielle

Puisque vous désirez l'apprendre par moi, je m'empresse de vous faire savoir que depuis l'autre soir les choses ont tourné de la façon la plus honorable et que ma candidature en résulte tout naturellement. Je me présente donc, mais par grâce, croyez-moi, ne vous retirez pas. Vous savez ce que je vous ai dit à ce sujet.

Mille bonnes amitiés.

Victor H.

Balzac n'écouta pas le conseil et envoya sa lettre de désistement :

* Balzac a Pierre Lebrun [2].

Paris, 2 décembre 1839.

A Monsieur le Secrétaire perpétuel
de l'Académie française, à l'Institut [3].

Monsieur,

Je viens d'apprendre que Monsieur Victor Hugo se portait candidat pour succéder à feu Monsieur Michaud. J'ai l'honneur de vous prier dès lors de regarder la lettre par laquelle je vous annonçais ma candidature, comme non avenue ; je renonce à me présenter en concurrence avec lui.

Agréez, Monsieur, l'expression des sentiments de considération respectueuse avec lesquels j'ai l'honneur d'être

v[otre] t[rès] h[umble] et t[rès] o[béissant] serviteur

de Balzac.

1. Lov. A. 314, fol. 227. Pas d'adresse ni de date. Lettre publiée en note au t. I, p. 523, des *Lettres à l'Étrangère*.

2. Bibl. Mazarine, Papiers Lebrun, carton IX, 2e liasse, pièce 7. — Publié par M. Bouteron, *Balzac et l'Institut de France*, 1947, p. 8. Le 19 décembre 1839, plusieurs tours de scrutin eurent lieu à l'Académie française, sans résultat. Quelques semaines plus tard, l'Académie préféra Flourens à Hugo.

3. Villemain, secrétaire perpétuel, étant malade, Lebrun assurait l'intérim.

* Balzac a Victor Hugo [1].

[Aux Jardies, mercredi 18 décembre 1839.]

Mon cher et illustre maître,

N[ous] avons besoin de nous entendre avant la dernière séance du comité ; car il s'agit de le renouveller à l'assemblée générale.

Or, vu l'indisposition de Desnoyers, je vous prie de venir *jeudi demain à midi* précis dans le salon de Théophile Gautier, rue Navarin, 14. Nous prendrons ensemble les mesures les meilleures.

Votre tout dévoué,

DE BALZAC.

[*Adresse* :] *Monsieur Hugo*
6, place Royale.

En 1840, l'interdiction de *Vautrin* va amener Balzac à envisager une collaboration littéraire avec Hugo et Dumas. Dès l'interdiction de la pièce, Hugo et Dumas s'entremirent pour essayer, en vain, de la faire lever et pour assurer à Balzac une indemnité qu'il refusa. (Il nous semble utile, pour mieux comprendre cette affaire, de publier également une lettre de Balzac à Alexandre Dumas.)

Balzac a Victor Hugo [2].

[Paris, 18 mars [1840.]

Mon bon et grand Victor je viens d'être pris d'un horrible accès de fièvre sur lequel le médecin n'a pas encore prononcé. Frédérick Lemaître sort de chez moi, la catastrophe d'Harel [3] excite autant d'intérêt que celle de mes petites affaires. Je suis hors d'état de vous écrire et mon beau-frère a la complaisance de tenir la plume.

Il paraît qu'Alexandre Dumas se fait fort avec des concessions de ravoir la pièce pour Harel, comme je ne sais pas quelle nuit je passerai et si je serai en état d'indiquer quoi que ce soit, soyez donc assez bon, si toutefois cette délégation donnée à vous en même temps qu'à Alex. Dumas est possible, pour maintenir le pathétique du cinquième

1. Collationné sur l'original figurant dans un album d'autographes de Mme Victor Hugo, aimablement communiqué par M. Marc Loliée (*Cat. Loliée*, 80, 1952, n° 30). Publié dans la *Correspondance* de Balzac, n° 215 (quelques variantes). — Balzac avait été élu président de la Société des gens de lettres le 16 août 1839, l'Assemblée générale statutaire eut lieu le 25 décembre 1839. Balzac et Hugo furent réélus membres du Comité. Le 9 janvier 1840, Hugo succéda à Balzac à la présidence. — Louis Desnoyers, l'auteur des *Aventures de Jean-Paul Choppart*, était membre du Comité de la Société des gens de lettres.

2. Lov. A. 287, fol. 183-184 (copie) et Lov. A. 282, fol. 168-169 (copie). Cette lettre a récemment été publiée, sur nos indications, par M. J. Richer, dans son excellente introduction à *Vautrin* (*L'Œuvre de Balzac*, éd. Formes et Reflets, t. XIII, p. 1011-1012).

3. Quelques jours plus tard, le directeur de la Porte-Saint-Martin déposait son bilan. Cf. J. Richer, *Op. cit.*, p. 1013.

acte, que dans sa conscience Alex. Dumas indiquait à Harel afin de le changer en bouffonnerie.

Puis comme je sais que les poètes aussi élevés que vous l'êtes prêtent leurs idées aussi bien que leur argent, ayez la bonté de faire quelques coupures principalement dans la scène qui termine le troisième acte et d'y faire les changements nécessaires pour que Vautrin soit animé d'un sentiment de respect pour sa création.

(Pygmalion pour Galatée)

Les femmes ont été unanimes pour demander ce changement qui est en effet bien dramatique.

Enfin expliquez à M. Dumas, auquel je n'ai pas pu écrire que j'ai un ressort dramatique tout prêt pour terminer la fin du 2e acte par une nouvelle apparition de Vautrin qui pouvant avoir vu ou su qu'un espion était allé chez le duc de Montsorel, s'y présenterait lui-même sous son costume de la nuit pour sonder le duc et lui persuader que l'espion est un voleur et que lui Vautrin, est le véritable espion. Le duc resterait ainsi dans l'incertitude.

Je suis prêt à indiquer le mouvement de cette scène et à dicter à celui de nos amis qui aurait l'obligeance de venir me voir.

Cet ajouté permettrait de couper assez largement dans les scènes qui précèdent l'arrivée de M. de Frescas.

En dernier lieu je vous prierai d'appuyer mon opinion et celle d'Harel auprès de Frédérick pour que les deux 1ers actes soient joués dans le même décor, sans baisser la toile, et les femmes restant debout.

Je ne vous parle pas de mon amitié qui égale votre génie,

DE BALZAC.

Chez M. Surville, Rue du Fg Poissonnière, no 28.

* BALZAC A ALEXANDRE DUMAS [1].

[Paris, après le 18 mars 1840.]

Monsieur,

M. Frédérick Lemaître me fait part de vos bonnes intentions dans le désastre qui m'atteint ; ainsi que M. Harel.

Je suis au lit, atteint gravement d'une maladie dont le début est effrayant. Je vous écris de mon lit pouvant à peine tenir la plume, mais ayant encore assez de force pour vous confier mes pouvoirs sur la pièce.

Ce mouvement généreux de votre part, Monsieur, est bien de nature à effacer ce dont je me plaignais dans le passé, lors du procès de la

1. Lov. A. 287, fol. 15-16. Lettre publiée par le vicomte de Lovenjoul, *Revue Bleue*, 28 novembre 1903 (avec la réponse de Dumas) et par J. Richer, *Op. cit.*, p. 1013.

Revue [*de Paris*] [1]. Aussi, trouvez ici l'expression de mes sentimens les plus distingués,

DE BALZAC.

[*Adresse* :] *Monsieur A*
Dumas.

A la suite de cette affaire, on trouve dans les *Lettres à l'Étrangère* (I, 534) ce commentaire de Balzac :

Victor Hugo m'a accompagné chez le ministre et nous avons acquis la certitude que le ministère n'était pour rien dans l'interdiction, Louis-Philippe tout. Dans cette circonstance, soit pendant la représentation, soit au ministère, en tout la conduite de Hugo a été celle d'un véritable ami, courageux, dévoué, et, quand il m'a su malade, il m'est venu voir.

Le 3 juillet suivant, cet éloge sans restrictions est ainsi nuancé (*ibid.*, I, 544) :

Vous me demandez des détails sur Victor Hugo. Victor Hugo est un homme excessivement spirituel ; il a autant d'esprit que de poësie. Il a la plus ravissante conversation, un peu à la Humboldt, mais supérieure et admettant un peu plus le dialogue. Il est plein d'idées bourgeoises. Il exècre Racine ; il le traite d'homme secondaire. Il est fou à cet endroit. Il a quitté sa femme pour Juliette [2], et donne des raisons d'une insigne fourberie (il faisait trop d'enfants à sa femme. Remarquez qu'il n'en fait pas à Juliette). En somme, il y a plus de bon que de mauvais chez lui. Quoique les bonnes choses soient une continuation de l'orgueil, quoique tout soit profondément calculé chez lui, c'est en somme un homme aimable, outre le grand poëte qu'il est. Il a beaucoup perdu de ses qualités, de sa force, de sa valeur, par la vie qu'il a menée. Il a considérablement aimé.

BALZAC A VICTOR HUGO [3].

[Sèvres, 12 juin 1840.]

Monsieur le Président [4],

J'ai l'honneur de vous prier de soumettre au comité la proposition formelle que je fais d'envoyer à Strasbourg une députation de trois membres du Comité et de deux membres de la Société des Gens de lettres, étrangers au Comité, pour assister à l'érection de la statue de Gutenberg. Il serait honteux pour nous de rester en arrière de la librairie.

Agréez, mon cher Président, l'hommage de ma sincère et amicale admiration.

DE BALZAC.

Dans le premier numéro de la *Revue parisienne* (25 juillet 1840), Balzac commençait ainsi son compte rendu des *Rayons et les Ombres* : « M. Hugo est bien certainement le plus grand poète du XIX^e^ siècle. Si j'avais le pou-

1. Durant le procès du *Lys dans la Vallée*, Dumas avait signé une requête en faveur de Buloz.
2. Le manuscrit porte bien Juliette, l'édition donne J...
3. Lov. A. 282, fol. 185 (copie).
4. Hugo présida la Société des gens de lettres pendant l'année 1840. Cette lettre a été lue, le 19 juin devant le Comité de la Société ; Auguste Luchet représenta les Gens de Lettres à l'inauguration de la statue.

voir, je lui offrirais et des honneurs et des richesses, le conviant a faire un poème épique... » Quelques critiques et des réserves fort intéressantes viennent ensuite, mais les éloges dominent. Balzac insiste sur la « vive compréhension de tous les modes » de « notre premier lyrique »[1].

Hugo le remercia de cet article par la lettre suivante.

* Victor Hugo a Balzac [2].

[Saint-Prix-la-Terrasse, 12 août 1840.]

Merci, merci de toute façon et pour tout. Merci pour votre beau génie, merci pour votre loyale amitié.

Voici un *bon* pour faire prendre chez Delloye *Les Rayons et les ombres* [3]. Mais faites-moi donc abonner pour un an à la *Revue Parisienne* [4]. Maintenant est-ce que les jardies ne vous cèderont jamais, ne fût-ce que pour un jour à la Terrasse ?

En vous attendant je suis à vous, *ex imo corde*

Victor Hugo.

12 août, St-Prix-la-Terrasse.

[*Adresse* :] *Monsieur*
de Balzac
aux Jardies, près Ville-d'Avray.

[Cachet postal :] Paris, 13 août. [Le millésime est illisible ; il s'agit certainement de 1840.]

Victor Hugo a Balzac [5].

[Paris, 5 mars 1841.]

Je ne sais, mon cher poëte, si je serai assez heureux pour vous voir demain matin, mais je me hâte de vous écrire que ce soir à dix heures je n'ai pas encore reçu votre lettre aux chambres [6].

Du reste, vous n'avez pas besoin de moi. Qui sait et qui dit les choses mieux que vous ? Que pourrais-je ajouter à une pensée comme la vôtre ? A ce propos je vous dirai que votre famille Bridau [7] est un

1. Cet article est reproduit au t. 40 des *Œuvres complètes* de Balzac, édition Conard, p. 293-294 ; il contient une analyse du génie poétique de Hugo assez peu connue, et particulièrement remarquable à sa date de 1840.

2. B. N., N. a. fr. 24007, fol. 144-145 (Collection Allard du Chollet, t. XXII ; littérateurs, t. V).

3. Publiés en mai 1840.

4. Le premier fascicule de la *Revue parisienne*, entièrement rédigée par Balzac, est du 25 juillet 1840, le troisième et dernier porte la date du 25 septembre 1840.

5. Vente Arthur Meyer, 1924, n° 166. Je remercie bien vivement M. Marcel Bouteron qui a eu l'obligeance de me communiquer le texte de cette lettre.

6. Il s'agit de la brochure de Balzac, *Notes remises à Messieurs les Députés composant la Commission de la Loi sur la Propriété littéraire*, qui est datée du 3 mars 1841.

7. La première partie de *La Rabouilleuse*, intitulée *Les Deux frères*, venait d'être publiée, en feuilleton, dans *La Presse*, du 24 février au 4 mars 1841.

tableau de maître. Vous le savez bien, mais je suis heureux de vous le dire.

Votre ami,
VICTOR H.

5 mars, vendredi.
[*Adresse* :] *Monsieur H. de Balzac*
108, *rue de Richelieu.*
[Cachet postal :] 6 mars 1841.

* VICTOR HUGO A BALZAC [1].

[Paris, lundi 24 mai (?) 1841.]

Mais hélas ! cher poète, je n'ai plus un seul billet, plus un seul, et depuis plus de quinze jours ! Le jour où vous serez reçu, il faudra s'y prendre six mois d'avance. Comment venez-vous si tard ? Je sais bien que vous ne comptez pas avec le temps, parce qu'il est à vous et qu'il ne peut rien sur vous, mais je n'en suis pas moins désolé ! Soyez donc de l'Académie pour entrer comme bon vous semblera ! — Si j'avais su où vous écrire, je vous aurais épargné tous ces dérangemens —

A vous de tout cœur. Je puis tout vous donner, et je vous donne tout, excepté un billet,

Votre ami
VICTOR. [2]

Lundi.
[*Adresse* :] *Monsieur*
de Balzac.

BALZAC A VICTOR HUGO [3].

[Paris, 1er juin 1841.]

Mon cher Hugo,

Si vous m'avez mis de côté les deux billets que je vous ai demandés et que je suis allé chercher déjà deux fois sans avoir pu vous rencontrer, ayez la complaisance de les remettre sous enveloppe au porteur, ou envoyez-les moi par la poste, rue des Martyrs, 47 [4]. Sinon que le diable emporte l'Académie et ses habits verts !

Mes adorations et mille amitiés,

DE BALZAC. [5]

1. Lov. A. 314, fol. 232.
2. Entre cette lettre et les suivantes, Hugo revenant sur son refus avait probablement averti Balzac qu'il tenait des invitations à sa disposition.
3. Lov. A. 289, fol. 180 (copie). — *Correspondance*, 1876, n° 236.
4. Domicile de Mme Balzac mère.
5. Cette lettre et la suivante ont dû se croiser.

* Victor Hugo a Balzac [1].

[Paris,] ce mardi 1er juin [1841.]

Je suis averti confidentiellement, mon cher Balzac, que *le Charivari* doit publier un article de M. Pagès [2] très hostile pour moi à propos de ma réception. — Vous avez toute influence sur M. Dutacq [3]. Vous me rendriez un *très grand* service si vous pouviez l'empêcher. Je vous dirai mes raisons la première fois que je serai assez heureux pour vous serrer la main.

Faites-moi savoir demain avant sept heures du soir si vous tenez toujours à ce que je vous garde un billet de canon [?],

mille profondes amitiés.

V. H.

[*Adresse* :] *Monsieur*
H. de Balzac
108 ou 104 r. de Richelieu
très pressé V. H.

Balzac a Victor Hugo [4].

[Paris, 1er ou 2 juin 1841.]

Mon cher Hugo, je trouve votre lettre chez moi où le hasard m'a fait aller. Je vous écris du *Charivari*, je serai chez vous à 9 heures avec l'épreuve, vous verrez à faire retrancher ou modifier, mais voilà toute mon influence. Le *Charivari* regarde comme de son essence de faire un article en charge, et Dutacq me l'a spécialement demandé, il trouve que c'est fermer boutique que de ne rien dire, j'ai proposé l'Académie en échange, mais selon lui 39 ne valent pas 1, arithmétique de Carillon [5].

Tout à vous,

de Balzac.

1. Lov. A. 314, fol. 228-229 v°. — Lettre écrite au dos d'un imprimé portant : *A monsieur*
Monsieur
Membre de l'Académie française
de l'Institut
à Paris.

Elle a été publiée dans l'Historique d'*Actes et Paroles*, édition de l'Imprimerie Nationale, t. I, p. 605.

2. Louis Bergeron, *dit* Émile Pagès, collaborateur du *Charivari* et du *Journal du peuple*, auteur des *Fables démocratiques* (1839).

3. Dutacq dirigeait alors *Le Charivari*.

4. Lettre publiée également dans l'*Historique* d'*Actes et Paroles*, p. 605.

5. Le « Carillon » était, dans *Le Charivari*, la rubrique des échos. — En s'appuyant sur cette lettre, les éditeurs d'*Actes et Paroles* supposent que Balzac était l'auteur de l'article du *Charivari* ; la lettre suivante rend cette hypothèse bien peu vraisemblable, de plus, Dutacq n'a jamais parlé d'une collaboration de Balzac au *Charivari* et l'on sait que c'est à lui que l'on doit l'attribution de la plupart des articles anonymes de Balzac.

* Balzac a Victor Hugo [1].

[Paris, mercredi 2 juin 1841.]

Mon cher Hugo, j'ai trouvé l'esprit de rédaction, l'indépendance de la pensée, le JOURNAL, révoltés de l'idée de censure exercée sur un article, le retranchement des phrases équivalait au retranchement de l'article. Il était onze heures. Malgré la lutte vive, je n'ai rien obtenu. Je ne puis rien sur D[utacq], et nous aurons deux mots de conversation à ce sujet. Il faudra rendre 10 blessures pour une.

Tout à vous

DE BALZAC. [2]

Balzac, d'après les lettres qu'on vient de lire, semble avoir fait des efforts pour éviter à Hugo la publication d'un article désagréable, mais quelques jours après il écrivait à Mme Hanska : « J'ai [...] assisté à la réception de Hugo, où le poète a renié ses soldats, où il a renié la Branche aînée, où il a voulu justifier la Convention. Son discours a fait le plus profond chagrin à ses amis. Il a voulu caresser les partis, et, ce qui peut se faire dans l'ombre et dans l'intimité, ne va guère en public. Ce grand poète, ce sublime faiseur d'images, a reçu les étrivières, de qui ? De Salvandy ! L'assemblée était brillante, mais les deux orateurs ont été mauvais l'un et l'autre. » (*Lettres à l'Étrangère*, I, 562.)

Balzac a Victor Hugo [3].

[Passy, 25 octobre 1842.]

Mon cher maître,

Je désirerais bien vous dire un mot, et comme il s'agit d'un diner à prendre au *Rocher de Cancale* jeudi, ne vous engagez pas et réservez-moi votre soirée ; je viendrai vous expliquer cela demain mercredi à midi.

A vous de cœur

DE BALZAC.

Il n'y a qu'un Russe qui vous adore [4], Léon Gozlan et moi.

Le rendez-vous est à six heures.

[*De la main de Mme Victor Hugo.*]

Ce n'est pas la peine de répondre ; je t'ai engagé.

1. Billet relié dans un exemplaire des *Œuvres illustrées* de Victor Hugo (Hetzel, 1855, in-4°) ayant figuré au catalogue Loliée, 80, n° 9, pièce 16. Cette lettre a été publiée par L. Séché, *Les Albums de Mme Victor Hugo* (*Annales romantiques*, 1912, p. 202).

2. *Le Charivari* du 3 juin 1841, le jour même de la réception de Victor Hugo sous la Coupole, a publié un article non signé intitulé : *Petit discours d'un grand poète.* C'est une charge, assez drôle, du style et des idées de Hugo, mais la fin est nettement désobligeante.

3. Lov. A. 282, fol. 271 (copie). Lettre publiée dans *Le Temps* du 21 juillet 1905.

4. Wilhelm Lenz, critique musical, auteur d'ouvrages estimés sur Beethoven. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, II, 72-73.

* Balzac a Victor Hugo [1].

[Début de 1843.]

Voici, mon cher Hugo, la dédicace de *Illusions perdues* que je vous envoie en épreuve, j'irai vous voir vendredi proch[ain] sur les midi,

à vous de cœur.

Mercredi matin.

* Mme Victor Hugo a Balzac [2].

[Paris, 1843 (?).]

Monsieur, pouvez-vous venir après-demain *Samedi dîner avec nous* ? je rends un repas de noce à un jeune couple. — Je n'ai d'autre moyen de lui faire honneur qu'en priant nos poètes chéris de s'associer au diner. — Vous m'avouerez que c'est de toutes les couronnes la plus éclatante, et c'est une auréole. Vous ne manquerez pas à cet appel, cher monsieur, d'ailleurs nous sommes presque en famille et fort restreins.

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Vse A. Victor Hugo.

[*Adresse* :] *Monsieur de Balzac.*

* Balzac a Mme Victor Hugo [3] (page d'album).

[Paris, 8 avril 1843.]

Si tous les amants ne donnent pas comme Roland, des signes de fureur, n'est-il pas déraisonnable de se sacrifier aux volontés d'une autre ? Si les actes de l'insensé varient, la cause est la même. Pour tout dire en un mot, quiconque s'abandonne trop à l'amour mériterait, entre mille tourments, d'être chargé de haines.

On pourrait bien me dire : « Ami, tu conseilles les autres, et tu ne vois [pas] combien est grosse la poutre que tu as dans l'œil, gauche. » — Merci.

1. Lov. D. 723, fol. 18 (Dans un album d'autographes de Mme Victor Hugo). — La dédicace de *Illusions perdues* à Victor Hugo fut publiée, pour la première fois, en 1843, aut. VIII de la *Comédie Humaine*.

2. Lov. A. 314, fol. 235-236. En 1843, Balzac dîna plusieurs fois place Royale, cette invitation est peut-être de cette année.

3. Page d'album de Mme Victor Hugo (Cat. Loliée, 80, 1952, no 30). Publié par L. Séché, *Les Albums de Mme Victor Hugo* (*Annales romantiques*, 1912, p. 203).

L'Arioste ad usu n Delphini Victoris Hugo

DE BALZAC.

Paris, 8 avril, Place Royale. 1843 [1].

Durant cette année 1843, à propos des *Burgraves* et de la *Lucrèce* de Ponsard, les notations désagréables à l'égard de Hugo ne manquent pas dans les *Lettres à l'Étrangère*. Pourtant, à la fin de l'année, quand Balzac entreprend une nouvelle campagne académique, Hugo est son plus ferme soutien. En décembre, Balzac renonce à se présenter, en raison de ses dettes et écrit quatre lettres de désistement à Nodier, Pongerville, Dupaty et Hugo (*ibid.*, II, 249) ; on trouvera les trois premières dans la *Correspondance*, au tome XVI de *L'Œuvre de Balzac*, édition Formes et Reflets (1953), p. 392-395. Malheureusement nous n'avons pu retrouver la lettre à Hugo.

Notre dossier ne contient aucune lettre des années 1844-1846. Les relations des deux écrivains deviennent moins étroites, ils voyagent beaucoup tous les deux et Balzac, tout à Mme Hanska, voit de moins en moins ses relations parisiennes. Pourtant, en août 1846, Balzac dîne chez les Girardin avec Hugo qui déclare : « Voilà le premier académicien que nous devons faire » (*Lettres à l'Étrangère*, III, 374.) Nos trois dernières lettres ont encore trait aux espoirs académiques de Balzac.

* BALZAC A Mme VICTOR HUGO [2].

[Passy, après le 14 janvier 1847.]

Madame la vicomtesse, il m'est impossible de ne pas vous exprimer combien je suis touché de votre bon souvenir, et vous devez savoir que j'ai trop d'affection pour vous et pour votre grand Victor pour ne pas compter au nombre de mes plaisirs les momens que je puis passer à la place Royale ; mais vous ignorez que j'ai eu le malheur d'attraper une entorse [3], que j'ai passé un mois étendu dans mon lit ou sur un canapé, cet accident a retardé 3 feuilletons, à *l'Époque*, au *Constitut*[*ionnel*] et à *la Presse* et il faut aujourd'hui combler les fossés que creuse le retard à force de nuits et de jours passés à barbouiller du papier innocent.

Vous qui savez la vie littéraire depuis si longtemps vous aurez la bonté d'agréer mes excuses pour le temps pendant lequel mes travaux me forcent à renoncer à tout plasir.

Mille amitiés à Hugo, et vous, Madame, veuillez agréer mes respectueux hommages

DE BALZAC.

J'aurais bien voulu savoir de Hugo si l'on peut, dans le mois que

1. Balzac avait dîné, le 8 avril 1843, place Royale. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, II, 139 : « La seconde fille de Hugo est la plus grande beauté que j'aurai vu[e] de ma vie. Elle n'a que quatorze ans, mais elle sera... Enfin vous la verrez. C'est quelque chose de faire ses enfants beaux ! Il faut, pour cela, de la richesse dans le sang, la pureté, etc. »

2. Autographe aimablement communiqué par M. Pierre Berès.

3. Le jeudi 17 décembre 1846, Balzac s'était foulé le pied en se rendant au mariage de son éditeur Chlendowski (*Lettres à l'Étrangère*, IV, 175).

l'académie prend pour accoucher, se présenter comme candidat, car si les Leclériens et les Empyriques [*sic*] ne s'accordent pas, un 3e larron survenant, serait académicien [1] ; mais Hugo peut-il compatir à ma copie, et venir me voir rue Basse nº 19 à passy, ce serait lui demander trop de temps, et le sien est plus précieux que le mien ; mais de Musset m'a dit qu'on songeait à moi pour se tirer de ces deux extrêmes, ce qui ne ferait pas une flatteuse entrée. Communiquez ce p[ost-]s[criptum] à v[otre] grand poëte, et s'il ne peut venir voir un estropié qu'il me jette trois lignes à la poste.

Mille gracieusetés à vos chers enfans.

* Mme Victor Hugo a Balzac [2].

[Paris, 3 février 1847.]

Faut-il être fâché contre vous, Monsieur ? Si c'était le moyen de vous avoir je vous garderais une grande rancune. Vous promettez à des femmes et vous ne venez pas, sans vos sentiments chevaleresques vous devriez être puni, et je ne vais plus vous gronder. Mon mari aurait pourtant bien aimé vous parler pour vos affaires. Tâchez donc d'entreprendre le voyage de la place Royale dimanche prochain. Il y aura un gigot qui vous attendra à 7 heures, dans une petite chambre, où nous serons bien heureux de nous serrer davantage à cause de vous. J'attends encore une autre bonne grâce, celle de m'envoyer q[uel]ques lignes autographes de votre main pour une loterie. Voilà ce que c'est que la célébrité.

Agréez, monsieur et ami, l'expression de mes sentimens de haute considération

La Vesse Victor Hugo.

3 février.
[*Adresse* :] *Monsieur de Balzac*
19, rue Basse à Passy.
[Cachets de la poste :] Paris, 4 fév. 47. Passy les Paris, 4 fév. 47.

* Balzac a Mme Victor Hugo [3].

[Passy, 3 février 1847.]

Madame,

Dimanche dernier, j'ai eu pour affaires du monde à dîner chez moi, et cette conférence qui a duré très tard a eu pour résultat de me faire

1. Le jeudi 14 janvier 1847, l'Académie française n'avait pu se décider à faire de Victor Leclercq ou d'Empis le successeur de Jouy. L'élection fut remise à un mois. Hugo et Vigny cherchèrent à obtenir l'élection de Balzac et de Dumas. (Cf. M. Bouteron, *Balzac et l'Institut de France*, p. 10.)
2. Lov. A. 314, fol. 237-238 vº. Cette lettre s'est croisée avec la suivante.
3. Lov. A. 287, fol. 178.

partir aujourd'hui même pour l'Allemagne ; et les raisons d'un voyage par un hiver quinteux comme celui-ci sont assez importantes pour m'avoir fait renoncer à mes visites académiques, car l'élection sera finie à mon retour. Vous penserez qu'il a fallu des choses bien imprévisibles pour m'empêcher d'aller à la place royal[e], après mon engagemens solennel ; mais plus tard j'aurai l'honneur d'aller vous présenter mes hommages et à Hugo mes amitiés ; peut-être alors plaindrez vous un homme aussi occupé que moi, car voilà bientôt vingt ans que je ne choisis ni mes travaux ni mes plaisirs. Hugo a dit : — Et moi aussi je fais de la copie ! mais il la fait quand il veut, et moi, c'est comme mon admiration pour lui, pour vous, *toujours*.

Mille respectueux [1] hommages

DE BALZAC.

Mercredi 3 fév[rier] [18]47.

La correspondance que nous avons réunie cesse avec cette lettre. Balzac passa en Ukraine la plus grande partie des trois années qui lui restaient à vivre. En son absence, Hugo essaya encore, vainement, de le faire élire à l'Académie française, avant de lui rendre une dernière visite quelques heures avant sa mort [2].

ROGER PIERROT.

1. Respectueux surcharge « affectueux ». Le lendemain, Balzac partait pour aller chercher M^me^ Hanska à Francfort.

2. Dans le cadre étroit de cet article, on n'a pas cherché à étudier les influences que les deux écrivains ont pu exercer l'un sur l'autre. Cette étude est à faire. Sur un point particulier, M. J.-B. Barrère a donné des éléments très curieux dans son article, *Hugo jaugé par Balzac ou l'étrange cas onomastique de la Cousine Bette* (*Mercure de France*, janvier 1950).

GENÈSE DU PREMIER « LOUIS LAMBERT »

Il n'y a peut-être pas d'œuvre de Balzac qu'on ait plus citée, plus commentée que celle-là. La récente étude de Henri Evans[1] en examine surtout les sources philosophiques. Nous apporterons ici quelques indications sur sa genèse.

I

En 1832, à trois mois de distance, Balzac eut deux accidents de voiture : en mai à Paris, en août à Thiers (Puy-de-Dôme). *Louis Lambert* naquit et grandit dans l'intervalle.

En mai — voyez-vous ce parvenu, maladroit et conduisant à pleines guides ? — il tombe devant l'Opéra en sortant de tilbury. La tête porta sur le pavé d'une rude manière. Pendant vingt minutes, il ne put rassembler ses idées : « Je ne sais si quelque rouage de la mécanique ne s'est pas détraqué dans mon cerveau ». Ne négligeons pas ce choc si violent : il a pu n'être pas sans conséquences ultérieures. Pour se remettre, comme pour éviter affaires et dérangements, Balzac songe au refuge de Saché. Le 31 mai, M. de Margonne lui écrit : « Je suis enchanté d'apprendre que vous avez le projet de venir nous voir en passant pour aller à Chinon et je vous attends à dîner le cinq, ainsi n'allez pas y manquer et ne venir que deux mois plus tard comme vous avez fait l'année dernière[2]. » On devine que Balzac s'est annoncé comme candidat aux élections imminentes. Mais cette orientation n'est pas sérieuse. Rêve de l'homme de plume, de l'intellectuel, qui intègre dans sa vie l'ambition politique sans qu'il en coûte à ce qui est sa raison d'être : la littérature. S'imposer par l'esprit à un parti qui lui donnera un siège aux prochaines élections générales, à merveille. Payer de sa personne à Chinon ou autres lieux, serviteur !

Balzac dut arriver à Saché le vendredi 8 juin 1832, « horriblement fatigué ». Mais deux jours suffirent à le reposer, encore qu'il souffrît toujours de quelques contusions, principalement au bras gauche.

1. Cette fort bonne monographie a paru en 1951, chez José Corti (*Louis Lambert et la Philosophie de Balzac*). Voir plus loin le compte rendu de M. Bernard Guyon.

2. Coll. Lovenjoul, A. 315, f° 22. Les documents cités dans cette étude et désignés par la lettre A appartiennent tous à cette collection.

« Il y a certains mouvements qu'il m'est impossible de faire. » Heureusement, il pouvait écrire. Ses papiers une fois rangés, il se mit au travail le 11 juin. Sa tâche la plus urgente était d'en finir avec le 4e volume des *Romans et Contes philosophiques*, qui comprenait déjà trois récits parus dans la *Revue de Paris* entre août 1831 et février 1832 (*L'Auberge rouge*, *Maître Cornélius* et *Madame Firmiani*). Il fallait le compléter par un « grand et bel ouvrage » et que « la seule chose inédite [fût] très remarquable. »

C'est à ce projet que se rattache sa demande du 10 juin : que sa mère se forme une Bibliographie, et lui envoie les ouvrages de et sur Bernard Palissy : « Tu verras Gosselin et tu lui diras que, six jours après la réception de ces livres que j'attends avec impatience, il aura le manuscrit. » Le romancier n'a rien perdu de sa confiance en la rapidité de sa plume ; à en juger par une lettre ultérieure (15 juillet), ce Conte lui paraissait facile à écrire.

Mais ces matériaux désirés n'arrivent pas ! Sans doute étaient-ils dans les deux paquets dont le premier parvint à destination le 26 juin ; Mme Balzac n'avait fait le dépôt à la diligence que le 17. L'hôte de Saché n'a point attendu. Il se jette probablement sans délai (dès le 11 juin ?) [1] dans une nouvelle composition. Le surlendemain, jour où l'on va aux urnes à Chinon (sans que, dit B. Guyon, le nom de Balzac y paraisse), il écrit à sa mère : « Je travaille pour Gosselin à force. » Et encore : « Les jours ne sont pas assez longs pour moi. Je travaille dès 5 heures, jusqu'au dîner. Je prends à 7 heures un œuf et une demi-tasse, mais ô Lobligeois où es-tu ? je n'ai pas grande inspiration avec ce café-là. [2] »

Lambert, écrit alors parce que les documents Palissy tardaient à venir ? *Lambert*, œuvre de hasard ? Les dates qui précèdent ne se prêtent guère à cette manière de voir. Balzac a dû passer naturellement d'un sujet à l'autre : « inventeur » en philosophie mystique, Lambert connaît, lui aussi, les « souffrances » de l'Idée.

Seulement, on comprend que Balzac, dans le cours de sa rédaction, ait mentionné le cas du « pauvre artisan ». Ce passage se lit à la page 26 du manuscrit, et c'est bien à peu près là que l'auteur, à cette date, devait en être [3].

Il ne veut pas être uniquement un « contier ». *Lambert* sort, comme il le dira, « des habitudes ordinaires des autres ouvrages ». En l'entreprenant au lieu de *Palissy*, Balzac a le sentiment d'être en progrès, de monter : « J'éprouve le besoin pour arriver à une réputation de

1. « Depuis que je suis arrivé ici, j'ai constamment travaillé à l'ouvrage de Gosselin » (15 juillet).

2. Lobligeois était son fournisseur de café à Paris. Voir la lettre du 2 juillet à Mme Carraud : « ... n'étaient les travaux commencés, et dont vous témoignera la goutte de café tombée sur cette page. » Cette goutte se voit sur le fo 23 du volume A. 293.

3. Sur l'emploi que Balzac fit, croit-elle, de la *Biographie Universelle* Michaud, (t. XXXII, 1822), voir l'article d'Hélène d'Alsö, *Sur un passage de Louis Lambert*, dans *Revue d'Histoire de la Philosophie*, 15 octobre 1935, p. 385-388.

toujours faire mieux. » *Lambert* sera sa réponse aux détracteurs qui doutent de son équilibre mental : « Il a fallu répondre glorieusement aux gens qui disent que je suis fou. » Quelque rapport que l'on établisse entre cette indication et la fin de *Lambert*, il est notable que cette idée de folie vienne ainsi dans une Correspondance de cette époque.

Ce même jour (23 juin), Balzac y voit assez clair pour calculer : « Le manuscrit aura bien soixante feuillets. Aussi je suis bien fatigué d'écrire. » 60 feuillets : c'est, en effet, à une page près, le compte (le ms. en a 59 !). A ce moment, il pense mettre à la diligence son ouvrage au complet le mardi 27 au matin. Espoir présomptueux. Il est tiraillé par les affaires et par une intrigue matrimoniale.

Les affaires. Sa mère (la malheureuse !) est son factotum à Paris. « Tu sais bien, lui écrit-il le 23 juin, où est le petit papier sur lequel sont inscrits mes billets : il est dans le deuxième carton du cartonnier, à la chemise *Dettes Courantes*. » Les dettes... et les procès. L'un est relatif à la *Physiologie*, l'autre au *Corps du Droit français* : le verso de la page 24 du manuscrit de *Louis Lambert* porte une Note (barrée) de Balzac « pour Monsieur Dubois à Nantes, nommé arbitre rapporteur » dans cette dernière contestation.

Mais surtout, le mariage projeté avec Mme Deurbroucq, à qui Honoré a fait déclarer son amour [1]. Le 28 juin : « On attend de jour en jour Madame D... Cette affaire me prend beaucoup de temps... Aussi, je ne puis pas courir les champs et travailler autant que je le voudrais. » Il va trois fois par semaine au château de Méré, pour avoir des nouvelles. Ce stratège amoureux (vaut-il plus, vaut-il moins que Stendhal ?) a besoin d'une intermédiaire, non de la soubrette de comédie, mais d'une amie, Claire Des Bordes, la sœur de Mme Deurbroucq, sur qui il compte pour l'avancer dans les bonnes grâces de la riche veuve. Il doit donc s'occuper de Claire, de Claire « si petite qu'on ne l'épousera que pour en faire une épingle de chemise ». Nouvelle perte de temps. — *Lambert*, ce roman de l'exceptionnel, est écrit dans l'ambiance qui lui est le plus étrangère.

Et voilà comment, le 28 juin, un délai s'avère indispensable. Il reste trente pages à écrire. Par quel optimisme Balzac croit-il que son manuscrit sera prêt le samedi 30 ?

Il ne l'est même pas le 2 juillet : « J'achève en ce moment le quatrième volume des *Contes philosophiques* : je n'ai plus que quelques pages ; vous l'aurez dans une quinzaine. » Cette nouvelle est envoyée à Mme Carraud, dont Balzac vient seulement de recevoir une lettre datée du 16 juin, qui a fait le circuit de Paris. Comment ne pas regarder du côté de la Poudrerie : « Je ne suis qu'à une soixantaine de lieues de vous ; n'est-ce pas tentant ?... Aussi les pieds me démangent » (2 juillet).

1. D'Angoulême, le 20 juillet : « Claire lui a dit depuis trois mois que je l'aime. » (*Lettres à sa famille*, p. 168.)

Le 5 ou le 6 juillet, par la poste, il mande à Mme Balzac : « Il y a pour toi, aux diligences Notre-Dame, un paquet *bureau restant* qui partira Samedi [7 juillet] matin de Tours et qui doit être lundi à Paris. Le manuscrit est dans le paquet. » Et ce paquet contiendra une lettre (du 6) où Honoré demande à sa mère de porter l'ouvrage chez Gosselin. Au bas du billet du 5 (?), on lit aujourd'hui ces mots de la main de Mme Balzac : « Le jeune Paradis donnera le reçu du paquet s'il est besoin. Vve Balzac. Le 9 juillet, à 8 heures du matin. » C'est donc « le jeune Paradis », un des domestiques du romancier, qui alla au bureau restant prendre livraison du précieux paquet contenant la première partie du manuscrit de *Louis Lambert*. La seconde, si l'on en croit la lettre du 6, dut partir pour Paris le mercredi 11 juillet.

Il avait fallu un mois pour que Balzac vînt à bout de son ouvrage [1]. L'auteur n'y a mis alors ni date, ni lieu. C'est à Lyon, dans les derniers jours d'août, qu'il ajoute sur la seconde épreuve cette mention finale : « Au château de Saché, juin-juillet 1832 » : ce qui est vrai strictement de la première rédaction. Cette soixantaine de pages écrites en un mois, c'est un beau résultat, nullement prodigieux. Le 20 juillet, à Angoulême, Balzac prétendra s'être trouvé presque tout le temps dans un état médiocre. « Les inspirations depuis ma chute, m'avaient abandonné... Le café ne me faisait plus rien. » Signe d'usure plus ou moins authentique à cette date (le café, on l'a vu, n'était pas assez fort), mais qui ne reparaîtra que trop dans la suite.

Balzac fait sortir une œuvre de son cerveau plus facilement qu'il n'amène à ses vues une veuve réticente. Nous avons retrouvé [2] le billet de Caroline Deurbroucq auquel Balzac fait allusion le 15 juillet : « Mme D... m'a écrit un mot poli pour me remercier des *Scènes* [*de la vie privée*]. » Le voici :

Je vous remercie mille fois Monsieur d'avoir bien voulu penser à moi ; mais au reste le souvenir aimable de votre part n'est peut-être qu'une juste réciprocité de celui que je vous garde et de *tout le plaisir que je goûtais à vous entendre lire vos charmants ouvrages* [3] : j'écris à ma sœur Claire pour réclamer de suite celui que vous m'annoncez, nous le lirons ici en société de quelques personnes qui sauront l'apprécier et qui m'envieront l'avantage de connaître l'auteur. Agréez Monsieur l'expression de tous mes sentimens d'amitié si vous me permettez de joindre les miens à ceux que vous porte toute ma famille.

Caroline Bae Deurbrouq.

Jarzé 4 juin [Lire : 4 juillet].

P. S. J'ai reçu avant hier seulement votre petit billet, la maladie de maman ayant fait negliger à ma bonne Claire de me l'envoyer plutôt. — Si ma lettre vous parvient à Saché veuillez me rappeler au bon souvenir de M. et Mme de Margonne.

1. Lettre d'Angoulême, 19 juillet : « L'œuvre que je lui ai envoyée [à Gosselin] m'a coûté trente jours et quinze nuits. »

2. Dans le volume A. 316, fo 289 (section du ms. ainsi désignée par Georges Vicaire : « Lettres non signées ou avec signatures illisibles, prénoms ou initiales. »)

3. C'est nous qui soulignons : le don du liseur, chez Balzac, est plus d'une fois attesté par ses correspondants.

Adresse : Monsieur de Balzac chez Monsieur de Margonne au chateau de Saché près Montbazon. Indre-et-Loire.
Timbre postal : Baugé[1] 8 juillet 1832.

Cette lettre de la baronne Deurbroucq est tout à fait convenable de ton et donne une bonne impression de la personne qui l'a écrite. Mais cette Claire si peu empressée, ne souffrait-elle pas d'être le truchement d'un amour qui la dédaignait ? N'a-t-elle pas trahi Honoré ? Situation de roman, on l'avouera, ou de théâtre. Il en est du mariage comme de la politique : occupé ailleurs, possédé par sa création, l'écrivain croit agir assez en donnant *procuration* : mauvaise méthode pour le succès.

Or, Claire lui ayant dit en dernier lieu que M^me^ Deurbroucq ne viendrait en Touraine qu'au mois d'octobre, Balzac prit son parti : « Aller à Angoulême pour ne pas être six mois chez M. de Margonne. » Il l'annonce à M^me^ Carraud dès le 10 juillet. Et il se plaint, en hôte assez peu reconnaissant, de la vie qu'il doit supporter à Saché : « Il y a du monde, il faut s'habiller à heure fixe » ; il faut dîner quand on voudrait « suivre une idée » : « Ils m'en ont déjà bien étranglé avec leur cloche ! » La cloche n'est pas la seule étrangleuse. Et nous n'avons rien dit d'autres correspondances, que Balzac, à l'en croire, a réduites au strict minimum : il n'écrit qu'une fois par semaine — et de simples « mots » — à M^me^ de Castries et à M^me^ de Berny. Cette dernière séjourne alors en Nivernais dans le canton de Varzy (chez le général Allix, au château de Bazarnes). Quant à la marquise, elle avait quitté Paris le dimanche 17 juin. Balzac, comme chacun sait, finira par la rejoindre à Aix-les-Bains.

« J'ai entrepris », déclare encore l'hôte de Saché le 15 juillet, « un Conte au-dessus de mes forces ». A la Poudrerie, il va se faire plaindre : il est « brisé d'avoir fait *Louis Lambert*, malade... ». On pense à la lettre d'août 1834 : « *La Recherche de l'Absolu*... a failli m'emporter comme *Louis Lambert*, il y a deux ans. » Le même épuisement du romancier ? Peut-être. Mais surtout la même passion du héros, du frère de Louis qui n'est plus Palissy, personnage historique [2], mais Claës.

En arrivant chez les Carraud, Balzac assure qu'il craint la folie, il parle à son amie « de l'abandon où on laisse ces malheureux » (indice, entre parenthèses, de quelque visite à un asile : il s'en souviendra à la fin de *Lambert*). Là-dessus, Zulma : « Si vous devenez fou, je vous garderai », dit-elle avec un regard et une expression inoubliables. Enviant le rôle de M^lle^ de Villenoix...

Dans le labeur « excessif » qui l'attendait chez les Carraud, Balzac avait fait entrer le Conte philosophique pour Gosselin : « Il est achevé en manuscrit et je n'ai plus que le travail des épreuves » — toujours considérable chez lui. Et de fait, *Lambert* se développera pendant dix ans, les suppressions (il y en eut) étant très loin de compenser

1. Jarzé, dans le Maine-et-Loire, fait partie de l'arrondissement de Baugé.
2. Celui-ci a laissé un nom et des œuvres : il n'était pas *dans la ligne* du raté génial

les additions qui, d'une épreuve ou d'un exemplaire corrigé à l'autre, constituent comme autant de petits manuscrits secondaires.

Pendant ce mois où fut écrit le premier, le grand, celui de Saché, jamais le titre de *Louis Lambert* (dont nous nous sommes servis pour notre commodité) n'apparaît dans nos documents. Cet ouvrage célèbre est entré *incognito* dans l'existence.

II

Or, ce nom de *Lambert*, d'où vient-il ? Est-ce bien seulement à la présence de l'élève Tinant qu'on le doit ? Si Balzac a remarqué ces deux syllabes, c'est peut-être pour les avoir entendues dans sa famille où elles ne devaient pas être prononcées avec indifférence. Au moment où Honoré entra au Collège de Vendôme, le préfet d'Indre-et-Loire s'appelait le baron *Paul Lambert*. Un an après son installation, en décembre 1807, il était entré en conflit avec la Commission administrative de l'Hospice général de Tours, dont les comptes étaient réclamés par le ministère de l'Intérieur. D'accord avec le maire de Tours, le préfet essaya de faire nommer une nouvelle Commission des Hospices. Pour venir à bout de l'ancienne Commission qui prenait le public à témoin en publiant des comptes sans doute fictifs, le préfet dénonça au ministère, après quelques hésitations, Bernard-François Balzac, père du romancier et l'un des quatre administrateurs de l'hospice (lettre du 23 février 1808). Il lui reprochait l'irrégularité de sa gestion. B.-F. Balzac « semble avoir été son adversaire politique et, au contraire, l'un des amis politiques du préfet précédent, le général baron de Pommereul » [1].

Honoré, sans doute, était à Vendôme depuis le mois de juin 1807. Cette séparation n'enlève pourtant pas tout leur intérêt aux faits que l'on vient de rappeler.

Au reste, les prénoms de Tinant (*Louis*, *Lambert*) ne se sont pas tellement imposés à Balzac qu'il n'ait commencé par en « essayer » un autre au lieu du premier. Ainsi que l'a indiqué H. Evans [2], le *Lambert* du roman s'est tout d'abord prénommé *Henri* (comme le frère de Balzac, fils probable du châtelain de Saché) [3]. Nous avons déchiffré sous les effaçures (au verso des feuillets 26, 22 et 21), deux fragments de cette première version.

Le second appartient à l'épisode de la rencontre avec Mme de Staël. Épisode primitif, par conséquent, bien que Mme de Staël ne paraisse point dans l'Avertissement du *Gars*. Ce n'est pas faute d'être présente

1. Note due à J. Missiet du Biest, archiviste départemental de l'Indre-et-Loire, et que nous a communiquée Marcel Bouteron.

2. *Op. cit.*, p. 28-29. Mais il n'est pas exact de dire que « dès la troisième page du manuscrit se trouve le nom définitif ».

3. Le 11 *juin* 1832, Balzac annonce à sa mère une lettre qu'il lui enverra « pour Henri ». (*Lettres à sa famille*, Albin Michel, p. 92.)

alors à l'esprit de Balzac : n'intervient-elle pas soudainement dans *Les Chouans*, par le biais d'une étude de mots ? Le second chapitre de ce roman offre ce passage que J. Martin-Demézil a déjà relevé [1] : « Cette dissertation [...] servira à réhabiliter dans l'esprit de quelques personnes les mots [...] *garce*, *garcette*, dédaignés comme peu séants, dont l'origine est si guerrière [...]. — C'est une fameuse garce ! est un éloge peu compris que recueillit Mme de Staël dans un petit canton du Vendômois où elle passa quelques jours d'exil. [2] » Ainsi s'atteste, dès 1829, une tradition vendômoise qui, toutefois, n'eut son plein effet que trois ans plus tard, par la substitution de la « fameuse garce » au professeur Buet.

Les déplacements réels de Mme de Staël, en 1810, sont également indiqués dans l'opuscule sur *Balzac à Vendôme*. Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que l'effacé de notre manuscrit apporte une précision topographique : « Madame de Staël », y lit-on, « fut très étonnée de trouver sur la lisière de Bois-frêlon où elle avait été se promener, un enfant presque en haillons, etc... ». Bois-Freslon est le nom d'un château, dans le canton de Montoire, commune de Ternay. Cette familiarité de Balzac avec la région n'a rien pour surprendre.

Voici maintenant le premier fragment :

> Henri Lambert fut un des mille jeunes gens que j'ai connus au collège; mais il fut aussi l'un de ceux qui préoccupèrent le plus mon esprit naturellement observateur, et quelques bizarreries de son caractère dont nos camarades se moquaient beaucoup, ont contribué à me faire garder de précieux souvenirs sur les événemens en apparence peu intéressans de sa première jeunesse. J'ai déjà eu l'occasion de parler ailleurs de Mademoiselle Salomon de Villenoix, et je me suis repenti d'avoir mis en scène, sans précaution, quoique j'eusse changé le nom véritable de cette personne...

Ainsi, Balzac a eu d'abord dans l'esprit, et sa camaraderie de collège avec Lambert, et le rôle de Mlle de Villenoix. Son nouvel ouvrage sortirait donc, et de l'Avertissement du *Gars*, et du *Curé de Tours*, appelé alors *Les Célibataires*, où figure cette héroïne, ainsi que le vicomte de Lovenjoul l'a noté : elle y représente, dans l'espèce sociale des *vieilles filles*, la bonté, par contraste avec la méchanceté de la Gamard.

L'Avertissement, il est vrai, ne met pas en scène Balzac lui-même. Morillon n'est pas élève du Collège de Vendôme, mais il est rencontré dans la campagne par un professeur de cet établissement, et il y obtient une chaire. Or, un moment devait venir où les souvenirs de son adolescence se lèveraient autour du romancier. N'avait-il pas fait dire, en août 1831, à son Raphaël : « ...Cette vie de collège ou de

1. Cf. *Balzac à Vendôme*, Gibert-Clarey, Tours, p. 12. L'auteur note que Balzac « aime les discussions sémantiques ». Songeons, en effet, à son *alter ego* Louis Lambert : « L'analyse d'un mot, sa physionomie, son histoire, étaient, pour lui, les clefs d'une longue rêverie. » (Texte du manuscrit.) Ces lignes des *Chouans* sont un exemple de ces cogitations, dans leur partie positive.

2. *Le dernier Chouan*, t. I, p. 38-39 (Paris, Urbain Canel, 1829). Ms. A. 13, f° 13, r., où Balzac avait d'abord écrit : « ... Vendômois où elle *fut exilée*. »

lycée, dont, maintenant, nous nous rappelons tous, avec tant de délices, les malheurs fictifs et les joies réelles ; à laquelle notre gastronomie blasée redemande les pois rouges du vendredi, tant que nous ne les avons pas goûtés de nouveau... » « Arrive au drame », avait dit alors l'écoutant ; et Raphaël d'obéir [1]. Mais ce n'était que partie remise.

Plus inattendue, la mention de M^lle de Villenoix. Qui croirait postiche le roman d'amour, dans *Lambert*, se tromperait gravement. Au contraire, le dévouement de Pauline et la démence de Louis représentent, pourrait-on dire, la cause finale du récit. On s'en rendra mieux compte en lisant le passage des *Célibataires* que Balzac avait en vue.

> Or, mademoiselle Salomon appartenait à ces créatures héroïques, et son dévouement était religieusement sublime, en ce qu'il devait être sans gloire, après avoir été une souffrance de tous les jours. Belle, jeune, elle fut aimée, elle aima. Le jeune homme dont elle devait être la femme perdit la raison. Pendant vingt années, elle s'était, avec le courage de l'amour, consacrée au bonheur mécanique de ce malheureux, dont elle avait assez épousé la folie pour ne plus y croire. [...] Elle était venue habiter Tours, après avoir perdu son compagnon... [2]

Drame dessiné en quelques lignes, et qui fixait, sans que Balzac le sût dès lors (?), le destin de celui qui n'était pas né encore. Deux mois seulement s'étaient écoulés depuis que le fécond auteur avait composé *Les Célibataires*, dans la petite terre de M^me de Berny à Chantilly [3] ; cette nouvelle venait de paraître (*Bibl. de la France*, 26 mai 1832). On comprend qu'une création aussi récente ait agi sur le romancier, au moment où il conçut son nouveau sujet.

Surtout dans les dispositions où il se trouvait alors, l'idée de folie rôdant autour de lui. — Quelques mois avant *Les Célibataires*, en février-mars 1832, Balzac avait publié *La Transaction*, dont le héros passe pour fou. Le colonel Chabert a sur son visage « une certaine expression de démence triste », qui s'accorde avec « l'absence de toute chaleur dans le regard » [4]. Ce dernier signe se rencontre chez Louis Lambert à Villenoix : « ... il n'y avait plus de lumière dans son regard ».

Que Balzac vît dans les aliénés des frères malheureux, il n'en faut pas douter. Il se connaissait assez pour savoir que sa terrible imagination faisait de lui un être à part. Flaubert n'aura-t-il pas, à son tour, peur de la folie, cette rançon du génie ? « C'est en vue de cette idée » (les rapports du génie et de la folie) « que la notice [de *Lambert*] se trouve au milieu de mes Contes, etc... » : cette fin du manuscrit

1. *Romans et Contes philosophiques*, seconde édition, *La Peau de Chagrin*, t. I, p. 202-203 (Gosselin, 1831).
2. *Scènes de la vie privée*, t. III, 2e éd., Mame Delaunay, 1832. In-8°. *Les Célibataires*, p. 369-370.
3. M^me Balzac avait aussi une « campagne » à Chantilly (voir Laure Surville, *Lettres à une amie de province*, 1932, p. 47, lettre du 24 juillet 1832).
4. *L'Artiste*, 1832, p. 32. — Chabert — l'amant de M^lle Salomon-Louis....

de Saché désigne avec justesse la nature de ce conte *philosophique* [1].

Et voilà comment l'innommé des *Célibataires* dut se présenter avec son ange gardien à l'esprit de l'hôte de Saché [2]. Certes, rien dans ce premier crayon n'indiquait que le fou fût génial : on devinerait plutôt le contraire. Mais la poésie réclamait non moins que la philosophie en faveur d'une métamorphose. Malgré le spiritualisme intégral de ses débuts, Morillon est le visionnaire des corps ; Lambert sera celui des idées. En ces deux êtres, Balzac incarne sa double nature de romancier et de penseur. Douillettement entretenu par le ménage Buet, Morillon consent à devenir homme de lettres : il attend, ou on attend pour lui, gloire et argent. Lambert, fourreau usé par la lame, sera la victime, non seulement de l'Idée, mais d'une passion frénétique.

Qui l'aurait cru, tout de même, que le couple à peine entrevu dans *Les Célibataires* allait être élu pour brûler d'un pareil feu et s'éteindre si vite ? Balzac ne s'est embarrassé d'aucune difficulté. Nous voulons bien que M^lle^ Salomon soit transférée à Blois pour y vivre son roman ou plutôt son drame, mais comment fréquente-t-elle ensuite les salons de Tours, si elle s'est retirée, ainsi que le laisse entendre l'Avertissement de *Louis Lambert*, dans « un asile inviolable » [3] (un couvent ?). Ce n'est pas tout : elle a soigné pendant vingt ans (premier jet : quinze ans) [4] son compagnon avant de le perdre, et elle l'a perdu au plus tard en cette année 1824, où l'action des *Célibataires* est censée se passer. Or, si 1824 est également la date de la mort de Lambert, il n'a connu Pauline qu'en 1820 : elle avait alors vingt ans. La contradiction est flagrante. Aussi, la première fois qu'il réédita *Les Célibataires* après la publication de *Louis Lambert*, c'est-à-dire en 1834 [5], Balzac changea-t-il les *vingt* années en *cinq*. Nous pourrions noter aussi que l'action du *Curé de Tours* commence en 1826 dans l'édition définitive, mais à quoi bon ? L'héroïne des *Célibataires* y garde son visage : ce visage pâle, irrégulier ou régulier [6], et qui, certes, n'a rien de la Juive. Loin d'être, comme l'amie de Louis Lambert, exclue de la bonne société par sa race et l'irrégularité de sa naissance, la protectrice de Birotteau appartient à l'aristocratie tourangelle [7].

1. Il viendra un temps (1835) où *Lambert*, entre *Les Proscrits* et *Séraphita*, et sous cet éclairage, sera partie d'un livre *mystique*.

2. Il y a aussi dans les *Célibataires* une bibliothèque, comme dans *Victor Morillon* et *Louis Lambert* : des livres donnés au chanoine Chapeloud par l'un de ses oncles, ancien oratorien (p. 290).

3. « Où les livres n'arrivent pas », lit-on sous un effacé.

4. Voir le vol. A. 11, f° 117, v.

5. *Scènes de la vie de province*, t. II, M^me^ Charles-Béchet, 1834, in-8° ; voir p. 114-115.

6. Selon le ms. et la 1^re^ édition, le visage de la demoiselle « ne manquait pas de physionomie, malgré l'irrégularité de ses traits » (le ms. donne en effacé : « le désordre »). La seconde édition offre « la régularité », ce qui vaut mieux : c'est la régularité des traits qui nuit à l'expression d'une physionomie. Mais que dites-vous de cette malléabilité de l'image intérieure ? Il est vrai qu'ici elle protège le caractère essentiel, l'expression physionomique.

7. Voir le D^r F. Lotte, *Dictionnaire biographique des personnages fictifs de la « Comédie humaine »*, José Corti, 1952, p. 676, n. 166.

Cette transformation est due sans doute à la vertu de ce nom de *Salomon*. Ce coffret, fermé jusque-là, Balzac l'ouvrit à Saché, et l'odeur orientale s'en échappa. Bien avant *La Torpille*, la beauté juive a donc tenté le pinceau de Balzac : le portrait de Mlle de Villenoix prélude à celui d'Esther, autre fille dévouée. Mais si le type s'orientalise, une opération contraire s'exerce sur le nom. Certes, l'héroïne de *Louis Lambert* continue de s'appeler comme celle des *Célibataires*, mais jusqu'à un certain point du roman. L'idylle de Blois suscite une autre désignation. Alors Balzac commence par écrire « Mademoiselle Salom », puis il efface ce mot inachevé qu'avait tracé l'automatisme de la main, mais dont la plénitude reflue vers l'oncle « Joseph » [1] et s'absorbe en lui.

« Mlle Salomon » meurt, Pauline naît : Pauline, fille d'un père catholique. Si Balzac a pris soin de dire dès l'abord d'où venait ce personnage, nous laissera-t-il ignorer l'origine du prénom qu'il lui impose ? Cette question nous amène à notre dernier point : les rapports de *Louis Lambert* et de *la Peau de Chagrin*.

Ils ne se bornent pas au thème, indiqué plus haut, des souvenirs de collège. Raphaël n'a-t-il pas déjà consacré « la plus grande partie de [son] temps » de mansarde à l'élaboration d'une *Théorie de la Volonté* ? « Long ouvrage » pour lequel il a « appris les langues orientales, l'anatomie », et qui devait « compléter les travaux de Lavater, de Gall, de Bichat, en ouvrant une nouvelle route à la science humaine... » [2]. Ici encore, le narrateur est trop pressé : les développements viendront à leur heure. Où ? dans ce *Louis Lambert* où l'on peut lire, après l'épisode de la confiscation : « Ce fut en mémoire de cette catastrophe et de Louis que, récemment, dans l'ouvrage par lequel commence la série de ces Contes, je me suis servi pour une œuvre fictive du titre réellement inventé par Lambert ; mais cet emprunt n'est pas le seul que je lui ai fait, et son caractère, ses occupations m'ont été très utiles dans cette composition, dont le sujet est dû au souvenir d'une de nos méditations. » (Texte du manuscrit). A quoi l'auteur ajoutera, mais seulement dans les *Études* : « [*après* « Lambert »], et que j'ai donné le nom d'une femme qui lui fut chère à une jeune fille pleine de dévouement » [3].

Balzac fait donc tout son possible pour conférer à *Louis Lambert* le caractère d'une histoire vraie *succédant* à sa transposition romanesque. La *Théorie de la Volonté* annoncerait l'authentique *Traité de la Volonté* dont elle est le double fictif, et l'imaginaire fille des Gaudin [4] a pour marraine encore inconnue la très réelle compagne de Louis.

1. On croit lire sous ce mot les premières lettres d'un autre (*Jérôme*).
2. *Op. cit.*, p. 247.
3. *Études philosophiques*, t. XXIII, p. 120 (librairie de Werdet, 1836, mais imprimé plus tôt, avant le *Livre mystique*).
4. Sur celle-ci, voir F. Lotte, *op. cit.*, p. 215-216. Il convient d'ajouter cette *Pauline* aux deux autres de la page 458.

Or, se présenter comme témoin et garant d'une existence qui s'est mêlée à la vôtre, écrire la « Notice biographique » d'un contemporain né en 1797 et mort en 1824 (encore que la première date, dans le manuscrit, s'obtienne par un calcul et que la seconde n'y figure point [1]), c'est œuvrer en écrivain qui sait son métier et qui voit dans ce procédé si répandu le meilleur chemin pour emporter la créance. Après cela, qui oserait soutenir — pour ne rien dire de Louis — que Balzac n'a pas eu pour M^lle de Villenoix un modèle vivant ? Lisez l'Avertissement inédit : à travers ses déclarations embarrassées, parfois déconcertantes, il vous sera difficile de rejeter entièrement l'impression qu'une belle infortune connue de l'auteur, et dont il a fait ce qu'il a voulu, doit être au fond de son récit.

Mais écoutons Balzac encore : « L'instinct barbare qui pousse les [écrivains] à dramatiser toutes les misères sociales dont ils sont témoins... m'a fait parler ailleurs de [M^lle de Villenoix]. Alors, je regrettai bien vivement d' [...] avoir jeté presque dédaigneusement en quelques lignes la poésie de son aventure, quand elle méritait tout un livre et pouvait devenir sous une main plus habile [...] une grande figure digne d'être mise » dans la galerie des *Amants célèbres*. Le grand dessein du Préfacier paraît ici : l' « Histoire intellectuelle » de Lambert risquant de rebuter le public, se le réconcilier grâce aux attraits éprouvés d'une intrigue sentimentale. Mais on sent aussi là l'idée-force qui a produit le nouvel ouvrage : ces lignes trop maigres, trop rapides des *Célibataires*, ne laisser à personne le soin d'y remarquer et d'en développer toutes les virtualités.

Ainsi Balzac, bien avant l'illumination (?) de 1835, « fait reparaître » certains de ses personnages. Ce n'est encore, à vrai dire, que la reprise à deux mois de distance, d'une sorte de schéma : petite opération,, mais combien significative ! Eh quoi ! Balzac a le monde à sa disposition, et il se retourne déjà vers son œuvre si peu avancée ? Le type du dévouement, c'est pour lui la demoiselle Salomon des *Célibataires*, la Pauline de la *Peau de Chagrin*. Force lui est de repétrir une de ces créatures : de lui refaire une beauté, un âge, une condition, une race. Que ne prend-il, direz-vous, un autre bloc d'argile ? Mais non : déjà sa société se constitue, portant un signe au front qui la désigne pour de nouvelles aventures ; déjà l'ouvrage est une seconde nature où l'on puise en vue d'un suivant ; déjà tendent à se former les parties du Tout dont la vision grandiose se dessine à l'horizon de son esprit.

Cette anticipation n'a-t-elle rien dérobé aux yeux de Balzac ? Quand il dit que la *Notice biographique* de son ancien camarade est « au milieu » de ses Contes [2], il se trompe s'il parle avec précision. Le *Louis Lambert* de 1832 fermait bel et bien le Recueil ouvert par *La Peau de Chagrin*. Que ce dernier sujet soit ou non sorti d'une médi-

1. Elle apparaît seulement dans la première édition.
2. Voir *supra*, p. 0.

tation des deux amis de Vendôme, les quatre volumes de *Romans et Contes* n'en alignent pas moins leurs récits entre ces deux ouvrages fortement *philosophiques*. Si cette disposition n'a pas été remarquée par l'architecte, rien n'empêche au visiteur de la signaler.

JEAN POMMIER.

P. S. — Cet article était composé quand j'ai reçu les pages de M. Bernard Guyon que nous publions dans le présent numéro. Son compte rendu de l'ouvrage de H. Evans rejoignait si bien, à la fin, certaines de mes vues, que nous avons décidé, d'un commun accord, de détacher et de transférer ici les lignes que l'on va lire. A Dieu ne plaise (comme il dirait) qu'une antériorité de quelques semaines me conduise à étouffer la voix de mon collègue et ami !

Après avoir, lui aussi, souligné l'intérêt de la documentation demandée sur Bernard Palissy et de l'allusion au « pauvre artisan », B. Guyon posait, comme ils le sont plus haut, les rapports de Louis Lambert *et du* Curé de Tours. *Ayant cité le passage sur les amours de M*lle *Salomon, il continuait ainsi* : « Impossible de ne pas découvrir dans ces quelques lignes le schéma du drame sentimental de Louis Lambert. Or ce texte [...] est antérieur non seulement à la rédaction de la *Notice biographique*, mais vraisemblablement à sa conception même [...]. Balzac a songé à cette histoire tragique et émouvante qu'il avait seulement esquissée quelques semaines plus tôt dans *Les Célibataires* [...]. Il centre donc son récit sur ce qui en constitue aujourd'hui la deuxième partie, c'est-à-dire sur l'étude de cet amour, de cette folie, de l'héroïque dévouement de la jeune fille et enfin sur ce problème éminemment « philosophique ». Ce que le vulgaire appelle « folie », est-ce vraiment de la folie ? Toute la première partie n'est conçue qu'après coup ; suscitée soit par le désir d'étoffer un récit un peu trop grêle, soit par la découverte faite par le romancier au moment même où il écrivait de l'importance du sujet qu'il traitait ; et, par suite, la décision de ne pas laisser échapper l'occasion ainsi offerte de traiter *ex cathedra* quelques-uns des problèmes philosophiques sur lesquels il méditait depuis tant d'années.

« [...] Quoi qu'il en soit, il me semble qu'on peut tirer de ces quelques lignes des *Célibataires* (annonciatrices en mai du conte philosophique d'octobre) une indication importante sur le processus de la création littéraire chez Balzac. Celle-ci part volontiers d'un dénouement pour « remonter » aux événements antérieurs qui l'expliquent ou simplement le précèdent. Certes, il est impossible de savoir si, lorsqu'il résumait en quelques lignes l'histoire de Mlle Salomon de Villenoix dans *Le Curé de Tours*, le romancier avait présents ou non à l'esprit, dans leurs détails, tous les moments de cette vie imaginaire. Mais je ne le pense pas, je crois plutôt qu'après avoir inventé ce destin dans sa forme sèche et nue, il a laissé travailler son esprit sur ces données et que, parti de cette fin de vie, il a peu à peu ressuscité tout l'imaginaire passé qui l'avait précédé. Le cas en face duquel nous nous trouvons ici n'est certainement pas unique dans l'histoire de la création balzacienne. En particulier, on en trouverait un assez semblable, quoique plus complexe, dans la création d'un des personnages les plus importants de la *Comédie Humaine* : Lucien de Rubempré. Mais ceci est une autre histoire.... »

BALZAC EST-IL L'AUTEUR DE « GAMBARA » ?

La dédicace de *Gambara* [1] offre l'exemple d'une humilité rare chez un créateur. En faisant hommage de sa nouvelle à Auguste de Belloy, son secrétaire depuis 1835 [2], Balzac ne cache pas qu'il lui rend son propre bien. C'est lui en effet qui, « au coin du feu, dans une mystérieuse, dans une splendide retraite qui n'existe plus, mais qui vivra dans nos souvenirs, et d'où nos yeux découvraient Paris, depuis les collines de Bellevue jusqu'à celles de Belleville, depuis Montmartre jusqu'à l'Arc de l'Étoile », aurait, « par une matinée arrosée de thé », jeté sous la plume du Maître « ce personnage digne d'Hoffmann ». La mystérieuse et splendide retraite à laquelle il est fait allusion ici est de toute évidence le fameux appartement que le romancier avait loué à Chaillot, 13, rue des Batailles, pour échapper à la Garde Nationale, aux créanciers, et pour y aimer aussi tout à son aise Sarah Visconti. Le salon-cabinet de travail, situé au deuxième étage, donnait sur la Seine, et offrait effectivement le plus magnifique spectacle sur Paris [3]. C'est donc là que Belloy aurait suggéré à Balzac le sujet de *Gambara* aux premiers froids de l'automne 1836, en septembre, ou au début d'octobre plus probablement [4], puisque le traité qui pré-

1. *Le Cabinet des Antiques*, scène de la vie de province, suivie de *Gambara*, par H. de Balzac, 2 vol., Hippolyte Souverain, édit., rue des Beaux-Arts, 5e, 1839.

2. *Lettres à l'Étrangère*, I, p. 289, Chaillot, 18 décembre 1835.

3. Sur cette maison mystérieuse, voici nos sources, en dehors des *Lettres à l'Étrangère* :

Francis Nettement : *Les Excentricités de M. de Balzac*, dans *La Semaine des Familles*, 9 octobre 1858 ; Théophile Gautier : *Souvenirs romantiques* ; Werdet : *Portrait intime de Balzac*, Dentu, 1859, et *Souvenirs de la Vie littéraire*, Dentu, 1879 ; Bouvier et Maynial : *Les Comptes dramatiques de Balzac*, Sorlot, 1938, où sont utilisés les comptes de Moreau, tapissier, conservés à Chantilly.

Balzac a transposé ce salon dans *La Fille aux Yeux d'or*, et il l'a utilisé pour décrire la chambre d'Achille Malvaux dans *La Femme-Auteur*.

4. « Au coin du feu », dit Balzac. Certes, l'expression pourrait n'être pas absolument décisive, et le romancier lui-même l'emploie parfois au sens figuré. Mais ici le doute n'est pas possible : tout d'abord Balzac fait boire à Belloy du thé, ce thé précieux dont Léon Gozlan nous a donné la recette dans *Balzac en Pantoufles* et les observations de la météorologie achèveront de nous convaincre. Pendant tout le mois de septembre, le temps est nuageux et pluvieux. Certains jours sont particulièrement froids : le 11 septembre, la température est de 6° Réaumur à midi, de 8° le 13,

voit la publication dans *La Gazette musicale* fut signé le jeudi 13 octobre. Dans cette dédicace, d'autre part, où le désir de justice est manifeste, le nom d'Hoffmann ne se trouve pas sans raison. En 1828, Balzac, alors imprimeur, avait imprimé dans *Le Gymnase* du 8 mai *L'Archet du Baron de B****, par E. T. A. Hoffmann. Or, ce Baron offre d'incontestables ressemblances avec Gambara, puisqu'il croit produire sur son violon une musique admirable, alors que ses auditeurs n'entendent que « des croassemens, des sons criards, des miaulemens aigres » [1]. Le même conte, traduit par Loève-Veimars sous le titre *La Leçon de Violon*, avait paru dans *L'Artiste* en 1831, revue que Balzac connaissait bien, puisque cette année même il y publiait *Le Chef d'Œuvre inconnu*, dont le sujet est tout voisin. Ce personnage néanmoins était quasiment neuf en 1836, puisqu'aucune traduction française — et il y a de quoi s'en étonner — ne reproduira le conte avant 1843 [2]. Sensible aux suggestions de Belloy, le romancier voit tout de suite quel parti en tirer, et comme il aime à donner à ses personnages des noms véritables, il appelle son héros *Gambara*. N'y a-t-il pas en effet un Charles Antoine *Gambara*, musicien né à Venise en 1774, et un autre musicien Jean-Baptiste *Gambaro*, né à Gênes en 1785 ? Au reste, les *Gambara* sont assez fréquents en Italie, et Stendhal, dans son *Journal* à la date du 8 août 1801, en compte « trois ou quatre » à Brescia. Le nom enfin ne faisait-il pas songer à la fameuse viola di *Gamba* qui était à la mode au XVIII[e] siècle [3] ?

Mais la dédicace est plus généreuse encore : « Vous avez créé *Gambara* », dit Balzac, « je ne l'ai qu'habillé. Laissez-moi rendre à César ce qui appartient à César ». Ainsi Belloy aurait même rédigé la nouvelle, du moins dans un premier état, le Maître ne venant qu'à la fin pour jeter, avec son expérience, les dernières couleurs, et... mettre sa signature. Problème singulièrement excitant de collaboration littéraire.

Le contrat signé par Maurice Schlésinger, le Jacques Arnoux de *L'Éducation sentimentale*, a été rédigé par Balzac en personne, comme en témoigne l'écriture :

Je soussigné, gérant de *La Gazette musicale*, reconnais que M. de Balzac rentre dans ses droits d'auteur pleins et entiers six mois après la publication du dernier article d'une nouvelle intitulée *Gambara* et que je n'ai que le droit de l'insérer dans *La Gazette musicale* [4] sans pouvoir la réim-

de 9° le 14 et le 16. A partir du 24 septembre, il fait plus chaud : 16° le 26. Mais au début d'octobre, le froid recommence : 9° Réaumur le 1[er] à midi, 8° le 2, le 4, le 8, etc. (*Bulletin de la Société d'Horticulture*, 1836.)

1. *Le Gymnase*, recueil de morale et de littérature ; Paris, imp. H. Balzac, rue des Marais, Saint-Germain, n° 17, 1[er] vol., 1[er] cahier, 9 mai 1828, p. 36-51. (B. N. Z. 20376.)

2. E. T. A. Hoffmann. *Contes fantastiques*, traduits par Loève-Veimars, 2[e] série, Garnier, 1843, p. 317-329, *La Leçon de Violon*.

3. Sur les noms propres de Balzac, voir M. Jean Pommier, *Cahiers de l'Association internationale des Études françaises*, juillet 1953 (n[os] 3-4-5), p. 227. Notons tout de suite que le nom du gargotier *Giardini* est pris directement dans le conte d'Hoffmann où il est celui d'un violoniste.

4. Elle y sera publiée en cinq fois, du 23 juillet au 20 août 1837.

primer autrement que pour le service de ce journal et que je ne peux en disposer autrement d'aucune manière, et que rien de cette nouvelle ne peut être publié sans le bon à tirer de M. de Balzac.

Les corrections seront à ma charge.

Paris, le 13 octobre 1836.
SCHLÉSINGER [1].

Le 16 octobre, *La Gazette musicale* cite pour la première fois le romancier parmi ses collaborateurs et annonce également qu'elle « publiera incessamment (...) *Gambara*, nouvelle musicale (...) ». Le 22 octobre, Balzac annonce à l'Étrangère qu'il a vendu entre autres choses « vingt colonnes à une revue musicale pour mille francs », ce qui est un prix considérable, presque deux cent mille francs de notre monnaie. Jusqu'aux derniers jours de 1836 cependant, il n'est plus question de *Gambara*. Le romancier, d'ailleurs, est absent de Paris du 20 novembre au 1er décembre. Le 27 décembre enfin, il écrit à Mme Hanska qu'il lui « faudra finir *La Haute Banque* (un volume) pour *La Presse* ; *César Birotteau* (deux volumes) pour *Le Figaro* et un article pour *La Gazette musicale* ». *Gambara* serait-il sur le chantier ? Il l'est en tout cas d'une façon bien imprécise. *La Gazette musicale* annonce bien le dimanche 1er janvier 1837 que « le deuxième numéro et suivants contiendront *Gambara ou la Voix humaine*, par M. de Balzac ». Mais le sous-titre, en nous parlant de la voix humaine, nous montre que le sujet n'est pas clairement délimité. Que nous promet-il ? Doit-il nous faire songer à *Massimilla Doni* ? ou bien le musicien de Balzac allait-il imaginer un instrument dont « les sons » rivaliseraient « avec la voix humaine » ? Or, c'est dans une certaine mesure ce que va faire *Gambara* [2].

Ce mois de janvier 1837, d'ailleurs, est particulièrement rempli. Tout d'abord le romancier est malade ; il souffre de cholestérine. Werdet fait faillite. Le 10, ce sont les poursuites de Duckett qui commencent. Schlésinger montre les dents. Balzac doit trouver le moyen de le satisfaire, et très certainement à la fin du mois il lui remet la plus grande partie de la copie. L'écrivit-il lui-même ? Plus vraisemblablement il en avait chargé Belloy, auquel il avait donné des instructions minutieuses. Ainsi les prénoms de ses héros ne sont pas choisis au hasard. *Marianna* n'est-il pas celui de la marquise Trivulzio, et *Andrea* celui du poète Maffei, amis italiens de Balzac [3] ? Quoi qu'il en soit, au début de février, Éverat a déjà renvoyé les dix premières pages d'épreuves, qui subsisteront telles qu'elles, ou à peu de choses près, dans le texte définitif. La suite, soit seize feuillets, est à la composition, 16, rue du Cadran. Or, à ce moment, le feu ravagea,

1. Collection Lovenjoul, A. 256, fol. 50.

2. La Pléiade, t. IX, p. 453. Signalons toutefois que le passage où se trouve cette expression apparaît en manuscrit seulement sur la septième épreuve, Coll. Lov., A. 87, fol. 162.

3. Notons que, primitivement, l'héroïne s'appelait Marianne ; elle ne devient Marianna que dans le deuxième jeu d'épreuves. — *Marianna* de Sandeau ne paraîtra qu'en 1839.

dans la nuit du 6 au 7 février, de minuit à deux heures du matin, toute l'imprimerie, détruisant, nous dit *Le Journal des Débats*, « la partie principale des ateliers qui comprenaient vingt-six presses, ainsi que les vastes ateliers de composition et les clichés de plusieurs ouvrages de grand prix ». Balzac, qui avait déjà perdu en partie le manuscrit de *La Duchesse de Langeais* et qui avait été victime d'un incendie, rue du Pot-de-Fer, dans la nuit du 12 au 13 décembre 1835[1], n'avait pas besoin de cette nouvelle catastrophe, car sa situation est tragique. On en peut suivre les différents moments dans l'ouvrage de Bouvier et Maynial [2], et nous rappellerons seulement les dernières contraintes. Le 5 février, il a dû emprunter sur gage au Mont-de-Piété ; le 6, on saisit son tilbury ; il reçoit un commandement de Duckett tendant à prise de corps, et ce même jour il envoie Auguste, son valet de chambre, demander au docteur Nacquart « trois cents francs » qui commencent, dit-il dans une formule bien prometteuse, « un nouveau compte de gracieusetés entre nous » [3]. A Schlésinger qui l'a prévenu tout de suite du malheur, Balzac répond par cette lettre découragée [4] :

Mon cher maître Schlésinger,

Il était fort indifférent que la composition dont j'ai épreuve fût brûlée, et très important que celle des seize feuillets fût sauvée, ainsi que ces dits feuillets, attendu qu'il faut renoncer à *Gambara*, dont nous avons la tête et la queue sans le milieu, et qu'on ne recommmence pas facilement ce qui a été jeté sur le papier. J'ai toujours eu peur de ces sortes d'affaires et voici la troisième fois qu'on me perd un manuscrit ; je ne les ai jamais refaits. Je vous dirai samedi [9 février] le temps qu'il faudrait pour arranger cela ; mais dans le cas où il faudrait refaire les quinze ou seize feuillets, nous aurions besoin d'au moins deux semaines, et je vous prie de bien considérer que j'ai fait ma copie ; voilà pourquoi je vous disais qu'il était utile de copier les manuscrits, afin d'en avoir le double en cas de malheur. Il m'est impossible de refaire ce qui a été une fois fait, si cela se perd, et je veux cependant sauver *Gambara*. Il est clair que quand une imprimerie brûle, il faut que mes manuscrits y soient !

Comment n'a-t-on pas ôté la copie des casses [5] ? Sachez si c'était composé, s'il y en avait épreuve, si l'épreuve ou la copie n'est pas au bureau de correction. C'est un affreux malheur qui ne serait pas arrivé si vous m'aviez laissé composer chez M. Béthune la copie pour votre journal, comme je le fais pour les autres.

Je veux le tout composé, pour tout corriger ; cela nous rejettera sur août [6] ?

Mais quel désastre peut abattre longtemps Balzac ? Pour l'heure,

1. *Et.*, I, p. 248 et p. 287.
2. P. 245 et suivantes.
3. Lov., A. 281, fol. 289 (copie). V. Bouvier et Maynal, *op. cit.*, p. 246.
4. *Œuvres complètes*, Calmann-Lévy, 1876, *Corresp.*, p. 269-270, où elle est daté., inexactement juillet 1837. Signalons que Bouvier et Maynial également (*op. cit.* p. 233) fixent à tort l'incendie au mois de juillet.
5. Ce sont les boîtes contenant les lettres. La copie, c'est-à-dire le texte à reproduire, était appliquée sur une planchette longue appelée *visorium*, qui se fixait dans la bordure de la casse avec une pointe. Le soir, la copie devait être mise en sûreté.
6. Il paraît plus vraisemblable de lire *avril*.

il prépare son voyage à Milan, où il doit débrouiller la succession qui revient au comte Emilio Visconti. Le 9, en effet, il écrit au marquis de Saint-Thomas, à Turin, qu'il est « au milieu de ses préparatifs de voyage pour Milan », « où je serai sans doute », ajoute-t-il, « quand vous lirez cette lettre » [1]. Toutes ses minutes sont précieuses. Le 9 encore, il va signer chez maître Outrebon la procuration que lui fait son ami italien [2]. Le 9 encore, il fixe à Louis Boulanger, qui a fait son portrait, un rendez-vous pour le « samedi 11 février, à midi et demi, heure militaire, chez M. Lecou, libraire » [3]. En même temps, il donne des instructions à Belloy pour réparer le mal et achever la nouvelle pendant son absence. Le dimanche 12 février, en effet, il adresse à Schlésinger ce billet où le *nous* est significatif :

Il est extrêmement urgent que je vous voye, car nous travaillons à réparer la perte faite dans l'incendie, ce qui n'est pas une chose facile et je voudrais m'entendre avec vous sur tout cela. Mille complimens.

Et il ajoute en post-scriptum :

Je n'ai pas d'autre heure que demain lundi de 9 à 10 h, car je suis accablé d'*affaires* graves et je vous attendrai chez moi [4].

Il fut entendu dans ce dernier entretien que *Gambara* serait terminé et remis à l'impression dix jours après le départ du romancier, qui corrigerait les épreuves à son retour. Celui-ci quitta Paris le 14 février, comme nous l'apprend un petit mot adressé ce jour même au docteur Nacquart :

Mon bon docteur, je suis parti pour Milan, et je ne sais si je serai revenu pour le 15 ou 20 mars [5].

Il n'allait revenir que le 3 mai, après deux mois et demi d'absence. A son retour, les épreuves étaient prêtes. Hélas ! il fut loin d'être satisfait. Il le fait savoir aussitôt à Belloy qu'il n'a pas encore revu, et qui se justifie par une lettre précieuse, écrite 10, rue de Cléry, chez Ferdinand de Gramont. Le papier porte les initiales repoussées F. G., en caractères gothiques, surmontées d'une couronne comtale.

Mon bien cher Maître, disait Belloy, ce que vous avez entre les mains est toute la nouvelle de *Gambara* telle que je vous l'avais développée avec détails. La fin n'est pas l'ouvrage de deux mois et demi, mais bien celui des dix jours que vous m'aviez laissés et au terme desquels la copie a été mise à la disposition de Schlésinger. Je voudrais pouvoir m'offrir à vous corps et âme. Mais Souverain a accaparé l'un et l'autre par une mise en demeure suivie d'une transaction qui m'oblige à travailler jour et nuit jusqu'au 23 [6]. Au delà de ce terme, je serai gratuitement et de tout cœur à

1. Lov., A. 281, fol. 291.
2. *Ibid.*, A. 319, fol. 103-108.
3. *Ibid.*, A. 281, fol. 290. Rappelons que le traité avec Delloye Lecou et Bohain remonte au 15 novembre 1836.
4. *Ibid.*, A. 288, fol. 85. Au verso (fol. 86), Balzac a griffonné : Monsieur Schlésinger (pressé).
5. *Ibid.*, A. 281, fol. 293 (copie).
6. *L'Excommunié*, qui allait paraître chez Souverain dans les *Œuvres d'Horace*

votre service. Si en attendant cette époque vous avez besoin d'un praticien actif, M. de Grammont [*sic*] qui vous présente ses respects se met entièrement à votre disposition.

Si vous avez une heure à perdre, donnez-moi un rendez-vous, je vous prie. Il me sera bien doux de vous revoir. Croyez à l'inaltérable dévouement de votre ami [1].

Mais quelle est donc cette nouvelle « développée avec détails » ? Il existe, à la Collection Lovenjoul, onze jeux d'épreuves [2], et les premières — si l'on excepte les dix premiers feuillets [3] — sont certainement celles que Balzac trouva à son retour, et qui, si l'on ne tient compte ni des ratures, ni des ajoutés, représentent le manuscrit que Belloy remit à Schlésinger, autour du 25 février probablement. Or, nous devons reconnaître que ce *Gambara* est assez semblable à celui que nous pouvons lire aujourd'hui : les faits, les aventures sont à peu près les mêmes. Il y manque cependant les deux morceaux essentiels, c'est-à-dire la description de l'opéra de *Mahomet*, et l'analyse de *Robert-le-Diable* [4]. Ainsi, la part faite à la musique était inexistante. D'ailleurs l'aide de camp s'était trop souvent contenté de reprendre des thèmes déjà utilisés : *Gambara* ne commençait-il pas par une description de Paris qui rappelait, à s'y méprendre, le début de *Ferragus* ?

de Saint-Aubin (B. F. du 17 juin 1837), fut mis au point par Belloy, avec l'aide de Gramont.

1. Lov., A. 312, fol. 162. Feuille double. Le verso du fol. 163 porte l'adresse : Mme Ve Durand, 13, rue des Batailles. Chaillot. Deux cachets de la poste : sur l'un on déchiffre PARIS, sur l'autre MAI 18...

2. Notons que seuls les trois premiers jeux contiennent toute la nouvelle.

3. Les dix premiers feuillets ne contiennent, en effet, que de menues corrections. C'est seulement à partir du folio 11 que Balzac, à son retour, mettra de larges observations.

4. Le lecteur pourra se faire une idée approximative de ce qu'était ce premier état en supprimant dans le texte de *La Comédie Humaine* (éd. de la Pléiade) les passages suivants :

a. P. 424, ligne 10 ; 425, l. 28 : « Giardini affectait... ne l'écoutait plus », ajouté par Balzac sur l'épreuve III (fol. 8, verso, et un ajouté sans numéro).

b. P. 427, l. 1 ; 428, l. 1 : « Les convives ... nouveau venu », ajouté en manuscrit par Belloy sur l'épreuve I (fol. 10-11).

c. P. 429, l. 19 ; 431, l. 20 : « S'adressant au faiseur ... c'est tout dire », ajouté par Belloy sur l'épreuve I (fol. 12, verso ; 13, recto) ;

d. P. 431, l. 30 ; 432, l. 4 : « Vous attaquez ... ignorait la musique », ajouté par Belloy sur l'épreuve I (fol. 13, verso).

e. P. 442, l. 33 ; 450, l. 7 : « Et d'abord, Monsieur ... brave homme », ajouté d'abord par Belloy sur l'épreuve I (fol. 24, verso, et 25, en marge). puis refait en manuscrit par Balzac sur l'épreuve III (fol. intercalaires 1 à 6, numérotés de 92 à 97 dans la collection Lovenjoul).

f. P. 456, l. 27 ; 467, l. 8 : La première partie, jusqu'à « ... pensée » (p. 458, l. 34), ajoutée par Belloy sur l'épreuve I (fol. 30, verso ; 31, recto et verso en marge, et 32, recto en marge), puis entièrement refait par Balzac sur l'épreuve III (9 fol. intercalaires entre les fol. 28 et 29).

g. P. 470-473. Conclusion ajoutée par Balzac sur l'épreuve III (fol. 31, recto et verso).

En plus de ces passages ajoutés, la vie de Gambara (Pléiade, p. 433, l. 23 ; p. 438, l. 5 : « Je suis né ... de mauvaise foi ou d'ineptie »), qui existait déjà sur le manuscrit de Belloy, a été refaite et allongée considérablement par Balzac sur l'épreuve II (fol. 15, recto, et 4 fol. ajoutés), puis sur épreuve III (fol. 16, en bas et verso, et un fol. ajouté).

Marianna disparaît rue Froid-Manteau, dans l'allée d'une maison à « l'aspect repoussant », comme madame Jules s'était engouffrée dans la « maison vulgaire, ignoble, étroite » de la rue Soly. La gargotte de Giardini était un souvenir manifeste de la pension Vauquer ; et Andrea protégeait le pauvre musicien comme Rastignac avait protégé le Père Goriot, et, comme Rastignac encore, il offrait du champagne à ses commensaux. Enfin, l'amour admiratif de Marianna pour Gambara ressemblait curieusement à celui qu'avait éprouvé Pauline de Villenoix pour Louis Lambert. Aussi Balzac, assez découragé, décide de faire détruire ce *Gambara* déjà composé. Il reprendra la nouvelle plus tard, lorsqu'il aura pu étudier les problèmes de l'expression musicale et de l'instrumentation qui sont, à son sens, le vrai sujet. Mais comme Schlésinger exige l'exécution du contrat, il s'engage à lui envoyer tout de suite « une autre étude », et il l'en informe par le billet suivant, cacheté à la cire rouge avec ses armes et sa devise : « Jour et nuit ». Il fut écrit très probablement le mardi 9 mai.

Mon cher Monsieur Schlésinger, le porteur du présent vous remettra mercredi matin [17 mai] un autre *Gambara* que j'ai fait depuis mon retour ; ce que j'ai trouvé composé à mon arrivée ne *m'a point satisfait*, il *faut* encore deux mois environ pour en faire l'œuvre que j'ai rêvée, et comme vous ne pouviez attendre, vous aurez une autre étude sur le même sujet plus à portée de mes faibles connaissances en musique. Vous pouvez faire distribuer [1] le *Gambara* composé, et m'envoyer la note des frais qu'il a occasionnés. Il y aura si peu de corrections sur le manuscrit que vous aurez mercredi que rien n'empêchera que l'œuvre paraisse dans le mois de juin. Agréez mes complimens empressés. Dites à Meyerbeer qu'il sera toujours la clef de voûte de l'œuvre que j'ajourne, j'espère qu'elle sera belle, mais il faut étudier la musique pour la faire comme j'ai étudié la chimie pour écrire *La Recherche de l'Absolu*. Je ne vous offre pas le choix des deux œuvres, car je vous sais trop pressé, et celle que je vous enverrai mercredi est *pour l'exécution musicale* ce que l'autre sera pour *la composition*. Il y a dans ma nouvelle étude quelques lacunes, qu'aux épreuves, un théoricien comblera parce que je ne sais pas les thermes thecniques [*sic*]. Mille complimens gracieux [2].

Cette « autre étude », Balzac l'avait déjà commencée et il l'avait conçue comme un récit tout nouveau, avec un titre indépendant, puisque, dans son manuscrit, il met en scène un ténor qui se nomme, non pas Gambara, mais Génovèse, du moins jusqu'au quatrième feuillet [3]. C'est donc seulement le jour où il s'adresse à Schlésinger qu'il se décide à le transformer en un « autre Gambara ». Sa plume court d'ailleurs avec enthousiasme, car il écrit avec ses souvenirs. Le romancier a découvert Venise, et Venise est partout présente

1. Travail qui consiste à ranger après usage les lettres ou signes dans les compartiments appelés cassetins, dont l'ensemble forme la casse.

2. Lov., A. 288, fol. 83, recto ; au fol. 84, verso : Monsieur Schlésinger.

3. Lov., A. 133, fol. 2 : « le fameux ténor Génovèse » ; fol. 4 : « Gambara, le fameux ténor ». (Copie qui porte cette indication : « Copie du ms. appartenant au Comte Sola, à Milan. Il a été donné par le prince Alfonso Porcia, qui le tenait directement de Balzac, à Antonio Bresca, père de la comtesse Sola ».)

dans sa copie. Il y était arrivé le 14 mars, et, dès le 19, il faisait cette confidence à la Contessa Maffei :

J'ai tout à fait changé d'opinion sur la belle Venise, que je trouve tout à fait digne de son nom. (...) La gondole vénitienne est, à elle seule, toute une vie à part, et me donne une grande envie de vivre à Venise... [1].

Soyons assurés que sans l'intermède italien de 1837, sans « le portrait de Margherita Doni par Raphaël », qu'il avait vu à Milan, sans les promenades en gondole, nous n'aurions pas ce récit qui deviendra, pour finir, nous allons le voir, *Massimilla Doni*.

Car Balzac, à la réflexion, se montre moins sévère pour les épreuves qu'il a sur sa table : il les relit et couvre les marges de notes à l'intention de son « aide-de-camp ». Celui-ci accepte, avant même d'être libéré par Souverain, de refaire les passages dont le Maître a été mécontent. Précieux conseils de créateur ! En premier lieu, il faut, de toute évidence, changer le nom du musicien, et le romancier écrit en haut du folio I, à gauche :

Il Gambara de ce récit s'appellera Paolo Doni et sa femme Massimilla Geremei.

Puisqu'un nouveau *Gambara* est en chantier, le récit de Belloy deviendra naturellement *Massimilla Doni*. On assiste ainsi à un amusant chassé-croisé de titres. Mais il est d'autres indications qui portent sur l'art même de conter. Ainsi, lorsqu'il arrive à la description de la table d'hôte, Balzac met cette annotation :

Il faudrait poser et peindre quelques convives [2].

Et Belloy, qui emporte certainement les épreuves chez lui dans son abbaye de Poissy, puisque le papier blanc qu'il utilise n'est pas celui dont se sert habituellement Balzac, glissera ici, de son écriture penchée régulière, un peu épaisse, un long passage où la femme du musicien se nomme effectivement Massimilla. Plus loin, lorsqu'Andrea fait apporter quelques bouteilles, le romancier remarque :

Il faudrait une conversation animée au lieu d'un récit de ce qui est dit et faire opérer certains changemens que le vin cause à Gambara [3].

Belloy obéit et compose deux longues pages [4] que Balzac conservera presque exactement dans le texte définitif [5]. D'autres observations qu'il n'est pas dans notre propos de toutes relever ici, jalonnent les premières épreuves. Notons-en trois encore cependant : elles ont leur prix. En bas du folio 25, à droite, le romancier conseille :

Il faudrait à demi poser cet opéra, et le faire entendre par le lecteur, il ne faut jamais d'assertion en fait de récit.

1. Lov., A. 281, fol. 296.
2. Lov., A. 87, fol. 11, en marge à droite.
3. *Ibid.*, fol. 13, à droite.
4. Au verso du folio 12, dans les marges du folio 13, et au verso du folio 14.
5. La Pléiade, de la p. 429, l. 19, à la p. 432, l. 6.

Deux pages manuscrites vont donc s'ajouter aux épreuves, où Belloy nous montre non sans habileté, du reste, l'attitude des spectateurs, mais de l'opéra, hélas ! nous n'entendons absolument rien [1]. C'est sur l'épreuve III seulement que Balzac composera tout d'une traite, en conservant, mais en morcelant le récit de son secrétaire [2], la magnifique orchestration de *Mahomet*, dont le titre, le sujet et la musique apparaissent ici pour la première fois [3].

Au folio 30, en face du passage où il est fait allusion au repas qu'Andrea offre au musicien, Balzac a écrit :

Il faut le faire voir.

Cette fois-ci, Belloy regimbe :

Un repas ayant déjà eu lieu, il m'a paru inutile de le peindre une seconde fois.

Et Balzac n'insistera pas. Enfin, au début de la représentation de *Robert-le-Diable*, dont il était fait mention, mais qui n'était pas décrite, on déchiffre :

Il y a là tout le sujet [4].

Le romancier qui tient, on s'en souvient, à ce que Meyerbeer soit la clef de voûte de son récit, demande, pour fortifier la plume un peu ténue de son secrétaire, des articles à Schlésinger, dans un billet d'une écriture très rapide, avec des ratures et des taches :

L'affaire est trouvée, il faut m'envoyer ce jour si c'est possible une partition
1. de Robert le Diable (le libretto [5]),
2. le meilleur article, c'est-à-dire le plus louangeux et la plus longue analyse qui vous ait satisfait, puis
3. l'article où il y ait eu les plus violentes critiques.
L'œuvre est toujours intitulée *Gambara*, tout sera fait dimanche, tout le manuscrit, envoyez cela chez moi rue de Provence, 22, *ici à côté* [6].

Belloy donnera assez platement une description et une analyse de *Robert-le-Diable* [7], que Balzac, par la suite, devra refaire presque entièrement [8].

Mais à quelle époque tous ces remaniements furent-ils exécutés par Belloy ? Le manuscrit de *Massimilla Doni*, qui comprend trente feuillets et porte comme date finale, *Paris, 25 mai 1837*, va nous fournir peut-être une indication. A partir du folio 28, en effet, le ténor, qui s'appelait, on l'a vu, Gambara, redevient Génovèse. Nous devons

1. Épreuve I, fol. 24, verso, et 25, dans les marges.
2. On retrouve les fragments de ce passage dans la Pléiade, p. 442-443, 445, 449 et 450.
3. Épreuve III, fol. 92 à 97.
4. Toutes ces remarques de Balzac sont barrées sur l'épreuve.
5. Mot barré.
6. Coll. Lov., A. 288, fol. 87.
7. Ép. I, fol. 30 à 32 (verso et en marge recto).
8. Ép. III, fol. 105-112.

donc supposer que c'est seulement lorsqu'il arrive aux dernières pages, un ou deux jours avant le 25 mai, autour du 22-23, que Balzac se décide à conserver la nouvelle rédigée par Belloy et à lui redonner son titre originel. Il barre alors sur le folio I, *Massimilla Doni*, qu'il avait inscrit, et à côté de *Gambara*, qu'il avait supprimé, il met : « *bon* ». Si nous rappelons, d'autre part, que dans les épreuves de *Gambara* la femme du musicien s'appelle Massimilla Geremei jusqu'à l'ajouté du folio 11, et qu'ensuite elle redevient Marianne, il faut admettre que les corrections exécutées sur les folios suivants sont postérieures aux 22-23 mai.

Mais puisque *Massimilla Doni* est achevée, pourquoi *La Gazette musicale* ne la publierait-elle pas à la place du *Gambara* qui n'est pas près d'être terminé ? Balzac y songe, et Schlésinger davantage encore. Naturellement, il faut l'autorisation des éditeurs, puisque l'écrivain doit livrer désormais à Delloye, Lecou et Bohain toute sa production, en dehors des œuvres déjà promises. Schlésinger fait la demande, mais se heurte à un refus. Le 27 mai, Lecou répond, en effet, à Balzac :

Monsieur,

Nous avons examiné avec M. Bohain la proposition relative à *La Gazette musicale* et malgré toute notre bonne volonté, nous avons dû reconnaître que nous ne pouvions consentir à de nouvelles dérogations. Nous désirons donc que les choses en restent comme elles sont relatées au traité et sommes bien résolus à ne pas nous en écarter désormais. Nous avons répondu dans ce sens à Monsieur Schlésinger [1].

Aussi, le 29 mai, le romancier, pour calmer l'impatience des lecteurs, écrit une lettre que *La Gazette musicale* publiera le 11 juin et dans laquelle il affirme que pour lui, désormais, « la publication de *Gambara* devient une affaire d'amour-propre avant d'être une affaire commerciale ». Pendant ce mois de juin, sur un deuxième jeu d'épreuves, le Maître amplifie donc le récit à son gré. Mais tout ce qui fait l'originalité de la nouvelle, les pages sur la musique, n'apparaîtront qu'en juillet dans le troisième jeu d'épreuves [2]. Balzac avait alors entrepris son éducation musicale ; il avait, entre autres choses, feuilleté *La Gazette* et lu l'ouvrage de Fétis : *La Musique mise à la Portée de tous*, auquel il fera de larges emprunts [3]. Mais ces pages qui sont de la main

1. Lov., A. 269.
2. *Ibid.*, A. 87. Le dernier fol. de l'épreuve III (fol. 115) porte la date manuscrite : *Paris, juillet 1837*, et la signature de Balzac.
3. Lib. musicale de E. Duverger, 1834.
Donnons tout de suite quelques exemples :
Fétis, *op. cit.*, p. 104 : « Le son (...) n'est que la vibration d'un corps sonore transmise et modifiée par l'air. »
Gambara, p. 434 : « Le son est de l'air modifié. »
Gazette musicale, 25 février 1832 : *Variété des Sensations musicales*, signé E. F. : Une symphonie de Beethoven était « une bataille rangée. L'ébranlement des masses de cavalerie, les canons vomissant la mitraille, rien n'y manquait (...) ».
Gambara, p. 430 : « Semblables aux différents régiments qui contribuent par des mouvements réguliers au gain de la bataille, les parties d'orchestre des symphonies de Beethoven (...). »

du romancier furent-elles composées par lui seul ? Ne nous hâtons pas trop de l'affirmer, puisque maintenant nous allons trouver dans son entourage d'autres collaborateurs, ou plus exactement, cette fois-ci, des conseillers : Jacques Strunz tout d'abord, ce « bon musicien allemand », à qui il fera jouer et rejouer sans cesse, non seulement le *Mosé* de Rossini, mais encore certainement *Robert-le-Diable*. C'est lui qui reverra sans doute la partie musicale de la nouvelle, comme il reverra les épreuves de *Massimilla Doni*, que l'on portait directement chez lui, 22, rue Godot-de-Mauroy [1]. Auteur d'opéras sans succès, on peut même supposer qu'il a servi, dans une certaine mesure, de modèle à Gambara. Comme lui, n'avait-il pas eu pour initiateur un maître de chapelle ; comme lui encore, n'avait-il pas composé une messe ? En témoignage de gratitude, Balzac lui dédiera *Massimilla Doni*, afin « d'attacher » son « nom à une des deux œuvres qu' » il n'aurait « pu faire sans » sa « patiente complaisance et » ses « bons soins ». Mais il est un autre conseiller, plus obscur pour nous, qui mérite cependant d'être recherché, puisqu'il a revu peut-être à son tour les pages musicales ou donné à tout le moins des conseils. Le romancier avait conservé sa carte de visite : Vicomte de Ginestet, 82, rue de l'Université [2], et, dans les trésors de Chantilly, on trouve cette lettre adressée à la Veuve Durand :

Pardonnez-moi, mon doux Maître, si je ne puis corriger les épreuves de *Gambara*. Je pars demain pour la Normandie où je vais tâcher d'avoir de l'argent de fermiers qui ne payent pas. Je serai de retour vers le commencement de la semaine prochaine et me remets à votre disposition. Veuillez retirer le manuscrit de chez mon portier, si par hasard vous l'y aviez déjà envoyé.

Mille bons jours.

Vte de Ginestet [3].

Tous ces documents imposent une conclusion qui, malgré les apparences, n'est pas tellement scandaleuse, puisque le plus fervent des Balzaciens, le vicomte de Lovenjoul, l'avait déjà formulée dans une note demeurée manuscrite : « *Gambara* », nous dit-il, fut « écrit en réalité par le marquis Auguste de Belloy et mis au point avec d'énormes ajoutés par Balzac (...) » [4]. Et le Vicomte ne cite ni Strunz ni Ginestet ! Ingrat Balzac, qui offrira le volume à son aide-de-camp avec ce maigre envoi : « A Monsieur le Comte de Belloy, en témoignage de l'amitié de l'auteur. De Balzac. Paris, avril 1839 [5]. » Mais cette ingratitude —

Gazette musicale, 2 juin 1832, Compte rendu du *Cours de Philosophie* (...) par M. Fétis : « La musique est à la fois un art et une science. »

Gambara, p. 434 : « La musique est tout à la fois une science et un art. »

1. Lov., A. 136, fol. 13.

2. Lov., A. 319, fol. A, nº 64. On voit par une autre lettre adressée au romancier (Lov., A. 314, fol. 68) que Ginestet possédait en Seine-et-Oise, près de Sartrouville, le château de la Vaudoise.

3. Lov., A. 314, fol. 66. Cachet de la poste : 26 juin 1837.

4. Lov., A. 281, fol. 299.

5. *Catalogue des beaux livres anciens et modernes*, Lardanchet, 100, fg. St-Honoré, 1951, p. 127, nº 45.

ou ce sens des affaires si l'on veut — ne rend-elle pas précisément la chasse plus excitante ? Et le relevé, dans l'édition critique que nous avons entreprise, de ces « énormes ajoutés » et des corrections à travers les onze jeux d'épreuves montreront, en rendant à chacun sa part dans la mesure du possible, que celle du Maître est assez importante pour, qu'après tout, *Gambara* puisse figurer, sans trop d'injustice, dans *La Comédie Humaine*, sous le seul nom de Balzac.

MAURICE REGARD.

NOTES BALZACIENNES

« LE LYS DANS LA VALLÉE » ET LA FAMILLE CARRAUD

Si les contemporains de Balzac ont aperçu des ressemblances entre la comtesse Guidoboni-Visconti et le portrait de Mme de Mortsauf, elles étaient probablement fortuites et en tout cas superficielles. Mais il n'est guère contestable que l'héroïne du *Lys dans la Vallée* doit beaucoup de sa grâce, de sa tendresse chaleureuse, de sa noblesse, à l'amour inspiré jadis par Mme de Berny au jeune Balzac. D'autre part, l'on pourrait soutenir que l'écrivain a repris, sur un autre mode, le sujet de *La Duchesse de Langeais* et que Mme de Mortsauf est l'idéalisation d'une marquise de Castries à qui Balzac aurait pardonné un refus considéré d'abord comme un affront [1]. Pourtant, on ne saurait comparer très longtemps la châtelaine de Clochegourde, ni avec la grande dame qui après avoir laissé tout espérer n'a rien accordé de décisif, ni avec la femme qui s'est donnée sans retour à un jeune homme. Pour M. de Mortsauf, on a cru reconnaître en lui certains traits de M. de Berny et d'autres personnages encore plus ignorés ; exception faite peut-être du mari de la Dilecta, il faut bien avouer que tout ce que l'on a dit reste hypothétique.

Quand on se penche sur les origines du *Lys dans la Vallée*, il convient, certes, de faire leur part au souvenir de *Volupté* et à l'imagination du romancier. Il convient aussi d'admettre que l'on ne connaîtra jamais toutes les personnes avec qui Balzac a été en relations ou dont il a entendu parler. Pourtant, en utilisant uniquement des documents déjà divulgués, il semble que l'on puisse projeter sur les modèles possibles des protagonistes du *Lys* quelques nouvelles clartés. En effet, il n'a pas été jusqu'ici tenu suffisamment compte de la *Correspondance avec Zulma Carraud* [2]. A sa lecture, l'on constate qu'il

1. Voir plus loin la note sur la *Désespérance d'Amour* et la *Confession* inédite du *Médecin de Campagne*.

2. Pour le *Lys* s'entend ; car pour plusieurs œuvres antérieures, M. B. Guyon a montré l'influence de Mme Carraud sur la création balzacienne (cf. *La pensée politique*

existe entre la destinée des habitants de la Poudrerie, puis de Frapesle, et celle des maîtres de Clochegourde, des concordances vraiment remarquables.

Et tout d'abord, il apparaît que Mme de Mortsauf ressemble au moins autant, par sa vie et par son caractère, à Mme Carraud qu'à Mme de Berny.

La *Correspondance* apporte d'étranges révélations sur les rapports intimes de M. Carraud et de sa femme : « Vous ne connaissez pas », écrivait Zulma à Balzac, le 10 septembre 1832, « les délices de la chasteté volontaire. C'est à ce que cette singulière position jette sur moi d'inusité, d'extra-commun, que peut-être j'ai dû l'attention que vous avez faite à moi, en tant que femme ; puis vous ne savez donc pas que je ne conçois que l'alliance des âmes ; que j'accepterais l'autre comme conséquence forcée, afin qu'aucune préoccupation ne vînt s'opposer à cette fusion complète, qui est la vraie réalisation de la vie heureuse ici-bas » (édit. 1951, p. 70). Position singulière, en effet, mais dans laquelle se trouve aussi l'héroïne du *Lys dans la Vallée*, car ce n'est pas sans raison que M. de Mortsauf s'écrie, dans un moment de fureur : « Elle porte mon nom et ne remplit aucun des devoirs que les lois divines et humaines lui imposent, elle ment ainsi aux hommes et à Dieu. Elle m'excède de courses et me lasse pour que je la laisse seule ; je lui déplais, elle me hait et met tout son art à rester jeune fille ; elle me rend fou par les privations qu'elle me cause [...] » (édition Allem, p. 130). Au reste, un autre jour, Mme de Mortsauf commet la même indiscrétion que Mme Carraud : « J'ai cru trop en vous ! J'ai cru », dit-elle à Félix de Vandenesse, « que vous ne manqueriez pas de la vertu que pratique le prêtre et... que possède M. de Mortsauf, ajouta-t-elle en donnant à sa voix le mordant de l'épigramme » (*ibid.*, p. 238).

Tout en peignant vertueuse l'héroïne de son roman, Balzac la suppose foncièrement voluptueuse. Quand Félix offre à la comtesse ses bouquets aphrodisiaques (*ibid.*, p. 111-112), symboles de son désir, il lui arrive de la surprendre « les bras pendants, abîmée en ces rêveries orageuses pendant lesquelles les pensées gonflent le sein, animent le front, viennent par vagues, jaillissent écumeuses, menacent et laissent une lassitude énervante » (*ibid.*, p. 113). Et l'aiguillon de la volupté est d'autant plus poignant pour Mme de Mortsauf qu'elle est tourmentée par la soif de goûter à des plaisirs ignorés d'elle, bien qu'elle ait conçu deux fois. Elle l'avoue dans la lettre que Félix ouvre seulement après sa mort : « Ni le temps, ni une ferme volonté n'ont pu dompter cette impérieuse volupté. Je me demandais involontairement : « Que doivent être les plaisirs ? » (*ibid.*, p. 308). Confession hardie, mais que purifie l'approche du trépas. Zulma Carraud, comme

et sociale de Balzac, p. 584) ; et d'autre part, en diverses notes, M. Bouteron a souligné les dettes de Balzac à l'égard des Carraud (cf. *Correspondance*, éd. 1951, index, p. 294).

d'ordinaire la comtesse, exalte volontiers les joies de l'union des âmes et rabaisse l'union des corps ; mais Balzac croit — ou du moins feint de croire, car ses affirmations sont intéressées — qu'elle se ment à elle-même : « Je suis voluptueuse, dites-vous, et je résiste à la volupté. Sentez-vous tout ce qu'il y a là-dedans ?... » (*Corr.*, lettre du 10 septembre 1832, p. 70). Il faut reconnaître qu'il manque ici une riposte franche et que les points de suspension trahissent surtout l'embarras. Quoiqu'il en soit, Balzac a compté sur la curiosité des sens pour faire de son amie son amante : « Vous avez espéré », lui rappelle-t-elle, « agir sur moi par l'espoir d'un paradis inconnu... » (*ibid.*). Ainsi, l'avidité de connaître des plaisirs ignorés, le romancier l'a attribuée à son héroïne après l'avoir supposée chez la femme du commandant Carraud.

Si Zulma s'est défendue de désirer être initiée aux félicités païennes promises par Balzac, elle n'a pas dissimulé son amour. C'est en juillet ou en août 1832, à la Poudrerie, que Balzac, parce qu'il lui « fallait une femme », a tenté de la séduire. Les lettres écrites par elle, après le départ de l'écrivain en Savoie, respirent assez l'amour par les jalouses fureurs qui s'y expriment. Bientôt, d'ailleurs, apparaissent des aveux sans ambiguité : « Si j'avais été la vôtre, *légitime*, j'aurais aidé à l'agrandissement de cette belle vie. » (lettre du 30 septembre 1832, éd. cit., p. 79) et un peu plus tard : « Il faut..., pour être la femme d'un grand artiste. Oh ! il faut tant de choses !... mais tout m'eût été possible, moi, qui immole mes goûts chaque jour, sans autre récompense que moi-même ; je suis venue quelques années trop tard. [...] Mais, avec une autre enveloppe, oui, j'aurais été la femme née pour vous ; je vous aurais tant aimé ! » (lettre du 28 novembre 1832, *ibid.*, p. 90). Puis, le mois suivant (12 décembre, p. 92) : « Vraiment, j'étais votre femme prédestinée [...] » et surtout, à la fin de la même lettre, ces paroles d'amoureuse : « Adieu, je devrais vous sentir là-haut dans votre chambre, avoir pour distraction le retentissement du moindre de vos mouvements, car je me tiens dans la salle à manger [...] » Il est bon, certes, de marquer que M^me^ Carraud a refusé de devenir la maîtresse de Balzac, mais il faut bien voir qu'elle a été plus qu'une amie. Elle semble avoir accordé à l'écrivain de menues licences, comparables à celles que M^me^ de Mortsauf autorisait. Peut-être même a-t-elle permis un peu plus. Si l'héroïne du roman ne voulut jamais donner de sa main « que le dessus et jamais la paume, limite où pour elle commençaient peut-être les voluptés sensuelles » (*Le Lys*, éd. cit., p. 102), Balzac a sans doute obtenu le privilège de prendre tout entières les mains de Zulma, « si onctueuses, si douces et qui inspirent » (*Corr.*, p. 66, début de septembre 1832). De plus, Zulma, comme M^me^ de Mortsauf, a accepté qu'il existât entre elle et un homme qui n'était pas son mari une certaine complicité, une secrète entente, et elle s'est complu à lui faire de très intimes confidences. Enfin, pour concilier sa fière vertu et son amour, Zulma, comme M^me^ de Mortsauf, s'est flattée d'être la consolatrice, la conseillère, une sœur

ou même une mère. Et si la comtesse caresse l'idée de marier sa fille Madeleine avec Félix, il est curieux de constater que Mme Carraud a regretté de n'avoir pas de fille pour faire d'elle l'épouse d'un être d'élite tel que Balzac, sinon de Balzac lui-même : « Voyez donc », lui écrit-elle au début de 1833, « si quelque astre bienfaisant eût lui sur mon union, j'aurais une fille de quinze ans ! Et elle serait bien élevée, ma fille ! oh ! elle saurait donner du bonheur ! » (*Corr.*, p. 101).

Sevrées de bonheur dans leur vie conjugale, les deux femmes, celle de la réalité et celle de la fiction, se ressemblent par la force de l'amour qu'elles portent à leurs enfants. Mme de Mortsauf tremble constamment pour la santé de Madeleine et de Jacques, elle veut vivre pour les aider à vivre. Zulma Carraud a été animée de la même passion. Quelle émouvante profession d'amour maternel que celle-ci : « Heureusement, j'ai un stimulant pour vivre, mon fils ! O, vous qui savez tout, vous ne soupçonnez pas ce qu'est un fils pour sa mère ; sa mère chargée de son avenir [...] Cher Honoré, toutes mes peines passées, et vous ne les savez pas toutes, la pesanteur de ma vie, incolore à jamais, ne payent pas trop de certains instants que je passe avec mon fils. Je me le suis assimilé, en attendant que le tems et mes soins amènent le phénomène opposé » (*Corr.*, p. 96, lettre du 28 décembre 1832). Et quand elle vient à parler de la santé de ce fils chéri, ne croirait-on pas entendre la plainte de Mme de Mortsauf : « Ivan est toujours un bon petit garçon, sans beaucoup d'énergie. Hélas ! j'en tirerai parti, mais je ne puis refaire le physique faible et délicat » (*ibid.*, p. 175, lettre du 8 février 1834) ?

Si puissant que soit dans l'âme de Mme Carraud et de Mme de Mortsauf le sentiment de la maternité, il ne parvient pas à les rendre heureuses. Elles ont toutes deux conscience d'avoir été les victimes d'une mauvaise chance et déplorent de n'avoir pas rencontré au moment propice l'âme sœur. Assurément, elles savent garder leur dignité de femmes. Mme de Mortsauf trouve des mots pour excuser son mari : « Nous avons, tous, nos défauts et nos qualités. Si j'eusse épousé quelque prodigue, il m'aurait ruinée. Si j'eusse été donnée à quelque jeune homme ardent et voluptueux, il aurait eu des succès, peut-être n'aurais-je pas su le conserver, il m'aurait abandonnée, je serais morte de jalousie. [...] Eh bien, M. de Mortsauf m'aime autant qu'il peut aimer ; tout ce que son cœur enferme d'affection, il le verse à mes pieds, comme la Madeleine a versé le reste de ses parfums aux pieds du Sauveur » (*Le Lys*, éd. cit., p. 81). Parallèlement, Zulma s'indigne en lisant *L'Illustre Gaudissart* : « Comment vous, Honoré, qui nous avez « trônées », nous autres femmes, allez vous imaginer que la plus bornée, la moins sensible d'entre nous puisse prêter son mari, infirme de l'infirmité la plus respectable, pour une mystification ?... » (*Corr.*, p. 173). Pourtant, elles portent au cœur une incurable blessure et ne parviennent pas à la véritable résignation. Il est des moments où leur douloureux secret leur échappe, où elles laissent

percevoir qu'elles pleurent un paradis rêvé. Un soir, par exemple, en contemplant la nature qui semble inviter les êtres à l'amour, Mme de Mortsauf est saisie par la tristesse, et Félix qui l'observe se demande : « La jeune fille reprenait-elle des illusions envolées ? La femme souffrait-elle de quelque comparaison secrète ? » (*Le Lys*, éd. cit., p. 64). On trouve de même, dans la *Correspondance avec Zulma Carraud*, des lettres où l'amie de Balzac donne passage au trop-plein de désespoir qui gonfle son cœur : « Le long supplice qui chaque jour amène un pli de plus à mes paupières serait une étude digne du peintre de *La Femme de trente ans* », écrit-elle en avril 1835, « mais comment révéler tous ces mystères du cœur ? Il y a là chose sacrée » (p. 195) [1].

Des natures frustes, grossières, qui oublient vite leurs rêves de jeunesse, qui laissent absorber leur pensée par les activités quotidiennes, supportent assez bien les déceptions apportées par la vie. Il n'en va pas ainsi pour Zulma Carraud, pas plus que pour Mme de Mortsauf. Femmes dominées par leurs nerfs, leurs misères sont multipliées à l'infini : « Hélas ! un seul jour », assure Zulma, « apporte plus d'orages à ma défectueuse constitution, que ne vous fait l'enfantement de vos plus beaux ouvrages » ; et dans la même lettre : « Je suis impressible par toutes choses. Maintenant, plus rien ne me trouve froide ou indifférente » (*Corr.*, p. 116, 1er mars 1833). Dans le roman, maint passage révèle le tempérament nerveux de la comtesse. Témoin celui où l'on apprend qu'elle a beaucoup souffert du fait de sa mère. « C'était », lit-on, « les inexplicables pointilleries insupportables aux natures nerveuses qui ne reculent pas devant un coup de poignard et meurent sous l'épée de Damoclès... » (*Le Lys*, éd. cit., p. 76). Avec une telle constitution, quand vient pour elle le moment du grand chagrin, quand elle est mordue par la jalousie et se persuade qu'elle a irrémédiablement manqué sa vie, Mme de Mortsauf languit et bientôt s'éteint. Mme Carraud, elle, vivra très longtemps. Pourtant, vers 1835, elle ne semblait pas destinée à une telle longévité. Ses lettres, surtout à partir de 1833, nous révèlent les désordres de sa santé. Elle se plaint alors d'une bizarre névrose : « Adieu, je souffre horriblement quand j'écris » (*Corr.*, p. 124, 8 avril 1833). Un peu plus tard, il semble qu'elle ait souffert de véritables névralgies, lancinantes et plus graves : « J'ai fait le traitement par les bains brûlans qu'on m'avait ordonné ; j'ai eu du mieux d'abord, mais j'en suis maintenant où j'en étais en arrivant ; les douleurs ne me quitteront plus. Puissent-elles ne pas avoir de résultat. Souffrir me serait bien égal, si l'on pouvait seulement m'assurer douze ans de vie, que je puisse élever mon fils ! » (*ibid.*, p. 138, lettre du 29 août 1833). Pendant tout le cours de 1834, année de l'installation à Frapesle et de la nais-

1. Cf. la description faite par Félix de certaines souffrances endurées par les êtres qui ressemblent à Mme de Mortsauf : « La sensibilité coule à torrents, il en résulte d'horribles affaiblissements, d'indicibles mélancolies pour lesquelles le confessionnal n'a pas d'oreilles » (p. 65). N'est-ce pas là comme un écho de la lettre de 1835 ?

sance de son second fils Yorick, elle mène une existence maladive (*ibid.*, p. 192). Et en mars, ou au début d'avril 1835, lorsque Balzac commence à donner corps à son projet d'écrire le *Lys dans la Vallée*, elle lui adresse une lettre dont la fin pouvait faire concevoir de graves inquiétudes sur son état général : « Mon pauvre Honoré, je ne sais trop ce que je vous dis ; j'ai la gorge et la tête malades, et je n'ai pas l'esprit libre. Excusez-moi, j'aurais voulu vous dire une foule de choses et vraiment je ne le puis ; je ne sais même pas quelles lettres je forme » (*ibid.*, p. 193). A cette date il était assez légitime de prédire que Mme Carraud n'aurait qu'une vie brève. Et Balzac, en recevant les confidences de son amie, possédait quelques raisons de penser qu'elle se consumait pour n'avoir pas trouvé le bonheur dans le mariage. Même, avec un peu de fatuité — il en était suffisamment pourvu — il pouvait se dire qu'il avait manqué à Zulma la chance d'épouser un homme tel que lui, et aussi qu'elle avait gâché définitivement sa vie en n'acceptant pas, par défaut d'abandon, de spontanéité, par excès d'orgueil et, au fond, de jalousie, de devenir sa maîtresse [1].

La famille Carraud fournissait au romancier l'exemple d'une obscure tragédie domestique, provoquée à l'origine par un défaut d'harmonie morale et physique entre deux époux. Mais pour quelle raison exacte Mme Carraud en est-elle venue à exalter « les délices de la chasteté volontaire » ? Il est difficile de le dire. Rien ne permet d'affirmer qu'elle redoutait, comme Mme de Mortsauf, de donner le jour à des enfants condamnés à payer par leur débile santé, leurs souffrances physiques, les plaisirs éphémères cherchés jadis par le père dans des « amours de bas étage » (*Le Lys*, éd. cit., p. 52). Et même une confidence faite par Balzac à Mme Hanska tendrait à faire penser que Zulma Carraud voulait simplement éviter une grossesse dangereuse pour elle. « La pauvre Mme Carraud », lit-on dans les *Lettres à l'Étrangère* (I, p. 150, 10 avril 1833), « est bien souffrante et donne de vives craintes à ses amis. Elle m'a confié le secret de ses angoisses. Elle est peut-être enceinte, et un nouvel enfant serait pour elle la mort. Elle a à peine la force de vivre. » Mais ce texte explique-t-il tout ? Probablement pas [2]. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il existe quelques analogies remarquables entre M. de Mortsauf et M. Carraud. Tous deux, anciens militaires, ont souffert durement : celui-ci pour avoir été pendant huit ans prisonnier des Anglais, celui-là pour avoir connu, après une campagne dans l'armée de

1. Balzac, au fond de lui, et malgré l'amitié véritable, la profonde estime qu'il n'a cessé de porter à Zulma Carraud, lui a gardé une vague rancune de sa résistance. Il a d'excellents motifs pour écrire, en 1834, qu'elle « n'a pas en elle cette mollesse féminine qui plaît ». (*Étrangère*, I, p. 181.) *Humanum, immo virile est.*

2. Dans la lettre du 10 septembre 1832 (cf. *supra*, p. 509) qui renferme des confidences si intimes, rien n'indique que Mme Carraud se soit crue *obligée*, pour sauvegarder sa santé, de renoncer aux plaisirs de l'amour.

Condé, la lamentable vie des émigrés. Chez tous deux les années de misère ont brisé sans retour l'entrain, l'énergie. Partis pleins d'ambition et d'espérance, ils sont revenus avec une volonté anéantie, une intelligence sclérosée. Pour la femme qui les épouse alors, ils deviennent rapidement un objet de pitié. Avec toute son indulgence, Zulma Carraud révèle un jour à son ami la nullité de son mari : « Chacune de mes minutes rapporte plus matériellement que ses journées toutes entières. Quant au travail moral, chacun est son propre juge, et je ne le questionne jamais. Honoré, quelle plaie que la paresse ! Quelle cruelle chose qu'une vie rompue ! La prison d'Angleterre, qui est venue entraver la carrière de mon mari, a produit cette atonie morale que je pleure silencieusement en larmes corrosives » (*Corr.*, p. 90, 28 novembre 1832). Cette plainte, qui accuse plus les circonstances que l'homme, il est difficile que Balzac ne s'en soit pas souvenu, plus ou moins consciemment, lorsqu'il a conçu le personnage de M. de Mortsauf. Négligeons l'hypocondrie ; il reste que « le général », titre ironique donné au comte, souffre du même mal que le commandant. « Si pour beaucoup d'hommes », affirme Balzac, « la misère est un tonique, il en est d'autres pour qui elle est un dissolvant, et le comte fut de ceux-ci » (*Le Lys*, éd. cit., p. 57). Et la comtesse, après avoir avoué que son mari est incapable de diriger la mise en rapport de ses terres, explique sa déchéance en s'exprimant à peu près comme M^me^ Carraud : « Combien de maux a causés l'émigration ! Combien de belles existences perdues ! Il eût été, j'en suis certaine, un grand homme de guerre, l'honneur de son pays » (*ibid.*, p. 73).

Enfin, chez les deux anciens soldats, une seule vertu semble avoir résisté : l'honnêteté. Quand survient la Révolution de 1830, Carraud se refuse à intriguer pour échapper au demi exil d'Angoulême, et, par la suite, la rectitude de sa conduite ne se dément pas : dès qu'il le peut, il prend sa retraite, sans avoir mendié les faveurs du pouvoir. Sa femme assurément dit la vérité quand elle écrit : « Une seule chose a survécu à ce naufrage bien déplorable : c'est une austère probité [...] » (*Corr.*, p. 90, lettre du 28 novembre). Le comte de Mortsauf, lui, au moment de la Restauration, reçoit des décorations, des titres et des rentes ; mais ce n'est pas par brigue et il persiste à vivre loin de la Cour. Il est un « de ces hommes droits qui ne se prêtent à rien [...] » (*Le Lys*, éd. cit., p. 44). Probité intraitable, anéantissement des autres facultés, à l'origine une vie militaire avec de longues souffrances endurées en des terres étrangères, et pour finir une retraite obscure dans une propriété de province, voilà autant de points communs à M. de Mortsauf et à M. Carraud.

Il ne saurait être question ici de prétendre que le comte et la comtesse de Mortsauf sont les portraits véridiques du commandant Carraud et de sa femme. Mieux on connaît Balzac, plus on se convainc que la création, chez lui, résulte d'opérations complexes et qu'il a animé ses personnages en groupant sur eux des détails épars dans la

réalité [1]. Avec lui, quand on constate des similitudes entre une personne qu'il a connue et l'une des créatures de la *Comédie Humaine*, l'erreur consiste à affirmer une identité complète. Manifestement, il manque au commandant Carraud — et c'est essentiel — l'humeur hypocondriaque, tourmentante de M. de Mortsauf. Un passage d'une lettre écrite en 1831 par Zulma atteste le naturel paisible de l'ancien polytechnicien : « Au moral, nous sommes un peu plus restreints à la Poudrerie : Ivan, Carraud et moi, combinés de toutes les façons possibles, voilà toutes nos ressources sociales. Heureusement, nous vivons bien ensemble l'un avec l'un et l'un avec les autres [...] (*Corr.*, p. 38) ; du fait du comte, l'atmosphère familiale était à Clochegourde bien différente. De son côté, Mme de Mortsauf n'est pas Zulma Carraud : on ne retrouve pas chez la dame d'Angoulême et de Frapesle le charme, l'épanouissement généreux de l'héroïne du *Lys*.

Même, il faut l'avouer, la découverte d'une ressemblance de détail entre un personnage réel et une créature de fiction ne prouve pas que le premier ait servi de modèle à la seconde. Balzac a été lié avec plusieurs femmes : quelques-unes d'entre elles ont pu se montrer des mères aussi passionnées que Mme Carraud, ou bien faire au romancier, auréolé de gloire, l'aveu de leurs déceptions conjugales. Il était, aussi, enclin à imaginer meurtrie, malade et au bord du tombeau, toute amie qui n'avait pas cédé à ses amoureuses sollicitations. Dans sa correspondance avec Mme Hanska, il peint dès 1834 Mme de Castries torturée par le mal et mourante (*Étrangère*, I, p. 65) ; dans *La Duchesse de Langeais*, la duchesse succombe sans doute au désespoir. Il est possible, d'autre part, que le romancier ait rencontré plus d'un ancien militaire, ex-émigré ou ex-prisonnier, à l'esprit affaibli et à l'âme probe.

Mais l'ensemble des concordances indiquées dans cette étude ne peut résulter d'un décevant hasard. Il existe trop de traits communs entre le ménage Carraud et les châtelains de Clochegourde pour que ceux-ci ne doivent rien à celui-là. Et dans la mesure où l'on connaît les amitiés féminines de l'auteur de *La Comédie Humaine*, l'on est en droit d'affirmer qu'aucune d'entre elles ne l'a mis en présence d'une situation ressemblant autant à l'intrigue du *Lys dans la Vallée*. Un homme, à qui semblait promis un brillant avenir, est prématurément vieilli par des années de misère, passées à l'étranger. Il épouse une femme d'une sensibilité exquise, au cœur ardent aussi. Avec lui, elle mène une existence sans joie, assombrie par des regrets ; et au sein même du mariage elle aspire à vivre chaste. Elle rencontre alors un homme plus jeune que son mari, mieux doué, et qui paraît capable de réaliser tous ses rêves de jeune fille. Pourtant, elle n'accepte pas de devenir sa maîtresse, elle veut être uniquement une amie, une

1. M. B. Guyon a beaucoup insisté sur cette idée dans *La Création littéraire chez Balzac*, ouvrage consacré au *Médecin de Campagne*.

sœur pour lui. Mais pour s'être refusée au bonheur, elle est torturée par le regret de sa vie manquée et peut-être par l'appel des plaisirs charnels ; elle souffre moralement et physiquement, languit, dépérit comme une fleur privée d'eau. Cette douloureuse histoire, qui est celle du *Lys dans la Vallée*, on la retrouve à peu près en lisant la *Correspondance avec Zulma Carraud.*

Aucune confession du romancier ne confirme explicitement que la famille Carraud ait été peu ou prou l'inspiratrice du *Lys*, alors que dans une lettre de 1836, adressée à Mme Hanska, Mme de Berny est appelée « la céleste créature dont Mme de Mortsauf est une pâle épreuve » (*Etrangère*, I, p. 344). Mais faut-il négliger le fait que pour désigner le château où vivait M. de Chessel, l'introducteur de Félix de Vandenesse à Clochegourde, l'écrivain ait choisi finalement [1] Frapesle ? Ainsi s'appelait le domaine familial où M. Carraud et sa femme se retirèrent en 1834, après la mort du père de cette dernière. Ce transport étrange du nom d'un manoir berrichon dans la basse vallée de l'Indre peut assurément n'être qu'un discret hommage adressé à des amis, une sorte de dédicace ; mais il est tentant de lui attribuer la valeur d'un aveu indirect, de voir en lui, symboliquement inscrite, la reconnaissance d'une dette ; il est tentant aussi d'interpréter dans le même sens ce passage d'une lettre envoyée par Balzac à Zulma Carraud au moment où il composait son roman : « J'ai cent fois, mille fois écrit le nom de Frapesle dans *Le Lys dans la Vallée*, l'œuvre qui, jusqu'à présent, me semble être une œuvre digne d'aller entre *Séraphita*, *Louis Lambert* et *Le Médecin de Campagne*. N'est-ce pas vous dire que j'ai souvent pensé à vous ? » (*Corr.*, p. 210-211, 26 octobre 1835).

SUR « LE MÉDECIN DE CAMPAGNE »

I. La *Désespérance d'Amour* et la *Confession inédite* du *Médecin de Campagne.*

Quand on examine les conséquences littéraires de l'échec amoureux subi par l'écrivain à Genève, en 1832, durant son voyage avec Mme de Castries, il faut sans doute accorder quelque attention à la *Désespérance d'Amour*, conte drolatique publié en juillet 1833 dans le *Deuxième Dizain*. L'artiste Angelo Cappara, furieux d'avoir été rebuté

1. M. C. Serval, on le sait, a remarqué que sur son manuscrit Balzac avait d'abord écrit *Valesne*, qui est le nom d'un château voisin de Saché (cf. *Le Lys dans la Vallée*, édit. Albin, note, p. 334).

par une grande dame qui semblait disposée à lui accorder bien plus que de menues faveurs, décide de se venger et, froidement, il lui fait une estafilade au visage. La dame alors, bien loin de le prendre en haine, se met à l'aimer éperdûment. Le récit est schématique, et Cappara, à la différence de Montriveau, ose défigurer le visage naguère adoré ; mais le sujet du conte est évidemment le même que celui de *Ne touchez pas à la hache* et il a la même origine. La déconvenue de Balzac a donc inspiré directement trois œuvres : deux furent publiées de 1833 à 1834 et l'autre, la première *Confession du Médecin de Campagne*, resta inédite. Peut-être est-ce pour avoir, non seulement conçu et commencé à publier *Ne touchez pas à la hache* (cf. B. Guyon : *La création littéraire chez Balzac* [1], p. 203), mais aussi composé la *Désespérance d'Amour*, que Balzac s'est décidé tardivement, en 1833, durant l'été, à transformer complètement la confession de Bénassis. — Et à propos de la confession primitive (première version), doit-on admettre, avec M. Guyon, qu'elle a été certainement rédigée en octobre 1832 ? Pourquoi Balzac, qui, véridiquement, a écrit le 24 février 1833 (*Étrangère*, I, p. 13) : « C'est l'histoire d'un homme fidèle à un amour méconnu, à une femme qui ne l'aime pas, qui l'a brisé par une coquetterie ; mais cette histoire n'est qu'un épisode », aurait-il menti en assurant un mois plus tôt (I, p. 9) : « J'ai rencontré une Foedora, mais celle-là, je ne la peindrai pas ; et alors, il y avait longtemps que la *Peau de Chagrin* avait paru » ? Quelle raison avait-il d'altérer la vérité ? D'ailleurs, M. Guyon n'insiste-t-il pas sur la lenteur avec laquelle Balzac s'est résigné à considérer son échec comme définitif ? Il serait, me semble-t-il, assez légitime de penser que l'idée d'attribuer à Bénassis sa propre mésaventure amoureuse, et surtout de la raconter en termes transparents, n'est venue à Balzac qu'assez tard, au début de février 1833 peut-être. Il reste encore des points obscurs dans notre connaissance de la genèse du *Médecin*. Certes, nous avons des manuscrits, mais quelle phase du travail créateur représentent-ils ? Croirons-nous qu'il n'y a pas eu des brouillons, des ébauches plus informes ?

II. L'épitaphe de Bénassis.

Sur la foi d'une indication fournie par Laure Surville, B. Guyon attache une assez grande importance au personnage du maître en chirurgie Bossion. Que le médecin de l'Isle-Adam ait exercé une influence sur l'imagination du romancier, c'est possible ; mais pour expliquer l'épitaphe « D. O. M. Ci-gît le bon Monsieur Bénassis notre père à tous », convient-il d'attribuer beaucoup d'importance à celle de Bossion ? (cf. B. Guyon, *La création littéraire chez Balzac*, p. 102

1. Dont M. Evans rend compte plus loin.

à 104). Balzac n'aurait-il vu qu'une seule tombe avant 1832 ? On peut juger assez banale, dans sa prolixité, l'épitaphe de Bossion. Celle de Bénassis, si concise, la rappelle-t-elle vraiment ? On dira que Bossion, comme Bénassis, était médecin. Mais il faut alors remarquer que Balzac, hanté par l'idée d'un homme bienfaisant et que chérit comme un père toute une population, a utilisé avant la fin de 1832 le trait rapporté à la dernière page du *Médecin de Campagne*, et cela pour des personnages qui n'appartenaient nullement au corps médical. Dans *Le Curé d'Azay-le-Rideau*, conte drolatique paru en avril 1832, Balzac imagine qu'à la mort du bon prêtre, figure assez rabelaisienne, une foule de gens criait : « Ah ! nous avons perdu notre père » (*Œuvres complètes*, tome XIX, p. 150). Et, de même que dans le récit du *Médecin*, le bonhomme Moreau se lamente : « Ah ! Monsieur, ne valait-il pas mieux que le bon Dieu prît à sa place un pauvre sciatique comme moi ! », à la fin du *Curé d'Azay-le-Rideau*, « un vieil estropié » s'exclame : « Je ne mourrai donc point, moi », cuydant dire « Pourquoy la mort ne m'ha-t-elle pas prins en sa place ? » D'autre part, dans *Les Souvenirs d'un paria*, parus dès 1830, on trouve une histoire tout à fait semblable. Mais, cette fois, c'est un bourreau qui en est le héros ! Selon l'auteur, le décès d'un certain Jacques Ganier, exécuteur des hautes œuvres, répandit la consternation dans la ville de Rennes. Les pauvres se désolaient. Ils fondaient en larmes et parcouraient les rues en criant avec l'accent de la plus vive douleur : « Nous n'avons plus notre père ! » Peu après, le peuple se mit à « fréquenter son tombeau comme celui d'un saint » (O. C., XX, p. 133). Nous voilà loin de l'histoire de Bossion, et pourtant toujours près du récit du *Médecin*. L'épitaphe de Bénassis semble bien être d'origine purement livresque et correspondre au souvenir d'un texte consacré à un personnage historique. On sait, d'après Stoeber (*Vie de J.-F. Oberlin*, p. 588), que sur la tombe du pasteur alsacien on avait écrit : « Il fut pendant cinquante neuf ans le Père du Ban-de-la-Roche [1] ». Mais si l'on pense que l'épitaphe d'Oberlin est à l'origine de l'anecdote rapportée avec de légères variantes, à la fois dans *Le Médecin de Campagne*, dans *Le Curé d'Azay-le-Rideau* et dans *Les Souvenirs d'un paria*, il faut alors admettre que Balzac a connu Oberlin autrement que par les ouvrages signalés jusqu'ici par les critiques. M. André Lefèvre n'écrivait-il pas récemment que Stoeber, dont le livre fut annoncé par la *Bibliographie de la France*, le 14 janvier 1832, est le seul à sa connaissance à avoir parlé avec précision de l'épitaphe du pasteur ? Or, *Les Souvenirs d'un paria* sont nettement antérieurs à la publication de l'ouvrage de Stoeber ! Il est vrai que l'on aurait peut-être des surprises en cherchant du côté de Jacques Ganier. Il est possible que l'histoire racontée par Balzac ne soit pas apocryphe.

1. Cf. A. Lefèvre, « Dans l'ascendance de Bénassis » (*Le Courrier Balzacien*, n° 7, p. 142).

LA CHIMIE DE L'INTELLIGENCE D'APRÈS « LA RECHERCHE DE L'ABSOLU »

Il y a une cinquantaine d'années, la *Chronique médicale* du Dr Cabanès attirait l'attention de ses lecteurs sur les paroles suivantes de Balthazar Claës : « L'homme est un matras. Ainsi, selon moi, l'idiot serait celui dont le cerveau contiendrait le moins de phosphore ou tout autre produit de l'électro-magnétisme ; le fou, celui dont le cerveau en contiendrait trop ; l'homme ordinaire, celui qui en aurait un peu ; l'homme de génie, celui dont la cervelle en serait saturée à un degré convenable. [1] » Elle louait Balzac de s'être montré « thérapeute et physiologiste, en prévoyant le succès futur des glycérophosphates », et elle ajoutait : « Le rôle du phosphore dans la physiologie nerveuse paraît ici nettement entrevu et prévu bien avant les travaux des médecins qui ont suivi Balzac. [2] »

Ce jugement enthousiaste, qui voyait dans la théorie de Claës une intuition géniale et qui faisait de l'écrivain un prophète, était uniquement fondé sur la comparaison du texte du roman avec la physiologie du XIXe siècle finissant ; il ne s'appuyait sur aucun examen sérieux de la science au temps de Balzac. Depuis l'époque déjà lointaine où il a été énoncé, on a continué à affirmer, sans preuve, l'originalité de la théorie de Claës, à user complaisamment des facilités de l'admiration absolue. Pourtant, si l'on veut résoudre au moins en partie le problème de littérature et de physiologie comparées que pose l'hypothèse du chimiste balzacien, il faut de toute nécessité recourir à l'érudition. Préciser, en utilisant les méthodes de la critique historique, comment l'écrivain a été amené à établir un rapport entre l'intelligence et la quantité de phosphore contenue dans la substance nerveuse, tel est l'objet de la présente note.

Aux yeux de celui qui est un peu familier avec la science du début du XIXe siècle, la théorie de Claës doit paraître, on ne saurait le nier, pleine d'originalité. Les physiologistes, à cette époque, se sont appliqués, autant qu'on l'a jamais fait, à découvrir les relations existant entre l'esprit et l'encéphale. Mais ils se préoccupaient surtout de la morphologie du cerveau : les uns considéraient le volume global, les autres tenaient pour l'angle facial, d'autres s'attachaient à l'examen

1. Ce texte de Balzac, dans l'édition de la Pléiade, se trouve à la page 537 du tome IX.

2. Cf. *Balzac et le phosphore. La Chronique médicale*, 1er janvier 1901. — On trouvera un exposé sommaire du point de vue de la science moderne sur la présence et le rôle du phosphore dans le système nerveux en se référant à la *Chimie du Cerveau*, par Paul Chauchard (Collection « Que sais-je ? », no 94, p. 17 et 39, 40, 41).

des circonvolutions internes, un grand nombre, enfin, se passionnaient pour le système de Gall plus ou moins corrigé. La composition de la matière nerveuse occupait peu de place dans les hypothèses des médecins philosophes.

Les chimistes pourtant avaient, dès cette époque, analysé avec une assez grande précision les diverses substances contenues dans le corps humain, et c'est de ce côté peut-être qu'il convient d'abord de rechercher l'origine du système professé par Balthazar Claës, chimiste lui-même. Une lettre adressée en octobre 1834 à Mme Hanska nous incite à consulter d'abord Berzélius [1]. La traduction du grand ouvrage du Suédois venait d'être achevée ; et le tome VII, consacré à la chimie animale, avait paru seulement l'année précédente. Berzélius réserve un chapitre à l'analyse du cerveau et des nerfs, et il insiste beaucoup sur la présence du phosphore [2]. Mais il n'en tire aucune conclusion relativement à la physiologie intellectuelle. Du reste, il ne prétend pas apporter du nouveau dans ce chapitre, et il se réfère surtout aux travaux déjà anciens de Vauquelin.

Ce nom mérite de retenir l'attention. Le célèbre chimiste français ne joue-t-il pas un rôle, épisodique mais bien remarquable, dans *l'Histoire de la Grandeur et de la Décadence de César Birotteau* ? Divers critiques n'ont-ils pas pris sur eux d'affirmer qu'il avait été lié avec Balzac [3] ? Les *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle*, qui contiennent, en 1811, *l'Analyse de la matière cérébrale de l'homme et de quelques animaux*, permettent de bien connaître, pour le sujet qui nous occupe, les travaux et les idées de Vauquelin. Or, si ce dernier met en évidence la présence du phosphore dans le cerveau, il adopte une attitude délibérément sceptique à l'égard des diverses théories établissant un lien précis entre le moral et le physique.

On me demandera peut-être, dit-il à la fin de son exposé, si ces recherches chimiques sur la nature du cerveau nous apprendrons quelque chose sur les fonctions physiques de ce viscère, et sur les facultés intellectuelles de l'homme et des animaux.

D'abord, je répondrai que j'ignore si c'est dans cet organe que prennent naissance nos idées, et qu'elles s'assortissent pour former le raisonnement ; et je demanderai à mon tour si les nombreux et ingénieux travaux des anatomistes, et surtout de MM. *Sœmmering*, *Vicq d'Azyr*, *Chaussier*, *Gall*, etc., auxquels on accorde avec raison une grande estime, nous ont fait découvrir

1. *Étrangère*, I, p. 193 : « Il a fallu lire Berzélius, travailler à se tenir dans la science et travailler son style, ne pas ennuyer de chimie les froids lecteurs de France en faisant un livre dont l'intérêt se base sur la chimie... ».

2. Cf. *Traité de Chimie*, par J.-J. Berzélius, tome VII, Paris, Didot-Baillière, 1833, p. 15 à 17.

3. Je ne citerai qu'un seul texte, mais combien caractéristique d'une certaine manière de raisonner quand il s'agit de la science chez Balzac. « Outre Gay-Lussac, Chevreul, Geoffroy-Saint-Hilaire, Balzac avait des fréquentations avec plusieurs membres de l'Académie des Sciences, car il en cite plusieurs dans ses romans : Vauquelin, Cuvier, Buffon, Bixio, Biot, Fresnel. » (A. Trillat : *Les savants et la théorie unitaire dans la « Comédie Humaine »*. *Revue d'Histoire de la philosophie*, avril 1935, p. 152.)

beaucoup plus qu'on ne savait avant sur le mécanisme à l'aide duquel le cerveau remplit ses fonctions, quelles qu'elles soient [1].

Vauquelin s'en tient strictement à son domaine propre, celui de la chimie. Esprit positif, peu enclin à la spéculation, il ne veut pas s'aventurer dans les régions peu solides de la physiologie intellectuelle. Ce n'est pas dans ses écrits que Balzac a pu trouver une théorie voisine de celle de Balthazar Claës. Mais Vauquelin n'aurait-il pas tenu le romancier au courant d'idées qu'il ne partageait point lui-même ? Conjecture absolument gratuite et que rien ne vient appuyer. Balzac, certes, a fait paraître Vauquelin dans *César Birotteau* ; mais dans ses œuvres, il a mis en scène aussi Coyctier, Ambroise Paré, Marat. Du reste, Vauquelin est mort en 1829, à une époque où l'écrivain, ne possédant aucune qualification scientifique, ne s'était pas encore acquis la renommée littéraire. Pourquoi aurait-il été introduit chez Vauquelin ? Avant d'accorder la moindre foi à cette supposition, il faut attendre qu'au moins un début de preuve soit apporté.

En imaginant qu'on lui demanderait si l'analyse du cerveau était capable de mieux faire connaître l'homme intellectuel, Vauquelin songeait peut-être à une hypothèse émise plusieurs années auparavant dans les célèbres *Rapports du physique et du moral* de Cabanis, qui, lui, n'est pas un chimiste mais un physiologiste, et encore plus un philosophe. Dès avant la fin du XVIII^e siècle, des médecins avaient remarqué que les cerveaux destinés aux travaux anatomiques répandaient dans les amphithéâtres, la nuit, une lueur phosphorescente plus ou moins vive. Cabanis, s'étant penché sur le problème posé par l'existence d'un tel phénomène, n'avait pas prétendu le résoudre définitivement, mais il avait proposé une explication : « Un assez grand nombre d'observations », est-il écrit dans les *Rapports* (3^e édition, 1815, tome I, p. 350-351), « me fait présumer que la quantité de phosphore qui se développe après la mort, est proportionnelle à l'activité du système nerveux pendant la vie. Il m'a paru que les cerveaux des personnes mortes de maladies caractérisées par l'excès de cette activité, répandaient une lumière plus vive et plus éclatante. Ceux des maniaques sont très lumineux ; ceux des hydropiques et des leucoflegmatiques le sont beaucoup moins. » L'on trouve même, un peu plus loin (*ibid.*, p. 352-353) : « Il paraît [...] que l'organe nerveux est une espèce de condensateur, ou plutôt un véritable réservoir d'électricité, comme de phosphore. [...] Ces condensations d'électricité, qui se produisent pendant la vie, dans le système nerveux, paraissent ne pas se détruire tout à coup au moment même de la mort. Nous sommes fondés à croire qu'elles subsistent quelque temps encore après ; et peut-être l'équilibre n'est-il entièrement rétabli que lorsque la pulpe cérébrale a subi un certain degré de décomposition. Peut-être aussi trouvera-t-on que ce changement s'opère par cette combus-

1. Tome XVIII, p. 239.

tion lente du phosphore dont il a été question ci-dessus ; ce qui nous indiquerait peut-être encore des rapports entre le fluide électrique et le phosphore, et pourrait jeter plus de lumière sur la nature de ces deux êtres singuliers. » Ces idées présentent, avec la doctrine de Claës, des similitudes tout à fait intéressantes. Cabanis, comme le chimiste balzacien, établit un rapport entre la quantité de phosphore contenue dans le cerveau et l'activité mentale : lenteur d'esprit ou folie ; en outre, il semble penser, tout comme Claës, que la capacité fluidique, pour parler le langage de certains savants d'alors, est étroitement liée à la proportion de matière phosphorée existant dans le système nerveux. Une fois ces concordances constatées, il devient tentant — et cela d'autant plus que l'on range généralement Cabanis parmi les auteurs lus par Balzac — d'affirmer que la théorie de Balthazar a son origine dans les *Rapports du physique et du moral*, et que le romancier, en la prêtant à son héros, s'est souvenu, avec plus ou moins de précision, des textes de Cabanis cités ci-dessus.

Pourtant, il ne faudrait pas se hâter de franchir ce pas. Certaines constatations, en effet, incitent à la prudence. Un autre personnage de la *Comédie Humaine* a professé un jour des idées voisines de celles de Claës. Au cours de l'orgie à laquelle participa Raphaël, le héros de la *Peau de chagrin*, Bianchon, tout comme ses compagnons, fit largement honneur aux vins. Et alors qu'un convive venait de déplorer l'incroyance, la débauche, les crimes du siècle : « Savez-vous, lui répondit Bianchon complètement ivre, qu'une dose de phosphore de plus ou de moins fait l'homme de génie ou le scélérat, l'homme d'esprit ou l'idiot, l'homme vertueux ou le criminel ? » (*La Peau de Chagrin*, éd. M. Allem, p. 58). Cette réplique, évidemment, présente une grande parenté avec les paroles du chimiste flamand. Mais que l'on y prenne garde : elle ne date pas de 1831, année où la *Peau de Chagrin* fut publiée pour la première fois. Les éditions de 1831 et celle de 1833, ainsi que l'atteste une note de M. Allem (*ibid*, p. 351), donnaient une version sensiblement différente ; alors, un « médecin » — il ne s'appelait pas encore Bianchon — demandait à son interlocuteur s'il savait « qu'à peine y a-t-il une membrane de différence entre un homme de génie et un grand criminel [...] ». Il n'était fait nulle mention du phosphore et c'est à partir du début de 1835 seulement que le texte actuel, considéré dans ce qu'il a d'essentiel pour notre sujet, apparaît. L'idée d'établir un rapport entre l'intelligence et le phosphore du cerveau semble donc être venue à Balzac assez tardivement : apparemment, entre le mois de mars 1833, époque à laquelle sortit la troisième édition de la *Peau de Chagrin* [1] et le mois d'octobre 1834, date de la publication de la *Recherche de l'Absolu*.

Si l'on consulte la *Bibliographie de la France* de 1833 et de 1834, l'on ne voit pas qu'il ait paru alors un ouvrage susceptible d'avoir

1. Quand elle parut, elle était présentée comme la 4e (cf. édition Allem, Introduction, p. xxv).

renouvelé, en ce qui concerne la physiologie intellectuelle, les notions de Balzac. En revanche, en lisant la presse, on constate que l'Académie des Sciences, au cours de l'été 1834, s'est vivement intéressée à un mémoire relatif à la composition du cerveau et présenté par un certain Couerbe. Le *Courrier français*, rendant compte de la séance du 11 août à l'Académie, donnait un résumé du travail de Couerbe et du rapport fait par Jean-Baptiste Dumas, et il s'exprimait ainsi : « Suivant M. Couerbe, le phosphore est d'une bien haute importance, car sa juste proportion est absolument indispensable au libre exercice des facultés intellectuelles ; en excès, il engendre la folie ; s'il vient à manquer, on tombe dans l'idiotisme, ou plutôt, pour parler avec plus de réserve, l'analyse ne perçoit d'autre différence qu'une variation dans les quantités de phosphore dans le cerveau de l'idiot, de l'homme sain et du fou » (16 août, p. 1). Dès le 13 août, Donné avait fourni un compte rendu très voisin dans le *Journal des Débats*. Il est manifeste que les idées de Couerbe s'apparentent étroitement à celles de Claës ou de Bianchon. Certes, la théorie électromagnétique n'est pas mise en cause dans le système exposé à l'Académie des Sciences ; mais elle faisait partie, depuis assez longtemps, du fonds de pensée balzacien, et il est possible que de lui-même l'écrivain ait uni l'hypothèse du fluide électrique à la doctrine de Couerbe. De toute manière, il existe un document établissant que Balzac a connu les travaux du chimiste français. On lit, en effet, ces mots, dans une lettre de juillet 1834 adressée à Auguste Borget : « Mes grandes découvertes se trouvent en détail. Un jeune chimiste vient d'analyser les cerveaux et a constaté l'une des preuves de mon système [1]. » Un tel texte, que Mme d'Also a cité sans en préciser le sens, ne fait évidemment allusion ni à Berzélius ni à un personnage en renom ; à cette date, il ne peut s'agir que de Couerbe qui venait d'attirer sur lui l'attention de l'Académie. Les extraits de journaux cités plus haut datent du mois d'août, mais, dès le 5 juillet, la *Gazette médicale* parlant de la séance du 30 juin à l'Académie contenait un résumé très net de l'exposé de Couerbe [2].

On ne saurait dire de quelle manière précise Balzac a été averti des travaux du chimiste. Peut-être un médecin ami, tel que Nacquart, ou l'un des savants qu'il dit avoir consultés pour écrire la *Recherche de l'Absolu* lui en a-t-il parlé [3]. Il n'a rien trouvé assurément dans les livres, mais il est fort possible qu'il ait été renseigné par la presse. Au début du XIXe siècle comme de nos jours, un esprit un peu curieux, sans compétence très spéciale, possède — on l'oublie trop — le moyen de se tenir au courant du mouvement scientifique, uniquement en lisant les journaux. Il est même presque plus facile par cette voie

1. Cf. *Sur un passage de Louis Lambert*, par Mme H. d'Also (*Revue d'Histoire de la philosophie*, 1937, p. 387).
2. Année 1834, p. 530.
3. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, I, p. 193. Lettre du 18 et 19 oct. 1834 : « Deux membres de l'Académie des Sciences m'ont appris la chimie pour laisser le livre vrai scientifiquement. Ils m'ont fait remanier mes épreuves jusqu'à dix à douze fois. »

d'être renseigné sur l'activité des physiciens, des chimistes et des physiologistes que sur celle des poètes.

Un fait est certain : vers juillet 1834, Balzac apprend qu'un chimiste peu connu affirme avoir découvert l'existence d'un rapport entre l'intelligence des individus et la quantité de phosphore contenue dans leur cerveau. L'écrivain est vivement frappé par cette théorie. Il en parle à son ami Borget et, sans tarder, il l'utilise dans ses romans. Il la fait exposer par Balthazar Claës, dans une scène qu'il place en 1812 ; peu de temps après [1], en corrigeant la *Peau de Chagrin*, il imagine de modifier les paroles du médecin exalté par le vin et qui deviendra Bianchon, si bien que celui-ci semble être, comme le héros de la *Recherche de l'Absolu*, un précurseur de Couerbe.

Balzac, en adoptant les vues du jeune savant, n'a pas fait preuve de la même réserve que la majorité du corps scientifique. L'Académie, tout en ayant été intéressée par la thèse de Couerbe, exprima, par la voix de son rapporteur, des restrictions sérieuses : Dumas déclara, en effet, que les recherches n'avaient pas été suffisamment poussées. Et quelques années après, Magendie, dans ses *Leçons sur les fonctions et les maladies du système nerveux*, professées au Collège de France, disait, en rappelant la communication faite par Couerbe : « S'il est vrai, comme avance ce chimiste, qu'une proportion moyenne de phosphore *fait naître les plus sublimes pensées*, vous sentez quel parti on pourrait tirer de cette découverte. On ferait un homme de génie comme on coupe une fièvre intermittente. Avec quelques grains en poudre l'idiot deviendra spirituel, quelques grains encore, et il étonnera par la grandeur et la pompe de ses conceptions » (tome I, 1839, p. 162), mais il insistait sur le fait qu'il ne s'agissait là que d'une hypothèse qui était très loin d'être prouvée. Balzac, lui, a tendance, plutôt qu'à mettre en doute la solidité de la théorie de Couerbe, à la présenter comme un aspect particulier de son propre système philosophico-scientifique ; et, comme romancier, il est enclin à en attribuer la paternité à l'un de ses personnages. Il n'est pas sans importance de surprendre ici sur le vif comment il a réagi ; son attitude risque fort d'avoir été identique en d'autres occasions.

D'ailleurs il n'était pas, dans ses revendications, vraiment de mauvaise foi. Son engouement même pour la théorie de Couerbe prouve qu'il a trouvé en elle une idée qui lui était chère. Avant juillet 1834, il était bien persuadé que l'intelligence dépendait de la structure, de la nature intime du cerveau, et que l'homme ne différait guère d'une machine à fabriquer des pensées et des désirs. Dans la mesure où Couerbe venait fournir un argument à cette croyance philosophique,

1. Je fonde cette chronologie sur la lettre du 26 août 1834 adressée à Mme Hanska. Il y dit d'abord (p. 187) : « Aujourd'hui, j'ai fini la *Recherche de l'Absolu* », et un peu plus loin (p. 188) : « En ce moment, je fais le dernier travail de style sur la *Peau de Chagrin*. Je le réimprime et j'enlève les dernières taches. » Le 11 août, il avait écrit (p. 182), en faisant allusion à Charles Lemesle : « Nous savonnerons à nous deux la *Peau de Chagrin*. »

l'écrivain possédait quelque droit à prétendre que ses « grandes découvertes se trouvaient en détail ». Le fond de la doctrine de Balzac était-il aussi original qu'il se le figurait ? C'est une autre question qui ne sera pas examinée ici. Contentons-nous pour le moment d'admirer la faculté d'assimilation qui caractérise le génie de l'auteur de la *Comédie Humaine*. Son œuvre « aux mille voix » s'est faite l'écho, presque immédiatement, par l'organe de Balthazar Claës et du médecin destiné à s'appeler Bianchon, d'une thèse exposée de juin à août 1834 à l'Académie des Sciences, mais qui, en somme, n'a eu qu'un assez faible retentissement : Couerbe ne figure ni dans la *Biographie Universelle* de Michaud, ni dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Larousse.

LA PREMIÈRE « PHYSIOLOGIE DU MARIAGE »

Dans l'introduction de son édition de la *Physiologie du Mariage préoriginale*, M. Bardèche s'est surtout attaché à montrer quel progrès l'ouvrage de 1829 marquait par rapport au précédent. Pour définir la place que tenait dans l'ensemble du livre de 1826 (qu'il ait été ou non entièrement rédigé) le texte publié par lui, tantôt il a recouru à de rapides affirmations, tantôt il a adopté une attitude tellement circonspecte qu'elle paraît évasive. Aussi convient-il de revenir sur ce sujet pour procéder à des mises au point et même à quelques rectifications [1].

En lisant le fragment que nous possédons, il est facile de reconstituer le plan général de l'ouvrage. Après la *Première partie* — elle n'était pas autrement définie, — et après la *Seconde partie* intitulée : *Des Moyens occultes de défense intérieure et extérieure*, la *Physiologie* de 1826 devait comporter une troisième et une quatrième parties respectivement appelées : *Des moyens patents de défense intérieure et extérieure* et *De la guerre civile*. Ces derniers titres ne sont pas hypothétiques. L'un, à condition de prêter attention aussi au nom de la seconde partie, tant de 1826 que de 1829 [2], se déduit du passage suivant : « Vous devez donc, dans la situation respective des deux parties belligérantes, commencer par laisser croire, sans affectation, à votre femme que votre confiance en elle est sans bornes. [...] Aussi est-ce par cette raison que nous avons intitulé cette partie, des *Moyens*

1. M. B. Guyon, qui a retrouvé aux Archives la déclaration d'imprimerie pour la *Physiologie* de 1826, a apporté (cf. *La Pensée politique et sociale de Balzac*, p. 741-742-743) quelques précisions sur le problème abordé ici. Pour connaître la position de M. Bardèche, se référer aux p. 5, 6, 37 de son édition de la *Physiologie Préoriginale*.

2. La seconde partie de la *Physiologie* de 1829 s'intitule : *Des Moyens de Défense à l'Intérieur et à l'Extérieur*.

occultes ; en effet, les ressorts de votre conduite doivent être aussi secrets que ceux de l'Univers. Nous vous expliquerons plus tard comment on en vient aux *Moyens patens* sans blesser votre femme [...] » (*Physiologie Préoriginale*, éd. Bardèche, p. 116-117, vers le début de la seconde partie). L'autre est garanti à la fois par la comparaison avec l'édition de 1829 et par cet avertissement adressé en 1826 aux prédestinés : « En vain prendront-ils les précautions énoncées dans les deux parties suivantes, rien ne peut empêcher la guerre civile de la quatrième partie, d'éclater au sein de leur ménage. Aussi doivent-ils se mettre sur-le-champ en état de siège et passer à nos Méditations sur cette guerre importante » (*Préoriginale*, p. 91) [1]. Il est clair que le titre de la troisième partie de 1829 : *De la guerre civile*, n'est autre que celui de la quatrième de 1826.

La composition d'ensemble est la même dans les deux *Physiologies*. L'ordre général des matières en 1829 reproduit celui de 1826. On trouve d'abord une introduction ou, comme le dit M. Bardèche, « une sorte de préface avant la lutte conjugale elle-même ». Ensuite vient l'exposé des moyens occultes ; puis celui des moyens patens ; enfin la description de la bataille décisive.

Si l'ordre des matières est identique, la division des ouvrages ne l'est pas. Quand il a repris la *Physiologie* pour la publier, Balzac a fondu les anciennes seconde et troisième parties en une seule qu'il a naturellement intitulée : « *Des moyens de Défense à l'Intérieur et à l'Extérieur* ». Mais il s'agit là d'une transformation toute superficielle. Les Méditations X à XVII de la *Physiologie* définitive sont consacrées aux moyens occultes, et les suivantes, de XVIII à XXII, traitent des Moyens patents. Le plan n'est plus souligné par des titres distincts, mais par une transition placée au début de la méditation XVIII : « Jusqu'ici vous n'avez protégé votre honneur que par les jeux d'une puissance entièrement occulte. Désormais les rouages de vos machines conjugales seront à jour. [...] De même que l'auteur a dû trouver une transition pour passer des moyens occultes aux moyens patents, de même il est nécessaire à un mari de justifier le changement assez brusque de sa politique ; car, en mariage comme en littérature, l'art est tout entier dans la grâce des transitions. Pour vous, celle-ci est de la plus haute importance » (*Physiologie du Mariage*. « Œuvres complètes de Balzac », 1870, t. XX, p. 416-417). Il était difficile de montrer plus d'insistance.

Balzac a obéi peut-être à plusieurs motifs quand il a simplifié le plan apparent de son ouvrage. Il est probable en tout cas que le plus important d'entre eux était d'ordre très matériel. S'il avait gardé la division primitive, il y aurait eu huit chapitres dans la seconde partie et cinq dans la troisième ; et en ce qui concerne les pages, le

1. Cf. aussi p. 131 : « Lorsque la *guerre*, dont nous parlerons dans notre quatrième partie [...]. »

rapport aurait été approximativement de 7 à 4 [1]. Le plus grave est que l'ensemble des deux premières parties aurait été nettement plus étendu que l'ensemble des deux dernières. Balzac désirant publier un ouvrage en deux volumes, il aurait été à peu près impossible de faire coïncider la division logique avec la division des tomes ; pour équilibrer ceux-ci il aurait fallu — ce qui aurait été choquant — transporter un chapitre de la seconde partie dans le second tome. Au contraire, en groupant sous une seule rubrique les moyens occultes et patents on pouvait, sans trop heurter la logique, terminer le premier volume par la Méditation XVI et commencer l'autre par la Méditation XVII. Tel fut le parti auquel s'arrêta Balzac [2].

Pourtant, il convient de le remarquer, cette solution ne présentait pas seulement des avantages. En 1829, comme en 1826, l'ordre des développements est fondé sur la chronologie : quatre périodes bien distinctes se succèdent ; après les débuts du mariage et avant la guerre, il y a le temps de la méfiance qui se cache, puis celui de la méfiance qui ne se cache plus. Or, si la division de 1826 fait correspondre aux quatre phases quatre parties, ce parallélisme disparaît plus tard et on ne peut que le regretter. Il est certain que dans la *Physiologie* de 1829 ce progrès dramatique des opérations n'est plus aussi fermement souligné.

Il apparaît même d'autant moins que la simplification effectuée a entraîné un autre changement. Balzac a été conduit, très naturellement, à supprimer les phrases qui insistaient, au début de l'ancienne seconde partie, sur la distinction et la succession des périodes de défense occulte et de défense patente. On ne trouve plus, en 1829, les phrases d'annonce déjà citées plus haut : « Aussi est-ce par cette raison que nous avons intitulé cette partie, des *Moyens occultes* [...]. Nous vous expliquerons plus tard comment on en vient aux *Moyens patents* [...] » (*Préoriginale*, p. 116-117). Le résultat le plus net de cette suppression est que le lecteur durant la première moitié de la seconde partie ne sait pas bien où on le mène.

De telles remarques peuvent servir, dans une certaine mesure, d'utile contrepoids à une critique préoccupée uniquement, telle celle de M. Bardèche, de montrer la supériorité de la *Physiologie* de 1829. On ne peut nier que l'œuvre à cette date ne soit beaucoup plus riche de substance et aussi d'anecdotes, d'épisodes attachants et vivants. Mais il convient de ne pas oublier que, considérée dans son mouvement, dans ses grandes divisions, la *Physiologie* de 1826 est plus naturellement, plus nettement présentée, et même que, dans la mesure où il est possible de la regarder comme une sorte d'œuvre dramatique, elle est d'une venue plus heureuse avec ses quatre parties correspondant aux quatre actes de la comédie conjugale.

S'il est possible — et même facile — de connaître le plan général

1. En se fondant sur l'édition définitive (O. C., XVII) où l'on trouve, d'une part, 68 pages et, de l'autre, 40.

2. La *Physiologie* parut pour la première fois en décembre 1829, en 2 vol. in-8°.

de l'œuvre de 1826, il n'en est pas de même pour le plan détaillé. Il vaut la peine pourtant de rechercher, avec plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'ici, tout ce que l'on peut savoir sur les méditations composant les troisième et quatrième parties.

Comme en témoigne le passage suivant de la *Physiologie préoriginale* : « Aussi nous vous donnerons plus tard les moyens d'acquérir des lumières pures sur les événements des sorties que Madame a pu opérer avec ou sans ses gens ; ces mesures rentrent essentiellement dans la catégorie des *Moyens patents* (voyez la *Méditation sur la Police conjugale*) [...] » (p. 140), la troisième partie devait comporter un chapitre correspondant à l'*Essai sur la Police*, c'est-à-dire à la Méditation XX de 1829. A cette date l'*Essai* contient un paragraphe, le second, qui est intitulé : *De la Correspondance*. Il répond évidemment à la *Méditation sur la Correspondance* annoncée ainsi dans la *Physiologie* de 1826 : « Vous ne décacheterez jamais de lettres, parce que nous vous donnerons dans la *Méditation sur la Correspondance*, où ce sujet est traité à fond, cet avantage que n'a pas le *Bureau secret*, de les lire, chez vous, sans peine, toutes décachetées » (p. 143-144). Il semble, d'après ce texte, que le développement consacré aux lettres devait avoir plus d'importance et n'être pas seulement un article de la *Méditation sur la Police conjugale*.

Finalement nous possédons assez peu de renseignements sur la troisième partie de 1826 ; mais il convient de remarquer qu'en 1829 cinq méditations seulement sont consacrées aux moyens patents ; et encore deux d'entre elles, la dix-huitième et la dix-neuvième, servent-elles de transition.

Nous connaissons plutôt mieux le détail de la quatrième partie. Elle devait comporter, si nous pouvons nous fier à cette confidence : « Arrêtons-nous... la belle-mère exige toute une Méditation » (*Préoriginale*, p. 86), un développement important sur la mère des jeunes femmes, alors qu'à partir de 1829 ce personnage n'a plus eu droit qu'à un paragraphe de la *Méditation XXX* : *Des Alliés* (cf. éd. cit., p. 483). Il y avait aussi en 1826 un chapitre correspondant à la *Méditation XXVI* : *Des Différentes Armes*, de 1829, puisqu'on lit dans le texte de la *Préoriginale* : « De temps à autre apparaîtront des migraines et des mouvements des nerfs. Ils donneront lieu à toute une Méditation » (p. 107). Sur le titre exact de ce chapitre en 1826, il est difficile d'avoir une idée nette. Il pouvait être le même qu'en 1829, puisque dans l'édition définitive on lit encore (p. 331) : « De temps à autre, apparaîtront des migraines et des mouvements de nerfs ; mais ces symptômes donneront lieu à toute une Méditation. » Mais on a le droit de croire que ce dernier texte est précisément tel, parce que Balzac a oublié de modifier la phrase primitive. Enfin, on sait qu'en 1826 Balzac a déjà voulu attribuer un chapitre aux derniers symptômes. N'a-t-il pas dit (*Préoriginale*, p. 139-140) : « Si Madame voulait cependant sortir seule, sans vous, ni ses gens,

ne fût-ce que pour *aller voir Madame sa mère...* cette velléité serait un indice d'une haute importance, que nous rangerions dans les *derniers symptômes* ; là vous pourriez passer sur-le-champ aux terribles débuts de la *Quatrième partie* ? »

Quand on rapproche ces remarques du fait que, dans la *Physiologie* définitive, l'étude de la guerre civile s'étend sur neuf chapitres, le dernier d'entre eux n'étant qu'une conclusion, l'on n'hésite plus à penser que l'on connaît relativement bien les têtes de chapitres de la quatrième partie primitive.

Si maintenant l'on considère l'ensemble constitué par les deux dernières parties de la *Physiologie préoriginale*, un fait apparaît certain : Balzac, dès 1826, en avait établi le plan en distribuant avec précision les diverses méditations à l'intérieur des grandes divisions. Il a donc existé à cette date, ou même avant, une sorte de table des matières comparable à celles que nous possédons pour quelques œuvres du romancier [1]. Il est certain aussi que le plan détaillé de 1826 présentait de grands rapports avec celui de 1829, sans s'identifier avec lui. Balzac a dû le réorganiser comme il a réorganisé la composition des deux premières parties.

Il ne semble pas que l'on puisse affirmer davantage. On ne saurait évidemment parler de l'impression des deux dernières parties, tant que l'on ne possédera pas une preuve décisive. On ne peut même pas savoir s'il est probable que celles-ci aient été rédigées. Deux remarques pourtant s'imposent. Ce que Balzac dit de la *Méditation sur la Correspondance* dans la *Physiologie* de 1826 (cf. citations *supra*) ne coïncide qu'à demi avec ce que l'on trouve dans la *Physiologie* de 1829. Cette dernière conseille bien de ne pas décacheter les lettres ; mais on ne voit point que le sujet de la correspondance soit traité à fond ni surtout que Balzac indique aux maris un moyen de lire les missives amoureuses chez eux, « sans peine, toutes décachetées ». Ceci laisserait supposer, il le semble du moins, que la *Méditation sur la Correspondance* n'était pas rédigée en 1826 et qu'alors Balzac s'en est tenu à concevoir et à écrire un plan détaillé.

Au contraire, la transition si insistante, qui relie en 1829 les moyens patents aux moyens occultes [2], paraît plus naturelle quand on connaît le texte de 1826 annonçant, au début de la seconde partie, que les *Moyens occultes* seraient suivis des *Moyens patents* [3]. Et l'on est tenté alors de croire que les deux textes ont été écrits à la même époque.

Il n'est pas impossible — ce qui concilierait les deux remarques — que Balzac ait seulement commencé à rédiger la troisième partie.

1. Cf., par exemple, la *table des matières* d'un *Médecin de Campagne*, antérieur à celui de l'édition originale. Voir sa reproduction présentée par Jean Richer (« Plan inédit du *Médecin de Campagne* », *Les Études balzaciennes*, n° 2, sept.-déc. 1952, p. 37-38).
2. Cf. *supra*, p. 525-526.
3. Cf. *supra*, p. 525.

L'écrivain, on l'a vu plus haut, a dû être embarrassé en 1829 par l'existence de la *Méditation XVII*. Logiquement, elle appartient à l'étude des moyens occultes ; pourtant il a été contraint de la rejeter dans le second volume de l'ouvrage, ne trouvant d'autre moyen, pour atténuer cet inconvénient, que de réunir la seconde et la troisième parties primitives en une seule. A la critique aussi cette méditation pose un problème embarrassant et que l'on n'a pas abordé de front : Qu'est-ce qui, dans l'œuvre de 1826, correspondait à cette méditation ? M. Bardèche ne l'a pas examiné, et pourtant il l'a résolu involontairement, quand il a affirmé que les treize *Méditations* de l'œuvre de 1826 répondaient « aux seize premières *Méditations* de l'œuvre de 1829 » (*Préoriginale*, p. 37). En effet, si l'on admet son opinion, on reconnaît du même coup qu'il y avait, en 1826, écrite entièrement ou non, une méditation inconnue de nous et correspondant à la *Théorie de Lit.* Si l'on ne croit pas à l'existence de cette méditation, il faut dire, en toute rigueur, que les treize *Méditations* de la *Physiologie préoriginale* représentent les dix-sept premières *Méditations* du livre de 1829. Voyons s'il n'existe aucun élément susceptible de nous faire résoudre la question.

La *Théorie du Lit* contient deux parties d'inégale longueur : dans l'une, l'écrivain s'intéresse à la construction du lit et surtout examine s'il doit être ou non à roulettes ; dans l'autre, il se demande si les époux doivent coucher ordinairement ensemble.

La discussion sur les roulettes date manifestement de 1829, ou plutôt elle n'existait auparavant qu'à l'état embryonnaire dans la *Dizième Méditation* : *Des Appartements.* Parlant du lit, Balzac avait dit dans la *Physiologie préoriginale* : « La base en sera pleine, massive, et ne laissera aucun intervalle perfide entre elle et le parquet, et il marchera par d'invisibles roulettes, très fortes et multipliées si besoin est » (p. 131). La proposition relative aux roulettes a disparu en 1829. C'était normal, puisqu'elle aurait résolu le problème débattu un peu plus loin, au début de la *Méditation XVII* [1]. Inversement, Balzac ne l'aurait pas écrite en 1826 et placée dans le chapitre consacré aux appartements, s'il avait voulu insérer peu après tout un débat sur la construction des lits. On est donc en droit d'affirmer que le début de la *Méditation XVII* est un texte dérivé d'une simple affirmation contenue dans la *Dizième Méditation* de la *Physiologie préoriginale.*

A elle seule cette remarque incline à faire croire que l'idée de consacrer toute une méditation à la *Théorie du Lit* date de 1829. Un doute, il est vrai, subsiste pour la partie relative à la séparation des chambres et des lits. Heureusement une constatation d'un autre ordre permet de résoudre la difficulté. La *Physiologie préoriginale*,

1. Cf., en particulier, cette phrase : « Les maris sages doivent-ils adopter le lit à roulettes ?... Voilà le problème que nous avons à résoudre. » (O. C., tome XVII, p. 395.)

telle que nous la connaissons, se termine par la *Treizième Méditation* : *De la Douane*, dont le dernier paragraphe est conçu en ces termes : « D'après la multitude des soins auxquels vous oblige cette situation de *mari en état de siège*, vous voyez que nous avions bien raison de prétendre qu'il suffisait de se marier pour trouver de l'occupation : elle est d'autant plus forte et plus grande que vos soins, vos travaux ne doivent jamais être aperçus ; et si vous ressemblez au comédien par la nécessité où vous êtes de cacher votre art, vous ressemblez aussi à un évêque ; ne faut-il pas résider sans cesse dans votre petit diocèse ! » (*Préoriginale*, p. 156). Le début de cette phrase ne fait pas uniquement allusion aux soins, aux travaux de la douane conjugale ; il s'agit ici de tous les soins énumérés dans les méditations précédentes, et, par conséquent, d'une récapitulation, de la fin d'une partie. On s'en convainc encore mieux quand on se reporte à la fin de la seconde partie de l'édition définitive (*O. C.*, XVII, p. 455). Quelques lignes avant le début de *La Guerre civile*, on lit, en effet : « Nous espérons que les observations déjà présentées dans ce livre et celles qui doivent leur succéder seront de nature à détruire l'opinion qui fait regarder, par des hommes frivoles, le mariage comme une sinécure. » La parenté entre ces deux textes est évidente ; tous deux sont de même nature ; ils soulignent les articulations de l'exposé, ils constituent des charnières. Aussi est-il certain qu'en 1826, au delà de la méditation *De la Douane*, il n'en existait pas, il n'en était même pas prévu une autre, relative à la *Théorie du Lit*. Les treize *Méditations* de l'édition préoriginale correspondent donc, non aux seize, mais aux dix-sept premières *Méditations* de l'œuvre de 1829.

On arrive en même temps à une autre conclusion : la deuxième partie de 1826 nous est parvenue en son entier, et nous connaissons tous les moyens occultes enseignés par Balzac à cette date pour lutter contre le Minotaure. Immédiatement après la méditation *De la Douane*, il devait commencer à parler des *Moyens patents*. La *Physiologie préoriginale*, telle que nous la possédons, renferme donc les deux premières parties achevées, d'un ouvrage en quatre parties, conçu jusque dans le détail, mais peut-être non entièrement rédigé [1].

Ces diverses précisions ne compensent que dans une très faible mesure la disparition des brouillons et, à plus forte raison, celle du manuscrit ou du texte imprimé — à supposer qu'ils aient jamais existé — des deux dernières parties de l'œuvre primitive. Elles ne permettent pas de dire si certaines théories développées, certaines anecdotes racontées dans les treize derniers chapitres de 1829 datent

1. M. B. Guyon (*La pensée politique et sociale de Balzac*, p. 742) estime que les 128 pages de la *Physiologie Préoriginale* constituent « la première moitié d'un ouvrage en un seul volume représentant une *Physiologie* déjà complète, mais beaucoup moins riche que celle de 1829 ». La déclaration d'imprimeur retrouvée par M. Guyon appuie fortement la thèse du volume unique ; mais si l'expression « la première moitié » est juste en elle-même, elle avait besoin d'être précisée et justifiée.

ou non de plus tôt. Mais puisque la substance vivante et concrète du livre de 1826 ne nous a pas été révélée entièrement — soit que celui-ci n'ait reçu qu'une existence incomplète, soit que sa seconde moitié ait disparu, définitivement anéantie ou seulement momentanément cachée, — il était utile de tenter d'en reconstituer le squelette. Comme une observation paléontologique éclaire parfois la structure d'un animal familier, une telle recherche peut permettre dans une certaine mesure de mieux caractériser la *Physiologie* que nous possédons tout entière.

Moïse Le Yaouanc.

DEUX LIVRES RÉCENTS SUR BALZAC

Depuis une vingtaine d'années, toute introduction à une étude approfondie de l'œuvre balzacienne commençait nécessairement par l'indication de « trois instruments de travail indispensables » : la *Bibliographie* de Royce, l'*Histoire des Œuvres* de Lovenjoul, le *Répertoire* de Cerfbeer et Christophe. Après quoi il fallait ajouter : « Malheureusement, ces trois ouvrages sont aujourd'hui introuvables ; au reste, on ne saurait exprimer le vœu de les voir réimprimer tels quels, car les progrès rapides des études balzaciennes dans les dernières années exigent qu'ils soient non seulement revus, mis à jour, mais profondément remaniés.... » Cette phrase mélancolique va désormais se nuancer d'une affirmation joyeuse, car le libraire José Corti — qui a déjà beaucoup fait pour Balzac et qui annonce une édition critique de *Louis Lambert*, — vient de publier un *Dictionnaire biographique des personnages fictifs de la Comédie humaine*, qui constitue très exactement la refonte nécessaire et désirée du *Répertoire* [1].

Son auteur, le docteur Fernand Lotte, appartient à une « espèce sociale » heureusement très vivante, celle des « balzaciens passionnés ». Saisis un beau jour par le génie de Balzac, ces êtres étranges se vouent à lui sans retour, se consacrent à son culte, lui sacrifient bien des intérêts ; et parfois, pour le mieux servir, ils modifient la courbe même de leur destin ! Tels furent les Lovenjoul, les Cerfbeer et Christophe, les Maurice Serval ; tels sont les Royce, les Marcel Bouteron, les Philippe Bertault. Tel est le docteur Fernand Lotte. Il possède les deux vertus majeures qui caractérisent l'espèce : patience et ferveur. Son originalité, sa marque distinctive, ce sont des goûts et des méthodes scientifiques ; car sa formation première fut celle d'un naturaliste et d'un médecin.

La passion qui devait le dévorer ne date pas d'aujourd'hui. Ses amis en ont pu constater le lent progrès au cours des dix dernières années. En 1947, apparaissait le premier symptôme grave : une longue monographie consacrée au *Docteur Horace Bianchon, grand consultant*

1. Fernand Lotte, *Dictionnaire biographique, etc.*, avec un Avant-Propos de Marcel Bouteron. 1 vol. in-8° de XXXII-678 p. Paris, Librairie José Corti, 1952.

de la « Comédie humaine » [1]. Cette étude originale s'efforçait de reconstituer la biographie d'un des personnages qui « reparaissent » le plus souvent dans la *Comédie humaine* et dont la vie ne fait pourtant l'objet d'aucun roman séparé. C'était une réussite. Elle fut le germe d'où devait sortir cinq ans plus tard l'*Opus magnum*. Mis en goût, en effet, par ces premières recherches, ayant pu constater de près, à propos d'un cas précis, les inexactitudes ou les insuffisances du *Répertoire*, le docteur Lotte n'hésita pas : il décida de faire pour tous les personnages de la *Comédie humaine*, ce qu'il avait fait pour Bianchon ; décida de « refaire le Cerfbeer ». L'admirable, c'est qu'il a reussi ! Voilà donc sur notre table de travail ce gros in-8° de près de 700 pages. Ouvrons-le ; examinons-le ; confrontons-le avec son prédécesseur et tâchons de répondre à cette simple question : qu'apporte-t-il de neuf ?

D'abord une matière profondément renouvelée par des suppressions et des adjonctions.

Les *suppressions* : depuis 1887, date où parut le *Répertoire*, des études critiques ont été publiées qui ont permis de délimiter avec précision la part de Balzac dans les trois grands romans qu'il avait laissés inachevés à sa mort : les *Paysans*, les *Petits Bourgeois*, le *Député d'Arcis*. Mieux informé — ou plus exigeant — que ses devanciers, le docteur Lotte n'a utilisé que les parties de ces romans sûrement écrites par Balzac. Et cela nous a valu un certain nombre d' « épurations » qui paraissent pleinement justifiées.

Les *additions* sont de trois ordres. Il y a d'abord les animaux :

Abd el Kader. — Malgré son nom, beau cheval de pur sang anglais, dont la vicomtesse de Grandlieu fit présent au jeune ménage du Guénic en cadeau de noces. Son maître le menait parfois trop grand train en quittant sa maîtresse, Béatrix de Rochefide. L'état du cheval, dont la bouche écumait, confirma les soupçons que Sabine du Guénic commençait à nourrir sur les infidélités de son mari.

Tel est le premier article de cet étonnant *dictionnaire* ! Un de mes amis balzaciens — un « passionné », bien entendu ! — connaît ce texte par cœur et ne se lasse pas de le réciter à tout venant. Il faut avouer qu'il est admirable ; et que, comme entrée de jeu dans le « monde » balzacien, cet Abd el Kader est une trouvaille ! Grâces soient donc rendues au docteur Lotte d'avoir redonné un état civil à ces humbles « personnages », qui jouent dans la *Comédie humaine* un rôle non négligeable.

Les adjonctions — et les modifications — les plus nombreuses sont dues à l'utilisation méthodique des importantes « découvertes » balzaciennes faites au cours des cinquante dernières années : d'abord l'*Exemplaire corrigé* de l'édition *originale* de la *Comédie humaine* actuellement conservé à la Collection Lovenjoul. Cet exemplaire contient, nous dit le docteur Lotte, d' « innombrables modifications... ».

1. Ed. de la *Revue du Caire*, 1947.

En particulier, le procédé du *retour des personnages* y « est exploité au maximum, massivement, par véritables fournées... ». Ensuite, le *Catalogue des ouvrages que contiendra la « Comédie humaine »*. Ce texte précieux entre tous a été rédigé par Balzac en 1845 à l'intention de son ami Laurent-Jan. On y voit figurer un grand nombre de titres correspondant à des œuvres jamais écrites ou à peine ébauchées, mais aussi certains autres correspondant à des œuvres réellement écrites et publiées par Balzac, mais qu'il n'avait pas fait entrer dans la première édition de la *Comédie humaine*. Enfin, les « inédits », dont la plupart ont été réunis par M. Bouteron dans le tome X de l'édition de la Pléiade et les autres plus récemment publiés par divers balzaciens, notamment M. Bardèche [1]. Certains de ces textes, comme *Les Héritiers Boirouge* ou *La Frélore*, introduisent des personnages nouveaux et surtout enrichissent singulièrement la biographie des anciens.

Troisième source d'adjonctions : les *Etudes philosophiques*. Ici, pour apprécier en connaissance de cause le parti adopté par le docteur Lotte, il faut bien voir qu'il s'insère dans un ensemble de solutions apportées au problème général qui s'imposait à lui comme il s'était imposé à ses prédécesseurs : la délimitation exacte du champ des recherches. *Répertoire de la Comédie humaine*, déclarait Cerfbeer. *Dictionnaire biographique des personnages fictifs de la Comédie humaine*, répond en écho le docteur Lotte. Il ne paraît pas y avoir de difficulté. Détrompons-nous. Il y en a au moins deux et elles sont graves toutes les deux. D'abord la *Comédie humaine* ne représente pas toute l'œuvre de Balzac — j'entends son œuvre de créateur d'êtres fictifs. Se borner à la *Comédie humaine*, c'est mutiler la création balzacienne. C'est se priver, en particulier, des *Contes drolatiques*, des pièces de théâtre et des romans de jeunesse. Pourquoi ? Parce que le monde du théâtre est un monde « à part » et que les personnages qui y sont représentés n'ont, en général, aucun rapport avec ceux de la *Comédie humaine*. Parce que les héros des *Contes drolatiques* sont de pure fantaisie, ou appartiennent à des époques révolues. Parce qu'enfin les *Romans de Jeunesse* ont été systématiquement reniés par Balzac. Soit ! soit ! L'avouerai-je ? Aucune de ces réponses ne me paraît décisive. La seule vraiment valable consisterait à dire que la *Comédie humaine* constitue un tout parfaitement homogène, un monde solidement clos. Mais c'est ici que se présente la seconde difficulté : elle est beaucoup plus grave.

La *Comédie humaine*, en effet — on a trop tendance à l'oublier — ne se limite pas aux *Études de Mœurs* ; elle comporte aussi les *Études philosophiques* et les *Études analytiques*. Or, ces deux grandes parties, la première surtout, contiennent un grand nombre de personnages fictifs qui ont souvent des biographies extrêmement riches. Que faire de ces richesses ? Cerfbeer et Christophe, sans hésiter,

1. Voir le recueil collectif : *La Femme Auteur* (Paris, B. Grasset, in-12, 1950).

avaient sacrifié les *Études analytiques*. Le docteur Lotte les imite et je pense qu'il a raison. Il est évident, en effet, que Balzac se présente à nous dans cette partie de son œuvre comme un pur savant établissant des « monographies », des « théories », des « traités ». Même lorsque, pour illustrer sa pensée, il truffe son texte d'anecdotes, il ne nous introduit pas dans ce « monde » privilégié qui est celui de la « création ». Les *Études analytiques* peuvent donc rester hors des prises du dictionnaire.

Mais les *Études philosophiques* ? Leur cas est beaucoup moins simple. Décidera-t-on de n'en pas tenir compte ? On se privera d'un très grand nombre de créatures balzaciennes dont quelques-unes — maître Frenhofer, Gambara, maître Cornélius, « l'enfant maudit », Louis Lambert, le banquier Castanier, les deux aides-major de l'*Auberge rouge* — comptent parmi les plus vivantes, les plus importantes de la *Comédie humaine*. Qui s'y résignerait ? Décidera-t-on de tout prendre ? On sera obligé de mêler au monde très homogène des *Études de Mœurs*, à cette « société française du XIXe siècle », dont Balzac a été le peintre incomparable, un monde — radicalement différent — de personnages fantastiques, anges, démons ou monstres, vivant à des époques indéterminées, dans des pays à demi-féeriques.... Cruel dilemme ! Cerfbeer en était sorti par un compromis. Admettant ceux des personnages des *Études philosophiques* dont la vie se déroule après la Révolution, il avait rejeté les autres. Le Docteur Lotte a trouvé cette décision arbitraire ; il a noté les conséquences un peu absurdes auxquelles elle entraînait (on repoussait des êtres aussi sociologiquement et psychologiquement marqués que maître Cornélius ou le duc d'Hérouville pour accepter le fantastique Melmoth...). Il a donc décidé de ne rien laisser perdre des trésors balzaciens et il a intégré à son *Dictionnaire tous* les personnages des *Études philosophiques*. Si logique que soit cette décision, je ne suis pas sûr qu'elle soit bonne, ni surtout qu'elle soit vraiment fidèle aux intentions que Balzac a exprimées en 1839 dans cette étonnante *Préface* d'*Une Fille d'Ève*, où, dissimulant d'immenses prétentions sous une apparente bonhomie, il dressa lui-même la première *notice biographique* d'un de ses personnages : Rastignac. Que prétendait-il, en effet ? D'abord (officiellement et *sincèrement*, je crois), aider son lecteur en enrichissant sa connaissance des personnages mis en cause dans un roman par toutes les indications contenues dans d'autres œuvres sur le passé et l'avenir des mêmes personnages. Mais, au delà de cette ambition immédiate, il en laissait apercevoir une autre plus profonde en avouant son espoir d'être « relu ». Le rôle essentiel de ce *Dictionnaire biographique*, dont il lançait ainsi l'idée avec une négligence affectée, c'était évidemment, à ses yeux, de faire prendre conscience à ses lecteurs de cette formidable création d'un « monde » fictif, d'une Société aux 2 000 personnages qu'allait constituer son œuvre. Mais cette Société qu'il se vantait orgueilleusement d'avoir « porté toute entière dans sa tête », il

lui a donné des limites chronologiques très précises — 1789-1849 — et surtout une « couleur » historique très particulière. Ne court-on pas le danger de fausser gravement l'impression d'ensemble qu'il a voulu nous en donner, en introduisant dans un ouvrage qui doit en être la reproduction en miniature, des personnages dont la vie se déroule hors de ces limites et qui, surtout, par leur comportement psychologique et moral, sont le plus souvent des « gens d'un autre monde » ?

En revanche — et pour les mêmes raisons — n'aurait-on pas intérêt à élargir l'enquête, dans l'œuvre de Balzac, au delà des bornes de la *Comédie humaine*. Je ne parle pas des *Drolatiques*. Plus encore que les *Études analytiques*, ils « dépaysent » le lecteur de la *Comédie humaine*. Mais qui donc, après avoir pénétré dans le *Théâtre* de Balzac ou dans ses *Romans de Jeunesse*, n'a senti le lien profond qui, malgré des différences profondes de « technique », unit ces œuvres aux *Études de Mœurs* ? Je ne dis pas que l'intégration des personnages qui les animent ne poserait pas au biographe de difficiles problèmes (ne fût-ce que celui de Vautrin, dont la biographie « dramatique » et la biographie « romanesque » sont loin de coïncider). Mais je sais bien quels enrichissements les notices biographiques sur la famille Gerard, Tullius Beringheld, Argow le pirate, Madame de Rosann ou, plus encore, Mercadet, apporteraient à la vue d'ensemble que le *Dictionnaire* nous offre sur la Société française de la première moitié du XIX^e^ siècle. Je formule donc ici un vœu, celui de voir insérer dans une prochaine édition de ce livre — elle ne saurait tarder ! — une centaine de personnages nouveaux empruntés à ceux des romans de jeunesse et des pièces de théâtre, dont l'action se situe dans les limites historiques des *Études de Mœurs*, entre la Révolution de 1789 et celle de 1848.

Mais la place ? me dira-t-on. Ce livre de 700 pages, allez-vous l'enfler davantage ? L'objection n'est pas décisive, car, en compensation, je proposerais des sacrifices : « Nous nous sommes efforcé, écrit le docteur Lotte dans son *Avertissement*, pour rendre notre exposé plus vivant, de céder le plus souvent possible la parole au romancier. » C'est, en effet, l'une des nouveautés du *Dictionnaire* — et l'un de ses agréments les plus vifs — que de nous faire entendre, soit la voix des personnages, soit celle de leur créateur. Ces citations, même quand elle sont faites en style indirect, ont une sorte de puissance magique. Par elles des pans entiers de l'œuvre surgissent brusquement devant nous. Allons-nous nous plaindre que la mariée soit trop belle ? Certes, non. Et pourtant ! J'ai dit plus haut mon admiration pour l'article *Abd el Kader* qui ouvre triomphalement l'ouvrage. S'il le faut, je le réduirai aux trois premières lignes. Dans la même page, à l'article *Abramko*, le docteur Lotte ne résiste pas au plaisir de nous raconter l'histoire du voleur, dont un des chiens du portier de Magus avait coupé le pied et qui eut tout de même le courage de

ressauter le mur et de s'enfuir « sur l'os de sa jambe » ! Ce n'est pas de gaîté de cœur que je supprimerais ce « délicieux épisode des nuits parisiennes » ! Mais s'il le faut absolument, je réduirai cet article aux quatre premières lignes. J'aurai dit l'essentiel... et j'aurai gagné neuf lignes....

***

Si importantes que soient les innovations analysées jusqu'ici elles ne constituent pourtant pas la nouveauté essentielle de livre. Celle-ci est ailleurs. Elle réside dans l' « esprit » même qui a guidé le docteur Lotte dans ses recherches et, par conséquent, dans la mise en œuvre de sa riche matière.

Le *Répertoire* se présentait à nous dans un dépouillement absolu, vierge de tout commentaire, pur de toute note. Le *Dictionnaire*, outre le grand *Avant-Propos* de Marcel Bouteron qui relaie l'*Introduction* naguère donnée par Paul Bourget au *Répertoire*, comporte un *Avertissement de l'Auteur*, une brève, mais précise *Bibliographie* et enfin des *Notes* qui sont généralement courtes, mais dont le nombre est impressionnant : il y en a près de deux cents. Qu'est-ce à dire, sinon que nous sommes passés de l'ère de la Foi à celle de la Critique ? Tels les enlumineurs de missels, Cerfbeer et Christophe avaient établi leurs fiches avec une admirable conscience, mais sans avoir l'air de se douter des innombrables difficultés que soulevaient, à chacun de leurs pas, les négligences, les maladresses, les oublis du romancier et surtout son utilisation systématique — à partir d'une date assez tardive (1835), et avec effet rétroactif ! — du *retour des personnages*. Dans un travail antérieur, le docteur Lotte avait essayé de voir clair dans l'incohérente chronologie de *La Femme de trente ans*. Et il n'avait trouvé d'autre solution à un insoluble problème que celle d'une « chronologie rectifiée ». Sans doute, il s'agissait là d'un cas-limite. Nombreux pourtant sont dans le *Dictionnaire* les aveux d'impuissance ; plus nombreux encore les essais de conciliation, les corrections, les retouches, les hypothèses subtiles. Tout ce délicat travail d'historien exigeant est consigné dans un grand nombre de notes qui sont une des grandes richesses du livre. Le seul reproche que je leur ferais serait d'être trop discrètes[1]. Elles soulèvent à peine

1. Ici encore, si l'on m'objectait le manque de place, je proposerais des sacrifices. Un grand nombre des *Notes*, en effet, soulèvent les très délicats problèmes des « sources » des personnages fictifs. Elles le font trop vite, faussant ainsi une réalité extrêmement complexe. (Il est certain, par exemple, que la marquise de Castries a « posé » pour la Duchesse de Langeais, mais elle ne suffit pas à l'expliquer.) Elles le font aussi de façon arbitraire : pourquoi certains personnages, et pas d'autres, ont-ils le privilège de voir indiqués les personnages réels d'où ils sont issus ? Pourquoi tels événements fictifs ont-ils droit à une justification historique refusée à tant d'autres, pour lesquels cette justification eût été également possible ? Le docteur Lotte semble s'être laissé guider ici par sa fantaisie. Comme dit Balzac, il a « fureté avec la déesse»!

le voile qui recouvre le mystérieux et vivant travail par lequel un personnage se développe à l'intérieur de l'esprit du romancier, cherchant, en quelque sorte, son vrai visage, ne réussissant souvent à le trouver qu'après de longs tâtonnements. Le docteur Lotte connaît et cite dans une de ses Notes l'article de Jean Pommier intitulé : *La naissance d'un héros*, où nous sont montrés les successifs avatars du personnage de Rastignac. Il le cite, il l'admire, mais volontairement il demeure à distance. On sent bien qu'il a été tenté de s'engager à son tour dans des travaux de ce genre et, certes, il disposait de la matière nécessaire pour les mener à terme. Mais il a hésité, renoncé. Pourquoi ? Non pas seulement parce qu'il ne pouvait tout dire, parce qu'il devait se borner, mais, plus profondément, parce qu'il sentait le danger que faisait courir à son œuvre ce travail corrosif. Après tout, c'était peut-être bien l'ingénu Cerfbeer, le naïf Christophe qui avaient raison ! A son tour, le docteur Lotte, comme s'il savait « où mènent les mauvais chemins » de la critique, s'est gardé de s'y « engager trop avant ». Il faut l'en féliciter, car il a gardé ainsi chez son lecteur cette *foi en la réalité de ces personnages fictifs* qui est la condition nécessaire d'une lecture fructueuse du *Dictionnaire*. Pourtant, l'esprit excité par ces *Notes critiques*, je me suis mis à rêver d'un *Dictionnaire* établi selon une formule que j'appelerais « génétique ». Il ne nous raconterait pas la vie extérieure des personnages, mais leur vie *à l'intérieur de l'esprit du créateur*; il nous ferait assister à leurs successives « incarnations » ; par exemple, il ne nous dirait plus : « VAUTRIN, dit Jacques Collin, né en 1779, fit ses études au collège des Oratoriens, etc. », mais : « VAUTRIN, né en 1822, dans le *Vicaire des Ardennes* ; s'appelle alors Argow le Pirate ; reparaît, en 1824, dans *Annette et le criminel* sous le nom de marquis de Durantal : amoureux de la jeune Annette Gérard, il est converti par elle.... Dix ans plus tard, sous le nom de Ferragus XXII, chef des Dévorants, dans le premier épisode de *L'Histoire des 13*, il nous est montré comme l'incarnation de l'amour paternel et l'instrument de la mystérieuse justice de la Providence. En 1835, dans le *Père Goriot*, il porte pour la première fois le nom de Vautrin. Il est alors un des pensionnaires de la pension Vauquer, etc... »

Ceci n'est pas un « vœu ». C'est une sorte de « rêve »...

***

Ce qui me reste à dire est le plus important ; c'est aussi le plus difficile. En comparant de près le *Dictionnaire* au *Répertoire*, j'ai fini par comprendre que ce qui distinguait le plus profondément les deux œuvres, ce qui faisait de la seconde, non pas seulement une réédition améliorée de la première, mais une création radicalement neuve, ce n'étaient pas les très nombreuses suppressions, adjonctions et corrections, ni même cette esquisse d'une présentation critique et

rationaliste des données « historiques », mais l'utilisation même de ces données, le choix des faits, celui des citations, et plus encore leur mise en place, l'importance plus ou moins grande accordée à tel ou tel personnage, l'éclairage plus ou moins violent porté sur tel événement et sur tel sentiment. A mesure que j'avançais dans ma lecture, négligeant peu à peu le *Répertoire* de Cerfbeer, lui substituant inconsciemment mon propre répertoire, celui que de longues années de fréquentation de la *Comédie humaine* m'ont amenée à constituer non sur des fiches, mais sur l'écran vivant de ma pensée, ma conviction devenait plus nette. J'allais d'étonnement en étonnement. Je découvrais des personnages que j'ignorais, et, chez ceux que je croyais connaître, des aspects tout à fait nouveaux. En revanche, j'étais surpris de voir traités avec indifférence des êtres dont j'avais fait mes amis, passés sous silence des moments de la vie de certains personnages qui étaient pour moi privilégiés. Je n'aurais jamais imaginé, par exemple, que Bianchon pût occuper tant de place dans la *Comédie humaine* et mériter l'article le plus long du *Dictionnaire*. Pourtant, le docteur Lotte n'y dit rien d'inutile et on ne saurait l'accuser de s'être trop complaisamment abandonné à sa passion médicale. Non ; la longueur de l'article s'explique par le rôle essentiellement « social » que le romancier a fait jouer à ce personnage. Comme Marsay, autour de qui se groupent les dandies, comme la marquise d'Espard dont le salon est un des centres de la société élégante sous la Restauration, Bianchon est un personnage-lien ; un de ceux que le romancier a utilisés de plus en plus à mesure qu'il accentuait la densité du tissu social de son œuvre. Seulement, le plus étonnant, c'est que, dans ce long article, je n'ai pas retrouvé *mon* Bianchon. Car, pour moi, Bianchon c'est, avant tout, ce jeune homme souriant et grave qui, dans la sordide pension Vauquer où il est le confident d'Eugène de Rastignac, assiste aux débats intimes de son ami « tenté » par Vautrin et discute avec lui la question capitale de savoir s'ils ont ou non le droit de « tuer le mandarin » ! Comment retrouverais-je l' « émotion » que fait naître en moi cette scène entre deux jeunes gens à l'aurore de la vie, dans cette simple phrase du *Dictionnaire* : « En 1819, pensionnaire de la pension Vauquer, il s'y lia d'une vive et durable amitié avec son camarade et ami le baron Eugène de Rastignac... » ?

Je pourrais multiplier les affrontements de ce genre, dire, par exemple, mon regret de ne voir dans le long article sur Félix aucune allusion aux élans mystiques de l'enfant qui contemplait les étoiles, ni à ses retours à Clochegourde et aux tourments qui déchiraient alors son cœur, ou, dans celui sur Lucien, de ne pas voir signalée l'admirable scène du premier volume d'*Illusions perdues*, celle qui lui donne son titre, où les « deux poètes », par une belle soirée d'été, échangent leurs pensées sur les grands génies de la Science et de la Poésie... Mais c'est, je pense, inutile. Chacun des lecteurs du *Dictionnaire* aura eu, j'imagine, des réactions du même genre et conclu comme moi,

sur ce cas précis, qu'il n'y a pas de vérité historique absolue. De même que la *Comédie humaine* ne nous permet pas de connaître réellement la Société française du début du XIXe siècle, mais seulement la *vision balzacienne* de cette Société, de même le *Répertoire* de Cerfbeer et le *Dictionnaire* du docteur Lotte nous offrent non pas une représentation de la *Comédie humaine* de Balzac, mais l'image singulière que s'en sont faite les auteurs de ces livres. J'ai un peu honte d'énoncer ainsi des vérités premières, d'avoir l'air de « découvrir » une idée si banale. Mais qui sait ? Peut-être ces vérités paraîtront-t-elles encore à beaucoup un étrange paradoxe. Ce qui est sûr c'est qu'en ouvrant ce livre qui, par son titre même, se présentait à moi avec le maximum de garanties d'objectivité, je ne m'attendais guère à aboutir à cette conclusion sur l'impuissance radicale de l'historien — même le plus modeste, le plus dépouillé — à atteindre le vrai absolu.

Après tout, faut-il s'en plaindre ? Je ne le pense pas. Lorsqu'il s'agit d'une réalité aussi riche que la *Comédie humaine*, lorsque l'historien qui nous en offre une vision personnelle est aussi perspicace, éveillé, — et gourmand ! — que le docteur Lotte, nous pouvons être d'abord surpris de ne pas retrouver l'image personnelle que nous nous en étions faite, mais, en fin de compte, nous lui en savons gré ; car, grâce à lui, notre connaissance d'une œuvre aux inépuisables aspects, s'est prodigieusement enrichie.

***

Je ne saurais parler du livre d'Henri Evans : « *Louis Lambert* » *et la philosophie balzacienne*[1], sans dire d'abord le regret que j'éprouve à le savoir, de l'aveu même de l'auteur, gravement mutilé. Je prends difficilement mon parti des sacrifices ainsi consentis à la dureté des temps. Lecteur ingénu et exigeant, j'aurais aimé avoir sous les yeux le résultat intégral des longues recherches de M. Evans. Si j'en juge par ce qui nous a été conservé, cela aurait été passionnant. Dans un travail de ce genre, l'absence de *preuves* me gêne singulièrement. Des doutes naissent dans mon esprit, non certes sur la probité de l'auteur, mais sur l'exactitude de son interprétation des textes. Je les repousse comme de mauvaises pensées ; mais ils reviennent avec insistance. Ainsi, l'œuvre se trouve privée d'une bonne part de sa force de conviction.

Je n'aurais par perdu mon temps à exprimer ces regrets, si le livre n'en valait la peine. Mais précisément, aussi bien par son objet que par sa méthode, il m'apparaît comme l'un des plus importants qui aient été publiés sur Balzac depuis quelques années. M. Evans s'est en effet placé d'emblée au centre de l'œuvre balzacienne. Lorsque, pendant l'été de 1832, Balzac entreprit d'écrire sa *Notice biographique sur Louis Lambert*, il ne savait peut-être pas

1. Librairie José Corti, 1951. Un vol. in-12 de 226 p.

encore clairement l'importance de cette œuvre ; pourtant, il la devinait obscurément. Il y faisait preuve, en effet, d'une belle audace, puisque, sous le voile d'une fiction qui ne pouvait tromper personne, il osait à la fois proclamer à la face du monde qu'il était un génie, essayer d'expliquer le mystère de ce génie et dessiner dans ses grandes lignes son système philosophique. Ainsi la *Notice biographique sur Louis Lambert*, publiée quelques mois avant la grandiose conception de la *Comédie humaine*, était une œuvre annonciatrice ; le début d'une ère nouvelle dans la carrière balzacienne, une œuvre *capitale*, au sens étymologique du terme. Elle allait devenir bien davantage. Très vite, en effet, Balzac sentit l'imperfection de son œuvre ; très vite il la remit sur le chantier et, pendant plusieurs années, il ne cessa de la reprendre, lui imposant des remaniements profonds tels qu'il n'en a jamais fait subir à aucune autre de ses œuvres. *Louis Lambert* devint ainsi, dans l'ensemble de *La Comédie humaine*, une *œuvre privilégiée*. Non plus seulement un *moment* de la philosophie balzacienne, une sorte de porche brillamment ouvert sur l'avenir — ce qu'avaient été, par exemple, *Les Proscrits* en 1831 — mais l'*œuvre maîtresse*, celle qui contient l'exposé le plus riche, le plus précis, le plus élaboré du système philosophique de Balzac. C'est pourquoi le titre que M. H. Evans a donné à son livre, bien qu'il puisse paraître ambitieux, est parfaitement justifié. Une exégèse approfondie de *Louis Lambert* conduit nécessairement à une étude d'ensemble de la « philosophie » de Balzac. M. Evans l'a fort bien compris. Il nous a donc entraînés dans une vaste enquête portant, d'une part, sur les quinze années de travaux obscurs et passionnés qui préparent, expliquent et justifient la *Notice* de 1832, d'autre part, sur les œuvres importantes qui, après 1832, reprenant des thèmes chers au philosophe de *Louis Lambert*, éclairent les modifications successives du roman : *Séraphita* d'abord, qui lui est si intimement liée ; mais aussi la *Lettre à Charles Nodier* qui lui succéda immédiatement en octobre 1832 ; les *Martyrs ignorés* (cette œuvre si extraordinaire, toute bourrée de confidences qui ne parut qu'en 1836, mais nous fait remonter aux années obscures de la jeunesse), et encore *Ursule Mirouet*, le *Martyr calviniste*, d'une manière générale toutes les *Études philosophiques* et, plus généralement encore, beaucoup d'autres œuvres qui, d'une manière parfois inattendue, comme *Le Lys* ou *Le Cousin Pons*, nous apportent d'importantes révélations sur le « mysticisme » balzacien.

Ce champ immense ouvert à l'investigation du chercheur, avait été déjà labouré en sens divers par les historiens de Balzac. Aucun de leurs travaux ne semble avoir échappé à H. Evans, lequel a d'ailleurs fait ses preuves d'érudit balzacien dans les précieuses notes qu'il inscrivait, au cours de ces dernières années, dans l'édition des *Œuvres* de Balzac au *Club français du Livre*. Il a utilisé avec finesse et esprit critique les résultats acquis par ses prédécesseurs, en tirant des conclusions générales justes et neuves, ajoutant souvent à ces

résultats ceux que lui valaient des recherches personnelles (sur les *Notes philosophiques*, par exemple, ou sur l'influence du swedenborgien Oegger). H. Evans a ainsi abouti à un livre très bien informé, écrit d'une main ferme — on admire qu'un étranger possède de notre langue un maniement aussi sûr — et qui sera désormais le plus précieux des guides à travers les obscurités, les complications, les contradictions de la « philosophie » balzacienne.

L'ouvrage comporte trois parties. *La genèse de « Louis Lambert »*, qui est, en quelque sorte, la « préhistoire » du roman. *Le système de « Louis Lambert »*, qui étudie la substance même de l'œuvre ; *Influences et résonances*, qui est essentiellement une étude des « sources ». Qu'un tel plan ne soit pas sans dangers, H. Evans en conviendrait sans doute le premier. Le moindre, ce sont les répétitions inévitables (voir, par exemple, p. 76 et p. 132, deux analyses à peu près exactement semblables). Il y en a de plus graves. N'est-il pas arbitraire de séparer de l'étude de la « genèse » celle des « influences » qui lui est si intimement liée ? D'autre part, pourquoi arrêter au printemps de 1832, au moment où Balzac arrive à Saché et entreprend son roman, l'étude de sa genèse, alors que rien n'est fini et qu'en un certain sens tout commence à peine ?... Mais je ne veux pas m'attarder à chicaner l'auteur sur ce point. Il faudrait n'avoir jamais travaillé sur un problème de ce genre pour ne pas savoir à quelles difficultés presque insurmontables on se heurte lorsqu'on veut à la fois présenter un exposé clair et convaincant, et pourtant ne pas s'écarter de la réalité vivante. Il est fort possible, d'ailleurs, que l'auteur ait été obligé d'adopter ce plan à la suite des retranchements imposés à son manuscrit primitif.

Peu importe puisqu'au total son livre, tel qu'il est, nous apporte une riche récolte. Des trois parties, la plus ferme et la plus riche me paraît être la seconde. Nous sommes là vraiment au cœur de l'ouvrage. H. Evans y analyse l'œuvre successivement sous trois aspects : celui du « conte philosophique », nouvelle et éclatante démonstration de l'idée balzacienne de la *pensée qui tue* ; celui du « système philosophique », c'est-à-dire en fait scientifique, et enfin celui de la « doctrine mystique ». Il nous propose ainsi, sur la signification du roman et son évolution de 1832 à 1835, des vues qui pourront être nuancées, mais non profondément modifiées. Ainsi s'éclaire enfin une œuvre dont l'interprétation était jusqu'ici demeurée très obscure.

La troisième partie, la plus longue, la plus riche, celle où furent opérés, j'imagine, les plus nombreux retranchements, est celle aussi qui provoquerait le plus de mises au point, de précisions et de commentaires. Mieux vaut ne pas les entreprendre ici ; ils nous entraîneraient trop loin. Je me contenterai donc de terminer par une remarque qui me paraît compléter utilement ce que H. Evans nous dit dans sa première partie sur la « genèse » de l'œuvre.

Longue fut la recherche poursuivie par Balzac sur le « mystère du génie ». Parmi les étapes qui marquent cette route, entre l'*Aver-*

tissement du *Gars* (1828) et la *Notice biographique* de 1832, je placerai un texte dont l'importance n'a pas été suffisamment aperçue, la *Préface* de *La Peau de chagrin*. C'est là, et non dans *Louis Lambert*, que Balzac — pour reprendre l'heureuse expression de M. Evans — décida soudain d' « annoncer au monde la bonne nouvelle de sa grandeur ». C'est là qu'il s'interrogea publiquement pour la première fois (puisque l'*Avertissement* du *Gars* était resté inédit) sur le mystère du génie. M. Evans, à juste titre, considère comme décisif dans la carrière de Lambert (et aussi dans le système de Balzac) l'épisode de la promenade à Rochambeau où le jeune Louis retrouva avec étonnement des lieux où il n'était jamais venu et qu'il connaissait déjà. N'est-il pas important, dès lors, de signaler que dans la *Préface* de *La Peau de chagrin*, le romancier parlait déjà, à propos des « écrivains réellement philosophes », d'un « phénomène moral inexplicable inouï, dont la science peut difficilement rendre compte »..., de « je ne sais quelle puissance qui les transporte là où ils doivent, où ils veulent être [...], soit que l'objet vienne à eux, soit qu'ils aillent eux-mêmes vers l'objet » ? qu'il s'écriait avec enthousiasme : « L'homme de génie va, en esprit, à travers les espaces, aussi facilement que les choses jadis observées, renaissent fidèlement en lui, belles de la grâce ou terribles de l'horreur primitives qui l'avaient saisi » ? Et que, s'interrogeant sur ces faits étranges, il terminait par cet aveu d'impuissance : « Les hommes ont-ils le pouvoir de faire venir l'univers dans leur cerveau, ou leur cerveau est-il un talisman avec lequel ils abolissent les lois du temps et de l'espace ?... La science hésitera longtemps à choisir entre ces deux mystères également inexplicables. » (Éd. C. Lévy, t. XXII, p. 401-402.) Un bon commentaire des premières pages de *Louis Lambert* me paraît pouvoir se passer difficilement de textes aussi consonnants [1].

Bernard Guyon.

1. Ici venaient les lignes que nous avons rattachées à la fin de l'article « Genèse du premier *Louis Lambert* » (p. 495 du présent numéro) [N. D. L. R.].

COMPTES RENDUS

Pierre Corneille, **Clitandre, tragi-comédie.** Édition du texte de 1632 publiée par R.-L. Wagner. Un vol. in-12 de xv-151 pages. Genève, Droz, 1949.

La *Revue d'Histoire littéraire* rend compte bien tard de cet ouvrage, qui marque pourtant une date importante dans l'histoire des éditions de Corneille. Elle ne peut guère s'excuser qu'en disant qu'on voit encore mieux, à distance, la justesse et la fécondité de la position critique adoptée par M. Wagner. Le texte original de *Mélite* nous a, depuis, été donné dans une édition procurée par M. Mario Roques et Mlle Marion Lièvre, et il faut espérer que les autres œuvres de Corneille antérieures au *Cid* nous seront ensuite présentées dans le même esprit. *Clitandre*, publié pour la première fois par Corneille en 1632, n'était pratiquement accessible que dans le dernier texte publié du vivant de l'auteur, c'est-à-dire celui de 1682. Pendant les cinquante ans qui séparent ces deux éditions, les modifications les plus profondes étaient intervenues, non seulement dans la langue et le style, mais aussi dans les bienséances et la conception même de la pièce de théâtre. Il fallait choisir. On peut hésiter sur la valeur esthétique, mais pour l'historien, le vrai *Clitandre* est incontestablement celui de 1632. M. Wagner a accompagné le sien d'un utile lexique et d'une introduction où il évoque, avec beaucoup de finesse et de bon sens, les principaux problèmes littéraires que pose la pièce.

Jacques Scherer.

André Delattre, **Répertoire chronologique des Lettres de Voltaire non recueillies dans les éditions de sa Correspondance générale.** Un vol. in-8° de xii-201 pages. University of North-Carolina, Chapel Hill, 1952.

Peu après que fut parvenu en France cet important *Répertoire* voltairien, nous apprenions que son auteur n'était plus. Qu'il nous soit permis de dire d'abord de quel remarquable érudit les études voltairiennes viennent d'être privées. Chercheur méthodique et minutieux, André Delattre fit paraître, en 1950, une solide édition critique des *Lettres aux Tronchin*. Élargissant son enquête à l'ensemble de la *Correspondance*, il avait rassemblé, à l'Université de Pennsylvanie, une ample collection photographique des lettres imprimées. Le *Répertoire*, qui en fut tiré, fera ressentir plus cruellement encore la disparition de cet éminent voltairiste. Ce catalogue, dans sa sécheresse, démontre la nécessité d'importants travaux sur Voltaire, et André Delattre était l'un des érudits les plus capables de les entreprendre.

Les lecteurs de la *Revue d'Histoire littéraire* savent l'intérêt d'un *Répertoire* des lettres qui ne figurent pas dans l'ancienne et très incomplète édition Moland. Quiconque étudiait Voltaire devait se constituer un petit répertoire personnel, qui ne pouvait manquer d'être très insuffisant. Non seu-

lement on publiera des lettres de Voltaire « jusqu'au jugement dernier », mais on les a publiées, et vraisemblablement on continuera à le faire, dans les lieux les plus inattendus. Plus d'une a paru et, comme disait Voltaire de certains livres, « disparu aussitôt », — au point d'échapper même aux investigations d'André Delattre. Et pourtant, on reste confondu devant les trésors de patience et la finesse de flair qui conduisirent l'auteur du *Répertoire* à des gisements, en apparence irrémédiablement enfouis. Sait-on que certaines lettres risquaient d'attendre « jusqu'au jugement dernier » dans un recueil publié par un Dupont, en 1826, dans l'*Amateur d'autographes* de 1868, dans les *Annales de l'Ain* de 1873 ? Qui aurait eu l'idée saugrenue de demander une lettre de Voltaire aux *Festgabe für Wilhelm Crecelius* (Elberfeld, 1881) ou au livre de Mrs Aubrey Le Blond, *Charlotte Sophie, Countess Bentinck* (London, 1912) ? L'on en passe et des meilleurs....

Pour recenser cette correspondance, il faut remuer ciel et terre. Il faut aussi avoir « la prudence du serpent ». Certaines lettres sont déjà, mais incomplètes, ou défigurées, dans Moland ; ou bien Moland amalgame plusieurs lettres différentes. La datation surtout est délicate ; il arrive que l'erreur remonte à Voltaire lui-même. Entre autres torts, Moland eut celui de ne jamais indiquer d'où venaient les dates qu'il inscrivait en tête des lettres. André Delattre, au contraire, prend la précaution de signaler, par des crochets, parfois affectés d'un point d'interrogation, les conjectures des éditeurs ou les siennes propres. Les lettres dont l'année ne peut être précisée sont rangées à la fin du répertoire, dans l'ordre alphabétique des destinataires. Un *Index nominum* facilite le repérage de ces indatées que chaque éditeur classe un peu à sa fantaisie.

Naturellement, M. Delattre savait qu'un travail comme le sien ne pouvait pas être rigoureusement complet, ni tout à fait parfait. Avec la modestie des grands voltairologues, il demandait qu'on lui signalât ses défaillances. A cet appel, qui, après la mort de celui qui le lançait, prend un accent émouvant, nous répondrons en proposant quelques compléments et quelques rectifications. Nous le faisons dans un esprit de piété respectueuse, bien loin de prétendre censurer l'œuvre d'un excellent érudit.

Voici des lettres que nous n'avons pas trouvées dans le *Répertoire* [1] :

— Huit lettres à Louis Racine, p. p. Tamizey de Larroque, *Lettres inédites de Voltaire à Louis Racine*, Paris, 1893. Plusieurs de ces lettres sont antérieures à 1722 ; la plus ancienne remonte à 1719.

— « Ce 6 octobre N. S. » (1725), à Georges Ier, roi d'Angleterre, p. p. L. G. Wickham Legg, *The Athenaeum*, 11 january 1913.

— « 5 aoust » (1732 ?), à l'abbé Bignon, *R. H. L. F.*, 1930, p. 227.

— (Janvier-février 1739), au libraire du Sauzet, dans une lettre de Pinand à Cideville, 8 février 1739, p. p. Tougard, *Documents concernant l'histoire littéraire*, Rouen et Paris, 1912, t. I, p. 205.

— Mai 1746, à M. de La Bruère, dans le *Mercure de France, dédié au Roi*, mai 1746.

— 17 mai 1750, à Lord Lyttleton, dans Ballantyne, *Voltaire's visit to England*, p. 99-101.

— 25 février 1752, de Cideville à V., p. p. Tougard, *Documents concernant l'histoire littéraire*, t. II, p. 252-254.

— 24 mars 1752, de Cideville à V., *Ibid.*, t. II, p. 254-259.

— 27 décembre 1760, de Cideville à V., *Ibid.*, t. II, p. 259-262.

— 30 juin 1762, de Cideville à V., *Ibid.*, t. II, p. 262-265.

— « Janvier » (de Lausanne, après l'achat des Délices), à Bubb Dodington, lord Melcombe, dans Ballantyne, *Voltaire's visit to England*, p. 94-95.

1. Le dépouillement de M. Delattre s'arrête en janvier 1950. Nous ne citerons donc pas ici les lettres publiées depuis lors.

— ? à Giano Planco, dans *Biblioteca delle scuole italiane*, Modène, 15 janvier 1894, signalée par Bouvy, *V. et l'Italie*, p. 8.

— ? *Due lettere di Voltaire dirette all'abate Flaminio Searselli*, p. p. Rinaldo Sperati, Bologne, Zamorani, 1897, 11 p, signalées par Bouvy, *V. et l'Italie*, p. 8.

— D'après *R. L. C.*, avril-juin 1951, V. P. Volguine, *Voltaire*, 1948, publié en russe par les édit. de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S, contient : deux lettres en italien, au cardinal Passionei et à Clément XIII, reproduites par *R. L. C.*, avril-juin 1951 ;

Trois autres lettres inédites de Voltaire ; quinze lettres inédites, adressées à Voltaire et « des éléments nouveaux de la correspondance de Voltaire avec Vernet ».

Indiquons, enfin, qu'aux n^os^ 2930 et 2945 de M. Delattre, le M. L. est le bordelais Lamontagne, auteur d'un *Traité de prononciation*.

Conformément à la tradition, M. Delattre a relevé un certain nombre de lettres relatives à Voltaire. Il est entendu que ce choix ne peut être fait d'après des principes rigoureux. On s'étonne pourtant de ne pas trouver, dans le *Répertoire*, les lettres de Bolingbroke à M^me^ de Ferriol, sur l'envoi d'*Œdipe* (4 février 1719), sur la dédicace de la *Henriade* (5 et 18 décembre 1725, dans Ballantyne, *Voltaire's visit*, p. 23 et suiv.) ; ni la lettre où Pope, s'adressant au même Bolingbroke, apprécie le poème de *La Ligue* et le caractère de l'auteur (édit. Elwin, t. VII, p. 401) ; ni les lettres de M^me^ du Châtelet à Thiriot, p. p. Asse ; ni la lettre de Maupertuis à Jalabert, 18 février 1755, *R. H. L. F.*, 1901, p. 655-656, sur l'affaire Akakia.

Quant aux dates, on ne comprend pas pourquoi la lettre à Woronzof, « Monsieur, par la dernière », reste classée au 17 septembre 1768, quand Bengesco, *Bibl.*, t. III, p. 364-365, a démontré qu'elle était de 1773 ou de 1774. Plusieurs de celles qui sont reléguées dans l'appendice alphabétique des s. d. pouvaient être assignées à telle ou telle année. Est-il si difficile de déterminer approximativement les dates des n^os^ 3860 et 3868, sur *Candide*, qui vient de paraître, ou des n^os^ 3880, 3892, 3893, etc., sur la rédaction et l'impression du *Commentaire de Corneille* ?

Mais, encore une fois, quiconque s'est aventuré dans les labyrinthes de l'érudition voltairiste, sait combien la chair est faible et l'esprit peu prompt.... Là où les Beuchot, les Bengesco, ont failli, qui jettera la pierre à son frère ? Il faut plutôt admirer que, dans ce *Répertoire* de 4 066 titres, M. André Delattre ait si rarement péché.

Une telle nomenclature parle. Il suffit que soient cités les premiers mots d'une lettre pour que paraisse Voltaire. Le Voltaire qui cultive son jardin : « La conservation des bestiaux étant de la plus grande importance... » (n° 3302) ; celui qui s'intrigue dans de vilaines affaires : « Juro coram Deo et judicibus me omnem computum absolvisse... » (n° 716) ; et celui qui pourfend *l'Infâme* : « Prêtre d'un Dieu, père de tous... » (n° 295) ; un Voltaire qui use de toutes les langues : « Messieurs, Ich habe befolget was Sie vor eine... », et : « Voltaire hombre libero besa las manos del Señor el qual merece de ser libero assi. Contendunt Cornelium nostrum... » (n^os^ 891 et 2296) ; bref, un Voltaire qui sait parler à tous et de tout. Dans ce *Répertoire*, s'agite un esprit qui ne se reposa jamais. Un immense brassage de gens et d'idées donne la mesure de l'ancien idéal d'humanisme encyclopédique dont Voltaire fut l'un des derniers tenants.

De cet homme qui passa sa vie à écrire pour se répandre parmi les hommes, la *Correspondance* est l'œuvre maîtresse, et, de cette œuvre, nous ne possédons qu'un corps tronqué et mal établi. *Le Répertoire* des autres pièces, dispersées en cent endroits, prouve l'impérieuse nécessité de la grande édition de la *Correspondance générale* que prépare M. Besterman. Alors, il sera temps de reviser l'ancienne biographie de Desnoiresterres, de corriger

maintes assertions de la *Bibliographie* de Bengesco. Alors, dans un réseau de quelques quinze mille lettres, on saisira le Protée Voltaire ; alors, on commencera à découvrir Voltaire, cet inconnu.

R. Pomeau.

Voltaire's Correspondence, edited by Theodore Besterman. Trois vol. in-8° de 387, 451, 369 pages. Institut et Musée Voltaire, Les Délices, Genève, 1953, années 1704-1734.

Depuis des décennies, les voltairistes se lamentaient d'être obligés de lire la *Correspondance générale* dans le texte de Moland. Mais il était plus facile de se plaindre de cette édition que de la remplacer. C'est une tâche immense que de publier des lettres dont le total monte, aux dernières nouvelles, à 18 000, et qui s'échelonnent sur trois quarts de siècle. C'est pourtant à cette tâche que M. Besterman a osé s'attaquer, et en avril 1953 sont sortis les trois premiers des soixante volumes prévus. Pour rencontrer un événement de cette taille, il faut remonter, dans l'histoire de l'érudition voltairienne, jusqu'à la *Bibliographie*, qui date de 1890... M. Besterman prend rang dans la lignée des grands voltairologues : les éditeurs de Kehl, Beuchot, Moland, Bengesco.

Le directeur de l'Institut Voltaire n'a pas voulu simplifier sa besogne. Inévitablement, la belle édition est une édition chère ; mais M. Besterman a considéré que le premier devoir d'un éditeur de Voltaire était de se conformer aux vœux de son auteur : beau papier, beaux caractères, large marge, netteté de l'impression, ces trois tomes sont des chefs-d'œuvre bibliophiliques. Rarement « enfants » de Voltaire furent plus élégamment « habillés ». Mais la *Voltaire's Correspondence* se recommande par d'autres qualités plus essentielles. Alors que Beuchot et Moland s'étaient contentés de reproduire les éditions antérieures, M. Besterman a adopté la méthode que Lucien Foulet avait suivie dans sa publication des lettres d'Angleterre. Dans chaque cas, il a cherché le manuscrit ou, en son absence, le texte imprimé le plus ancien : immense enquête préparatoire, que personne, depuis l'édition de Kehl, n'avait tentée. Il n'y avait pas d'autre moyen de lever les incertitudes qui pesaient sur mainte lettre. M. Besterman nous dit toujours d'où vient le texte qu'il publie : autographe, copie, ou imprimé. Nous sommes un peu surpris d'apprendre que, le plus souvent, les autographes existent encore. Nos trois volumes couvrant les années de jeunesse, apparemment le nom de Voltaire n'aurait pas suffi à préserver de la destruction ces feuillets écrits de sa main ; mais probablement les destinataires, amateurs de beau langage, les ont conservés en portefeuille pour les grâces dont ils brillaient. Tant il est vrai que le style seul protège l'œuvre.

Aussi, en lisant le texte de M. Besterman, avons-nous toutes chances de lire ce que Voltaire a réellement écrit. Plusieurs restitutions sont curieuses : M. Besterman rétablit un « sacrifiassiez » (n° 144) corrigé par le premier éditeur, un « sensible à mes amis » que Condorcet avait transformé en « sensible à l'égard de » (n° 205)... M. Besterman s'est aperçu que Mme de Graffigny, suivie par tous les éditeurs, avait corsé une tirade contre les prêtres (n° 725). Mais pourquoi faut-il que nous soyons obligés d'affaiblir les éloges que mérite, en général, la *Voltaire's Correspondence* par certaines réserves ? Le déchiffrement d'une correspondance est toujours difficile : la lettre est une conversation par écrit dans laquelle les interlocuteurs s'entendent à demi-mot ; mais il arrive qu'après deux siècles le lecteur ne comprenne plus. Que signifie, par exemple, cette phrase de Mme du Châtelet à Maupertuis (n° 795) :

« Je veux célébrer la naissance d'Eloïne avec vs ».

Le premier éditeur supposait qu'Eloïne était une fille de Mme du Châtelet,

mais Asse observait qu'on ne connaissait pas d'Eloïne du Châtelet, et sans doute jamais fille au monde ne fut affligée d'un tel prénom. Il faut remarquer que la lettre est du 24 décembre. Mme du Châtelet invite son ami à l'accompagner à la messe de minuit ; auparavant, ils boiront à la santé d'Eloïne, ou plutôt d'*Eloïm*, c'est-à-dire de Celui dont on célèbre la naissance dans la nuit du 24 au 25 décembre. Ce trait d'érudition hébraïque n'étonne pas de la part d'Émilie qui a commenté la Bible en cinq volumes.

Dans d'autres cas, la faute de lecture paraît évidente. Je ne crois pas qu'au n° 132 « un fils de ma Querau » signifie « un fils de madame Querau » ; Moland était certainement dans le vrai, quand il imprimait, pudiquement, « un fils de m... ». Si piètre poète que fût Linant, il n'a pas dû écrire :

« De leurs fers dans le joug ils ont lavé la honte »,

il faut lire, évidemment, « dans le sang » (n° 513). Je proposerais de même, à M. Besterman les corrections suivantes :

N° 93, « ce ne font que chimères » : « ce ne sont ».
N° 174, « et soin de Mariamne » : « et foin de ».
N° 362, « d'autres ont pris le Licure » : « le Lièvre ».
N° 368, « Nos craintes à son égard sont mal fondus » : « mal fondées », et dans la phrase suivante : « gueuserie », au lieu de « genserie ».
N° 513, « Atique » : « Utique ».
« Ne doutant la sagesse » : « Redoutant ».
N° 522, « Quelle ardeur des grandeurs l'épique » : « le pique ».
N° 528, « un couper » : « un souper ».
N° 562, « l'endroit au Page 19 » : « l'endroit où » ;
« aprés généralement » : « assés généralement » ;
« il fût vécu » : « il eût ».
N° 556, « du frene de sa maîtresse » : « du frère ».
N° 557, « mr de mde de Frequienes » : « mr et mde ».
N° 585, « sur la pointe des Prés » : « des Piés ».
N° 605, « juventutia » : « juventutis ».
N° 628, « du petit combat de Papimanie » : « comtat » (= le comtat Venaissin).
N° 697, « sans il est vrai que » : « tant ».
N° 774, « fâché de n'être absent » : « d'en être absent ».

Mises à part deux ou trois énigmes (« mais je ne sais si condamner à Pelisson », n° 562 ; « des corppoôns », n° 768), ces fautes, vraisemblablement imputables à l'imprimeur sont de celles que « le lecteur rectifiera de lui-même ». Elles n'en sont que plus irritantes dans une édition comme celle-ci qui, préparée avec un soin minutieux, devait approcher de la perfection.

Car la *Voltaire's Correspondence* a d'importants mérites. Pour la première fois, nous disposons, sur la date de chaque lettre, de données sûres. Sur les manuscrits, M. Besterman a retrouvé les dates inscrites par Voltaire, ou par les destinataires, ou, à défaut, les conjectures des divers éditeurs. Ainsi telle lettre à Maupertuis (n° 631) est déplacée de 1738 à 1733 ; telle autre, à Formont, qui importe à l'histoire du *Traité de métaphysique*, est assignée, avec vraisemblance, à juin 1734 (n° 741). On ne remarque guère que deux erreurs apparentes : il semble que, d'après 117, 119 et 120, il faille inverser l'ordre des billets 115 et 116. Surtout, la lettre 38 ne peut pas être rangée en 1716 ; elle fut écrite quand le système de Law battait son plein, c'est-à-dire en 1719. D'ailleurs, nous avons ici un recoupement : le n° 38 répond au n° 32, auquel Voltaire fait allusion dans une lettre de [juillet 1719], n° 84, où il est question aussi du « système ». On contestera peut-être quelques autres dates, mais on le fera désormais au moyen des éléments de discussion que fournit M. Besterman.

De plus, la présente édition offre un recensement très complet. Non seulement elle recueille les lettres oubliées dans le *Répertoire* d'André De-

lettre, mais elle apporte encore un lot non négligeable d'inédits. Pour les trente premières années, Moland donnait 453 lettres, auxquelles A. Delattre ajoutait 114 numéros. M. Besterman accroît ce chiffre de 228 unités. Sans doute ces 228 lettres ne sont-elles pas toutes des inédits de Voltaire. M. Besterman a exploré les périodiques de l'époque. Il en a rapporté un certain nombre de lettres, ou prétendues lettres, concernant les œuvres de Voltaire. Elles ont leur intérêt. Cependant, on préférera probablement cette curieuse lettre du père Arouet, exhumée d'un *Annuaire* de 1872, ou celles où l'on voit Voltaire s'occuper tantôt de vendre un bien que possédait Mlle Aubert près de Richelieu, tantôt de rédiger des pétitions à la police contre une insupportable commère de sa rue. Une lettre importante est celle de Bolingbroke à Voltaire, du 27 juin 1724, lettre philosophique, qui prouve que l'influence du lord anglais ne fut pas aussi « fictive » qu'on l'a cru. Importantes également sont les longues narrations du comte de Villelongue, compagnon de Charles XII à Bender. Intéressante est la lettre 410, à un Père jésuite, qui n'est sûrement pas l'abbé d'Olivet : d'Olivet quitta la Compagnie de Jésus en 1716, et en 1731, Voltaire ne l'aurait pas appelé « mon très cher et très révérend père » ; le destinataire pourrait être le Père de Tournemine, dont M. Besterman propose le nom en seconde ligne. Mais le lot le plus considérable vient des papiers de l'Académie de Rouen. M. Besterman publie les lettres de Cideville, de Formont, de Linant, qui font mieux connaître ce cercle normand que Voltaire fréquenta assidûment jusqu'à la rencontre de Mme du Châtelet. De la correspondance de celle-ci avec Voltaire, M. Besterman n'a rien retrouvé. Peut-on encore espérer ? Malgré tout, le coefficient de perte paraît élevé : des trente lettres écrites le 24 juillet 1734 (dans des circonstances très particulières, que souligne avec raison M. Besterman), nous ne possédons toujours que les deux que publièrent les éditeurs de Kehl.

C'est donc une grande entreprise qu'a lancée M. Besterman. Elle marquera dans l'histoire posthume de Voltaire. Car cette édition collective, plus fortement que toutes les publications partielles, restitue la présence de l'homme. Il faut lire ces lettres si vivantes pour découvrir ce qu'était, dans l'ancienne France, la bonne compagnie. La correspondance de Voltaire est un chapitre de « l'histoire de l'esprit humain ». Mais, sous l'honnête homme, parfois l'homme tout court se découvre. M. Besterman publie une étonnante lettre d'injures à J. B. Rousseau. Elle commence par : « Coquin », et, au bout de trois lignes, Voltaire, arrachant la plume à son copiste, soulage sa bile :

« quel plat ouvrage que tes ayeux chimériques ! ah maraut que tu es ennuieux ! »

J.-B. Rousseau reçut ce poulet, et, sans sourciller, ajouta la date... L'admirable de ce Voltaire, c'est qu'il est toujours « un homme..., un homme enfin... ! »

Il faut, pour finir, exprimer un regret. Un jour, Voltaire se fit passer pour un Anglais du nom de Sanderson. C'est, hélas ! un Voltaire-Sanderson que nous présente cette *Correspondence*. Il est fâcheux qu'une édition française n'ait pu être tirée d'une œuvre si française. Le français n'est ni un patois, ni une langue morte ; l'homme qui l'a le mieux écrit méritait assurément d'être publié en français.

R. Pomeau.

Voltaire, **Lettres inédites aux Tronchin**, avec une introduction de Bernard Gagnebin. Trois vol. in-12. « Textes littéraires français », Droz et Giard, Genève et Lille, 1950 ; **Correspondance avec les Tronchin**, édition critique établie et annotée par André Delattre. un vol. in-8°. Mercure de France, Paris, 1950 ; **Lettres inédites à son imprimeur Gabriel Cra-**

mer, publiées avec une introduction et des notes, par Bernard Gagnebin, un vol. in-12. Droz et Giard, Genève et Lille, 1952.

On ne saurait prétendre que les *Lettres aux Tronchin* et, récemment, les *Lettres à Gabriel Cramer* aient révélé un nouveau Voltaire. Leur mérite, qui n'est pas mince, est de nous présenter un Voltaire total. Quels cris eût poussés le patriarche s'il eût prévu de telles publications ! Il ne voulait paraître au lecteur qu'en tenue de ville. Ceux qui publièrent, au XIXe siècle, des fragments de ces correspondances, respectaient, en somme, ses intentions : trop souvent, les Gaullieur et les Moland produisaient un Voltaire tel qu'il devait être.

Terrible épreuve, pour un héros littéraire, que de révéler le secret de ses consommations d'épicerie, de ses placements d'argent, et de ses coliques. Voltaire est assez grand pour n'en pas sortir diminué. On le voit manier toutes ces misères avec un soin méticuleux ; mais avec quelle gaîté son esprit vif et précis court de détail en détail ! On entre dans le quotidien de Ferney. Ce sont d'affolantes commandes de vin, de chocolat, de casse, de rubans, d'épingles ! Mme Denis s'entendait, apparemment, à faire danser l'anse du panier. A moins que le vieillard ne craignît de « manquer ». Il a la passion de la terre. La sagesse de ses aïeux de Saint-Loup-sur-Thouet parle par sa plume : « On peut mourir de faim avec des rois, jamais avec des terres» (6 avril 1759). Il n'a pourtant rien de l'avare de village. Spéculateur de haut vol, Voltaire dépense, quand l'envie l'en prend, avec une prodigalité qui émeut son banquier, J.-R. Tronchin. Ce Tronchin sert encored'intermédiaire dans les négociations très secrètes qui, en pleine guerre de Sept Ans, se nouent, par les bons offices du patriarche, entre Frédéric II et le ministère français ; négociations entamées, interrompues, reprises, sans que la patience de Voltaire se lasse jamais. Ces lettres donnent une idée avantageuse de son amour de la paix. Il apparaît aussi plus patriote qu'on le croit généralement. Il songe aux intérêts de son pays : si le roi de Prusse était écrasé (et à plusieurs reprises il faillit l'être), la puissance autrichienne deviendrait sans doute formidable à la France. Il songe aux intérêts de la philosophie : une victoire de l'Autriche sur Frédéric II serait une victoire de la « superstition ». Il n'est pas toujours question, dans ces lettres, de médecine et d'épicerie. L'*infâme*, le « tout est bien », ont leur tour. Voltaire se montre ici, en petit appareil, des pieds à la tête.

Ces lettres, si intéressantes, n'étaient connues que partiellement et dans des versions infidèles. Après le dépôt des originaux à la Bibliothèque de Genève, une nouvelle édition s'imposait. Nous en eûmes deux : double emploi aussi regrettable qu'inutile. Le classement et la lecture du texte différant parfois de l'une à l'autre, il arrive que le voltairiste soit plongé dans la perplexité : la même lettre porte dans le *Mercure* (n° 131) : « a Mont-Riond, 24 », et dans les *T. L. F.* (n° CXIX) : « Monrion. Sans date. » D'un côté (n° 147), [1], on lit : « dans notre petit hermitage » ; de l'autre (n° CXXXV) : « dans mon petit ermitage ». Le n° 324 imprime : « Je suis ici, Monsieur dans un tourbillon (...) », et le n° CCCVIII : « Je suis, Monsieur, dans un tourbillon (...). » La leçon du n° 623 : « auprès de qui je voudrais être », devient, dans le n° DCXXXV : « auprès de qui je voudrais vivre ». Les mêmes dates sont lues sur l'original : 17 mars (459), 1er mars (CDLXIV) ; 12 mars 1774 (698), 12 mai 1774 (DCCI). Qui croire ? Il faut se reporter au manuscrit, ou attendre que l'édition de M. Besterman décide. Il arrive que les variantes modifient la pensée de Voltaire. Dans 508, nous lisons : « Qu'avons-nous de mieux à faire qu'à nous réjouir dans nos œuvres pendant les deux moments que nous rampons sur ce globe ou globule ? » DXIV

1. Le chiffre arabe est le numéro de la lettre dans l'édition Delattre ; le chiffre romain, le numéro de la même lettre dans les « Textes littéraires français ».

imprime, au lieu de « deux moments », « doux moments », ce qui n'est pas précisément la même chose. Voltaire faisait souvent ses *e* comme ses *o*, et l'examen de l'autographe ne serait peut-être pas décisif. Néanmoins, la lecture d'André Delattre s'accorde mieux avec le contexte, et paraît plus voltairienne.

L'édition des « Textes littéraires français » fut l'objet de virulentes attaques. Sans tomber dans la polémique, on peut regretter que cette édition, qui eut le mérite de sortir la première, n'ait pas été soigneusement revue. En général, le texte d'André Delattre paraît plus sûr. Par exemple, 279 a certainement raison d'imprimer : « Notre nièce, mon cher monsieur, fut baptisée Marie-Louise (...) » ; la lecture de CCLXII : « Votre nièce », est inacceptable : d'après le contexte, il s'agit de M^me^ Denis, née Marie-Louise Mignot, qui n'était pas la nièce de J.-R. Tronchin. Une revision eût encore permis d'améliorer le classement et la datation des lettres, et de corriger les erreurs de l'annotation. André Delattre apporta à ces tâches sa patience d'érudit méticuleux et sa connaissance très sûre de la vie et de l'œuvre de Voltaire. L'édition des « Textes littéraires français » garde toutefois le mérite d'avoir ajouté à la correspondance avec les Tronchin des lettres (pas toutes inédites) adressées à des familiers : vingt-deux lettres de l'édition Droz ne se trouvent pas dans celle du *Mercure*.

M. Gagnebin, qui avait rédigé pour l'édition genevoise une excellente introduction, publie, cette année, des *Lettres de Voltaire*, pour la plupart inédites, à *son imprimeur Gabriel Cramer*. La correspondance de Voltaire avec les deux frères, ou avec le seul Gabriel, ne comprenait, dans l'édition Moland, que dix-huit numéros. Moland avait oublié les lettres publiées en 1863 dans le *Cabinet de l'amateur* et dans le *Nain Jaune*. Depuis lors, beaucoup d'autres furent retrouvées : le total dépasse aujourd'hui le millier. Dans cette masse, M. Gagnebin a fait un choix. Il ne publie même pas toutes les lettres inédites qu'il a découvertes dans le fonds Seymour de Ricci. Il ne reproduit pas non plus (à une exception près) les lettres données par M. George R. Havens dans *The Romanic Review* (1940). Ce parti ne va pas sans inconvénient. Ainsi les lettres à Cramer posent le problème de la sincérité de Voltaire, dans la conclusion du *Poème sur le désastre de Lisbonne* ; or, M. Gagnebin écarte au moins une des pièces du procès, le billet du 12 mars 1756. Mais un choix est toujours, par quelque côté, critiquable. Les 340 lettres rassemblées par M. Gagnebin sont celles qui peuvent être datées. Voltaire ne prenait presque jamais la peine de mettre l'indication du jour et du mois sur ces billets qui atteignaient leur destinataire le soir même ou le lendemain. Mais nous voudrions bien savoir, nous, quand furent écrites ces lignes où il est question de *Candide*, du *Philosophe ignorant*, du *Dictionnaire philosophique*.... M. Gagnebin s'est efforcé de satisfaire notre curiosité. Par des recoupements minutieux, il précise, autant qu'il est possible, la date de chaque billet. Il le situe par rapport au classement de l'édition Moland, sur la valeur duquel M. Gagnebin ne se fait pas d'illusion. Mais M. Gagnebin utilise aussi les manuscrits de la Bibliothèque de Genève, par exemple la *Correspondance* de du Pan et de Freudenreich ou le *Grand Livre* des Cramer. Il met en œuvre, surtout, une connaissance approfondie de l'histoire de Genève. On est étonné de l'ingéniosité avec laquelle l'éditeur découvre une concordance chronologique, éclaircit une allusion énigmatique. Au reste, M. Gagnebin sait bien que certaines de ses conjectures prêtent à contestation. Il nous semble que la lettre 157 ne peut être antérieure au 11 juin 1764 ; d'après Moland, c'est seulement ce jour-là que Voltaire apprit que le jugement condamnant Calas était cassé. Le n° 162 doit être de mars 1764, la mention des « derniers vomissements de Jean-Jacques contre le théâtre » visant, non les *Lettres de la Montagne*, mais *L'Imitation théâtrale*, dont Voltaire entretenait Damilaville le 16 mars. La violence du billet 97,

au sujet de ce même Rousseau, s'explique mieux après la dénonciation, dans les *Lettres de la Montagne*, de Voltaire comme auteur du *Sermon des Cinquante*. Ce n° 97 serait donc contemporain du *Sentiment des Citoyens* (fin décembre 1764) ; il est vrai qu'à cette date, le membre de phrase, « afin que je puisse passer l'hiver à Hyères», fait difficulté. Il nous paraît, au contraire, indubitable que le n° 331 [fin 1773], est postérieur à l'avènement de Louis XVI : les protestants de Gascogne « ont prié Dieu pour la guérison de Louis 15, et pour la prospérité de Louis 16 » ; mais si Dieu leur avait accordé la guérison du Bien-Aimé, ils n'auraient pas besoin de le prier pour la prospérité de son successeur. La lettre est donc postérieure à la mort de Louis XV (10 mai 1774) ; et ce roi qui a répondu qu'il ne fallait pas remettre en vigueur les édits contre les protestants, et qui « s'est fait inoculer le moment d'après », c'est le jeune Louis XVI, que Voltaire crut d'abord favorable aux philosophes [1].

Ces *Lettres à Cramer* nous procurent une masse de renseignements considérable. Elles permettent de contrôler la *Bibliographie* de Bengesco (p. 26), et la datation de Moland (p. 153). Elles lèvent les doutes sur la participation de Voltaire à l'édition in-4°. La notice de l'éditeur sur l'activité de Cramer fait comprendre comment Voltaire a pu répandre tant de libelles jugés scandaleux. Il lui faut être sans cesse sur le qui-vive : il stimule Cramer, il le met en garde, il lui fournit, comme moyens de justification, ces lettres de démenti, fabriquées pour les « sots » du Consistoire, et dont les termes élevés sont d'une ironie si savoureuse. On saisit sur le vif la fureur d'imprimer qui possède le patriarche. A peine ébauchées, les œuvres partent à l'impression. C'est un tourbillon d'addenda, d'errata, de cartons.... Tout le monde s'y perd, et le « gros Suisse », et Gabriel, et Voltaire. Et il faut toujours se précipiter, comme si le feu était à Ferney : « presto, presto, subito, subito, vite, vite 50 exempl. du mémoire et de l'addition » (p. 52) ; « et vite, et vite, et vite, Caro » (p. 228). Voltaire apporte, dans l'édition de ses œuvres, son goût de la belle forme, déliée, élégante, nette (p. 52). Et ici s'affirme aussi un aspect aimable de son caractère, cette gentillesse qu'il met dans son commerce avec ses familiers. Il aime gaîment son « Caro », son « Caro Gabriele », son « Monsieur Caro ». Le Voltaire de ces billets griffonnés à la diable vit étonnamment.

Disons enfin qu'aux trois éditeurs se posait un problème d'actualité : celui de l'orthographe. Fallait-il conserver ou corriger les graphies des manuscrits ? Tous trois ont choisi d'habiller la prose de Voltaire à la moderne. Mais n'eût-il pas été plus instructif de rappeler que Voltaire ignorait cette orthographe que les conservateurs croient *traditionnelle* ?

R. Pomeau.

Theodore Besterman, **Voltaire's Notebooks**, Deux vol. in-8° de ix-509 pages. Institut et Musée Voltaire, Les Délices, Genève, 1952.

Voici les avant-coureurs du grand événement que préparait, aux Délices, le directeur de l'Institut Voltaire. M. Besterman a accompli un travail qu'aucun des précédents éditeurs de la *Correspondance* de Voltaire n'avait

1. Dans l'immense détail de l'érudition voltairiste, de menues erreurs sont inévitables. P. viii, Voltaire arriva à Colmar le 2 octobre 1753 (Collini, *Mon Séjour...*, p. 115). P. xxiii, le R. P. Berthier, de la Compagnie de Jésus, ne peut pas être appelé un « curé ». P. 72, G. Lanson, « Questions diverses... », *R. H. L. F.*, 1912, a démontré que l'auteur de *L'Examen de la religion* n'était pas La Serre ; M. Wade, *Clandestine Organization...*, propose Dumarsais. P. 167, sur Ribaute, l'article essentiel est celui de D. Benoît, *Recueil de l'Académie du Tarn-et-Garonne*, t. 21. Le billet 199, qui commence par : « Ma chère enfant... », ne s'adresse évidemment pas à l'imprimeur. Cette « chère enfant », ne serait-ce pas M^me^ Denis ?

osé entreprendre. M. Besterman a rassemblé les manuscrits ou les copies de lettres qui existent encore, dispersés dans les collections publiques ou privées du monde entier. Au cours de ces recherches, des notes furent découvertes, rédigées de la main de Voltaire ou de ses secrétaires. Ce sont elles que M. Besterman publie dans les deux volumes de ses *Voltaire's Notebooks*.

On sait que Voltaire faisait usage de carnets. Plusieurs étaient déjà connus. Le premier de tous, le carnet Piccini, parut en 1802. Mais, malgré son évidente authenticité, ce document fut singulièrement malmené, au XIXe siècle, par les éditeurs de Voltaire. M. Besterman raconte cette histoire. Elle est édifiante. Renouard, en 1821, préleva dans le livre de Piccini quelques extraits arbitrairement choisis. Beuchot connaissait l'édition Piccini, et, pourtant, il se contenta de reproduire le choix de Renouard. L'auteur du *Roi Voltaire* (1860), Arsène Houssaye, redécouvre le volume de 1802 ; il en tire un prétendu « Testament de Voltaire », arrangé à sa façon, et grossi de quelques passages qu'il a probablement fabriqués lui-même. Trois ans après, l'auteur du *Dernier Volume des Œuvres de Voltaire* pille Houssaye, comme Houssaye avait pillé Piccini, en ajoutant trois paragraphes, d'authenticité très douteuse. Vient Moland, qui prétend publier les « Pensées écartées par Renouard et Beuchot ». Où les prend-il ? Tout simplement chez Houssaye, qu'il ne nomme pas. On le voit, en l'absence du ou des manuscrits du carnet, le seul texte Piccini présente quelque valeur. C'est celui que nous restitue, enfin, M. Besterman. Une fois de plus, il apparaît qu'en matière d'érudition voltairiste la quête de l'imprimé oublié rapporte autant que la chasse au manuscrit.

M. Besterman renouvelle aussi la connaissance que nous avions du *Sottisier*, dont le manuscrit est conservé à Leningrad. Beuchot en avait obtenu une copie qu'il ne publia pas. Ce fut Moland qui l'inséra dans les *Œuvres complètes*. Auparavant, Léouzon-Leduc en avait procuré une édition, faite sur une autre copie. Ce *Sottisier* contient beaucoup de citations, en français, en latin, en anglais, en italien ; il est copieusement assaisonné d'obscénités. Effrayés par les unes et par les autres, les copistes n'avaient reproduit que la moitié du texte. M. Besterman nous le présente, aujourd'hui, dans sa teneur intégrale, d'après un microfilm de M. Norman Torrey, établi avant la guerre.

Il n'y avait pas grand chose à ajouter à l'excellente publication de l'*English Notebook*, par M. Norman Torrey. L'éditeur, cependant, avait dû retrancher trois passages, un peu gaillards, que M. Besterman rétablit, pour le plaisir des amateurs, et pour satisfaire au principe de fidélité qui régit sa publication.

Le reste est inédit. Quand il préparait son édition des *Lettres philosophiques*, Gustave Lanson n'avait pu obtenir communication de certain carnet décrit par Churton Collins. Ce carnet, le *Cambridge Notebook*, M. Besterman le publie. Churton Collins, après lecture du manuscrit, avait révélé que Voltaire avait à son service un laquais. Nous nous apercevons aujourd'hui que le *Notebook* contenait encore beaucoup d'autres renseignements, au moins aussi importants que celui-là.

Deux petits carnets, remplis de notes historiques, dormaient dans la Collection Seymour de Ricci, à la Bibliothèque Nationale. Leur publication complète ce que nous avait appris l'unique volume des *Œuvres inédites* donné par Fernand Caussy, en 1914. Ces *Œuvres inédites* sont des extraits de carnets, malheureusement regroupés par matière, ce qui en rend la datation à peu près impossible. M. Besterman formule, à ce sujet, un certain nombre d'utiles remarques (p. 17-21). Il est évident que la seule méthode de publication correcte est la sienne, qui respecte la contexture des manuscrits. Enfin, M. Besterman donne trente-deux fragments, la plupart pro-

venant de la Collection Seymour de Ricci, notes sur feuilles volantes ou débris de carnets.

Ces deux volumes, ajoutés à celui des *Œuvres inédites*, ne contiennent certainement qu'une faible partie des notes accumulées par Voltaire. M. Besterman dresse la liste des carnets dont, à tel ou tel moment, l'existence a été signalée. On peut donc attendre, et espérer, de nouvelles publications.

Telle qu'elle est, celle-ci est importante. Sa valeur tient, pour une part, au scrupule avec lequel les documents sont reproduits. La tâche n'était pas facile. Dans ces notes cursives, les fautes pullulent, et l'on peine à déchiffrer l'écriture. Il n'est pas étonnant que, parfois, le texte imprimé laisse un doute. Ne pourrait-on lire, page 317, « M. Couet, fameux directeur », au lieu de *Couat* ? On se rappelle les vers *A Madame de G**** :

> Vous m'avez donc quitté pour votre directeur.
> Ah ! plus que moi cent fois Couet est séducteur.

Ne faut-il pas lire, page 438, « corporalitas animae », et, page 441, « divino instinctu » ? Cependant, le texte de M. Besterman est aussi voisin, que possible, du document manuscrit. La seule reproduction photographique peut dépasser la précision de ces transcriptions. Un exemple fera comprendre l'utilité de tels soins. La lecture d'une phrase du *Sottisier* dans l'édition Moland : « Toutes les religions hors la nôtre sont l'ouvrage des hommes », laissait perplexe ; mais M. Besterman nous apprend que « hors la nôtre » fut ajouté après coup, en interligne, ce qui change tout.

Ainsi est rendue possible l'étude rigoureuse que ces documents méritent. La première tâche serait d'en établir la chronologie. On a l'impression que les notes de chaque carnet se succèdent dans l'ordre des temps, compte tenu de certaines insertions postérieures. Ainsi, le *Cambridge Notebook* donne, dans ses premières lignes, deux vers de l'*Épitaphe de Newton*, par Pope, ce qui fixe le point de départ dans l'année 1727, Newton étant mort le 31 mars ; puis, nous trouvons, page 55, des vers de Linant que Voltaire connut, par Cideville, après son retour d'Angleterre. Les textes où il hésite encore à adopter le système de l'attraction, pages 57-65, sont certainement antérieurs à sa conversion par Maupertuis, en octobre 1732. La page 68 contient des vers à corriger dans *Ériphyle* : or, Voltaire travaille à cette tragédie, en 1731. Des vers de M. de Formont sont copiés à la page 70 : dans l'édition Moland, la correspondance de Voltaire avec cet ami de Cideville commence en mai 1731. La *Réponse à Mr de Tressan*, page 73, se lit dans une lettre du 3 août 1732. Si cette date est exacte, la chronologie des *Lettres philosophiques* se trouve précisée ; car les notes suivantes, pages 74-80, se rapportent presque toutes aux *Lettres*. Mais, à la page 82, nous revenons en arrière, semble-t-il : nous lisons un brouillon de l'épître dédicatoire de *Brutus*, dont la première fut jouée le 11 décembre 1730. En réalité, l'ordre chronologique du carnet n'est pas rompu. M. Besterman prend soin de nous avertir que les notes imprimées, pages 82-88, ne se trouvent pas, dans le manuscrit, à la suite des précédentes. Préparant sa dédicace, qui est une substantielle étude critique, Voltaire a groupé ses notes à la fin, dans les dernières pages du carnet retourné.

Il serait utile de faire ce travail de datation pour le *Sottisier*, le plus gros des carnets de Voltaire (en réalité, le *Sottisier* réunit plusieurs carnets), et celui qui couvre la période la plus longue, de 1735 à 1750 environ. L'histoire de certaines œuvres de Voltaire s'en trouverait éclairée. Car ces documents montrent comment Voltaire travaillait. Les carnets sont les réserves d'où Voltaire tire les matériaux d'un conte, d'un chapitre d'histoire ou d'un article critique. Qu'on compare, par exemple, telle note avec la rédaction de l'article *Abraham I*, dans le *Dictionnaire philosophique* :

Notebook, t. II, p. 438.	*Abraham I*
De [?] temps de Moréri il y avait soixante et dix systèmes de chronologie sur l'histoire sacrée ; depuis lors, on en a élevé encore cinq.	Nous avions, suivant Moréri, soixante-dix systèmes de chronologie sur l'histoire dictée par Dieu même. Depuis Moréri, il s'est élevé cinq nouvelles manières de concilier les textes de l'Écriture.

De même, on trouve, tome II, page 438, les éléments de l'article *Ame I*. Le renvoi, « voir l'article sacrifices humains », tome II, page 435, concerne le chapitre XXXVI de *La Philosophie de l'Histoire*. L'aisance de la présentation voltairienne a donné mauvaise opinion du sérieux de sa documentation. C'est lui faire tort. Les carnets de notes prouvent avec quel soin et quelle patience il rassemblait ses informations. L'impression juste est celle qu'exprimait Léouzon-Leduc :

> Voltaire était un homme laborieux et réfléchi ; rien ne passait sous ses yeux qui ne fixât vivement son attention, et qui ne prît place aussitôt dans ses notes. S'il a été universel, c'est que son travail s'est appliqué à toutes choses.

Ces carnets ne sont pas du tout des journaux intimes. On s'aperçoit, à les lire, combien Voltaire vivait extérieurement à lui-même. Pas une seule réflexion sur soi. Voltaire se fuit. Mais hors de lui il rencontre l'homme. Le plus personnel et le plus profond de ces cinq cents pages, ce sont les maximes groupées au début du carnet Piccini. Certaines surprennent, de la part de Voltaire :

> Nous sommes esclaves au point que nous ne pouvons nous empêcher de nous croire libres.
>
> L'homme doit être content, dit-on ; mais de quoi ?
>
> La plupart des hommes pensent comme entre deux vins.
>
> L'homme est le seul animal qui sache qu'il doit mourir. Triste connaissance, mais nécessaire, puisqu'il a des idées. Il y a donc des malheurs nécessairement attachés à la condition de l'homme.

Ces pages de carnet rappellent, enfin, ce dont on ne s'est pas toujours avisé, que l'œuvre de Voltaire enferme une réflexion sur la condition humaine.

R. Pomeau.

Voltaire. Articles et documents publiés sous la direction de l'académicien V. P. Volguine. Moscou et Leningrad, 1948, in-8°, 499 p. En russe.

La gratitude de la Russie pour le bien que Voltaire a dit de Pierre le Grand et de Catherine II a survécu aux révolutions. Au fait, cette image d'un vaste empire où un gouvernement autoritaire, mais « éclairé », *édifie* une civilisation des lumières, ne fut-elle pas diffusée, d'abord, par la propagande voltairienne ? En novembre 1944, on ne laissa donc pas échapper à Moscou l'occasion de célébrer le 250e anniversaire de la naissance du grand homme ; et, en cet honneur, l'Académie soviétique publia, sous la direction de M. V. P. Volguine, un volume d'études sur Voltaire. Comme il était naturel, les onze articles concernent principalement le penseur. Un seul, celui de M. Smirnofs sur « La création artistique chez Voltaire », traite de l'écrivain. Huit autres ont pour titres : « La place de Voltaire dans l'histoire », par M. Volguine ; « Voltaire et la société russe », par Mme Netchkine (une traduction française de cet article important a paru dans les *Annales historiques de la Révolution française*, juil.-sept. 1953) ; « Voltaire historien », par M. Kosminsky ; « Les conceptions philosophiques de Voltaire », par M. Dynnik ; « Voltaire et Newton », par M. Idelson ; « Voltaire champion de la justice et de la réforme du droit », par M. Poliansky ; « Voltaire et l'Encyclopédie », par M. Simon ; « Voltaire membre d'honneur de l'Académie des sciences

de Saint-Pétersbourg », par M. Kniasiev. En outre, deux articles apportent une contribution non négligeable à l'érudition voltairienne : M. Lioublinsky étudie, dans l'un, « Voltaire dans les fonds soviétiques », et publie, dans l'autre, un certain nombre de lettres de Voltaire, en traduction russe et en français (malheureusement la transcription du texte français est assez fautive). C'est ainsi qu'on lit, avec quelque étonnement, les lettres par lesquelles Voltaire demande au cardinal Passionei et au Pape des reliques pour *son* église. On lit également, mais avec un plaisir sensiblement moindre, des lettres adressées à Voltaire par des correspondants aussi divers que Cideville, Desforges-Maillard, le comte de Fékété, Helvétius, Dorat... On trouve enfin ici cette correspondance de Jacob Vernet avec Voltaire qui, signalée dès 1913 par l'inventaire de F. Caussy, était restée inédite. On voit par ces lettres combien furent cordiaux, au début, les rapports du philosophe avec le ministre du Saint-Évangile. En 1754, Vernet se dépense activement pour faire imprimer à Genève l'*Essai sur l'histoire générale*. Voltaire lui annonce (p. 491) qu'il va se rendre auprès de lui, comme « les Grecs alloient en Égypte et aux Indes consulter les Sages d'une autre Religion qu'eux »... Ce serait le cas de rappeler une des citations favorites de Voltaire : *O pectora coeca* ! On sait gré à M. Lioublinsky d'avoir entrouvert les trésors de ce fond de Leningrad, formé par la bibliothèque et les manuscrits de Ferney, dont la frivole Denis se débarrassa en les vendant à Catherine II. Les recherches antérieures de MM. Caussy, Havens, Torrey, Wade, et la présente publication de M. Lioublinsky n'épuisent certainement pas une source devenue aujourd'hui difficilement accessible. Il faut donc souhaiter que d'autres travaux russes suivent ce volume, et qu'en particulier les érudits soviétiques publient prochainement, avec le catalogue complet de la Bibliothèque de Ferney, ces *Marginalia* si pétulants, et si précieux pour la connaissance de Voltaire.

R. Pomeau.

Stendhal, **Henri III**, un acte inédit publié avec une introduction, un commentaire et des notes, par J. F. Marshall. Un vol. in-8° de 86 pages. The University of Illinois press, Urbana, 1952.

De prudents esprits croient — il leur est loisible de croire — que les papiers de Stendhal ont enfin livré tous leurs secrets et ne permettront guère désormais de découvertes véritables. Celle qui vient d'être faite aux États-Unis d'Amérique est pourtant importante et mérite notre attention. Un acte entier de la main de Stendhal a été trouvé dans une collection depuis longtemps fameuse, celle d'Édouard Champion, dont les manuscrits ont aujourd'hui passé l'Atlantique.

Cet acte, en prose, le troisième d'un drame dont le sujet est *Henri III*, a été rencontré isolé de tout contexte. Et nous ignorons si l'auteur en a écrit davantage et a jamais jeté sur le papier au moins l'ébauche des scènes qui, dans sa pensée, devaient précéder et suivre l'acte maintenant révélé. De même nous ne savons rien des circonstances qui en firent tomber les feuillets dans la possession d'Édouard Champion.

On sait que Stendhal tenait de Shakespeare son goût des drames historiques et qu'il fut un des premiers en France à en prôner l'exemple au temps où, en faveur du romantisme, il avait entrepris ses campagnes d'avant-garde et de franc-garde.

Ludovic Vitet venait de son côté de traiter, avec *les Barricades* ce sujet de Henri III que Stendhal vantait depuis cinq ans au moins, et il n'était bruit par surcroît dans tout Paris que d'une pièce prochaine d'Alexandre Dumas, qui devait être intitulée *Henri III et sa Cour*, quand l'auteur de *Racine et Shakespeare* se résolut à entrer lui-même en lice. Du 31 mars au

8 avril 1828 il traça l'acte de son drame qui nous est seul parvenu puis il le corrigea sans hâte jusqu'au premier septembre.

La trouvaille qui vient d'en être faite nous la devons à M. J. F. Marshall, un jeune érudit qui avait précédemment soutenu une thèse très riche sur *Stendhal et l'Amérique*. Cette thèse, j'en ai lu la dactylographie et je regrette qu'elle n'ait point encore été imprimée.

Publiant ce troisième acte de *Henri III*, J. F. Marshall avait à en établir un texte rendu particulièrement difficile à déchiffrer par la mauvaise écriture de son auteur, ses repentirs nombreux et ses variantes enchevêtrées. Il a su triompher de tous ces périls avec beaucoup de soins, de prudence et de modestie. Ses citations et rapprochements opportuns, qu'appelaient d'ailleurs les propres notes elliptiques et références de Stendhal, couronnent par surcroît une édition de tous points excellente.

Reste à voir ce qu'elle nous apporte pour la connaissance profonde de Stendhal. Ce fragment, qui par lui-même est bien loin d'être dénué d'intérêt, demeure d'autre part précieux par le souci constamment affiché de ne jamais s'écarter de la psychologie la plus minutieuse et la plus nuancée. Dans le même moment, il ne faut point le dissimuler, où le piétinement de l'action trahit la maladroite inexpérience du dramaturge. Stendhal s'en rendait compte lui-même et, dès ce temps, se sentait tout près d'abandonner définitivement le théâtre pour le roman. Ce dernier genre littéraire lui semblait, avec raison, devoir acquérir bientôt une place sans rivale. Il comprenait, en outre, qu'il était mieux doué pour le récit que pour le dialogue, plus à l'aise dans un art qui permettait le développement et les préparations indispensables à la parfaite compréhension de ce qu'il avait à dire. Quant à sa curiosité du cœur humain et des passions qui l'agitent, elle demeurait inchangée.

HENRI MARTINEAU.

BERNARD GUYON, **La création littéraire chez Balzac : la genèse du « Médecin de Campagne »**. Paris, Librairie Armand Colin, 1951 [1].

M. Guyon, dont le gros ouvrage, connu de tous les balzaciens, avait déjà tant contribué à la refonte de nos idées générales sur l'auteur de *La Comédie humaine*, prend rang une seconde fois parmi les pionniers. Les études du genre de celle qu'il nous offre, bénéficiant des résultats d'ensemble obtenus depuis quinze ans, devraient désormais occuper — et pour longtemps — les balzaciens sérieux. Elles permettront d'abord de déterminer dans quelle mesure les vues nouvelles s'appliquent au détail du style de Balzac, et, ensuite, d'entreprendre sur une base de faits réels cette « histoire secrète » de *La Comédie humaine* que réclamait M. Bardèche dans son Introduction à *La Femme Auteur*. La possibilité de cette tâche de longue haleine dépend, bien entendu, de l'existence d'une documentation suffisante, mais il serait bien étonnant que d'autres romans ou groupes de romans importants ne possèdent pas, chez Lovenjoul, ou ailleurs, un dossier aussi considérable que celui du *Médecin de Campagne*. Aussi bien attendons-nous avec impatience l'édition critique de *Louis Lambert*, par MM. Marcel Bouteron et Jean Pommier.

M. Guyon démêle avec une méthode très sûre, à la fois savante et intuitive, et un style direct et vivant qui nous fait partager ses déceptions et surtout ses joies de limier, les fils nombreux et disparates dont est tissé ce livre très complexe, plein de hors-d'œuvre et de digressions, mais qui commande l'attention, dès lors qu'on a senti ce « crescendo » (Balzac), cette

1. Il convient de joindre aux documents utilisés dans ce livre le plan inédit du *Médecin de Campagne*, publié par Jean Richer dans *Les Études balzaciennes*, septembre-décembre 1951.

« unité spirituelle » (Guyon), qui en fait l'intérêt très vif pour qui cherche à pénétrer le secret de la création balzacienne. M. Guyon a excellemment montré comment Balzac, par un labeur de plusieurs mois, a réussi à fondre en une œuvre d'art homogène des matériaux non seulement de provenance, mais de qualité très diverse. Et bien qu'il s'attache surtout au côté conscient de ce travail, il donne l'impression que la volonté consciente du romancier n'a fait qu'organiser une poussée créatrice constamment en éruption, fécondant même ses échecs (le roman est presque entièrement le fruit d'échecs antérieurs ou concomitants), secrétée par une imagination multiforme. Le lecteur de M. Guyon sent, à chaque page, la présence émouvante de cette puissance spontanée d'enfantement, et c'est précisément cette réalité essentielle que l'analyse risquait de détruire.

Malgré l'abondance des documents et la sûreté de la méthode, il eût été vain d'attendre de M. Guyon la solution de tous les problèmes. En particulier, les circonstances de la conception première de l'œuvre demeurent obscures. Il place « l'émotion génératrice » au 19 septembre 1832 ; ce jour-là, Balzac visita la Grande Chartreuse avec M^me^ de Castries et découvrit, dans une cellule, la fameuse inscription *Fuge Late Tace*, qui l'aurait à tel point touché, qu'il aurait aussitôt conçu et commencé *Le Médecin de Campagne*. C'est un fait que cet ouvrage, sous sa première forme, fut mis en chantier dans les jours qui suivirent la visite à la Chartreuse, et il est également probable que c'est à cette époque que Balzac inscrivit, sur la première page de son manuscrit, l'épigraphe : *Aux cœurs blessés l'ombre et le silence*. A première vue, il semblerait donc que Balzac eût ressenti, à la Chartreuse, une émotion religieuse comparable à celle qui détermine, dans le roman achevé, la vocation du D^r^ Benassis, et qui le poussa, lui, Balzac, à écrire un grand ouvrage d'inspiration élevée. Or, la réalité n'est pas si simple. Tout ce que nous savons de Balzac entre son arrivée à Aix et la rupture avec la marquise (qui n'intervint que dans les premiers jours d'octobre, à Genève), montre le romancier en pleine euphorie amoureuse, aimant et se croyant aimé, et sur le point d'en recevoir la preuve, préoccupé, avant tout, de ne pas rater le voyage en Italie. Il est donc très loin, semble-t-il, d'éprouver les sentiments douloureux qu'il se prêtera, six mois plus tard, dans une lettre à M^me^ Hanska, de fin mars 1833. M. Guyon, qui a clairement vu ce problème (p. 119), le perd aussitôt de vue et n'y revient pas. Il accepte ainsi une version des événements que Balzac lui-même, longtemps après, a voulu accréditer.

Où est la vérité ? D'abord, nous savons peu de chose de ce que contenait ou devait contenir « le petit in-18 » que Balzac aurait conçu dès son retour de la Chartreuse[1]. Les efforts de M. Guyon pour le reconstituer préjugent trop de ce que sera l'œuvre achevée, et, d'autre part, se fondent sur des renseignements d'ordre général sur les intentions littéraires de Balzac à l'époque. Pour lui, Balzac serait passé par un processus de création continue du petit in-18 aux deux volumes in-8° du roman définitif Or, tout semble indiquer qu'il y eut, sans doute, après la rupture avec la marquise, une brusque coupure, une crise grave, qui aurait pu se solder par un échec définitif, mais d'où devait sortir une œuvre entièrement nouvelle. L'inscription *Fuge Late Tace*, de même que l'épigraphe *Aux cœurs blessés*, etc., représentaient une attitude négative de l'écrivain, un désir vague de se retirer de la lutte, chose très différente de l'activisme social de Benassis, auquel il avait également songé dès le début. Dès le 20 ou 23 septembre, Balzac devait pressentir la rupture avec M^me^ de Castries (M. Guyon cite plusieurs lettres où l'écrivain juge froidement la femme qu'il désire). Il

1. Le plan inédit de M. Richer paraît avoir été rédigé deux mois plus tard (fin novembre).

n'est pas certain, d'ailleurs, que cette rupture ait été soudaine : que savons-nous du véritable état d'esprit de Balzac lors de la visite à la Chartreuse ? Un fort pressentiment de son échec si proche expliquerait l'impression profonde produite sur lui par l'inscription, et l'invention de l'épigraphe, mais n'explique que l'aspect caduc de Benassis. On est tenté de croire que Balzac, réfugié chez Mme de Berny à Nemours, sentit aussitôt l'incompatibilité du thème sentimental qui le poussait vers une attitude romantique de retraite dans un beau paysage, et du thème de l'action sociale par lequel il voulait s'affirmer grand penseur politique éligible. *D s lors, il ne pouvait plus sauver le roman qu'en modifiant profondément ces deux thèmes.* Au prix d'un long travail, la retraite deviendra une simple tentation de Benassis, et l'action sociale une « prière active » destinée à racheter une faute. M. Guyon nous fait assister aux péripéties dramatiques de cette convergence, qui s'accompagne d'une graduelle épuration esthétique et spirituelle, avec irradiation des thèmes bienfaisants (deuxième édition de *Louis Lambert*, Mme Jules dans *Ferragus*, etc.) et élimination des thèmes nocifs (*Les Marana*, *La duchesse de Langeais*). Si l'on ajoute à ces autres travaux de qualité différente l'incidence d'une vie privée et d'affaires particulièrement absorbantes vers cette époque, la méthode de travail de Balzac apparaît bien comme la seule qui pût mettre en œuvre toutes les ressources d'une âme *débordant* de richesses : c'est un « criblage » sévère de « pensées, sujets, fragments » qui tous exigent de lui la vie, qu'il ne rejette jamais, mais qu'il met en place selon les critères d'une conscience artistique à la fois scrupuleuse et éclectique. En s'attachant ostensiblement à un seul roman, M. Guyon nous fait aussi saisir sur le vif l'activité du maître d'œuvre pour qui, bientôt, chaque roman ne sera plus qu'une pierre d'un immense édifice.

HENRI EVANS.

J. DAOUST, **Les débuts bénédictins de J. K. Huysmans.** Éditions de Fontenelle, abbaye de Saint-Wandrille, 1950, 187 p. in-8° écu.

Cet ouvrage se divise en deux parties : la première est une excellente mise au point des rapports de Huysmans et des Bénédictins. Ils n'ont commencé qu'en 1894, bien que, depuis son départ d'Igny (1891), Huysmans aspirât à connaître une vie monacale moins austère et plus soucieuse de problèmes esthétiques que celle des Trappistes. Son ami Boucher le mit en rapports avec dom Besse, figure cocasse de moine érudit et dévoué, mais brouillon, entier, perdu dans les nuages, un tantinet énergumène, qui essayait alors de faire revivre Saint-Wandrille, tentative qui ne sera menée à bien que par son successeur. Désormais, malgré quelques heurts, les rapports de Huysmans et des Bénédictins français se font toujours plus étroits : c'est près d'une abbaye bénédictine qu'il se retire, quand il a pris sa retraite ; c'est aux Bénédictins qu'il s'affilie, en qualité d'oblat ; c'est avec plusieurs d'entre eux qu'il ne cesse de correspondre jusqu'à sa mort, même après leur dispersion.

Ce sont justement des lettres adressées à divers Bénédictins et spécialement à dom Besse que M. Daoust publie dans la seconde partie ; il y en a 47, qui vont du 11 juillet 1897 au 16 septembre 1906. Chacune d'entre elles est présentée, précédée d'un commentaire explicatif, qui ne laisse rien à désirer. Cette correspondance n'apporte sans doute pas grand chose à l'histoire ecclésiastique de ces années, mais elle nous éclaire sur la psychologie de Huysmans, qui apparaît dévoué, quelque peu candide et toujours bougon, et elle nous aide à mieux comprendre la genèse de certaines de ses œuvres, spécialement de *La Cathédrale* et de *L'Oblat*.

EDMOND JARNO.

Claude Farrère, **Cent dessins de Pierre Loti**. Tours, Éditions Arrault 1948. 217 p. in-4°.

On savait que, pour Pierre Loti, la peinture et la musique furent, dès son plus jeune âge, ses violons d'Ingres. Certains volumes consacrés à son œuvre avaient donné la reproduction de quelques-uns de ses dessins. Déjà il était devenu banal d'affirmer que les images qu'il fixa au cours de ses multiples voyages ne sont pas des croquis d'amateur, mais des études, parfois très poussées, dont la facture s'apparente à celle d'un élève d'Ingres ou de Delacroix. Et l'ouvrage que M. Wesley Bird, professeur à l'Université de Fresno (Californie), faisait récemment paraître — en édition de luxe tirée à cinq cents exemplaires — sur *Pierre Loti Correspondant et Dessinateur*, donnant la reproduction d'articles et de dessins de cet écrivain parus au début de sa carrière de marin dans des périodiques illustrés, — d'autres témoignages aussi autorisés, loin de satisfaire notre curiosité, l'excitaient. Divers biographes de Loti nous ont assuré que sa sœur Marie, âme vibrante qui le choya comme une seconde mère, dessinait et peignait avec talent. A Paris, elle avait suivi les cours de Léon Cogniet. De bonne heure, elle put conseiller Julien Viaud et sut le guider avec un goût exquis. Les essais de l'enfant furent si prématurés que lui-même ne se rappelait quand, au vrai, ils avaient commencé.

« Il me semble que de tout temps j'ai su, avec des crayons ou des pinceaux, rendre à peu près sur le papier les petites fantaisies de mon imagination », devait-il noter. Dans sa prime jeunesse, il avait coutume d'envoyer des lettres où sa prose s'illustrait de dessins. A seize ans, il fréquenta le Louvre, et, d'ailleurs, renonça vite à la peinture à l'huile pour la mine de plomb et l'aquarelle. Comme on l'eût alors étonné si on lui avait prédit qu'il deviendrait un grand écrivain, que la fortune et la gloire sortiraient de son encrier, non de ses crayons et de ses pinceaux !

En 1872 et en 1873, l'*Illustration* ; en 1876, *Le Monde Illustré* publièrent des dessins du jeune navigateur désireux d'augmenter les ressources d'une maigre solde.

On les avait oubliés, lorsque la *Petite Illustration* publia : « *Un jeune Officier pauvre*, avec dessins et aquarelles de l'auteur ». Ceux-ci furent alors une révélation.

« A plusieurs reprises, signale Louis Barthou dans le texte d'une conférence de 1929, il fut question d'une exposition ou d'une publication.... Au dernier moment, Pierre Loti se ravisait toujours ; il avait peur qu'on ne lui abîmât ses « peinturlures ». Sa modestie était feinte. Il gardait ses dessins avec jalousie à cause des chers souvenirs qu'ils lui rappelaient, mais aussi parce qu'il savait leur valeur artistique : elle aura son heure. »

Et le critique de noter l'influence sur l'écrivain de ce talent où il y avait, sans conteste, plus que de la fantaisie : assurément, les signes d'une véritable vocation. On ne doute pas, en effet, que l'exercice de ses dons picturaux apprit au jeune écrivain à *voir*, — ensembles et détails, — à saisir les contours et les couleurs, à dissocier les nuances et l'incita à préférer la nature aux écoles, à sacrifier l'habileté à la sincérité, ce gage suprême de probité pour tout artiste.

Mais a-t-on jamais noté avec une force suffisante l'infaillibilité de la vision de Loti écrivain? Je m'irrite parfois d'entendre certains voyageurs, dont les yeux ne valent certainement pas les siens, critiquer la fidélité de ses tableaux. Sont-ils seulement de bons lecteurs ? Ils ignorent, en tout cas, que beaucoup de ses textes descriptifs sont étayés d'une riche documentation picturale due à son propre talent : croquis à la mine de plomb ou à la plume, fusains, dessins plus poussés, aquarelles, lavis rehaussés de gouache.... A rapprocher les pages de l'écrivain des dessins de l'artiste, on s'assure que la double expression de l'âme de Loti, verbale et picturale,

éveille l'idée d'un accord sans contradiction, d'une harmonie sans dissonance. Je proclame que ce dicton : « A beau mentir qui vient de loin... » est un mot de sédentaire ne visant que les voyageurs de mauvaise foi.

J'écris ces lignes tout près de ce village de Bretenoux en Haut-Quercy où, vers onze ans, Julien Viaud passait, dans un dépaysement total, des vacances enchantées. Décrivant dans le *Roman d'un Enfant*, la vieille maison Louis XIII de son cousin Bon, il parle d'un « vestibule dallé de pierres un peu roses ». Maintes fois, j'ai vérifié la justesse de l'observation, notée pourtant en 1890, à quarante ans, c'est-à-dire de nombreuses années après son dernier séjour en Quercy. Mais l'œil de l'enfant a capté mille sensations venues vers lui comme autant de messages des plus humbles choses. Des cailloux, noirs et arrondis comme des galets qui pavent les rues de Bretenoux, Julien Viaud retient l'image ; et c'est leur souvenir — avec celui, des journées ensoleillées des vacances de naguère qui surgira de sa mémoire lorsque, plus tard, dans une ruelle d'Orient, il en verra de semblables.

Il est un extraordinaire *visuel*, comme d'autres écrivains notent plutôt des images auditives, olfactives, tactiles.... Or, pour reprendre le mot d'André Suarès, Loti « ne pense que pour sentir et pour prolonger son instinct » ; il n'a pas « la moelle dans le cerveau », mais « le cerveau dans la moelle ». Chez lui, aucune volupté intellectuelle, comme chez Proust. Mais, pour tenter d'évoquer la tonalité de son âme complexe — « Mon cœur est plus changeant qu'un ciel d'équinoxe », a-t-il écrit — il importe de noter que l'hypernerveux, l'écorché vif qu'il fut, parce qu'il était un remarquable visuel, a vérifié intuitivement, grâce au seul prestige des formes et des couleurs, le jeu intime d'émouvantes reviviscences. Dans le *Roman d'un Enfant*, encore, il parle de ce rayon de soleil qui, chaque soir, à la même heure, éclairait, dans une maison isolée d'un faubourg de Stamboul, une sorte de niche où il avait posé une amphore d'Athènes. Cette lumière lui faisait immanquablement évoquer un autre rayon, descendu, en un dimanche mélancolique de naguère, dans l'escalier de la maison de son enfance et faisait naître en lui des ondes de poignante tristesse.

« ... Jamais je n'ai pu voir descendre ce rayon sans penser à l'autre, celui de ce dimanche d'autrefois, et sans éprouver la *même* impression triste, à peine atténuée par le temps et toujours aussi pleine de mystère. »

De même que l'image de Combray chargée d'odeurs, de saveurs, de sons, d'émotions surgit pour Proust à la vue d'une tasse de thé, la maison de Rochefort et son atmosphère, la prenante mélancolie puérile sont toutes, pour Loti, dans cette incidence de la lumière.

De là l'importance sentimentale qu'il attribuait à ses propres dessins, baguettes magiques sur les ondes du Souvenir, et, parce qu'ils furent pour la plupart exécutés en des minutes d'intensité émotionnelle, leur puissance d'évocation, leur valeur artistique.

Celle-ci aura son heure, affirmait Barthou en 1929. Voici qu'elle sonne, impérieuse, triomphale, grâce au très beau volume que M. Claude Farrère consacre à la présentation et au commentaire de *Cent dessins de Pierre Loti*, pour la plupart inédits et choisis parmi les plus expressifs du double point de vue artistique et psychologique. Ce ne sont point là paraphrases techniques, ni, à proprement parler, pures critiques d'art. C'est constamment, au delà de la formule qui apprécie et souligne l'originalité de l'artiste, l'interprétation profonde de l'inspiration qui chaque fois anime Loti ; l'établissement, en fonction d'une sûre psychologie, des rapports unissant l'œuvre picturale et les états d'âme qu'elle exprime. Surprise ravie à la découverte de terres nouvelles, vagues de sensualité au déroulement de jeunes amours — soudain, houle de passion désespérée ; sérénité de prestigieux décors exotiques, expression indéfinissable des visages d'ailleurs, angoisse étrange suscitée par des paysages mornes, des contrées d'une ardente désolation,

tout cela — moments successifs de l'âme de Loti — est enclos en cet admirable album. Sans étouffer ces images, expression spontanée d'un talent dépourvu d'artifice, du luxe insolent d'un prétentieux commentaire, établissant en justes formules la valeur du précieux message qu'elles nous apportent, M. Farrère a ce rare mérite de nous présenter un texte qui interprète avec fidélité, de guider son lecteur tout en se laissant guider par son propre maître. En sorte qu'un harmonieux accord s'établit en ce livre de piété et de goût, où sans s'aveugler s'éclairent mutuellement, se complètent dans une belle lumière signes écrits et traits dessinés. J'ai hâte d'ajouter que le texte de M. Farrère est intrinsèquement d'une grande valeur. Grâce à la méthode suivie, grâce à l'ordre chronologique sans cesse respecté, il peut passer pour une biographie commentée de Pierre Loti, conçue par un écrivain qui l'a intimement connu, et qui, par sa pieuse fidélité, a su forcer son affection. C'est pourquoi cette œuvre, naissant symboliquement en l'année qui suit le vingt-cinquième anniversaire de la mort de Loti et qui précède le centenaire de sa naissance, constitue un magnifique témoignage d'admiration — celle qui ne saurait humilier celui qui loue, mais le grandit plutôt. On y trouvera des pages littérairement fort belles, des analyses qui vont loin, des intuitions nouvelles, même pour celui qui pensait avoir épuisé la bibliographie du sujet. On notera, en particulier, cette distinction entre dessins « objectifs » et « subjectifs », les premiers constituant pour l'écrivain moins une fin qu'un moyen, et comme l'exercice préliminaire d'un romancier toujours exact, quoi qu'on ait dit, parfois réaliste. On aimera, pour l'adopter, sans doute, cette thèse ingénieuse que les dessins les plus expressifs correspondent chez Pierre Loti aux périodes de sensualité ; que ceux qui paraissent les plus dépourvus d'âme sont ceux des crises de passion aiguë, comme si l'amour véritable avait momentanément paralysé ses crayons. En sorte qu'on pourrait très vraisemblablement juger de l'ardeur, de la pérennité de ses amours au caractère plus ou moins subjectif de ses dessins. Le commentateur perspicace et fraternel établit encore cette curieuse relation entre la pensée trop fiévreuse de Loti quand il aime profondément et la rareté des dessins qu'alors il exécute. Ou, s'il ne dessine plus, c'est au profit de son *Journal intime* qui s'enrichit de notations brûlantes. M. Farrère, constatant le divorce occasionnel des deux arts, ne se demande pas lequel atteint le maximum d'expression, du dessin ou de l'écriture. C'est que, sans doute, sur ce point, Loti lui-même nous offre une réponse satisfaisante. Dans l'ivresse de la volupté, comme dans l'angoisse des amours fiévreuses, en lui le dessinateur s'est effacé devant l'écrivain. Et les Lettres y ont gagné d'ardentes analyses aux accents passionnés.

Seules, la fidèle ferveur de M. Farrère à l'égard de Loti, sa tendresse amicale pour celui auquel il avait déjà consacré tant de pages émues, ont permis une aussi touchante évocation. J'ai été le témoin de la genèse de ce livre ; je sais de quels soins pieux, de quels scrupules délicats son auteur s'est entouré.... Je ne vois guère à discuter, au sujet d'un séjour de Loti à la Trappe (qui eut vraisemblablement pour lui valeur d'expérience), qu'une tendance à considérer cette étape comme un reniement public de sa foi protestante, comme une brisure définitive avec un passé et un ensemble de traditions au vrai trop profondément ancrées en lui pour qu'il pût, à mon sens, faire table rase. Mais il y a dans le livre tant de bonne foi, des pages si émouvantes et parfois d'un accent si poignant qu'il constitue le plus bel hommage à Loti paru à ce jour. Je suis certain que tant d'entraînante ferveur suscitera, avec le sentiment d'une juste admiration, une plus fraternelle compréhension.

André Moulis.

Émile Verhaeren, **A Marthe Verhaeren. Deux cent dix-neuf lettres inédites (1889-1916)**, présentées par René Vandevoir. Un vol. in-16 de 458 pages. Paris, Mercure de France, 1952.

Ces lettres furent publiées pour la première fois en 1938. La préface a été à peine modifiée. Tous ceux qu'intéressent la personnalité du poète, et son œuvre, y trouveront d'abondants renseignements sur les circonstances et les faits quotidiens auxquels ces lettres doivent le jour. Elles vont du 14 octobre 1889 au 26 novembre 1916, date de la mort de Verhaeren. Cent cinquante-deux sont antérieures à son mariage, soixante-sept postérieures. Leur choix résulte de l'accord des amis — dont M. R. Vandevoir — que Marthe Verhaeren avait chargés du soin de juger de la valeur des lettres et de l'opportunité de leur publication. L'éditeur nous assure qu'il n'en est aucune, parmi celles qui n'ont pas été retenues, qui puisse rien ajouter, rien retirer à la valeur de cet ensemble.

La publication d'une correspondance intime est toujours, pour la gloire d'un écrivain, une réelle épreuve. Et Verhaeren le pressentait lorsqu'il écrivait : « Qu'une de mes lettres, où je vous ouvre mon cœur à deux battants, s'égare et tombe entre les mains du premier venu. Évidemment se payerait-il un quart d'heure de franc rire à parcourir à froid toute cette quotidienne correspondance de tendresse souvent enfantine, un peu naïve, plus souvent trop montée de ton et peut-être ci et là ridicule » (p. 155). De cette épreuve, Verhaeren sort sans aucun doute grandi. Par leur fierté comme par leur modestie, par leur ferveur comme par la dignité de leur ton, ces lettres commandent avant tout l'estime. Et l'exégèse des œuvres gagnera à être étayée des renseignements qu'elles apportent.

En octobre 1889, Verhaeren a trente-quatre ans. Il a publié *Les Flamandes*, *Les Moines*, *Les Soirs* et *Les Débâcles*. Les deux derniers recueils sont imprégnés d'un pessimisme qui ne s'atténuera que dans les *Heures Claires* (1896). Entre l'œuvre et l'homme, l'accord semble cependant moins absolu que ne l'ont prétendu jusqu'ici les biographes et les critiques, et la correspondance ne nous apporte que rarement l'écho du désespoir où baignent les poèmes qui furent composés vers la même époque.

« Me voilà emballé comme à vingt ans, ridicule peut-être, mais sincère assurément, presque triste d'avoir jamais douté, raisonné, blagué, tout neuf de tendresse et de foi comme si j'entrais dans l'existence... » (p. 143). A l'origine de cette vie nouvelle, peut-être y a-t-il celle qui fut le grand amour de sa vie. Et l'amoureux en vient à se méfier de l'écrivain et de tout ce qui est littérature : « Je voudrais vous écrire en iroquois ou en papou, tellement toute visée à la phrase et au bien dire me répugne quand je vous écris. Il me semble que c'est rabaisser notre si simple amour que de l'entourer de fleurs retapées de style et de rhétorique » (p. 148).

Est-ce à dire que le style de cette correspondance ne manque jamais de recherche ? L'expression est souvent forcée ou curieusement compliquée. Notons au passage : « douce flamme noire » (p. 141), « douce étoile noire » (p. 151), « j'ai été clair de toi » (p. 263), « ma toute plus chère que jamais aimée » (p. 311), « ma toute tant mienne douce et chère et tendre aimée » (p. 421). Quelque torture que l'artiste inflige au vocabulaire et à la syntaxe, la langue ne parvient pas, dirait-on, à exprimer le paroxysme de l'impression ou du sentiment qui est l'état d'âme habituel de Verhaeren. De là ces expressions étranges, bijoux barbares, splendides et puérils, faits d'or et de verroterie. Il est possible d'y déceler des influences germaniques. Peut-être faudrait-il tenir compte aussi de l'influence de Mallarmé, que Verhaeren, vers cette époque, avoue vénérer comme le plus grand des poètes vivants (p. 149).

Dans la préface abondamment documentée qu'il a écrite pour ce recueil,

M. R. Vandevoir établit des rapprochements convaincants entre le texte des lettres à Marthe Verhaeren et les œuvres dramatiques comme *Philippe II*, *Le Cloître*, *Les Aubes*. La ferveur dont Verhaeren anime ses héros est l'écho de celle que nous retrouvons à chaque page de cette correspondance. Mais comment expliquer, de la part du poète des *Flamandes*, un mysticisme aussi éthéré ? Certaines pratiques, comme la prière, ont survécu chez lui à la foi chrétienne. D'autre part, à deux reprises, il parle de l'*Imitation de Jésus-Christ* comme du plus beau livre du monde, comme du livre des livres (p. 145 et 201). « Substituez au Christ une femme, ajoute-t-il, et les plus belles choses qui se soient dites sur la terre, on peut les trouver là. » En tenant compte de cette transposition de la mystique catholique sur le plan sentimental, on en arrive à mieux comprendre certains passages des *Heures Claires* :

Restons quand même et pour toujours les fous
De cet amour presque implacable
Et les fervents à deux genoux
Du Dieu soudain qui règne en nous
Si violent et si ardemment doux
Qu'il nous fait mal et nous accable.

Serait-il exagéré de dire que cette correspondance est une des clés de l'œuvre de Verhaeren ? Poser la question est affirmer, en tout cas, l'importance de ces lettres. Un index des noms et des œuvres citées eût facilité les recherches dont cette publication sera certainement le point de départ.

ALBERT KIES.

ALBERT HENRY, **Langage et Poésie chez Paul Valéry**, avec un lexique des œuvres en vers. Un vol. de 172 pages. Paris, Mercure de France, 1952.

Prenant pour point de départ une confidence de Valéry, M. Albert Henry a entrepris de recenser, de classer et d'expliquer ce que l'auteur de *Charmes* appelait lui-même son « vocabulaire poétique ». Il poursuit à la fois une fin utilitaire : aider le lecteur de Valéry à comprendre plus facilement ses poèmes, et une fin critique : mettre en lumière certains aspects importants de son art. A la première répond un lexique où l'explication des termes résulte essentiellement du groupement de textes significatifs, à la seconde, une introduction substantielle où il légitime sa tentative en la rattachant aux conceptions mêmes de Valéry sur la poésie.

Cette manière d'expliquer l'auteur par lui-même paraît dans l'ensemble fort judicieuse. Elle aboutit à des résultats qui ne manquent pas d'intérêt, à une constatation et à une certaine délimitation du vocabulaire poétique de Valéry, à la définition de certains de ses procédés, pour lesquels l'auteur crée une terminologie spéciale : néologisme récurrent, mot rupteur, etc., à la mise en lumière d'aspects plus profonds de sa personnalité poétique, la coexistence, par exemple, de tendances également fortes à l'abstraction et à la concrétisation.

On peut se demander pourtant si les buts poursuivis sont pleinement atteints. La fameuse *obscurité* de Valéry provient-elle uniquement du vocabulaire ? Ne résulte-t-elle pas plutôt de sa conception même de la poésie, c'est-à-dire de la recherche de la *densité* poétique ? La méthode critique n'est pas non plus sans soulever quelques objections, qui semblent toutes se ramener à celle-ci : l'étude du « vocabulaire poétique » reste trop *fragmentaire*, n'est pas suffisamment éclairée par l'*ensemble* de l'univers spirituel de Valéry. C'est ainsi que l'on nous expose la conception valéryenne de la poésie sans la relier à ces « théories » plus générales de l'art et du langage qui lui donnent son vrai sens. La question des rapports, chez Valéry,

entre le vocabulaire de la poésie et celui de la prose, c'est-à-dire de la pensée, le problème des différentes *fonctions* du langage, ne sont pas clairement élucidés, ni peut-être même posés. Certains articles du dictionnaire s'en ressentent : celui consacré au mot *pur*, si riche qu'il soit, ne nous paraît pas contenir l'essentiel. Enfin, les procédés si savamment étudiés, ne révèlent-ils pas la *manière* du poète, plutôt que son *style*, dans ce qu'il a d'inimitable ? Un « *A la manière de...* » peut-il vraiment prétendre à dévoiler les secrets d'un art ?

M. Albert Henry, allant au plus pressé, comme il le dit lui-même, est resté en somme à mi-chemin de son propos. Souhaitons que, en bon valéryste qu'il est, il le reprenne et, quelque jour, le mène à son terme.

MAURICE BÉMOL.

DIVERS

Demande de renseignement. — M. J. Kamerbeek, professeur d'histoire au Lycée classique, Zwolseweg 52, Deventer (Pays-Bas), serait très reconnaissant aux personnes qui pourraient le renseigner sur un hommage international à V. Hugo, auquel il est fait allusion dans un article du critique hollandais L. van Deyssel (1864-1952). On lit, en effet, sous la plume de ce critique, cette phrase (qui est de 1902 environ) : « J'ai été un de ceux qui, dans le temps, ont représenté l'opinion des littérateurs hollandais sur Victor Hugo dans le *Figaro.* » Les recherches faites par M. J. Kamerbeek à la Bibliothèque Nationale, à la Maison de Victor Hugo, au secrétariat du *Figaro*, n'ont pas abouti à l'éclaircissement désiré. On a retrouvé un supplément exceptionnel du *Figaro* paru à l'occasion des funérailles du grand poète, mais sur deux pages seulement et illustré sans texte.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA CINQUANTE-TROISIÈME ANNÉE DE LA REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE.

Articles

Pages

DANIEL MORNET. Le soixantième anniversaire de la « Société d'Histoire littéraire de la France »..... 1
ROGER TRINQUET. Du nouveau dans la biographie de Montaigne..... 5
ROGER MERCIER. La théorie des climats des *Réflexions critiques* à *L'Esprit des Lois*..... 17 et 159
BAUCHARD. Sur les traces de Flaubert et de Mme Schlesinger..... 38
ALEXIS FRANÇOIS. Gustave Flaubert, Maxime Du Camp et la Révolution de 1848. 44
JOSEPH PINATEL. Notes vétilleuses sur la chronologie de *L'Éducation sentimentale*..... 57
JACQUES HEUZEY. Quelques sources inédites de *La Tentation de saint Antoine*.. 65
JACQUES MONICAT. Une nouvelle source d'histoire littéraire..... 145
LOUIS HERLAND. Une source de *La Critique de l'École des Femmes* ou Molière lecteur de Balzac..... 154
GÉRALD ANTOINE. Stylistique et histoire de la langue à l'époque romantique... 175
SUZANNE POQUE. « Une très sérieuse affaire... ». Vigny et les jeunes libéraux béarnais en 1824..... 188
W. T. BANDY. Trois études baudelairiennes..... 203
AIMÉ DUPUY. Les Goncourt et la leçon du voyage en « Alger » (1849)..... 213
LESTER G. CROCKER. John Toland et le matérialisme de Diderot..... 289
E. MARCU. Un Encyclopédiste oublié : Formey..... 296
PAUL VIALLANEIX. En marge du *Banquet* : deux inédits de Michelet..... 306
GEORGES HUARD. *Notre-Dame de Paris* et les Antiquaires de Normandie..... 319
J. LAGNY. Deux lettres inédites de Sainte-Beuve à propos de la querelle de *Phèdre*..... 345
HENRIETTE PSICHARI. La *Prière sur l'Acropole*. Étude des sources..... 350
ROGER-A. LHOMBREAUD. Verlaine et ses amis d'Angleterre..... 362
RAYMOND PICARD. Un livre italien annoté par Racine..... 433
J. NIVAT. Quelques énigmes de la Correspondance de Voltaire..... 439
R. POMEAU. Deux lettres inédites et une lettre oubliée de Voltaire..... 464
ROGER PIERROT. Balzac et Hugo d'après leur Correspondance..... 467
JEAN POMMIER. Genèse du premier *Louis Lambert*..... 484
MAURICE REGARD. Balzac est-il l'auteur de *Gambara* ?..... 496
MOÏSE LE YAOUANC. Notes balzaciennes..... 508
BERNARD GUYON. Deux livres récents sur Balzac..... 533

Notes et documents

FRANCIS BAR. Le « pot de vin » de Furetière..... 86
GEORGES COUTON. Le sieur Nicolas Carlet, père de Marivaux..... 92
JEAN RICHER. Gérard de Nerval et les œuvres du baron de Bock (1830-1855).... 95

Comptes rendus

HUGO FRIEDRICH. *Montaigne* (M. RUCH)..... 98
S. DE SACY. Éd. des *Essais* de *Montaigne* (J. P.)..... 102
J. POMMIER ET G. LELEU. *Madame Bovary, nouvelle version* (P. MOREAU)..... 104
LÉON BOPP. *Commentaires sur « Madame Bovary »* (P. AUDIAT)..... 105
MARIE-JEANNE DURRY. *Flaubert et ses projets inédits* (J. POMMIER)..... 108

Pages

V.-L. Saulnier. *Du Bellay, l'Homme et l'Œuvre* (P. Jourda)..... 233
R. Garric, éd. des *Pensées*. Ch. Journet, *Vérité de Pascal*. A. Béguin, *Pascal par lui-même*. J. Guitton, *Pascal et Leibniz* (V. Giraud)..... 234
R. Schwab. *La Renaissance orientale* (J. Seznec)..... 236
N. Tomiche. *Napoléon écrivain* (Marcel Dunan)..... 237
D. Murdoch Frame. *Montaigne in France (1812-1852)* (P. Moreau)..... 239
H. Martineau. *Le Cœur de Stendhal*, t. I (P. Jourda)..... 240
J. Prévost. *La Création chez Stendhal* (P. Jourda)..... 241
L. W. Wylie. *Saint-Marc Girardin, bourgeois* (P. Moreau)..... 243
S. A. Rhodes. *Gérard de Nerval, poet, traveller, dreamer* (J. Richer)..... 246
Enid Starkie. *Petrus Borel en Algérie* (J. Richer)..... 248
Jean Seznec. *Nouvelles études sur « La Tentation de saint Antoine »* (R. Schwab). 249
A. Zarach. *Bibliographie barrésienne (1881-1948)* (P. Moreau)..... 250
P. P. Rywalski. *Claudel et la Bible* (Y. Le Hir)..... 251
F. C. Green. *The Mind of Proust* (A. Ferré)..... 253
M. Bémol. *Paul Valéry* (G. Martin)..... 255
D. Potvin. *Le Roman d'un roman. Louis Hémon à Péribonka* (A. Viatte)..... 258
Cl.-Ed. Magny. *Histoire du roman français depuis 1918*, t. I (M.-Fr. Guyard). 258
A. Balakian. *Literary origins of Surrealism* (J. Scherer)..... 259
G. Poulet. *Études sur le Temps humain* (J.-P. Richard et M.-Fr. Guyard)... 261
B. Weinberg. *Critical prefaces of the French Renaissance* (R. Lebègue)..... 371
J. C. Lapp. *The universe of Pontus de Zyard, a critical edition of « L'Univers »* (R. Lebègue)..... 372
R. Niklaus. Éd. critique des *Pensées philosophiques* (J. P.)..... 373
R. Niklaus. Éd. critique de la *Lettre sur les aveugles* (P. Vernière)..... 375
A. Caraccio. *Stendhal, l'Homme et l'Œuvre* (P. Jourda)..... 376
M. Parturier. *Une amitié littéraire. Prosper Mérimée et Ivan Tourguéniev* (P. Martino)..... 377
J. Vier. *Marie d'Agoult. Son mari. Ses amis. — Franz Liszt. L'artiste. Le clerc. — Daniel Stern. Lettres républicaines du Second Empire* (Cl. Pichois)..... 379
G. Rouger. Éd. du *Voyage en Orient* de Nerval (R. Jean)..... 381
P. Josserand. Éd. de *Sylvie* (M. Viroux)..... 382
F. Chaffiol-Debillemont. *Petite Suite excentrique* (Cl. Pichois)..... 383
H. Psichari. Éd. des *Œuvres complètes de Renan* (J. Pommier)..... 383
P. Lambert et P. Cogny. Éd. des *Lettres inédites de J.-K. Huysmans à Émile Zola* (J. P.)..... 384
Fr. Steegmuller. *Maupassant* (J. Thoraval)..... 385
I. M. Frandon. *L'Orient de Maurice Barrès* (P. Moreau)..... 386
A. Bourgeois. *René Boylesve et le Problème de l'amour* (J.-H. Bornecque)..... 389
P. Mansell Jones. *The Background to Modern French Poetry* (H. Evans)..... 390
A. Spire. *Plaisir poétique et plaisir musculaire* (J. Mazaleyrat)..... 392
P. Kruger. *Correspondance de Georg Brandes* (Cl. Digeon)..... 394
R.-L. Wagner. Éd. de *Clitandre* (J. Scherer)..... 545
A. Delattre. *Répertoire chronologique des Lettres de Voltaire non recueillies dans les éditions de sa Correspondance générale* (R. Pomeau)..... 545
Th. Besterman. *Voltaire's Correspondence* (R. Pomeau)..... 548
Voltaire. *Lettres inédites aux Tronchin*, éd. Gagnebin ; *Correspondance avec les Tronchin*, éd. Delattre ; *Lettres inédites à son imprimeur Gabriel Cramer*, éd. Gagnebin (R. Pomeau)..... 550
Th. Besterman. *Voltaire's Notebooks* (R. Pomeau)..... 551
Voltaire. Articles et documents publiés sous la direction de V. P. Volguine (R. Pomeau)..... 556
J. F. Marshall. Éd. de *Henri III*, un acte de Stendhal (H. Martineau)..... 557
B. Guyon. *La Création littéraire chez Balzac : la genèse du « Médecin de Campagne »* (H. Evans)..... 558
J. Daoust. *Les Débuts bénédictins de J.-K. Huysmans* (E. Jarno)..... 560
Claude Farrère. *Cent dessins de Pierre Loti* (A. Moulis)..... 561
Verhaeren. *A Marthe Verhaeren*, lettres inédites p. p. R. Vandevoir (Alb. Kies)..... 564
A. Henry. *Langage et Poésie chez Paul Valéry* (M. Bémol)..... 565
Nouvelles diverses et Correspondance..... 112, 264, 396, 566
Bibliographie (René Rancœur)..... 113, 265, 401, 569

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1953.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

* Wigny (Pierre). — La Bibliothèque de l'honnête homme. 2e édit. revue et remaniée. — Presses Universitaires, 1953.

— Bautier (Robert-Henri). — Bibliographie sélective des guides d'archives. Supplément au *Guide international des archives*, tome I. Europe (1934). Avant-propos de Ch. Samaran. — *The Journal of Documentation*, March.

— Carrière (Joseph M.), Mc Dermott (John Francis), Rice (Howard C.) Jr. — Anglo-French and Franco-American studies. A current bibliography [1951]. — *Bulletin de l'Institut français de Washington*, décembre 1952.

— Skard (Sigmund). — C. R. de : * Baldensperger (F.) et Friederich (Werner P.), *Bibliography of comparative literature* (Chapel Hill, 1950). — *The Journal of English and Germanic Philology*, April.

DIVERS

* Lanson (G.). — Histoire de la littérature française. Nouvelle édition remaniée et complétée pour la période 1850-1950 par P. Tuffrau. — Hachette, 1953.

— * Perroud (Robert). — Tra Baudelaire e Sartre. — Milano, « Vita e Pensiero », 1952.

— * Ragon (Michel). — Histoire de la littérature ouvrière et paysanne, du Moyen Age à nos jours. Préface d'Ed. Dolléans. — Les Éditions ouvrières, 1953.

— * Savatier (R.). — Le droit de l'art et des lettres. Les travaux des Muses dans la balance de la justice. — R. Pichon et R. Durand-Auzias, 1953.

— Bérard (Léon). — La propriété littéraire et artistique. — *RDM*, 1er mai.

— Bonnerot (Jean). — Bibliothèque Lovenjoul... et autres. — *MF*, mai.

— Bonnerot (Jean). — Georges Saintville [25 mars 1880-8 janvier 1953]. — *BB*, no 2.

— Delarue (Paul). — Le conte de l'enfant à la queue de loup (d'un récit de Mistral à un conte de l'Inde ancienne). — *Arts et traditions populaires*, n° 1, janvier-mars.

— Küchler (Walther). — Inspiration und Kunstwille (Anmerkungen zur Lyrik von V. Hugo, Ch. Baudelaire, S. Mallarmé, P. Valéry). — *Anzeiger des phil. hist. Klasse der Osterreichischen Akademie der Wissenschaften*, 1951, n° 20.

— Roche (Alphonse). — Nord et Midi dans les livres et les revues. — *FR*, April.

— Steiner (F. George). — Contributions to a dictionary of critical terms. *Egoism* and *egotism*. — *Essays in criticism*, October 1952.

— Wilcox (John). — La genèse de la théorie de l'art pour l'art en France. — *Revue d'esthétique*, janvier-mars. [Voir aussi : J. W. — The beginnings of *l'art pour l'art*. — *The Journal of aesthetics and art criticism*, June.]

Académies. — Desonay (Fernand). — Les origines valoisiennes de l'Académie française. — *Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique*. — *Bulletin*, 1952, fasc. 2.

Baroque. — * Rousset (Jean). — La littérature de l'âge baroque en France. * Circé et le Paon. — J. Corti, 1953.

Bibliophilie. — Humbert (Denise). — Inventaire des incunables de la Bibliothèque Victor Cousin [N^os^ 100 à 189, fin]. — *BB*, n° 1.

Critique. — Giraud (Victor). — Sur la critique littéraire. — *Revue Universitaire*, janvier-février.

Enseignement. — Boyancé (Pierre). — Une agrégation des lettres modernes. — *RDM*, 15 mai.

— Letessier (F.). — L'exposition du centenaire du Lycée de garçons du Mans (novembre 1951). — *Revue historique et archéologique du Maine*, 1952.

Langue. — * Ullmann (S.). — Précis de sémantique française. — Presses Universitaires, 1953.

— * Vossler (Ch.). — Langue et culture de la France. Histoire du français littéraire des origines à nos jours. Préfacé et traduit par Alph. Juilland (Bibliothèque historique). — Payot, 1953.

— Baldinger (Kurt). — Autour du *Französisches Etymologisches Wörterbuch*. Considérations critiques sur les dictionnaires français, Aalma 1380-Larousse 1949. — *Revista portuguesa de filologia*, 1951.

— Boer (C. de). — En marge d'une syntaxe du français moderne. — *Marche Romane*, avril-juin.

— Cohen (Marcel). — Réflexions après la partie de volant orthographique. — *E*, mai.

— Galliot (Marcel). — Le comique de mots et l'évolution linguistique. — *Vie et langage*, juin.

— Giraud (J.). — Remarques sur le vocabulaire du cinéma. — *Le français moderne*, janvier.

— Gougenheim (G.). — Où en est le français élémentaire ? — *EN*, 7 mai.

— Orr (John). — Devil a bit ! — *CAIEF*, n^os^ 3-5, juillet.

— Vidos (B. E.). — Mots créés, mots empruntés et curiosités lexicologiques. — *Revista portuguesa de filologia*, 1951.

Littératures régionales. — * Camproux (Charles). — Histoire de la littérature occitane (Bibliothèque historique). — Payot, 1953.

— * Berthaud (Pierre-Louis). — Des Mazarinades à Gric de Prat, le réalisme dans la littérature gasconne du Bordelais. — Extr. de la *Revue his-*

torique de Bordeaux et du département de la Gironde, octobre-décembre.
— Got (Armand). — La vie intellectuelle et littéraire en Guyenne. — [In] * Visages de la Guyenne (Coll. « Provinciales »). — Horizons de France, 1953.

— Malo-Renault (Jean). — Répertoire des pseudonymes bretons [par Daniel Bernard]. — Répertoire des noms patronymiques. — *Bulletin des Bibliothèques de Bretagne*, 1950, 1er-4e trimestres.

Livre. — Simon (Jean). — L'imprimerie à Saint-Brieuc et la famille Doublet-Prudhomme. — *Bulletin des Bibliothèques de Bretagne*, 1950, 1er-4e trimestres.

Poésie. — Dauzat (Albert). — La poésie, le rythme et la rime. Quelques règles désuètes de la prosodie classique. — *RDM*, 1er mars.
— Henriot (Émile). — Questions sur la poésie. — *Le Monde*, 17 juin.
— Kanters (Robert). — Poésie et occultisme de Nerval à Milosz. — *Preuves*, mars.
— Ratermanis (J.-B.). — A propos de l'harmonie des vers. — *Philological Quarterly*, April.

Roman. — Watt (Ian). — Realism and the Novel. — *Essays in criticism*, October 1952.

Stylistique. — Cressot (Marcel). — Questions de stylistique. — *CAIEF*, nos 3-5, juillet.
— Godin (Henri). — L'euphémisme littéraire. Fonctions et limites. — *CAIEF*, nos 3-5, juillet.
— Orr (John). — Le rôle destructeur de l'euphémie. — *CAIEF*, nos 3-5, juillet.
— Ullmann (S.). — Psychologie et stylistique. — *Journal de psychologie normale et pathologique*, avril-juin.

Théâtre. — * Breitholtz (Lennart). — Le Théâtre historique en France jusqu'à la Révolution (Uppsala Universitets Årsskrift, 1952, 12). — Uppsala, A.-B. Lundequistska Bokhandeln Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1952.
— Ancely (R.). — Histoire du théâtre et du spectacle à Pau sous l'ancien régime (suite). — *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau*, 1952.
— Blanchart (Paul). — Permanence et mission de la Comédie-Française. — *Cahiers français d'information*, 1er mai.
— Borowy (Waclaw). — La troisième partie des *Aïeux* de Mickiewicz et le théâtre français. — *Académie polonaise des sciences et des lettres. Centre polonais de recherches scientifiques de Paris. Bulletin*, no 11, mai.
— Francastel (Pierre). — Imagination plastique, vision théâtrale et signification humaine. — *Journal de psychologie normale et pathologique*, avril-juin.
— Lebègue (Raymond). — Le diable dans l'ancien théâtre religieux. — *CAIEF*, nos 3-5, juillet.

XVe SIÈCLE

Villon. — * Les Œuvres de F. V. Préfacées par Roger H. Guerrand (Le Club français du livre. Poésie. 11). — Club français du livre, 1952.

XVIe SIÈCLE

Divers. — * Renaudet (Aug.). — Préréforme et humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie (1494-1517). 2e éd. revue et corrigée

(Bibliothèque elzévirienne. Nouvelle série. Études et documents). — Librairie d'Argences, 1953.

— * Revel (B.) et Jannini (P. A.). — Introduzione alla letteratura francese. Testi, notizie, bibliografia, lessico. Vol. I. Il Medio Evo. II. Il Cinquecento. — Milano-Varese, Istituto Editoriale Cisalpino, 1950-1951.

— Recent literature of the Renaissance. A bibliography (by Ernest William Talbert..., Samuel F. Will et W. L. Wiley). — *SP*, April.

— Bonnerot (Jean). — Un grand humaniste : Abel Lefranc. — *BB*, nº 2.

— Hatzfeld (Helmut). — The role of mythology in poetry during the French Renaissance. — *Modern Language Quarterly*, December 1952.

— Schwitzer (Richard). — French Renaissance poetry before Sainte-Beuve. — *FR*, February.

Aubigné (A. d'). — * Sauerwein (Henry A.), Jr. — A. d'A.'s *Les Tragiques*. A study in structure and poetic method (Johns Hopkins studies in romance literatures and languages. Extra vol. XXIX). — Baltimore, Johns Hopkins Press ; London, Geoffrey Cumberledge, 1953.

— Dartigue (Ch.). — A. d'A. et l'Aquitaine, d'après ses propres témoignages et ceux de ses contemporains. — *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, octobre-décembre 1952.

Bellaud de la Bellaudière. — Brun (A.). — Louis B. de la B., poète provençal. — *Annales de la Faculté des Lettres d'Aix*, 1952.

Bèze (Th. de). — Aubert (F.), Boussard (J.) et Meylan (H.). — Un premier recueil de poésies latines de Th. de B. [Bibl. d'Orléans, Ms. 1674]. — *BHR*, fasc. 2 et 3.

— Aubert (Fernand) et Boissonnas (Henri). — Note sur un portrait de Th. de Bèze jeune, appartenant au Musée historique de la Réformation. — *Genava*, avril.

Bodin (J.). — Tooley (Mariam J.). — B. and the mediaeval theory of climate. — *Speculum*, January.

Brués (G. de). — * Morphos (Panos Paul). — The *Dialogues* of Guy de B. A critical edition with a study in Renaissance scepticism and relativism (The Johns Hopkins Studies in romance literatures and languages. Extra vol. XXX). — Baltimore, Johns Hopkins Press, 1953.

Calvin (J.). — * Dowey (Edward A.), Jr. — The knowledge of God in C.'s theology. — New York, Columbia University Press, 1952.

— * Stuermann (Walter E.). — A critical study of C.'s concept of faith. — Michigan, Edwards Bros., 1952.

Charron (P.). — Dagens (Jean). — Le machiavélisme de Pierre C. —[In] * Studies aangeboden aan Gerard Brom. — Utrecht-Nimègue, Van de Vegt, 1952.

Danès (P.). — Voir : *Turnèbe (A.)*.

Des Périers (B.). — Saulnier (V.-L.). — Saint Paul et Bonaventure Des P. — *BHR*, fasc. 2.

Du Bartas (G.). — Creore (A. E.). — Word-formation in D. B. — *BHR*, fasc. 2.

— François (C. R.). — Cinq sonnets de l'*Olive* ou la clé d'une énigme. — *BHR*, fasc. 2.

Du Bellay (J.). — Voir : *Rabelais*.

Eloy d'Amerval. — Rice (W. H.). — Le *Livre de la Diablerie*. — *CAIEF*, nos 3-5, juillet.

Marguerite de Navarre. — Bousse (A.). — Une lettre inédite de M. de N. à Charles-Quint [il existe une copie de cette lettre aux Archives du Ministère des Affaires étrangères, à Paris, Espagne, vol. IV, fo 320 vo]. — *Archives, Bibliothèques et Musées de Belgique*, 1952, no 2.

Marot (Cl.). — * Regius (Karl). — Untersuchungen zum Übersetzerstil C. M. — Schwarzenbach (Suisse), F. Renggli, 1951 [voir le C. R. de C. A. Mayer, in *BHR*, fasc. 1].

Mellin de Saint-Gelais. — Françon (Marcel). — La date d'un sonnet de S.-G. — *BHR*, fasc. 2.

— Saulnier (V.-L.). — Remarques sur la tradition des textes de M. de S.-G. — *BGB*, juin.

Montaigne. — * M. de M. — *Saggi*. Estratti a cura di A. Vedaldi. — Bari, Laterza, 1952.

— Cordié (Carlo). — Note al *Journal de voyage* del M. — *Letterature moderne*, marzo-aprile.

— Dédéyan (Ch.). — M. et les sources vivantes des *Essais*. — *Letterature moderne*, gennaio-febbraio.

— Michel (Pierre). — M. est-il amorphe ? [sur une communication de R. Trinquet aux « Amis de M. »]. — *L'École*, 25 avril.

— Muller (A.). — M. et le problème religieux. — *L'Enseignement chrétien*, juin-juillet.

— Trinquet (Roger). — Bertrand de Mattecoulon et l'Éphéméride de Beuther. — *BHR*, fasc. 2.

— Trinquet (Roger). — Du nouveau dans la biographie de M. — *RHLF*, janvier-mars.

Rabelais. — Bertault (Abbé Ph.). — L'œuvre de R., énigme ou témoignage ? — *Cahiers de l'Éducateur*, 10 juin.

— Carpenter (Nan Cooke). — The authenticity of R. *Fifth Book* : musical criteria. — *Modern Language Quarterly*, September 1952.

— Cohen (G.). — A R. anniversary. — *TLS*, 10th April.

— Françon (Marcel). — Influence des *Chroniques Gargantuines* sur Ronsard et sur J. Du Bellay. — *SP*, April.

Ronsard (P. de). — * Desguine (André). — Étude des *Bacchanales* ou le Folastrissime voyage d'Hercueil fait l'an 1549 par R. Préface de H. Chamard (Textes littéraires français). — Genève, E. Droz, 1953.

— * P. de R. — *Les Odes*. Texte définitif publié pour la première fois avec complément et variantes par Ch. Guérin. — Les Éditions du Cèdre 1953.

— Adler (Alfred). — The topos *quinque lineae sunt amoris* used by R. — *BHR*, fasc. 2.

— Saulnier (V.-L.). — C. R. de : Ch.-A. Grouas, *Un manuscrit inédit de P. de R.* (Aurillac, Imprimerie du Cantal, 1951). — *BHR*, fasc. 1.

— Wiley (W. L.) — R's ideas on the theater. — *SP*, April.

— Voir : *Rabelais*.

Scève (M.). — * Boutang (Pierre). — Commentaire sur quarante-neuf dizains de la *Délie*. — Gallimard, 1953.

— Saulnier. (V.-L.). — Un point de la vie de M. S. — *BB*, no 2.

Servet (M.). — Hunger (Herbert). — Michael S. und das Exemplar sei-

ner *Restitutio Christianismi*, in der Osterreichischen Nationalbibliothek. — *Biblos* (Wien), 1952.

Sponde (J. de). — Macchia (Giovanni). — Jean de S. e il problema della poesia barocca in Francia. — *Letteratura*, gennaio-febbraio.

Tiraqueau (A.). — Mesnard (Pierre). — André T. e y el neobartolismo. — *Revista de estudios politicos*, 1951, nº 56.

Turnèbe (A.). — Stevens (Linton C.). — Three unpublished letters from Adrien T. to Pierre Danès. — *SP*, April.

XVII^e SIÈCLE

Divers. — Cart (A.). — La théorie du poème épique au XVII^e siècle. — *IL*, janvier-février.

— Coulaudon (Aimé). — Les continuateurs de la *Muse historique* de Jean Loret et les Grands Jours d'Auvergne. — *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, 1952, 4^e trimestre.

— Dagens (Jean). — Le XVII^e siècle, siècle de saint Augustin. — *CAIEF*, nºs 3-5, juillet.

— Dorival (Bernard). — Expression littéraire et expression picturale du sentiment de la nature au XVII^e siècle français. — *La Revue des Arts*, mars.

— Duron (Jacques). — Élargissement de notre XVII^e siècle poétique. — *XVII^e siècle*, nºs 17-18.

— Livet (Georges). — Le héros mystérieux des lettres de la Religieuse portugaise, Noël Bouton, marquis de Chamilly, gouverneur des ville, forts et citadelle de Strasbourg. — *Saisons d'Alsace*, nº 17.

— Martin (Henri-Jean). — Guillaume Desprez, libraire de Pascal et de Port-Royal. — *Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Ile-de-France. Mémoires*, t. II, 1950 [1952].

— Pitou (Spire). — A battle of books : Pierre Richelet and Amelot de la Houssaye. — *MLN*, February.

— Simone (Franco). — La storia letteraria francese e la formazione e dissoluzione dello schema storiografico classico. — *RLM*, gennaio-marzo.

Balzac (J.-L. Guez de). — Voir : *Molière*.

Bayle (P.). — * Selections from B's Dictionary. Ed. by E. A. Beller and M. du P. Lee, Jr. — Princeton, The University Press, 1952.

— Barber (W. H.). — Pierre B. : faith and reason. — [In] * The French mind. — Oxford, 1952.

— Rateni (Benito). — L'interpretazione critica del B. alla luce degli studi più recenti. — *Rassegna di filosofia*, I, 1952.

— B. and his Dictionary. — *TLS*, 24 th April.

Bossuet (J.-B.). — * B. — Pagine scelte. Commento di Pietro-Paolo Trompeo. — Roma, La Goliardica, 1951.

Callières (F. de). — Pitou (Spire). — An aspect of classicism : François de C. and the « bon mot ». — *MLR*, April.

Camus (J.-P.). — Sage (Pierre). — J.-P. C., évêque de Belley. — *Le Bugey*, décembre 1952.

Corneille (P.). — * Siciliano (Italo). — C. (Istituto universitario di Cà, Foscari, Venezia). — Venezia, La Goliardica, Edizioni universitarie, 1952.

— Sedgwick (M.). — Richelieu and the « Querelle du Cid ». — *MLR*, April.

— Stone (Howard). — The lost vocabulary of the *Cid*. — *Modern Language Quarterly*, June 1952.

Descartes. — * D. — Œuvres et lettres. Nouvelle édition par André Bridoux (Bibliothèque de la Pléiade). — Gallimard, 1953.

— * Artigas Ramírez (J.). — D. y la formación del hombre moderno. — Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, 1951.

— * Guéroult (Martial). — D. selon l'ordre des raisons. Tome I. L'âme et Dieu. Tome II. L'âme et le corps (« Philosophie de l'esprit »). — Aubier, 1953.

— * Lewis (Geneviève). — R. D., Français, philosophe (Coll. « Service de la France », 6). — Tours, Mame, 1953.

— * Meynard (L.). — Expliquez-moi... D. *Discours de la Méthode*. Texte et commentaire (« Expliquez-moi ». Coll. Philosophie). — Foucher, 1953, 2 fasc.

— * Rios (Francisco Gonzalez). — D., su mundo moral y religioso. — Buenos-Aires, 1950.

— Carruccio (Ettore). — La matematica nel pensiero di Cartesio. — *Rivista di matematica della Università di Parma*, 1951, nº 2.

— Von der Grœben (Margarete). — Zu den Briefen des D. — *Merkur*, 1952, H. 2.

— Waard (C. de). — Un entretien avec D. en 1634 ou 1635 [John Dury]. — *Archives internationales d'histoire des sciences*, janvier-mars.

Fénelon. — Perrochon (Henri). — F. et Fribourg. — *La Liberté* (Fribourg, Suisse), 24 août 1951.

— Malkiewicz-Strzałkowa (Maria). — F. en Pologne [I. La fortune de F. en Pologne : traductions, influence sur Ignace Krasicki, etc. — II. Dans le sillage de F. Un cas de supercherie littéraire : trad. des imitations de *Télémaque* : les *Aventures de Néoptolème* (1718), de Chansierges et les *Voyages de Cyrus* (1727), de Ramsay. — *Académie polonaise des sciences et des lettres. Centre polonais de recherches scientifiques de Paris. Bulletin*, nº 11, mai.

— Wędkiewicz (Stanisław). — Le tricentenaire de F. [sur les travaux récents]. — *Académie polonaise des sciences et des lettres. Centre polonais de recherches scientifiques de Paris, Bulletin*, nº 11, mai.

— Voir : *Aguesseau* (d').

François de Sales (St). — * Cognet (Louis). — La Mère Angélique et st F. de S. 1618-1626. — Flammarion, 1953.

Furetière. — Bar (Francis). — Le « Pot de vin » de F. — *RHLF*, janvier-mars.

Gassendi (P.). — Rosso (C.). — G., « le doux prêtre ». — *Filosofia* (Turin), ottobre 1950.

Jansénisme. — Cognet (Louis). — Les petites écoles de Port-Royal. — *CAIEF*, nos 3-5, juillet.

— Goldmann (Lucien). — Remarques sur le jansénisme. La vision tragique du monde et la noblesse de robe. — *XVIIe siècle*, nº 19.

— Orcibal (Jean). — Qu'est-ce que le jansénisme ? — *CAIEF*, nos 3-5, juillet.

— Voir : *XVIIe siècle. Divers.*

La Fayette (Mme de). — * Albert (Helene). — Die Bildung des Begriffs einer weltlichen Tugend bei Mme de La F. (Thèse-lettres, Bâle). — Zürich, Brunner-Bodner, 1952.

— Kaplan (David). — The lover's test theme in Cervantes and Mme de La F. — *FR*, February.

La Fontaine. — * J. de La F. — *Le Songe de Vaux* et Élégie pour M. Fouquet. Eaux-fortes originales de Eugène Corneau (Les Cent Bibliophiles). — Les C. B., 1952.

— * Fiore (Sara). — La F. ed i favolisti latini e greci. — Messina, D'Anna, 1950.

Molière. — * M. — *La scuola delle mogli* e *La critica alla scuola delle mogli.* Traduzione di P. Ojetti. — Milano, Rizzoli, 1951.

* Krauss (Werner). — M. und das Problem des Verstehens in der Welt des XVII. Jahrhunderts. — Düsseldorf, Progress-Verlag, 1952.

— Herland (Louis). — Une source de *La Critique de l'École des Femmes*, ou Molière, lecteur de Balzac. — *RHLF*, avril-juin. [Voir aussi : *Bulletin de l'Université de Toulouse*, janvier.]

Pascal (B.). — * Alfieri (Vittorio Enzo). — P. nella storia delle filosofia (Università commerciale L. Bocconi. Sezione di lingue e letterature straniere). — Milano, Ed. la Goliardica, Edizioni Universitarie, 1951.

— Barnes (Annie). — La table des titres de la copie des *Pensées* est-elle de P. ? — *FS*, April.

— Dagens (Jean). — Tradition et innovation dans les *Pensées* de P. A propos des « Preuves tirées de la nature ». — *RLM*, gennaio-marzo.

— Leroy (Maxime). — Petite histoire de l'interprétation des *Pensées* de P. — *Liberté de l'Esprit*, mai.

— Parcé (L.). — L'édition de 1678 des *Pensées* de P. — *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, 1er trimestre.

— Voir : *XVIIe siècle. Divers.*

*** Racine (J.).** — * J. R. — *Andromaque.* A cura di Vittorio Lugli, 2a ediz. — Torino, Lattes, 1951.

— * J. R. — Le Précis historique des campagnes de Louis le Grand (Les Amis de l'Imprimerie nationale). — P., Imprimerie nationale, 1952.

— * Ungaretti (Giuseppe). — *Fedra*, di J. R. — Milano, Mondadori, 1950.

— * Sorrento (Luigi). — L'opera poetica e la modernità di J. R. (Corso di letteratura francese dell' anno accademico 1950-1951. Università cattolica del Sacro Cuore). — Milano, La Goliardica, Edizioni universitarie, 1952.

— Carrington Lancaster (H.). — The « dénouement en action » of R's *Iphigénie.* — *MLN*, May.

— Stewart (William Mc C.). — L'éducation de R. Le poète et ses maîtres. — *CAIEF*, nos 3-5, juillet.

— Voir : *La Grange-Chancel.*

Richelet (P.). — Voir : *XVIIe siècle. Divers.*

Saint-Simon. — * S.-S. — *Mémoires.* T. IV : années 1712 (suite). — 1715. Appendices, introduction, notes, bibliographie, index, par Gonzague Truc (Bibl. de la Pléiade). — Gallimard, 1953.

— * S.-S. — *Memorie.* A cura di Mario Bonfantini. — Torino, Einaudi, 1952.

— Voir : *Aguesseau* (d').

Sébastien de Senlis (Le P.). — P. Julien-Eymard d'Angers, O. F. M. Cap. — Le P. S. de S., O. F. M. Cap. et le stoïcisme chrétien (1620-1647). — *Collctanea Franciscana*, juillet-octobre 1952.

Sévigné (Mme de). — Gérard-Gailly. — Les lettres de Mme de S. — *Bulletin des Lettres*, 15 avril.

— Rat (Maurice). — Et voici la « divine marquise », telle qu'en elle-même, enfin... — *FL*, 13 juin.
— Rat (Maurice). — M^me de S. et sa fille. — *EN*, 18 juin.

XVIII^e SIÈCLE

Divers. — * Lagarde (A.) et Michard (L.). — XVIII^e siècle. (Coll. « Textes et littérature »). — Bordas, 1953.
— Dubuc (A.). — Les premiers procès de presse au Parlement de Normandie. — *Annales de Normandie*, mai.
— Lafont (A. Paule). — Réflexions préliminaires à une étude littéraire du XVIII^e siècle occitan. — *Annales de l'Institut d'études occitanes*, janvier.
— Mercier (Roger). — La théorie des climats des *Réflexions critiques* à *L'Esprit des Lois*. — *RHLF*, janvier-juin.
— Munteano (Basil). — Les implications esthétiques de l'euphémisme en France au XVIII^e siècle. — *CAIEF*, n^os 3-5, juillet.
— Raimondi (Ezio). — I padri maurini e l'opera del Muratori. — *Giornale storico della letteratura italiana*, 1951, fasc. 4.
— Torrey (Norman L.). — C. R. de : * Cassirer (Ernst). The philosophy of Enlightenment (Princeton, 1951). — *RR*, February.

Théâtre. — Hyslop (Beatrice F.). — Le Théâtre parisien pendant la Terreur [d'après son article, publié dans *The Journal of modern history*, December 1945, complété et développé]. — [In] * Actes du 75^e Congrès des sociétés savantes. Grenoble, 1952. — Paris, Impr. nationale, 1952.

Aguesseau (F. d'). — * Le chancelier François d'A. (Limoges, 1668 — Fresnes, 1751). Journées d'études tenues à Limoges à l'occasion du bicentenaire de sa mort (octobre 1951). — Limoges, Librairie Desvilles [pour la Société archéologique et historique du Limousin et l'Académie de Poitiers], 1953.
— Bellugou (Henri). — D'A. et Fénelon. — [In] * Le chancelier d'A.
— Duchein (Michel). — D'A. écrivain. — [In] * Le chancelier F. d'A.
— Pierrot (R. P. Dom Marcel). — D'A. et l'humanisme. — [In] * Le chancelier F. d'A.
— Vouin (Robert). — D'A. vu par Saint-Simon. — [In] * Le chancelier F. d'A.

Alembert (d'). — * D'A. — *Discorso preliminare alla Enciclopedia*. A cura di A. Pasá. — Treviso, Canova, 1952.
— Voir : *Rousseau (J.-J.)*.

Argens (M^is d'). — * Bush (Newell Richard). — The M^is d'A. and his philosophical correspondence. A critical study of d'A.' s *Lettres juives*, *Lettres cabalistiques* and *Lettres chinoises*. — Ann Arbor, Michigan, Edwards Bros. Inc., 1953.

Beaumarchais (P. C. de). — B. — * Théâtre complet. Texte établi et annoté par René d'Hermies. Présentation de M^me Dussane. Iconographie sommaire, par Marcel Guilbaud (Les Classiques Verts). — Magnard, 1952.
— * B. — *Le Mariage de Figaro*. Ed. with an introduction and notes by Louis Allen. — London, Harrap, 1952.
— Rat (Maurice). — B. Figaro. — *EN*, 28 mai.

Condorcet. — Jugement inédit de C. sur l'œuvre de Clairaut et sur celle des principaux géomètres français du XVIII^e siècle (Bibl. Institut, Ms. n° 880, f° 37), publié par Pierre Brunet. — *Revue d'histoire des sciences*, janvier-mars.

Diderot. — * D. — Selected philosophical writings. Ed. by John Lough. — Cambridge, Cambridge University Press, 1953.

— * Guyot (Charles). — D. par lui-même (« Écrivains de toujours »). — Éd. du Seuil, 1953.

— * Diderot Studies II. Edited by Otis E. Fellows and Norman L. Torrey [Herbert Dieckmann : Description of portrait. — Norman. L. Torrey : Introduction. — H. D. *The Préface Annexe* of *La Religieuse* ; manuscripts A et B. — James Doolittle : Hieroglyph and emblem in D's *Lettre sur les sourds et muets*. — Otis E. Fellows : The theme of genius in D's *Neveu de Rameau*. — Margaret Gilman : Imagination and creation in D. — Leland Thielemann : D. and Hobbes. — Marx W. Wartofsky : D. and the development of materialist monism]. — Syracuse University Press, 1952.

— Daoust (Joseph). — D. et la petite vérole. Documents inédits. — *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres*, mai.

— Lunen (Wilhelm). — Appeal for an English edition of D's *Jack the Fatalist*. — *Contemporary Issues*, July-August.

— Mortier (Roland). — Un témoignage curieux sur D., vers 1750 [d'après *La Vigarure*, gazette publiée à La Haye]. — *Marche Romane*, avril-juin.

Encyclopédie. — Matteucci (Nicola). — Sugli studi intorno all' *E*. — *Il Mulino*, febbraio.

— Schalk (Fritz). — Die Wirkung der D.'schen Enzyklopädie in Deutschland. — *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, Januar.

— Venturi (Franco). — L'*E*. et son rayonnement en Italie. — *CAIEF*, nos 3-5, juillet.

La Grange-Chancel. — La Force (Duc de). — Un élève de Racine : La G.-C. — *RDM*, 1er avril.

Marivaux. — Couton (Georges). — Le sieur Nicolas Carlet, père de M. Pierre Carlet de M. — *RHLF*, janvier-mars.

— Piatier (J.). — Les mystères du marivaudage [C. R. de la soutenance des thèses de Frédéric Deloffre : 1. Une préciosité nouvelle. M. et le marivaudage. Étude de langue et de style. 2. Édition critique du *Petit Maître corrigé*]. — *Le Monde*, 14 mai.

— Spitzer (Leo). — A propos de la *Vie de Marianne* (lettre à M. Georges Poulet). — *RR*, April.

Montesquieu. — Beyer (Charles-Jacques). — M. et la censure religieuse de *L'Esprit des Lois*. — *RSH*, avril-juin.

— M. — Le chapitre *Des hôpitaux* (*Esprit des Lois*, XXIII, 29), avec commentaires par Marcel Candille. — *Revue de l'Assistance publique à Paris*, mars-avril.

— Desgraves (L.). — La bibliothèque de M. — *Revue historique de Bordeaux*, janvier-mars.

— Nasalli Rocca (E.). — L. A. Muratori e il pensiero giuridico e sociale del suo tempo. Muratori e M. — *Convivium*, luglio-ottobre 1950.

Prévost (Abbé). — Cellier (L.). — Manon et le mythe de la femme. — *IL*, janvier-février.

— Clooper (Berenice). — The religious convictions of the Abbé P. — *Transactions of the Wisconsin Academy of sciences, arts and letters*, 1952, vol. 41.

Rousseau (J.-J.). — * Calice (Amilcare). — *L'Emilio* di G.-G. R. — Rovigo, Istituto Padano Arti grafiche, 1950.

— * Davy (Georges). — Thomas Hobbes et J.-J. R. (The Zaharoff Lecture for 1953). — Oxford, Clarendon Press ; London, Cumberledge, 1953.

— * Lombardo (S.). — G.-G. R. nel *Contratto sociale* e nei due *Discorsi*. — Messina, De Francesco, 1951.

— * Plan (Pierre-Paul). — Table de la correspondance générale de J.-J. R., avec une introduction et des lettres inédites publiées par Bernard Gagnebin. — Genève, E. Droz, 1953.

— * Vassalli (M.). — La pedagogia di J.-J. R. — Como, Noseda, 1951.

— * Wille (Hans Julius). — Die Gefährtin. Das Leben der Therese Levasseur mit J.-J. R. — Berlin, Henschel, 1952.

— * Ziegenfuss (Werner). — J.-J. R. Eine soziologische Studie. — Erlangen, Pahn und Enke, 1952.

— * Zinniker (Otto). — Flüchtling und Landvogt. — Grenchen, Spaten-Verlag, 1950.

— Ambri Berselli (Paola). — Influences italiennes sur *La Nouvelle Héloïse*. — *Annales de la Société J.-J. R.*, 1950-1952.

— Aubert (Fernand). — A propos des *Leçons de musique*. — *Annales J.-J. R.*, 1950-1952.

— Boiteux (L.-A.). — Le rôle de d'Alembert dans la querelle R. Hume. — *Annales J.-J. R.*, 1950-1952.

— Bouchardy (F.). — Une définition de la conscience par J.-J. R. — *Annales J.-J. R.*, 1950-1952.

— Bruyère (André). — Les Muses galantes, musique de J.-J. R. — *La Revue musicale* (Les Carnets critiques), nº 218, 1952.

— Burgelin (Pierre). — R. et la pédagogie. — *EN*, 11 juin.

— Chevallier (J.-J.). — J.-J. R. : essai de synthèse. — *Revue française de science politique*, janvier-mars.

— Delarue (H.). — Le masque de J.-J. R. — *Les Musées de Genève*, juin.

— Derathé (Robert). — Les réfutations du *Contrat social* au XVIIIe siècle. — *Annales J.-J. R.*, 1950-1952.

— Françon (Marcel). — Chronologie rousseauiste. Quand R. composa-t-il la neuvième *Promenade* ? Quand R. quitta-t-il Paris pour aller à Ermenonville ? — *Annales J.-J. R.*, 1950-1952.

— Françon (Marcel). — R. et les « fleurs de mousse ». — *Le Français moderne*, avril.

— Gagnebin (Bernard). — L'édition originale de l'*Émile*. — *BB*, nº 3.

— Gagnebin (Bernard). — C. R. de : * Sénelier (Jean), *Bibliographie générale des œuvres de J.-J. R.* (Paris, 1950). — *Annales J.-J. R.*, 1950-1952.

— Gaillard (Commt Émile). — J.-J. R. à Turin. — *Annales J.-J. R.*, 1950-1952.

— Keys (A. C.). — Antoine Bret. Anecdotes inédites sur J.-J. R. — *Annales J.-J. R.*, 1950-1952.

— Saussure (Hermine de). — Une légende pernicieuse : la fuite de Trye. — *Annales J.-J. R.*, 1950-1952.

— Spink (J. S.). — Les premières pages de l'*Émile*. — *CAIEF*, nos 3-5, juillet.

— Stelling-Michaud (Sven). — De Marsile de Padoue à J.-J. R. — *Bulletin de l'Institut national genevois*, 1951.

— Thiry (Marcel). — Jacques et J.-J. : Casanova, R. et la fonction littéraire. — *Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Bulletin*, 1951, fasc. 4.

Sade (Mis de). — * Mis de S. — *Histoire secrète d'Isabelle de Bavière, reine de France*. Publié pour la première fois sur le manuscrit autographe inédit, avec un avant-propos de Gilbert Lely. — Gallimard, 1953.

— Un poème inconnu du Mis de S., suivi d'une lettre de Mme de S. Textes présentés par Jean Chaumely. — *Les Lettres Nouvelles*, avril.

Servan (J.-M.-A.). — Le Hir (Y.). — S., avocat général au Parlement de Grenoble, auteur dramatique [d'après le fonds Chaper, B. M. de Grenoble ; texte de la comédie *Le Fils corrigé*]. — [In] * Actes du 75e Congrès des sociétés savantes. Grenoble, 1952. — Paris, Imprimerie nationale, 1952.

Vauvenargues. — Brock (Erich). — V., oder von Grösse und Grenze des Menschen. — *Zeitschrift für philosophische Forschung*, H. 2.

— Mohrt (Michel). — V. ou un style du malheur. — *Médecine de France*, nº 43.

Voltaire. — * Malcolm (Jean). — Table de la Bibliographie de V. par Bengesco. Préface de Th. Besterman. — Genève, Les Délices, Institut et Musée Voltaire, 1953.

— * Meyer (Ad.). — Voltaire, man of justice. — London, Quality Press, 1952.

— Ciravegna (Marino). — Ritorno di V. — *Convivium*, 1952, nº 4.

— Crowley (Francis J.). — Additions to Bengesco's *Bibliographie*. — *MLN*, June.

— Grand (Guy). — Les romans de V. et le cinéma. — *Revue Universitaire*, janvier-février.

XIXe SIÈCLE

Divers. — * Epting (Karl). — Das französische Sendungsbewusstsein im XIX und XX. Jahrhundert. — Heidelberg, Vowinckel, 1952.

— * Lévy (Paul). — La langue allemande en France. Pénétration et diffusion des origines à nos jours. II. De 1830 à nos jours [les écrivains français de 1830 à 1870]. Bibliothèque de la Société d'études germaniques. VIII. — Lyon, JAC, 1952.

— * Liess (Andreas). — Deutsche und französische Musik in der Geistesgeschichte des XIX. Jahrhunderts. — Vaduz, Liechtenstein-Verlag, 1950.

— * Monchoux (André). — L'Allemagne devant les lettres françaises. 1814-1835. — A. Colin, 1953.

— * Parménie (A.) et Bonnier de la Chapelle (Mme C.). — Histoire d'un éditeur et de ses auteurs. P.-J. Hetzel (Stahl). — A. Michel, 1953.

— * Scalamandré (Raffaele). — Saggi di critica francese. — Vibo Valentia, Bonelli, 1950.

— * Sloane (Joseph C.). — French painting between the past and the present. Artists, critics and traditions, from 1848 to 1870. — Princeton, Princeton University Press, 1951.

— * Sorrento (Luigi). — Dal Parnasso al simbolismo con particolare studio sulla poesia di Sully Prudhomme e di Francis Jammes con brevi note di critica e di bibliografia (Università cattolica del Sacro Cuore, Milano). — Milano, La Goliardica, Edizioni universitarie, 1952.

— Adhémar (Jean). — La genèse de l'œuvre d'art. Littérature et images. — *CAIEF*, nos 3-5, juillet.

— Antoine (Gérald). — En marge d'un livre récent : Stylistique et histoire de la langue à l'époque romantique. — *RHLF*, avril-juin.

— Bandy (W. T.). — Trois chantres de Pomaré : Banville, Privat d'Anglemont et Bourdin. — *MF*, juillet.

— Cioranescu (Alexandre). — La Roumanie dans la nouvelle littérature provençale. — *Comparative Literature*, Spring 1950.

— Dollot (René). — Marie-Louise, lectrice de Corinne et de Stendhal. — *Revue d'histoire diplomatique*, janvier-juin 1952.

— Dubreuil (Léon). — Poètes bretons et provençaux [Joseph Rousse, Léon de Berluc-Pérussis ; lettre de J. Roumanille à J. Rousse]. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, mars-avril.

— Dumont-Wilden (Louis). — Souvenirs sur le symbolisme. — *Académie royale de langue et de littérature françaises. Bulletin*, 1952, fasc. 2.

— Gershoy (Leo). — Three French historians and the Revolution of 1848 [Louis Blanc ; Lamartine ; Michelet]. — *JHI*, January 1951.

— Henriot (Émile). — Les relations d'un éditeur [Hetzel]. — *Le Monde*, 10 juin.

— Krebs (Albert). — Un épisode des relations littéraires franco-américaines : Régis de Trobriand et la *Revue du Nouveau-Monde* (1849-1850). — *RLC*, janvier-mars.

— Marclay (Robert). — Senancour et Th. Gautier au pied des Dents du Midi. — *Annales valaisannes*, janvier-juin 1952.

— Moreau (Pierre). — En marge de quelques poètes : Arthur Rimbaud, Jules Laforgue, Albert Samain. — *Revue Universitaire*, janvier-février.

— Wędkiewicz (Stanisław). — Notes bibliographiques pour servir à l'histoire des relations franco-polonaises. I. Zola en Pologne. — II. Elémir Bourges. — III. Addenda aux notes publiées dans le n° 10. Maria Kalergis. Marya Krysinska. M. Barrès, J. B. Biolawski, Alexander Chodzko. — *Académie polonaise des sciences et des lettres. Centre polonais de recherches scientifiques de Paris. Bulletin*, n° 11, mai.

Romantisme. — * Bonfantini (Mario). — Le idee e la poesia del primo romanticismo francese. — Milano, La Goliardica, 1951.

— Hoog (Armand). — The romantic spirit and the American « elsewhere ». — *YFS*, n° 10.

— Roe (F. C.). — La découverte de l'Écosse entre 1760 et 1830. — *RLC*, janvier-mars.

— Vier (Jacques). — Lectures romantiques vers 1825. — *L'École*, 16 mai.

Théâtre. — * Wicks (Charles Beaumont). — The Parisian stage. Alphabetical indexes of plays and authors. Part. II. 1816-1830 (University of Alabama Studies. N° 8). — University of Alabama Press, 1953.

— Carrington Lancaster (H.). — Letters of Lafon to Napoleon, Talma and others. — *MLN*, June.

— Dubuc (André). — Une représentation de *Tartuffe* au Havre, sous le Second Empire. — *Annales de Normandie*, mai.

Albany (C^tesse d'). — Pellegrini (Carlo). La cultura della contessa d'A. — [In] * Vittorio Alfieri. Studi commemorativi. — Firenze, Edizioni universitarie, 1951.

Asselineau (Ch.). — Voir : *Baudelaire.*

Balzac (H. de). — * H. de B. — L'œuvre de B. publiée dans un ordre nouveau, sous la direction d'Albert Béguin et présentée par des écrivains d'aujourd'hui. Notes et éclaircissements de H. Evans. Tomes 13 et 14. Œuvres diverses. *Les Contes drolatiques*. Théâtre. — Paris, Formes et Reflets ; le Club français de l'art, 1952.

— * H. de B. — *Les Chouans* ou la Bretagne en 1799. Préface, notes et variantes de Maurice Allem (Le Club français du livre. Classiques. Vol 30). — Club français du livre, 1953.

— * H. de B — *Le Cousin Pons*. Préface de Bernard Guyon (Le Club français du livre. Classiques. Vol. 36.) — Club français du livre, 1952.

— * H. de B. — *L'Envers de l'histoire contemporaine*. Préface de A. Billy (Le Club français du livre. Classiques. Vol. 25.) — Club français du livre, 1952.

— * H. de B. — *Le Lys dans la Vallée*. Introduction de M.-J. Durry. Notes de René Lemaire (Coll. du Flambeau). — Hachette, 1953.

— * H. de B. — *Le Père Goriot*. Préface de André Maurois. Lithographie

originale de Picasso (Grand prix des meilleurs romans du XIXe siècle. 5). — A. Sauret, 1952.

— * H. de B. — Études philosophiques. *Louis Lambert. Séraphita.* Dessins de Thomas Sarti, gravés sur bois en couleurs par Étienne K. Heywand (Éd. du centenaire des Œuvres complètes illustrées de B. 46). — A. Guillot, 1953.

— * H. de B. — Études analytiques. *Physiologie du mariage.* Dessins de P. Rousseau gravés sur bois en couleurs par Roger Boyer (Éd. du centenaire des Œuvres complètes illustrées de B. 47). — A. Guillot, 1953.

— * H. de B. — *Une ténébreuse affaire.* Préface d'Alain (Le Club français du livre. Classiques. Vol. 29). — Club français du livre, 1952.

— Adhémar (Jean). — B. et la peinture. — *RSH*, avril-juin.

— Allem (Maurice). — Préface à *Mlle du Vissard.* — [In] * L'œuvre de B., t. XIV. — Formes et Reflets, 1952.

— Béguin (Albert). — Préface à *La femme auteur.* — [In] * L'œuvre de B., t. XIV. — Formes et Reflets, 1952.

— Bertault (Philippe). — Préface à *Le Prêtre catholique.* — [In] * L'œuvre de B., t. XIV. — Formes et Reflets, 1952.

— Bouvier (René). — Les affaires dans la vie et l'œuvre de B. — [In] * L'œuvre de B., t. XIV. — Formes et Reflets, 1952.

— Caillois (Roger). — B. et le roman moderne. — *Liberté de l'Esprit*, mars-avril.

— Cesare (R. de). — Balzac ed *Eugénie Grandet.* Ricerche sulla genesi dell' opera. — *Studi Urbinati*, 1953, nº 1.

— Dupuy (Aimé). — Vautrin au service des lois. B. et le problème de la police. — *Revue socialiste*, avril, mai.

— Massant (Raymond). — Préface aux *Contes drolatiques.* — [In] * L'œuvre de B., t. XIII. — Formes et Reflets, 1952.

— Marzolla (Ugo Bernardini). — Coerenza di B. — *Letterature moderne*, maggio-giugno.

— Müller (Günther). — *Le Père Goriot* und Silas Marner. — *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, Januar.

— Picon (Gaëtan). — Préface aux *Œuvres diverses.* — [In] * L'œuvre de B., t. XIV. — Formes et Reflets, 1952.

— Pommier (Jean). — Comment B. a nommé ses personnages. — *CAIEH*, nos 3-5, juillet.

— Richer (Jean). — Préface à *Vautrin.* — [In] * L'œuvre de B., t. XIII. — Formes et Reflets, 1952.

— Rolland de Renéville (A.). — B. et l'occultisme. — *Synthèses*, février.

— Savant (Jean). — Préface à *Le Faiseur.* — [In] * L'œuvre de B., t. XIII. — Formes et Reflets, 1952.

— Savant (Jean). — B. et Vidocq. — [In] * L'œuvre de B., t. XIII. — Formes et Reflets, 1952.

Banville (Th. de). — Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Barbier (Aug.). — Voir : *Baudelaire (Ch.).*

Baudelaire (Ch.). — * Ch. B. — *Intime Tagebücher.* Übersetzt aus dem Französischen von Rudolf Palester. — Bern, Scherz, 1952.

— * Macchia (Giovanni). — La Critica d'arte di B. (Università degli studi di Roma. Facoltà di magistero. I. Anno accademico 1950-1951). — Napoli, E. S. I.

— * Prévost (Jean). — B., essai sur l'inspiration et la création poétiques [publié par Pierre Bost. Table des références et index par Claude Pichois]. — Mercure de France, 1953.

— * B. et Asselineau. Textes recueillis et commentés par Jacques Crépet

et Claude Pichois : Ch. B., sa vie et son œuvre ; Notes inédites sur B. et Ph. Boyer ; Lettres à Poulet-Malassis par Ch. Asselineau. — A.-G. Nizet, 1953.

— Lettres inédites de B., présentées par André Ferran. — *FL*, 29 août.

— Trois lettres inédites de Ch. B., publiées par Adrienne Monnier. — *Les Lettres Nouvelles*, avril.

— Bandy (W. T.). — Trois études baudelairiennes [I. A propos de « Correspondances » : un précurseur américain de B. — II. B. à *La Vie parisienne*. III. Zola imitateur de B.]. — *RHLF*, avril-juin.

— Sanvoisin (Gaëtan). — Une controverse sur B. [à propos de la première version des Souvenirs d'Asselineau sur B.]. — *Combat*, 2 mars.

— Guillemin (H.). — B. déchu. — *JG*, 7-8 juin.

— Henriot (Émile). — Le *B.* de Jean Prévost. — *Le Monde*, 18 mars.

— Leakey (F. W.). — B. and Mortimer. — *FS*, April.

— Le Dantec (Yves-Gérard). — B. et Barbier. — *La Bouteille à la mer*, 1er trimestre.

— Pichois (Claude). — Sur B. et Hoffmann. — *RLC*, janvier-mars.

— Scalamandré (Raffaele). — Il pessimismo filosofico di B. — [In] * Saggi di critica francese. — Vibo Valentia, Bonelli, 1950.

— Vier (Jacques). — Explication française. Un thème de B. *Recueillement*. (*Fleurs du Mal*, CXLIII.) — *L'École*, 13 juin.

Béranger. — Joyaux (Georges G.). — The reception of B. in America : 1818-1848. — *FR*, February.

Bertrand (Al.). — * A. B. — *Gaspard de la Nuit*. Introduction et notes de R. Prévost (Coll. Classiques Delmas). — Delmas, 1953.

Bloy (L.). — Beaumont (Ernest). — L. B., the artist. — *The Dublin Review*, 2d-3d quarters.

— Carrouges (Michel). — Le feu spirituel dans la littérature. — *Liberté de l'Esprit*, mai.

— Vallis (Géo). — L. B. (suite). — *Quo Vadis*, avril-juin.

Bonstetten (Ch.-V. de). — Cordié (Carlo). — Ch.-V. de B. e i fratelli Verri. — *Convivium*, gennaio-febbraio 1951.

Bourdin (Gustave). — Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Bourges (E.). — Vendramin (Lorenzo). — E. B. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Brunetière (F.). — Une conférence inédite de F. B. sur les Frères des Écoles chrétiennes [prononcée le 10 mars 1900 au Cercle des Francs-Bourgeois]. — *L'Observateur catholique*, mars.

Chasles (Ph.). — La Condamine (Pierre de). — Philarète Ch. en presqu'île guérandaise [lettre de P. C. à Joseph Desmars, 24 septembre 1870]. — *Nouvelle Revue de Bretagne*, mars-avril.

Chateaubriand. — * C. Introduzione, scelta e versione a cura di Carlo Peellgrini. — Milano, A. Garnanti, 1950.

— Lettre inédite de C. [au supérieur général des Frères de la Doctrine chrétienne, Paris, 22 juin 1821.] — *Bulletin de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes* (Rome), no 130, juillet 1952.

— Andlau (Mme B. d'). — La genèse des *Martyrs* : Naissance d'une épopée. — *CAIEF*, nos 3-5, juillet.

— C. du C. [Ch. du Chesne]. — Une lettre inédite de C. à un « compatriote » [29 octobre 1825]. — *Le Monde*, 24 juin.

— Christophorov (P.). — La genèse du *Génie du Christianisme*. — *CAIEF*, nos 3-5, juillet.

— Duchemin (Marcel). — Une lettre inédite de C. [Bibl. Caen, Ms. in-fol. 178, t. II, fol. 146, 7 juin 1836]. — *BGB*, juin.

— Meslin (Michel). — La genèse politique du *Génie du Christianisme*. — *Larousse mensuel*, mai.

— Morice (Louis). — C., l'homme des songes. — *Revue de l'Université Laval*, mai.

— Stylus. — Une leçon de style : C. — *Vie et langage*, mai.

Colet (Louise). — Benassis (Dr). — Les amis de Flaubert. L. C. [VI. L'affaire Alph. Karr. VII. Premier cycle Flaubert]. — *Les Alcaloïdes*, février.

Constant (B.). — * B. C. — *Adolphe*, suivi du *Cahier rouge*. Préface inédite de Gérard Bauër. Frontispice de Pierre Gandon. (Coll. Grand prix des meilleurs romans du XIXe siècle. 1) — (Monte-Carlo), A. Sauret ; Paris, Imprimerie nationale, 1953.

— * B. C. — Dalla Rivoluzione a Napoleone. Giornale e lettere intime (1779-1816). — Roma, Clapriotti, 1951.

— Luzi (Mario). — *Cécile* di B. C. — *Letteratura e arte contemporanea*, luglio-agosto 1951.

— Ternois (René). — Les Journaux intimes de B. C. — *EN*, 7 mai.

Constant (Samuel de). — * Roulin (Alfred). — Samuel de C. Sa société littéraire et ses vignes de Lalex. — Lausanne, Bugnion, 1951.

Daudet (A.). — Barbey (Frédéric). — A. D. et la Suisse « ripolinée ». — *JG*, 22-23 février.

Desbordes-Valmore (M.). — Bocquet (Léon). — Deux lettres inédites de [Marceline] D. V. — *Quo Vadis*, janvier-mars.

Destutt de Tracy. — Voir : *Stendhal*.

Du Camp (M.). — Voir : *Flaubert (G.)*.

Fabre d'Olivet. — * F. d'O. — La vraie maçonnerie et la céleste culture. Texte inédit. Introduction et notes critiques par Léon Cellier (Publications de la Faculté des Lettres de Grenoble.) — Presses Universitaires, 1953.

Feuillet (O.). — Gasparini (Luisa). — O. F. et Maria Dandolo [sept lettres d'O. F., 29 novembre 1867-22 juin 1869]. — *Il Risorgimento*, febbraio.

Feydeau (E.). — Benassis (Dr). — Essais de clinique littéraire. Les amis de F. — E. F. XI. Les années tragiques. — *Les Alcaloïdes*, mai.

Flaubert (G.). — * G. F. — *Madame Bovary*. Préface de Francis Carco. Lithographie originale de Dunoyer de Segonzac (Coll. Grand prix des meilleurs romans du XIXe siècle. 6). — (Monte-Carlo), A. Sauret ; Paris, Imprimerie nationale, 1953.

— * Lapp (John C.). — Notes and commentary on F's. *Madame Bovary*. — Oberlin, Ohio, Press of the Times, 1952.

— * Maranini (L.). — Fatalità e natura in *Madame Bovary*. — Pavia, Tipografia Ticinese, 1951.

— * Steegmüller (Francis). — La vita tormentata di F. — Milano, Rizzoli, 1952.

— Bauchard. — Sur les traces de G. F. et de Mme Schlesinger. — *RHLF*, janvier-mars.

— Dupuy (Aimé). — En marge de *Salammbô*. — *Revue de la Méditerranée*, mars-août.

— François (Alexis). — G. F., Maxime du Camp et la Révolution de 1848. — *RHLF*, janvier-mars.

— Heuzey (Jacques). — Quelques sources inédites de la *Tentation de Saint-Antoine* [lettre de G. F. à Léon Heuzey]. — *RHLF*, janvier-mars.

— Pinatel (Joseph). — Notes vétilleuses sur la chronologie de l'*Education sentimentale*. — *RHLF*, janvier-mars.

— Rossi (Louis R.). — The structure of F.'s *Bouvard et Pécuchet*, vol. I. — *Modern Language Quarterly*, March.

— Voir : *Colet (L.)*, *Feydeau (E.)*.

France (A.). — Voir : *Loti (P.)*.

Gallois (J.-I.). — Violette (Jean). — Un poète romantique genevois : Jacques-Imbert G. — *Almanach du Vieux-Genève*, 1952.

Gautier (Th.). — Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Girardin (E. de). — Voir : *Agoult (M^me d')*.

Gobineau (A. de). — Blanchet (André). — Avez-vous lu *Les Pléiades* ? — *Études*, septembre.

Goncourt (E. et J. de). — Dupuy (Aimé). — Les G. et la leçon du voyage en « Alger » (1849). — *RHLF*, avril-juin.

Hello (E.). — * Bertin (G.-M.). — Essere e nulla in E. H. — Milano, Bocca, 1951.

Hetzel (J.-P.). — Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Hugo (V.). — * V. H. — Œuvres complètes [20]. *Napoléon le Petit*. Lettres de Bruxelles. Préface de Michel Braspart. — Givors, A. Martel, 1953.

— * V. H. — Œuvres complètes [14]. *Les Voix intérieures. Les Rayons et les Ombres*. Lettres à divers, 1817-1835. [19]. — *Les Chansons des rues et des bois. Les Contemplations*. Préface de Michel Braspart. — Givors, A. Martel, 1952.

— * Dupont (Henry). — L'Amérique dans l'œuvre de V. H. — New York, Cultural division of the French Embassy, 1952.

— * Ville de Paris. Musée V. H. Maturité de V. H. 1828-1848 [Catalogue de l'exposition, mai-juillet 1953]. Préface de Jean Sergent. — Paris, 1953.

— * Sergent (Jean). — Ville de Paris. Direction des Beaux-Arts. Description sommaire d'Hauteville-House, maison de V. H. à Guernesey et notice historique. — 1952.

— * Sergent (Jean). — Ville de Paris. Direction des Beaux-Arts. Maison de V. H., Paris. Hauteville-House, Guernesey. Notice sur trois dessins de V. H. Le Pendu ou John Brown. — 1952.

— * Vigo-Fazio (V.). — I drammi maggiori di V. H. — Catania, Edizioni Arione, 1951.

— Banachévitch (N.). — L'antithèse dite slave dans un poème de V. H. [« Clair de lune », in *Les Orientales*]. — *RLC*, avril-juin.

— Bornecque (Jacques-Henry). — Deux lettres inédites de V. H. sur le problème social [au pasteur Martin du Pont, 20 mars, 3 mai 1862]. — *Le Monde*, 15 mai.

— Charlier (Gaston). — V. H. en Belgique avant l'exil. — *Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Bulletin*, 1952, fasc. 3.

— Guillemin (Henri). — Adèle H., celle dont on ne parle pas (documents inédits). — *RGB*, mars.

— Guillemin (Henri). — Lettres inédites de V. H. à Adolphe de Saint-Valry. 1820-1841. — *Les Dialogues*, avril.

— Guyot (Charly). — En marge des *Châtiments*. — *Musée neuchâtelois*, janvier-février.

— Léger (Jean). — Sur deux vers de V. H. (*Les Contemplations*, III, 21, v. 25-26). — *Revue Universitaire*, mars-avril.

— Liebrecht (Henri). — V. H. pendant l'exil. — *Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Bulletin*, 1952, fasc. 3.

— Morier (Henri). — Exégèse du *Cèdre*. — *Revue de Belles-Lettres* (Genève), mars-avril 1952.

— Rouch (Comm[t] J.). — La tempête des *Travailleurs de la Mer*. — *Sciences*, 3[e]-4[e] trimestres 1952.

— Vivier (Robert). — La poésie de V. H. — *Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Bulletin*, 1952, fasc. 3.

— Wędkiewicz (Stanisław). — V. H. et la Pologne. Contributions nouvelles. I. La première représentation d'*Hernani* jugée par un témoin polonais [Andrzej Edward Kozmian]. — II. La première traduction polonaise d'*Hernani*. — III. Les correspondants polonais de V. H. [billets de V. H. à L. Chodzko, W. Plater et Antoni Grabizski, publiées déjà in *RLC*, 1934]. — IV. Ouvrages polonais dans la bibliothèque de V. H. à Hauteville-House. — V. Polonica dans *Pierres*. — *Académie polonaise des sciences et des lettres. Centre polonais de recherches scientifiques de Paris. Bulletin*, n° 11, mai.

— On the fringe of life [C. R. de : P. Souchon, *Juliette Drouet. Mille et une lettres d'amour à V. H.* — P., 1951]. — *TLS*, 1[st] May.

— Voir : *Sainte-Beuve*.

Huysmans (**J.-K.**). — J.-K. H. — Pages retrouvées : Croquis et eaux-fortes. Un campement de Bohémiens [publié dans le *Musée des Deux-Mondes*, 15 juillet 1875, non recueilli]. — *Bulletin de la Société J.-K. H.*, n° 25.

— Bleu (Albert). — H. humoriste. — *Bulletin J.-K. H.*, n° 25.

— Cressot (Marcel). — Notes lexicologiques. *Of meat* [rectification à son livre, *La phrase et le vocabulaire de H.*]. — *Le français moderne*, octobre 1952.

— Daoust (Joseph). — J.-K. H. et Willem Kloos. Trois lettres inédites de H. (1885-1886). — *Bulletin J.-K. H.*, n° 25.

— Jacquinot (Jean). — Un ami perdu et retrouvé de J.-K. H. : Jean-Jules-Athanase Bobin (1834-1905). — *Bulletin J.-K. H.*, n° 25.

— Jacquinot (Jean). — Un procès de J.-K. H. L'affaire du journal *La Comédie Humaine*. — *Les Amis de saint François*, mars-mai.

— Jouvin (Henri). — Les lettres de H. Essai de bibliographie (III, fin). — *Bulletin J.-K. H.*, n° 25.

— Keeler (Sister Jerome). — J.-K. H., Benedictine. — *The American Benedictine Review*, March 1950.

— Lambert (Pierre). — En marge de *Là-Bas*. Une cérémonie au « Carmel de Jean-Baptiste », à Lyon, d'après une relation de Boullan. — *Bulletin J.-K. H.*, n° 25.

— Lambert (Pierre). — J.-K. H. et Lautréamont [donne le texte intégral de la lettre de H. à J. Destrée, 27 septembre 1885, partiellement publiée par Georges Rouzet, in *La Revue Belge*, 15 juillet 1937]. — *La Nouvelle NRF*, juillet.

Karr (**Alph.**). — Voir : *Colet* (*L.*).

Kock (**P. de**). — Coulaudon (Aimé). — Le romancier P. de K. et l'Auvergne. — *Revue d'Auvergne*, n[os] 1-2.

Laforgue (J.). — Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

La Mennais (F. de). — Lettre inédite de F. de la M. [au supérieur général des Frères des Écoles chrétiennes, 12 juin 1821]. — *Bulletin de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes*, n° 130, juillet 1952.

— Appolis (Émile). — Un jeune admirateur de L. : l'abbé Ginoulhiac, futur évêque de Grenoble [d'après sa correspondance avec l'abbé Durand, Arch. départementales de l'Hérault, dossiers Cassan]. — [In] * Actes du 76^e Congrès des sociétés savantes, Grenoble, 1952.

— Mendella (Michelangelo). — L. teocratico e liberale. — *Civitas* (Rome), giugno 1952.

Lautréamont. — Voir : *Huysmans (J.-K.).*

Lemaître (J.). — Une nouvelle inédite de J. L. Les deux présidents. — *NL*, 30 avril.

— Bordeaux (Henry). — Le centenaire de J. L. — *RDM*, 15 avril.

— Bordeaux (Henry). — Les secrets de J. L. — *NL*, 30 avril.

— Clouard (Henri). — Le critique souriant. — *NL*, 30 avril.

— Dupuy (Aimé). — Pour le centenaire de J. L. — *France-Illustration*, 23 mai.

— Durrière-Leclaire (Germaine). — J. L. — *EN*, 11 juin.

— Rat (Maurice). — Carnets et secrets de J. L., professeur adoré mais amant malheureux. — *FL*, 2 mai.

— Une lettre inédite de Marcel Proust [à J. L.]. — *NL*, 30 avril.

Loti (P.). — Les inédits de L. Voyage à Constantinople, 12-15 mai 1890. Extrait du *Journal* intime inédit de P. L. — *Cahiers P. L.*, février-août.

— Desbruères (Michel-François). — P. L. et l'œuvre poétique de Robert de Montesquiou [lettres de R. de M.]. — *Cahiers P. L.*, février.

— Farrère (Claude). — Il y a trente ans, P. L. mourait. — *Lisez-Moi. Historia*, juin.

— Farrère (Claude). — P. L. peintre. — *France-Turquie*, juin.

— Guéneau (Robert). — En Quercy, sur les traces de P. L. — *Cahiers P. L.*, février, mai.

— Guierre (Maurice). — L. et ses lycéens. — *Cahiers P. L.*, février.

— Kolb (Philip). — L. et Proust. — *Cahiers P. L.*, février.

— Sperco (Willy). — Les séjours de P. L. à Istanbul, suivi d'une lettre inédite de P. L. — *Cahiers P. L.*, mai.

— J. S. [Suffel]. — Anatole France et P. L. [notes complémentaires]. — *Cahiers P. L.*, mai.

— P. L. et la jeunesse de 1892 [lettre de P. L. à Maurice Pujo, directeur de la *Revue Jeune*, 19 juin 1892, extraits de la réponse de P. L.]. — *Cahiers P. L.*, mai.

Louÿs (P.). — Souffrin (Eileen). — P. L. et Swinburne [lettre de P. L. à un correspondant anglais, 6 juin 1909]. — *RLC*, avril-juin.

Mallarmé (S.). — * S. M. — *Monologo. Improvviso. Pomeriggio d'un fauno.* Testo, traduzione e note a cura di Alessandro Parronchi. — Firenze, Sansoni, 1951.

— * S. M. — *Il pomeriggio di un fauno.* Egloga. Traduzione e note di L. Fiorentino. — Siena, Maia, 1950.

— * Fowlie (Wallace). — M. With ten line drawings by Henri Matisse. — London, Dennis Dobson ; University of Chicago Press, 1953.

— Assunto (Rosario). — Postilla mallarmeana. — *Letteratura*, marzo-aprile.

Maupassant (G. de). — Dix lettres inédites de M. à la princesse Mathilde [publiées par Mme Lucie Culcasi-Gugenheim]. — *NL*, 14 mai.
— Garapon (Robert). — La couleur romantique dans les contes de M. — *Annales de Normandie*, mai.

Mendès (**Catulle**). — Voir : *Rodenbach* (*G.*).

Mérimée (**P.**). — * P. M. — *Le Carrosse du Saint-Sacrement*. Introduction et notes de Marc Blancpain (Classiques Delmas). — Delmas, 1953.

Michelet (**J.**). — Le voyage de M. en Suisse, 1843. Journal. Publié par Jean-Louis Cornuz. — *Études de lettres* (Lausanne), 1951-1952, nº 3.
— Michieli (Armando). — Il *Cuore* del De Amicis e *L'Amour* del M. — *Convivium*, 1952, nº 5.

Mistral (**Fr.**). — Lafont (Robert). — Réflexions sur M. L'univers de *Mireille*. — *Annales de l'Institut d'études occitanes*, janvier.
— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Monselet (**Ch.**). — Boyé (Maurice-Pierre). — L'enfance bordelaise et les premières années parisiennes de Charles M. Documents inédits. — *Quo Vadis*, avril-juin.

Nefftzer (**Aug.**). — * Martin (René). — Le vrai visage de l'Alsace. La vie d'un grand journaliste : Auguste N., fondateur de la *Revue germanique* et du *Temps*. T. II. La maîtrise de l'écrivain. — Besançon, L. Camponovo, 1953.

Nerval (**G. de**). — * G. de N. : Œuvres. Texte choisi, préfacé et annoté par Jean Richer (Le Club français du livre. Classiques. 32.) — Club français du livre, 1952.
— * Carco (Francis). — G. de N. — A. Michel, 1953.
— Auriant. — Le mystère de la rue de la Vieille-Lanterne (la mort de G. de N.). — *Æsculape*, avril.
— Auriant. — Histoire de la Reine du matin et de Soliman prince des Génies, ou les extravagances de G. de N. (fin). — *Quo Vadis*, avril-juin.
— Richer (Jean). — G. de N. et les œuvres du baron de Bock (1830-1855). — *RHLF*, janvier-mars.
— Richer (Jean). — C. R. de : S. A. Rhodes, *G. de N., poet, traveller, dreamer* (New York, 1951). — *RHLF*, avril-juin.
— Viroux (Maurice). — A propos des *Œuvres de N.* [notes de Claude Pichois]. — *L'École*, 2 mai.

Nodier (**Ch.**). — * Ch. N. — Contes et nouvelles (Œuvres choisies). Introduction et notes de Robert Mauzi (Classiques Delmas). — Delmas, 1953.
— Lettre [inédite] de Ch. N. [1er juillet 1828]. — *Bulletin de la Société archéologique, historique et artistique le Vieux Papier*, avril.
— Fontana (Luigi). — L'arte di Ch. N. — *Annali della Scuola friulana*. (Udine), 1949-1950.

Poulet-Malassis. — Voir : *Baudelaire* (*Ch.*).

Prévost-Paradol. — Gelma (E.). — Pages de psychiatrie de l'histoire. Le suicide de P.-P. — *Cahiers de psychiatrie*, 1952, nº 2.

Privat d'Anglemont. — Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Quinet (**E.**). — * Bianchi (Lorenzo). — Carducci tra P. e Uhland. — Bologna, Zanichelli, 1951.

Renan (E.). — Chadbourne (Richard M.). — R. and Sainte-Beuve. — *RR*, April.
— Harding (Joan N.). — Oscar Wilde and E. R. — *CR*, May.
— Wardman (H.). — Imagery and myth in R. — *FS*, July.

Rimbaud (A.). — Bedel (Maurice). — L'ombre de R. — *NL*, 21 mai.
— Guillemin (Henri). — R. est-il mort chrétiennement ? — *FL*, 9 mai.
— Étiemble réplique à Guillemin. — *FL*, 16 mai.
— Guillemin (Henri). — Connaissance de R. (documents inédits). — *MF*, juin.
— Guillemin (Henri). — R., Étiemble et quelques autres. — *La Vie Intellectuelle*, avril.
— Noulet (E.). — La quatrième fugue de R. — *Synthèses*, février.
— Prouteau (Gilbert). — Sillage de Bateau Ivre. — *La Parisienne*, mars.
— Viatte (Auguste). — R. vu par Étiemble. — *Revue de l'Université Laval*, avril.
— Voir : *XIX^e siècle. Divers, Verlaine* (*P.*).

Rodenbach (G.). — Bocquet (Léon). — G. R., A. Samain, Catulle Mendès [lettre inédite de R. à C. M.]. — *Rolet*, 30 avril.

Rostand (E.). — * Scalamandré (Raffaele). — E. R. e Ferdinando Russo. — [In] * Saggi di critica francese. — Vibo Valentia, Bonelli, 1950.

Sainte-Beuve. — Arland (Marcel). — L'oncle B. — *La Nouvelle NRF*, mars.
— Boyé (Maurice-Pierre). — Autour de S.-B. et du *Livre d'Amour*. L'attitude de Jules Troubat [deux lettres de J. T. à Richard Lesclide]. — *Quo Vadis*, janvier-mars.
— Castillon du Perron (Marguerite). — S.-B. et la princesse Mathilde. Documents inédits. — *RDM*, 1^er^ mai.
— Maurois (André). — S.-B. et la critique. — *RP*, mars.
— Ternois (René). — Tristesses de S.-B. — *EN*, 18 juin.
— Voir : *Renan* (*E.*).

Samain (A.). — Voir : *XIX^e siècle. Divers, Rodenbach* (*G.*).

Sand (G.). — Pailleron (Marie-Louise). — G. S. et les hommes de 1848. — Grasset, 1953.
— Bagier (Victoria-Charlotte). — *Le Meunier d'Angibault* ou G. S. en 1844-1845 (avec des documents inédits). — *RR*, February.
— Natoli (Glauco). — G. S. e Marie Dorval. — *Il Nuovo Corriere* (Firenze), 28 marzo.

Ségur (C^tesse^ **de**). — * Hédouville (Marthe de). — La comtesse de S. et les siens. — Éd. du Conquistador, 1953.

Senancour. — * Pizzorusso (Arnaldo). — S. Formazione intima, situazione letteraria di un preromantico. — Messina, D'Anna, 1950.
— Frizzi (Giuseppe). — Obermaniana. — *Letterature moderne*, settembre-ottobre 1952.
— Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Staël (M^me^ **de**). — Voir : *Divers. XIX^e siècle, Stendhal.*

Stendhal. — * S. — *Diario d'amore*. Traduzione di Olga Lombardi. — Roma, Capriotti, 1951.
— * S. — *Le Rouge et le Noir*. Préface de Jacques de Lacretelle. Burin original de Decaris (Coll. Grand prix des meilleurs romans du XIX^e siècle). — Monte-Carlo), A. Sauret ; Paris, Imprimerie nationale, 1953, 2 vol.

— * S. — Œuvres de S. Nouvelles. Souvenirs d'égotisme. Journal [Notes et commentaires par Henri Martineau. Préface au *Journal* par François-Régis Bastide]. — Club français du livre, 1952.

— * S. — *Vie de Henry Brulard*. Édition reproduisant la totalité des croquis de l'auteur. Texte établi avec introduction, bibliographie et notes par Henri Martineau (Collection Classiques Garnier). — Garnier, 1953.

— * Martineau (Henri). — Le cœur de S. Histoire de sa vie et de ses sentiments (1821-1842). — A. Michel, 1953.

— Alciatore (Jules C.). — S., Destutt de Tracy et le précepte *Noscete ipsum*. — *Modern Language Quarterly*, March.

— Cordié (Carlo). — Nuove date del *Calendario* di S. (con inediti milanesi). — *RLM*, gennaio-marzo.

— Cordié (Carlo). — Il Petrarca e il petrarchismo nelle testimonianze di S. — *Studi Petrarcheschi*, IV, 1951.

— Cordié (Carlo). — Tra i fogli di un vecchio Lanzi (con pagine e annotazioni inedite di S.). — *Annali della Facoltà di filosofia e lettere del l'Università di Milano*, gennaio-agosto 1952.

— Durry (Marie-Jeanne). — Quatre lettre inédites de S. — *Le Divan*, avril-juin.

— Henriot (Émile). — Le cœur de S. — *Le Monde*, 22 juillet.

— Magnani (Luigi). — L' « idea » della *Chartreuse*. — *Paragone*, febbraio.

— Martineau (Henri). — Comment Mme de Sainte-Aulaire charma et inspira S. — *FL*, 4 avril.

— Martineau (Henri) et Michel (François). — Notes de S. sur un exemplaire de *L'Allemagne* de Mme de Staël. — *MF*, mars.

— Martineau (Henri). — Un amour apaisé de S. (1827-1841). — *RP*, mai.

— H. M. — S. au cinéma. Derniers travaux [sur S.]. — *Le Divan*, avril-juin.

— Martino (Pierre). — Le premier écrit romanesque de S. Les *Souvenirs d'un gentilhomme italien*. — *Le Divan*, avril-juin.

— Voir : *XIXe siècle. Divers.*

Tocqueville (A. de). — * A. de T. — Œuvres complètes. Édition définitive publiée sous la direction de J.-P. Mayer. Tome II. *L'Ancien Régime et la Révolution*. 2e volume. Fragments et notes inédites sur la Révolution. Texte établi et annoté par André Jardin. — Gallimard, 1953.

— Dehove (Gérard). — La sociologie politique de T. dans *L'Ancien Régime et la Révolution* et sa contribution à l'intelligence des systèmes économiques. — *CAIEF*, nos 3-5, juillet.

— Pergolesi (Ferruccio). — A. de T. e l'attualità della sua storiografia. — *Rivista di studi politici internazionali*, 1952, no 2.

Töpfer (R.). — * Zimmerli (Werner). — Vergleichende Betrachtung der Stilmittel von Rodolph T. als Schriftsteller und Zeichner (Thèse-lettres, Zurich). — Aarau, Druckereigenossenschaft, 1951.

— Gagnebin (Bernard). — Le legs du comte de Suzannet. Œuvres de R. T. — *Les Musées de Genève*, juillet-août 1951.

Troubat (Jules). — Voir : *Sainte-Beuve.*

Verhaeren (E.). — * Mabille de Poncheville (A.). — Vie de V. — *Mercure de France*, 1953.

— Billy (André). — A propos d'une *Vie de V.* — *FL*, 20 juin.

— Vanwelkenhuyzen (G.). — E. V. au temps des *Flamandes*. Histoire d'une double conversion. — *Le Flambeau*, 1951, no 2.

Verlaine (P.). — * Adam (Antoine). — V., l'homme et l'œuvre (Connaissance des lettres). — A. Hatier, 1953.

— Guillemin (Henri). — V. le tragique [ses rapports avec Rimbaud]. — *JG*, 1er-2 mars.

— Henriot (Émile). — Révision du cas V. — *Le Monde*, 8 juillet.

Vigny (**A. de**). — Lepage (Georges A.). — La mystérieuse Augusta. — *Annales sedanaises*, nº 15, 1er trimestre.

— Poque (Suzanne). — « Une très sérieuse affaire »... V. et les jeunes libéraux béarnais en 1824. — *RHLF*, avril-juin.

Zola (**É.**). — * Présence de Zola. Témoignages recueillis par Marc Bernard [Témoignages des écrivains étrangers. — Témoignages des écrivains français. — É. Z. vu par ses contemporains. — É. Z. et la science et la sociologie. — É. Z. et les arts, la médecine et la technique. — Lettres inédites]. — Fasquelle, 1953.

— Lettres inédites de Z., présentées par Artine Artinian [note biographique préparée par Z.]. — [In] * Présence de Z.

— Barbier (Pierre). — Le naturalisme au théâtre. — [In] * Présence de Z.

— Beregi (Théodore). — Prestige de Z. en Hongrie. — [In] * Présence de Z.

— Bouthoul (Gaston). — Actualité de *La Débâcle*. — [In] * Présence de Z.

— Charensol (G.). — Z. et les peintres. — [In] * Présence de Z.

— Dupuy (Aimé). — Le Second Empire vu et jugé par É. Z. — *L'Information Historique*, mars-avril.

— Gas (Marceau). — Z. et les cheminots. — [In] * Présence de Z.

— Gonzalez de Mendoza (J.-J.). — L'influence de Z. sur le roman mexicain. — [In] * Présence de Z.

— Halévy (Daniel). — Trois rencontres avec É. Z. — [In] * Présence de Z.

— Herriot (Édouard). — Z. poète lyrique. — [In] * Présence de Z.

— Hohoff (Curt). — L'œuvre de Z. jugée par un jeune catholique allemand. — [In] * Présence de Z.

— Jeanne (René). — É. Z. et le cinéma. — [In] * Présence de Z.

— Jouhaux (Léon). — Z. et la classe ouvrière. — [In] * Présence de Z.

— Jourdain (Francis). — Z. outragé et calomnié. — [In] * Présence de Z.

— Kesheth (J.). — Z. vu par un écrivain israélien. — [In] * Présence de Z.

— Kesten (Hermann). — Le plus grand lyrique de son temps. — [In] * Présence de Z.

— Lanoux (Armand). — Z. en proie aux tests. — [In] * Présence de Z.

— Macchia (Giovanni). — Z. et la critique italienne. — [In] * Présence de Z.

— Mallet (Robert). — Plutôt une idée de chair qu'une idole de bronze. — [In] * Présence de Z.

— Margerit (Robert). — Z. sans le naturalisme. — [In] * Présence de Z.

— Marty (Albert). — L'assassinat de M. Watrin. Du roman à la réalité. — *Revue du Rouergue*, octobre-décembre 1952.

— Matitch (Douchan). — Fragment d'une étude yougoslave sur Z. — [In] * Présence de Z.

— Maurois (André). — Santé d'É. Z. — [In] * Présence de Z.

— Newton (William). — Chance as employed by Hardy and the naturalists. — *Philological Quarterly*, April 1951.

— Pichon (Jean-Charles). — Z. le constructeur. — [In] * Présence de Z.

— Robert (Guy). — Le document au service de la création poétique. — [In] * Présence de Z.

— Romains (Jules). — A dix-sept ans d'intervalle. — [In] * Présence de Z.

— Rostand (Jean). — Z. et la science. — [In] * Présence de Z.
— Sperco (Willy). — É. Z. à Rome. — [In] * Présence de Z.
— Trompeo (Pietro Paolo). — La Rome de Z. — [In] * Présence de Z.
— Turnell (Martin). — Z. et l'Angleterre. — [In] * Présence de Z.
— Vinchon (Jean). — Un psychiatre relit Z. — [In] * Présence de Z.
— Zévaès (Alexandre). — É. Z. en cour d'assises. Le procès de *J'accuse*. — [In] * Présence de Z.
— Témoignage des écrivains étrangers [Th. Mann, Upton Sinclair, Erskine Caldwell, Ferreira de Castro, F.- L.Green, Kio Komatz...]. — [In] * Présence de Z.
— Témoignage des écrivains français [G. Duhamel, J. Guéhenno, Manès Sperber, Luc Durtain, G. Navel, J. Meckert, J. Audiberti, Emm. Berl...]. — [In] * Présence de Z.
— Témoignages [recueillis en 1940 par Wilhelm Herzog : S. Zweig, F. Werfel, Cte Carlo Sforza, N. Angell, H. Hesse, L. Piérard]. — [In] * Présence de Z.
— Voir : *XIX^e siècle. Divers, Baudelaire.*

RENÉ RANCŒUR.

Abréviations. — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') Nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) Littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Hommes et Mondes. *HM.* — Information (L') Littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JP.* — Journal of the History of Ideas. *JHI.* — Lettres (Les) Françaises. *LF.* — Lettres (Les) Romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Neophilologus. *N.* — Nouvelles (Les) Littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne. *RLM.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

AVIS IMPORTANT

Pour répondre au désir exprimé par de nombreux abonnés, le recueil des quatre Bibliographies de 1953 paraîtra en 1954 aux Éditions Armand Colin sous le titre : Bibliographie Littéraire de 1953.

Le Gérant : G. Mignot.

Imp. en France à l'Imp. WILLAUME-EGRET à Saint-Germain-les-Corbeil en décembre 1953.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. — Dépôt légal effectué dans le 4^e trimestre 1953.
Date du 3^e dépôt légal : décembre 1953.
N° d'ordre dans les travaux de la librairie ARMAND COLIN : 1211
N° d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie WILLAUME-EGRET : 797.

53e année. N° 2. Avril-Juin 1953

Revue d'Histoire littéraire de la France

SOMMAIRE

Jacques Monicat. — Une nouvelle source d'histoire littéraire.

Louis Herland. — Une source de « La Critique de l'École des Femmes » ou Molière lecteur de Balzac.

Roger Mercier. — La théorie des climats des « Réflexions critiques » à « L'Esprit des Lois » (II).

Gérald Antoine. — Stylistique et histoire de la langue à l'époque romantique.

Suzanne Poque. — « Une très sérieuse affaire... ». Vigny et les jeunes libéraux béarnais en 1824.

W. T. Bandy. — Trois études baudelairiennes.

Aimé Dupuy. — Les Goncourt et la leçon du voyage en « Alger » (1849).

COMPTES RENDUS

V.-L. Saulnier : Du Bellay, l'Homme et l'Œuvre (P. Jourda). — Pascal : Pensées, éd. R. Garric ; Ch. Journet : Vérité de Pascal ; A. Béguin : Pascal par lui-même ; J. Guitton : Pascal et Leibniz (Victor Giraud). — R. Schwab : La Renaissance orientale (J. Seznec). — N. Tomiche : Napoléon écrivain (Marcel Dunan). — D. Murdoch Frame : Montaigne in France (1812-1852) [P. Moreau]. — H. Martineau : Le Cœur de Stendhal. Histoire de sa vie et de ses sentiments. T. I (P. Jourda.). — J. Prévost : La Création chez Stendhal (P. Jourda). — L. W. Wylie : Saint-Marc Girardin, bourgeois (P. Moreau). — S. A. Rhodes : Gérard de Nerval, poet, traveller, dreamer (J. Richer). — Enid Starkie : Petrus Borel en Algérie (J. Richer). — J. Seznec : Nouvelles études sur la « Tentation de saint Antoine » (R. Schwab). — A. Zarach : Bibliographie barrésienne (1881-1948) [P. Moreau]. — P.-P. Rywalski : Claudel et la bible (Y. Le Hir). — F. C. Green : The Mind of Proust. A detailed interpretation of « A la Recherche du Temps Perdu » (A. Ferré). — M. Bémol : Paul Valéry (G. Martin). — D. Potvin : Le Roman d'un roman. Louis Hémon à Péribonka (A. Viatte). — Cl.-Edm. Magny : Histoire du roman français depuis 1918. T. I (M.-Fr. Guyard). — A. Balakian : Literary origins of Surrealism (J. Scherer). — G. Poulet : Études sur le Temps humain (J.-P. Richard et M.-Fr. Guyard).

CORRESPONDANCE
BIBLIOGRAPHIE

Librairie Armand Colin

103, Boulevard Saint-Michel, Paris (Ve)

Revue de la Société d'Histoire littéraire de la France, publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique.

Société d'Histoire littéraire de la France

18, rue de l'Abbé-de-l'Épée, Paris, 5e.

BUREAU :

Président..... M. Daniel MORNET, Professeur honoraire à la Sorbonne.
Vice-Président..... M. Émile HENRIOT, de l'Académie française.
Secrétaires..... M. Jean POMMIER, Professeur au Collège de France.
— M. René JASINSKI, Professeur à la Sorbonne.
Trésorier..... M. Jacques LECLERC, Éditeur.
Secrétaire adjoint... M. Pierre JOSSERAND, Conservateur à la Bibliothèque Nationale.
Secrétaire archiviste. M. Claude PICHOIS.

Conseil d'Administration :

MM.

Baldensperger (Fernand), Professeur honoraire à la Sorbonne.
Billy (André), de l'Académie Goncourt.
Bonnerot (Jean), Conservateur honoraire de la Bibliothèque de la Sorbonne.
Bouteron (Marcel), Membre de l'Institut.
Bruneau (Charles), Prof. à la Sorbonne.
Carrington Lancaster (Henry), Université Johns Hopkins, Baltimore.
Clarac (Pierre), Inspecteur général de l'Éducation Nationale.
Dumesnil (René), Homme de Lettres.
Mme Durry (Marie-Jeanne), Professeur à la Sorbonne.
Hytier (Jean), Professeur à l'Université Columbia, New York.
Jourda (Pierre), Professeur à l'Université de Montpellier.
Lebègue (Raymond), Professeur à la Sorbonne.
Levaillant (Maurice), Professeur à la Sorbonne.
Martin-Chauffier (Louis), Homme de Lettres.
Martino (Pierre), Inspecteur général de l'Enseignement supérieur.
Maynial (Édouard), Professeur au Lycée Henri-IV.
Moreau (Pierre), Prof. à la Sorbonne.
Morize (André).
Pintard (René), Professeur à la Sorbonne.
Rudler (Gustave).

Prière d'adresser toute correspondance concernant LA RÉDACTION à :
M. RENÉ JASINSKI, 91, rue de Monceau, Paris, VIIIe, *ou à*
M. JEAN POMMIER, 12, avenue de l'Observatoire, Paris, VIe.

CORRESPONDANTS DE LA REVUE A L'ÉTRANGER :

Australie... M. TALLON, Sydney.
Belgique.... M. CHARLIER, Bruxelles.
Canada..... M. MOUTON, conseiller culturel (Ottawa).
États-Unis : M. CARRINGTON LANCASTER, Baltimore. — M. BÉDÉ, Columbia. — M. BONNO, Berkeley. — M. PEYRE, Yale. — M. VIGNERON, Chicago.
Grande-Bretagne : M. GREEN, Édimbourg. — M. RUDLER, Oxford. — M. VINAVER, Manchester.
Hongrie... M. ECKHART, Budapest.
Pays-Bas. M. TIELROOY, Amsterdam.
Suisse... M. BRAY, Lausanne. — M. KOHLER, Berne. — M. GUYOT, Neuchâtel. — M. LUGIN, Neuchâtel. — M. RAYMOND, Genève.
Tchécoslovaquie. M. KOPAL, Prague.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (abonnements, commandes de numéros, d'années parues, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, boulevard Saint-Michel, Paris, 5e. — Compte de chèques postaux : *Paris, 1671.*

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les volumes envoyés pour comptes rendus doivent être adressés *impersonnellement* à la Librairie Armand Colin avec cette mention : « Pour la Revue d'Histoire littéraire. »

ABONNEMENT ANNUEL 1953 (4 numéros) :

France et Union française . . 1 000 F ; — Étranger . . . . . 1 200 F
Le numéro de l'année courante (et des années parues) . . . . . 290 F

Il reste quelques exemplaires de certaines années, de 1894 à 1952. Chaque année forme un volume in-8°, broché et est vendu **1 000 F.** — Les Tables générales de la *Revue d'Histoire littéraire de la France* : 1894-1898 et 1899-1908, par M. MAURICE TOURNEUX, sont en vente.

La Revue d'Histoire littéraire de la France,

publiée par la *Société d'Histoire littéraire de la France*, paraît tous les trois mois.

ABONNEMENT ANNUEL 1953 :

France et Union française	**1 000 F**
Étranger	**1 200 F**

Le numéro de l'année courante . . . . . **290 F**
Le numéro des années échues (prix indiqué sur demande).

Il reste quelques exemplaires de certaines années, de 1894 à 1952. Chaque année forme un volume in-8°, broché. (Le prix de chaque année est indiqué sur demande.) — Les **Tables générales** de la *Revue d'Histoire littéraire de la France* : 1894-1898 et 1899-1908, par M. MAURICE TOURNEUX, sont en vente.

Société de publications romanes et françaises
sous la direction de MARIO ROQUES
T. XXXVIII
Table générale de la « Revue d'Histoire littéraire de la France »
(Années 1909-1939)
par PIERRE JOSSERAND
En vente à Genève, Librairie Droz, 8, rue Verdaine.
Un vol. in-8° (23,5 × 16,5), 182 pages à 2 col. . . . **2 300 F**

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (abonnements, commandes de numéros, d'années parues, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, boulevard Saint-Michel, Paris, 5e. — Compte de chèques postaux : *Paris, 1671*.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les volumes envoyés pour comptes rendus doivent être adressés *impersonnellement* à la Librairie Armand Colin avec cette mention : « Pour la Revue d'Histoire littéraire. »

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulevard Saint-Michel, PARIS (Ve)

COLLECTION ARMAND COLIN

Nouveautés :

CHARLES CORBET

LA LITTÉRATURE RUSSE

H. DESCHAMPS

MÉTHODES ET DOCTRINES COLONIALES DE LA FRANCE

Chaque volume in-16 (11 × 17), broché. . . . . **250 F**

NOUVEAUTÉ

ROBERT RICATTE

La création romanesque chez les GONCOURT

1851 - 1870

Les Goncourt ont fait une littérature de myopes. Ils s'en sont vantés. M. Ricatte a pris une loupe pour étudier *Charles Demailly, Sœur Philomène, René Mauperin, Germinie Lacerteux, Manette Salomon, Madame Gervaisais.* C'est ce qu'il fallait. A suivre leur lent travail d'élaboration, à retrouver les sources de la documentation dont ils s'entourent, à démonter, rouage par rouage, le mécanisme de leur création, on prend à chacun de leurs romans un intérêt qu'une lecture rapide n'a que trop suffisamment éveillé.

M. Ricatte apporte chaque fois qu'il le peut les matériaux bruts sur lesquels ont travaillé les deux écrivains : ce sont d'abord les modèles vivants qui ont servi à la création des personnages principaux ou secondaires ; ce sont aussi leurs sources livresques, les lectures abondantes où ils puisent leur information ; c'est enfin leur enquête directe sur les lieux où vont vivre leurs personnages.

Pour nous faire assister à ce passionnant travail de genèse, M. Ricatte a dû, lui aussi, recueillir une énorme documentation : les archives de l'Académie Goncourt, les lettres adressées aux deux frères, des carnets de notes de travail et, enfin, les pages manuscrites du fameux *Journal*, puisque c'est M. Ricatte, rappelons-le, qui est, depuis la mort de Robert Burnand, chargé de son édition.

Si l'on devait maintenant rééditer les romans des Goncourt, il faudrait placer, en tête de chacun d'eux, l'étude particulière que M. Ricatte leur a consacrée. Il n'y a pas de meilleure préface à leur lecture.

Un volume in-8°, 496 pages, broché . . . . . 1 200 F

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Saint-Germain-lès-Corbeil. — Imp. Willaume-Egret.

SHL
UNIVERSITY OF LONDON
WITHDRAWN
12 JUN 1953